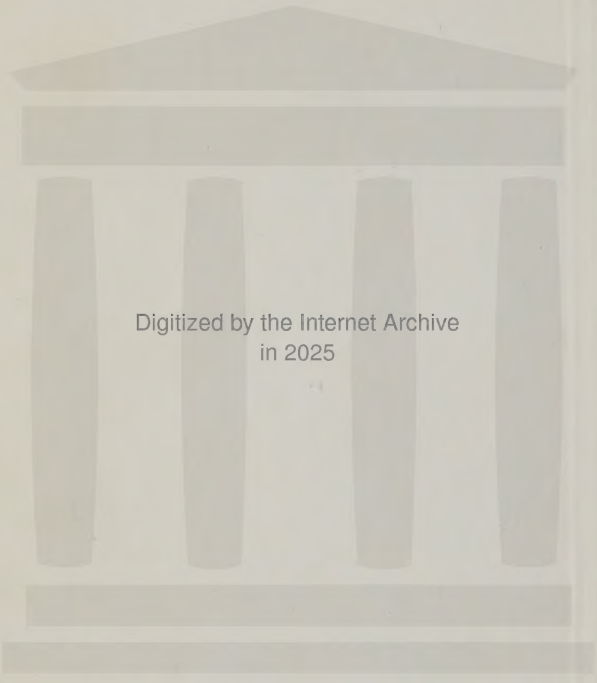

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/revue-de-litterature-comparee_1955_29

89

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

FONDÉE PAR F. BALDENSPERGER ET P. HAZARD

DIRIGÉE PAR

J.-M. CARRÉ M. BATAILLON

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE,
ET, POUR LA BIBLIOGRAPHIE, DE L'U. N. E. S. C. O.

La nature des choses est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naître peu à peu en cette sorte, que lorsqu'on ne les considère que toutes faites.

DESCARTES.

Producers of great literature do not live in isolation, but catch light and heat from each other's thought.

WALTER PATER.

29e ANNÉE — 1955

PARIS
LIBRAIRIE MARCEL DIDIER
4-6, RUE DE LA SORBONNE (Ve)

Tous droits de traductions et de reproductions
réservés pour tous pays.
(Imprimé en France).

RIMBAUD ET L'ANGLETERRE

La langue et l'ambiance anglaises, la littérature anglo-saxonne, ne sont pas pour rien dans l'*alchimie du verbe*, dans les « enfances » (au sens médiéval) de cet écrivain disparu à vingt ans. L'on dissertera sans doute à tout jamais, et sans jamais l'expliquer, sur une œuvre que l'auteur lui-même n'aurait guère pu expliquer : le voyant comprend-il toujours ses voyances ? Tâchons de démêler ici quelques éléments anglais que cet alchimiste, ce « voyou » voyant, cet *effaré*, semble avoir fait passer dans son alambic.

Qu'on nous permette de faire d'abord ce que plus d'un éminent rimbaldisant dédaigne : poser quelques jalons, d'autant plus indispensables que certaines erreurs, sur les contacts anglais de Rimbaud, tendent à se répéter, voire même à se créer encore. Rimbaud ne fut-il pas, après tout, *engagé* à *la découverte de la clarté*, même si elle se faisait par moment éblouissement, *illumination*?

Dans la nourriture littéraire de Rimbaud collégien, prodige, lecteur de Baudelaire, de V. Hugo, des Parnassiens, de Verlaine qu'il trouvait « adorable », d'Eliphas Lévi, les « westerns » de l'époque trouvèrent tout de même une place. Le 25 août 1870, huit jours après Gravelot*e, huit jours avant Sedan, il remercie son professeur de Charleville, Georges Izambard, d'un prêt de livres hétérogènes, dont *Costal l'Indien*, qu'Izambard attribue par erreur à Mayne Reid [1]. Cela signifie sans doute que cet auteur figurait dans sa bibliothèque, que butinait son élève. Les traductions de Mayne Reid, de Fenimore Cooper, se multipliaient alors en France. Ce n'étaient guère des lectures pour petites filles : *A fond de cale*, les *Chasseurs de chevelures*, la *Piste de guerre*, etc., abondent en détails sanguinaires. Cela ne s'accorde-t-il pas avec le goût d'*atrocités* qu'on rencontre chez Rimbaud ?

1. *Arthur Rimbaud à Douai et à Charleville*, 1927, p. 40. L'erreur est corrigée dans *R. tel que je l'ai connu*, 1946, p. 107.

Un autre signe d'influences anglo-saxonnes date de l'année terrible. En mai, affirme Izambard [1], on propose à la classe d'Arthur, comme sujet de vers latins, *Ophélie*. Est-ce durant le temps qui lui reste après avoir « bâclé » cette composition qu'il écrit son poème français sur le même thème ? Celui-ci a pour point de départ évident le récit de la mort d'Ophélie dans *Hamlet* — Rimbaud écrit d'ailleurs trois fois *Ophélia*, à l'anglaise, contre une seule *Ophélie* pour la rime. Mais le professeur avait-il montré à ses disciples une reproduction de la célèbre *Ophélia* du peintre préraphaélite Millais ? Peut-être Rimbaud connaissait-il en tout cas cette toile, exposée en France en 1855 et reproduite sans doute dans les journaux illustrés. Dans le tableau de Millais, en effet,

> Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles,
> La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
> Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
> Le vent baise ses seins et déploie en corolle
> Ses grands voiles bercés lentement par les eaux.
> Les saules frissonnants pleurent sur son épaule.
> Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.
> Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle...

De l'Ophélie de Millais seules la poitrine, les mains, la tête que surplombent un saule d'un côté, des roseaux de l'autre, sortent de l'eau où nagent aussi des fleurettes en forme d'étoiles : tout dans ce tableau correspond à la description de Rimbaud.

Comme c'est en septembre 1871, en arrivant à Paris, que l'auteur de *Bateau ivre*, sans l'avoir encore envoyé à personne, montre son manuscrit à Verlaine, il semble bien que ce poème date de la fin de l'été 1871. Sans nous lancer dans les débats sur les « sources » de ces vers : Chateaubriand, Gautier, Jules Verne, Poe, Baudelaire, un jeu d'optique sur la Meuse, constatons que les *Peaux-rouges criards*, les *poteaux de couleurs*, etc., peuvent aussi bien dériver de la vogue de Mayne Reid, de Fenimore Cooper que de Chateaubriand [2]. Même si Rimbaud avait trouvé le *Maelstrom* dans la préface que fit Gautier aux *Fleurs du Mal* (1868) [3], il n'est pas vraisemblable que cet enthousiaste de Poe en soit resté là. Il avait sans doute lu la sensationnelle *Descente au Maelstrom* de l'Américain, traduite dès 1846 par « Old Nick » [4].

1. *A. R. à Douai et à Charleville*, p. 25. *R. tel que je l'ai connu*, p. 41.
2. Cf. Marguerite MESPOULET, *Préludes américains à l'Alchimie du Verbe*, *RLC*, 1933, p. 215. M. Roulliez, dit Delahaye, lisait du Fenimore Cooper à ses élèves de Charleville.
3. C'est l'opinion du Colonel Godchot (*Revue Bleue*, 16 mai, 6 juin 1931).
4. *Revue Britannique*, septembre.

Il se passionnait à cette époque, déclare Delahaye, pour les *Aventures d'Arthur* [1] *Gordon Pym*. En traduction, s'entend [2]. La lactescence de la mer où dérade le bateau ivre, ses *trombes*, ses *ressacs*, ses *courants*,

> le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,
> Illuminant de longs figements violets,

semblent bien résulter d'une lecture de *Pym*. Ce dernier, entraîné par le courant d'une mer qui devient de plus en plus laiteuse, sous un ciel où passent des horreurs, un oiseau blanc terrifiant, doit à son tour beaucoup à l'*Ancient Mariner* de Coleridge, où le matelot tue un *oiseau blanc*, l'albatros [3]. Les *Monitors* sont évidemment du dernier modernisme, comme si un poète de nos jours parlait d'avions à réaction : ces cuirassés à faible tirant d'eau avaient été créés en 1861 par les Nordistes pour canonner les Sudistes sur le « *Meschacebé* » de Chateaubriand.

Il n'est pas indifférent de noter qu'en mai 1872, à la veille de sa fugue avec Verlaine, et au milieu d'une étonnante production poétique, Rimbaud échange avec son ami une correspondance que Verlaine, au moins, émaille de mots anglais, témoignant ainsi d'un intérêt et d'une ignorance partagés probablement. « J'oubliais, dit Verlaine (en écrivant *security very good* au lieu de *very good security*, *goldez* pour *golden*), que tu ignorais cette langue autant que moi [4]. » Faut-il entendre par là qu'on a déjà parlé de l'apprendre sérieusement, cette langue ignorée dont on connaissait tout de même un peu la littérature en traduction ?

Bientôt, après leur randonnée belge, et dans des vues que Verlaine dira « plutôt frivoles », les amis arrivent à Douvres le samedi 7 septembre 1872, à Londres le dimanche 8 [5]. Sans demeure fixe d'abord, ils obtiennent vers le 20 la chambre du nº 34-35, Howland Street, que leur cède, en se mariant, leur ami communard Eugène Vermersch [6]. Le meneur dans cette excursion, c'est sans doute l'*homme aux semelles de vent*, poussé par des motifs à la fois

1. Remarquer l'homonymie.
2. Notons que Verlaine, dix ans plus tôt, au lycée, s'était également entiché de Poe, voulant composer « d'étranges nouvelles sous-marines »(*Confessions*, ch. XIII).
3. Nous examinons de façon plus détaillée dans notre *Verlaine et l'Angleterre*, à paraître chez Nizet, la filiation Romantiques anglais-Poe-Baudelaire-Verlaine.
4. Fac-similé in *Verlaine-Rimbaud* (A. FONTAINAS).
5. On continue à donner pour cette arrivée en Angleterre des dates très diverses. Un récent ouvrage sur Rimbaud, excellent par ailleurs, donne pour cet événement dans sa Chronologie la date du 4 septembre qu'aucun document n'autorise. Pourquoi imprimer de telles « précisions » non vérifiées ? Nous avons donné en 1938 (*Revue d'Histoire de la Philosophie*, p. 84) la justification des dates que nous précisons ici.
6. La maison fut démolie en 1938. V. notre art. des *Nouvelles Littéraires*, 1er oct. 1938.

pratiques et esthétiques, désireux d'apprendre l'anglais et de savourer toutes les nouveautés de la plus grande puissance industrielle de l'époque, foyer de la *barbarie moderne*, et refuge de tant d'autres idéalistes mal vus dans leur pays. Fort de son flair de « prodigieux linguiste », de la discipline des langues classiques maîtrisées au collège, Rimbaud s'attaque à l'anglais sur place. Mais sans professeur indigène : il sera toujours, pour les langues modernes, paraît-il, un autodidacte. Fait à retenir lorsqu'il s'agira d'évaluer ses emprunts anglais.

Rimbaud entraîne tout de suite son ami, nullement récalcitrant, à la chasse aux *impressions*. Verlaine les consigne, presque séance tenante, dans son courrier, où nous trouvons amorcées bon nombre d'expressions qui prendront leur forme définitive non seulement dans ses propres vers, mais dans des compositions de Rimbaud. Cela ne veut aucunement dire que Verlaine en soit le père, mais plutôt que, dans ses lettres, il se fait le reporter des réactions devant les choses anglaises de celui qui l'enchante et le domine à tous les points de vue.

Est-ce vraiment le poète de la Nuance qui trouve *superbe* cet « immense tourbillon de boue », aux « ponts de fonte splendides, de grandeur lourde », « véritablement babyloniens, avec des centaines de piles en fonte, grosses et hautes... et peintes en rouge sang » qu'est, d'après Verlaine écrivant à Lepelletier dix jours après l'arrivée, la Tamise à Londres ? [1] Ou bien Verlaine se laisse-t-il plutôt contaminer par l'enthousiasme du jeune Arthur épris du colossal et du criard, du *moderne?* Le même témoin trouve Londres « sans *monuments aucuns*, sauf les interminables docks » qui suffisent d'ailleurs à sa « poétique de plus en plus *moderniste* » [2]. C'est Verlaine qui souligne ; peut-on douter que ce « modernisme » provienne de Rimbaud ? Un mois plus tard, ayant poussé en bateau jusqu'à Woolwich, parcours qui, en effet, promène nos voyageurs tout le long de ces docks, nouvelle insistance : « les docks sont inouïs : Carthage, Tyr et tout réuni, quoi ! » [3] Dans les rues « assez étroites, noires, mais (dans la Cité) flanquées de belles maisons », et où l'on rencontre « quelques *Terminus Hotel*

1. Avant le 22 septembre, peut-être le 17 (*Correspondance*, I, p. 42). Notre *Chronologie des Lettres anglaises de Verlaine* (*RLC*, 1939, p. 472) indique des corrections chronologiques à faire dans la *Correspondance* imprimée. Les *ponts en fonte* étaient en effet une nouveauté : trois, au moins, ferroviaires, avaient été inaugurés par la reine entre 1863 et 1869. Deux autres devaient être achevés en 1873. La couleur *rouge sang* dont parle Verlaine est-elle celle du minium des constructions neuves ?

2. *Corr.*, I, p. 46 (24 septembre).

3. *Ibid.*, p. 52 (vers le 20 octobre).

gigantesques »[1], parmi des « petites maisons noirousses ou grands bahuts « gothiques » ou « vénitiens »[2], l'activité, la circulation sont également « inouïes ».

L'on y voit aussi « le triomphe du haillon : impossible de rêver des loques pareilles ». Observation presque traditionnelle chez tous les étrangers visitant, au XIXe siècle, la capitale anglaise. Verlaine connaît les dénonciations de Flora Tristan *(Promenades dans Londres)*, les boutades de Jules Vallès qui publiera bientôt *La rue à Londres* ; en ce moment même, Karl Marx est en train de composer son évangile de guerre sociale, d'après les données que lui fournit Londres. *Une Saison en enfer* s'en ressentira aussi.

Pour que leur « modernisme » soit vraiment à la page, les amis descendent en novembre, avec « un délicieux frisson lâche », dans le « Tower Subway », « tube » en fonte de deux mètres de diamètre, percé près de la Tour de Londres sous le lit de la Tamise[3].

Somme toute, pour qui serait « très chercheur », Londres est « moins triste que sa réputation »[4], « très inattendu, cent fois plus *amusant* que les Italies, Espagnes et autres bords du Rhin »[5], que ni l'un, ni l'autre n'a d'ailleurs vus. Une institution anglaise au moins les fait maugréer, c'est le dimanche. « Jusqu'à 1 heure de relevée, tout fermé, tout ! De 1 à 3 heures, de très rares public houses et dining-rooms s'entrebâillent... Nul théâtre, naturellement. Des prêches et des chantages de cantiques partout en plein air jusque dans le français (donc shocking) Leicester Square[6]. » Un dimanche de novembre, ils essaient de dissiper ce mortel ennui en assistant à un meeting monstre organisé dans Hyde Park par un républicain, M. Odgers[7]. C'est probablement Rimbaud surtout qui se rend à l'attrait du monstrueux.

Le 1er octobre les amis avaient compté faire bientôt connaissance avec un autre républicain anglais, poète cette fois, Swinburne, et, ajoute Verlaine, avec « un poète dont le nom m'échappe, mais aussi inconnu qu'étonnant »[8]. On comprend que Rimbaud

1. *Ibid.*, p. 77. L'inauguration par la reine Victoria de plusieurs grandes gares terminus, surmontées d'hôtels, à Cannon Street, à Charing Cross, était effectivement toute récente.
2. *Ibid.*, p. 41.
3. Et non « immergé dans la Tamise », illusion qui fait entendre à nos touristes « la rumeur de l'eau énorme, ambiante. » (*Ibid.*, p. 77).
4. *Ibid.*, p. 45.
5. *Ibid.*, p. 43.
6. *Ibid.*, p. 57.
7. *Ibid.*, p. 76.
8. *Ibid.*, p. 297.

et Verlaine aient voulu rencontrer Swinburne, personnalité européenne. Voyaient-ils comme intermédiaire « le jeune Barrère », futur ambassadeur, et membre de l' « Arts Club » comme Swinburne ? Il est improbable que leur vœu ait été exaucé. Une telle rencontre n'aurait pu manquer de laisser des traces dans les nombreux passages où Verlaine exprime son admiration. Si Swinburne avait su la présence à Londres de deux poètes français très qualifiés, pourquoi aurait-il, en janvier 1873, demandé à un ami de chercher pour lui l'opinion de quelque Parnassien sur un sonnet en français qu'il venait de dédier à Victor Hugo ? [1]

Le « poète aussi inconnu qu'étonnant » est-il Oliver Madox Brown, un autre prodige adolescent, déjà auteur d'un roman, de poésies, de tableaux ? L'ami communard de Verlaine, Andrieu, en qui Rimbaud trouve un « frère d'esprit » [2], leur parle avec enthousiasme de son élève, fils du peintre Ford Madox Brown, ami de Millais ; il a pu, un moment, proposer de les présenter au jeune Oliver. Mais peut-être qu'Andrieu hésite à introduire nos deux bohèmes dans la maison luxueuse d'un artiste en vue ; il se brouille en tout cas avec Rimbaud, qui semble n'avoir jamais rencontré son rival de génie.

En octobre 1872 Verlaine (donc Rimbaud, sans doute) admet : « Il est probable que la vie anglaise a des poésies à moi non encore perceptibles » [3]. Il est même sûr que « ce pays... n'en manque pas », de poésie [4]. Cela ne veut-il pas dire que l'Angleterre ne fournit pas encore à nos touristes d'inspiration littéraire consciente ? Verlaine oublie-t-il en ce moment leur enthousiasme de septembre devant les constructions londoniennes ? C'est que, préoccupés surtout, au début, de jouissances esthétiques, ils ne travaillent pas l'anglais de façon très suivie : la compréhension retarde donc sur les sensations. Le 1er octobre ils apprennent l'anglais « frénétiquement » [5], le 10 novembre « peu » [6]. Vers la fin novembre, Verlaine se croit « bien enfoncé dans l'anglicisme » [7]. Ces baudelairiens, après des recherches d'ordre surtout pratique « chez les marchands, public houses, libraires, etc. » constatent à présent que « *spleen* ne signifie que *rate*, en anglais » [8]. La définition est encore insuffi-

1. *Works of Algernon Charles Swinburne*, t. 18, p. 99 (Heinemann, 1925-7).
2. Delahaye, *Rimbaud*, p. 51, note.
3. *Corr.*, I, p. 63.
4. *Ibid.*, p. 300.
5. *Ibid.*, p. 297.
6. *Ibid.*, p. 66.
7. *Ibid.*, p. 83.
8. *Ibid.*, p. 81.

sante, puisque le sens le plus courant de ce mot est « bile, venin », au figuré.

A Noël 1872, interlude, intermède d'un mois, cinq semaines. Verlaine ne nous apprend pas pour quelles raisons Rimbaud était parti pour Roche, fin novembre [1]. Leur *saison en enfer*, qui allait atteindre sa crise l'été suivant, était-elle déjà inaugurée ? Y eut-il simplement, de part et d'autre, des « raisons de famille » ? Rimbaud désirait-il la solitude, ou du moins la séparation du *pitoyable frère*, du *porc geignant*, pour pouvoir mieux s'adonner aux compositions dont il se sentait en mal ? Il revient, en tout cas, dare-dare, au nouvel an, mandé d'urgence par son ami qui se sentait « positivement crever » : Mme Verlaine mère, accourue à Londres en plein hiver pour soigner son fils, envoie à Rimbaud le prix du voyage. La guérison est presque miraculeuse. Le *roman de vivre à deux hommes* reprend de plus belle [2]. Avant le 17 février ils ont fait « des courses énormes dans les faubourgs et la campagne, Kew, Woolwich, etc. car tout Londres nous est connu de longue date [3]. » En même temps ils apprennent l'anglais « à force... Dans Edg. Poe, dans les recueils de chansons populaires, dans Robertson, etc., etc. », se faisant aussi poser des « colles » au point de vue de la prononciation. Ils sauront, « sous très peu, assez baragouiner pour donner des leçons de français, latin, etc. ».

C'est donc en février 1873 seulement que Rimbaud et Verlaine affrontent le texte anglais de Poe. Comme c'est l'auteur anglo-saxon qu'ils connaissent probablement le mieux, cela indique qu'ils ne s'étaient pas crus capables, avant cette époque, de profiter de lectures anglaises littéraires. Si Verlaine, élaborant un peu plus tard son « système », constate chez Poe, « (quel naïf que ce malin !), » des « puérilités » [4], c'est vraisemblablement Rimbaud, travaillant de son côté, qui les lui révéla.

C'est certainement Rimbaud, aussi, qui a l'idée de se servir, pour des fins linguistiques, de « recueils de chansons populaires ». Nous savons quel intérêt il a porté à celles de sa patrie. Etant donné l'extrême liberté grammaticale et autre de la plupart des chansons populaires de tous les pays, il faut croire que c'est au point de vue littéraire, plus qu'à celui de l'anglais parlé, qu'Arthur profite de

1. L'éditeur de la *Corr.* de Verlaine, en plaçant la lettre XLIV, non datée (p. 82), après celle du 26 décembre (p. 79), a dérouté maints biographes, qui multiplient par conséquent les déplacements de Rimbaud. Nous avons démontré (art. cit. de la *RLC*, p. 473) que cette lettre est de quelques jours postérieure à celle du 23 novembre.

2. L'*Abrégé* des *Œuvres complètes* de Rimbaud (éd. de la Pléiade) est fautif en ce point (p. XVII) et en d'autres.

3. *Corr.*, I, p. 306. Pour la date, voir *RLC*, 1939, p. 474.

4. *Ibid.*, p. 98.

ce « procédé génial ». N'est-il pas probablement tombé sur les recueils de M. E. F. *Rimbault* qui éditait à cette époque beaucoup de musique traditionnelle anglaise de chant ? Bon nombre d'éditions de ce musicien se trouvaient au British Museum, où Rimbaud se fait donner une carte de lecteur le 25 mars, deux jours après Verlaine. Cet adolescent de 18 ans signe sans broncher une déclaration attestant qu'il n'en a pas moins de 21. Quelle personnalité, clergyman ou autre, répond de sa *respectability ?*

Pour ce qui est de « Robertson », il s'agit sans doute de Thomas William Robertson, traducteur de pièces de Scribe, de Sardou, de Dennery et Clairville, et surtout introducteur sur la scène anglaise, avec son drame social *Caste* (1866), du réalisme dans le dialogue. *Caste* avait inauguré au Prince of Wales Theatre, près de Howland Street, toute une série de pièces, auxquelles Robertson donna des titres *monosyllabiques.*

Les amis ne se prévalent pas longtemps du plaisir de se faire apporter sous la rotonde du British Museum « tous les livres possibles ». Le 4 avril ils sont en mer, cinglant vers Ostende. On ignore les motifs de ce brusque virage. La pièce où Verlaine consacre cette traversée, *Beams*, parle énigmatiquement d'une « Elle » qui *voulut aller sur les flots de la mer*, de « nous », *ses préférés.* Caprice féminin, ou caprice poétique ? De toute façon, une semaine après, Arthur fait son apparition chez sa mère et, sans manger, s'adonne à des écritures fiévreuses. Il parlera bientôt à Delahaye d'un *Livre païen*, d'un *Livre nègre*, en parturition : ce sont sans doute certaines pages de la *Saison en enfer.*

Bien que séparés, les deux compagnons étudient sérieusement l'anglais et Verlaine au moins, se promet dès le 15 avril de rentrer en Angleterre [1]. Rimbaud, le premier élan littéraire passé, souligne, un mois après, son ennui, avec des vocables anglais : « la mother m'a mis dans un triste trou... Je regrette cet atroce Charlestown... » Delahaye peut-il y repérer une traduction de Shakespeare ? [2] Vu ses rapports habituellement tendus avec la *Bouche d'ombre*, il faut croire que Rimbaud préfère *mother* à *mère* à cause des évocations (au XIXe siècle) austères et puritaines du mot anglais.

Le 18 mai, ayant en vain attendu Rimbaud à Bouillon, Verlaine lui écrit une lettre démontrant qu'ils sont tout de même

1. *Ibid.*, p. 90.
2. Mouquet, *Rimbaud raconté par Verlaine*, p. 246 ; *Œ. complètes*, p. 272 (mai 1873). Bien qu'on ait lu tout Poe « en english », on se sent toujours le besoin, paraît-il, de s'aider d'une traduction en s'attaquant à Shakespeare.

en relations suivies, surtout pour leurs études anglaises : le *docteur satanique* fait à la *vierge folle* une sorte de cours par correspondance où ils utilisent, en matière de thèmes, des vers de leur façon. « Merci, écrit Verlaine, de ta leçon, sévère, mais juste, d'anglais ». Il s'excuse de s'être empêtré dans les pronoms possessifs et dans les « sales verbes auxiliaires ». Il défend sa traduction anglaise de vers qui semblent de lui [1]. Il est à espérer que le professeur l'a bien corrigé ; cette discussion nous indique quel chemin ces autodidactes ont encore à faire, même si l'un d'eux a bien affirmé sa supériorité sur l'autre.

Le 27 mai, après une traversée « inouïe de beauté » par Anvers-Harwich, ils sont de retour à Londres [2]. Ils descendent cette fois chez Mrs Alexander Smith, 8, Great College Street, Camden Town, « un quartier très gai : on se croirait à Bruxelles ». C'est plus près des faubourgs, des hauteurs de Highgate. On a cette fois, paraît-il, malgré cette gaîté, des intentions sérieuses. Après une campagne de publicité par laquelle « deux Gentlemen parisiens » s'offrent pour donner des « leçons de français, Latin, Littérature, en français » (notons bien que nos Gentlemen ne se sentent pas encore capables de s'expliquer avec les élèves en anglais), deux ou trois élèves arrivent à la recherche de « perfection, finesses » [3]. Verlaine, de son côté, échange des leçons de langue « avec des Angliches » [4]. Il en était bien temps. « J'ai tous les soirs, ou presque, des « parties de thé » où je m'efforce avec de *lents* progrès, de percevoir la chose subtile de l'anglais parlé. Quels efforts — quelle lenteur ! » [5] On se rend compte enfin que ce n'est pas en lisant les poètes qu'on apprend une langue vivante : Verlaine vise « l'anglais pratique », car il lit Swinburne « presque couramment » [6]. Le lyrisme brûlant, la sensualité, les innovations techniques des *Poems and Ballads*, scandalisant le public anglais, attirent donc nos chercheurs et ne manquent pas d'avoir sur eux un effet d'exemple [7]. Les enthousiasmes européens des *Songs before Sunrise* (1871) intéressent inévitablement nos deux communards en marge, membres du *Cercle des Etudes sociales* des exilés de Londres. « Londres est charmant maintenant... dans le

1. Mouquet, p. 130. ; *Œ. c.*, p. 273.
2. Nous avons justifié cette date dans l'art. cit. de la *RLC*, p. 474.
3. Nous donnons dans *Verlaine et l'Angleterre* les références exactes des annonces que nous avons découvertes dans les journaux anglais.
4. *Corr.*, I, p. 313.
5. *Ibid.*, p. 316. « Parties de thé » traduit trop littéralement *tea-parties*.
6. *Ibid.*, p. 312.
7. L'influence de Swinburne sur Verlaine, pour certains détails, paraît certaine.

nord-ouest la campagne est admirable. J'y vais souvent... [1] » Un jour ils assistent aux cérémonies de l'arrivée à Londres du Shah de Perse [2]. Fait-on en son honneur, au British Museum, une exposition des manuscrits à enluminures persans qui s'y trouvent ?

Mais l'existence du *drôle de ménage* est moins heureuse qu'elle ne paraît dans les lettres de Verlaine. Rimbaud est toujours préoccupé de sa *Saison en enfer* écrite et à écrire (certain dessin de Verlaine, le montrant en train d'écrire dans un public house, porte la légende : « Comment se fit la *Saison en enfer* [3]. ») Et ses rêves infernaux se traduisent quelquefois en actes, quand ce ne sont pas des événements réels de leur vie en commun qui se traduisent dans ses écrits. Longtemps après, le « jeune Barrère » se rappellera principalement leurs éternelles disputes [4]. Verlaine ne pouvait plus, aux premiers jours étouffants de juillet, supporter « cette vie violente et toute de *scènes* sans motif » [5].

La rupture est racontée, avec des variantes, et des dates flottantes, dans tous les livres. Fixons au moins les dates. Il est acquis (Rimbaud en déposera à Bruxelles) que Verlaine prit à Londres le bateau d'Anvers. Or les départs, de St. Catherine's Dock, avaient lieu les mardi, jeudi et samedi, à midi précis. Comme, dans sa lettre de « vendredi après-midi » (4 juillet) Rimbaud laissé seul à Londres écrit : « voilà deux jours que je ne cesse de pleurer » [6], c'est le bateau du jeudi 3 juillet que Verlaine a dû prendre. Que dire des documents qui donnent d'autres dates — y compris les rapports de police ? Rimbaud lui-même affirmera être arrivé à Bruxelles le mardi matin (8 juillet) [7]. Nous savons au contraire qu'à 10 h. 16 de ce matin-là il était toujours à Camden Town où il reçut le télégramme de Verlaine le priant de le rejoindre à Bruxelles [8]. Il arrive sans doute le mardi soir après avoir pris, comme Verlaine cinq jours avant, à midi, le bateau d'Anvers.

Le voyant arriver presque les mains vides, Verlaine s'inquiète de ses effets restés chez Mrs Smith. Rimbaud l'aidant probablement, il rédige une lettre en anglais à cette dame. Comme c'est la seule composition entièrement anglaise de l'un ou de l'autre

1. *Corr.*, I, p. 313.
2. *Ibid.*, p. 318.
3. F. Ruchon, *Rimbaud, Documents iconographiques*, xvi et p. 212.
4. Témoignage personnel de M. Barrère, recueilli en 1938.
5. Mouquet, *op. cit.*, p. 135 ; *Œ. complètes*, p. 274.
6. Mouquet, p. 151 ; *Œ. c.*, p. 275.
7. Mouquet, p. 156 ; *Œ. c.*, p. 285.
8. Mouquet, p. 139 ; *Œ. c.*, p. 280.

auteur, il convient de la reproduire à titre de témoignage linguistique :

Madam,

I will return to day in Paris, rue de Lyon 12. Do you please (as soon as possible) send to me in my box all things which remain in the room again.

Your obedient servant, P. V.

I will send to you the money for expedition immediately after receiving my goods at the adress above written [1].

Rimbaud et Verlaine ne savent donc pas encore que *à Paris* se traduit par *to Paris* lorsqu'il s'agit de mouvement, que *again* ne traduit que rarement *encore*, que *expedition* a un sens tout différent en anglais, que leur *adress* manque d'un d, que c'est plutôt Mrs Smith qui, en écrivant à ses clients, aurait terminé par *Your obedient servant* (quand ce ne serait pas quelque bureaucrate du Foreign Office — Rimbaud et Verlaine imitent-ils le style de quelque communication officielle à eux adressée ?), etc., etc. Ils s'empêtrent toujours dans ces « sales verbes auxiliaires ».

*
* *

Il semble bien que notre « prodigieux linguiste » aux ambitions commerciales se rende compte de l'insuffisance de son anglais. En mars 1874, après avoir achevé et publié la *Saison en enfer* qui raconte en partie son précédent séjour à Londres, et au moment même où son ancien *compagnon d'enfer*, dans sa cellule de Mons, tire quelque réconfort de la publication de ses *Romances* qui chantent, sur un autre mode, le même séjour, Rimbaud débarque de nouveau dans la capitale anglaise, cette fois avec un jeune homme de son âge, Germain Nouveau. Celui-ci, le 26, expédie à Jean Richepin une lettre dont les termes rappellent de façon curieuse ceux qu'avait employés Verlaine un an et demi plus tôt :

Londres, à l'arrivée, m'a produit une impression d'étouffement physique et moral : lumière d'éclipse, odeur de musc et de charbon dans les rues, têtes d'Anglais sans expression, un grand mouvement sans bruit de voix. Charmants, les cabs !... N'en finissent pas, les ponts !... Pas fort, Turner... à qui Molin eût refusé des leçons de clairs-de-lune... Turner est un vide !... [2]

1. Mouquet, p. 139.
2. Lettres de Germain Nouveau citées par Richepin, *Revue de France*, janv. 1927.

Ce nouveau couple d'amis descend 178 Stamford Street [1], près de la gare de Waterloo, sur la rive sud de la Tamise, loin de Soho. Leur logeuse, que Nouveau appelle Mme Polichinelle, se nomme en réalité Stephens. Malgré un grand manque de « ronds », ils vont assister aux spectacles habituels, savourent aux music-halls des gigues, des nègres, comme du temps de Verlaine. Ils travaillent assez sérieusement l'anglais : Nouveau échange des leçons avec « le bon jeune homme de la famille », et Rimbaud « doit se parfaire aussi », en sachant assez pour leurs besoins communs.

On raconte en général que pour gagner leur pain ils s'engagent chez un nommé Drycup, fabricant de cartons à Holborn. Aucun établissement Drycup ne se trouve dans les annuaires de l'époque. Mme Polichinelle, M. Coupesèche sont-ils des inventions des amis friands de sobriquets, ou de leurs biographes ?

Le 4 avril, anniversaire d'une traversée précipitée en 1873, Rimbaud et Nouveau, âgés tous les deux de 20 ans, certifient, pour avoir des cartes de lecteur au British Museum, qu'ils n'en ont pas moins de 21. Rimbaud signe « Jean-Nicolas-Joseph-Arthur Rimbaud ». Le *Joseph*, ne figurant sur aucun document, est-il une petite mystification, comme lorsque Nouveau signe « Marie-Bernard-Germain Nouveau » ? [2] Le British Museum, fermant à 6 heures, était inaccessible à qui travaillait en ville le jour. Cela indique que les amis n'avaient pas encore, le 4 avril, trouvé d'emploi.

Les biographes veulent que Rimbaud et Nouveau, après s'être fait remercier par l'énigmatique Drycup, se séparent : Rimbaud devenu concierge d'institution, se serait fait montrer la porte pour avoir crevé son tambour en tapant trop fort — mais les collégiens anglais ne manœuvrent pas au son du tambour. Nouveau, après une annonce insérée dans le *Times*, serait devenu précepteur chez une Mrs Polkennel — nous n'avons découvert aucune annonce de Nouveau, et Mrs Polkennel est sans doute un avatar de Mme Polichinelle.

Pour en revenir aux faits, nous retrouvons Rimbaud le 6 juillet, malade, soigné par sa mère et sa jeune sœur, Vitalie [3]. On s'installe, 12, Argyle Square, à quelques minutes du British Museum d'un côté, de Great College Street de l'autre... Le square est fleuri, ombragé d'arbres énormes. A la chasse aux emplois, Arthur a

1. A la suite de Richepin, on écrit le plus souvent, par erreur, *Stampfort*.
2. L'année suivante, le 15 avril 1875, il signera dans le même registre, « Marie-Georges Germain Nouveau ». Il avait, affirme Delahaye, « le tic des pseudonymes ».
3. Le Journal de Vitalie est recueilli dans les *Œ. Complètes* (éd. Pléiade), p. 535 sq.

signifié aux deux dames d'apporter leurs plus belles robes, histoire de garantir son honorabilité. Il conduit les femmes au spectacle, aux docks, aux musées, au « grand bahut gothique » du Parlement, à Leicester Square avec son music-hall et sa statue de « Scheapeare » [1], aux magasins (les habillements y sont « pour rien »), aux rôtisseurs et, chose significative, aux temples protestants. Ainsi, au moment où une conversion de Verlaine s'opère à Mons, Rimbaud semble évoluer vers le protestantisme ; il fait lire à ses bigotes *La vraie religion chrétienne* de Swedenborg. (Le centre swedenborgien est à côté du British Museum). Il les engage même, à peine débarquées, à assister à un sermon protestant à « St. John's Church » [2]. (Elles ignorent totalement l'anglais). Le soir suivant, en semaine, les Rimbaud participent à la prière à la cathédrale Saint-Paul, où « l'excessive piété » des fidèles, hommes et femmes, impressionne vivement Vitalie ; surtout les chants choraux sans accompagnement d'orgue, « harmonieux », « sublimes », lui ravissent l'âme (cela indique chez son frère un changement important depuis certaines allusions de 1872 aux « chantages de cantiques »). Elle en est si émue qu'elle se demande s'il est possible que ces gens ne soient pas de la « véritable église ». Le dimanche suivant, les Rimbaud assistent à un service protestant qui, à la pauvre Vitalie, semble durer « deux à trois heures ». On dirait chez Arthur un emballement. Il paraît même ignorer où sont les églises catholiques : ce n'est que le soir du second dimanche, quatorze jours après que sa mère et sa sœur débarquent à Londres, qu'il en trouve une, où ils arrivent en retard [3].

Le saisissement que causent chez cette petite provinciale les « merveilles » modernes de Londres ne reproduit-il pas celui qu'avait éprouvé son frère vingt-deux mois plus tôt ? « Nous suivons, écrit-elle, des murs derrière lesquels les trains courent toujours. Des voies ferrées partout, des gares. (Tout près de leur logement se trouvent trois grands terminus : *King's Cross*, *St. Pancras*, *Euston*). En revenant nous nous amusons à regarder le chemin de fer souterrain. Quelle merveille ! Il passe sans cesse sous des tunnels, sous des ponts, et avec quelle rapidité !... Et cette foule est calme, placide, silencieuse. Pas un cri, pas un geste inutile. » [4] On s'arrête à regarder un ballon. On va contempler

1. Statue toute neuve, comme le constatera Nouveau en avril 1875 (*Revue de France*, *loc. cit.*). Du temps de Verlaine, le square était orné d'un « cheval décapité de son cavalier un jour de meeting orageux ».
2. *Œ. C.*, p. 540.
3. P. 545.
4. P. 543. Les « chemins de fer souterrains » sont le Metropolitan Railway (ouvert

les « gardes de la reine ». Vitalie décrit encore plus minutieusement que Verlaine ne l'avait fait le costume de ces « très beaux hommes », qui « fait ressortir la noblesse et la dignité de ceux qui le portent » [1].

C'est surtout le soir que Rimbaud promène les deux femmes. Le jour, par une chaleur d'étuve, il vaque à des « occupations », demande des postes, travaille en attendant au British Museum. Il y connaît plus que le « Reading Room ». Le 27 juillet il fait voir aux dames, après « une foule de choses remarquables », animaux antédiluviens, pétrifications, « les dépouilles du roi d'Abyssinie, Théodoros, et de sa femme ». C'est une « actualité » : ce roi s'était suicidé après sa défaite par les Britanniques à Magdala en 1868. Deux beaux manuscrits éthiopiens, capturés à cette bataille, sont exposés en même temps près de l'entrée du musée : ce sont les *Actes* de Fâsîladas et d'Abbâ Nôb (XVe siècle) et un livre de Cantiques, *Tebaba Tabîbân* (XVIIIe siècle), orné de nombreuses enluminures [2]. Comment ne pas croire que Rimbaud se soit « appesanti avec émotion » [3], non seulement sur les reliques royales décrites minutieusement, après, par sa petite sœur, mais aussi sur ces documents d'une civilisation et d'une religion africaines ? Prévision, commencement, d'une attirance vers l'Ethiopie ? D'ailleurs, la partie du catalogue des manuscrits consacrée aux livres enluminés a pour titre *Illuminations*...

Vitalie, s'ennuyant dans ce « Londres magnifique » qui la rend malade, se plaint que son frère n'accepte pas les places qui se présentent : le 10, on lui en proposait trois différentes. Enfin, le 31, il part on ne sait où. Les conjectures qui l'envoient au nord, en Ecosse, ne sont pas dénuées de fondement, comme nous allons le voir. Trois mois plus tard, en tout cas, il est à l'*ouest* de Londres, à Reading, centre d'une région agricole, non loin d'Oxford, à une institution pédagogique dirigée par un Français, M. Camille Le Clair, 165, King's Road. Comme, au début de novembre, il a déjà des velléités de partir, il a vraisemblablement passé un certain temps, au moins, chez M. Le Clair.

Le 7 et le 9 novembre, Rimbaud insère dans le *Times* une

en 1863 et qui passait justement près d'Argyle Square) et le Metropolitan District Railway, ouvert en 1868. C'étaient des lignes en déblai, à ciel ouvert en partie, mais qui passaient souvent « sous des tunnels, sous des ponts ». Le « Tube » à niveau profond, construit d'après le modèle du « Tower Subway », n'existait pas encore.

1. P. 540. Rimbaud ne fait sans doute pas part à sa sœur des renseignements que Verlaine et lui avaient recueillis en 1872 sur ces soldats de parade : les *Horse-Guards*, paraît-il, « donnaient le bras » le dimanche aux dames, moyennant un shilling ; les Grenadiers « splendides hommes en rouge », coûtaient la moitié, six pence (*Corr.*, I, p. 80). Sont-ce *les subalternes plus fiers que des*... (ce mot indéchiffrable est-il anglais ?) de *Villes* ?

2. *Guide to the Autograph Letters etc. in the Department of Manuscripts*, 1870.

3. Note ajoutée par Isabelle Rimbaud au journal de Vitalie.

demande d'emploi qui ne manque pas de prétention. Comme on n'a relevé jusqu'ici que la seconde insertion et qu'on n'a pas fait cas des majuscules, nous reproduisons le texte de cette annonce :

A PARISIAN (20), of high literary and linguistic attainments, excellent conversation, will be glad to ACCOMPANY a GENTLEMAN (artists preferred) or a family wishing to travel in southern or eastern countries. Good references. — A. R., No. 165, King's-road, Reading.

Témoignage intéressant sur la psychologie et les « linguistic attainments », en novembre 1874, de ce *Parisien*, désireux d'*accompagner* quelque *Gentleman* (quoique sa préférence aille aux artistes, ce bohème de naguère les recherche rangés et cossus) se préparant à voyager dans les pays du Sud ou d'Orient. Notons qu'il s'offre surtout comme compagnon de voyage, faisant valoir son « excellente conversation », et qu'il a trouvé moyen d'avoir des références sérieuses. A-t-il donc rempli, pendant ces quelques mois de silence, plusieurs postes où il aurait donné satisfaction malgré leur courte durée ? Le brouillon de cette annonce trahit le caractère un peu excessif, quant à l'anglais, de ses prétentions linguistiques. D'après la photographie de la Bibliothèque Nationale [1], Rimbaud avait écrit d'abord :

A French Gentleman (20) of high literary aptitudes, excellent entertaining linguistic ability, begs to attend to travellers (chiefly to artists) in Southern or Eastern countries — Respectable references — A. R. 165, King's Road, Reading.

Après tout son acharnement à apprendre l'anglais, le jeune homme ne sait donc pas qu'on ne dit pas en anglais *high aptitudes*, *entertaining linguistic ability*, *respectable references*, qu'il a mal employé *begs*, *attend to*, que les prépositions se répètent rarement en anglais, que *chiefly* ne traduit pas ici *surtout*, etc. Une main différente, sans doute anglaise, a corrigé ces erreurs et rédigé une deuxième version où le poète s'octroie une *social and entertaining conversation*. Dans la version définitive ces épithètes se réduisent à : *excellent*. Le *French Gentleman* y devient aussi un simple *Parisian*, qui n'est qu'une façon de parler...

Les *pays du Sud ou d'Orient* appellent donc le poète. Mais il ne réussit pas à s'y faire promener gratuitement avec les honoraires d'un *Gentleman's gentleman*. Ce sera dans de toutes autres conditions que, après avoir bientôt quitté l'Angleterre pour n'y jamais

1. N. a. f. 13151.

revenir [1], il fera ces voyages déjà, dans la *Saison*, préfigurés de si étonnante manière.

Il nous reste encore un témoignage de cette époque sur les connaissances anglaises de Rimbaud : ce sont deux pages autographes d'expressions anglaises [2] surtout techniques et un peu rares, au point que beaucoup d'Anglais seraient en peine d'en définir certaines. Le sens, sauf un seul cas, en est expliqué en anglais : ce n'est donc pas l'œuvre d'un débutant. Cette collection est déroutante de disparité et de technicité : Rimbaud comptait-il avoir affaire en Angleterre aux sports, à l'élevage, à la colombophilie ? Car ce sont là les rubriques les plus nombreuses. Huit locutions (*to test the bottom of a dog, a give-and-take course, to drop into the rear, to put a spurt on, to double back*, etc.) [3] semblent se référer au « coursing », sinon à d'autres genres de concours. *Fouling, a foul rope* [4], semblent avoir trait aux palans, aux apparaux. *To kick a goal* (Rimbaud écrit *gaol* : ne sait-il pas que cette orthographe signifie *geôle*?) et *scrimmage* appartiennent au football, peut-être spécialement au rugby. *To hog a mane, to ring a swine's snout, good at collar, never broken to harness* [5], se rapportent à l'élevage. Dix à onze expressions ont trait à la volaille (*free from vulture hocks, about laying* [6], etc.) et même aux coqs de combat, dirait-on, (*game to death at anything if set on* [7]). Douze lignes de la deuxième page traitent de différentes sortes de pigeons.

Faut-il expliquer ces surprises par un réveil du *paysan* involontaire, par de nouveaux projets chez le futur traficant, des penchants sportifs ? Il semble que non, car, mêlés à ces termes techniques, se lisent plusieurs idiotismes et mots argotiques *(to skin a flint, trysting place, to gainsay, to lick the dust, flatcatcher, clinking)* [8],

1. On sait que *Les Effarés* (sous le titre de *Petits Pauvres*, et attribués à *Alfred* Rimbaud), parurent dans le *Gentleman's Magazine* de janvier 1878, plus de trois ans après son départ d'Angleterre. Rimbaud lui-même aurait-il proposé ces vers à la revue, avant ou après son départ ? Le prénom erroné, le titre changé, n'indiquent-ils pas des voies indirectes ? Verlaine, par exemple, qui quitta Bournemouth en automne 1877 ? Camille Barrère, l'ami commun des deux poètes, et qui collaborait à cette époque au *Gentleman's Magazine* ?

M. Le Clair ne restera pas à Reading. En 1892 il sera « Professor of French » à la Penge Higher Grade School ; il signera ainsi le prix de français d'un vieil ami qui nous le révéla récemment.

2. Reproduites par H. de Bouillane de Lacoste : *Rimbaud et le Problème des « Illuminations »*, pp. 117, 119.

3. « Eprouver l'endurance d'un chien, terrain où il faut savoir manœuvrer (?), se laisser distancer, démarrer, doubler ses voies ».

4. « Engagement, cordage empêché ».

5. « Anglaiser une crinière, anneler le groin d'un porc, bon du collier, jamais dressé à l'attelage ».

6. « Ayant les pattes sans courbure, sur le point de pondre ».

7. « Capable d'aller jusqu'au bout si on l'y lance ».

8. « Tondre un œuf, lieu de rendez-vous, contredire, mordre la poussière, filou, épastrouillant. »

qui intéressent surtout un linguiste : on s'étonne même que celui qui depuis ses quinze ans *égrène des rimes* ne connaisse pas encore *to tell one's beads*. Conjecturons que cette collecte bizarre a été faite par un anglicisant assez avancé, dans quelque feuille provinciale, surtout dans les petites annonces et les reportages sportifs dont on devine ici le style. N'est-ce pas le chercheur d'emploi qui, en scrutant les annonces du *Reading Mercury*, par exemple, redevient le linguiste, l'écrivain dégustateur et transmutateur de vocables rares, évocateurs, déconcertants ?

A la fin de ses séjours outre-Manche, Rimbaud est « enfoncé dans l'anglicisme » à bien des égards. C'est surtout sa soif du « modernisme » qui l'avait amené en Angleterre — le mot *moderne* revient chez lui comme un refrain, ou une obsession. A en juger d'après les commentaires des amis qu'il y entraîna, il avait commencé par trouver Londres « ridicule », pour bientôt changer de note : « très bien ! inouï ! » On en arrive à dire, après six, sept mois de résidence : « Je gobe assez Londres et ces mœurs-ci... C'est peut-être sain d'être parmi des barbares, un temps [1]. » Avec une complaisance à peine ironique, et avec une tournure de phrase anglaise, Rimbaud finira par s'avouer un *éphémère et point trop mécontent citoyen d'une métropole crue moderne.*

* * *

Quels sont les résultats *textuels* de ces deux immersions du poète dans la vie anglaise ? Les anglicismes apparents sont peu nombreux dans la *Saison en enfer*, multiples dans les *Illuminations*. Il n'est pas garanti que ce soit l'auteur qui a ajouté « *Avril-août* 1873 » au manuscrit de la *Saison ;* mais le texte imprimé porte effectivement la date de 1873. Cela tend à prouver que cet ouvrage fut composé durant, ou peu après les sept mois que l'auteur passa en Angleterre, du 7 septembre 1872 au 8 juillet 1873.

Il semble que Rimbaud utilise à la fin de son livre des impressions de sa première traversée :

L'automne. Notre barque élevée dans les brumes immobiles tourne vers le port de la misère, la cité énorme au ciel taché de feu et de boue [2].

1. *Corr.* de Verlaine, I, p. 318 (24 juin 1873). Le mot *barbare* reviendra chez Rimbaud, fera le titre d'une *Illumination*...
2. Cf. Verlaine : *Oh ! le feu du ciel sur cette ville de la Bible ! (Sonnet boiteux)* et la lettre citée sur le haillon à Londres.

Ah ! les haillons pourris, le pain trempé de pluie, l'ivresse, les mille amours qui m'ont crucifié...

Et je redoute l'hiver parce que c'est la saison du comfort !...

Rimbaud emploie vraisemblablement ici l'orthographe anglaise *comfort* pour bien marquer qu'il s'agit de la conception anglaise du bien-être domestique — à moins qu'il ne s'agisse plutôt d'une distraction d'anglicisant [1]. C'est en tout cas le seul mot anglais de forme du recueil. Ce *Paysan* sans *une main amie* a-t-il écrit ceci à Roche, fin novembre 1872, après avoir laissé Verlaine à Londres ? Est-il déjà déçu de ce compagnonnage qui se montre *d'enfer ?* Est-ce ici un *Adieu* qui, comme il arrive en littérature, ne reste pas définitif ? Rimbaud aurait-il, en août 1873, écrit *l'automne déjà !* et parlé de *barque* qui *tourne vers la cité énorme... ?* C'est admissible, mais tout dans ce chapitre indique l'automne de 1872, « d'une douceur d'ange » [2].

Les *faux nègres* de *Mauvais Sang* sont-ils suggérés à l'auteur par ceux des music-halls de Londres, tant loués par Verlaine et par Nouveau, et qui chantaient des *chansons populaires arrangées* et des « spirituals », chants religieux des esclaves américains ? Lorsque Rimbaud écrit : *L'air de l'enfer ne souffre pas les hymnes ! C'était des millions de créatures charmantes, un suave concert spirituel*, il donne indubitablement à *spirituel* le sens anglais et songe à l'effet impressionnant de quelque festival monstre de musique chorale donné dans l'immense Royal Albert Hall (inauguré en 1871), ou au Crystal Palace, encore plus vaste [3].

Il est probable aussi que les *bouges où nous nous enivrions*, et où l'Epoux infernal *pleurait en considérant ceux qui nous entouraient, bétail de la misère*, sont ceux de Londres : dans l'Angleterre victorienne, l'ivrognerie marchait de pair avec la misère, l'alcool était « pour rien » et les débits deux ou trois fois plus nombreux qu'aujourd'hui. Arthur a-t-il *relevé les ivrognes dans les rues noires?* C'est possible. A-t-il même dû ramasser, une ou plusieurs fois, son compagnon d'enfer ? C'est encore possible.

En dehors des « choses vues » à Londres, il y a peut-être dans la *Saison* quelques souvenirs littéraires. Lorsqu'Arthur, dans *Nuit de l'Enfer*, écrit *Je ne suis plus au monde, nous sommes hors du monde*, et dans *Vierge folle : nous ne sommes pas au monde*, il

1. Ou encore d'une habitude : on lit *comforts* dans *Solde (Illuminations)*. Le sens anglais de *confort* ne sera admis par l'Académie qu'en 1878 ; Simond avait écrit toujours *comfort* en 1826.

2. Verlaine, 26 décembre 1872 (*Corr.*, I, p. 80).

3. Le 28 sept. 1872, la *Gloria* de Mozart, etc., y est exécutée par 5.000 voix d'enfants.

songe peut-être à l'expression de Thomas Hood : *anywhere out of the world* [1]. Dans toute cette *Saison* l'état d'esprit de Rimbaud rejoint celui de Swinburne dans *Ilicet*, dont le titre seul aurait suffi pour attirer l'attention des compagnons d'enfer lisant « couramment », en février 1873, l'œuvre du poète anglais. Dans *Ilicet* celui-ci se projette

> Outside of all the worlds and ages,
> There where the fool is as the sage is,
> There where the slayer is clean of blood...
> There where the good man is not good...
>
> There is not one thing with another,
> But Evil saith to Good : My brother,
> My brother, I am one with thee... [2]

Mais tandis que la solution de Swinburne est *the poppied sleep*, Rimbaud qui a bien essayé, lui aussi, des narcotiques, a la conscience et l'intellect trop actifs pour pouvoir endormir si facilement son angoisse devant le bien et le mal.

Il y a pour *hors du monde* encore une rencontre littéraire possible. Dans le célèbre roman de Bulwer (Lord Lytton), *Zanoni* (traduit en 1858), le héros, un Illuminé, s'écrie : « Away from this world ! » Or dans ce roman, dans la *Race future* et ailleurs, Bulwer (très recommandé par Poe [3]), introduit des conceptions occultistes et spirites : il y définit dans un sens idéaliste l'*Adonaï* que Rimbaud nomme dans les *Premières communions ;* il est en relations avec Eliphas Lévi, pour lui demander des éclaircissements, à l'époque où celui-ci, réfugié en Angleterre, évoque, prétend-on, le fantôme d'Apollonius de Tyane (1853). Le spiritisme, aux environs de 1870, fait sensation en Angleterre (et en France — on sait que Victor Hugo s'y adonnait bien avant). Verlaine se souviendra toujours en 1894 de « Bulwer » (qu'en 1894 il aurait fallu appeler Lord Lytton) [4]. Est-ce parce que lui et Rimbaud l'avaient étudié autrefois, lorsqu'ils s'occupaient d'anglais et d'*Esprit?*

Il est d'ailleurs évident que plus d'une phrase de la *Saison* peut relever de doctrines occultistes. *Je me crois en enfer, donc j'y suis* [5], n'est pas une simple adaptation de Descartes. La foi au

1. De son côté Verlaine, dans une *Aquarelle* composée à Londres, *Je me souviens, je me souviens*, semble imiter le refrain d'un poème de Hood figurant dans toutes les anthologies.
2. *Poems and Ballads*, 1865.
3. *Marginalia*, XXVI.
4. *Œ. Posthumes*, t. 3, p. 277.
5. *Nuit de l'Enfer*.

progrès, l'évolutionnisme de Rimbaud, ne sont pas nécessairement « scientifiques », matérialistes. La mention de la *sagesse de l'Orient, la patrie primitive* [1], l'adieu à ses *derniers regrets* pour les *mendiants, les brigands, les amis de la mort, les arriérés de toutes sortes* [2], appartiennent plutôt aux conceptions de l'évolution de l'*Esprit. Mon esprit*, dit Rimbaud (et non pas le *mon âme* habituel des Chrétiens) *prends garde. Pas de partis de salut violents. Exercetoi ! — Ah ! la science ne va pas assez vite pour nous... Par l'esprit on va à Dieu !* [3]

Quoi que l'on en pense, l'influence anglaise est bien autrement évidente dans *Illuminations*. Le titre en est, d'apparence, aussi bien français qu'anglais : c'est Verlaine qui assure qu'il est anglais, qu'il faut supprimer tout article, et même qu'il faut prononcer : Illuminécheunes. Verlaine aurait-il affirmé ceci si l'auteur ne le lui avait pas dit ? Nous transmet-il même dans ce passage la prononciation de Rimbaud ? — elle est loin d'être exacte ! Le sous-titre que Verlaine ajoute à *Illuminations*, en affirmant que l'auteur l' « avait donné à son manuscrit », est également anglais, que ce soit *coloured plates* ou *painted plates* — ou plutôt, ce dernier n'est anglais que si l'on admet que « assiettes peintes » serait pour *Illuminations* un sous-titre heureux. Toutes les fois, sauf une, où Verlaine et Delahaye en parlent, ils prétendent que ce sous-titre est *coloured plates* [4]. L'unique occasion où Verlaine parle de *painted plates* est dans une lettre supposée d'août 1878 [5]. Il est *possible* que Rimbaud, avec ses connaissances imparfaites de l'anglais, ait parlé de *painted plates*, mais il est bien plus probable que cette faute linguistique est de Verlaine, et que si Rimbaud a jamais ajouté à son manuscrit un sous-titre, ce sous-titre fut *coloured plates*.

Rimbaud voyait-il vraiment dans son titre « anglais » des planches en couleur ? « *J'aimais*, écrit-il dans *Alchimie du Verbe*, *... les enluminures populaires* », il parle dans *Après le Déluge* de

1. *L'Impossible.*
2. *Adieu.*
3. *L'Impossible.* Ajouter : *la science est trop lente (L'Eclair)*. R. désigne-t-il ironiquement par les *partis de salut* (sur le modèle des *tea-parties* de Verlaine) les groupes que réunissaient aux carrefours de Londres des organismes tels que l'Armée du Salut (fondée en 1865) ? Il en montre sept à Vitalie le 19 juillet 1874 (*Œ. c.*, p. 545).
4. Le témoignage de Delahaye est catégorique. « *Illuminations* est un mot anglais qui veut dire *gravures coloriées*. L'auteur avait écrit en sous-titre ceux-ci : *coloured plates* qui suffisaient et qui sont plus clairs si l'on entend seulement *gravures en couleurs* (aquatintes), mais il tenait au double sens et désirait impliquer, en plus, la signification française d'*Illuminations*, c'est-à-dire : intuitions ou *visions* racontées ; il y en a quelques-unes en effet ; d'autre part, les *souvenirs* ne sont-ils pas eux-mêmes des venues subites de lumière ? » (*Rimbaud*, p. 49, note)
5. *Œ. C. de Rimbaud*, p. 692.

gravures et de *merveilleuses images*. Mais *illumination* n'avait plus ce sens en anglais, il voulait dire d'habitude *peintures d'un manuscrit*, surtout médiévales. Nous avons vu que toute une partie des vitrines du British Museum était consacrée aux *Illuminations*. Est-ce là que Rimbaud a trouvé un des sens de son sous-titre ? Son *Conte* oriental peut très bien, celui-là, au moins, être basé sur quelque enluminure persane. *Les Ponts* est bien un tableau colorié qui a pu s'inspirer de quelque illustration de manuscrit : les artistes médiévaux peignaient volontiers des ponts, des cités fortifiées [1]. Les *concerts seigneuriaux* de Rimbaud ont l'air moyenâgeux, ses *hymnes publics* semblent londoniens. Il parle de ponts *encore chargés de masures :* les dernières maisons du pont de Londres ne furent démolies qu'au XVIIIe siècle, elles figuraient sur des gravures avec les *dômes* de la cathédrale Saint-Paul (XVIIe siècle) et d'autres églises dont *les rives* étaient *chargées*. Nombreuses sont, au British Museum, les *Chroniques d'Angleterre* enluminées ; le *Livre de la chasse* de Gaston Phébus, acquisition récente, était exposée en belle place au temps du séjour de Rimbaud à Londres. L'expression de *Villes*, où *les gentilshommes sauvages chassent leurs chroniques*, trouve-t-elle une explication dans des juxtapositions de manuscrits dans les vitrines du British Museum ?

De toute façon, Rimbaud donnait probablement à son titre le sens de *révélations divines*, de *visions d'illuminé*, encore des sens qui appartenaient à ce mot en anglais : *révélation* est même le sens le plus ancien de ce mot, d'après l'*Oxford Dictionary ;* c'est sans doute le psaume *Deus illuminatio mea* qui l'avait fourni. En 1878 le théologien Stanford parlera d'une âme *visited with preternatural illuminations*. Ce sens est donc toujours courant lorsque Rimbaud va en 1874 écouter des prêches anglais. Un passage de Verlaine démontre en effet que *coloured plates* n'est pas pour *Illuminations* la seule interprétation possible : « ce pur chef-d'œuvre, flamme et cristal, fleuves et fleurs et grandes voix de bronze d'or : *les Illuminations* [2]. »

Les titres anglais (ou presque anglais ?) de différentes pièces d'*Illuminations* prêtent également à discussion. Du reste, *tous* les titres en sont très laconiques, monosyllabiques ou consistant en un vocable isolé ; *Les Ponts* est le seul où le substantif soit précédé d'un article. C'est très fréquent en anglais ; c'est fréquent aussi

1. Le très beau ms. des poésies de Ch. d'Orléans (Roy. 16 F. ii, XVe s.) montre la Tour et le Pont de Londres. Une gravure coloriée basée sur ce ms. se vendait au XIXe siècle.

2. *Les Hommes d'aujourd'hui* (*Œ. Complètes*, V, p. 358). Comme il est question de l'exactitude de Verlaine dans la transmission des titres, notons qu'il ajoute ici un article qu'il rejette ailleurs — à moins que ce ne soit son imprimeur qui le « corrige ».

en français, évidemment, lorsqu'il s'agit de titres d'œuvres d'art, de *choses vues* projetées par l'artiste devant les yeux du spectateur. Rimbaud semble très frappé du laconisme de l'anglais à ce point de vue, du rehaussement d'effet qu'on donne à un mot en l'isolant ; il prête même probablement à ses titres et à ses mots anglais isolés des effets, des sens, qu'ils n'auraient pas pour un Anglais. Notons qu'en 1873 Verlaine donne également à ses pièces composées en Angleterre des titres monosyllabiques anglais : *Green*, *Beams*, *Streets I*, *Streets II*, dont le lecteur anglais ne saisit pas toujours le symbolisme, par rapport au texte du poème. Lequel des deux amis a eu cette idée le premier ? Ont-ils cru imiter en ceci le dramaturge Robertson, dont il a été parlé ?

Trois *Illuminations* ont des titres anglais. *Being Beauteous*, dont l'auteur donne tout de suite la traduction dans son texte, est une expression poétique, *beauteous* n'existant pour ainsi dire plus en prose : Rimbaud a pu la cueillir chez n'importe quel poète un peu archaïsant du XIXe siècle ; elle désigne une entité plutôt surnaturelle, comme d'ailleurs *être de beauté*. Choisir un titre anglais plutôt que l'équivalent français, n'est-ce pas avouer un modèle poétique anglais ? Cet *Etre de Beauté de haute taille, devant une neige*, ressemble à nombre de visions analogues chez Shelley, chez Coleridge, et surtout à celle de la fin des *Aventures de Pym* de Poe, leur disciple : « there arose in our pathway a shrouded human figure, very far larger in its proportions than any dweller among men. And the hue of the skin of the figure was of the perfect whiteness of the snow. » Cet être semble revenir dans le *dieu aux formes de neige* de *Fleurs*, qui doit peut-être aussi quelque chose à l'Adonaï de Bulwer.

Le titre de *Bottom* montre quelque rapport avec une partie au moins du texte : *je courus aux champs, âne, claironnant... jusqu'à ce que les Sabines de la banlieue vinrent se jeter à mon poitrail.* Le symbole de l'âne semble suggérer à l'auteur le faux âne du *Songe d'une nuit d'été*, ou plutôt le tisseur, âne métaphorique, métamorphosé (le titre primitif de cette pièce avait été *Métamorphoses*) par les sortilèges de Puck en un âne réel qui voit la reine des fées se jeter à son poitrail. Rimbaud semble raconter ici quelque aventure où, *gros ours*, puis *âne*, il aurait fait une figure d'amoureux analogue au Bottom shakespearien. Celui qui, dans tant de pièces (*Vénus Anadyomène*, *Les Assis*, *Les Effarés*, *Accroupissements*), jette comme un défi la partie du corps que Rousseau appelle ridicule, et qui se rend bien compte de l'effet des *fesses des rosiers*, connaît certainement le sens familier de *bottom*, et trouve amusant

d'en faire un titre de poème. Est-ce cet emploi qui lui fait noter, comme nous l'avons vu, encore un sens de *bottom*, cette fois technique ? Cette pièce ne serait-elle pas postérieure à mai 1873, au moins, époque où Rimbaud montre un désir d'étudier Shakespeare avec une traduction ?

Dans le cas de *Fairy* le rapport entre le titre et le texte est insaisissable, à moins qu'il ne faille donner à ce mot le sens argotique de *cocotte*. Les *cortèges de Mabs* [1] qui, avec des *Bacchantes*, semblent peupler la banlieue de *Villes* (I), peuvent signifier que ce sens de *fairy* n'était pas inconnu de Rimbaud. A-t-il prêté à ce substantif le sens de *féerie* qu'il ne possède pas ? A-t-il mal écrit le mot *faery*, signifiant *royaume féerique*, *fantastique* ? Il y a en tout cas dans cette pièce plusieurs signes d'influences anglaises. L'orthographe *ornamentales* est-elle voulue, est-elle simplement une distraction d'anglicisant, de latiniste ? Les mots liminaires de *Fairy*, *Pour Hélène*, traduisent le titre de deux pièces de Poe traduites par Baudelaire. Celui qui parle de *clartés impassibles*, de *silence astral*, de *l'ardeur de l'été*, de *l'indolence requise*, d'une *barque de deuils*, d'*amours morts*, de *parfums affaissés*, ne connaît-il pas les vers où Poe rappelle une vision d'Hélène, par une nuit de juillet, dans un jardin immobile où tombait *a silvery-silken veil of light* sur les roses qui rendaient

Their odorous souls in an ecstatic death...
the very roses' odours
Died in the arms of the adoring airs,

ou encore une autre Hélène dont la beauté était

Like those Nicean barks of yore,
That gently, o'er a perfumed sea,
The weary, wayworn traveller bore... ?

Rimbaud saupoudre aussi de mots anglais le texte même d'*Illuminations*, sans faire d'excuses ni donner d'explications. *Il faut être absolument moderne*, et l'internationalisme fait partie de son modernisme. Dans la langue *réduite à sa plus simple expression* qu'il voudrait voir s'établir, l'anglais aurait naturellement une part importante, pour les « modernités », les sports, la marine, etc. Rimbaud ne voit pas la nécessité d'imprimer ses mots anglais

1. Souvenir shakespearien, sans doute (*Roméo et Juliette*, acte Ier, sc. 4), bien que d'autres poètes anglais parlent de Mab, sage-femme des fées, qui traverse dans son char les cerveaux des amoureux et leur donne des rêves d'amour... On jouait *Roméo et Juliette* à Londres en automne 1872.

en italiques ou entre guillemets. Le lecteur français de son époque aurait compris *railways (Promontoire)* et *clubs modernes (Scènes)* [1]. Mais *pier (Scènes)* était incompréhensible, au point que Berrichon l'a « corrigé » en *pilier*. *Steerage* (*Veillées*, III) n'était pas non plus un mot très accessible aux Français : peu de dictionnaires bilingues expliquaient qu'il s'agit de l'entrepont arrière d'un navire, où l'on parque les passagers de troisième classe — partie du bateau que connaissait le mieux notre *voyageur* impécunieux. Les *Embankments*, avec majuscule *(Promontoire)*, sont, à Londres des constructions toutes modernes. Il s'agit des chaussées qui longent la Tamise : l'Albert Embankment avait été inauguré en 1869, le Victoria Embankment en 1870 ; celui de Chelsea (quartier de Swinburne, de Carlyle), en voie de construction en 1872, fut inauguré en 1874. Pour Littré en 1873, le *turf* est un genre de sport, mais le *turf suburbain* de Rimbaud *(Jeunesse)* a son sens primitif de *gazon*. Dans le même passage *desperadoes* est un mot anglais, venu du vieil espagnol, employé surtout par les journalistes et les auteurs de romans policiers. Pourquoi Rimbaud, parlant de son *cœur ambre et spunk (Dévotion)*, préfère-t-il au français *amadou* ce mot anglais familier ? Sans doute à cause des autres sens de *spunk : étincelle, courage ... Ambre et spunk* signifient peut-être *générateur d'électricité et de feu*.

Rimbaud emploie plusieurs mots français de forme, mais qui semblent en réalité anglais. Que veut dire, par exemple, *au front des palais (Aube)?* N'est-ce pas *in front of?* Le « *Comté* » (2e *Villes)*, auquel l'auteur donne une majuscule et des guillemets, semble transposer l'anglais *County*, désignant, en général ironiquement, l'aristocratie terrienne, surtout hippomane et adonnée à la chasse. *Inquestionable (Solde)* est une création de Rimbaud. A-t-il cru écrire un mot anglais ? La forme anglaise est *unquestionable* (incontestable). Dans les *bandes de musique (Vagabonds)*, il a pu employer *bandes* en pensant au mot anglais *band* (orchestre), mais sans nécessairement vouloir faire entendre le sens anglais. Le *Baou* très énigmatique de *Dévotion* peut être une orthographe plus ou moins phonétique de *Bow*. Faut-il comprendre une onomatopée exprimant le dégoût ? *(bow-wow* en anglais représente l'aboiement d'un chien et une exclamation ironique) [2]. *Operadique*

1. R. avait déjà employé *railway* dans *Michel et Christine* (1872). Songe-t-il, dans ses *salons de clubs modernes*, aux locaux somptueux de certains clubs de Londres, de l'Arts Club, par exemple ?

2. *Léonie Aubois d'Ashby*, qui précède *Baou*, serait-elle une Miss *Atwood* ou *Inwood*, d'Ashby (nom de lieu très fréquent en Angleterre, surtout dans le Lincolnshire où Verlaine allait vivre en 1875) ?

(Nocturne vulgaire), sans accent, est peut-être une rimbaldisation de *operatic* que le poète aurait entendu un jour sans le voir écrit. Mais cela pourrait bien être aussi un mot formé sur la racine du verbe *ouvrer* qui précède... L'analyse d'influences anglaises possibles sur le style de Rimbaud serait longue, et nullement *inquestionable*. Signalons au moins ses emplois spéciaux des majuscules, des italiques : « Tous les agenouillages et les peines *relevées* à sa suite *(Génie)*, O *mon* Bien ! O *mon* Beau ! *(Matinée d'ivresse)*, *Homme* de constitution ordinaire » (*Jeunesse* II). Ces particularités, et le style généralement oraculaire d'*Illuminations*, feraient croire que Rimbaud a connu Carlyle (n'aurait-il pas feuilleté au moins sa *Révolution française* ?) qui a la manie des majuscules symboliques et des italiques un peu emphatiques. Comme lui, il subit l'influence de la Bible : c'est à Londres, *cette ville de la Bible* [1], où les Français se scandalisaient habituellement de l' « abominable multiplication » des Ecritures [2], et où il fréquenta par goût les temples du protestantisme évangélique, que Rimbaud, *allant ses vingt ans*, alimenta ses connaissances bibliques.

*
* *

Dans le paysage rimbaldien, où l'actuel fournit la matière tantôt de projections biscornues de rêve, tantôt de visions d'avenir élargies, il y a beaucoup d'éléments anglais, surtout londoniens. *Ville*, les deux *Villes*, *Promontoire*, *Jeunesse*, *Les Ponts*, *Métropolitain*, empruntent à Londres non seulement des touches scéniques mais une atmosphère, des couleurs modernes ou même futures, des idées stimulantes. La ville rimbaldienne a l'immensité de cette capitale où comme tant d'autres, lui et Verlaine étaient venus se cacher dans l'anonymat et l'indifférence de *ces millions de gens qui n'ont pas besoin de se connaître* et qui mènent une vie très différente de celle des *peuples du continent* — détail qui accuse en effet le caractère insulaire de cette *métropole crue moderne ;* où *tout goût connu a été éludé dans les ameublements et l'extérieur des maisons aussi bien que dans le plan de la ville... Par le groupement des bâtiments en squares, cours et terrasses fermées, on a évincé les cochers* [3]. *Les maisons ne se suivent pas ; le faubourg se perd bizarrement dans la campagne* [4]... *De ma fenêtre, je vois des*

1. Verlaine, *Sonnet boiteux* (*Jadis et Naguère*), été 1873.
2. Voir, p. ex., Flora Tristan, *op. cit.* ; Jules Vallès, *op. cit.*
3. A Londres, beaucoup de maisons élégantes étaient disposées en *terraces* et en squares restés privés et interdits à la circulation.
4. « Ici les n^os^..., sans se suivre... papillonnent scandaleusement au gré du vent » (Verlaine à Lepelletier, fin novembre 1872, *Corr.*, I, p. 85).

spectres nouveaux roulant à travers l'épaisse et éternelle fumée de charbon... Le quartier commerçant est un circus d'un seul style, avec galeries à arcades... [1] *Quelques nababs aussi rares que les promeneurs d'un matin de dimanche à Londres, se dirigent vers une diligence de diamants...* [2] Tout cela éclairé par *le jour mat produit par ce ciel immuablement gris* [3]. Ces *ciels gris de cristal*, cette *eau grise et bleue, large comme un bras de mer*, sont bien ceux de Londres : la Tamise à Londres est en effet un bras de mer.

La métropole rimbaldienne se ressent surtout des constructions si neuves, téméraires, « modernes », qui se rencontraient alors partout dans la capitale anglaise, les ponts en fonte, le « tube » de la Tour, les chemins de fer souterrains, les « Embankments », les hôtels géants. On dirait que l'*acropole* de *Villes* (II) s'inspire plus spécialement du Crystal Palace, local de l'Exposition universelle de 1851. Ce vaste palais en verre, à *armature d'acier*, construit d'abord dans Hyde Park, couronnait à présent les hauteurs du faubourg rural de Sydenham. Tout s'y faisait sur l'échelle *colossale*, meetings, concerts choraux monstres, expositions artistiques ou industrielles, concours de musiques militaires. Les *corporations de chanteurs géantes*, les *flottes orphéoniques* et les *énergies chorales et orchestrales* de *Soldes* ont bien pu être suggérées par les manifestations qui avaient lieu au Crystal Palace, ou bien au Royal Albert Hall qui semble se joindre au Crystal Palace pour faire cette acropole rimbaldienne. A juste titre, puisque le dôme immense du Royal Albert Hall avait été construit en acier et en verre à Sydenham avant d'être transporté à Kensington et posé sur le vaste Hall [4]. Cela avait sans doute frappé notre jeune moderniste qui parle d'un dôme de *quinze mille pieds de diamètre environ* — remarquons qu'il emploie ici une unité anglaise : se rend-il entièrement compte de tout le *colossal* de ce diamètre de 4.810 mètres ? Sous ces ciels en cristal il dut faire effectivement un *jour mat*. Les galeries du Crystal Palace étaient ornées de reproductions des chefs-d'œuvre de la sculpture et de l'architecture : *on a reproduit dans un goût d'énormité singulier toutes les merveilles classiques de l'architecture*. Dans le parc de Sydenham

1. Cette description convient à Piccadilly Circus, avec la Burlington Arcade et celles de Regent Street.

2. Est-ce un souvenir des *state coaches* à grandes glaces, dorés, que R. avait vus au cortège du Lord Maire en novembre 1872, à la réception du Shah en juin 1873 ?

3. « Il fait depuis mon arrivée un temps superbe, c'est-à-dire imagine un soleil couchant vu à travers un crêpe gris... » (Verlaine, sept. 1872, *Corr.*, I, p. 42).

4. Du temps de Rimbaud, le dôme du Royal Albert Hall était en verre, à armature d'acier ; on a depuis remplacé le verre par des matières opaques. R. connaissait bien l'impressionnant dôme du British Museum, de construction récente aussi.

qui descendait en terrasses, il y avait non seulement des statues classiques, des jets d'eau, des bassins, etc., imités de Versailles, mais aussi des sculptures énormes représentant des bêtes préhistoriques. Tout cela faisait en effet un local d'expositions bien *plus vaste qu'Hampton Court* — allusion peu claire, puisque cette résidence royale des XVIe et XVIIe siècles, à 20 kilomètres de Londres, sur la Tamise, n'est pas spécialement un musée de peintures, bien que ses grands appartements en contiennent beaucoup ; son parc en tout cas, comme celui du Crystal Palace, *représente la nature primitive travaillée par un art superbe.* La *grande maison de vitres encore ruisselante* de *Après le Déluge* est-elle suggérée par le Crystal Palace vu sous la pluie ? les *boulevards de cristal (Métropolitain)* ne seraient-ils pas des rues mouillées ou gelées vues par une imagination saisie de la vogue du cristal à Londres ? [1] Le paysage liminaire de *Métropolitain :*

Du détroit d'indigo aux mers d'Ossian, sur le sable rose et orange
qu'a lavé le ciel vineux...

peut bien être une impression peu modifiée de Londres et de la Tamise éclairés par un coucher de soleil, un ciel orageux. Bien que Rimbaud arrive, dans *Jeunesse,* au *turf suburbain, le long des cultures et des boisements, percé par la peste carbonique* ; et dans *Villes* (II), au *faubourg* qui *se perd bizarrement dans la campagne,* son modernisme se complaît évidemment mieux au décor plus formaliste de la ville. Est-ce que, en poussant un jour jusqu'à ces limites indéterminées des faubourgs, il assiste à une chasse au renard ? Cela tendrait à expliquer ce « *Comté* » *qui remplit l'occident éternel des forêts... où les gentilshommes sauvages chassent leurs chroniques...* [2]

Promontoire est peut-être un document sur un voyage inconnu de Rimbaud dans le Nord. Il n'est plus question ici de *Villes* mais d'une *Villa,* et encore d'une villa marine, de la côte anglaise, semble-t-il, agrandie et internationalisée par l'imagination rim-

1. Verlaine en 1889 se souviendra encore avec enthousiasme de ce « réceptacle d'expositions », une des « deux réussites complètement satisfaisantes » : « imposant et léger, blanc et bleu sur le ciel pâle, tel un château de Shakespeare, féérique dans une apothéose de fraîche verdure et de collines gracieuses » (*Œ. Posthumes,* II, p. 327).

Le parent de Verlaine, M. Istace, avec sa « Baccarat Crystal Company », avait-il des intérêts dans ces constructions en verre à la mode ? Sa maison londonienne se trouvait à Hatton Garden, quartier des diamantaires. Une visite de R. à ce quartier explique-t-elle l'allusion, dans *Solde,* à une *solde de diamants sans contrôle* ? (La vente des diamants, dont Hatton Garden était le centre mondial, est évidemment très contrôlée). Remarquons que le cristal, les diamants, semblent fasciner l'auteur d'*Illuminations :* en dehors de la *maison de vitres,* des *verres de mélodies,* il parle six fois de cristal, cinq fois de diamants.

2. Nous avons déjà signalé le sens de « County » en anglais.

baldienne devançant ici, comme ailleurs, celle d'un Fritz Lang. Les *grands canaux de Carthage* et les *Embankments d'une Venise louche* peuvent bien être encore des souvenirs de Londres : rappelons que Verlaine avait parlé en 1872, à la vue des docks de Londres, de *Carthage, Tyr et tout réuni*, et de *grands bahuts* « *vénitiens* » — les guillemets de Verlaine sont repris dans le *louche* de Rimbaud. Les *grands canaux* n'appartiendraient-ils pas plutôt à Venise, les ouvrages du genre *Embankment* au grand port-métropole de Carthage ? Ce ne serait pas là la seule mutation que le jeune homme opère dans ce passage, car il y a à Londres un « Grand Junction Canal » que lui et Verlaine avaient été voir à Paddington [1], et un « Regent's Canal » sur le bord duquel ils habitèrent à Camden Town. Il n'était pas si difficile, non plus, de trouver sur la Tamise à Londres des perspectives vénitiennes.

Mais, dans *Promontoire*, les constructions métropolitaines, transférées, font *la défense des côtes modernes* que le poète contemple au large, sur *notre brick* — encore un mot d'origine anglaise. C'est peut-être une rentrée au port de bateaux de pêche à la file qui lui suggère *la rentrée des théories* (c'est certainement un jeu sur les deux sens de *théorie*). Pourquoi Rimbaud, en décrivant son promontoire visionnaire, parle-t-il des *façades circulaires des « Royal » ou des « Grand » de Scarbro' et de Brooklyn ?* Parce que, à en juger par les témoignages de ce texte et les allusions à quelque voyage dans le Nord, il connaissait Scarborough, sinon Brooklyn. Cette ville d'eau du Yorkshire, très *fashionable* à l'époque, est en effet dominée par un beau promontoire, surmonté d'une forteresse en ruines, d'origine romaine (remarquons *villa*, *fanum*). Le *Guide to Scarborough* de 1872 parle de « the promontory », tout simplement. Il parle aussi, avec orgueil, du *Grand Hotel* gigantesque, le plus imposant édifice de Scarborough, ouvert en 1867 et géré par un Français, M. Auguste Fricour. Cet hôtel, construit sur un petit promontoire de la falaise, en suivait la forme, de sorte que sa façade était, non pas *circulaire* mais, au moins, demi-circulaire. Derrière cette façade, de grandes salles *circulaires* où l'on donnait des bals très mondains, qui expliquent peut-être les *tarentelles des côtes* chez Rimbaud. La falaise appartenant à l'hôtel était arrangé en *parc*, en *terrasses*, avec des *talus*. En face du « Grand », du côté de la terre, il y avait bien un *Royal Hotel*, dont la façade décrivait un *quart de cercle*. Scarborough s'enorgueillit de deux

1. Dans *Streets II (Romances sans Paroles)* Verlaine décrit un endroit du Regent's Canal près de son confluent avec le Grand Junction Canal.

ponts en fonte qui semblaient longs à l'époque. Est-ce pour cela que *Brooklyn* se joint ici à Scarborough ? Son pont, alors en voie de construction, devait être le plus long du monde (terminé en 1883). Il n'y avait pas à Brooklyn en 1874 de « Grand » ni de « Royal ».

Rimbaud, s'il n'avait pas été à Scarborough, aurait-il su que ce nom s'abrège quelquefois en Scarboro', plus rarement en Scarbro' ? Cette dernière orthographe, plus ou moins phonétique, n'est plus courante ; elle avait été employée par deux feuilles locales. Du temps de Rimbaud, tous les journaux imprimaient plus « correctement » : Scarborough. Cette couleur locale, avec nombreux éléments scéniques de *Promontoire*, feraient croire que, effectivement, l'auteur avait visité Scarborough. S'y rend-il fin juillet 1874, après avoir quitté sa mère et sa sœur à Londres ? Accepte-t-il même un poste chez M. Fricour ? L'énorme hôtel qui épouse la forme de son promontoire a bien pu suggérer à Arthur son *Palais-Promontoire, cette villa* qui, avec *ses dépendances, forment un promontoire aussi étendu que l'Epire et le Péloponnèse, ou que la grande île du Japon, ou que l'Arabie...* L'auteur part de l'idée *promontoire*, et d'un promontoire réel de dimensions normales, pour laisser aller sa fantaisie vers d'autres promontoires plus grands, et même imaginaires : remarquons qu'à Carthage un promontoire sépare deux baies, comme à Scarborough, que le Mont Etna est sur un promontoire, etc., etc. *Tous ces détails semblent confirmer que Rimbaud est bien allé à Scarborough.* Les termes techniques marins, dans la liste de mots anglais, *fouling, a foul rope, the trend of a coast*, peuvent très bien résulter d'une promenade en *brick* au large de Scarborough — plus tard, matelot de long cours, il sera très au courant de ces termes. Sa collecte de mots rares est-elle faite dans un des journaux de cette ville d'eau ?

Ajoutons un détail qui semble relever de la faune anglaise. D'où viennent les *pigeons écarlates* de *Vies I?* Peut-être des petites annonces des colombophiles anglais. Car dans la liste des variétés de pigeons que Rimbaud dresse sur la seconde page de ses mots anglais [1], figurent des *blue, red turbits*. Faire de *red turbits* des *pigeons écarlates* serait encore une mutation très rimbaldienne...

1. H. de Bouillane de Lacoste, *op. cit.*, p. 119.

*
* *

C'est à bon escient que, en signalant dans l'œuvre de Rimbaud quelques particularités qui semblent d'origine anglaise, nous avons examiné *Illuminations* après *Une Saison en enfer*. Il saute aux yeux que l'anglicisme du poète était bien plus développé lors de la composition de celles-là que lorsqu'il écrivit celle-ci. L'auteur de la *Saison* était préoccupé d'un tumultueux conflit intérieur. Le récit qu'il en fait se ressent peu du milieu matériel où il vivait. L'auteur d'*Illuminations* est au contraire très ouvert à tout ce qui l'entoure, et l'assimile pour ses fins de transmutateur très conscient de lui-même. Ces deux ouvrages seraient-ils contemporains, « parallèles », renfermant des pièces composées, comme chez Verlaine, lorsque l'auteur était tantôt dans un état d'esprit, tantôt dans un autre très différent ? D'une façon générale, il semble que non. *Vagabonds*, dans *Illuminations*, pourraient bien appartenir à la *Saison*, mais dans le reste des *Illuminations* la manière, la matière, les modes psychologiques, s'écartent visiblement de l'époque infernale. *Vagabonds* seraient-ils dans *Illuminations* les avant-coureurs de la *Saison*, comme le veut la thèse classique selon laquelle Rimbaud termine avec la *Saison* sa production littéraire ? Ou bien sont-ils un souvenir, un papier égaré qui n'avait pu s'imprimer en 1873 ? La *Saison* est-elle réellement plus mûre qu'*Illuminations ?* L'état d'âme de celles-ci est-il nécessairement plus juvénile ? Non. On pourrait même soutenir que l'extériorisation imaginative qui s'exprime dans *Illuminations* est de quelqu'un de plus mûr que l'adolescent qui traverse sa saison en enfer, et que l'œil qui, dans cet exquis *Après le Déluge* liminaire, s'arrête avec délices sur une nature rafraîchie, s'est en réalité renouvelé en traversant le déluge noir des doutes, des douleurs, des violences émotives et spirituelles.

La plus grande imprégnation anglaise des *Illuminations*, en comparaison avec la *Saison*, tranche *de manière décisive le problème chronologique et psychologique que posent ces deux recueils.* Il est acquis que cette *Saison*, où l'influence anglaise est faible, fut composée en 1872-3 et imprimée en 1873. Il est possible, et même probable, que quelques *Illuminations* chevauchent chronologiquement sur la *Saison en enfer* [1], mais *Promontoire*, par exem-

1. Comparer le « sonnet » de *Jeunesse : la chair n'était-elle pas un fruit pendu dans le verger?* avec le sonnet que Verlaine envoie à Lepelletier le 16 mai 1873 : *Chair ! ô seul fruit mordu des vergers d'ici-bas...*

ple, ne peut pas être de 1873 si l'on admet que les détails dérivant de Scarborough résultent d'un séjour du poète sur cette plage. Il n'y a pas de lacune biographique en 1872-3 qui puisse contenir ce voyage assez considérable et coûteux (Scarborough est à 380 km. de Londres). C'est Verlaine qui payait tout à cette époque, et ses lettres datées de Londres se suivent de trop près pour laisser place à ce voyage dans le nord [1]. L'anglicisme des *Illuminations*, les allusions presque transparentes à ce voyage de 1874, s'ajoutent à d'autres détails : la mention d'une *Tentation d'Antoine* (le livre de Flaubert parut en avril 1874), l'emploi de l'allemand *Wasserfall* qui peut bien, avec *Voringhem* [2], si le cas est analogue à celui des mots anglais, dater du séjour de Rimbaud en Allemagne au début de 1875, soit peu avant que l'auteur ne donnât son manuscrit à Verlaine — pour nous obliger à conclure avec M. H. de Bouillane de Lacoste que Verlaine ne mentit pas lorsqu'il data *Illuminations* de « 1873 à 1875 ».

Concluons. Nous avons tâché d'indiquer jusqu'à quel point Rimbaud découvrit l'Angleterre, s'en laissa pénétrer, en arriva même à l'admirer. Ce *touriste* de 18 et de 20 ans, moins *naïf* qu'il ne le prétend, s'était consacré pour exprimer ses rêves et ses aspirations, à l'exploitation des *trouvailles*, des *termes non soupçonnés*, et des *sauts d'harmonie inouïs*. Il trouva légitime de faire servir à ces fins une autre langue et un autre paysage que les siens. Qui lui donnerait tort ?

V. P. Underwood.

1. Il en projette un, très vaguement, le 17 février 1873 (*Corr.*, I, p. 306), mais si ce projet s'était réalisé Verlaine aurait-il gardé, dans la suite, un mutisme complet à son sujet ?

2. Les répertoires géographiques ignorent Voringhem, mais il y a bien un *Vöhringen* dans le Wurtemberg, dont la capitale est *Stuttgart*. Cette *Louise Vanaen de Voringhem (Dévotion)* est-elle donc une « sœur » que R. rencontra en Allemagne en 1875 ?

PHILARÈTE CHASLES DÉCOUVRE L'ANGLETERRE

(1817 - 1818)

On ne trouvera pas ici l'histoire des acquêts littéraires de Philarète Chasles durant son séjour à Londres [1], mais seulement l'esquisse de ses réactions devant ce qu'il est convenu d'appeler, par une abstraction, le caractère national anglais. En fait, Chasles n'avait pas le droit d'élargir à l'ensemble de l'Angleterre le résultat d'observations qui eurent toutes pour théâtre Londres et sa proche banlieue [2] ; il l'avait d'autant moins qu'il contrevenait gravement au précepte que Rousseau (adoré par Philarète à l'égal d'un dieu) donne à Émile, de ne pas confondre une capitale avec un pays entier. Nous accepterons cependant cette généralisation pour sa valeur pragmatique : il suffit d'être averti qu'elle n'en a pas d'autre.

Chasles débarquait à Douvres, le 11 mars 1817, dans les conditions les plus favorables pour prendre de l'Angleterre une connaissance profondément vraie. Il avait reçu une très forte éducation classique, mais d'ailleurs peu scolaire : ayant fréquenté les lycées parisiens d'une manière plutôt intermittente, il interrompit ses études en 1814, pourvu d'un second prix de version grecque au Concours général, mais sans être bachelier. A cette date, il lisait déjà couramment l'anglais, l'écrivait, non sans fautes, et ne le parlait pas encore ; Mme de Staël, ensuite, avait fait naître en lui des curiosités germaniques. Il ne croyait donc pas que Dieu parlât grec, latin ou français, seulement.

Il ne croyait pas non plus — son père le lui avait appris —

1. A celle-ci sera consacré un chapitre de la thèse que le signataire de ces lignes prépare actuellement sur Chasles.

2. En effet, Philarète Chasles, malgré ce qu'il affirma (voir en particulier le tome premier de ses *Mémoires*), n'a pas quitté Londres où le retenait son travail. Il n'y passa d'ailleurs que vingt et un mois (moins avril et mai 1818 où il prit ses vacances... à Paris) et non sept ans comme il eût voulu qu'on le crût, et comme ses biographes l'ont cru en effet jusqu'à présent, faute d'avoir eu en main des documents authentiques.

que la France fût le pivot du monde. Pierre Jacques Michel Chasles, jacobin fougueux aux belles années de la Révolution, avait eu à souffrir de tous les régimes qui s'étaient abattus sur la France depuis le 9 thermidor. Philarète, qui avait été emprisonné un mois, en 1816, innocent impliqué dans un complot dont il n'avait cure, était tout prêt à souscrire au proverbe qu'aimait à lui répéter l'ex-conventionnel : *ubi bene, ibi patria.* Et c'est un peu en éclaireur qu'il gagnait l'Angleterre où sa famille songeait à le rejoindre. Ainsi, nulle fatuité [1] chez ce jeune Français qui venait demander à Albion le droit de vivre libre.

Enfin le champ de son regard n'était rétréci par aucune œillère religieuse. Elevé par un père déiste [2] qui situait la Divinité aussi loin des hommes qu'il fût possible, — non baptisé, non catéchisé, ne pratiquant pas, il n'était pas hostile au catholicisme, mais il en ignorait toutes les constructions dogmatiques et, s'il croyait à l'efficace de la prière, il ne pensait pas qu'on eût besoin d'intercesseurs ni de hiérarchie.

Philarète Chasles n'apportait donc pas en Angleterre de préjugés graves. Ce n'est pas dire qu'il présentât cette idéale table rase que l'on souhaiterait à tout Français passant nos frontières. La propagande napoléonienne l'avait fourni, bon gré mal gré, de quelques « slogans » [3]. De plus, son père avait jugé bon, lors de la première Restauration, d'aller prendre l'air de Londres (il s'imaginait avoir tout à craindre des Bourbons, ayant voté la mort de Louis XVI) et en était revenu avec un stock d'idées simples, simplistes même, sur « le pays du froid *calcul* et de l'*or* corrupteur » [4] et aussi sur la défiance à laquelle ne manquent pas de se heurter les Français outre-Manche [5]. A cette image morale de l'Angle-

1. Que l'on compare l'attitude de Philarète avec la pose avantageuse que prend le docteur Amédée Pichot dans son *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse* (1825) : on comprendra l'importance de ces dispositions favorables.

2. P. J. M. Chasles, chanoine prébendé de l'église métropolitaine de Tours, avant la Révolution, n'avait pas eu, croyons-nous, une foi bien vivace et ce fut sans drame intérieur qu'il en vint à professer le déisme du siècle des Lumières. Disciple de Robespierre, il n'alla jamais jusqu'à l'athéisme.

3. Sur la caricature que les Français, la plupart d'entre eux au moins, avaient imaginée de leurs voisins, voir Margery E. Elkington, *Les Relations de Société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration* (1814-1830), Paris, 1929, pp. 161-170 : « John Bull vu par les Français ».

4. Lettre de P. J. M. Chasles à Philarète du 1er novembre 1817. En arrivant à Londres, il avait failli être victime de filous et il y avait trouvé la vie trois fois plus chère qu'à Paris. — Dans la suite de cet article, nous désignerons par *LC* les lettres que l'ex-conventionnel écrit à son fils en 1817-1818 et par *LP* la contre-partie de cette correspondance. LC et LP sont tous des documents inédits. (Archives Chasles, à MM. et Mlle Ozanne).

5. « A Londres, plus qu'ailleurs, on se défie des Étrangers, plus encore que des français, qu'on prend généralement pour des aventuriers. » (LC, 24 janvier 1818.) La défiance des Anglais à l'égard des Français sous la Restauration est un lieu commun (justifié d'ailleurs par le parasitisme d'un certain nombre d'émigrés) ; il a eu la vie longue...

terre, quelques lectures avaient dû également contribuer [1].

Dès son arrivée, il écrivit à ses parents pour leur faire part de ses premières impressions : celles-ci sont conformes à l'image caricaturale qu'il avait reçue et qu'il surimposait, pour ainsi dire, à la réalité. A peine avait-il vu les maisons de Londres qu'il notait :

tout pour l'utilité, la propreté, la commodité, le profit ; rien pour la forme, peu pour l'agrément. [...] Utile, Utile, c'est, je crois, le grand mot. Il me semble déjà que c'est la grande clef de ce caractère anglais [2].

Et quelques jours après, étant allé à Westminster :

Notre Attila moderne ne disait-il pas : *Les anglais ! peuple de boutiquiers — Virtus post nummos* ne vaut rien ici, je crois ; c'est : *virtus secundum nummos*, tout se tarife dans ce pays [3].

Un pays « où l'or dessèche tout » et est « tout l'évangile » [4], où le *business* est roi [5], « où la richesse étend chaque jour ses domaines et ses ravages » [6].

A sa suite se traînent les plus grands fléaux de l'humanité, la dureté que rien n'émeut, l'avidité capable de tous les crimes, la famine, la dépopulation et le Vice sous toutes ses plus hideuses formes.

1. En particulier *Londres et les Anglais* de G. Ferri de Saint-Constant (Paris, an XII, 4 vol.). — Sur l'image d'ensemble que les Français se firent des mœurs et du caractère anglais sous la Restauration, voir Ethel Jones, *Les Voyageurs français en Angleterre de 1815 à 1830* (Paris, 1930), pp. 213-221 et 284-305 : cet ouvrage a l'inconvénient de composer un portrait moral de traits hétérogènes empruntés aux livres les plus divers ; or, il n'y a pas une image, mais plusieurs, chacune étant relative à un milieu social ou intellectuel et dans ce cas, prendre la « moyenne » des éléments, c'est, au fond, annuler les résultats. — M. Pierre Reboul vient de reprendre cette question avec beaucoup de bonheur dans son étude du *Mythe anglais dans la Littérature française sous la Restauration* ; il reste à souhaiter que cette thèse, essentielle maintenant pour la connaissance des rapports franco-anglais, soit prochainement publiée.

2. LP, 13 mars 1817.

3. LP, 18 mars 1817. On n'aimait pas les Bourbons chez les Chasles, mais on ne leur préférait pas Napoléon, qui avait confisqué la Révolution à son profit. — On aura remarqué que dans les deux citations qui viennent d'être faites, Philarète a eu la prudence d'adoucir ses jugements d'un « je crois ». Sur la phrase prêtée à notre « Attila moderne », voir Guerlac *Les Citations françaises*, 3e éd., p. 272.

4. LP, 27 octobre 1817.

5. LP, 3 novembre 1817 : « rien en français ne peut rendre cette expression toute anglaise ; qui signifie une espèce de routine pour faire de l'argent, à laquelle un homme s'attache et reste patiemment lié toute sa vie comme les chevaux qui tournent les meules. »

6. LP, 21 novembre 1818 (?), ainsi que la citation qui suit. Ce problème de la richesse a une importance toute particulière pour Chasles qui a appris dans Rousseau que l'or est contraire à la bonne nature. Après avoir vu, sur les docks de Londres, une pauvre chèvre très étonnée de se trouver si loin de ses roches natales, il s'attendrit, puis s'indigne : « Ah ! oui l'homme dénature tout, et la 1re phrase de l'Emile développe tout le mystère de la civilisation humaine ». La richesse n'est qu'un poison et lorsque les Européens ont commencé à exploiter les mines du Pérou, le génie qui gardait ces trésors leur a prédit qu'avec le métal ils remporteront les guerres éternelles, la servitude honteuse et toutes les pestes imaginables qui peuvent tourmenter le corps et l'âme. Nous faisons grâce au lecteur de la longue prosopopée dudit génie.

Ce culte rendu à Mammon a pour conséquence inéluctable chez ses dévots la dureté et la froideur. Philarète remarque qu' « un fils à 15 ans ne dit plus *mama* » et que « deux frères à 20 se connaissent souvent peu »[1]. Comment en serait-il autrement ?

L'enfant qui naît au comptoir, et croît jusqu'à vingt et trente ans, sans autre pensée, que d'amasser de l'or, doit à 40 et 50 ans, s'être formé un caractère bien bas et bien méprisable, un composé d'avidité, d'Égoïsme et de grossièreté[2].

Mais sous cette apparence de glaciale avidité, le spleen exerce ses ravages. Aussi n'est-il pas surprenant que les Anglais « ne trouvent que dans l'ivresse ou la mort un soulagement à la noire nausée que leur inspire le monde ».

Ils manquent, ces malheureux ! de ces affections abandonnées, de ce bon-cœur natif, qui répand si abondamment ses délices sur toute la vie. Si deux amis se rencontrent et se serrent la poitrine l'un de l'autre, avec des larmes, des sanglots, des cris de joie ; ces gens s'en offensent et s'en étonnent : ils disent gravement : *que signifie un embrassement d'homme à homme? Cela est ridicule ; on n'embrasse que sa femme.* ils n'entendent rien à ce qui est au fond de nos cœurs ; et leurs têtes combinées, glacées, orgueilleuses, regardent l'amitié comme une [*sic*] escompte utile ; à peine ici la jeunesse la goûte ; l'amitié n'est, ni au milieu des rouleaux de guinées, ni dans les razades [*sic*] d'une orgie morne[3].

L'ivresse ou la mort ? Le Régent noie dans le porto et le madère les soins de son état.

Les hommes de cabinet, les savants, jusqu'aux Ecclésiastiques, Politiques et Poètes ne se guérissent pas de cette honteuse épidémie. Thompson [*sic*] et une foule d'autres fécondaient leur veine à larges rasades ; Fox le populaire, rentrait chaque soir, ivre-mort. Pitt, si longtemps révéré et redouté, si profond dans ses plans, qui firent trembler notre pays et dont les trames se prolongent jusqu'après sa mort, était reporté très souvent chez lui complètement ivre [...]

Et Sheridan ne parlait jamais à la Chambre « que plus de moitié-gris »[4]. Lorsque de l'ivresse on a épuisé les ressources, il ne reste

1. LP, 27 octobre 1817.
2. *Mélanges anglais* envoyés par Philarète à ses parents, sous la forme d'un volume ms. pet. in-8°, pour le Nouvel An 1818.
3. LP, 20 décembre 1817.
4. LP, 14 décembre 1817. Dans une autre lettre (LP, 24 janvier 1818), Philarète écrit à ses parents que, le dimanche, l'ivresse est la meilleure distraction que puissent se procurer les gens du peuple.

qu'à quitter brutalement ce monde. Philarète, un jour, passait du côté de Grosvenor square :

Un coup de pistolet part, je vois le feu qui brille d'une croisée au 1er, je me recule avec un effroi involontaire. Un Anglais passait auprès de moi et en continuant sa marche, il dit : *He has shot himself ; il s'est tué ;* puis avec la plus admirable sérénité, sans se déranger, sans ralentir le pas, sans un mot ni un signe, il va toujours. Les boutiquiers à leurs portes ; les femmes, les femmes elles-mêmes, rien ne bouge. Comme si c'était là un de ces accidents de la vie commune, qui n'ont rien du tout de frappant ! [1]

C'est que les Anglais n'ont aucune sensibilité :

Ils font cas de la force d'esprit, et non de la native, ardente, intarrissable [*sic*], irrésistible force que récèle [*sic*] l'âme sensible, et bonne, et vertueuse. Aussi admirent-ils Bonaparte, avec son cœur de fer, et leurs Voleurs de Grands-Chemins, avec leur audacieux brigandage, tandis que Rousseau, le Grand et bon Rousseau est traité par eux de faible, de rêveur, d'efféminé, de Lunatique. [...] Les dévouements, les nobles sacrifices, les brûlantes passions d'un cœur généreux ! Tout cela est compris sous le nom de faiblesses ! [...] Leur Impassibilité est donc un triomphe de leur Raison ? Non point ; ces gens-là s'enivrent par plaisir et s'en font gloire ; ils vont chez la Courtisane, par philosophie ; calculent les chances des maux honteux qu'ils peuvent y trouver ; prennent la dose de plaisir nécessaire à l'équilibre de leur Machine ; et puis se vantent de la Moralité de leur Ile [2].

Philarète craignait de ne pouvoir résister à la « contagion irrésistible » de cette insensibilité ; il se trouvait « froid, hautain, taciturne et presque morne » : « Le cœur a beau se préserver ; l'extérieur se glace et le cœur brûle » [3]. Comme les insulaires, en effet, et bien que dans ses veines ne coulât pas leur « sang épais », il subissait les influences du climat :

[...] le Climat a causé leur froideur, leur sagesse, leurs mœurs, leur langue. Cette langue même est sous la même impression, énergique, dure, concise, hardie, pleine d'expressions de marine et de commerce, peu facile à plier aux nuances de l'ame [*sic*] [4].

C'est le climat aussi qui a donné aux femmes anglaises la force plutôt que la grâce, — encore qu'elles ne puissent dissimuler la

1. LP, 24 août 1818.
2. LP, 22 janvier 1818. Le 24 août 1818, Chasles dénie aux Anglais jusqu'à la « sensibilité concentrée » : chez eux les meurtres ne causent plus d'étonnement et les pauvres n'obtiennent pas une larme.
3. LP, 9 novembre 1817.
4. LP, 3 novembre 1817.

langueur que la mélancolie fait apparaître sur leurs visages. Ayant vu, dans Kensington Gardens, des amazones, il se demandait d'où pouvait « venir à ces seules femmes de l'Europe, tant de hardiesse et un goût si viril ? »[1] Pas de galanterie envers elles, puisque les deux sexes, forts l'un et l'autre, placent leurs relations sur le plan d'une extrême liberté qui provient moins de la dissolution des mœurs que de la pureté même « qui ôte aux passions leur précieux voile, et aux affections un peu de cette délicatesse qui a tant de charmes, mais qui peut énerver le cœur »[2]. Point de dissimulation non plus, puisque la liberté veut que tous et toutes aient les mêmes droits à l'amour :

Il semble qu'un cœur dès qu'il aime se donne, et que l'amour une fois allumé n'ait ni réserve ni combats. Les Dames Anglaises ont au premier aspect une modestie froide et fière, qui impose et qui rebuterait si leurs traits généralement beaux et leur carnation fine et brillante n'arrêtait [*sic*] pas l'œil qu'un regard hautain ou insignifiant ne peut attirer. Elles causent peu et montrent moins d'art dans les Épigrammes qu'elles se permettent, que de franchise dans leur gaité [*sic*]. On affecte de l'esprit chez nous ; ici c'est un tour d'esprit romantique[3], ou quelque qualité comme la bonté, l'amitié, la douceur. Il est aisé de voir que cette extrême modestie, cette froideur haute ne demande qu'à tomber, et rendre les armes. Rien de plus facile que de faire rougir une demoiselle ; l'idée d'un col de chemise suffit. Un compliment est une promesse de mariage ; des égards sont une cour déclarée ; enfin, il faut en revenir à ce que mon ami Roy me disait, que c'est aux hommes ici et non aux femmes à se garder.

Philarète avait bien failli être victime d'assiduités de pure courtoisie auprès d'une miss plus âgée que lui. Il se contenta dès lors d'assister en spectateur aux manifestations parfois excessivement généreuses de cette liberté dans l'amour.

Primauté de l'or, froideur et dureté dans les relations humaines, liberté dans les rapports sexuels, rien qui ne soit, après tout, caricatural dans ces traits que Chasles prétendait essentiels au caractère anglais et qu'il ne cessa de reconnaître pour tels jusqu'à son retour en France. Ou plutôt si l'image était caricaturale et, au fond, assez conventionnelle[4], ce n'était pas que les traits

1. LP, 24 mai 1818.
2. LP, 3 novembre 1818, ainsi que la citation suivante.
3. Philarète emploie le mot dans un sens encore nécessairement préromantique et comme synonyme de « romanesque » ; de même son père : « si je voulais permettre à ma plume de tracer le romantique tableau de ta situation actuelle, quel brillant chapitre, j'aurais à remplir ! » (LC, 1er novembre 1817). — Roy, dont il est plus loin question, est un jeune Français vivant à Londres, dont Philarète était devenu le camarade.
4. Chasles, il fallait s'y attendre, en doit quelques éléments à Rousseau qui avait lui-même une dette importante envers Béat de Muralt ; voir, de J. Texte, *Jean-Jacques*

fussent fortement appuyés, grossis ou déformés : ils étaient seulement incomplets. Sa fréquentation des différents milieux londoniens, où il ne rencontra jamais cette défiance dont on lui avait prédit les redoutables effets, ses liaisons d'amitié ou d'hospitalité avec un certain nombre d'Anglais, sa remarquable connaissance de la langue, sa participation quotidienne à la vie, son travail chez l'éditeur Valpy devaient bientôt faire pénétrer Philarète Chasles au cœur même de la grandeur de l'Angleterre [1].

Il n'avait pas tardé à observer que les particularités qu'il avait relevées comme autant de défauts étaient heureusement rachetées par des qualités. La fortune est tout, mais tout le monde peut faire fortune, et « l'homme qui le veut, travaille 50 ans, et se retire avec un carosse [*sic*] et une maison » [2]. Les Anglais sont insensibles et durs, mais leur franchise compense leur barbarie [3] :

> Un Français se venge en épigrammes, un Anglais ne reçoit chez lui que l'homme qui lui convient. Ce dernier est moins esclave que nous de la *sociabilité* [4].

La liberté et la franchise enfantent la justice. Philarète louait, lors du procès de Watson, la circonspection et l'équité des magistrats :

> Lord Ellenborough, Grand Juge, s'est trouvé mal de lassitude, après avoir parlé 6 heures de suite. Wetherell, défenseur de Watson a accru une réputation déjà belle. Lord Mackintosh [...], le vieux Lord Grey, âgé de 84 ans [*sic*], et tout vénérable par ses belles qualités et son amour du peuple, Burdett, et beaucoup de personnages distingués étaient présents aux débats, et ne perdaient rien de tout ce qui se passait, prêts à mettre opposition aux moindres injustices ; on dit qu'ils prenaient, et sir Grey et les autres un intérêt si vif à l'affaire, qui était cependant celle d'un faiseur de cordes, d'un chirurgien et d'un marchand, que leur inquiétude était visible tant que le jury resta enfermé [5].

Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire (Paris, 1895), pp. 124-125. Il serait utile, croyons-nous, d'étudier d'une manière plus systématique l'image que Jean-Jacques se faisait du caractère anglais, — image qui est à l origine de la représentation que bien des Français acceptèrent de ce caractère.

1. Il y a lieu de remarquer que Chasles ne fut pas un de ces voyageurs dont on n'a pas assez dit combien leurs relations, par force rapides et superficielles, font de mal aux rapports qu'entretiennent les nations. Ayant lu dans la *Quarterly Review* une analyse « d'un vilain ouvrage » de Charles Malo, il écrivait à son père : « nos compatriotes se font honte pour ces choses-là » (LP, 25 février 1818).
2. LP, 7 novembre 1817.
3. LP, 14 janvier 1818.
4. LP, 27 août 1817.
5. LP, 17 juin 1817. Philarète ajoutait : « Les journaux français vous en parleront ; mais ils vont mentir. Ne les croyez point, surtout quant à ce pays-ci, je vous prie ». Le conventionnel en recevant la lettre renchérit : « [...] j'espère que l'affaire de Watson justifie mon opinion, sur un peuple, ami de la justice et des loix. cet événement politique doit

Même admiration pour la dignité et la tenue de la vie politique, quoique Chasles n'ignorât pas le scandale des « bourgs pourris » et les marchandages auxquels donnaient lieu les élections. A la Chambre des Pairs, « une des plus nobles et des plus augustes assemblées qu'on puisse imaginer », il entendit Lord Grey, alors chef de l'opposition, qui parla « avec une force de raison, qui n'avait rien de cette chaleur artificielle que la Rhetorique [*sic*] appelle éloquence et que l'homme sage appelle vain enfantillage » [1]. Aux Communes, où il trouva plus « de liberté, de feu et d'élan que chez les Pairs », Burdett fit retentir sa voix redoutable et sir Samuel Romilly exposa à quels traitements les misérables noirs étaient soumis : il n'en fallait pas plus pour émouvoir Philarète [2].

Lorsque mourut la Princesse Charlotte (fille du Prince Régent et première femme du futur Léopold II), il s'associa au deuil, un crêpe à son chapeau :

Voici un deuil de 6 mois pour l'Angleterre. Quel peuple ! il déchire ses princes, casse leurs vitres, les consigne dans un vieux donjon comme St James, et les pleure pendant une demi-année. Ceux que j'ai vus hier, et du cœur le plus calleux, avaient la figure triste et prenaient une espèce de sensibilité dont je les avais cru incapables [3].

C'est en cet unanimisme du sentiment national, aux moments critiques, que réside, selon Philarète, le plus beau du caractère anglais :

J'ai demandé à bien des Anglais, sans éducation et sans préventions ; *qu'auriez-vous fait si vous eûssiez* [sic] *vu les canons de Bonap*[*arte*] *aux quatre coins de Westminster-Bridge, et ses soldats prêts à les faire partir ?* — Ils m'ont tous répondu avec cette simple énergie qui accompagne toujours les résolutions vraies et les sentiments profonds : *nous nous serions jettés* [sic] *sur les canons, et serions tous morts avant de nous laisser prendre ; j'aurais plutôt*, me disait l'un d'eux avec une expression d'indignation presque féroce, *j'aurais plutôt tué de ma main, moi, ma femme et mes enfants que de voir une telle chose !* [4]

t'attacher à un pays, où l'arbitraire et la police ont moins d'influence qu'ailleurs ». (LC, 5 juillet 1817.) — Cf. le *Journal* de Stendhal, éd. Champion, t. V, p. 114, « entrée » de juin 1817 (texte cité par M. Reboul dans sa thèse : *Le Mythe anglais dans la Littérature française sous la Restauration*).

1. LP, 20 mai 1818.
2. LP, 21 mai 1818.
3. LP, 7 novembre 1817.
4. LP, 23 octobre 1818. Dans ce qui suit, et qui ne peut avoir trait qu'aux Cent Jours, Chasles fait preuve d'une injustice criante : oubliait-il la magnifique levée en masse de 1793 et les premières campagnes de Napoléon ? Mais cette injustice même est intéressante : qu'après avoir vu dans l'Angleterre le pays de l'intérêt, Philarète soit parvenu à cette admiration, montre bien le long chemin qu'il avait parcouru.

Pauvre France, qui ne comptait pour « terribles défenseurs » et « nobles champions » que Benjamin Constant et autres publicistes : « Courageux citoyens ! Nobles Français qui savez porter la plume pour votre pays ! » Quelque temps après, l'ex-conventionnel renchérissait :

nous sommes, vraiment, nous français, de très élégants chevaliers, tandis que les Anglais ne sont, comme tu le dis que des sauvages : mais, quelle différence, sur le champ de bataille ! d'un côté, vigueur et liberté entière dans tous ses mouvements : de l'autre, éclat et gentillesse, mais embarras, entraves et coups mal assurés !!! [1]

Si la France manque de libre efficacité, la raison en est bien simple : elle ignore la vérité et la franchise, fondements mêmes de la Liberté. Il y a là une fatalité :

Notre ciel est trop mou pour comporter la liberté Anglaise ; le leur est trop pésant [*sic*] et trop dur pour qu'ils atteignent jamais à la délicatesse de notre esprit, la vivacité, la chaleur de notre âme [2].

Ainsi qualités et défauts se balançaient. Et il arrivait que les défauts emportassent la balance. Il faut être aveugle pour ne point voir les faiblesses et les tares sociales de « cette Pompeuse, orgueilleuse, riche, puissante Angleterre », ces « vers rongeurs qui se cachent au sein de cette Idole toute d'or, et qui la devorent [*sic*] incessamment » :

Que les Anglais nous étalent leurs monceaux de Richesses, leur Puissance énorme, leurs Usurpations dans les 2 Mondes, nous leur amènerons pour leur répondre, leurs milliers de pauvres déguenillés et décharnés, de filles séduites et livrées à l'opprobre, à la famine, au suicide ; nous leur apporterons leurs gibets affreux, innombrables, sans cesse chargés de victimes, leurs instruments de supplice, toujours armés et toujours occupés ; Nous aurons pour témoins sanglants, les matelots mourants de détresse, et les mains d'une population sans nombre obligées de travailler 14 h. par jour, sans relâche, depuis 10 ans jusqu'à 90, pour manger un peu de pain et boire un peu de bierre [*sic*] [3].

1. LC, 13 décembre 1817. Miss Elizabeth Appleton (voir *RHLF*, 1952, p. 276) qui avait accueilli Philarète à son arrivée à Londres, prétendait naturellement « qu'un composé des deux caractères nationaux, dans ce qu'ils ont de louable ferait un assemblage parfait ». (LP, 30 décembre 1817.) Ce sont de ces formules conciliatrices qui ne veulent rien dire, mais qui empêchent les discussions de dégénérer en disputes.

2. LP, 18 octobre 1817 ; Philarète a souligné tout ce passage.

3. LP, 17 janvier 1818. Chasles a brossé un autre tableau de l'Angleterre, aussi poussé au noir que celui-ci, dans une lettre postérieure (16 octobre 1818). Les deux fois, c'était la lecture de *The Pamphleteer*, édité par Valpy, qui avait provoqué ces réflexions désabusées. — Avant Chasles, Louis Simond (*Voyage en Angleterre*, 1811, cité par F. C. Roe, *French*

Cette forme moderne de l'esclavage n'est pas la seule ressemblance que l'on puisse trouver entre les Anglais et les Romains, ces Romains que P. J. M. Chasles avait appris à son fils à révérer comme des surhommes. L'Angleterre sera donc, selon Philarète, « le pays de la force, de la liberté, de la grandeur, ce sera le pays de la franchise, de l'ouverte vérité ; ce sera le pays du commerce, de la puissance nationale ; ce sera le pays où la rude écorce des mœurs antiques aura gardé naturelle et plus âcre la sève forte et vive de l'indépendance ».

Là se trouveront des passions énergiques ; là un ami se devouera [*sic*] pour son ami ; là on se fiera plus que partout ailleurs à la bonne-foi publique ; là s'accompliront d'admirables sacrifices au bien de la patrie ; là brûlera ce feu éternel de l'esprit national, ce feu élémentaire dont les autres peuples, statues sans vie, n'ont pas une étincelle ; là se réuniront une foule de grandeurs, objets dignes de l'admiration des siècles, soutenues par une fierté qui se rend justice et qui n'ayant rien de l'amour-propre est souvent sublime [1].

On s'en est aperçu au passage : à la première image toute faite de l'Angleterre, une autre peu à peu se substituait, que Chasles doit à Montesquieu (comme il lui doit ses explications « climatiques »), mais que ses observations lui avaient permis de légitimer [2].

Dis-moi ce que tu « crois » et je te dirai qui tu es. Montesquieu, homme du XVIIIe siècle, avait un peu négligé, dans son attention aux mœurs et aux institutions, de pousser son enquête jusque dans les temples. Philarète, à qui son père avait recommandé d'aller le dimanche à quelque office religieux [3], garda de son premier contact avec le protestantisme une impression fort favorable :

S'il y a quelque chose d'imposant, de religieux et de noble, c'est ce concert de voix d'hommes et de femmes qui chantent en vers inspirés les louanges de Dieu et lui demandent la continuation de ses grâces, ou la cessation de ses malédictions. il y a quelque chose de grave et de

Travellers in Britain, Nelson's « Modern Studies » Series, 1928, pp. 135-136) avait fait état de la coexistence, dans la vie publique anglaise, de traits divers qui provoquaient chez lui admiration ou blâme.

1. LP, 24 août 1818. Philarète ajoutait, comme il se doit : « Mais là n'ira pas vivre l'homme bon et sensible, [etc.]. » Autre point de contact entre l'Angleterre et Rome : l'importance accordée aux jeux physiques (LP, 31 juillet 1818).

2. Quelle idée Chasles s'était-il pourtant faite de Rome, lui qui osait établir cette différence : « Si la Nation parmi laquelle je vis n'était pas marchande, elle aurait pu approcher de l'âme Romaine, mais tant qu'elle s'appuyera sur ses ballots, en vérité je l'en défie. » (LP, 5 octobre 1817.)

3. LC, 28 juillet 1818. L'ex-chanoine ajoutait : « suivant ton bon plaisir ».

digne d'une nation pensante dans cet accord de remerciements adressés en même temps à l'Être suprême. Je me suis livré avec plaisir à toutes les sensations du moment, et j'ai conçu à la fois pour cette religion, pour ce peuple, et pour son caractère une grande vénération [1].

La religion n'était point seulement l'affaire des ministres, ni réservée à ce sinistre dimanche anglais dont Philarète jugeait qu'il n'était pas trop bien respecté [2] : dans les moments de liberté que lui laissait son emploi chez Valpy, il discutait religion avec ses camarades qui avaient là-dessus « des vues fortes et point de légèreté » :

J'aime à entendre 3 jeunes-gens, qui ne sont point docteurs par métier, ni fanatiques par habitude parler de la route la plus sûre pour honorer Dieu sur cette terre, et discuter longtemps, se contredire toujours, sans s'écarter un instant du respect dû à des p[rinci]pes que je crois sacrés, et de la tolérance non moins sainte, pour les opinions de ses semblables. J'ai été questionné et j'ai répondu la vérité, que j'avais été élevé parmi des Catholiques, mais sans préjugés, et dressé à la quête de la vérité et de la raison [3].

Deux catholiques le catéchisaient, deux protestants l'admonisaient et un calviniste l'instruisait. Il lui arriva d'entrer dans une pauvre chapelle catholique et il s'étonna de voir « le mince culte » qu'obtenait péniblement « cette Religion si Pompeuse » [4]. Il connut des *dissenters* : des quakers [5], des presbytériens [6], et un anabaptiste qui le fatigua de ses erreurs et de son fanatisme :

De pareils convertisseurs feraient détester les plus saintes choses. J'en appellais [*sic*] à Dieu, pendant que j'entendais son nom joué, et vraiment profané aussi ; [...] Quoi ! ne peut-on adorer la Source de la vie et de la Puissance, l'Être de Bonté et de Grandeur, sans défigurer

1. LP, 18 mars 1817. On voudra bien remarquer que Philarète écrit ces lignes une semaine après avoir débarqué à Douvres. En revanche, il se montrait fort mécontent du « prédicateur » : « Il a prouvé que J[ésus-]C[hrist] est le Verbe de Dieu. prouver ! Eh ! malheureux ! tu prouves, tu calcules ; gardes tes preuves pour l'histoire et tes calculs pour la boutique... » Ainsi Philarète rapportait en Angleterre ce que Chateaubriand en avait emporté. Les prêches ne lui valaient rien : à l'un d'eux il faillit s'endormir et causer un scandale (LP, 24 août 1818).

2. « Le Dimanche, on va entendre un sermon, l'on voit quelques amis, on fume dans quelques classes de la société, on lit la bible et les journaux du Dimanche, beaucoup s'enivrent et la plupart dorment. » (LP, 24 janvier 1818.)

3. LP, 19 avril 1817.

4. LP, 2 février 1818.

5. LP, 17 juin 1817 : « Il n'y a peut-être qu'un peuple au monde capable de se faire d'une [*sic*] religion si humble et si haut placée. »

6. Chez qui il trouvait une grande sévérité de principes, beaucoup de simplicité dans les rites, des chants beaux et touchants. « Cette religion est celle de Cromwell : ce qui la rend curieuse. » (LP, 22 juin 1817.)

son image par mille insensés blasphèmes, par mille idées bizarres et fanatiques ! [1]

Dans la religion officielle, « une grandeur et une dignité froides », mais de belles choses. Ainsi, quand les Anglais prient pour leurs gouvernants, ils disent à Dieu : « ô Dieu, donne-leur un esprit sage et juste, fais qu'ils soient inaccessibles au Despotisme et aux passions ! » [2] Et surtout le génie de la langue anglaise rend aux textes scripturaires toute leur vigueur persuasive :

L'Évangile Anglais est traduit avec une force, une simplicité et une grandeur admirables. Les choses que notre traduct[ion] française livre au ridicule, prennent une forme imposante et grave dans l'Anglais [3].

Philarète assistait, le dimanche, chez ses hôtes, de modestes tapissiers, à la lecture de la Bible, et c'est alors qu'il comprit sur quel tuf solide reposait la société au milieu de laquelle il vivait. Quand, plus tard, il décrira les mœurs vertueuses des derniers puritains [4], il pourra imaginer l'affabulation ; mais les sentiments qui donneront leur valeur au récit, il n'aura qu'à se rappeler son séjour à Londres pour les faire revivre : ne les avait-il pas observés sur le vif et peut-être partagés (telle était sa mobilité) ? Miss Phillips a judicieusement regretté qu'en ayant tous les éléments d'une histoire du puritanisme, il n'eût pas écrit sur ce mouvement religieux l'équivalent du livre que Sainte-Beuve a consacré à Port-Royal et au jansénisme [5]. Ce manquement grave à sa vocation s'explique par la vie dispersée et dissipée qui fut la sienne dès son retour à Paris et qu'il n'y a donc pas lieu de retracer ici.

Claude Pichois.

1. LP, 1er août 1818. Dans une autre lettre (22 janvier 1818), Philarète avait dénoncé la superstition des Anglais, leurs croyances aux esprits et aux fantômes, favorisées par les brumes de leur climat.

2. LP, 20 octobre 1817.

3. LP, 16 septembre 1817.

4. *Études sur les Hommes et les Mœurs au XIXe siècle* (Paris, 1850, pp. 43-69) : « Les puritains du Northumberland », — passage repris dans les *Mémoires* (I, 113-143), sous le titre : « Séjour en Angleterre ». La première mouture de ce texte date de 1829.

5. E. Margaret Phillips, *Philarète Chasles critique et historien de la littérature anglaise* (Paris, 1933), p. 43. Mais Miss Phillips, obligée de se référer à des documents postérieurs à l'époque que nous étudions, a été forcée de substituer à l'image que Philarète s'était faite de l'Angleterre et de la religion en 1817-1818 une autre plus tardive, où journaux et livres ont autant d'importance, sinon plus, que les souvenirs personnels. Avant Miss Phillips, Ethel Jones (*op. cit.*, pp. 71-75) avait résumé d'après les *Mémoires* de Chasles (dont la véridicité ne faisait pour elle aucun doute) le séjour de celui-ci en Angleterre et les idées que, croyait-elle, il en avait rapportées.

L'ORIGINALITÉ DU *CONVIVE DE PIERRE* DE POUCHKINE [1]

En dehors des pouchkinistes de profession (mais combien en reste-t-il en France ?), peu de personnes chez nous ont une notion précise de l'importance et de la valeur du *Convive de pierre* de Pouchkine. Ce drame en miniature a acquis depuis longtemps, il est vrai, dans le cadre de l'étude comparative des divers *Dons Juans*, droit de cité dans nos programmes universitaires. Mais, connu seulement à travers de débilitantes traductions (nous ne nous en prenons pas à un quelconque défaut de talent des traducteurs, mais au vice intime de cette fausse transposition qu'est toute traduction d'une œuvre poétique), et faute d'un commentaire psychologique approprié, le drame de Pouchkine apparaît trop souvent comme une pâle réplique d'autres *Dons Juans* à la réputation plus étendue et au prestige mieux assuré. Pour la conscience littéraire occidentale, Pouchkine est avant tout l'auteur des *Récits de Biélkine*, de *La dame de pique* et de *La fille du capitaine* ; même *Eugène Oniéguine* passe pour nous au second plan, à telles enseignes que Pouchkine, ce prince de la poésie, est représenté chez nous surtout par ses œuvres en prose ! Quant à son *Convive de pierre*, on discerne mal en quoi il se distingue des trois autres « petites tragédies » qui lui tiennent compagnie. Et pourtant, Biélinski (qui aimait il est vrai à s'exprimer fortement) a cru pouvoir l'appeler « le diamant le plus riche et le plus somptueux de la couronne poétique de Pouchkine ». Il ne sera donc pas déplacé d'attirer de nouveau l'attention sur *Le convive de pierre*, ni d'en souligner vigoureusement la surprenante originalité.

1. La présente étude doit beaucoup, dans sa première partie, au commentaire dont S. V. Tomachevski a accompagné *Le convive de pierre* à la fin du t. VII des *Œuvres complètes* de Pouchkine (édition de l'Académie des Sciences de l'URSS). Nous préférons reconnaître cette dette dès le début plutôt que d'alourdir le bas des pages de références qui seraient nombreuses.

*
* *

En attendant la solution des dernières difficultés que rencontraient ses projets de mariage, Pouchkine, alors âgé de trente et un ans, alla passer son dernier automne de célibataire à Boldino, vieille propriété de sa famille dans le gouvernement de Nijni-Novgorod. Il y resta près de trois mois (septembre-novembre 1830). Ce séjour à la campagne fut extraordinairement productif : Pouchkine y acheva les deux derniers chapitres d'*Eugène Onéguine*, et y composa, outre les *Récits de Biélkine*, un conte en vers, divers articles, et une trentaine de poésies lyriques dont certaines sont fort importantes. Il y écrivit aussi ses quatre « petites tragédies » : *Le chevalier avare*, *Mozart et Salieri*, *Le festin en temps de peste* et *Le convive de pierre*. L'automne était favorable à sa muse : en 1833, il rééditera à Boldino son exploit de 1830.

Le manuscrit du *Convive de pierre* est daté du 4 novembre 1830. La pièce fut écrite avec une célérité et avec une facilité incroyables. Le projet, il est vrai, en remonte à plusieurs années en arrière (dès 1826, Pouchkine parlait de faire un *Don Juan* ; peut-être même y eut-il des brouillons antérieurs à 1830). Mais l'œuvre, dans l'état où nous la possédons, fut écrite en quelques jours. Elle n'est pas tout à fait achevée : il reste quelques imperfections métriques et une incohérence de syntaxe. Pouchkine n'a pas donné à son *Convive de pierre* sa forme tout à fait définitive.

C'est pourtant, nous le répétons, la plus intéressante, la plus vivante de ses « petites tragédies ». La considérait-il comme un schéma sans importance ? Certes non. Il en parla à des amis ; il la fit lire à Joukovski. Mais il la laissa dormir dans ses papiers. Elle parut pour la première fois en 1839, en édition posthume, non sans quelques fantaisies de la part des éditeurs (dont le principal était Joukovski). Si Pouchkine n'y a pas mis la dernière main, c'est d'abord sans doute parce qu'il considérait ce finissage comme inutile : jamais, dut-il penser, la censure de Nicolas n'autoriserait l'impression d'une pièce d'une aussi flagrante immoralité [1]. Mais c'est aussi à notre sens parce que son *Convive de pierre*, dernière flambée de son romantisme, est en même temps, si l'on veut bien nous permettre cette expression, le testament de sa vie de garçon et le bilan définitif de ses idées sur l'amour libre ; on ne

1. La censure donna bien cette autorisation en 1839, objectera-t-on ; oui, mais alors Pouchkine était mort, et cela changeait bien les choses.

peut guère imaginer qu'il l'exhumât de ses cartons au moment où il allait épouser (ou, ce qui revient au même, où il venait d'épouser) Nathalie Gontcharov, « son cent-treizième amour », comme il écrivait ironiquement à son ami Viazemski [1].

C'était, comme l'indique assez nettement le titre repris de diverses productions jouées sur la scène pétersbourgeoise, une nouvelle œuvre dramatique écrite sur le thème éternel des divers *Dons Juans* dont se parent la plupart des littératures de l'Europe. Toutefois, *Le convive de pierre* de Pouchkine est beaucoup plus bref que ses devanciers : il ne compte que quatre scènes, toutes composées selon un rythme rapide jusqu'à l'essoufflement, qui est à vrai dire le rythme dramatique habituel à Pouchkine. Celui-ci en effet, ainsi que Katkov l'a heureusement souligné, est le poète des « moments ». Il ne retient que les points saillants (les hauts et les bas) de la courbe psychologique, souvent fort sinueuse, de ses héros ; il ne s'attarde pas à décrire leurs évolutions intermédiaires, ou ne les représente que par un simple pointillé. Il en avait été de même déjà dans *Boris Godounov*.

L'action de la pièce.

Pour l'intelligence de l'exposé qui va suivre, il est indispensable de connaître nettement au préalable le déroulement des événements qui constituent la pièce. C'est pourquoi nous commencerons par donner une analyse de l'action que pourront sauter sans inconvénient ceux de nos lecteurs qui en auront conservé un souvenir suffisamment précis. Une analyse (un peu floue) en a été donnée par Gendarme de Bévotte dans sa *Légende de don Juan* (Paris, 1911, t. II). Mieux encore, on pourra relire *Le convive de pierre* soit dans le texte original, soit en traduction [2].

Scène I (123 vers). Revenant d'un lointain exil, don Juan rentre en cachette à Madrid (où se déroulera l'action), accompagné de son fidèle valet Leporello qui tremble de tous ses membres. Au tempérament de don Juan, il faut des femmes espagnoles ; c'est la raison de son retour. Chemin faisant, les deux hommes passent devant le monastère Saint-Antoine. Évocation d'un amour passé de don Juan (Ines). Don Juan annonce à Leporello son intention de retrouver Laure au plus tôt. Sur ces entrefaite il apprend d'un moine que doña Anna de Solva — la veuve du commandeur qu'il a tué) vient prier chaque jour au monastère sur la tombe de son époux. Justement, elle survient et entre dans le monastère avec le moine. Cette rapide apparition a suffi à Don Juan pour apprécier son « talon

1. Il y a là une indiscutable réminiscence du 1.003e amour de don Juan en Espagne dans l'opéra de Mozart.

2. La traduction la plus ancienne (par H. Dupont), date de 1847, et la plus récente (par A. Meynieux, avec une intéressante introduction, André Bonne éditeur) de 1953. On pourra également se reporter à celle qu'ont publiée Tourguéniev et Viardot dans leurs *Poèmes dramatiques de Pouchkine*, Hachette, 1862.

étroit » ; le voilà en appétit : il est décidé à faire la connaissance de doña Anna. Les deux hommes s'enfoncent dans Madrid avant le lever de la lune.

Scène II (123 vers). On est chez Laure, à la fin d'un dîner. Les invités complimentent l'actrice sur son jeu du jour. Pour leur donner un dernier échantillon de son talent, elle leur chante avec inspiration des couplets de... don Juan, son amant exilé qu'elle regrette. Don Carlos (dont l'auteur ne nous dit pas qui il est) insulte don Juan en son absence. Laure prend vivement sa défense, et rabroue vertement don Carlos, qui baisse pavillon. Lorsque tout le monde quitte le salon, Laure retient don Carlos avec qui elle veut achever la soirée. Mais don Carlos manque par trop de galanterie dans le tête-à-tête. Laure vient à peine de donner à l'entretien un tour plus sentimental, quand on frappe à la porte : c'est don Juan. Il embrasse fougueusement Laure sous les yeux de don Carlos. Les deux hommes se battent en duel ; don Carlos est tué. Et, devant le cadavre encore chaud, les deux amants se livrent à leurs tendresses.

Scène III (157 vers). Un intervalle de temps non précisé s'est écoulé depuis la scène II. Don Juan, guidé non seulement par le désir de se cacher à la police qui le cherche pour le meurtre de don Carlos, mais surtout par l'envie de revoir doña Anna, s'est fait moine, précisément dans ce monastère Saint-Antoine où se dresse le tombeau du commandeur et où il aperçoit doña Anna chaque jour. La chose est décidée : il lui adressera la parole aujourd'hui. En attendant, il ironise aux dépens de la statue du commandeur. Mais voici doña Anna. Il lui déclare son admiration ; il lui révèle qu'il n'est pas un moine, et affirme se nommer don Diego de Calvado. Il lui fait une déclaration d'amour dans les formes. Elle lui demande de s'éloigner, mais il résiste. « Partez, lui dit-elle ; ce n'est point ici un lieu pour de tels discours, pour de telles folies. Venez demain chez moi... mais le soir, plutôt tard ». Explosion de joie de don Juan devant Leporello. Dans son délire, don Juan demande à Leporello d'inviter la statue à venir le lendemain monter la garde à la porte de doña Anna. La statue incline la tête en signe d'assentiment. Don Juan, qui se refuse à croire son valet, fait lui-même l'expérience. La statue incline de nouveau la tête, sans parler.

Scène IV (139 vers). On est dans la chambre de doña Anna. Doña Anna éveille la jalousie de don Juan en lui parlant du commandeur. Mais don Juan lui rend la monnaie de sa pièce en l'entretenant des graves torts qu'il a eus à son égard. Elle le supplie d'être plus clair. Il se laisse longtemps prier. Elle lui révèle sa haine pour don Juan : elle est prête à lui enfoncer son poignard dans le cœur. Don Juan : « Doña Anna, où est ton poignard ? Voici ma poitrine ». Elle sait maintenant qu'il est don Juan. Que va-t-il se passer ? Dans un dégradé admirable, Pouchkine représente les attitudes successives de doña Anna : elle se refuse à croire à la vérité, elle s'évanouit et tombe ; il s'empresse de la relever en lui jurant qu'il est prêt à tout pour laver ses torts ; elle s'accoutume à cette idée que c'est bien don Juan qu'elle a devant elle ; elle en vient même à s'inquiéter de son sort : « on aurait pu vous reconnaître, et votre mort eût été inévitable ». Mais il faut se séparer. Don Juan fixe lui-même le prochain rendez-vous au lendemain, dans cette même chambre ; elle consent. Il demande un baiser ; elle l'accorde... quand on frappe à la porte. C'est le commandeur. Il ne reste à don Juan qu'à mourir en beauté ; il est à la hauteur de la situation.

Ainsi, *Le convive de pierre* se compose de quatre scènes. Mais, quand on examine attentivement la pièce, on a tôt fait de s'apercevoir que ces « scènes » sont en réalité des actes menés à vive allure. De nouveaux personnages font leur entrée et interviennent au cours de la même « scène », si bien que chacune d'entre elles renferme en réalité plusieurs scènes selon la définition classique. Néanmoins, chacune de ces scènes est très courte ; l'action et le dialogue courent à un rythme endiablé. On a l'impression (comme souvent chez Pouchkine, et pas seulement dans son théâtre) d'une série de rapides esquisses plutôt que d'une action complexe. L'action elle-même n'est pas nouée. Le lien qui unit les deux groupes de deux scènes (1 et 2 d'une part, 3 et 4 de l'autre) est très ténu. Souvent, les entours des personnages demeurent flous : d'où vient don Juan ? qui était Ines ? qui est don Carlos (tout ce

que nous savons de lui, c'est que don Juan a tué son frère en duel) ? comment don Juan a-t-il pu entrer comme moine au monastère Saint-Antoine ? Aucune de ces questions ne reçoit même un commencement de réponse. Pouchkine ne traite que les parties du sujet qui l'intéressent, et laisse le reste dans l'ombre avec une désinvolture incroyable. Ce qui l'intéresse pour le moment, c'est le caractère, c'est la carrière, ce sont les aventures de don Juan. Tout le reste peut rester dans l'obscurité ; Pouchkine n'en a cure.

Fidèle à la dramaturgie shakespearienne, Pouchkine ne tient pas compte des unités de lieu et de temps. Si l'action s'accommode des unités, tant mieux ; sinon, tant pis. On est dans une rue de Madrid à la scène 1, chez Laure à la scène 2, au monastère à la scène 3, chez doña Anna à la scène 4 (on reconnaît là l'art dramatique de *Boris Godounov*). Quant au temps, la durée de l'action est plutôt mince : une nuit (sc. 1 et 2), deux jours (sc. 3 et 4), et, entre ces deux séries d'événements, un intervalle indéterminé, mais forcément assez bref.

Don Juan, d'un bout à l'autre, reste le personnage principal et mène l'action ; il ne quitte jamais la scène. En 542 vers, trois de ses amours sont évoqués (Inès, Laure, doña Anna). Partout, il impose triomphalement ses caprices, sa volonté, son insolence ; pour l'arrêter, il n'y a que la statue de pierre ; sans elle, il étendrait ses dévastations à la terre entière ; partout où il est, il semble que les choses et les personnes ne sont faites que pour servir d'instruments à ses fantaisies.

Il va de soi que Pouchkine n'a pu traiter le plus traditionnel des sujets sans faire d'importants emprunts à la légende de don Juan. Ces emprunts tiennent cependant en trois points seulement : le personnage de don Juan, l'intervention de la statue du commandeur, et le rôle du valet. Quand on examine le détail de la pièce, on est frappé davantage par ce que Pouchkine a inventé que par ce qu'il a repris ou imité. Laissant de côté pour le moment le personnage même de son héros principal, sur lequel nous reviendrons par la suite, nous allons examiner d'abord l'originalité de sa pièce du point de vue de l'action.

Des divers *Dons Juans* antérieurs à Molière, il semble bien qu'il n'ait connu que *Le festin de pierre* de Villiers, et encore la chose n'est-elle pas établie de manière décisive, bien qu'elle soit probable. Selon Gendarme de Bévotte (qui s'exprimait, il est vrai, avec quelque hésitation), Pouchkine avait connaissance du *Festin de pierre* de Villiers : « Ce drame — le nom de don Alvar,

la transformation de don Juan en un faux ermite en sont la preuve — paraît avoir été inspiré à Pouchkine par le souvenir d'une lecture du *Festin de pierre* de Villiers, dont les œuvres étaient depuis longtemps connues en Russie ». (*La légende de don Juan*, Paris, 1911, t. II, p. 15). Mais Tomachevski estime peu vraisemblable cette hypothèse de Gendarme de Bévotte. Toutefois, nous apprend-il, il existait depuis le temps de Pierre le Grand une pièce russe (*Don Jan*), qui était soit une traduction directe de la pièce de Villiers, soit une traduction russe d'une autre traduction polonaise de la même pièce. Dès lors, Pouchkine a pu avoir des échos de la pièce de Villiers même sans en avoir eu une connaissance directe. Dans ces conditions, nous nous demandons pourquoi Tomachevski n'admet pas la vraisemblance d'une influence de Villiers, alors que c'est l'hypothèse inverse qui est la moins vraisemblable. C'est seulement chez Pouchkine et chez Villiers que le commandeur s'appelle don Alvar ; chez Pouchkine, il est vrai, le commandeur est le mari de doña Anna, alors qu'il est son père chez Villiers ; il n'en reste pas moins qu'il s'appelle don Alvar chez les deux poètes. Or, quelle probabilité existait-il pour que, si Pouchkine avait voulu donner à son commandeur un nom de son choix, il fût tombé précisément sur le nom que le commandeur portait chez Villiers ? Quelle probabilité existait-il d'autre part pour que, Pouchkine ayant imaginé le travestissement de son don Juan, il fût tombé précisément sur le travestissement sous lequel Villiers l'avait représenté ? Quelle probabilité existait-il enfin pour que ces deux coïncidences se produisissent en même temps ? Sans doute, la preuve formelle de l'influence de Villiers sur la pièce de Pouchkine ne peut pas être apportée dans l'état actuel de notre documentation ; mais la probabilité est si forte qu'elle n'est pas loin d'équivaloir à une certitude.

On voudrait néanmoins trouver d'autres indices encore. Faut-il citer Villiers chez qui Philippin, attendant sous le balcon d'Amarille, disait :

Je voudrais bien savoir qui diable m'a mis là ?
Qui m'a si bien planté sans armes, sans chandelle,
Pour épier les gens et faire sentinelle,
Où, devant que d'avoir atteint le lendemain,
Je mourrai de frayeur, si je ne meurs de faim ? (II, 1).

et penser au *Convive de pierre* de Pouchkine où Leporelle, s'entretenant avec son maître des amours de celui-ci avec Inès, exprime un mécontentement analogue :

Oui, je me rappelle le monastère Saint-Antoine,
Vous veniez ici, et moi je tenais les chevaux
Dans ce bosquet. Fonction détestable à coup sûr. Mais vous,
Vous employiez plus agréablement votre temps, vous pouvez m'en croire

Oui, on serait tenté de faire ce rapprochement si entre temps le Leporello de Mozart-da Ponte n'avait dit lui aussi :

Nuit et jour aller, venir ;
Vent et grêle, tout souffrir ;
Manger mal et mal dormir ;
Ce vilain métier m'assomme.
(Traduction d'Émile Deschamps et Henri Blaze).

Paraphrasant le vicaire savoyard, on a envie de s'écrier : que de *Dons Juans* entre Villiers et Pouchkine ! Néanmoins, l'influence, directe ou indirecte, de Villiers sur Pouchkine est de la plus haute vraisemblance [1].

L'influence du *Festin de pierre* de Molière, par contre, est indiscutable et indiscutée. Pouchkine connaissait Molière presque par cœur depuis son enfance [2]. Au Lycée, Molière était pour lui un « géant » (*ispolin*). Pouchkine garda toute sa vie son admiration intacte pour le plus accompli des auteurs comiques. Enfin, le *Don Juan* de Molière avait été représenté à Saint-Pétersbourg en 1816, alors que Pouchkine était élève au Lycée de Tsarskoié Sélo, dans une traduction de Valberg, sous le titre corrigé de *Convive de pierre* (et non de *Festin de pierre*, comme dans Molière).

Ces préliminaires posés, nous nous bornerons à indiquer schématiquement ici ce que Pouchkine doit à Molière, ou, si l'on préfère, les points où son drame coïncide avec la comédie de son illustre devancier :

1° Pouchkine renvoie le meurtre du commandeur dans la série des événements antérieurs à la pièce.

2° Les frayeurs de Sganarelle se retrouvent dans les frayeurs de Leporello.

3° Pouchkine a suivi Molière de très près dans la scène de la première apostrophe à la statue.

4° Chez Molière, don Juan joue l'hypocrite vers la fin de la pièce ; chez Pouchkine, il se déguise en moine dans la scène 3

1. Mais peut-être d'autres rapprochements concernant les deux pièces seraient-ils possibles, par exemple entre la stratégie amoureuse dont se vante le don Juan de Villiers et celle qu'applique le don Juan de Pouchkine d'une part, et entre la même tirade de Villiers et un important passage d'*Eugène Oniéguine* d'autre part ; nous y revenons plus bas.

2. Cf. *Pouchkine et Molière*, par Jules Patouillet, *Revue de littérature comparée*, 1937 (numéro spécial sur Pouchkine).

(mais cette idée a pu, comme nous venons de la voir, être empruntée à Villiers).

Autant il est aisé de déterminer ce que Pouchkine doit à Molière, autant il est facile de signaler en quoi il s'est émancipé de lui ; on s'aperçoit alors qu'entre les deux pièces les différences sont bien plus considérables que les ressemblances. Pouchkine a fait un drame, et non une comédie (seule sa première scène est franchement comique par endroits) ; il a fortement diminué le rôle du valet ; il a compris autrement que Molière le caractère de don Juan (nous reviendrons sur ce point) ; la scène est à Madrid et non en Sicile ; Pouchkine suppose son don Juan célibataire ; toute la partie de l'action qui tourne chez Molière autour de la situation d'Elvire disparaît donc ; suppression totale d'autre part des scènes de l'acte III de Molière entre don Juan et des filles de la campagne ; suppression des scènes dans la forêt ; on ne voit pas le père de don Juan chez Pouchkine (il n'est même pas question de lui) ... Mais il faut se garder de raisonner comme si Pouchkine avait découpé sa pièce dans celle de Molière en procédant à une série d'innovations et de suppressions : en réalité, Pouchkine a fait une autre pièce, dans laquelle sont entrées quelques-unes des particularités de celle de Molière ; il a conçu sa pièce indépendamment de celle de Molière. Voilà pourquoi l'essentiel de ce qui constitue l'action chez Molière ne paraît pas chez Pouchkine, tandis qu'inversement les quatre scènes de Pouchkine : don Juan et son valet dans une rue de Madrid ; chez Laure ; au monastère ; chez doña Anna, sont complètement absentes de la comédie de Molière.

Conclusion : Pouchkine a très peu emprunté à Molière de la structure de sa pièce ; les concordances que l'on peut relever entre l'action de son *Convive de pierre* et celle du *Don Juan* de Molière sont superficielles et entament très peu l'originalité de son drame.

Mais, lorsque Pouchkine composa son *Convive de pierre*, il existait un autre *Don Juan* aussi célèbre et, du fait de sa nouveauté, plus en vue même que la comédie de Molière : c'était le *Don Giovanni* de Mozart (1787), livret de Lorenzo da Ponte, que Pouchkine connaissait bien et dont il tint à rappeler le souvenir par l'épigraphe même de sa « petite tragédie ». C'est que *Don Giovanni* avait fait sur Pouchkine une forte impression : Eugène Onéguine ne chante-t-il pas une ariette tirée de cet opéra (VIII, 38) ?

Don Giovanni avait été représenté à Saint-Pétersbourg en russe en 1828, en allemand en 1829 ; en outre, Pouchkine avait pu

assister aux représentations données en italien à Moscou durant la saison 1826-1827.

Aussi n'a-t-il pas laissé de faire quelques emprunts à l'œuvre de Mozart et de da Ponte. Voici schématiquement ce qu'il en a repris :

1° Le nom de Leporello, qui apparaît pour la première fois avec l'opéra (chez Tirso de Molina, le valet s'appelait Catalinon) ;

2° Le nom de doña Anna ;

3° L'élimination de la scène où don Juan rend visite à la statue, scène conservée dans les *Dons Juans* antérieurs à Mozart et à Pouchkine ;

4° Un détail de la première entrevue de don Juan avec la statue (le passage « glorieuse, magnifique statue » remonte en effet au livret de da Ponte). En tout état de cause d'ailleurs, l'analyse des textes établit que Pouchkine dans l'ensemble de cet épisode est beaucoup près de Molière.

Comme nous l'avons déjà observé pour Molière, les différences sont bien plus importantes que les concordances entre Pouchkine et Mozart-da Ponte. Chez da Ponte, on assiste au meurtre du commandeur par don Juan déguisé ; doña Anna est la fille du commandeur, non sa femme. Pouchkine a beaucoup éliminé de l'action de l'opéra, comme de la comédie de Molière : il a par exemple écarté l'amourette de don Juan pour Zerline, si importante dans l'opéra ; l'état de mariage existant entre don Juan et Elvire, ainsi que ses conséquences (fussent-elles très amusantes) comme le chassé-croisé de don Juan et de Leporello auprès de cette dernière, etc...

Inversement, il n'y a chez da Ponte rien des principales situations du *Convive de pierre* de Pouchkine, de même qu'il n'y en a rien chez Molière. Pouchkine n'est donc pas davantage parti de *Don Giovanni* ; il a imaginé ses situations, il a fait du neuf, l'ancien n'entrant dans sa construction qu'à titre épisodique ou décoratif, sauf le rôle de la statue, naturellement.

Mais ni la comédie de Molière, ni le livret de da Ponte n'épuisent la liste des rapprochements littéraires qui peuvent et doivent être faits à propos du petit drame de Pouchkine [1]. Et, avant de passer à l'examen du personnage de don Juan tel que Pouchkine l'a conçu, nous devons encore signaler ces rapprochements, d'importance du reste très inégale.

Relevons, pour commencer, la traduction littérale d'une phrase

1. Il ne semble pas que Pouchkine ait connu la comédie de Goldoni *Don Giovanni ossia il Dissoluto* (1736).

de Benjamin Constant (*Adolphe*) dans la bouche de don Juan. C'est en cette même année 1830 que Pouchkine, annonçant aux lecteurs du *Journal littéraire* la prochaine parution d'*Adolphe* dans une traduction de Viazemski louait cet ouvrage en ces termes : « Le célèbre roman de Benjamin Constant *Adolphe* est du nombre des deux ou trois romans dans lesquels le siècle a réfléchi son image »[1]. C'est dans la scène 3 du *Convive de pierre* que don Juan, suppliant doña Anna de ne pas l'éloigner d'elle, lui promet de rester sage et ajoute :

> Je ne nourris pas d'espoirs impertinents,
> Je ne demande rien, mais vous voir,
> Je le dois, puisque je suis condamné
> A vivre.

Cette phrase est si exactement à sa place que nul n'aurait l'impression d'une réminiscence si l'on ne savait qu'Adolphe avait un jour écrit à Eléonore : « Je n'espère rien, je ne demande rien, je ne veux que vous voir ; mais je dois vous voir s'il faut que je vive ». La concordance est ici trop littérale et trop prolongée pour pouvoir être attribuée à une coïncidence de hasard.

Il n'en est pas de même à notre avis d'un geste de don Juan dans la scène 4 (don Juan offrant sa poitrine au poignard de doña Anna), dont Chévyriov a pensé trouver l'origine dans *Richard III* de Shakespeare, où le duc de Gloucester offre son épopée à une autre Anna pour qu'elle le tue si elle le veut. Le parallèle, cette fois, n'a rien de convaincant. Il s'agit en l'occurrence d'une situation dramatique assez banale, dont au reste Pouchkine est loin de tirer le même parti que Shakespeare (ou tout autre auteur de ladite scène de *Richard III*, si par hasard ce drame n'est pas authentiquement shakespearien). Chez Pouchkine, don Juan ne tend pas son propre poignard à doña Anna pour qu'elle le tourne contre lui ; il se borne à lui demander : « Où est ton poignard ? » interrogation de pure rhétorique qui naturellement demeure sans suite. Au reste, si Pouchkine en l'occurrence avait eu réellement Shakespeare présent à l'esprit, il aurait sans doute autrement insisté sur cette situation, au lieu de glisser très vite, comme il l'a fait. Il est donc exagéré de parler d'influence à ce propos ; tout au plus y a-t-il possibilité de réminiscence inconsciente.

Au contraire (laissant volontairement de côté un souvenir peu

1. Il n'est pas douteux par ailleurs que Pouchkine a visé Benjamin Constant et son *Adolphe* dans la strophe 22 du septième chapitre d'*Eugène Oniéguine*.

important de Cornwall), nous n'aurons garde d'oublier d'évoquer à cet endroit le nom de Victor Hugo. Pouchkine a Hugo présent à l'esprit tout spécialement en cet automne de 1830. Il avait lu *Hernani* au début de la même année : « C'est l'un des ouvrages du temps que j'ai lus avec le plus de plaisir », écrivait-il, en effet, en mai 1830. A Boldino, il trahit à plusieurs reprises des réminiscences de Hugo, soit quand, dans *Le chevalier avare*, il rappelle que souvent les jeunes devancent les vieux dans la mort, soit quand, dans *Le coup de pistolet*, il reprend l'idée de la vengeance différée. En ce qui concerne le parallèle d'*Hernani* et du *Convive de pierre*, on ne saurait arguer d'aucune concordance précise des textes (la seule serait le passage où Laure fait l'éloge de la musique, mais Pouchkine avait écrit ces vers avant de connaître la pièce de Hugo) ; toutefois il est tout aussi impossible de nier que l'on ne sente passer de ci, de là, des souffles du lyrisme d'*Hernani* (quand Laure par exemple s'extasie sur la beauté de la nuit espagnole). On pense au premier acte d'*Hernani* quand on voit les deux amants de Laure, don Juan et don Carlos, se battre en duel en présence de celle qu'ils aiment et qui est comme le prix de la victoire. Les déclarations d'amour de don Juan à doña Anna ont une fougue rare chez Pouchkine et qui pourrait bien être l'écho de la lecture d'*Hernani*. Enfin, quand le commandeur assiste auriculairement sur le palier aux douceurs que se disent et se font doña Anna et don Juan, nous songeons volontiers à don Carlos dans son armoire. Il s'agit là, partout, dira-t-on, de situations de détail. Soit. Mais qu'on y prenne garde. Il peut y avoir aussi une influence générale plus importante, car il n'est nullement prouvé qu'*Hernani* n'ait pas contribué, d'une manière peut-être décisive, à réorienter vers l'Espagne l'attention d'un Pouchkine qui, plusieurs années plus tôt, avait déjà confusément projeté de composer un *Don Juan* [1].

En résumé, *Le convive de pierre* est à peu près entièrement original sous le rapport de l'action. De la tradition, Pouchkine a gardé le personnage de don Juan et l'intervention de la statue du commandeur ; mais il a *inventé* l'essentiel des événements dont la

1. En revanche, il convient de reconnaître qu'il n'y a rien de commun entre l'idée que Hugo et Pouchkine se sont faite de la couleur locale dans ces deux pièces du moins. « Relisez *Don Juan*, écrira Dostoïevski, et, sans la signature de Pouchkine, jamais vous ne reconnaîtriez que l'homme qui l'a écrit n'est pas un Espagnol ». Dostoïevski a fait fausse route ce jour-là s'il a prétendu faire admettre que la couleur locale est un élément important dans le *Convive de pierre*. La couleur locale ne dépasse pas dans cette pièce la portée de quelques coups de pinceau assez distraits, qui pourraient être le fait d'un Espagnol certes, mais d'un Anglais ou d'un Français tout aussi bien ; elle s'y relève dans le sens où l'on en trouve déjà dans le *Cid*, non dans le sens où on en trouve dans *Hernani*. Dans *Boris Godounov*, Pouchkine avait témoigné un grand intérêt pour la couleur locale proprement dite, mais il s'agissait d'une couleur... russe !

succession constitue la trame de sa pièce. Il suffit de lire l'analyse de cette pièce en effet pour constater que les situations mises en scène par Pouchkine sont foncièrement nouvelles, qu'elles ne se rencontrent ni chez Molière, ni dans le livret de da Ponte ; qu'enfin Pouchkine a laissé de côté la plus grande partie de ce qui constitue l'action traditionnelle des *Dons Juans* antérieurs.

Et encore venons-nous de faire la part trop belle à l'imitation en écrivant que Pouchkine a gardé de la tradition « le personnage de don Juan ». Evidemment, il a emprunté don Juan à ses prédécesseurs, en tirant d'eux, non seulement le nom, mais aussi une partie du caractère de son héros. Cependant, quand on y regarde de près, on s'aperçoit vite que, si son don Juan correspond en gros à ceux qui l'ont précédé, Pouchkine n'en a pas moins renouvelé en très grande partie le contenu psychologique du personnage.

Le personnage de don Juan chez Pouchkine.

Nous commencerons par comparer le don Juan de Pouchkine à celui de Molière et à celui de da Ponte ; puis, quand nous aurons marqué les principales différences, nous tenterons de faire le portrait du don Juan de Pouchkine sans tenir compte des dons Juans de ses prédécesseurs.

S'il est exact que Pouchkine a connu *Le festin de pierre* de Villiers, en a-t-il retenu, à défaut de particulières complications d'intrigue ou de procédés de style, quelque chose de la manière dont Villiers s'est représenté son don Juan ? Villiers à vrai dire n'était guère psychologue ; chez lui le jeu des passions humaines est élémentaire et mécanique ; la psychologie de son don Juan ne va pas au-delà de la recherche des moyens de capter le plus de femmes possible dans ses filets. Ce qui chez Pouchkine rappellerait Villiers, ce serait plutôt la stratégie amoureuse de don Juan ; car le don Juan de Pouchkine applique les préceptes développés par celui de Villiers, qui disait :

> Je sais feindre des maux, et, d'un ton innocent
> Je fais l'extasié, je fais le languissant ;
> Je fais adroitement mes approches, j'assiège,
> Je fais donner ainsi la beauté dans le piège :
> Je jure que je suis plein de fidélité,
> J'atteste tous les dieux sur cette vérité ;
> Je lui dis que ses yeux ont fait naître en mon âme
> Des désirs tous brûlants, des transports pleins de flamme ;
> Et qu'au piteux estat où me réduit l'amour,
> Il faut me secourir, ou me ravir le jour... (I, 3).

Ce rapprochement entre le don Juan de Villiers et celui de Pouchkine atteindrait à un certain degré de vraisemblance si l'on voulait admettre que la tirade ci-dessus pourrait bien avoir été le point de départ de plusieurs strophes d'*Eugène Oniéguine*, ou du moins du mouvement de ces strophes (chap. I, str. 10-12). De toutes façons, le don Juan de Pouchkine est indiscutablement plus épris, plus passionné, plus poétique que celui de Villiers. Il aime trop l'amour pour se confiner dans un rôle de pur simulateur de la passion ; la rhétorique de ses déclarations a quelque chose de trop incandescent pour qu'on ait le droit de le tenir pour un joueur qui déploie ses manœuvres de sang-froid.

Le don Juan de Molière n'est pas seulement un polisson couvert de femmes, ou un héros de cape et d'épée. Il est aussi un « grand seigneur méchant homme », et, surtout, une manière de philosophe ; il fait bruyamment profession d'athéisme ; il fait l'aumône à un pauvre « par amour de l'humanité ». Il développe fort intelligemment sa théorie de l'amour (I, 2). Il a des idées sur les médecins et sur la médecine (III, 1). Il a, sur les rapports sociaux et sur les obligations pécuniaires, des idées un peu lestes (don Juan et M. Dimanche, IV, 3). Enfin, il se fait, vers la fin de la pièce, un système trop ingénieux d'une hypocrisie habile et subtilement conduite (V, 2). En d'autres termes, le don Juan de Molière n'est pas présenté seulement sous l'angle de ses rapports avec les femmes. Sa personnalité nous est dépeinte bien au-delà de ses ambitions et de ses aventures sexuelles, bien que, déjà, il soit avant tout un mâle conquérant et toujours insatisfait. Molière nous a soumis le tableau de la personnalité de don Juan avec tous ses entours ; nous connaissons bien le cadre familial, et assez bien le cadre social dans lesquels il mène sa tumultueuse existence. Au total, il est foncièrement antipathique. Sa froideur devant les remontrances justifiées d'Elvire scandalise, son irrespect envers son père révolte, sa malhonnêteté en affaires lui ôte l'auréole que pourraient lui valoir ses succès féminins. Quelle que soient sa distinction et son intrépidité, on voit en lui avant tout un scélérat avantageux qui ne maintient son train qu'à force d'improbité et de méchanceté. Sans doute n'est-il pas dépourvu de séduction, mais au total Molière a fait de lui un personnage parfaitement odieux, qui doit logiquement finir en prison ou sur les bancs des galères.

Le don Juan de da Ponte ne présente pas grand intétêt au point de vue psychologique. De lui, nous ne voyons que le polisson, le fêtard, le paillard, sans grand éclairage psychologique ou social.

En somme, le don Juan de da Ponte est un personnage beaucoup moins fortement caractérisé que celui de Molière. Du portrait large et fouillé que Molière avait fait, il ne reste qu'un aventurier hardi, mais d'âme et d'intelligence médiocres, prêt aux quatre cent coups, et qui ne se prive pas d'en perpétrer un bon nombre. Au total, il produit l'impression d'un homme très ordinaire, toujours plat dans ses propos, sinon dans ses inventions.

Le don Juan de Pouchkine n'est point celui de Molière ni celui de da Ponte : il constitue une nouvelle version du personnage. Certes, Pouchkine comme da Ponte, a considérablement rétréci, par rapport à Molière, l'angle sous lequel le personnage est considéré. Il n'a conservé ni le tableau des relations familiales, ni celui du comportement social, ni le portrait intellectuel de don Juan. Du don Juan de Molière, il n'a gardé que le « tombeur de femmes », mais en s'arrangeant pour que, d'antipathique qu'il était, il devînt chez lui plutôt sympathique au contraire, en dépit de quelques traits odieux (le mensonge par exemple).

Chez Pouchkine, don Juan est un aventurier du cotillon supérieurement intelligent, stratège génial de l'amour charnel, connaisseur incomparable des points faibles du cœur féminin, qui a mis tout son idéal dans le défi qu'il a jeté à l'honnêteté sexuelle, et, par là, à une des principales conventions de la vie sociale, à la plus antinaturelle en tout cas. Il dépense toute sa fougueuse activité sur le terrain des relations amoureuses, non tant par une frénésie de jouissance que pour manifester son mépris des règles de la convenance en amour. Amateur de situations pour tout autre inextricables, ivre de triompher de la difficulté pour le simple plaisir de déployer dans le succès une virtuosité étourdissante, un incroyable esprit de bravade, il se plaît à provoquer les rencontres d'événements les plus paradoxales pour se réserver la gloire d'en sortir à tout coup à son avantage. Il revient à Madrid malgré l'interdit qui pèse sur lui ; il passe la nuit chez Laure devant le cadavre de don Carlos qu'il vient de percer de son épée (piment rarissime d'une nuit d'amour) ; il se déguise en moine (peut-on imaginer plus savoureux divertissement chez un débauché ?) ; il fait sa cour à la veuve du commandeur qu'il a tué quelques mois plus tôt, en sachant que la statue du commandeur est là qui écoute à la porte ; il ne lui suffit pas de conquérir doña Anna : encore faut-il qu'elle sache au préalable qu'il est le meurtrier de son époux. Son amour-propre sera-t-il satisfait cette fois, si cette femme tombe dans ses bras en s'avouant qu'elle se donne à celui qui a tué son premier mari ? Non, il lui faut encore une satisfac-

tion supplémentaire ; il faut qu'elle sache qu'il ne regrette pas ce qu'il a fait :

J'ai tué
Ton époux ; je ne le regrette point ;
Il n'y a pas de trace de repentir en moi.

C'est comme s'il lui disait : « Je te demande de te faire la complice de ce meurtre ». Au moment où son amour-propre à lui triomphe, il demande à doña Anna de faire abstraction de toute fierté, de toute vergogne presque. De faciles victoires sont sans piment et sans valeur pour ce dilettante de la possession. Le suprême plaisir pour lui, c'est de triompher des scrupules de conscience d'une femme, d'éveiller au besoin chez elle des scrupules supplémentaires, pour avoir l'occasion de démontrer que c'est lui le plus fort, de faire d'une femme sa « chose » désarmée et résignée, une victime qui abdique non seulement sa pudeur, mais sa conscience et sa fierté.

Nous tenons bien là ce qu'il y a de plus intime, de plus original chez le don Juan de Pouchkine, et qui a en même temps échappé de façon paradoxale à la plupart de ses commentateurs (nous allons le montrer dans un instant). Ce don Juan apporte en amour une mentalité de pur sportif, passionné non seulement du record quantitatif,mais davantage encore de la recherche de la difficulté et même du péril (le commandeur invité à venir écouter ses déclarations à sa veuve !). Fi du succès banal, à la portée du premier bellâtre venu ! Don Juan ne se contente pas d'une allure ordinaire, ni même d'une course fougueuse : il pratique, sans jamais broncher sur la barre, un sensationnel saut d'obstacles ! Comme orateur érotique, comme sophiste de la casuistique galante, comme débiteur d'hyperboles passionnées ou complimenteuses, il n'a pas son pareil (n'est-il pas poète de surcroît ?). Il lui faut du plaisir, la chose ne se discute pas, mais tout autant et peut-être plus encore il lui faut des larmes, du scandale, du sang, et, pour couronner l'ensemble, la plus invraisemblable des victoires. L'amour n'a pas de prix pour lui dans la tranquillité d'un bonheur partagé. Il ne goûte qu'un bonheur emporté de vive lutte, que tout autre eût manqué à sa place ; il parvient à ses fins comme le virtuose qui tire de son instrument les effets les plus prodigieux, et même, a priori, les plus impossibles. Il se joue des femmes, comme un jongleur de ses assiettes, et, s'il en casse quelques-unes en fin de compte, c'est parce qu'il le veut bien, comme un matériel indéfiniment remplaçable qui n'a d'autre valeur, pour lui, que de lui per-

mettre de déployer son habileté et d'en éblouir le public. C'est un virtuose du drame, un artiste du mal, un esthète du mensonge et, au besoin, du crime. Le don Juan de Pouchkine, mais c'est tout simplement Satan fait homme pour la perte du sexe féminin ; c'est « celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas ». Que Pouchkine ait lui-même reconnu des affinités entre le satanisme et sa façon d'entendre l'amour, c'est ce qu'il proclame lui-même dans le dessin que tout le monde connaît, où, au-dessus d'un vers de Baratynski arrangé à sa manière, il s'est représenté, avec Satan en face de lui et des noms de femmes au-dessus. Don Juan ressemble à Satan dans la mesure où il éprouve la volupté du mal et du crime. Mais c'est un Satan humanisé. Le don Juan de Pouchkine profite de la réhabilitation de Satan propre au romantisme. Il provoque plus d'admiration que de répulsion, parce qu'il affronte avec une intrépidité presque surhumaine les risques des situations dont il est l'auteur conscient et volontaire, et dont il triomphe sans s'y enferrer jamais. Non seulement Pouchkine a complètement renoncé à l'ambition moliéresque de tirer des leçons morales de la peinture de son personnage, mais il est allé jusqu'à en faire une figure beaucoup plus séduisante que le don Juan de Byron, à qui les cailles tombent toutes rôties dans le bec, sans effort et même sans recherche de sa part.

Nous venons de décerner au don Juan de Pouchkine l'épithète à laquelle il tiendrait au-dessus de toutes les autres, parce qu'il est avant tout un orgueilleux. Séduisant, oui, il l'est à un degré suprême, et pas seulement à l'égard de ses admiratrices et de ses victimes. Dans la fascination qu'il communique aux femmes qu'il vise, il participe de l'ivresse dont il les étourdit, et entonne des couplets d'amour si contagieux que même le lecteur de Pouchkine ne peut se soustraire tout à fait à leur influence. Nombreux sont en effet les lecteurs de la pièce qui ont cru à la bonne foi de don Juan. Témoins les critiques qui se sont laissés prendre à la captieuse éloquence de cet irrésistible poète de l'amour. La chose est arrivée en Russie, de Biélinski à Zagorski [1]. Elle est arrivée chez nous aussi, à un vieux routier de toutes les donjuaneries cependant, à Gendarme de Bévotte en personne, à qui nous devons ce suave portrait du don Juan de Pouchkine :

« Le caractère que le poète (russe) a donné à son héros semble une protestation contre la charge caricaturale de l'écrivain français (Villiers). Au type brutal, sans élégance et si complètement irréel

1. Auteur d'une étude sur *Pouchkine et le théâtre*, 1940.

conçu par celui-ci, Pouchkine a opposé un personnage délicat et vrai ... Son don Juan est un galant homme, à qui répugnent les grossiéretés des autres amants. Son âme est faite de tendresse, de douce mélancolie et même de candeur naïve. Quand donna Anna lui a donné le rendez-vous espéré, il éclate en transports d'une joie puérile : « Je suis heureux comme un enfant, s'écrie-t-il ; je chanterais, je voudrais embrasser le monde entier ». Et c'est cette folle gaieté qui le porte à inviter la statue. L'invitation n'est dans sa bouche que l'espièglerie d'un gamin joyeux et non l'outrage d'un insolent ou d'un athée. Il a, en effet, l'étourderie et la légèreté de l'adolescence ; après de touchants souvenirs accordés à la mémoire d'Ines, après avoir senti son cœur battre d'émoi au passage d'Anna, il va chez une courtisane ! Puis, soudain, revoyant Anna, il est saisi de transports presque mystiques : ce n'est pas la femme qu'il aime en elle, c'est une image de la pureté, dont la présence bienfaisante calme sa conscience agitée de remords. Prompt à s'enflammer, inconstant et fidèle, passionné et sentimental, il a un tempérament de jeune amoureux. Ce n'est plus le trompeur perfide de Tirso, le débauché cruel de Dorimon et de Villiers, ni le libertin redoutable de Molière ; mais ce n'est pas encore le rêveur de Musset. Par sa grâce séduisante, par sa sensibilité délicate, par son ardeur juvénile, il rappellerait davantage le don Juan de Mozart, avec moins de désinvolture et plus d'ingénuité » [1].

Tout n'est pas faux dans ce portrait, dont on retiendra surtout la remarque finale relative à une indéniable, mais superficielle parenté entre le don Juan de Pouchkine et celui de Mozart. Mais venir nous parler de la *candeur naïve* de don Juan ! de l'*ingénuité* de don Juan ! C'est confondre ces qualités morales avec leur magistrale imitation. Voilà bien le suprême triomphe du héros de Pouchkine. Au-delà d'Inès et d'Anna, il a réussi à duper la postérité elle-même, dans la personne d'un respectable Inspecteur de l'Instruction publique !

En réalité, nous l'avons déjà dit, le don Juan de Pouchkine est un professionnel qui utilise avec une science infernale tous les stratagèmes classiques de la séduction. Ce qui déroute, c'est que, dans son ardeur à jouer son jeu, il semble bien s'y engager tout entier, comme le comédien inspiré qui devient pour un instant le personnage qu'il représente. A ce point de vue, il y a chez don Juan un art de l'hypocrisie véritablement surhumain, au point d'en devenir touchant. Et pourtant, il est clair que si le but de don

1. *La légende de Don Juan*, 1911, t. II, pp. 15 et 16.

Juan n'était que l'amour de doña Anna, il n'aurait pas besoin de lui dire qu'il est don Juan et qu'il a tué son époux. Ici, certains commentateurs croient à une véritable conversion de don Juan : combien il doit aimer doña Anna pour risquer de la perdre en lui faisant la confession de ses torts envers elle ! Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut entendre les choses. Son but, c'est de posséder une doña Anna qu'il aura au préalable avilie en en faisant sa chose, en détruisant tout ce qui faisait sa personnalité pour le monde. La preuve, c'est qu'après avoir avoué qu'il est le meurtrier, il ajoute qu'il ne s'en repent pas. Ce que don Juan goûtera avant tout dans cette victoire, c'est le défi qu'il a jeté à toutes les convenances divines et humaines.

Quand on a bien compris le caractère du don Juan de Pouchkine, il devient superflu de se demander si, en concevant son personnage, Pouchkine a subi l'influence du *Don Juan* de Hoffmann, dont une traduction avait été donnée dans la *Revue de Paris* en 1829 (l'année même où commença à paraître une traduction des œuvres complètes de Hoffmann en 19 volumes qui fut trouvée dans la bibliothèque de Pouchkine après sa mort). On connaît la thèse de Hoffmann, inspirée bien plus par la musique de Mozart que par le livret de da Ponte : « Si l'on considère le poème en lui-même, il est inconcevable que Mozart ait pu composer une pareille musique pour si peu... Don Juan fut doué par la nature, comme son enfant gâté le plus chéri, de tout ce qui rapproche le plus l'homme de la divinité... Il est prédestiné à dominer et à vaincre. Une riche et robuste organisation corporelle, le germe déposé dans son sein des pressentiments les plus surhumains, un caractère magnanime, une intelligence nette et rapide »... Mais il y a les embûches du démon : « Ce conflit entre l'essence divine et les tentations de l'enfer constitue l'idée de la vie terrestre »... « Donna Anna avait été destinée par le ciel à révéler à don Juan la tendance divine de sa nature, et, en l'arrachant au désespoir de ses efforts stériles, à le sauver par l'amour même dont Satan s'était servi pour le corrompre ». On le voit, le don Juan de Mozart a exercé sur Hoffmann le même effet de séduction que le don Juan de Pouchkine sur Gendarme de Bévotte.

Au reste, cette étude de Hoffmann détermina la conception d'un autre *Don Juan* de la littérature russe, celui d'Alexis Constantinovitch Tolstoï (1862). Mais c'est en vain, à notre avis, que Tomachevski tente d'établir une influence de Hoffmann sur Pouchkine. La conception que Hoffmann s'était faite du don Juan de Mozart, à supposer que Pouchkine l'ait connue, n'a eu sur

Pouchkine aucune influence A nos yeux, il est évident que le don Juan de Pouchkine est fermé à toute révélation d'en haut ; il appartient tout entier à l'enfer ; s'il entre dans un monastère, ce n'est point pour se convertir à une vie nouvelle, c'est pour se cacher à la police (comme le don Juan de Villiers travesti en pélerin) et pour préparer une des plus sinistres farces d'amour de sa carrière. Ses derniers mots (« doña Anna ! »), quand le commandeur l'entraîne, n'expriment que le regret que lui inspire l'échec de la plus risquée de ses aventures amoureuses au moment même où le succès paraissait assuré. Non, c'est ailleurs qu'il faut chercher les sources du personnage de don Juan tel que Pouchkine l'a vu et rendu, dans la mesure d'ailleurs où Pouchkine avait besoin de sources livresques pour le concevoir.

Ce qui a pu abuser maint critique en l'occurrence, c'est que don Juan proclame lui-même sa conversion à une vie vertueuse (au moment, il est vrai, où il importe de faire impression sur doña Anna qui s'est évanouie à la révélation de son identité). Il faut alors que don Juan réussisse à faire croire à la belle veuve qu'il est devenu un autre homme. Et voici le langage qu'il invente : « Don Juan vous a été dépeint comme un malfaiteur, comme un monstre. O doña Anna ! la voix publique, peut-être, n'a pas tout à fait tort ; bien des méfaits peut-être pèsent sur ma conscience oppressée. Oui, longtemps j'ai été un disciple soumis de la Débauche. Mais, depuis le moment où je vous ai vue, j'ai l'impression d'être tout rénové. En vous aimant j'aime la vertu, et, pour la première fois, je courbe humblement devant elle mes genoux tremblants » (4, 90-100). Il n'est pas douteux que don Juan ici ne mime le rôle qu'il s'est fixé. Comme don Juan disparaîtra à la fin de la scène, un malentendu reste possible, puisque nul ne sera témoin de sa conduite ou de son langage ultérieurs. Mais don Juan a, dès la première scène, annoncé à Leporello qu'il n'est pas encore à la fin de sa carrière amoureuse. C'est le propre de Satan d'avoir, dans *Eloa*, trouvé pour séduire l'ange de Dieu les accents de la sincérité en apparence la plus irrécusable. De même que Tartuffe avait trouvé les formules les plus touchantes et les plus pénétrées pour sa déclaration à Elmire...

Une précaution verbale est encore à observer ici. Nous ne voulons pas prétendre que don Juan n'éprouve aucun amour pour doña Anna, qu'il soit un pur simulateur. Son cas est plus complexe. Il n'est pas uniquement le séducteur professionnel pour qui le plaisir physique est le seul but de la conquête amoureuse, et qui possède une beauté sans éprouver aucune émotion du cœur.

Pouchkine connaissait parfaitement cet état d'esprit des véritables roués ; mais il le rejetait avec horreur. Or, nous l'allons voir dans un instant, son don Juan, c'est essentiellement lui-même. « Moins on aime une femme, et plus on est sûr de l'avoir, écrivait-il à son frère dès 1822. Mais cette jouissance est digne d'un vieux sapajou du XVIIIe siècle ». Cette pensée, il l'a trouvée assez importante pour en faire, quelques années plus tard, la matière d'une strophe d'*Eugène Oniéguine* (IV, 7). Son don Juan est d'un genre différent. Son âme n'assiste pas indifférente au triomphe de ses sens. Don Juan aime, il se consume et brûle. Mais, qu'on y prenne bien garde, il brûle pour son propre compte, égoïstement ; il brûle, parce que tel est son tempérament, et parce que sans l'appoint de la passion l'amour perd sa saveur et sa valeur ; mais il ne brûle que pour éclairer d'une flamme dévorante la victoire qu'il remporte... et à laquelle demain il ne songera plus guère... Il aime doña Anna, mais il l'aime pour lui, non pour elle ; quand il aura satisfait son caprice, il s'en ira en aimer une autre, comme il a déjà fait mille fois, comme il fera mille fois encore. C'est l'intensité de son désir qui s'épanouit en passion, et, à ce titre, don Juan est sincère. Mais sa sincérité est la sincérité de l'instant ; par rapport à demain, don Juan ment effrontément. Demain, il ne songera plus qu'à allonger sa « liste », comme il y songe déjà à vrai dire, et comme Pouchkine y songeait de son côté lui aussi.

Mais revenons aux sources. Bien plus qu'au don Juan rêvé par Hoffmann, le don Juan de Pouchkine ressemble d'une part aux polissons que Pouchkine avait connus, fréquentés et imités au cercle de la « Lampe verte », et à cet Alexis Wulf dont on trouvera le portrait dans le *Pouchkine* de M. Troyat, d'autre part aux roués classiques des littératures italienne, anglaise ou française (Casanova, Lovelace, Valmont, Faublas).

Ce n'est qu'épisodiquement, en tout cas, que le don Juan de Pouchkine nous fait songer à l'aventurier de Louvet de Couvray, à ce Faublas avec lequel il n'a guère en commun que le piquant des aventures, l'absence de scrupules et la richesse du butin. Non pas que Pouchkine n'ait été dans sa jeunesse un lecteur assidu des *Amours du chevalier de Faublas*, qui avaient été traduits en russe de 1792 à 1796, mais qu'il lisait naturellement en français. Dans *Eugène Oniéguine*, il a croqué au passage la silhouette d'un « disciple vieilli de Faublas » ; et, dans les variantes du même poème, on trouve encore une allusion à « un gommeux important », à « un Faublas à l'esprit de système ». Néanmoins, il faut convenir que dans son étoffe psychologique le don Juan de Pouchkine

est un tout autre homme que le terme et l'insignifiant Faublas, qui peut passer à bien plus juste titre pour le prototype du don Juan de Byron.

Mais il ressemble bien davantage au Valmont de Choderlos de Laclos. Valmont, en effet, n'est pas seulement un bellâtre dans les bras duquel toutes les femmes accourent ; il veut du choix ; il lui faut des victoires qui ne soient pas à la portée du premier venu ; il cherche la difficulté ; il n'est satisfait que si, pour emporter un cœur, il a dû surmonter des obstacles qui eussent arrêté tout autre. Si, parlant de l'une de ses conquêtes, il dit : « vingt autres y peuvent réussir comme moi », il ajoute, dans la circonstance particulière où Laclos le dépeint : « Il n'en est pas ainsi de l'entreprise qui m'occupe ; son succès m'assure autant de gloire que de plaisir ». Mme de Merteuil est donc fondée à lui dire : « Je reconnais bien là votre mauvaise tête qui ne sait désirer que ce qu'elle croit ne pas pouvoir obtenir ». Valmont est un éminent stratège de l'amour. Parlant de la plus difficile de ses entreprises, il écrit à sa confidente : « C'est une victoire complète, achetée par une campagne pénible, et décidée par de savantes manœuvres. Jugez-moi donc comme Turenne et Frédéric. J'ai forcé à combattre l'ennemi qui ne voulait que temporiser ; je me suis donné, par de savantes manœuvres, le choix du terrain et celui des dispositions ; j'ai su inspirer la sécurité à l'ennemi, pour le joindre plus facilement dans sa retraite etc. »... On reconnaît bien là pour partie l'état d'esprit du don Juan de Pouchkine, amateur de victoires difficiles ou même pour tout autre désespérées, avec cette différence cependant que don Juan se passe de toute feinte et de toute temporisation. Il emporte les places d'assaut, par des attaques frontales menées avec une furia que nous appellerions méridionale si nous ne savions qu'elle représente l'idéal de Pouchkine lui-même.

En effet, si, quand on connaît toutes les sources biographiques ou livresques que nous venons de passer en revue, on commence à comprendre la genèse du don Juan de Pouchkine, on ne trouve en réalité la solution complète du problème qu'en pénétrant dans le laboratoire intérieur où s'est définitivement fixée la conception du personnage, nous voulons dire dans l'âme même de l'auteur.

Don Juan incarne cette partie de l'âme de Pouchkine qui demeurait malgré tout attachée au romantisme et à la révolte, en d'autres termes tout ce qui en lui n'avait pas encore été surmonté de son nihilisme de 1820, nous pourrions dire son *oniéguinisme.* L'autre partie de son âme était représentée par ses aspirations à

un repos plus ou moins conformiste. En effet, comme tant d'autres grands esprits de son temps, Pouchkine restait partagé entre le romantisme et le réalisme, entre les acceptations du bon sens et l'émancipation totale des tendances individuelles, entre la morale traditionnelle et cet impérialisme vital de l'individu qui tend toujours plus ou moins franchement à s'affranchir du joug des commandements collectifs. Entre ces deux pôles opposés de sa vie morale, il a toujours en vain cherché une forme d'équilibre. Comme notre Vigny, il aurait volontiers demandé :

> ... Pourquoi nul sentier entre deux larges voies,
> Entre l'ennui du calme et des paisibles joies
> Et la rage sans fin des vagues passions,
> Entre la léthargie et les convulsions ?...

Lui qui a campé tant de révoltés, il avait toujours donné tort au héros byronien. Aleko (*Les Tsyganes*) avait été blâmé au nom de la loi du clan, comme Mazeppa (*Poltava*) au nom des desseins politiques de Pierre, comme Oniéguine au nom des impératifs de la vie sociale, comme un autre Eugène le sera bientôt au nom de l'impératif national (*Le cavalier d'airain*), incarné une fois encore dans la personne de Pierre le Grand. Cependant, Pouchkine ne réussit jamais à dompter en lui cet autre lui-même, le révolté, qui ressurgira bientôt en Lermontov et en son Pétchorine. Eh bien, à notre sens, son don Juan représente, en 1830 encore, une résurrection chez Pouchkine de la révolte romantique. Don Juan se révolte contre la loi morale et la loi sociale. Il finira par succomber comme tous les révoltés de Pouchkine, mais cette fois au lieu de s'effondrer pitoyablement comme Aleko, au lieu de fuir comme Mazeppa, au lieu de s'incliner comme Oniéguine, don Juan tombe en plein défi, en pleine gloire, en plein triomphe ; il succombe, mais il ne capitule point.

Or, ce n'est point un hasard si Pouchkine a cédé au charme de la révolte, non seulement pendant son exil dans le Sud, mais plus ou moins jusqu'au bout de son existence (sa mort même n'est-elle d'ailleurs pas celle d'un révolté ?). Sans doute, il n'est pas essentiellement un révolté. Il est animé d'un très vif sentiment de l'ordre, non seulement en ce qui concerne les règles littéraires, mais au cœur même de ses idées essentielles. Pouchkine avait du bon sens, le sentiment de la solidarité nationale, il comprenait la loi du plus fort, il faisait sa cour à Nicolas, il portait sa tenue de kammerjunker, il accepta plus ou moins les contraintes du mariage, il savait au besoin baisser le front devant certaines gran-

deurs de convention. Mais il avait de la peine à contenir les mouvements de révolte qui le secouaient à tout instant, le laissant pantelant et meurtri. Comment ne pas voir dans son don Juan, à la veille même de son mariage, l'expression de sa révolte intime contre les lois que la société impose à l'amour ?

Pouchkine, comme chacun sait, se distinguait par un tempérament érotique impérieux, et, en dépit de ses nombreux succès, médiocrement satisfait. Sa « liste de don Juan » (son *donjuanski spisok*) contient, pour qui l'analyse à fond, autant d'aveux de défaites que de bulletins de victoires. La plupart de ses amours ont été des amours rentrées. Nul doute que, dans son for intérieur, cette situation ne l'ait rendu positivement furieux. Une œuvre d'art est souvent le témoignage ou l'écho d'un rêve avorté de l'artiste. Auprès de Nathalie Gontcharov elle-même, le poète n'avait pas joui du triomphe qu'il avait cru pouvoir espérer. Son don Juan représente en grande partie ce qu'il aurait voulu être, mais qu'il n'avait pas réussi à être. Cela explique la conception si originale du personnage ; cela explique aussi que, dans l'ensemble, il garde un attrait, un charme sympathique. Pouchkine nous a présenté un don Juan séduisant et charmant, parce que ce don Juan était en vérité une partie de lui-même.

Depuis longtemps, Pouchkine était préoccupé par les problèmes de la stratégie amoureuse. Il s'en était entretenu avec Alexis Wulf, et sans doute avec beaucoup d'autres. Dans les strophes 10 à 12 du premier chapitre d'*Eugène Oniéguine*, il en avait détaillé avec complaisance les manœuvres dans un morceau de bravoure qui a peut-être eu pour point de départ la tirade de Villiers que nous avons citée plus haut. Mais n'est-ce pas en même temps sa révolte contre les lois que la société impose à l'amour qui l'a rendu si sévère pour les femmes dans le personnage de doña Anna ? Il suffit de lire attentivement la fin de sa pièce pour voir comme doña Anna reste, sous son costume brillant d'élégante Madrilène, soumise en réalité aux impératifs élémentaires de la chair et du sexe. Il faut voir comment, veuve depuis relativement peu de temps, elle se jette dans les filets que lui tend le meurtrier avoué de son époux, comment, en quelques minutes, après avoir refusé d'admettre que c'est bien don Juan qu'elle a en face d'elle, elle se résigne à l'évidence, s'inquiète maternellement du sort de don Juan, se laisse fixer par lui un nouveau rendez-vous chez elle, enfin lui donne un baiser avant qu'il ne parte. La Matrone d'Ephèse elle-même allait moins vite en affaires ; et elle ne se trouvait pas en présence du meurtrier de son mari.

Tout ce qui précède nous amène à conclure que Pouchkine a fait preuve d'autant d'originalité dans la conception du caractère de son don Juan que dans l'invention des données qui composent l'action de sa pièce. Traitant un sujet traditionnel par excellence, Pouchkine n'en a pas moins tiré une œuvre fortement personnelle et puissamment originale.

Il y a certes quelques éléments de tradition, il y a çà et là des imitations et des réminiscences, mais les situations sont inventées, et le portrait de don Juan — comme celui de doña Anna — sont bien des créations authentiquement pouchkiniennes.

Les emprunts sont magistralement assimilés ; rien ne permettrait de les deviner si la recherche érudite ne les avait pas identifiés et localisés. Une phrase de Benjamin Constant devient du pur Pouchkine dans la bouche d'un Espagnol du XVIe siècle : en vain chercherait-on la trace d'une couture. C'est que Pouchkine possédait un don d'assimilation extraordinaire : ses emprunts ne se distinguent plus de sa propre substance.

Cette constatation se vérifierait à propos des autres emprunts de Pouchkine dans ses autres ouvrages. Il faut voir comment, dans *Poltava*, il a su amalgamer divers métaux dans le bronze de son vers : tant de réminiscences de Voltaire, de Bantych-Kamenski, de Ryléïev subissent sans résistance la loi de sa personnalité créatrice ; il n'y a pas de solution de continuité, pas une paille. Peut-être a-t-il un peu moins bien triomphé du poids de l'histoire dans *Boris Godounov* ; du moins a-t-il fait, là encore, quelque chose qui n'est pas un pur reflet de Karamzine, quelque chose qui lui appartient en propre, même en dehors de la mise en œuvre artistique et de la facture de ses vers.

Tel est bien le caractère des grands créateurs. Ce n'est pas dans la *Revue de littérature comparée* qu'on est tenu d'en apporter la démonstration.

Charles CORBET.

NIÉGOCH ET LES FRANÇAIS

En 1813, l'année où naquit Niégoch, les Monténégrins reprenaient la lutte contre les troupes françaises du maréchal Marmont qui occupaient, après la paix de Tilsit, toute la Dalmatie, y compris les Bouches de Cattaro. Après une trêve intermittente de six ans, ils entraient de nouveau en guerre aux côtés des Russes et sous la conduite de l'archevêque Pierre Ier Pétrovitch, oncle de notre poète. Dans le dixième et dernier chant de son poème de jeunesse la *Svobodiyada* (*Hymne à la liberté*), Niégoch relate tous ces combats sanglants à la suite desquels les fils des Montagnes Noires, en vertu de l'accord conclu entre les Russes et les Autrichiens, furent forcés de se retirer dans leurs étroites frontières. Tout en rendant hommage au courage et à l'expérience militaire des Français et de leurs généraux, dont les noms sont accompagnés d'épithètes élogieuses, le poète s'en prend violemment à Napoléon qu'il qualifie de « fléau du monde » et « d'esprit d'Attila ». Dix ans après la *Svobodiyada*, qui est de 1835, il malmène de nouveau le grand capitaine dans son poème philosophique et religieux la *Loutcha Mikrokozma (Le rayon du microcosme)*. Défigurant par anagramme son nom, comme ceux d'Alexandre le Grand et de César, il en fait Noélopan, un des lieutenants de Satan dans sa lutte contre Dieu.

Niégoch était le chef d'un peuple guerrier qui aimait la gloire militaire, et son attitude à l'égard de l'empereur des Français pourrait paraître inconséquente, surtout quand on sait par les témoignages d'un voyageur allemand, J. G. Kohl, et d'un savant anglais, A. A. Paton, qu'il avait le portrait de Napoléon dans son cabinet de travail. Mais la contradiction n'est qu'apparente. Homme d'action, issu d'une souche de montagnards, il devait envier le génie militaire du grand Corse ; homme d'imagination, sensible au merveilleux, il savait admirer son sort exceptionnel. Cependant, pour l'auteur de la *Svobodiyada*, Napoléon était

l'ennemi des Monténégrins et, pour le poète de la *Loutcha*, il personnifiait l'esprit satanique et destructeur. Plus tard, quand il s'agira de glorifier le chef de l'insurrection serbe Karageorges, dans la dédicace du *Gorski Viyénats (Les lauriers de la montagne)*, l'œuvre maîtresse du poète et le chef-d'œuvre de la littérature serbe, Napoléon deviendra le premier des huit génies militaires dont le XIXe siècle s'enorgueillit « sur tous les autres siècles ». Dans le monologue de Danilo, Niégoch rappelle le mérite immortel de la France, qui a arrêté sous Charles Martel l'inondation de la mer arabe.

Si l'on passe des fictions poétiques de Niégoch à ses actes publics et si l'on examine ses relations extérieures, on ne peut trouver qu'un seul de ses gestes qui trahisse ses sentiments à l'égard de la France. Le protectorat russe pesait lourdement au prince-évêque du Monténégro. Sa fierté souffrait des ordres reçus de Saint-Pétersbourg par l'intermédiaire de Gaguitch, simple consul à Raguse. Fait évêque, en 1833, dans la capitale russe, il était obligé, trois ans après, d'y aller quémander et se justifier des accusations de ses adversaires politiques. Il part vers la fin de 1836 pour informer le tzar Nicolas Ier de la situation de son pays, et il s'arrête à Vienne pour préparer son voyage. Le prince Gortchakof, alors ambassadeur de Russie par intérim, le présente à Metternich, qui découvre en lui des qualités supérieures mais le trouve enclin aux idées libérales, lisons révolutionnaires, et le fait surveiller. La princesse Metternich, qui le reçoit à dîner, est frappée de sa taille de géant et remarque son peu de souci pour les affaires ecclésiastiques. L'intérêt qu'il éveille, pour ne pas dire l'accueil bienveillant qu'il reçoit chez le chancelier autrichien, ne l'avance pas beaucoup dans ses affaires politiques. Comme l'ambassadeur russe lui conseille de rentrer dans son pays, le tzar ayant refusé de le recevoir, il s'adresse à Metternich et lui demande un passeport pour Paris. Après avoir essuyé un nouveau refus, il s'adresse directement à l'ambassadeur français pour un visa d'entrée en France. Mais soupçonnant une nouvelle orientation politique de Niégoch, craignant surtout la contagion des idées libérales, les Russes, aidés par Metternich, contrecarrent sa décision d'aller en France et lui permettent finalement de se rendre en Russie et d'y plaider la cause de son pays.

Si Niégoch n'a pu réaliser son dessein de voir la France, il a réussi du moins à apprendre le français et à s'initier aux idées et aux sentiments de quelques grands écrivains de cette langue. Les prédécesseurs de Niégoch à l'archevêché de Cettigné étaient

déjà des gens relativement cultivés. Cela vaut surtout pour son oncle, son bienfaiteur, Pierre Ier, grande figure morale et politique, qui produisait une très forte impression sur ses interlocuteurs. Il parlait plusieurs langues étrangères et avait une petite bibliothèque d'où les ouvrages profanes n'étaient pas exclus ; on y peut voir encore aujourd'hui l'*Éloge de la folie* d'Érasme, dans l'édition française d'Amsterdam de 1738. En 1830, le neveu hérita de toutes les charges de son oncle et aussi de ses livres ; ceux-ci lui furent sans doute plus chers que les trésors du monastère et la crosse d'évêque.

A cette date, quand il prit, à l'âge de dix-sept ans, le gouvernement de son petit pays, Niégoch avait à peine commencé son instruction, et encore d'une manière fantaisiste, sous la direction d'un romantique impénitent, personnage bizarre, le poète Sima Miloutinovitch. C'est, nous l'avons vu, au cours de son premier voyage en Russie, en 1833, qu'il fut fait évêque à l'âge de vingt ans, contre le droit canon, en présence du tzar Nicolas Ier. Ce voyage lui permit d'approfondir le russe, qu'il avait déjà étudié à Cettigné, et aussi de constater la place très importante tenue par le français dans la vie intellectuelle et mondaine de Saint-Pétersbourg. Au retour, Niégoch s'arrête à Vienne et à Trieste. Dans cette dernière ville, où il séjourna à plusieurs reprises, il y avait à cette époque une importante colonie serbe comptant plusieurs intellectuels, avec lesquels Niégoch entretenait des relations assidues. L'un d'eux, l'instituteur Vladisavliévitch, nous apprend dans une lettre que Niégoch, au retour de Saint-Pétersbourg, s'était promis d'apprendre le français avant de se rendre de nouveau en Russie et qu'il allait lui envoyer un professeur à Cettigné. Des circonstances que nous ignorons ne permirent pas la réalisation de ce projet.

Niégoch fut obligé, trois ans après, de partir de nouveau pour la Russie sans avoir acquis en français les connaissances qu'il eût désirées. Peut-être en avait-il appris en autodidacte quelques rudiments. On a trouvé dans sa bibliothèque la première grammaire de la langue française à l'usage des Serbes, faite par Joachim Vouyitch et imprimée à Bude en 1805, et une *Grammaire française* de M. Sokolovsky (Moscou, 1808), ainsi qu'un *Dictionnaire français-russe* (Saint-Pétersbourg, 1786). Le second séjour de Niégoch en Russie, qui s'annonçait si mal, comme on l'a vu, et qui a duré six mois, a rapporté à son pays des profits substantiels et encouragé le poète dans ses travaux personnels. Il n'attendit pas son arrivée à Cettigné pour se faire de nouveau élève. C'est à

Trieste, en 1837, au retour de Saint-Pétersbourg, qu'on lui trouva un professeur et qu'il prit avec lui quelques leçons de français. Ce professeur, un Français, dut lui plaire puisqu'il finit par l'engager à venir quelques mois plus tard à Cettigné en qualité de son précepteur.

L'arrivée à Cettigné de M. Antide Geaume — c'est le nom du précepteur — est un épisode curieux de la vie de Niégoch. On vient de trouver dans les archives de Zara, siège du gouvernement civil et militaire autrichien, un dossier numériquement important concernant cet événement : les autorités impériales s'étaient alarmées au simple départ d'un étranger se rendant auprès de l'évêque du Monténégro. Mais, malgré une avalanche de paperasses que provoquèrent le voyage et le séjour de M. Geaume et de sa femme à Cettigné, nous sommes privés de renseignements essentiels sur ce personnage. D'après certains rapports, c'était un ancien militaire en demi-solde, originaire de Tarascon ; il était venu, après bien des avatars, à Trieste, sur l'initiative du consul de France, M. Levasseur, successeur de Stendhal à ce poste, et il s'y était marié. Son ancien camarade de guerre l'employait comme copiste au consulat, mais il donnait aussi des leçons de français ; sa femme, fille d'un restaurateur originaire de Lioubliana, était cultivée et parlait plusieurs langues. M. Geaume est arrivé à Cettigné au début de l'année 1838 et il y resta jusqu'au mois de juin de l'année suivante. Le dessein primitif de Niégoch était de le retenir près de lui pendant deux ans, temps qu'il jugeait suffisant pour apprendre le français, mais, la main forcée probablement par les intrigues autrichiennes, il dut le congédier avant le terme primitivement fixé. M. Geaume, recommandé par l'évêque du Monténégro, partit pour Saint-Pétersbourg où il passa un examen de professorat et obtint, par la suite, un poste de professeur de français dans une école de Kiev. Contrairement aux accusations de la police autrichienne qui en a fait un espion d'envergure internationale, tout porte à croire que M. Geaume était un de ces braves Français qui, n'ayant pas de titres universitaires, sont obligés de rester à l'étranger comme pionniers de la langue et de la civilisation françaises.

De nombreux témoins s'accordent pour nous dire que Niégoch avait appris très bien le français. C'était probablement la langue étrangère qu'il parlait le mieux. Nous savons par Lioubomir Nénadovitch, cet Eckermann peu méthodique mais enthousiaste de notre poète, que dans les salons de Naples, où il traînait sa maladie incurable, Niégoch brillait par sa conversation. De temps

en temps, pour rendre mieux sa pensée, il intercalait quelques mots italiens dans ses phrases françaises. Le sujet préféré de ses tirades, c'était son pays et le sort de son peuple. Il charmait ses interlocuteurs étrangers par la chaleur de ses sentiments patriotiques et le pittoresque de ses récits. Les visiteurs de Cettigné nous disent aussi qu'il faisait volontiers un tour d'horizon politique et qu'il n'évitait pas de parler littérature. Le roi de Saxe Frédéric-Auguste II, venu au printemps de 1838 en botaniste dans les Montagnes Noires, et ne se doutant pas des talents poétiques de son amphitryon, malgré les vers qu'il en avait reçus, note un peu ironiquement que Niégoch avait étalé devant lui des connaissances de la littérature française allant même jusqu'à Hugo.

Nous savons par d'autres témoignages que Niégoch aimait parler d'Homère et avait l'habitude de lui comparer la littérature épique de son peuple. Son goût pour l'*Iliade* est tout à fait naturel. Nous croyons que la conception du *Gorski Viyénats* ou plutôt l'idée de Niégoch de synthétiser poétiquement dans une œuvre unique toute la vie de son peuple doit quelque chose à l'exemple du poème grec [1].

Ses appréciations sur les autres sommités de la littérature mondiale nous manquent, si nous exceptons la dédicace à Pouchkine placée devant *Ogledalo srpsko (Miroir serbe)*, poésie aussi vague qu'enthousiaste et éloquente. On sait pourtant, par d'autres témoignages, qu'il savait porter des jugements originaux et faire des généralisations intéressantes. Un Italien, Francesco Carrara, nous apprend, entre autres choses, que Niégoch rassemblait tout ce qu'on avait imprimé sur son pays et qu'il était offusqué surtout par les reportages de certains Allemands. A l'un d'eux il a exprimé ainsi son opinion sur certaines publications des voyageurs étrangers : les Anglais examinent toutes choses avec attention et décrivent fidèlement tout si on ne les trompe pas ; les Français jettent un coup d'œil rapide et juste, dans la plupart des cas, mais quelquefois ils voient de côté et poétisent beaucoup ; les Allemands, ajouta-t-il carrément, sont contents d'écrire un gros livre, même s'ils sont obligés de copier les autres, et ils sont capables de recueillir des fables, en les payant, pour dire quelque chose de nouveau sur l'archevêque du Monténégro.

L'opinion assez favorable de Niégoch sur les voyageurs français

1. Le *Gorski Viyénats* a été traduit en français, en 1917, par une Serbe, Divna Vékovitch, sous le titre *Les lauriers de la montagne*, préface de Henri de Régnier, éd. Berger-Levrault. Malheureusement, cette version ne donne qu'une idée assez faible de la vigueur de pensée et de la beauté du langage poétique de Niégoch.

peut étonner ceux qui connaissent sa susceptibilité dans tout ce qui touche son pays, car il a été assez vexé, paraît-il, par les racontars de l'un d'eux. Un fervent de Niégoch, D. Vuksan, a trouvé dans le numéro du 16 septembre 1845 du journal l'*Écho français*, auquel on était abonné à Cettigné, un feuilleton intitulé *Excursion dans le Monténégro. De Raguse à Piperi*, sous la signature d'un certain Stanislas Bellanger [1].

Cet article provoqua une réaction assez violente de la part du prince-évêque de Cettigné, si l'on en juge d'après la copie d'une de ses lettres. L'auteur du feuilleton, selon toutes les apparences, s'est contenté de passer quelques jours à Raguse, en inventant une histoire de voyage abracadabrante tant pour se faire valoir que pour amuser ses lecteurs. Lioubomir Nénadovitch est venu ensuite compliquer cette affaire en racontant, dans ses *Lettres d'Italie*, puis dans une lettre privée, que Niégoch, pendant son séjour à Naples, a dicté en français une géographie et une histoire de son pays à un avocat napolitain connaissant bien le français et nommé Giuseppe Casa. Ce manuscrit était destiné, d'après lui, à un écrivain français, nommé Bellanger, qui s'était enthousiasmé pour le Monténégro et voulait écrire son histoire. Nénadovitch brouille tout, mais n'invente pas tout. A-t-il confondu simplement le nom de Bellanger de qui Niégoch se serait plaint et celui d'un autre Français auquel était destiné le manuscrit de Naples ? C'est un point qu'on ne pourrait élucider qu'à Paris, en cherchant dans les journaux français de l'époque les traces d'un démenti, ou d'une histoire du Monténégro faite en français par Niégoch.

Revenons maintenant à la littérature. Quels sont les auteurs français, en dehors des voyageurs plus ou moins obscurs, que Niégoch aurait lus et dont il aurait pu s'inspirer dans son œuvre poétique ? Ici on doit recourir à des témoignages directs ou indirects. Commençons par les premiers. Un de ses contemporains qui l'a abordé, Vouk Vrtchévitch, relate que l'élève de Geaume avait fait tellement de progrès en français avec son précepteur qu'il « traduisait en notre langue sans difficulté les œuvres de Voltaire ». Il ne s'agit pas, bien entendu, d'une traduction destinée à être imprimée, mais d'un exercice purement scolaire. La prose limpide de l'auteur de *Candide* est un texte excellent même pour un évêque.

1. Voir dans la revue *Zapisi (Notes)*, Cettigné, 1936, avril, pp. 193-201.

Mais ce n'est pas tout. Niégoch avait, paraît-il, dans sa bibliothèque une édition de la *Henriade*. L'auteur du *Gorski Viyénats*, dont le thème principal est l'extermination des mahométans monténégrins la veille de Noël, aurait pu être intéressé par le sujet d'une épopée qui relate une lutte religieuse et fratricide, en particulier le massacre de la Saint-Barthélemy, mais nous ne croyons pas qu'il ait pu goûter ses vers froids et monotones. L'esprit ironique et corrosif de Voltaire n'était pas fait d'ailleurs pour charmer notre poète. Bien qu'on ne puisse le taxer de fanatisme religieux et que ses conceptions du monde et de l'homme ne soient pas d'une orthodoxie à toute épreuve, Niégoch n'aimait pas les écrivains qui affichaient l'irrespect de l'église et des choses divines. On connaît l'attaque violente et injuste qu'il a dirigée contre le plus grand représentant des idées éclairées chez les Serbes du XVIIIe siècle, Dositey Obradovitch.

Voltaire est le plus ancien écrivain français qu'on ait mentionné à propos de Niégoch. La littérature antérieure lui était-elle fermée ? Peut-être connaissait-il par fragments, et imparfaitement sans doute, quelques auteurs de l'époque classique. Comme tous les grands romantiques, surtout en dehors de la France, il n'a pas dû être particulièrement attiré par le XVIIe siècle français. Le XVIe siècle au contraire l'aurait intéressé davantage. Il n'est pas difficile d'imaginer avec quelle passion il aurait lu les *Discours* de Ronsard ou les *Tragiques* de d'Aubigné, ces œuvres « engagées » et vigoureuses. Aurait-il goûté Montaigne ? Nous avons même le droit de nous demander s'il n'a pas lu les *Essais*. Certes, une coïncidence d'idée ou même d'expression entre deux auteurs ne prouve pas nécessairement qu'il y ait un rapport direct entre eux. Pourtant, une pensée imagée de Niégoch semble bien être empruntée au moraliste français. Niégoch a écrit sur un bout de journal, devant Lioubomir Nénadovitch, le distique suivant :

> Partout chez nous l'épi vide
> lève haut sa tête.

Dans les *Essais* (II, 12) cette idée est exprimée par une comparaison plus longue et plus pittoresque : « Il est advenu aux gens véritablement sçavans ce qui advient aux espics de bled : ils vont s'eslevant et se haussant, la teste droite et fiere, tant qu'ils sont vuides ; mais, quand ils sont pleins et grossis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier et à baisser les cornes ». Niégoch aurait pu lire Montaigne dans la traduction russe du

XVIIIe siècle, à défaut d'un original français, mais il aurait pu trouver également l'image de son distique dans Plutarque, cette source inépuisable de l'auteur des *Essais*.

Le scepticisme philosophique et moral de Montaigne n'aurait pourtant pu ébranler les convictions de Niégoch dont l'esprit était tout tendu vers certaines vérités d'ordre général. Cela n'empêche qu'il eût pu trouver les développements de l'auteur français bien séduisants et qu'il eût pu accepter, provisoirement tout au moins, quelques-uns de ses postulats. En tout cas, ces deux grands esprits se rencontrent quelquefois. Ils doutent semblablement de toutes les théories philosophiques existantes. Montaigne passe en revue toutes les sectes philosophiques de l'antiquité pour arriver à la conclusion qu'elles n'établissent aucune vérité stable. Niégoch a procédé de même pour arriver à la même conclusion dans la strophe de la *Loutcha* qui commence ainsi :

C'est avec attention que les sages de la terre
ont été interrogés par moi sur le sort de l'homme (v. 60 et suiv.).

Montaigne démontre longuement dans l'*Apologie de Raymond Sebond* que nos sens ne sont pas des outils bien sûrs et qu'ils trompent notre entendement pour être trompés par lui à leur tour. Puis, il donne raison à ceux qui comparent la vie à un songe, et ajoute : « Nostre raison et nostre âme, recevant les fantaisies et opinions qui lui naissent en dormant, et authorisant les actions de nos songes de pareille approbation qu'elle faict celles du jour, pourquoi ne mettrions nous en doubte si nostre penser, nostre agir n'est pas un autre songer, et nostre veiller quelque espèce de dormir ». La même idée est exprimée par Niégoch dans des raccourcis saisissants :

Est-il vrai que c'est ainsi,
ou bien nos propres yeux nous trompent-ils (*G. V.*, v. 2296-7).
Est-ce que le veiller est plus trouble que le sommeil ? (*G. V.*, v. 2332).

ou bien la strophe de la *Loutcha* qui commence :

L'homme dort d'un sommeil lourd (v. 71).
. . . . . .

Pour abaisser l'homme, Montaigne essaye de prouver, par de nombreux exemples, qu'il est souvent inférieur aux animaux. Ravalant les qualités morales de l'homme, Niégoch conclut :

Ceci abaisse l'homme au dessous de l'animal (*Ibid.*, v. 89).

puis se ressaisit et ajoute :

Mais la raison le met de pair avec les immortels ! (*Ibid.*, v. 90).

C'est que Niégoch était un spiritualiste et un croyant plus ferme que Montaigne. La profession de foi catholique de celui-ci terminant un peu brusquement l'*Apologie* a l'air d'un pis-aller, on est même tenté de dire : d'un paratonnerre contre les accusations éventuelles d'hérésie.

On a essayé, un peu lourdement, de faire de Niégoch un précurseur de Darwin. Dans une étude antérieure [1], j'ai réagi contre cette sorte de rapprochements, en cherchant à prouver que le grand naturaliste français Buffon, qui par certaines de ses vues devança Darwin, fut en réalité un précurseur ou plutôt un inspirateur de Niégoch. Comme d'autres grands romantiques, l'auteur de la *Loutcha* s'était fait une conception non seulement de l'homme mais de toute la nature vivante et avait élaboré une cosmogonie plus ou moins précise mais très poétique. Le solitaire de Cettigné a réfléchi beaucoup au sort de l'homme et il a contemplé souvent l'univers, surtout la voûte céleste, si bleue et si scintillante quand on la regarde, les nuits d'été, du mont Lovtchen ou de la petite plaine qui abritait la résidence épiscopale. Niégoch ne se contentait pas de regarder et d'admirer ; il était avide de savoir et voulait connaître les lois de l'univers. Rien n'était si propre à exciter sa soif, à aiguiser sa curiosité, tout en flattant son sens du beau et du sublime, que la lecture des grandes créations poétiques et philosophiques. On a compté depuis longtemps la *Divine Comédie* et le *Paradis perdu* parmi les grands livres qui ont laissé des traces dans la *Loutcha* ; il faut y ajouter aussi l'*Histoire naturelle* de Buffon. Niégoch avait dans sa bibliothèque trois exemplaires des œuvres de l'écrivain français, dont deux en version russe et une édition complète, de 1848, en français. Cette somme scientifique du XVIIIe siècle était donc en honneur au monastère des évêques monténégrins. Rien d'étonnant à cela. Buffon n'était pas un savant spécialiste, il embrassait toutes les sciences naturelles, et il s'est montré capable de synthèses magnifiques ; styliste de premier ordre, il savait en outre arrondir des périodes harmonieuses et toucher l'imagination du lecteur. Son idole dans les sciences était Newton ; Mme Necker affirme pourtant qu'il lui préférait Milton. Sans y croire tout à fait, Sainte-Beuve trouve qu'il y a en effet

1. *Buffon et Niégoch*, Mélanges Bogdan Popovitch, Belgrade, 1929, pp. 121-137 (en serbe).

beaucoup de parenté entre le génie du naturaliste français et celui du poète anglais [1]. Niégoch aurait-il senti cette parenté en unissant dans son admiration le *Paradis perdu* et l'*Histoire naturelle* ? En tout cas, il s'est inspiré de l'une et de l'autre de ces œuvres.

Les réminiscences du *Paradis perdu* dans la *Loutcha* sont connues depuis longtemps. Partant de l'analogie du sujet, on a même exagéré l'importance de ces emprunts. L'*Histoire naturelle* de Buffon a agi d'une autre manière. Il est inutile de revenir ici sur les détails d'une comparaison déjà faite entre certaines conceptions qu'on retrouve dans Buffon et dans Niégoch. Qu'il nous suffise de répéter qu'en lisant l'ouvrage français, surtout les vues générales de la Nature qui interrompent dans l'*Histoire naturelle* les descriptions des animaux, Niégoch a pu satisfaire son goût des belles images poétiques et des idées synthétiques. Il a pu admirer également dans les éditions russes de Buffon une belle gravure française, qui se trouvait sans doute dans l'original français, représentant six cieux concentriques (rappelons que dans la *Loutcha* les six cieux sont disposés de la même manière) avec des anges volant vers leur Seigneur qui dirige majestueusement la création [2]. Ajoutons que, tout en étant un scientifique, le naturaliste français avait su garder des apparences pieuses et ne choquait pas les sentiments religieux de l'évêque monténégrin.

Niégoch a lu sans doute d'autres grands naturalistes et il a pu arriver, tout seul ou à l'aide de plusieurs savants, à certaines idées ou à la notion de certaines lois générales. C'est pourquoi il serait téméraire de chercher une source précise à tel ou tel passage de son œuvre poétique. Sans avoir formulé une doctrine complète sur ce point, Buffon avait parlé plusieurs fois de cette lutte universelle dans la nature, qui est exprimée d'une manière si forte dans le *Gorski Viyénats*. Or, si nous relisons maintenant ces vers de Niégoch :

> Nature a muni tout d'armes
> contre des forces sans frein,
> contre la nécessité et l'insuffisance ;
> l'épi est défendu par ses piquants,
> les épines abritent les roses ;
> Nature a poli quantité de dents,

1. *Causeries du lundi*, éd. Garnier, t. IV, p. 351.
2. Cette gravure est reproduite dans la *Littérature française* de Bédier, Hazard et Martino, t. II, p. 72, avec cette explication : « Gravure tirée de la « Théorie de la Terre ». On voit que, si elle peut passer pour audacieuse, elle n'a rien de matérialiste ».

a aiguisé quantité de cornes ;
écorces, ailes, vitesse des jambes,
et tous ses nombreux désordres
suivent un ordre établi (v. 2301-2310),

il nous semble que, s'ils rappellent Buffon, ils se rapprochent davantage du passage suivant de Montaigne : « ... toutes les autres creatures, nature les a revestues de coquilles, de gousses, d'escorce, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'escailles, de toison et de soye, selon le besoin de leur estre ; les a armées de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour defendre... » (II, XII). Les lois de la création poétique sont difficiles à saisir, et les rencontres comme celles-ci n'y pourront guère contribuer, mais elles nous aident quelquefois à connaître mieux la formation intellectuelle d'un écrivain.

*
* *

Il est temps de laisser les moralistes et les savants et de passer aux poètes français. On se rappelle que, le roi de Saxe Frédéric-Auguste II nous l'a appris, les connaissances de Niégoch en littérature française allaient jusqu'à V. Hugo. Il a cité en effet en épigraphe à une de ses poésies, *Pirovanié* (*Festin*), deux vers du poème *Hier la nuit d'été qui nous prêtait ses voiles* appartenant aux *Chants du crépuscule*. Dans cette pièce, Niégoch célèbre l'accueil, la beauté et la grâce de la jeune femme d'un commerçant serbe dont il fut l'hôte à Trieste. Le prince-évêque a laissé aussi une poésie d'amour découverte seulement au début de ce siècle dans la Bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg parmi les papiers d'un Russe, E. Kovalevski, qui a approché Niégoch. C'est *Notch scouplia viyéka (Nuit plus chère qu'un siècle)* qui, par sa chaude sensualité et par ses fraîches images, rappelle le *Cantique des cantiques*. Elle porte elle aussi en épigraphe une phrase française dont j'ignore l'origine : « La douceur de l'haleine de cette déesse surpassait tous les parfums de l'Arabie heureuse ». Niégoch avait, paraît-il, une prédilection pour les vers d'amour en français. Mais ne sous-estimait-il pas un peu les autres, lui qui lisait beaucoup les penseurs français ? C'est ce qui ressortirait d'un témoignage de Matiya Ban, si l'on peut toutefois s'y fier sans réserve. Dans un article *Trois rencontres avec l'évêque Radé* [1], le délégué

1. Voir V. LATKOVITCH et N. BANACHÉVITCH, *Savrémenitsi o Niégochou* (*Les contemporains sur Niégoch*), Belgrade, 1951, p. 145.

du gouvernement serbe affirme que Niégoch appréciait surtout les grands poètes russes et anglais, et les imitait, et que les poètes français étaient pour lui trop faciles et trop doux. « Pourtant, une de ses romances amoureuses, qu'il m'a lue, ajoutait-il, était écrite dans l'esprit français le plus exquis ; c'était une véritable perle mais condamnée par l'évêque qu'il était et probablement détruite après sa mort. » Il s'agit sans aucun doute de la poésie qu'on vient de mentionner, mais M. Ban, poète si incolore, n'était pas particulièrement qualifié pour en déterminer le caractère. Il se trompait également au sujet des imitations de Niégoch, car si le poète de la *Loutcha* s'est inspiré de Milton et de Byron, qu'il lisait dans les traductions, il n'a imité aucun des poètes russes qu'il connaissait dans l'original.

Un de ses secrétaires, M. Médakovitch, mieux informé sur ce point que M. Ban, nous renseigne : les poètes préférés de Niégoch étaient Lamartine, Byron, Dante et Pétrarque. Notre poète a donné d'ailleurs la preuve de la sympathie qui l'unissait au poète français en le traduisant et ne traduisant que lui parmi les poètes modernes. Malgré un contre-sens (causé par la confusion entre les mots *élans* et *élus*, provenant peut-être d'une faute d'impression), et malgré quelques périodes un peu heurtées, sa version en vers de l'*Hymne de la nuit* a du cachet. Ce n'est pas le travail pénible d'un versificateur, mais l'œuvre d'un esprit congénère, d'un poète qui a trouvé en autrui ses propres sentiments. Lamartine avait déjà exprimé quelques-unes des idées chères à Niégoch et avait trouvé des accents qui pouvaient toucher un esprit méditatif. Le spiritualisme du poète français, libéré de tout dogmatisme et teinté de déisme et parfois de panthéisme, répondait aux aspirations profondes de l'auteur de la *Loutcha*. Naturellement, les natures des deux poètes étaient différentes, et chacun d'eux a trouvé ses propres accents et a exprimé à sa manière les élans communs à bien des esprits de l'époque.

Avant Niégoch, Lamartine a combattu le « troupeau d'Épicure », mais il a passé sur la doctrine de la métempsychose de Pythagore pour ne retenir de ses théories que celles qui expliquaient la musique des « célestes concerts » par le mouvement des astres. Niégoch a été plus exclusif. Dans une apostrophe fameuse, il réunit les deux philosophes grecs :

> Pythagore et toi, ô Epicure,
> mauvais tyrans de l'âme immortelle (*Loutcha*, v. 151 et suiv.).

Mais, tout en condamnant Pythagore, Niégoch est sensible, lui

aussi, à « la musique céleste », et l'on trouve dans la *Loutcha* « des mondes et des espaces infinis » qui « entonneront une harmonie douce et forte ». Des chercheurs ont voulu trouver dans ce poème des traces de la Cabale ; ils n'ont cependant pas remarqué, sans quoi ils l'auraient relevé, que certains nombres n'y sont peut-être pas choisis au hasard. Le pythagorisme a eu des échos lointains, et M. A. Vaillant n'hésite pas à affirmer, dans un compte rendu, que « les ressemblances sont frappantes » entre les conceptions de Niégoch et la doctrine des Rose-croix russes issue du système de Jacob Boehme [1]. Sans pouvoir me lancer dans l'éclaircissement de cette position, je dirai ici que le nombre *six*, depuis bien longtemps considéré comme un nombre parfait (parce que multiple de *trois*, et total de 1, 2, 3, ses facteurs), joue un certain rôle dans le poème religieux de Niégoch. D'abord, il y a six chants dans la *Loutcha*, et ce n'est qu'au sixième chant qu'apparaît le Rédempteur. Dans la cosmogonie de Niégoch, il y a aussi « six cieux qui tournent » et « six voies lactées » ; après cinq cieux immobiles, le sixième est celui du Seigneur. Il y a encore « six mille cercles lumineux » dans le poème. L'attaque de Niégoch contre Pythagore ne porterait donc pas sur toute sa doctrine ; elle viserait seulement la métempsychose qui ne pouvait pas convenir à ses conceptions spiritualistes sur l'homme.

D'accord avec Lamartine sur Épicure et en partie sur Pythagore, Niégoch se rencontre avec lui sur d'autres points. Le professeur allemand Dr A. Schmaus, dans une étude en serbe [2], a déjà relevé certaines ressemblances entre leurs idées, leurs thèmes et même leur phraséologie. Le passage du poème l'*Homme*, dédié à lord Byron, qui commence ainsi :

> Ici-bas, la douleur à la douleur s'enchaîne,

et contenant ce vers célèbre :

> L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux,

ainsi que celui-ci :

> Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère, —

est pour ainsi dire un résumé poétique par anticipation de la *Loutcha*.

1. *Revue des Études Slaves*, XIX, 1939, p. 175.
2. Dr A. Schmaus, *Loutcha Mikrokozma*, Belgrade, 1927, pp. 54-63.

On a dit récemment, dans une étude sur Niégoch [1], que Lamartine n'a pas donné une image complète et précise de l'Univers, tandis que la cosmogonie de la *Loutcha* serait plus développée et paraîtrait inspirée par des théories scientifiques. L'idée de l'Univers de Niégoch, y affirme-t-on, ne procède pas seulement des vieilles cosmologies et des théories de Buffon, mais aurait des rapports plus ou moins directs avec le système cosmogonique de Kant-Laplace. Sans nier la possibilité de cette filiation (mais encore faudrait-il serrer de plus près la question), on peut seulement ajouter que la poésie de Lamartine contient elle aussi des vues qui s'accordent aussi bien avec les lignes générales du système scientifique de l'époque qu'avec les idées et les images poétiques de Niégoch. Ainsi dans l'*Infini dans les cieux*, écrit en 1828, il y a tout un passage (vers 133-144) qui, avec d'autres vers épars dans différents poèmes des *Méditations (La Prière, Dieu)* et des *Harmonies (Hymne du matin)*, donne une image de l'Univers à laquelle ressemble par certains traits celle de Niégoch.

Sans aller plus loin dans ces rapprochements et sans chercher dans le vocabulaire de Niégoch des expressions qui peuvent rappeler le langage poétique de Lamartine (comme, par exemple, *harmonie, poussière, atome, sphère*, etc.), il est intéressant de relever un procédé stylistique commun aux deux poètes. La *Loutcha* commence par un *da* (« oui ») avec un vocatif et une pensée d'ordre général qui est la conclusion de réflexions inexprimées :

> Oui, à jamais mon cher maître,
> poète serbe illuminé par les cieux,
> le sort de l'homme est un devoir risible,
> la vie de l'homme est un sommeil terrible.

Presque au début du *Gorski Viyénats* (surtout si l'on ôte les quarante-deux premiers vers ajoutés après coup), on trouve un *oui* pareil mais sans vocatif :

> Oui, si tu écrases la tête d'un corps,
> les membres expirent dans les souffrances (v. 47-48).

Il y a même un exemple curieux où ce *oui* est suivi d'une négation :

> Oui, ils ne sont pas si coupables (v. 760).

Ce procédé qu'on trouve au début de l'*Athalie* de Racine et de quelques épîtres de Boileau est souvent employé dans les *Médi-*

1. P. Sliveptchevitch dans le *Recueil des Travaux* de l'Académie serbe des sciences, t. XVII, pp. 177-206.

tations et les *Harmonies*, où Niégoch l'a pu remarquer et adopter ensuite. Par ce *oui* méditatif Lamartine commence le plus souvent un poème ou bien une strophe, ou un passage :

Oui, mon âme se plaît à secouer ses chaînes *(Dieu)*
Oui, ce monde, Seigneur, est vieilli pour ta gloire *(Dieu)*
Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence *(La Prière)*
Oui, sans cesse un monde se noie
dans les feux d'un nouveau soleil *(Hymne du matin)*.

Cependant, et quoique Niégoch fût familier avec Lamartine, le fond de leurs poésies est bien différent. Les *Méditations* et les *Harmonies* baignées de douceur et de mélancolie, avec un rythme mélodieux et parfois traînant, sont inspirées par la confiance et la certitude. Le doute se glisse rarement dans l'esprit du poète, et le sentiment du tragique est absent de sa poésie. Son poème *Le désespoir*, dont le titre primitif fut l'*Ode au malheur*, est une exception dans sa poésie et semble plutôt un exercice littéraire qu'une profession de foi durable. Niégoch a pu le lire et le goûter. Un des vers du *Gorski Viyémats* qui est resté justement célèbre par son accent tragique et par sa concision suggestive :

La terre gémit et les cieux se taisent (u. 630),

rappelle bien ces trois vers, plus délayés, du poète français :

Et la terre, et le ciel, et l'âme, et la matière,
Tout gémit ; et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir.

Le pessimisme de Niégoch n'est rien moins que livresque. Exprimé le plus souvent en un langage concis et imagé, dans un style tantôt clair et éloquent, tantôt elliptique et saccadé, moins ferme dans la *Loutcha* et plus brillant dans le *Gorski Viyénats*, il reflète ses convictions intimes et sa conception originale de l'homme et du monde. Il s'est formé dans les dures conditions de l'existence de son peuple et de sa vie personnelle. Pourtant, ce pessimisme n'est pas désolant et apathique. Il trouve un correctif dans le sentiment de l'honneur et de l'héroïsme, dans la nécessité de la lutte et l'espoir du triomphe. Malgré des différences sensibles, il fait penser parfois au pessimisme d'Alfred de Vigny. S'il a lu *La mort du loup*, publiée en 1843 dans la *Revue des deux Mondes*, Niégoch a dû admirer ce poème du stoïcisme héroïque. Lui qui a écrit :

Les hommes supportent, les femmes se lamentent (*G. V.*, v. 108),

aurait souscrit à la fin du poème français d'où je ne détache que le vers bien connu :

Gémir, pleurer, prier, est également lâche.

P. Popovitch a remarqué il y a longtemps que l'évêque Danilo du *Gorski Viyénats* rappelle le *Moïse* d'Alfred de Vigny. En effet, c'est le même sentiment de solitude dans la grandeur, c'est la même tristesse dans l'accomplissement du devoir. Plus récemment on a trouvé que les vers suivants d'une strophe de la *Loutcha* :

Dans cette vie provisoire et troublée
l'homme ne connaît jamais le bonheur ;
du vrai bonheur, qu'il poursuit sans cesse,
il ne connaît ni mesure ni limite ;
plus il approche du sommet de la gloire,
plus il devient l'ennemi du bonheur (v. 91-96),

font penser aux vers par lesquels le chef du peuple juif exprime sa tristesse solitaire [1]. Je trouve même que les deux vers suivants de *Moïse* :

Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon,

qui sont une comparaison peu banale, ont pu donner naissance à cette métaphore célèbre prononcée par l'évêque Danilo :

O blé vert, penche tes épis,
La moisson est là avant le temps (v. 652-3).

Le blé vert de Danilo, c'est la jeunesse, les enfants du Monténégro qui sont fatalement condamnés à mourir sur le champ de bataille.

On pourrait prolonger encore ces comparaisons et trouver peut-être d'autres réminiscences françaises dans l'œuvre poétique de Niégoch. Ce qui précède est suffisant pour nous prouver que son originalité et sa valeur n'en seraient pas atteintes. On ne se diminue pas dans le commerce avec les grands esprits. Par contre, la compagnie de Montaigne, Voltaire, Buffon, Hugo, Lamartine, Vigny, fait honneur à celui qui l'a su choisir et qui a pu en profiter.

N. Banachévitch.

1. Voir la revue *Jivot i Rad* (Vie et Travail), Belgrade, 1935, nov., pp. 538-41.

NOTES ET DOCUMENTS

ARTHUR RIMBAUD

et l'un de ses commentateurs anglais : Arthur Symons

Il y a dix ans, le 22 janvier 1945, mourait à Wittersham, dans le Kent en Angleterre, un vieil écrivain presque totalement inconnu des jeunes générations : Arthur Symons. Ce solitaire Prométhée de la littérature s'éteignait, oublié d'un monde qui n'avait plus le temps d'accorder son intérêt à un esthète, d'une rare qualité, certes, d'une vaste culture, sans doute, mais d'une sensibilité par trop individuelle : cet épicurien raffiné, qui a été, dans une certaine mesure, le successeur de Walter Pater, portait un culte par trop exclusif à la Beauté et s'est gardé assez rigidement des compromis qui souvent procurent le succès, autant d'impardonnables maladresses dans ce début d'un xxe siècle plus réaliste ! Toujours est-il que la renommée d'Arthur Symons se trouve rétrécie presque partout à la peau de chagrin d'un seul titre de livre : *The Symbolist Movement in Literature*, 1899, dont une seconde édition parut dix ans après, et qui a été reproduit dans ses *Œuvres Complètes*, demeurées inachevées, de 1924. La réputation de Symons mérite en vérité de dépasser la mémoire d'un seul ouvrage, fût-il fameux : c'est à quoi s'applique l'auteur de ces lignes.

Malgré tout, le *Mouvement Symboliste en littérature* a connu à juste titre un grand et long retentissement dans les pays de langue anglaise. M. Ezra Pound, dans une lettre à M. Taupin, où il parle justement de Rimbaud, dit bien qu'il doit à Symons une très grande partie de ce qu'il a connu des poètes français ; et M. T. S. Eliot a avoué : « Je dois une grande dette à M. Symons ; si je n'avais pas lu son livre (sur le Mouvement symboliste), je n'aurais pas entendu parler en 1908 de Laforgue ni de Rimbaud ; je n'aurais probablement pas lu Verlaine, et si je n'avais pas lu Verlaine, je n'aurais pas entendu parler de Corbière. Ainsi, le livre de Symons est un de ceux qui ont affecté le cours de ma vie ». Quand cela ne serait qu'en raison de l'effet de cette œuvre sur deux grands poètes modernes, il convient donc de relire, entre autres chapitres, celui qui était consacré à Rimbaud. Certaines des vues appartiennent à ce « mythe » que dénonce M. Etiemble : *La Vie de*

J. A. Rimbaud de Paterne Berrichon venait de paraître en 1897, et Symons a eu naturellement recours à cette source, comme tous ses contemporains et tant de compilateurs plus tardifs. Mais après les affirmations délirantes de George Moore, publiées en 1891 dans *Impressions and Opinions* (dont ne s'inspire nullement Symons, ainsi que M. Etiemble le laisse entendre), le résumé biographique de quatre pages qu'esquisse notre auteur est déjà un progrès ; et si Arthur Symons donne place à diverses « berrichonneries », il agit en toute bonne foi et n'essaye pas de les utiliser au profit d'une thèse. Bien sûr, il insère Rimbaud dans le *Mouvement symboliste* — qu'il avait tout d'abord pensé intituler le *Mouvement décadent* — mais c'est en vertu de principes bien vagues et bien subjectifs : comment en aurait-il été autrement pour un écrivain anglais de 1899, en révolte contre le réalisme et le matérialisme victoriens ? Ces termes *décadent* et *symboliste* n'étaient pas encore des étiquettes commodes, mais (avec ce décalage dans le temps que produit, pour les idées et les modes françaises, la traversée de la Manche) des mots provoquants, des bannières qu'il y avait quelque courage à brandir. Presque tous ceux qui, malgré leurs différences, avaient été les tenants du mouvement esthétique en Angleterre étaient morts, ou avaient abandonné la cause. Wilde avait sombré irrémédiablement ; lorsqu'à la fin de 1896, le *Savoy* de Symons avait dû cesser de paraître, la presse anglaise ne cacha pas sa joie et annonça que ce qu'elle nommait aussi vaguement que « mythiquement » l'esprit « fin-de-siècle » ou décadent, était, Dieu merci, moribond et ne tarderait pas à disparaître : l'Angleterre se tournait de nouveau vers des idéaux plus virils ! C'est ce moment-là que choisit le poète Symons pour écrire sur des auteurs qui n'avaient peut-être pas tellement de commun dénominateur, disent nos critiques modernes, mais qui étaient peu connus outre-Manche : Nerval, Laforgue et Rimbaud, même unis entre les deux mêmes couvertures d'un livre à Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé, Verlaine, Huysmans et Maeterlinck, avaient ainsi la chance d'être présentés somme toute courageusement et valablement au public anglais de la fin du siècle. MM. Bruce A. Morrissette, Edouard Roditi, et d'autres universitaires n'ont pas eu, ce me semble, la charité de partir du point de vue que pouvait avoir, il y a cinquante-cinq ans un littérateur anglais — alors que *nous* avons fait de tels progrès dans notre conception du poète. Mais avons-nous vraiment avancé ? Relisons M. Etiemble !

Symons voit d'abord en Rimbaud un homme d'action, c'est-à-dire le contraire d'un tempérament d'artiste, et il sait montrer ce que M. François Mauriac a lui aussi récemment exprimé : « [Rimbaud] demeure le seul qui, en même temps qu'il vivait son adolescence, l'ait tout entière exprimée dans un langage réinventé ».

There are certain natures... to whom the work is nothing ; the act of working, everything. Rimbaud was a small, narrow, hard, precipitate nature, which had the will to live, and nothing but the will to live ;

and his verses, and his follies, and his wanderings, and his traffickings were but the breathing of different hours in his days.

That is why he is so swift, definite, and quickly exhausted in vision : why he had his few things to say, each an action with consequences. He invents new ways of saying things, not because he is a learned artist, but because he is burning to say them, and he has none of the hesitations of knowledge. He leaps right over or through the conventions that had been standing in everybody's way ; he has no time to go round, and no respect for trespass-boards, and so he becomes the *enfant terrible* of literature, playing pranks (as in that sonnet of the Vowels), knocking down barriers for the mere amusement of the thing, getting all the possible advantage of his barbarisms in mind and conduct. And so, in life, he is first of all conspicuous as a disorderly liver, a revolter against morals as against prosody, though we may imagine that, in his heart, morals meant as little to him, one way or the other, as prosody...

Symons tente ensuite d'expliquer l'inspiration rimbaldienne :

It is for the absolute that he seeks, always ; the absolute which the great artist, with his careful wisdom, has renounced seeking. And he is content with nothing less ; hence his own contempt for what he has done, after all, so easily ; for what has come to him, perhaps through his impatience, but imperfectly. He is a dreamer in whom dream is swift, hard in outline, coming suddenly and going suddenly, a real thing, but seen in passing. Visions rush past him, he cannot arrest them ; they rush forth from him, he cannot restrain their haste to be gone, as he creates them in the mere indiscriminate idleness of energy. And so this seeker after the absolute leaves but a broken medley of fragments, into each of which he has put a little of his personality, which he is for ever dramatising, by multiplying one facet, so to speak, after another...

Quant à l'apport formel de l'œuvre de Rimbaud, Symons l'estime, ce me semble, avec beaucoup de justesse ; une critique américaine, Miss Ruth Temple, a récemment prétendu que Symons aurait écrit son essai comme s'il n'avait eu de Rimbaud qu'une connaissance de seconde main : ce point de vue me paraît peu raisonnable, et la citation que voici nous convaincra de la compétence et de l'intelligence d'Arthur Symons :

[Rimbaud] brought into French verse something of that " gipsy way of going with nature, as with a woman " ; a very young, very crude, very defiant, and sometimes very masterly sense of just those real things which are too close to us to be seen by most people with any clearness. He could render physical sensation, of the subtlest kind, without making any compromise with language ; forcing language to speak straight, taming it as one would tame a dangerous animal. And he kneaded prose as he kneaded verse, making it a desarticulated, abstract, mathematically lyrical thing. In verse, he pointed the way to certain new splendours, as to certain new *naïvetés*... And, inter-

tangled with what is ingenuous, and with what is splendid, there is a certain irony, which comes into that youthful work as if youth were already reminiscent of itself, so conscious is it that youth is youth, and that youth is passing.

Cette dernière phrase n'est-elle pas comme l'amorce pertinente du sentiment que vient d'exprimer M. François Mauriac :

« Cet Avril trouble », comme l'appelait Barrès, ce bref intervalle de la vie où, si frustrés que nous soyons, nous nous sentons semblables à des dieux, nous nous épuiserons plus tard, lorsque nous aurons été chassés du paradis, à le ressusciter par la musique ou par l'écriture... L'adolescence devient alors l'Eurydice perdue, inspiratrice d'un inconsolable Orphée... L'art seul de Rimbaud ne relève pas du souvenir, il ne se retrouve pas, il écrit directement entre sa seizième et sa vingtième année...

Miss Ruth Temple a tourné en ridicule la conclusion de Symons qui, selon elle, établirait que le *Bateau ivre* est important, car il aurait préparé *Crimen amoris* de Verlaine, et que l'avenir littéraire de Rimbaud a justement été... Verlaine ; elle ajoute que les critiques modernes nient ou renversent ce rapport... En réalité Symons suggérait : « sans le *Bateau ivre* nous n'aurions peut-être jamais eu *Crimen amoris* » — ce qui est différent, et, malgré tout, pas tellement indéfendable ; quant à l'influence de Rimbaud sur Verlaine, nombreux sont ceux qui l'ont depuis établie. Symons avait bien connu Verlaine, et il l'a grandement admiré ; il est donc certain qu'écrivant de Rimbaud il n'a pu s'empêcher d'être marqué par ce que Verlaine lui avait dit de son ami ; mais cette constatation n'enlève pas les nombreux mérites de son étude.

Plusieurs années après cet essai, Symons s'est mis à traduire les poèmes de Rimbaud, dans leur presque totalité ; mais, à ce moment-là, l'écrivain anglais n'était pas normal, et il s'est gardé, lorsqu'il est redevenu lui-même, de publier cette tentative assez peu heureuse ; seul nous importe le fait qu'il se soit intéressé à Rimbaud au point de s'être attelé à la tâche gigantesque de rendre en vers anglais tant de poèmes. Par endroits, dans l'original inédit, j'ai rencontré des tours heureux et de réels élans poétiques, mais assez souvent ternis par des erreurs d'interprétation. Il est vrai que d'autres traducteurs ont publié, avec moins de scrupules, des tentatives aussi infidèles, sans avoir l'excuse d'un don poétique quelconque. Dans le plus profond de lui-même Arthur Symons ne s'est peut-être pas senti beaucoup d'affinités avec Rimbaud ; pourtant, malgré ce manque de sympathie profonde, il a dûment dégagé ce qu'en 1899, il considérait comme valable dans l'œuvre du poète : il l'a servi, somme toute, d'une manière équitable.

Roger Lhombreaud.

STENDHAL LECTEUR DE L' « EDINBURGH REVIEW »

Le 28 septembre 1815, Stendhal écrit à Crozet : « Je lis le numéro 45 d'avril 1814 de l'Edinburgh Review », et il ajoute que cette découverte de la grande revue *whig* « sera une grande époque pour l'histoire » de son esprit. Nous nous proposons simplement de relire ce numéro 45 et de dégager les raisons de cet enthousiasme stendhalien.

Il s'y retrouvait tel qu'en sa pensée. D'abord sa pensée politique. L'article *States and prospects of Europe* exposait avec netteté la liquidation de l'aventure napoléonienne et les problèmes de la Restauration. Il était doux au cœur de Stendhal de voir stigmatiser par la Revue les lâches insultes contre le héros vaincu. Un mois plus tard, il rencontrera Byron dans la loge de Ludovic de Brême et, le 23 octobre, il évoquera devant Hobhouse, respectueusement attentif, les grandes heures de la retraite de Russie. Ainsi, la Revue justifiait sa piété de demi-solde. En même temps, elle n'hésitait pas à célébrer la victoire alliée sur l'ambition, l'esprit de conquête, et là encore, Stendhal se retrouvait. Le 23 mai 1814, à peu près au moment où paraissait le fascicule, ne vantait-il pas à Pauline (*Corr.*, Divan, IV, 293) le livre de Benjamin Constant sur l'*Esprit de conquête* ?

Les pages impressionnantes sur les problèmes et l'avenir de la Restauration durent le frapper bien davantage encore. On y soulignait d'abord la nécessité historique des Bourbons. Non qu'ils fussent populaires. Qui, en France, songeait à eux ? Mais qui mettre à leur place ? — Exactement l'opinion de Stendhal. Car, si, dans sa *Vie de Napoléon*, qui démarque Hobhouse, il raille leur impopularité (« Quel roi, entendis-je demander à mes côtés ? »), sa première réaction — et ses lettres de 1814 en font foi — fut d'adhérer aux actes du Sénat. Ce n'est que postérieurement qu'il adoptera une attitude intransigeante de refus. De toute manière, le jeu des Bourbons ne serait pas facile. La Revue citait, page 15, le mot de Fox que reprendra plus tard A. Dumesnil, dans ses *Mœurs Politiques au XIX*^{e} *siècle* : « A restoration is for the most part the most pernicious of all revolutions ». Saura-t-on imposer et respecter la Charte dans un pays qui, tour à tour, connut « the capricious atrocities of a crazy democracy [...] and the oppressions and miseries of arbitrary power » (page 20). Et la Revue posait en termes stendhaliens le problème constitutionnel en montrant, d'une part, « the necessity of contriving some retarding machinery to break the impulse of the general will, and providing some apparatus for purifying [...] the first runnings of popular spirit and enthusiasm... », et de l'autre, « the value of some regular and efficient control ».

Ardu sur le plan politique, le problème l'est encore plus sur le plan politico-social. Deux dangers opposés attendent la Restauration : une alliance possible entre les forces d'Ancien Régime d'une part, et les Maréchaux et Sénateurs de l'Empire de l'autre. Les éléments les plus

actifs l'emporteraient : alors se réveilleraient les vieux instincts militaires de la nation et le Parlement serait mis en veilleuse — ou bien le fossé se creuserait entre Noblesse et aventuriers de l'Empire (« the active individuals who have fought their way to distinction through scenes of democractic and imperial tyranny »), et la France se diviserait en deux peuples. Mais que pourrait le Roi, appuyé sur la seule Cour, contre la puissance formidable du peuple et de l'armée, des vieux républicains « and all who are either discontended at their lot or impatient of peaceful times ? » Ce dernier danger paraissait plus probable : une révolution emporterait alors le trône. Lignes véritablement prophétiques qui soulignaient la nécessité d'assimiler la Révolution dans toutes ses conséquences politiques et sociales, où se profilait déjà le thème central du *Rouge*.

L'article, malgré ses nuances, se terminait par un véritable éloge de la Révolution, aux accents curieusement beylistes, tant il condamnait l'injustice et l'oppression, « That movement, like all great national movements, was produced by a sense of injustice and oppression ». Pour si terrible que soit une insurrection populaire, « in all cases the radical guilt is in the tyranny which compels the resistance ». Avis aux ultras et aux tories ! Qu'ils comprennent les leçons de la plus gigantesque expérience militaire et politique de tous les temps (this great condensation of experience) « The prodigious advances made by the body of the people, throughout the better part of Europe, in wealth, consideration and intelligence, had rendered the ancient institutions and exclusions of the old continental governments altogether unsuitable to their actual conditions. »

Dans le même sens, la Revue aborde ensuite les problèmes extérieurs. Ce libéralisme éclairé, il fallait, en effet, l'appliquer au Commonwealth européen. Hélas ! que penser du sort de la Pologne et de la Norvège ? Déjà, dans l'article 3 du N° 44, en janvier 1814, la Revue s'indignait des partages de la Pologne. « No one nation, proclamait-elle cette fois, page 40, can be secure in its separate existence, if all the rest do not concur in disavowing the maxims which were acted upon in the partition of Poland. » Cette référence à la Pologne faisait faire à Stendhal un retour sur soi. Dès le 9 janvier 1812, il incitait Pauline à lire la *Pologne* de Rulhière. Et le 14 août 1815, il précise : « Si tu veux voir l'histoire de France écrite d'avance, lis les trois derniers volumes des *Stuarts* de Hume, et la *Pologne* de Rulhière ». Dans cette dernière citation, se marque le passage du plan psychologique au plan politique. Il ne s'agit plus seulement d'étudier la « platitude des hommes » mais d'en observer les conséquences sur l'échiquier gouvernemental. Cette évolution ne fera d'ailleurs que s'accentuer chez Stendhal. En juin 1816, il écrit à Crozet : « L'histoire de Rulhière vaut mieux pour Rulhière, mais la collection de l'Edinburgh Review est bien autrement intéressante et instructive. L'analyste s'efface devant le philosophe politique, l'écrivain de *Rome, Naples et Florence* et des *Pages d'Italie*.

Un autre article, le quatrième, reprenait ce sujet. « Letter from Sir Philip Francis K. B. to Earl Grey, about the transference of Norway. » Le traité qui obligeait le Danemark à céder la Norvège à la Suède, rappelait étrangement, malgré son patelinage, ceux du partage polonais. S'appuyant sur de nombreux passages de Grotius, la Revue rejette avec indignation l'idée de traiter des êtres humains « like flocks of sheep, who must await in silence the decision that sends them to the butcher, or restores them to the shepherd. » S'il n'est pas possible à un peuple de disposer de lui-même en faveur d'une puissance étrangère, il l'est encore moins à un souverain de disposer de son peuple sans le consulter. — Enfin, l'article VI, compte rendu d'une étude sur *The history of Toussaint Louverture*, condamnait la reprise du trafic des esclaves dans les colonies françaises, et se terminait par un appel à Alexandre, « the magnanimous liberator of Europe ». On espérait qu'il rendrait à la Pologne sa liberté et qu'il exterminerait, où qu'ils se trouvassent, les négriers [1].

Voilà donc trois articles qui montraient la liaison entre le libéralisme politique et le respect de la personne humaine. L'austère revue *whig* déblayait la voie pour la chasse au bonheur en faisant de l'équilibre politique et de la liberté les premiers des biens.

La moisson stendhalienne était pour le moins aussi importante sur la question religieuse. L'article II, par exemple, — sur les voyages de Galt de 1809 à 1811 en Sardaigne, Sicile, etc. — expliquait la décadence du catholicisme, plus particulièrement en Sicile [2]. Le manque de lumières, la routine de pratiques superstitieuses ont ruiné l'influence de l'Église, qui, désormais, ne saurait plus tenter les ambitieux :

In Sicily as in other countries, the hierarchy has certainly seen the best of his days. The youth no longer consider the service of the altar as the apprenticeship of fortune, nor the livery of the church as the garb of honour. They shrink at the ridiculous appearance of gowns, cowls and shaven crowns, compared with the elegancies of wordly men... (p. 43).

Réaction exactement inverse de celle du beyliste, de certain évêque d'Agde en particulier... La date du voyage explique la différence : en 1809 le Rouge étouffe le Noir, en attendant d'être vaincu à son tour au séminaire de Besançon. Plus loin d'ailleurs, mais directement, cette fois, la Revue se retrouve avec Stendhal. Elle dénonce la collusion du trône et de l'autel : les tories d'Angleterre ne regrettent-ils pas la

1. Cette admiration de la Revue pour Alexandre, n'est-elle pas, elle aussi, une attitude stendhalienne ? Est-il besoin de rappeler la dédicace de l'*Histoire de la Peinture*, et cette déclaration du 28 septembre 1816 à Crozet : « if the old jesuit goes till 82, I prefer to go as a professor in Russia ». (*Corresp.*, éd. du Divan, IV, 375).

2. Même opinion chez le chevalier de Cussy, qui, en mai 1847, de passage en Sicile, écrit : « Beaucoup de prêtres, des églises fort belles, des autels en plein air et des madones devant lesquelles brûlent des lampes... ; mais ni vraie religion, ni décence dans les cérémonies de l'Église et dans les processions, ni, je dois le dire, bonnes mœurs. » *Souvenirs*, XXXIII, p. 293.

décadence du papisme, « which they fancied was connected with the cause of social order » ? Pour la Revue, au contraire, cette décadence prélude à la liberté politique et sociale *(the sure forerunner of secular freedom)*. Impossible de fonder une société sur la morale du papisme : elle énerve les saines poussées de l'ambition, étaye les barrières sociales, se veut conservatrice dans le pire sens du terme. De là, par exemple, cette plaie de l'Italie : la prolifération des mendiants et l'organisation condamnable des institutions de charité. Ce thème, la Revue le reprendra quasi périodiquement dans ses livraisons, jusqu'en 1830. La charité ne supprime pas la pauvreté, entretient la paresse et le crime, flatte l'orgueil et permet d'ignobles spéculations, — à tous les Valenods du régime, pensera bientôt Stendhal. Du point de vue religieux enfin, la charité mal comprise est une tricherie. Elle s'explique par le même motif, « which leads to the payment of money for masses and indulgences [...] It is easier to pay well than to act well ». Ces lignes ne dépareraient pas l'introduction de l'*Histoire de la Peinture*, celles par exemple où Stendhal démonte le système des indulgences (Divan, pp. 11, 12).

L'article X, compte rendu d'un ouvrage de Joseph Berington *(A Literary History of the Middle Ages)* s'attaquait au manque de lumières du premier christianisme. Pour Berington, — non approuvé d'ailleurs par la Revue, — ce christianisme avait accentué la décadence spirituelle du Bas Empire. Au lieu d'être une expérience intérieure, il devint occasion de joutes stériles, « that harmonious and manly language which the sages, the poets and orators of Greece had spoken, was alienated to the purposes of sophistic disputations. » L'essentiel était moins de croire que de n'avoir point tort. « We find them roundly affirming as true, things evidently false and fictitious, in order to strengthen, as they fancied, the evidences of the Gospel, or to serve a present turn of confuting an adversary, or of enforcing a particuler point which they were labouring to establish ». Page 253, on raillait un passage de saint Augustin sur la tombe de saint Jean à Ephèse, où, selon des personnes dignes de foi, « the earth under which he lay was seen to heave up and down perpetually, in conformity to the motion oh his body in the act of breathing. » La leçon ne sera perdue ni pour les rédacteurs de la *Bibliothèque Historique* ni pour notre futur peintre des missionnaires et de *Lamiel*.

Il y a mieux. Dans cet article même, la Revue dépassait son anticléricalisme. Cet obscurantisme, soulignait-elle, n'était pas le fait de la seule religion :

> The corruption of Christianity, was itself the effect of that vitiated state of the human mind, of which the vices of the government were the great and primary cause. It was only in a weak and perverted state of the human mind, that those opinions and practices [...] could have been either engendered or approved. And Christianity purged them off, exactly in proportion as mankind acquired liberty and strength. Christianity has not prevented the modern nations of Europe, wherever the government attained a tolerable goodness, from making progress

in science. But where the government was utterly bad, as in Spain, for example, there Christianity has retained its pernicious form, and literature its barbarity.

Nous voici, n'est-il pas vrai, au cœur de la pensée de Stendhal. Comme la Revue, il vise moins à détruire la religion qu'à l'éclairer, à la purifier de toute compromission avec le vil. S'il n'a guère le sens du péché, il sait le prix de la loyauté, de la pureté d'intention, et peut être (dites-le-nous, Fabrice) de la grâce. La religion et la politique ne sont pas des fins en soi, mais des moyens de salut, sur la terre d'abord, dans la société des hommes. Qu'elles s'éclairent mutuellement, non pour le triomphe du trône et de l'autel, mais pour celui de la raison et du progrès. On songe invinciblement aux premières pages de l'*Histoire de la Peinture*, où la décadence politique des Etats Romains se complète, aux yeux de Stendhal, d'une décadence artistique et religieuse ; et d'une manière plus large, à la vision stendhalienne d'une Restauration entravée et ruinée par ses propres escobarderies.

Cet esprit libre et moderne de la Revue se retrouvait enfin dans l'exposé des problèmes littéraires, et plus particulièrement dans une étude enthousiaste sur Byron (Art. IX, sur *The Corsair* et *The bride of Abydos*), que Stendhal a effectivement lue, ainsi qu'une autre, sur le *Giaour*, dans le N° 42, comme il le signale à Crozet le 28 septembre 1816. On trouverait difficilement dans l'histoire littéraire un article qui ait marqué aussi nettement l'importance et l'originalité d'un écrivain contemporain, — et dans des termes aussi stendhaliens.

Le leit-motiv de ces pages, c'est la stérilité des époques de despotisme sans nerf. Le compte rendu sur Berington, plus haut cité, ne reculait pas devant l'éloge des Goths, qui avaient, eux Barbares, rajeuni le sang de l'Empire :

All the turbulence and distraction incident to the rudest form of the feudal government, which ensured a state of society bordering upon a perpetual civil war, were less injurious to intellectual vigour than centuries of calm, unruffled despotism. As civilisation advances, men begin to be ashamed of the undisguised vehemence of their primitive emotions, and learn to subdue, at least to conceal the fierceness of their natural passions.

Dans le numéro suivant, de septembre 1814, une étude sur la *Correspondance* de Grimm reprend la même idée. Condamnation d'une société qui, par « sa fausse et excessive délicatesse », établit « l'ennui et l'uniformité »... « La beauté mâle et touchante des grands objets ne nous remue plus, nous nous attachons au colifichet, et notre goût devient mince, inconstant et frivole... » (p. 296). De cet article à l'*Histoire de la peinture*, des phrases même se répondent étrangement. Grimm : « Ce sont les passions qui développent le génie et qui enfantent les belles et grandes choses ». — Stendhal : « C'est dans ce siècle de passions, et où les âmes pouvaient franchement se livrer à la plus haute exaltation que

parurent tant de grands peintres... » (Divan, I, 36). Ou bien : « C'est l'avilissement, non le danger qui tue le génie dans un peuple » (*ibid.*, p. 42). L'exaltation byronnienne apportait enfin remède à cet étiolement : « He has delineated, with unequalled force and fidelity, the workings of those deep and powerful emotions which alternately enchant and agonize the minds that are exposed to their inroads, and represented with a terrible energy, those struggles and sufferings and exaltations, by which the spirit is at once torn and transported... » Cette poésie était ainsi un refus du conventionnel, des fades suavités d'une société complice de ses propres ennuis :

When generations have passed away, during which all persons of education have employed themselves in doing the same frivolous things, with the same despair either of interest or glory, it can scarcely fail to happen that the most powerful spirits will gradually arise, and strong and natural sensations will again be sought... This is the stage of society in which fanatism has its second birth, and political enthusiasm its first true development... the era of revolutions and projects, of vast performances and infinite expectations.

Un commentaire sur Byron, mais aussi quelle meilleure épigraphe pour le *Rouge* ou les *Chroniques* ? Stendhal reconnaissait d'ailleurs son bien quand il écrivait à Crozet, dans la lettre plus haut citée : « Byron est le nom qu'il faut faire sonner ferme. L'Edinburgh Review le place immédiatement après Shakespeare pour la peinture des passions énergiques. Ses ouvrages sont des histoires d'amour tragiques »...

Politique, religion, littérature, la Revue est bien à la mesure et dans l'esprit de Stendhal. Sans doute, ne lui apporte-t-elle rien, en fait, qu'il n'ait déjà senti. Mais elle le justifie à ses propres yeux, donne un sens à sa solitude, une raison de vivre à ses héros futurs. Il paraît même s'être inquiété de cette ressemblance : « Figure-toi, écrit-il à Crozet, que presque toutes les bonnes idées de l'*Histoire* [de la peinture] sont des conséquences d'idées générales et plus élevées, exposées dans ce maudit livre. In England, if ever the H. y parvient, on la prendra pour l'ouvrage d'un homme instruit et non pas pour celui d'un homme qui écrit sous l'immédiate dictée de son cœur ».

Note. Ajoutons une source de détail pour l'*Histoire de la peinture* (Ed. du Divan, I, 15). Dans un éloge bien inattendu de la philosophie scolastique, Stendhal note le degré d'attention qu'elle supposait : « Probablement, on ne laissait prononcer aucun mot à l'élève sans qu'il y attachât une idée nette ». De son côté, la Revue, dans notre N°, reconnaît les arguties de cette méthode, mais ajoute : « The disputes of the nominalists and realists, though not wisely conducted [...] pointed distinctly at the real difficulty, and led the way to that knowledge of the true character and use of general terms, which alone can explain the nature of general reasoning and preserve the mind from

those illusions which the abuse of general terms is so apt to impose upon it. » La page suivante (243) célèbre le développement de cet enseignement. Stendhal, de son côté, en vante les résultats. Par son goût de la précision dans les termes, la scolastique ne serait pas, en définitive, tellement éloignée... de l'Idéologie !

Henri IMBERT.

LES « ORIENTATIONS » ALLEMANDES DE BALZAC

L'étude que M. Fernand Baldensperger consacra aux *Orientations étrangères chez H. de Balzac* nous avait révélé combien ce dernier se laissa imprégner dans sa jeunesse par les grands courants littéraires européens ; il aimait lire les contes des *Mille et une Nuits*, ou du *Cabinet des Fées*, les romans « noirs » anglais, et même des œuvres allemandes, par exemple des traductions de E. T. A. Hoffmann ; il a fréquenté Koreff, il a même édité en 1828 une traduction de Zschokke. Des passages des *Illusions perdues* que Balzac publia entre 1837 et 1843 semblent poser le problème de ses rapports avec l'œuvre de Wilhelm Hauff.

Balzac nous présente le jeune Lucien Chardon, Lucien de Rubempré, « un grand homme de province à Paris », qui débute dans la carrière littéraire par « un roman sur l'histoire de France, à la manière de Walter Scott et qui a pour titre : *L'archer de Charles IX* ». Un libraire auquel il va confier ses ambitions, lui donne ce conseil :

Chaque règne authentique, à partir de Charlemagne, demandera tout au moins un ouvrage et quelquefois quatre ou cinq, comme pour Louis XIV, Henri IV, François Ier. Vous ferez ainsi une histoire de France pittoresque, où vous peindrez les costumes, les meubles, les maisons, les intérieurs, la vie privée tout en donnant l'esprit du temps.

C'est ce que les amis de Lucien traduiront avec verve par ces mots : « Tu n'es pas l'auteur d'un roman plus ou moins ingénieux, tu seras une collection. » Et Lousteau est félicité pour « avoir procuré ce futur Walter Scott aux deux libraires en quête d'un Walter Scott français ».

Il faut donc imiter Walter Scott et même le dépasser par la création d'une véritable collection historique. Les préoccupations de Lucien et du libraire ne nous rappellent-elles pas d'une manière frappante les remarques faites par Wilhelm Hauff dans ses *Esquisses ?*

Après une enquête menée avec grand soin, pour connaître le goût du public auquel il veut s'adresser, un jeune aspirant à la gloire littéraire décide d'écrire *einen historischen Roman à la Walter Scott.*

Il est assez curieux de remarquer que Rubempré suffira pour représenter « le Grand Inconnu » français, tandis que « le Walter Scott allemand » que le libraire a l'ambition de susciter se composera au

moins de cinq ou six collaborateurs, dont les tâches respectives seront bien délimitées :

Sie wählen die historischen Stoffe und Charaktere aus, beraten sich, welche Nebenfiguren anzubringen wären... Sie lassen sich Kupferstiche von allen romantischen Gegenden Deutschlands kommen ; die Kostüme alter Zeiten kann man von Berlin verschreiben ; Sagen und Lieder finden sich in des Knaben Wunderhorn und anderen Sammlungen...

Le titre de cette collection gigantesque sera tout simplement *Die Geschichte Deutschlands von Hermann dem Cherusker bis 1830 in hundert historischen Romanen.*

Est-il possible que Balzac ait connu les œuvres de Wilhelm Hauff ? Des preuves suffisantes nous manquent, pour avancer une telle affirmation, car Balzac semble bien n'avoir abordé la littérature allemande qu'à travers des traductions ; et nous savons bien que *Das Bild des Kaisers* fut publié à Paris en traduction dès 1832 ; d'autres traductions des *Nouvelles* ainsi que des *Contes* de Hauff parurent en 1834 ; mais nous ne possédons pas de catalogue complet des œuvres et des traductions de cet écrivain, mort trop jeune.

Balzac ne pourrait-il avoir eu connaissance de ces œuvres par l'intermédiaire d'amis ? Hauff est resté trois mois à Paris, au cours de l'année 1826 ; c'est entre 1825 et 1827 qu'il écrit. Contemporain de Balzac, il le précède dans la carrière littéraire. Et bien que Balzac n'ait jamais fait allusion à Wilhelm Hauff, la grande ressemblance qui existe entre ces deux textes ne permet guère l'hypothèse qu'il ait simplement mis en œuvre « ses expériences et ses observations lorsqu'il voulut décrire et juger la Presse de son temps, peindre les mœurs des journalistes parisiens ».

On ne peut qu'être frappé d'une telle similitude de ton, chez deux auteurs de tempérament si dissemblable, lorsqu'il s'agit de décrire la vie d'un jeune écrivain entre 1819 et 1823.

M. Weber.

DE NERVAL ET QUELQUES HUMORISTES ANGLAIS

Gérard de Nerval n'est pas nourri seulement de lettres allemandes. L'Angleterre lui est familière et sans doute faudrait-il rappeler que trois voyages l'ont conduit à Londres : l'un, incertain, en 1836, avec Gautier, le second en 1845, soldé par un séjour d'une semaine dans la capitale britannique, le troisième en mai-juin 1849, alors que le choléra sévit à Paris. Chaque fois, il en rapporte des impressions pittoresques qui nourrissent d'excellents « reportages » tels *Angleterre et Flandre*, *Une nuit à Londres* [1], ou inspirent des poèmes comme *De Ramsgate à*

1. Annexés à *Lorely*.

Anvers, auquel il faut ajouter les deux mélodies imitées de Thomas Moore.

Mais l'expérience de Nerval n'est pas uniquement celle d'un touriste. Il fréquente et lit les écrivains anglais. Non seulement ceux que son siècle prise — il se défend parfois d'imiter Walter Scott [1], — mais d'autres, vers lesquels le conduisent des affinités plus secrètes. Les humoristes ont sa faveur. On ne saurait s'en étonner : Gérard, aux yeux de ses contemporains, passe pour un auteur humoristique, et il soigne volontiers cet aspect de son génie. Il se plaît à composer des *facéties*, à semer ses relations de voyage d'observations piquantes, à collaborer, lorsqu'il est à Vienne, au journal *Der Humorist* de son ami Saphir, à citer le témoignage d'un lecteur qui le félicite pour ses « humoristiques pérégrinations à la recherche de l'abbé de Bucquoy » [2]. Comment n'aurait-il point été sensible aux raffinements de l'humour anglais ?

Sterne, d'abord, semble l'avoir séduit. Il le connaît à travers le XVIIIe siècle français et rapproche son nom de celui de Diderot dans les *Réflexions* qui terminent *Angélique :* « — Vous avez imité Diderot lui-même. — Qui avait imité Sterne.. » [3]

Pourquoi Nerval se réclame-t-il d'une telle tradition ? Parce qu'il vient, dans sa nouvelle, de s'abandonner à une inspiration infiniment libre et allègre : projetant d'écrire pour le *National* une étude historique fondée sur un livre rare et introuvable, il gonfle ses feuilletons de l'exposé fantaisiste de ses recherches bibliographiques. Il raconte la vie d'Angélique de Longueval, mais en interrompant sans cesse la narration pour y insérer des digressions, des hors d'œuvre.

Ce procédé, il l'a trouvé chez Diderot qui, dans *Jacques le Fataliste*, fait dire à un lecteur supposé : « ... votre Jacques n'est qu'une insipide rapsodie de faits, les uns réels, les autres imaginés, écrits sans grâce et distribués sans ordre » [4]. Ces critiques fictives sont injustes, mais dépeignent bien l'ouvrage : la relation des amours du héros est sans cesse coupée de conversations ou réflexions étrangères au sujet. Les digressions se multiplient, des épisodes s'intercalent, brillants ou facétieux. Tout cela dans le plus heureux désordre et au gré de l'humeur changeante de l'auteur : « Vous voyez, lecteur, écrit-il, que je suis en beau chemin, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans, le récit des amours de Jacques en le séparant de son maître et en leur faisant courir à chacun les hasards qu'il me plairait ». Plus loin, il révèlera ses sources : [5] « Voici le second paragraphe, copié de la vie de *Tristram Shandy*, à moins que l'entretien de Jacques le Fataliste et de son maître ne soit antérieur à cet ouvrage et que le

1. *Fragments des Faulx Saulniers*, Œuvres de Nerval, Ed. de la Pléiade, p. 445 : « Les gens sévères considéreraient tout ce que je viens d'écrire comme imité d'une de ces longues préfaces [de] l'auteur de *Waverley* ».
2. *Angélique*, Pléiade, p. 236.
3. *Ibid.*, p. 259.
4. *Œuvres* de Diderot. Pléiade, p. 686.
5. *Ibid.*, p. 506.

ministre Sterne soit le plagiaire, ce que je ne crois pas... » [1]. F. B. Barton, dans son *Étude sur l'influence de Laurence Sterne en France au XVIIIe siècle*, [2] a montré l'importance de la dette de Diderot.

Celle de Nerval n'est point comparable. Mais une sympathie le pousse vers l'auteur de *Tristram Shandy*. On sait que, dans cet ouvrage, « la vie et les opinions » du héros nous sont présentées à travers le récit le plus dépourvu d'ordre, d'unité et de logique qu'il soit possible d'imaginer. La trame de l'ouvrage est un long bavardage où se mêlent et s'entrecroisent cent propos divers. Tristram ne vient au monde qu'au troisième livre, puis se fait oublier. Autour de lui, tout devient prétexte à mystifications, à improvisations, à rebondissements fantaisistes (sans parler de procédés tels que : phrases inachevées, énigmes, pages blanches ou noires). Ernest A. Baker écrit fort justement : « The book is a huge improvisation for the display of the characters and the sentiments — sentiments of course including humour — and its connecting thread is simply that great principle, as Sterne considered it, of his master Locke, the associations of ideas » [3]. Ce qui est exactement vrai d'*Angélique*, à condition de remplacer association des idées par association d'événements ou de sentiments. Gérard en évoquant le destin de l'héroïne, sa compatriote, est amené, par exemple, à faire des incursions capricieuses dans son Valois natal, à en explorer tantôt la géographie, tantôt l'histoire, tantôt le folklore. Autant de digressions auxquelles s'ajoutent les morceaux purement anecdotiques inspirés par la quête érudite qui est à l'origine de ces multiples « divagations ».

Tout cela peut paraître assez gratuit. En réalité, le souci de Nerval — qui est aussi celui de Sterne — est de manifester constamment *sa présence* à l'intérieur de son récit. Tel est le principe même de l'humour, qui repose sur une « duplicité », sur un dédoublement psychologique. Le mécanisme en est décrit, à la même époque, par Hegel comme une faculté d'installation du sujet à l'intérieur de l'objet et par Schlegel — sur un terrain plus spécialement littéraire — comme une démarche de l'auteur pénétrant dans sa propre œuvre et se réservant la possibilité de la détruire au fur et à mesure qu'il la tisse. Ce critique écrit dans son essai *Sur la valeur esthétique de la comédie grecque* : « Quand la vie déborde il faut qu'elle agisse, il faut qu'elle détruise. Si elle ne trouve rien en dehors d'elle, elle se retourne contre un objet aimé, contre elle-même, contre sa propre œuvre... » [4] Schlegel entend surtout définir l'ironie romantique dont il s'est fait le théoricien. Nerval, par sa culture germanique, et son goût du romantisme allemand, est sensible à cette forme

1. *Ibid.*, p. 739.
2. Paris, Hachette, 1911, pp. 98-126. — Cf. aussi A, G. Fredman, *Diderot and Sterne*. New York, 1953.
3. E. A. Baker. *The History of English Novel*. T. IV : Intellectual realism from Richardson to Sterne. H. F. and G. Witherby. *London*.
4. Cité par I. Rouge. *Frederic Schlegel et la genèse du romantisme allemand*. Paris, Fontemoing, 1904, pp. 114-115.

d'ironie. Mais il ne l'exerce pas délibérément, retenu par une pudeur, une délicatesse naturelle qui nuancent son humour de sentimentalisme : on songe parfois avec regret à ce qu'il aurait pu entreprendre et réussir dans le registre moderne de l'humour noir ou de ce que les anglais appellent « nonsense fiction ».

Ceci nous ramène à Sterne avec lequel Gérard, justement en raison de son extrême sensibilité, est lié par un autre goût commun : celui du *Voyage sentimental*. Sterne aimait affiner ses émotions au contact des paysages étrangers. Ses deux pérégrinations à travers la France, puis l'Italie, et l'œuvre célèbre qu'il en a rapportée attestent ce besoin de glaner des impressions pittoresques, plus exaltantes encore pour le cœur que pour l'œil. Nerval se plaît à rappeler telle de ses aventures : « On sait à quel point le bon Yorick, inconnu, inquiet, perdu dans le grand tumulte de la vie parisienne, fut ravi de trouver accueil chez une aimable et complaisante gantière »[1]. Et il confie à Théophile Gautier au début des *Amours de Vienne* : « Tu m'as fait promettre de t'envoyer de temps en temps les impressions *sentimentales* de mon voyage, qui t'intéressent plus, m'as-tu dit, qu'aucune description pittoresque. Je vais commencer. Sterne et Casanova me soient en aide pour te distraire. J'ai envie simplement de te conseiller de les relire, en t'avouant que ton ami n'a point le style de l'un, ni les nombreux mérites de l'autre, et qu'à les parodier, il compromettrait gravement l'estime que tu fais de lui »[2]. Les vagabondages d'où sortiront *Lorely* et le *Voyage en Orient* empruntent beaucoup au style de *A Sentimental Journey*. Mais les petites échappées nostalgiques vers les campagnes brumeuses et douces de l'Ile-de-France, qui vont se multiplier à partir de 1846, sont aussi des voyages sentimentaux.

Swift est mentionné à son tour dans *Angélique*. Son humour est pourtant bien différent de celui de Sterne. Il est d'une nature beaucoup plus corrosive. A tel point que les surréalistes ont vu en l'auteur des *Gulliver's travels* l'un des pionniers de leur aventure. André Breton le salue comme « l'inventeur de la plaisanterie féroce et funèbre »[3]. Il est peu probable que Nerval ait senti cela, puisque, dans le *Voyage en Orient*, il appelle le romancier anglais « le bon Swift ». Mais il le connaît bien, le lit et puise dans ses ouvrages. Il aime — encore dans le *Voyage* — faire allusion à l'épisode de l'île volante de Laputa (*Gulliver* — III) : il note, par exemple, à propos d'une montagne alpestre, dans une variante que supprime l'édition de 1851 : « tout-à-coup, elle s'est trouvée coupée et suspendue dans le ciel, comme le pays de Laputa »[4], et plus loin pour donner une idée de Syra dans les Cyclades : « Qui ne se souvient de la ville de Laputa... suspendue dans les airs par une force

1. *Voyage en Orient*, éd. G. Rouger. Bibl. des éd. Richelieu. T. II, pp. 30-31.
2. *Ibid.*, T. I, pp. 160-161.
3. *Anthologie de l'Humour Noir*. Paris, Le Sagittaire.
4. T. I, p. 132 et note ; T. IV, p. 147.

magique et venant de temps en temps se poser quelque part sur notre terre pour y faire provision de ce qui lui manque »[1].

Gérard est frappé par l'ingéniosité et la verve avec lesquelles Swift brode sur un canevas anecdotique des allégories variées, il est conquis par la souplesse et la richesse de son inspiration, par sa fantaisie réaliste. Il voit en lui un héritier de Lucien, de Pétrone, de Merlin Coccaïe et de Rabelais, et c'est là ce qui justifie la référence d'*Angélique*.

Dickens n'est pas un humoriste, ou ne l'est qu'occasionnellement. Toutefois, nous serions tentés de le citer aussi, parce que Nerval admire justement en lui certaines des qualités dont nous parlions à propos de Swift. Il s'agit cette fois d'un écrivain contemporain, et notre poète le découvre en toute liberté d'esprit, sans qu'une tradition l'ait consacré à ses yeux, avec le secours de sa seule intuition littéraire.

C'est en nous entretenant de lui qu'il commence ses *Nuits d'Octobre :* « ... Je me mis, dit-il, à effeuiller négligemment la *Revue Britannique*. L'intérêt de quelques pages traduites de Charles Dickens, me porta à lire tout l'article intitulé : *La Clef de la rue* »[2]. Il s'agit du texte *The Streets-Night* publié effectivement en traduction dans la *Revue Britannique* de juillet 1852 et repris par Dickens dans *Sketches by Boz* « illustrative of every-day life and every people »[3]. Les premières lignes en situent l'atmosphère : « But the streets of London, to be beheld in the very height of their glory, should be seen on a dark, dull, murky winter's night... ». Cette évocation des nuits de Londres amène peut-être Gérard à préciser son projet d'écrire ce grand ouvrage sur les nuits de Paris « qu'il rêvait, nous dit G. Bell, depuis plusieurs années »[4] et qui deviendra les *Nuits d'Octobre*.

En tout cas, il proclame avec enthousiasme, après sa lecture de Dickens : « Qu'ils sont heureux, les Anglais, de pouvoir écrire et lire des chapitres d'observation dénués de tout alliage d'invention romanesque ! A Paris, on nous demanderait que cela fût semé d'anecdotes et d'histoires sentimentales — se terminant soit par une mort soit par un mariage. L'intelligence réaliste de nos voisins se contente du vrai absolu »[5]. Ici, rappelons qu'il existe un réalisme nervalien. Mais il est plus proche de celui du poète Dickens que de celui de Flaubert. Gérard oublie de dire que son « vrai absolu » fait une large part à la sympathie humaine, qui s'exprime volontiers chez lui comme chez son modèle anglais par les formes les plus légères de l'humour.

Donc, sans faire de véritables emprunts à la littérature britannique, nous voyons que Nerval en retrouve souvent l'esprit. C'est en humoriste qu'il s'y réfère. Et il n'a que l'embarras du choix ; la matière dans

1. T. I, p. 237.
2. Pléiade, p. 99.
3. Londres. Chapman and Hall.
4. G. Bell, *G. de Nerval*. Paris, chez V. Lecou, 1855, p. 45.
5. Pléiade, p. 100.

laquelle il puise est riche. Que ne put-il connaître Lewis Carroll qui écrivit peu après lui, aima tant les petites filles semblables à celles que l'on découvre dans *Sylvie* ou les *Promenades et Souvenirs*, retrouva dans *Alice au pays des merveilles* quelques-uns des mirages d'*Aurélia* ! Il eût sans doute été comblé et son esprit fût parti dans des directions nouvelles, cet esprit dont une des moindres originalités n'est pas d'avoir joint une parfaite compréhension de l'humour anglais à un goût vif de la poésie allemande et à un attachement profond aux inspirations méditerranéennes.

Raymond Jean.

LES VOYAGES DE THÉOPHILE GAUTIER
en Belgique et en Hollande.

Dans sa lettre autobiographique à Armand Baschet, Gautier écrit : « En 1849, je suis allé en Angleterre, en Hollande, en Belgique, pour la trois ou quatrième fois »[1]. On peut donc se demander : combien de fois Gautier a-t-il été en *Belgique*, et combien de fois en *Hollande*, dans la période de sa vie qui va jusqu'à 1849 inclusivement ?

Nous savons, par les récits mêmes de Gautier, qu'il a fait un voyage en Belgique en 1836, et qu'en 1846 il a visité la Belgique et la Hollande[2]. Les lettres et documents réunis à la Collection Lovenjoul à Chantilly, permettent d'établir avec certitude que Gautier a encore séjourné en Belgique en 1842, et qu'il a passé en Belgique et en Hollande en 1849[3]. Le nombre des voyages faits en Belgique jusqu'à 1849 inclusivement, serait alors de quatre, mais le nombre des voyages faits en Hollande ne s'élèverait qu'à deux[4].

1. Lettre du 27 octobre 1851, publiée par le Vicomte de S. de Lovenjoul dans son *Histoire des Œuvres de Théophile Gautier*, Paris, 1887, t. I, *Introduction*, pp. xxiii-xxviii.

2. *Un tour en Belgique* (*Chronique de Paris*, 25 septembre, 30 octobre, 13 novembre, 20 novembre, 4 décembre, 25 décembre 1836. Réimprimé en 1845 dans *Zigzags*, Ch. i-vi des *Caprices et Zigzags* de 1852) ; *Au bord de l'océan* (Anonyme ; *La Charte de* 1830, 2 mars 1837. Réimprimé intégralement, en 1880, dans *Fusains et Eaux-Fortes*) ; *Esquisses de voyage* I et II (*La Presse*, 28 et 29 juillet 1846, Ch. vii et viii des *Caprices et Zigzags*).

3. Nous tenons à remercier vivement ici M. Jean Pommier, Professeur au Collège de France, de la façon si obligeante dont il a bien voulu faciliter nos recherches à la Collection Lovenjoul.

4. Faut-il s'en étonner ? Tant qu'on n'aura pas découvert d'autre(s) voyage(s) de Gautier en Hollande avant 1849, en dehors de ceux que nous venons de nommer, il nous semble permis de supposer que, dans sa lettre à Baschet, Gautier n'a indiqué qu'un chiffre global s'appliquant tant aux voyages en Angleterre (quatre) qu'aux voyages en Belgique et en Hollande, sans faire de distinction nette entre ces deux derniers pays. Il n'est pas téméraire, croyons-nous, de conclure de ce que Gautier a dit lui-même dans ses *Esquisses de voyage* de 1846, qu'il n'a été ni à Amsterdam, ni à la Haye avant 1846 (« Un de mes rêves était le fameux tableau de Rembrandt, connu sous le nom de la *Garde de nuit*... Après la *Garde de nuit*, il fallait absolument voir la *Leçon d'Anatomie* du docteur Tulp, qui se trouve au musée de la Haye. Une chaleureuse pochade, faite par mon ami Chenavard, sans parler de la gravure répandue partout, m'avait inspiré le plus vif désir de connaître l'original » ; *Caprices et Zigzags*, 3e édition, Paris, 1865, pp. 85 et 98. Tout le récit

Le renseignement sur le séjour en Belgique de 1842, nous est fourni par Gautier lui-même dans une lettre du 17 mars 1842, adressée à sa mère [1]. Voici les passages essentiels de cette lettre :

[Gand], 17 mars 1842.

... *Giselle* a eu un succès énorme. C'est, au dire du directeur, la plus grande réussite de ballet qu'il ait vue. J'ai été choyé, caressé, dorlotté, bourré à Londres de la façon la plus charmante par la Carlotta, Ernesta Grisi, la mère Grisi, et Perrot. On ne me voulait pas laisser partir. Enfin, très abondamment embrassé, je me suis décollé de cette ville, ayant encore assez d'argent, grâce à la sage administration de mes capitaux, confiés à Vabre. Je suis revenu par mer à Ostende en Belgique, d'Ostende à Gand par le chemin de fer. A Gand, j'ai trouvé Narcisse, Emma et leur tante ; je suis chez elles pour un ou deux jours, soigné comme un enfant à la mamelle.

Mon voyage m'a fait beaucoup de bien et m'a reposé la cervelle ; j'en avais besoin. Il était vraiment temps de partir. J'ai fait beaucoup de chemin en peu de temps, et je me suis amusé ayant des capitaux assez minces. Les gens qui me croyaient incapable d'aller seul, sont parfaitement enfoncés.

Je vous embrasse tous par rang d'âge : le nègre [2] d'abord, toi ensuite, Lili, Zoé, Eugénie et Toto, si vous les voyez. A bientôt.

Combien de temps Gautier est-il resté en Belgique ? Nous l'ignorons. Le premier feuilleton après son retour parut dans *la Presse* du 5 avril 1842.

En ce qui concerne l'année 1849, une note dans l'édition de la Pléiade des *Œuvres de Gérard de Nerval*, résume ce qui était connu jusqu'ici du voyage de Gautier fait au mois de juin de cette année : « Gautier était à Londres avant le 4 juin 1849, y était encore le 20 juin, et rentra à Paris entre cette dernière date et le 1er juillet. Il dut passer par la Belgique à son retour » [3].

Or, nous avons retrouvé à la Collection Lovenjoul un passeport [4] qui prouve que Gautier est allé de Londres en Hollande le 11 juin 1849,

fait d'ailleurs l'impression d'avoir été écrit par quelqu'un qui n'a jamais vu encore la Hollande).

Nos recherches aux Archives Nationales de Paris, et aux Archives des villes de Rotterdam, la Haye et Amsterdam, dans les séries consacrées aux affaires de passeports et de séjours d'étrangers, ne nous ont donné aucune information sur des voyages que Gautier aurait pu faire en Hollande à des dates autres que celles connues actuellement. Les séries en question sont en général très mutilées. L'ensemble le plus complet se trouve à Rotterdam, aux archives de la ville : séries suivies de 1845 à 1876. Les registres du Consulat de France à Rotterdam ont été détruits pendant le bombardement de 1940.

1. Collection Spoelberch de Lovenjoul, C. 472, fo 46. Une autre lettre (C. 472 fos 44-45) montre que le 6 mars Gautier se trouvait à Londres.

2. Son père.

3. Gérard de Nerval, *Œuvres*. Texte établi, annoté et présenté par Albert Béguin et Jean Richer, Bibliothèque de la Pléiade, 1952. Note 6, p. 1288, se rapportant à une lettre que Gérard de Nerval écrivit le 15 juin 1849 à Théophile Gautier, à Bruxelles, et reproduite sous le N° 137 aux pp. 917-919. Comme il est dit plus haut, Gautier était accompagné du peintre Ch. Landelle et de M. et Mme Lhomme.

4. C. 508, fo 10.

voyage qui l'a peut-être mené jusqu'à Düsseldorf. Ce passeport, fait à Rotterdam le 11 juin 1849, fut délivré à Gautier par le Consulat de la République Française de cette ville. Au verso se trouvent les visas suivants : un visa N° 2867 de la *Directie van Policie* (« Direction de la police ») à Rotterdam, daté du 11 juin 1849, avec la mention : *gaande naar's-Hage* (« allant à la Haye ») ; un visa N° 2375 de la Direction de la police d'Amsterdam, daté du 13 juin 1849, disant : *om te gaan naar Düsseldorf* (« pour aller à Düsseldorf ») ; un visa du commissariat de police à Arnhem, du 13 juin 1849, dont le texte est illisible [1].

Il y a plus. Gautier était accompagné, dans ce voyage, du peintre Charles Landelle, d'Adolphe Lhomme et de la femme de ce dernier. Leurs passeports furent inscrits à Rotterdam, avec celui de Gautier, au Registre de passeports de 1849, sous les N°s 2865, 2866 et 2867, et à la date du 11 juin 1849 (Registre conservé aux Archives de la Ville de Rotterdam). La femme d'Adolphe Lhomme (Régina Lhomme) n'y est pas mentionnée (la coutume fut en Hollande d'ajouter dans ces cas : *met vrouw* (« avec sa femme »). Dans la rubrique *Verblijf ten huize van* (« logeant chez »), on trouve la mention « Walter ». Il s'agit de l'Hôtel des Pays-Bas, propriétaire H. F. Walter, à cette époque un des hôtels les plus connus, situé Boompjes 110 à Rotterdam [2]. C'est là que les amis ont couché avant d'aller à la Haye et à Amsterdam.

Ces données expliquent le passage de la lettre déjà citée de Gérard de Nerval, adressée le 15 juin à Théophile Gautier à Bruxelles : « Comment va notre société ? vous êtes-vous amusé en Hollande ? »

Gautier envoya le petit mot suivant d'Amsterdam à son père :

> Mon cher nègre le père,
>
> Je ne t'écris que deux mots. Je me porte bien et je reviens. Excuse cette brièveté, la copie me fait horreur. Embrasse Lili et Zoé pour moi, dis mille choses tendres à Eugénie et à Toto et à Charlotte, fais mille cordialités à Blanc et regarde ce mot non comme une lettre mais comme un souvenir [3].

Nous ignorons si Gautier est allé jusqu'à Düsseldorf. Son feuilleton *En Chine*, paru dans *la Presse* du 25 juin 1849, est daté, dans le journal, de « Londres, 20 juin ». Le 2 juillet, il rend compte dans *la Presse* des pièces qui se sont jouées à Paris depuis son retour.

Nous nous proposons d'étudier plus tard en détail les différents voyages de Gautier en Belgique et en Hollande, en soulignant l'influence que ces excursions ont exercée sur sa pensée [4]. Mais il nous a semblé

1. « [mot illisible] *naar ddff* ». Les lettres ddff sont barrées.
2. Actuellement l'hôtel n'existe plus.
3. S. L., C. 472, f°s 121-122. Le timbre de la poste porte : « Amsterdam, 13 juin ».
4. A ce point de vue, les voyages les plus importants sont ceux de 1836 et de 1846. Gautier a encore visité la Hollande et la Belgique en 1858 (feuilletons du 29, 31 mai, 3, 4, 10, 12 et 21 juin, dans le *Moniteur Universel*, reproduits dans *Loin de Paris*, Paris, 1865, Ch. I-VII : *Ce qu'on peut voir en six jours*). En 1871, Gautier passa quelques jours chez son fils, à Bruxelles, avant d'aller à Genève (Lettres du 16 et du 21 juin 1871, S. L., C. 472, f°s 358-359 et f°s 360-361 ; passeport du 15 juin 1871 dans C. 508). Dans nos études futures, nous espérons encore pouvoir préciser la durée de quelques-uns des voyages de Gautier.

utile de donner d'abord ici quelques précisions sur le *nombre* des séjours faits pendant la période de 1836 à 1849.

H. Van der Tuin.

LA SOURCE DES *THÈMES ANGLAIS* DE MALLARMÉ

Parmi les papiers laissés par Mallarmé se trouvait un gros cahier écrit au crayon et portant, de la main du poète, l'inscription : « M. Mallarmé. Professeur au lycée Fontanes. Thèmes ». Ce texte est resté inédit jusqu'à son inclusion dans les *Œuvres complètes* de Mallarmé aux éditions de la Pléiade (1945). Le cahier, que j'ai pu feuilleter autrefois chez le Dr Henri Mondor, est un modèle de calligraphie. Le cours, que les éditeurs ont appelé *Thèmes Anglais*, est basé sur un système très simple : pour illustrer les différentes règles de la grammaire anglaise, Mallarmé choisit des proverbes. « Au recto de chaque page il y a une suite de proverbes ou de locutions en anglais, et, au verso qui lui fait face, il y a la traduction en français »[1]. C'est là une méthode qui pouvait encore se pratiquer à une époque où l'étude des langues vivantes était peu poussée. Ce n'est pas d'ailleurs de la valeur intrinsèque du système que je veux discuter, mais de la façon dont Mallarmé le présente.

Dans un *Avant-Propos*, Mallarmé reproche à ses prédécesseurs leurs « phrases oiseuses et manquant d'attrait ». Il explique que son but a été de « trouver des phrases qui, sous leur aspect français, sachent tout d'abord éveiller l'intérêt, puis rendues à l'Anglais originel, possèdent comme un droit à se fixer dans l'esprit. Ce droit, pour l'avoir, il faut que les exemples d'un bon Cours de Thèmes, une fois traduits et corrigés, se trouvent appartenir, à quelques titres, au fond même de la langue anglaise » (*ib.*, page 1061). C'est pourquoi Mallarmé utilise des proverbes. Selon lui, il a recueilli « pendant des années tout ce que possédait l'Anglais en phrases typiques, locutions usuelles, etc... » Les collectionner était d'ailleurs « moins difficile peut-être, ajoute-t-il, que de réduire ma récolte à un petit nombre de modèles parfaits » (*ib.*). Bref, Mallarmé présente ses *Thèmes Anglais* comme le « fruit d'un travail long et spécial » (*ib.*, page 1062). A leur tour, les éditeurs des *Œuvres complètes* y ont vu un « travail considérable ».

Or, tous les exemples de Mallarmé, sans exception, sortent d'un livre anglais très répandu dans la seconde moitié du XIXe siècle : *A Handbook of Proverbs comprising an entire republication of Ray's Collection of English Proverbs, with additions from foreign languages and a Complete Alphabetical Index in which are introduced large additions as well of Proverbs as of Sayings, Sentences, Maxims, and Phrases, col-*

1. *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1637.

lected by Henry G. Bohn. Henry Bohn était un éditeur fort connu qui se spécialisait dans les réimpressions de textes classiques et dans la publication d'ouvrages de référence qu'il mettait au point lui-même, comme ce recueil de proverbes. En 1855 il lança sur le marché ce livre, qui n'est qu'une liste de proverbes dans l'ordre alphabétique. Que le succès en fut grand est prouvé par les nombreuses réimpressions ; on trouve encore facilement l'ouvrage chez les bouquinistes anglais. Quant à l'exemplaire utilisé par Mallarmé, il est de 1867 et figure toujours sur les rayons de la bibliothèque du poète à Valvins.

Avec cet ouvrage en mains, Mallarmé n'avait pas de gros efforts à faire : il s'agissait simplement de choisir des proverbes, de les classer autrement, et de les traduire en français. Il arrive même que Mallarmé utilise un certain proverbe en traduction, en oubliant, on ne sait trop pourquoi, de reproduire aussi l'original anglais. Le texte n'est presque jamais modifié. On remarque que Mallarmé évite systématiquement les archaïsmes. Il modernise : « the backdoor robeth the house » en : « the backdoor robs the house ». De même, toute particularité régionale est supprimée. « Henry Chick ne'er slew a man » est transformé en : « Henry Chick never slew a man », et la forme écossaise : « What's war than ill luck » est rendue par la forme anglaise : « What is worse than ill luck ». En parcourant les *Thèmes Anglais* on a parfois l'impression que telle ou telle phrase assez cocasse ne peut qu'avoir été inventée par Mallarmé. Mais non, on la trouve dans le *Handbook of Proverbs.* « The devil wipes his tail with the poor man's pride » à la leçon 21 semble curieux comme exemple ; il vient pourtant du *Handbook* (page 125). « Prettiness makes no pottage » ou « like to like and Nan to Nicholas », que Mallarmé donne comme exemples de l'article défini, sont pris également à l'ouvrage de Bohn (à la page 126 et à la page 12 respectivement), et on pourrait multiplier les exemples à l'infini.

En parlant d'un travail « long et spécial », de phrases recueillies « pendant des années », Mallarmé ne manquait pas d'humour. Il cherchait ainsi à cacher ses emprunts et à égarer ses futurs lecteurs. En tout cas, il n'a pas mentionné une seule fois le recueil de proverbes de Henry Bohn qui lui a tant servi. Le livre de *Thèmes Anglais* n'a donc été qu'une besogne faite rapidement et qui nous montre que, chez Mallarmé, le philologue ne valait pas le poète.

Eileen Souffrin.

JÓKAÏ ET LA FRANCE

A l'occasion de son jubilé.

Maurice Jókaï (1825-1904), avait si fort subi l'influence de l'esprit et du style français, que Petöfi le tenait pour un vrai Français. C'est à la veille de 1848, en pleine vogue du romantisme français chez les

Hongrois, qu'il parvint à révéler ses beaux dons de poète et de romancier. Dès 1844, la « fièvre française » y entraînait, tout à la fois la traduction plus ou moins heureuse de Lamartine, de Hugo, de Dumas-père, l'évidente imitation des œuvres romantiques françaises en tous genres, enfin le réveil politique d'une nation longtemps assoupie et qui, sous la vigoureuse impulsion de Louis Kossuth, engageait la lutte pour son indépendance.

Cet engouement romantique dura jusque vers 1860 et fit éclore dans la littérature hongroise des chefs-d'œuvre qui attestent hautement l'influence créatrice de la France.

Nous étions, tous, les disciples de l'école française, écrit Jókaï, de cette école qui va de Lamartine à Hugo et de Dumas à Béranger et qui réunit en elle tout ce qui est beau comme idée, ce qui est hardi dans l'exécution, ce qui captive les sentiments, échauffe le cœur, élève l'âme. L'enthousiasme, la forte conviction et les rêves glorieux des écrivains français entraînèrent toute la jeunesse aux idées nobles [1].

En fait, l'esprit français compte pour beaucoup dans l'épanouissement de ses propres qualités de romancier. C'est l'ascendant de Dumas-père qui apparaît, en premier lieu, dans le savoureux roman de cape et d'épée, *L'Age d'or en Transylvanie* (1852), où certains procédés caractéristiques des *Trois Mousquetaires* et du *Comte de Monte-Cristo* se montrent en plein jour. Là, comme dans *La Domination turque en Hongrie* (1853) et dans *La Dame Blanche de Lőcse* (1885) — ce dernier, tout inspiré par la guerre libératrice du temps de Rákóczy (1703-1710) — les situations comiques côtoient les événements les plus cruels, l'affabulation varie et rebondit sans cesse, les situations s'agencent avec une remarquable virtuosité et s'acheminent rapidement, le tout, plus ou moins à la manière de Dumas-père. Seul le style de Jókaï, par sa vigueur, sa fermeté, son éclat, diffère sensiblement de celui du romancier français, peu soucieux, on le sait, de perfection formelle.

L'influence française chez Jókaï se laisse déceler ailleurs encore, — dans la manière de modeler ses personnages, dans l'importance attribuée à l'intrigue, à l'anecdote, et dans une souplesse technique exempte d'artifice. Plus précisément, le héros du drame historique *Georges Dózsa* (1860), chef de la jacquerie hongroise du XVIe siècle, lui est suggéré par *Hernani*. Les visages de ses héroïnes prennent les traits d'*Indiana*, de *Lélia* et de *Valentine* : les caractères et les tempéraments de ses personnages rappellent parfois la *Comédie humaine*.

Jókaï n'est pas un psychologue, dans le sens analytique du terme. Il n'entend pas explorer les mystères du cœur humain, ni étudier le mouvement sinueux des sentiments et des émotions ; il veut simplement, dans un monde égoïste et méchant, communiquer son besoin de rêve et d'idéal, de même que sa tendresse humaine sa pénétrante émotion personnelle, son sens, très fin, de l'humour : personne, dans la

1. *Annales de la Société Kisfaludy*, Budapest, 1872, t. VII.

littérature hongroise, n'aura possédé un tel pouvoir d'envoûtement ni atteint à une telle perfection dans l'art de conter.

En marge de dispositions aussi marquées, il n'en manifestait pas moins un certain éclectisme, témoins ses romans d'aventures et d'anticipations — *Le Roman du siècle futur*, 1872-1874 ; *Océanie*, 1856 ; *Jusqu'au Pôle Nord*, 1876 — que la lecture des *Voyages extraordinaires* de Jules Verne, l'avait conduit à composer. Bien mieux, il sut admirer jusqu'aux romans naturalistes de Zola, et, dans ses *Pauvres Riches* (1890), il s'efforça de rivaliser avec la vigueur et le souffle de l'auteur des *Rougon-Macquart*, dont il est juste d'ailleurs de reconnaître qu'il ne possédait ni la truculence, ni la philosophie sociale. Il ne peut se comparer à Zola que par sa force d'observation et d'imagination.

Jókaï a souvent dit ce qu'il devait au génie français. Dans son roman *La Femme aux yeux bleus* (1890), il a mêlé d'une façon attachante ses souvenirs intimes à la fiction romanesque et exprimé sa pensée définitive, son admiration envers Paris, l'Athènes moderne :

Toutes les nations aspirant à la liberté regardaient vers la France ; c'est de là qu'on attendait l'aurore d'un temps nouveau. *L'Histoire des Girondins* de Lamartine et la *Démocratie* de Tocqueville étaient notre Bible. Je regardais Victor Hugo comme mon idéal.

Les héros de son roman *Un Nabab Hongrois* (1853), réfugiés à Paris après la débâcle de la guerre d'indépendance de 1849, y rêvent avec nostalgie à la résurrection de leur pays. L'année suivante, il écrivait *Zoltán Kárpáthy* (1854), alors que la Hongrie vaincue et humiliée, s'engourdissait dans le silence de la nuit. Un des personnages de ce roman émigre en France, où il rencontre Hugo et Béranger, deux idoles de la jeunesse hongroise de 1840. — Plus tard, l'histoire de la Commune de Paris lui inspirera *Le Pain Sanglant* (1872) et *Le Dompteur d'Ames* (1889), où il évoque les violents combats de rues, lorsque les ouvriers hongrois luttaient à côté des Fédérés, contre les Versaillais. C'est toujours son amitié pour la France qui lui suggère le roman *Il n'y a pas de diable* (1891), où il met en relief, avec des traits captivants, les sentiments francophiles d'un Hongrois qui, après une aventureuse existence, s'engage comme volontaire dans l'armée française, pendant la guerre de 1870. A noter cependant que Jókaï n'était nullement « communard », ni collectiviste, mais un libéral, un radical, un champion du progrès social et des droits humains dont la sympathie allait naturellement vers le peuple et la classe laborieuse.

Ainsi, la grandeur de la France, sa passion de la liberté et son généreux idéal humain vibrent un peu partout dans les romans de Jókaï avec une force singulière. Quelle fut, en contre-partie, la fortune en France de ce prestigieux écrivain ? On a, dès 1860, traduit et adapté quelques-uns de ses ouvrages [1]. Mme Juliette Adam, dans son livre

1. *Un Nabab Hongrois*, trad. de P. D. et Mlle Dandely, Bruxelles, 1860, 2 vol. — *Les Fils de l'Homme au cœur de pierre*, trad. par Antoine de Gérando-Teleki, Paris, 1880. —

La Patrie Hongroise, exalta magnifiquement le génie de Jókaï. Un jour viendra, peut-être, où seront lus chez nous plus d'un de ses romans et de ses contes, prêts enfin à prendre place parmi les classiques de la littérature mondiale.

Théodore Bergi.

LES « INÉDITS » DE VOLTAIRE...

Ma *Note* sur *Voltaire et l'italien* (*RLC.*, oct.-déc. 1954, pp. 486-8) était rédigée depuis quelque temps quand je l'ai remise à cette *Revue*, et il m'a échappé alors que la lettre à M. de la Bruère, insérée dans le *Mercure de France* de mai 1746, venait d'être reproduite dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France* (oct.-déc. 1953, p. 464) par M. R. Pomeau. Je m'excuse auprès de celui-ci de n'avoir pu retoucher mon petit article pour mentionner la priorité de sa publication. Par chance, j'ai moins insisté sur la nouveauté de la lettre en question que sur certains détails de la vie de Voltaire dans ses relations avec l'Italie. — Enfin, la légère variante que le lecteur pourrait remarquer dans mon texte de la lettre (le pronom *il* devant « étoit secrétaire ») est conforme au texte du *Mercure*.

R. Mercier.

Scènes de la vie hongroise, trad. de Ch. Simond, Paris, 1888. — *Rêve et Vie*, trad. du prince B. Karageorgevitch, Paris, 1894. — *Les Femmes sicules*, trad. par E. Horn, Paris, 1895. — *Le Nouveau Seigneur*, trad. de l'allemand par H. Heinecke, Paris, 1910. — Ajoutons quelques références : László Szabó, *La Vie et les œuvres de Jókaï*, Budapest, 1904. — Kálmán Mikszath, *Jókaï*, Budapest, 1907. — Ignacz Kont, *Etude sur l'influence de la littérature française en Hongrie*, Paris, 1902. — Ferenc Zsigmond, *Jokaï*, Budapest, 1924. — Hankiss-Juhasz, *Panorama de la litt. hongroise contemporaine*, Paris, 1930. — Etienne Söter, *Les rapports franco-hongrois*, Budapest, 1946.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

ETIEMBLE. **Le Mythe de Rimbaud,** *Genèse du Mythe*, 1869-1949. *Bibliographie analytique et critique, suivie d'un supplément aux iconographies.* Paris, N. R. F., 1954. In-8°, 536 p.

La *Genèse du Mythe* forme le premier tome du *Mythe de Rimbaud* d'Etiemble. Paru après le deuxième tome, la *Structure du Mythe*, Paris, N. R. F., 1952, il contient la bibliographie française et étrangère sur laquelle Etiemble a fondé son étude sociologique et littéraire de la fortune de Rimbaud. Les pages 359 à 510 et 533-34 sont exclusivement consacrées à la fortune de Rimbaud en domaine étranger, mais le lecteur trouvera aussi des titres étrangers dans le *Supplément ou Complément aux Iconographies de Rimbaud*, et dans les Appendices I, *Quelques éditions de Luxe*, et II, *Principales études sur la technique ou sur l'art de Rimbaud*. La Bibliographie étrangère est ordonnée par pays : domaine anglais, Italie, Espagne-Amérique latine, domaine allemand, domaine hollandais, Pays Scandinaves, Grèce, Monde Slave, Egypte et Proche-Orient, Divers (Portugal, Roumanie, Lithuanie, Hongrie, Chine, Indonésie, Turquie), Japon. Les livres et articles sont rangés chronologiquement dans chaque section, sauf pour les comptes rendus qui suivent immédiatement leur objet. A la fin de chaque section figure un Commentaire sur la fortune de Rimbaud dans les différents pays, formant « une façon de *Rimbaud en Allemagne*, *Rimbaud en Hollande*, etc... » (p. 27). Etiemble a apporté « un soin particulier... à enrichir notre connaissance de Rimbaud à l'étranger, laquelle, jusqu'à présent, était au moins sommaire » (*ib.*). La Bibliographie d'Etiemble est en effet d'une richesse remarquable, et fournit aux comparatistes un merveilleux instrument de travail. Les erreurs d'impression y sont très rares, ce qui est admirable pour un livre aussi considérable et aussi polyglotte [1].

Cette Bibliographie comprend environ 800 titres étrangers, et ne se donne pas pour complète. Comme le fait remarquer Etiemble, il serait

1. Signalons quelques erreurs : « Thorton Wilder » pour « Thornton Wilder » (n° 1809) ; « Romantic Review » pour « Romanic Review » (p. 399) ; « une scherzo » pour « uno scherzo » (n° 2111) ; « une stagione » pour « una stagione » (n° 2115) ; lire « 1913 » au lieu de « 1933 », au n° 2128 ; « Publicidad » au lieu de « Publicitat » (n° 2136).

impossible, à l'heure actuelle, de donner en un volume une liste complète — ou qui se voudrait telle — des ouvrages parlant de Rimbaud. Mais Etiemble n'a pas cherché à être exhaustif : sa Bibliographie n'est pas de Rimbaud, mais du Mythe de Rimbaud : « Est-il présomptueux d'affirmer qu'après avoir donné une vingtaine d'années à la fable d'Arthur Rimbaud, je puis considérer qu'ils ont peu d'importance pour le mythe, les textes dont jamais je n'ai ouï parler, ou qu'on n'a jamais discutés ?... » (p. 446). Cette perspective a amené Etiemble à faire un choix des textes les plus significatifs du point de vue mythique, mais ne l'a pas empêché de mentionner dans sa Bibliographie tous les livres « ou presque » et tous les articles importants qui ont été consacrés à Rimbaud. Chaque ouvrage est suivi d'un commentaire de longueur variable, qui en résume les idées essentielles. Ces commentaires font évidemment la plus large part à l'étude du mythe. Plus qu'une bibliographie commentée ou raisonnée, la *Genèse du Mythe* est une bibliographie orientée : le mythologue l'emporte constamment sur l'historien littéraire ; mais c'est là l'originalité d'Etiemble.

Du point de vue de la littérature comparée, voici les grandes lignes et les conclusions principales de la *Genèse du Mythe* : je laisse de côté les articles sur Rimbaud explorateur et géographe qui, grâce à l'internationalisme de la science et du commerce, ouvrent la bibliographie de la fortune de Rimbaud dans les domaines allemand et italien par exemple. En domaine anglais (Angleterre et Etats-Unis), John Gray imite dans *Silverpoints* les poèmes *Sensation* et *Charleville* dès 1893 (n° 1756) [1]. La première traduction, incomplète, des *Illuminations* paraît en 1918 (n° 1779), la première traduction de la *Saison en Enfer* en 1920 (n° 1783). Dès 1886, George Moore avait parlé de Rimbaud dans ses *Confessions of an author as a young man* (n° 1758) ; mais le premier livre sur Rimbaud ne paraîtra qu'en 1924 : Edgell Rickword, *Rimbaud, The Boy and The Poet*. Londres, Heineman ; New-York, A. Knopf, 1924 (n° 1796). Études et traductions se multiplient et les noms de Ezra Pound (nos 1772, 1778, 1786), John Gould Fletcher (n° 1773) et Amy Lowell (n° 1775), Hart Crane (n° 1808), T. S. Eliot (n° 1823), Archibald Mac Leish (n° 1874), John Dos Passos (n° 1900), W. H. Auden (n° 1948), Aldous Huxley (cf. n° 1956), Delmore Schwartz (n° 1960, 1961), Henry Miller (n° 2002) parmi les écrivains, Arthur Symons (nos 1760, 1767, 1790), Edmund Wilson (nos 1811, 1844, 1845), Peter Quennell (1827, 1828), A. R. Chisholm (n° 1838 surtout), Enid Starkie (nos 1902, 1916, 2004), Wallace Fowlie (n° 1997 surtout), parmi les critiques et les professeurs, jalonnent la fortune de Rimbaud en domaine anglais. On ne saurait trop insister sur l'influence du beau livre de Miss Enid Starkie, *Arthur Rimbaud*, Londres, Faber & Faber, 1938 (n° 1916) ; nouvelle édition revue et augmentée, Londres, Hamish Hamilton, 1947 (n° 2004). La fortune de Rimbaud en Angleterre et

1. Je donne les numéros correspondant aux titres, car le livre ne comporte pas d'index.

aux Etats-Unis est donc extrêmement riche et variée. Comme Baudelaire et Mallarmé, et, à un moindre degré, Verlaine et Laforgue, Rimbaud joue un rôle important par son influence dans les littératures anglaise et américaine contemporaines. Etiemble retrouve en domaine anglais les formes principales du mythe de Rimbaud, qui « n'a fait que croître en virulence » durant ces dernières années. M. Edouard Roditi en a fait une étude partielle sous la direction d'Etiemble : *A French Poet and his English Critics*, Sewanee Review, hiver 1944 (nº 1988).

En Italie, la première mention du poète Rimbaud date de 1898 (nº 2025) ; le premier ouvrage d'ensemble, de 1911 : Ardengo Sollici, *Arthur Rimbaud, Quaderni della Voce*, Florence, Casa editrice italiana, 1911 (nº 2028). En 1915, dans ses *Studi di letterature moderne*, Milan, Trèves, 1915 (nº 2030), G. A. Borgese consacre à Rimbaud quelques pages élogieuses et « justes ». Malgré Benedetto Croce, qui critique violemment Rimbaud et son mythe dans *La Critica*, t. XVI, 20 mai 1918, pp. 253-256 (nº 2031), la personne et l'œuvre de Rimbaud intéressent de plus en plus les lettrés italiens : la première traduction des œuvres de Rimbaud paraît en 1918 (nº 2032), la seconde en 1923 (nº 2035). De nombreuses études se succèdent, dont la plupart développent le « mythe chrétien » de Rimbaud, comme le montrent les articles d'Adele Luzzato à partir de 1924 (nº 2037), et le succès de la traduction du *Rimbaud* de Daniel-Rops, 1935 (nº 2064), réédité en 1947 (nº 2096). Le régime fasciste, et, plus particulièrement, la guerre d'Ethiopie suscitent un certain nombre d'études assez contradictoires, qu'Etiemble résume dans son Commentaire (pp. 415-416). Il peut conclure : « L'influence de Rimbaud reste médiocre en Italie » (p. 417).

La fortune de Rimbaud en Espagne et en Amérique latine n'est pas aussi mouvementée qu'en Italie. Dès 1893, Rimbaud est connu de Rubén Darío, l'animateur du mouvement moderniste (nº 2124). Les traductions commencent en 1913 (nº 2128), mais la *Saison en Enfer* ne paraîtra en espagnol qu'en 1939 (nº 2159). Sauf pour quelques articles et traductions, dont celles de *La Vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud* de Jean-Marie Carré (nº 2157) et du *Rimbaud* de Jacques Rivière (nº 2172), l'œuvre de Rimbaud ne semble pas avoir suscité beaucoup d'intérêt en Espagne et en Amérique latine.

La moisson est plus riche en domaine allemand. Mentionné dès 1897 dans la *Geschichte der französischen Literatur* de Eduard Engel, Leipzig, Baedeker, 1897 (nº 2183), Rimbaud est rapidement connu et étudié en Allemagne. Stefan George fait paraître en 1905 des traductions de Rimbaud (nº 2194). Le livre de Paterne Berrichon fait l'objet d'une traduction par K. L. Ammer en 1907 que préface Stefan Zweig : *Arthur Rimbaud, Leben und Dichtung, übertragen von K. L. Ammer. Eingeleitet von Stefan Zweig.* Leipzig, Insel-Verlag, 1907 (nº 2189), ouvrage réédité en 1921 (nº 2214). La première biographie allemande de Rimbaud est publiée en 1921 : Hans Jacob, *Das Leben des Dichters Jean-Arthur Rimbaud*, Munich, O. C. Recht, 1921 (nº 2213). Les tra-

ductions et études se multiplient après cette date et donnent lieu à des interprétations de Rimbaud parfois surprenantes, comme le Rimbaud « spenglérien » de Clara Krollman, *Arthur Rimbaud und die Krise des Abendlandes*, Gladbach, Volksvereins-Verlag, 1929 (nº 2245). La première traduction d'ensemble des œuvres de Rimbaud est due à Paul Zech en 1927 (nº 2232), auteur d'un Rimbaud (nº 2230) réédité en 1947 (nº 2282). Le Rimbaud de Miss Starkie est traduit en 1938 (nº 2277) et réédité en 1948 (cf. nº 2277). Outre Stefan George et Stefan Zweig, on peut relever les noms de Klaus Mann (nº 2218 et 2275) et d'Ernst Jünger (nº 2281) parmi ceux des écrivains allemands qui se sont intéressés à Rimbaud. L'œuvre et la personne de Rimbaud ont donc joui dans l'Allemagne du xxe siècle d'une grande réputation. Aux divers mythes français de Rimbaud s'ajoute un mythe « germanique et même pangermaniste » (p. 447) qui donne à la fortune de Rimbaud en Allemagne un caractère particulier.

Les autres domaines présentent beaucoup moins d'intérêt, sauf la Hollande. Rimbaud y est mentionné dès 1888 dans un article de J. N. Van Hall sur *De « décadents » in Frankrijk* (nº 2287). De nombreux articles lui seront consacrés par la suite, dont l'un est dû à Jan Slauerhoff (nº 2304) ; cf. aussi 2320 *b*. Peu de traductions, les Hollandais lisant la littérature française dans le texte. En 1948, paraît le livre important de Daniel de Graaf, *Arthur Rimbaud, homme de lettres*, Assen, Van Gorcum et Comp., 1948 (nº 2350). Etiemble peut conclure de façon élogieuse au « peu de virulence du mythe en domaine néerlandais » (p. 462). Dans les pays scandinaves, la première mention de Rimbaud date de 1905 (nº 2361). Les études publiées sur Rimbaud ne font en général que reproduire les thèses essentielles de livres français ou anglais : Paterne Berrichon, Enid Starkie... Etiemble donne en appendice (pp. 470-471) le texte et la traduction du célèbre poème de Georg Brandes *Vokalfarverne* : *Les Couleurs des voyelles*. Le domaine grec n'apporte guère : « Rien de grec, en ces articles, sinon l'intérêt, çà et là, pour Rimbaud chypriote » (p. 479). Dans le monde slave, Rimbaud, connu dès 1904 en Tchécoslovaquie (nº 2412), semble avoir joui d'une certaine réputation, en Tchécoslovaquie surtout, mais aussi en Russie soviétique où l'œuvre de Rimbaud devient « la protestation pathétique de la petite bourgeoisie radicale, des déclassés, des bas-fonds du *lumpen-proletariat*, contre l'ordre du Second Empire » (article de I. Postoupalski dans *Literatournaia Entsiclopediia*, Moscou, 1935 (nº 2430, traduit pp. 489-491). La Bibliographie se termine par quelques études sur Rimbaud ou traductions en Égypte et Proche-Orient, au Portugal, en Roumanie, en Lithuanie, en Hongrie, en Chine, en Indonésie, en Turquie et au Japon.

Ce résumé, tout incomplet qu'il est, de la *Genèse du Mythe* doit suffire à montrer combien Etiemble a renouvelé en effet notre connaissance de Rimbaud à l'étranger. On ne saurait reprocher à cette bibliographie de n'être pas exhaustive : on aurait aimé pourtant plus de

détails dans les commentaires sur les jugements portés sur Rimbaud par de grands écrivains étrangers, comme T. S. Eliot ou Aldous Huxley par exemple. Puisque l'auteur signale *Les Chemins de la Liberté* de J.-P. Sartre (nº 1363), ou les *U. S. A.* de John Dos Passos (nº 1900), il semble que *Point Counter Point* d'Aldous Huxley méritait une mention à part (cf. nº 1956) : la discussion entre Denis Burlap, tenant et créateur du mythe, et Walter Bidlake est comme une préfiguration du *Mythe de Rimbaud* (*Point Counter Point*, London, Chatto and Windus, pp. 218-220). Le problème si délicat de l'influence de Rimbaud sur la poésie anglo-saxonne du xxe siècle n'est pas même abordé dans les commentaires d'Etiemble. Mais ces critiques ne tiennent pas compte du but avoué d'Etiemble et ne font que mettre en lumière la différence entre le comparatiste et le mythologue : « La valeur pour moi d'un écho, d'un livre ou d'un article serait inversement proportionnelle — je le savais — à sa valeur objective : *des sottises du temps je compose mon fiel* » (p. 15).

En somme, la *Genèse du Mythe* constitue une documentation très précieuse pour le comparatiste. Mais je m'en voudrais de passer sous silence, dans ce compte rendu spécialisé, l'intérêt essentiel de ce livre, ou plutôt des deux tomes parus du *Mythe de Rimbaud*, c'est-à-dire l'étude sociologique du mythe lui-même. Depuis *Bouvard et Pécuchet*, personne n'avait réuni un tel sottisier de la nature humaine, et l'on trouve en Etiemble, comme en Flaubert, cette joie un peu amère, cette conscience scrupuleuse, et cette foi — le mot n'est pas trop fort — dans la lucidité et la vérité. C'est cette orientation du *Mythe de Rimbaud* qui limite, bien peu sans doute, la valeur de la bibliographie d'Etiemble pour la littérature comparée : il suffira aux comparatistes [1] de reprendre les listes d'Etiemble, de les compléter s'ils le peuvent, et de les commenter en historiens et critiques littéraires, pour tirer de ce bel ouvrage des monographies plus conformes sans doute aux traditions universitaires, mais moins enrichissantes que *Le Mythe de Rimbaud.*

Jean Bruneau.

August Closs. **Die neue Deutsche Lyrik, vom Barock bis zur Gegenwart** (dans : « Deutsche Philologie im Aufriss », herausgegeben von Professor Dr. Wolfgang Stammler. Erich Schmidt Verlag-Berlin ; Bielefeld-München).

Cette étude d'Auguste Closs, Professeur à l'Université de Bristol, donne un aperçu du lyrisme allemand depuis le baroque jusqu'à nos jours. Elle est à la fois originale et pénétrante. M. Closs domine son sujet de haut. C'est ce qui lui permet, d'une part, de bien caractériser

1. Rappelons que la fortune de Rimbaud en Angleterre et aux Etats-Unis a été amorcée par M. Edward Roditi (*op. cit.*) et en Italie par G. A. Borgese, *Arturo Rimbaud en Italie*, dans *La Vraie Italie*, 1919 (Etiemble, p. 418, sans commentaire).

chaque école et chaque période et de concevoir, d'autre part, le lyrisme allemand comme un tout organique qui évolue et se renouvelle sans cesse, mais dont certains éléments ne font que changer de peau. C'est ainsi qu'il indique les filiations qui vont de Klopstock à Hölderlin et à Stefan George, de Novalis à Richard Wagner et à Ernst Jünger, l'influence de Schiller et de Gœthe sur le romantisme, et la valeur que prend la figure de Gœthe, lorsqu'on passe de son humanisme classique au « troisième humanisme » d'un Stefan George.

L'horizon de M. Closs ne se borne pas à la seule littérature allemande. Il ne néglige point les influences étrangères. Qu'il s'agisse de l'influence italienne sur le « Gesellschaftslied » du seizième siècle, de celle de Pétrarque sur Heine, de Burns et de Victor Hugo sur Freiligrath, ou de Leopardi sur Paul Heyse, et, d'une manière générale, de Rousseau, d'Ossian ou de l'Inde, il ne manque pas de le signaler, ne fût-ce que d'un trait rapide et en passant.

M. Closs ne dédaigne pas non plus de mettre en relief ce que la pensée d'un auteur peut avoir d'actuel, et ce qu'il dit, à propos de Gœthe, sur la dépréciation de l'individu par la technique, est pertinent.

Enfin, c'est en poète que M. Closs parle des poètes, le style suit le mouvement de la pensée, se fait souvent poétique, et c'est pour cela, sans doute, que certaines figures de poètes sont évoquées avec un incontestable bonheur.

Jacques Roos.

Robert Escarpit. **L'Angleterre dans l'œuvre de Mme de Staël.** (Collection « Études de Littérature étrangère et comparée », n° 26). Paris, Didier, 1954. In-8°, 174 p.

On connaît surtout Mme de Staël comme révélatrice de l'Allemagne. Mais l'Angleterre tient presque autant de place dans sa pensée et dans son œuvre. Il y avait là matière à une étude depuis longtemps souhaitable. M. R. Escarpit vient de combler très heureusement cette lacune. Il a fait un dépouillement systématique des œuvres complètes de notre auteur, ou du moins de l'œuvre imprimée parue jusqu'à la date limite de 1820, où furent publiées les *Œuvres complètes*. Il exclut donc les fragments de découverte récente et toute la correspondance, voulant s'en tenir à ce qui fut proposé au public contemporain. Il en a dressé un index très détaillé, que précède une mise au point des faits connus sur l'expérience anglaise de Mme de Staël, et qui mène à « un tableau de l'Angleterre » implicitement contenu dans l'œuvre. Mme de Staël, si elle avait vécu, aurait peut-être elle-même brossé un tel tableau. M. Escarpit montre en effet qu'elle eut l'intention, au moins en 1813-1814, d'écrire un *De l'Angleterre* analogue à son *De l'Allemagne*, qui connaissait un succès éclatant. Elle le laisse entendre à Byron, à Henry Crabb Robinson (cf. p. 12), et c'est peut-être ce qui explique la place énorme qu'occupe

l'Angleterre dans les *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* : ce livre, publié après sa mort, fut écrit principalement à cette époque, et le brouillon correspondait peut-être à plus d'une intention.

Déjà, dans l'*Allemagne*, les allusions à l'Angleterre sont nombreuses et étendues (parfois un chapitre entier : II 2, III 2) ; il semble toutefois excessif de dire que Mme de Staël « décrit le plus souvent l'Allemagne par référence à l'Angleterre » (p. 13), bien qu'effectivement l'Angleterre fût mieux connue des Français. — Qu'elle ait été en contact avec l'Angleterre aussi souvent et plus longtemps, ceci est plus vrai, et assez saisissant, mais il faudrait comparer la masse de ses lectures, de ses entretiens, et les amis qui lui révèlent l'Angleterre n'égalent peut-être pas l'action de Guillaume Schlegel et Henry Crabb Robinson. Il y a aussi un peu de paradoxe à juger que Mme de Staël « était plus à l'aise pour parler de l'Allemagne que pour parler de l'Angleterre » (p. 15) parce qu'elle la connaissait moins à fond, plus schématiquement. M. Escarpit montre du moins combien fut profonde, vitale, l'expérience anglaise de cette femme que tant de critiques depuis un siècle n'ont voulu voir qu'entièrement germanisée.

Cette connaissance de l'Angleterre, Mme de Staël la reçoit d'abord de ses parents. Sa mère, Suzanne Curchod, avait failli épouser l'historien Gibbon, qui se déroba par soumission aux vues paternelles, comme fera Oswald, le héros de *Corinne*. Vingt ans plus tard, c'est entre elle-même et Pitt que sa mère forme un projet d'union, mais Germaine refuse : un instinct lui fait craindre de vivre en Angleterre, malgré la sympathie intellectuelle qu'elle éprouve pour ce pays. Dans le salon maternel, à Paris, elle a connu directement Walpole, Hume, Garrick. — A l'influence paternelle, elle doit l'admiration de la République des marchands, de sa constitution tempérée ; elle en sera marquée toute sa vie, discuter ces valeurs serait manquer à son père. Ainsi se mêlent et se combattent en elle la confiance intellectuelle en l'Angleterre et la défiance sentimentale.

L'expérience directe lui est donnée par trois voyages. Le premier (1776) est insignifiant ; elle a dix ans. Il en va tout autrement des deux autres. De janvier à juin 1793, émigrée, mais d'allures encore trop jacobines, elle se heurte aux préjugés, et scandalise un peu. La cour britannique la tient à l'écart, elle doit se replier sur elle-même ; elle parfait du moins sa connaissance de la langue et pourra dès lors lire dans le texte les œuvres littéraires. L'accueil est très différent en 1813, où elle arrive après avoir parcouru l'Europe, auréolée par sa résistance à Napoléon. Ce séjour d'un an (juin 1813-mai 1814) est le plus important. Littérairement, elle partage les tendances à la fois révolutionnaires et modérées de Byron, occupant avec lui le « no man's land qui sépare le XVIIIe du XIXe siècle » (p. 42). Politiquement, sa position est fausse : ennemie de Napoléon et libérale, elle ne peut tout à fait comprendre

(et contenter), ni les gallophobes conservateurs, ni les libéraux opposants, qui croient voir en Napoléon le continuateur de la Révolution française. En fait, elle fréquente surtout des whigs, qui restent des aristocrates, insensible comme eux à l'évolution sociale, ignorante du peuple (p. 45). Ces traits offrent une analogie remarquable avec ceux de son expérience germanique. Les nouveautés lui échappent, et l'Angleterre qu'elle voit n'est que celle de son système et de ses amis.

Sur ces amis, beaucoup de renseignements restent encore inédits dans les archives du château de Broglie, et il appartient à M. Victor de Pange, qui en a commencé l'étude de nous apporter les derniers éclaircissements désirables. M. Robert Escarpit apporte du moins une première synthèse. Il rappelle le rôle de Henry Crabb Robinson, qui, pour l'Angleterre, n'eut que peu d'influence : Mme de Staël le consulta moins sur les lettres que sur le droit, et continua de se montrer fort indocile. Pour Byron, déjà abordé par M. Escarpit, dans une étude qu'on souhaiterait de voir publiée, il resta plutôt le débiteur de Mme de Staël ; il est assez curieux que celle-ci ait pensé un instant lui faire épouser sa fille Albertine, ce qui fit dans la famille le troisième projet de mariage anglais. Le meilleur rôle d'informateur semble revenir à l'Ecossais James Mackintosh, admirateur de Mme de Staël, de tendances politiques très proches des siennes, et qui, en la contredisant le moins possible, parvint à obtenir largement son audience.

L'index alphabétique par matières, qui constitue la partie centrale de l'ouvrage, est extrêmement clair et détaillé, et rendra de grands services. Tous les jugements, toutes les indications de Mme de Staël y sont notés avec leurs références, sur les matières générales et particulières qu'elle a abordées : hommes de lettres, philosophes, personnages politiques, œuvres, institutions, lieux, histoire, langue, etc... Ce dépouillement exhaustif permettra de préciser l'effort de l'écrivain sur chaque point, comme aussi ses lacunes, son évolution, et d'obtenir sur chaque problème les précisions les plus utiles.

Exploitant lui-même ce relevé, M. Escarpit a pu esquisser un tableau de l'Angleterre selon Mme de Staël. Il faut évidemment observer que ce tableau n'a été nulle part réalisé par elle, et qu'il ne s'agit que de ce qu'une étude critique peut reconstituer d'après des éléments épars dans toute l'œuvre. Le public contemporain n'en put jamais posséder que ces approximations successives.

A ce propos, M. Escarpit a établi des données numériques du plus grand intérêt. Sur un millier d'allusions, 467, donc près de la moitié, sont contenues dans les *Considérations*, correspondant à la velléité qu'eut Mme de Staël d'écrire tout un ouvrage sur l'Angleterre. Puis, comme il est naturel, viennent encore 161 allusions dans le livre *De la Littérature*, antérieur à son expérience allemande et fruit de sa première formation où tant de part revient à la littérature anglaise. — Mais aussi, fait remarquable, 132 allusions dans l'*Allemagne* elle-même,

attestant que, si Mme de Staël ne définit pas tout à fait l'Allemagne par référence à l'Angleterre, du moins ce pays reste présent à sa pensée, et que les leçons qu'elle veut tirer à notre usage de l'exemple des deux nations ont plus d'un trait commun. Quoi qu'il en soit, ces trois livres, qui sont aussi ses trois grands ouvrages doctrinaux, contiennent 76 % du total de ses allusions. Le reste se partage entre *Corinne* et *Delphine* qui fournissent encore 10 % et les nombreuses autres œuvres. Considérées par rapport aux séjours de Mme de Staël outre-Manche, les allusions sont presque nulles avant le voyage de 1793, et se répartissent à peu près en 45 % avant 1813 et 54 % dans la brève période d'après 1813 (mais qui contient les *Considérations*).

Les périodes qu'elle a le plus abordées sont le XVIIe siècle, à cause des révolutions politiques, et le XVIIIe siècle avec ses prolongements, pour la littérature. Ses centres d'intérêt sont, par ordre décroissant, le caractère et les mœurs, l'histoire et la politique, la vie intellectuelle. — Ceci diffère assez de son livre de l'*Allemagne*, assez rapide sur le premier point, presque muet sur le second, très étendu et subdivisé quant au dernier. Il est clair que ces différences ne tiennent pas seulement à ses dispositions, ou aux circonstances qui dans l'*Allemagne* ont retenu sa plume, mais à la dissemblance des deux nations.

Bien des choses, au contraire, attestent, ici et là, le tempérament identique de l'auteur. Notamment l'indifférence aux particularités locales ; elle distingue rarement entre Angleterre, Ecosse, Irlande, de même qu'elle a, pour l'Allemagne, presque tout rapporté à la distinction abstraite entre le nord et le midi.

Elle déduit le caractère anglais de quelques attributs systématiques : l'insularité, le négoce et surtout le protestantisme, cette religion idéale, qui, accordant la religiosité d'un peuple nordique avec la raison d'une nation libre, assure toutes les vertus. Elle loue ou défend tous les traits du caractère anglais, même ceux dont sa sensibilité a souffert. Elle éprouve toutefois quelque irritation de la tutelle où sont maintenues les femmes dans la société anglaise, et trouve parfois dans cette société de l'ennui. Elle en a trouvé aussi en Allemagne ; il lui manquait partout la rue du Bac !

Sa vision de la vie publique et des institutions est opiniâtrement optimiste. Elle n'a pu nier tout à fait la corruption régnante, mais elle y voit un simple accident, et continue de croire, malgré les faits, à une idéale liberté de la presse. Elle a, sans jamais varier, tenu la constitution anglaise pour une panacée ; elle en parle sans cesse : 15 % du total des allusions, une soixantaine dans les seules *Considérations*. L'histoire de l'Angleterre lui sert à la justification des idées politiques de Necker, et de la lutte contre Napoléon. Elle hésite entre la « reconnaissance qu'une ennemie de Napoléon doit à Pitt et la sympathie qu'elle a pour la personnalité de Fox » (p. 133). Son embarras s'accroît après 1814 ; elle s'en tire en opposant Wellington, le noble vainqueur du tyran, à Castlereagh, l'ennemi injuste de la France. Ici encore,

le rapprochement s'impose avec ses attitudes envers l'Allemagne, qu'elle excite à la révolte quand l'Empereur est tout-puissant, mais dont elle s'afflige de voir les troupes à Paris. Ces convergences donnent la preuve et la nuance exacte de son patriotisme.

Attachée au capitalisme libéral, elle a ignoré la naissance du prolétariat urbain, les problèmes du machinisme, les premiers troubles sociaux (p. 139). En somme, elle regarde le passé plus que l'avenir, et s'est bornée souvent à reprendre les idées déjà traditionnelles sur l'Angleterre, en y ajoutant seulement des traits moins observés que rêvés d'après son utopie personnelle.

Mme de Staël est peu sensible et peu informée en matière d'art. Ce trait apparaît aussi dans son *Allemagne*, où elle ne consacre aux beaux-arts qu'un seul chapitre contre une trentaine relatifs aux belles lettres. Peut-être jugeait-elle trop prosaïque l'art anglais du XVIIIe siècle, surtout la peinture, si réaliste, si éloignée de ses rêves. Un seul art obtient ses louanges : la diction théâtrale, où elle estime que le naturel est mieux gardé qu'en France.

M. Escarpit montre sans peine l'embarras et les contradictions de notre auteur au sujet de la philosophie anglaise, qu'elle veut à toute force tirer dans le sens du spiritualisme. Pour éviter que Bacon n'apparaisse purement empiriste, elle « se livre à une véritable acrobatie intellectuelle » (p. 147). Si elle rejette de bon cœur Hobbes comme « athée, détermiste, esclave » (p. 148), elle se donne beaucoup de peine pour ramener au spiritualisme Locke, à qui elle tient parce qu'il fut libéral en politique. On pourrait peut-être objecter à M. Escarpit que tous ces efforts, pour tendancieux qu'ils soient, ne vont pas toujours à l'encontre du vrai ; on sait que Voltaire avait beaucoup exagéré la portée irréligieuse des écrits de Locke. — Il reste cependant que le chapitre de l'*Allemagne* (III 2) où Mme de Staël parle des philosophes anglais est fortement influencé par ses propres tendances, et qu'elle cherche à minimiser les conséquences matérialistes ou irreligieuses des doctrines anglaises pour en rejeter toute la faute sur leurs disciples français.

Son attitude devant la littérature anglaise confirme aussi le caractère qu'elle a manifesté ailleurs. Dans ses écrits d'avant 1813, elle ne s'écarte guère du schéma remontant à Voltaire : Shakespeare-Milton-Pope. — Informée au moins par G. Schlegel, elle saisit toute l'importance de Shakespeare, mais elle ne l'admire pas sans un peu de « mauvaise conscience » et n'envisage son succès qu'avec « un mélange d'inquiétude et de sympathie » (pp. 154-5). Elle n'est pas non plus sans réticence devant Young et Ossian ; bien qu'elle en admire l'enthousiasme, l'esprit religieux ou la sombre imagination, elle les trouve un peu monotones, car il faut pour lui plaire « un peu de raisonnement » et aussi « de la vie » (p. 159). Les Allemands, plus d'une fois, ont essuyé de sa part des reproches semblables. Pareillement, si elle préfère entre tous les romanciers Richardson, elle ne déteste pas « les humoristes »,

plus alertes, de Swift à Sterne. Des raisons politiques autant qu'esthétiques lui font aimer les *Lettres de Junius* et l'éloquence anglaise, qui s'attache à la raison.

Après 1813, elle procède, dans les *Considérations*, à une « mise à jour » (p. 162) de ses jugements littéraires, qui demeure fort restreinte. C'est alors qu'elle paraît découvrir Cowper, avec qui elle cite S. Rogers, Th. Moore, Th. Campbell, W. Scott, et aussi, il est vrai, Byron. Tels sont pour elle les novateurs. C'est-à-dire en somme les hommes de sa propre génération, seulement à demi-romantiques. Muette sur Shelley, et même sur Wordsworth et Coleridge, qu'elle n'a pourtant pas pu ignorer, elle semble « prisonnière du passé » (p. 164). Nouvel indice des limites assez étroites où s'arrêtent son amour des nouveautés et la hardiesse de son goût. Ses silences sur le romantisme allemand, dans des conditions tout analogues, sont éclairés par ces faits, qu'ils éclairent à leur tour. Mme de Staël reste une pré-romantique.

M. Escarpit observe en concluant que Mme de Staël n'ajoute que sa petite part à « l'immense phénomène de réfraction » qui nous a fourni au XIXe siècle (et dès le XVIIIe) une certaine image de l'Angleterre. On pourrait même dire qu'avant d'amplifier le phénomène, elle l'a elle-même subi, tant elle se dégage peu des images passées. Il souligne en outre sa subjectivité, qui entraîne entre l'objet et le témoignage une série de décalages. Décalage social, parce qu'elle ne voit que l'aristocratie. Décalage chronologique : le temps semble s'être arrêté pour elle en 1790 ou 1793 ; au-delà, c'est son rêve qu'elle substitue à la réalité. Décalage géographique, car tout est ramené à la France : l'auteur est une visiteuse diplomatique plutôt qu'une exploratrice. Elle a tout de même apporté des éléments positifs, et aperçu notamment dans l'âme anglaise « les deux courants antagoniques du mysticisme et de l'utilitarisme ». Autre chose fut, sinon exact, du moins opérant : ce mythe du roi-citoyen qui finit par prendre corps chez nous après 1830 et renvoyer outre-Manche certaines orientations politiques.

On ne peut que souscrire à ces conclusions. Et une constatation bien remarquable s'impose : c'est qu'elles pourraient s'appliquer presque toutes au principal message de Mme de Staël, celui qu'elle a apporté sur l'Allemagne. Les deux cas présentent des similitudes frappantes. Dans les procédés d'information, expérience directe, mais très partielle, suivie de généralisations hâtives. Dans les interprétations, idées préconçues, rebelles aux objections et même aux faits, désir de mettre ses révélations au service de ses tendances. Une limitation analogue quant au temps, quant aux goûts. L'étude de M. Escarpit éclaire ainsi les problèmes qui se posaient à propos de l'*Allemagne* : pourquoi tel ou tel silence ? Mme de Staël aime-t-elle la France ? est-elle dupe de ses conseillers ? Mais en retour, ce qu'on sait de son témoignage sur l'Allemagne apporte confirmation et explication aux résultats de la présente étude. C'est partout la même personnalité vive, impérieuse ; le même mélange de pénétration et de préjugé. Il s'ensuit des images

pareillement mêlées de vérité et de chimère. Les deux messages auraient été de même nature, quoique l'un fût plus axé sur la politique et les mœurs, l'autre sur la vie intellectuelle. Mais il reste que l'un est réduit à ses éléments, diversement répartis dans toute l'œuvre, et noyés parmi d'autres sujets, même dans les *Considérations*, tandis que l'autre a pu être achevé, systématisé en un livre qui fit sensation, et qui eut une influence beaucoup plus étendue et tangible.

Remercions M. Robert Escarpit pour son intéressante contribution à l'histoire du mythe de l'Angleterre et à la critique staëlienne, présentée dans un ouvrage alerte et instructif.

André Monchoux.

Il Conciliatore, *foglio scientifico-letterario* (1818-1819), a cura di Vittore Branca. 3 vol. in-8°. Florence, Le Monnier, 1952-1954.

M. Branca nous offre enfin un texte complet et richement annoté du journal milanais bien connu des romantiques et des libéraux de l'époque sous le surnom de « Foglio Azzurro ». Le *Conciliatore*, qui fut pendant treize mois, du 3 septembre 1818 au 21 octobre 1819, l'expression des meilleurs esprits milanais, sut hardiment tracer les voies d'une renaissance intellectuelle, économique et civile, et sauver de la débâcle napoléonienne une part importante de l'héritage illuministe et révolutionnaire. Modérés par nécessité et par goût, les écrivains du *Conciliatore* créèrent l'idée libérale en rajeunissant l'illuminisme au contact des nouveaux courants de pensée européenne, et en particulier du romantisme de Mme de Staël, de Benjamin Constant et des frères Schlegel. Cette modération dans l'audace apparaît tout particulièrement dans la position littéraire des rédacteurs, qui condamnèrent le plus souvent les excès du romantisme lyrique et, dans le cadre de la littérature nouvelle, recherchèrent essentiellement les possibilités d'un renouveau et d'un enrichissement de la culture nationale. Les idées qu'ils se plurent à répéter deux fois par semaine dans leur journal s'attachaient à trois points particuliers : la nécessité d'un dépassement de l'académisme classicisant ; le besoin simultané d'une littérature nationale et d'une bonne connaissance des littératures étrangères ; enfin la prise de conscience du fait économique et du temps historique. Sans violence, mais avec fermeté, le *Conciliatore* défendit ces quelques principes contre l'opposition farouche des journaux gouvernementaux et classicisants.

Si, jusqu'à l'édition de Vittore Branca, l'on soupçonnait bien la valeur du « Foglio Azzurro » par les tragiques persécutions que les autorités autrichiennes firent peser sur ses créateurs — Silvio Pellico, Ludovico Di Breme, Ermes Visconti, Giovanni Berchet, etc. — le texte lui-même était devenu une pièce rare, n'étant connu que sous forme

d'extraits, parfois maladroitement découpés : le programme de Pietro Borsieri, les *Idee Elementari sulla Poesia Romantica* et quelques pages à intentions patriotiques de Visconti. L'unité profonde du journal était détruite par cette présentation sommaire, où chacun isolait l'aspect qui l'intéressait. Dans son livre « *Il Conciliatore* » *e i Carbonari*, Cesare Cantù avait limité jadis son étude à une histoire anecdotique des persécutions. On a, depuis, trop souvent imité son exemple. Le premier ouvrage important qui ait négligé le martyrologe des patriotes milanais, ce fut le livre de G. A. Borgese, *Storia della critica romantica in Italia*. Mais ce critique ne connut ou ne voulut connaître du *Conciliatore* que les *Idee Elementari* d'Ermes Visconti, petit traité de vulgarisation des théories romantiques, publié en plusieurs articles au cours du mois de novembre 1818, et dont Stendhal devait reproduire de nombreux passages dans son *Racine et Shakespeare*. On sait maintenant que ce petit manifeste fut accueilli avec certaines réserves par les romantiques eux-mêmes. Silvio Pellico en parlait avec bienveillance comme d'un « petit traité satisfaisant [...] écrit sans prétention », et Manzoni, dont l'amitié pour Visconti était connue, écrivait à Fauriel : « L'homme est fort au-dessus de l'ouvrage. » Quoi qu'il en soit, la condamnation brutale par Borgese, à partir du manifeste d'Ermes Visconti, de tout l'apport théorique et critique du *Conciliatore*, ne résiste pas à une lecture, même rapide, de la collection complète, telle qu'elle nous est présentée aujourd'hui. Les extraits publiés par Menzio aux éditions U.T.E.T. de Turin en 1918, et la Table des matières établie par L. Marchetti, en 1937, dans la *Rassegna Storica del Risorgimento*, témoignent de l'intérêt plus vif qui commençait à se faire sentir envers le journalisme littéraire et en particulier le *Conciliatore*. La critique ressentait d'autant plus l'absence d'une réédition du « Foglio Azzurro », que les textes des principaux journaux politiques et littéraires des XVIIIe et XIXe siècles étaient déjà réédités ou facilement accessibles. Cette lacune devint alarmante quand, au cours des bombardements massifs que subit Milan durant la dernière guerre, furent détruites un certain nombre des collections du *Conciliatore* conservées dans les bibliothèques. M. Branca, reproduisant intégralement et avec la plus grande exactitude un des rares exemplaires épargnés de la Bibliothèque du Musée du Risorgimento de Milan, rend aujourd'hui accessible au grand public, et préserve d'éventuelle destruction, un document essentiel de l'histoire de la pensée italienne et même européenne. C'est, en effet, l'esprit européen qui nous émeut le plus dans ce modeste périodique, qui sut conserver et enrichir l'héritage de l'illuminisme, tirer la leçon de l'expérience révolutionnaire et impériale, et concevoir le nationalisme comme une prise de conscience historique, liée à un progrès moral et culturel dépassant les frontières.

Le plus grand mérite du *Conciliatore* en tant que journal est son unité profonde, que la diversité des rubriques fait encore mieux ressortir. A côté d'articles s'insérant dans la querelle romantique, nous

trouvons des comptes rendus détaillés d'ouvrages contemporains, italiens ou étrangers, et un certain nombre d'études approfondies sur les grandes œuvres de la littérature européenne. La critique littéraire n'est pourtant qu'un aspect du journal, lequel, comme l'indique son sous-titre « foglio scientifico-letterario », s'attache aussi bien aux problèmes de l'industrie naissante (information sur les progrès du machinisme dans l'industrie textile, les débuts de la navigation à vapeur), qu'à des questions économiques plus générales (statistique, économie humaine, problèmes de la richesse mobilière). Et nous sommes frappés par le caractère moderne de certaines enquêtes sur des questions sociales telles que l'éducation, le régime des prisons, les hôpitaux et la santé publique. La politique n'était pas abordée de front. Néanmoins, l'idée nationaliste et d'autres idées subversives apparaissent dans les articles les plus divers.

Indispensable pour l'étude de la vie et de la pensée à Milan au lendemain des guerres napoléoniennes, ce prodigieux travail d'information et de critique engagée constitue la partie la plus valable du *Conciliatore*. Les manifestes littéraires qu'il renferme n'en font pas moins valoir l'originalité du romantisme milanais, lequel dépasse ici largement la querelle des anciens et des modernes et la guerre des mythologies, et se manifeste essentiellement dans cette découverte de liens culturels internationaux plus profonds que ceux, purement pragmatiques, établis au siècle précédent par l'action illuministe et le mouvement encyclopédique. Avant le *Conciliatore*, le réveil des littératures européennes avait eu un caractère nettement isolationniste et anti-français, ce qui explique l'indulgence bienveillante dont firent preuve les autorités autrichiennes à l'égard des premiers manifestes romantiques. Avec le groupe de Silvio Pellico, au contraire, la recherche d'échanges culturels propres à rapprocher les littératures européennes, tout en respectant leur individualité, fit entrevoir cette nouvelle dimension de l'histoire et de la critique qu'est la littérature comparée. Cette position faisait réellement partie du programme romantique du « Foglio Azzurro », qui mit tout en œuvre pour illustrer et révéler les littératures européennes parentes ou voisines de la littérature italienne. Nous trouvons cette ébauche d'une critique comparée sous trois formes d'articles : I. Les comptes rendus d'ouvrages d'histoire littéraire dépassant les limites des frontières nationales : ainsi les articles de Giovanni Berchet des N°s 9, 13 et 21, à propos de la *Geschichte der Poesie und Beredsamkeit seit dem Ende dreizehnten Jahrhunderts* de Friedrich Bouterwek, histoire en 12 vol. des littératures européennes, dont les deux premiers étaient consacrés à l'Italie et précédés d'une introduction générale à l'étude des littératures modernes. Du même Berchet, relevons au N° 61 le compte rendu de l'*Histoire littéraire de l'Italie* de Ginguené. — II. Les critiques ou traductions d'œuvres littéraires étrangères, anciennes ou modernes : le N° 1 comporte un bel essai de Sismondi sur les *Lusiades* et la traduction d'une ballade de Schiller par Giovanni Rasori. Au cours des 120 numéros de la collection complète, on trouve de nombreux

articles consacrés aux sujets les plus divers : la poésie espagnole, la poésie anglaise, certaines œuvres de Montesquieu, de Mme de Staël, les nouvellistes et les auteurs comiques anglais modernes, la littérature allemande, ainsi qu'un certain nombre de traductions, parmi lesquelles celle de la *Sacontala* devait révéler au public milanais les littératures orientales. — III. Enfin, la série d'articles de littérature comparée proprement dite, comprenant la critique théâtrale entreprise par Visconti et Pellico du théâtre historique de M.-J. Chénier, d'Alfieri et de Schiller. Ces trois auteurs avaient traité parfois les mêmes sujets, mais selon les diverses traditions littéraires dont ils subisssaient l'influence : les critiques du *Conciliatore* se font un devoir de faire connaître à leurs lecteurs les œuvres correspondantes et d'illustrer ces différences. Nous sommes particulièrement intéressés par un article de Silvio Pellico paru dans le No 62, où nous trouvons un intelligent parallèle entre les trois versions du drame de Philippe II d'Espagne et de son fils Don Carlos. Cette ouverture vers l'étranger fut âprement critiquée par les adversaires du *Conciliatore*, au nom même de l'italianité. Les événements devaient montrer clairement de quel côté se tenaient les vrais patriotes, et prouver que la critique « comparée » du journal romantique prétendait avant tout affirmer sur le plan international une pensée italienne rajeunie, mais fière de son passé, moderne, mais consciente de sa tradition nationale, et que les nouvelles perspectives de la littérature comparée mettaient bien mieux en valeur.

Ce bref aperçu, donne une idée du travail ininterrompu des « conciliatori » qui surent, en treize mois, imposer leur sens critique et leur intelligence et ouvrir à l'histoire littéraire des perspectives inconnues jusqu'alors. Ne nous étonnons pas que ce petit groupe de publicistes, de poètes, d'historiens et d'économistes ait séduit Stendahl.

Dans cette réédition du *Conciliatore*. M. Branca s'efface derrière le texte qu'il présente. Son Introduction, volontairement concise, n'en demeure pas moins la meilleure mise au point que l'on ait écrite jusqu'à présent sur le journal milanais, et elle fait un sort à certaines erreurs d'interprétation qui en avaient faussé la signification.

Elle nous apprend aussi l'essentiel sur la naissance et la vie du périodique milanais, et permet d'écarter l'équivoque du titre. En fait de conciliation, les fondateurs entendaient, certes, mener à bien leur programme sur le plan économique et social sans entrer en opposition ouverte avec les autorités autrichiennes ; et ils espéraient, sur le plan littéraire, faire admettre un romantisme assagi aux classicisants intelligents. Mais la « conciliation » tendait bien davantage encore à créer ce front commun de journalistes et d'hommes de bonne volonté, et cette union de deux groupes à l'origine séparés, les amis de Pellico, de Borsieri et du comte Porro, de tradition illuministe et française, d'une part et, de l'autre, les vrais romantiques, tels que Berchet et Visconti, déjà groupés autour de Manzoni, moins fidèles à Mme de Staël et à Benjamin Constant. Soulignant la portée européenne et morale du

« Foglio Azzurro », M. Branca a enrichi son introduction de documents du plus haut intérêt et de riches références bibliographiques. Certains extraits des correspondances de Pellico et de Foscolo, certains rapports de police et extraits d'archives concernant la lutte sourde engagée contre les libéraux, et le début des persécutions, éclairent la chronique du *Conciliatore* d'un jour nouveau. De nombreuses notes, à la fois concises et détaillées, éclairent le texte sans l'alourdir ; enfin les Index analytiques et la Table facilitent grandement les recherches et contribuent pour leur part à faire de cette réédition du *Conciliatore* un ouvrage de premier plan.

Francis Debyser.

Heinrich Heine. **Briefe.** Erste Gesamtausgabe nach den Handschriften herausgegeben, eingeleitet und erläutert von Friedrich Hirth. V^er^ Band : II^er^ Kommentarband. Mainz, F. Kupferberg Verlag, s. d. (Copyright 1951). In-8°, 430 p.

Entreprise à Mayence dès avant 1920, dédiée à M. A. François-Poncet et envisagée avec raison comme une sorte de renfort aux affinités franco-allemandes, cette publication a depuis cette date souffert de circonstances publiques et privées qu'on est heureux de voir actuellement refoulées. En 1949, Hirth avait publié *H. Heine und seine französischen Freunde*, et c'est en somme l'essentiel de cette étude, avec tous les développements qu'elle comporte, qui mérite l'attention du comparatisme. En raison du plan suivi, ce volume sert de commentaire aux textes fournis par le 2e volume de la *Correspondance*. Il convient de louer sans retard l'attention qui permet à ces commentaires de citer des auteurs de chez nous, allant de J. Legras et S. Charléty à P. Moreau, H. Guillemin, Cl. Pichois, P. Audiat. L'utilisation d'archives publiques et privées n'est pas moins louable, et l'acte de mariage de Heine avec Mathilde Mirat, avec pièces adjointes, est aussi édifiant que tant de témoignages d'affection, d'amitié, de simple « collégialité », à l'adresse de la « cousine » George Sand, de Renduel, de Michelet ou d'Edgar Quinet. Le « Prussien libéré », installé en France (mais nullement naturalisé, comme certains l'ont prétendu), s'est adapté de son mieux à cette « camaraderie littéraire » qui, au lendemain de la Révolution de Juillet, semblait à notre bourgeoisie une sorte de franc-maçonnerie, où la « bohême » ne laissait pas de s'insinuer. Heine à cet égard, grâce à des parentés et des alliances fortunées des deux côtés du Rhin, eut assurément la certitude de n'être jamais laissé dans un réel dénuement, et cependant on est amené à se demander pourquoi son intelligence ne lui permit pas de s'adapter à fond aux milieux qui, après la Révolution de Juillet, s'efforçaient de diriger les lettres françaises dans des certitudes civiques assurées. Est-ce par hasard que Balzac devait lui dédier,

de tous les romans de la *Comédie humaine*, *Un Prince de la Bohême* ?

Il est démontré que des curiosités, pour ne pas dire des affinités saint-simoniennes étaient au premier plan de l'attrait exercé sur l'esprit de Heine par la France de Juillet : ses lettres à Enfantin en témoignent, ainsi que de précoces rencontres et de tardives dédicaces. A-t-il constaté que les temps n'étaient décidément pas venus d'une orientation nouvelle des sociétés occidentales ? Dépassant pour son compte la sociologie du *Globe*, cultivant visiblement des relations aristocratiques françaises et étrangères, répudiant ses origines israélites, ce « génie des contrastes » change de camp, et la « Jeune Allemagne », qu'il représente malgré tout chez nous, semble de même orientée différemment. On voudrait connaître, dans ce volume riche en commentaires [1], où en était l'ami de Liszt, de Meyerbeer, de Chopin, le librettiste de tant de compositeurs, quand se manifestait, en attendant R. Wagner, une manière de conflit entre tendances opposées.

Car elle a ici son point de départ, la revendication heureusement soulignée page 264 du commentaire, alors que la lettre à Gutzkow du 23 août 1838 en avait fait peu d'état ; « confession d'une certitude foncière », Heine a émis la formule attribuée en partie à Théophile Gautier, son ami : « De même que l'amour a sa fin en soi-même, et que la vie est le but de la vie, ma devise est que l'*art est le but de l'art* ». Voilà en tout cas, en face de tant de rattachements, ou d'engagements, assignés aux valeurs « artistes », un impératif qui ne devait pas être perdu chez nous.

F. Baldensperger.

Correspondance Générale de Prosper Mérimée, 2e Série, Vol. I, 1853-1855. Toulouse, E. Privat, 1953. In-8°, xxxviii-561 p.

Les lecteurs de la *RLC* ont salué avec intérêt la publication de ce volume. Le nom de l'éditeur est bien connu des comparatistes. Certains des articles de M. Maurice Parturier, comme *Une Version inédite de la Dame de Pique par Mérimée* (*RLC*, 1937), *Ivan Tourguéniev et Maxime du Camp* (*RLC*, 1947), son étude, *Une amitié littéraire, Prosper Mérimée et Ivan Tourguéniev* (Hachette, 1952), sont autant de contri-

1. De trop nombreux accents n'ont pas leur place dans des vocables français, et l'on ne voit pas pourquoi la mention correcte de la *Revue des Deux-Mondes*, telle qu'on la trouvait dans les volumes antérieurs, a fait place à des graphies supprimant la majuscule du chiffre de ce périodique. Par ailleurs, lire Montalembert page 13, *Chartreuse de Parme* p. 34, *Germany* p. 39, *Petits Mémoires* p. 59, *sa gloire* p. 133, *n'est-ce pas* p. 245. Dans certains cas, il est curieux de constater que le français fautif de Heine lui-même se retrouve chez ses commentateurs.

Par ailleurs, on pourra discuter, p. 57, que Thiers représente « les plus grands héros de l'histoire universelle », quand Lafayette et d'autres survivants d'une autre époque étaient encore de ce monde, ou que Ballanche (p. 156) ait précédé Chateaubriand comme rénovateur des notions chrétiennes. Mais comment excuser le lapsus de la page 214, Louis XIII désigné comme l'ex-comte de Provence ?

butions à la littérature comparée. La plus importante est, sans doute, sa publication de la très vaste *Correspondance Générale* de Mérimée. On a déjà rendu hommage à ce travail considérable qui, selon l'expression de M. Marcel Bataillon, laisse aux érudits futurs « le moins de difficultés possible à résoudre », et éclaire d'un jour presque définitif la volumineuse correspondance de Mérimée. Elle nous est présentée par M. Parturier avec la très large érudition, la finesse et la clarté qui marquent tous ses travaux. Cette somme de documents sur les voyages, les lectures, les amis de Mérimée, est d'un apport précieux pour le comparatiste, et le dernier volume est, à cet égard, particulièrement intéressant.

Il nous révèle d'abord un Mérimée linguiste, plein d'aisance en anglais, quand il écrit, dans leur langue, à ses amis Childe, ou à Fanny Lagden. Sa sûreté en espagnol s'y affirme, dans les billets qu'il griffonne pour Louis de la Saussaye, dans sa critique d'une traduction de l'espagnol de Mazarin par Victor Cousin. C'est surtout dans ses progrès en russe qu'il est intéressant de le suivre : il discute l'écriture d'un mot ou son étymologie, sème ses lettres d'expressions russes, risque des phrases plus longues, mais on le voit élève encore, hésitant sur l'emploi de l'attribut, un peu gauche parfois dans ses tournures. Sa curiosité linguistique s'étend aux dialectes, qu'il compare entre eux (ainsi la langue des Ghadjars et celle des Bohémiens d'Espagne, 20 nov. 1855). Il fait une allusion à ce « qu'il a lu et traduit du basque », et attend avec impatience un dictionnaire d'argot de F. Michel.

Le linguiste se double de l'érudit, du collectionneur sans cesse à l'affût de pièces rares. Il s'intéresse à toutes les formes de la culture étrangère, fait des recherches sur l'histoire navale anglaise (28 janvier 1853), sur les portraits des anciens Tsars (12 février 1853), sur les écussons et blasons de l'impératrice (janvier 1853).

Ces enquêtes historiques semblent l'intéresser, pendant ces trois années, plus encore que la critique littéraire. Nous le voyons analyser tel roman d'Elisabeth Cleghorn Gaskell : « Je lirai *Ruth* puisque vous l'exigez » (à Mrs. Senior, 26 sept. 1854), en critiquer un autre. Peu d'écho de ses lectures espagnoles. Il déclare illisible un ouvrage d'Amador de los Rios, *Obras de Don Iñigó Lopez de Mendoza, marquis de Santillana*. Plus intéressantes sont pour nous ses allusions au *Wilhelm Meister*, qui l'étonne par sa parfaite exécution et par l'inconsistance de l'intrigue. Il y découvre un mélange de génie et de niaiserie allemande, et les *Affinités Electives* sont, à son avis, « ce que Gœthe a fait de plus bizarre et anti-français ».

De toutes les littératures européennes, c'est la russe, qui, à cette époque, l'attire le plus. Son admiration pour Pouchkine (« *La Dame de Pique* : cet immortel ouvrage », 26 sept. 1854), n'exclut pas un intérêt pour Gogol, dont il recommande sa propre traduction à Léon de Laborde : « Voici un bouquin plein de vieilleries, et qui ne se recommande que par une traduction nouvelle de la Comédie de Gogol.

Veuillez en agréer l'hommage » (31 juillet 1853). Il n'est pas encore le critique acerbe de l'auteur des *Ames Mortes*. Enfin, une lettre du 20 mai 1854 nous livre sa première réaction aux *Mémoires d'un Chasseur* que venait de traduire, en avril, Ernest Charrière. Mérimée le remercie de lui avoir fait connaître un ouvrage si remarquable, et se propose d'en faire l'analyse dans la *Revue des Deux Mondes*. Les suites de ce premier contact sont décrites par M. Parturier dans son ouvrage *Une Amitié littéraire. P. Mérimée et Ivan Tourguéniev*, 1952.

Durant cette période, Mérimée semble curieux surtout de contacts humains. « Vers 1852 », écrit-il le 24 janvier 1855 à Mme de la Rochejaquelin, « j'ai perdu mon grand intérêt à cette vie. Condamné à une solitude croissante, et désespérant de retrouver cet intérêt, je suis hors d'état de travailler et de m'occuper à d'autre chose qu'à courir, voir des tableaux, entendre de la musique, regarder des paysages ou observer dans les pays étrangers les variétés du bipède nommé homme ». Ces contacts, il les trouve d'abord avec ses amis, dont le cercle s'étend à toute l'Europe. Il est toujours le fidèle de Mme Childe, au salon Cosmopolite, de Lady Ashburton, de Mme de Lagréné, son professeur de russe, de Mme de Montijo et d'Estebanez Calderon. Il échange alors ses premières lettres avec l'italien Panizzi. Ce cosmopolitisme naît, chez Mérimée, d'un besoin profond, et n'est jamais concession aux modes du temps. Il sait se moquer du « vénérable cénacle » ou fréquente le carme déchaussé Hermann. De plus en plus, il se passionne pour les visages, les gestes, pour toutes les formes humaines et les caractères des peuples. A travers *Wilhelm Meister*, c'est l'Allemand qu'il retrouve, et *Ruth* reflète simplement les conditions de vie de la femme anglaise. Le Mérimée voyageur des années 1853 à 1855 se fait psychologue et sociologue. « Le *drawback* de ce voyage, écrit-il d'Innsbrück à Jenny Dacquin, c'est qu'on ne connaît pas les mœurs et les idées de ce peuple, et cela est plus intéressant que tous les paysages ».

L'Espagne, visitée de septembre à décembre 1853, lui offrait un meilleur champ d'études. Il y savoure singulièrement son séjour à Carabanchel, où il se livre à des études variées des mœurs féminines — et à Madrid, où il est fort occupé « à la mode du pays » et se « forme l'esprit et le cœur ». « La canaille de ce pays », lui paraît « très supérieure aux gens comme il faut », et c'est dans le peuple de Madrid qu'il trouve « esprit, dignité, et grandeur d'âme [...] dans des endroits où l'on ne s'imaginerait jamais les rencontrer » (16 octobre 1853). C'est là le refuge de cette poésie espagnole qu'il goûte tant, mais partout ailleurs il déplore les progrès de la civilisation.

Moins important est son séjour en Angleterre, durant les premiers mois de 1854. Il en rapporte les souvenirs d'une exposition, des impressions politiques, et quelques images plus ou moins cocasses de la vie londonienne. Son style de voyageur se précise par contre dans la randonnée de deux mois (août-septembre 1854) à travers la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche et le Tyrol. Partout il fait « son métier de voyageur

en conscience », et le voyageur architecte, chargé de mission à l'exposition de Münich, se double d'un « voyageur philosophe », comme il l'écrit à Estébanez Calderon le 2 nov. 1854. Ce philosophe s'attriste du Gemüth allemand, avec lequel il craint fort « de s'ennuyer mortellement » (11 sept. 1854). Il semble bien que ce cosmopolite reste imperméable à la civilisation allemande, trop imprégnée de cet étrange Gemüth. Nous l'avons vu le déplorer chez Gœthe, il le retrouve chez l'étudiant allemand « qui pleure en regardant la lune ».

Vienne par contre le séduit : « j'ai découvert qu'après Madrid, Vienne était la ville la plus civilisée de l'Europe, et où il fait le meilleur vivre » (5 nov. 1854). Il apprécie la Hongrie, « pays chrétien qui ressemble fort à l'Orient ». La faconde des gens de Pest lui rappelle celle des Andalous. Mais ce n'est pas seulement au pittoresque extérieur qu'il s'attache. Il note en passant la « dure oppression que le gouvernement autrichien fait peser sur la Hongrie » (2 nov. 1854), et tout au long de ses voyages, nous découvrons un Mérimée curieux de caractéristiques nationales, et dominant d'un œil lucide l'échiquier de la politique européenne. Sans cesse il évoque avec tristesse la situation en Espagne ou en Crimée, et sa connaissance des hommes et des nations lui dicte les solutions du bon sens et de l'humanité. Son jugement sur l'œuvre de Gobineau nous montre bien la largeur de vues de ce Mérimée cosmopolite. Il s'intéresse fort à l'*Essai sur l'Inégalité des races humaines*, salue en 1853 la publication du premier volume, mais, deux ans plus tard, il critique les théories trop uniformes de l'auteur. Le mélange des races ne lui paraît nullement conduire à un abaissement de l'intelligence. Il accepte partout la vie, dans sa complexité, avec toutes ses formes et combinaisons possibles.

Cette correspondance de trois ans nous révèle au travers de ses recherches, lectures et voyages, un Mérimée humaniste, dont l'activité ne peut qu'intéresser les comparatistes. Sans doute regretteront-ils son refus à Fortoul, qui lui proposait en 1855 un poste de professeur de Littérature Comparée à la Sorbonne ou au Collège de France. Ils sauront gré, en tout cas, à M. Parturier de sa publication.

Dominique Iehl.

Estuardo Núñez. **Autores germanos en el Perú, Florilegio de la poesía alemana en versiones peruanas.** Ministerio de educación pública. Lima, 1953. In-8°, 193 p.

C'est là, dit l'auteur, « un double exercice de littérature comparée : suivre la trace [des poètes allemands] au Pérou ; découvrir en eux-mêmes les marques de leur émotion devant le Pérou... [ou] sa légende ».

On connaissait déjà les traductions de Gœthe faites par F. Sellén

à Cuba. M. Pageard, dans sa thèse sur *Gœthe en Espagne*, soutenue en 1953, et dans son article sur le germanisme de A. Bécquer (*Bull. Hisp.*, 1-2, 1954) avait précisé, par le menu, l'influence des lettres allemandes sur la littérature espagnole de la seconde moitié du XIXe siècle. L'ouvrage de Mgr Jobit sur *Les éducateurs de l'Espagne contemporaine* (1936) avait démontré que cette influence ne se limitait pas à la poésie lyrique, mais qu'elle était à l'origine d'un grand mouvement de rénovation de la philosophie et de la pédagogie espagnoles. Enfin, on connaissait la part essentielle des érudits allemands, philosophes et philologues, dans la formation de l'intelligentzia chilienne. M. Núñez nous apprend ici comment les maîtres de la pensée et de la poésie allemandes ont laissé leur empreinte sur les lettres péruviennes.

Nous avons lu avec le plus grand intérêt l'introduction intitulée *La littérature allemande au Pérou*. Le gouvernement de Pardo invite des professeurs allemands à se fixer dans le pays en 1872. Unánue traduit Gœthe. Palma publie au Havre (1870) un recueil, *Pasionarias*, inspiré de Heine (connu par l'entremise de Nerval). N. Vargas traduit Lessing en 1895-96. Mais surtout, M. González Prada, écrivain de premier plan et styliste rarement égalé en castillan, traduit le *Chant des Nibelungen*, huit poèmes de Gœthe, treize ballades de Uhland, cinq Lieder de Heine, neuf fables de Lessing, du Chamisso, du Herder, du Kerner, etc. Les fervents amateurs péruviens de la poésie allemande sont en contact avec d'autres germanisants latino-américains et espagnols (Bonalde, Sellén, Llorente). Au début du XXe siècle, le triomphe du modernisme, d'inspiration surtout française, mais essentiellement américain, fait décroître l'intérêt des poètes pour le lyrisme européen. A partir de 1920, Stephan George et Rainer Maria Rilke pénètrent au Pérou, — Rilke, grâce au poète Luis Alberto Sánchez, auteur de très beaux travaux d'histoire littéraire.

De moindre intérêt peut-être, mais certes très curieuses, apparaissent les notes de M. E. Núñez sur la conception du Pérou et de sa légende chez Gœthe.

Cet ouvrage met au point les vagues notions que nous pouvions avoir sur la culture allemande au Pérou. Ainsi, il se confirme que le germanisme de M. González Prada, loin d'être unique ou même paradoxal, s'intègre dans un plus large courant qui pénètrait le monde hispanique de ses effluves de tendresse, de sentimentalité et de sensibilité.

Charles V. AUBRUN.

Kurt WAIS, **Mallarmé, Dichtung, Weisheit, Haltung.** München, Verlag C. H. Beck, 1952. In-8°, 800 p.

Il faut dire ce qui est : l'ouvrage que notre collègue Kurt Wais, de l'Université de Tübingen, vient de consacrer à Mallarmé, est un des

plus beaux monuments qui aient été élevés à la gloire du poète d'*Hérodiade*. M. K. Wais semble avoir voué à Mallarmé une sorte de culte qui lui inspire les plus beaux efforts d'érudition et de divination, il n'ignore rien de ce qui concerne l'œuvre et la vie de son auteur, non plus que de la vaste littérature critique qu'elles ont déjà suscitée, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, dans son livre, de l'étendue de l'information, de la précision des références et des analyses, ou de la vigueur parfois presque téméraire des synthèses. Car il s'agit de donner une image cohérente de l'ensemble de l'œuvre, de la vie et de la personnalité de Mallarmé, et M. K. Wais est fier, à juste titre, d'avoir été l'un des premiers, dès 1938, — l'ouvrage actuel n'étant qu'une nouvelle édition, considérablement augmentée, de son *Mallarmé, Ein Dichter des Jahrhundert-Endes*, — à concevoir et à réaliser cette entreprise. En centrant son étude actuelle sur la *poésie*, la *sagesse* et l'*attitude* de Mallarmé, et en recherchant ce qui fait l'unité de cette triple prise de vues, M. Wais donne un caractère extrêmement personnel à son travail savant, et une portée générale à la plupart des détails qu'il cite. On ne saurait trop le féliciter, à mon sens, de croire qu'on ne peut bien interpréter le plus infime poème qu'à la lumière d'une vue d'ensemble de son auteur, et d'écrire dans son Introduction des phrases comme celles-ci : « Lire d'une manière de plus en plus exacte, — c'est-à-dire par conséquent et surtout : lire de plus en plus en partant de l'ensemble »[1].

C'est dire l'importance de cet ouvrage pour les mallarmistes, — certains, et non des moindres, l'ont déjà reconnue sans détours, — qui y trouveront sans doute riche matière à discussion, mais à coup sûr des suggestions fécondes et des incitations continuelles à reprendre et méditer l'extraordinaire problème posé par l'existence même de Mallarmé. De ce point de vue, j'aurais beaucoup à dire en ce qui concerne Valéry, pour qui M. K. Wais n'est pas spécialement tendre, sauf quand il a recours à lui pour défendre ou glorifier Mallarmé, par exemple dans la dernière page du livre. Quoi qu'il en soit, il faut souhaiter très vivement, pour que l'ouvrage de M. Wais puisse prendre en France, dans la critique mallarméenne, la place à laquelle il a droit, qu'il soit prochainement traduit en français.

Mais mon propos ne peut être ici que comparatiste : à cet égard aussi, le livre de M. Wais est du plus grand intérêt. D'abord en ce qu'il est d'un bout à l'autre un effort pour s'intégrer à une œuvre critique collective, et donc un acte de critique comparée. Si M. Wais tient compte, en effet, très volontiers des points de vue allemands ou anglais sur Mallarmé, il accorde à la critique française, et notamment à son abondante moisson de ces dernières années, une importance particulière. Conscient des avantages d'un point de vue extérieur, M. K. Wais s'est efforcé, pour en tirer meilleur parti, de caractériser et de classer cette production. Il distingue deux tendances principales, la tendance

1. « Immer genauer lesen — das heisst also nicht zum wenigsten : immer mehr vom Ganzen her lesen ». P. 34.

biographique, représentée par le Professeur Henri Mondor, qui se refuse à toute exégèse, et la tendance herméneutique, qui néglige parfois un peu trop les données personnelles. Adoptant avec beaucoup de sagesse une position de juste milieu, ne dédaignant ni l'anecdote ni la méditation réflexive, M. K. Wais utilise conjointement ou tour à tour les deux méthodes, les mettant au service de ses efforts de pénétration et de reconstitution psychologique. Il est dommage qu'il n'ait pas pu connaître à temps l'excellente synthèse de M. Guy Michaud, dont nous avons rendu compte récemment dans cette revue, et qui, à une échelle plus réduite, est une tentative du même ordre que la sienne.

Davantage : la méthode même dont use M. K. Wais pour comprendre et définir Mallarmé le mieux possible est essentiellement comparatiste. Elle consiste à replacer le *fait Mallarmé*, considéré comme un tout, dans cet ensemble naturel plus vaste dont il représente une des étapes les plus marquantes, l'évolution du lyrisme occidental au XIXe siècle, à étudier l'ascendance et la descendance européennes du poète, en jetant, comme il est naturel ici, une lumière particulièrement vive sur ses composantes et ses résultantes allemandes. C'est ainsi que l'honneur du premier et du dernier mot, — citations fort bien choisies, — revient à Stefan George, dont on se rend bien compte à quel point il a facilité à M. K. Wais l'approche de Mallarmé. Il y a aussi dans la méthode critique de M. Wais une utilisation de certaines vues de Heidegger qui semblent l'avoir « sensibilisé » à quelques aspects essentiels et cachés de Mallarmé.

M. K. Wais dit d'excellentes choses sur le rôle éminent de Baudelaire et d'Edgar Poe dans la formation de Mallarmé, sur l'importance de Hegel, de Wagner et de Shakespeare pour l'explication de son esthétique, ainsi que sur l'influence profonde exercée sur tout le lyrisme européen par les formes anciennes de la poésie populaire, et notamment les ballades. On ne saurait cependant accepter en bloc, il va de soi, toutes ses vues sur l'évolution de la poésie lyrique en Occident. On ne peut que louer M. K. Wais de se référer si souvent, et avec tant de pertinence, à Gœthe, qui est indiscutablement l'un des grands initiateurs du lyrisme moderne, mais on peut alors s'étonner de ne trouver aucune mention de Herder, ni de Hamann, le « mage du Nord », qui avait su enclore tant de secrets d'avenir dans son *Esthetica in nuce*. Le rôle de Coleridge comme intermédiaire entre Poe et le romantisme allemand n'est pas douteux : peut-être n'aurait-il pas été sans intérêt de rappeler que l'auteur des *Ballades lyriques*, comme l'ont montré les études de M. Willoughby, établit aussi une connexion des plus importantes avec Schiller auteur de la critique des poésies de Bürger, auquel il reproche leur « Mangel an Distanz », et c'est là une notion qui, autant que la « strenge Kunst » de Novalis, a fait son chemin. Il est intéressant de montrer la participation des « poètes en prose » à la réaction contre la poésie éloquente, mais M. K. Wais a peut-être tendance à exagérer l'importance, à cet égard, de ce qu'il appelle le « Sturm

und Drang » français (Letourneur, Saint-Martin, Chassaignon) ou même de Sainte-Beuve. Par contre, Nerval et Guérin sont présentés dans une perspective qui paraît plus juste. Sur le vers libre, et le rôle de poètes tels que Whitman, Rimbaud, Nietzsche, Hopkins dans la lutte contre ce qu'il appelle la « paresse rythmique », les vues de M. K. Wais ne sont pas sans soulever certaines objections : il faudrait d'abord s'entendre sur la question de savoir si le vers régulier, manié par un véritable poète, est plus paresseux « rythmiquement » que le vers libre.

Les parties les plus neuves du livre de M. K. Wais semblent être celles où il précise la fonction d'Edgar Poe, et par suite de Mallarmé, en tant qu'héritier du romantisme allemand, dans lequel il englobe Novalis, Tieck, E. T. A. Hoffmann, Mörike, Annette von Droste-Hülsoff, et même Coleridge : ce legs essentiel du romantisme allemand serait l'accès à la religiosité et à la psychologie des « profondeurs » primitives de l'âme humaine.

Il est particulièrement instructif d'observer comment M. K. Wais fait intervenir Novalis pour une meilleure compréhension de Mallarmé. Sans pouvoir prouver avec certitude une lecture directe de Novalis par Mallarmé, il appelle l'attention sur l'importance de la filiation indirecte établie par Edgar Poe : les citations de Novalis dans les œuvres de Poe ont été relevées dès 1908 par P. Cobb dans son *Influence of E. T. A. Hoffmann on the Tales of E. A. Poe.* D'autre part, il met en lumière une concordance singulière des œuvres de Novalis et de Mallarmé sur quelques points essentiels : la cérébralité unie à une grande révérence de l'inconscient, la conception du *Livre* comme « Encyclopédie de l'âme » et fin dernière de l'évolution universelle, la notion de hasard dans le conte de *Heinrich von Ofterdingen* et dans le *Coup de dés*, l'idée d'une langue originelle, de caractère sacré, dont les diverses familles linguistiques ne sont qu'une dégradation, la formule d'une poésie purement musicale qui s'exprime chez Novalis par des phrases aussi mallarméennes que celle-ci : « Es müsste Gedichte geben können, bloss wohlklingend und voll schöner Worte, aber auh ohne allen Sinn und Zusammenhang — höchstens einzelne Strophen verständlich — wie lauter Bruchstücke aus den verschiedenartigsten Dingen ». Ce n'est pas un des chapitres les moins suggestifs que celui où M. K. Wais tente une exégèse de la *Prose* et de ses énigmatiques personnages d'Anastase et Pulchérie par comparaison avec la parole de *Hyazinth und Rosenblütchen* dans les *Lehrlingen zu Sais* et en vue de montrer l'extrême importance, pour les deux auteurs, d'une sorte de culte mystique de l'innocence indifférenciée qu'on rencontre chez les couples enfantins. Mais ce ne sont pas seulement les aspects en quelque sorte « classiques » de Mallarmé qui bénéficient de cet éclairage comparatif, ce sont aussi des aspects moins connus, auxquels M. K. Wais attache l'importance de symptômes révélateurs ; il constate par exemple que la « poésie pure », chez Mallarmé comme chez les créateurs de cette notion, Novalis et Poe, n'est pas séparée de la « poésie vécue » : il y a un drame de Mal-

larmé, qui n'est rien d'autre que le conflit d'un tempérament impétueux et d'un idéal extrêmement élevé et rigoureux. Sans doute, le problème de la transmission des principes du romantisme allemand à Mallarmé n'est pas complètement élucidé pour autant, mais il est indéniable que tous ces rapprochements sont de nature à mieux faire comprendre à quel point la poésie française, au cours du XIXe siècle, change en quelque sorte de nature sous l'influence des littératures du Nord.

Il semble d'ailleurs que M. K. Wais ait vu dans cet enrichissement qu'il apporte ainsi à la critique mallarméenne une des meilleures justifications de son travail quand il écrit en conclusion : « A chaque peuple, aussi bien qu'à chaque époque, il est permis de rendre perceptibles, chez un grand esprit, certaines affinités caractéristiques »[1]. A n'en pas douter, son *Mallarmé* restera un très bel exemple de l'efficacité de la méthode comparative, quand elle est utilisée avec tant de sympathie perspicace.

Maurice Bémol.

Roger Asselineau. **The Literary Reputation of Mark Twain from 1910 to 1950.** *A critical essay and a bibliography.* Paris, Marcel Didier, 1954. In-8°, 240 p.

La thèse complémentaire de M. Roger Asselineau est divisée, comme l'indique son titre, en deux parties : un « essai critique » sur la fortune de l'œuvre de Mark Twain aux Etats-Unis de 1910 à 1950 (pp. 15-65), et une Bibliographie commentée (pp. 67-226). L'essai sur la fortune de Mark Twain aux Etats-Unis constitue un chapitre important de l'histoire des idées américaines de 1910 à 1950. Il est écrit en anglais : ce qui présente le double avantage de le rendre plus aisément utilisable aux lecteurs américains et d'éviter ce va-et-vient constant du texte français à la citation anglaise qui gâte trop de bons ouvrages français consacrés aux littératures anglo-saxonnes.

La Bibliographie commentée — les commentaires sont, eux aussi, en anglais — comprend 1333 titres : introductions et préfaces à des éditions ou traductions des œuvres de Mark Twain, livres, articles, comptes rendus et thèses non publiées consacrés à Mark Twain « aussi bien aux Etats-Unis qu'en Grande-Bretagne, en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Amérique latine » (p. 9), de 1910 à 1952. On y trouvera même quelques titres d'ouvrages ou d'articles publiés en Autriche, en Lettonie, en Russie, en Scandinavie, en Suisse et en Yougoslavie. Cette bibliographie complète donc, du point de vue de la littérature comparée, celles compilées par MM. Robert Gilkey[2] et

1. « Wie jeder Zeit, so ist auch jedem Volk verstattet, an einem Grossen verwandte Züge vernehmlich zu machen ». P. 623.

2. Robert Gilkey, *Mark Twain Voyageur et son Image de l'Europe.* Thèse..., 1951. Exemplaires ronéotypés, XIV-327 p.

Cyrille Arnavon [1]. Il est peut-être regrettable que l'auteur n'ait pas cru devoir inclure les éditions et traductions des œuvres de Mark Twain ne comportant ni introduction, ni préface. Le comparatiste trouvera dans cette documentation considérable et parfaitement présentée les éléments d'étude sur les influences étrangères subies par Mark Twain, ses voyages, et surtout la fortune de son œuvre en pays étranger. Une thèse de l'Université Columbia a déjà traité de la fortune de Mark Twain en Allemagne [2]. C'est — en dehors de l'Angleterre — le pays où l'œuvre de Mark Twain a trouvé l'accueil le plus favorable. Comme l'a écrit F. Schönemann, l'un des critiques allemands qui s'est le plus occupé de Mark Twain, « Endlich hat auch sein durchaus germanisch gefärbter Humor vielfältiges Echo in unserem Volk gefunden » (cité par R. Asselineau, p. 15, n. 4). La fortune de Mark Twain en France a été étudiée par M. Arnavon [3], mais seulement jusqu'en 1917. Si ce travail était continué jusqu'à nos jours, il apporterait certainement une intéressante contribution à l'histoire des relations littéraires franco-américaines, et aussi à la définition de cet humour américain avec lequel tant de films d'outre-Atlantique ont maintenant familiarisé le public français. Enfin de beaux travaux pourraient être consacrés à la fortune de Mark Twain en Italie, en Espagne, en Amérique latine et surtout en Russie. Le livre de M. Asselineau, qui se termine par un excellent Index, constitue donc une mine de documents très précieuse pour la littérature comparée.

Jean Bruneau.

1. Cyrille Arnavon, *Les lettres américaines devant la critique française* (1887-1917). Paris, Les Belles-Lettres, 1952. In-8°, 153 p.
2. Edgar H. Hemminghaus, *Mark Twain in Germany* (1874 to date). New York, Columbia Univ. Germanic Studies, n° 9, [1939]. In-8°, 170 pp.
3. *Op. cit.*

CHRONIQUE

Le Centenaire d'Arthur Rimbaud.

D'Argentine, de Colombie, d'Allemagne, de Suède, d'Italie, de l'Ile Maurice, de Suisse, de Hollande, de Belgique et du Congo Belge, de France il va sans dire, voici devant moi plus de six cents des articles dont Rimbaud pâtit en cette année du Centenaire. Encore ces extraits de presse ne composent-ils qu'une part des événements survenus et des paroles proférées à l'occasion de l'année sainte. Fanfares et banquets, discours et pélerinages, rues et monuments consacrés, sans compter la radio, le livre, la chanson, le disque et le cinéma, tout a donné, — et donné dans le mythe.

Je ne puis que proposer ici un avant-goût de ce régal ; le lecteur soucieux de précisions pourra se référer au tome trois du *Mythe de Rimbaud* (que j'espère publier en 1956) : outre plusieurs chapitres sur le Centenaire, on y lira une bibliographie — analytique et fortement critique ; elle complétera et, pour moi du moins, achèvera celle de la *Genèse*.

Plus de six cents articles, dis-je : des milliers de pages. Une modeste part, je le crains, de tout ce qui s'imprima ou se dit pour la circonstance : mais qu'importent les absents, puisque tout le monde se répète, et que j'aurais pu écrire d'avance l'article d'*Ecclesia*, comme celui de l'*Huma-Dimanche*. Indifférente à nos recherches, à nos efforts, à nos conclusions, la fable va son chemin. Les millions de gens qui s'arrachent *Paris-Match*, *Lectures pour TOUS*, *Images du Monde*, *Le Petit Écho de la Mode* découvrent avec joie un Rimbaud à leur taille, et féru de leurs préjugés. A peine publié en France, l'article de *Paris-Match* porte en Colombie la parole d'apaisement : *El Tiempo* de Bogotá en divulgue la traduction [1]. Rimbaud a fait une bonne mort ; c'est l'essentiel.

La Grive et *Présence ardennaise*, *Le Figaro littéraire* et *Les Lettres françaises*, *Europe* et les *Cahiers de Pataphysique*, le *Mercure de France* et *le Bateau ivre* ont favorisé Rimbaud de numéros spéciaux ou de sections particulières, presque tous avant tout désireux de condamner le *Mythe de Rimbaud*, qui, par une atroce malveillance, sortait des presses pour le

1. M. le Recteur Sarrailh m'envoya cette coupure : je l'en remercie.

Centenaire. Quel mythe ? se demande-t-on un peu partout, avec une feinte innocence. *Le Mythe*, mais c'est un « canular » (le mot de M. Jasinski a plu, beaucoup plu). « Nous aimons Rimbaud d'un amour mystique », nous, les Matarasso, les Béguin, les Maurois, et « l'iconoclaste » (c'est moi) « ne pourra qu'être brisé par l'image à laquelle ses efforts négateurs apportent une confirmation d'être » [*sic*]. Si je pratiquais la rimbaldite, qui m'interdirait ici de citer Rimbaud contre ses mystagogues : « J'y suis, j'y suis toujours »...

Deux expositions au moins ajoutent leur effort à celui des revues : à la Hune, en décembre, un ensemble de photos ardennaises, que j'ai manqué de quelques heures : les trois reproductions, fort belles, que publia l'*Actualité Littéraire* en son sixième numéro, ne me permettent pas d'en discerner le sens, mais je ne vois pas que ces photos servent le mythe. En revanche, et malgré la discrétion de M. Julien Cain qui, dans sa préface au catalogue de la Bibliothèque Nationale, s'impose de ne rien ajouter « à l'amas de gloses et de commentaires », l'exposition Rimbaud qu'organisa Mme Suzanne Briet propose, en quelque douze cents documents, le Rimbaud de la fable ardennaise, catholique, et ce, d'autant plus efficacement qu'avec tout l'attirail de l'objectivité. Il suffit d'omettre, ou de dissimuler, certains textes gênants (le sonnet de Scarron attribué à Rimbaud par M. Petitfils, certains tracts distribués le 17 octobre contre les farces du Centenaire) ; puis d'installer au beau milieu d'une vitrine, objectivement ouvert à la page *Rimbaud pour la vie*, le numéro spécial de *la Grive* qui vitupère en l'auteur du *Mythe* un « assis » : « Etiemble pendant ce temps-là reste assis dans son cabinet de travail, sans rien pour étancher sa soif de connaître que le vinaigre de sa hargne » ; il suffit enfin d'analyser fabuleusement, sous le numéro 452, le cachet de Rimbaud (Rimbaud converti à l'Islam !) et d'escamoter l'article d'Etiemble sur le même cachet : *A propos d'Abduh Rinb.*

Mondor, Cassou discourent à Paris : en province, des muses locales. Juliette Gréco daigne à son répertoire accrocher un peu de Rimbaud. Un court métrage des *Actualités françaises* m'a fait voir, de mes yeux voir, ce qui s'appelle voir, l'*autodafé* dont j'ai mille raisons de penser qu'il ne se passa que dans l'imaginaire des premiers hagiographes ; j'ai vu aussi, de mes yeux vu, la maison natale du poète, un taudis, à faire pâmer d'aise les critiques soviétiques pour qui Rimbaud sortait du *lumpenproletariat* : par infortune, ce n'est pas la sienne ; par fortune plutôt, par aisance petite bourgeoise. A l'usage précisément des petits bourgeois, M. Yves Montand prête sa voix d'or à ce *Dormeur du Val* de nos anthologies ; à l'usage des bourgeois moins petits, Mlle Conte et M. Deiber, de la Comédie Française, enregistrent un récital Rimbaud, que préface André Maurois ; avec la bénédiction du Parti Communiste, Henri Pichette lit en microsillon la *Saison en Enfer* (que les mêmes staliniens ont condamnée il n'y a guère) : c'est le clou du Stand Rimbaud, à la vente annuelle des Écrivains communistes, avec un hideux

portrait de Rimbaud par Fernand Léger et l'ex-libris Rimbaud qui, pour la première fois dans l'histoire de France, met ce vice aristocratique à la portée du prolétaire... Très pauvre, à part ça, le stand Rimbaud : le grand rimbaldien communisant Pierre Debray étant passé à l'*Action Française* quelques jours avant la foire, son *Rimbaud* n'existe plus. Un seul essai a trouvé grâce : celui de M. de Bouillane de Lacoste, qui accompagne une édition vraiment prolétarienne de la *Lettre du Voyant* : 7.500 et 1.800 francs.

Outre cette édition apparemment qui s'imposait, l'année du Centenaire a vu paraître le *Rimbaud* du Club des Libraires, assorti de dessins dont un grand nombre puent le faux.

Ceux qui s'adonnent au culte des images ont pu néanmoins obtenir des compensations : sous leurs yeux pour la première fois rassemblés à la Nationale, le présumé *Rimbaud* de Jef Rosman, le *Rimbaud*, non moins présumé, de Garnier, le profil — convaincant celui-là — dessiné par Cazals, et le *Rimbaud* de Manet, que prêta Mme de Cardenal : quant à discerner un visage dans la tache du second plan (que la tradition, et le témoignage d'Edmond Maître en personne, nous affirment qui est Rimbaud), c'est affaire de foi. Je me sais disqualifié.

N'oublions pas la radio, qui n'a pas oublié de célébrer le Centenaire : dès le 8 septembre, M. Matarasso desservait le culte du dieu : à partir du 17 octobre, la Chaîne Nationale diffuse trois émissions de Jacques Baron et de Pierre Berger : *la Vie brûlée d'Arthur Rimbaud*, où l'on ne voulait que « donner l'atmosphère de cette vie coupée en deux et toujours inexplicable » (autrement dit : qu'entretenir deux des thèmes de la légende) ; cependant que Radio-Luxembourg accordait son micro à M. Jean-Paul Vaillant, le Poste National permettait à M. Georges Las Vergnas de présenter un *Rimbaud libre-penseur ;* non content de reproduire dans une dizaine de journaux son article sur l'*enfant prodigue* des lettres, M. René Palmiéry parvint à le déclamer sur les antennes de Radio-Lille et de Radio-Monaco ; Radio-Liberté mit en ondes un *Bateau ivre* que Maurice Delage avait mis en musique, et l'émission *Plaisir de la musique* offrit à ses auditeurs les *Illuminations* de Benjamin Britten, etc...

Enfin, les débauches franco-belges : festival de Knokke-le-Zoute, cérémonies de Sedan et de Liége, de Roche et d'Attigny, journées de Charleville (qu'un orateur suggéra d'appeler *Rimbaudville*), voyage censément, insensément rimbaldien de l'Union des Femmes Européennes, c'est-à-dire de celles qui font voter Rimbaud pour M. Adenauer... Quel succès : « le propriétaire de l'hôtel où Verlaine fit feu sur Rimbaud est littéralement assiégé de demandes : cent personnes voudraient dormir dans la chambre des deux poètes ».

Mais l'œuvre de Rimbaud ? Hé ! qui vous parle des poèmes ou de la prose ? L'important reste de décider s'il fut un communard, Rimbaud, un bourgeois, un voyou, un bigot, voire un franc-maçon de désir : bref, dans le sillage de l'éternel *Bateau ivre*, les plus vieux bateaux

reprennent la mer des songes. C'est le plus sûr effet, le plus voyant, du Centenaire. Voici pourtant s'ébaucher un Rimbaud « rochassier » (la vogue de Frison-Roche, *Premier de cordée*), et s'accréditer un Rimbaud musulman (je n'ai pu tuer dans l'œuf ce nouveau dioscure du Rimbaud catholique) : telles seraient les folies neuves. De ces articles à la centaine, *deux* environ discutent d'un peu près les qualités de l'écrivain : celui de Charles Bruneau, dans *La Grive* (on y apprend enfin à boire le « vin des cavernes ») ; celui, dans le *Mercure*, de M. Pierre Guiraud (auquel mon ignorance des hautes mathématiques m'interdit jusqu'ici de comprendre quoi que ce soit).

Tout est donc bien dans le seul des mondes possibles :

1) A la faveur du Centenaire, on a vendu deux fois plus de Rimbauds, édition de la Pléiade, que l'an passé à la même époque.

2) Paul Claudel a refusé de s'associer au batelage : « les célébrations vulgaires avec orphéons, pompiers, discours, récitations, inscription du nom au coin d'une rue, décorations et le banquet final, me paraissent entièrement déplacées ». En post-scriptum : « une messe aurait suffi ». (S'il s'agit de religion, assurément).

3) En mars 1953, dans son *Bloc-notes* de *la Table Ronde*, François Mauriac affirmait : « Il n'existe pas de mythe Rimbaud ». Le 14 décembre 1954, après avoir lu la *Genèse du Mythe*, le même François Mauriac dédie au *Mythe de Rimbaud* l'éditorial du *Figaro*. « Rimbaud devenu mythe, c'est un fait qu'il importe non de dénoncer, mais d'interpréter ». A la bonne heure ! Je compte bien m'y employer tout au long du tome trois, et je serai d'accord avec François Mauriac pour déclarer qu'il est de Rimbaud un mythe en tous cas acceptable : celui de l'adolescent. Celui-là seul.

4) *Le Canard Enchaîné*, et une trentaine de journaux ont protesté contre le mauvais goût, le frelaté, du Centenaire.

5) Une revue de Charleville, *Présence ardennaise*, a fait de son mieux pour discréditer la fable de Rimbaud l'Ardennais.

6) Un journal de Reims, *l'Union* publiait le 11 octobre, sous la direction je suppose de Sainmont et de Lié, deux pleines pages déniaisantes, irréprochables : *Rimbaud sans nimbe.*

7) Au *Monde*, enfin, le 9 novembre, et sur cinq colonnes, M. Yves Florenne épingle avec esprit les nouveaux religionnaires : *La religion de Rimbaud* ; « l'athée, et même le sacrilège » (ou encore, selon M. Jean-Paul Vaillant, « le plus grand détracteur de Rimbaud »), « c'est M. Etiemble ». Rien ne pouvait mieux me complaire.

ETIEMBLE.

Rimbaud à Charleville. — Le 17 octobre 1954, Charleville célébrait le centenaire de la naissance d'Arthur Rimbaud. Pour la troisième fois, le buste exécuté d'après la maquette de Paterne Berrichon a été replacé sur son socle de marbre « parmi les gazons verts ». Cette mani-

festation n'est pas seulement « d'intérêt local ». Les discours qui furent prononcés par les plus hautes personnalités administratives, académiques et universitaires [1] font de cette journée un hommage à l'un des plus grands poètes français.

Parmi ces discours, il en est deux qui intéressent tout particulièrement les lecteurs de la *R.L.C.* : d'abord la vibrante allocution de M. Robert Goffin, de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. M. Goffin brossa avec amour et enthousiasme un tableau des liens littéraires qui unissent la Belgique à la France : Rimbaud d'abord et le Cabaret vert de Charleroi, puis Bruxelles, qui donna son nom à un de ses derniers poèmes ; Verlaine, qui chanta le terroir belge, Apollinaire, qui eut, après Verlaine et Rimbaud, affaire à la justice belge, et, en remontant le cours de l'histoire littéraire française, Baudelaire, Victor Hugo — et même Racine et Boileau !

D'autre part, le spirituel discours de Miss Enid Starkie, professeur à l'Université d'Oxford, souligna pour ses auditeurs la part que les critiques anglais ont prise dès le début du siècle parmi les commentateurs de Rimbaud. Elle esquissa aussi l'influence considérable du poète français sur les poètes anglais : « Rimbaud, conclut-elle, fut pour la littérature moderne en Angleterre et en Amérique ce qu'Edgar Poe fut pour Baudelaire et Mallarmé » [2].

La journée du Centenaire se termina par l'inauguration du Musée Rimbaud à Charleville.

M. E. B.

Le Catalogue de l'Exposition Rimbaud à la Bibliothèque Nationale, établi par Mme S. Briet, comprend nombre d'éléments biographiques, bibliographiques et autres, qui intéressent directement notre discipline, en particulier aux chapitres *Rimbaud le voyageur* (pp. 45-56), *L'Afrique* (pp. 57-75), *Éditions, biographies et commentaires* (pp. 87-121).

Gonzague de Reynold, historien des lettres suisses [3].

En 1908, un « ancien élève de la Faculté des Lettres, membre de l'Institut National de Genève », présentait à la Sorbonne sa thèse qui, l'année suivante, deviendra un in-octavo de cinq-cent-cinquante pages suivies d'une bibliographie de cinquante-cinq pages et, — qu'il me pardonne d'en faire mention ! — d'une liste de quarante-trois *errata* (comment avait-on pu faire écrire à ce traditionaliste *traditionalisme* avec deux *n* ? comment avait-on pu faire mettre à ce Fribourgeois un accent sur l'*e* de Senancour ?) Le titre : *Le doyen Bridel (1757-1845)*

1. On trouvera tous les renseignements sur les cérémonies, ainsi que les textes des différents discours prononcés, dans la revue *La Grive*, n° de janvier 1955.
2. Miss Starkie doit encore parler de « R. en Angleterre » le 10 mars 1955, à l'Université de Bruxelles. *N. d. l. R.*
3. A l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire.

et les origines de la littérature suisse romande ; l'épigraphe : un fier « Ex Alpibus salus patriae » qu'avait inspiré une supplique de Bridel lui-même ; la dédicace : « à la famille Bridel », et en particulier, à Monsieur Philippe Bridel, professeur à la Faculté de théologie de l'Église libre, à Lausanne ; l'éditeur : Georges Bridel, à Lausanne. Au seuil de ce savant et alerte ouvrage, le doyen lui-même, dont le visage est reproduit d'après une gouache appartenant au général Philippe Théremin, à Cassel, sourit d'un de ces fins sourires vaudois, où tant de bonhomie se mêle à tant de malice.

La Sorbonne avait, par avance, rendu sourire pour sourire. Le recteur Louis Liard avait apposé son permis d'imprimer ; le doyen Alfred Croiset avait admis l'ouvrage à la soutenance, en date du 12 mai 1908 ; et le jeune privat-docent de l'Université de Genève, — il avait vingt-neuf ans, — marquait l'année suivante, sa place parmi les docteurs en Sorbonne. Quel appel secret nous ramenait cet esprit, que l'Allemagne et l'Italie pouvaient aussi légitimement attirer, et, d'ailleurs, attireront à leur tour, après notre Sorbonne ? Sans doute lui plaisait-il de revenir à un pays que sa famille avait servi du milieu du XVIe siècle à la Révolution, et auquel les Reynold avaient donné sept généraux, un chevalier du Saint-Esprit, deux grands croix de Saint-Louis. Mais, doublement fidèle, c'était avec un tableau spirituel de l'âme romande qu'il nous revenait.

Nous ne saurions, en effet, revendiquer Gonzague de Reynold que pour une part. Non pas la moins chère ni la moins profonde, il est vrai. Quand il vint sur la Montagne Sainte-Geneviève, l'ancien élève du Collège Saint-Michel de Fribourg avait, dès 1904, travaillé à animer, avec ses amis Ramuz, Henri Spiess, Adrien Bovy, les frères Cingria, la conscience littéraire de la terre romande. Ce groupe, qui fut celui de « la Voile latine » appartient aux lettres françaises comme les régiments suisses appartiennent à notre histoire. Nous les inscrivons au bilan de notre plus pure gloire : celle de l'amitié. Mais nous ne prétendons pas enlever Gonzague de Reynold à la vocation helvétique. Qu'après *le Doyen Bridel* il publie, en 1912, le second volume de son *Histoire littéraire de la Suisse au XVIIIe siècle*, consacré à Bodmer, ainsi qu'à toute une « école suisse » où voisinent Breitinger, Haller, Gessner, Lavater, Sulzer, Jean de Müller... ; la même année, dans les *Annales Jean-Jacques Rousseau*, une importante étude sur Jean-Jacques et les écrivains du XVIIIe siècle helvétique ; la même année encore ses *Contes et légendes de la Suisse héroïque* ; de 1914 à 1919, *Cités et pays suisses* ; qu'il dise, en 1924, « la Suisse une et diverse » ; en 1929, dans les *Cahiers romands*, « le génie de Berne », en 1931 « l'âme de Fribourg » (il rapprochera, trois ans plus tard, ce génie et cette âme en un petit volume fervent et nuancé) ; qu'à la même époque il retrouve M. Philippe Bridel, qu'il rencontre Mlle Hélène de Diesbach, Charly Clerc, Henri Perrochon et quelques autres écrivains de chez lui pour un ouvrage collectif sur *la Vie romantique au pays romand* ; qu'il prenne occasion d'un livre de

Robert Loup (sur Pierre Sciobéret, conteur du pays de Gruyère) ou de M. François Jost (sur Vinet, juge de Pascal) pour définir la place de Fribourg dans cette vie et dans ce pays, ou pour dresser la liste des plus nobles esprits, et des plus vigilants, selon lui, qu'ait produits la Suisse : Jean de Müller, Charles Louis de Haller, Mallet du Pan, Bachofen, Jacob Burckhardt, Alexandre Vinet, ceux qui ont prévu les catastrophes de l'humanité moderne, et qui se sont penchés, — comme Gonzague de Reynold se penche à son tour, — sur cette grande malade, l'Europe... Paris ne peut le disputer aux libres cantons, ni surtout à la bannière bicolore de Fribourg, « noire comme la nuit, blanche comme le jour ». Mais Paris s'honore d'avoir consacré à ses débuts Gonzague de Reynold historien des lettres romandes.

Un de ses juges de Sorbonne, en particulier, avait remarqué ce « jeune écrivain suisse qui s'est dévoué avec autant d'érudition que de ferveur à l'histoire intellectuelle et littéraire de son pays ». C'était Gustave Lanson. Tous ceux qui l'ont vu dans son cabinet de la rue d'Ulm se rappellent ce visage barré d'un lorgnon et souligné d'une barbe brève et drue ; cette voix lente, mesurée avec sagesse ; insinuante comme le raisonnement, ferme comme les faits et les affirmations ; ces yeux qui, ayant beaucoup lu, observaient beaucoup ; cette force attentive qui se surveillait et qui surveillait, celle d'un professeur qui avait pris jadis des élèves en faute, d'un érudit qui prenait tous les jours en faute d'autres érudits. Il nous faisait subir à tous, à notre insu, un rigoureux examen. L'examen fut victorieux pour Gonzague de Reynold, comme il l'était vers le même temps pour un jeune lorrain cher à Fribourg, Pierre-Maurice Masson. Quand Gustave Lanson publia, en 1915, sa monumentale édition des *Méditations*, ce fut à son ancien étudiant fribourgeois qu'il demanda de le documenter sur le suisse Huber Saladin ; et il reçut de lui les fiches qui ramenèrent du royaume des ombres un ami oublié de Lamartine à qui, quelques années plus tard, M. Charles Fournet consacrera un volume de la bibliothèque de la *Revue de littérature comparée*. Ce fut encore en l'honneur de Gustave Lanson, et pour les *Mélanges* préparés par ses amis en 1922, que M. de Reynold composa des *Préliminaires à une histoire de la littérature française en Suisse*, qui pourraient servir de préface commune au livre sur Bridel et à l'ensemble des travaux de littérature romande par lesquels l'écrivain fribourgeois s'est institué l'héritier des Virgile Rossel et des Philippe Godet, héritiers eux-mêmes des Sayous, des Juste Olivier, des Vinet, qui nous ramènent, de proche en proche, au doyen Bridel.

Itinéraire imprévu : ce n'est pas de Bridel et de la Suisse romande que sont partis ces travaux. Gonzague de Reynold y est venu par la Suisse alémanique, par Zurich et par la voie de la littérature comparée. Dans sa pensée, son étude de Bodmer et de Gessner préexistait à celle du doyen vaudois. Qu'importe la médiocrité littéraire de celui-ci, s'il est l'intermédiaire cherché entre les lettres suisses d'expression allemande et les lettres suisses d'expression française, puis, à travers

celles-ci, les lettres françaises elles-mêmes ? C'est d'une vocation d'intermédiaire, d'interprète, et presque de traducteur, qu'il s'agit de retrouver les origines. Non seulement la Suisse une et diverse, mais la Suisse universelle. Diverse par les langues, une par l'esprit : « Il est évident que l'*esprit suisse*, — qui est l'œuvre du climat, de la vie en commun, d'un même idéal social, — pourra et devra s'exprimer aussi bien en allemand qu'en français sans être sensiblement modifiée quant à ses caractères. »

On voit la « thèse », — au sens premier du mot. On voit aussi par où elle prête à la controverse. Est-il vrai qu'il y ait un climat suisse, un seul idéal social dans ce petit univers à la fois patricien, populaire, traditionnel, ombrageusement indépendant, cosmopolite, animé des plus fortes fidélités catholiques et du drame le plus profond de la Réforme ; où le seul passage du Rhône suffit à distinguer deux Genèves ; où Calvin s'installe sur la rive gauche et Voltaire sur la rive droite ; où les bourgeois et les citoyens côtoient les natifs, — les natifs, les habitants, — et les habitants, les sujets ; où des uns Jean-Jacques reçoit des lettres d'idolâtrie, et des autres, à l'en croire, les pierres de la lapidation ? Nulle terre, au contraire, qui soit faite de plus de contrastes, plus propice au dialogue de l'homme du nord et de l'homme du midi, — comme dit le bernois Bonstetten après cette fille de Genève et du canton de Vaud qui fut presque allemande dans un livre et presque italienne dans un autre. C'est Obermann qui l'a observé : les cités suisses qui regardent vers le midi diffèrent des villes adossées aux montagnes et tournées vers le nord. Alternances d'ombres et de lumières. Alternances de gaîté dans les tièdes vignobles et de luttes sans merci, évoquées par Ramuz, dans les hautes vallées toujours menacées, — tandis que, sur les bords des lacs, d'élégantes demeures accueillent des esprits choisis, des entretiens spirituels, et que s'échangent des « lettres lausannaises », des « lettres neuchâteloises », autour de ces femmes qui éveillèrent Benjamin Constant à la vie des sentiments, ou qui invitèrent un autre Suisse, un Suisse de notre temps, à des « pêches miraculeuses ». Ils sont bien divers, les hôtes qui, tour à tour, reconnurent leurs propres traits au foyer de la Suisse. Comment Montaigne, Chateaubriand, Joseph de Maistre, Veuillot, Romain Rolland ont-ils pu s'asseoir à ce foyer durant quelques jours ou de longues années de leur vie, sans éprouver le dépaysement de l'étranger ? L'« esprit suisse », — faut-il se le représenter enfermé dans son moi, comme Amiel, ou livré à tous les courants vers tous les continents, comme Gonzague de Reynold ?

Mais lui-même, d'avance, nous a répondu : non, il ne songe pas à « inventer une littérature helvétique, une et indivisible » ; il veut signifier seulement, « que la Suisse est la terre où l'on peut, avec le plus de facilité, étudier les actions réciproques des langues et des races, la terre des études de littératures comparées ». Il sait qu'elle enseigne les « différences » ; mais aussi qu'elle explique, mieux qu'aucune autre, les « contacts ». Dès la première tentative d'histoire littéraire de la Suisse

qu'il rencontre, — il s'agit d'un article du *Mercure suisse* daté de mars 1734, — il sent bien que chacun apporte à la tâche commune ses curiosités distinctes et, presque pêle-mêle, les arts, les contributions scientifiques, théologiques, littéraires de son canton, — Schenzer et Bodmer correspondants de Zurich, Haller correspondant de Berne... Dès le « premier critique vraiment littéraire de la Suisse romande », — il s'agit d'Henri David de Chaillet, né en 1751, mort en 1823, — il voit bien toute la bigarrure du fond de décor : Chaillet vient du Jura et d'une famille anoblie par le roi de Prusse, il fait ses études à Genève, il se prend d'enthousiasme pour le genevois Bonnet, il se fait le propagandiste de Shakespeare, mais d'un Shakespeare qu'il aime surtout d'être un « Bossuet sauvage ». Quand Gonzague de Reynold accompagne son doyen au pays de Bodmer, de Gessner et de Lavater, il est tour à tour surpris, avec lui, de je ne sais quelle « froideur germanique et huguenote », puis d'une grandeur patriarcale qui le transporte à l'âge du livre de Ruth. Mais il ajoute aussitôt, avec lui : « Ils savent être suisses avant d'être zuricois. » Il applaudit comme lui à cette Société helvétique qui fut fondée en 1761 pour réaliser en Argovie, à mi-chemin de Zurich et de Bâle, « l'union des langues, des religions et des races ». A son tour, Gonzague de Reynold fondera, avec Alexis François, la Nouvelle Société helvétique, qui travaillera, aux jours orageux de la guerre de 1914, à maintenir l'union intérieure, et qui provoquera le célèbre discours de Carl Spitteler.

On serait bien surpris que l'ancien étudiant de Sorbonne, le membre correspondant de l'Institut de France, eût jalousement séparé son domaine helvétique des horizons d'outre-Jura. Il l'associe à tout cet empire spirituel de la langue française qui ne connaît de frontière ni du côté des montagnes et des fleuves, ni du côté de la mer et de l'océan [1]. En 1913, à Gand, dans un rapport au troisième Congrès pour l'extension de la culture et de la langue française, qui fut publié par la *Revue internationale de l'enseignement*, en 1914, il posa la question de l'*Histoire de la littérature française dans les pays étrangers de langue française.* Son monde helvétique, il ne l'isole pas non plus de toute cette Europe tragique à laquelle vont, de plus en plus, ses études d'historien et sa pensée politique. Il le voit, à sa juste place, sur cet axe qui s'étend de la mer du Nord au fond de la Péninsule, longue ligne de marchés, de forteresses et d'églises que les siècles ont disposée comme pour donner une puissante charnière à la civilisation occidentale. Ligne de crêtes où quelques belvédères permettent de juger du flux et du reflux des races, de leurs points de conflits ou de rencontre. Fribourg est l'un de ces belvédères. Il regarde à la fois vers les deux glacis, vers le pays de Bridel et vers celui de Bodmer.

Pierre Moreau.

1. Cf. l'ouvrage récent d'Auguste Viatte, *Histoire littéraire de l'Amérique française*, Québec et Paris, Presses Universitaires, 1954.

Une réunion de comparatistes français s'est tenue, le 13 novembre 1954, à l'Institut de Littératures Modernes Comparées.

Après que M. M.-F. Guyard, Secrétaire général de l'Association Internationale des Comparatistes, eût rappelé la nécessité d'établir au plus tôt la liste des membres de cette Association et parlé des communications faites au Congrès d'Oxford, — fut longuement discuté le *vote récent du Conseil Supérieur de l'Éducation Nationale* supprimant le certificat de Littératures Comparées comme 4e certificat de la Licence de Langues vivantes. Les remarques et les protestations de tous, en particulier celles de MM. R. Escarpit, H. Roddier, et J. Roos, firent approuver à l'unanimité la motion rédigée par M. R. Escarpit.

Il fut ensuite procédé à la *constitution de la Commission Nationale.*

a) En ce qui concerne les *Statuts*, seront pris pour modèles ceux de l'Association des *Études Françaises*, établis par Me Maurice Garçon. Une petite commission sera chargée de les mettre au point, qui réunira MM. R. Escarpit, M.-F. Guyard, H. Roddier, et se tiendra en contact avec M. R. Lebègue.

b) *Élection du Bureau.* Résultats : Comité d'honneur. MM. F. Baldensperger et J. Sarrailh. — Président. M. J.-M. Carré. — Vice-Présidents. MM. M. Bataillon, H. Roddier, J. Roos. — Secrétaire général. M. R. Escarpit. — Secrétaire général adjoint. M. M.-F. Guyard. — Trésorier. M. R. Ternois. — Trésorier-adjoint. M. J. Voisine. — Conseil : 1) *Les enseignants de Littérature Comparée.* Mlle Y. Batard, MM. M. Bémol, J. Bruneau, Ch. Dédéyan, D. Ichl, A. Monchoux, J. Ricci, R. Ternois. — 2) *Les chefs des sections de langues vivantes.* MM. H. Bédarida, M. Boucher, M. Le Breton, M. Markovitch. — 3) MM. J. Fabre, R. Lebègue, H. Peyre. — 4) *Ex officio.* M. B. Munteano, Secrétaire général de la *RLC.*

c) La cotisation des membres du conseil est fixée à 1.000 francs par an ; celle des membres adhérents, à 700 francs. Elle sera versée au compte de chèque-postal de M. René Ternois, 3, avenue Daniel-Lesueur, Paris, VIIe, *CC. Paris 181829.*

Fut en outre décidée une *réunion* des comparatistes, une fois par an, *en province* ;

Puis, envisagée, l'importante question des *textes* constituant les « classiques » de la littérature comparée, celle aussi de *manuels* destinés aux étudiants, qui leur donneraient : les dates de traduction des œuvres essentielles, des renseignements précis sur quelques grands problèmes : genres littéraires, mouvements, périodes d'influence, etc...

En terminant, on signala l'intérêt, pour les comparatistes, du *Congrès de l'Association Internationale des Études françaises* qui aura lieu au Collège de France, du 26 au 28 juillet 1955, et où seront étudiés, en particulier, les problèmes de grammaire et de stylistique impliqués par les traductions en français d'œuvres étrangères et la question de la littérature française vue par les Allemands et les Hollandais.

Le Professeur W. P. Friederich en Australie. — Nous sommes heureux d'apprendre que le professeur W. P. Friederich, de l'Université de North Carolina, Secrétaire général (pour l'Amérique) de l'*Association internationale de Littérature comparée*, vient d'accepter la mission d'enseigner cette discipline, durant l'année courante, dans les Universités de Melbourne, Brisbane, Sydney et Adelaïde.

Au Centre Méditerranéen de Nice, M. Jacques Voisine, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lille, a fait, le 3 février, une conférence sur les *Voyageurs anglais en Provence au XVIII*e *siècle.* Cette conférence s'insère dans le cycle inauguré les années précédentes par M. Jean-Marie Carré sur les *Écrivains français en Égypte* (Volney, Denon, Gérard de Nerval, Flaubert, Fromentin, etc.). Elle reprend le thème des voyages littéraires qu'ont déjà traité au *C.U.M.* MM. R. Warnier et J. B. Aquarone pour le Portugal, M. Mignon *(Mistral et l'Italie)*, André Maurois *(Byron et l'Italie)*, etc. C'est ainsi que l'histoire des voyages méditerranéens prend sa légitime place au *Centre* dans l'histoire des mythes, des interprétations littéraires, des influences personnelles ou idéologiques.

Influences françaises dans la poésie grecque, 1857-1912. — M. S. A. Sofroniou, de King's College, prépare sous ce titre, à l'Université de Londres, une thèse de M. A.

Avis à nos lecteurs. — Dans un certain nombre d'exemplaires de notre précédent fascicule, la note figurant à la page 388 a subi un accident technique survenu au cours du tirage. L'Imprimerie F. Paillart (Abbeville, Somme), présente ses excuses à nos abonnés et lecteurs et se tient à leur disposition pour leur fournir, sur demande, en vue de la reliure en volume, un carton rectifié de la page respective, à substituer au carton éventuellement défectueux de l'exemplaire qu'ils ont reçu.

BIBLIOGRAPHIE [1]

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Cette Bibliographie est rédigée par Mlle E. Le Hénaff avec, pour ce fascicule, la collaboration de M. D. Devoto.

Bibliographies.

1. Garin (E.). C. r. de : Tammaro de Marinis. *La Biblioteca napoletana dei Re d'Aragona.* Cf. 1106 (1954), *BHR*, XVI, 1954.

2. Selig (K. L.). C. r. de : H. A. Hatzfeld. *A critical Bibliography of the New Stylistics Applied to the Romance Literature.* Cf. 482 (1953). *Symposium* [Syracuse], nov. 1953.

*3. *A Chronological English Bibliography on Victor Hugo* [by Kenneth Ward Hooker and V. Bowley]. List of English Plays founded on those of Victor Hugo. *Adam International Review*, 1952, n°s 229-230.

1. Abréviations.

BHi Bulletin hispanique, Bordeaux.
BHR Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. Genève.
BRAE Boletin de la Real Academia Española. Madrid.
CH Cuadernos Hispanoamericanos. Madrid.
EG Etudes Germaniques. Paris.
FR French Review. Brooklyn Coll. New York.
FS French Studies. Oxford.
GR Germanic Review. Brooklyn Coll. New York.
HAHR Hispanic American Historical Review. Durham (N. C.).
Hisp. B Hispania. Baltimore.
HR Hispanic Review. Philadelphie.
IM Imago Mundi, Buenos-Aires.
JEGP Journal of English and Germanic Philology. Evanston-Urbana.
LR Lettres Romanes. Louvain.
MLQ Modern Language Quarterly. Washington.
N. Ant. Nueva Antologia. Rome.
NRFH Nueva Revista de Filologia Hispánica. Mexico.
QIA Quaderni Ibero Americani. Turin.
RBph Revue belge de philologie et d'histoire. Bruxelles.
RF Romanische Forschungen. Francfort.
RHLF Revue d'Histoire littéraire de la France. Paris.
RHM Revista Hispánica Moderna. New York.
RLM Rivista di Letterature Moderne. Florence.
RP Romance Philology. Berkeley. Californie.
RR Romanic Review. Columbia Univ. New York.
RSH Revue des Sciences Humaines. Lille.
TLS Times Literary Supplement.

Les livres sont distingués des Revues par un astérisque.

4. Corbitt (D. C.). Historical Publications of the Martí centennial. *HAHR*, août 1954.

5. Ferraro (S.). Bibliografia di Benedetto Croce ispanista, II (1901-1925). *QIA*, avril 1954.

6. Moser (G.). Os estudos portugueses nos Estados Unidos. *Rev. da Faculdade de Letras* [Lisbonne], 1953, nos 1 et 3.

*7. Pierce (F. W.). *Hispanic Studies : Review and Revision.* The Univ. of Sheffield. Inaugural Lecture, 5 mai 1954.

Théorie.

8. Frappier (J.). Plaidoyer pour l' « architecte », contre une opinion d'Albert Pauphilet sur le *Lancelot en prose*. *RP*, août 1954.

9. Martinet (A.). Dialect. *Ibid.*

10. Mellado (R.). La comunicación y el lenguaje. *La Torre* [Puerto Rico], janv.-mars 1954.

11. Ayala (F.). Experiencia viva y creación literaria [un problema del *Quijote*]. *La Torre* [Puerto Rico], avril-juin 1954.

12. Salazar (A.). La transformación de la prosodia clásica a expensas del acento. *IM*, juin 1954.

13. Baldensperger (F.). C. Denina (1731-1813) précurseur du Comparatisme en Histoire Littéraire. *RLC*, oct.-déc. 1954.

Stylistique.

14. Schalk (F.). Semantische Randbemerkungen. *RF*, Band 65, 1954, Heft 3-4.

15. [Id.]. *Sapience* und *Sagesse*. *Ibid.*

16. Kics (A.). Stylistique nouvelle et études baroquistes, *LR*, nov. 1954.

17. Switten (M.). Diderot's Theory of Language as The Medium of Literature, *RR*, oct. 1953.

*18. Orr (J.). *Words and Sounds in English and French.* « Modern Language Studies », Oxford, Basil Blackwell, 1953.

Genres littéraires.

*19. Graces (P.). *La épica española y los estudios de Andrés Bello sobre el poema del Cid.* Caracas, 1954.

*20. Alonso (D.). *La primitiva épica francesa a la luz de una nota emilianense.* Madrid, CSIC, Inst. Miguel de Cervantes, 1954.

21. Lida de Malkiel (M. R.). C. r. de : E. F. von Richthoffen. *Studien zur romanischen Heldensage des Mittelalters.* Halle, Niemeyer, 1944. *RP*, août 1954.

22. Voisine (J.), C. r. de : K. E. Schmidt, *Vorstudien zu einer Geschichte des Komischen Epos.* Cf. 897 (1954), *RLC*, oct.-déc. 1954.

23. Espinosa (A. M.). C. r. de : R. Menéndez Pidal. *Romancero hispánico.* Cf. 913 (1954), *Hisp B*, mai 1954.

24. Wilson (E. M.). Ora vete, amor, y vete, cata que amanece... *Est. ded. a Menéndez Pidal.* Madrid, CSIC, 1954, vol. V.

25. Calani (E.). C. r. de : A. Buck. *Italienische Dichtungslehren. Von Mittelalter bis zum Ausgang der Renaissance*, Tubingen, Niemeyer, 1952. *RF*, Band 65, 1954, Heft 3-4.

26. Mönch (W.). Góngora und Gryphius. Zur Ästhetic und Geschichte des Sonnets. *Ibid.*

27. Cossio (J. M. de). Romances sobre « La Araucana ». *Est. ded. a Menéndez Pidal.* Madrid, CSIC, 1954, vol. V.

28. Kohler (P.). C. r. de : O. de Mourgues. *Metaphysical, baroque and precieux poetry.* Cf. 1007 (1954), *RLC*, oct-déc. 1954.

29. Grossmann (W.). C. r. de : O. Rommel. *Die Alt-Wiener Volks-Komödie.* Cf. 327 (1953), *Books Abroad* [Univ. of Oklahoma], hiver 1954.

30. Hess (G.). C. r. de : G. May. *Tragédie Cornélienne, tragédie Racinienne.* Étude sur les sources de l'intérêt dramatique. Urbana, The Univ. of Illinois Press, 1948. *RF*, Band 65, 1954, Heft 3-4.

31. Baumgarten (S.). Le Portugal et la Hongrie se rencontrent sur la scène. *Rassegna Mediterranea* [Palerme], mars 1954.

*32. Torres-Rioseco (A.). *Ensayos sobre literatura latinoamericana.* Berkeley et Los Angeles, Univ. of California, 1953 [théâtre colonial, Poe et J. A. Silva, le roman et la société au Mexique, etc.].

C. r. : I. A. Leonard. *HAHR*, août 1954.

*33. Pagés Larraya (A.). *Cuentos de nuestra tierra.* Buenos-Aires, Raigal, 1952.

C. r. : H. J. Becco. *RHM*, janv.-avril 1954.

34. Escarpit (R.). Le roman picaresque. *Bull. du Centre d'Études et de discussion de Litt. générale de l'Univ. de Bordeaux*, 1951-1952.

35. Van Praag (J. A.). Sobre el sentido del *Guzmán de Alfarache. Est. ded. a Menéndez Pidal.* Madrid, CSIC, 1954, vol. V.

36. Neale-Silva (E.). C. r. de : J. E. Englekirk et G. E. Wade. *Bibliografía de la novela colombiana.* México, 1950. *HR*, avril 1954.

*37. *La novela iberoamericana*, Memoria del Quinto Congreso del Inst. Internacional de Literatura americana. Albuquerque. New Mexico, 1952.

C. r. : J. R. Spell. *HR*, juil. 1954.

38. Onimus (J.). L'expression du temps dans le roman contemporain. *RLC*, juil-sept. 1954.

39. Valentié (M. E.). La novela policial. *La Torre* [Puerto Rico], janv.-mars 1954.

40. Escarpit (R.). La Science-Fiction est-elle un genre littéraire ? *Le Monde* [Paris], 31 août 1954.

41. Prescott (J.). James Joyce's « Stephen Hero ». *JEGP*, avril 1954.

Thèmes et Types.

42. Lida de Malkiel (M. R.). C. r. de : W. R. Patch. *The Other World according to descriptions in Medieval Literature.* Cambridge [Mass.], Harward Univ. Press, 1950. *RP*, août 1954.

43. Hofer (S.). Bemerkungen zur Beurteilung des Horn und des Mantellai *RF*, Band 65, 1954, Heft 1-2.

44. Comptes rendus de : M. R. Lida de Malkiel. *La idea de la fama en la Edad Media castellana.* Cf. 345 (1953) : M. A. Martínez, *Rev. Nacional de Cultura* [Caracas], mars-avril 1954 ; J. E. Gillet. *HR*, juil. 1954 ; A. M. Salas. *Buenos Aires Literaria*, sept. 1953.

45. Schutz (A. H.). La tradición cortesana en dos coplas de Juan Ruiz. *NRFH*, janv.-avril 1954.

46. Fontaine (J.). Isidore de Séville et l'astrologie. *Rev. des Études latines*. [Paris], 1954.

*47. Janson (H. W.). *Apes and ape lore in the Middle Ages and the Renaissance*. Londres, The Marburg Inst. of the Univ. of London, 1952.

C. r. : M. del Carmen Belaunde. *IM*, juin 1954.

48. Perrat (C.). Autour du Juge Bridoye : Rabelais et le *De Nobilitate* de Tiraqueau. *BHR*, XVI, 1954.

49. Groult (P.). La plus célèbre légende du chemin de St-Jacques, *LR*, nov. 1954.

50. Lebègue (R.). Le courtisan et le bourgeois dans la littérature française du XVIe siècle. [In] *Literatur en Samenleving*, La Haye, Servire, 1952.

51. Voisine (J.). Amphitryon dans le théâtre européen de la Renaissance. *Bull. de l'Association Guillaume Budé*, oct. 1954.

52. Bénichou (P.). La Belle qui ne saurait chanter. *RLC*, juil.-sept. 1954.

53. Glaser (E.). Referencias antisemitas en la literatura peninsular de la edad de oro. *NRFH*, janv.-avril 1954.

54. Benichou (P.). Sobre el casamiento del Cid. *Ibid.* [addition à un précédent article, 1953].

55. Bauer (J.). Julie et Julien ou le problème du bonheur chez J.-J. Rousseau et Stendhal. *RF*, Band 65, 1954, n°s 3-4.

*56. Dédéyan (C.). *Le Thème de Faust dans la littérature européenne. Humanisme et classicisme, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles*. Paris, Lettres Modernes, 1954.

57. Cossío (J. M. de). Dos tratadistas taurinos [Vargas Machuca et Gaspar Bonifaz]. *BRAE*, sept.-déc. 1952.

58. Taupin (R.). The Myth of Hamlet in France in Mallarmé's generation. *MLQ*, déc. 1953.

59. Crane (C.). A study of the Priest type in the novels of Estaunié. *FR*, fév. 1954.

60. Livingstone (L.). The theme of the « Paradoxe sur le comédien » in the novels of Pérez de Ayala. *HR*, juil. 1954.

61. Gallego Morell (A.). Un ciprés en la poesía española [d'Ovide à Gerardo Diego]. *CH*, juin 1952.

62. Casás (R. A.). El mar en la obra de Maragall. *RHM*, janv.-avril 1954.

*63. Becco (H. J.). *Negros y morenos en el cancionero rioplatense*. Buenos Aires. Soc. Argentina de Americanistas, 1953.

C. r. : G. Rabassa. *RHM*, janv.-avril 1954.

*64. Millán (M. del C.). *El paisaje en la poesía mexicana*. Mexico, Imprenta Universitaria, 1952.

C. r. : F. Alegría. *HR*, juil. 1954 ; N. Salomon, *BHi*, 1953, n°s 3-4.

65. Schajowicz (L.). Orfeo-Anfión. La imagen del proto-artista en la poesía moderna. *La Torre* [Puerto Rico], janv.-mars 1954.

*66. Petriconi (H.). *Die verführte Unschuld, Bemerkungen über ein literarisches Thema*. Hamburg, Kommissions-Verlag Cram, de Gruyter, 1954.

Relations générales.

67. Mortier (R.). C. r. de : L. Cramer. *Une famille genevoise : les Cramer, leurs relations avec Voltaire, Rousseau et B. Franklin.* Cf. 961 (1954). *RBph*, 1954, n° 1.

68. Torrey (N. L.). C. r. de : *Voltaire's Correspondence*, vol. I-III. Cf. 1210 (1954), *RR.* avril 1954.

69. Pellegrini (G.). C. r. de : M. Praz, *Cronache Anglo-Sassoni.* Rome, 1950-1951, *RLM*, juil.-sept. 1952.

70. Meyer (H.). C. r. de : J. Roos, *Aspects littéraires du mysticisme philosophique au début du Romantisme.* Cf. 702 (1951). *Books Abroad* [Univ. of Oklahoma]. Hiver, 1954.

71. Baldensperger (F.). C. Denina (1731-1813), précurseur du Comparatisme en Histoire Littéraire, *RLC*, oct-déc. 1954.

72. Guyard (M.-F.). C. r. de : R. Gilsoul. *Les influences anglo-saxonnes sur les lettres françaises de Belgique, de 1850 à 1880.* Cf. 747 (1954). *RLC*, juil.-sept. 1954.

*73. Michaud (G.). *Mallarmé. L'homme et l'œuvre.* Paris, Hattier-Boivin, 1953.

C. r. : M. Bémol. *RLC*, oct.-déc. 1954.

*74. Maes (P.). *Georges Rodenbach, 1855-1898.* Gembloux, J. Duculot, 1952.

C. r. : J.-M. Carré. *RLC*, oct.-déc. 1954.

*75. Van Lerberghe (C.). *Lettres à une jeune fille*, publ. avec un avant-propos et des notes de G. Charlier. Bruxelles, La Renaissance du livre, 1954.

C. r. : J.-M. Carré. *RLC*, juil.-sept. 1954. J. Dechamps. *FS*, oct. 1954.

76. Mc Luhan (M.). Joyce, Mallarmé and the Press. *The Sewanee Rev.* [Sewanee-Tennessee], janv.-mars 1954.

77. Bémol (M.). Guillaume Apollinaire et l'étranger. *Annales Univ. Saraviensis*, Philosophie-Lettres, 1953, n° 3.

*78. Mabille de Poncheville (A.). *Vie de Verhaeren.* Paris, Mercure de France, 1953.

C. r. : E. Starkie. *FS*, oct. 1954.

79. Mc Clain (W. H.) et Zohn (H.). Zweig and Rolland : the literary and personal relationship. *GR*, déc. 1953.

*80. Pauw (J. de). *Albert Verwey en Stefan George.* Pretoria, 1953.

C. r. : H. Van der Tuin. *RLC*, juil.-sept. 1954.

*81. Castro (A.). *La realidad histórica de España.* Mexico, D. F. Porrúa, 1954.

82. *Comprendre.* Revue de la Société européenne de Culture [Venise], nos 10-11, mai 1954 [consacré aux relations avec le nouveau Continent].

*83. Aubrun (Ch. V.). *Histoire des lettres hispano-américaines.* Paris, A. Colin, 1954.

84. Groult (P.). C. r. de : *Estudios dedicados a Menéndez* Pidal, t. III. Madrid, CSIC, 1952, *LR*, nov. 1954.

*85. *Deutschland-Frankreich.* Ludwigsburger Beiträge zum Problem der Deutsch-Französischen Beziehungen. Stuttgart, Deutsche Verlag-Anstalt, 1954. [C. Schmid. Deutschland und Frankreich ; A. Siegfried. Das neue Gesicht der Welt nach zwei Kriegen ; R. Aron. Zum deutschen Problem ; E. Bruley. Zu den Ergebnissen der deutsch-französischen Historikertreffen

nach 1945. — Deutsch-französische Vereinbarungen über strittige Fragen ; R. Minder. Alemannisches in europäischem Rahmen gesehen ; W. Hausenstein. Kulturelle Beziehungen zwischen Frankreich und Deutschland ; G. Hess. Die Literatur im Wechsel der Meinungen. F. Beissner. Hölderlin in Frankreich ; E. Vermeil. Das Problem der Dekadenz und der Regeneration (Gœthe und Rousseau, Wagner und Nietzsche) ; K. Wais. Zur Auswirkung des französischen naturalistischen Romans auf Deutschland ; J. Wilhelm. Nietzsches Wirkung auf das zeitgenössische Frankreich ; J. Schlumberger. André Gide, Persönlichkeit und Werk ; J. Breitbach. Jean Schlumberger, Persönlichkeit und Werk ; M. Colleville. Hermann Hesse und Frankreich ; K. Rauch. Die Botschaft Antoine de Saint-Exupérys und ihre Wirkung in Deutschland ; M. Boucher. Die deutsche Nachkriegsliteratur von Frankreich gesehen ; H. Weinert. Das Bild des Deutschen in der französischen Nachkriegsliteratur ; A. Grosser. Emmanuel Mounier und das Comité français d'échanges avec l'Allemagne nouvelle ; F. Schenk. Über Ziele und Arbeit des Deutsch-Französischen Instituts Ludwigsburg].

Intermédiaires.

*86. Kratchkovski (I.). *Avec les manuscrits arabes* [trad. par M. Canard]. Alger, « La Typo-litho » et J. Carbonel, 1954. Publ. de l'Inst. d'Études Orientales de la Fac. des Lettres d'Alger.

87. Reynolds (B.). Bruni and Perotti present a Greek Historian [Bruni, vers. lat. des *Historiae* de Polybe, 1421 ; Perotti, cinq livres, 1453]. *BHR*, XVI, 1954.

88. Bureton (G. E.). La source des additions de Pierre Gaudoul au *Viandier* de Taillevent (1532 ?-1537 ?). *Ibid.* [Trad. franç. du livre latin de l'Italien Platina].

89. Smith (S. G.). The perfect Translator of Rabelais. [Sir Thomas Urquhart of Cromartee]. *The Listener* [Londres], 10 déc. 1953.

*90. Baridon (S. F.). *Claude de Kerquefinen, italianisant et hérétique.* [Traducteur des *Considerazioni* de J. de Valdés et des *Capricci del Bottaio* de G. B. Gelli]. Genève, Droz, 1954.

*91. R. Ricard : C. r. de : L. de Matos. *Les Portugais en France au XVIe siècle.* Études et Documents, cf. 1910 (1953), *LR*, nov. 1954.

92. Oake (R. B.). Jean-Louis Castillon and « Ambrose Gwinett ». *RLC*, juil.-sept. 1954.

93. Viggiani (C. A.). C. r. de : Juste Olivier. *Paris en 1830.* Cf. 777 (1952). *RR*, oct. 1953.

*94. Dollot (R.). *Autour de Stendhal.* Milan, Ist. Edit. Italiano, s. d. C. r. : L. Gabriel. *LR*, nov. 1954.

95. Andlau (Comtesse d'). Le voyage de Chateaubriand en Espagne au retour de Terre Sainte. *Société Chateaubriand, Petit Bulletin*, n° 5, 1954.

96. Bülck (R.). Hebbel und Mommsen. *Euphorion* [Heidelberg], Band 47, 1953, Heft, 3-4.

97. Renauld (C.). Taine en Italie (1864). Le pays, les hommes. *Les Langues Néo-latines*, [Paris] 1954, n° 1.

98. Asselineau (R.). C. r. de : H. Frenz, *Whitman and Rolleston. A Correspondence.* Cf. 391 (1953). *RLC*, juil-sept. 1954.

99. Warnier (R.). Guillaume Apollinaire. *RF*, Band 65, 1954, Heft, 3-4.

100. Mörner (M.). Swedish Contributions to the historical bibliography of Latin America. *HAHR*, août 1954.

Courants, Mouvements, Époques.

101. Frame (D. M.). C. r. de : *The Dialogues of Guy de Brues*. Cf. 1006 (1954). *RR*, avril 1954.

102. Weiss (R.). Codici umanisti in Inghilterra. *Giornale storico della Lett. ital.* [Turin], 1954, fasc. 3.

103. Moser (G. M.). C. r. de : M. Bataillon. *Études sur le Portugal au temps de l'humanisme*, cf. 399 (1953). *HR*, juil. 1954.

104. Ong (W. J. S. J.). Fouquelin's French Rhetoric and the Ramist vernacular tradition. *Studies in Philology* [Chapel Hill], avril 1954.

*105. Baeyens (H.). *Begripen Probleem van de Renaissance*. Louvain, 1952. Recueil de Travaux d'hist. et de philol. 3e série, fasc. 48.

C. r. : M. V. *Bull. de l'Association Guillaume Budé*, mars 1954.

106. Weinberg (B.). The Problem of Literary Aesthetics in Italy and France in the Renaissance, *MLQ*, déc. 1953.

107. Escarpit (R.). Précieux et Burlesques. *Bull. du Centre d'Études et de discussion de litt. générale de l'Univ. de Bordeaux*, fasc. II, 1952-1953.

108. Reynold (G. de). Le baroque et la Renaissance catholique. *Hommage aux Catholiques Suisses*. Edit. Univ. Fribourg, 1954.

*109. Rousset (J.). *La littérature de l'âge baroque en France*. Paris, 1953.

C. r. : *TLS*, 12 fév. 1954.

*110. Orcibal (J.). *Le premier Port-Royal. Réforme ou Contre Réforme*. Paris, Collège philos. Centre de Documentation univ., 1954.

111. Watts (G. B.). The *Supplement* and the *Table analytique et raisonnée* of the *Encyclopédie*. *FR*, oct. 1954.

112. Levy (P.). C. r. de : L. Börne. *Étude sur l'histoire et les hommes de la Révolution française*. Cf. 1266 (1954). *RLC*, juil.-sept. 1954.

113. Hoog (A.). « Un cas d'angoisse préromantique ». *RSH*, juil.-sept. 1952.

114. *Romanesques et Romantiques*. [M. Rouche. Le romantisme allemand ; P. Barrière. Le romantisme français ; G. Verret. Le romantisme russe. G. Larrieu. Quelques mots sur le romantisme espagnol]. *Bull. du Centre d'Études et de discussion de Litt. générale de l'Univ. de Bordeaux*, fasc. III, 1953-1954.

115. Granjard (H.). Un almanach politique à l'époque de la jeune Allemagne : *Mephistopheles*, de C. Herloszsohn. *EG*, avril-sept. 1954.

*116. Gutiérrez del Arroyo (I.). *El reformismo ilustrado en Puerto Rico*. Mexico, D. F. Fondo de Cultura Económica, 1953.

C. r. : A. P. Whitaker. *HAHR*, août 1954.

117. Santacilia (P.). Del movimiento literario en México. [1868 ; rééd. avec notice et notes par A. Henestrosa]. *Las letras patrias* [Mexico, D. F.], janv.-mars 1954.

118. [Anon.]. Voyage autour du roman italien. *L'Express* [Paris], 28 août 1954.

119. Espina (A.). Libros mexicanos. *La Torre* [Puerto Rico], janv.-mars 1954.

120. Benítez Claros (R.). Poetas y poesías de Chile. *Estudios americanos* [Séville], juin-juil. 1954.

Ambiances.

121. Batlle y Prats (L.). Juglares en la corte de Aragón y en el municipio de Gerona en el siglo XIV. *Est. ded. a Menéndez Pidal.* Madrid, CSIC, 1954, vol. V.

122. Dorival (B.). Le jansénisme et l'art français. *Société des amis de Port-Royal.* [Paris, Bibl. Mazarine], 1952.

*123. Slive (S.). *Rembrandt and his critics, 1630-1730.* La Haye, M. Nijhoff, 1953.

C. r. : J. Rest. *IM*, juin 1954.

*124. Gray (R. D.). *Gœthe the Alchemist. A study of alchemical symbolism in Gœthe's Literary and Scientific Works.* Cambridge Univ. Press, 1952.

C. r. : G. Hartlaub, *Euphorion* [Heidelberg], Band 48, 1952, Heft. 1.

*125. Van der Tuin (H.). *Les vieux peintres des Pays-Bas et la littérature en France dans la première moitié du XIXe siècle.* Paris, Nizet, 1953.

*126. *Mérimée y España* [Catalogue de l'exposition réalisée à l'Inst. Francés en España]. Madrid, 1954.

127. Romera (A. R.). José Martí y la pintura española. *Clavileño* [Madrid], mars-avril 1954.

128. Beguin (B.). C. r. de : H. A. Hatzfeld. *Literature Through Art. A new Approach to French Literature.* Cf. 1173 (1952). *LR*, nov. 1954.

129. Deutsch (K. W.). American Views on Scientific and Humanistic Knowledge. *Confluence* [Cambridge, Mass], mars 1954.

130. Richards (I. A.). Notes toward an Agreement between Literary Criticism and some of the Sciences. *Ibid.*

131. Kline (M.). The Role of Mathematics in Civilization. *Confluence* [Cambridge, Mass], juin 1954.

Influences antiques.

132. Ramírez-Araujo (A.). « Usque ad aras amicus ». Un adagio glosado por Cervantes. *HR*, juil. 1954.

133. Rivers (E. L.). The Horatian Epistle and its introduction into Spanish Literature. *Ibid.*

*134. Highet (G.). *La tradición clásica.* Influencias griegas y romanas en la literatura occidental. Trad. de A. Alatorre. Mexico. Fondo de Cultura Económica, 1954.

135. Saint-Denis (E. de). Sénèque et La Bruyère. *Les Études Classiques* [Paris], 1953.

*136. Lombard (A.). *Fénelon et le retour à l'antique au XVIIIe siècle.* « Mémoires de l'Univ. de Neuchâtel », t. 23, Neuchâtel, 1953.

C. r. : N. Abercrombie. *FS*, oct. 1954.

137. Jantz (H.). Die Ehrfurchten in Gœthes « Wilhelm Meister ». Ursprung und Bedeutung. *Euphorion* [Heidelberg], Band 48, 1954, Heft. 1.

138. Munteano (B.). Sainte-Beuve « antique » et moderne. Ouvrages récents et perspectives. *RLC*, oct.-déc. 1954.

139. Lebel (M.). Les mythes grecs dans la tragédie française contemporaine. *Revue de l'Université Laval*, mars 1954.

Influences italiennes.

140. Penna (M.). Notas sobre el endecasílabo de los sonetos del Marqués de Santillana. *Est. ded. à Menéndez Pidal.* Madrid. CSIC, 1954, vol. V.

141. Mercier (R.). Voltaire et l'italien. Une lettre inédite. *RLC*, oct-déc. 1954.

142. Meyer (H.). Kennst du das Haus ? Eine Studie zu Gœthes Palladio-Erlebnis. *Euphorion* [Heildelberg], Band 47, 1953, Heft. 3-4.

143. G. R. C. r. de : A. A. Del Greco. *Giacomo Leopardi in Literature.* Cf. 603 (1953). *RHM*, janv.-avril 1954.

144. Ciureanu (P.). Un' amicizia italiana : Sainte-Beuve e Tommaseo. *RLC*, oct.-déc. 1954.

Influences espagnoles et hispano-américaines.

145. Lida de Malkiel (M. R.). Juan Rodríguez del Padrón : Influencia. *NRFH*, janv.-avril 1954. [Influence sur la littérature catalane et la littérature portugaise].

Influences françaises.

146. Silver (I.). Ronsard in European Literature : A Synoptic view of Scholarly publications. *BHR*, XVI, n° 2, 1954 [England, Scotland, Germany, Belgium and Holland, Italy, Poland].

147. Dubois-Pichler (E. T.). Influence exercée en Angleterre par les *Hortorum Libri* du Père Rapin. *Bull. de la Société d'Études du XVIIe siècle*, n° 20, 1953.

148. Loiselet (J. L.). L'apport de Molière au théâtre anglais du début de la Restauration au milieu du XVIIIe siècle. *La Revue française*, [Paris], fév. 1954.

149. Rambaud (A.). La querelle de *Tartuffe* à Paris et à Québec. *Revue de l'Univ. Laval*, janv. 1954.

150. Mortier (R.). A propos du « Candide anglais » de J. L. Castillon. *RLC*, oct.-déc. 1954.

151. Proust (J.). Diderot et le XVIIIe siècle français en U.R.S.S. *RHLF*, juil.-sept. 1954.

152. Ciampini (R.). Giuseppe Carpani, rivale di Stendhal. *N. Ant.*, fév. 1954.

153. Castro Leal (A.). Díaz Mirón y Víctor Hugo. *Las Letras patrias* [Mexico D. F.], janv.-mars 1954.

154. Billeskov Jansen (F. J.). Victor Hugo dans les écoles danoises. *L'Age d'Or*, [Copenhague], 1953.

155. Bowley (V.). English Versions of Victor Hugo's Plays. *Adam International Review*, n°s 229-230, 1953.

156. Charlier (G.). La plus ancienne notice sur Sainte-Beuve. *RLC*, oct.-déc. 1954.

157. Munteano (B.). Sainte-Beuve « antique » et moderne. Ouvrages récents et perspectives. *Ibid.*

158. Ciureanu (P.). Un' amicizia italiana : Sainte-Beuve e Tommaseo. *Ibid.*

159. Bonnerot (J.). Une amitié vaudoise : Sainte-Beuve et Eugène Rambert, 1852-1869. *Ibid.*

160. J. B. A propos de la collaboration de Sainte-Beuve à l'*Evening Post de New York*. *Ibid.*

161. Mulhauser (R.). A note on Sainte-Beuve's Relations with American Intellectuals. *Ibid.*

162. Gravier (M.). Georg Büchner et Alfred de Musset. *Orbis Literarum* [Copenhague], 1954, fasc. 1.

163. Marichal (J.). « Ideas picudas », « Ideas redondas » : Maupassant y Ganivet, *NRFH*, janv.-avril 1954.

164. Micha (R.). La littérature belge de langue française. *Cahiers du Sud* [Marseille], janv. 1954.

165. Krampf (M.). Stefan Zeromski et la France. *RLC*, oct.-déc. 1954.

166. [Anon.]. La quinzaine de la Culture française à Montréal. *Le Monde* [Paris], 19-20 sept. 1954.

Influences anglaises.

*167. Hubler (E.). *The Sense of Shakespeare's Sonnets*. Princeton Univ. Press, 1952.

C. r. : A. J. Axelrad. *RLC*, oct.-déc. 1954.

*168. Feuillerat (A.). *The Composition of Shakespeare's Plays : Autorship, Chronology*. New-Haven, Yale Univ. Press, 1953.

C. r. : A. J. Axelrad. *RLC*, juil.-sept. 1954.

169. Temple Patterson (H.). Shakespeare and the imagery of Victor Hugo [in] *Studies in Romance Philol. and French Lit. presented to John Orr by Pupils, Colleagues and Friends*. Manchester Univ. Press, 1953.

*170. Petit (L.). *La Fontaine et St Evremond ou la tentation de l'Angleterre*. Toulouse, Privat, 1953.

C. r. : L. C. Sykes. *FS*, oct. 1954.

171. Vernière (P.). Deux lettres inédites, de d'Hollbach à Wilkes. *RLC*, oct.-déc. 1954.

172. Varey (J. E.). Notes on English theatrical Performers in Spain : Part I (1767-1817). *Theatre Notebook*, janv.-mars 1954.

*173. Escarpit (R.). *L'Angleterre dans l'œuvre de Mme de Staël*. Paris, Didier, 1954.

*174. Smith (S. R. B.). *Balzac et l'Angleterre*. Londres, Williams, Lea and Co, 1953.

C. r. : M.-F. Guyard. *RLC*, juil.-sept. 1954.

175. Lehman (A. G.). Sainte-Beuve, critique de la littérature anglaise. *RLC*, oct-.déc. 1954.

176. Clarck (J. G.). Edmond Schérer et la littérature anglaise. *RLC*, juil.-sept. 1954.

*177. Guyard (M.-F.). *L'image de la Grande-Bretagne dans le roman français (1914-1940)*. Paris, Didier, 1954.

C. r. : J.-M. Carré. *RLC*, oct-.déc. 1954.

Influences nord-américaines.

178. Zardoya (C.). Santayana y España. *Insula* [Madrid], VII, nº 83, 1952.

*179. Gutiérrez Mora (J. M.). *Hopkinsiana : La vida, la obra y la Supervivencia de Gerard Hopkins*, Mexico, 1952.

C. r. : E. Pujals. *Arbor* [Madrid], mai 1953.

180. Moser (G. M.). C. r. de : J. E. Englekirk. *A Literatura norteamericana no Brasil*. Mexico, 1950. *HR*, XXI, 1953.

Influences germaniques.

181. Triomphe (R.). Joseph de Maistre et Herder. *RLC*, juil.-sept. 1954.

182. Plard (H.). C. r. de : *Gœthe Bicentennial Studies*. Cf. 930 (1952), *RBph*, 1954, nº 1.

183. Bémol (M.). Gœthe et la genèse de Sainte-Beuve. *Annales Univers. Saraviensis*, philosophie-lettres, 1953, nos 1 et 2.

184. Sells (I.). Stevenson and La Motte-Fouqué. « The Bottle Imp ». *RLC*, juil.-sept. 1954.

*185. Martin (R.). *La vie d'un grand journaliste, Auguste Nefftzer*. Besançon, L. Camponovo, 1953.

C. r. : J. Dresch. *RLC*, juil.-sept. 1954.

186. Kohler (E.). Jean Giraudoux et l'Allemagne. *Bull. de la Fac. des Lettres de Strasbourg*, avril 1954.

*187. Bieber (K.). *L'Allemagne vue par les écrivains de la Résistance française*. Préf. d'A. Camus. Genève, Droz, 1954.

188. [Id.]. André Gide and the German Occupation. *MLQ*, sept. 1954.

Influences autrichiennes.

189. Cassagnau (M.). Cl. Hougthon a-t-il lu Marie von Ebner-Eschenbach ? *RLC*, oct.-déc. 1954.

Influences belges.

190. Uyttersprot (H.). Nog eens : Rilke over Vlanderen. *De Vlaamse Gids*, mars 1953.

191. Maurevert (G.). Maurice Maeterlinck aux Etats-Unis. *Le Fureteur*, mars-avril 1954.

Influences scandinaves.

192. Brunelle (M.). L'influence d'Ibsen sur Romain Rolland. *RSH*, juil.-sept. 1953.

Influences helvétiques.

193. Bonnerot (J.). Une amitié vaudoise : Sainte-Beuve et Eugène Rambert, 1852-1869. *RLC*, oct.-déc. 1954.

Influences slaves.

194. Tchoutchmariev (V. I.). Diderot et l'étude de la langue russe [présenté par J. Varloot]. *La Pensée* [Paris], janv.-fév. 1954.

195. Proust (J.). La grammaire russe de Diderot. *RHLF*, juil.-sept. 1954.

196. Simmons (J. S. G.). Slavonic Studies at Oxford. I. The Proposed Slavonic Chair at the Taylor Institution in 1844. *Oxford Slavonic Papers*, vol. III. Oxford, Clarendon Press, 1952.

197. Granjard (H.). C. r. de : E. Hock. *Turgenev und die deutsche Literatur. Ein Beitrag zur Literatur und Geistesgeschichte des XIX Jahrhunderts.* [Thèse dactylographiée]. Göttingen, 1953. *RLC*, juil.-sept. 1954.

198. Martino (P.). C. r. de : M. Parturier. *Une amitié littéraire, Prosper Mérimée et Ivan Tourgueniev.* Cf. 274 (1953). *RHLF*, juil.-sept. 1953.

*199. Simmons (E. J.). Ed. *Through the Glass of Soviet Literature.* New York, Columbia Univ. Press, 1953.

200. Vrtel-Wierczynski (S.). Le dialogue polonais et tchèque entre Palinure et Charon : Biernat de Lublin et Nikulas Konac. *Pamietnik Literacki*, XLIII, 1952. [En polonais].

*201. Brewster (D.). *East-West passage.* Londres, Allen und Unwin, 1954.
C. r. : M. Ehrhard. *RLC*, oct.-déc. 1954.

Influences helléniques.

*202. Spyridaki (G.). *La Grèce et la poésie moderne.* Paris, Les Belles Lettres, 1954.
C. r. : A. Mirambel. *RLC*, oct.-déc. 1954.

Influences orientales.

203. Rosenvasser (A.). C. r. de : M. A. Murray. *Egyptian religious poetry* [trad. et étude]. Londres, John Murray, 1949. *IM*, juin 1954.

204. Lindstrom (T. S.). C. r. de : D. Bodde. *Tolstoy and China.* Cf. 577 (1950). *RLC*, juil.-sept. 1954.

*205. Frandon (I. M.). « *Assassins* » *et* « *Danseurs mystiques* » *dans* « *Une enquête aux pays du Levant* » *de Maurice Barrès.* Abbeville, F. Paillart, 1954.
C. r. : P. Moreau. *RLC*, juil.-sept. 1954.

Le gérant : Marcel Didier

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART. — (D. 5217).

L'ABBÉ PRÉVOST

Homme de Lettres et Journaliste.

Depuis une trentaine d'années, une série d'études a progressivement dégagé la figure réelle de Prévost des interprétations partiales de ses apologistes et détracteurs. Notre *Abbé Prévost, l'homme et l'œuvre* (Hatier-Boivin, 1955), offre une synthèse de ces travaux, qu'il nous fallut poursuivre et préciser. Nous avons ainsi démontré contre Harrisse, son meilleur biographe, que Prévost s'est bien engagé pour la première fois comme volontaire à seize ans, peu avant le traité d'Utrecht (1713). L'obligeance du P. Teschitel, archiviste de la Compagnie de Jésus, à Rome, nous a fait retrouver également le second noviciat de l'abbé chez les Jésuites, à Rouen, en 1717. Ce qui nous permit d'esquisser une jeunesse de l'écrivain plus mouvementée que ne le pensait Harrisse. Trois fois soldat : en 1713, 1716 et 1718, en dernier lieu avec le grade d'officier, il fut également reçu trois fois novice, en 1714-15, 1717, 1719, la troisième fois chez les Bénédictins, où il fit profession en 1721. Dès 1713, c'est « la malheureuse fin d'un engagement trop tendre » qui semble l'avoir poussé à s'engager, si bien qu'au lieu du vertueux Prévost, élève modèle et futur romancier moralisateur, nous entrevoyons désormais un tempérament beaucoup plus combatif, partagé entre une passion souvent irrésistible pour les femmes et pour la carrière des armes, et le besoin, à l'heure des épreuves, de chercher refuge et consolation, contre un monde hostile, dans la paix du cloître et la prière. Il est bien ce qu'il restera toute sa vie pour ses lecteurs : l'*Homme de qualité qui s'est retiré du monde.* On ne peut le comprendre sans tenir compte de cette dualité fondamentale.

Chez les Bénédictins de Saint-Maur, en 1728, l'auteur des deux premiers volumes de l'*Homme de qualité* ne songe pas seulement à ses amours passées, mais à sa *liberté* perdue. Impatient

de secouer le joug conventuel, il doit s'enfuir en Angleterre pour n'avoir pas voulu attendre que le bref de translation, l'autorisant à passer dans un ordre moins rigoureux, soit signifié à ses supérieurs. Un homme de sa « qualité » ne pouvait manquer de trouver aussitôt un poste de choix ! Aussi fut-il gouverneur du fils de Sir John Eyles, membre du Parlement, et futur lord-maire de Londres. Mais sa vie nouvelle ne commença véritablement qu'avec son arrivée en Hollande, en octobre 1730. Bien pourvu d'argent, de plusieurs manuscrits et d'un secrétaire, le chevalier de Ravanne, il veut mener la seule existence compatible avec son tempérament d'Homme de qualité : la vie indépendante d'*homme de lettres*. Il ne se doutait pas des multiples dangers, ni des embûches de cette nouvelle carrière, dont il dut traîner le boulet jusqu'à sa mort, en 1763.

A cette époque, la Hollande semblait le paradis des écrivains. Les plus grands d'entre eux atteignaient rapidement à une réputation européenne. Il y publiera successivement la continuation des *Mémoires d'un Homme de qualité* avec l'*Histoire de Manon Lescaut et du Chevalier des Grieux*, puis le début de *Cleveland* et le premier volume de l'*Histoire de M. de Thou*, traduite du latin. Tout son espoir réside en ce dernier ouvrage, qui doit faire bientôt de lui l'égal des plus célèbres publicistes, car l'autorité de l'auteur est alors incontestée et la vente de son œuvre assurée. « C'est par une disposition naturelle de la Providence que je me trouve comme appelé à ce travail », dit-il en mars 1731, dans son *Projet d'une nouvelle traduction de l'Histoire universelle de M. de Thou*. Mais nous apprendrons bientôt qu'il est infiniment mieux payé pour cette traduction que pour tous ses autres romans. Il s'agissait donc moins d'une vocation que d'une *carrière* nouvelle, comme le laissera entendre Desfontaines dans le *Nouvelliste du Parnasse* du 28 mars 1731. Sans être un publiciste à gages, Prévost est désormais au service de deux libraires associés, Gosse et Néaulme, de La Haye, auxquels il a temporairement lié sa fortune.

Pourquoi n'a-t-il pas réussi ? Un très curieux recueil, jusqu'ici inutilisé par les érudits, nous a permis de souligner le rôle néfaste de Lenki Eccard, la maîtresse qu'il connut à la Haye. Les *Extraits de plusieurs lettres de l'auteur des Mémoires d'un Homme de qualité, publiés par Etienne Néaulme pour se justifier de ce que la continuation du Philosophe anglais ou de l'Histoire de M. Cleveland ne paraît pas encore*, figurent à la réserve de la Bibliothèque Nationale. Nous y voyons que, dès décembre 1730, Néaulme, éditeur de la Haye agissant au nom de son frère E. Néaulme d'Utrecht, fit

accord avec Prévost, alors à Amsterdam, pour l'achat du manuscrit de *Cleveland*, qui devait être terminé en février 1731 et comprendre environ 60 feuilles. Nous ne referons pas l'histoire des déboires successifs de Prévost et de Néaulme au sujet de ce manuscrit, l'un promettant toujours et ne tenant pas ses promesses, l'autre s'efforçant par tous les moyens d'obtenir la fin de son roman pour satisfaire la curiosité de ses clients et les commandes des libraires. Nous avons prouvé, croyons-nous, non seulement que Lenki épuisait alors les ressources de son amant à un rythme excessif, mais que sa présence empêchait Prévost de travailler, rendant ainsi le désastre inévitable. Nous voudrions montrer, aujourd'hui, comment l'auteur a vu croître pourtant son autorité par le succès même de ses livres, qui l'eût bientôt mis en position de donner sa copie au plus offrant, si Lenki n'avait ruiné ses efforts.

Les quatre premiers volumes de *Cleveland* s'étant fort bien vendus, Néaulme est venu voir Prévost à la Haye, fin décembre 1731. Et ce dernier lui écrit le 3 janvier 1732 :

Monsieur, j'ai fait réflexion depuis votre départ à l'empressement que vous m'avez marqué pour avoir la fin de *Cleveland*. Je conçois que votre intérêt le demande, et que si la première édition se vend assez bien pour faire penser à une seconde, il sera à propos que vous puissiez mettre sous presse l'ouvrage entier.

Il offre donc un dernier volume de vingt-deux à vingt-trois feuilles, mais pour obtenir une avance de cent florins, dont il a, déclare-t-il, un besoin très pressant. De toute l'année, cependant, bien qu'il ait reçu la somme, il n'enverra aucune copie. Le 22 septembre, poussé dans ses derniers retranchements, il avoue sa faiblesse à Néaulme, et la « facilité avec laquelle (il) consent tous les jours à bien des choses qui partagent (son) application ». Mais déjà, il laisse entrevoir une concurrence possible.

... Je ne dois pas vous laisser ignorer qu'un Libraire de Paris, nommé M. Didot, qui a contrefait cet ouvrage, mais de l'aveu de MM. Gosse et Néaulme, m'est venu prier de lui composer une liaison qui puisse assortir le tome que je vais donner avec les quatre de l'édition de Paris. La raison qui le porte à cela, est qu'on l'a obligé de retrancher une partie du dernier tome de votre édition, ce qui empêchera que ce que je vais donner ne puisse lui être utile, à moins que je n'apporte moi-même quelque remède à cet obstacle. Je lui ai répondu que je ne pouvais me déterminer là-dessus sans vous l'avoir communiqué. Il prétend lever mon objection en m'assurant que MM. Gosse et Néaulme y consentent

et que cela suffit. Voyez Monsieur ce que vous pouvez dans tout cela et prenez la peine de me le marquer.

Les scrupules de Prévost s'expliquent peut-être par le fait qu'il n'a toujours pas tenu ses promesses. Néaulme lui a payé cent florins, il ne sera pas abandonné sans de bonnes raisons. Mais la tentation est grande. Pour la première fois, dans la carrière de l'abbé, nous voyons apparaître le libraire parisien Didot, qui restera longtemps son principal soutien. On sait que les éditeurs français contrefaisaient souvent les ouvrages imprimés en Hollande, rendant ainsi la monnaie de leur pièce aux éditeurs hollandais. L'usage voulait pourtant que, dans ce cas, un accord tacite fût passé entre les maisons rivales et Didot n'y a pas manqué. Mais il n'a consulté que les libraires de la Haye, représentant en quelque sorte la maison-mère. Et l'éditeur d'Utrecht, en difficultés avec Prévost, refuse à Didot tout arrangement avant la livraison du cinquième tome de *Cleveland*. La proposition de Didot amena cependant Néaulme à promettre de repayer en entier à l'auteur le cinquième tome dès qu'il serait livré, abandonnant ainsi le bénéfice des cent florins déjà versés. Seule la surprenante incapacité de Prévost de terminer alors *Cleveland* l'empêcha de tirer parti de cette offre.

Il n'en poursuivit pas moins les négociations. Car, de plus en plus à court d'argent, il se montrait surtout riche de promesses. Comme on attendait la suite du roman avec une impatience égale en France et en Angleterre, il déclare vouloir en expédier les feuilles chaque semaine à Didot comme à Néaulme. Mais il ne peut attendre. Une lettre de change arrivant à échéance l'oblige de solliciter à nouveau. Pour convaincre Néaulme de lui venir en aide, il rappelle qu'il a dépassé les soixante feuilles promises pour *Cleveland* et serait donc en droit de faire un nouveau marché (19 octobre). Pourquoi ne l'exige-t-il pas de son éditeur ? « Vous en avez agi si honnêtement et je suis si sensible aux bonnes manières qu'il ne m'est pas même venu dans la pensée de vous en faire la proposition ». Mais comme il a besoin d'argent immédiatement, il ajoutera : « L'unique chose que je vais vous demander c'est de m'avancer cent florins qui me sont absolument nécessaires pour payer une lettre de change mardi prochain 22 octobre. »

Cet homme de lettres paraît avoir de singulières notions sur les relations d'un auteur avec son éditeur. Au moment même où il se sent pressé par le besoin d'argent, il ne sollicite pas un nouveau contrat, mais un simple prêt, comme si l'argent n'avait pour lui

qu'une valeur très secondaire et qu'il faille avant tout en user « honnêtement » avec chacun, selon « les bonnes manières ». Et il emploie, pour obtenir satisfaction, deux arguments. Le premier lui paraît décisif :

Je consens à passer pour un malhonnête homme si je n'exécute pas fidèlement la promesse que je fais aujourd'hui. J'espère qu'après une expression si forte, et dont je vous permets d'user à mon désavantage si je manque à ma parole, vous ne ferez nulle difficulté de m'accorder cette satisfaction.

Comprenant pourtant qu'un pareil raisonnement peut laisser incrédule un libraire hollandais, il ajoute, faisant appel cette fois à l'intérêt bien entendu du commerçant :

En travaillant pour vous, je vous donne la préférence sur plusieurs qui me demandent instamment quelque ouvrage de ma façon. Je puis vous nommer Monsieur Chatelain, qui m'offre de me payer bien autrement que vous ne faites, et M. Didot, qui me promet 25 livres de France pour chaque feuille.

Le succès du romancier devait s'affirmer pour qu'on lui offrît de pareilles sommes, qui représentaient environ cinq cents francs par volume. Néaulme eut certainement mieux fait de prêter de nouveau les cent florins. Il refusa et s'attira une cinglante réponse. Après s'être tiré d'affaire in-extremis, grâce aux bons offices d'un ami, Prévost reproche tout d'abord à Néaulme son retard impardonnable à lui répondre, puis réfute point par point les fausses excuses de ce dernier, et refuse finalement de continuer à lui fournir le *Cleveland*, qu'il donnera à d'autres libraires de France et de Hollande. Les négociations se poursuivent cependant par l'intermédiaire du Néaulme de la Haye. Son frère d'Utrecht promet en vain de payer deux cents florins si *Cleveland* est fini dans les trois mois, et de faire cadeau des cent florins déjà avancés. Il sera finalement obligé de publier les lettres de Prévost pour se justifier auprès de ses clients. Environ un mois plus tard l'abbé s'enfuyait en Angleterre avec Lenki, rompant du même coup son contrat avec les éditeurs de la Haye, qui lui avaient payé le premier volume de son de Thou et une substantielle avance sur les volumes à venir. Ainsi échoua sa tentative de faire carrière en Hollande comme homme de lettres. En désespoir de cause Néaulme obtint d'un écrivain à gages un cinquième volume aussitôt désavoué par notre abbé. Une réconciliation eut lieu pourtant quelques années plus tard, car la véritable suite de *Cleveland* parut à la fois

en France et en Hollande, en 1738-39. Mais *l'Histoire de M. de Thou* fut définitivement abandonnée et le premier volume, traduit par Prévost, est devenu presque introuvable.

*
* *

On sait que son deuxième séjour en Angleterre fut beaucoup moins heureux que le premier. La présence de Lenki à ses côtés le réduit une fois de plus à vivre d'expédients, et il est finalement emprisonné pour une fausse lettre de change. A peine libéré, il doit trouver de nouveaux moyens d'existence. S'il n'a pu s'établir en Hollande comme homme de lettres, le métier de journaliste lui reste ouvert. En France, l'abbé Desfontaines s'est précisément vu obligé, l'année précédente, d'abandonner le *Nouvelliste du Parnasse*, car sa plume acerbe lui a suscité trop d'ennemis. Une place est donc libre, que Prévost se flatte de pouvoir tenir sans échouer sur les mêmes écueils, grâce à son caractère amène et à son exquise politesse. Par l'intermédiaire de Didot, qui lui a gardé toute sa confiance, dès la fin de juin 1733 il réussit à faire paraître le *Pour et Contre*, journal où il traite chaque sujet « comme autant de problèmes dont (il) abandonner(a) toujours la décision au lecteur ». Le succès de la nouvelle formule est tel que le périodique devient hebdomadaire à partir du quatrième numéro. Et, pendant deux ou trois ans, on sent l'auteur heureux de son nouvel ouvrage, prêt à tirer profit de cette réussite.

Chaque semaine, il expédie sa copie de Londres, et souligne complaisamment, de temps à autre, les avantages que cette résidence lui donne sur ses rivaux, les journalistes parisiens. Lorsque des médisants mal intentionnés, comme Lenglet-Dufresnoy, attaquent malicieusement sa réputation, il dispose maintenant d'une tribune pour plaider victorieusement sa cause (P. C. N° 47). A son retour à Paris, en octobre 1734, il est immédiatement reçu dans les salons. Le *Pour et Contre* a facilité cet accueil, qui prend un moment pour lui l'allure d'un triomphe. Il devait avoir grande confiance en son avenir de journaliste pour oser refuser alors l'offre d'emploi du Cardinal de Bissy, son protecteur. Il savait probablement, il est vrai, que le Prince de Conti le recevrait chez lui comme aumônier, mais sans aucun salaire. Dispensé ainsi de toute vie monastique, assuré de l'efficace protection d'un grand seigneur à l'esprit large, qui lui laisserait toute liberté de poursuivre son œuvre, il ne lui en fallait pas moins de nouveau gagner sa vie avec l'aide de sa plume.

Cette nouvelle tentative nous paraît d'autant plus intéressante

qu'à la même date les *Lettres philosophiques* plaidaient ouvertement, en France, la cause de l'homme de lettres, en se référant à l'exemple anglais. Là encore, cependant, les circonstances se révèleront défavorables à notre abbé. Dès 1734 une contrefaçon hollandaise faisait au *Pour et Contre* une ruineuse concurrence sur le marché. Au numéro 47 de son journal (IV, p. 25), Prévost déclare avoir appris, par les annonces de la Gazette d'Amsterdam, que le Sieur Van der Klotten, libraire à la Haye, avait entrepris de réimprimer le *Pour et Contre*. Il lui écrivit à ce sujet. On lui répondit que toute feuille publiée devenait la propriété du Public et qu'on avait l'intention de diviser chaque numéro en deux parties pour les faire paraître *deux fois* la semaine sous telle forme qui semblerait la mieux appropriée. La contrefaçon jouait cette fois à plein contre ses propres intérêts. Nous avons la preuve qu'elle interrompit un très louable effort de l'auteur pour améliorer la tenue littéraire de son œuvre.

A la bibliothèque municipale de Lyon, un précieux exemplaire du *Pour et Contre* porte de multiples annotations manuscrites. Celles-ci ont été mises avant la reliure en volume, qui en a mutilé parfois le texte. Elles cessent en fait après le numéro 20 (premier tiers du second tome), pour reprendre sporadiquement jusqu'au numéro 47, où l'esquisse autobiographique de Prévost, en réponse aux accusations de l'abbé Lenglet, est sobrement revue et complétée. Sans pouvoir affirmer que ces annotations soient de la main même de Prévost, nous constatons que six pages manuscrites, insérées au début du numéro 49, se retrouvent, avec quelques variantes et améliorations de style, dans le corps des numéros 50 et 54, prouvant ainsi que toutes les additions et corrections précédentes étaient bien l'œuvre de l'auteur.

On pourrait aisément faire un sort à ce texte. On y saisit sur le vif les corrections de style de l'abbé, qui visent avant tout à la brièveté, et sa manière d'utiliser uniquement certains traits caractéristiques en sacrifiant le reste. Mais le numéro 12 (I, p. 280) nous offre l'indubitable preuve que l'auteur préparait une seconde édition de son périodique, relié par séries de quinze numéros. « Comme il est à craindre que les *Lettres sur les Anglois* ne soient pas si tost publiées à Paris, on verra icy volontiers cette traduction », nous dit Prévost en présentant sa propre version du monologue d'Hamlet : *To be or not to be*, opposée à celle de Voltaire. Cette addition ne peut dater que de la fin de 1733 ou du début de 1734, puisque deux éditions françaises des *Lettres Philosophiques*, celle de Thiériot et celle de Jore, parurent en 1734. Il avait

communiqué son projet à Didot, car l'abbé Desfontaines, qui reprit à Prévost la rédaction du *Pour et Contre* entre le milieu du numéro 18 et le numéro 32 inclus, semble avoir fait lui-même d'importantes corrections, d'une autre main que les précédentes, au numéro 20 (Critique des *Réflexions sur la poésie* de Raymond de Saint-Mard).

Celles de Prévost sont parfois de simples améliorations de style. A la page 6, ligne 28 : « J'aurai dans la suite occasion de développer davantage » devient ainsi : « j'aurai occasion dans la suite... », par simple souci d'euphonie. Page 33 : « Dans le même pays où l'on a payé de si peu d'estime... » est remplacé par : « Ces mêmes Anglais qui ont payé... », ce qui vaut mieux puisqu'il s'agit d'observations sur les Anglais. Page 45, enfin, l'abbé montre un louable souci de propriété. « M. Bavius est un homme rare pour l'imprudence », dit la première version, et la seconde : « un homme qui n'a point son pareil pour l'imprudence ». On sent qu'il doit traduire un texte dont il s'est indûment écarté, comme il arrive à la page 47 où l'expression d'Addison : « Morbleu, il faut que je tue Sir Roger afin qu'il ne soit pas massacré par un autre » devient « afin qu'un autre que moi ne le massacre pas ».

Ne nous attardons pas à la pratique courante de restituer les noms propres, simplement indiqués tout d'abord par leurs seules initiales. Nombre de précisions intéressantes viennent éclairer ou renforcer pour nous le texte primitif. Dans sa présentation du *Pour et Contre*, le premier numéro, page 6, se contentait d'une remarque générale sur la politique : « Il est permis de raisonner sur les affaires politiques pourvu qu'on ne prenne le droit de parler sans respect des puissances qu'on doit respecter, et d'approfondir indiscrètement ce qu'elles jugent à propos de ne pas révéler ». L'auteur ajoute : « Il est permis même de s'expliquer sur les matières de Religion, pourvu qu'on ne le fasse point d'une manière présomptueuse, et qu'un particulier n'entreprenne point de donner des idées pour des maximes certaines auxquelles il prétende assujettir les autres ». Il semble que l'audace de Prévost se soit accrue dans la mesure de son succès.

Cette impression se confirme à mesure qu'on avance. Avec une ironie nouvelle, il commente ainsi le feu qui ravage alors les terres d'Irlande (page 19) : « Les rieurs de Londres soutiennent que c'est le Purgatoire de Saint-Patrice qui se fait une nouvelle ouverture dans le comté de Kerry, parce que l'ancienne, qui était dans le comté de Dunnagal a été bouchée sous le règne de Jacques Ier ». Et au tome I, page 141, l'obscurcissement inexpliqué du ciel en

Amérique, le 14 juin 1733, provoque cette réflexion : « C'est grand dommage, pour me servir de l'expression de M. de Fontenelle, que ces sortes d'accidents soient réservés pour l'Amérique. Mais raillerie à part, sont-ils moins terribles pour s'être passés loin de nous et n'est-il pas raisonnable de les admirer, du moins jusqu'à ce qu'on en ait découvert la cause ? » Prévost ose maintenant souligner les traits les plus caractéristiques des Anglais. Il s'attarde, au numéro 2, sur leur passion pour les libelles et tente un essai d'explication psychologique. Les Anglais, nous dit-il en substance, sont le peuple qui s'offense le moins des injures. Ce qui provoquerait un duel en France ou en Allemagne, un assassinat en Italie ou en Espagne, est en Angleterre considéré comme une offense légère et tourné en simple badinage. Les libelles servent donc finalement au bien public et consacrent la liberté du citoyen. C'est, en particulier, l'avis du fameux docteur Samuel Clarke.

Nous retrouverons plus loin ce célèbre docteur anglican, prôné également par Voltaire et par Rousseau. Il est vrai que nombre d'additions seront simplement anecdotiques. Prévost souligne la passion des Anglais pour la musique italienne (tome II, pp. 21-22). Il ajoute de nouveaux détails sur la fête donnée par le « chevalier Bernard » en l'honneur de la danseuse Mlle Sallé (II, 30). Il décrit un établissement nouveau en Angleterre pour la rééducation des prostituées et de leurs enfants (II, 49), et fait l'éloge du duc de Somerset, le « père des arts et des sciences » en Angleterre (II, 72). Mais il apporte tous ses soins à deux sujets de première importance : la description détaillée des journaux *politiques* anglais, omise dans les feuillets hebdomadaires, et la critique des *Lettres philosophiques*, qui paraissent l'avoir incité à la hardiesse.

Nous ne pouvons songer à donner ici in-extenso le texte de ses remarques sur les journaux politiques (addition au n° 2 du *Pour et Contre*). Il occupe cinq pages et demie d'une écriture fine mais très lisible. Pour la première fois la critique politique y est abordée sans détours. A titre d'échantillon voici ce qu'on nous dit du *Craftsman* le plus célèbre organe de l'opposition.

De tous les Papiers périodiques qui se font aujourd'huy à Londres, celuy qui mérite sans doute le premier rang est le Craftman (*sic*). Les Persécutions qu'il a souffertes, et le grand nombre d'écrivains qui se sont attachez à le combattre, lui donnent droit à cette prérogative. Il est bien écrit. On y trouve communément de l'esprit, du sçavoir et beaucoup de connaissance du monde, quoy qu'il arrive aussi quelquefois qu'il s'y en trouve moins, ce qui ne paroitra pas surprenant si l'on considère qu'il vient de plusieurs plumes différentes. Tout le monde sait que

le principal auteur est Mr Pulteney et qu'il est secondé par quelques uns de ses amis qui sont dans les mêmes principes que luy. Mr Aminhurst s'est chargé particulièrement du soin de le publier chaque semaine. Il était autrefois membre du collège Saint-Jean, à Oxford, et quelques uns prétendent qu'il n'en a été chassé que parce qu'il avait plus d'esprit que le reste de la Société. On a de lui plusieurs autres ouvrages en prose et en vers qui ont été bien reçus du public.

Le Craftman, dans ce qu'il a de particulier, roule toujours sur les affaires publiques. Le reste n'est qu'une compilation des nouvelles étrangères et domestiques, telle qu'on la trouve dans tous les autres papiers. L'auteur y prend le nom de Caleb d'Anvers. Il débite ordinairement des réflexions dans quelques lettres qu'il suppose avoir receu (*sic*) de ses correspondans, et qui sont signées de quelque composé, dont le sens est *amour et zèle pour la patrie*. Là les intérests de l'estat sont mis dans la balance et pesés avec la dernière exactitude ; toutes les démarches de ceux qui gouvernent sont passées en revues (*sic*), leurs fautes relevées sans ménagement, leurs intentions expliquées et presque toujours empoisonnées par un tour malin. Enfin Mr Pulteney et ses associés sont comme les aristarques politiques d'Angletterre (*sic*) et la conduitte même du Roy n'échappe point à leur censure. On prétend que c'est pure jalousie qui les rend si contraires au party de la cour et du ministère. Mr de Pulteney, qui est extrêmement Riche, qui a de l'ambition, de l'esprit, de l'habilité (*sic*) et qui a eu part aux affaires politiques sous le dernier règne, ne souffre pas volontiers d'être réduit à la simple qualité de membre du Parlement et voit impatiement (*sic*), dit-on, Mr Robert Walpoole (*sic*) dans un poste qu'il se croit digne de remplir. Quoy qu'il en soit le Craftman se soutient ouvertement depuis plusieurs années malgré mille contradictions. On en a formé un recueil qui contient déjà six ou sept volumes et où l'on trouve tant d'excellentes choses qu'il mériterait d'être traduit dans notre langue.

Cet éloge circonstancié est suivi de détails pittoresques sur l'histoire du second organe de l'opposition : le *Fog's Journal*, puis sur le *Daily Courant*, le *London Journal* et le *Free Briton*. L'ensemble forme une étude assez complète qui mériterait d'être commentée ne serait-ce que pour en trouver les sources et en apprécier la véracité.

Plus caractéristiques nous paraissent être cependant les compléments apportés au numéro onze du *Pour et Contre* sur les *Lettres Philosophiques*. On sent que les relations entre Prévost et Voltaire devaient être alors assez bonnes, par l'intermédiaire de Thiériot leur ami commun. « Sans flatter M. de Voltaire », nous dit Prévost parlant de la traduction anglaise des *Lettres*, « on peut assurer que le changement de forme et de langage

n'altère point les grâces de sa composition. On le reconnaît toujours à sa marque, à cette vivacité brillante, à ce fond d'imagination qui se fait jour partout et qui est en quelque sorte indépendant des mots ». Ce qui n'empêche pas l'abbé de critiquer en particulier la septième Lettre sur les Antitrinitaires pour défendre Samuel Clarke contre l'accusation d'arianisme, reprise par Voltaire. « On assure à la vérité que (Clarke) affectait de s'absenter de son Église toutes les fois qu'on y récitait le symbole de Saint Athanase suivant l'ordre de la liturgie anglicane. Mais quand le fait serait certain, et quand il serait vrai que cette raison lui eût fait perdre la primatie d'Angleterre, qu'en pourrait-on conclure contre l'homme du caractère le plus droit du monde, qui a protesté jusqu'à sa mort qu'on lui faisait injustice en l'accusant d'arianisme. Il y a plus d'apparence que le parti des antitrinitaires, qui est fort nombreux à Londres, sentant de quel poids l'autorité d'un si grand homme serait pour leur opinion n'a rien épargné pour persuader au Public qu'il en était effectivement ». Les questions religieuses ont cette fois été abordées dans un esprit très net de tolérance.

Cette apparente indépendance cache une admiration certaine du critique pour le théologien anglais. Nous en avons retrouvé la trace jusque dans les premiers volumes de *Cleveland*. D'une manière générale, cependant, nous devons admettre que Prévost savait prononcer un jugement avec une certaine élégance, en s'appuyant sur les meilleures autorités en tous domaines, et qu'il usait, à l'occasion de précisions mathématiques. Il relève ainsi le chiffre de deux cents mille francs, avancé par Voltaire comme revenu annuel de certains paysans anglais et s'écrie : « Si la somme n'était pas exprimée tout au long, on accuserait l'Imprimeur de l'addition inutile d'un zéro. Il se trouve, en effet, des paysans anglais qui ont vingt mille livres de rente, c'est-à-dire environ neuf cent livres sterlings ».

Cet effort visible, et souvent fructueux, de Prévost pour améliorer le texte de son périodique, ne s'est pas poursuivi au delà du second volume. Les quelques corrections et additions complémentaires que l'on trouve çà et là jusqu'au tome IV ne sont que l'exception qui confirme la règle. Nous ne voyons point d'autre explication à ce renoncement que le succès relatif de la contrefaçon hollandaise de Van der Klotten. Prévost devra attendre encore dix ans avant de parvenir à une large aisance comme homme de lettres, et de pouvoir s'établir un moment selon son rêve, sur la colline de Chaillot. Il est alors le traducteur-auteur de

l'*Histoire des Voyages*, assuré de l'appui officiel du chancelier d'Aguesseau, et son ouvrage triomphe en dépit de toutes les contrefaçons, rendant son nom célèbre dans toute l'Europe. Il peut entreprendre avec un égal succès financier la traduction des romans de Richardson ou le renflouement du *Journal étranger* qu'il remit à flot en l'espace de sept ou huit mois. Mais il était trop Homme de qualité pour conserver longtemps la richesse ainsi acquise. Ses dernières années furent douloureusement alourdies par de multiples besognes de librairie qu'il eut pu s'épargner s'il avait été plus économe de ses ressources.

Henri Roddier.

MONTESQUIEU ET DORIA

Bien que, même de son vivant, les mérites de Paolo-Mattia Doria n'aient pas été reconnus autant qu'il le souhaitait, son rôle dans l'évolution des idées ne laisse pas d'être significatif. Vivant à Naples, à l'époque du grand renouveau intellectuel qui s'y opère au début du XVIIIe siècle, c'est-à-dire à l'époque de Gravina, de Giannone et de Vico — il était lié avec ce dernier d'une solide amitié — Doria s'est occupé de presque toutes les branches des connaissances humaines. Son hostilité à l'égard des idées nouvelles, à l'égard surtout de Locke, de Spinoza et de Newton, qu'il a qualifiés plus d'une fois de « petits-maîtres à la mode », son mépris, un peu moins rigide, pour Descartes, son opposition, tout catholique qu'il était, aux jésuites et aux jansénistes tout à la fois, ce qui n'était ni d'un ambitieux, ni d'un homme prudent — l'ont empêché de jouir du renom qu'il croyait mériter. Né en 1662 [1] à Gênes, d'où il est parti assez jeune pour s'établir dans le royaume du sud, mort à Naples, en 1746, il a publié plusieurs ouvrages, et bien d'autres restent toujours à l'état manuscrit à la Bibliothèque Nationale de Naples [2]. Ces derniers font voir une connaissance approfondie des mathématiques, une solide admiration pour Platon, et la manie de parler sous tout prétexte et sans prétexte de ses propres ouvrages. L'ouvrage qu'il vante le plus est précisément celui dont il est question ici : la *Vita civile.*

Il y a près d'un demi-siècle, la *Vita civile* a été proposée comme source de l'*Esprit des lois* par M. l'abbé J. Dedieu, doyen des spécialistes de Montesquieu [3]. Cet érudit a fait quelques rapprochements entre ce livre, qu'il qualifie d'« infiniment curieux », et

1. Sa date de naissance a été établie, contre d'autres autorités, par M. Francesco Zerella dans son article, *La Filosofia di P.-M. Doria* (*L'Ulivo*, 1949).
2. Ms. Brancacciana, V. D, 1-12.
3. *Montesquieu et la tradition politique anglaise en France*, Paris, 1909, p. 132.

l'œuvre de Montesquieu, mais il a laissé à d'autres l'examen poussé des textes. C'est un savant italien, M. E. Vidal, qui a repris récemment la question dans son *Saggio sul Montesquieu*, publié à Milan, en 1950[1]. Ce livre, fort utile, fait preuve d'une documentation bien riche ; mais je ne trouve pas tout à fait convaincante sa démonstration de la dette de Montesquieu envers Doria. Les rapprochements sont quelquefois douteux, vu qu'il s'agit souvent de passages insignifiants ou de lieux communs, et l'auteur en se servant exclusivement, en fait d'éditions de Doria, d'une réimpression du XIXe siècle, s'est exposé à des erreurs. Cela n'empêche pas qu'il ait posé le problème d'une manière intéressante et sérieuse.

Les éditions de la *Vita civile* sont aujourd'hui assez rares. La plus rare de toutes est la première, publiée en trois volumes à Francfort, sans date, mais peut-être en 1709. Doria lui-même, d'après plusieurs renvois dans ses œuvres manuscrites, en a bientôt oublié la date. La deuxième édition sortit de l'atelier de Daniel Höpper à Augsburg, en 1710. Dans un court avant-propos l'auteur justifie cette nouvelle édition, en disant que l'ancienne abondait en erreurs, tant de lui-même (qui n'aimait pas, il l'avoue franchement, à s'occuper de détails) que de l'imprimeur, que le style de l'ouvrage avait besoin d'être revu et rendu plus gracieux, et que, finalement, il fallait en faire un seul volume au lieu de trois, pour qu'on ne le prît point pour un roman. La troisième édition, qui est la plus ample, vit le jour à Naples en 1729.

De ces trois éditions Montesquieu ne posséda aucune, selon le catalogue de sa bibliothèque [2] et selon les recherches que j'ai pu faire à La Brède même. Mais on trouve un exemplaire de l'édition de 1710 à la Bibliothèque municipale de Bordeaux, dans un vieux fonds provenant de l'Académie de Bordeaux. Le volume porte le cachet de cette académie, avec la devise *Crescam et lucebo*, et on le trouve mentionné dans des catalogues du XVIIIe siècle [3]. On sait qu'un grand nombre des livres de la bibliothèque de l'Académie provenaient du président Barbot, ami intime de Montesquieu. Il y a dans le volume certaines annotations manuscrites, une quarantaine en tout, mais elles sont trop menues (des astérisques, des soulignements) pour qu'on puisse en identifier l'écriture.

1. M. Vidal vient de publier depuis un autre ouvrage, *Il pensiero civile di Paolo-Mattia Doria negli scritti inediti*, Milan, 1953, où il est question des manuscrits de Naples.
2. Publié par L. Desgraves, Genève et Lille, 1954.
3. Bibliothèque municipale de Bordeaux, Mss 834 et 835.

Cependant, Montesquieu savait-il lire l'italien ? Il a très bien connu Machiavel, sans doute, mais il a pu le lire en traduction française ou latine. Il y a toutefois des preuves qui ne laissent guère douteuse la compétence du Président en fait d'italien, même avant ses voyages. Des factures de libraires conservées à La Brède font voir qu'en 1720, Montesquieu avait acheté le dictionnaire italien de Veneroni, et le *Théâtre italien* du même auteur. Il possédait, on le sait, une édition de Vitruve, en italien, qu'il a lui-même annotée en marge en donnant la traduction de certains mots. Il possédait également le *Vocabolario della Crusca*, édition de Venise, 1623, et (qui plus est) il s'en servait, comme instrument ordinaire de travail, et avant ses voyages [1]. A cette même époque il a déjà fait copier dans le *Spicilège*, son cahier de notes habituel, l'extrait d'un traité sur la langue italienne de certain Antonio Maria Cospi [2]. Dans son Journal de voyage il se sert parfois de l'italien, surtout pour voiler discrètement des propos un peu libres. Il a écrit des lettres en italien, dont une seule, un billet d'amour, nous est parvenue, rédigée dans un italien non dépourvu d'élégance. Si l'on en examine le manuscrit à Bordeaux, on voit qu'il est écrit en entier de la main du Président.

Il a donc pu lire la *Vita civile* en italien, d'autant plus qu'il s'agit d'un italien qu'à la différence de celui de Vico, on peut lire aisément. Mais quand même le Président ne se serait pas senti les forces pour l'aborder, et ce n'est pas un mince volume, il avait une autre ressource. En 1716, la *Bibliothèque ancienne et moderne* de Jean Leclerc avait donné de cet ouvrage (comme Doria, dans ses œuvres manuscrites, ne cesse de se le rappeler) un extrait élogieux, écrit bien entendu en français, et long de 70 pages. Un autre extrait, encore plus long, mais écrit en italien, se trouve dans le *Giornale de' letterati* de l'année 1712, revue que possédait Montesquieu, tandis que les *Acta eruditorum* pour 1716 consacrent quelque quatre pages au même ouvrage.

Il s'agit maintenant de confronter les deux livres, si inégaux qu'ils soient, mais ce faisant, il y a des précautions à prendre. Les deux auteurs sont lecteurs assidus de Machiavel, dont ils partagent quelques-unes des préoccupations, et telle ressemblance qu'on trouve entre les deux peut très bien n'être qu'un souvenir du secrétaire florentin. D'ailleurs, bien des lieux communs leur sont, pécisément, communs, sans que l'on puisse conclure à des emprunts. Si chez Doria et chez Montesquieu on trouve des pages

1. *Œuvres*, Bibl. de la Pléiade, II, p. 1304.
2. Pléiade, II, p. 1289.

consacrées à la *république qui conquiert*, c'est qu'ils n'ignorent pas les *Discorsi* de Machiavel ; s'ils louent tous deux, en termes identiques, la clarté et la concision des lois des Douze Tables, c'est qu'ils se souviennent du traité *De legibus* de Cicéron. Quiconque cherche à établir des sources de Montesquieu doit se fonder sur ce qu'il y a dans sa doctrine de peu commun et d'essentiel.

Pour construire son système politique tripartite — république, monarchie, despotisme — Montesquieu n'a pas seulement renoncé à l'analyse traditionnelle : monarchie, aristocratie, despotisme, il a aussi abandonné le constitutionalisme rigide qui en fut la base. Il n'est plus question, pour lui, de définir les gouvernements par rapport au seul siège du pouvoir. Ce qui lui paraît plus important c'est la façon dont exercent le pouvoir ceux qui le détiennent. La différence, par exemple, entre monarchie et despotisme, se trouve moins dans les institutions politiques, que dans le fait que le *monarque* se laisse gouverner par les lois, tandis que le *prince despotique* n'obéit qu'à ses caprices. Ce sont la façon de gouverner et la façon de vivre qui, pour Montesquieu, constituent le critère principal de l'analyse sur ce terrain.

Or, Doria ne se contente pas d'une seule analyse des gouvernements. Il propose d'abord celle d'Aristote, avec les trois bons gouvernements et les trois mauvais, auxquels, à l'instar de Polybe, il ajoute le gouvernement mixte. Cela ne l'empêche pas d'affirmer qu'il y a trois différentes manières de vivre en société *(forme di vivere)* : *la civile moderata* (qu'il appelle parfois *la civile economica*), *la civile pomposa*, et *la barbara* (ou bien *la pura militare*). Aucune table de concordance n'est donnée entre ces *manières de vivre* et les gouvernements d'Aristote. Doria se permet toutefois certains éclaircissements.

La forme barbare manque de toute culture, il ne s'y trouve pas de secours mutuel entre les citoyens. Dans une description qui rappelle un peu l'état de nature hobbésien, Doria explique l'autorité exclusive qu'y a le droit du plus fort. Il décrit ensuite le système juridique barbare : « non vi sono leggi prescritte e perpetue, ma leggi varie e confuse, solamente dal capriccio del capitano dettate »[1], ce qu'on peut fort bien traduire en citant Montesquieu, qui affirme que le gouvernement monarchique possède des lois fixes et établies, alors que « dans le despotique, un seul, sans loi et sans règle, entraîne tout par sa volonté et par ses caprices »[2].

1. *Vita civile*, 1710, p. 118 ; 1729, p. 112.
2. *Lois*, II, 1.

Dans la forme *civile economica*, au contraire, les lois sont faites par des législateurs qui sont, en même temps, des philosophes ; elles cherchent à établir le bonheur du peuple et se basent sur la vraie morale. Le commerce y prospère ou non, selon l'inclination des habitants ; les arts utiles y fleurissent ; la propriété y existe, mais si la distribution n'en est pas égale, elle est du moins équitable (*distribuzioni... nella disuguaglianza ancora ugualissime*), parce que les impôts sont levés en proportion du bien. Les citoyens cultivent la vertu, l'épargne et la frugalité, et ils ont toujours les passions particulières subordonnées à l'amour de la patrie. Ne sont-ce pas précisément la vertu, l'amour de la patrie et la frugalité qui sont les caractères de la république de Montesquieu ? Le Président, en effet, ne laisse pas d'affirmer que, dans la république, « la vertu est une chose très simple, c'est l'amour de la république » et que « moins nous pouvons satisfaire nos passions particulières [à cause de la frugalité qui y est de rigueur] plus nous nous livrons aux générales » [1].

Pour Doria, rien n'est stable dans le monde ; c'est une loi de la nature, dit-il, que le vice se change en vertu et que la vertu se change en vice [2], et dans chacune des trois formes de vivre la corruption peut très bien survenir. Du luxe à la *viltà* le chemin est facile : l'excès de richesses peut être cause que la *civile economica* dégénère en *civile pomposa*. Les conquêtes guerrières, elles aussi, et les appétits qu'elles créent, peuvent provoquer ce même effet. Mais, si l'équilibre, condition primordiale du bien-être, est détruit, alors la chute est plus rapide : on se précipite de la *civile economica* jusque dans la *barbara*. Pour Montesquieu, à son tour, chaque république sera détruite, soit par une force étrangère, soit par un vice intérieur, et ce vice intérieur n'est autre que le luxe : « les républiques finissent par le luxe » [3]. Et le rôle de l'équilibre dans la pensée politique de Montesquieu est trop bien connu pour que j'y insiste [4].

Montesquieu, on le sait, a décerné à chacun de ses trois gouvernements un principe (vertu, honneur, crainte), en se souvenant peut-être de Platon, peut-être de Machiavel, lesquels, dans tous les cas, n'ont pu lui fournir que certains éléments du système dont il est lui-même l'architecte. Doria ne parle pas de principes de gou-

1. *Lois*, V, 2.
2. *Vita civile*, 1710, p. 117 ; 1729, p. 111.
3. *Lois*, IX, 1 et VIII, 4.
4. Voir surtout Sergio Cotta, *Il problema dell'ordine umano e la necessità nel pensiero Montesquieu*, in *Rivista di filosofia*, 1948.

vernement, mais de maximes *(massime)*, comme beaucoup de ses contemporains. Il définit la maxime :

> un principio generale, in conseguenza del quale la volontà si determina ad operare secondo il giudicio che si è di una tal cosa formata (*Vita civile*, 1710, p. 140 ; 1729, p. 134) ;

ou bien, dans la traduction de Leclerc :

> un principe général en conséquence duquel la volonté se détermine à agir, selon le jugement qu'elle en a une fois porté.

N'oublions pas ce que Montesquieu écrit quant aux principes des gouvernements :

> Il y a cette différence entre la nature du gouvernement et son principe, que sa nature est ce qui le fait être tel, et son principe ce qui le fait agir (*Lois*, III, 1).

Voilà pour la définition du principe. Pour ce qui est des principes eux-mêmes, tels que les conçoit Montesquieu, on remarque en premier lieu que Doria ne parle pas de l'honneur. Mais même si nous n'insistons pas sur la ressemblance entre l'honneur, défini par Montesquieu comme « le préjugé des rangs », et le respect des hiérarchies, des *regni privilegiati*, que nous trouverons dans un moment chez Doria, il faut du moins signaler le rôle bien signifiant qu'a, pour lui, l'ambition. Cause de ruine dans les républiques, elle est moins dangereuse dans les monarchies. Car l'ambitieux a pour objet de prévaloir sur les autres citoyens et, ce faisant, il s'humilie devant le prince. Il y a là une ressemblance avec l'honneur monarchique de Montesquieu. Au sujet de la crainte, on remarque que Doria, comme tant d'autres, s'est mis, sur les traces de Machiavel, à débattre le vieux problème, s'il vaut mieux qu'un prince soit aimé ou craint. L'amour, dit-il, est plus utile et plus stable, mais la crainte est plus facile à inspirer aux hommes, puisqu'il suffit de ne pas nourrir en eux les vertus pour qu'ils tombent dans la bassesse. Il affirme qu'on ne trouve pas la crainte dans les États libres.

Quant à la vertu, qui est le troisième des principes de Montesquieu, Doria en parle plus longuement. Ayant déja, au début de l'ouvrage, fait remarquer que Machiavel avait proposé la vertu comme *lo governo delle repubbliche* (ce qu'il n'a fait qu'en passant), Doria consacre quelques pages à l'amour de la patrie, qui est le trait caractéristique de la forme de vivre *civile economica*, et il tient que cet amour ne peut naître que de la véritable vertu *(dalla*

vera virtù, amor vero) [1]. Faisant ensuite la distinction entre vertus véritables, vertus mélangées de vices, et vertus fausses, il établit une concordance entre ces trois sortes de vertus et les trois gouvernements, analysés, cette fois, selon un plan nouveau, encore plus proche de celui de Montesquieu :

Le repubbliche e i regni elettivi per mantenersi o per ingrandirsi addimandano virtù più vere de' regni monarchici... Le repubbliche non ammettono virtù false.

L'assoluta monarchia addimanda meno virtù vere ed ammette più le vili e le false... Le assolute monarchie non richiedono virtù vere.

Ne' regni privilegiati, e che hanno baroni, si fa uso delle virtù eroiche a grandi vizj congiunte, con meno pericolo che nelle repubbliche [2].

Ce n'est pas ici, bien entendu, le système de Montesquieu en toutes lettres ; mais il ne s'agit pas de dresser contre lui une accusation de plagiat. Il s'agit seulement d'identifier les sources qui ont alimenté sa pensée, et l'on trouve ici ce qu'on a vainement cherché ailleurs, un auteur qui, avant Montesquieu, a exprimé l'idée que la vertu, essentielle dans la république, ne l'est pas dans la monarchie. Ce disant, Doria et Montesquieu ont eu si bien conscience d'émettre un paradoxe, qu'ils ont pris soin de le justifier. Montesquieu, dans son troisième livre, explique « Que la vertu n'est point le principe du gouvernement monarchique », parce que les lois en tiennent la place. Doria, qui, cette seule fois, écrit avec plus de clarté que Montesquieu, dit que dans tout État il faut pouvoir freiner les inclinations du peuple. Dans la monarchie, c'est le prince qui s'en charge ; dans la république, le peuple s'impose tout seul cette discipline, et pour qu'il veuille se l'imposer, il est nécessaire qu'il soit vertueux.

Voici une autre théorie encore qui, chez Montesquieu, vient accuser les caractères requis par notre enquête — d'être à la fois peu commune et essentielle à sa pensée — et qui se retrouve en germe chez Doria : celle de l'esprit général, cette assemblée de causes, les unes physiques, les autres morales, qui gouvernent les hommes et les États. Cette idée, exposée par le Président au XIXe livre de l'*Esprit des lois*, se trouve chez lui en maints autres endroits, à l'état d'ébauche : dans les *Pensées*, dans les *Considérations sur les Romains*, et même dans le vieux traité *De la poli-*

1. *Vita civile*, 1710, p. 167 ; 1729, p. 160.
2. *Vita civile*, 1710, pp. 247-9 ; 1729, pp. 242-3.

tique, qui se rattache au *Traité des devoirs* de 1725. Doria, dans la 1re Partie de la *Vita civile*, chap. VI, se pose le problème, jadis traité par Machiavel, de savoir quelles sont, dans la politique, les limites de la prudence humaine, et celles de la fortune. Enclin, de sa nature, déclare-t-il, à tout accorder à la fortune, c'est-à-dire à la volonté divine, il pousse son enquête un peu plus loin. Tout événement qui se produit dans le monde est pour lui l'effet de plusieurs causes, physiques ou morales, qui se sont combinées. C'est la fortune qui coordonne ces causes diverses, qu'on peut appeler causes secondes ; et la fortune ne tombe pas sous la puissance des hommes. La prudence humaine a pourtant sa fonction à elle : c'est d'étudier et de comprendre ces causes, de prévoir leur action dans la mesure du possible, et de les utiliser.

Montesquieu ne partage pas l'avis de Doria à l'égard de la fortune. Il en nie la suprématie. Mais il est du côté de Doria lorsqu'il insiste sur la multiplicité des causes, formule dont il s'était déjà servi dans l'*Essai sur le goût* [1]. Les causes, pour Montesquieu, sont tantôt morales, tantôt physiques, et il a étudié les rapports de ces deux catégories dans son *Essai sur les causes*. La réunion de toutes les causes s'appelle l'esprit général, que tout bon législateur doit étudier, afin d'y fonder sa politique.

Entre ces idées et celles de Doria, il y a une affinité remarquable, qui n'est aucunement annulée par leur désaccord au sujet de la suprématie de la fortune. Confrontons les textes, en choisissant dans le cas de Montesquieu un passage des *Considérations sur les Romains*, qui représente sa théorie à une étape particulièrement intéressante de son évolution :

> Ce n'est pas la fortune qui domine le monde... Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent, ou la précipitent ; tous les accidents sont soumis à ces causes ; ...en un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidents particuliers [2].

Et Doria :

> Le cose che accadono in questo mondo, così fisiche come morali, sono cagionate dal quasi infinito combinamento delle cose... Di più questa infinita variazione degli umani accidenti sta soggetta a certe regole generali, alle quali tutti i particolari stanno soggetti [3].

1. Pléiade, II, p. 1251.
2. Pléiade, II, p. 173 (ch. XVIII).
3. *Vita civile*, 1710, pp. 131-2 ; 1729, pp. 124-5.

De fait, telle ressemblance, jusque dans les termes, apparaissant au cours de discussions analogues sur la fortune, et appuyée sur des exemples tirés dans les deux cas de l'histoire romaine, ne permet guère le doute. Compte tenu des ressemblances que j'ai, en outre, alléguées au sujet de l'analyse tripartite des gouvernements, de leurs principes, et de l'esprit général, on peut affirmer qu'il est à tout le moins hautement vraisemblable (les certitudes absolues se basant rarement sur de simples rapprochements de textes) que le livre de Doria, certainement connu à Bordeaux et à des amis du Président, fût aussi connu de Montesquieu et utilisé par lui.

On peut maintenant renforcer la démonstration en citant des détails, non conclusifs en eux-mêmes, mais qui deviennent significatifs dès que le rapport Doria-Montesquieu se trouve déjà établi par d'autres arguments. Ainsi, Doria trouve souhaitable l'institution des censeurs dans une république [1] ; Montesquieu de même, s'étant posé la question, « Dans quel gouvernement faut-il des censeurs ? » y répond : « il en faut dans la république » [2]. Doria parle des ligues de républiques [3], et l'on sait l'importance qu'a pour Montesquieu la notion de confédération de républiques [4]. Doria souligne la brièveté de l'existence des républiques, toujours plus exposées que les autres gouvernements aux dangers qui menacent les États [5]. Montesquieu, dans les *Considérations*, affirme que « les États libres durent moins que les autres » [6]. Pour Doria comme pour Montesquieu, les monarchies sont d'ordinaire plus grandes que les républiques [7]. Doria croit que les monarchies périssent à cause de vices intérieurs, plutôt que sous des pressions du dehors [8] ; ce sont les vices intérieurs qui sont allégués par Montesquieu comme causes du déclin des monarchies, tant dans les *Considérations* que dans l'*Esprit des lois* [9].

Il semble donc que Montesquieu ait connu l'ouvrage de Doria, et qu'il l'ait connu à partir du moment de la composition des *Considérations sur les Romains*, c'est-à-dire vers 1732-34. Les rapprochements qu'on peut faire avec les ouvrages antérieurs sont moins concluants, et je ne me hasarde pas à dire que Montes-

1. *Vita civile*, 1710, p. 277 ; 1729, p. 273.
2. *Lois*, V, 19.
3. *Vita civile*, 1710, p. 407 ; 1729, p. 417.
4. *Lois*, IX, 1 sq.
5. *Vita civile*, 1710, p. 417 ; 1729, p. 428.
6. Pléiade, II, p. 117 (*Considérations*, ch.IX).
7. *Vita civile*, 1710, p. 246 ; 1729, p. 241 ; *Lois*, VIII, 27.
8. *Vita civile*, 1710, pp. 169-70 ; 1729, p. 162.
9. Pléiade, II, pp. 116-20 (*Considérations*, ch.IX), *Lois*, VIII, 6.

quieu ait utilisé la *Vita civile* dans le *Traité des devoirs* de 1725. On n'y trouve pas, sans doute, d'impossibilité inhérente ; mais c'est une hypothèse qui n'est ni démontrée, ni, avec les ressources dont on dispose aujourd'hui, démontrable.

Il existe, entre la *Vita civile* et l'œuvre de Montesquieu, une ressemblance que j'ai négligée jusqu'ici, bien qu'elle soit alléguée par M. Vidal. Elle est, en effet, autrement importante que ne pense cet auteur. La seconde partie de l'ouvrage de Doria comprend une *particella* intitulée *Del commercio in genere e del presente usato in Europa*, où il est question de la décadence de l'Espagne au début du XVIIIe siècle. Doria explique ce phénomène par l'inflation qu'entraîne l'abondance excessive des métaux précieux provenant des colonies espagnoles : explication rare à cette époque où dominait la doctrine économique du bullionisme. La même idée se fait jour dans l'*Esprit des lois*, dans les *Réflexions sur la monarchie universelle*, et surtout dans les *Considérations sur les richesses de l'Espagne*.

Or, le plus intéressant, c'est que ce dernier ouvrage, qui ne vit le jour qu'au vingtième siècle, fut écrit avant le mois d'avril 1728 [1], tandis que la *particella* de Doria sur le commerce n'entre dans la *Vita civile* qu'avec l'édition de 1729. La *Vita civile* ne fut donc pas, à cet égard, la source de Montesquieu, qui a conçu ces idées indépendamment de Doria.

Au cours de ses voyages en Italie, Montesquieu a visité Naples. Il y est arrivé le 23 avril 1729, pour y rester jusqu'au 6 mai. Aucun document ne nous dit s'il y a rencontré Doria. Mais l'auteur de la *Vita civile* est en rapports avec Antonio Conti et Scipione Maffei, que Montesquieu a connus à Venise, ou à Vérone ; il est membre de l'Académie étrusque de Cortone, à laquelle Montesquieu vient d'être admis. Il a connu Giannone, dont le renom fut commenté par Montesquieu, et Gravina, dont le livre, *Origines iuris civilis*, va guider Montesquieu dans ses études de droit romain ; il connaît Vico, dont la *Scienza nuova* vient d'être recommandée au Président à Venise. De plus, Doria s'est intéressé à Confucius, et Montesquieu a toujours voulu fréquenter, à Paris, à Rome, voire à Naples [2], les gens qui pouvaient lui parler de la Chine. Quoi de plus naturel pour lui que de visiter Doria, qui s'intéresse comme lui à la philosophie politique, qui désire comme lui réfuter le spinosisme ?

1. J'ai vu le ms. des *Considérations sur les richesses de l'Espagne* chez son possesseur, le très regretté docteur Altmann. L'écriture (qui est celle d'un secrétaire), ainsi que des annotations, font voir que l'ouvrage est antérieur aux voyages.

2. Hoange à Paris, le père Fouquet à Rome, l'abbé Ripa à Naples, sont des gens qui ont connu la Chine et que le Président a fréquentés.

La nouvelle édition de la *Vita civile* sera publiée vers la fin de l'année 1729, la dédicace portant la date du 1er septembre. Dans les mois précédents, Doria a dû s'occuper des *molte aggiunzioni*, dont cette édition est ornée. C'est parmi celles-ci que se trouve la *particella* sur le commerce, et c'est donc pendant l'année 1729 que Doria médite les problèmes d'économie politique, auxquels il va donner la même réponse que Montesquieu. Il les médite à l'époque de la visite de Montesquieu à Naples. Une rencontre Montesquieu-Doria, déjà fort possible, devient donc au moins probable, et leur commerce d'idées, non plus unilatéral, devient réciproque.

Robert Shackleton.

PIERRE DESMAIZEAUX, JOURNALISTE

Les nouvelles littéraires de Londres entre 1700 et 1740.

De temps en temps, on rencontre, dans la littérature, des hommes intelligents qui, incapables de briller, tirent parti de leur médiocrité même pour jouer un rôle indispensable, quoique modeste ; des hommes qui, faisant dans l'ombre un travail ingrat, préparent sans bruit les grands mouvements et les révolutions littéraires. Tel est Desmaizeaux, éditeur et biographe de Bayle et de Saint-Evremond. « C'est un factotum littéraire », dit Joseph Texte : « Éditeur, traducteur, compilateur et journaliste. Desmaizeaux n'appartient à aucun pays ; il est citoyen de l'Europe savante et pensante [1] ». Factotum en effet, ce réfugié chassé de sa patrie à l'âge de douze ans, lors de la Révocation, a eu néanmoins une spécialité. C'est le type du nouvelliste littéraire au début du XVIIIe siècle, et peut-être le plus important parmi cette confrérie, précisément parce qu'il a fait son métier à Londres, entre l'époque de Saint-Evremond et celle des *Lettres Philosophiques*. Mais ce travail, auquel il a consacré une quarantaine d'années, et qui à la fin a été son gagne-pain, n'a jamais reçu l'attention qui lui est due ; il vaut donc la peine de regarder de plus près cet aspect d'une carrière littéraire.

En 1699, âgé de 27 ans, Desmaizeaux quitta Genève, où il avait fait ses études, pour tenter fortune en Angleterre. Pendant un séjour de deux mois en Hollande, le jeune ambitieux se présenta à Bayle et à ses amis, et établit avec les journalistes français des relations qui devaient durer toute sa vie. Arrivé en Angleterre, qu'il semble avoir regardée comme la patrie des philosophes, il passa quelques mois à Shoreham, avant de s'installer définitivement à Londres. Travaillant d'abord comme précepteur et même comme domestique, il ne tarda pas à pénétrer

1. *Jean-Jacques Rousseau et les Origines du cosmopolitisme littéraire*, p. 21.

dans les cercles littéraires, et pendant les années suivantes, parvint à se faire une sorte de réputation, comme l'ami de Saint-Evremond et de certains membres de la Société Royale, dont Sir Hans Sloane. Il connut les Whigs, rencontra Addison et Steele, fut protégé par Shaftesbury et par Lord Halifax, eut l'entrée de la maison du Chancelier Macclesfield et même, semble-t-il, de Newton, et devint surtout l'allié et le collaborateur des déistes, Toland, Collins et Gordon. Avec ces connaissances dans la société savante et littéraire, cet écrivain laborieux, doué d'une curiosité inlassable, était vraiment (pour employer l'expression de Paul Hazard) au carrefour de tous les chemins où passaient, non seulement les idées, mais aussi les hommes.

Quoiqu'il ne fût pas le véritable initiateur des nouvelles littéraires de Londres — La Roque avait été le correspondant de Bayle en Angleterre — c'est lui qui à la fin du XVIIe siècle, a compris la nécessité d'un correspondant sur place, pour mettre les autres écrivains en état d'interpréter la vie intellectuelle anglaise. Ce qu'il fallait d'abord, à cette époque, c'était un simple service de renseignements, car les journalistes français travaillaient pour la plupart en Hollande, et n'étaient pas toujours au courant des événements en Angleterre. Ainsi, avec une sorte d'abnégation héroïque, Desmaizeaux a fait de cette humble tâche sa spécialité journalistique, et quoiqu'il ait fait imprimer d'autres articles, l'essence de ses observations se trouve dans les paragraphes obscurs et oubliés, insérés à la fin des journaux, contenant parfois de simples annonces, parfois des opinions personnelles :

> Il n'est personne, dit-il, qui, connoissant un peu l'Angleterre, n'avoue que c'est peut-être le lieu du monde le mieux fourni d'habiles gens, et où il paroît le plus de bons livres [1].

Encouragé par cette conviction, il trouva moyen d'entrer dans le journalisme au début de 1700, après avoir proposé une correspondance régulière avec un certain De La Motte d'Amsterdam. Ce réfugié devenu correcteur d'imprimerie, le mit en rapport avec Jacques Bernard, qui venait de ressusciter les *Nouvelles de la République des Lettres*, et qui accueillit avec enthousiasme le projet de Desmaizeaux.

> — Je suis, dit-il, dans une situation à devoir souhaiter passionnément qu'une personne aussi intelligente que vous l'êtes m'instruise de ce qui arrive en Angleterre par rapport aux Belles-Lettres [2].

1. *Nouv. de la Rép. des Lettres*, sept. 1701, article 2.
2. Brit. Museum Add. MSS. 4281, fol. 80.

Il est vrai que Bernard ne valait pas Bayle, mais il restait encore à son journal une existence honorable d'une dizaine d'années, pendant lesquelles Desmaizeaux tenait fidèlement ses promesses, envoyant régulièrement des lettres, et même les livres dont Bernard voulait publier des extraits. Il y a peu de lacunes dans la série, sauf en 1708, à l'occasion d'une maladie, et tout ce qui concerne l'Angleterre dans ce journal est dû en premier lieu à l'initiative de Desmaizeaux. Celui-ci fournit non seulement les nouvelles, mais aussi un certain nombre d'extraits, ainsi que des mémoires ou articles généraux, dont, par exemple, une espèce de polémique contre le théologien Jaquelot, concernant les preuves cartésiennes de l'existence de Dieu [1]. Dans cette affaire, qui fit du bruit, Desmaizeaux se révèle déjà comme un partisan de l'empirisme de Locke, et un controversiste ardent. En effet, le prudent Bernard, pasteur lui-même, devait retenir plus d'une fois l'impétuosité de son jeune correspondant.

Il n'est guère nécessaire de dire que ses nouvelles « littéraires » concernaient rarement la véritable littérature anglaise. Les lecteurs du journal de Bernard, protestants savants et austères pour la plupart, s'intéressaient surtout aux ouvrages scientifiques, philosophiques et religieux, et les rapports de Desmaizeaux étaient faits pour répondre à leurs goûts. Dans sa première lettre, par exemple, il signale la publication d'une nouvelle édition de l'*Essai sur l'Entendement humain* de Locke [2]; et parmi les extraits qu'il fournit, figure celui de l'*Exposition des 39 Articles de l'Église Anglicane* de l'Évêque Burnet [3], contenant des remarques que Bernard n'osait pas imprimer, car, comme il dit, « nous vivons dans un pays où nous ne sommes pas si libertins que vous l'êtes en Angleterre [4] ». Déjà, Desmaizeaux ne craignait pas de s'attaquer à certains « préjugés » des théologiens, tant catholiques que protestants.

Parmi les publications qui l'ont toujours intéressé, il faut signaler les *Transactions Philosophiques* de la Société Royale, les écrits des orientalistes tels que Grabe, et surtout les ouvrages des controversistes religieux. Dans les rapports envoyés à Bernard, les noms de Stillingfleet, Burnet, South, Dodwell, Sherlock, Wake et Atterbury paraissent régulièrement, et Desmaizeaux note patiemment les productions de chaque groupe religieux — Angli-

1. *Nouv. de la Rép. des Lettres*, nov. 1701 ; juillet 1702 ; fév. 1703.
2. *Ibid.* ; juin 1700.
3. *Ibid.*, ; août 1700, art. 2.
4. Brit. Mus. Add. MSS. 4281, fol. 86-7.

cans, Quakers, Non-jureurs et Non-conformistes. Il s'intéresse particulièrement à l'archevêque Tillotson, qui, selon l'assertion ironique de Collins, était le chef des libres-penseurs anglais.

Je me suis étonné plus d'une fois, dit Desmaizeaux, que l'on n'ait pas traduit en François ou tous les sermons de ce savant archevêque ou du moins quelques-uns des principaux... Cependant on traduit tous les jours mille méchans livres qui n'en valent pas la peine [1].

Il faut remarquer que lorsque Jean Barbeyrac entreprit la traduction de Tillotson quelques années plus tard, ce fut après avoir reçu un exemplaire des sermons envoyé par Desmaizeaux. C'est un exemple parmi beaucoup de la manière dont l'initiative de Desmaizeaux a encouragé d'autres vulgarisateurs.

Toutes les grandes controverses ont attiré son attention. Dans les pages des *Nouvelles de la République des Lettres* il parle de la dispute au sujet des droits de l'assemblée Anglicane, des scandales soulevés par Toland, de l'affaire des « Prophètes Camisards » en 1707 (qu'il trouve ridicules, d'ailleurs), de la première polémique de Collins sur la nature de l'âme, contre Dodwell et Clarke ; et il n'a pas oublié non plus les protestations du déiste Tindal contre le pouvoir du clergé, dans les *Droits de l'Église Chrétienne.* Par contre, les références à la littérature proprement dite sont plutôt décevantes, quoiqu'elle ne soit pas entièrement négligée. On trouve, par exemple, quelques remarques au sujet de la mort de « notre célèbre poète Dryden » en septembre 1700, et dans le volume d'avril 1701, un paragraphe des nouvelles contient une curieuse défense de la moralité du théâtre anglais contre les attaques du Non-jureur Jeremy Collier. C'est le point de vue « officiel » que Desmaizeaux exprime ici, ce qui s'explique par sa liaison avec le cercle du chevalier Killigrew, qui, en sa qualité de *Master of the Revels* était chargé de la censure. Quant aux contemporains, Addison est loué à l'occasion de ses *Voyages en Italie*, et Swift, pour le *Conte d'un Tonneau*, et il est très intéressant de remarquer la première mention de Shakespeare qu'on puisse trouver dans un périodique français [2]. Quoique le journal de Bernard soit plutôt défectueux à l'égard de la littérature anglaise, il est évident que, sans Desmaizeaux, l'Angleterre aurait suscité beaucoup moins d'attention ; Bernard l'admet, d'ailleurs, dans une lettre envoyée à Desmaizeaux lors de sa maladie en 1708, pour en demander des nouvelles.

1. *Nouv. de la Rép. des Lettres*, oct. 1700.
2. *Nouv. de la Rép. des Lettres*, janv. 1703, dans l'extrait d'un livre de Dennis, *Advancement and Reformation of Modern Poetry*, probablement écrit par Desmaizeaux.

Si je n'en reçois pas bientôt, mes Nouvelles en souffriront, n'ayant que vous en Angleterre qui se donne la peine de m'informer de ce qui se passe dans la République des Lettres [1].

Les *Nouvelles de la République des Lettres* offrent le meilleur exemple des relations de Desmaizeaux avec les journalistes réfugiés au début du siècle, mais il se peut que d'autres écrivains aient profité de son enthousiasme. Il existe une série de lettres adressées à Desmaizeaux par Jean Le Clerc [2], auteur de la *Bibliothèque Choisie*, mais le critique ne publiait pas de nouvelles littéraires, et on ne peut guère parler d'une « collaboration ». Par contre, le cas de l'*Histoire des Ouvrages des Savants* montre au moins la possibilité d'une liaison entre Desmaizeaux et le journaliste Basnage, qui, plus que Bernard, doit être considéré comme le vrai successeur de Bayle. Encore une fois, les lettres de Basnage à Desmaizeaux [3] ne contiennent aucune évidence concluante d'une collaboration, mais l'évidence textuelle des nouvelles publiées par Basnage semble autoriser la conjecture que Desmaizeaux y était pour quelque chose, du moins à partir de 1705. Il est vrai que Basnage avait eu un correspondant en Angleterre avant l'arrivée de Desmaizeaux, mais il y a une lacune entre 1702 et 1705, lorsque la nouvelle correspondance commence. Outre les ressemblances générales qui existent entre les nouvelles publiées par Basnage et Bernard, on remarque que le correspondant de Basnage s'intéresse particulièrement à Shaftesbury. Or, Shaftesbury était le protecteur de Desmaizeaux, et celui-ci avait de bonnes raisons pour s'intéresser à ses ouvrages, dont il avait même entrepris une traduction. Une autre coïncidence, c'est qu'au mois de décembre 1705, Basnage inséra dans son journal une recension favorable des *Droits de l'Église chrétienne* de Tindal, qu'on lui avait envoyée de Londres. Nous savons que Desmaizeaux était partisan de Tindal et qu'il organisa la traduction du livre ; il est donc probable que Desmaizeaux a fourni ce commentaire à Basnage. En tout cas, il a été le correspondant des deux Basnage, ainsi que de Jean Le Clerc et de Bernard.

En août et septembre 1701, il fit insérer dans les *Nouvelles de la République des Lettres* un mémoire contenant « diverses remarques de littérature », dans lequel, parmi plusieurs suggestions pour l'amélioration des journaux, il signala le manque de nouvelles littéraires dans les journaux de Paris. Voulant remédier à ce défaut,

1. Brit. Museum, Add. MSS. 4281, fol. 160.
2. *Ibid.*, MSS. 4282, fol. 99-110.
3. Brit. Museum MSS. 4281, fol. 41 et suiv.

il en trouva bientôt l'occasion, lorsque, vers 1705, ses recherches pour la *Vie de Saint-Evremond* l'amenèrent à établir un « commerce littéraire » avec l'abbé Claude-François Fraguier, ancien Jésuite et ami de Ninon. Fraguier, qui savait l'anglais, venait d'être nommé directeur du *Journal des Savants*, et la correspondance privée de ces deux hommes [1] se transforma peu à peu en un service de nouvelles pour le périodique, dont il est impossible de méconnaître l'importance, surtout en temps de guerre. Faire connaître l'activité intellectuelle anglaise par les journaux français de Hollande, cela était relativement facile, mais pour agir de concert avec les journalistes parisiens, il fallait franchir les obstacles imposés par l'opposition des doctrines religieuses et politiques, par la censure et par la force militaire. Ainsi, lorsque Fraguier fut remplacé par l'abbé Bignon, en 1708, celui-ci exprima à Desmaizeaux une appréhension naturelle :

> ... quoique toute notre liaison ne doive rouler que sur des points de Littérature, et ne ressemble par conséquent qu'à celle dont de purs esprits sont capables indépendamment de tout intérêt politique, de paix et de guerre ; si mon nom pouvoit vous causer la moindre inquiétude, donnez-m'en un tel qu'il vous plaira... peut-estre ne sera-ce qu'une précaution utile pour vous que la poste ne puisse voir dans toute nostre correspondance ni suscriptions ni signature suspecte [2].

En effet, il fallait agir avec prudence ; la correspondance se fit donc par la voie de Hollande, et une fois, au moins, un intermédiaire entre Desmaizeaux et Bignon — le libraire De Lorme — fut mis à la Bastille.

Les relations entre le réfugié et Fraguier étaient plus ou moins privées, et n'ont pas laissé beaucoup de traces dans le journal, bien que Desmaizeaux eût signalé un certain nombre d'ouvrages intéressants, dont des extraits ont été publiés par la suite. Parmi les livres envoyés par Desmaizeaux à Fraguier, on remarque des écrits de Dryden et de Spenser, le *Conte d'un Tonneau* et — encore une fois — les *Droits de l'Église Chrétienne*. Dans les mains de Bignon, cependant, la correspondance devint beaucoup plus féconde ; elle continua jusqu'à ce que Bignon fût nommé Bibliothécaire du Roi en 1718, et même après cette date, les relations de Desmaizeaux avec le *Journal des Savants* ne furent pas entièrement rompues. L'influence de Desmaizeaux est visible à cette époque ; en 1707, Fraguier avait déjà commencé à publier un

1. Brit. Museum, MSS. 4283, fol. 245-262.
2. Brit. Museum, MSS. 4281, fol. 161-162.

supplément mensuel, et sous la direction de Bignon les nouvelles littéraires d'Angleterre devinrent un article permanent. La simple statistique montre nettement l'importance de cette correspondance de Londres. En 1706, avant son établissement, le *Journal* ne fait mention que de six ouvrages publiés en Angleterre, dont un écrit latin de Dodwell, et une édition d'un texte grec. Par contre, en 1709, on trouve non seulement les nouvelles fournies par Desmaizeaux, mais aussi une trentaine de notices et d'extraits relatifs à des écrits d'outre-Manche. La contribution du réfugié fut donc d'une importance capitale, et les volumes du *Journal* publiés vers 1720 en font la preuve, puisqu'on y voit presque un retour à l'état des choses au début du siècle.

En général, les nouvelles d'Angleterre imprimées dans le *Journal des Savants* ressemblent à celles des *Nouvelles de la République des Lettres*, surtout en ce qui concerne les controverses du jour, occasionnées par les Non-jureurs, les « prophètes camisards », les écrits de l'Archevêque King sur l'origine du mal, ceux de Hoadly sur les droits du souverain, et les *Droits de l'Église Chrétienne*. En outre, Desmaizeaux a probablement été responsable de la publicité accordée à l'*Adeisidaemon* de Toland, l'*Essai concernant l'usage de la raison* de Collins, aux ouvrages de Shaftesbury et au *Traité des Principes des Connaissances Humaines* de Berkeley, dont deux comptes rendus ont paru en juillet 1711. En 1708 et 1710, il y a même deux références à Shakespeare, « le plus fameux des poètes Anglois pour le tragique [1] ». Bref, Desmaizeaux a laissé incontestablement son empreinte sur le *Journal des Savants*, et ce qu'il y a de plus piquant dans cette collaboration, c'est que le périodique était en quelque sorte un journal « officiel », et que Bignon dirigeait aussi la censure, sous les ordres de son oncle, le Chancelier Pontchartrain [2]. Il est vrai que la censure avait besoin d'un service d'information, mais c'est néanmoins un spectacle amusant que celui d'un de ses chefs entretenant une correspondance plus ou moins clandestine avec un réfugié et libre-penseur en Angleterre, pays ennemi et source des doctrines subversives !

Encore plus amusante est la collaboration de Desmaizeaux à un autre périodique des plus célèbres, à savoir les *Mémoires de Trévoux*. Il est bien étonnant, sans doute, de voir un homme de sa trempe entrer dans une alliance avec les Jésuites ; mais c'est

1. *Journal des Savants. Suppl.* oct. 1708 ; *Journal des Savants*, 17 fév. 1710.
2. Les papiers de Bignon relatifs à la censure sont à la Bibl. Nat., MSS. F. Fr. 21939-40.

néanmoins un fait. En 1712, Etienne Ganeau, le libraire qui imprimait les *Mémoires*, visita l'Angleterre et fit la connaissance du réfugié ; ce sont les lettres de Ganeau à Desmaizeaux qui prouvent que celui-ci entretenait aussi une correspondance littéraire avec le Père Tournemine, un des directeurs du journal, et que ses nouvelles avaient même éveillé la curiosité de certains membres de l'entourage du Roi :

> Il [Tournemine] m'a dit que vous pouviez adresser les nouvelles littéraires au R. P. Le Tellier, Confesseur du Roy, et ne cacheter que l'enveloppe, afin que le R. P. Confesseur pût les lire, que cela lui feroit un véritable plaisir [1].

Les Jésuites avaient, sans doute, de bonnes raisons pour souhaiter qu'on les renseignât sur la vie intellectuelle d'Angleterre, et il semble que leurs relations avec Desmaizeaux aient été établies de très bonne heure. Au début de 1702, le Père De Vitry, un des journalistes de Trévoux, avait proposé une correspondance par l'intermédiaire de Jacques Bernard. Celui-ci, considérant le Jésuite comme « un esprit un peu dangereux », avait mis son protégé en garde contre un tel commerce [2]. Néanmoins, quoique les preuves documentaires fassent défaut, l'évidence textuelle des nouvelles de Londres imprimées par les Jésuites fait croire que Desmaizeaux était leur correspondant dès cette date.

On a donc une vision irrésistible de ce « courtier des savants », installé dans quelque café de Londres, griffonnant des mémoires et les envoyant, tour à tour, aux protestants farouches de Hollande, au chef de la censure de Louis XIV, et aux pères jésuites ! Tout ce qui était nécessaire, c'était de changer l'accent selon les vues des clients... Ainsi, on trouve dans les *Mémoires* les mêmes nouvelles que dans le journal de Bernard, mais envoyées quelques semaines plus tard, et avec cette différence, que les Jacobites, les Non-jureurs et les Tories comme Sacheverell et Atterbury y sont loués, tandis que Locke, le héros des Protestants, est traité d' « impie Sadducéen », de « Socinien outré » et d' « ennemi de la religion [3] ». C'est, sans doute, pour cacher cette collaboration avec l'ennemi que Desmaizeaux dit souvent le contraire de ce qu'il a dit pour les Protestants, ou pour les journalistes de Paris. Même Shakespeare, qui figure dans le *Journal des Savants* comme « le plus fameux des Poètes anglois pour le tragique », devient,

1. Brit. Mus. Add., MSS. 4284, fol. 4-5.
2. *Ibid.*, MSS. 4281, fol. 121-2 ; 123.
3. *Trévoux*, juin 1705 ; juin 1706 ; mai 1707, dans les nouvelles d'Angleterre.

dans les *Mémoires de Trévoux*, « le plus estimé des poètes comiques Anglois [1] ».

Il y a pourtant des choses extraordinaires dans le journal des Jésuites, et qui révèlent toute la différence entre les vues des rédacteurs et celles de leur correspondant. On lit, par exemple, dans les nouvelles de Londres au mois de mars 1708 :

> Le livre intitulé *Les Droits de l'Église Chrétienne* ne combat pas directement la religion. L'auteur, qu'on croit être Mr. Tyndall, semble n'avoir en vue que l'abaissement de l'Ordre Ecclésiastique, qu'il prétend soumettre en tout au Magistrat Séculier. On va commencer la seconde édition de cette satyre délicate et fort bien écrite.

Deux mois plus tard, dans un extrait, on l'appelle l'ouvrage le plus pernicieux qu'on ait vu depuis des années ! De même, les Jésuites ont donné un extrait de l'*Adeisidaemon* de Toland, au grand étonnement de quelques lecteurs, tels que Matthieu Marais :

> Avez-vous lu l'analyse du livre de M. Tolland dans le *Trévoux* ? dit Marais à Mme de Mérigniac. Les bons pères, à quoi pensoient-ils d'instruire le public d'une telle nouveauté ? [2]

Assurément, la collaboration de Desmaizeaux était dangereuse pour les « bons pères » de Trévoux.

Malgré les préjugés religieux, les Jésuites ont néanmoins aidé à faire connaître l'Angleterre, et encore une fois, leur correspondant à Londres n'a pas oublié entièrement l'aspect purement littéraire. Dans ses paragraphes de nouvelles, il est question de Swift et de Congreve, et on y rencontre trois références à Shakespeare, « cet excellent poète », lors de l'édition de 1710. Cependant, ce qu'il y a de plus remarquable à cet égard, dans les premiers volumes des *Mémoires*, c'est un extrait ou commentaire sur le livre de Collier, l'*Immoralité du Théâtre*, que les Jésuites ont publié en avril 1704 [3]. Basnage en avait déjà donné un extrait, mais il s'était borné aux questions morales. Par contre, l'article des *Mémoires* contient des remarques sur les poètes, tels que Ben Jonson, Beaumont, Fletcher et Dryden, et la seconde mention de Shakespeare qu'on peut trouver dans les journaux français. Naturellement, ce sont pour la plupart des citations de Collier, mais de temps en temps le journaliste ajoute des remarques de sa façon qui montrent nettement que l'extrait est l'œuvre

1. *Trévoux*, avril 1709 ; juillet et août 1710. Cf. *Journal des Savants*, Suppl. oct. 1708.
2. Marais : *Journal et Mémoires*, éd. Lescure, I, p. 117.
3. *Trévoux*, avril 1704, Article 57.

non pas des journalistes de Trévoux, mais d'un Français à Londres [1], — presque certainement Desmaizeaux. En outre, il parle du théâtre anglais comme étant arrivé à « un degré de perfection que la plus part de leur voisins sont contraints d'admirer. » En 1704, c'est un jugement assez équitable, mais il y a une autre raison pour signaler cet article. Comme nous le verrons, il a été une source de toute une série d'articles anonymes sur le théâtre anglais, publiés beaucoup plus tard dans le *Mercure*, et qui sont aussi, vraisemblablement, l'œuvre de Desmaizeaux.

La vie de ce réfugié en Angleterre se divise naturellement en trois parties à peu près égales. De 1700 à 1715, il cherchait à s'établir solidement dans son pays d'adoption ; de 1715 à 1730, il menait une vie relativement aisée, grâce surtout à l'amitié du déiste Collins ; enfin, la période de 1730 à 1745 est celle de son déclin et d'une vieillesse passée dans la misère. C'est peut-être pendant les premières années de la seconde période que Desmaizeaux a le plus travaillé pour les périodiques littéraires français, car sa correspondance avec le *Journal des Savants* et les Jésuites continuait toujours et, quoique le journal de Bernard eût cessé de paraître (sauf pendant quelques mois vers 1716), notre journaliste trouva bientôt d'autres correspondants en Hollande.

Le premier était Samuel Masson, pasteur à Dordrecht et auteur principal de l'*Histoire Critique de la République des Lettres*. C'était un journal plutôt médiocre, impopulaire à cause de son style parfois injurieux. En 1712, son auteur accepta avec empressement la collaboration de Desmaizeaux :

> Il est constant, dit-il, que les nouvelles littéraires font la partie la plus recherchée des journaux ; aussi suis-je résolu d'en faire toujours un article de l'*Histoire Critique*... La méthode que vous avez suivie ci-devant dans les journaux de Mr. Bernard a été trop bonne pour n'être pas du goût de tous ceux qui aiment les lettres [2].

Dans l'histoire de Desmaizeaux, le journal de Masson est notable comme l'instrument principal d'une longue polémique contre Prosper Marchand, occasionnée par la publication des lettres de Bayle en 1714, mais il contient aussi quelques articles fournis par

1. Il dit, par exemple : « Benjohnson *(sic)* qui passe avec raison pour un de *nos* meilleurs poètes... » et, un peu plus loin : « Benjohnson luy mesme, qui au sentiment de Mr. de Saint-Evremond, est comparable à *notre* Molière... »

2. Brit. Museum, Add. MSS. 4285, fol. 149-150. Il existe aussi une série de lettres écrites à Desmaizeaux par Desbordes, l'imprimeur du journal. Add. MSS. 4283, fol. 76 et suiv.

Desmaizeaux, en particulier des remarques relatives à Leibniz [1] et, bien entendu, les nouvelles littéraires d'Angleterre, envoyées régulièrement pendant cinq ans.

A la fin de 1714, un jeune libraire de La Haye, nommé Henri Du Sauzet, encouragé par Basnage, eut l'idée de publier un journal hebdomadaire composé entièrement de nouvelles littéraires reçues de tous les pays. Cherchant un collaborateur, il demanda les avis de Jean Le Clerc, qui indiqua aussitôt Desmaizeaux [2], devenu maintenant le « correspondant accrédité » de tous les journalistes. Ainsi, pendant quatre ans, la correspondance de Londres dans les *Nouvelles Littéraires* était fournie par l'infatigable réfugié [3]. L'entreprise de Du Sauzet eut quelque succès, et il est très instructif de voir comment son idée s'est développée. En 1715, il écrit à Desmaizeaux :

> Les Journalistes [c'est-à-dire, les auteurs du *Journal Littéraire*] feroient bien de me laisser le soin des nouvelles littéraires, et de s'attacher uniquement aux extraits des livres, à l'exemple des auteurs des *Acta Eruditorum*, qui à l'imitation de mes Nouvelles en font publier en allemand à Leipsik... M. Mencke, mon bon ami, m'envoye exactement toutes les feuilles allemandes par la poste ; elles me fourniront de bons articles pour l'Allemagne et l'Italie ; ils ne font aussi que traduire pour l'ordinaire mes Nouvelles de France, de Hollande et d'Angleterre [4].

Le service d'information organisé par Desmaizeaux faisait donc partie d'un véritable réseau européen, ainsi qu'on voit non seulement dans les *Nova Literaria in supplementum Actorum Eruditorum*, publiés à Leipzig à partir de 1718, mais aussi, par exemple, dans le périodique littéraire hollandais, *Boekzael der Geleerde Werelt*, dont l'*Algemeen Letternieuws* n'est souvent qu'une traduction des *Nouvelles* de Du Sauzet.

Celui-ci, comme nous l'avons vu, se plaignait de ce que les auteurs du *Journal Littéraire* de La Haye imprimaient aussi des nouvelles ; or, ce qu'il y a d'amusant ici, c'est que selon les apparences, l'homme qui fournissait les nouvelles d'Angleterre à cette société n'était autre que l'éternel Desmaizeaux lui-même ! Le propriétaire du *Journal Littéraire* était un Anglais, Thomas Johnson, qui était déjà entré en relations avec le réfugié, et qui avait publié certains écrits de Collins et de Toland ; bien que les

1. *Histoire Critique*, vol. XI, Art. 2 et 13.
2. Brit. Museum, Add. MSS. 4282, fol. 110 ; Lettre de Le Clerc.
3. Brit. Museum, Add. MSS. 4287. Il y a une centaine de lettres écrites par Du Sauzet.
4. *Ibid.*, MSS. 4287, fol. 307-8.

lettres de Johnson à Desmaizeaux [1] ne contiennent aucune preuve concluante de la collaboration de celui-ci au *Journal Littéraire*, les nouvelles elles-mêmes fournissent assez d'indices textuels pour autoriser cette conjecture — sans parler d'une *Lettre de M. D/es / M/aizeaux / à M. J/ohnson /* imprimée dans le cinquième volume du *Journal*, et qui commence ainsi :

Je vous suis fort obligé, Monsieur, de l'exactitude avec laquelle vous m'envoyez vos Journaux ; je les lis toujours avec beaucoup de plaisir, et je souhaiterois de pouvoir produire quelque chose qui fût digne d'y avoir place, pour répondre à l'invitation réitérée que vous m'en faites [2].

Il y avait donc des relations entre Desmaizeaux et le *Journal Littéraire* de La Haye, excellent périodique fondé en 1713 par Sallengre, Van Effen, s'Gravesande et d'autres écrivains, et dans lequel les simples extraits commencent à se transformer en véritables articles de critique. Ainsi, vers 1715, Desmaizeaux, qui avait commencé par un simple « commerce littéraire » avec Bernard, envoyait les nouvelles littéraires de Londres à cinq journaux français à la fois, à savoir le *Journal des Savants*, les *Mémoires de Trévoux*, l'*Histoire Critique*, les *Nouvelles Littéraires*, et le *Journal Littéraire*. C'était une véritable industrie — l'Agence Desmaizeaux !

Il est évident que la présence de cet enthousiaste à Londres a dû encourager d'autres journalistes à s'intéresser à l'Angleterre, et justement le *Journal Littéraire* en montre un exemple extrêmement intéressant à cette époque. En 1715, une célèbre *Dissertation sur la Poésie Angloise* de Juste Van Effen fut imprimée dans le IXe volume de ce journal. C'est la seule véritable appréciation des poètes anglais, surtout de Shakespeare, qui ait paru en français avant les *Lettres Philosophiques*, et il y a longtemps qu'on en a reconnu l'importance [3]. Ce qu'on n'a pas remarqué cependant, c'est que cette dissertation remonte à une suggestion faite par le correspondant du *Journal Littéraire* à Londres, c'est-à-dire par Desmaizeaux :

Je pourrai vous entretenir un jour plus au long sur nos poètes et sur leurs ouvrages... Je m'imagine que si on vous fournissoit la matière, une Dissertation sur la Poésie Angloise ne seroit pas moins agréable aux François... que cette dissertation sur la poésie hollandoise qu'on a vue dans votre Journal de janvier et février de cette année [4].

1. Brit. Museum, Add. MSS. 4284, fol. 177-191.
2. *Journal Littéraire*, V, 2e partie, Art. 7.
3. Sur l'œuvre de Van Effen, voir W. J. B. Pienaar : *English Influences in Dutch Literature, and Justus Van Effen as Intermediary.*
4. *Journal Littéraire*, Vol. IV, 1re partie, pp. 212-13.

L'année suivante, Van Effen traversa la Manche, rencontra Desmaizeaux, fut introduit dans les cercles littéraires et, dès son retour, fit imprimer sa *Dissertation*. Il semble bien, en effet, que Desmaizeaux lui ait « fourni la matière », du moins jusqu'à un certain point [1], comme il a fait insérer plus tard dans le *Journal Littéraire* des observations sur Pope et Addison.

Cependant, ce qu'on remarque le plus dans cette seconde période de la carrière de Desmaizeaux, c'est l'élément de propagande dans ses nouvelles littéraires, surtout lorsqu'il s'agit de l'activité des déistes. Nous en avons vu des traces déjà, et un exemple notable s'en présente à l'occasion du célèbre *Discours de la Liberté de penser* de Collins, ouvrage publié en 1713, qui a fait scandale, et provoqué des réponses acerbes, notamment de la part du critique Bentley. Il est vrai que Bentley avait donné des preuves de son savoir supérieur, mais il n'avait pas ébranlé les principes de Collins, et Desmaizeaux a dit autant dans tous les journaux, même celui des Jésuites.

La première « défense » du livre de Collins se trouve dans le *Journal Littéraire*, où le nouvelliste dit : « On assure même qu'on ne peut pas trouver que l'Auteur y ait avancé une seule proposition hétérodoxe [2]. » Puis, c'est une page dans le *Journal des Savants*, sur le développement du « Free-tin-king » *(sic)* en Angleterre [3] ; ensuite, il y a dans les *Mémoires de Trévoux* un commentaire hostile sur une réponse à Collins faite par un certain Pyecroft [4]. Plus tard, on rencontre dans le *Journal Littéraire* une critique de Bentley :

> Selon sa coutume, il maltraite fort l'Auteur contre lequel il écrit. Il n'entre guère dans le fonds de l'affaire en question, mais il s'attache à critiquer les citations de ce Discours, et à disputer sur le sens des passages des Auteurs anciens qui y sont allégués [5].

Dans les *Mémoires de Trévoux* on trouve encore ceci :

> Les deux réponses du Dr. Bentley au livre de Mr. Collins, Gentilhomme Anglois, sur la liberté de penser, sont superficielles. Le Docteur s'arrête à contester le sens de quelques citations [6].

1. Van Effen parle de sa *Dissertation* dans une lettre à Desmaizeaux. Brit. Museum, Add. MSS. 4283, fol. 200-201.
2. *Journal Littéraire*, Vol. I, 2e partie, pp. 467-8.
3. *Journal des Savants*, 26 juin 1713.
4. *Trévoux*, juillet 1713, pp. 1292-6.
5. *Journal Littéraire*, Vol. III, 1re partie, pp. 219-220.
6. *Trévoux*, mars 1715, p. 547.

Il est amusant de voir comment Desmaizeaux tourne les choses pour les Jésuites :

Mr. Bentley répond au livre qui a fait tant de bruit, et qu'on attribue à Mr. Collins, Gentilhomme Anglois : *Discours sur la Liberté de penser.* Il y aura beaucoup d'érudition dans la réponse, mais Mr. Bentley aura de la peine à réfuter les preuves de la liberté de penser, prises de l'exemple des plus fameux écrivains de l'Église Anglicane, et même des Évêques. Quand on a passé les bornes de l'Autorité de l'Église posées par Jésus-Christ, il est difficile de s'arrêter ; il est impossible d'arrêter les autres [1].

Dans les remarques insérées dans les *Nouvelles Littéraires*, il y a moins de délicatesse :

Les Ministres Protestants sont ravis qu'on secoue le joug des Ministres de l'Église Romaine. Veut-on secouer le leur ? Ils s'irritent. Ont-ils donc eux-mêmes l'esprit d'infaillibilité qu'ils refusent aux autres ? Ils devroient bien s'apercevoir qu'une telle conduite sape directement les principes de la Réformation [2].

Et encore :

Le Docteur Bentley a publié deux réponses assez vives au livre écrit par Mr. Collins sur la liberté de penser, mais tout le monde n'en est pas également satisfait.

On trouve que ces réponses sont superficielles, et qu'elles n'attaquent que foiblement l'ouvrage de Mr. Collins. Au lieu de s'amuser inutilement à disputer sur le sens de quelques citations, il aurait dû s'attacher à détruire par des raisons solides les sentiments qu'il désapprouve [3].

Finalement, on trouve dans l'*Histoire Critique* de Masson une répétition de ses opinions sur la réponse de Bentley :

Elle n'a pas répondu à l'idée qu'on en s'était faite. Quoique l'auteur y donne des preuves de son érudition, on ne trouve pas qu'il ait combattu et renversé le sentiment de son adversaire avec toute la solidarité requise. La littérature et le savoir ne suffisent pas dans ces sortes de disputes [4].

Voilà comment cet Auvergnat exilé se sert de cinq périodiques français pour répandre l'idée que le grand critique Bentley n'a pas réussi à réfuter les opinions de Collins. Elle est bien perfide, cette technique de l'« on dit » et de l'« on trouve », mais il faut rendre

1. *Ibid.*, nov. 1714, p. 2031 (sous la rubrique de « Cambridge »).
2. *Nouvelles Littéraires*, 9 fév. 1715 (« Cambridge »).
3. *Nouvelles Littéraires*, 29 juin 1715.
4. *Histoire Critique*, Vol. IX, p. 305 (« Cambridge »).

justice à Desmaizeaux en disant que les critiques modernes sont généralement de son avis.

Cette propagande n'est pas bornée à l'affaire du *Discours* de Collins ; dans les *Nouvelles Littéraires* du 24 avril 1717, par exemple, Desmaizeaux fit insérer une lettre de Collins, traduite en français, dans laquelle le déiste défend ses opinions contre le théologien Pictet, et la publication d'un autre écrit célèbre de Collins, sur la *Liberté Humaine*, fut suivie de nouveaux efforts « publicitaires » dans les cinq journaux. Voici comment ce vulgarisateur rusé se sert encore des *Mémoires de Trévoux* :

Il [Bentley] réfute actuellement le traité du libre arbitre de Mr. Collins, Gentilhomme Anglois, auteur du Discours sur la liberté de penser... Remarquez que Mr. Collins a pris deux voies pour ébranler les fondemens de la religion et de la morale. Il donne à l'esprit la dangereuse liberté d'examiner les vérités révélées et de soumettre la foi aux lumières naturelles. Il ôte la liberté à la volonté, afin de justifier tous les crimes. Si l'esprit a la liberté de penser, plus de religion. Si la volonté n'a pas la liberté de choisir, plus de morale. Mr. Collins va droit à son but, et s'il lui falloit entrer dans quelque accomodement, je suis sûr qu'il renonceroit à la liberté d'esprit plutôt que d'admettre la liberté de la volonté. Les Protestans ne sont pas en état de le confondre ; il se mettra toujours à couvert sous les noms respectables pour eux de Luther, de Calvin, de Bucer, de Gomarus. Il leur opposera le Synode de Dordrecht ; partagés entre eux sur la réalité du libre arbitre, dont beaucoup ne retiennent que le nom, ils ne sçauroient défendre avec succès ce grand principe des mœurs [1].

C'est ainsi que Desmaizeaux tire parti de l'opposition des Catholiques et des Protestants pour mettre le public au courant des écrits de Collins (auxquels il a certainement collaboré) et pour annoncer d'autres assauts contre la religion révélée.

« Mr. Collins, Gentilhomme Anglais », n'est pas le seul déiste qu'il ait fait connaître aux lecteurs français. C'est Desmaizeaux qui a fourni à l'*Histoire Critique* un extrait des *Characteristicks* de Shaftesbury, écrit par lui-même ou peut-être par Coste ; ses lettres aux *Nouvelles Littéraires* contiennent des résumés du premier écrit de Thomas Chubb [2], et de quelques pamphlets de Toland [3], et il exprime franchement ses propres opinions sur les ecclésiastiques de la « Haute Église » anglicane, tels que Sacheverell et Atterbury :

1. *Trévoux*, mars 1718, pp. 565 et suiv.
2. *Nouvelles Littéraires*, 4 avril 1716, pp. 218-223.
3. *Ibid.*, 3 août 1715 ; 14 sept. 1715 ; 26 juin 1717.

Que le pape réside à Rome ou à Cantorbéry, c'est la même chose pour nous. Voilà ce que j'appelle le Papisme Huguenot, la Transubstantiation à part.

Voici son opinion d'un ouvrage pompeux de Joseph Trapp, aumônier dans la maison de Bolingbroke, insérée dans l'*Histoire Critique* :

Mr. Trapp est un de ces théologiens pétris de soufre et de salpêtre, toujours prêts à faire main basse sur ceux qui ne veulent pas se soumettre aveuglement à leurs décisions, et les recevoir comme tout autant d'Articles de Foi. L'orgueil et la présomption de ces gens-là font qu'ils ramènent tout à eux, et qu'ils n'ont pas honte de se dire les défenseurs de la cause de Dieu, lorsqu'il est visible qu'ils ne travaillent que pour se donner une indépendance absolue et un pouvoir despotique. Nous avons vu bien des Trapps, et peut-être n'en manquez-vous pas en Hollande, quoique le Clergé n'y fasse pas à beaucoup-près si belle figure [1].

L'influence de Collins et de ses amis est visible, ici et ailleurs, dans les pages fournies par Desmaizeaux aux périodiques français, et notamment à l'occasion de la célèbre « Controverse de Bangor », soulevée aux alentours de 1717 par les écrits de l'Évêque de Bangor, Hoadly, contre le pouvoir séculier du clergé. Il se peut que Desmaizeaux ait rencontré Hoadly, ainsi que d'autres Whigs du premier rang ; il a certainement connu l'ex-Jésuite français François de la Pillonnière, précepteur dans la maison de Hoadly, qui a joué un rôle assez important dans la controverse. L'alliance qui existait entre Desmaizeaux et La Pillonnière se révèle dans une série de récits de l'affaire, qui font partie des nouvelles de Londres dans l'*Histoire Critique*, les *Nouvelles Littéraires* et le *Journal Littéraire* [2]. Ces remarques contiennent des traits de satire dirigés contre « l'Inquisition Anglaise », et il vaut la peine de signaler ici un autre journal qui a servi d'instrument de propagande aux défenseurs de « l'Évêque Socinien ». C'est la *Bibliothèque Angloise* de Michel de La Roche, le premier périodique français consacré entièrement à l'Angleterre, et où l'on trouve plusieurs articles de la main de La Pillonnière. Il est intéressant de remarquer que La Roche aussi a eu des relations avec Collins et les déistes par l'intermédiaire de Desmaizeaux. C'est La Roche, en effet, qui a traduit la plupart d'un recueil d'écrits philosophiques

1. *Histoire Critique*, Vol. IX, p. 314.
2. *Nouvelles Littéraires*, 30 janv. 1717, p. 72 ; 20 mars 1717, pp. 181-192 ; 3 juillet 1717, pp. 4-16 ; 10 juillet 1717, p. 26. *Histoire Critique*, Vol. XIII, 2e partie, pp. 304-306 ; Vol. XV, pp. 318-328. *Journal Littéraire*, Vol. IX, 2e partie, pp. 475-480.

(dont une polémique entre Collins et Clarke) publié par Desmaizeaux en 1720, et il se peut que celui-ci ait eu part à quelques articles de la *Bibliothèque Angloise*, surtout à deux études biographiques sur Michel Servet et Nicolas Antoine [1]. Ces deux écrits attaquent la tyrannie religieuse et, bien qu'ils passent pour l'œuvre de La Roche, certains détails textuels et une lettre de La Roche à Desmaizeaux font croire qu'ils sont en réalité le fruit d'une collaboration. Quoi qu'il en soit, Desmaizeaux a certainement été pour quelque chose dans la *Bibliothèque Angloise*, et la preuve se trouve dans une lettre adressée au réfugié en 1729 par le successeur de La Roche, Armand de La Chapelle :

> Il me semble que cet ouvrage [*La Bibliothèque Angloise*] alloit mieux lorsque j'étois à portée ou d'implorer votre assistance, ou de recevoir vos lumières [2].

Au début du siècle, Desmaizeaux avait travaillé à l'organisation d'un service d'information de Londres ; dans la période de 1712 à 1720, il transforma le caractère de ses nouvelles littéraires, de sorte que les journalistes français ont commencé, presque à leur insu, à jouer un rôle actif dans les controverses qui divisaient alors l'opinion publique en Angleterre, et qui devaient influencer la pensée française. Vers 1720, ses contributions aux journaux semblent avoir souffert, d'abord à cause de ses autres préoccupations, et ensuite parce que les journaux eux-mêmes ont cessé de paraître, à l'exception du *Journal des Savants* et des *Mémoires de Trévoux*. L'*Histoire Critique* fut abandonnée en 1718, les *Nouvelles Littéraires* en 1720 ; et la correspondance de Londres dans le *Journal Littéraire* prit fin en 1719. Désormais, dans l'activité littéraire de Desmaizeaux, le journalisme sera relégué au second plan. Néanmoins, il faut parler ici de quelques rapports exceptionnellement intéressants qui sont presque certainement l'œuvre de Desmaizeaux, quoique, malheureusement, il n'existe à ce sujet aucune évidence documentaire concluante.

Cette fois, il s'agit de neuf articles contenant presque cent pages d'observations sur le théâtre anglais, publiés dans le *Mercure* entre 1722 et 1731 [3]. Dans l'intervalle qui sépare la *Dissertation* de Van Effen et les *Lettres Philosophiques*, ces articles doivent

1. *Bibliothèque Angloise*, Vol. II, 1re partie, Art. 7 et 9.
2. Brit. Museum, Add. MSS. 4282, fol. 81-82.
3. *Le Mercure*, avril 1722, pp. 120-130 ; juin 1722, pp. 127-135 ; mai 1723, pp. 970-980 ; août 1723, pp. 360-369. *Mercure de France*, déc. 1724, pp. 2628-2637 ; juillet 1725, pp. 1638-1646 ; juin 1727, pp. 1445-1452 ; janv. 1728, pp. 148-154 ; juin 1731, Vol. I, pp. 1350-1363. Sur le contenu de ces articles, voir S. Lovering : *L'Activité intellectuelle de l'Angleterre d'après l'ancien Mercure de France*, pp. 19 et suiv.

être considérés comme la meilleure contribution à la connaissance du théâtre anglais en France. Ils contiennent, en effet, cinq fois plus de matière que les pages des *Lettres Philosophiques* qui concernent le théâtre, et tout ce qu'on peut affirmer avec certitude c'est qu'ils ont été envoyés au *Mercure* par un Français demeurant à Londres. Quant à la matière, on y trouve des renseignements sur les théâtres de Londres, sur l'Opéra, sur les acteurs et les actrices, tels que Cibber, Booth, Wills, Pinkethman et Mme Oldfield ; et sur les auteurs dramatiques, dont on peut faire une liste impressionnante : Shakespeare, Jonson, Beaumont, Fletcher, Heywood, Lee, Shadwell, Otway, Etheredge, Wycherley, Farquhar, Buckingham, Vanbrugh, Dryden et Addison.

Ce qu'il faut remarquer d'abord, c'est qu'on ne s'attendrait jamais à trouver de tels articles dans le *Mercure*, à cette époque, car, jusqu'alors, les auteurs du périodique semblent avoir ignoré complètement la littérature anglaise, sauf en 1715, lors d'une controverse sur le mérite du *Caton* d'Addison. En cette occasion, il parut dans le *Mercure* un *Parallèle* entre la pièce d'Addison et le *Caton d'Utique* de Deschamps [1], et Desmaizeaux fut accusé de l'avoir écrit — « accusé », parce qu'il était en quelque sorte un protégé d'Addison, et que cette critique dans le *Mercure* favorisait la pièce de Deschamps. Desmaizeaux essaya de se disculper [2], mais avec des protestations tellement exagérées qu'on les accepterait difficilement. Avait-il donc des relations avec le *Mercure* aussi ? Ce n'est pas certain, mais quelques références indirectes dans sa correspondance le font croire. Cependant, ce qui importe dans le cas de ces articles sur le théâtre, ce n'est pas l'évidence documentaire, mais l'évidence textuelle, et ici, au moins, il y a de solides raisons pour les attribuer à Desmaizeaux.

D'abord, ils sont l'œuvre d'un compilateur ; il y a des « sources », et l'examen de ces sources est très instructif. Un des articles, par exemple, a été puisé dans les *Lettres* de Muralt ; d'autres contiennent des pages entières empruntées textuellement à la *Dissertation* de Van Effen, et — ce qui est plus significatif — à cet extrait de Collier, sur l'immoralité du théâtre, qui avait paru vingt ans auparavant dans les *Mémoires de Trévoux*. Ce n'est pas tout ; certaines remarques et expressions ont été puisées dans les nouvelles littéraires envoyées par Desmaizeaux à d'autres journaux dix ans, quinze ans auparavant, et il y a même une citation d'une lettre de Desmaizeaux concernant l'affaire de *Caton*,

1. *Le Mercure*, mars 1715, 1re partie, pp. 62 et suiv.
2. Brit. Museum, Add. MSS. 4289, fol. 127-8 ; brouillon d'une lettre à Addison.

imprimée dans l'*Histoire Critique* [1]. Enfin, il y a toutes sortes de renseignements bibliographiques qui sentent le nouvelliste littéraire, citations et réminiscences de Saint-Evremond et d'Addison, toutes sortes de coïncidences qui s'expliquent seulement par la présence de Desmaizeaux. Bref, l'auteur de ces articles est presque certainement l'homme qui a écrit des pages innombrables de nouvelles littéraires, qui a fait l'extrait de Collier, qui a « fourni la matière » à Van Effen pour sa *Dissertation*. Et — il faut le dire — compilateur ou non, cet écrivain a fait un travail honorable en somme, et qui, peut-être, comme la *Dissertation* de Van Effen, a laissé des traces dans les *Lettres Philosophiques*.

Supposé que Desmaizeaux en soit l'auteur anonyme, ces articles sont ce qu'il y a de plus important dans ses contributions aux journaux entre 1720 et 1730. Vers 1725, cependant, il entreprit une nouvelle correspondance, cette fois avec l'*Histoire Littéraire de l'Europe*, périodique publié par Michel Guyot de Merville, auteur dramatique et futur ennemi de Voltaire, qui, à cette époque, exerçait le métier de libraire à La Haye. Ce journal, qui ne réussit pas, fut abandonné après la deuxième année, et les nouvelles insérées par Desmaizeaux ne sont qu'un catalogue [2]. Un autre ouvrage éphémère auquel il s'intéressait un peu plus tard est la *Critique Désintéressée des Journaux Littéraires* de François Bruys [3], qui contient une sorte de notice nécrologique sur Anthony Collins, évidemment l'œuvre de Desmaizeaux, qui dit de son ami : « Les Gens de Lettres y font une très-grande perte, et moi en particulier, j'y perds infiniment [4]. » Là, il avait raison.

Exception faite de ces deux périodiques peu importants, et peut-être de quelques volumes de la seconde série du *Journal Littéraire*, l'activité de notre nouvelliste pendant ses dernières années concerne principalement deux journaux connus, à savoir la *Bibliothèque Raisonnée des ouvrages des Savants de l'Europe*, et la *Bibliothèque Britannique*. La *Bibliothèque Raisonnée*, fondée en 1728 par les Wetstein d'Amsterdam, continua à paraître pendant 25 ans, et de 1728 à 1744, Desmaizeaux fut son agent et correspondant à Londres [5]. Tous les trois mois, il envoyait

1. On ne peut guère entrer dans les détails de ces emprunts ; il suffit de signaler ici les sources : *Journal Littéraire*, 1717, Vol. IX, 1re partie, pp. 157-216 ; *Trévoux*, avril 1704, Art. LVII ; et avril 1709, pp. 733 et suiv. ; *Nouvelles Littéraires*, 4 déc. 1717 ; *Histoire Critique*, Vol. V, p. 381, etc., etc.
2. Brit. Museum, Add. MSS. 4285, fol. 224-240 ; lettres de Merville.
3. *Ibid.*, MSS. 4281, fol. 360 et suiv. ; lettres de Bruys.
4. *Critique Désintéressée*, Vol. I, p. 243. Cf. *Bibliothèque Raisonnée*, IV, pp. 234-35.
5. Brit. Museum, Add. MSS. 4287 et 4288 ; lettres de La Motte et Smith.

régulièrement les nouvelles littéraires, et quelquefois d'autres articles, mais ses contributions devenaient moins intéressantes à mesure qu'il sentait le poids de la vieillesse. On y trouve plus de « catalogues » et moins de propagande, car, après la mort de son ami Collins, il devait vivre de sa modeste pension, et il aurait été dangereux de faire parade de ses opinions. Néanmoins, dans ses nouvelles envoyées à la *Bibliothèque Raisonnée* il met les lecteurs au courant des événements, par exemple, de la polémique extraordinaire qui suivit la publication du *Christianisme aussi vieux que le monde* de Tindal. De même, en 1739, il semble avoir scandalisé les lecteurs en mettant l'évêque Hoadly en parallèle avec un « libertin » anonyme qui, dans une *Lettre à un membre du Parlement*, avait proposé la suppression des commandements divins ! En cette occasion, le rédacteur du périodique demanda une rétractation, « pour la réputation de notre Journal flétrie par cet article [1] ».

La *Bibliothèque Britannique*, qui parut à La Haye de 1733 à 1747, semble maintenant un ouvrage assez ennuyeux ; néanmoins, il a joué en son temps un rôle honorable, en tant que successeur de la *Bibliothèque Angloise* de La Roche. C'est l'œuvre d'une équipe de journalistes dont Desmaizeaux a été un des premiers membres. Dans une lettre à son ami De La Motte d'Amsterdam, voici comment il en parle :

> Je ne vois pas qu'il y ait aucun inconvénient à dire... le nom des Auteurs de la *Bibliothèque Britannique* ; voici ceux qui y travaillent à présent. Messieurs Stéhelin, Le Moine, Cantier, Bernard, Beaufort, De Missy, tous ministres, et Mr. Du Val, médecin. La principale part que j'y ai, c'est d'assister à leurs assemblées, et de faire quelques remarques sur les extraits qu'on lit [2].

Évidemment, Desmaizeaux, qui, par son âge et son expérience, était devenu le doyen des journalistes français de Londres, se contentait maintenant de donner des conseils à ceux qui avaient suivi ses traces, et il se peut même qu'il ait fait la même chose auprès des journalistes anglais. On faisait volontiers appel à son expérience et à sa bonté ; ainsi c'est lui qui a fait insérer dans la *Bibliothèque Britannique* les premiers écrits de Warburton, et c'est lui qui a été le plus souvent le porte-parole des auteurs dans leurs relations — et leurs démêlés — avec le propriétaire du journal, Pierre de Hondt. En effet, la lutte contre l'indifférence

1. Brit. Museum, Add. MSS. 4288, fol. 152.
2. Bibliothèque du Protestantisme Français. MS. 295, N° 39 (Corr. de La Motte).

du public était encore dure, et plus d'une fois le libraire devait implorer l'aide du vieillard, pour soutenir « son journal agonisant [1] ».

Après 1740, la situation de Desmaizeaux, toujours précaire, commença à empirer. Vieux, à moitié paralysé, réduit à la misère extrême, il en fut tiré en 1744 par une famille anglaise dans laquelle il avait été précepteur ou domestique, quarante ans auparavant. Ses dernières nouvelles furent imprimées dans la *Bibliothèque Raisonnée*, et payées à raison d'une guinée par trimestre. Tels étaient les fruits d'un travail assidu, qui avait duré quarante ans ; mais lorsqu'il mourut, en 1745, le journalisme français perdit un véritable enthousiaste, un homme qui, par sa collaboration aux journaux et par ses autres activités dans la « République des Lettres », doit être considéré comme un des agents principaux de l'influence anglaise au commencement du XVIIIe siècle.

J. H. BROOME.

1. Brit. Museum, Add. MSS. 4284, fol. 94 et suiv. Lettres de P. de Hondt.

LE « JOURNAL DE LECTURE » DE F.-M. LEUCHSENRING (1775-1779) *ET L'ESPRIT « PHILOSOPHIQUE »*

On connaît mal, en France, la figure énigmatique et attachante de François-Michel Leuchsenring, ce Rhénan exalté et instable qui, après avoir été en Allemagne un des héros de la *sensibilité*, devint à Paris le disciple et le propagandiste des *philosophes*, combinant ainsi de façon paradoxale la fidélité à l'esprit des *lumières* avec un tempérament préromantique et une nature très féminine.

Né en 1746 à Kandel, à la limite du Palatinat et de l'Alsace, il semble avoir fait ses études, non pas à Strasbourg, mais en Suisse française [1]. Son frère aîné, Jean-Louis Leuchsenring, était le médecin personnel du margrave de Bade-Durlach et il n'est pas impossible qu'il ait usé de son crédit personnel pour faire entrer François-Michel à la cour de Hesse-Darmstadt. Le jeune homme passait pour un savant précoce et le prince régnant de Darmstadt n'hésita pas à lui confier la surveillance du prince héritier Louis quand celui-ci, en 1769, se rendit à Leyde pour y fréquenter les cours de la fameuse Université.

Leuchsenring se lia à Leyde avec le futur philosophe et romancier F. H. Jacobi et avec le jeune Herder qui rentrait de son voyage en France. Il semble bien que tous trois communièrent alors dans une sorte d'exaltation sentimentale dont le *Woldemar* de Jacobi garde encore la trace, mais que Herder ne tarda pas à rejeter comme un risible engouement de jeunesse. A son retour de Leyde, Leuchsenring se fixe à Darmstadt où il exercera pendant quelque temps un rayonnement spirituel et sentimental qui

1. Selon son meilleur biographe, Martin Bollert, dans *Beitraege zu einer Lebensbeschreibung von Franz Michael Leuchsenring*, in *Jahrbuch für Geschichte, Sprache und Literatur Elsass-Lothringens*, XVII, 1901, pp. 33-112.

a frappé les plus célèbres de ses contemporains allemands. Il se complaît dans cette atmosphère trouble de confidences intimes, d'amitiés amoureuses, d'abandon aux sentiments faciles, dans ces échanges inlassables de correspondance qui caractérisent le climat de l'*Empfindsamkeit* allemande, et tout particulièrement celle des milieux rhénans [1].

Il rêve de fonder un ordre secret de la sensibilité, il vit littéralement dans sa correspondance, perpétuellement chargé de ces *Chatullen*, ou cassettes de lettres, dont il réserve la lecture comme un rare privilège à de petits cercles choisis. Son prestige était grand dans les cénacles féminins où il savait habilement se prévaloir de ses multiples et brillantes relations littéraires. Rien n'est plus éclectique que la liste de ses correspondants : elle va d'un Goethe et d'un Wieland à des femmes de lettres comme Sophie de la Roche et Julie Bondeli en passant par les Suisses Lavater et Bodmer et par les rationalistes berlinois Nicolaï et Mendelssohn.

Mais si la coquetterie littéraire et la molle sensiblerie de Leuchsenring plaisaient à un certain public féminin, des natures plus solides ou mieux équilibrées ne devaient pas tarder à s'en détacher, puis à les dénoncer avec violence. Lorsqu'en 1771 Herder retrouve Leuchsenring à Darmstadt, il s'exprime sur son compte en termes véhéments : Leuchsenring est « une poupée sentimentale », mieux encore, « un brocanteur de sentiment » ; toutes ses effusions ne sont qu'enfantillages, affectation pure où tout sonne faux et paraît apprêté. Herder se montre d'autant plus catégorique que sa fiancée, Caroline Flachsland, comptait parmi les plus ferventes admiratrices du séduisant apôtre ; il lui conseille de se détourner de « ces sucreries et friandises sentimentales qui gâtent l'estomac » et quand Caroline réplique que Leuchsenring est un homme malade, bien plus à plaindre qu'à critiquer, sa colère éclate : il n'a jamais pu supporter la sensibilité maladive de Leuchsenring et n'a que dégoût pour « toutes ces âmes de lait et de fromage *(Milch- und Käseseelen)*, depuis saint Jacobi jusqu'à ses plus visqueux adorateurs » [2].

En cette même année 1771, Leuchsenring entreprend un important voyage en Suisse : à Bâle, il fait visite au rationaliste Iselin, secrétaire de la municipalité, avec qui il continuera d'entretenir un commerce épistolaire suivi [3] ; à Zurich, il est l'hôte du pieux

1. Cf. Valerian Tornius, *Die Empfindsamen in Darmstadt in der Wertherzeit*, Leipzig, 1910, pp. 157-177.
2. Cf. *Herders Briefwechsel mit Caroline Flachsland*, hgg. von Hans Schauer, Weimar, 1926-1928.
3. Ces lettres ont été éditées par Jakob Keller dans son article *Zur Kenntniss F. M.*

Lavater qui déplore son incrédulité et qui s'efforce de le convertir, sur quoi Leuchsenring fait mine de prendre son chapeau et de sortir ; à Berne, il présente ses hommages à la très rousseauiste Julie Bondeli. A son retour à Darmstadt, en janvier 1772, il constate cependant que son absence prolongée a nui à son prestige : il s'est brouillé d'autre part avec le caustique et positif Merck, qu'il appelle « un méchant », mais dont l'esprit sceptique et rassis exercera sur la pensée de Goethe une influence durable. Dans *Dichtung und Wahrheit*, Goethe a tracé de Leuchsenring un excellent portrait [1], plein d'une douce ironie et quelque peu ému par le rappel d'un passé lointain, mais lorsqu'en 1774 il écrivait sa parodie *Das Fastnachtspiel von Pater Brey*, il ne voyait encore Leuchsenring que par les yeux de Merck. Cette farce satirique burlesque écrasa littéralement sous le ridicule le « charlatan de la sensibilité », le brillant Leuchsenring.

Discrédité dans certains milieux de Darmstadt, Leuchsenring s'empresse de saisir la première occasion qui lui est offerte de retourner dans sa « chère Suisse ». Il y accompagne en avril 1772 le prince héritier Louis et il y passera tout le reste de l'année. C'est alors qu'il rencontre Albert de Haller, qui le dépeint comme un ennemi de la religion et un esprit impie dans une lettre adressée à Otto von Gemmingen. L'incrédulité de ce rêveur sentimental et exalté, pour paradoxale qu'elle puisse paraître aujourd'hui, est donc un fait reconnu par les contemporains les mieux avertis. Elle expliquera peut-être, en partie, le choix de ses relations parisiennes.

C'est, en effet, dès cette époque que Leuchsenring songe à se fixer en France pour y lancer une revue qui devra s'intituler *Journal de Lecture*. Il en rédige le prospectus vers le mois de février 1773 et le répand en Allemagne, en Suisse et même en France. Il en envoie des paquets à Iselin en le priant de bien vouloir les distribuer à ses amis : « mon dessein, lui écrit-il, est plus important qu'il ne paraît ». L'appui de Jacobi lui est d'avance acquis sans restriction : le riche philosophe de Dusseldorf se fait fort d'écouler cinq cents exemplaires du *Journal* parmi ses relations. Mais Jacobi est un des seuls qui fassent pleine confiance au brouillon Leuchsenring. Caroline Flachsland, dans ses lettres à Herder, se fait l'écho des diatribes de Merck : celui-ci trouve le

Leuchsenrings, in *Archiv für Literaturgeschichte*, t. XIV, 1886, pp. 143-171, Leipzig ; Teubner.

1. Au livre XIII : « dieser Mann von schönen Kenntnissen in der neuren Literatur » ... « er war angenehm und einschmeichelnd ».

projet mal conçu et prophétise bruyamment son échec. D'autres, mieux disposés pourtant que Merck, ne sont pas loin de partager son avis. Frey écrit à Iselin, le 30 mai 1773 : « le prospectus ressemble à Leuxering comme deux gouttes d'eau, et si, comme il y a toute apparence, le recueil ressemble au prospectus, cela ne vaudra, ma foi, grand chose » ; il trouve « le ton faux, emprunté », celui d'un homme « qui court après l'esprit sans l'atteindre » ; il admet volontiers que la gaieté et le badinage président au recueil, mais il conteste que ce soient là « les enfans de l'esprit philosophique ». Leuchsenring avait commis l'erreur d'annoncer dans son prospectus « de petites pièces calculées sur l'horizon des toilettes » et destinées « aux antichambres » ; Frey en conclut que ce sera un recueil pour domestiques et en parle déjà comme d'un « enfant mort-né ». Le même Frey devait revenir, en 1778, sur sa sévérité initiale et s'incliner devant l'évidence des faits : « le *Journal de Lecture* est d'un très bon choix et je le trouve calculé sur un horizon plus élevé que celui des toilettes ». De même, Iselin reconnaîtra en 1779 que, si le *Journal de Lecture* n'a pas répondu à tous ses espoirs, il n'en a pas moins été « fort utile ».

Il est plaisant de voir des Allemands et des Suisses s'en prendre au style français de Leuchsenring : Iselin renchérit encore sur Frey en affirmant que « le stile allemand (de Leuchsenring) ne vaut guère mieux que le stile français de ce prospectus ». La correspondance de Leuchsenring nous prouve qu'il utilisait indifféremment les deux langues, mais qu'à cette date du moins son français était encore quelque peu rocailleux. Sa prononciation devait être de la même qualité, puisque Kotzebue fait dire à Nicolaï dans *Doktor Bahrdt mit der eisernen Stirn* : « Da spricht man, wie Monsieur Liserin, *sche* für *je* ».

Le scepticisme, les railleries, les sombres prophéties des malveillants n'avaient cependant pas entamé la confiance de Leuchsenring. Après avoir expédié quelques paquets de prospectus à l'éditeur des *Ephémérides du Citoyen* à Paris, il se mit en route pour la France, vers la fin du mois de mai 1773, en passant par Dusseldorf (où il discuta avec Jacobi de la sensibilité d'Helvétius), puis par la Hollande et par Bruxelles. Il comptait arriver à Paris vers la mi-juin et regagner sa « chère Suisse » pour l'automne. Mais une fois installé à Paris, Leuchsenring décida de s'y fixer définitivement : on peut supposer que ses multiples relations lui facilitèrent l'accès des salons et des cercles littéraires. C'est vers la fin de 1774, après le voyage du *philosophe* en Russie, ou au cours de l'année 1775, que Leuchsenring dut faire la connaissance

de Diderot. Il est probable que la présentation fut faite par l'intermédiaire de l'inévitable Melchior Grimm avec qui la famille régnante de Hesse-Darmstadt était depuis assez longtemps en rapport. Il avait même été question d'adjoindre le directeur de la *Correspondance littéraire* comme mentor au jeune prince héritier au cours du voyage que celui-ci projetait de faire en Italie au début de 1772, mais ce voyage fut annulé faute d'argent.

Nous savons du moins que, vers la fin de 1775, Leuchsenring était assez lié avec Diderot pour l'intéresser à un projet de traduction française des *Physiognomische Fragmente* de Lavater [1]. Peu s'en fallut que Diderot ne jouât le rôle de correcteur dans cette singulière entreprise qui nous aurait valu la piquante association du mystique zurichois et du matérialiste français. Avant cette date déjà, Diderot fait une brève allusion à Leuchsenring dans un passage de sa *Réfutation de l'ouvrage d'Helvétius intitulé « L'Homme »* : « Comme j'achevais ce conte, j'ai reçu la visite d'un jeune Allemand, appelé Linschering, qui m'a raconté un fait assez singulier... » [2]. L'anecdote rapportée a trait à des souvenirs scolaires de Leuchsenring, et c'est bien dans le sens pédagogique que sa carrière paraît alors nettement orientée. L'ancien répétiteur du prince de Hesse-Darmstadt est aussi un lecteur fervent de l'*Emile* et il songe à créer à Paris l'équivalent du célèbre *Philanthropinum* de Basedow. Mais il n'a pas oublié pour autant son projet de journal et il s'en ouvre longuement dans une lettre à Lavater. Non seulement il a surmonté patiemment les nombreux obstacles qui s'opposaient à son dessein, mais il a réussi à obtenir, outre le privilège légal indispensable, de précieux appuis et des encouragements flatteurs. « Les meilleurs esprits de la première classe me promettent des contributions et des conseils ; dans la seconde classe, j'ai des collaborateurs réguliers qui fournissent, en suivant mon plan, des travaux personnels et des traductions, chacun dans la spécialité où il se sent le plus à l'aise ». A la lumière de son expérience parisienne, Leuchsenring a sensiblement modifié l'orientation initiale de son *Journal* : il a étendu son plan, l'a rendu plus pratique et plus instructif et l'a calculé davantage en fonction du lecteur français que du lecteur allemand. Il affirme avec emphase : « Ce qui devait être une hutte deviendra un temple », une véritable « encyclopédie élémentaire des connaissances les plus utiles », qui contiendra

1. On se reportera, pour plus de détails, aux pp. 41-43 du chapitre I (*Diderot et les Allemands*) de notre ouvrage sur *Diderot en Allemagne*, Paris, P. U. F., 1954.
2. Ed. Assézat-Tourneux, t. II, pp. 403-404.

« tout ce qui est suceptible d'une présentation populaire ». Le pédagogue s'est fait vulgarisateur et sa revue entend devenir une sorte de sélection de ce que la littérature contemporaine a produit de plus valable. Sous le nom de *Journal de Lecture, ou choix périodique de littérature et de morale*, elle parut, sans trop de mécomptes, depuis le 1er juillet 1775 jusqu'au début de 1779. En 1776, la maladie et les embarras financiers faillirent bien mettre un terme à l'activité journalistique de Leuchsenring, mais il sut se tirer de cette mauvaise passe, et les dégâts se limitèrent à un retard important dans la publication du premier cahier du tome V. L'arrivée à Paris du Landgrave de Hesse-Homburg n'était pas étrangère à ce brillant rétablissement. Leuchsenring lui servait de cicerone dans la capitale française et la cassette du prince l'aida à rembourser ses dettes.

Nous ignorons quelles furent les causes de la disparition du *Journal de Lecture* ; toujours est-il qu'il cessa de paraître après la publication du dernier cahier du tome XII, au début de 1779. Leuchsenring quitta la France en 1782 pour s'installer à Berlin. La recommandation de ses amis rationalistes lui valut d'être nommé, en 1784, professeur de dialectique du futur Frédéric-Guillaume III de Prusse. Mais sa réputation d'esprit fort l'avait suivi à Berlin : ses ennemis réussirent d'autant mieux à le ruiner dans l'esprit du roi que Leuchsenring n'avait pas perdu sa fâcheuse propension à s'endetter. Il fut très vite contraint de démissionner [1] et se borna dès lors à fréquenter assidûment les cercles juifs de Berlin [2], dont l'esprit cosmopolite et libéral correspondait à ses propres aspirations. Son agnosticisme religieux et son goût toujours vivace pour les sociétés secrètes l'incitèrent à adhérer à l'*illuminisme* sous le pseudonyme de Leveler. Mis en cause par les adversaires de l'esprit des *lumières*, il riposta par un pamphlet virulent qui dénonçait l'influence occulte des Jésuites et les menées inquiétantes du crypto-catholicisme. Ses sympathies pour la Révolution française, ses opinions philosophiques — mais aussi ses éternelles difficultés financières — l'obligèrent à quitter Berlin en 1792, en compagnie d'une admiratrice fervente, qui avait tout laissé pour le suivre. Il alla se fixer à Paris, où il traîna désormais une existence pénible en tirant sa subsistance de l'enseignement des langues. Il y mourut en 1827, miséreux et oublié.

1. Cf. la communication académique de von Sybel, *Zwei Lehrer Friedrich-Wilhelms III in der Philosophie*, dans les *Monatsberichte der Königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1879, pp. 707-726 (spéc. 714-726).

2. Le salon de Mendelssohn et celui de Rahel Levin dont le mari Varnhagen von Ense allait être le premier biographe de Leuchsenring.

Aux yeux de la postérité, la création du *Journal de Lecture* reste son plus beau titre de gloire. Les 36 cahiers de cet intéressant périodique constituent une source très peu connue et pratiquement inexploitée pour l'histoire littéraire française du XVIIIe siècle. Les spécialistes de Diderot et du cercle d'Holbach paraissent ignorer son existence ; de même, son apport à la connaissance des littératures étrangères en France a échappé aux connaisseurs les mieux avertis. Nous allons voir qu'on pourrait y faire ample moisson de documents nouveaux, d'un indiscutable intérêt.

Les bibliographies de Hatin et de Quérard ignorent jusqu'à la véritable identité de l'éditeur du *Journal de Lecture* et parlent d'un certain « Lizern ». L'erreur s'explique par une suggestion de Leuchsenring lui-même qui, dans son prospectus, priait le lecteur français de prononcer *Liserin* son patronyme aux consonances tudesques. Ce n'était là qu'une forme francisée de la prononciation rhénane *Leisring* dont lui-même faisait sans doute usage, puisque c'est ainsi que Herder l'orthographie dans une lettre de 1770 où il fait allusion à leur première rencontre, et qu'on la retrouve sous la plume de Haller *(Leysering)*.

Conformément à la terminologie de l'époque, qui distinguait expressément *Journal* et *Gazette*, le *Journal de Lecture* est une publication périodique. Un cahier d'environ 120 pages paraissait, en principe, tous les quinze jours et trois cahiers réunis constituaient un volume. L'abonnement annuel — soit à 24 cahiers — coûtait 24 livres à Paris et trente livres en province. Nous savons aussi, par une lettre de Leuchsenring à Lavater, qu'il s'efforça de faire pénétrer son *Journal* en Suisse et en Italie, mais le résultat de ces tractations ne nous est pas connu. On souscrivait auprès de l'éditeur du *Journal*, « chez M. Dandiran, banquier, rue Michel-le-Comte ». Nous ignorons les fonctions occupées par Leuchsenring auprès de ce financier (peut-être y était-il précepteur ?), ainsi que le rôle joué par le banquier Dandiran dans le financement de l'entreprise. La collection complète du *Journal de Lecture* (1775-1779) comprend 12 volumes, soit 36 cahiers, que l'on peut consulter intégralement à l'Arsenal et à Sainte-Geneviève, et partiellement (Tomes I à VII) à la Bibliothèque Nationale.

La préface habituelle dans ce genre de publications est remplacée ici par une série de citations empruntées à Voltaire, à Montaigne, à Bayle, à Bacon, à Young, au Tasse et enfin à Diderot (« C'est toujours la vertu et les gens vertueux qu'il faut avoir en

vue quand on écrit...) [1]. Le choix de ces références est déjà, par lui-même, hautement significatif de l'orientation du *Journal*.

Le *Journal de Lecture*, dirigé par un Allemand, se devait de faire une large part aux littératures étrangères : il avait annoncé des extraits empruntés aux littératures italienne, espagnole, anglaise et allemande, et ces promesses furent assez scrupuleusement tenues. Comme il fallait s'y attendre, les traductions de l'allemand sont relativement nombreuses, mais elles manquent de variété. Elles ne sont d'ailleurs pas l'œuvre du directeur, dont le rôle fut avant tout de sélection et de coordination, mais du jeune Zurichois J. H. Meister qui venait alors de reprendre des mains de Grimm la lourde direction de la *Correspondance littéraire*. Meister a donné au *Journal de Lecture* un large choix d'idylles de son concitoyen Gessner [2] — preuve supplémentaire de la vogue persistante du « pasteur d'Helvétie » — et de copieux extraits d'une œuvre assez récente de Wieland, *Der Nachlasz von Diogenes von Sinope*, livre curieux, que Diderot avait lu dès 1773 et dont il avait cru pouvoir conclure que Wieland était aussi athée que lui [3]. On trouve également, au tome XII, quelques fables de Lessing, dont le traducteur n'est malheureusement pas mentionné.

Les articles anglais sont dus à un seul collaborateur, exception faite pour la célèbre *Elégie écrite sur un cimetière de campagne, de M. Cray* (sic), traduite par Mme ** [4]. Les autres contributions sont étroitement groupées dans les trois cahiers du tome VII (1776). Elles débutent par une traduction des premiers chapitres de *La Vie et les Opinions de Tristram Shandy, écuyer*, qui se poursuit au cahier suivant [5]. Cette traduction est exactement contemporaine de la première version française de *Tristram Shandy* due à Frénais, et qui parut la même année en deux volumes in-12 chez Ruault à Paris. Le traducteur, qui signe M. d'H**, enchaîne immédiatement en joignant une version française d'une lettre de Sterne à Garrick sur la vogue de *Tristram Shandy* à Paris [6].

1. *De la poésie dramatique*, chap. II, éd. A. T., VII, 310.
2. Tomes I, 1er cahier ; IV, I ; V, I etc.
3. Cf. notre *Diderot en Allemagne*, p. 33, sur l'entretien de Diderot avec Jacobi à Düsseldorf.
4. Tome X, 2, pp. 208-212. Reproduit la version de Mme Necker dans les *Variétés Littéraires*.
5. T. VII, I, 93-108 et VII, 2, 123-148. Tout ceci, ainsi que ce qui suit, a échappé à M. Francis Brown Barton dans son *Etude sur l'influence de Sterne en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hachette, 1911. Ce travail fort incomplet est dépassé à d'autres égards encore, par exemple quant à l'influence, fort surfaite, de Sterne sur Diderot
6. Lettre de Paris, le 31 janvier 1762 ; *Journal de Lecture*, VII, 2, 149-153. — Texte anglais dans Lewis Melville, *Life and Letters of Laurence Sterne*, Londres, 1910, I, 298-299 ; ces lettres venaient de paraître, en 1775, dans les *Letters of the late Rev. Mr. Laurence Sterne to his most intimate friends, edited by his daughter Lydia*, 3 vol., 118 lettres.

Sterne y fait état de ses brillantes relations parisiennes : « Non seulement M. Pelletier s'intéresse pour moi, mais aussi M. le comte de Limbourg et M. le baron d'Holbach, qui s'est offert pour caution de ma sagesse pendant mon séjour en France [1]... Ce baron est un des gens de qualité les plus instruits qu'il y ait ici : il est le protecteur des beaux-esprits et des savants qui ne le sont pas. Il fait beaucoup de dépense et tient table ouverte trois fois par semaine. Sa maison est aujourd'hui pour moi ce qu'était la vôtre : elle est aussi la mienne. » Nous savons, d'autre part, que toutes les lettres adressées par Sterne à M. Foley à Paris après son retour en Angleterre (1764) se terminent invariablement par la prière de transmettre ses respects à M. le baron d'Holbach. Sterne avait entretenu en 1762 et en 1764 des relations suivies avec les cercles « philosophiques » : une lettre à Garrick du 10 avril 1762, également reproduite dans le *Journal de Lecture* [2], parle longuement du *Fils naturel*. Diderot est très lié avec Sterne, qui se charge de lui faire parvenir des livres anglais en pleine guerre de Sept Ans. Dans *Jacques le fataliste*, il lui devra au moins une situation romanesque et un certain nombre de procédés de narration. Diderot n'est pas le seul, dans les milieux « philosophiques », à s'engouer de Sterne : Mlle de Lespinasse rédige d'enthousiasme une *Suite* en deux chapitres *au Voyage sentimental de Sterne* [3], et l'abbé Raynal fera un sort à l'*Eloge d'Elisa Draper* dans son *Histoire... des deux Indes*. Quand on sait, d'autre part, que la règle uniformément observée dans le *Journal de Lecture* est d'accompagner les contributions non signées de l'initiale du nom de l'auteur suivie d'un astérisque par syllabe, il paraît assez logique de reconnaître dans le mystérieux M. d'H**, qui fut un moment le collaborateur assidu du *Journal de Lecture*, la puissante personnalité du baron d'Holbach.

Sans être pour autant un anglomane [4], d'Holbach recevait beaucoup d'Anglais à sa table : l'ami de Wilkes, de Garrick et de Hume, le commensal de Walpole et de Gibbon, le protecteur de Sterne fut aussi le traducteur du déiste Akenside, des polémistes anti-religieux Collins, Woolston, Toland ou Trenchard. On possède de lui des billets à Garrick rédigés en un anglais fort satisfaisant. Rien ne s'oppose donc à l'identifier avec le spécialiste de littérature anglaise du *Journal de Lecture*. Alors que l'on s'accordait jusqu'ici

1. La lettre est écrite pendant la Guerre de Sept Ans.
2. T. VII, 3 ; pp. 295-304, lettres du 19 mars et du 10 avril 1762.
3. Parue d'abord au t. II des *Œuvres posthumes de* d'Alembert.
4. Voir à ce propos l'excellent ouvrage de M. Pierre Naville, *D'Holbach et la philosophie scientifique au XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1943, pp. 92 suiv.

à limiter l'activité du baron aux domaines proprement scientifique, philosophique, moral et politique, le *Journal de Lecture* pourrait bien avoir recueilli l'expression de ses activités littéraires et de ses curiosités esthétiques.

Celles-ci se révèlent discrètement dans les deux traductions fragmentaires de *Hamlet* et de *Macbeth* que nous offre le tome VII du *Journal de Lecture*. La première est un *Extrait de la scène des fossoyeurs, dans Hamlet, prince de Dannemarck, tragédie de Shakespeare* [1], que M. d'H** a traduit avec une très grande liberté et un souci continuel de ménager le bon goût et la délicatesse des lecteurs français par des coupures opportunes et de prudentes circonlocutions. Du moins le choix de la pièce, et surtout celui de la scène, pourrait-il nous faire supposer de sa part un goût assez romantique pour le macabre et l'humour noir, si une note jointe en conclusion ne nous éclairait sur ses véritables intentions : « Le lecteur est prié de ne pas juger Shakespeare sur cette scène, que les détracteurs de ce poëte ont toujours cité *(sic)* comme le comble de l'ineptie. Je n'en ai fait l'extrait que parce qu'elle a du rapport avec le chapitre suivant de *Tristram Shandy*. » [2] Le seul intérêt de cette scène si curieuse serait donc de servir de commentaire à la généalogie fantaisiste du Yorick de Sterne : ce chapitre est d'ailleurs reproduit par le *Journal de Lecture* à la suite de l'extrait précédent [3].

Si notre hypothèse est fondée, il faudrait encore attribuer à d'Holbach la traduction d'une scène de *Macbeth* (acte IV, scène 3), celle où Ross vient annoncer à Macduff le meurtre de sa femme et de ses enfants [4]. Avec moins de netteté que pour *Hamlet*, les mêmes soucis de noblesse et de « bon goût » ont inspiré le traducteur.

Outre les notices de littérature étrangère, le *Journal de Lecture* contient un grand nombre d'articles qui sacrifient à la mode « philanthropique » du temps et justifient ainsi l'épigraphe que la revue avait empruntée à Diderot. Ce sont des biographies de grands hommes, des exemples de générosité et de bienfaisance, des traits de vertu, des anecdotes morales où les préoccupations pédagogiques et humanitaires de Leuchsenring se manifestent clairement.

1. T. VII, 3, pp. 268-275.
2. M. d'H** rapporte ensuite l'opinion de Voltaire sur Shakespeare, ce qui en dit long sur ses goûts personnels.
3. T. VII, 3, pp. 276-295.
4. T. VII, 3 pp. 342-350.

Il n'en reste pas moins que, dans l'ensemble, la littérature française l'emporte de très loin sur toutes les autres matières. Ce n'est pas, tant s'en faut, que tout y soit de la même qualité ou d'une grande originalité : Leuchsenring ne se pose ni en pionnier, ni en animateur littéraire, son ambition est bien davantage d'un ordre éducatif et pratique. Il s'engage simplement à fournir à son lecteur un choix raisonné et significatif des auteurs vivants les mieux cotés. Aussi les extraits et les rééditions partielles sont-ils légion : l'éditeur les signale d'ailleurs par l'emploi de caractères plus petits. Il n'est pas sans intérêt de voir à quelles sources il puise de préférence : ce choix, nous allons le voir, est extrêmement révélateur et donne à toute l'inspiration du *Journal de Lecture* une orientation très précise.

Voltaire, d'Alembert, l'*Encyclopédie* et le *Supplément à l'Encyclopédie* sont copieusement mis à profit. Le *Journal de Lecture* reproduit *Jeannot et Collin*, de nombreux fragments de l'*Essai sur les mœurs* et un passage intéressant du traité *Des Singularités de la Nature* (1768), où il est posé en principe que celui « qui cherche à s'instruire doit savoir douter » (II, I, 114-116). Les *Mélanges de Littérature et de Philosophie* de d'Alembert et ses articles de l'*Encyclopédie* sont également mis à contribution. L'*Encyclopédie* et son *Supplément* ont fourni les articles : *Femme*, *Honnête*, *Philosophe*, *Fat*, *Bibliomanie*. Thomas et Saint-Lambert comptent de même au nombre des auteurs régulièrement signalés. Mais, de tous les auteurs utilisés dans le *Journal de Lecture*, c'est sans conteste Diderot qui obtient la part prépondérante. Les relations personnelles qu'il entretenait avec Leuchsenring expliquent assez cette situation favorisée. Diderot ne s'est pas contenté de contribuer très largement au *Journal*, il semble avoir aussi servi de conseiller littéraire au jeune éditeur allemand. C'est pourquoi le *Journal* va faire une place de choix au programme de réformes scolaires élaboré sur l'ordre de Catherine II, ces *Plans et Statuts des différents établissements ordonnés par S. M. Impériale Catherine II pour l'éducation de la jeunesse et l'utilité générale de son Empire* rédigés par Betzki et traduits par Le Clerc, que Diderot avait été chargé de faire éditer en Hollande à son retour de Russie [1]. Le *Dialogue sur le commerce des bleds*, de l'abbé Galiani, reproduit partiellement dans le *Journal de Lecture* [2], avait été, lui aussi, édité à Paris par les bons soins de Diderot. Et est-ce un hasard si nous trouvons dans la revue un *Eloge*

1. T. II, 2, 152-172 ; IV, 1, 47-81 etc.
2. T. VI, 2, 301-313.

historique de M. Théophile de Bordeu [1], quand on sait le rôle que joue cet illustre médecin dans *Le Rêve de d'Alembert* ?

Les contributions de Diderot ne sont pas moins importantes. Nous citerons d'abord, dans l'ordre, trois extraits des *Bijoux indiscrets* :

1) *Rêve de Mirzoza* (T. I, 3, 283-292), cf. éd. A. T., IV, 293-298 : « J'étais, dit Mirzoza, dans mon premier sommeil... Je me suis réveillée en hurlant ». Ce texte reproduit, avec de très légères variantes, celui du chapitre XL qui ridiculise les critiques et les scoliastes.

2) *Voyage dans la région des hypothèses* (T. II, 2, 123-131), cf. éd. A.T., IV, 255-259 : « Ahi, dit Mangogul,... J'aurais lieu de m'en consoler ». Il s'agit du chapitre XXXII, prônant la méthode expérimentale contre les esprits « systématiques ». Les variantes sont purement graphiques, sauf : « Qu'on ne me parle jamais (de) philosophie... » Le titre *Rêve de Mangogul* a été volontairement omis.

3) *Sur le théâtre* (T. VII, 2, 209-216), cf. A. T., IV, 279-287 : « La favorite aimait... Je hais les esprits chagrins, et n'en augmenterai pas le nombre ». L'article est fait de deux fragments tirés du célèbre chapitre XXXVIII : *Entretien sur les lettres*, que Lessing avait déjà traduit en partie dans sa *Hamburgische Dramaturgie*. Le passage suivant a été supprimé : « Je vous apporte, Madame,... quelque fruit de cet avis » (A. T., 281-282). Outre des variantes insignifiantes, nous relèverons :

les beaux arts *pour* les beaux esprits (A. T., IV, 279).
un Cavagnol *pour* un cavagnole (A. T., IV, 280).
un après midi qu'elle avait passé *pour* une après-midi... (A. T., IV, 280)
des scholies *pour* des scolies, des variantes (A. T., IV, 281) ;
Arophe *pour* Azophe (A. T., IV, 283) ;
Albabou *pour* Albaboukre (A. T., IV, 283).

Cette exploitation intensive des *Bijoux indiscrets* en 1775-1776 nous incite à mettre en doute le témoignage souvent cité de Naigeon : « Il (Diderot) m'a souvent assuré que, s'il était possible de réparer cette faute par la perte d'un doigt, il ne balancerait pas d'en faire le sacrifice à l'entière suppression de ce délire de son imagination ». On ne voit guère comment cette tardive pruderie pourrait se concilier avec la fidélité manifestée par Diderot à l'endroit de son roman de jeunesse.

Viennent ensuite :

— La pensée XXIV des *Pensées philosophiques* (faisant suite à un texte de Voltaire, sous le titre général *De l'étude de la nature*, t. II, I, 114-118), citée sans indication de source ; la citation de Montaigne

1. T. XII, 2, 179-226.

(*Essais*, III, XI) est modernisée dans le *Journal* ; cf. A. T., I, 137-138.

— La conclusion des *Deux Amis de Bourbonne*, sous le titre *Des Contes* (T. III, 1775, 3, 331-335), depuis : « Il y a trois sortes de contes... » jusqu'à la citation d'Horace.

Ce fragment est suivi à trois ans de distance par le texte du récit *Les deux amis de Bourbonne, conte moral* (T. X, 1778, 3, 342-355). L'édition originale avait paru à Zurich en 1773.

Des fragments, sous forme épigrammatique, tirés du traité *De la poésie dramatique* (T. III, 1775, 3, 349-352) :

— « Les gens de bien sont rares... cette satyre » (A. T., VII, 310).

— « Malheur à celui qui s'occupe, si son travail n'est pas la source de ses instants les plus doux, et s'il ne sait pas se contenter de peu de suffrages » (A. T. ,VII, 308).

— « Le poëte, le romancier, le comédien vont au cœur d'une manière détournée... le goût et les mœurs y gagneront » (A. T., VII, 313).

— « Ce ne sont pas des mots que je veux remporter du théâtre... se trompera rarement » (A. T., VII, 314).

— « Vous savez que je suis habitué de longue main à l'art du soliloque... et meilleurs auteurs » (A. T., VII, 320-321).

— *Eloge de Richardson, auteur des romans de Paméla, de Clarisse et de Grandisson* (T. XII, 1779, I, 97-118) ; depuis : « Par un roman, on a entendu...»

— *Regrets sur ma vieille Robe-de-Chambre, ou Avis à ceux qui ont plus de Goût que de Fortune* (T. XII, 1779, 2, 160-167) ; 1ere édition (rarissime) en 1772, par F. D. Ring ; le texte du *Journal* serait ainsi la première édition parue en France.

Il faut faire une place particulière à deux autres textes de Diderot :

— *Réflexions sur l'Ode. Extrait d'une lettre de M. D*** à M.*** (probablement de Diderot à Meister), t. XII, 1779, I, 94-96 : « Je veux, mon ami, vous dire ce que je pense de l'ode... qu'une de leurs chansons ne fait de mal ». Ce morceau est une violente diatribe contre les poètes qui « n'ont des idées justes de rien » et dont le « jargon enchanteur infecte tout un peuple ». La première édition connue jusqu'ici était celle de Naigeon (1798) ; la lettre a été publiée intégralement dans A. T., VI, 410-414, sous le titre *Les trois Poëmes, par M. G. D. C.* (1770). Cf. aussi H. Dieckmann, *Inventaire du fonds Vandeul*, p. 64.

— *Lettre de M. D*** (= Diderot) à Madame la C. de ** (= la Comtesse de Forbach), qui lui avoit communiqué un plan d'Education qu'elle avoit fait pour ses enfants* (T. XI, 1778, 2, 217-128), cf. A. T., III, 540-544. La 1re édition connue était celle de Naigeon (*Encyclopédie*

méthodique, II, 195-197) ; voir aussi Dieckmann, *op. cit.*, pp. 83, 109,155, 156.

Nous nous trouvons donc ici devant deux pré-originales de Diderot. Ceci tendrait à confirmer un passage de la *Correspondance littéraire* de septembre 1775, que l'édition Maurice Tourneux attribue à Diderot (T. XI, 129), et où celui-ci annonce la publication récente du *Journal de Lecture* en ajoutant : « Nous avons trop de part au petit nombre de ceux (des morceaux) qui n'avaient point encore paru, pour oser en parler ».

Il nous reste enfin à étudier un morceau original, paru sans signature, mais qui pourrait bien être un opuscule inconnu de Diderot. L'hypothèse fut lancée très tôt par l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek* de Nicolaï. Comme le célèbre rationaliste berlinois connaissait Leuchsenring de longue date, cette suggestion ne peut pas être prise à la légère. La revue berlinoise signale l'existence du *Journal de Lecture* en 1777 (tome XXXI, I, p. 302 et ss.), dans ses *Vermischte Nachrichten* et insiste sur le fait que son éditeur est un Allemand, M. Leuchsenring de Darmstadt. Passant en revue le contenu des divers cahiers, elle écrit ce qui suit, à propos du 17e fascicule : « *Les Taximanes, conte allégorique*, vraisemblablement de l'auteur des *Bijoux indiscrets*, Diderot ; n'a cependant pas la même valeur que ses autres ouvrages ».

Ce récit anonyme, dont nous publions le texte en appendice, parut en 1776 (T. VI, 2, 230-240). Sous une forme allégorique, il s'en prend aux talismans, aux oracles, aux idées générales, et surtout à la soumission aveugle à l'esprit d'autorité. L'appel à la voix de la Nature, la dénonciation de l'esprit de système, la critique voilée des miracles, la mise en accusation de l'esprit d'obédience qui « enchaîne (les) meilleurs esprits dans un cercle obscur et borné » : autant d'idées qui rejoignent en effet les thèses habituellement défendues par Diderot. On retrouve dans *Les Taximanes* l'écho de maints articles fournis par Diderot à l'*Encyclopédie* : *Bramines*, *Crédulité*, *Divination*, *Marabous*, mais surtout *Autorité dans les discours et les écrits* où la pensée de Diderot s'exprime avec le plus de netteté. « (La raison) est un flambeau allumé par la nature, et destiné à nous éclairer ; (l'autorité) n'est tout au plus qu'un bâton fait de la main des hommes, et bon pour nous soutenir, en cas de faiblesse, dans le chemin que la raison nous montre » et plus loin encore : « Je me représente *ces esprits qui ne veulent rien devoir à leurs propres réflexions et qui se guident sans cesse d'après les idées des autres, comme des enfants dont les jambes ne s'affermissent point*,

ou des malades qui ne sortent point de l'état de convalescence, et qui ne feront jamais un pas sans un bras étranger ». L'idée et l'image réapparaissent presque identiquement dans *les Taximanes*. L'inspiration générale présente une incontestable analogie avec une autre allégorie de Diderot, le *Voyage dans la région des hypothèses* des *Bijoux indiscrets*. De même, l'auteur des *Taximanes* partage avec Diderot une commune aversion du fanatisme religieux, allumé par la certitude d'être seul à posséder l'ultime vérité, avec toute sa séquelle de discordes et de guerres. Bien plus, il ne craint pas de s'en prendre à l'esprit religieux lui-même, identifié par lui avec la simple crédulité : tous les talismans, qu'ils soient blancs ou noirs, sont autant d'entraves au libre développement de l'intelligence, au déploiement intégral de nos facultés. Mais que l'incrédule sache se montrer prudent : « le plus sûr est de s'en tenir dans toute la conduite de la vie aux réponses du talisman public ». Telle est bien l'attitude courante de Diderot, dès avant l'incarcération à Vincennes : il se proclame chrétien dans les *Pensées philosophiques* et, vers la même époque, il réclame, s'il faut en croire des rapports de police, des funérailles religieuses qui éviteront aux siens des avanies et des persécutions. La note jointe au titre n'est qu'une précaution supplémentaire visant à égarer les suspicions.

On pourrait, en revanche, objecter contre l'attribution que nous proposons, la condamnation formulée par Diderot dans *Jacques le fataliste* à l'endroit de « l'allégorie, la ressource ordinaire des esprits stériles » (éd. Pléiade, p. 523). Mais ce serait faire bon marché de la *Selbstironie* que Frédéric Schlegel goûtait dans ce livre. Depuis *Les Bijoux indiscrets* jusque dans sa correspondance, et même à diverses reprises dans *Jacques le fataliste*, Diderot n'a jamais cessé de recourir à l'allégorie. Il est même significatif et symptomatique que la seule allusion faite par Diderot au nom de Leuchsenring fasse immédiatement suite, dans sa *Réfutation de l'ouvrage d'Helvétius intitulé L'Homme*, à un autre petit conte allégorique dont Jupiter, Minerve et Momus sont les personnages principaux (A. T., II, 401-403).

Est-ce à dire que l'on peut sans hésitation attribuer *Les Taximanes* à Diderot ? Nous n'irons pas jusque-là : la parenté d'inspiration est sans doute incontestable, mais le moindre bout de manuscrit autographe aurait beaucoup mieux fait notre affaire.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de l'attribution de ce petit conte, l'intérêt du *Journal de Lecture* n'en reste pas moins certain. En réunissant les collaborations, directes ou non, de Voltaire, Diderot,

d'Alembert, Galiani, d'Holbach, Meister, Thomas, Saint-Lambert, il apparaît bien avoir été, entre 1775 et 1779, l'organe le plus qualifié des milieux « éclairés ». Moins solide et moins répandu que le *Journal encyclopédique*, il exprime peut-être plus clairement la pensée des cénacles « philosophiques » : il a voulu, en tout cas, vulgariser leur idéologie à l'intention d'un très large public. A ce titre déjà, le *Journal de Lecture* de François-Michel Leuchsenring méritait mieux que l'oubli de la postérité [1].

Roland Mortier.

LES TAXIMANES

Conte allégorique [2].

Ce globe est peuplé d'une multitude d'êtres fort étranges ; mais y trouverait-on une espèce de créatures plus sottement triste, plus tristement ridicule que celle des Taximanes ? Le Ciel cependant les combla des biens les plus précieux... De l'intelligence, de l'industrie, un esprit droit, cinq sens susceptibles des plus douces impressions, un sol fertile, un climat tempéré, pour s'assurer l'existence la plus heureuse que leur manque-t-il donc ? Le croiriez-vous ? A-peu-près tout ce que la nature leur avait donné. Une idée, une seule idée a tout détruit. Hélas, il n'en faut pas davantage pour renverser un édifice aussi fragile que celui de la félicité humaine. Combien de fois une idée de plus ou de moins ne décida-t-elle pas le sort des Nations et des Empires ?

Un de ces génies qui s'amusent à bouleverser nos destinées, comme nous nous amusons quelquefois sur la fin d'une orgie à briser nos verres et nos porcelaines, s'avisa un jour d'inspirer aux Taximanes la pensée de donner à leur bonheur une base constante et solide.

« Il est vrai, disent-ils, que notre esprit quelquefois ne raisonne pas mal ; il est vrai que nous avons l'oreille passablement juste, et qu'en tout nous voyons assez bien, pourvu que les objets ne soient pas trop loin de nous ; mais enfin nous nous trompons souvent, nous sommes bien loin d'être toujours d'accord avec nous-mêmes, encore moins avec les autres. Le grand Brama ne pouvait-il pas nous faire part de quelque secret qui nous eût dispensés de nous servir de ces yeux et de ces oreilles dont nous avons été tant de fois la dupe, et de cet esprit imbécille qui ne peut agir que par leur entremise? Ah, sans doute qu'il lui serait aisé de l'accorder à nos vœux. »

Quand le Génie eut disposé ainsi les Taximanes, il prit la forme d'un vieillard vénérable, il se présenta dans leurs assemblées, dans leurs Académies, dans leurs Temples et leur dit : « Le grand Brama a écouté favorablement votre humble prière. Voici des Talismans d'une vertu miraculeuse ; ils vous épargneront la peine de voir et de réfléchir. Consultez-les, quoiqu'il vous arrive, avec une entière confiance ; leurs oracles sont infaillibles, comme la vérité qui est éternelle et invariable. »

Tous le monde voulut avoir des talismans. La manière de les faire ne fut d'abord confiée qu'à un petit nombre d'adeptes qui s'est accru par la suite

1. Vu l'extrême rareté des exemplaires qui subsistent de la revue de Leuchsenring, nous donnons ici, en appendice, le texte du conte présumé de Diderot.

2. Il y a lieu de supposer que l'auteur de ce morceau n'a pas pour les *abstractions* et les *maximes générales* tout le respect qu'elles méritent. Mais l'accuser de quelqu'autre erreur, ce serait prouver sans doute que l'on n'a jamais rien compris ni aux Contes, ni à la Philosophie.

des temps. Aujourd'hui que le secret est répandu, ceux qui le possèdent y gagnent moins ; cependant leurs profits sont encore considérables. Il y a trois ou quatre manufactures dans le pays, qui, depuis un temps immémorial, jouissent de la plus haute réputation, et qui n'ont pas cessé de conserver une très-grande supériorité sur les autres.

Ces talismans sont une espèce de tablettes grises qu'on met assez facilement dans sa poche, du moins celles qui sont du dernier goût. On les faisait autrefois plus pesantes, et alors on ne pouvait guère les porter que sous le bras, encore fallait-il l'avoir vigoureux ; mais tout se perfectionne.

Voici la manière dont ces tablettes rendent leurs oracles. Vous leur adressez, avec une dévotion respectueuse, la question qui vous embarrasse. Pour dire oui, de grises qu'elles étaient, elles deviennent parfaitement blanches ; pour dire non, parfaitement noires.

Ces talismans, si sublimes en apparence, ont fait des Taximanes les créatures du monde les plus maussades et les plus malheureuses. Quoiqu'assez semblables quant à la forme, ces tablettes diffèrent d'ailleurs infiniment. D'abord leur vertu n'est pas également prompte ni également sûre : il s'en faut bien encore que leurs réponses se rapportent toujours. Quand les unes disent blanc, les autres disent noir ; pour une réponse juste, elles en font au moins cent au hazard, et en passant d'une main à l'autre, elles perdent presque toujours de leur force et de leur qualité ; le temps les altère et en dérange insensiblement les ressorts. Il y a plus : les mieux construites, celles qui ont été composées des éléments les plus purs et les plus exquis, ne répondent jamais juste qu'aux questions générales, et par conséquent elles ne répondent presque jamais à propos, les maximes abstraites ou universelles étant aussi chimériques que les espèces sous lesquelles il nous plaît de ranger les différents individus que la nature offre le plus communément à nos yeux.

Mais quelles absurdités, me dira-t-on, nous contez-vous là ? vos Taximanes ont renoncé à se servir de leurs sens et de leur esprit, parce qu'ils sont sujets à se tromper. Et ne sont-ils pas encore obligés de s'en servir pour consulter le talisman ? n'est-il pas souvent plus difficile de proposer une question que de la résoudre ? Ne sont-ce pas enfin leurs yeux qui jugent si le talisman dit noir ou blanc ? Qui leur assure que dans ce cas leurs yeux ne les trompent pas aussi bien que dans un autre ? — Vous raisonnez sans doute à merveille ; mais de grâce, où prenez-vous qu'un simple Historien soit tenu d'expliquer toutes les contradictions qui peuvent se rencontrer dans son sujet ? la tâche est d'être vrai, il ne tient pas à lui de dire toujours des choses vraisemblables.

Si l'usage des talismans n'était que ridicule, nous ne trouverions pas les Taximanes si fort à plaindre. Cet usage a pour eux bien d'autres inconvéniens plus sensibles et plus funestes ; il enchaîne leurs meilleurs esprits dans un cercle obscur et borné ; il empêche le développement de leurs lumières et de leur sagacité naturelle ; il arrête continuellement l'essor du génie et met des entraves même au bon sens le plus vulgaire. Les circonstances qui rendent le même objet si différent de lui-même et qui varient sans cesse, l'impression du moment qui donne ou qui ôte à nos plaisirs leur charme le plus doux, cet instinct si sûr qui prévient la réflexion et qui lui découvre toujours les routes les plus faciles et les plus heureuses, tout cela n'est plus compté pour rien dans l'économie de leur bonheur. On croit voir des enfants à qui l'on a persuadé qu'ils ne pouvaient marcher sans un secours extraordinaire ; et ce secours est un roseau qui les fait chanceler sans cesse et qui se brise à tout moment sous les efforts qu'ils font pour se soutenir.

Le Génie, en gratifiant les Taximanes de l'invention des talismans, leur avait fait espérer que ce serait un moyen infaillible de se trouver tous d'accord. Le barbare ! comme il se jouait de leur crédulité ! Jamais on ne vit chez eux plus de haines, de persécutions, d'animosité, de guerres injustes et sanglantes que depuis l'introduction de ces bijoux magiques. Les malheureux y ont attaché toute la sensiblité ombrageuse de l'amour-propre, toutes ses prétentions et

toutes ses fureurs. Comment l'objet de leur confiance ne serait-il pas aussi celui de leur orgueil et de leur vanité? Que les tablettes de l'un disent blanc quand celles de son voisin disent noir, cela suffit pour en faire deux ennemis irréconciliables. Ce qui arrive de particulier à particulier, arrive également de société à société, et de Province à Province.

La mode des talismans est si bien établie dans toute l'étendue de l'Empire, que l'on n'y trouve point de Ville, point de Communauté qui n'en possède deux ou trois, que ses Chefs sont chargés de consulter religieusement toutes les fois que l'intérêt public paraît le demander. Cela n'empêche pas, comme vous croyez bien, que tout homme un peu aisé n'ait encore le sien pour son usage et celui de sa famille. Le malheur est que les talismans particuliers sont souvent brouillés avec le talisman public, et que dans ce cas ils exposent leurs tristes propriétaires, quelques bonnes gens qu'ils puissent être d'ailleurs, à de fâcheux revers. Le plus sûr donc est de s'en tenir dans toute la conduite de la vie aux réponses du talisman public, si du moins l'on est à même de s'en instruire.

Nous avons dit qu'en se décidant avec une opiniâtreté extravagante sur la réponse de leur petit fétiche, ces pauvres Taximanes se décidaient presque toujours mal, ou du moins, toujours au hazard. Ce malheur est peut-être moins déplorable que celui qui leur arrive encore très souvent, c'est de sentir dans le fond de leur cœur que la voix de la nature dément hautement celle du talisman. Alors entraînés d'un côté par un attrait invincible, arrêtés de l'autre par l'habitude de se laisser dominer au gré de leur oracle, divisés entr'eux-mêmes, déchirés, pour ainsi dire, par leurs propres mains, ils éprouvent des tourmens plus cruels que tous les supplices de Tantale et de Prométhée. Aussi l'expression habituelle de leur visage est-elle la contrainte et la tristesse ; presque tous ont le maintien roide, la démarche lourde et lente, la vue basse et le regard sombre.

Concevez, je vous prie, l'état d'un jeune Taximane qui se voit aux pieds de la femme qu'il aime, et qui trouve tout-à-coup ses tablettes plus noires que de l'ancre. Les Mémoires secrets du Pays avouent que dans ces occasions périlleuses il y a eu des milliers de tablettes brisées subitement et que l'on n'a jamais revues. Cela m'a paru plus croyable que tout le reste.

J'ai tâché vainement de découvrir à quel temps pouvait remonter l'origine des talismans. Tout ce que de profonds Antiquaires m'en ont pu apprendre, c'est qu'on les a vu paraître à-peu-près dans le même temps où se fit l'alliance la plus bisarre qui se soit jamais faite sous le ciel, celle de l'Orgueil et de la Paresse, deux Divinités qui ont toujours eu la plus grande influence sur le sort de l'espèce humaine.

NOTES ET DOCUMENTS

EARLY GERMAN PASCAL EDITIONS

Few translations of great masterpieces have drawn such little attention from literary scholarship as the early German versions of Blaise Pascal's *Pensées* and *Lettres provinciales*. Quite probably most of the German readers in the eighteenth century acquainted with Pascal read only French editions. However, so great a preoccupation with the writings of this eminent author as to result in translations would certainly appear to be worthy of our attention in the continual reorientation of our views regarding intellectual life in eighteenth-century Germany. Accordingly, it is my purpose here to present in chronological order whatever facts are known concerning the early German translations, as well as versions that appeared in Germany in Latin and French, and to describe the versions that were available for examination.

I

The first translation into German is mentioned in the bibliography attached to the Pascal article in the *Fortsetzung... zu Jöchers allgemeinem Gelehrten-Lexiko* [1]. It is entitled *Sonderliche Gedanken von Wundern*, and it appeared in octavo in Leipzig in 1705. The name of the translator is not given, nor do we have any information about the length or nature of this work. However, the title suggests that it is a translation of that section of the *Pensées*, which, in the editions based on that of Port-Royal, appears under the superscription « Pensées sur les miracles » and is some seventeen pages in length.

II

At the press of Paul Kühtzen in Augsburg there appeared in 1710 the first complete translation of the *Pensées* under the title : *Herrn*

1. *Fortsetzung und Ergänzungen zu Christian Gottlieb Jöchers allgemeinem Gelehrten-Lexiko, worin die Schriftsteller aller Stände nach ihren vornehmsten Lebensumständen und Schriften beschrieben werden*, angefangen von J. C. Adelung und vom Buchstaben K fortgesetzt von H. W. Rotermund... Bremen, 1816 ; V, 1607-1608. (Hereafter : Jöcher, *Fortsetzung*).

Blasii von Pascals Gedancken über die Religion / und über einige andere Dinge / welche man nach seinem Todte unter seinen Schrifften gefunden. Nebst dem Leben dess AUTHORIS. Aus dem Frantzösischen übersetzt. Maire assigns 1701 to this translation [1], the date also given in *Jöcher, Fortsetzung*, V, 1607-1608, possibly the source of Maire's information. But unmistakably the date 1710 appears on the title page. The name of the translator goes unmentioned.

The edition of 1710 follows the pattern of the French editions of that time, but it is impossible to ascertain which of these the translator used as his basis. Still, since he included the *Vie de Pascal par Madame Périer, sa sœur*, it must have been one that appeared after 1684, the date of the first edition containing this biographical account.

The translator's knotty turns of phrase and the comparative inferiority of the German language at the beginning of the eighteenth century as a subtle vehicle of expression join in vitiating Pascal's admirably succinct style. And yet, for its time, the 1710 translation can be considered at least a competent piece of work.

III

An edition of the *Pensées* in French was published in 1717, presumably by Wolfgang Schumacher in Ulm. A copy was available for examination, but no further information could be found about the circumstances that attended its publication. Even though it is not at all improbable that this reprint was done in Germany, the fact that it should havd appeared there at that date is rather puzzling, since in the years 1699-1715 eleven editions in French had appeared in France and Holland (cf. Maire, IV, 123-127), and thus the limited demand for this work might well have been satisfied.

Since no other mention of a printer in Ulm named Wolfgang Schumacher could be found, the place of publication of the 1717 edition may be fictitious. This work varies little from the contemporary French and Dutch editions and could conceivably have been done outside of Germany.

IV

The first German translation of the *Lettres provinciales* was published in 1740. It is an anonymous work, and neither the name of the printer nor the place of publication is known. It appeared in two volumes which bear, respectively, the following titles : *Die Sitten-Lehre und Politique der Jesuiten. / ERSTER THEIL / Verfassende die Provinciales / oder Achtzehn Briefe / des Herrn Blaise PASCALS / Geschrieben*

1. Albert Maire : *Bibliographie générale des œuvres de Blaise Pascal* (Paris, 1925-1927), IV, 191.

unter dem Nahmen / Louis de Montalte / an einen seiner Freunde u. an die RR. / PP. Jesuiten / Aus dem Frantzösischen übersetzt u. / mit einigen Anmerkungen versehen ; and *Die Sitten-Lehre u. Politique / der Jesuiten / ZWEYTER THEIL. / verfassende die geheime Instructiones / der Jesuiten / Zur Beförderung ihres zeitlichen Interesse* [*sic*] */ Getreulich ins Teutsche übersetzt.* The above titles, listed in Maire's bibliography, II, 368, are available neither in the United States nor in the principal libraries of Europe.

V

In the following year, 1741, a translation of the *Pensées* into Latin left the press of Jakob Christoph Kleyer in Würzburg. Maire lists what appear to be two separate impressions of the same work. Under the heading of " Latin translations " of the *Pensées* we find in his bibliography, IV, 208, the title : *Blasii Paschalis scriptoribus* [*sic*] *inter Gallos acutissimi profundissimique, de veritate religionis christianae, opus posthumum, redditum latine, interprete P. A. U. J. Professore in Universitate Wirceburgensi,* sumptibus Lochneri et Mayeri Bibliopol. Norimb., cum permissu et Approbatione Superiorum. In a later section of his work, « Critiques et Travaux Divers sur les Pensées », Maire, IV, 383, includes the title : Sundermahler (J. J.), *Blasii Paschalis scriptoris inter Gallos acustissimi* [*sic*] *profundissimique, de veritate religionis christianae, opus posthumum.* Both titles have the same date and place of publication, but that they are two different impressions seems attested by the fact that the former contains, according to Maire's entries, 278 pages, while the latter has only 270. However, Maire gives no explanation for having entered the two titles under different headings. Since neither of these books was available, it has not been possible to obtain any further information on this point.

" J. J. Sundermahler ", supposedly the name of the translator of the second work, is obviously a pseudonym of Philipp Adam Ulrich, the probable translator of the first, as the above initiales P. A. U. indicate. The only biographical record of him available is that in Zedler's *Universal Lexicon,* where we learn that Ulrich was " beyder Rechte Doctor und Bischöflich-Würtzburgischer Hofrath, des Codicis und der Institutionen ordentlicher Professor, und der Juristen-Facultät Senior zu Würtzburg ". He was the author of several legal works and undertook, among other things, the translation of l'Abbe de Fleury's *Histoire Ecclésiastique* into Latin. But the article in Zedler, in volume LIX dated 1746, says nothing about Ulrich's Latin version of the *Pensées.*

VI

Friedrich Ludolf Lachmann (1749-1777), a " Predigerkandidat ", at Erxleben, later at Mieste in the Altmark, translated Pascal's *Lettres*

provinciales into German [1]. This work was published in Lemgo in three volumes dated, respectively, 1773, 1774, and 1775 [2], and is entitled *Provinzialbriefe über die Sittenlehre und Politik der Jesuiten unter dem Namen Louis de Montalte an einen Provinzial, und and die Ehrwürdigen Väter aus der Geselschaft Jesu geschrieben von Blasius Paskal. Nebst dem Leben des Hrn. Paskal, und der Geschichte dieser Provinzialbriefe. Aus dem Französischen und Lateinischen übersetzt.*

After the first two volumes of his translation had appeared, they were very briefly reviewed in Nicolai's *Allgemeine Deutsche Bibliothek*, Bd. XXVII, I. Stück, 1775, p. 126. The reviewer says : « Diese seit einem Jahrhundert beliebten und oft aufgelegten Briefe verdienen noch iezt gelesen zu werden. Sie enthalten die beste Schilderung von der leichtsinnigen Sittenlehre und ganzen Denkungsart der Jesuiten : und zwar durch den scharfsinnigsten und redlichsten Mann. » In the notice of the publication of the final volume, the reviewer, in Bd. XXIX, I. Stück, 1776, p. 89, characterizes the work as an « allezeit lesenswürdige Schrift ».

This praise of the *Lettres provinciales* should not surprise us, even though the *Allgemeine Deutsche Bibliothek* is a product of German Protestant Aufklärung. Louis Weber, in his article « Les provinciales en Allemagne », attributes whatever popularity Pascal's letters enjoyed in eighteenth-century Germany to the Protestants' use of Pascal's polemics as an aid in their opposition to the hated Jesuit Order [3], and this opinion is supported by the preface to the third volume of the Lachmann edition, where the translator states : « Die Gesellschaft Jesu hat sich durch die Veränderungen, so sie in der Welt verursacht hat, vielleicht nicht weniger merkwürdig gemacht, als durch diejenigen, so sie selbst erlitten. Das letzte dieser Schicksale, die Aufhebung des ganzen Ordens, hat tausend Federn beschäftigt. Der Grund aber aller ihrer hervorgebrachten, vielleicht auch vieler gehabten Schicksale, ist nirgend deutlicher aufgeklärt, als in denen Briefen, die ich jetzt in einem deutschen Kleide einem Deutschen Publikum vor Augen lege [4]. »

But Lachmann has more in mind than an attack against the Jesuits,

1. Maire lists this work as anonymous (II, 368-369). It is included among Lachmann's works in J. C. Meusel, *Lexikon der vom Jahr 1750 bis 1800 verstorbenen Teutschen Schriftsteller*, VIII, 4. Also by Lachmann : *Ueber die schönen Geister und Dichter des achtzehnten Jahrhunderts*, Lemgo, 1770 ; *Versuch einer Kirchengeschichte des 18. Jahrhunderts*, Lemgo, 1771 ; and *Freymüthige Beherzigungen eines Bürgers von Polen ; aus dem Polnischen übersetzt*, Lemgo, 1772.

2. These are the dates given by Meusel, VIII, 4, as well as those which appear in the copies used for this study. Maire, II, 368-369, indicates that the first two volumes were reprinted in 1785 and 1786. The two impressions of each volume, he says, are probably identical save for the titles (he gives none but that of the first impression) and the dates. *Jöcher, Fortsetzung* lists only the first impression (cf. V, 1607-1608), and C. J. Bouginé gives only the dates 1773-1774 in his *Handbuch der allgemeinen Literaturgeschichte nach Heumanns Grundriss*, Zürich, 1789-1792 ; III, 208-209, although he does indicate that there are three volumes.

3. Louis Weber : *Les Provinciales en Allemagne*, in *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, 1912, pp. 253-254.

4. B. Paskal, *Provinzialbriefe...*, III. Theil, Lemgo, 1775, p. 3.

who were, at this time, disbanded in accordance with the Papal Brief of Suppression, *Dominus ac Redemptor Noster*, of July 21, 1773. He aims the letters against the " Protestant Jesuits " too. " Als ich mein Vorhaben, Paskals Briefe theils aus dem Original, theils aus des Hrn. Nicole (Wendrock) vermehrten lateinischen Uebersetzung ins Deutsche zu übersetzen, einem der angeschensten Gottesgelehrten unserer Zeit eröfnete, gab er mir die Antwort : Die meisten der darin abgehandelten Materien mögten die Aufmerksamkeit des Publikums wol weniger auf sich ziehen, als der Geist, womit sie behandelt sind. In Rücksicht aber auf die nachdrücklichen Zurechtweisungen für manchen heutigen protestantischen Jesuiten, verdienten diese Briefe übersetzt und gelesen zu werden »[1].

In the preface to his second volume, pp. 3-5, Lachmann offers some suggestions of what he means by the term " Protestant Jesuit ". He asks if it is worth while, now that the Jesuit Order has played out its rôle, to add to the polemical literature that has already been directed against it. Would it not be better, he asks, to forget the whole society and to reflect about neither the good nor the evil that it has wrought in the world ? No ! — he answers emphatically, for there are still to many Jesuits — even though they be Protestants — to allow one to consider the spirit of the Order eradicated.

It was not a coincidence, then, that the first volume of this translation was published in 1773, the year of the Papal Brief of Suppression. We can readily see Lachmann's situation. The dissolution of the Jesuit Order was the stimulus that caused him to undertake this task, but once he had started it, he realized that his work was no longer timely, no longer of interest to the public at large. This is substantiated by the absence of comment on the machinations of the " Protestant Jesuits " in his first volume.

The contents of Lachmann's translation are as follows :

Vol. I. — « Nachricht » ; Letters I through V ; and « Geschichte dieser Provinzialbriefe und Leben des Hrn. Blas. Paskal. »

Vol. II. — « Nachricht » ; Letters VI through X.

Vol. III. — « Vorrede » ; Letters XI through XVIII ; and « Zusätze », which consist of notes, explanations of terms used by Pascal, and elucidations concerning the Jesuit-Jansenist controversy in general. These are given in addition to footnotes throughout the text by both Lachmann and Nicole.

Lachmann's « Geschichte dieser *Provinzialbriefe* und Leben des Hrn. Blas. Paskal » is a competent study. He cites the following sources : the preface to the first French edition by Nicole (1657) ; Nicole's preface to his Latin translation ; the biography in the editions of the *Pensées* after 1684 (Mme Périer's, *Vie de Pascal*) ; the *Mémoires*

1. B. Paskal, *Provinzialbriefe*, III, 3 and 4.

de Port-Royal; « die Apologie der Provinzialbriefe » (perhaps he means the *Apologie des Lettres Provinciales de Louis de Montalte*, Rouen, 1697, 2 vol. in-12) ; and a « Leben des Hrn. Nicole » [1]. The nine parts of Lachmann's exposition bear the headings :

1. Leben des Hrn. Paskal bis zur Ausgabe der Provinzialen.
2. Geschichte der Provinzialbriefe. Gelegenheit und Inhalt der vier ersten Briefe.
3. Gelegenheit und Inhalt der sechs folgenden Briefe.
4. Gelegenheit und Inhalt der letzten acht Briefe.
5. Schicksal der Provinzialbriefe.
6. Herr Nicole übersetzt unter dem Namen Wendrock die Provinzialbirefe ins Lateinische und macht Erläuterungen dazu.
7. Verfolgung der Jesuiten gegen die Wendrockischen Noten, beim Parlement zu Bordeaux, und beim Staatsrath.
8. Verfolg des Lebens des Hrn. Paskal, von Bekanntmachung seiner Briefe an, bis an seinen Tod.
9. Apologie der Provinzialbriefe, und Uebersetzung der Wendrockischen Noten.

This 95-page disquisition gives Lachmann the distinction of being the only eighteenth-century German scholar who produced a serious study on Pascal.

VII

Gedanken Paskals mit Anmerkungen und Gedanken von J. F. K., a translation quite superior to the one of Pascal's *Pensées* done in 1710, was published in 1777 in Bremen. Its editor and translator, Johann Friedrich Kleuker [2], was a rather prominent figure, though not a major one, in the learned circles of the latter eighteenth century. Born in Osterode in the Harz region in 1749, Kleuker began his university studies in 1770 at Göttingen, where he pursued courses in philology under Michaelis and Heyne and also studied theology, mathematics, philosophy, and history. Toward the end of his stay in Göttingen he was a tutor in the home of Michaelis. This modest position offered him the advantage of receiving private instruction from his distinguished employer [3].

In spite of his personal relationship with Michaelis, however, Kleuker was unsuccessful in his attempt to procure an appointment as a junior assistant (" Repetent ") at the university, and so in 1773 he accepted a position as tutor in Bückeburg where he became acquainted with Herder, who was himself trying to obtain a chair at Göttingen and who,

1. B. Paskal, *Provinzialbriefe*, I. Theil (Lemgo, 1773), p. 141.
2. Cf. Jöcher, *Fortsetzung*, V, 1607-1608.
3. H. Ratjen, *Johann Friedrich Kleuker und Briefe an seine Freunde*, Göttingen, 1842, p. 2 ; and Delff's article on Kleuker in ADB.

in this period, formed a fast friendship with Heyne [1], Kleuker's former teacher. On Herder's advice, Kleuker in 1775 went to Lemgo, where he took up his duties as Prorector of the local Gymnasium [2].

At Lemgo, after other writings, Kleuker completed his translation of the first three volumes of the *Zendavesta* (using the version of Anquetil du Perron) [3], his most noteworthy literary achievement. Here also Kleuker made his translation of Pascal's *Pensées* [4]. His subsequent career is of no further interest here.

Comparisons reveal that Kleuker used as the basis for his translation one of the many French versions based on the edition of Port-Royal [5], and it probably was that of 1688, done in Amsterdam (by the Elzeviers) [6]; for he tells us, p. 579, that he considers it the best edition.

Using the « Preface de Port-Royal » as his source and guide, Kleuker gives his own introduction to the fragments of Pascal. He opens his work by saying : « Es sey mir erlaubt, mich für Gedanken eines Todten zu interessieren die, wie seine Manes, Unsterblichkeit verdienen. Vielleicht ist es zu überspannt, wenn ich von der bittern, süssen und lebendigen Kraft dieser Gedanken für gewisse kritische Krankheiten des zeitigen Geschlechts gleiches Heil wünsche, als jene Urheber der medicinalischen Kraftessenzen der Süssigkeit, Bitterkeit und des Lebens von den Producten ihrer mysteriösen Apotheke zu zuversichtlich weissagten ». These remarks are characteristic of his style in general.

The second section, « Leben Paskals im Auszuge », based principally on Mme Périer's biography, but perhaps on Lachmann's account as well, contains only such matter as Kleuker, fn., p. xxi, believes to possess « eigentlich bleibenden Werth... und moralische Bedeutung für den Menschen, der beschrieben wird, und für jeden Menschen ». Kleuker stresses those facts and incidents found in the Périer biography which appeal to his view of Pascal as a great moralist and near-saint.

It is interesting to note in this connection that Kleuker, evidently aware that his book will fall into the hands of " enlightened ", i.e., sceptical readers, goes to some lengths to offer an apology for the iron belt used by Pascal to banish the intellectual pride and the vanity which he considered so sinful. We should keep in mind Pascal's intention, Kleuker says, and not the use of the belt as such. « Gott siehet nicht das, was ins Auge fällt und also auch nicht auf einen eisernen

1. Cf. A. Gillies, *Herder, der Mensch und sein Werk*, Hamburg, 1949, p. 41.
2. Ratjen, pp. 2 and 3.
3. Delff, *J. F. Kleuker*, in ADB.
4. Ratjen, pp. 3 and 4.
5. The only edition available for this study, among those representative of all the editions prior that of Condorcet of 1776, is *Pensées de M. Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets, qui ont esté trouvées après sa mort parmy ses papiers*, nouvelle édition augmentée de plusieurs pensées du mesme autheur, Paris, G. Desprez, 1683 : however, it does not include the *Vie de B. Pascal* by Mme Périer, the biography added to the *Pensées* for the first time in the edition of 1684, printed in Amsterdam at the press of Abraham Wolfgang [Elzeviers]. Cf. Maire, IV, 115-116 for descriptions of these editions.
6. Cf. Maire, IV, 118 for description.

Gürtel mit Stacheln, sondern er siehet auf die moralische Treue *warum* und *wozu* [1]. »

The text of Pascal's epitaph, found in many of the older French editions, follows the sketch of his life and precedes immediately the main part of his fragments.

As the title of Kleuker's book indicates, notes and reflections by the editor are included in the work. These follow Pascal's fragments and take up almost one-third of the entire volume. If we expect to find in them some worth-while commentary, or at least some objective notes serving to explain the text, then we are indeed highly disappointed. Kleuker himself tells us in his introduction : « In meinen Anmerkungen und Gedanken — oder wie soll ich die Zugaben nennen ? Gedanken sinds ; wenigstens ist nichts von dem, was geschrieben ist, ohen Gedanken geschrieben, — und Anmerkungen nenne ich sie, weil ich einen Namen haben musste — in den Zugaben also ist hier und da etwas kritisches über die Materien, wovon P. spricht ; aber keinen Commentar wird man finden. Nur selten geschieht es, dass ich mit zwei Worten auf dem [*sic*] Sinn zeige, wo etwas die Wahrheit der Sache verkehrt werden könnte. Ich... schreibe [den] Paskalischen Gedanken... einen guten Theil ihrer Wirkung dem zu, dass sie sogleich verstanden werden, wie sie geschrieben stehen [2]. »

Kleuker's refusal to come to grips with the many problems posed by Pascal in the fragments would be less annoying if his evasions were not couched in an almost incomprehensible verbiage. For this reason the writer who reviewed the Kleuker translation in the *Allgemeine Deutsche Bibliothek* appears justified in giving the following sharp criticism : « Er [Kleuker] scheint in dem geheimnissvollen Ton, und in dem mystischen Tiefsinn mit Pascal zu wetteifern, ja ihn gar darinn zu übertreffen. Ob er ihn aber in Gründlichkeit und Wichtigkeit der Gedanken selbst erreiche, daran zweifle ich ; wiewohl ich die Wahrheit zu gestehen, fast keinen andern Grund zu diesem Urtheil habe, als dass ich Pascals Gedanken fast durchgehends verstehe ; des Uebersetzers aber fast durchgehends nicht verstehe [3]. »

Upon perusal of Kleuker's « Anmerkungen und Gedanken », then, one receives the impression that Kleuker, who succeeded very well in translating the text of Pascal's fragments, perceived little of their genuine force and less of their import, if we can take his own remarks as criteria. Even though he says in his introduction that, with the publication of Pascal's book, he seeks to oppose the deleterious criticism of his generation, he fails to a remarkable degree to carry out his purpose. One of the great questions, if not the greatest, with which the

1. *Gedanken Paskals. Reliquiae cogitationis diem festum agent tibi. Mit Anmerkungen und Gedanken von J. F. K.* [*Kleuker*], Bremen, 1777, pp. XLIV-XLV. (Hereafter : KLEUKER).
2. KLEUKER, pp. XXVII and XXVIII.
3. *Anhang zu dem fünf und zwanzigsten bis sechs und dreysigsten Bande der allgemeinen deutschen Bibliothek*, V. Abt., pp. 2600 and 2601. (This volume has no date).

philosophers of the eighteenth century wrestled is the validity of reason and revelation. In this issue Pascal's *Pensées* played a central rôle to the extent that they elicited in 1778 the second group of bitter criticisms from Voltaire. In view of the latter's second *Remarques sur les Pensées de Pascal*, Kleuker's unwillingness to take a stand appears to be almost an anachronism.

Despite the devastating review in the *Allgemeine Deutsche Bibliothek*, a second impression of Kleuker's *Gedanken Paskals* appeared in Ulm in 1795. Apart from a few corrections, this later impression is identical with that made in Bremen.

The difference of only two years separating Kleuker's *Gedanken Paskals* (1777) and Lachmann's *Provinzialbriefe* (1773-1775) leads one from the very first to suspect a connection between the efforts of the two translators. Kleuker was, indeed, well acquainted with the other's work, and he especially recommends to the reader the history of the *Lettres provinciales* contained in the first volume by Lachmann [1]. In addition, however, there is much reason to suppose the existence of a personal relationship initiated by J. G. Herder.

It will be remembered that Kleuker obtained his post in Lemgo through the efforts of Herder who, in the years 1771-1776, lived only some thirty kilometers away in Bückeburg. In this period Herder, too, exhibited an interest in Pascal [2], and his personal library included a copy of Lachmann's *Provinzialbriefe* [3]. Lachmann (cf. p. 227 of this study) says that a theologian of the highest repute encouraged him to undertake the translation. Suphan, without stating his reasons, believes it was Herder who fostered this project [4], and this is supported by Lachmann's publishing his work in Lemgo, where Kleuker was at the same time occupied with Pascal's *Pensées*. Perhaps Kleuker, likewise, was spurred on by Herder. More than that, Herder could conceivably have desired the translation of both works and suggested to the two men that each attempt a German version of one of them. If so, Herder hardly had any direct hand in the writing of the « Anmerkungen und Gedanken » appended to the Kleuker translation characterized above.

VIII

Henrik Steffens, in an article on Pascal read in 1837 before the Prussian Royal Academy, mentions a German translation of Pascal's

1. Kleuker, p. xl.
2. M. Caroline Herder, *Erinnerungen aus dem Leben Joh. Gottfrieds von Herder*, hrsg. von J. G. Müller, Stuttgart u. Tübingen, 1830, III, 184 n. Speaking of Herder in the Bückeburg period, Caroline says : " Auf seinem Tische lagen stets, die Bibel, einige Klassiker, einige ältere deutsche Dichter ; auch Pascal las er gern... "
3. Johann Gottfried von Herder, *Sämmtliche Werke*, hrsg. von Bernhard Suphan, Berlin, 1877-1913, VII, p. viii.
4. *Ibid.*

Pensées by a certain Heydenreich. He speaks of the work as follows :

Heydenreich hat einen etwas leichtsinnigen Anfang gemacht, einige Artikel der alten Ausgabe zu übersetzen und mit flüchtigen kantisch-religiösen Bemerkungen zu begleiten. Das kaum angefangene Werk ward schnell abgebrochen, und obgleich das Titelblatt keine Jahreszahl enthält, so ist mir die Erscheinung dieser Schrift doch sehr wohl erinnerlich. Sie kann nicht früher als in den letzten Jahren des vorigen Jahrhunderts erschienen sein. Wie unbekannt Pascal damals noch sein musste, so oft er auch zitirt wurde, erhelt daraus, dass Heydenreich nicht einmal die neuere vollständige Ausgabe von Bossut 1779 kannte. Mir ist kein neueres Werk über Pascal's *Pensées* bekannt [1].

Steffens refers to *Ideen über Menschheit, Gott und Ewigkeit mit Betrachtungen von Carl Heinrich Heydenreich*, published in Leipzig by F. G. Baumgärtner in 1793. The date, no longer clear in Steffens' memory, is given in the *Fortsetzung... zu Jöchers allgemeinem Gelehrten-Lexiko* [2].

Carl Heinrich Heydenreich, born in Stolpen (Meissen) in 1764, spent several years at the Thomasschule in Leipzig and attended the university in the same city as a student of philology and philosophy. In 1785, at the age of twenty-one, he received his master's degree, and somewhat later he became a professor of philosophy at the University of Leipzig, a position which he retained until 1798, when severe financial difficulties caused him to resign his professorship. He withdrew to Burgwerben near Weissenfels, where he hoped to be able to devote himself entirely to his literary activities and other intellectual inclinations. Here he died in 1801, only thirty-eight years old, as a result of addiction to opium and excessively intemperate indulgence in brandy [3].

That Heydenreich did not become better known may be due, in part, to the severe criticism which he drew upon himself from the stricter Kantians because he attempted to combine in his aesthetics a certain principle of sentimentality, as he called it, with the formalism of Kant's philosophy. However, despite his lack of success as a philosopher, his style, considered by some to be exemplary [4], may serve to explain the modicum of popularity he enjoyed for a comparatively short period. As happened to even more fortunate writers among his contemporaries, Heydenreich fell victim to the attacks by Goethe and Schiller in the *Xenien* [5].

1. H. Steffens, *Pascal und die philos.-geschichtl. Bedeutung seiner Ansichten*, in the *Philosophische, philologische und historische Abhandlungen der Königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin* (Aus dem Jahr 1837), 1839, pp. 182-183.

2. Jöcher, *Fortsetzung*, V, pp. 1607-1608.

3. Cf. J. Franck's article on H. in ABD and K. H. Jördens, *Lexikon deutscher Dichter und Prosaisten*, Leipzig, 1806-1811, VI, 823.

4. Cf. Franck in ABD.

5. According to the notes of Eduard von der Hellen in *Goethes Sämmtliche Werke*, Jubiläums-Ausgabe, IV, 333. However, cf. Schiller's favorable comments about H. in his correspondence with Göschen (May 21, 1791 ; Feb. 27, 1792 ; Oct. 5, 1792 ; and July 18,

Heydenreich's *Ideen über Menschheit, Gott und Ewigkeit* is divided into three parts of unequal length : « Einleitung », « Leben Pascals », and « Gedanken Pascals ». In the attempt to justify a new treatment of Pascal's *Pensées* in view of the Kleuker translation done only sixteen years earlier, Heydenreich explains in the prefatory matter : « Mehrere kleine hie und da zerstreute Denksprüche aus Pascal hatten mich schon in frühern Jahren durch ihren tiefen Sinn, ihre reiche Fülle, und ihren scharfen, kräftigen Ausdruck ungemein interessirt ; lange strebte ich vergebens nach der Lektüre des ganzen Werkes, und erhielt es durch die Gütigkeit eines wohlwollenden Mannes erst vor wenig Jahren, aber gerade zu einer Zeit, wo Einsamkeit und Zurückziehung von der menschlichen Gesellschaft mich vorzüglich für eine Lesung dieser Art stimmen konnten [1]. » He did not come to know the Kleuker version, he assures us, until after he had decided to translate the *Pensées*.

His twofold reaction to Pascal's fragments led him to edit them in a somewhat peculiar fashion. His own words should be quoted here, for they reflect the clarity so lacking in Kleuker's commentary. Heydenreich says :

« Die Wirkung, welche sie [the reading of the *Pensées*] auf mich machte, war in ihrer Art einzig. Auf der einen Seite fühlte ich mich von Erstau-, nen und Bewunderung ergriffen, in einem Schriftsteller des vorigen Jahrhunderts die treffendsten Ideen über die Natur des Menschen, über seine moralischen und physischen Verhältnisse, und über das Bedürfniss der Religion zu finden ; Ideen, welche mir von vielen Seiten mit den wichtigsten Sätzen der Kantischen Philosophie übereinzustimmen schienen ; auf der andern konnte ich eine Art von Niedergeschlagenheit und, wenn ich es sagen darf, von Widerwillen nicht entfernen, indem ich bey demselben Schriftsteller, die entscheidende Leugnung einer befriedigenden Vernunftreligion und ein Anempfehlung des nicht eben lauter dargestellen christlichen Systems antraf, welche, so wie sie beschaffen ist, den denkenden Kopf nicht sowohl anlocken, als vielmehr abschrecken dürfte. Zwar ist es keine unerhörte Erscheinung, dass philosophischer Tiefsinn und Superstition sich ein einem und demselben menschlichen Geiste gepaart finden ; allein, gewiss ist es eine solche, welche, so oft man sie findet, von Neuem erschüttert, und in iene sonderbare Gefühlsstimmung versetzt, in welcher man sich beynahe zugleich angezogen und zurückgestossen empfindet.... Ich zeichnete mir iene Abschnitte und Sätze aus, welche ächte, reine Philosophie über die menschliche Natur enthalten, las diese, mit Ueberhebung anderer, in welchen Pascal minder als Philosoph erschien, zu öfters wiederholten Mahlen, und verlor mich mit einer gewissen Andacht

1793) in *Schillers Briefe*, hrsg. u. mit Anm. versehen von F. Jonas, kritische Gesammtausgabe, Stuttgart, Leipz., Berlin, u. Wien, 1892, III, 145, 195, 218, & 343.

1. *Ideen über Menschheit, Gott und Ewigkeit von Pascal. Mit Betrachtungen von Carl Heinrich Heydenreich*, Leipzig, 1793, pp. iv-v. (Hereafter : Heydenreich).

n ihrem tiefen Sinne und dem Gefühle ihres Werthes für lede ädlere Seele...

So entwickelte sich in mir nach und nach der Plan einer Bearbeitung des Pascal, welche alles dasienige in sich befasse, was in demselben wahre Philosophie über den Menschen ist, und einem ieden denkenden Menschen, ob von irgend einer, oder von welcher Konfession er auch sey, wichtig seyn muss, aus- und fortgeführt bis zur Begründung, und gleichsam bis an den geheiligten Eingang einer reinen Vernunftreligion »[1].

To be sure, Heydenreich reveals here that he is interested in producing a book that will have popular appeal, and, knowing well the age in which he writes, he edits Pascal accordingly. Nevertheless, he balks at Pascal's denial of a satisfactory compromise between reason and religion. Heydenreich's position, in effect, is an abjuration of the total import of Pascal's fragments, and the former's plan to present only those parts of the *Pensées* that contain " genuine, pure philosophy concerning human nature ", only those passages which would be of interest to all thinkers without regard to their particular persuasion, is an attempt to make of Pascal a kind of secular philosopher.

Basing his opposition to Pascal's stand regarding the validity of reason in religion on the new philosophical findings of Kant, Heydenreich continues :

« Wiefern nun Pascal aller Religion durch blosse Vernunft, Hohn spricht, stelle ich mich ihm entgegen, vertheidige die verletzten Rechte der Vernunft, und zeige, wie Pascals Prämissen selbst zur reinen Gotteslehre derselben hinführen, welche begründet seyn muss, ehe man von irgend einer Offenbarung eine heilsame Wirkung erwarten kann. Was übrigens seine Lehrsätze über die Göttlichkeit des Christenthums anbetrift, so gehört die Prüfung derselben gar nicht in den Kreis meines Planes, und meine Entscheidung über das Daseyn und die Wahrheit einer reinen Vernunftreligion ist von ieder Behauptung in Rücksicht ienes unabhängig »[2].

Heydenreich repeatedly expresses his admiration for Pascal's ideas and for the dignified simplicity of his superb style [3], but this eighteenth-century philosopher seems unable to refrain from attacking Pascal again and again for having been what he considers a visionary [4]. Pascal's belief that all love directed at earthly beings is sinful, Heydenreich calls eccentric (p. 82). And he terms Pascal's attitude toward miracles, specifically the miracle of the Holy Thorn (i.e., the curing of Marguerite Périer), an aberration resulting from Pascal's strenuous devotional exercises and his withdrawal from the world into himself (p. 75). « Wie tief Pascal im abergläubischen Wahn sinken konnte »,

1. Heydenreich, pp. iv-ix.
2. Heydenreich, pp. xxv-xxvii.
3. Heydenreich, pp. xxviii-xxix.
4. Cf. Heydenreich, pp. 34-35, 59-61, and 79-80.

Heydenreich declares, « zeigt seine Vorstellung von der Heiligkeit der Religion [read : Reliquien] [1] ». He finds it lamentable that Pascal had such ideas, and he exclaims : « Solche Vorstellungen konnten in einem Geiste haften, welcher, wenn sein Tiefsinn immer die gehörige Richtung genommen hätte, jeden Irrthum zu durchdringen fähig gewesen wäre ! » (p. 79).

Like Kleuker, Heydenreich cannot pass over the account of Pascal's asceticism found in Mme Périer's biography without making some kind of palliative comment that would help make the French author acceptable to the " enlightened public " of eighteenth-century Germany. In order to accomplish this, at least in part, he quotes Kleuker's apology for Pascal's iron belt (pp. 68-69). Kleuker's remarks are especially appropriate, since they fit rather well into Heydenreich's high opinion of Pascal's moral life.

Steffens' statement that Heydenreich translated some sections from one of the older editions of the *Pensées* is correct. On the first page of his introduction, Heydenreich cites the edition of 1720, done in Paris [2], and he quotes in French quite liberally from the « Préface de Port-Royal » in his account of the genesis of Pascal's fragments (p. ix ff.). Steffen's conjecture that Heydenreich did not know Bossut's edition (1779) of Pascal's works is confirmed.

Each page of translation in the third and principal part (« Gedanken Pascals ») of Heydenreich's book faces a page in the original French [3]. This part is divided into three distinct sections, to which he has given the headings : I. « Misère de l'homme — Elend des Menschen » ; II. « Le Passé, Le Présent, L'Avenir — Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft » ; and III. « Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la vérité, du bonheur et de plusieurs autres choses — Erstaunliche Widersprüche, die sich in der menschlichen Natur in Hinsicht auf Wahrheit, Glückseligkeit und mehrere andre Dinge finden. »

The title of section I is identical with that of article XXVI in the edition of 1683 [4], and Heydenreich has included all except about one page of this article in his edition ; however, this omission is unimportant, since it concerns merely some of Pascal's observations on leisure. The third section is identical with article XXI in the 1683 edition. But in his second section Heydenreich has translated only paragraphs 12 and 13 from article XXIV, « Vanité de l'homme », in the older French edition. In the « Nachschrift des Herausgebers », following section II, he explains why he detached this material from the text :

« Man hat die vorhergehenden Gedanken [regarding man's inclination

1. Heydenreich, pp. 77-78. " Religion " is obviously a misprint.
2. Not listed in Maire, vol. IV *(Pascal Philosophe)* ; cf. p. 128.
3. Oddly enough, at the tope of the pages of translated matter we find " Gedanken Pascals ", but over the French, « Idées de Pascal ».
4. Cf. note 5, p. 229 of this study.

to dwell in the future and the past, but not in the present] in den Pensées von Pascal, nebst anderen Fragmenten unter die Rubrik : *Vanité de l'homme* geworfen, zu welcher sie nur in entfernter Rücksicht gehören.

In Pascals Ideensysteme und dem Plan seines Buches nehmen sie wahrscheinlich folgendes Verhältnis ein : « Der Mensch vereinigt in sich zwo einander widerstreitende Neigungen : einerseits sich der Gegenwart ganz zu entziehen und seine Gedanken in Vergangenheit und Zukunft herum irren zu lassen, anderseits aber, die Zukunft ganz zu vergessen und sich auf die Gegenwart einzuschränken. Beyde Richtungen der Vorstellungskraft sind unnatürlich, und stimmen mit der Weisheit nicht zusammen, welche dem Menschen sein wahres Verhältniss zu Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft, auf eine mit dem Gedanken seiner Bestimmung harmonierende Weise festsetzt. Die Wahrheiten der Religion allein gewähren dem Menschen für den richtigen Gebrauch von Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft, vollkommene Festigkeit ; sie nur machen ihn so glücklich, dass er in der Mitte zwischen Vergangenheit und Zukunft, mit sicherer Ruhe die Gegenwart zur Ausübung des Guten verwenden kann » (pp. 166-167).

Heydenreich's « Betrachtungen » follow sections I and II. They are not criticisms of Pascal but rather subjective evaluations of Pascal's ideas, and for that reason they reveal more about Heydenreich than about the author whose " thoughts " he is presenting.

In the first « Betrachtung », he develops and discusses Pascal's assertion that the ceaseless and tumultuous activity which appears necessary to man arises from his, i.e., man's refusal to face the fact that he must eventually die, that his earthly sojourn has but a short duration.

Heydenreich contrasts two men, one with, the other without religion. And he observes that the religious man can bear to be alone, while he who is without religion flees from every opportunity for introspection (p. 143). The mask of rationalism drops from Heydenreich as he says : « Die Einsamkeit betrügt den Menschen ohne Religion nicht, wenn sie ihm ein Gemählde seines Zustandes vorhält, dessen schwarzer Tone ihn zurück schreckt. Der Mensch *ohne höhere Hinsicht betrachtet*, ist das bejammernswürdigste Kind der Natur, und er muss die ädelsten Anlagen seiner Menschheit nicht entwickelt haben, wenn er nicht bey reiner treuer Selbstbeschauung vor seinem Anblicke zurückbebt » (pp. 144-145).

He relates that he has listened to what those people have to say who represent the world as a place where on all sides there are springs of felicity in contrast with which the sources of misery in human existence appear to be of no consequence, and continues :

« Allein finstere Zweifel erhoben sich in der Folge in meiner Seele, herbeygeführt von einem missgeleiteten, sich in sich selbst verwirrenden Nachdenken. Die Ueberzeugungen von den trostvollsten Wahrheiten

für die Menschheit lösten sich allmählig, kraftlos und erstorben, von meiner Seele ab. Abgeschnitten iene heiligen Bande, durch die ich mich mit Gott und der überirdischen Welt in Vereinigung gefühlt hatte, stand ich nun einsam und verlassen da, ein Mensch unter Menschen, losgerissen von jeder höheren Harmonie, nur in niedriger Verbindung mit Luft, Feuer, Wasser und Erde.

So an Glauben und Hoffnung, an Trost und ieder erfreulichen Aussicht des Lebens verarmt, blickte ich in mich selbst, und die Menschheit stellte sich mir in einem Bilde dar, vor welchem die frische Farbe der Jugend erblich, und die erschrockenen Geister des Lebens sich verbargen » (pp. 145-146).

Man alone among all living beings, Heydenreich says, is so unfortunate as to be able to foresee his own death. « Er stirbt millionenmale mit glühenden Qualen der Einbildung, ehe er wirklich stirbt, und der wirkliche Tod ist vielleicht noch ein Trostbild für iene zahllose Schrecknisse seines Geistes. » And then he exclaims : « O könnt er herabsinken zu der glücklichen Blindheit der unvernünftigen Thiere, sich hinein zaubern in ihren gedankenlosen Taumel, in den neidenswerthen Traum, in welchem die Erscheinung der Welt ihnen vorüber geht » (p. 147).

Such is the cry of despair of the man who accuses Pascal of superstition and who criticizes him for having turned away from the proofs of God based on human reason. If Heydenreich was any kind of rationalist at all, then certainly he differed markedly from such philosophers as Condorcet and the other critics of Pascal. But we should remember that he wrote these words only six years before the appearance of Friedrich Schleiermacher's *Reden über die Religion*, seven years before Friedrich Stolberg surprised his contemporaries by throwing himself into the comforting arms of the Catholic Church.

The source of man's unhappiness, Heydenreich continues, is the most noble part of his very nature, and, with a pessimism so abysmal as to remind one of Schopenhauer's formulation of " denial of the will to live ", he says : « ... Kräfte, die ihn über die ganze thierische Schöpfung zu erheben scheinen, drücken ihn zu dem verzweifelten Wunsche nieder, lieber Thier als Mensch, oder am liebsten gar nicht zu sein » (p. 149). This reflection is not out of keeping with the psychological characteristics of an author who wrote *Philosophische Gedanken über den Selbstmord*, the title of one of Heydenreich's books.

Should man then cling to the ideals that are a part of his very being, he asks, or should he follow the animalistic pleasures with which nature entices him ? If only he could shake loose from those ideals of the true, the good, and the beautiful, then he could at least have peace. But he cannot, for they are an integral part of him, and so he is unable to ignore them.

« So steht er denn da, in trostloser Unentschiedenheit über sich selbst, schwankend und ungewiss, wie er seine wirkenden Kräfte leiten solle,

verzweifelnd an der Hoheit seiner Natur, und doch zurückschaudernd vor ihrer Herabwürdigung.

Kann er anders, der Unglückselige, als den Schauplatz des traurigen Kampfes fliehen, in welchen er verwickelt ist, und den Frieden, den er in sich vergebens zu erringen strebte, ausser sich suchen ? Wohlthat noch der grausamen Natur, dass er mit seinen Gedanken über die Gränzen seines Bewusstseyns hinaus schweifen, und auf Stunden wenigstens in weiter Ferne von sich selbst das schwarze Bild seines Daseyns vergessen kann...

Dies war der Ausbruch inniger Ueberzeugung eines Menschen, den Glauben und Hoffnung verlassen hatten. Sie sind zurückgekehrt ; aber unauslöschlich wohnt ihm die Erinnerung jenes trostlosen Zustandes bey, dessen Qualen jeder erfahren muss, der mit Wärme über den Zweck und die Verhältnisse seiner Natur nachdenkt, ohne die erhabenen Aussichten der Religion vor sich geöffnet zu sehen » (pp. 155-157).

Is this not a delineation *in nuce* of the intellectual scene in Germany in the last decade of the eighteenth century ? We see the rationalist driven to despair through the use of his reason which has beguiled him into believing that he can exist all alone, completely independent of a higher source of knowledge, but which has nevertheless, in a manner of speaking, led him back to religion.

The subjective quality of Heydenreich's picture and the evident sincerity of his words make it likely that he is speaking of himself when he describes the pangs of a " man without religion ". If so, then we can ask if Heydenreich, this relatively obscure translator of some of Pascal's fragments, might not with some justification be considered one of the earliest German romanticists. It is small wonder that this book should have attracted the attention of Henrik Steffens !

In the « Betrachtung » following the second section of his translation, he arrives at the conclusion that only religion can teach man the proper use of the past, present, and future. Unfortunately, his remarks here reach neither the depth nor the pathos of his first observations. The next volume was to have opened with a « Betrachtung » in which Heydenreich planned to present principally the " victory of true philosophy over over scepticism " (pp. 209-210). It is doubtful that any work on this succeeding volume was ever begun.

IX

The last translation from Pascal with which we are concerned is that by Matthias Claudius, the " Wandsbecker Bote ". It is appended to his third volume (1811) of *Werke religiösen Inhalts* from the French of Fénelon [1]. In his introduction Claudius calls our attention to a

1. F. Salignac de la Motte Fénelon : *Werke religiösen Inhalts*, aus dem Französischen von Matthias Claudius, 2. Aufl., Hamburg, 1823, III, 291 ff.

certain similarity in the attitude toward religion exhibited in the writings of these two so different authors :

« *Pascals* Beweise für das Christenthum haben mit Fénelon's Betrachtungen eines Menschen, der in sich selbst bedenkt, was er über die Religion denken soll..., eine Aehnlichkeit ; doch wird gewiss mancher diese *Beweise*, die nicht nachgeschrieben sind (denn Pascal war unter andern etwas älter als Fénelon), mit Vergnügen lesen, und wer etwa den *Pascal* noch nicht kannte, wird, hoffe ich, seine Bekanntschaft hier nicht ungern gemacht haben » [1].

Claudius, the pious anti-rationalist, used, ironically enough, the Condorcet-Voltaire edition of 1778 as the basis for his translation. This is revealed at once by the superscripts at the head of the various sections he has excerpted from the complete *Pensées* :

I. Von der Grösse, der Eitelkeit, der Schwäche und von dem Elend des Menschen.
II. Dass der Mensch ein gefallenes Wesen ist, und dass er einer Religion bedarf.
III. Beweise der christlichen Religion.
Von der Natur der Beweise des Christenthums.
Von den moralischen Beweisen des Christenthums.
Von den historischen Beweisen der Religion.
IV. Von der Nothwendigkeit sich mit den Beweisen für die Existenz eines künftigen Lebens zu beschäftigen [2].

Insofar as Claudius omits all the fragments that are not directly concerned with religion, we might say that he has given here another " version " of Pascal's work, for although he makes clear that he is translating only a part of the *Pensées*, a casual reader who is unfamiliar with the whole work could very easily get a very one-sided impression of Pascal.

Sonderliche Gedanken von Wundern of 1705, perhaps the first German translation from the *Pensées*, *Herrn Blasii von Pascals Gedancken* of 1710, and *Die Sitten-Lehre und Politique der Jesuiten* of 1740 are all three anonymous translations. Thus we can know nothing about the professions of the men who produced them. Of the later translators, Lachmann was a clergyman, and Kleuker and Heydenreich were professors, the one an orientalist, the other a philosopher. So far as we can ascertain, therefore, Matthias Claudius was the first German with poetic talent who undertook a translation from Pascal. However,

1. FÉNELON, Vol. III, pp. VII-VIII. (Claudius' observation that there is a similarity between some of Fénelon's views and those of Pascal is not unfounded. B. Amoudru says in *La vie posthume des Pensées* [Paris, 1936], pp. 30-31 : « ... Fénelon emprunte à Pascal ce que je voudrais appeler les données du problème apologétique. »)

2. From the Condorcet-Voltaire edition of 1778 Claudius has taken the following articles : VI, VIII, IX, and II in that order. It should be noted that of the C-V article number VI (Claudius I), Claudius has translated only the material beginning with paragraph XXVII. The other sections are complete.

we should not be too ungenerous toward the earlier translators in a comparison of their efforts with that by Claudius, for we should remember that by 1811 German had developed mightily from its comparative heaviness in the days when the first complete German version of the *Pensées* left the press of Paul Kühtzen of Augsburg in 1710.

Max Dufner

LES TRADUCTIONS FRANÇAISES DE LOCKE
*au XVIII*e *siècle.*

L'influence de la philosophie de John Locke en France au XVIIIe siècle est trop connue pour que j'en écrive l'histoire ici. Ce qui est moins précisément connu, c'est l'histoire de l'invasion de la France par les idées de Locke, c'est-à-dire l'histoire des traductions et des éditions. Pourtant, la question est d'un intérêt réel, puisqu'il s'agit de suivre les œuvres de Locke les plus accessibles au public français, et d'en estimer la popularité.

Il ne suffit pas, bien entendu, d'énumérer les rééditions françaises du philosophe au cours du siècle. On sait d'ailleurs le rôle très important que les journaux des réfugiés français de Hollande ont joué dans cette œuvre de diffusion. La *Bibliothèque Universelle* de Le Clerc, et les *Nouvelles de la République des Lettres*, sous la direction de Jacques Bernard, sont à cet égard d'une importance toute spéciale. Ainsi, comme nous le verrons, l'histoire des traductions de Locke forme à la vérité une sorte de chapitre dans l'histoire du journalisme protestant.

Pendant les cinquante premières années de sa vie, Locke ne publia presque rien. Chose curieuse, il commença par la poésie. Dès 1654, il publiait deux poèmes, l'un en latin, l'autre en anglais, dans une anthologie en l'honneur de Cromwell. En 1662, c'est un poème sur le mariage de Charles II, et en 1668, un autre, qu'on ajouta au traité de Sydenham, *Methodus curandi Febres*. Il est vrai que, dès 1671, le philosophe se faisait sentir en lui, puisqu'il travaillait au grand *Essai*, dont on a publié deux ébauches primitives [1]. Mais il ne méritait guère encore le nom d'auteur. C'était surtout un médecin très recherché, et un très « honnête homme », dont les qualités personnelles charmèrent le comte de Shaftesbury au point qu'il l'installa chez lui comme secrétaire, en 1667. Son entrée dans le monde des lettres ne date à proprement parler que de 1686. Ses premiers lecteurs seront de langue française.

C'est en 1686 que Le Clerc, aidé par La Croze commença la publication

1. Voir la bibliographie de R. J. Aaron, *John Locke*, Oxford University Press, 1937.

de la *Bibliothèque universelle*. Il fit la connaissance de Locke au moment même de projeter cette entreprise, de sorte qu'il n'est pas impossible que l'auteur anglais ait pris part aux délibérations sur la nature et l'orientation de la revue. Toujours est-il que Locke ne tarda pas à devenir un des conseillers et un des collaborateurs de l'éditeur. Le premier fruit de cette amitié fut qu'au mois de juillet, 1686, Le Clerc publia sa traduction de la *Method of a Common-Place Book*, qu'il fit paraître sous le titre de *Méthode Nouvelle de dresser des Recueils*. De son côté, Locke donnait à la *Bibliothèque universelle* plusieurs comptes rendus de livres, de celui de Boyle par exemple, intitulé : *De Specificorum Remediorum cum Corpusculari Philosophiae Concordia*, qui parut dans le même numéro que la *Méthode Nouvelle*. Des comptes rendus de livres anglais paraissaient fréquemment dans le journal de Le Clerc, mais il est difficile d'en connaître les auteurs. Fox Bourne attribue à Locke deux articles de ce genre-là, l'un, paru au mois de décembre, 1686, sur le *De Ipsa Natura* de Boyle, l'autre, imprimé en septembre 1687, sur la *Schedula Monitoria* de Sydenham [1].

Le public de langue française eut d'ailleurs le privilège de connaître le premier la philosophie de l'*Essai*. Vers la fin de l'année 1687, le grand ouvrage était assez avancé pour que l'auteur pût en rédiger un abrégé, que Le Clerc s'empressa de traduire. Il parut au t. VIII de la *Bibliothèque universelle*, en janvier 1688, sous le titre d'*Extrait d'un livre anglais qui n'est pas encore publié, intitulé « Essai philosophique concernant l'entendement », où l'on montre quelle est l'étendue de nos connaissances certaines et la manière dont nous y parvenons : communiqué par Monsieur Locke*. Dans sa note de traducteur, Le Clerc indique que l'auteur a bien voulu publier cet extrait pour faire plaisir à quelques-uns de ses amis. Ceux qui trouveront des fautes de raisonnement ou des endroits obscurs sont priés de communiquer leurs objections à l'éditeur. La prudence, la timidité même de Locke éclate dans cette autre phrase qu'il avait sans doute inspirée à Le Clerc :

Encore que l'auteur n'ait pas une grande envie de voir son ouvrage imprimé, et qu'il croit qu'on devait avoir plus de respect pour le public que de lui offrir d'abord ce que l'on croit être véritable, avant de savoir si les autres l'agréeront, ou le jugeront utile ; néanmoins il n'est pas si réservé, qu'on ne puisse espérer qu'il se disposera à donner au public son traité entier, lorsque la manière dont cet abrégé aura été reçu, lui donnera occasion de croire qu'il ne publiera pas mal à propos son ouvrage [2].

Pour le reste, Le Clerc s'excuse d'avoir un peu malmené la langue française afin d'exprimer les idées de Locke. A la vérité, il n'y a rien de moins *littéraire*, de plus *littéral* que ces traductions du philosophe anglais :

1. Fox Bourne, *The Life of John Locke*, 1876, t. II, p. 45, n. 1.
2. *Bibliothèque universelle*, t. VIII, p. 141.

... Le lecteur pourra remarquer dans cette version, dit Le Clerc, quelques termes, dont on s'est servi dans un nouveau sens, ou qui n'avaient peut-être jamais paru en aucun livre français. Mais il aurait été trop long de les exprimer par des périphrases et on a cru qu'en matière de philosophie il était bien permis de prendre en notre langue la même liberté, que l'on prend en cette occasion dans toutes les autres, c'est de former des mots analogiques quand l'usage commun ne fournit pas ceux dont on a besoin [1].

On verra que Pierre Coste s'excusera de la même façon dans chaque nouvelle édition de sa traduction de l'*Essai*, et non sans cause.

Le Clerc fit tirer à part quelques exemplaires de cet abrégé, auxquels il joignit une dédicace de Locke au comte de Pembroke.

Cet abrégé, écrivit-il plus tard dans son *Eloge historique de M. Locke*, plut à une infinité de gens, à qui le nom de M. Locke n'était pas encore connu, qui ne voyant cet abrégé que dans la *Bibliothèque Universelle*, crurent que c'était là le projet d'un ouvrage, qui n'était pas encore fait, et que j'attribuais à un Anglais, pour voir ce qu'on en dirait ; mais ils furent bientôt désabusés [2].

La première édition anglaise de l'*Essai Concernant l'Entendemant Humain* parut en 1690. La traduction française de cet ouvrage, cependant, ne se trouva dans les librairies que dix ans après. En attendant, on avait en français les trois œuvres de Locke les plus importantes après l'*Essai*, et cela dans le court espace de cinq ans.

En 1690, Locke publiait aussi ses *Two treatrises on Civil Government*. On sait que le premier traité est sous la forme d'une réponse à l'ouvrage de Sir Robert Filmer, intitulé *Patriarcha*, écrit vers 1642 et publié en 1680, après la mort de l'auteur. Après avoir démoli la théorie absolutiste de Filmer, Locke ébauche, dans le deuxième traité, sa propre doctrine de liberté politique. La publication en fut suivie immédiatement par une longue analyse que Le Clerc rédigea pour la *Bibliothèque Universelle*. Celui-ci donne un compte rendu très objectif des arguments de Filmer, puis des réponses de Locke, et conclut par la suite que « l'auteur renverse ainsi de fond en comble le système de son adversaire » [3]. L'analyse du premier traité n'est à la vérité qu'un *échantillon* de l'ouvrage anglais.

L'auteur même, dit Le Clerc, qui l'avait suivi pas à pas dans ses égarements, ayant perdu une partie de son manuscrit, n'a pas cru devoir réparer cette perte ; ce qu'il dit, dans ce qui nous en reste, étant plus que suffisant pour ruiner la nouvelle politique de son adversaire [4].

1. *Ibid.*, pp. 141-142.
2. *Bibliothèque Choisie*, t. VI (1715). Je cite d'après l'édition des *Œuvres Diverses*, Amsterdam, 1732, p. LII.
3. *Bibliothèque Universelle*, t. XIX (1690), p. 571.
4. *Ibid.*, p. 572.

L'analyse du deuxième traité est beaucoup plus détaillée. Le Clerc le suit chapitre par chapitre, présentant les idées presque sans commentaire. Son enthousiasme éclate cependant à la fin, lorsqu'il écrit :

On s'est un peu étendu sur l'extrait de ce Livre, parce qu'on en a pas vu qui ait traité avec autant de liberté et de modération tout ensemble d'un sujet si délicat, et où l'on voie si bien le fond des choses, que dans celui-là [1].

David Mazel entreprit aussitôt la traduction intégrale du deuxième traité, qu'il publia à Amsterdam, chez A. Wolfgang, en 1691. C'est cette version qui sera réimprimée six fois avant la fin du XVIIIe siècle. L'avertissement, consacré à la critique générale du despotisme, se termine par un extrait de l'article de Le Clerc dont je viens de parler.

Trois ans plus tard, en 1693, Locke publie ses *Thoughts Concerning Education*. Le nom de l'auteur n'y paraît qu'à la fin de l'Épître dédicatoire à Edouard Clarke, datée du 7 mars, 1693. Cet ouvrage, qui aura une influence si profonde sur la pensée pédagogique du XVIIIe siècle, est le premier livre de Locke que Pierre Coste aura le privilège de présenter au public français.

Né à Uzès, en 1668, Coste s'était réfugié en Hollande après la Révocation de l'Édit de Nantes. Il fut admis comme pasteur par le Synode d'Amsterdam, mais resta, à ce qu'il semble, sans place. Malgré ses connaissances, — il savait le latin, le grec, l'hébreu, et avait fait des études de théologie, — il fut obligé de se faire correcteur d'épreuves pour gagner sa vie. Ce qui ne l'empêchait pas, d'ailleurs, d'avoir des amis bien placés, comme Charles Drelincourt, professeur de médecine à l'université de Leyden et médecin ordinaire de Guillaume d'Orange. Comme écrivain, Coste ne s'efforça pas d'être original, mais se contenta de faire des compilations et des traductions. Il traduisit non seulement Locke, mais aussi Newton, Shaftesbury et Lady Masham ; il édita Montaigne et La Fontaine, et écrivit une vie de Condé. Bastide cite une lettre de Coste, datée de 1697, où il est question d'un premier contact entre ce dernier et Locke. Coste dit qu'il vient d'écrire à un célèbre médecin anglais, nommé Locke, qui lui a envoyé un livre [2].

Ainsi, nous voyons que Pierre Coste s'était mis à traduire les *Pensées sur l'Education* bien avant de faire la connaissance de l'auteur. Ce serait même, d'après Bastide, sur les conseils de Le Clerc qu'il aurait appris assez d'anglais pour comprendre l'ouvrage du philosophe qu'il voulait présenter au public français [3]. La première édition française des *Pensées* parut en 1695 à Amsterdam. Le traducteur fut assez modeste pour n'y mettre que ses initiales : P** C*. L'éditeur, Antoine Schelte, y joignit une *Epître à Mademoiselle Anne Wolfgang, Femme de M. Philippe de*

1. *Ibid.*, p. 591.
2. Ch. Bastide, *The Anglo-French Entente in the Seventeenth Century*, London, s. d., pp. 178-179.
3. *Ibid.*, p. 176.

La Fontaine. Pour sa part, Coste avait rédigé une Préface, dans laquelle il inséra un abrégé de l'*Epître dédicatoire* de Locke à Clarke. Tout le monde devait déjà savoir le nom de l'auteur des *Pensées*.

Au reste, écrit Coste, qu'on ne s'imagine pas que j'attribue ce petit traité de l'éducation à Monsieur Locke, pour prévenir l'esprit des lecteurs. Je ne l'ai fait, que parce que l'auteur de l'*Histoire des Ouvrages des Savants* l'avait déjà publié. La chose ne pourrait plus, après cela, être tenue secrète. Car comme tout le monde sait, cette *Histoire des Ouvrages des Savants* n'est pas du nombre de ces livres qui se sont imprimés sans voir le jour.

Après avoir fait à Locke les compliments d'usage, Coste va jusqu'à défendre cette idée curieuse de l'auteur, selon laquelle il faudrait habituer les enfants à avoir les pieds froids et humides. Il répond d'avance à l'objection que les *Pensées* ne soient utiles qu'à la noblesse, en expliquent la différence entre les mots *gentleman* et *gentilhomme*. On se demande, après cela, pourquoi il persiste à se servir du mot *gentilhomme* dans le corps du livre, d'autant plus qu'il poursuit : « J'ajouterai encore un mot sur la manière dont j'ai traduit cet ouvrage. Je ne me suis attaché qu'à rendre exactement le sens de mon auteur, sans suivre scrupuleusement le tour de ses expressions ». A l'en croire, il pécherait plutôt par la clarté de sa traduction, ce qui n'est rien moins que vrai : « J'ai aussi ajouté, écrit-il, quelques liaisons et quelques transitions pour rendre le discours plus simple et plus uniforme »[1].

Pendant que, dans le courant de la même année 1695, on publie une 2e édition, revue et augmentée, du *Gouvernement Civil*, d'après la 2e édition anglaise de 1694, Locke se met encore au travail, de sorte qu'il est en état de publier en été son *Reasonableness of Christianity*. Coste, qui connaît maintenant la valeur de son auteur, ne se fait pas attendre. Il traduit d'emblée le nouvel ouvrage, qui s'imprime en français l'année suivante [2]. Mais cette fois il aime mieux garder l'anonymat complet.

Pendant que ces trois derniers ouvrages rendent le nom de Locke célèbre parmi les lecteurs français, le grand *Essai* fait fortune en Angleterre. La 1re édition, de 1690, est suivie d'une 2e en 1694, augmentée notamment du chapitre *Of Identity and Diversity*. Épuisée au bout de quelques mois, elle se réimprime l'année suivante. A partir de cette date, Locke s'occupe exclusivement de la préparation d'une 4e édition celle qui nous intéresse particulièrement ici. Il corrigera les fautes relevées par ses adversaires, ajoutera de nouvelles pensées, et tâchera de débarrasser l'ouvrage de termes ambigus.

A Amsterdam, Coste s'est déjà mis à traduire la 2e édition au cours de

1. *De L'Education des Enfants*, Amsterdam, 1695. *Préface Du Traducteur*. Les pages de la préface ne sont pas numérotées.
2. A Amsterdam, chez H. Wetstein, 1696, in 8°, VI-359 p.

l'année 1697. Nous avons vu que c'est à cette date qu'il entre en contact avec Locke, et reçoit de lui un livre — serait-ce la 2e édition de l'*Essai* ? Quoi qu'il en soit, Locke décide de l'inviter à venir s'installer en Angleterre, pour qu'il puisse surveiller le progrès de la traduction, afin qu'elle se conforme à la 4e édition projetée. Or, à cette date Locke, affligé d'un asthme, a fui les brouillards londoniens, pour se loger chez Sir Francis Masham, à Oates, dans le comté d'Essex. Coste en profite pour devenir le précepteur des enfants Masham, poste où il se serait efforcé d'appliquer les doctrines pédagogiques de son maître.

En attendant la publication en français de l'*Essai*, les *Nouvelles de la République des Lettres* tient ses lecteurs au courant des discussions philosophiques qui s'enflamment autour de cette œuvre de Locke. En octobre 1699, le journal publie « Mr. Locke's reply to the Right Reverend the Lord Bishop of Worcester's answer to his second letter ». C'est l'occasion d'un compte rendu de toute la querelle entre Locke et Stillingfleet, qui venait de mourir. L'histoire de la controverse se poursuit au mois de novembre, et se termine avec de longs extraits tirés de la dernière réponse de Locke.

Enfin, l'année suivante, 1700, la traduction de l'*Essai* paraît à Amsterdam, chez H. Schelte, en même temps qu'on publie la 4e édition à Londres. On lui donne le titre d'*Essai philosophique concernant l'entendement humain, où l'on montre quelle est l'étendue de nos connaissances certaines et la manière dont nous y parvenons*. Le Clerc admirera plus tard, dans son *Eloge historique*, la fidélité et la netteté de cette version française :

> Comme l'auteur était présent, dit-il, il corrigea divers endroits de l'original, pour les rendre plus clairs et plus faciles à traduire, et revit la version avec soin, ce qui fait qu'elle n'est guère inférieure à l'anglaise, et qu'elle est souvent plus claire [1].

Nous verrons plus bas que tout le monde n'était pas de son avis. De son côté, Coste assure que ce résultat, tel qu'il est, lui a coûté cher :

> Ma plus grande peine a été de bien entrer dans la pensée de l'auteur ; et malgré toute mon application je serais souvent demeuré court sans l'assistance de M. Locke, qui a eu la bonté de revoir ma traduction. Fort souvent, après m'être bien tourmenté, je croyais enfin avoir attrapé le véritable sens d'un passage, et il se trouvait au bout du compte que j'en était fort éloigné.

Tout absorbé par le souci de traduire exactement ce que son maître a pensé, il ne se serait pas efforcé d'écrire dans un français très pur, mais d'abord et surtout de

> suivre scrupuleusement mon auteur sans m'en écarter le moins du monde ; et si j'ai pris quelque liberté (car on ne peut s'en passer) ç'a toujours été sous le bon plaisir de M. Locke, qui entend assez bien le

1. Ed. citée (voir la note 5), pp. LV-LVI.

français pour juger quand je rendais exactement sa pensée, quoique je prisse un tour un peu différent de celui qu'il avait pris dans sa langue.

Il se pose d'ailleurs, à propos de cette version, un problème que les limites de ce travail ne me permettent pas de résoudre : à quel point Coste en est-il le véritable auteur ? Pour répondre à cette question, il faudrait comparer bien minutieusement l'abrégé de Le Clerc et la traduction de Coste, car ce dernier ajoute :

Je ne veux pas finir sans apprendre au lecteur que le petit abrégé de cet ouvrage qui fut traduit en français par Monsieur Le Clerc, et inséré dans la *Bibliothèque Universelle*, m'a été d'un grand secours. J'en ai transcrit des paragraphes entiers au commencement du chapitre x du quatrième livre. Il serait à souhaiter que toute la traduction fût de la même main, pour que cet ouvrage pût paraître en français dans toute sa fleur [1].

Pour sa part, Locke en fut très content. Dans une lettre à l'éditeur, il admire les traductions que Coste a déjà faites de ses œuvres, et nous assure qu'il a bien surveillé le pauvre homme au cours de ce dernier travail. Malheureusement, l'influence de Locke n'y est que trop évidente. Il est curieux de constater que, malgré la célébrité toujours croissante de l'auteur, malgré tout le mal qu'on s'était donné pour bien traduire son *Essai*, et malgré l'avant-goût qu'en avait donné Le Clerc dans son journal, le succès de cette première édition française fut très médiocre. Nous avons vu la rapidité avec laquelle le livre se vendait en Angleterre. En France la traduction de Coste ne serait épuisée qu'au bout de plus de vingt ans. Ce ne fut qu'à partir de la réimpression de 1723 que les éditions commencèrent à se succéder avec rapidité. A quoi faut-il attribuer ce retard, si ce n'est à l'influence toujours prépondérante du cartésianisme en France ? Du moins, c'est la conclusion que Fowler croit en devoir tirer [2].

Avec cette publication de l'*Essai* se termine une période dans l'histoire des traductions françaises de Locke. Le 10 décembre, 1704, le philosophe mourut, regretté par des disciples et admirateurs des deux côtés de la Manche. Coste, qui était resté avec son maître jusqu'à la fin, se mit aussitôt à rédiger un éloge de son caractère, qui fut publié au mois de février, 1705, dans les *Nouvelles de la République des Lettres*. Personne ne saurait douter, en lisant cet éloge, de la profonde admiration de l'auteur pour toutes les qualités, tant morales qu'intellectuelles, de celui à qui il s'était attaché. Molyneux qui, nous allons le voir, accusera Coste plus tard d'avoir noirci le caractère de Locke, n'en convient pas moins de la sincérité de cette lettre, qu'il regarde comme la production d'un homme *en extase*. Elle n'est, d'ailleurs, qu'un portrait très incomplet. Coste laissa à Le Clerc la tâche d'écrire la première biogra-

1. *Essai*, etc., Amsterdam, 1700, *Avertissement du Traducteur*, dont les pages ne sont pas numérotées.
2. Fowler, *Locke*, London, 1880. p. 197.

phie de Locke, celle qui, semble-t-il, était déjà sur le métier, parce qu'il put dire dans son éloge qu'« on verra bientôt une peinture faite de main de maître »[1]. Celle-ci paraît la même année, dans le VIe volume de la *Bibliothèque choisie*, sous le titre d'*Eloge historique de M. Locke*, et sera publiée dans les éditions successives des Œuvres.

Après la mort de Locke, c'est toujours aux journalistes protestants qu'échoit la tâche de le traduire. Ainsi, dès le mois d'avril 1705, on fait paraître une version française[2] de la *Paraphrase et notes sur l'épître de saint Paul aux Galates*[3], ouvrage posthume qui venait de paraître à Londres. Comme il s'agissait cette fois d'une œuvre touchant de près la doctrine chrétienne, le traducteur se montra quelque peu réservé dans ses éloges, sans aller, pour autant, jusqu'à critiquer ouvertement le maître. « On n'a garde, dit-il, de vouloir adopter partout ses idées, mais on ne saurait disconvenir qu'il n'ait parfaitement rencontré en plusieurs endroits »[4]. Dans le fond, il s'y trouverait peu d'opinions qui ne soient acceptables aux Protestants. Locke, dit-il, a évité avec soin toutes les explications théologiques, et autant que j'ai pu l'apercevoir, il n'y a rien dans tout cet ouvrage, qui soit directement contraire à la doctrine des Réformés, si ce n'est, peut-être, que par les œuvres auxquelles saint Paul refusa la vertu de justification, il entend les œuvres de la Loi, l'œconomie légale prise précisément en elle-même[5].

De son côté, la *Bibliothèque choisie*, qui a succédé à la *Bibliothèque universelle*, ouvre ses pages à d'autres œuvres posthumes de Locke. Au tome VII paraissent les *Mémoires pour servir à la vie du comte de Shaftesbury*, et au tome XI *La Conduite de l'Esprit dans la recherche de la Vérité*, aussi bien que le *Discours sur les Miracles*. Ce n'est qu'en 1710 qu'on publie ces trois traductions dans un recueil tiré à part, sous le titre d'*Œuvres Diverses*[6]. On y ajoute l'*Eloge historique* de Le Clerc, la *Méthode nouvelle de dresser les recueils*, et la première *Lettre sur la tolérance*, traduite du latin. Ici encore le traducteur reste anonyme. Il ne s'agit ni de Coste[7] ni de Le Clerc, nommé ici à la troisième personne et traité d'*habile connaisseur*. L'auteur dit qu'il a arrangé les sections de la *Conduite de l'Esprit* dans un nouvel ordre, afin qu'elles se conforment davantage à la progression logique des pensées. Quant aux *Lettres sur la Tolérance*, on s'est limité à n'en publier que la première, étant donné qu'autrement

1. *Nouvelles de la République des Lettres*, février, 1705, art. II, p. 75.
2. Dans son article *Renseignements inédits sur Locke, Coste et Bouhier* (R. L. C., Juillet-Sept., 1953, pp. 319-322), M. Shackleton montre que Coste se défend d'être l'auteur de cette traduction. Par conséquent, le nom du traducteur reste toujours inconnu.
3. *Nouvelles de la République des Lettres*, avril, 1705, art. VII.
4. *Ibid.*, p. 448.
5. *Ibid.*, p. 452.
6. A Rotterdam, chez Fritsch et Böhm, 1 vol. in 12°.
7. Dans la même lettre inédite, précédemment citée, Coste affirme qu'il n'est pas l'auteur de cette traduction non plus.

cela formerait un gros volume ; qu'une trop longue dispute ennuie toujours le lecteur ; qu'il y a souvent des répétitions inutiles, et qu'il faudrait même, pour plus d'exactitude, traduire les pièces de l'antagoniste... [1]

enfin « on a jugé qu'il valait mieux s'en tenir à la première, qui établit cette doctrine sur des fondements inébranlables... » [2].

En 1692, à la demande de Molyneux, l'*Essai* avait été mis au programme de Trinity College, Dublin [3], où il était devenu très populaire parmi les étudiants. Pourtant, pour servir de manuel de logique, cet ouvrage avait besoin d'être remanié. Molyneux avait conseillé à Locke d'entreprendre lui-même cette tâche, mais deux ans plus tard John Wynne, membre de Jesus College, Oxford, et évêque de Saint-Asaph en 1714, proposa d'en rédiger un abrégé. Ce dernier fut traduit en français par J. P. Bosset. Je n'en ai pu trouver la 1re édition, mais l'*Epitre dédicatoire*, qui est de 1719, semble donner la date approximative. Le plus intéressant, c'est que le traducteur se vante de l'exactitude de sa version, et critique celle qui avait été faite par Le Clerc et Coste :

Bien que notre illustre abréviateur ait conservé les propres expressions de M. Locke, je n'ai pas de même suivi celles de M. Coste, qui a traduit en français le grand ouvrage de M. Locke.

Il aurait traduit environ deux cents endroits essentiels d'une manière différente, et il aurait toujours cherché les expressions les plus naturelles en français, « au lieu que M. Coste s'est contenté d'y donner [aux mots anglais] une terminaison française ». Cependant, ce serait Locke plutôt que Coste qui serait responsable de ces fautes :

Ce célèbre traducteur ne serait jamais tombé dans les fautes dont on l'accuse, s'il n'eût été gêné par M. Locke, qui semble avoir cru, que moins son traducteur s'éloignerait du tour et des expressions de la langue anglaise et moins il serait sujet à s'écarter de sa pensée » [4].

A titre d'exemple, Bosset cite les deux versions du début du chap. VI, Livre III. Voici une partie de ces deux passages. La traduction de Coste représente bien le niveau général de son travail [5] :

Coste : Les noms communs des substances emportent aussi bien que les autres termes généraux, l'idée générale de *sorte*, ce qui ne veut dire autre chose sinon, qu'ils sont faits signes de telles ou telles idées complexes, dans lesquelles les plusieurs substances particulières conviennent ou

1. *Œuvres Diverses*, Rotterdam, chez Fritsch et Böhm, in 12°, p. 5.
2. *Ibid.*, pp. 5-6.
3. Voir Fox Bourne, *The Life of John Locke*, 1876, t. II, p. 274.
4. *Abrégé de l'Essai de Monsieur Locke sur l'Entendement Humain*, Genève, 1738, p. VI.
5. Voici le texte de Locke : « The common names of substances as well as other general terms, stand for sorts : which is nothing else but the being made signs of such complex ideas, wherein several particular substances do or might agree, by virtue of which, they are capable of being comprehended in one common conception and signified by one name. I say, do or might agree : for altough there be but one existing sun in the world, yet the idea of it being abstracted, so that more substances (if there were several) might each agree in it ; it is as much a sort, as if there were as many suns as there are stars. »

peuvent convenir, et en vertu de quoi elles sont capables d'être comprises sous une commune conception, et signifiées par un seul nom. Je dis qu'elles conviennent ou peuvent convenir, car quoiqu'il n'y ait qu'un soleil dans le monde, cependant l'idée qu'on en forme par abstraction, en sorte que d'autres substances. s'il y en avait plusieurs, peuvent chacune y participer également, est aussi bien une *sorte* ou *espèce*, que s'il y avait autant de soleils qu'il y a d'étoiles.

Bosset : Les noms généraux des substances, de même que les autres termes universels, signifient les espèces des choses, c'est-à-dire des idées complexes auxquelles plusieurs substances particulières conviennent ou peuvent convenir, convenance, soit actuelle, soit possible, qui fait qu'elles sont comprises sous une même conception, et sont appelées du même terme général. Je dis que plusieurs substances peuvent être comprises sous une même idée complexe, soit qu'elles puissent y convenir : quoiqu'il n'y ait qu'un soleil, cependant l'idée que j'en ai, si je la considère par abstraction, constitue une espèce, aussi bien que s'il y avait autant de soleils qu'il y a d'étoiles.

Après la mort de Locke, une querelle éclata entre quelques-uns de ses amis. Antony Collins, pour des raisons qui restent toujours obscures, se persuada que Le Clerc et Coste s'étaient tournés contre leur ancien maître, et décida de les dénoncer. Il en résulta qu'en 1720, un de ses amis, Desmaizeaux, publia un volume d'œuvres posthumes de Locke [1], en anglais, et saisit l'occasion pour attaquer Coste dans la préface. On a vu que Desmaizeaux convint de la sincérité de l'*Eloge du caractère de M. Locke*, que Pierre Coste avait écrit en 1705. Il affirme par la suite que le même Coste, « in several writings, and in his common conversation throughout France, Holland, and England, has aspired and blackened the memory of Mr. Locke, in those very respects, wherein he was his panegyrist before » [2].

Je ne veux que signaler ici cette attaque, sans m'y attarder. La querelle semble avoir sa source dans des accusations lancées contre Coste par le *Journal de Trévoux*, du moins c'est la conclusion que Bastide croit pouvoir tirer de sa considération des faits peu nombreux qui nous restent concernant cette affaire [3]. Toujours est-il que l'attaque de Desmaizeaux était mal fondée, puisque, dans la deuxième édition française de l'*Essai*, Coste réaffirme, dans une addition à son *Eloge*, son admiration pour Locke et sa fidélité à sa mémoire.

La première édition française de l'*Essai* ne fut donc épuisée qu'au bout d'une vingtaine d'années. Il en parut une réimpression suisse en 1723, sans indication du lieu, mais ce ne fut qu'en 1729 que Pierre Coste entreprit d'en publier une 2e édition, qui serait, selon lui, « fort au-dessus de la première ». Cette fois il s'agit d'une traduction de la *cinquième* édition anglaise, parue en 1706, c'est-à-dire de l'édition

1. *A Collection of Several Pieces of Mr. John Locke, never before presented, or not extant in his works.*
2. *Ibid., Préface.*
3. Bastide : *The Anglo-French Entente in the XVIII Century*, Londres, s. d. p. 182.

définitive. Coste y joignit une épître au jeune Edmund Sheffield, âgé de treize ans, et duc de Buckinghamshire et de Normanby, auquel, à notre étonnement, il recommande l'utilité éducative de cette œuvre. *L'Avertissement du Traducteur*, bien qu'essentiellement celle de la première édition, a été retouché, repoli et un peu raccourci. Dans son *Avis sur cette Seconde Edition*, Coste va jusqu'à convenir des fautes de style qui se trouvent dans l'édition de 1700 :

Je dois encore un bon nombre de corrections, ajoute-t-il, à la critique pénétrante d'un des plus solides écrivains de ce siècle, l'illustre M. Barbeyrac, qui ayant lu ma traduction avant même qu'il entendit l'anglais, y découvrit des fautes, et me les indiqua avec cette aimable politesse qui est inséparable d'un esprit modeste et d'un cœur bien fait.

Les répétitions fastidieuses dont, avoue-t-il, Locke est si souvent coupable, n'ont pas été élaguées, de peur de dénaturer la pensée de l'auteur. Quant au long débat entre Locke et Stillingfleet, Coste a cru bien faire en n'en joignant à cette édition que la partie concernant la *matière pensante*, c'est-à-dire qu'il a transcrit tout simplement des passages qu'on avait publiés trente ans auparavant dans les *Nouvelles de la République des Lettres*. « Et comme, dit-il, j'avais composé moi-même cet extrait, j'y ai changé, corrigé, ajouté et retranché plusieurs choses, après l'avoir comparé de nouveau avec les pages originales d'où je l'avais tiré »[1].

C'est en 1723 que Pierre Coste achève ses traductions de Locke, en publiant une nouvelle édition des *Œuvres diverses*. Ces deux volumes, imprimés à Amsterdam, chez Frédéric Bernard, comprennent, en outre des œuvres incluses dans l'édition de 1710, l'*Essai sur la nécessité d'expliquer les Epîtres de St. Paul par St. Paul même* ; l'*Examen du Sentiment du P. Malebranche Qu'on voit toutes les choses en Dieu*, et les *Lettres diverses de M. Locke et de M. de Limborch contenant quelques remarques sur deux livres intitulés, le Christianisme Raisonnable et Essai concernant l'Entendement Humain*. Coste regarde ces dernières lettres comme essentielles à la bonne compréhension de l'*Essai*, surtout de cette partie de l'œuvre de Locke où il traite de la liberté de l'homme. A l'encontre de Le Clerc, qui, dit Coste, « a prétendu que M. Locke n'avait jamais entendu la question de la liberté »[2] le traducteur affirme qu'il y trouve au contraire beaucoup de pénétration. A lire cet *Avertissement* de 1732, on ne saurait douter que, malgré tout ce qu'en avait dit Desmaizeaux, Coste ne soit resté fidèle à la mémoire du philosophe anglais.

Il n'y a pas, à ma connaissance, de nouvelles traductions de Locke après 1732, du moins au cours du XVIIIe siècle. Mais les réimpressions montrent bien l'intérêt croissant qu'on prenait à son œuvre. Avant 1732 il y avait eu deux éditions des *Pensées sur l'Education*, deux du *Traité*

1. *Essai*, etc., Amsterdam, 1729. *Avis* (pages non numérotées).
2. Edition citée, p. X.

du Gouvernement Civil, deux du *Christianisme Raisonnable*, trois de l'*Essai*. Entre 1732 et 1760 on réimprimerait le premier ouvrage au moins cinq fois, et l'*Essai* six fois, si on y compte l'*Abrégé* de Wynne. Pourtant, à partir de 1760 et jusqu'à la fin du siècle il n'y aurait que deux réimpressions de l'*Essai*, deux du *Traité du Gouvernement Civil*, et une des *Pensées sur l'Education*. Ainsi, on ne manquera pas de constater une correspondance sensible entre la période de la plus intense lutte philosophique et celle de la popularité de Locke. D'ailleurs la diffusion de l'*Essai* dépasse de beaucoup celle des autres œuvres : ne serait-ce pas qu'on s'intéresse surtout aux principes généraux de l'épistémologie sensualiste, dont on veut forger les armes de la philosophie nouvelle, et à l'aide de laquelle on tâchera de miner les croyances les plus chères à Locke lui-même ? La part prépondérante de Coste est évidente dans cette œuvre de diffusion. L'énergie et la fidélité qu'il montra, malgré son peu de génie, s'expliquent en partie, je crois, par l'influence personnelle de l'homme avec qui il vécut pendant huit ans, et qu'il vit mourir. Quoi qu'il en soit, il faudrait être bien sévère pour ne pas reconnaître le service que cet homme a rendu, je ne dis pas à la philosophie, mais à l'*entente cordiale* entre les philosophes anglais et français du *siècle des lumières*.

John Hampton.

BAYLE ET L'ÉTABLISSEMENT DE DESMAIZEAUX EN ANGLETERRE

L'importance des gazetiers littéraires, des traducteurs et des annotateurs est bien connue et, en particulier, on a souvent remarqué le rôle joué par le Refuge huguenot en Angleterre, dans le premier tiers du XVIIIe siècle, et comment, en multipliant les contacts entre les cultures anglaise et française, il a contribué à la fois au prestige de la littérature française en Grande-Bretagne et à l'anglomanie en France.

Pierre Desmaizeaux fut un des artisans de ce rapprochement, et c'est à ce titre qu'il est intéressant ; malheureusement, jusqu'à présent, sa biographie présentait une lacune d'autant plus irritante que c'était sur la période cruciale de son installation en Angleterre que les renseignements manquaient. On connaît bien les origines familiales et la première jeunesse du personnage [1] : il naquit en 1673 à Paillat, en Auvergne, où son père était ministre réformé ; au moment de la Révocation, comme tant d'autres, le pasteur quitta la France avec sa famille et il retrouva par la suite une paroisse à Avenches, dans le pays de Vaud. Sa situation n'était sans doute guère aisée puisque, dès l'âge de 17 ans, son

1. Cf. D. Agnew, *Protestant exiles from France in the reign of Louis XIV...*, 2e éd., Londres, 1871-1874 ; t. II, pp. 94-96. — Le professeur J. H. Broome a consacré récemment une thèse anglaise à Desmaizeaux, dont un exemplaire dactylographié peut être consulté à la Bibl. de l'Université de Londres, ce que nous regrettons de n'avoir pu faire.

fils Pierre fut instituteur de petits enfants en même temps qu'il commençait des études de théologie — comme en fait foi le certificat qu'il présenta aux autorités de l'Académie de Genève en s'y inscrivant en 1695, dans l'intention d'y achever ses études. Après un séjour de près de quatre ans à Genève, Desmaizeaux partit pour l'Angleterre en avril 1699. Ici, l'on perdait sa trace pour ne le retrouver qu'un peu plus tard à Londres, déjà membre du cercle qui gravitait autour de Saint-Evremond. On en était réduit à des conjectures sur la manière dont le proposant besogneux avait pu s'y prendre pour nouer si vite d'aussi brillantes relations. Trois lettres inédites de Pierre Bayle, conservées à la Bibliothèque de l'Université de Leyde [1], permettent, semble-t-il, de résoudre cette petite énigme en montrant qu'une fois de plus la Hollande a servi ici de relai et d'intermédiaire entre le continent et l'Angleterre.

La première de ces lettres — la seule autographe — est adressée à Vincent Minutoli, professeur à Genève et vieil ami de Bayle ; elle est du 29 novembre 1699. Bayle y raconte d'abord les démarches qu'il a faites en faveur d'un parent de son ami genevois — un libraire qui avait l'intention de s'établir à Dublin — puis il continue :

Je m'estimerois le plus heureux du monde si je pouvois lui etre utile, et à tous ceux qui ont l'honneur ou de vous apartenir, ou d'être de vos amis. La reconnoissance exige cela de moi, quand mon inclination ne m'y porteroit pas autant qu'elle fait ; car je sais l'ardeur avec laquelle vous vous êtes toujours emploié pour ceux que j'ai pris la liberté de vous recommander. Mr des maiseaud ne manqua pas de me rendre votre depeche, et j'envoiai tout aussi tot à Mr de Beauval à la Haie, ce qui concernoit son journal... Mr des maiseaux me parut très digne du bon temoignage que vous lui rendez. Il ne s'arreta point ici, il n'y parut que comme un eclair ; il passa d'abord en Angleterre d'où j'ai reçu de ses nouvelle. Je suis bien marri de ne pouvoir entretenir un commerce reglé de lettres avec lui, la 2. edition de mon Dictionaire emporte tout le temps que je puis donner au travail...

Ainsi donc Desmaizeaux se présentait à Bayle sous les auspices de Minutoli. Peu de recommandations pouvaient avoir autant de poids auprès de Bayle que celle de son ami de jeunesse, avec qui il resta toujours en correspondance régulière. (Il nous reste 113 lettres, imprimées ou inédites, échangées entre les deux hommes ; elles s'échelonnent de juin 1672 à mars 1704 et constituent le groupe le plus nombreux parmi les lettres de Bayle qui nous sont parvenues). Il faut remarquer que la protection accordée par Minutoli à Desmaizeaux donne certains indices sur ce dernier. Quoique ministre en même temps que professeur d'éloquence et de belles-lettres à l'Académie de Genève, Minutoli

1. Fonds Marchand IV. L'autographe porte des corrections de la main de Marchand ; le contenu personnel des lettres explique bien pourquoi Prosper Marchand les a exclues de son édition des *Lettres* de Bayle (Rotterdam, 1714, 3 vol. in-12°). Qu'il nous soit permis d'exprimer ici notre gratitude à l'Institut Français d'Amsterdam (Maison Descartes), auquel nous devons notre séjour en Hollande, et au Dr E. Hulshoff Pol, du département des manuscrits de la Bibliothèque de l'Université de Leyde, si accueillante pour le chercheur.

n'était pas théologien et l'on peut soupçonner sa piété de n'avoir pas été spécialement brûlante ; comme jeune pasteur à Middelburg, une affaire de jupon l'avait fait déposer par le synode de Zélande [1] et l'incident lui avait nui à Genève, sa ville natale, où il avait dû revenir. Ce ne fut que plusieurs années après que l'affaire s'arrangea par l'intervention du comte de Dohna, des enfants de qui Bayle était alors précepteur [2] : le synode wallon de Zélande accepta de laisser dans l'ombre les motifs du départ de Minutoli et celui-ci put obtenir une chaire à l'Académie de Genève (1675), et, un peu plus tard, prendre le titre de pasteur (1679) et prêcher occasionnellement, sans toutefois exercer jamais plus de charge ecclésiastique [3]. D'autre part, en 1713 ou 1714, peu après la mort de Vincent Minutoli (1710), son fils Joachim Frideric, proposant en théologie, quitta soudainement Genève pour se faire catholique et devenir major-commandant pour la sérénissime république de Lucques [4], d'où sa famille était originaire et qu'un de ses ancêtres, devenu réformé, avait quittée au XVIe siècle. Aucun de ces deux épisodes n'est en soi décisif, mais, ajoutés au ton de la correspondance de Minutoli avec Bayle, ils invitent à voir dans le professeur genevois un homme plus zélé pour les belles-lettres que pour la piété.

Le chaleureux appui que donna Minutoli à Desmaizeaux autorise à penser que le disciple, pas plus que le maître, ne brillait par la ferveur calviniste. Ce que confirme la considération des motifs qui ont pu détourner Desmaizeaux de l'exercice du ministère pastoral : car l'un d'eux peut fort bien avoir été l'obligation où il se serait trouvé de signer le fameux « *consensus* », en vigueur alors à Genève — déclaration de stricte orthodoxie calviniste qui avait autrefois obligé plus d'un ministre genevois à s'expatrier [5]. Quand Desmaizeaux vint voir l'auteur du *Dictionnaire* à son passage à Rotterdam, vraisemblablement il n'était déjà guère loin du déisme et se trouvait bien préparé à rencontrer Saint-Evremond.

On est en droit de penser que Bayle ne laissa pas Desmaizeaux s'embarquer pour l'Angleterre sans le munir de lettres pour certains de ses amis de Londres, parmi lesquels figure au premier rang le médecin réfugié Pierre Silvestre, qui fut assez lié avec Saint-Evremond pour que l'écrivain lui léguât ses papiers. Il justifia le choix de Saint-Evremond, car après la mort de celui-ci (1703), il procura l'édition de

1. Cf. P. André, *La jeunesse de Bayle*, Genève, Ed. Générales, 1953, pp. 100-102. — Minutoli avait été suspendu en mai 1667, puis, finalement, déposé en avril 1668.

2. Cf. lettres inédites de Bayle à Minutoli, 2 mars et 9 mai 1674 ; Bibl. Nationale, F. F. 12771, fol. 40-41 et 47 (verso)-48.

3. Cf. E. de Budé, *Vie de François Turrettini*, Lausanne, 1871, p. 254.

4. E. de Budé, *Vie de Bénédict Pictet*, Lausanne, 1874, p. 116.

5. Cf. Annie Barnes, *Jean Le Clerc*, Paris, Droz, 1938, chap. II, pp. 69, 72 et *passim*. — Jean Le Clerc avait signé le *consensus helveticus* (qui ne fut aboli qu'en 1706) le 2 avril 1680 — non sans réserves mentales — mais, très vite, son évolution théologique personnelle le mena au bord de l'arminianisme. Après divers voyages, il revint pour un court séjour à Genève en 1683, et seul son départ définitif, en septembre, lui évita une sentence de bannissement fondée sur la hardiesse de ses idées, qui avait été dénoncée à la Vénérable Compagnie des Pasteurs, entre autres par Jurieu.

ses *Œuvres mêlées* — et ceci en collaboration avec Desmaizeaux. Selon toute probabilité, ce fut par l'intermédiaire de Bayle et de Pierre Sylvestre que Desmaizeaux entra en relation avec Saint-Evremond.

On peut aussi se demander si Bayle n'introduisit pas Desmaizeaux auprès de Pierre Coste — occupé alors à traduire Locke en français ; avant de chercher fortune en Angleterre, Coste avait passé plusieurs années en Hollande où il avait vainement cherché à obtenir une paroisse wallonne [1] — c'est alors que Bayle avait fait sa connaissance [2] — car il avait précédemment achevé à Genève ses études de théologie. Personne n'eût été mieux indiqué pour guider Desmaizeaux dans ses premiers pas de « tutor » dans une famille britannique qu'un homme de peu son aîné et dont la condition était si semblable à la sienne : réfugié impécunieux, transfuge de la théologie, amateur de littérature et d'idées hardies. Ce n'est là qu'une hypothèse, mais ce qui est établi, c'est que Coste et Desmaizeaux ne tardèrent pas à enter en relations.

Comme nous l'avons vu, Bayle explique à Minutoli qu'il n'a pas accepté de correspondre régulièrement avec Desmaizeaux depuis l'installation de celui-ci à Londres. Tout contact n'était cependant pas rompu depuis le passage-éclair du voyageur : le jeune homme avait eu l'habileté de prendre l'érudit par son côté sensible et de lui envoyer fréquemment divers renseignements destinés à la seconde édition du *Dictionnaire*, comme en font foi deux billets où Bayle en remercie Desmaizeaux et dont les dates encadrent celle de sa lettre à Minutoli [3]. Au cours de son bref séjour en Hollande, cependant, Desmaizeaux avait trouvé un correspondant moins surmené que Bayle, Jacques Bernard, qui, depuis quelques mois, rédigeait les *Nouvelles de la République des Lettres*, que l'éditeur Desbordes faisait reparaître après une interruption de dix ans [4], et qui ne demandait pas mieux que d'être renseigné de première main sur la vie intellectuelle anglaise. Bien qu'en bons rapports avec Bernard [5], il est peu probable que Bayle soit intervenu pour lui présenter Desmaizeaux : l'amitié étroite de l'érudit avec Henri Basnage de Beauval, rédacteur de l'*Histoire des ouvrages des savans* l'aurait sans doute détourné de se mêler des affaires d'une publication rivale. Au surplus, Jacques Bernard avait autrefois

1. Cf. *Livre Synodal contenant les articles résolus dans les Synodes des Eglises Wallonnes des Pays-Bas*, t. I. — Coste avait été reçu proposant en 1690 ; on voit son nom figurer dans les actes synodaux jusqu'en 1697 : à chaque occasion, il sollicite un emploi ; il lui avait été accordé une bourse de 25 florins...

2. Cf. lettre de Bayle à Coste du 15 juillet 1697, *Œuvres diverses de Bayle* 2e éd. [que nous citerons dorénavant OD²], La Haye [en réalité Trévoux], 1737 ; IV, pp. 743-744.

3. Lettres du 28 juillet et du 29 décembre 1699 ; OD ², IV, pp. 784 et 790.

4. Cf. H. J. Reesink, *L'Angleterre et la Litt. anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de Hollande*, Paris, Champion, 1931, p. 97.

5. Cf. Reesink, *o. c.*, p. 96 : Bernard avait été un de ceux qui avaient rédigé les *Nouvelles* après que Bayle, gravement malade, ait dû s'interrompre (mars 1687) et avant que Desbordes en ait abandonné la publication (avril 1689). Bernard fut un des adversaires de Bayle dans les dernières polémiques de celui-ci (1705-1706) ; mais le ton des attaques de Bernard et des réponses que lui fit Bayle conserva une courtoisie tout à fait absente de la querelle entre Bayle et le Clerc.

étudié la théologie à Genève, et il est facile d'imaginer que Desmaizeaux soit allé le voir à son passage, par exemple pour lui apporter des lettres, commission dont étaient fréquemment chargés les voyageurs de l'époque.

En janvier 1700 [1], Bernard écrit à Desmaizeaux : « J'apprends que vous traduisez le dernier ouvrage de M. l'Eveque de Salisburi et je l'annonce dans mes nouvelles de Février... ». Gilbert Burnet avait publié à Londres, en 1699, *An Exposition of the thirty-nine articles of the Church of England* et désirait qu'il s'en fît une traduction latine [2], que Leers, ami et éditeur de Bayle, aurait imprimée à Rotterdam. C'est Jacques Basnage que le prélat avait chargé de lui trouver un traducteur. Ces détails sont donnés dans une lettre inédite de Bayle à Desmaizeaux, datée du 12 mars 1700, longue réponse à une lettre où Desmaizeaux demandait à Bayle d'intervenir pour le faire choisir comme traducteur. Il y a quelque chose de surprenant à ce que, dès le mois de janvier, Bernard ait eu vent de la chose. Nous inclinons à croire que ce n'était alors qu'un faux bruit et que ce fut justement la lettre de Bernard qui suggéra à Desmaizeaux de solliciter l'appui de Bayle. En effet, la réponse de celui-ci semble avoir suivi de près la réception de la lettre de Desmaizeaux, alors que, si la rumeur qui avait atteint Bernard avait eu sa source dans les démarches de Bayle en faveur de son protégé, il faudrait admettre que l'érudit aurait tardé plusieurs semaine à mettre ce dernier au courant de ses efforts, Bayle raconte qu'il a parlé immédiatement du désir de son correspondant à Basnage et à Leers, mais qu'il craint que Desmaizeaux ne se mette un peu tard sur les rangs. Après avoir vainement sollicité Jean Le Clerc, Basnage a trouvé deux candidats qui ont déjà soumis un échantillon de leur travail afin que Burnet puisse décider entre eux. L'appui de Basnage est d'ailleurs tout acquis à Desmaizeaux, car « il se souvient que vous lui avez eté recommendé », écrit Bayle, — ce qui prouve que Minutoli avait écrit à la fois à ses deux amis de jeunesse, Bayle et Basnage, pour leur demander d'appuyer son protégé. Bayle n'ôte pas à Desmaizeaux tout espoir de réussir, et il lui conseille d'aller se présenter sans tarder au prélat, auquel Basnage écrit par le même courrier pour lui annoncer cette visite. Burnet n'avait pas été enthousiasmé de la latinité des traducteurs qui s'offraient et il verrait sans doute des avantages à pouvoir contrôler un travail fait en Angleterre. Ce qui laisse rêveur, c'est de voir Bayle uniquement soucieux du style latin de Desmaizeaux : on peut croire que l'évêque attachait aussi un certain prix à la connaissance de l'anglais et que moins d'un an de séjour en Grande-Bretagne n'avait pas suffi à donner au jeune réfugié une maîtrise parfaite de la langue de son pays d'adoption. En tous cas, l'affaire n'aboutit pas. Le 22 octobre 1700 [3], Bayle

1. *Bulletin de la Sté d'Histoire du Protestantisme Français*, XIX-XX, p. 78.
2. Basnage de Beauval avait annoncé cette traduction dans le N° d'octobre 1699 de *l'Histoire des Ouvrages des Savans*, à la fin de l'analyse de l'ouvrage ; cf. Reesink, *o. c.*, p. 304.
3. OD[2], IV, p. 798.

raconte à Desmaizeaux que c'est un autre réfugié en Angleterre — Le Fèvre, fils de l'érudit et frère de Mme Dacier — que Burnet a chargé finalement de la traduction. Celle-ci ne vit cependant jamais le jour (il parut toutefois à Berlin, en 1701, une traduction latine du seul article XVII, relatif à la prédestination) et tout ce que fit Desmaizeaux, dès avant le mois d'avril 1700, fut une analyse du livre pour le journal de Bernard, publiée seulement dans le numéro d'août des *Nouvelles* et avec des suppressions et des retouches, parce que Bernard s'était effrayé de la hardiesse du livre et du compte rendu. « On n'ose point parler en ce pays comme au lieu où vous êtes », écrivait-il à Desmaizeaux à ce propos [1]. Certes, à cette époque Bernard était devenu quelque peu timoré : il ambitionnait un poste de ministre wallon, qu'il n'obtint qu'en 1705, et surtout une chaire à Leyde, où il ne fut nommé qu'en 1712 ; il s'efforçait donc de dissiper certaine réputation d'hétérodoxie, que lui avait acquise son amitié d'autrefois avec l'arminien Jean Le Clerc [2] ; il demeure pourtant assez vraisemblable que ce fut, en effet, l'audace du prélat anglican, chaleureux apologiste de la plus large tolérance, qui détourna Leers d'éditer son livre. Quoi qu'il en soit, cet épisode nous montre Bayle s'employant activement à servir Desmaizeaux et contribuant à l'introduire auprès de Burnet.

La troisième lettre inédite de la Bibliothèque de Leyde qui éclaire le début des relations de Desmaizeaux avec Bayle est une lettre de ce dernier à Shaftesbury, datée du 14 décembre 1700. Son texte même est de pure politesse : Bayle désire « renouveller... les assurances de (son) respect très profond » au grand seigneur anglais qui le connaissait depuis le séjour qu'il avait fait aux Pays-Bas en 1698-1699. Mais, après la signature de Bayle, vient un post-scriptum qui, selon toute apparence, constitue le motif réel de la missive :

Je ne saurois oublier, Mylord, l'inclination tout a fait genereuse et heroïque que j'ai remarqué (sic) en vous à proteger les Lettres et ceux qui en font profession. C'est pourquoi je prends la liberté d'envoier cette Lettre à un François Refugié nommé Mr D. M., homme de beaucoup de merite et de beaucoup d'erudition ; qui sachant, Mylord, combien vous aimez à temoigner votre bonté et à rendre de bons offices à la vertu et aux Sciences, désire ardemment le bonheur et l'avantage d'etre connu d'un Seigneur aussi illustre par tant d'endroits et par tant de rares qualités que vous. Je vous serai le plus obligé de tous les hommes, Mylord, si vous voulez bien lui marquer que ma recommandation ne vous est pas indifferente.

Tout invite à remplacer les initiales de la copie par le nom de Desmaizeaux et cette conjecture devient certitude si l'on se reporte aux

1. *Bulletin de la Sté d'Histoire du Protestantisme Français*, XIX-XX, p. 81.

2. Cf. Annie Barnes, *o. c.*, *passim*. Bernard et Le Clerc finirent par se brouiller complètement. On peut voir un jugement féroce de Le Clerc sur Bernard dans une lettre du premier à J. A. Turrettini, du 12 juillet 1716 ; cf. *Lettres inédites adressées... à J. A. Turrettini*, éd. par E. de Budé, Genève et Paris, 1887, 3 vol. ; t. II, p. 146.

deux lettres à ce dernier qui encadrent chronologiquement celle de Bayle à Shaftesbury. Dans la première, de peu antérieure (16 novembre 1700), Bayle écrit : « Comptez, Monsieur, sans vous servir de complimens pour me remercier de mes prétendus services, que si j'étois assez heureux pour en trouver l'occasion je vous donnerois des marques d'une forte amitié et d'une tres grande estime aussi efficaces que jusqu'ici je vous ai eté inutile » [1]. Bayle ne pratiquait guère le style effusif et ces mots indiquent chez lui une ferme intention d'aider Desmaizeaux, qui avait su gagner l'estime de l'érudit par ses lettres et par les travaux qu'il lui avait soumis. Après l'échec de la tentative auprès de Burnet, Bayle se décide à vaincre sa répugnance à quémander et son horreur de l'indiscrétion, et il s'adresse à Shaftesbury en faveur de son jeune ami, qui lui avait d'ailleurs peut-être laissé entendre combien il désirait être introduit auprès du généreux grand seigneur. Le succès de cette démarche de Bayle nous est prouvé par sa lettre suivante à Desmaizeaux, datée du 10 juin 1701, où, après avoir exprimé l'espoir que la protection de Shaftesbury ait pour Desmaizeaux des résultats tangibles [2], Bayle charge son ami d'assurer le noble lord de ses respects [3], ce qui montre que Desmaizeaux était entré dès lors en relations régulières avec Shaftesbury.

Citons, pour finir, une lettre de Bayle à Desmaizeaux du 27 janvier 1702 [4] : elle charge celui-ci d'un message pour Silvestre et annonce l'envoi de la seconde édition du *Dictionnaire*, dont Desmaizeaux devra présenter un exemplaire à Shaftesbury de la part de son auteur : la recommandation de Minutoli auprès de Bayle n'avait pas été inutile. Dorénavant, Desmaizeaux sera le correspondant le plus attitré de Bayle à Londres, en attendant d'en devenir le biographe et l'éditeur.

Si l'on se souvient qu'un ancêtre de Minutoli avait fui Lucques au XVIe siècle pour cause de religion, que Bayle, comme Desmaizeaux, était réfugié huguenot, que Le Clerc avait quitté Genève chassé par la rigide orthodoxie des théologiens de sa ville natale, que Burnet avait dû un moment s'exiler aux Pays-Bas, — où il avait rencontré Bayle et Basnage, — que Saint-Evremond enfin ne s'était établi à Londres que pour avoir encouru la disgrâce de Louis XIV, on ne peut refuser au petit point d'histoire littéraire que les lettres conservées à Leyde permettent d'éclaircir, la valeur d'un exemple bien probant du rôle capital joué par les réfugiés, les exilés et les bannis dans les contacts culturels d'où naquit au XVIIIe une République européenne des lettres.

Elisabeth R. Labrousse.

---

1. OD², IV, p. 800.
2. Desmaizeaux fut plusieurs fois précepteur de familles de la haute aristocratie. Il n'est pas impossible du touut que Shaftesbury ait contribué à lui faire obtenir de tels emplois.
3. OD², IV, p. 803.
4. OD², IV, p. 814.

LES PROCÉDÉS D'IMITATION DE L'ABBÉ PRÉVOST *dans le « Pour et Contre » (1733-1740).*

Il n'y a pas de création absolue ; les idées et les moyens d'expression d'un auteur, si grand soit-il, reposent consciemment ou inconsciemment sur des données prises ailleurs. C'est donc le rôle de la critique littéraire de poursuivre inlassablement le jeu des rapprochements afin de découvrir la part de l'originalité créatrice, et celle des éléments empruntés, dans le travail de la composition. Appliqué à l'Abbé Prévost, qui fut astreint à de nombreuses lectures, comme éditeur d'un périodique et comme romancier, ce jeu permet de définir la technique de cet écrivain et d'évaluer la mesure de son talent. C'est dans son périodique le *Pour et Contre* que ses emprunts et les transformations qu'il leur fait subir, sont mis en évidence avec le plus de certitude. Grâce à cette investigation, il est possible aussi de jeter quelque lumière sur les habitudes de son tempérament intellectuel et de faire la part réelle de l'invention chez un écrivain dont les contemporains, faute d'être mieux renseignés, admiraient l'imagination fertile.

La forme habile des modifications qu'il apporte aux textes empruntés est également révélatrice du tour particulier de son esprit. Elle fournit des indications sur sa façon d'entendre la vérité, de mélanger la fiction et la réalité ; elle explique sa complaisance pour les faux-fuyants de toutes sortes, auxquels il eut recours toute sa vie, afin de venir à bout du labeur immense qu'il devait accomplir pour satisfaire aux exigences de ses éditeurs français et hollandais ; elle trahit aussi les faiblesses de cet homme sans volonté, tiraillé par des voix contraires, qui l'entraînaient sur la pente glissante de la défaillance morale. « Il y a peut-être de l'excès dans la facilité avec laquelle je consens tous les jours à bien des choses qui partagent mon application, mais c'est un ancien défaut dont je désespère de me corriger jamais », écrit-il, dans un élan de sincérité, à son éditeur hollandais Néaulme, en 1732 [1].

La critique interne de son périodique révèle, à quel point, il était passé maître dans l'art de dire la demi-vérité, tout en posant pour l'écrivain qui ne cherche pas à dissimuler ses emprunts. Les articles du *Pour et Contre* sont semés de références aux ouvrages qu'il a lus ; il insiste à maintes reprises sur la véracité des faits qu'il avance ; il multiplie les preuves à l'appui. Il demande à ses lecteurs de croire en sa bonne foi : « Quand j'ai cité fidèlement mes sources j'ai droit d'exiger de mes lecteurs pour ces sortes de narrations autant de foi que j'en ai moi-même » [2] ; ou bien, il donne une garantie sérieuse de l'authenticité

1. Extraits de plusieurs lettres de l'Auteur des *Mémoires d'un Homme de qualité*, publiés par Etienne Néaulme, Utrecht, 1732. Cette brochure de 28 p. se trouve à la Réserve (Q. 987) de la Bibl. Nationale. Elle fait l'objet d'un article que nous publierons dans les *French Studies* d'Oxford.

2. *P. C.*, I, p. 350.

de ses articles : « Je prends le parti d'avertir une fois pour toutes ceux qui doutent de la fidélité de mes relations, que les pièces que je traduis ou dont je donne quelquefois l'extrait se trouvent toujours chez le libraire du *Pour et Contre* et qu'il n'en refusera la lecture à personne » [1]. Cette dernière remarque s'applique surtout aux nouvelles anglaises, domestiques et littéraires, qui lui fourniront à partir de son arrivée en Angleterre, en novembre 1728, les articles de son périodique, ainsi que le fonds de la plus grande partie de ses romans. Malgré ses assurances réitérées, le doute persiste ; l'insistance avec laquelle il signale ses sources anglaises n'est-elle pas un moyen de détourner l'attention ? Ne cache-t-elle pas d'autres emprunts qu'il a intérêt à dissimuler ? Parfois, un aveu lui échappe qui en dit long sur ses emprunts non avoués. « J'ai peu de secours à tirer du témoignage des Etrangers parmi lesquels j'ai vécu ; on ne connaît ni leurs livres, ni leurs noms, et cette raison m'a souvent fait négliger la loi que je m'étais d'abord imposée de les citer pour mes garanties. » En effet, toutes les fois qu'il est possible d'aller aux sources anglaises de ses écrits, que découvre-t-on ? Qu'il s'est ingénié, très habilement, à brouiller les traces ; qu'une référence, sous le texte, ne se rapporte qu'à un petit détail, tandis que l'ensemble du passage est sensiblement modifié, transposé, recoupé, au point qu'il est parfois difficile de l'identifier. Des exemples contrôlés permettront donc de percer à jour les subterfuges littéraires de Prévost et de suivre l'orientation de son esprit. Pourtant, de là à conclure qu'il était plagiaire, il y aurait exagération. Il ne faut pas perdre de vue que l'auteur de tant de romans, qui ont fait de lui l'écrivain le plus lu de son temps, était avant tout un journaliste doué d'un flair incomparable pour les goûts et les tendances d'une époque portée vers le romanesque, vers les faits bizarres, hors du commun, inexpliqués et brouillant la trame unie de la vie quotidienne.

Une enquête attentive de ses lectures révèle que c'est dans les journaux anglais qu'il puisa les histoires romanesques, si nombreuses dans son périodique. Il avait de la presse anglaise une connaissance de première main, et voici de lui, sur ce point, une déclaration formelle :

L'aveu que je vais faire préviendra peut-être en faveur de ma sincérité, c'est que seachant la langue anglaise et faisant venir régulièrement de Londres toutes les Feuilles périodiques qui sont comprises sous le nom de *Newsletters* je suis résolu pour enrichir ici la mienne d'en tirer tout ce que je pourrai rendre propre à l'usage de la France [2].

Il y trouvait de la variété :

Vous y voyez chaque semaine à la suite des plus graves discours, le titre des livres nouveaux, avec leur prix, et le nom du libraire, les Spectacles, les Bals, les Concerts, les maisons à vendre, les biens volés ou perdus, les marchandises en vente, l'arrivée des vaisseaux, leur cargai-

1. Didot, à la Boule d'Or.
2. *P. C.*, I, p. 12.

son, les Propositions des particuliers industrieux pour l'avantage du commun et pour la guérison des malades, les offres de service de ceux qui se croyent du talent pour quelque chose et qui cherchent à l'employer. En un mot tout ce qui intéresse le bien de la nation [1].

Les journaux rapportaient également les nouvelles de la Cour et de la Ville, décrivaient, avec force détails réalistes, les crimes crapuleux si communs dans la capitale anglaise, et se faisaient l'écho des événements fantastiques survenus dans les provinces les plus reculées ; ils reflétaient donc, avec fidélité, tous les aspects de la vie nationale. Or, rien de cette sorte n'existait en France, à l'époque où Prévost lança son périodique. Enthousiasmé par la diversité et la richesse de la presse anglaise, il se proposa de modeler le *Pour et Contre* sur les périodiques anglais, sans pour cela négliger le côté littéraire, qui devait rester le trait distinctif de son journal. Ils s'inspira aussi des revues anglaises, en particulier du *Gentleman's Magazine*, qui occupait la première place parmi les publications périodiques. Cette revue mensuelle, fondée en 1731 par un journaliste célèbre, Edward Cave, reproduisait les articles les plus intéressants de la presse quotidienne et hebdomadaire, comme le *Craftsman*, *The London Journal*, *The Grubstreet Journal*, *The Weekly Register*, *The Universal Spectator*, *The Free Briton*. Elle offrait un tableau complet de la vie sociale et politique de l'époque. Prévost lisait *The Gentleman's Magazine* avec assiduité, comme le témoignent ses nombreuses références à ce journal. Il continua à le recevoir après son retour en France ; c'était Thiériot, chargé par Voltaire de veiller en Angleterre à la publication des *Lettres Anglaises*, qui le lui envoyait de Londres [2]. En fait, le magazine anglais fut, pendant de longues années, le livre de chevet de l'Abbé Prévost.

La table de comparaison, ci-dessous, reproduit un certain nombre de sujets que Prévost prit dans le *Gentleman's Magazine*, pour orner le premier tome de son périodique, sans en indiquer toutes les fois la provenance.

Page	*Pour et Contre*, I.	*The Gentleman's Magazine*, 1733.	
14	Trésor de la langue Latine.	April	p. 167
18	Volcan d'Irlande.	April	p. 145
19	Sarah Malcolm.	February	p. 97
		March	p. 99
			pp. 153-157
36	Zaïre.	April	p. 74
42	Clélia ou l'amant parjure.	March	p. 120
58	Traduction du Dictionnaire de Bayle en Anglais.	April	pp. 172-189
65	Le Testament de Richard Norton esq.	February	p. 57
66	Livres nouveaux.	February	p. 107
76	L'Avare, de Fielding.	March	pp. 138, 172
115	Livre de Mrs. Furbur, Cafsteels et Collins.	May	p. 226

1. *P. C.*, V, p. 17.
2. Harrisse, *L'Abbé Prévost*. Paris, Calmann Lévy, 1896, p. 253.

Page	*Pour et Contre*, I.	*The Gentleman's Magazine* 1733.	
117	« Une jeune Anglaise qui a beaucoup de Mérite ».	May	p. 226
119	Mort de M. Barton Booth.	May	p. 269
128	« Je sens que j'ai besoin du mariage ».	May	p. 232
137	Traduction du discours de Lusignan dans Zaïre.	May	p. 261
138	Nouvel ouvrage de Sir Isaac Newton « Les Prophéties de Daniel et l'Apocalypse de saint Jean ».	May	p. 225
154	Nouvelle invention de l'art.	April	p. 213
160	Livres nouveaux.	June	p. 331
195	Lettre d'un Anglais mourant.	June	p. 304
203	Rétractation publique de M. Hampden.	May	p. 269
208	Handel à Oxford.	July	p. 377
237	Enterrement de M. Underwood.	May	p. 269
240	A une dame qui lisait le traité de la mort.	May	p. 263
258	The Englishman, nouveau journal anglais.	July	p. 355
259	Mort de M. Henri Stonecastle. Son caractère.	July	p. 344
266	Mort de Matthew Tyndall.	August	p. 439
287	M. Ezra et les Quakers.	August	p. 424
321	Trait singulier de générosité.		
324	Eloge de M. Rysbrack.	August	p. 420

La confrontation des textes révèle l'habileté avec laquelle Prévost remanie ce qu'il a emprunté. Il y ajoute de la couleur, de l'humour ; il adoucit le ton pour donner une tournure française. Les deux passages suivants, pris l'un, dans un grand quotidien *The Daily Post*, l'autre, dans le *Grubstreet Journal*, serviront à illustrer la manière dont Prévost adapte le texte anglais.

Daily Post. 19 *July* 1733.

They write from Goodwood in Sussex, the seat of his grace the Duke of Richmond that the Duchess being out in the Phaëton to take the air along with the Lady Tankerville, Lord Hervey's lady, Stephen Cox esq. and the Dean of Chichester, two Highwaymen attacked them upon Monk hill, about a mile and a half distant from Goodwood, one présenting a Pistol to the Driver while the other rifled the company. M. Fox and Lady Hervey lost their gold watches, the Countess of Tankerville her gold snuff-box and M. Dean about 8 guineas. The Duchess of Richmond four guineas and the rest company twelve guineas more.

Pour et Contre. Tome I, p. 213.

Dans le grand nombre d'actions et de hardiesse ou de valeur dont on rapporte des exemples, je ne sais s'il s'en trouve une égale à celle-ci. Madame la Duchesse de Richemont qui est allée passé l'été dans la terre de Goodwood en Sussex, étoit il y a quelques jours à se promener aux environs de son parc dans un des grands Phaëtons qui sont en usage en Angleterre. Elle avait avec elle une douzaine de personnes, partie en sa compagnie, partie de sa suite. On nomme Mylady Tankerville, Milady Hervey, le Doyen de Chichester, M. Fox et quelques autres gentilhommes. Deux voleurs, sans autres armes qu'un mauvais pistolet, arrêtèrent le Phaëton, et volèrent successivement la Duchesse et tous ceux qui l'accompagnaient. Il n'y eut

jamais de butin si galant et si précieux. C'étoient des tabatières, et des montres d'or, des Etuis du même métal, des Bagues de diamant, des colliers de perles, des portraits sans compter un bon nombre de guinées qui se trouvèrent malheureusement dans la bourse de la Duchesse et des autres Dames, on a fait inutilement mille recherches pour découvrir les voleurs. Ils sont en plus grand nombre en Angleterre qu'en nul autre pays du monde, ils se secourent avec une adresse et une fidélité extrême, ce qui est fort extraordinaire dans une nation où la douceur n'est pas la vertu la plus dominante, il n'arrive presque jamais que leurs vols soient accompagnés de violence ou d'effusion de sang.

Le second passage est un extrait d'une lettre humoristique publiée dans le N° 185 du « *Grubstreet Journal* », et qui fit grand bruit à l'époque :

Grubstreet Journal

An account of a journey to Paris in a letter from a country squire to his Papa.

Paris in France, this 16 th of June, anno Domini 1733 in the 7 th year of King George II.

Ever Honoured Sir,

After my humble duty remembe red to you, hoping you are in good health, as I am at this present writing : This is for to let you know that we left Dover last Tuesday was three weeks, to saile upon the maine ocean-sea; and having a bloody strong strong gale of wind, we gott to Callis in foure hours ; but I did not halfe like it ; for I was most consumed seasick ; and our Dick was so abominations bad, that I thought he would have been vivat rex ; and dy'd upon the spot ; he muted and cast to that degree as if he could have brought his very pluck. We no sooner landed but we were hurryed to the Governor, and then to the Custom House, where we had a mortal deal of trouble with my portmantle, and Dick had like to have lost the bag where was all my cleane linnen, and old shoes, and as neither Dick nor I understood then one word of French, we had like to have been bamboozled, but

Pour et Contre. Tome I, p. 250.

Très honoré M. mon Père,

Après mes devoirs bien humbles, celle-ci est pour vous dire que nous partîmes de Douvres, il y eut mardi dernier, trois semaines, et que nous nous embarquâmes sur le grand Océan. Un vent impétueux nous rendit en quatre heures à Calais, mais j'étois si mal de la mer que je fis peu d'attention à la ville, et mon pauvre valet Dick qui étoit plus mal que moi pensa rendre l'âme en l'abordant. Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre ; nous fûmes conduits au gouverneur, et de là à la Coûtume (sic), où mon porte-manteau nous causa une peine infinie. Dick pensa perdre le sac où étoit du linge blanc et mes souliers. Et comme ni lui ni moi ne scavions point encore un seul mot de François, nous aurions été fort embarassez, sans le secours d'un gentilhomme Anglois de bonne physionomie qui scavoit parler à merveille. Il se trouve que c'étoit le valet du cabaret de la ville où il nous mena lui-même avec beaucoup de civilité.

by the help of a wellspoken English gentleman, a very handsome bodyed person in the face, we gott out of that scrape, and he very civilly carryed us to the house where he had the honour to serve.

Cette traduction s'écarte sensiblement de l'original pour les raisons que Prévost signale en note, sous le texte, et qui sont les suivantes :

Je retranche de cette lettre un certain badinage d'expressions anglaises qui ne peut être bien rendu en françois, et je n'y laisse que ce qui a rapport au but de l'auteur, qui est de faire sentir à ses compatriotes les raisons qui les empêchent de profiter de leurs voyages autant qu'ils le devroient. On sent d'ailleurs qu'une traduction polie conviendrait mal à une Pièce de cette nature.

Les textes que nous venons de donner n'ayant pas, en eux-mêmes, de valeur littéraire, il importe peu que Prévost les ait remaniés à sa guise ; mais, quand il s'inspire de sources livresques, ce jeu devient quelque peu répréhensible, d'autant plus que l'on découvre, dans la présentation du sujet, une technique subtile qui vise à défigurer l'original sans que le lecteur en soit averti. Tantôt, il supprime des passages entiers, qu'il juge ennuyeux pour le lecteur français, ou bien inutiles à l'éclaircissement du sujet ; parfois, il insère des commentaires de son invention et brouille l'ordre en question. C'est encore au *Pour et Contre* que nous allons emprunter quelques passages qui mettent en lumière ce qu'on peut appeler désormais la manière prévostienne. Le premier est emprunté à la *Vie de M. Campbell* par Daniel Defoe ; le second se rapporte à l'essai satirique de Pope : *Le Traité du Profond* ; le troisième est pris dans la traduction de l'ouvrage de B. Ralph : *La Revue critique des monuments publics et des statues de Londres et de Westminster*, dont l'original avait donné lieu à une longue controverse dans le « *Grubstreet Journal* » en 1734.

The History of Duncan Campbell parut d'abord sans nom d'auteur en 1720. Ce Duncan Campbell était un homme extraordinaire doué d'un pouvoir surnaturel, dont l'histoire avait attiré l'attention de l'auteur du *Robinson Crusoë* si curieux d'occultisme, d'apparitions et de magie. L'ouvrage de Defoe est précédé d'une préface qui contient l'explication de la fameuse méthode du Dr Wallis pour enseigner à parler aux sourds-muets, il se divise ensuite en sept chapitres qui retracent la carrière de ce personnage remarquable.

Voici maintenant la manière dont Prévost présente à ses lecteurs le récit de l'auteur anglais. En premier lieu, il résume le Traité du Dr Wallis en le détachant entièrement du texte pour donner l'impression qu'il s'agit là d'un sujet étranger au livre de Defoe. Puis il compose un autre article sur les guérisons remarquables de certains sourds-muets, que

Defoe avait décrites, en signalant qu'elles avaient été rapportées par le Dr Burnet dans son livre de Voyages [1].

Prévost cite le passage en l'arrangeant à son gré et laisse croire par une référence, en bas de la page, que c'est lui qui a découvert cette relation en parcourant le livre du Dr Burnet.

Une comparaison entre le texte de Defoe et celui de Prévost rendra la supercherie plus évidente :

D. Defoe : Life of M. Campbell, p. 53

Dr. Burnet in his book of travels tells us a story almost incredible, but tells it as a passage that deserves our belief. It is concerning a young lady at Genoa, who was not only deaf and dumb, but blind too into the bargain ; and this Lady, he assured us as a truth, could by putting her hand on her sister's mouth, know everything she said. But to turn back to England, we have many rare Instances in our own country. In Hatton Gardens, there now lives a miracle of wit and good nature, I mean the daughter of M. Loggin who tho' born deaf and dumb (and she has a brother who has the same impediments) yet writes her mind down upon any subject with such acuteness, as would amaze learned men themselves, and many students, that have passed for wits to a blush to see themselves surpassed by a woman. If anybody speaks a word distinctly, this Lady will, by observing narrowly the motion of the Speaker's lips, pronounce the word afterwards very intelligently.

Pour et Contre. Tome II, p. 66.

On trouveroit plus de cent personnes en Angleterre qui n'ayant jamais prononcé un seul mot ou joui du plaisir d'entendre prononcer ne laissent pas d'avoir l'esprit orné de tout ce qu'on a découvert jusqu'à présent de plus sublime dans les Sciences et de plus agréable dans les Arts. Ils lisent, ils s'écrivent en plusieurs langues, composent pour le public. Tout le monde parle avec admiration de Mlle Loggin qui fait sa demeure dans Hatton Gardens. Plus ingénieuse ou mieux instruite apparemment que son frère, qui est né avec les mêmes infirmités, mais qui n'y a pas suppléé si heureusement, il n'y a point de sujet sur lequel elle n'écrive avec une facilité et une exactitude de raisonnement qui étonne les scavans mêmes, on s'entretient avec elle, la plume à la main. Ses yeux lui tiennent lieu d'oreilles et ses doigts de langue. Le Dr. Burnet dans la Relation de son voyage d'Italie [2] parle d'une jeune dame Genoise dont l'adresse était beaucoup plus surprenante. Il assure qu'étant non seulement sourde et muette, mais même aveugle, elle avoit trouvé le moyen d'entendre tout ce qu'on vouloit lui dire, en mettant le doitg sur la bouche de ceux qui parloient. Mais sans blesser le juste respect qu'on doit à un si grand homme, il semble que si cette histoire n'est point absolument fausse, c'est du moins une exagération. Je ne demande point comment on pouvoit lui tenir un discours suivi lorsqu'on avoit son doigt sur la bouche.

1. *Some Letters containing an account of what seemed most remarkable in Switzerland, Italy and France*, written by Dr. Burnet to The Honourable Robert Boyle 1686.

2. Dr. Burnet's *Letters concerning the present State of Italy*, p. 213. (note insérée par Prévost, p. 67).

Pour conclure sa feuille, Prévost, dans un autre article, retrace la carrière de M. Campbell sans divulguer que son récit est une traduction littérale du chapitre VII du livre de Defoe.

Le lecteur non averti n'a donc aucun moyen de contrôler le récit de Prévost, car il ignore le nom du véritable auteur. Dans son esprit, le Traité du Dr Wallis, les anecdotes du Dr Burnet et la vie de M. Campbell, proviennent de trois sources différentes, et non d'une seule, comme dans l'original. Il nous arrivera, du reste, de constater plus d'une fois que Prévost est coutumier de ce genre de truquage.

Passons maintenant au *Traité du Profond ou l'Art de ramper en Poésie*, que Prévost fait passer pour la traduction du *Bathos or the Art of sinking in Poetry* : ouvrage satirique qui faisait suite aux *Mémoires de Martinus Scriblerius*, composés par le fameux groupe d'hommes de lettres qui entouraient « paper-sparing Pope », aux jours glorieux du Scriblerius Club ; et parmi les plus célèbres se trouvaient Arbuthnot, le créateur de John Bull, le Doyen Swift et Gay, l'auteur de l'*Opéra des Gueux*. *Le Traité du Profond* parut dans les *Mélanges* publiés par Pope en 1727, et servit de prélude au poème satirique de la *Dunciade* (1728).

Prévost, toujours en quête de nouveautés, présenta cet ouvrage aux lecteurs français, en vantant ses mérites et en lui attribuant autant de valeur que *Hudibras* (1663-1678). C'est ainsi que nous lisons dans le *Pour et Contre* à ce sujet : « Si la difficulté de la matière, surtout celle de rendre une infinité de vers burlesques par des expressions et des tours équivalents, nous a privés de la traduction d'Hudibras et du Traité du Profond, deux des plus célèbres ouvrages dont l'Angleterre se vante, il n'était pas impossible du moins de nous les faire connaître par des extraits ; je m'étonne qu'entre tant de Traducteurs qui sont comme les Interprètes de la République des Lettres dans les deux Nations, il n'y en ait pas un jusqu'aujourd'hui qui ait entrepris de rendre ce service aux Anglais. » C'est donc Prévost qui assumera ce rôle, mais en déformant étrangement le texte de l'original. *Le Traité du Profond* comprend seize chapitres. Prévost, après avoir traduit assez fidèlement les quatre premiers chapitres, abandonne la traduction au milieu du chapitre v, en s'excusant auprès des lecteurs, en ces termes : « Après un grand nombre de ces réflexions préliminaires, le Traité du Profond s'ouvre par des exemples, on en tire encore plus de lumière pour entrer dans le dessein de l'Auteur et c'est ainsi qu'on se plaindrait de notre langue si l'on pouvoit se figurer de combien de citations agréables je suis obligé de priver mon Lecteur, par la seule impossibilité de leur faire conserver leur caractère dans une traduction. » Les citations auxquelles Prévost fait allusion sont tirées de poèmes du poète Blackmore (1658-1729) que Pope tenait en médiocre estime. Un exemple suffira pour faire comprendre la difficulté de la traduction. Il s'agit d'un passage qui se trouve dans Blackmore :

1. *P. C.*, XIII, p. 314.

First he is a painter
Sometimes the Lord of Nature in the air,
Spreads forth his clouds,
His pencil, dipp'd in heaven by colour bright,
Paints his fair rainbow, charming to the sight.

Quelques semaines plus tard, Prévost reprend la traduction du *Traité du Profond*, et passe au chapitre VI. Dans ce chapitre Pope s'était lancé à fond dans la satire des versificateurs médiocres, et les compare, avec une ironie cinglante, à des animaux de toutes espèces [1]. Le sens de tout ce chapitre semble échapper à Prévost qui prend des libertés avec le texte, et s'excuse de ses omissions en déclarant avec une certaine désinvolture : « C'est une perte de plus pour mes lecteurs. » Il malmène de la même façon les chapitres suivants. En matière de conclusion, Prévost reprend quelques-unes des citations qu'il avait négligées, en donne une traduction fantaisiste avec des références inexactes.

Quel jugement porter sur la présentation du *Traité du Profond* dans le *Pour et Contre* ? Elle prouve que Prévost ne se fait aucun scrupule de falsifier un texte littéraire, pour le mettre à la portée d'un public peu préparé à apprécier l'ironie subtile du grand satirique anglais.

Nous allons retrouver la même altération volontaire d'un autre texte anglais, moins important que le *Traité du Profond*, mais qui, dans un autre genre, connut son heure de célébrité. Il s'agit de *The Critical Review of the Publick Buildings, Statues and ornaments in and about London and Westminster* (1734). La publication de ce petit ouvrage avait fait sensation à Londres ; on accusait l'auteur de manquer de patriotisme pour avoir critiqué les monuments publics de la capitale anglaise. Prévost se trouvait encore à Londres, quand il entreprit d'en donner la traduction dans son périodique. En matière d'introduction, il annonce à ses lecteurs : « Londres n'est pas encore assez connu de mes lecteurs pour espérer qu'un extrait plus étendu de cet agréable ouvrage leur puisse causer autant de satisfaction qu'aux Anglais... » Sur ce point il se trompait, car la feuille qu'il consacra à la *Revue Critique*, attira l'attention de ses lecteurs, et en particulier, celle de l'Avocat Marais qui signala l'article à son illustre correspondant le Président Bouhier, en l'attribuant à Voltaire : « Je lui (Voltaire) attribue le livre anglais qui est la nouvelle critique des Edifices et Statues de Londres dont il est parlé dans la 49e feuille du Pour et Contre. Vous serez je crois de mon avis, vous y trouverez tout son génie vif, gai et malin. » En quoi il faisait fausse route ; il ne soupçonnait pas non plus que Prévost, selon sa méthode, intervertit l'ordre, remanie le texte, et insère des réflexions personnelles qui sont, dit-il, de petits ornements. Qu'on en juge plutôt d'après quelques extraits :

1. C'est ainsi que Pope avait tracé la caricature d'un auteur qu'il comparait à un perroquet : « The l'arrots are they that repeat another's words, in such a hoarse odd voice, as make make them seem their own ». Ce fut ce chapitre qui souleva tant de protestations et qui attira sur Pope la colère de ses ennemis. Il se défendit en affirmant qu'il ne visait personne en particulier.

Critical Review, p. 6.

The Tower is visited so much by the good people of England as a place made venerable by the frequent mention which has been made of it in history, and famous for having been the scene of many tragical adventures.

Pour et Contre, IV, 267.

Le bon peuple de Londres ne laisse pas de le fréquenter avec plaisir. Aussi n'est-ce-pas le goût qui l'y mène. Mais qui doute de la satisfaction que le peuple doit ressentir à la vue des grilles et des cachots où tant de Seigneurs du plus haut rang ont été resserrez et d'où la plupart ne sont pas sortis que pour aller au supplice. La grandeur est là plus humiliée encore que dans le tombeau.

Critical Review, p. 8.

From hence we may pass to the South Sea House and there we shall have some reason to wonder when the taste of building is so much improved among us, we see no little of it here.

Pour et Contre, IV, 268.

Il seroit à souhaiter que l'Hôtel de la compagnie du Sud eût été bâti avec plus d'élégance et de goût. Jettons les yeux sur nos voisins. Un fermier général à Paris fait plus d'honneur à la France que tous nos Directeurs ensemble n'en font à l'Angleterre. Le crédit d'une nation dépend beaucoup plus de ces apparences que du fond des richesses.

(Lincoln's Inn) p. 26.

The outside of the chapel belonging to this Society, is a very good piece of Gothic architecture, and the painting on the windows has a great many admirers within, in my opinion, indeed, it does not deserve quite so much applause as it has received, because the designs are poor, the faces have have little expression and there is little reason, beside a blind regard to antiquity, to extol them all.

p. 304.

Pour moi je suis fâché de ne pas me trouver capable de cette complaisance pour Lincoln's Inn, non plus que je l'ai été à Paris pour la Sainte-Chapelle, et en Hollande pour l'Église de Tergoss. Je n'ai vu dans ces trois lieux célèbres que des Vierges sans expression, et souvent des attitudes qui m'ont fait rire.

Procédé de journaliste, dira-t-on. Peut-être, mais il décèle aussi une manière très personnelle d'étoffer un sujet. Devant cette évidence, le critique est en droit de se demander si Prévost n'a pas employé la même technique dans la composition de ses romans. A cet égard, le récit des aventures de Dona Maria, qui fit les délices des lecteurs du *Pour et Contre*, est particulièrement significatif.

Le point de départ de cette nouvelle que Prévost présente au public sous la forme d'un petit roman feuilleton, fut un simple fait divers relaté dans la presse quotidienne. Dans le *Daily Courant* du 9 octobre bre 1733, Prévost avait pu lire ce qui suit :

In the night between 22nd and 23rd (September) the son of Prince Justianini was assassinated with a knife in the House of a Shoemaker near the Square Colonna, which caused an extreme affliction in that illustrious family..

Le *Daily Journal* du 10 octobre donnait des détails supplémentaires :

Don Joseph Justianini crossing last Monday the court of the Palace of Reggi, was attacked behind by a Person unknown who stabbed him with a Rapier, so that he died a few minutes after. His corpse was immediately carry'd to the Church of Minerva, to be interred in the Tomb of his Ancestors. The Spouse of the Chevalier St George took upon her to impart this sad News to the Prince and Princess Justianini, who were so struck with it, that both of them are since fallen ill. On Wednesday last the Sbirri seized in the Country a man suspected of having assassinated the young Prince Justianini.

Prévost échafaude là-dessus un récit dont l'intrigue est savamment conduite. Il fait part à ses lecteurs d'une nouvelle qui intrigue les Londoniens. Une jeune et belle Italienne, arrivant de Leghorn, et accompagnée d'une seule vieille femme, vient de débarquer dans le port de Londres. Ni l'une, ni l'autre, ne sait l'anglais ; on les a vues errer aux abords du port, en quête d'un logis. Le domestique d'un jeune noble anglais, qui les a aperçues, raconte l'affaire à son maître qui, sur-le-champ, est pris du désir de faire la connaissance de la belle inconnue. « Il n'y a pas d'arme à feu qui prenne si vite que le cœur d'un jeune seigneur anglais », fait remarquer Prévost. Malgré les instances du jeune Milord, Dona Maria refuse de divulguer son nom et le but de son voyage. Ici se termine la première partie du récit. Prévost promet de faire savoir à ses lecteurs dès qu'il en sera averti lui-même, les raisons qui ont obligé Dona Maria à quitter l'Italie. Pendant plusieurs semaines, le silence se fait sur cette histoire ; puis, brusquement, Prévost annonce que l'Italienne a mystérieusement disparu, et, avec elle, le jeune Milord qui s'intéressait à son sort. Tout fait croire à un enlèvement, mais Prévost n'en sait pas plus long ; il est comme tout le monde, dans l'attente d'autres nouvelles. Dans le numéro suivant, il se hâte d'annoncer que les jeunes gens ont été retrouvés à Rye, petit port de la côte sud de l'Angleterre, au moment où ils allaient faire voile pour l'Italie. Ayant, de cette manière, piqué la curiosité des lecteurs, Prévost peut alors donner libre cours à son imagination, et inventer un véritable roman ; c'est, en apprenant dans les feuilles publiques la mort du Prince Justianini, que la jeune Italienne a pris le parti de s'enfuir, car son sort était intimement lié à celui du Prince : ils étaient fiancés. L'histoire tragique de leurs amours est ensuite racontée dans le *Pour et Contre*. Les fiançailles du Prince et de Dona Maria avaient été gardées secrètes pour ne pas déplaire à la famille Justianini. Dona Maria pour se dérober au ressentiment d'une tante jalouse était venue se cacher à Rome, chez une brave femme, qui avait servi autrefois les parents du Prince. Les jeunes gens avaient pris la résolution de fuir en Angleterre. Pour détourner les soupçons, Dona Maria était partie la première. Ils avaient convenu que la jeune fille vivrait secrètement à Londres, en attendant l'arrivée du Prince.

Ici se termine un chapitre de l'histoire de Dona Maria ; la suite ne

devait paraître que beaucoup plus tard, quand Prévost, cédant aux instances des lecteurs, reprendra son récit, pour raconter les circonstances de la mort funeste du Prince Justianini. Le seul fait authentique de cette histoire est l'annonce de la mort du Prince dans les journaux publics, le reste n'est que fiction[1].

Dans la recherche des sources d'inspiration de Prévost, il ne faut pas négliger l'apport fourni par les histoires criminelles racontées avec un réalisme cru, dans les journaux anglais, à une époque où le vice, le crime, et la brutalité s'étalaient en plein jour dans la capitale londonienne. Un goût grossier portait le peuple et les grands à se porter en foule sur le chemin de Tyburn les jours d'exécution capitale. Des publications comme la *Chronique de Newgate*, le *Registre des Malfaiteurs*, véritables annales du crime, connaissaient un succès retentissant. Vers 1730, les biographies de criminels et d'aventuriers, fictives ou réelles, faisaient les délices du peuple anglais indifférent aux formes d'art supérieures. Comment expliquer autrement l'engouement populaire pour Jonathan Wild ? Rappelons aussi que Defoe fut pendant un temps l'associé d'Applebee, l'éditeur de vies criminelles, et qu'il lui doit l'inspiration de ses vies d'aventuriers. L'*Opéra des Gueux*, dont le héros est un voleur des grands chemins, et le lieu, une prison, fut un des plus grands triomphes du siècle. Lillo exploita ce goût populaire dans son *Marchand de Londres*. Fielding, familier des cours de justice, décrivit les bas-fonds londoniens dans son inimitable *Tom Jones*. Cet aspect de la vie anglaise, et la place importante qu'il tenait dans la littérature, ne pouvaient passer inaperçus de Prévost toujours attiré vers le romanesque tragique. C'est ainsi que l'histoire d'un crime qui fit beaucoup de bruit, dans les premiers mois de 1733, lui suggéra le sujet d'un article intitulé *Evénement extraordinaire*, pour la première feuille de son périodique. D'un fait brutal et sordide, Prévost tira une anecdote romanesque. L'héroïne du crime était une Irlandaise condamnée à mort pour avoir assassiné avec l'aide de complices trois femmes qui vivaient dans l'enceinte du Inner Temple. Les péripéties de son procès avaient incité la population londonienne à se masser sur le parcours du convoi macabre, le jour de l'exécution. Prévost raconte l'agitation qui précéda les derniers moments de la criminelle. Hogarth était venu en personne, dans la prison, faire son portrait la veille de sa mort. « C'était », dit Prévost, « une grande et belle fille, bien faite, mais d'une physionomie un peu mâle ». Il la décrit allant à son exécution, maîtresse d'elle-même, debout à côté de son cercueil. A l'instant suprême, elle embrassa le bourreau ; mais elle refusa d'accorder la même faveur à un inconnu, vêtu de noir, qui suivait le convoi. « Qui est cet homme ? » se demande Prévost. Est-ce son amant ou son père ? « Que ce fut son père ou son amant on regardera sans doute cette action

1. Une suite apocryphe parut en décembre 1733, alors que Prévost, accusé d'avoir fabriqué une fausse lettre de change, s'était vu obligé d'abandonner son journal. Cette suite fut démentie par Prévost quand il reprit la direction du *Pour et Contre*.

comme un des plus rares effets de l'amour. » Prévost trouve plus touchant d'imaginer que c'est le père de la condamnée qui est venu assister aux derniers moments de cette fille dénaturée, et cet incident lui remet en mémoire ces vers du *Pastor fido* de Guarini :

« Che piangero di ta prima, mia filia
La vita, o l'honestate
Piangero l'honestate... »

Pour banale que puisse paraître cette histoire, elle prend, sous la plume de Prévost, un ton sentimental qui transforme entièrement le compte-rendu sec des journeux. Son périodique contient d'autres histoires de ce genre qui offrent des images du vice et de la dépravation. Il est permis ici de faire un rapprochement avec *Manon Lescaut* ; car, bien que les circonstances du roman appartiennent à la vie parisienne de l'époque, il fut très probablement inspiré par une tradition littéraire qu'il découvrit en Angleterre, qui remontait à l'époque élizabéthaine, et qui faisait du vice et du crime le sujet du drame et du roman. Il se peut que l'histoire de Manon Lescaut lui ait été suggérée par cette tradition réaliste anglaise, qu'il transposa dans le Paris galant de la Régence, et enrichit d'expériences personnelles.

Les sources anglaises de l'Abbé Prévost sont nombreuses. Jamais auteur du dix-huitième siècle ne fut plus porté par ses goûts personnels vers la littérature et l'histoire anglaises. C'est la vie en exil qui lui donna l'occasion d'ouvrir les yeux sur un monde nouveau, Il y puisa à pleines mains, il transposa, rassembla, enjoliva ses impressions et ses lectures. En réalité, il ne tire guère ses sujets de son propre fond. A partir de 1731, ce sont toujours des sources anglaises qui lui fournissent ses sujets : *L'Histoire de Cleveland* doit beaucoup à l'Histoire anglaise, *Les Aventures de Robert Lade* sont inspirées en grande partie d'écrits de Daniel Defoe, *le Doyen de Killerine*, le plus romanesque des romans prévostiens, se situe en Irlande, *Les Campagnes philosophiques ou Mémoires de M. de Montcal* sont aussi de l'Histoire anglaise [1].

A mesure que les années avancent, la source d'inspiration tarit, Prévost se contente d'assumer le rôle de traducteur ; il s'efface devant le plus grand romancier anglais de son temps, Samuel Richardson. Désormais, il oriente le roman français vers une voie qui n'est plus celle où il s'était distingué avec *les Mémoires et Aventures d'un Homme de qualité*. C'est le journaliste à l'affût des faits nouveaux, des histoires sensationnelles, prêt à défigurer les textes empruntés, pour leur donner un tour plus dramatique, plus saisissant, qui a fini par tuer en lui l'âme du romancier.

M. R. de Labriolle-Rutherford.

1. Ces sources anglaises ont été étudiées par Mlle C.-E. Engel, dans son livre *Figures et aventures du XVIIIe s.* Voyages et découvertes de l'abbé Prévost. Préface de Paul Hazard. Paris, Ed. « Je sers », 1939.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Américo Castro. **Le Sultan Saladin et les Littératures romanes.** [Extrait de *Diogène*, nº 8, Novembre 1954, pp. 18-47.]

Cette trentaine de pages sera une révélation pour les comparatistes de langue française qui lisent difficilement l'espagnol et ne se sont pas lancés dans la lecture du grand livre d'Américo Castro, *España en su historia (Cristianos, moros y judios)*, (Buenos Aires, 1948), ou de sa récente refonte (*La realidad histórica de España*, Mexico, 1954), qui a déjà sa version anglaise (*The Structure of Spanish History*, Princeton Univ. Press, 1954).

L'entreprise d'Américo Castro est la négation d'un certain comparatisme facile qui traite la propagation des influences à travers l'espace et le temps comme un phénomène normal, conforme à l'universalité de l'esprit humain, et qui s'intéresse beaucoup plus aux idées, aux thèmes universalisables qu'à la façon dont ils ont été accueillis ou repoussés. *La realidad histórica de España* nous enferme à première vue dans une tradition nationale façonnée par les siècles médiévaux de l'Espagne. Mais seul pouvait écrire ce livre un Espagnol de culture cosmopolite qui, déraciné et analysant l'héritage culturel de l'Espagne comme réalité vivante, connue de lui par le dedans, se livre à d'incessantes comparaisons (formulées ou tacites) pour définir l'Espagne historique en montrant ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas.

La présente étude compare délibérément les trois principales littératures romanes quant à la figure qu'elles ont donné à Saladin, le fameux Soudan d'Égypte qui, vers la fin du XIIe siècle, mit fin au royaume chrétien de Jérusalem. Les contes français, italiens et espagnols dont il s'agit ont été depuis longtemps rassemblés par Gaston Paris dans *La légende de Saladin* (*Journal des Savants*, Mai-Août 1893). A eux tous, ils dessinent un personnage chevaleresque, suggérant que l'Islam peut valoir le christianisme comme école de perfection. Au XIIIe et au XIVe siècles, temps où la légende s'élabore, « chacune de ces forces se trouvait contenue dans l'horizon vital de l'autre ». Mais la relation à l'Islam n'est pas sentie, vécue de même par Italiens, Français et Espagnols.

L'élaboration italienne, boccacienne, qui rattache à Saladin la para-

bole déiste des trois anneaux, fait du héros un personnage aussi subtil que noble. La France connaît une fable des anneaux semblables, mais sans le sens ambigu qu'elle a en Italie, et Saladin, qui n'y est pas intéressé, devient un personnage virtuellement chrétien, en même temps qu'un héros de triomphes amoureux.

La grave Castille n'ignore pas le problème du jugement de Dieu sur les religions qui le servent, et la Chronique d'Alphonse XI admet que Dieu ait pu châtier les chrétiens en permettant aux musulmans de leur infliger une défaite. Mais le grand Saladin, chez Don Juan Manuel, devient une conscience morale, le héros de victoires remportées sur lui-même en s'inclinant devant des supériorités qu'il reconnaît noblement.

Il faut lire ces analyses. Nous nous en voudrions de schématiser plus que ne le fait Américo Castro les raisons d'être de ces divers cycles nationaux de Saladin. Sans nier la part de l'art imprévisible (individuel) qui donne sa forme définitive à une œuvre, notre auteur enseigne que l'œuvre littéraire de haute qualité est indissolublement liée à la fois à une certaine situation historique générale et à une certaine expérience humaine fille de l'histoire, caractéristique d'un peuple autant que sa langue. Castro aspire ainsi à définir quelque chose de plus réel que le fuyant *Volksgeist*, cette vague constante raciale ou cette vague conscience collective. Pour qui suit le progrès de sa pensée depuis six ou sept ans, il est émouvant de le voir renouveler son vocabulaire pour dépasser la *vivencia* déjà banalisée en espagnol comme décalque de l'*Erlebnis* de Dilthey. Employant *vividura* pour évoquer une modalité définie d'expérience vécue, il a appelé « demeures vitales », *moradas vitales*, ces formes hospitalières de pensée et de sentiment que l'homme hérite et qu'il habite comme sa langue maternelle. Récemment, dans une conversation particulière, je le voyais tenté de comparer cet héritage commun, où l'individu trouve à la fois limite et appui, à la « personnalité de base » de la sociologie de Kardiner. Comment ne pas tâtonner sur un terrain dont l'exploration commence à peine ? Et si Castro répète inlassablement que les œuvres de l'esprit ne sont pas des choses, mais des formes, comment voudrait-il « chosifier » ces formes de formes que sont les « demeures vitales » d'un peuple et de sa littérature ? Il nous montre ici que les contes de Saladin se diversifient en Italie, en France et en Espagne, parce qu'ils expriment Italie, France et Espagne plus qu'ils n'expriment Saladin. Mais on le sent très soucieux de ne pas choquer son lecteur français par des formules trop simplistes, trop arrêtées, de la « France » indéfinissable à laquelle il se réfère.

Sera-ce la loi d'un comparatisme nouveau ? Ne plus prendre un thème comme une pierre qui roule ou comme un bien commun de l'humanité, mais comme un appel lancé ou un prétexte fourni à des groupes humains différents entre eux et qui y réagissent diversement selon leur situation et leur héritage propres. Aucun peuple ne connaît son propre héritage sans connaître celui des peuples que l'histoire a mis

en contact et en conflit avec lui. Si bien que le comparatiste n'atteindrait la réalité littéraire qu'en approfondissant l'étude de structures historiques qui se définissent les unes par rapport aux autres, et où chaque fait nouveau, invention personnelle ou thème importé, prend son sens.

M. Bataillon.

Locke's Travels in France (1675-1679). As related in his Journals and other Papers. Edited with an Introduction and Notes by John Lough. Cambridge University Press, 1953. In-8, LXVI-307 p.

Locke's readings during his stay in France (1675-1679), by John Lough ; *The Library*, déc. 1953.

On connaît les traits essentiels de la philosophie de Locke et sa prodigieuse fortune en Angleterre et en Europe au XVIIIe siècle. Mais la genèse de sa pensée demeure mystérieuse. Nous ignorons encore le contenu de nombreux manuscrits rédigés par lui durant le séjour capital qu'il fit en France de 1675 à 1679. Les documents de la collection Lovelace, déposés à la Bodléienne, ont été partiellement utilisés par lord King en 1829, dans sa *Vie de Locke*. Il ne cite le *Journal de Voyage* que par fragments, dans un texte souvent fautif ou arbitrairement abrégé. En 1936, R. I. Aaron et Jocelyn Gibb publièrent à leur tour, in extenso, des notes philosophiques prises par Locke dans notre pays. Leur rédaction se place entre la première ébauche complète de l'*Essai sur l'entendement humain*, datée de 1671, et un texte beaucoup plus étendu, peut-être composé vers 1678-79, mais qui nous reste inconnu. Nous avons ainsi appris que la pensée du philosophe s'affirme contre le système cartésien, par une lente maturation, comparable à celle qui, un demi siècle plus tard, conduisit Montesquieu à donner l'*Esprit des Lois*. Nous ne pouvions encore juger, pourtant, de l'ensemble des expériences personnelles qui contribuèrent de façon décisive à la formation de la personnalité de Locke durant son séjour en France. Pour la première fois, un ouvrage admirablement imprimé, pourvu d'une substantielle introduction, de notes abondantes et précises, nous fournit un texte du *Journal de Voyage* de Locke tel que celui-ci l'a rédigé, sans aucun souci de publication future, puisque l'emploi partiel de la sténographie devait assurer le secret à son auteur.

L'utilité de ce travail serait incomparable, s'il avait été possible d'assurer, sous quelque forme que ce soit, la publication intégrale des papiers de la Collection Lovelace se rapportant au séjour en France. Leur volume et leur caractère trop mêlé interdirent à John Lough d'y songer. Nous examinerons plus loin l'article qu'il a publié dans *The Library* de décembre 1953, sous le titre *Locke's readings during his stay in France*. L'intérêt de ce document justifiait, selon nous, sa publication dans un appendice qui aurait constitué un des attraits essentiels

du Journal, et c'est pourquoi nous le joignons à ce compte rendu. On nous promet aussi la publication ultérieure, par le Dr Van Leyden, de certains passages philosophiques sur la foi et la raison, la tolérance religieuse et l'idolâtrie. Ils peuvent apporter des lumières essentielles. Les pages XXII et XXIII de l'Introduction du *Journal* aiguisent notre curiosité insatisfaite, si elles renseignent utilement le chercheur éventuel sur la nature des documents non publiés. Quelles pensées, par exemple, furent rassemblées par Locke en 1679 sous le titre *Atlantis*, qui montre son intérêt pour les utopies politiques alors à la mode ? Ses multiples remarques sur l'Ancien et le Nouveau Testament permettraient aussi de suivre l'évolution de ses opinions religieuses à une époque ou la critique philologique de la Bible faisait en France des progrès considérables avec Richard Simon. Et l'on serait curieux de connaître la nature des notes médicales prises à Montpellier, où l'enseignement de la médecine s'est souvent distingué par son originalité. L'*Essai sur l'entendement humain* leur doit-il quelque chose ?

Le texte qui nous est présenté n'en apporte pas moins une contribution essentielle à notre connaissance de Locke, comme à celle de la France du XVIIe siècle, à l'époque même où Louis XIV semblait au faîte de sa puissance. Notre philosophe se comporte tout d'abord en voyageur anglais typique, de modeste fortune. Il venait en France, pour sa santé. Mais il désire « bien employer (son) voyage à connaître les provinces où (il sera) passé et ne pas négliger ce qu'elles ont de curieux et de rare » (Note, p. 222), selon les préceptes mêmes du chancelier Bacon. Bien qu'il manifeste parfois un sentiment assez vif des beautés naturelles du pays, particulièrement à son arrivée dans le midi, si accueillant sous le soleil en décembre 1675, Locke ne laisse pas de leur préférer la visite des villes, des belles maisons et beaux hôtels, dont il dresse parfois des listes, en particulier lorsqu'il est devenu le précepteur de Caleb Banks, fils d'un riche marchand londonien (1677-78). Il apprécie surtout le confort, les curiosités architecturales et autres raretés. Ainsi le château d'Amboise lui paraît remarquable par les dimensions extraordinaires du bois de cerf qu'on a suspendu dans la chapelle, et par la tour ronde qui permet à une voiture de monter jusqu'à la terrasse, grâce à un chemin en spirale. Il admire les pièces d'eau de Versailles, s'attarde à nous en expliquer le fonctionnement, et il est allé voir à Saint-Cloud la dernière merveille du genre : le jet d'eau qui s'élève à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix pieds. En voyageur avisé, il note les bonnes et mauvaises auberges, les distances parcourues, les moyens de locomotion employés et les prix payés pour chacun d'eux, détails indispensables à qui veut profiter de l'expérience acquise et renseigner à l'occasion ceux qui seraient tentés de l'imiter.

Il n'est pourtant point, on s'en doute, un simple curieux. Il a vécu près de quatre ans dans notre pays, faisant des séjours prolongés à Montpellier et à Paris. Et ses observations offrent deux aspects particuliers assez tranchés. Il explore d'abord le Midi aux environs de Mont-

pellier, de part et d'autre du Rhône, apprécie l'état des villes, leur richesse, leurs ressources, et s'intéresse en général, avec un remarquable souci de précision, aux cultures du pays, aux industries artisanales, à toutes les préparations de liqueurs, de conserves, d'huile, de savon, etc... comme à l'élevage des vers à soie et aux manufactures, ou encore à la construction du Canal du Midi, qu'il empruntera partiellement pour revenir à Bordeaux. On sent en lui un membre de la *Société Royale pour l'Avancement des Sciences*. Le futur économiste et théoricien de la politique s'initie d'autre part aux problèmes des gouvernements provinciaux. Avec une attention spéciale, il étudie le déclin progressif des assemblées provinciales — les *États* du Languedoc en particulier, — l'emprise croissante de nouveaux lieutenants généraux, placés à côté des gouverneurs de province, et surtout de l'intendant royal qui les tient sous sa surveillance, car il adresse directement ses rapports au Roi. Il souligne également les inégalités dans la perception des impôts : taille réelle dans le Midi, taille personnelle beaucoup plus arbitraire dans le Nord, où les paysans envoient leurs fils à la ville franche dès qu'ils le peuvent pour les libérer de cette charge, ce qui explique la désertion progressive des campagnes. Il revient aussi fréquemment sur les inégalités de la gabelle, dont la lourdeur oblige parfois les gabelous à une inquisition excessive, toute infraction pouvant valoir au contrevenant la peine des galères. Il conduit en somme sur la France une vaste enquête, comparable à celle que Montesquieu fera bientôt, avec plus d'esprit de système, à travers l'Autriche, les États italiens, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre. Et il ne se lasse point de tenter des estimations de revenus : ceux des évêques, archevêques ou vice-légats ; ceux des gouverneurs de province et de leurs maîtresses ; ceux des provinces elles-mêmes et parfois de la France entière. Il veut partout des précisions, les évaluations les plus sûres, aussi bien sur les ports que sur les bateaux et les forces armées. Et l'on peut retrouver, par exemple. dans son Journal, jusqu'aux fluctuations du prix des changes et de l'or durant son séjour, ainsi que le coût des denrées essentielles à la vie à de certaines dates dans telle ou telle province. Les célèbres *Voyages en France* d'A. Young, au siècle suivant, ne donneront pas sur ces points d'informations plus complètes.

Locke diffère cependant radicalement de Montesquieu. Trouvant en Angleterre une liberté politique et religieuse que la Constitution semblait garantir à chacun, celui-ci dira son admiration vingt ans plus tard dans l'*Esprit des Lois*. Locke voit, au contraire, sa maturation intellectuelle s'opérer essentiellement *contre* le milieu où il vit. Car il a partie liée dès l'origine avec les opposants à cet absolutisme royal dont il montre la grandeur et l'éclat, mais aussi et surtout les faiblesses. Criantes inégalités et flagrant arbitraire dans la répartition et le recouvrement des taxes, point traditionnellement des plus sensibles pour un Anglais ayant connu dès son enfance les luttes de ses compatriotes contre les tentatives de Charles Ier. Appauvrissement consécutif d'une partie du

pays, à côté d'insolentes fortunes dues uniquement aux privilèges établis ou à la faveur royale. Et surtout lente, mais impitoyable aggravation de la situation des protestants, que l'on sentait déjà condamnés sans retour.

L'article paru dans *The Library* est particulièrement révélateur de cet état d'esprit. C'est en France que le philosophe anglais se nourrit, par exemple, de la lecture de multiples voyages en Orient : ceux de son ami Bernier surtout, disciple et vulgarisateur de Gassendi. A l'étude de Gassendi, Locke ajoute celle de Charron et de Cardan, qui le rattache définitivement à la grande tradition libertine du XVIIe siècle. S'il obtient de ses bons amis français une bibliographie des ouvrages relatifs à Descartes, comme nous le savons par le livre de R. I. Aaron, nous comprenons qu'il les étudiera pour mieux critiquer la doctrine du maître, dont il a peut-être senti, à travers les ouvrages de Hobbes, tout le parti qu'on pouvait tirer en faveur de l'absolutisme royal. Parmi tant d'autres ouvrages plus ou moins anodins (livres de cuisine français ; livres sur le commerce ou l'agriculture : *la Maison rustique* ; livres sur l'étude des langues : la *Janua linguarum* de Comenius ; suite de numéros du *Journal des savants*), il s'attachera aussi aux écrits des Jansénistes. Les *Essais de morale* de Nicole, l'*Art de penser* d'Arnauld, sont presque aussi souvent cités que la *Recherche de la Vérité* du P. Malebranche. Les *Lettres provinciales* figurent en bonne place et le titre des *Pensées* de Pascal ne revient pas moins de trois fois dans les divers paquets de livres expédiés par le philosophe, de France en Angleterre.

On aimerait découvrir à quelle date précise il prit connaissance du dernier d'entre eux. Les *Pensées* parurent en 1670, l'année même où cinq ou six amis, réunis chez Locke, discutèrent un jour de moralité et de religion, nous dit Tyrrell, jusqu'à ce que, continue Locke, « it came into my thoughts that we took a wrong course ; and that before we set ourselves upon enquiries of that nature it was necessary to examine our own abilities, and see what objects our understandings were or were not fitted to deal with ». Si cette discussion ne fut pas provoquée par la lecture des *Pensées*, nous voyons en tout cas que l'édition de Port-Royal est venue opportunément renforcer l'effort personnel de Locke et l'aider à combattre la philosophie dogmatique de Descartes.

Tels sont les grands problèmes soulevés par cette belle publication. Nous attendons maintenant de John Lough et du Dr Van Leyden qu'ils poursuivent leur travail de vulgarisation dans toute la mesure du possible. Ils combleront ainsi une regrettable lacune dans l'histoire des idées du monde occidental[1].

Henri Roddier.

---

1. Nous venons de prendre connaissance du nouveau livre de Gabriel Bonno sur *Les relations intellectuelles de Locke avec la France*. Il confirme entre autres l'importance des *Pensées* de Pascal et des écrits d'Arnauld et de Nicole dans la genèse de l'*Essai sur l'entendement humain*.

Jean Sarrailh. **L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIIIe siècle.** Paris, Klincksieck, 1954. Grand in-8°, VI-779 pp.

Ce grand livre sur l'Espagne des « lumières », de l'Aufklärung, comme disent nos voisins d'outre-Rhin, n'est pas un livre d'histoire littéraire. Il traite d'un mouvement d'idées avec un sens très vif de la réalité sociale et économique. J'ai dit ailleurs (*L'Education Nationale*, 7 octobre 1954) son intérêt profond pour une époque telle que la nôtre, où la réforme de l'éducation et de la culture est à l'ordre du jour ; j'ai montré quelles perspectives il ouvre à quiconque s'intéresse au destin historique de la culture espagnole. Jamais encore on n'avait dégagé aussi lumineusement les idées cardinales et les espérances des réformateurs de cette culture en un temps où le « despotisme éclairé » se flattait d'agir à la fois sur les esprits et sur les bases matérielles de la vie, rénovant éducation et technique. Louons de nouveau un art historique habile à céder la parole aux hommes mêmes dont il s'agit. Les citations ne sont pas choisies ou ordonnées pour illustrer une thèse. Elles dégagent la logique de la pensée de ces hommes et la conscience qu'ils en avaient. Tant de textes divers et convergents semblent n'avoir été abstraits de leur contexte particulier que pour se relier à un contexte commun. D'où une objectivité de qualité rare, que seule rend possible une longue familiarité avec l'objet. Et, du même coup, la promesse du titre est tenue : c'est l'Espagne même de ce temps qui revit devant nous, l'Espagne concrète que voulaient transformer les porteurs de lumières.

Ce gros et riche volume, avec sa copieuse bibliographie et son index, sera un indispensable instrument de travail. On dira, on a déjà dit, qu'il est une somme. On aura raison si l'on entend somme de recherches prolongées sur un sujet bien défini, embrassé dans toute son ampleur. Mais qu'on n'y cherche pas un tableau complet de la vie intellectuelle de l'Espagne dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Deux observations donneront une idée de ce que l'auteur néglige et de ce qu'il retient.

L'excellente étude de Fernando Lázaro Carreter sur *Las ideas lingüísticas en España durante el siglo XVIII* (Madrid 1949) s'intéresse aux spéculations théoriques sur le langage dans l'Espagne d'alors, aussi bien qu'aux problèmes pratiques posés par le conflit de la langue vulgaire et du latin dans l'éducation, par l'épuration de la langue et du goût littéraire à l'époque « néoclassique ». C'est dans ce livre et non dans celui de Sarrailh qu'on pourra s'instruire sur l'œuvre linguistique d'Hervas y Panduro, un peu trop méprisée par Unamuno dans son irritation contre les panégyristes de la *Ciencia española*. La perspective d'une telle étude est tout naturellement intellectuelle, livresque et littéraire. Sarrailh, lui, retient surtout en ce domaine la défense et illustration du castillan par Jovellanos et ses amis : aspect d'un vaste effort de sécularisation de la culture en général, de modernisation, de réforme de toute la vie espagnole.

C'est l'Espagne même, disions-nous, qui vit dans les textes cités par Sarrailh ; par exemple dans ses nombreux extraits des *Diarios* de Jovellanos, aussi évocateurs des provinces espagnoles du Nord vers 1792 que les *Travels in France* d'Arthur Young le sont de la France provinciale du même temps. Sarrailh ne sépare pas Jovellanos d'autres voyageurs, les Villanueva, les Sarmiento, les Flórez ou les Burriel : « Comme ils ont parcouru les campagnes, ils explorent les archives ». (p. 393). Mais l'auteur de l'*Espagne éclairée* laisse délibérément en marge de son étude l'Espagne érudite du XVIIIe s., dont l'œuvre a été inventoriée récemment par Ricardo del Arco y Garay. Ou, s'il nous en parle, c'est pour nous montrer (p. 394) Jovellanos attiré par les anciens *fueros* municipaux : car ce patriote, comme Cadalso, se flatte de renouer avec de vieilles traditions espagnoles en même temps qu'il rénoverait l'Espagne pour la mettre, comme dirait Ortega y Gasset, « a la altura de los tiempos ».

Notre auteur cite à ce propos la formule d'Américo Castro sur le « ritmo regresivo de la historia hispana ». Nul doute que le mouvement étudié ici n'ait été une émouvante tentative de quelques-uns pour moderniser et européiser l'Espagne dans démolir ses « moradas vitales » [1], en les restaurant plutôt. Leurs liens avec la France de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau, de l'Encyclopédie, sont aussi évidents que leur volonté de rester dans l'orthodoxie chrétienne et monarchique : mouvement espagnolissime, surtout, par un souci obsédant de l'Espagne, qui contraste avec l'universalisme de son idéal rationnel. Car les Encyclopédistes de France prétendaient écrire, eux, pour le monde entier. En matière d'histoire, ils touchaient à tout et à tous, non sans légèreté. S'ils décrivaient avec précision — grande nouveauté de leur entreprise — les techniques des divers métiers, c'était comme un bilan des acquisitions de l'espèce humaine en général, dans son effort vers le mieux-être. De même, le physiocratisme aspirait à créer une doctrine de l'origine des richesses applicable partout où la terre nourrit des hommes. Mais Jovellanos et ses amis, quand ils recherchent la meilleure façon d'interesser le peuple à son propre destin, quand ils luttent pour substituer le rouet à l'archaïque technique de la quenouille et du fuseau, quand ils étudient les richesses minières, les industries nouvelles qu'on pourrait créer, quand ils se préoccupent d'un meilleur équilibre entre labourage et pâturage, quand leur hardiesse va jusqu'à imaginer une réforme agraire d'esprit individualiste, ils peuvent, certes, trouver des inspirations au dehors, mais c'est toujours à l'Espagne qu'ils pensent, c'est toujours du sol, des ressources, des possibilités, des routines de l'Espagne qu'il s'agit, c'est aux *fueros* qu'ils s'accrochent, ce sont les privilèges de l'antique Mesta des éleveurs qu'ils discutent, c'est vers les biens de main-morte de la toute-puissante Église d'Espagne qu'ils jettent des regards à la fois hardis et prudents. L'Espagne pensante

1. Cf. p. 272, ci-dessus.

d'avant-garde est alors comme elle le sera vers 1898 une Espagne qui se prend elle-même comme problème sans se renier. Encore aujourd'hui le souci de l'universel et l'intérêt pour l'étranger sont des attitudes plus rares en Espagne (dans le domaine des sciences humaines) que l'étude des choses du pays. Frappant exemple de la permanence de ce qu'Américo Castro appelle « la realidad histórica de España » telle que l'ont façonnée les siècles médiévaux.

L'Espagne éclairée de Jean Sarrailh offre encore un autre sujet de méditation pour les comparatistes, qui s'intéressent, non moins qu'à la diversité des cultures qui se sont exprimées dans les littératures originales, aux renouvellements massifs de la chose littéraire à certaines époques. Jusque dans son fervent espagnolisme, l'œuvre d'un Jovellanos met en évidence le même phénomène moderne qu'illustre celle d'un Voltaire, avec qui il a peu d'affinités : ces polygraphes sont engagés dans une action pour changer le monde où ils vivent. Leur littérature vaut plus par son côté utilitaire — propagande ou polémique — que par sa fidélité aux genres littéraires consacrés. L'*Informe en el expediente sobre la ley agraria* compte plus que *Pelayo*, et on serait tenté de dire que la prose du premier vaut mieux, comme prose, que les vers du second, comme poésie. Si *El delincuente honrado*, drame en prose, porte plus que la tragédie historique en vers, c'est que son combat est plus actuel, tendant à faire prévaloir contre le duel les idées de Beccaria. Non que l'œuvre poétique d'un Jovellanos et d'un Meléndez Valdés manque totalement de flamme. Elle échappe à la médiocrité et à l'académisme dans la mesure où elle est vivifiée par la même sensibilité authentique qui anime leur passion humanitaire ou leur patriotisme progressiste. Et en fin de compte, la plus vraie poésie de Jovellanos, n'est-elle pas dans les notations de paysages des *Diarios* qu'Angel del Rio réédite avec une excellente étude (t. I, Oviedo, 1953) ?

Horace parlait déjà d'allier l'*utile* à l'agréable. Mais cette utilité classique se confondait avec les leçons de la morale, avec l'art de bien vivre selon les normes traditionnelles. L'utilité nouvelle que sert l'écrivain — avec quelle ferveur nos réformateurs luttent pour substituer les « sciences utiles » (les sciences d'observation et d'expérimentation) à la routine scolastique ! — c'est tout ce qui tend au mieux-être matériel de l'homme, à sa félicité terrestre. Le *Mondain* de Voltaire avait soulevé allègrement ce scandale : « Le Paradis terrestre est où je suis ». L'esprit nouveau a eu comme foyers en Espagne les « Sociétés économiques d'Amis du Pays ». Sarrailh a examiné avec une attention spéciale les multiples intérêts de la Société basque, modèle de toutes les autres, qui naquit à Azcoitia, autour du Comte de Peñaflorida (1464-65). Dans les *Extraits des Assemblées générales* publiés à partir de 1772, on voit, en 1776, surgir l'apologie du luxe et de ses bienfaits sociaux. Comment l'orthodoxie pourrait-elle s'en alarmer ? Un moine augustin, professeur de théologie à Salamanque, ne craint pas d'intervenir dans le débat pour distinguer le luxe, problème économique et politique lié au pro-

grès des sociétés, et le luxe entendu comme « l'usage voluptueux et ruineux des biens », que la religion proscrit (p. 238). *Le Mondain*, ou son esprit, était passé par là.

Les historiens de la circulation internationale des idées au XVIIIe siécle trouveront leur pâture dans deux substantiels chapitres consacrés à la connaissance de l'étranger : « L'étranger en Espagne », pp. 287-336, et « L'Espagnol à l'étranger », pp. 337-372. Le premier nous offre, d'après l'*Index* inquisitorial de 1789 (p. 2933), la liste chronologique des prohibitions atteignant Montesquieu, l'Encyclopédie, Voltaire, La Mettrie, Marmontel, Condillac et d'autres. Il apporte une documentation inédite, tirée des Archives de l'Inquisition. J. Sarrailh avait déjà puisé à cette source, pour l'« Association Internationale des Études Françaises », une intéressante *Note sur l'Encyclopédie en Espagne* (*Cahiers de l'A. I. E. F.*, mai 1952). L'Inquisition s'occupa même des *Contes moraux* de Marmontel. Elle découvrit un grand ennemi de la foi en Condillac. Elle s'opposa à la diffusion du livre consacré par Necker, un protestant, il est vrai, à l'*Importance des opinions religieuses*, saisit le « pestilentiel » *Tocsin des prêtres* de l'Abbé Bouvet. Quelle est la portée de ces escarmouches ? Notre auteur nous avertit qu'il n'a pas épuisé les données que les papiers d'Inquisition recèlent sur le sujet. Et il signale que l'Inquisition, sous le despotisme éclairé, n'était pas très bien en cour. Peut-être faudrait-il dire aussi qu'elle dut être pendant longtemps peu en éveil et peu efficace contre l'influence des philosophes français. Un examen rapide du catalogue de *Papeles de Inquisición* de A. Paz y Mélia (2e éd., Madrid, 1947) donne à penser qu'elle sévit beaucoup plus contre leurs livres à partir de 1815, alors que, restaurée par Ferdinand VII, elle découvrait dans cette littérature l'aliment favori des « francmasones », nouveau gibier de Saint-Office, et que la contre-révolution européenne lui en clamait le danger. L'Inquisition, au XVIIIe s., était sclérosée, routinière, comme tant d'autres institutions. Elle continuait à sévir par habitude contre les livres de dévotion suspects d'illuminisme. Elle prit des mesures contre des brochures d'un anticléricalisme égrillard. Les livres de nos philosophes, qui circulaient en français, manquaient de dénonciateurs. Qui sait même s'il n'y eut pas des inquisiteurs vaguement voltairiens comme il y avait au XVIe s. des inquisiteurs érasmistes ? Quand on voit (Paz y Mélia, *Papeles*, n° 1306) la « qualification » inquisitoriale de *Zadig* rester en suspens (1778) « parce qu'on ne trouvait le livre ni dans les archives de l'Inquisition ni dans trois librairies où on l'avait cherché », on se demande quel fonctionnaire du Saint-Office avait soustrait pour s'en délecter l'exemplaire qui avait servi de base à la dénonciation.

Parmi les hommes qui ont établi de vivants contacts entre l'étranger et l'Espagne, Sarrailh met en bonne place Aranda, Olavide, le Marquis de Miranda, correspondants de Voltaire, Altuna, dont Rousseau a parlé en termes inoubliables, le Duc d'Albe, qui connut également Rousseau, la Duchesse d'Osuna, Comtesse de Benavente (celle qui

posa devant Goya) : la Correspondance de cette dame avec Pougens fut retrouvée par Sarrailh lui-même (voir son article, dans la *R. L. C.* de 1923, sur *Un intermédiaire : Pougens et l'Espagne* ; réimprimé dans ses *Enquêtes romantiques : France-Espagne*, Paris, 1933), Alexander Jardine, le consul d'Angleterre à la Corogne, fut un précieux ami pour Jovellanos, à qui il ouvrit des horizons ; mais aussi, par son intrépidité révolutionnaire, une pierre de touche de ce que le monarchisme et le catholicisme de Jovellanos ne pouvaient accepter.

Quant aux voyageurs espagnols à l'étranger, dont l'idéal fut bien formulé par Clavijo y Fajardo, Sarrailh nous fait d'excellents croquis du libraire Sancha et de ses fils, de l'industriel valencien Joaquin Manuel Fos, du polygraphe canarien José de Viera y Clavijo qui accompagna dans ses voyages, comme précepteur, le fils du Marquis de Santa Cruz. Il nous montre les fils du Comte de Peñaflorida faisant leur tour d'Europe avec le médiocre abbé Cluvier. Il rappelle les bourses de voyage données par les souverains et par les *Sociedades económicas*. Il signale, avec l'attraction de Paris, celle de l'École royale militaire de Sorèze. Et, bien entendu, le rôle de diplomates comme le comte d'Aranda à Paris, comme José Nicolás de Azara à Rome. La correspondance de ce dernier avec son ministre et ami D. Manuel de Roda y Arrieta est heureusement mise à contribution : c'est, à coup sûr, la plus libre et la plus spirituelle expression du voltairianisme que certains espagnols cultivèrent alors, à l'étranger surtout, ou quand ils se sentaient bien à l'abri de ce qu'Unamuno a appelé l' « Inquisition immanente » de la société espagnole.

Nous sommes ramenés à la question capitale des rapports de l'Espagne des lumières avec la religion qui est devenue consubstantielle à l'Espagne historique. Une des grandes nouveautés de notre livre réside en ses deux derniers chapitres, consacrés à « la pensée religieuse » (I. Le procès de l'Église, II. Vers de nouvelles exigences). Si l'Église, les prêtres et les moines n'ont pas été ménagés par les réformateurs du XVIIIe siècle, Sarrailh pense qu'il n'y a pas eu parmi ceux-ci d'athées à proprement parler, « à la manière d'un d'Holbach, d'un Diderot ou d'un La Mettrie », mais plutôt des libertins ou des impies. Un José Nicolás de Azara, un Aranda peut-être, nous obligent à nous demander pourtant s'il n'y a pas eu parmi eux des déistes à la manière de Voltaire, qui ne restaient dans le catholicisme que par une impossibilité presque physique d'en sortir. Salvador de Madariaga possède certain opuscule clandestin daté de 1745, qu'il devrait bien réimprimer, fût-ce à l'usage d'un très petit nombre de curieux, fût-ce à titre d'« extremo » aberrant de l'incrédulité espagnole du XVIIIe s. On a discuté de l'orthodoxie des Caballeritos de Azcoitia. Faut-il rappeler qu'en 1858-59, D. Cándido Nocedal, préfaçant les œuvres de Jovellanos, éprouvait le besoin de le dissocier des utopistes socialistes ou des sécularisateurs de biens d'Église ? Il reconnaissait que cet homme si ferme dans sa résistance aux erreurs « de la philosophie incrédule et du rationalisme » n'avait pas eu la même

fermeté « contre la secte des économistes ». (t. II, p. XVIII ; BAE, t. L). L'idéal de progrès économique des hommes du XVIIIe s. ne pouvait faire bon ménage ni avec une Église immensément riche de biens de mainmorte ni avec l'idéal ascétique de mépris des biens terrestres que cette même Église prêchait traditionnellement. D'autre part, le « régalisme » de Charles III qui expulsa les Jésuites, allait dans le sens de la sécularisation de l'Etat et de la culture.

Mais Jean Sarrailh a bien raison de mettre l'accent, dans son dernier chapitre, sur « les exigences nouvelles » d'une foi épurée, ennemie des superstitions : ce n'est ni de Voltaire ni de Rousseau que venait aux réformateurs espagnols cet idéal d'un christianisme intériorisé qui ramènerait croyants et théologiens à la Bible, « véritable code du chrétien » selon Jovellanos (p. 675). Notre auteur évoque à bon droit, à propos de cette deuxième moitié du XVIIIe siècle, « le vif intérêt pour l'Écriture qui avait animé, deux cents ans plus tôt, quelques grands Espagnols » (p. 685) comme Luis de León et Arias Montano. Faut-il encore parler à ce propos du « ritmo regressivo de la historia hispana » ? C'est un fait que l'Espagne réformatrice des « lumières » cherchait modèle et appui dans l'humanisme chrétien du temps où Erasme séduisait l'Espagne de Charles Quint. Sarrailh parle à plusieurs reprises (pp. 628 et 681) du *Traité théorico-pratique d'enseignement* où Jovellanos, captif à Bellver (1802-1808), se montre si soucieux de donner une éducation religieuse à tous les âges, et où il fait une telle place à la lecture de la Bible. Je suis frappé de voir qu'au troisième degré, les jeunes gens, qui ont abordé l'« idéologie » (ce nom était en train de faire fortune avec Destutt de Tracy), sont appelés à étudier « le symbole de la foi ou les fondements de la révélation » dans le « *Compendio* de Fr. Luis de Granada ». Ne s'agit-il pas du *Compendio de doctrina christãa* que Louis de Grenade avait publié en portugais en 1559 et qu'il n'avait jamais consenti à rééditer de son vivant, sans doute à cause de la saveur érasmienne de bien des pages, dont certaines venaient d'un livre prohibé par l'Index de 1559 (cf. *Annuaire du Collège de France*, 48e année, 1948, pp. 196-197) ? Ce cathéchisme pour adultes avait été traduit en espagnol peu après la mort de l'auteur. Mais c'est au XVIIIe siècle seulement qu'il avait été incorporé à ses œuvres complètes, et le texte primitif en avait été exhumé par les contemporains de Pombal, qui orientaient l'Église portugaise vers un catholicisme éclairé, concentré sur l'essentiel de ses mystères. Après la tourmente de la Révolution française, plus que jamais, les hommes des lumières éprouvaient le besoin de se rattacher à la tradition religieuse comme à la tradition monarchique.

Comment retrouveraient-ils *leur* tradition, qui n'était pas celle de la dévotion aux images miraculeuses de la Vierge et des fêtes patronales solennisées par des courses de taureaux ? Retour presque instinctif au passé ? Mouvement régressif propre à l'histoire d'Espagne ? Ou bien, lucide politique de réformateurs qui voulaient changer en Espagne l'Église comme le reste pour agir sur les structures de l'éducation et de

l'économie, dont les clefs de voûte étaient religieuses ? L'instinct et la raison, comme dans le retour aux *fueros* et aux Cortès, s'accordaient pour les faire regarder vers les réformateurs et les biblistes espagnols du grand siècle de l'humanisme chrétien.

Certains regretteront peut-être que Sarrailh ait limité le champ de son étude à 1800. La tragédie, malgré les démêlés dramatiques d'un Olavide avec l'Inquisition, d'un Jovellanos avec Godoy, se joue surtout un peu plus tard pour les hommes des lumières. Au temps de l'invasion napoléonienne, les uns suivront la pente de l'« afrancesamiento » pour collaborer avec l'envahisseur, les autres (dont Jovellanos) rejoindront la « Junta Central » de la résistance, qui convoquera les Cortès de Cadix, lieu d'une révolution modérée à l'espagnole, vite naufragée dans la conjoncture contre-révolutionnaire de 1815. Mais la perspective de ce livre n'est pas tragique. L'histoire politique, qui a pris tel cours mais qui aurait pu en prendre un autre, l'intéresse moins que la tension féconde, pendant un demi-siècle, entre l'action concertée des réformateurs et la résistance des structures multiséculaires. La Guerre d'Indépendance a brouillé les cartes, en même temps qu'elle imposait un choix. Mais ce n'est pas par hasard que le peuple et l'Église se sont trouvés, en gros, du même côté dans cette lutte, laissant une marge d'action dérisoire aux réformateurs qui choisissaient de rester espagnols. Conservatisme ecclésiastique et traditionalisme populaire formaient un nœud assez bien noué par l'histoire pour résister efficacement aux hommes des lumières, à leur idéal rationnel de productivité, de progrès de la culture et de puritanisme religieux, même quand ces hommes avaient l'appui de la monarchie bourbonienne.

Ceux-ci, par leur foi dans l'homme, et par leur ardent amour de l'Espagne, étaient un objet bien digne du beau livre que leur a consacré un maître de notre hispanisme.

M. Bataillon.

Charles V. Aubrun. **Histoire des Lettres hispano-américaines.** Paris, Armand Colin, 1954. In-8°, 224 p.

Venant si peu de temps après l'*Histoire de la littérature américaine de langue espagnole* de R. Bazin (Hachette, 1953), le livre de M. Aubrun montre que l'intérêt ne cesse de croître en France pour les choses d'Amérique latine. Cela dit, il ne saurait être question de comparer les deux ouvrages. Sous un volume deux fois plus faible, M. Aubrun s'attache à présenter un panorama beaucoup plus vaste que celui de M. Bazin. Ce dernier, en effet, s'est volontairement limité à la période 1800-1900 qui correspond en gros à la troisième partie du livre de M. Aubrun, celle de l'*Emancipation*.

Et cela, en soi, est tout un programme. M. Aubrun s'intéressera aux genèses et aux problèmes d'avenir. Dès la première page de sa Préface,

il prend parti dans le grand débat auquel ne saurait échapper aucun historien de l'Amérique latine : « Qu'est-ce que l'esprit américain doit à la race et à la culture espagnoles ? Nous avons répondu : tout jusqu'à 1750, une grande part jusqu'en 1890, et depuis lors un peu plus qu'aux autres nations européennes. » (p.5). C'est une position franche et courageuse — d'autant plus courageuse qu'elle n'est peut-être pas toujours (ni partout) soutenable avec la même fermeté.

La première partie, *Un monde nouveau*, est celle de la « mise en place » des protagonistes. Cela commence par un chapitre, *Humanisme et Histoire*, dans lequel l'auteur, par une série de coups de baguette, fait surgir du sol vierge d'Amérique d'abord les donneurs de nouvelles, puis les dresseurs d'inventaires, puis les poseurs de problèmes, pour aboutir, avec Diaz del Castillo et Sahagun à la création des premiers foyers littéraires. Selon une méthode à laquelle il restera fidèle jusqu'au bout du livre, il fait précéder chacun de ses chapitres d'une introduction où il dégage les idées directrices de la période. Il résout ainsi par la séparation pure et simple le problème, toujours épineux dans un ouvrage de ce genre, du mélange de l'essai critique et de l'exposé historique. Son plan y gagne en souplesse.

Le chapitre qui suit, *L'ordre classique et l'épopée*, montre une première « prise de conscience » de la littérature hispano- américaine par l'histoire. Et là, il faut bien le dire, le comparatiste reste un peu « sur sa soif ». C'est le moment où les élites indigènes s'intègrent à la culture hispanique en lui imprimant une marque indélébile. « Les lettrés, nous dit M. Aubrun, hésitent un instant entre le nahuatl ou le quichua et le latin pour exprimer leurs connaissances théologiques, juridiques ou scientifiques » (p. 43), mais il ne nous montre ni les causes ni les effets de cette hésitation. Il nous parle excellemment de l'Inca Garcilaso de la Vega, mais n'accorde qu'un bref regard au mexicain Gonzalez de Eslava, à la langue « très populaire et farcie d'aztéquismes et de mexicanismes » (p. 57). Les seize colloques d'Eslava et ses chansons, écrits par un Blanc *criollo* pour des oreilles indiennes sont pourtant aux origines d'une littérature spécifiquement indo-américaine qui ne doit pas « tout » à l'Espagne, et qui en particulier ne lui doit pas son public.

Ce problème du public, M. Aubrun l'aborde dans son admirable deuxième partie, *Culture et Préciosité*. Il y montre les deux pôles où se sont cristallisés les deux aspects fondamentaux de la littérature « coloniale » : d'une part Lima et « le bel esprit de cour et de cloître », d'autre part Mexico et la « préciosité populaire ». J'émettrais volontiers quelques réserves sur cet emploi du mot populaire : national, employé d'ailleurs dans le texte, me paraît mieux venu, surtout quand on considère que Sœur Inés de la Cruz figure dans ce chapitre.

La place me manque pour dire tout le bien que je pense de la troisième partie, *Emancipation*, qui englobe toute la période 1750-1900. M. Aubrun y parle avec l'autorité du maître qu'il est. J'éprouve un

regret personnel pourtant en constatant qu'il traite avec assez de dédain le roman mexicain du XIXe siècle, et notamment Manuel Payno. Quant à Riva Palacio, il l'oublie aussi complètement (mais je crois plus consciemment) que M. Bazin. Le comparatiste le regrettera : Eugène Sue et Alexandre Dumas méritent qu'on respecte leur postérité la plus vivace [1].

Dans sa quatrième partie, *La littérature au service de la révolution américaine*, M. Aubrun abandonne la méthode qui consistait à pousser séparément sur l'échiquier les diverses littératures nationales. Pour lui, en effet, à partir de 1890, « la littérature hispano-américaine... prend conscience de son destin unique » (p. 173). Et plus loin :

Aussi les littératures nationales et nationalistes du XIXe siècle apparaissent-elles déjà comme un intermède fugace entre la période espagnole des XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles et la période latino-américaine qui commence en 1890. En abandonnant à cette dernière date notre classification par nationalités, nous avons voulu marquer la naissance et l'essor d'une littérature émancipée, sans attaches sinon volontaires et choisies. Cette littérature latino-américaine est une et non point la somme de vingt littérature nationales indépendantes (pp. 196-197).

Peut-être est-ce confondre indépendance et intégration — problème brûlant en vérité pour les Européens de 1955 ! En fait, ne serait-il pas plus juste de dire que les littératures des nations latino-américaines ont maintenant dépassé le cosmopolitisme *criollo* et bourgeois de la fin du siècle dernier (au Mexique le porfirisme) par de nouveaux nationalismes fondés sur les réalités économiques et sociales ?

C'est là, à mon sens, que le parti-pris « gestaltien » de M. Aubrun lui joue un mauvais tour. Analyser les circonstances culturelles, politiques, économiques, psychologiques de la littérature, dit-il dans sa préface, c'est prendre le chemin de fer de ceinture. Ce n'est pas ainsi qu'on pénètre dans une ville. Certes. Mais analyser les circonstances stylistiques et formelles n'est-ce point prendre le métro et visiter les soubassements ?

Aussi n'est-il point surprenant (si c'est regrettable) que M. Aubrun n'ait pas cru devoir mentionner ceux de nos contemporains qui cherchent à définir l'homme américain par une diversité vivante, par une analyse de la situation propre à chaque groupe humain. Je songe en particulier à l'Argentin German Arciniegas et à sa lumineuse *Biografia del Caribe* (1945). Je pense surtout à Leopoldo Zea qui, dans son œuvre déjà importante, s'affirme comme un des chefs de file d'une sorte d'existentialisme mexicain.

Voilà quelques-unes des critiques, en vérité bien anodines, que peut inspirer ce livre sympathique et attachant. Il pourra irriter parfois, il ne laissera jamais indifférent et donnera toujours à penser. Le style

1. Pour ces absences comme pour les autres, il faut incriminer le peu d'espace dont disposait l'auteur. N'a-t-on pas été jusqu'à lui demander de faire des coupures *dans l'Index !*

de M. Aubrun, qui n'est certes pas un style de manuel, possède une séduction presque féminine. Puis-je cependant lui signaler à la page 149 une phrase qui me laisse perplexe ? Il s'agit de José Joaquin Mora : « Romantique à la façon de Mme de Staël, le classicisme ne le gêne pas ». Littéralement, cela veut dire que lorsque le classicisme est romantique à la manière de Mme de Staël, il ne gêne pas Mora. Ce serait une idée piquante exprimée sur le mode ironique, mais est-ce bien la pensée de l'auteur ?[1]

Remercions en tout cas M. Aubrun d'avoir su non seulement enseigner comme seul pouvait le faire un homme de sa compétence, mais encore d'avoir posé clairement les problèmes, de leur avoir, sans faux-fuyant, donné une réponse qui appelle la discussion créatrice et de nous avoir, par surcroît, fourni une lecture attrayante.

Robert Escarpit.

Yearbook of Comparative and General Literature, III, Chapel Hill, N. C., The University of North Carolina Press, 1954.

M. Werner P. Friederich et son associé, M. Horst Frenz, poursuivent leur effort en faveur de nos études. Ce IIIe vol. du *Yearbook* (pour l'Europe : Libr. E. Droz, 8, rue Verdaine, Genève, Suisse), offre, entre autres, une substantielle étude du professeur F. C. Roe, sur le sort de la Littérature comparée dans le Royaume-Uni ; une utile contribution à l'éclaircissement de l'idée de « comparaison », par H. D. Malone ; un aperçu bien documenté de l'étude des langues et des littératures orientales dans les Collèges et Universités des États-Unis, par G. L. Anderson ; des vues sur Dante dans la littérature mondiale, par K. Oliver...

Le compartiment réservé aux figures représentatives de nos études accueille, cette fois, présentées par différents portraitistes, celles de Farinelli, de Christy, de Curtius et de Guérard. — On nous procure, en outre, un précieux tour d'horizon de l'activité comparatiste dans différentes Universités américaines, ainsi qu'un certain nombre de comptes rendus portant sur des travaux de notre ressort et sur les traductions anglaises de quelques grandes œuvres.

Ainsi que les précédents, ce nouveau fascicule renferme près de cent pages de bibliographie, consacrées, pour l'essentiel, aux années 1951-1953, mais corsées d'*addenda* pour le passé, le tout fournissant un copieux complément à la prochaine réédition de la *Bibliography* Baldensperger-Friederich. Tel quel, cet appoint, d'ores et déjà, rendra service. — En fait de lacunes, nous nous contenterons de renouveler un des vœux que nous formions naguère ici même (XXVI, 1952, pp. 273-286) à propos de la *Bibliography*, celui d'y voir insérer les comptes rendus où

1. « Prenez-moi au mot ! » nous a répondu M. Aubrun, à qui nous avions soumis cette remarque.

les principaux ouvrages que l'on publie dans notre discipline sont envisagés d'un point de vue réellement critique et constructif. — Et ne soulevons plus la « déprimante » question de l'Index, que M. Friederich se plaignait l'an dernier (t. II, 1953, p. 92) de n'avoir pas encore le courage d'attaquer. Il faudra bien, hélas, s'y résigner un jour... — Regrettons du moins, dans les cas mixtes, si nombreux, l'absence des renvois d'un chapitre à l'autre, par quoi, à défaut d'un Index, on donnerait au chercheur une appréciable satisfaction complémentaire. Il en est ainsi — un exemple entre cent — de l'ouvrage de R. Bray sur *Sainte-Beuve à l'Académie de Lausanne*, lequel, précisons-le au passage, n'est pas de 1932, mais de 1937, l'année du Centenaire de l'événement : seul un système de références multiples rendrait admissible le classement actuel de cet ouvrage au chapitre des *Influences suisses*, p. 179.

B. Munteano.

Ouvrages reçus.

M. H. Abrams. *The Mirror and the Lamp* : Romantic Theory and the Critical Tradition. New York, Oxford Univ. Press, 1953. Gr. in-8°, xiii-406 p.

Al. Cioranescu. *Estudios de Literatura española y comparada*. Universidad de la Laguna, 1954. In-8°, 309 p.

Novalis. *Himnos a la Noche*. Cantos espirituales. Estudio, versión y apéndice de Alfredo Terzaga. Cordoba, Ed. Assandri, 1953. In-8°, 142 p.

R. Palgen. *Ursprung und Aufbau der Komödie Dantes*. Graz, Verlag Styria, 1953. In-8°, 55 p.

R. K. Presson, *Shakespeare's « Troilus and Cressida » and the Legends of Troy*. Madison, The Univ. of Wisconsin Press, 1953. Gr. in-8°, x-165 p.

L. M. Price. *English Literature in Germany*. (Univ. of California Publ. in Modern Philology. Vol. 37). Berkeley and Los Angeles, Univ. of California Press, 1953. Gr. in-8°, 548 p.

H. Rehder. *J. N. Meinhard und seine Uebersetzungen*. Urbana, The Univ. of Illinois Press, 1953 (Illinois Studies in Language and Literature. Vol. 37, N° 2). Gr. in-8°, 95 p.

A. V. Roche. *Provençal Regionalism*. A Study of the Movement in the *Revue félibréenne*. *Le Feu* and other Reviewes of Southern France. (Northwestern Univ. Studies. Humanities Series, N° 30). Evanston, Ill., Northwestern Univ. Press, 1954. In-8°, xix-271 p.

Stendhal. *Vie de Henry Brulard*. Ed. reproduisant la totalité des croquis de l'auteur. Texte établi avec Introd., Bibl. et Notes par H. Martineau. Paris, Garnier, 1953. In-8°, xi-466 p.

CHRONIQUE

Au Collège de France. — M. Marcel Bataillon a été élu, le 13 février 1955, Administrateur du Collège de France, où il occupe depuis dix ans une chaire de Langues et Littératures de la Péninsule Ibérique et de l'Amérique Latine. Il a pris possession de sa nouvelle charge à la fin de mars.

Depuis 1800, ce poste a été tenu, pendant des durées variables, par un physicien, un chimiste, deux juristes, dont un historien des législations comparées, un économiste et un historien de la philosophie, quatre orientalistes, un helléniste, deux latinistes, et, au XXe siècle, par trois médiévistes, Gaston Paris, Joseph Bédier et Edmond Faral, qui ont attaché leur nom à de grandes questions de littérature européenne générale. Il échoit maintenant à un professeur de littératures étrangères dont les principaux travaux portent sur le début de l'époque moderne et que notre discipline compte parmi les siens.

En effet — on aime à le rappeler ici — l'auteur d'*Érasme et l'Espagne* continue sur deux terrains l'action de Paul Hazard : comme un des directeurs de la *Revue*, et comme représentant des littératures modernes au Collège de France, où la chaire créée pour lui en 1945 a pris la suite de celle qu'avait occupée, de 1925 à 1944, l'auteur de *La Crise de la Conscience Européenne*.

Une Exposition Voltaire à Bruxelles. — Une exposition fort réussie réunit actuellement à la Bibliothèque Royale de Bruxelles les plus belles pièces de la riche collection voltairienne que le comte de Launoit vient d'offrir à la Belgique en hommage au grand roi dont la future Bibliothèque Albertine perpétuera le nom. On ne pouvait rêver réponse plus spirituelle aux traits empoisonnés que Voltaire avait décochés aux Bruxellois et aux Belges de 1740.

L'admirable collection de Launoit nous présente, dans un éblouissant éventail d'éditions, de manuscrits, de dessins et d'estampes, une synthèse harmonieuse de la carrière et de la production de Voltaire. Lettres inédites, dessins et billets autographes, annotations et corrections manuscrites de l'auteur, — ajoutent encore à son intérêt.

L'amateur d'art retiendra surtout la magnifique série d'esquisses

de Moreau le jeune, œuvres d'une grande beauté et dont la valeur historique est inestimable, la série définitive ayant disparu, en 1871, dans l'incendie des Tuileries.

Le comparatiste n'est pas moins bien servi : les imitations, les contrefaçons, les traductions étrangères, — retracent en un raccourci saisissant toute la courbe de la fortune étrangère de Voltaire. Un grand nombre de pièces autographes intéressent les échanges d'idées de l'Europe cosmopolite des lumières : lettres de Frédéric II à Thieriot, de Wilkes à Suard, de Schouvalov ou de la margrave de Bayreuth à Voltaire. L'ensemble est véritablement prestigieux.

R. M.

Le Centenaire de Gérard de Nerval a été marqué en Sorbonne, du 20 avril au 25 mai, par une série de conférences, sous le haut patronage de M. Jean Berthouin, Ministre de l'Éducation Nationale : Mme Marie-Jeanne Durry, *Nerval et le mythe.* — MM. Pierre Moreau, *Le Romantisme de Nerval.* — Henri Clouard, *Nerval et l'Orient.* — Charles Dédéyan, *Nerval et l'Allemagne.* — Octave Nadal, *L'image des « Chimères ».* — André Rousseaux, *Nerval et notre temps.*

Conférences dans les Universités. — Sorbonne. A l'*Institut d'Études slaves*, M. Ad. Stender-Petersen, directeur de l'Institut slave de l'Université d'Aarhus, a donné, les 24 et 25 mars, deux conférences en russe sur *Le problème de l'histoire de la littérature russe (du Byzantisme à l'Européisme)* et *Le problème varègue.*

M. Carlo Pellegrini, professeur à l'Université de Florence : *Stendhal et B. Constant*, 26 avril. — *Quelques aspects de l'influence française sur la littérature italienne au XVIIIe s.*, 27 avril.

Signalons à ce propos que le professeur Pellegrini vient d'achever la publication de l'*Epistolario* de Sismondi par un IVe vol., comprenant les lettres de 1836 à 1842, un ample complément pour les années précédentes et l'Index respectif. (« La Nuova Italia » éditrice, Firenze, 1954, in-8°, 561 p.). Vu la personnalité et les relations européennes de Sismondi, il s'agit là, pour les comparatistes, d'un événement de taille, dont nous préciserons la portée dans un de nos prochains fascicules.

Institut Catholique de Paris. — *Centre d'Études Slaves. Section polonaise.* Nous relevons dans le Programme des cours libres pour l'année 1954-5, celui de M. Z. L. Zaleski, *Les aspects universels et européens du Roman contemporain polonais* ; et celui de Mlle Irène Galezowska, *Les grands problèmes de la Pensée philosophique polonaise au XIXe et au XXe s.*

Un Concert de Musique anglaise et française du XVIIe s. a eu lieu, le 25 mars, dans l'Amphithéâtre de l'*Institut d'Art*, sous les

auspices d'*Études Anglaises* et du *Groupe d'études musicales de la Renaissance*. Ont été exécutées des œuvres de Byrd, Gibbons, Dowland, Chambonnières, Louis Couperin, Purcell et Lully.

Un Catalogue collectif des ouvrages étrangers, reçus par les bibliothèques et les centres de documentation de Paris ou de province, a été institué, en 1952, par la Direction des Bibliothèques de France, 55, rue Saint-Dominique, Paris, 7e, où doivent être adressées toutes demandes d'adhésion ou d'information supplémentaire. — Un Service central rassemble, vérifie et classe dans un fichier unique, par ordre alphabétique d'auteurs, les fiches que lui fournissent les bibliothèques et les centres adhérents.

Le Catalogue comprend aujourd'hui près de 270 adhérents, dont la liste, au 30 novembre 1953, a été publiée. Dès le mois de janvier 1954, le fichier national totalisait plus de 100.000 fiches. Bien qu'il recense seulement les ouvrages étrangers entrés dans les bibliothèques adhérentes depuis le 1er janvier 1952, mais publiés même avant cette date, le Catalogue collectif peut d'ores et déjà commencer à jouer son rôle, qui est celui d'un service de renseignements. Le but poursuivi par la Direction des bibliothèques est, en effet, la création d'un instrument de travail susceptible d'orienter les recherches et de faciliter par là même, au profit des chercheurs, la communication des livres, le prêt entre bibliothèques et, éventuellement, l'envoi de photocopies ou de microcopies.

Le service de renseignements fonctionne, depuis le 30 mars 1954, au siège du Catalogue collectif national. Jusqu'à nouvel ordre, toutes les demandes devront être faites exclusivement par lettre, à l'adresse suivante : Ministère de l'Éducation Nationale, *Service du Catalogue collectif des ouvrages étrangers*, 65, rue de Richelieu, Paris 2e. — Les demandes devront être accompagnées d'une enveloppe timbrée pour la réponse.

Commission Nationale de Littérature comparée. *Procès-verbal de la réunion du Bureau national, le 7 mai 1955.* — La séance est ouverte à 15 heures, sous la présidence d'honneur de M. Baldensperger et sous la présidence effective de M. Bataillon, puis de M. Lebègue.

M. Bataillon ouvre la séance en disant la sympathie affectueuse du Bureau national pour M. J.-M. Carré, gravement malade. — M. Escarpit communique les excuses de MM. Sarrailh, J.-M. Carré, Bémol, Jourda et Etiemble.

I. — *Questions administratives.*

1) La Commission des Statuts prévue lors de la dernière séance ne s'étant jamais réunie, il est prévu que M. Roddier sera chargé de préparer une rédaction qui sera soumise à la prochaine réunion du Bureau.

2) La Commission Nationale, se considérant comme la section française de l'Association Internationale de Littérature comparée, donne mandat à M. Guyard d'assurer la liaison entre elle et cette association.

3) Il est décidé que le premier Congrès de province de la Commission nationale aura lieu à Bordeaux, en février ou mars 1956. La prochaine réunion ordinaire du Bureau aura lieu, soit à la rentrée scolaire, si les circonstances l'exigent, soit à la date de la réunion du comité consultatif des Universités, en janvier.

II. — *État de l'enseignement de la littérature comparée.*

M. Escarpit communique les résultats sommaires de l'enquête qu'il a menée sur l'enseignement de la littérature comparée dans les Universités de province. Cette enquête, dont les résultats seront publiés, montre la grande vitalité de cette discipline et le développement considérable qu'elle a pris en France.

III. — *Le 4e certificat de la licence de langues vivantes.*

M. Roos fait un exposé de la situation actuelle. Un échange de vues a lieu, au cours duquel interviennent MM. Ricci, Dédéyan et Voisine. A l'issue de ce débat, la Commission Nationale vote à l'unanimité la motion suivante :

« La Commission Nationale de littérature comparée, comprenant tous les enseignants de littérature comparée des Universités françaises, et les chefs des sections de langues et littératures françaises et étrangères de l'Université de Paris, renouvelle unanimement le vœu, qu'elle a déjà exprimé dans sa réunion de décembre 1954, de voir le certificat de littérature comparée maintenu comme 4e certificat à option des licences de langues vivantes. »

IV. — *Les épreuves de langues vivantes au Certificat de littérature comparée.*

M. Monchoux ayant demandé s'il n'était pas possible de renforcer les épreuves de langues vivantes au certificat de littérature comparée, une discussion s'engage à ce sujet. La commission estime finalement qu'une modification du jeu des coefficients doit rendre possible ce renforcement. C'est d'ailleurs la formule déjà adoptée à Paris, Bordeaux et Lille.

V. — *Participation au Congrès de l'Association Internationale à Venise*

M. Guyard étant absent, M. Dédéyan rend compte de la récente visite de M. Pellegrini. Le Congrès aura lieu du 25 au 30 septembre 1955. Une commission composée de MM. Bataillon, Bédarida et Pellegrini établira la liste des communications. M. Escarpit

est chargé de communiquer à cette commission les propositions des membres du Bureau français. Le thème choisi est « Venise dans la littérature européenne », mais M. Bédarida précise que certaines communications pourront porter sur l'Italie en général.

M. Dédéyan communique un certain nombre de précisions administratives.

La *Revue de Littérature comparée* sera chargée de présenter à Venise un rapport sur un projet de bibliographie internationale de littérature comparée.

VI. — *Questions diverses.*

M. Ternois fait un rapide compte rendu financier et indique que de très nombreuses cotisations sont encore en retard.

M. Roddier fait le point de la question de l'Agrégation de Lettres Modernes. M. Dédéyan et M. Roos indiquent les grandes lignes des projets adoptés à Paris et à Strasbourg. Une discussion générale s'institue à la suite de laquelle la Commission Nationale vote à l'unanimité la motion suivante :

« La Commission Nationale de littérature comparée exprime le vœu que l'Agrégation de Lettres Modernes soit créée le plus tôt possible. »

M. Baldenperger évoque les souvenirs que lui inspire la salle où il a jadis enseigné. Il souligne l'actualité du comparatisme et son importance dans le monde d'aujourd'hui en donnant l'exemple de certains de ses anciens élèves parvenus à des situations éminentes.

M. Munteano examine les modalités de la collaboration entre la Commission Nationale et la *Revue de Littérature comparée*. Il annonce en outre que, si le développement de la revue se poursuit, la générosité de l'éditeur Marcel Didier permettra sans doute d'instituer, d'ici un an ou deux, un prix international de Littérature comparée.

Le Secrétaire Général : R. Escarpit.

BIBLIOGRAPHIE[1]

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Cette Bibliographie est rédigée par Mlle Le Hénaff avec, pour ce fascicule, la collaboration de M. D. Devoto.

Bibliographies.

*206. *Yearbook of Comparative and General Literature*, t. III. [with an Annual Bibliography of Comparative Literature]. Chapel Hill, 1954.

207. Grayson (C.). Humanism and the Renaissance *MLS*, XIV, 1953. C. r. *La Rassegna* [Gênes] janv.-mars 1954.

1. Abréviations.

BHi	Bulletin Hispanique, Bordeaux.
BHR	Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, Genève.
CH	Cuadernos Hispanoamericanos. Madrid.
CL	Comparative Literature. Univ. of Oregon.
Cm	Convivium. Turin.
CuA	Cuadernos Americanos. Mexico.
EG	Etudes Germaniques. Paris.
FS	French Studies. Oxford.
GR	Germanic Review. Columbia Univ. New York.
GSLI	Giornale Storico della Letteratura Italiana. Turin.
HAHR	Hispanic American Historical Review. Durham. N. C.
HispB	Hispania. Baltimore.
HR	Hispanic Review. Philadelphie.
IM	Imago Mundi. Buenos Aires.
JEGP	Journal of English and Germanic Philology. Evanston. Ill.
JHI	Journal of the History of Ideas. New York.
LR	Lettres Romanes. Louvain.
MLJ	Modern Language Journal. Menasha. Wisc.
MLN	Modern Language Notes. Baltimore.
MLQ	Modern Language Quarterly. Washington.
MLR	Modern Language Review. Cambridge Univ. Press.
MLS	Modern Language Studies. New York.
NRFH	Nueva Revista de Filologia Hispánica. Mexico.
PLMA	Publications of the Modern Language Association. New York.
PQ	Philological Quarterly. Univ. of Iowa.
RF	Romanische Forschungen. Francfort.
RHM	Revista Hispánica Moderna. New York.
RNC	Revista Nacional de Cultura. Caracas.
RP	Romance Philology. Berkeley.
RR	Romanic Review. Columbia Univ. New York.
TLS	Times Literary Supplement. Londres.

Les livres sont distingués des Revues par un astérisque.

208. Price (L. M.). Anglo-German Bibliography for 1952. *JEGP*, 1953, n° 3.

*209. Singer (A. E.). *A Bibliography of the Don Juan theme, Versions and Criticism.* Morgantown, West Virginia Univ. 1954.

*210. Kohler (M.) und Kelletat (A.). *Hölderlin-Bibliographie*, 1938-1950. Hölderlin-Archivs, Band I. Stuttgart, Landesbibliothek, 1953.

C. r. M. Colleville. *EG*, oct.-déc. 1954.

Théorie.

*211. *Critics and Criticism* by R. S. Crane, W. R. Keast, R. McKeon, N. Maclean, E. Olson, B. Weinberg. Edit. with an Introd. by R. S. Crane. Chicago, The Univ. of Chicago Press, 1952.

C. r. R. B. Heilman, *MLN*, nov. 1954.

212. Battaglia (F.). Forme naturalistiche e forme estetiche. *Cm*, sept.-oct. 1954.

*213. Sayce (R. A.). *Style in French Prose : a Method of Analysis.* Oxford Clarendon Press, 1953.

C. r. M. Bonwit. *RP*, nov. 1954.

214. Sedwick (B. F.). The Literary Movements defined. *HispB*, déc. 1954.

215. Morgan (M. M.). A Treatrise in Cadence. *MLR*, avril 1952.

216. Roe (F. C.). Comparative Literature in the United Kingdom. [In] *Yearbook of Comparative and General Literature.* Univ. of North Carolina Studies in Comparative Literature, III, Chapel Hill, 1954.

217. Manciotti (M.). C. r. de F. Simone. Benedetto Croce e la letteratura comparata in Italia. Cf. 1376 (1954). *La Rassegna* [Gênes], juin 1954.

218. Díez de Medina (F.). El problema de una literatura nacional. *CuA*, XII, 1953.

219. Labin (S.). Y a-t-il des caractères nationaux en littérature ? *Preuves* [Paris], sept. 1954.

Stylistique.

*220 Lazaro Carreter (F.). *Diccionario de términos filológicos.* Madrid, Gredos, 1953.

C. r. B. Pottier. *BHi*, 1954, nos 1-2.

221. Rizzo (P. M.). Elementi francesi nella lingua dei poeti siciliani nella « Magna Curia ». *Bol. del Centro di Studi Filologici e linguistici Siciliani*, I, 1953.

C. r. G. Folena, *La Rassegna* [Gênes]. janv.-mars 1954.

[Cf. la première partie : P. M. Rizzo. Influssi provenzali e francesi sulla lingua della scuola siciliana. *Cm*, XXI, 1949].

222. Lafon (R.). Phrases et expressions basques dans un villancico de Sor Juana Inés de la Cruz. *BHi*, 1954, nos 1-2.

223. Setti (M.). Francecismi nella lingua di F. Algarotti. *Lingua Nostra*, [Florence], XIV, 1, 1953.

C. r. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1953.

Genres littéraires.

*224. Alonso (D.). *La primitiva épica francesa a la luz de una nota emilianense.* Madrid, C. S. I. C. 1954.

225. Crowley (C. J.). Some Spanish ballad problems. *Word* [New York], 8, 1952.

226. Serís (H.). The oldest lyric poetry in Europe was Spanish. *Books Abroad* [Univ. of Oklahoma] XXXI, 1952.

227. Riquer (M. de). El *escondit* provenzal y su pervivencia en la lírica románica. *Bol. de la Real Academia de Buenas Letras* [Barcelone], 24, 1951-52.

*228. Milliet (S.). *Panorama da moderna poesia brasileira.* Rio de Janeiro, Minist. da Educ. e Saude, 1952.

229. Comptes-rendus de : M. I. Gerhardt. *La Pastorale. Essai d'analyse littéraire.* Cf. 1054 (1952) : H. Kröll. *Bol. de Filologia* [Lisbonne], XIII, 1952. — K. Wais, *Archiv für das Stud. der Neuren Sprachen* [Fribourg-en-Brisgau], 190, 1952.

*230. Rossi (P.). *L'interpretazione baconiana delle favole antiche.* Rome-Milan, Bocca, 1954.

C. r. A. Santucci. *Cm*, juil.-août 1954.

231. Garin (E.). Le favole antiche. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1953.

*232. Duckworth (G. E.). *The nature of Roman Comedy : a Study in popular entertainment*, Princeton Univ. Press, 1952.

C. r. C. A. Fayard. *IM*, sept. 1954.

233. Pasquariello (A. M.). The *entremés* in sixteenth-century Spanish America. *HAHR*, XXXII, 1952.

234. Freyhan (M.). Katholiches Drama in England und Frankreich. *Begegnung*, VIII, 10, 11, 12.

*235. Vásquez (A.). [ed.]. *Cuentos de la América Española.* New York, Longmans, 1952.

236. Hart (T. R. Jr). C. r. de : M. Baquero Goyanes. *El cuento español en el siglo XIX.* Madrid, C. S. I. C. 1949. *NRFH*, avril-juin 1954.

*237. Siegel (R.). *The Group of Guayaquil. A Study in Contemporary Ecuadorian Fiction* [Thèse, Univ. of Wisconsin, 1952].

*238. Hoffman (F. H.). *Il romanzo in America* [trad. d'A. Guidi ; orig. : *The Modern Novel in America.* Chicago, 1951]. Roma, Storia e Letteratura, 1953.

C. r. A. Ciotti. *Cm*, juil.-août 1954.

239. Marías (J.(. The Novel as a Means of Knowledge. *Confluence* [Cambridge. Mass.], juin 1954.

240. Green (O. H.). C. r. de : P. N. Dunn. *Castillo Solórzano and the Decline of the Spanish Novel.* Cf. 1146 (1954). *HR*, oct. 1954.

241. Portuondo (J. A.). Crisis de la crítica literaria hispanoamericana. *CuA*, 11, 1952.

*242. Martins (W.). *A crítica literária no Brasil.* São Paulo, Dpt de Cultura, 1952.

243. Angarita Arvelo (R.). La crítica literaria en Venezuela. *RNC*, juil.-août 1954.

244. Pereira (L. M.). Cinquenta anos de literatura [brésilienne], *Panorama* [Washington], I, 1, 1952.

Thèmes et types.

245. Lida de Malkiel (M. R.). La métrica de la Biblia : un motivo de Josefo y San Jerónimo en la literatura española. [In] *Homenaje a A. M. Huntington* [Wellesley, Mass.], 1952.

246. R. S. S. c. r. de : D. Maças. *Os animais na linguagem potuguesa*, Lisbonne, Centro de Est. filológicos, 1951. *RHM*, juil. 1954.

247. Castro Pires de Lima (F.). A Sereia [Prólogo de G. Marañon] Porto, Porto Editoria, 1952. [Les sirènes, à Rome et dans le monde modern' en particulier en Espagne et au Portugal].

*248. Monte (A. del). *Tristano. Introduzione, testi, traduzioni.* Naples, Libreria scientifica, 1952.

C. r. B. H. Wind. *RP*, nov. 1954.

*249. Scholberg (K. R.) *The Attitude toward the Moors in Castilian Literature before 1492* [Thèse. Univ. Wisconsin, 1952].

250. Wardropper (B. W.). Allegory and the role of « El autor » in the *Cárcel de amor*. *PQ*, XXXI, 1952.

251. Françon (M.). Sur le sonnet du sonnet, *MLN*, janv. 1952.

252. Benítez (F.). Los criollos del XVI en el espejo de su prosa. *Historia Mexicana* [Mexico], I, 1951-52.

253. Comptes rendus de : R. del Arco. *La sociedad española en las obras de Cervantes*. Madrid, 1951. [Patronato del IV Centenario del Nacimiento de Cervantes] : J. A. Tamayo. *Anales Cervantinos* [Madrid], II, 1952 ; E. F. E. F. Jareño. *Rev. Internacional de Sociología* [Madrid], II, 1953.

254. Arco (R. del). Mujer, amor, celos y matrimonio vistos por Cervantes. *Bol. de la Bibl. Menéndez y Pelayo* [Santander], XXVIII, 1952.

255. Comptes rendus de : A. E. Sloman. *The Sources of Calderon's « El principe constante »*. Cf. 509 (1951) : C. Bruerton. *Symposium* [Syracuse], VI, 1952 ; A. A. Parker. *MLR*, XLII, 1952 ; W. Mettmann. *RF*, LVI, 1953.

256. Morelos (L. C.). C. r. de : E. Espinosa. *Tres clásicos ingleses de la Pampa*. Santiago de Chile, Babel, 1951. *RHM*, oct. 1954.

257. Porcelli (G.). Leopardi e l'ermetismo. *Miscellanea commemorativa nel primo centenario della fondazione (1853-1953) del Lice-Ginnasio G. Galilei di Pisa*. 1953.

C. r. *La Rassegna*, [Gênes], oct.-déc. 1953.

258. Mate (H. E.). The treatment of saudade da pátria by certain Brazilian poets, *MLN*, mars 1952.

*259. Sayers (R. S.). *The negro in Brazilian Literature to 1888*. [Thèse, Univ. of Columbia, 1952].

260. Rotondi (G.). Da una novella del Sacchetti a un ricordo di Mistral. *Rendiconti dell' Istituto Lombardo di Scienze e Lettere*, LXXXL, fasc. II, 1952.

C. r. R. Scrivano. *La Rassegna*, [Gênes], janv.-mars 1954. [Thème de l'enfant, le loup et le tonneau].

*261. Cobb (E. H.). *Children in the Novels of Benito Pérez Galdos*. [Thèse, Univ. of Kansas, 1952].

262. Spitzer (L.). The Poetic Treatment of a Platonic-Christian Thème. *CL*, 1954, nº 3.

263. R. G. G. Dos temas en la literatura hispanoamericana : La muerte y la brújula [de J. L. Borges]. *CH*, XI, 1952.

264. Arias-Larreta (A.). La naturaleza y su expresión en la literatura peruana. *Rev. Iberoamericana* [Mexico], 16, 1952.

265. Cañizares-Márquez (J.) El paisaje en la literatura venezolana. *RNC*, XIV, 1953.

266. Petrocchi (G.). La Roma dei nuovi poeti. *Studi romani*, I, 3, 1953.

C. r. M. Manciotti. *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

267. Lizzani (M.). Roma nella narrativa contemporanea. *Studi romani*, I, 4, 1953.

C. r. M. Manciotti. *La Rassegna*, [Gênes], janv.-mars 1954.

268. Mañero (S.). Dignificación de motivos inmorales en la poesía contemporánea. *Archivum* [Oviedo], 2, 1952.

*269. Tudisco (A.). *Arlequin sauvage* and *El Salvage americano*. *MLN*, déc. 1954.

270. Espinosa (A. M.). El estudiante pícaro en el cuento tradicional. *Est. ded. a Menéndez-Pidal*, III.

271. Labiau (L.). C. r. de : E. Van Loo. *Le vrai Don Juan*. Paris, 1951. *Lingua Nostra* [Florence], VI, 1952.

272. Salazar Chapela (E.). El tema de Don Juan. *Rev. de Guatemala* [Guatemala], 1952, nº 5.

*273. Worthington (M.). *Don Juan : theme and development*. [Thèse, Univ. of Columbia, 1952].

274. Sedwick (B. F.). Mozart's [literary] sources for *Don Giovanni*. *HispB*, sept. 1954.

*275. Chekhov (A.). *Don Juan* [in *the Russian manner*] English version by B. Ashmore. Pref. by Sir Desmond MacCarthy. Londres, Nevill, 1952.

276. Doolittle (J.). The Humanity of Moliere's *Don Juan*. *PMLA*, juin 1953.

*277. Salgot (A. de). *Don Juan Tenorio y don juanismo*. Barcelone, Juventud, 1953.

*278. Filippini (F.). *Figaro. Saggio sul celebre personaggio di Beaumarchais*. Lugano, Cenobio, 1952.

279. Ernst (F.). Grimmelshausens Simplizissimus und seine spanischen Verwandten. *Merkur*, [Baden-Baden], VII, 7, 8, 9.

280. Savaiano (E.). Pereda's protrayal of nineteenth Century Clergymen. *MLJ*, XXXVI, 1952.

Relations générales.

281. Morley (S. G.). C. r. de : *Estudios Hispánicos. Homenaje a Archer M. Huntington*. Wellesley, Mass. 1952. *RP*, nov 1954.

282. Lumiansky (R. M.). Aspects of the Relationship of Boccaccio's « Il Filostrato » with Benoit's « Roman de Troie » and Chaucer's « Wife of Bath's Tale ». *Italica* [Evanston], XXXI, 1, 1954.

C. r. R. Scrivano. *La Rassegna* [Gênes], avril-juin 1954.

283. Arjona (J. H.). The case of Lope de Vega's *Amar, servir y esperar* [a problem of Literary relationships] *RR*, XLIV, 1953.

*284. Schneider (A.). *Georg Christoph Lichtenberg précurseur du Romantisme*. Nancy, Sté d'Impressions typographiques, 1954.

285. Penzol (P.). Jovellanos en el diario español de Lady Holland. [Lady

Holland Spanish Journal]. *Bol. del Instit. de Estudios Asturianos* [Oviedo], VII, 1953.

286. Festa (N.). Foscolo critico. Florence, Le Monnier, 1953.

C. r. M. Pazzaglia. *Cm*, sept.-oct. 1954.

287. Sieburg (H. O.). Das deutsche französische Verhältnis im Geisterleben des frühen neunzehnten Jahrhunderts, *Antares* [Baden-Baden], juin 1954.

*288. Hart (Th. Jr.). *Early Histories of Spanish Literature : Bouterwek Sismondi, Ticknor.* [Thèse, Yale Univ. 1952].

289. Astaldi (M. L.). Tedeschi e slavi nei romanzi di Fontane. *Ulisse* [Rome] IV, 19.

290. Grappin (P.). C. r. de : *Weltliteratur, Festgabe für Fritz Strich zum 70 Geburtstag*. Berne, Francke, 1952. *EG*, avril-sept. 1954.

*291. Lednicki (W.). *Russia, Poland and the West : Essays in Literary and Cultural History*. New York, Roy, 1954.

C. r. R. W. *CL*, 1954, nº 3.

292. Wimsatt (W. R. Jr.). C. r. de : *The Kenyon Critics, Studies in Modern Literature from the « Kenyon Review »*. Edit. with an Introd. by J. Crowe. New York, World Publ. Co. 1951, *CL*, 1954, nº 3.

Intermédiaires.

293.* Knops (J. P. H.). *Études sur la traduction française de la Morale à Nicomaque d'Aristote par Nicolas Oresme*, Gravenhague, 1952.

C. r. H. F. Williams. *RP*, nov. 1954.

*294. Maggini (F.). *I primi volgarizzamenti dei classici latini*. Florence, 1952.

C. r. C. Segre. *GSLI*, LXX, 392, 1953.

295. Culliford. (S. G.). Hugh Holland in Turkey. *MLN*, nov. 1954.

296. Huntley (F. L.). Milton, Mendoza and the Chinese Land-Ship. *MLN*, juin 1954.

297. Broome (J. H.). Bayle's Biographer : Pierre Des Maizeaux. *FS*, janv. 1955.

298. Kriaras (E.). Gabriel Kallonas traducteur de Locke et de Gracián. *Hellenica* [Salonique], 1954, t. 13.

299. Dédéyan (C.). Chateaubriand als Gesandter in Berlin. *Antares* [Baden-Baden], juin 1954.

300. Benedetto (L. F.). Stendhal console a Civitavecchia e la diplomazia austriaca. *Atti della Accad. Nazion. dei Lincei*. [Rome], janv.-fév. 1954.

*301. Iribarren (J. M.). *Vitoria y los viajeros del siglo romántico.*

C. r. J. de Zabala. *Razón y Fe* [Madrid], 146, 1952.

302. Moreau (P.). Hommage à Paul Hazard [à l'occasion du 10e anniversaire de sa mort]. *Symposium* [Syracuse], 1954, nº 1.

303. Granjard (H.). La traduction française des poèmes de Pavel Javor. *Rencontres* [Paris], janv. 1953.

Courants, Mouvements, Époques.

304. Chastel (A.). L'humanisme italien. Travaux récents, *BHR*, sept. 1954.

305. Simone (F.). Cultura medievale francese e umanesimo italiano. *La Rassegna*, [Gênes], avril-juin 1954.

306. Spongano (R.). L'umanesimo e le sue origini. *GSLI* LXX, 391, 1953.
C. r. G. Ponte. *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

307. Garin (E.). L'umanesimo italiano. *Filosofia e vita civile nel Rinascimento*. Bari, Laterza. 1952.
C. r. G. *Boccolari. Cm*, sept.-oct. 1954.

308. Jacquot (J.). Acontius and the Progress of Tolerance in England. *BHR*, 1954, nº 2.

309. Jones (R. O.). Garcilaso, poeta del humanismo. *Clavileño* [Madrid], juil.-août 1954.

310. Prandi (A.). Storia della spiritualità : Umanesimo e Controriforma [à propos de : J. Dagens. *Bérulle et les origines de la Restauration catholique*, cf. 575 (1953). *Cm*, sept.-oct. 1954.

311. *Bulletin de la Société d'Études du XVIIe siècle*, nº 20, 1953. [R. Lebègue, Du baroque au clacissisme, La Tragédie ; R. Garapon. Le théâtre comique ; R. Pintard. La poésie ; V. L. Tapié. Le baroque, espression d'une société].

312. McClain (W. H.). c. r. de : R. Cascal. *The German Sturm und Drang*. cf. 1249 (1954). *MLN*, juin 1954.

*313. Abrams (M. H.). *The Mirror and the Lamp : Romantic Theory and the Critical Tradition*, New York, Oxford Univ. Press, 1953.
C. r. L. Bergel. *Books Abroad* [Univ. of Oklahoma], automne 1954.

314. Moreau (P.). Romantisme français et syncrétisme religieux. *Symposium* [Syracuse]. 1954, nº 1.

315. David (C.). L'anti-Romantisme est-il français ? [à propos de : F. Neubert. *Stud. zur vergleich. Lit. Gesch.* Cf. 40 (1953) *EG*, avril-sept. 1954.

316. Jan (E. von). El romanticismo español y el alemán en sus relaciones recíprocas. *Bol. de Est. germánicos* [Buenos-Aires], nº 10, 1953.

317. Torre (A. M. de la). Naturalism and the Spanish American Novel. *Books Abroad* [Univ. of Oklahoma], XXVI, 1952.

*318. Saz (A. del). *Novelistas españoles*. Barcelone, Argos, 1952.

*319. Percas (H.). *Women poets of Argentina (1810-1950)*. [Thèse. Columbia Univ. Resumé dans *Dissertation Abstracts*. Ann. Arbor, Mich. 12, 1952].

320. Brughetti (R.). Una nueva generación literaria argentina (1940-1950). *CuA*, 11, 1952.

321. Ghiano (J. C.). De la literatura argentina, siglo XX. *Rev. de Guatemala* [Guatemala], janv.- mars 1952.

322. Monterde (F.). C. r. de : L. A. Sánchez. *La literatura peruana. Derrotero para una historia espiritual del Perú*. Buenos-Aires, Guarania, 1950-51. *CuA*, 11, 1952.

*323. Allison (M. C.). *Literary History of Costa Rica*. [Thèse, Washington Univ., 1952].

*324. Diaz Seijas (P.). *Literatura venezolana*. Caracas, Pensamiento vivo, 1952.

*325. Paribatra (Pcesse Marsi). *Le romantisme contemporain. Essai sur l'inquiétude et l'évasion dans les lettres françaises de 1850 à 1950*. Paris, 1954.

326. Freyhan (M.). Katholisches Drama in England und Frankreich, cf. nº 234.

Ambiances.

327. Camden (C.). C. r. de : J. Parr. *Tamburlaine's Malady and other Essays on Astrology in Elizabethan Drama*. Cf. 938 (1954). *MLN*, nov. 1954.

*328. Carpenter (N. C.). *Rabelais and Music*. Chapel Hill, Univ. of North Carolina Press, 1954.

329. Françon (M.). Ronsard, panégyriste de la cour. *Cm*, sept.-oct. 1954.

330. « Art and the Symbolic » [trois essais]. *The Kenyon Rev.* [New York], été 1953.

331. Praz (M.). Leonardo in Inghilterra. *Ulisse* [Rome], hiver 1952-53.
C. r. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1953.

332. Kurz (H.). The Italian Models of Hogarth. *Warburg Inst. Journal*, XV, 1952.
C. r. *La Rassegna* [Gênes], avril-juin 1954.

333. Zottoli (A.). Rousseau e l'Arcadia, *Atti dell'Accad. nazionale dei Lincei* [Rome] CCCL (1953).
C. r. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1953.

334. Gibelin (J.). Notes sur le protestantisme de Mme de Staël. *Bull. historique et littéraire de la Sté de l'Hist. du Protestantisme français* [Paris], juil.-sept. 1954.

335. Monguió (L.). The social status of the Spanish Novelists in the nineteenth Century. *Journal of Aesthetics and Art criticism* [Cleveland, Ohio], X. 1952.

336. Poulet (G.). Timelessness and Romanticism. *JHI*, janv. 1954.

337. Muller-Blatteau (M.). Die Musik in Thomas Manns « Doktor Faustus » and Hermann Hesses « Glasperlenspiel ». *Annales Univ. Saraviensis* [Philo-Lettres], II, 3.

Influences antiques

*338. Renucci (P.). *Dante, disciple et juge du monde gréco-latin*. Paris, Les Belles Lettres, 1954.

339. Elisei (R.). L'introduzione alle Epistole di Orazio e l'introduzione alla Divina Commedia. *Il mondo classico* [Turin], 1952, 1-3.

340. Weiss (R.). Per la storia degli studi greci del Petrarca : il Triglossos. *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, Lettere, Storia e Filosofia. XXI, fasc. 3-4, 1952.

341. Desguine (A.). Le culte de Bacchus et Ronsard poète débutant, *Bull. de l'Ass. Guillaume Budé*, sept. 1954.

342. Comptes rendus de : G. Williamson. *The Senecan amble : a study in prose from Bacon to Collier*. Londres, Faber and Faber ; Chicago, Univ. of Chicago Press, 1951 : D. Bush, *MLN*, LXVIII, 1953 — [Anon.]. *TLS*, 2 nov. 1952.

343. Boucher (M.). C. r. de : W. Rehm. *Götterstille und Göttertrauer, Aufzätze zur Deutsch-Antiken Begegnung*, cf. 218 (1953). *EG*, avril-sept. 1954.

344. Hiebel (F.). The Modern View of Hellas and German Romanticism. *GR*, 1954, n° 1.

345. Moldenhauer (G.). Personajes griegos en la obra dramática de Gerhart Hauptman. *Bol. de Estud. Germánicos* [Buenos-Aires], n° 10, 1953.

Influences du Moyen Age latin.

346. Groult (P.). Un disciple espagnol de Thomas a Kempis : Diego de Estella. *LR*, nov. 1951 et fév. 1952.

C. r. R. Ricard. *BHi*, 1952, n° 1.

Influences italiennes.

347. Muir (K.). C. r. de : C. T. Prouty. *The sources of Much Ado about Nothing*. New-Haven, Yale Univ. Press ; Londres, G. Cumberlege, 1950 : *MLR*, avril 1952.

348. Le Comte (E. S.). « Lycidas » Petrarch and *The Plague*. *MLN*, juin 1954.

349. Pizzorusso (A.). Il petrarchismo di Desportes. *Studi petrarcheschi*, [Bologne] V, 1952.

C. r. *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

350. Metford (J. C. J.). Lope de Vega and Boccaccio's *Decameron*. *Bull. of Hispanic Studies* [Liverpool], XXXIX, 1952.

351. Fucilla (J. G.). The cave of Montesinos. *Italica* [Evanston], III, XXIX, 1952.

352. Palacín (G. B.). Influencia de Castiglione en las letras españolas. *Le lingue del mondo* [Florence], n° 17, 1952. [Surtout sur Juan de Valdés].

353. Kaufman (H.). The Influence of Italian Drama on Pre-Restoration English Comedy. *Italica* [Evanton]. 1, XXX, 1953.

C. r. *La Rassegna* [Gênes], avril-juin 1954.

354. Bourgin (G.). Alexandre Dumas père et l'Italie. *Atti della Accad. Nazionale dei Lincei* [Rome], janv.-fév. 1954.

355. Ciureanu (P.). C. r. de : M. Gasparini. *Tommaseo e la Francia*, Florence, La Nuova Italia, 1940. *La Rassegna* [Gênes], oct.- déc. 1953 [avec cinq autres études sur Tommaseo].

356. Clements (R. J.). Rilke, Michelangelo and the *Geschichten vom lieben Gott*. *CL*, 1954, n° 3.

Influences espagnoles et Hispano-américaines.

357. Comptes rendus de : R. M. Ruggieri. « *Li fatti di Spagna* », *testo settentrionale trecentesco già detto* « *Viaggio di Carlo Magno in Ispagna*. Vol. I. Soc. Tip. Modenese, 1951 : M. Boni. *GSLI*, 129, 1952 ; — I. Frank, *Romania* [Paris], LXXIV, 1953.

358. Babin (M. T.). Garcilaso de la Vega y Sir Philip Sidney. *La Nueva Democracia* [New York], XXXIII, 1953.

359. Grosschmid (G. B.). C. r. de : L. Turkevich. *Cervantes in Russia*. Cf. 269 (1950). *Estudios* [Duquesne Univ.], 1953, n°s 6-7.

360. Peñuelas (M. C.). Algo más sobre la picaresca. Lázaro [de Tormes] y Jack Wilton [de Nashe, 1594]. *HispB*, déc. 1954.

362. Keller (D. S.). Lazarillo de Tormes, 1554-1954. An Analytical Bibliography of twelve Recent Studies. [Characterization studies ; Sources and authorship ; Translations ; Modern counterparts]. *Ibid.*

362. Selig (K. L.). Concerning Gogol's *Dead Souls* and *Lazarillo de Tormes*. *Symposium* [Syracuse], 1954, nº 1.

363. Stimson (F. S.). The Beginning of American Hispanism, 1770-1830. *HispB*, déc. 1954.

364. Uribe-Echeverría (J.). La preocupación americanista de Marcel Bataillon. *Atenea* [Conception], CXIII, 1953.

365. Grossman (R.). Observaciones sobre la versión de la poesía castellana al alemán. *Bol. de Estud. Germánicos* [Buenos-Aires], nº 10, 1953.

Influences portugaises et brésiliennes.

366. Ricard (R.) Les vers portugais de Sor Juana Inés de la Cruz [à propos d'une édition récente]. *BHi*, 1953, nºs 3-4.

Influences françaises.

367. Comptes rendus de : C. Claveria. « *Le chevalier délibéré de Olivier de la Marche y sus versiones españolas del siglo XVI*. Zaragoza, Inst. Fernando el Católico, 1950 : J. M. Blecua. *Insula* [Madrid]. VII, nº 83, 1952 ; M. Cardenal Iracheta. *Clavileño* [Madrid] ; F. Pierce. *MLR*, XLVII, 1952 ; P. Groult *LR*, mai 1954.

368. Voisine (J.). Gli Inglesi comprendono Molière ? *Rassegna Lucchese*, 1954, nº 14.

369. Loiselet (J. L.). L'apport de Molière au théâtre anglais du début de la Restauration au milieu du XVIIIe siècle. *La Revue française* [Paris], VI, 52, 53, 54.

370. Oswald (V. A. Jr.). Hofmannsthal's Collaboration with Molière. *GR*, 1954, nº 1.

371. Aden (J. M.). Dryden and Saint Evremond. *CL*, 1954, nº 3.

372. Green (F. C.). The Letters of Milord Maréchal [George Keith] to Rousseau. *FS*, janv. 1955.

373. Burgelin (P.). Kant et les fins de la raison [Influence de Rousseau sur Kant]. *Rev. de Métaphysique et de Morale* [Paris], janv.-juin 1953.

374. Bémol (M.). Gœthe et Rousseau ou la double influence. *EG*, oct.-déc. 1954.

375. Engstrom (A. G.). Chateaubriand's *Itinéraire de Paris à Jerusalem* and Poe's *The Assignation*. *MNL*, nov. 1954.

*376. Zerella (F.). *L'eclettismo francese e la cultura filosofica meridionale nella prima metà del secolo XIX*. Roma, Opere Nuove, 1952.

C. r. R. Scrivano. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1953.

377. Ollero (C.). Galdós y Balzac. *Insula* [Madrid], 7, 1952.

*378. De Sugar (C. L.). *Baudelaire et R. M. Rilke*. Paris, Nouvelles éditions latines, 1954.

379. Vermeil (E.). Nietzsche und Frankreich. *Antares* [Baden-Baden], juil.-sept. 1954.

380. Gravier (M.). Herman Bank et le roman naturaliste français. *EG*, oct.-déc. 1954.

*381. Lang (R.). *Rilke, Gide et Valéry*. Boulogne-sur-Seine, 1953.

C. r. R. Rie, *Books Abroad* [Univ. of Oklahoma], automne 1954.

382. Casnati (F.). Un dramma di Claudel sulle scene italiane. *Vita e pensiero* [Milan], XXXVI, 1-2, XXXVII, 1-2.

383. Sanders (C. R.). Lytton Strachey and French Literature. *The South Atlantic Quarterly* [Durham. N. C.], LIII, 2.

*384. Lüthy (H.). *Frankreichs Uhren gehen anders*. Zurich, Stuttgart-Vienne, Europa Verlag, 1954.

C. r. E. Vermeil. Quand un écrivain suisse déchiffre l'heure française en langue allemande. *Allemagne d'aujourd'hui*, [Paris], 1954, n° 3. A. Guérard. *Books Abroad* [Univ. of Oklahoma], automne 1954.

Influences anglaises.

385. Longhurst (J. E.). Fielding and Swift in Mexico. *MLJ*, XXXVI, 1952.

386. Samuels (D. G.). C. r. de : E. Pujals. *Espronceda y Lord Byron*. Cf. 795 (1952). *CL*, 1954, n° 3.

387. Alciatore (J. C.). Stendhal et Scott : Le comte de Narwinde et Sir Percy Shafton. *Symposium* [Syracuse], 1954, n° 1.

388. Politzer (H.). Stefan Georg english. *Neue Rundschau* [Berlin], LXIV, 2.

389. Garcia Blanco (M.). El entusiasmo de Unamuno por algunos líricos ingleses. *Atlante* [Londres], I, 3.

Influences nord-américaines.

390. Hisler (L. von). C. r. de : H. Heinz Köhnelt. *Die Bedeutung von Edgar Allan Poe für die englische Literatur*, Insbrück, Wagner, 1949. *MLR*, avril 1952.

*391. Santovenia (E. S.). *Lincoln in Martí*. Chapel Hill, Univ. of North, Carolina Press, 1953.

*392. Asselineau (R.). *L'évolution de Walt Withman*, Paris, Didier, 1954.

*393. Alegria (F.). *Walt Whitman en Hispanoamérica*. México, Studium, 1954.

C. r. R. J. Mead, Jr. *Hispb*, sept. 1954.

*394. Asselineau (R.). *The Literary Reputation of Mark Twain*. 1910-1950. Paris, Didier, 1954.

Influences germaniques.

*395. Kindermann (H.). *Das Gœthebild des XX. Jahrhunderts*. Vienne-Stuttgart, Humbold Verlag, 1952.

C. r. M. Colleville. *EG*, avril-sept. 1955.

396. Ryder (F. G.). George Ticknor and Gœthe : Europe and Harward. *MLQ*, 1953, n° 4.

397. Beare (R. L.). T. S. Eliot and Gœthe. *GR*, 1953, n° 4.

398. Schonfeld (M.). Sobre la imitación de la poesía heineana en España. G. A. Bécquer y sus epígonos. *Bol. de Estudios Germánicos* [Buenos-Aires], n° 10, 1953.

399. Thun (N.). Majakowski und Deutschland, *Neue Deutsche Literatur*, I, 6, 7, 8.

400. Lohner (E.). C. r. de : L. Le Sage. *Jean Giraudoux, Surrealism, and the German Romantic Ideal.* Cf. 184 (1953). *CL*, 1954, nº 3.

401. Dresch (J.). Karl Jaspers in Frankreich. *Antares* [Baden-Baden], juin 1954.

*402. Bollnow (O. F.). *Unruhe und Geborgenheit im Weltbild neuerer Dichter.* Stuttgart, Kohlhammer Verlag, 1953.

Influences scandinaves.

403. Brandell (G.). A Quarter Century of Scandinavian Literature. *Books Abroad* [Univ. of Oklahoma], automne 1954.

Influences slaves.

*404. Jans (R.). *Tolstoj in Nederland.* Bussum, Paul Brand, 1952.
C. r. P. Brachin, *EG*, avril-sept. 1954.

405. Struve (G.). The Double Life of Russian Literature. *Books Abroad* [Univ. of Oklahoma], automne 1954.

406. Werner (K.). L'influence des lettres soviétiques sur la littérature d'Allemagne Orientale. *Documents* [Paris], IX, 1-2.

407. Alexander (M.). Nouvelles orientations dans la littérature soviétique. *Preuves* [Paris], sept. 1954.

Influences orientales.

*408. Sprague (F. A.). *The Biblical Material of Tirso de Molina.* Lewisburg, Pa. 1952.

*409. *El Libro de los engaños*, Ed. by J. E. Keller. Chapel Hill, Univ. of North Carolina Press, 1953.
C. r. O. H. Hauptmann. *RP*, nov. 1954.

410. Abdel Rahman Sidky. Destins de la poésie orientale en Occident. *Revue du Caire*, XVI, 162, 163, 164.

411. Ouston (P. A.). C. r. de : I. M. Frandon. « Assassins » et « Danseurs mystiques » dans *Une enquête aux Pays du Levant* de M. Barrès [Cf. 205], *FS*, janv. 1955.

Influences arabes.

412. Gabrielli (F.). New Light on Dante and Islam. *East and West.* [New York], IV, 3.

413. Levi della Vida (G.). Dante et l'Islam d'après de nouveaux documents. *Revue de la Méditerranée* [Paris], XVI, 2.

414. Ricard (R.). Chaucer et « Belmarye ». *Hespéris* [Paris], 1953, 3e et 4e trimestres.

Le gérant : Marcel Didier

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART. — (D. 5383).

WILLIAM BLAKE

Un texte inédit d'Edmond Jaloux. *En réponse à une demande adressée par Madame Edmond Jaloux à M. Pierre Josserand, conservateur des Imprimés à la Bibliothèque Nationale, celui-ci a bien voulu préciser que le texte ci-après est extrait d'une conférence faite par Edmond Jaloux, le 5 février 1937, à l'occasion de l'exposition de gravures et de dessins de William Blake, inaugurée à la Bibliothèque Nationale le 15 janvier 1937. D'autre part, Edmond Jaloux a publié dans* Le Temps *de la même année une chronique intitulée* Le mystère de William Blake, *où il a repris quelques-uns des thèmes de sa conférence. Il avait toujours été fasciné par la figure mystérieuse de William Blake. Madame Edmond Jaloux a légué à la Bibliothèque de l'Arsenal un grand nombre de chroniques, en partie inédites, dues à l'illustre disparu, et c'est là une des sources où va puiser M. William Taylor, qui vient d'entreprendre, à l'Institut de Littérature Comparée de l'Université de Paris, une thèse de doctorat sur* Edmond Jaloux et la littérature anglaise.

J.-M. C.

William Blake est une des personnalités les plus mystérieuses de la littérature et de l'art, je devrais même dire une des personnalités les plus obscures de l'humanité. Et c'est bien parce qu'il a été d'abord un individu à demi indéchiffrable que son œuvre pose devant nous une telle énigme.

William Blake (1757-1827) a vécu soixante-dix ans. Il les a vécus humblement, pauvrement, difficilement, si nous nous fions à l'opinion du monde. Il les a vécus, si nous essayons de retrouver quelque chose qui ressemble à la vérité éternelle, dans un état particulièrement lumineux, au milieu de visions grandioses et dans une parfaite communion avec des forces inconnues. Si l'on veut essayer de le comprendre, il faut d'abord accepter que ce monde-ci ne soit que l'envers d'un autre, et admettre par surcroît que

certains esprits ont le pouvoir incompréhensible de nous faire comprendre cet autre monde.

A travers toutes ses œuvres, qu'il s'agisse de sa poésie, de sa peinture ou de ses gravures, William Blake n'a cessé de tourner autour de Dieu. Mais son dieu n'était aucunement une entité métaphysique. C'était le Dieu de la Bible et aussi le Dieu de Milton. Autour de cette figure, Blake a créé toute une cosmologie formidable, dont il est difficile de pénétrer tous les secrets et que l'on voit passer dans ses vers, comme elle traverse ses tableaux, en répandant une sorte de terreur. Car, lorsqu'on a dépassé le seuil de l'œuvre de Blake, on a vraiment le sentiment d'être sorti de la vie, du moins de notre vie, à nous tous gens de la terre. Ni Dante, ni Milton, ni Edgar Poë ne nous emportent si loin sur les grandes routes de l'inconnu. Il reste chez ces trois poètes quelque chose qui nous semble humain. Mais chez Blake le mot humain n'a pas le même son. Je ne vois dans toute l'histoire de l'homme que deux œuvres qui soient à peu près sur le plan de William Blake, l'une est l'Apocalypse, l'autre est celle de Swedenborg.

On sait d'ailleurs que Blake a lu Swedenborg. Jusqu'à quel point cette œuvre l'a-t-elle influencé ? Cela est difficile à savoir. Car, s'il est toujours aisé de faire une critique des sources, il y a des cas où l'on ne sait pas s'il n'y a pas rencontre entre des esprits du même ordre.

Nous savons toutefois que William Blake connaissait bien Swedenborg. Il a possédé un exemplaire du livre de celui-ci sur *La Sagesse et l'Amour divin*. Il a pris des notes en marge de l'ouvrage, et ces notes nous révèlent justement que Blake n'a peut-être pas eu de Swedenborg un besoin absolu. A propos d'une réflexion de l'auteur de *La Nouvelle Jérusalem*, il écrit par exemple : « Je savais cela, et des milliers d'autres ». Tantôt il approuve Swedenborg et tantôt il le réfute. Il a l'air de savoir les mêmes choses que Swedenborg et il les discute comme quelqu'un qui aurait lu la relation de voyage qu'un autre aurait fait dans un pays étranger. Il y a bien des points sur lesquels Blake n'accepte nullement les conclusions de son prédécesseur. Il y a par exemple un endroit où Swedenborg affirme que le soleil est mort, c'est-à-dire le soleil matériel créé par le Dieu Vivant. Blake s'irrite à cette idée. Comment, s'écrie-t-il, la vie peut-elle créer la mort ? Un soleil mort n'est qu'une illusion de l'homme méchant. Tout ce qui est éternel pour lui existe littéralement.

Il serait fastidieux de citer toutes les opinions par lesquelles

William Blake nous prouve qu'il garde son entière liberté d'esprit vis-à-vis de celui où l'on pourrait voir son guide. Ce que je tenais à signaler en passant, c'est la parfaite autonomie de William Blake à l'égard de son précurseur. Mais tout cela ne nous explique pas comment deux esprits assez pareils ont pu vivre à peu près à la même époque et chercher la même voie dans un univers fabuleux.

Il ne faut pas oublier cependant, sans quoi ce portrait serait incomplet, que Blake avait été affilié dans son enfance, ainsi que ses parents, à la nouvelle église swedenborgienne qui venait d'être fondée à Londres et qui, d'ailleurs, n'a jamais cessé d'exister. Il faut se souvenir aussi que Swedenborg a eu un certain nombre de visions qui ressemblent à celles de Blake et que celui-ci connaissait celles de Swedenborg. Or, Swedenborg lui-même, qualifie ses visions de phénomènes dus à la vue intérieure, — c'est à peu près ainsi que les mystiques se sont toujours exprimés quand ils ont parlé de leurs rencontres avec Dieu. Cette *vue intérieure* est celle dont, selon lui, nous jouissons après notre mort matérielle. Swedenborg établit donc une discrimination absolue entre cette vue intérieure et les perceptions de nos yeux corporels. Pour peu que l'on s'entende, ces phénomènes sont moins obscurs qu'ils ne paraissent à première apparence. Il n'en demeure pas moins ceci : c'est que William Blake a suivi son maître dans la voie de la vision, ce qui comporte deux ou trois conclusions différentes ; ou que William Blake a eu une nature extrêmement féminine, qu'il était prédisposé à un mimétisme tel qu'il a obéi par auto-suggestion à la volonté de son patron ; ou que des phénomènes de cet ordre, qui sont rarissimes aujourd'hui, aient été fréquents dans la seconde partie du XVIIIe siècle, — et il est admissible que le mysticisme, avec toutes ses conséquences, et le rationalisme de notre époque soient des courants historiques alternatifs ; ou enfin, qu'il y ait entre l'infini et nous une sorte de région interplanétaire où se passent des choses que voient seuls les poètes et les voyants.

Revenons maintenant aux débuts de la vie de William Blake. Ses parents habitaient Londres, où ils tenaient un petit magasin de bonneterie. Son père était d'origine irlandaise. On a beaucoup épilogué là-dessus, et d'une façon qui n'est pas flatteuse pour les Irlandais. Car, du fait que cette race a un pouvoir de vision tout particulier et souvent une exagération toute méridionale, on en arrive quelquefois à douter de la véracité de quelques-unes de leurs affirmations. En un mot comme en cent, on traite souvent

les Irlandais de mystificateurs. Mais ce mot lui-même est obscur et ne dit pas exactement tout ce qu'il veut dire. Dans le sens où il faut le prendre, le mystificateur n'est pas un trompeur ou un escamoteur. C'est quelqu'un qui joue avec le mystère, et qui joue avec lui-même de toutes les façons.

William Blake ayant montré de bonne heure de remarquables dispositions pour le dessin, on lui laissa suivre des cours de dessin. Après quoi, à l'âge de quatorze ans, il fut apprenti chez un certain Basire, graveur de la Société des antiquaires. William Blake eut la charge de dessiner les tombeaux de l'Abbaye de Westminster. Ce fut par là qu'il entra dans le Moyen Age et qu'il eut la vision du gothique. Ses premiers poèmes datent à peu près de cette époque-là. Quand il eut fini son apprentissage, il suivit encore quelques cours, puis il fut employé comme graveur par des libraires. Ce fut alors qu'il fit la connaissance de Heinrich Füssli, peintre zurichois, qui était venu à Londres, où il fut très à la mode. Quand, après avoir étudié l'œuvre de Blake, on voit certains tableaux, certains dessins de Füssli, on est très étonné du rapprochement que l'on peut faire entre les dessins et le sens des volumes employés par deux hommes aussi différents. Il faut ajouter que Füssli a été également un poète et un peintre fantastique. Pendant longtemps, Füssli a dû de ne pas être complètement oublié aux lignes que lui consacre Edgar Poë dans *La Chute de la Maison Usher*. Il nous dit que Roderick Usher peignait des idées, et il ajoute : « Pour moi, du moins, — dans les circonstances qui m'entouraient, — il s'élevait, des pures abstractions que l'hypocondriaque s'ingéniait à jeter sur sa toile, une terreur intense, irrésistible, dont je n'ai jamais senti l'ombre dans la contemplation des rêveries de Füssli lui-même, éclatantes sans doute, mais encore trop concrètes ». Il est vraisemblable que, si Edgar Poë avait vu certaines des œuvres de William Blake, il aurait senti cette sorte de terreur intense que lui inspiraient les peintures de Roderick Usher.

Dans la petite ville près de Londres, où il s'installa en 1800, il écrit les lignes suivantes, qu'il est intéressant de connaître, car elles nous plongent au cœur même de la forme de vie de William :

« J'habite un endroit qui est un lieu de travail agréable, car il est plus spirituel que Londres. Le ciel y ouvre de toute part ses portes d'or. Ses fenêtres ne sont pas bouchées par des vapeurs. Les voix des habitants célestes s'y entendent plus distinctement, leurs ombres s'y voient plus nettement. Ma maison elle-même est devenue l'ombre de leur demeure... Et maintenant commence une

nouvelle vie, parce qu'une autre couverture de terre est rejetée. J'ai plus de renommée dans le ciel, grâce à mes œuvres, que je ne puis l'imaginer. Dans mon cerveau, je trouve en abondance des chambres pleines de livres et de peintures d'autrefois, que j'ai écrits, ou que j'ai peintes avant ma vie mortelle. Et ces œuvres font l'étude et les délices des archanges ».

Mais Blake était trop tourmenté au fond, pour rester tranquille quelque part ; il dut retourner à Londres, où il eut affaire à de nouvelles difficultés et à des insuccès nouveaux. Pour un homme habitué à voir si facilement les esprits de ceux qui l'entouraient, il démêla de même qu'il avait à faire à un grand nombre d'esprits hostiles, malveillants, incompréhensifs et courroucés. Cela empoisonnait son existence déjà compromise par son génie et par son inhabileté foncière. Il traversa une ère misérable, où il connut le désespoir, puis les choses s'arrangèrent de nouveau. En 1818, il se lie avec un nouveau groupe d'écrivains et d'artistes, et il rencontre plusieurs hommes qu'il admire sincèrement, comme John Varley, chez lequel Blake allait paisiblement copier ses visions. L'un d'entre eux, Lynnel, rendit à Blake le service de lui faire lire *la Divine Comédie*, qu'il ne connaissait pas. Ce qui indique d'ailleurs à quel point sa culture était fragmentaire et incomplète. Ce fut pour lui, bien entendu, une révélation. Mais Blake devina tout de suite que la traduction qu'on lui avait donnée était elle-même faible et peut-être incorrecte, en tout cas à ses yeux. A cinquante-sept ans il apprit l'italien pour la lire dans le texte et du moins en savourer toute la beauté. Il l'a illustrée en 1825 et en 1826 d'une centaine de dessins qui sont au nombre de ses œuvres les plus belles. Il voulut ensuite représenter le Jugement Dernier, sujet dont il est vraisemblable qu'il l'a hanté toute sa vie. Mais il n'avait plus la même énergie, la même force. Il avait trop lutté, trop souffert. Il avait senti autour de lui une incompréhension trop complète pour ne pas en éprouver le plus profond découragement. Sans doute aussi tenait-il peu à la terre, comme y tiennent peu ceux qui ne voient en elle qu'un lieu de passage bien furtif et qui peuvent supposer par des témoins dignes de foi qu'ailleurs, la vie recommence dans la lumière et dans l'abondance de tous les biens. Affaibli, malade, il continue de travailler. Il dessine encore des illustrations pour son cher Dante. Mais il ne peut plus se lever.

Il avait toujours aimé chanter. Il improvisait des accompagnements sur ses vers dont plusieurs personnes, qui les ont entendu, ont déclaré qu'ils étaient étrangement beaux. Malheureusement,

personne n'a jamais pensé à nous les conserver. Nous sommes sûrs, cependant, qu'ils devaient être pleins de cette énergique et farouche spiritualité dont ses vers et ses œuvres artistiques portent l'incroyable témoignage.

Le 12 août 1827, raconte J. T. Smith, il composa et chanta des chansons à son créateur. Elles étaient extrêmement douces à l'oreille. Sa femme se tenait auprès de lui. Il la regarda affectueusement et s'écria : « Ma bien aimée, elles ne sont pas de moi, elles ne sont pas de moi. » Il lui déclara ensuite qu'il était impossible qu'ils fussent séparés et qu'il ne cesserait jamais de veiller sur elle et de la protéger. Un autre de ses amis, également présent, nous déclare que Blake s'entretint avec eux jusqu'à la fin, sans rien perdre de son calme. Il disait qu'il allait dans ce pays que toute sa vie il avait désiré connaître, qu'il était parfaitement heureux et qu'il attendait son salut de Jésus-Christ. Ce fut juste avant de mourir qu'il se mit à chanter ces choses sublimes qu'il voyait dans le ciel. Son visage devint alors merveilleusement beau, ses yeux brillèrent, il rayonnait littéralement. Sa respiration commença ensuite à faiblir et il mourut à six heures du soir dans une telle sérénité qu'on ne distingua pas la minute où son âme cessa d'appartenir à ce monde pour regagner celui qu'il avait toujours entrevu et toujours célébré, celui auquel il ne croyait pas plus qu'au nôtre, puisque pour lui, ils étaient inextricablement liés.

Edmond Jaloux.

SUR UN LIVRE PEU CONNU DE STENDHAL :

Rome, Naples et Florence en 1817.

L'année 1817 a été fort mouvementée pour Stendhal. Il n'est resté à Milan qu'environ deux mois sur douze. Quelques semaines après être rentré de son voyage à Rome et Naples, il part pour Grenoble [1]. De là, il se rend à Paris, et y demeure jusqu'à l'automne [2]. Son séjour dans la capitale est coupé, en août, par un court voyage à Londres [3]. Ces déplacements cachent-ils des mystères ? Nous ne savons à peu près rien sur sa vie à cette époque. La seule chose certaine est que le troisième ouvrage qu'il compose et fait imprimer au cours de l'année est, malgré toute apparence, un pamphlet politique. Nous parlons de *Rome, Naples et Florence en 1817*.

La date à laquelle commença la composition du livre n'est pas connue ; mais tout porte à croire que ce fut vers le mois de mars 1817. A ce moment-là, l'*Histoire de la peinture en Italie* venait d'être achevée. Fidèle à son principe, si souvent répété, de demander le bonheur au travail, Stendhal a dû d'autant plus se hâter de mettre un nouvel ouvrage sur le chantier que son cœur était vide d'amour.

A-t-il voulu, au début du moins, réaliser son ancien projet de publier le journal de son voyage en Italie de 1811 [4] ? Ce n'est pas impossible. En fait, il n'en gardera que le cadre [5], ainsi qu'un

1. Rentré à Milan le 4 mars, il en repart le 9 avril. Cf. H. Martineau, *Le Calendrier de Stendhal*, p. 167.
2. *Ibid.*, p. 170.
3. *Ibid.*, p. 169.
4. On sait qu'au début de 1813, Beyle avait eu l'idée de publier son voyage en Italie sous le titre de *Tour d'Italie en 1811*, par M. de Léry (*Marginalia*, I, 259). De nombreux rapprochements entre le *Journal* et *Rome, Naples et Florence en 1817* ont été faits par Paul Arbelet, *Journal d'Italie*, 1911, *passim*.
5. Aussi pourra-t-il affirmer : « Cela est exactement mon voyage ». *Corr.*, V, 88, lettre à Mareste du 8 janvier 1818.

certain nombre de pages [1]. Les fragments qui ont été conservés de l'ébauche primitive dans les manuscrits de la Bibliothèque de Grenoble sont trop peu nombreux pour que l'on puisse suivre l'élaboration du livre. Un de ces fragments nous apprend qu'il a songé un moment à faire son voyage, non pas seul, mais en compagnie de quatre Anglais. Il finira par renoncer à la fiction du voyage en groupe, dont les traces subsisteront pourtant [2], et que plus tard il reprendra avec bonheur dans les *Promenades dans Rome*.

Nous venons de qualifier *Rome, Naples et Florence en 1817* de pamphlet politique. Il nous faut entrer dans quelques explications, car cet aspect du livre a complètement échappé aux stendhaliens [3]. Sans doute doit-on en chercher la raison dans la rareté de l'édition originale qui n'a jamais été réimprimée ; on ne connaît, en général, que la nouvelle édition que Beyle donnera en 1826, mais dont l'esprit et la contexture seront très différents [4].

Relevons d'abord que l'auteur se présente comme un « houzard de la liberté » [5]. Prenons acte ensuite de ces paroles : « Si je savais un coin du monde où l'on ne parlât pas plus politique qu'en 1770, j'y volerais, fût-il aussi loin que les jardins d'Armide » [6] ; auxquelles font pendant celles-ci : « On ne peut plus, au milieu de la grande révolution qui nous travaille, étudier les mœurs d'un peuple sans tomber dans la politique » [7].

Ainsi mis en éveil, on s'aperçoit facilement, en y regardant de plus près, que tout le livre est centré sur le désarroi et le marasme où l'Italie a été plongée par le Congrès de Vienne, tandis que s'avivent les regrets pour le despotisme éclairé et bienfaisant de

1. « Vous souvient-il du mépris que Stendhal témoigne quand il est à Francfort : c'est un morceau de mon journal de Paris ». *Ibid.*, V, 106, lettre à Mareste, du 21 mars 1818.

2. « Je me retournai vers mes compagnons, voyageurs anglais... » Ed. originale, p. 70, passage supprimé dans l'éd. de 1826. Cf. éd. originale, pp. 123, 149 ; éd. du Divan, III, 24, 46.

3. Récemment, M. Bardèche a entrevu que le thème principal du livre est tout politique ; mais il a été fourvoyé par le parti-pris qui lui fait voir en Stendhal un « épuré », plein de « colère » contre les vainqueurs. *Stendhal romancier*, 1947, pp. 79-84. — De son côté, M. Luigi Foscolo Benedetto a attiré l'attention, mais sans insister, sur la véritable portée de *Rome, Naples et Florence en 1817*, dans son important ouvrage *La Parma di Stendhal*, 1950, pp. 201-202.

4. Lorsque Beyle refondra l'ouvrage en 1826, non seulement il supprimera toute une partie de l'éd. de 1817, mais encore il apportera de considérables modifications aux passages qu'il conservera. Le texte intégral de *Rome, Naples et Florence en 1817* n'a jamais été réimprimé. Une excellente traduction a paru il y a quelques années en Italie : *Roma, Napoli e Firenze nel 1817*. Traduzione, prefazione e note di Bruno Maffi e Ferrante Palla [Bruno Pincherle]. Milano, Bompiani, 1943, in-8, 522 p., pl.

5. Éd. originale, p. 189 note. Cf. éd. du Divan, III, 77 note.

6. Éd. originale, pp. 190-191. Cf. éd. du Divan, III, 78.

7. Éd. originale, p. 299. Cf. éd. du Divan, III, 173.

Napoléon [1]. Cela est dit à mots couverts — *intelligenti pauca* — dès la Préface :

On verra la progression naturelle des sentiments de l'auteur. D'abord il veut s'occuper de musique ; la musique est la peinture des passions. Il voit les mœurs des Italiens ; de là il passe aux gouvernements qui font naître les mœurs ; de là à l'*influence d'un homme sur l'Italie*. Telle est la malheureuse étoile de notre siècle. L'auteur ne voulait que s'amuser, et son tableau finit par se noircir des tristes teintes de la politique [2].

Henri Beyle s'expliquera nettement à cet égard dans une lettre de 1818 :

L'essentiel n'est-il pas en 1817, *à la veille de grands événements*, d'observer quelle est la disposition que l'apparition de Napoléon a laissée dans les cœurs italiens, car un peuple n'a jamais que le degré de liberté auquel il force [3].

C'était une entreprise délicate que de traiter un sujet pareil deux ans après Waterloo. Aussi Beyle imagine-t-il des subterfuges ingénieux pour sauvegarder sa sécurité en déroutant les indiscrets. D'abord, l'auteur est affublé d'un nom à consonnance germanique, M. de Stendhal [4]. Le voyage de M. de Stendhal débute et s'achève en Allemagne. L'indication « officier de cavalerie » est destinée, elle aussi, à donner le change. Depuis quand un officier de cavalerie s'occupe-t-il de choses sérieuses et s'immisce-t-il dans la politique ? M. de Stendhal, en effet, est féru de musique italienne. Il se souviendra une seule fois au cours de son voyage qu'il est militaire : c'est quand il lève le croquis de la bataille de Tolentino [5]. En outre, le séjour de M. de Stendhal à Milan est réduit à seize jours à l'aller et dix au retour, tandis qu'il s'arrête rien moins que huit semaines à Naples.

Ce n'est pas tout. Henri Beyle, qui a quitté l'Italie au mois d'avril 1817, entend donner l'impression que le voyage de M. de Stendhal a réellement eu lieu aux dates indiquées, soit du 4 octobre 1816 au 28 août 1817. Il arrange donc de telle sorte l'itiné-

1. C'était d'ailleurs l'opinion de Napoléon lui-même. Cf. le journal du général Bertrand à la date du 24 avril 1821 ; « Son nom sera toujours populaire en Italie ; les Italiens regarderont toujours comme une occasion manquée le temps où l'Empereur avait voulu établir leur indépendance. Il avait parlé à toutes les imaginations en Italie, il y avait réveillé le nom et les souvenirs de la patrie, sa mémoire sera toujours chère aux Italiens. » *Cahiers du général Bertrand. Cahiers de Sainte-Hélène*, 1949 ; janvier-mai 1821, p. 159.

2. Éd. originale, pp. v-vi. Cf. éd. du Divan, III, 7-8. C'est nous qui soulignons.

3. *Corr.*, V, 124, lettre au directeur de l'*Edinburgh Review*.

4. Il est dit à un endroit du volume que M. de Stendhal habite l'Allemagne depuis sept ans ; éd. originale, p. 256 ; cf. éd. du Divan, III, 135. On lit d'ailleurs cette note ambiguë : « L'auteur qui n'est plus Français depuis 1814, est à un service étranger » ; éd. originale, p. 348 note ; cf. éd. du Divan, III, 211 note. — Beyle avait déjà eu recours à un subterfuge analogue dans les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, dont l'auteur était présenté comme un émigré, ancien capitaine de grenadiers de l'armée royale, réfugié à Vienne.

5. Éd. originale, pp. 217-218. Cf. éd. du Divan, III, 103.

raire du voyageur, que l'officier de cavalerie mélomane assiste, le 12 janvier 1817, à l'inauguration du nouveau théâtre Saint-Charles de Naples [1]. M. de Stendhal s'exclame, à cette occasion : « Ce premier jour de San Carlo, *un des grands buts de mon voyage...* » [2]. Or, ce jour-là, Henri Beyle était, lui, non pas à Naples, mais à Rome, où il s'apprêtait à étudier la chapelle Sixtine. Il n'arrivera à Naples que le 28, quinze jours après l'inauguration du théâtre [3]. Par conséquent, le récit de la mémorable soirée de l'inauguration a été composé de seconde main. Qu'importe ? Le but recherché était atteint : l'alibi était irrécusable.

Il en est de même de la rencontre avec le romancier anglais Lewis, l'auteur du célèbre roman noir *Le Moine*. Nous ignorons si Beyle lui a vraiment été présenté ; mais, en tout cas, rien n'empêche que M. de Stendhal ait été invité à un bal par M. Lewis [4], ce dernier séjournant réellement à Naples en février 1817 [5].

Non que tous les alibis soient également valables. Il arrive à Beyle de se trahir. Ainsi, à son deuxième passage à Milan, M. de Stendhal assiste à la Scala, le 16 juillet 1817, à la première représentation de la *Gazza ladra* de Rossini, et du ballet de Vigano, *Mirra* [6]. Or, cette date est fausse. La première de la *Gazza ladra* avait eu lieu le 31 mai, et celle de *Mirra* le 11 juin. A ce moment-là, Beyle avait déjà quitté Milan ; il n'a vu ni l'opéra ni le ballet [7]. Aussi M. de Stendhal en sera réduit à en parler fort vaguement.

Il y a plus grave encore. Dans l'édition originale, la rencontre avec Rossini est datée du 9 janvier 1817 [8]. M. de Stendhal demande au *maestro* si, à Naples, l'on joue encore *Othello* [9]. Rossini l'informe qu'il se rend à Rome, où il va donner *Cendrillon*. Or, si la première représentation d'*Otello* au théâtre del Fondo, à Naples, avait eu lieu le 4 décembre 1816, l'opéra *Cenerentola* avait été donné pour la première fois à Rome, le 26 du même mois. C'est donc vrai-

1. Un incendie avait détruit le théâtre San Carlo de Naples, le 13 février 1816. Comandini enregistre, à la date du 12 janvier 1817 : « Apresi solennemente il ricostruito real teatro San Carlo, con l'intervento del re, della corte, di folla distintissima. Più di quattro mila stranieri sonosi trattenuti in Napoli per questo. » *L'Italia nei cento anni del secolo XIX*, I, 930.

2. Éd. originale, p. 66. Passage supprimé dans l'éd. de 1826. C'est nous qui soulignons.

3. *Journal*, V, 295. Beyle tirera parti dans son livre (éd. originale, pp. 62-64 ; cf. éd. du Divan, II, 155-158) de son journal du 28 janvier 1817.

4. Éd. originale, p. 102. Cf. éd. du Divan, II, 193-194.

5. D. Gunnel, *Stendhal et l'Angleterre*, p. 30 note. Cf. Byron, *Mémoires*, trad. de Mme Louise Swanton-Belloc, 1830, III, 93, 255, 293.

6. Éd. originale, pp. 283-290. Cf. éd. du Divan, III, 159-165.

7. Cf. la lettre à Mareste du 3 janvier 1818 : « Il paraît que *Mirra, que je n'ai pas vu*, était un chef-d'œuvre. » *Corr.*, V, 96. C'est nous qui soulignons.

8. Éd. originale, pp. 56-58. Dans l'éd. de 1826, ce passage sera daté du 7 février ; éd. du Divan, II, 150-151.

9. Dans l'éd. de 1826, Beyle respectera l'orthographe italienne : *Otello*.

semblablement vers le 10 décembre que Rossini dut partir de Naples. Beyle, qui a été à Rome du 13 décembre 1816 au 25 ou 26 janvier 1817, n'a pu le voir à Terracina. Il aurait pu le rencontrer à Rome ; mais ne savons-nous pas qu'il n'a fait sa connaissance qu'en 1819 ? Il est piquant de rappeler, à ce propos, la note que Beyle, en se relisant, tracera sur les marges de son livre : « J'ai vu Naples en même temps que M. de St[endhal] que je trouve très menteur »[1].

A l'abri de ces précautions, Henri Beyle multiplie les allusions, glisse le mot qui suggère l'idée, l'expression lourde de sens qui éveille l'attention et fait réfléchir.

Son but est de révéler une « Italie morale » inconnue des voyageurs[2]. Il consacre plusieurs pages aux répercussions heureuses qu'a eues pour l'Italie la bataille de Marengo ; pages qui commencent par une réticence : « Mais ici je ne puis parler, mon portefeuille peut être saisi »[3], et qu'il achève en formulant explicitement sa pensée :

> Le hasard ayant interrompu en 1814 la marche de ce jeune peuple, que va devenir le feu sacré du génie et de la liberté ? S'éteindra-t-il ? et l'Italie se remettra-t-elle à faire des sonnets imprimés sur du satin rose pour les jours de noces ? *Toutes mes pensées, tous mes regards ont été pour la solution de ce grand problème*[4].

Marengo et Waterloo sont les deux grandes dates de l'Italie moderne. « Les Italiens ont raison, Marengo avança d'un siècle la civilisation de leur patrie, comme une autre bataille l'a arrêtée pour un siècle »[5].

A l'avilissement qui règne dans les états du Pape[6], il oppose, c'est vrai, la sagesse et la modération dont le gouvernement autrichien fait preuve en Lombardie[7] ; mais la liberté y existe-t-elle pour autant ? « Au dix-neuvième siècle, qu'est-ce qu'une littérature sans liberté ? »[8] Aussi déclare-t-il : « La musique seule vit en Italie, et il ne faut faire, en ce beau pays, que l'amour, les autres jouissances de l'âme y sont gênées ; *on y meurt empoisonné de mélancolie, si l'on est citoyen* »[9].

1. *Marginalia*, II, 23-24.
2. Éd. originale, pp. 300-301. Cf. éd. du Divan, III, 174.
3. Éd. originale, pp. 301-302. Cf. éd. du Divan, III, 174.
4. Éd. originale, pp. 312-313. Cf. éd. du Divan, III, 183-184. C'est nous qui soulignons.
5. Éd. originale, p. 178. Cf. éd. du Divan, III, 68. L'année suivante, Beyle écrira dans son pamphlet sur la langue italienne que l'Italie est « aujourd'hui coupée en morceaux par le ciseau des Parques ». *Racine et Shakespeare*, éd. du Divan, p. 209.
6. Éd. originale, pp. 36-37. Cf. éd. du Divan, II, 271-272.
7. Éd. originale, pp. 213-214, 320-321. Cf. éd. du Divan, III, 99, 190-191.
8. Éd. originale, pp. 325-326. Cf. éd. du Divan, III, 195.
9. Éd. originale, pp. 15-16. Cf. éd. du Divan, I, 16. C'est nous qui soulignons.

M. de Stendhal ne néglige pas de laisser entendre que le sentiment patriotique est vif dans la péninsule. En rendant compte de l'opéra *Mahomet*, il écrit : « Galli chante au premier acte : *La patria sarà sempre illesa.* On applaudit avec fureur ; les larmes me viennent aux yeux »[1]. Il rapporte encore ce trait : « A Venise, V. ne voulait pas applaudir Mozart, parce qu'il était allemand... »[2]. Il trouve le moyen de mentionner un pamphlet bonapartiste, *Bonaparte et sa famille ou Confidences d'un de leurs amis*[3]. Il consacre une page à un autre pamphlet, la brochure de Macirone sur Murat, qu'il ne connaît d'ailleurs que par ce qu'il venait d'en lire dans le nº 55 de l'*Edinburgh Review*[4], pamphlet d'autant plus suggestif que l'auteur se présentait comme une victime des tracasseries policières du gouvernement de Louis XVIII[5].

La nature du livre explique pourquoi les questions littéraires y ont si peu de part. Ainsi, pas une ligne n'est consacrée au « genre romantique », bien qu'il arrive à M. de Stendhal de se servir du terme « romantique » et de l'expression « le romantique »[6]. Les quelques sujets d'ordre littéraire effleurés par endroits sont en étroite connexion avec le caractère politique de l'ouvrage. Les remarques sur le mauvais goût des Italiens en littérature[7] tendent à prouver l'exactitude de l'opinion de l'auteur que « l'Italie n'aura de littérature qu'après les deux Chambres »[8], car son état actuel ne favorise que le « patriotisme d'antichambre ». Si une place

1. Éd. originale, p. 292. Cf. éd. du Divan, III, 167.
2. Éd. originale, p. 281. Cf. éd. du Divan, III, 157.
3. Éd. originale, p. 124. Cf. éd. du Divan, III, 25. Le pamphlet avait paru en 1816.
4. Brochure parue à Londres sous ce titre : *Interesting facts relating to the fall and death of Joachim Murat, king of Naples ; the capitulation of Paris in 1815 ; and the second Restoration of the Bourbons ; original letters from the king Joachim to the author, and of his persecution by the French government.* Une traduction française a été publiée à Gand en 1817. — L'*Edinburgh Review* venait d'en rendre compte dans le nº 55, vol. 28, mars 1817, pp. 106-125. C'est là que Stendhal a trouvé, pp. 118-119, l'épisode de la « reconnaissance dans une bastide près de Marseille ». Remarquer que le compte rendu en cause suit l'article sur Gœthe, dont Stendhal, nous allons le voir, a abondamment tiré parti.
5. L'*Edinburgh Review*, *art. cit.*, p. 113, ne manquait pas de faire ressortir cet aspect du pamphlet : « We now come to the immediate subject of Mr Macirone's pamphlet, which we cannot too much recommand to the reader's attention, whether he looks for entertainment, or for information with respect to the views and conduct of the *Legitimates* ».
6. « Il [Monti] m'a paru avoir la haine la plus orthodoxe pour le *genre romantique*, et quand il a été grand, il a été romantique. » Éd. originale, pp. 325-326. Cf. éd. du Divan, III, 294 note. — « L'instinct de son art lui a même fait découvrir [il s'agit de Viganò] le vrai génie du ballet, *le romantique* par excellence. » Éd. originale, p. 82. Cf. éd. du Divan, II, 174. — Beyle emploie en même temps l'épithète *romantique* dans son acception la plus ancienne : « ... L'air est si pur [au Lido de Venise] que j'aperçois la mâture des vaisseaux qui sont à Malamocco, dans la grande mer, et cette vue si *romantique* se trouve dans la ville la plus civilisée. » Éd. originale, p. 267. Cf. éd. du Divan, III, 145.
7. Éd. originale, pp. 14-15, 113-115, 168, 183-184, 313, etc. Cf. éd. du Divan, I, 15 ; II, 203-216 ; III, 60, 73, 184, etc.
8. Éd. originale, p. 14. Cf. éd. du Divan, I, 14. Voir aussi éd. originale, p. 117 : « Encore dans ce genre [la comédie] il n'y aura rien en Italie qu'après les deux Chambres... » (passage supprimé dans l'éd. de 1826).

est faite au problème de la langue [1], c'est qu'elle permet à M. de Stendhal d'insister sur la même idée : « Si ce peuple avait promptement les deux Chambres, les discussions parlementaires sauveraient l'italien, la littérature de la capitale viendrait à l'appui... » [2]. Plusieurs pages sont consacrées à Alfieri [3], mais on tient surtout à mettre en relief ses vues étroites en politique. Enfin, des deux digressions sur les salons de Paris en 1775 [4] et sur la littérature allemande [5], la deuxième est destinée à railler l'esprit allemand.

L'originalité n'est pas l'apanage de ces considérations littéraires. Beyle pille sans vergogne d'une part la brochure de Borsieri *Avventure letterarie d'un giorno* [6], d'autre part l'*Edinburgh Review*. Quelques-uns de ses plagiats sont connus [7]. Nous n'y reviendrons pas. En revanche, nous nous arrêterons sur quelques autres emprunts qui ont échappé jusqu'ici à la vigilance des stendhaliens.

Le 20 juin 1817, M. de Stendhal quitte Padoue et se rend à Venise. Il consigne sur son carnet de route : « On m'y présente à M. Brocchi, de Milan, le premier géologue de l'Italie. Pour connaître parfaitement le physique de ce singulier pays, il faut lire la *Conchiologia* [sic] *fossile* de M. Brocchi... » [8].

Cet intérêt soudain de notre officier de cavalerie pour la géologie nous surprend. Mais il n'y a qu'à feuilleter le n° 51 de l'*Edinburgh Review*, et tout s'éclaire. Aux pages 156-180 de cette livraison, figure un compte rendu de l'ouvrage que voici : *Conchiologia* [sic] *fossile subappennina con osservazioni geologiche sugli Appennini e sul suolo adiacente.* Di G. Brocchi, ispettore delle miniere, etc. Milano, 1814, 2 vol. in-4 ». Décidément, M. de Stendhal est « très menteur » ; sa présentation au « premier géologue de l'Italie » a été inventée de toutes pièces ; en fait, c'est le périodique écossais

1. Éd. originale, pp. 151-163. Cf. éd. du Divan, III, 47-56.
2. Éd. originale, pp. 158-159. Cf. éd. du Divan, III, 53.
3. Éd. originale, pp. 194-205. Cf. éd. du Divan, III, 82-91.
4. Éd. originale, pp. 220-237. Cf. éd. du Divan, III, 105-119.
5. Éd. originale, pp. 251-256. Cf. éd. du Divan, III, 132-136.
6. *Avventure letterarie d'un giorno o Consigli di un galantuomo a vari scrittori.* Milano, Giegler, 1816, in-8. Sur les emprunts de Beyle à Borsieri, voir P. Martino, *Notes Stendhaliennes*, dans la *R. L. C.*, 1922, pp. 118-119. — *Roma, Napoli e Firenze nel 1817*, trad. cit., pp. 398-399.
7. *L'Edinburgh Review* dénoncera les plagiats de Stendhal dans l'article consacré à l'*Histoire de la peinture en Italie*, inséré dans le n° 64, octobre 1819. D'autre part Richard Künhau a signalé jadis que les pages de *Rome, Naples et Florence en 1817* datées de Padoue, le 19 juin 1817, sur la littérature allemande, ont été inspirées par l'article sur Schlegel paru dans le n° 51 de la revue. *Quellen-Untersuchugen zu Stendhal-Beyle's Jugendwerken...* Marburg, 1908.
8. Éd. originale, p. 258 note. Cf. éd. du Divan, III, 137-138 note. L'éd. originale porte bien *Conchiologia.*

qui l'a renseigné, ainsi que le révèle l'erreur *Conchiologia* au lieu de *Conchiliologia*.

A la veille de remettre son manuscrit à l'éditeur [1], il arriva que Beyle ouvrît le fascicule n° 52 de juin 1816. Le compte rendu des trois premières parties d'*Aus meinem Leben* par Gœthe [2] a dû lui couper le souffle : c'était un « éreintement » total de la littérature d'outre-Rhin ; l'article le plus piquant, le plus mordant qu'il eût jamais pu souhaiter. La critique décochait des flèches acérées aux Allemands. Il les dépeignait comme aimant l'érudition, vénérant la philosophie, adorant la sentimentalité. Qu'est-ce qu'un Allemand sentimental ? Un gros boucher qui larmoie sur un veau qu'on vient de tuer !

... Their writings overflow with exagerated sensibility, — but it is evidently acquired, and foreign of their nature ; — there is always a substratum of clumsiness : a German sentimentalist is a great fat butcher whimpering over a murdered calf [3].

D'ailleurs, ajoutait le critique impitoyable, ils ignorent les convenances ; ils mettent dans leurs livres n'importe quoi. Leur littérature est loin d'avoir atteint sa maturité. En prose, il n'y a en tout et pour tout qu'un seul écrivain, Schiller :

... With the single exception of Schiller, they have not one writer of chaste or elegant prose. Good poetry is common to every age, but prose alone is the text by which mental refinement can be unequivocally ascertained... [4].

Quant à Gœthe, c'est un excellent représentant du caractère allemand. Il ne manque pas de talent, mais ne sait pas en tirer parti. Ses peintures des passions sont outrées, affectées. Ses personnages n'ont pas de vie :

Gœthe is a faithful representative of the general character of his country. He possesses great and versatile talents, though he is far from applying them to the best advantage. (...) Gœthe's delineations of passion and character are almost always strained and unnatural ; but he has the art of making us sympathize with his non-descripts, though we never can possibly delude ourselves into the belief that such beings could have a real existence. His novels are more interesting than his dramas. They are equally artificial ; but his strained conceptions are compensed by his vivid descriptions, and by the strong and original opinions which he throws out, without much regard to the occasion of introducing them [5].

On devine la joie de Beyle. Jamais il n'avait été à pareille fête. Les romans de Gœthe l'avaient ému jadis ; mais les théories

1. La convention verbale avec l'imprimeur Egron est du 17 juin 1817. D. Muller, *Rome, Naples et Florence*, éd. Champion, t. I, p. xxxix. — Beyle a achevé son travail le 20 juillet 1817. *Ibid.*, t. I, p. xlix note.

2. Vol. 26, n° 52, juin 1816, pp. 304-337. *Aus meinem Leben. Dichtung und Wahrheit.* Von Gœthe. Erster Teil. Tübingen, 1811. Zweiter Teil, 1812, Dritten Teil, 1814.

3. *Ibid.*, p. 309. 4. *Ibid.*, p. 306. 5. *Ibid.*, p. 310.

antifrançaises d'August Wilhelm Schlegel venaient de lui inspirer une répugnance invincible pour les Allemands. Le 14 juillet 1817, il dicte la traduction des cinq premières pages de l'article [1]. Le manuscrit de cette traduction [2] montre qu'il n'a pas fait que traduire ; il a adapté certains passages et en a paraphrasé d'autres, non sans introduire par ci par là des idées personnelles. Cette traduction n'étant pas connue, nous en donnons deux spécimens caractéristiques :

EDINBURGH REVIEW.

... the more an author's writings were unlike what had been written in any other age or nation, the more he taught his public to consider him as a genuine German, and as displaying, in all its effulgence, the character of the nation...

... We now respect superior intellect, whatever the task may be in which it has chosen to employ itself. Equal honours may be gained by pursuing the most opposite directions — by deep research, or, by the most boundless luxuriance of fancy — by bold inquiries into the truth of received opinions, or by vindicating these opinions with conscientious ability. The candidate for fame is at liberty to follow the doctrines of the Academy or the Portico ; he may grasp the crown of roses, or aspire to the wreath of immortal bays. But when he has elected his province, he must be content to keep within it.

TRADUCTION DE STENDHAL.

Plus ce qu'un auteur écrivoit étoit dissemblable de ce qui avoit été écrit dans d'autres temps ou chez d'autres nations, plus il disoit à son public qu'il devoit être considéré comme un véritable enfant de la Germanie et comme déployant dans tout son éclat le caractère de la nation. Et le foible de cette nation a toujours été de vouloir à toute force avoir un caractère. Dans le monde cette prétention est une marque certaine qu'on n'en a point *.

* D[omini]que.

... Aujourd'hui nous en savons assez pour apprécier un talent supérieur dans quelque genre qu'il choisisse de travailler. Par de profonde recherche [*sic*] ou par l'excès le plus fou d'imagination, qu'on soit Fréret ou Voltaire *, on est sûr d'être considéré des gens qui pensent, mais quand on a choisi un genre, il faut s'y tenir.

* D[omini]que.

Il ne faut pas dans un roman voluptueux chercher à être plus profond qu'Helvétius ou Hobes [*sic*]. Les Allemands pèchent continuellement contre le premier précepte de l'art de plair [*sic*]. Quand vous voyez

1. *Ibid.*, pp. 304-308.

2. Mss. R. 5896, tome 4, fol. 143-152. La traduction porte le titre : *Littérature allemande*, suivi de la référence : N° 52, p. 304, et de la date : 14 J[uille]t 1817.

un titre à un chapitre de Gœthe, c'est une raison suffisante pour que le sujet indiqué dans ce titre ne soit pas traité dans le chapitre. Le romancier allemant [*sic*] cherche toujours à nous montrer qu'il est un profond philosophe et le proffesseur [*sic*] de Gœtting [*sic*] qui traite de l'histoire ancienne aspire aux grâces légères et épigrammatiques de Voltaire. En théologie, les Allemands sont tout entier [*sic*] à la raison et ne veulent admettre que ce qui peut être démontré, tandis que dans le domaine des sciences et de l'histoire leurs [*sic*] première vertu est la foi et ils sont prêt [*sic*] à croire tout ce qui peut être dit...

... In theology the Germans are all for reason, and will admit nothing but what can be demonstrated. In history and science they are all for faith, and are ready to believe every thing that can be said...

N° 52, p. 306, 307, 308.

Mss. R. 5896, tome 4, fol. 147 r°, 150 r°, 151 r°.

Beyle s'est tellement dépêché qu'il ne s'est même pas donné la peine de chercher dans son dictionnaire les mots dont le sens lui échappait [1], et il a dicté si vite que, comme on vient de le constater, le pauvre copiste en a oublié sa grammaire et son orthographe [2].

Cependant cette traduction ne passera pas en entier dans le texte de *Rome, Naples et Florence en 1817*. Beyle se bornera à insérer un paragraphe railleur :

Les Allemands n'ont qu'un homme, Schiller, et deux volumes à choisir parmi les vingt tomes de Gœthe. On lira la vie de ce dernier, à cause de l'excès du ridicule d'un homme qui se croit assez important pour nous apprendre, en quatre volumes in-8, de quelle manière il se faisait arranger les cheveux à vingt ans, et qu'il avait une grand'tante qui s'appelait Anichen [3].

Pour écrire ces lignes, il a mis à contribution l'article précité, où l'on disait des cheveux de Gœthe :

... His head also was placed under the care of a Strasburgh friseur ; who, though his hair was remarkably fine, not only tied part of it in a bag, but

1. Il s'agit tantôt de mots courants, tels que *seedlings, uncorked, to dote, irrelevant, proficient*, etc. ; tantôt de termes d'un emploi plus rare ou plus familier, comme : *sooterkin, cobbler*, etc. Sur un feuillet joint (fol. 142 v°), le copiste a dressé la liste des mots qui n'avaient pas été traduits, et en a cherché le sens. Ses interprétations sont parfois assez inattendues. Ainsi, il écrit en regard de *sooterkin* : « sorte de fausse couche causée par une chaufferette » !

2. Le texte de la traduction est émaillé de fautes. En voici deux spécimens : « Les voyageurs qui se *dirigeoit* de ce côté *s'avoient* qu'ils verroient... » — « Il est vrai que nous découvrîmes bientôt que la rapidité avec laquelle *ce errudits s'étoit* mis à penser... » D'autre part, au lieu de *Heidelberg, Goettingue, Ossian*, le copiste écrit : *Eldéberg, Goetting, l'océan !* Cela prouve qu'il n'avait pas le texte sous les yeux, mais qu'il écrivait sous la dictée du traducteur.

3. Éd. originale, pp. 252-253. Cf. éd. du Divan, III, 133.

insisted upon eking out the remainder with a row of false curls — to conceal which falsity it was necessary for the unhappy bard to be in full powder from the earliest hour of the morning... [1].

Mais il a mêlé deux passages différents, celui où il était question des tantes de Gœthe — « ... His diverse aunts receive a tribute of gratitude « in return for the numerous kindness » which they « bestowed upon me in my youth », particularly his grandfather's second daughter... » [2] — et celui où il était parlé de la fille de l'aubergiste de Francfort dont Gœthe était tombé amoureux — « This dauhter, the charming « Aennchen » was young, pretty, lively, loving... » [3].

On remarquera que Beyle parle de *quatre* volumes de la vie de Gœthe, alors que le nº 52 de la revue ne rendait compte que des *trois* premières parties. Il n'y a pas erreur de sa part. C'est qu'il a également lu l'autre article que l'*Edinburgh Review* venait de consacrer, dans le nº 55, de mars 1817, à la première partie de la seconde série d'*Aus meinem Leben*, parue l'année précédente, et où Gœthe commençait le récit de son voyage en Italie [4]. En effet, il ajoute *in extremis* sur les dernières épreuves de l'*Histoire de la peinture en Italie* [5] la référence : « Voyez surtout la *Vie de Gœthe*, écrite par lui-même. Tubingen, 1816 » à la note du chapitre XCVI sur la niaiserie des philosophes allemands [6].

Mais il n'a pas emprunté que cette référence au nº 55. On sait que Gœthe, en lisant avec un vif intérêt *Rome, Naples et Florence en 1817*, eut la surprise d'y retrouver son bien. Le 8 mars 1818, il écrira à Zelter :

... Il [M. de Stendhal] a vu beaucoup par lui-même ; il sait aussi très bien mettre en œuvre ce qu'on lui rapporte, et surtout il sait très bien s'approprier les écrits étrangers. Il traduit des passages de mon *Voyage en Italie* et affirme avoir recueilli l'anecdote sur les lèvres d'une *Marchesina*... [7].

Les plagiats dont Stendhal s'est rendu coupable, ou du moins la plupart d'entre eux, sont connus ; ils ont été signalés par Arthur Chuquet d'abord [8], par Rémy de Gourmont ensuite, dans une de ses chroniques de l'*Ermitage*, réunies en plaquette

1. Nº 52, p. 328. 2. *Ibid.*, p. 313. 3. *Ibid.*, p. 325.
4. Vol. 28, nº 55, mars 1817, pp. 83-105. *Aus meinem Leben.* Von Gœthe. Zweiter Abtherlung [*sic*], erster Teil. Stuttgard und Tübingen, 1816.
5. L'*Histoire de la peinture en Italie* a été annoncée dans la *Bibliographie de la France* du 2 août 1817.
6. II, 72.
7. H. Martineau, *Gœthe et Stendhal ou le voleur volé. Le Divan*, avril-juin 1934, pp. 156-157. — Cf. L. Cerf, *Souvenirs de David d'Angers. Ibid.*, février 1930, pp. 82-83.
8. A. Chuquet se borne à noter : « Cf. le *Voyage* de Gœthe aux dates du 7 et du 8 octobre ». *Beyle-Stendhal*, pp. 330-331.

en 1907 sous le titre *Chronique Stendhalienne* [1]. L'année d'après, R. Kühnau en a donné une liste plus complète et circonstanciée [2]. En 1911, Friedrich Oppeln-Bronikowski est revenu sur l'argument dans sa traduction allemande de *Rome, Naples et Florence en 1817* [3].

Il n'y a qu'un détail qui soit resté dans l'ombre, mais il est important : comment Stendhal a-t-il fait pour connaître l'ouvrage de Gœthe ? Rémy de Gourmont renvoie bravement à la traduction française du *Voyage en Italie*, parue en... 1844. Il ne s'est pas avisé qu'en 1817 l'*Italienische Reise* n'avait pas encore été traduit. Les autres stendhaliens ci-dessus nommés ne se posent pas non plus la question. Quant à M. R. Künhau, il ne doute pas que Stendhal ait lu Gœthe dans le texte, « Stendhal hat Gœthes *Italienisches Reise* gelesen » [4]. Comme si Henri Beyle avait été en mesure de lire l'allemand !

On n'a pas songé au compte rendu inséré dans la providentielle *Edinburgh Review*. Stendhal n'a connu du voyage de Gœthe que les extraits, en anglais, qu'en avait donné la revue. Autrement dit, c'est par le truchement du texte anglais qu'il pille l'auteur allemand. La juxtaposition des trois textes est probante. Il s'ensuit qu'il n'est point nécessaire de supposer, comme l'a récemment fait M. Henry H. Remak, que Beyle a volontairement déformé quelques-uns de ses emprunts afin de celer sa source [5].

Le premier emprunt à Gœthe porte sur un fragment d'une conversation avec un officier des troupes pontificales :

Gœthe.	Edinburgh Review.
... Man versichert uns, sagte er, dass Friedrich der Grosse, welcher so viele Siege selbst über die Gläubigen davon getragen und die Welt mit seinem Ruhm erfüllt, dass er,	... On his way to Rome, we next learn that he fell in with an officer belonging to the Papal army, at a village in the Apennines. (...) After receiving such answers from Gœthe as gave him a rational idea of Protestantism, he ventured on another interrogation. « We are told, he said, that your Frederic the Great, whom every body in your part of the world considers as a heretic, is in fact a real Catholic, and that he has a

1. A Milan, chez Coffe et Cie, Éditeurs Stendhaliens, via della Certosa di Parma, p. 18 et suiv. Cette chronique a paru dans l'*Ermitage* du 15 avril 1906, pp. 243-245.
2. *Op. cit.*, pp. 60-64.
3. *Reise in Italien*, Iena, 1911.
4. *Op. cit.*, p. 61.
5. « ... Nor does Stendhal deserve credit for honest and straight forward borrowing : in order to camouflage the incidents pilfered from Goethe's work, he distorts them in a manner which cannot have impressed Goethe very favorable ». Henry H. Remak, *Gœthe on Stendhal : Development and significance of his attitude*, 1950, p. 213.

den jedermann für einen Ketzer hält, wirklich Katholisch sei und vom Papste die Erlaubniss habe, es zu verheimlichen ; denn er kommt, wie man weiss, in keine eurer Kirchen, verrichtet aber seinen Gottesdienst in einer unterirdischen Kapelle, mit zerknirschten Herzen, dass er die heilige Religion nicht öffentlich bekennen darf, denn freilich, wenn er das thäte, würden ihn seine Preussen, die ein bestialisches Volk und wütende Ketzer sind, auf der Stelle tot schlagen wodurch denn des Sache nicht geholfen wäre...

Italienische Reise. Den. 25 Oktober Abends. Perugia [1].

dispensation from the Pope to keep his religion a secret. He never enters any one of your heretical churches ; but has a chapel under ground where he hears mass every day with a broken heart, because he must not venture to profess our holy religion in public ; for, if he did, the Prussians are such a savage race, and such furious heretics that they would kill him on the spot...

N° 55, pp. 97-98.

STENDHAL.

Gœthe, voyageant en Italie, trouva dans ces montagnes un officier des troupes du pape, homme tout uni, qui lui dit dans la conversation : « Nous savons de bonne part que votre Frédéric le Grand que tout le monde parmi vous considère comme hérétique, est, dans le fond, un excellent catholique ; mais il a obtenu de N. S. P. le Pape une dispense pour tenir sa religion secrète. Il n'entre jamais dans une de vos églises hérétiques. Il a une chapelle souterraine où il entend la messe chaque jour, le cœur brisé de douleur de ne pouvoir confesser notre sainte religion. S'il ne suivait que son zèle, les Prussiens sont une race d'hérétiques si furieux qu'ils le massacreraient sur l'heure *.

* *Aus meinem Leben*, 1816, tome IV [2].

Stendhal a traduit de l'anglais, avons-nous dit. De nombreux endroits de ces textes le prouvent. Nous nous bornerons à quelques exemples. Stendhal : « vos églises hérétiques » ; *Edinburgh Review* : « *your heretical churches* » ; Gœthe : « *eurer Kirchen* ». — Stendhal : « il entend la messe chaque jour » ; *Edinburgh Review* : « *he hears mass every day* » ; Gœthe : « *verrichtet aber seinen Gottesdienst* ». — Stendhal : « les Prussiens sont une race d'hérétiques si furieux... » ; *Edinburgh Review* : « *the Prussians are such a savage race, and such furious heretics...* » Gœthe : « *seine Preussen, die ein bestialisches Volk und wüthende Ketzer sind...* ».

1. *Gœthes Sämtliche Werke.* Stuttgart und Berlin, 1940, tome 26, pp. 131-132 : « ... On nous assure, dit-il, que Frédéric le Grand, qui a remporté tant de victoires même sur les croyants et qui remplit l'univers de sa gloire, est, alors que tout le monde le considère comme hérétique, en réalité catholique, et qu'il a obtenu du pape la permission de s'en cacher ; car il ne va, comme on sait, dans aucune de vos églises, mais il célèbre le culte divin dans une chapelle souterraine, le cœur meurtri de ne pouvoir professer publiquement la sainte religion, parce que certainement, s'il le faisait, ses Prussiens, qui sont un peuple bestial et de féroces hérétiques, l'assommeraient sur-le-champ, ce qui ne servirait naturellement pas la cause... » Gœthe, *Voyage en Italie.* Trad. nouvelle complète avec notes par le Dr Maurice Mutterer. Paris, Champion, 1930, pp. 114-115.

2. *Rome, Naples et Florence en 1817*, éd. originale, pp. 209-210. Cf. éd. du Divan, III, 95-96.

En tout cas, M. de Stendhal a procédé ici assez correctement : il a cité sa principale source. Il n'en est pas toujours de même. Ailleurs, il s'approprie purement et simplement une anecdote, ou un trait saillant :

GŒTHE.

... Da der Tyrann seinem Sohne das Schwert reichte und forderte, dass dieser seine eigene gegenüberstehende Gemahlin umbringen sollte, fing das Volk laut an, sein Missvergnügen über diese Zumutung zu beweisen, und es fehlte nicht viel, so wäre das Stück unterbrochen worden. Sie verlangten, der Alte sollte sein Schwert zurücknehmen, wodurch denn freilich die folgenden Situationen des Stücks wären aufgehoben worden. Endlich entschloss sich der bedrängte Sohn, trat ins Proscenium und bat demütig : Sie möchten sich nur noch einen Augenblick gedulden, die Sache werde noch ganz nach Wunsch ablaufen...

Ibid., Den 6 Oktober [1].

EDINBURGH REVIEW.

... In another piece, a tyrant was introduced, who presented his sword to his son, commanding him to kill his consort. At this the people became indignant, and insisted aloud that the king should take his sword back again, and that the young prince should not kill his wife. The young prince stepped forward to the orchestra to pacify them ; and he assured them with great humility that if they would only have patience during a few minutes, every thing would turn out happily, and his wife would be saved.

Ibid., p. 94.

STENDHAL.

Ce soir, au café de Florian, sur la place Saint Marc, vers les une heure, il y avait quarante ou cinquante femmes de la haute société. On me conte que, dans une tragédie, au théâtre San Mosé, on voyait un tyran qui présente une épée à son fils, et lui ordonne d'aller tuer sa bru. Ce peuple heureux ne put supporter la force de cette touche de clair-obscur ; toute la salle poussa de grands cris, et ordonna au tyran de reprendre l'épée qui était déjà dans les mains de son fils. Ce jeune prince s'avança vers l'orchestre, et eut beaucoup de peine à faire sa paix avec le public, en lui assurant qu'il était loin de partager les sentiments de son père ; il donna sa parole d'honneur, que, si le public voulait lui accorder seulement dix minutes, il le verrait sauver sa femme [2].

Dans ce passage aussi la mise à contribution du texte anglais saute aux yeux. Le terme « orchestre » employé par Stendhal figure dans l'*Edinburgh Review*, tandis que Gœthe disait : « *Proscenium* ». L'expression « ce jeune prince » traduit littéralement « *the young prince* », alors que Gœthe parlait de « *bedrängte Sohn* ».

1. *Éd. cit.*, t. 26, p. 20 : « Quand le tyran tendit l'épée à son fils et lui enjoignit de tuer sa propre femme qui se tenait devant lui, le peuple se mit à manifester bruyamment son mécontentement de cette exigence, et peu s'en fallut que la pièce ne fût interrompue. Ils demandèrent que le vieux reprît son épée, ce qui aurait, il est vrai, empêché les situations suivantes de la pièce. Finalement le fils opprimé prit le parti de s'avancer vers la rampe, et il demanda humblement qu'on prît patience un instant seulement encore, que l'affaire finirait par s'arranger entièrement à souhait. » *Trad. cit.*, pp. 79-80.

2. *Rome, Naples et Florence en 1817*, éd. originale, pp. 261-262. Cf. éd. du Divan, III, 140-141.

Enfin, « il le verrait sauver sa femme », correspond à l'anglais « *his wife would be saved* », et non à l'allemand « *die Sache werde noch ganz nach Wunsch ablaufen* ».

On remarquera que l'*Edinburgh Review* ne donnait pas, et pour cause, le nom du théâtre. Si Stendhal parle du théâtre San Mosé, c'est qu'il a lu deux pages plus haut : « At the theatre of St Moses, Gœthe saw a comic opera... » [1].

Les trois premières *Pensées qui me sont restées de Venise* sont tirées, elles aussi, de ce compte rendu. La réflexion de Gœthe sur les habitudes des yeux, que Stendhal fait sienne, était présentée ainsi par le critique anglais : « There is much ingenuity in Gœthe's remarks on the causes of the transparent colouring of the Venetian painters... ».

GŒTHE.

... Es ist offenbar, dass sich das Auge nach den Gegenständen bildet, die es von Jugend auf erblickt, und so muss der venezianische Maler alles klarer und heiterer sehn als andere Menschen. (...) Als ich bei hohem Sonnenschein durch die Lagunen fuhr und auf den Gondolrändern die Gondoliere, leicht schwebend, bunt bekleidet, rudernd, betrachtete, wie sie, auf der hellgrünen Fläche sich in der blauen Luft zeichneten, so sah ich das beste frischeste Bild der venezianischen Schule...

Ibid., Den 8 Oktober [2].

EDINBURGH REVIEW.

... The eye, he says with truth, is formed by the objects to which it is accustomed ; and here every thing is brilliant. When he saw the Gondoliers dressed in gay colours, set off by the vivid green surface of the water, and by the clear sky, he perceived in these objects the characters of the Venetian school. The sunshine brought out the colouring with dazzling brilliancy, and the shadows were illuminated by the light reflected from the water ; all was light in light...

Ibid., p. 93.

STENDHAL.

Les yeux ont leurs habitudes, qu'ils prennent de la nature des objets qu'ils voient le plus souvent. Ici, l'œil est toujours à cinq pieds des ondes de la mer, et l'aperçoit sans cesse. Quant à la couleur, à Paris tout est pauvre, à Venise tout est brillant : les habits des gondoliers, la couleur de la mer, la pureté du ciel que l'œil aperçoit sans cesse réfléchie dans le brillant des eaux... [3].

Dans la même page, la revue donnait le résumé d'un autre passage : Gœthe y disait l'émotion éprouvée en entendant des

1. N° 55, p. 92.

2. *Éd. cit.*, t. 26, pp. 96-97 : « Il est évident que l'œil se forme selon les objets qu'il aperçoit depuis le jeune âge, et ainsi le peintre vénitien doit tout voir d'une manière plus claire et plus sereine que les autres hommes. (...) Quand par un éclatant soleil je voguais sur la lagune et que je regardais les gondoliers aux habits bariolés, debout sur les bords de leurs gondoles et ramant en se balançant avec une grâce légère, se dessiner dans l'air bleu sur la claire surface verte, je voyais le meilleur et le plus frais tableau de l'école vénitienne... » *Trad. cit.*, p. 85.

3. *Rome, Naples et Florence en 1817*, éd, originale, p. 273. Cf. éd. du Divan, III, 153.

octaves de l'Arioste et du Tasse chantées par des gondoliers ; d'après l'un d'entre eux le dialogue qui s'établit entre les pêcheurs en mer et les femmes sur la plage est plus émouvant encore. Voici comment le critique rapportait ce dernier détail :

... He [le gondolier] wished that Gœthe had heard the women at Malamorio [*sic*] and Palestrina, who sing on the shore whilst their husbands and relations are out at sea, and who are answered by the fishermen ; thus conversing, as it were across the waves [1].

Stendhal fond les deux éléments du récit :

Pendant que leurs maris et leurs amants sont à la pêche, les femmes de Malamorio [*sic*] et de Palestrina chantent sur le rivage des vers du Tasse et de l'Arioste : leurs amants leur répondent du milieu des eaux par la stance suivante [2].

Qu'il ait eu sous les yeux le texte anglais, est prouvé d'une manière tangible par l'erreur qui figure à la fois dans l'*Edinburgh Review* et dans *Rome, Naples et Florence en 1817* : *Malamorio* au lieu de *Malomocco* [3].

Plus loin, M. de Stendhal rapportait une anecdote fort caustique que lui avait racontée, dit-il, un comte *** à Trévise, en lui montrant un tableau de Paris Bordone :

... tous les êtres animés correspondent par le langage des yeux : cela rappelle Saint-Bernard prêchant en latin aux Germains qui n'y comprennent pas mot, et les convertissant par milliers. De nos jours Kant a recommencé ce miracle [4].

En fait, M. de Stendhal n'a pas vu le tableau dont il s'agit ; il en a emprunté la description à Gœthe, toujours par le truchement de l'*Edinburgh Review* :

Gœthe.	Edinburgh Review.
... Sodann erheiterte mich der gute Einfall eines Malers. Johannes der	... In this piece, King Herod himself looks calmly and cooly at

1. N° 55, p. 93. C'est nous qui soulignons. L'article fait allusion à ce passage du *Voyage* de Gœthe : « J'avais commandé pour ce soir le fameux chant des bateliers qui chantent le Tasse et l'Arioste sur leurs propres mélodies. (...) Comme voix lointaine cela fait un effet des plus étranges, ainsi qu'une plainte sans tristesse ; il y a là-dedans quelque chose d'incroyablement touchant, qui vous émeut jusqu'aux larmes. J'attribuais cela à ma disposition d'esprit ; mais mon vieux batelier me dit : « *E' singolare come quel canto intenerisce, e molto più quanto è più ben cantato* ». Il me souhaita de pouvoir entendre les femmes du Lido, surtout celles de Malamocco et de Pellestrina ; car elles aussi chantaient le Tasse sur des mélodies pareilles ou semblables à celles-ci. Il ajouta : « Elles ont l'habitude quand leurs maris sont en mer pour la pêche, de s'asseoir sur le rivage et de faire retentir le soir ces chants avec des voix perçantes, jusqu'à ce que de loin elles entendent aussi la voix des leurs et qu'elles s'entretiennent ainsi avec eux. » (*Trad. cit.*, pp. 82-84).

2. Éd. originale, p. 276. Cf. éd. du Divan, III, 153. — Nous donnons le texte de l'éd. originale.

3. De même que *Palestrina* doit être rectifié en *Pellestrina*.

4. Éd. originale, p. 277. Cf. éd. du Divan, III, 154.

Täufer vor Herodes und Herodias. Des Prophet in seinem gewöhnlichen Wüstenkostume deutet heftig auf die Dame. Sie sieht ganz gelassen den neben ihr sitzenden Fürsten und der Fürst still und Klug den Enthusiasten an. Vor dem Könige steht ein Hund, weiss, mittelgross ; unter dem Rock der Herodias hingegen kommt ein kleiner Bologneser hervor, welche beide den Propheten anbellen. Mich dünkt, das ist recht glücklich gedacht.

Ibid. Ferrare, den 16 Oktober. Nachts [1].

« the enthusiast » — a decent appellation, by the way, for St John Baptiste. But a white dog, of a middling size, is standing before the king, and a little Bolognese lapdog is seen under the petticoats of Heredias and the white dog and the little dog are both represented as barking at the « prophet ». — « I think this, says our author, a very happy thought. »

Ibid., p. 95.

STENDHAL.

... Il [le comte ***] me montrait à Trévise pour me le faire admirer un tableau de cet excellent coloriste Paris Bordone. Hérode écoute froidement Saint Jean qui le prêche avec tout l'enthousiasme de l'inspiration ; mais un grand chien *barbone*, qui est couché au pied du roi, et un petit chien de Bologne qu'on aperçoit sous le bras d'Hérodias, aboient au prophète... [2].

On peut se demander pour quoi le « chien blanc de taille moyenne » *(a white dog, of a middling size)* est devenu, sous la plume de Stendhal, un « grand chien *barbone* ». Sans doute, par le souci bien stendhalien d'éviter le vague par le détail précis. Quant au « petit chien de Bologne qu'on aperçoit *sous le bras* d'Hérodias », il n'est pas impossible que Stendhal se soit mépris sur le sens de l'expression « *under the petticoats of Herodias* ».

Détail amusant : c'est en relatant sa visite à Ferrare que Gœthe mentionnait le tableau, sans d'ailleurs en nommer l'auteur. M. de Stendhal, qui vient de parler de Venise, le situe à Trévise, ville de la région vénitienne, et l'attribue d'office à Paris Bordone, né précisément à Trévise, ainsi que Lanzi le lui avait appris [3].

Ainsi, les rares fois où Stendhal se détourne de ses préoccupations politiques, il se contente de plagier un auteur allemand qui ne lui est connu, du reste, que par des comptes rendus anglais.

V. del LITTO.

1. *Éd. cit.*, t. 26, pp. 112-113 : « Puis la bonne idée d'un peintre m'a égayé. Saint Jean-Baptiste devant Hérode et Hérodiade. Le prophète, dans son costume habituel d'habitant du désert, désigne la dame d'un geste violent. Elle regarde d'un air très calme le prince assis à côté d'elle, et celui-ci, silencieux et réfléchi, considère l'enthousiaste. Devant le roi se tient un chien blanc de taille moyenne ; de sous la robe d'Hérodiade sort par contre un petit caniche bolonais, et tous deux aboient contre le prophète. C'est, il me semble, une idée très heureuse ». *Trad. cit.*, p. 99.

2. *Loc. cit.* C'est Stendhal qui souligne.

3. *Écoles Italiennes de peinture*, II, 111.

DELÉCLUZE A MILAN

Lorsque Delécluze partit pour l'Italie le 24 mai 1823, il appartenait à la rédaction du *Journal des Débats* comme critique des beaux-arts : la première étude qu'il y publia, le 25 novembre 1822, est consacrée au sculpteur Antoine Canova. Ses amis, les frères Bertin, qui dirigeaient les *Débats*, chargèrent Delécluze d'une mission de reportage dont il s'acquitta avec le plus grand sérieux. Ses articles, une trentaine, furent publiés du 9 juin 1823 au 9 août 1824, sous le titre de *Lettres à un Parisien sur l'Italie*. André Michel a raison d'affirmer qu' « à leur date », ces Lettres « rendirent de grands services à l'histoire de la littérature et de l'art ». Elles gardent un parfum délicat d'honnêteté et de sincérité. Elles mériteraient, croyons-nous, d'être tirées quelque jour de leur poudreux repaire.

Ces trente lettres, publiées sur le moment, ne représentent cependant pas toute l'activité de plume de Delécluze au cours de son voyage. Il en garda un assez grand nombre par devers lui, qu'il publia ultérieurement dans diverses revues. Mais, dans le même temps qu'il élaborait ces lettres, il écrivait pour lui-même un Carnet de route que M. Georges Viollet-le-Duc nous avait communiqué, il y a bien des années déjà, avec beaucoup de bonne grâce, et d'où nous avons tiré, pour ne parler ici que du domaine italien, les *Impressions romaines* [1]. Delécluze y relate les événements qui marquèrent quelques semaines bien remplies — 28 janvier-2 mars 1824 — d'un séjour à Rome qui s'étendit sur plusieurs mois : ses promenades avec Stendhal, ses relations avec la société cosmopolite, tant mondaine qu'artistique, qui se donnait alors rendez-vous dans la Ville éternelle, les réjouissances du Carnaval dont le récit complet et détaillé est une étonnante série de choses vues, et aussi maintes notations sur les signes avant-coureurs

1. *Carnet de route d'Italie, Impressions romaines*, texte inédit publié avec une introduction et des notes par Robert Baschet, Boivin-Hatier, 1942. Rappelons aussi le *Journal de Delécluze*, publié par nos soins chez Grasset, en 1948.

de la passion dont il allait bientôt s'éprendre pour la nièce de Madame Récamier, la charmante, mais un peu froide Amélie Cyvoct [1].

De ce même Carnet de route on lira ci-après les pages qui ont trait au séjour que Delécluze fit à Milan, du 11 au 23 juin 1823. On y retrouve les qualités d'aisance et de franchise qui font le charme des *Impressions romaines*. Touriste de l'espèce stendhalienne, Delécluze ne regarde pas seulement les paysages et les sites, il s'intéresse aussi aux mœurs. Il n'est point de ceux qui s'en vont vérifier sur place des opinions recueillies d'avance ; sans prévention comme sans parti-pris, il se contente de voir, de bien voir et il sait également faire voir.

Dès son arrivée à Milan, son premier soin fut de courir au théâtre de la Scala où il entend Galli, dans la *Gazza Ladra* de Rossini. Autant que du bruit qui régnait dans la salle tandis que chantaient les artistes, il fut surpris du sans-gêne des spectateurs qui convertissaient le plus naturellement du monde leur loge en un salon où l'on cause. Un ballet auquel il assiste et dont le sujet lui demeura sybillin, *Adélaïde Duguesclin*, lui révèle cependant un mode de danse qu'il dénomme curieusement « poétique-métrique », et où les gestes des danseurs correspondent très exactement aux temps de la mesure musicale, comme la poésie des Grecs et des Latins est fondée sur la quantité des syllabes. Delécluze s'avoue déconcerté par ce système de danse si différent du nôtre.

Il éprouve devant un monument gothique comme la cathédrale de Milan un sentiment dont la complexité le surprend. C'est que sa formation gréco-latine influence jusqu'à ses goûts en architecture ; et notre voyageur s'affirme résolument antigothique. Pourtant, à force d'examiner l'édifice, sa répulsion cède quelque peu. Une fois qu'il a fait l'ascension du monument, il assure que « tous ces grands étriers de marbre blanc vous donnent plutôt l'idée d'un palais des fées ou des Mille et une nuits que d'une église ». Réflexion qui traduit encore plus d'étonnement que d'admiration. Delécluze préfère la cathédrale de Strasbourg, tout en convenant que la cathédrale de Milan s'accommode fort bien à la dévotion des Milanais.

A la Brera, nulle œuvre ne lui semble supérieure aux fresques de Bernardino Luini, qui lui semblent aussi belles et simples que des œuvres grecques. Devant les fresques du même Luini à la Madonna dei Miracoli à Saronno, il traduit, on le verra, son admi-

1. Cf. Louis Desternes, *Deux romans d'amour chez Mme Récamier*, Paris, Julliard, 1954.

ration en se haussant comme par une démarche naturelle à une sorte de lyrisme dont il faut bien avouer qu'il n'est pas coutumier. Par opposition, les ouvrages du peintre le plus en vogue à cette époque à Milan, Appiani, ne lui plaisent pas ; tels cartons, de ce même artiste, qu'il voit dans l'ancien garde-meuble impérial, ont « de l'invention, du mouvement, mais point de ce solide, de ce fort, de ce stable qui caractérise les grands maîtres ». Quant à la *Cène* de Léonard de Vinci, à Sainte Marie des Grâces, il la tient pour une « curiosité intéressante », mais il estime impossible de se faire d'après cette « ruine » une idée du mérite que l'œuvre a pu avoir aux yeux des contemporains de Léonard, lorsqu'elle était encore intacte.

Ce critique des beaux-arts ne regarde pas seulement les monuments et les tableaux ; ce curieux du passé ne se borne pas à fréquenter les bibliothèques : il se mêle du plus près qu'il peut à la vie du peuple de Milan. On lui passera son peu de galanterie pour les Milanaises, auxquelles il fait grief de manquer de grâce. La plus jolie femme qu'il ait rencontrée dans cette ville n'en est pas moins la « maîtresse de polichinelle » : entendez la femme qui lui a demandé le prix de sa chaise pour la parade de Polichinelle. Il précise qu'il ne porte attention qu'à ce qu'il voit dans les rues et qu'il n'étudie point la nature humaine dans les salons. On reconnaît le critique acerbe qui, lorsqu'il sera à Rome, affirmera qu'il faut être gueux pour se plaire dans cette ville et la bien connaître, et plaindra son ami J.-J. Ampère de s'être laissé enchaîner par Mme Récamier.

Parmi les convictions les plus fermement établies de Delécluze, qui se font jour dans les pages ci-après, il en est une qui revêt sous sa plume une singulière vigueur : le manque de naturel du Français et de l'Anglais face à la simplicité de l'Italien. « Le comme il faut tue, abâtardit, châtre les hommes de France et d'Angleterre. Ils n'ont pas de physionomie, ils n'osent pas rire quand ils en ont envie, et ce sont des espèces de statues qui végètent intérieurement, mais qui ne donnent aucun signe extérieur de leur existence. » Et remettons sous les yeux du lecteur cette affirmation enthousiaste d'un autre admirateur du naturel italien : « Mais c'est, je crois, pour la vie que je suis amoureux des façons naïves des heureux habitants de Milan. J'ai senti en ce pays-là que le bonheur est contagieux. » Signé, il est vrai, Arrigo Beyle, *Milanese...*

Robert Baschet.

CARNET DE ROUTE INÉDIT. MILAN, JUIN 1823

12 juin 1823. Hier soir, à peine arrivé et après le repas, je suis allé *alla Scala.* On donnait *la Gazza ladra* et *Adélaïde Duguesclin,* ballet [1]. Tout occupe dans un pays que l'on ne connaît pas. En payant, j'ai été tout étonné de recevoir en échange un grand billet d'un demi-pied de long avec des gravures enluminées dessus. La première idée que j'ai eue en entrant dans la salle, c'est que j'étais au bal de l'Opéra à Paris. Trois secondes après, il m'a semblé que j'assistais à une répétition générale ; et enfin, je me suis dit que j'étais à la Scala et qu'il fallait regarder et écouter. Il m'a fallu quelques instants pour accoutumer mon oreille au bruit confus qui régnait dans toute la salle et mes yeux à l'obscurité assez profonde où est plongée la partie du théâtre occupée par les spectateurs [2]. On est très bien assis et accoté au parterre. On y peut causer, dormir tout à l'aise comme cela arrange. Une pendule marque les heures en transparent sur un globe placé au centre du baldaquin, près de la corniche. Tout paraît combiné dans cet endroit pour que les assistants prennent leur plaisir bien à l'aise, et il n'y a que là où j'ai trouvé apparence du *comfortable* dont les habitations paraissent tout à fait dépourvues. Est-ce que la vie des Italiens se passerait dans les églises et les théâtres ? A en juger par les dépenses qui ont été faites pour ces deux genres d'édifices, on peut répondre hardiment : *oui.*

Le théâtre de la Scala a six rangs de loges (*palchi*), quarante à chaque [rang], ce qui fait un total de cent-quarante loges contenant dix personnes chacune, plus le parterre ; [le] tout qui peut contenir près de trois mille personnes [3]. La coupe de la salle est grande et simple, et l'on ne peut se figurer à quel point les sons sont distincts dans un vaisseau aussi grand.

La *Gazza ladra,* représentée sur ce grand théâtre, pour lequel elle a été faite, a produit sur moi beaucoup plus d'impression (comme musique) qu'à Paris. Il y a quelque chose de sec et de maigre dans l'exécution de la salle de Louvois [4]. Ce défaut ne tient point au talent des chanteurs, mais à la localité du théâtre. Rien n'est plus beau que l'admirable voix de Galli sur ce grand théâtre de la Scala [5]. Non seulement l'espace développe les sons, mais il aide le jeu des acteurs italiens dont le geste est en général vrai, simple et sans recherche.

J'étais très impatient de voir le ballet : en effet, ce spectacle a été tout nouveau pour moi. A l'exception de la richesse des habits, il n'a

1. La *Gazza ladra* (la Pie voleuse) de Rossini fut créée à la Scala de Milan le 31 mai 1817. Quant à *Adélaïde Duguesclin,* ballet de Francesco Clerico sur une musique de Agostino Belloli, il fut représenté pour la première fois à la même Scala le 7 juin 1823. (Voir Pompeo Cambiasi : *la Scala,* 1778-1906, *Note storiche e statistiche,* Milano, 1906.

2. Louis Simond, dans son *Voyage en Italie,* témoigne de la même surprise : « Le premier coup d'archet fut magnifique, mais on n'entendit que celui-là... » Cf. t. I, pp. 17-18.

3. Le passage est raturé. On lit sous la correction : ce qui joint au parterre...

4. Il s'agit, on l'a reconnu, du Théâtre Italien de Paris, lequel n'eût guère de local stable. Il erra notamment, selon les années, de la salle Favart au Théâtre Louvois, de l'Odéon à la salle Ventadour.

5. Grand admirateur de Galli, Stendhal affirme dans sa *Vie de Rossini* que ce chanteur avait alors (vers 1820) « la plus belle voix de basse d'Italie, la voix la plus forte et la plus accentuée ». Ed. Champion, 1923, t. II, p. 4.

rien de commun avec celui que nous voyons à Paris. En France, la pantomime est l'art de rendre avant tout les sentiments, les passions par le geste. La musique, quand il n'y a point d'entrées de ballet, n'est que secondaire et ordinairement on sait gré au compositeur d'employer des airs dont les paroles bien connues sont retracées à la mémoire du spectateur par la mélodie qui les révèle. Nos danseurs-mimes mesurent bien leurs mouvements sur l'ensemble de la musique, mais ils ne règlent pas méthodiquement chaque geste sur un accord, de façon que l'acteur, esclave à la rigueur de la note, ne doit lever ni baisser le bras sans qu'il obéisse au son et à la mesure. Or, c'est ce que font les mimes italiens ; c'est le système de danse qu'affectionnaient les anciens ; enfin, c'est pour la danse ce que le mètre des vers est pour la prose : c'est de la danse *poétique métrique*. Il est difficile d'assister pour la première fois à un spectacle aussi nouveau sans être étonné et un peu contrarié dans ses habitudes. A la seconde fois (hier, jeudi 12 juin) j'ai saisi complètement ce système, et si la composition générale du ballet d'Adélaïde Duguesclin n'était pas aussi absurde, j'aurais certainement beaucoup mieux apprécié cette mimique renouvelée des Grecs et des Latins [1].

Parmi les combinaisons heureuses qui résultent de cette manière d'exprimer, il [en] est une qui produit surtout de l'effet. Ce sont des chœurs faisant des gestes qui expriment le rapport où se trouvent les assistants avec les principaux personnages et augmentant par là l'effet de la scène. C'est un chœur *gesticulant* pour accompagner les premiers mimes en scène, comme un chœur chantant accompagne discrètement les virtuoses musiciens. En un mot, les gestes sont soumis à un mètre régulier dans ce ballet, comme les mots dans la poésie, les sons dans la musique.

Cette méthode a son bon et son mauvais côté. De même qu'en poésie et en musique on est obligé de sacrifier souvent à la mesure, le même inconvénient se reproduit dans ce genre de danse.

On a fait pour les costumes très éclatants des danseurs le choix de couleurs trop tendres. Tous ces guerriers ont l'air de ces petits pantins qu'on vend au jour de l'an à Paris. Le bleu clair, le vert tendre, le jaune serin broché d'argent produisent une confusion peu agréable à l'œil. Au surplus, ce défaut est commun, je crois, à tous les théâtres où l'on représente des ballets. Le besoin de parler vivement aux yeux fait bien vite parcourir tous les *diapasons* des couleurs [2].

Depuis mon enfance, j'entends faire l'éloge des décorations d'Italie avec une emphase qui me faisait désirer vivement de pouvoir en juger par moi-même. Elles sont fort belles, mais on en exagère l'effet. Celles du ballet d'Adélaïde sont de [...] [3], qui passe pour le meilleur peintre

1. Dans sa 5e *Lettre à un Parisien*, Delécluze confirme que toute son attention s'est portée « sur le geste des acteurs qui se coordonne rigoureusement avec les temps de la mesure musicale ». Il assure que les danseurs de la Scala ont « des mouvements durs, vifs et sautillants qui sont peu agréables pour ceux qui ont vu nos ballets à Paris ». Il conclut que si les Italiens ont le don de la musique, nous avons celui de la danse. *Journal des Débats*, 2 août 1823.

2. Voici Delécluze adepte par avance de la théorie des « correspondances » : pour lui, comme pour Baudelaire, les couleurs et les sons « se répondent »...

3. On n'a pu retrouver le nom de ce peintre décorateur. S'agit-il de Perego, de Sanquirico ou de Tranquillo, ou de tel autre, on ne peut le préciser.

d'Italie en ce genre. Les intérieurs sont infiniment supérieurs aux paysages. Celui de la fin est mauvais et ne produit aucun effet.

Voici les remarques que j'ai faites sur la manière dont ces décorations sont disposées. Peut-être serviront-elles à ceux qui s'occupent de ce genre.

Avant tout il faut dire que la grandeur en tout sens du théâtre de la Scala est déjà un avantage pour le peintre, qu'aucun talent ne peut compenser. Le grand art des décorateurs italiens est d'éviter les feuilles en coulisse. Je n'en ai pas vu plus de deux, et ordinairement il n'y en a pas. Ce n'est qu'une toile de fond. Ils multiplient les manteaux d'arlequin jusqu'à l'infini et même ils se permettent de les supposer retroussés par la feuille de coulisse quand il y en a, de manière à être dispensés de faire les corniches dont les lignes perspectives ne se rapportent jamais bien avec le fond. Point de détails éclatants sur le devant ; rien du tout même, de manière que l'œil n'est occupé que du tableau de fond qui, en général, produit à peu près le même effet que le diorama.

Voilà quels sont les artifices matériels que j'ai cru découvrir. Quant à l'art avec lequel ces décorations sont peintes, je commencerai par dire que ceux qui prétendent que ces ouvrages sont faits si lestement se sont un peu trompés. L'art de la présentation linéaire y est observée d'une manière fort remarquable et l'exécution, très hardie, il est vrai, est loin de manquer de correction. Le grand secret de cette énigme est que les peintres italiens ayant le bon esprit de ne mettre aucun détail sur l'avant-scène, ils tiennent leur fond *sourd*, comme l'exige l'éloignement du plan où sont censés être les objets qu'ils représentent. En effet, les petits détails sont négligés et tout est traité par grandes masses dont les teintes différentes se font bien valoir l'une l'autre. Ainsi ils ne font pas leurs décorations à grands traits par système, mais comme le système de leurs scènes est de ne représenter que des plans éloignés, la justesse de leur œil les force à traiter la chose en conséquence.

Il n'y a aucun doute que la méthode suivie par les décorations en Italie ne soit infiniment préférable à celle qu'on a adoptée en France. A Paris on se tue à faire des petits détails, très bien exécutés sans doute, mais qui détruisent l'effet principal. Cette multitude de feuilles en coulisse sur lesquels on prodigue les fleurs, les arbrisseaux tourmente l'œil et ôte à une décoration son premier mérite, la simplicité. Il y a dans le ballet d'*Adélaïde* un intérieur de palais mauresque dont la bâtisse est blanche et les tentures cramoisies, parsemées de fleurons d'or. Malgré l'éclat de ces couleurs, il est impossible de voir une peinture d'intérieur plus harmonieuse. Il n'y a qu'une coulisse. Cette décoration est fort belle d'invention et d'exécution.

Il faut encore rendre justice au goût du décorateur italien en ce que, malgré l'éclat de ses fonds, ils ne nuisent jamais à l'effet que doivent faire les acteurs. Cet avantage est dû en partie, il est vrai, à l'extrême profondeur du théâtre [1].

1. Stendhal cite avec admiration les artistes de décorations théâtrales : Perego, Sanquirico et Tranquillo, et fait grand éloge de leur art. « A Paris, écrit-il dans la *Vie de Rossini*, tout papillote, tout est plein de petits détails spirituels et soigneusement travaillés. A Milan, tout est sacrifié à la masse et à l'effet... Qu'on se figure la magnificence des palais, des intérieurs d'églises, des scènes de montagnes, etc. Mais, rien de semblable, n'existant hors d'Italie, il est impossible de décrire ces décorations (*scene*) par des paroles »... Et de

Pour terminer ces observations, je conclurai en assurant que l'obscurité de la salle contribue singulièrement à faire ressortir l'éclat de la scène. C'est l'artifice du diorama et même du panorama. Quelque goût que l'on puisse avoir à Paris pour les décorations, je ne crois pas que jamais nos belles dames consentent à ne pas avoir de lustre pour faire briller les décorations aux dépens de leur figure et de leur toilette.

Le 12 juin. J'ai couru la ville, vu la cathédrale, et le soir j'ai été à la Scala.

13 juin. Milan. Il n'y a guère moyen de s'engager dans une description de la cathédrale. Cela est fait d'ailleurs. Le premier coup d'œil n'est pas séduisant. Cette église ressemble tant soit peu à un surtout de table en sucre. Mais cette idée burlesque se perd bien promptement. L'intérieur est plus grand, plus imposant que le dehors. Cependant j'avouerai que comme église je trouve celle-ci inférieure à celle de Strasbourg. Voilà la première impression que j'ai reçue [1].

L'intérieur vous ramène à aimer le dehors, quoique cependant il soit certain qu'il y a tant soit peu d'incohérence entre ces deux aspects de l'édifice. En général, il est impossible de ne pas succomber au genre d'admiration que fait naître la masse énorme des édifices publics, surtout quand il se joint à cela une profusion d'ornements, une richesse dans les matériaux qui frappent l'imagination.

Je suis monté aujourd'hui, — soir (13) sur le Dôme. On ne peut se faire une idée de la richesse de ce monument construit totalement en marbre blanc. Le portail a été terminé par N[apoléon] ; et l'empereur d'Autriche donne cinq-cent mille francs par année, dans ce temps-ci, pour achever ce monument extraordinaire. La variété des monuments dits gothiques est telle qu'il est impossible de se faire de règle pour ses jugements : ils vous plaisent ou ne vous plaisent pas, mais ils vous étonnent toujours par leur masse et la hardiesse des constructions.

Quand on est sur le comble, au bas du dôme, tous ces grands étriers en marbre blanc vous donnent plutôt l'idée d'un palais des fées ou des Mille et une nuits que d'une église.

La cathédrale de Strasbourg qui n'est pas moins élégante, mais dont la couleur et le style sont plus sévères, me paraît mieux en harmonie avec son usage. Il est vrai qu'on est dévot à Milan d'une manière toute différente qu'à Strasbourg.

13 juin. Le palais de Brera a une fort belle cour. Ces grands escaliers qui se croisent, ces grandes galeries qui règnent autour de la cour, tout cela est majestueux et éclatant. Le rez-de-chaussée est occupé par

comparer ces décorations aux ballets de Viganò, avec cette différence que, pour les décorations, il s'est établi une tradition artistique de Perego à Sanquirico, et de Sanquirico à Tranquillo, « tandis que Viganò a emporté son secret dans la tombe ». Ed. Champion, t. II, pp. 245-246.

1. Pour faire contraste, rappelons ces quelques lignes enthousiastes de Stendhal : « ... Jamais l'architecture ne m'a donné de telles sensations. ... Je dirai aux personnes nées avec un certain tact pour les beaux-arts : cette architecture brillante est du gothique sans l'idée de mort ; c'est la gaieté d'un cœur mélancolique ; et, comme cette architecture dépouillée de raison semble bâtie par le caprice, elle est d'accord avec les folles illusions de l'amour ». *Rome, Naples et Florence,* éd. Calmann-Lévy, p. 38.

un collège. Au premier sont une bibliothèque et une espèce de musée, divisé en deux parts : dans l'une, il n'y a que des tableaux. J'y ai vu un très beau Guido Reni (saint Pierre et saint Paul), des Paul Véronèse, et en général de bons tableaux du deuxième ordre. Ce qui m'a frappé le plus, ce sont des fresques de Bernardino Luini. Ces ouvrages sont admirables de simplicité et de *beauté* à la manière des anciens. On voit que les peintres, à cette époque, n'avaient point encore perdu la tradition grecque que l'invention de la peinture à l'huile a arrêtée tout court. Ces tableaux de B[ernardino] Luini m'ont paru superbes. (Je dois aller à Saronno pour en voir d'autres du même peintre).

L'autre partie de la Brera est consacrée à l'étude des artistes ; on y voit encore beaucoup de tableaux anciens, bon nombre de statues antiques moulées, ainsi que de Michel-Ange et de Canova. J'ai trouvé là le tableau de Polyxène de S [...] [1]. Cela est sec et raide, et la couleur est fausse. Une sainte Agathe, de Hayez, peintre renommé à Milan. Faible dans toutes les parties de l'art et rien de remarquable dans la composition. Un prix d'un jeune homme : Laocoon, aussi médiocre que ce que l'on fait à P[aris]. Les prix de sculptures, très faibles : maigreur, manière, etc. En général, tous ces ouvrages ont quelque chose d'efféminé. Il n'y a que dans les compositions dessinées sur papier de couleur où j'ai trouvé un peu de force, mais il y a de l'exagération. Deux jeunes Italiens copiaient là un tableau de chevalet d'Appiani : c'est un Jupiter entouré de tous les dieux et recevant la coupe des mains de Ganymède. Cet ouvrage est, sans contredit, celui d'un homme de talent, mais cela est froid, gentil et sent ce que l'on nomme avec raison dans les écoles : le goût français. Les deux meilleures têtes sont celles de jeunes divinités qui sont derrière Jupiter. La couleur est faible ; le bleu, le rose dominent. S'il faut dire la vérité, ce tableau m'a fait penser à ceux de M. Barbier [2].

J'ai pris une idée plus favorable du talent d'Appiani, en voyant les cartons des pendentifs de Sainte Marie près de Saint Celse. Le dessin est hardi, savant, et le goût plus *sévère*.

14 juin, samedi. J'ai commencé la journée par aller à Sainte Marie des Grâces pour voir le Cenacolo de Leonardo da Vinci. L'extérieur de Sainte Marie, bâtie toute en briques est fort beau. Ce n'est pas sans quelque étonnement que j'ai retrouvé là le patron des jolies églises d'Auvergne, à Saint Saturnin et à Saint Nectaire, dont j'ai fait un dessin.

Le réfectoire des Dominicains où est la peinture à fresque de Léonard a été nettoyé. Cet ouvrage a été très endommagé pendant les guerres. On en avait fait un magasin à foin et l'humidité a fait bien des ravages. Cependant, j'ai été agréablement surpris, car je la croyais dans un état de destruction beaucoup plus sensible. La tête du Christ est assez bien conservée, ainsi que celle de Judas. La gravure de Morghen n'en donne aucune idée ; tout cela est devenu mignard sous le burin de ce célèbre graveur. Dutertre [3] en a donné les têtes gravées d'après des calques qu'il a pris il y a longtemps ; cela donne une idée bien plus juste du

1. On n'a pu compléter.
2. Barbier-Walbonne, élève de David, appartenait à l'atelier de Gérard, qu'il seconda dans nombre de ses toiles.
3. André Dutertre avait été également chargé en 1787, sur l'ordre de Louis XVI, de dessiner les peintures de Raphaël, au Vatican, pour qu'elles fussent gravées.

tableau. Le tableau, au moins tel qu'on le voit aujourd'hui, est *grand, fort* et assez peu *correct* relativement à ce que l'on connaît de Léonard. C'est une ruine bien curieuse, mais je ne crois [pas] que l'état où se trouve cette fresque permette au spectateur de fixer son opinion sur le mérite qu'a pu avoir ce tableau et sur le degré de perfection qu'il a pu présenter : c'est une curiosité.

Les artistes ne peuvent se diriger que sur le trait qui est fortement accusé et que l'on voit presque partout. Ce trait m'a paru loin d'être aussi parfait qu'on peut supposer que l'a dû faire Léonard de Vinci. Il faudrait savoir si cette fresque, qui est une curiosité intéressante pour la ville de Milan, n'a point été retouchée. Je n'ai point encore assez d'habitude de voir ce genre de peinture pour prononcer ; mais il m'a semblé voir en quelques endroits des traces de retouches modernes. On est très habile en Italie pour faire des *antiques* de tout genre.

A l'autre bout du réfectoire, il y a une autre fresque plus ancienne dans le style de Mantegna [1]. Il s'y trouve de belles têtes.

Je ne puis sortir des orages. Il y en a eu un aujourd'hui à cinq heures et demie du soir.

Le Palazzo Reale renferme des peintures à fresque d'Appiani qui sont remarquables. En général, elles ne sont pas d'un goût très sévère. La meilleure de toutes est l'apothéose de N[apoléon]. La tête est superbe. Et les grandes figures de femmes qui le portent sur un bouclier sont grandes et énergiques. Les quatre parties du monde écoutant l'histoire de N[apoléon] m'ont paru très ordinaires. Il y a du *rococo*.

Je suis descendu dans le garde-meuble imp[érial]. Il y a douze ou quinze bustes de N[apoléon] en marbre, cinq ou six portraits peints l'un par David, passant le saint Bernard, trois par Appiani, et la vie de N[apoléon] B[onaparte]. Cartons du même Appiani, où il y a de l'invention, du mouvement, mais point de ce solide, de ce fort, de ce stable qui caractérise les grands maîtres. En tout, c'est un homme de beaucoup de talent, mais cela ne me paraît pas aller au delà. Les appartements du Palazzo Reale sont beaux. Il y a des tentures en tapisserie horribles des Gobelins. Je ne puis éviter ces ennuyeuses productions : elles inondent l'Europe.

J'ai terminé la soirée du samedi 14 en allant alla Scala. On donnait la *Zoraïde* de Rossini [2] et l'éternel ballet de *Adélaïde*. C'est décidément très ennuyeux de voir trois fois de suite, même en se promenant, cette pantomime. Je n'ai entendu que le premier acte de *Zoraide* ; cela m'a décidément très ennuyé. A l'exception d'un beau trio, tout le reste m'a paru insignifiant, chose rare dans les productions de Rossini [3]. Il était onze heures trois quarts, quand je suis sorti du théâtre et il restait un ou deux actes de l'opéra et un autre ballet à représenter. Je n'imagine pas à quelle heure on sort de là.

Depuis trois ou quatre jours on met des factionnaires dans les rues

1. Il s'agit d'un *Crucifiement* de Donato da Montorfano (1495). Voir plus loin, au *17 juin*.
2. Cet opéra de Rossini, *Ricciardo e Zoraide*, était joué, ce soir-là, pour la première fois à la Scala.
3. Stendhal parle lui aussi, dans sa *Vie de Rossini*, d'un *terzetto* au premier acte que l'on applaudit beaucoup. Selon le même Stendhal, le style de cet opéra est « magnifique, oriental et passionné ». T. II de l'éd. Champion, pp. 166-167.

pendant la nuit. On a assassiné du monde dans les rues de Milan il y a peu de jours. La police s'y fait très singulièrement.

Je reviens à la représentation de *Zoraide*. La salle était remplie et c'est un fort beau coup d'œil, autant que l'obscurité permet d'en jouir. On écoute fort mal ici ; et les chanteurs y trouvent leur compte, car le bruit que l'on fait dans la salle leur permet de négliger de temps à autre leur chant, de manière à ce que (*sic*) l'on ne laisserait pas passer ces fautes à Paris.

En général, pour établir une comparaison entre le goût pour les arts en France et celui qui règne en Italie, je dirais qu'ici on cherche tout dans l'ensemble et chez nous dans les détails. La manière des Italiens amène un peu de confusion, la nôtre produit de la sécheresse. Cette réflexion me paraît au moins applicable à la sculpture, architecture, peinture et musique. On peut dire avec quelque raison des artistes italiens : — *semper ad eventum festinant* [1]. Mais il leur arrive souvent de tout bousculer pour passer. Les Français prennent plus de précaution, ne font pas une démarche hasardée, mais aussi il leur arrive souvent de manquer le but. Le principe ou l'instinct qui dirige les Italiens est certainement meilleur. La preuve c'est que Michel Ange est supérieur à Coustou et Raphaël à Poussin et à Le Sueur. En musique, c'est de même.

15 juin, Dimanche. J'ai employé ma matinée à me promener sous les arcades de la place du Duomo. Des marchands de gravures, de livres, de croix, de bénitiers étalent leurs marchandises à terre jusqu'au moment (11 heures) où l'office commence. Alors tout disparaît. C'est toujours un endroit fort curieux que les églises. Dans cette immense cathédrale un millier de personnes qui étaient là paraissaient à peine. Il y avait à l'office plus d'hommes que de femmes. Le sexe formait à peine la troisième partie des assistants. On a prêché contre l'orgueil et sur les efforts que l'on doit faire pour exercer la charité, l'amour envers son prochain. Le prêtre était âgé et parlait avec simplicité, mais sans éloquence. Toutes les chutes de ses phrases étaient : Si vous faites bien, vous vous ouvrez le paradis ; si vous succombez aux tentations, vous irez en enfer. Ce raisonnement, qui n'est pas nouveau, était sans cesse répété sous la formule la plus ordinaire.

Hommes et femmes avaient l'air d'écouter un peu machinalement le sermon, comme ils entendent la musique à la Scala. Les Milanais ont l'air calme, et le plaisir, ou toute espèce de spectacle a plutôt l'air d'être le résultat d'une habitude que d'un besoin.

Depuis que je suis dans le Milanais (Domodossola), je n'ai vu que quelques belles têtes de paysans (hommes). Le sang n'est pas beau dans les campagnes, non plus qu'à Milan. Je n'ai vu encore qu'une très jolie personne (hier à la Scala) ; mais à son accent je n'ai pas cru la reconnaître pour milanaise. S'il faut dire la vérité, les femmes ici sont fort laides ; elles sont maigres, le front avancé, le nez cassé et la ganache longue. Leur gorge et les hanches assez bien faites, mais elles [ont] toutes les genoux cagneux, ce qui se voit très bien à cause des vêtements légers de la saison. Si je ne me trompe, il y a quelque chose de

1. On reconnaît le mot d'Horace, *Art poétique*, v. 148.

la coupe du visage saxon dans cette population. Les Milanais ne passent pas pour être fort spirituels ; et si cela est vrai, je trouve que leur figure n'est pas menteuse.

Les dames de P[aris] seraient bien choquées de la mise de celles de Milan. Il est vrai qu'elles ont peu de grâce dans leur maintien et que l'art ne corrige pas ce défaut. Le peuple comme partout se pressait à l'église vers les marches de l'autel ; il n'est jamais trop près. Loin de là on voit avancer de jeunes dames ou demoiselles vêtues de blanc, la taille pincée, la tête nue, couverte seulement d'un voile de dentelle noire que l'on rabat [1] dans la rue. Ce que les Milanaises ont de mieux, c'est la tournure : elle est élancée, mais la grâce ! ! Rien n'est si rare ici que ce que nous nommons l'air comme il faut. (Je parle de ce que l'on voit dans les rues. Encore un coup, je n'étudie pas la nature dans les salons).

Je ne suis point encore en Italie à vrai dire, et cependant j'ai déjà les yeux et la mémoire fatigués de tous les objets d'art que j'ai vus. Je sens qu'il faut être avare de son attention ici, et ne la donner qu'aux choses qui en valent la peine et dont on peut tirer quelques lumières. Tout ce qu'il y a d'architecture ici est du réchauffé de Florence, aussi je n'en prends qu'à mon aise, me réservant d'étudier cet art à Florence même. La foule des tableaux médiocres est immense ici, et un jeune homme aurait grand tort de se croire obligé de les regarder avec soin, parce qu'ils sont sur le sol italien. Il faut garder sa force pour meilleur que cela.

Hier, j'ai été visiter les seize colonnes ruinées d'un temple d'Hercule qui servent de portique à l'église de Saint Laurent. Cette antiquité n'apprend rien : il faut la voir seulement [2].

C'est une chose précieuse pour un voyageur que les dimanches. Toute la population est dehors, et dans les pays catholiques on peut assez bien y juger du caractère des gens, parce qu'ils se livrent en général au plaisir avec abandon. Il y avait aujourd'hui cinquante personnes à la table d'hôte, et j'étais le seul Français, au moins de mon côté. J'étais entre un Anglais et un Italien et j'ai été forcé tout le temps du dîner de murmurer de l'anglais à mon voisin de gauche et de me tuer à entendre l'ennuyeux patois d'un demi-paysan piémontais qui mangeait comme un chancre à ma droite. Rien n'est plus fatiguant pour moi que d'entendre parler trois langues à la fois. L'allemand, l'anglais, l'italien se croisaient dans mes oreilles au point que je ne savais que répondre au domestique, quand il m'adressait la parole en français.

L'hôte où je suis, M. Reichmann, est un homme qui a de très bonnes manières et qui tient sa maison avec beaucoup de décence et d'intelligence. Il a l'attention de faire rapprocher les couverts des personnes qui paraissent se convenir ou par les rapports de pays ou de profession. Tous les Allemands étaient ensemble et criaient comme des brûlés à la fin du repas. Les Anglais s'entretenaient deux à deux à voix basse. Les Italiens criaient, riaient, mangeaient comme des enragés. J'aurais bien voulu qu'il se trouvât là des Français pour savoir quel rôle ils auraient

1. On lit dans l'interligne : baisse.

2. Les seize colonnes corinthiennes sont les restes d'une construction romaine. Saint-Laurent, la plus ancienne des églises de Milan, fut rebâtie au XVIe siècle par Martino Bassi.

joué. J'étais seul, et le bruit confus de cette espèce de Babel me laissait à peine la faculté d'observer. Cependant il n'est pas difficile de juger ceux qui avaient la supériorité. Il faut observer seulement que tous les Anglais qui étaient là sont des *gentlemen*, tandis que les Allemands sont des marchands et les Italiens des bourgeois peu distingués.

Le dîner a été bien long ; toute la profusion des petits plats italiens y était prodigué. Tout cela n'est ni bon ni mauvais. Heureusement qu'il se trouve toujours quelque morceau de résistance.

Les femmes italiennes, quand elles ne sont pas jolies et qu'elles n'ont pas les manières du monde, sont hideuses. Rien n'est fait à moitié dans ce pays-ci : quand on tombe sur du bon, c'est excellent ; mais le mauvais est parfait dans son genre.

Après le repas, j'ai dirigé ma promenade vers la Place d'armes. Il y avait sous les quinconces un concours de monde semblable à celui que nous voyons aux Champs Elysées, un jour de fête. Les soldats se promènent lentement deux à deux. Une foule de gens sont assis sur les gazons, et des groupes de petites filles ont des jeux dansant, comme *giroflée giroflain*. Il y est beaucoup question de *faire l'amour* dans ces chansons.

De superbes boulevards entourent cette place, fortifiée par des murs. Sur ces boulevards on se promène à pied sur les bas-côtés, et des voitures et des chevaux garnissent la chaussée. L'arc de triomphe qui doit être l'entrée de la route du Simplon à Milan n'est point fini [1]. Sur un des côtés de la place, N[apoléon[a fait construire une énorme arène sur le modèle de celle des anciens [2]. En trois heures de temps elle se remplit d'eau et devient une naumachie. C'est là où l'on a célébré par une joute la naissance du r[oi] de R[ome] en 1811 ; c'est un fort bel ouvrage. Cette entrée de Milan, si elle était finie, ne le céderait à aucune autre en beauté. N[apoléon] avait le projet de faire percer une rue qui aurait conduit directement à la cathédrale. C'eût été bien fait, car il est difficile de rencontrer un labyrinthe plus contrariant que la ville de Milan.

La population est bien laide ici. Toutes les classes ont un besoin de plaisir qui éclate en tous lieux. Depuis la Scala jusqu'aux polichinelles, depuis les cafés les plus élégants jusqu'aux vendeurs de limonade (coco) toutes les classes se gorgent de spectacles et de friandises. Ce peuple-là ne doit pas être difficile à gouverner : *panem et circenses*.

En revenant de la promenade, j'ai assisté à la représentation de polichinelle. Il y avait au moins trois cents personnes autour de ce petit théâtre, et la maîtresse du polichinelle, en venant me demander de l'argent, m'a paru être une des plus jolies personnes que j'aie vues à Milan.

La représentation de polichinelle ou plutôt d'*arlequin* est bien plus drôle ici. Les lazzi des coups de bâton sont variés à l'infini et le drame est conduit avec bien plus de suite. Il y a une morale. Arlequin est une espèce de Don Juan. Il tue tout le monde, et le diable finit par l'emporter. Les observations des diables qui enlèvent les corps morts sont

1. Commencé en l'honneur de Napoléon sur les plans de L. Cagnola, l'arc de triomphe du Simplon fut consacré ensuite à la paix et à l'empereur François d'Autriche. Il fut terminé en 1838.

2. L'Arène, vaste amphithéâtre de L. Canonica, fut construite en 1806-1807.

très drôles. Ce sont des épigrammes assez vives sur les deux sexes et les différentes professions de la vie.

A propos de Don Juan, on a représenté ici ces jours derniers une imitation de celui de Molière. Tous les théâtres où l'on parle ne vivent que d'imitations faites d'après nos pièces de théâtre. On commence à prendre goût en Italie au genre larmoyant. Est-ce qu'ils sont las de rire ?

J'avais vu avaler des tonnes de limonade (coco). Sous les arbres de la Place d'armes, en rentrant en ville, j'ai vu une boutique de pâtisseries friandes (offelleria) [1] où l'on prenait des glaces ; j'y suis entré. Il y avait tant de monde, hommes et femmes, que la moitié était debout. On se préparait à entrer à la Scala (il était 8 heures et demie) pour entendre la Catalani qui donne son dernier concert. J'ai tant couru aujourd'hui malgré la chaleur, et le spectacle commence et finit si tard que je suis rentré pour écrire ceci et me coucher. — Bonsoir.

Il n'y a rien de si commun à Milan que certains petits vilains nains qui ont les jambes tordues, la tête très grosse. Ils ont l'air spirituels et méchants.

16 juin. Lundi. J'arrive de Saronno, 12 milles de Milan. J'ai très bien fait de ne pas m'y arrêter en passant, comme on me l'avait conseillé (en revenant de Côme). Ces ouvrages valent une course. Je les ai regardés avec plaisir pendant trois heures. J'avais deviné la fresque, je veux dire *la belle*, celle des premiers temps de l'art, avant que l'*empâtement* des couleurs eût fait rechercher l'*effet* avant tout aux artistes [2]. Là, à Saronno, on trouve la forme, la *beauté* soignées par dessus tout. S'il y a parmi les ouvrages de peinture moderne quelque chose qui puisse donner une idée de ceux des Grecs, ce sont les fresques de l'époque de Léonard et de Raphaël ; et Bernardino Luini, auteur de celles dont je parle, doit être compté au nombre des artistes qui ont le mieux réussi dans ce genre. Je désire de tout mon cœur en voir de plus belles en m'avançant en Italie.

Saronno est un village. L'église, dédiée à la Vierge, serait comme monument une chose qui éveillerait l'attention partout. Sa rotonde est du moyen-âge ; le portail est plus nouveau. Il est difficile de se figurer le luxe que l'on a déployé dans l'intérieur. Non seulement tout est peint en ornements à fresque, mais une quantité énorme de figures en relief et peintes ornent la voûte de cet édifice. Tout cela étonne l'œil du commun des spectateurs. Le lieu où est l'autel est fermé par une grille. De deux côtés on voit déjà une figure à fresque de Luini : Saint Christophe qui est une figure superbe et un autre saint, de l'autre côté, beaucoup moins bien. Sur une porte auprès est un saint Roch qui mérite d'être observé [3].

1. C'est le mot lombard pour *pasticceria*.

2. Dans son *Précis d'un traité de peinture* (1828), Delécluze donne cette définition du mot *effet* : « Effet *de lumière*, — *de couleur*. — Un tableau peut présenter une dégradation vraie de la lumière, et alors il est bien *modelé*. Si les teintes sont justes, la couleur est vraie. Mais ce qui constitue l'*effet* d'un tableau, c'est quand la vérité est employée avec art, soit par la disposition des clairs et des ombres, soit par le choix des tons de couleur » p. 234. Ou encore, p. 163 : « L'effet est... la disposition nécessaire d'une ou de plusieurs lumières et des ombres dispensées sur l'ensemble d'une composition. »

3. En fait, on voit saint Roch et saint Sébastien d'une part, et saint Antoine abbé et saint Christophe, d'autre part.

Avant d'entrer sous la rotonde on voit deux tableaux oblongs. Sur l'un est Jésus instruisant les docteurs dans le temple et sur l'autre le Mariage de la Vierge. Ces tableaux sont sans *effet* ; les ombres sont disposées d'après la méthode de L[éonardo] da Vinci. Méthode qui est basée sur la vérité et qui protège la beauté dans la peinture. A peine si les figures ont de l'expression. Tout est calme et beau. Il faut regarder quelque temps pour se laisser envahir par ce genre de mérite, mais une fois la chose commencée, on ne peut plus se détacher de ces visages *plaisants* qui vous parlent, vous touchent sans grimace. Le Mariage de la Vierge me paraît supérieur à l'autre tableau.

Dans la chapelle (sous la rotonde) on voit de chaque côté sur les murs deux grands tableaux en face l'un de l'autre : la Présentation au temple et l'Adoration des trois rois. Ces deux ouvrages sont éclatants de beautés du plus haut style, mais je crois le dernier le plus parfait. Il y a une variété et une force de pinceau dans toutes ces figures qui en ferait un excellent sujet d'étude. Les artistes feront attention à la manière dont les jambes, les genoux sont dessinés ; cela remue ; — ça est vivant. Et tout cela, par la forme ; car la couleur est monotone et, au fond, c'est plutôt un dessin colorié qu'un tableau. Il y a dans les pendentifs de la coupole six figures colossales qui m'ont paru fort belles, mais malgré le séjour de lunettes on les voit mal, parce qu'elles sont placées haut et que la chapelle est étroite.

Derrière la chapelle, dans une petite sacristie, il y a sur les portes deux figures de femmes qui sont charmantes : deux petits anges peints à hauteur de l'œil permettent à l'artiste observateur de suivre la main du peintre. On voit que tout est peint en *hachures*. Le travail ressemble à celui que l'on fait au crayon, mais avec une grande bonhomie et simplicité.

Il y avait bien longtemps que je n'avais pas éprouvé un plaisir aussi vrai, aussi vif occassionné par la peinture. La simplicité de la composition et du travail est telle que l'idée de la difficulté ne vous vient jamais à l'esprit. En voyant ces belles figures si vraies, si simples et souvent si belles on éprouve cette joie intérieure, cette augmentation d'existence que donne la vue des belles personnes vivantes : on leur sourit comme on sourit à un ciel pur.

Pour savoir si ce que je viens de dire a quelque fond de vérité, il faut aller ensuite dans la grande sacristie où l'on vous montre un tableau de G. Proccacini. On verra là ce que c'est que la peinture d'un homme, non sans mérite au moins, mais qui tient avant tout à sa manière et qui en habille la nature. On y est bien choqué de l'abus de hardiesse de main, de cet *empâtement* de couleur qui de la facilité mène au libertinage de pinceau. Et, comme tout se tient dans ce monde, l'auteur ayant beaucoup pensé à lui, peintre, et très peu à la nature, son ouvrage étonne un instant et ennuie, dégoûte ceux qui ont vu et goûté les charmants ouvrages de Luini. (Dans le tableau de Jésus parlant dans le temple, il y a sur la droite une figure vénérable avec une barbe blanche ; on dit que c'est le portrait de B. Luini).

Il y a entre autres singularités dans l'église de Saronno une chapelle où est représentée la Sainte Cène en figures de plâtre. Le tout, peint, et, derrière la table, est un tableau de Proccacini représentant les

esclaves qui servent la table. La sculpture et la peinture sont combinées de manière à ne faire qu'un tout d'un certain point de vue. Ce spectacle est horrible (pour moi). La première coupole est toute garnie de saints en relief et peintures ; ils ont l'air de chinois.

Lundi 16, au soir. En arrivant de Saronno, j'ai eu une de ces joies que les voyageurs seuls peuvent bien sentir. J'ai trouvé un billet de T[antinet] [1] ainsi conçu : Venez donc ce soir à *Zoraide*, j'arrive à l'instant. Une [heure] après je l'ai vu arriver chez moi. Un compatriote, un ami en pays étranger vous devient cher comme un parent.

Au lieu de *Zoraide*, la Catalani donnait encore l'*ultimo concerto* aujourd'hui, quoiqu'elle l'eût déjà donné hier. Il y a des mots dans les grandes villes qui ne signifient rien. Le *premier*, le *dernier*, *toujours*, *jamais*, *oui*, *non*, etc.

Enfin, T[antinet] et moi sommes allés entendre ce dernier concert. La vue de la salle, de son obscurité, du bruit qui s'y fait ont produit sur lui à peu près le même effet que sur moi. Une espèce d'ivresse calme, causée je crois par le demi jour s'est emparée de lui, comme elle s'était emparée de moi à ma première visite.

Le concert nous a paru mauvais dans son ensemble, et la Catalani a produit sur T[antinet] le même effet que sur moi il y a douze ans, et ce soir. C'est un instrument inconcevable, mais bien ennuyeux. Tout ce qu'elle chante perd son charme, et la difficulté vaincue est de tous les mérites celui que je mets au dernier rang. Est-il croyable qu'une chanteuse qui fait l'ornement de toutes les cours mette son amour-propre à rivaliser avec un violon ? Elle a chanté des variations de Rode [2] déjà fort ennuyeuses sur le violon et qui n'ont pas eu plus de charme pour moi en passant par son gosier.

Trois symphonies allemandes [3] y compris l'ouverture de la *Flûte enchantée* (il faut tout dire dans ce livre de vérité) nous ont ennuyés dans cette soirée. Un joueur de flûte très faible a été applaudi à tout rompre. Ici le besoin de plaisir est plus fort que le goût pour la musique.

Il y a ici beaucoup de femmes qui ont les cheveux poudrés. Est-ce la mode ? Est-ce à cause de la chaleur ? Je n'en sais rien.

17, mardi, juin. De tous les lieux publics visités par les voyageurs passants, les bibliothèques sont ceux qu'on voit le moins bien. Il faut des

1. Le nom de cet artiste revient plusieurs fois dans le *Carnet de route* de Delécluze. Il est rapproché du suédois Nyström, architecte, et de Louis-Auguste Mary, élève de Regnault.

2. Angelina Catalani (1779-1849) dirigea peu de temps (en 1816) le Théâtre Italien de Paris et chanta dans les principales capitales de l'Europe. Elle mourut du choléra, à Paris, en 1849. Dans son chant, elle était aussi prompte que Velluti à broder (*fiorire*). H. Prunières note dans son édition de la *Vie de Rossini* (t. II, p. 481) que ce sont « les excès de virtuoses comme Velluti ou la Catalani qui ont engagé Rossini à limiter leur part d'interprétation en notant lui-même les *fioriture* auxquelles devaient se conformer les artistes ». Le programme du « dernier » concert de Mme Catalani, ce 15 juin 1823, tel que le donne Pompeo Cambiasi dans son livre sur la Scala, *Note storiche e statistiche*, Milano, 1906, p. 74, comportait, en effet, quatre grandes variations de Rode. Ce dernier, grand violoniste, enseigna au Conservatoire qui venait d'être fondé. (Rode, né en 1774, mourut en 1830). Il vécut plusieurs années à Saint-Pétersbourg et à Berlin. Au cours d'un voyage à Vienne, il connut Beethoven, qui écrivit pour lui une romance pour violon et orchestre.

3. Le même Pompeo Cambiasi en indique les auteurs : Himmel, Haser et Küffner.

années et de grandes connaissances pour faire une revue fructueuse dans de semblables établissements. Cependant T[antinet] et moi nous avons payé la dette banale et avons demandé à voir les manuscrits. On nous a montré un manuscrit de Virgile dont les notes sont écrites de la main de Pétrarque, une traduction latine de Flavius Josèphe, écrite sur du papyrus, du troisième ou quatrième siècle, et le traité de mécanique de Léonard de Vinci, qui a été à Paris. La Pinacoteca est curieuse ; on y voit le carton de Raphaël représentant l'École d'Athènes, plusieurs Léonard de Vinci qui cependant sont avec plus de raison attribués à Luini, son élève (celui qui a fait les fresques). Ce musée est fort beau, fort curieux, mais je le connaissais d'ancienne date. Tous les morceaux capitaux ont été à Paris.

Nous n'avons pu nous empêcher de remarquer dans tous les lieux où nous sommes allés aujourd'hui avec quelle bonhomie, quelle franchise les *custodi* reçoivent ce qu'on leur donne. Ils ne demandent pas, mais la joie, la reconnaissance même éclate sur leur visage quand on leur offre une pièce en les remerciant.

Il y a une franchise dans la manière dont les Italiens acceptent ces rétributions qui ôte toute gêne. Au surplus, il faut ajouter qu'ici, à Milan au moins, il est impossible de trouver des custodi plus complaisants, soit pour montrer, soit pour expliquer. Il y a une espèce de grâce dans ceux qui reçoivent ici. Le naturel de ce peuple perce en tout.

De la bibliothèque nous avons été au jardin public où est la villa B. [1]. longeant les boulevards par la porte Neuve. Ensuite, nous avons été visiter les Arènes et nous nous sommes assis sous les arbres en vue du mont Rosa à gauche, et du Gothard à droite. Le ciel était admirablement pur, et nous nous sommes livrés là à un de ces entretiens d'amis qui prennent un nouveau charme quand on a une admirable vue devant les yeux.

Je suis fâché que T[antinet] n'ait point les yeux *ouverts* pour la peinture. Ce défaut si commun parmi les hommes de nos jours, défaut qui va toujours en croissant à mesure que l'homme intellectuel opprime l'homme physique, prive ceux qui observent de toute une série de faits intéressants qui ont rapport aux sens. Le *comme il faut* tue, abâtardit, châtre les hommes de France et d'Angleterre. Ils n'ont plus de physionomie ; ils n'osent pas rire quand ils en ont envie, et ce sont des espèces de statues qui végètent intérieurement, mais qui ne donnent aucun signe extérieur de leur véritable existence. C'est toujours l'orgueil ou la vanité qui leur fait exercer un mouvement. (Travailler ce sujet, mine inépuisable et moyen de bien préciser la différence qu'il y a entre les Italiens et les autres peuples occidentaux) [2].

Notre promenade s'est terminée par la visite del *Cenacolo* de Leonardo

1. On n'a pu, cette fois non plus, compléter.

2. De fait, le sujet a vivement intéressé Delécluze : il y est revenu à loisir dans les *Impressions Romaines*. Cf. notamment, à propos des réjouissances du Carnaval, p. 193. Voir aussi, Introduction, pp. 37-39. Stendhal et Delécluze ne sont pas seuls à insister sur la « simplicité » italienne ! On relève dans Louis Simond, *Voyage en Italie*, t. I, p. 131 : « Les Italiens me paraissent être moins artificiels, et beaucoup plus près de la nature que leurs voisins. La vanité, le désir de paraître entrent pour peu de chose dans leur caractère ; il leur faut des plaisirs qui les touchent de près, et peu leur importe ce qu'on en pense. Si les motifs qui les font agir ne sont pas d'une nature bien relevée, au moins sont-ils simples et vrais ».

da Vinci. Evidemment cet ouvrage est mutilé par les restaurations. La fresque qui est en face et représente un calvaire porte cette inscription : Donatus Montorfanus Venetianus, MCCCC95 [*sic*]. Le soir, Barbiere di Siviglia [1].

. . . . . .

(*18 juin*) *Mercredi soir.* T(antinet) et moi sommes allés à la Scala. Il m'a fait l'observation fort juste que l'orchestre de ce théâtre était très bon pour l'accompagnement du chant et qu'il était faible pour la symphonie. Cela est vrai. Il faut dire seulement qu'ici on ne porte aucune attention à la musique instrumentale, ce qui conduit tout naturellement les musiciens à la négligence. Je m'étais bien aperçu que T(antinet) se défiait du jugement que j'avais porté du 1er acte de Zoraide. Pour la seconde fois il m'a ennuyé à l'exception du trio qui malgré son mérite a l'inconvénient de sentir la peine, d'avoir été cherché, arrangé à force de talent. C'est de la manière.

Nous avons parlé de Rossini, de son système lubrique de musique. De ce point de départ, en remontant, nous avons causé de saint Augustin, de Platon, de Socrate, etc. Platon disait que la première condition pour se livrer à la philosophie était d'apprendre la musique. Il entendait par là l'ensemble des arts et des sciences physiques et morales, leur *harmonie*. La question de l'amour chez les anciens comparé à celui qui se développe dans les sociétés modernes a été agitée. T(antinet) est un des adversaires les plus conséquents que j'aie trouvés.

Avant d'aller au spectacle, nous sommes montés sur le Duomo. Au coucher du soleil, c'est un magnifique spectacle... [2]

Vendredi 20 juin. Six heures du matin. J'ai sous les yeux un ciel pur et léger voilé de quelques nuages blancs et transparents. Cet accident se reproduit souvent dans ce pays-ci. Paul Veronèse a très bien rendu cet effet dans le fond de son tableau représentant le martyr de saint Sébastien. Ce tableau est peint à la colle ; aussi a-t-il conservé toute sa fraîcheur. Ce soir, après le dîner, longue promenade avec T(antinet).

Nous avons terminé la soirée au théâtre de Fiando, nom de celui qui a perfectionné les marionnettes. Ce sont des marionnettes dont les mouvements ont une perfection extraordinaire, une pièce féerie où sont tous les anciens personnages de l'ancien théâtre italien : Pantalon, le docteur, Léandre, Arlequin. Le plus drôle est un grand ballet avec musique et qui est une excellente parodie de celui d'*Adélaïde Duguesclin*, donné à la Scala. Les gestes des acteurs, les exagérations des danseurs y sont imités de manière à faire mourir de rire. Le spectacle se termine par une farce toute italienne : deux polichinelles viennent danser et il leur sort du corps, de la tête et des cuisses une foule de petites poupées qui forment un ballet. On paye douze sous. La société y est bonne. Il paraît décidément qu'on a ici la maladie du spectacle. Il y a un orchestre passable qui tout le temps de la représentation a exécuté de la musique de Rossini. On n'en entend pas d'autre ici. Les décorations sont char

1. Suit le compte rendu, en quelques pages, de la visite de Delécluze à la Chartreuse de Pavie.
2. Le 19 juin, Delécluze visite la Casa Litta, qui contient une galerie de peintures.

mantes et je les ai trouvées supérieures à celles de la Scala pour la composition.

21 juin. 2e et 3e lettres [1]. Le soir après dîner avec T(antinet) entendu l'ouverture de *Tancredi* sous mes fenêtres. A huit heures, à la Scala où on représentait le *Barbiere di Siviglia.*

22. Dimanche. Deux lettres finies (2e et 3e). Chez le consul français. Préparatifs de départ.

23 juin. Parti de Milan à cinq heures du matin.

1. Les Lettres à un Parisien sur l'Italie, qui parurent, on l'a dit, dans *le Journal des Débats.*

NOTES ET DOCUMENTS

DANTE ET JEAN LEMAIRE DE BELGES

à la lumière d'un livre récent [1].

La Concorde des deux langages se compose de deux parties qui, d'abord, semblent contradictoires. Après avoir célébré la vie des sens, Jean Lemaire exalte la vie de l'esprit. Jean Frappier signale que la « *Concorde* est animée d'un dualisme interne dont les éléments apparaissent à première vue comme difficiles à concilier » [2]. Mais, conclut-il, « il est bien possible qu'en dépit des apparences, naturalisme et idéalisme se juxtaposent dans la *Concorde* plus qu'ils ne s'opposent et que Minerve complète Vénus au lieu de la remplacer ». Pourtant, continue-t-il, « la Renaissance n'est pas encore assez avancée au début du siècle pour que Jean Lemaire avoue une conciliation aussi généreuse... » Il faut, prétend-on, attendre « des hommes de nature artiste et de tradition humaniste, un Rabelais, un Ronsard, un Montaigne », pour trouver des œuvres où sera dominé, « dans un magnifique équilibre le dualisme de la matière et de l'esprit, de la volupté et de la sagesse » [3]. La conception de « l'homme total » n'aurait pas encore été formée. Ce serait « la Renaissance » qui aurait opéré cette synthèse entre des éléments contradictoires. Voilà le cliché d'après lequel ce serait le XVIe siècle antiquisant qui aurait rétabli l'unité de l'homme. Or, au contraire, tout, au XVIe siècle, manifeste la désunion et la désagrégation : désintégration des êtres et de la société ; spécialisation du travail ; division des classes ; séparation des arts. Non seulement on comprend mal ce qui est le caractère distinctif du XVIe siècle quand

1. André Pézard, *Dante sous la pluie de feu* (*Enfer*, chant XV), Paris, 1950. — On a fait des réserves sur cet ouvrage. A. Masseron, « Brunetto Latini réhabilité », *Les lettres romanes*, V (1951), 99-128, 187-198, a dit du livre de Pézard : « Je ferai... deux parts dans son livre : l'une dont les conclusions me paraissent fausses... ; l'autre... qui est admirable... » — Paul Renucci reste indécis, dans le compte rendu de *Dante sous la pluie de feu*, *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, mai 1952. — Dirai-je que je n'ai eu le désir que d'utiliser certains arguments de Pézard, dans un autre dessein que lui, et que je n'ai aucunement prétendu exprimer une opinion sur la thèse qu'il a soutenue avec, d'ailleurs, tant de brillant.

2. Jean Lemaire de Belges, *La Concorde des deux langages*, éd. critique par Jean Frappier, Paris, 1947, p. XLIV.

3. *Ibid.*, pp. XLVII et XLVIII.

on lui fait honneur d'avoir créé « l'homme intégral », mais on fausse les perspectives quand on étudie Jean Lemaire en considération des auteurs qui sont venus après lui. C'est qu'on a lancé la formule : « Jean Lemaire, premier poète humaniste français ». Dès lors, on ne s'intéresse qu'à ce qui, chez lui, annonce l'avenir. On ne cherche, dans son œuvre, que des indices d'une pensée encore balbutiante qui, en se développant, se révèlera, sous une forme achevée, dans les écrits de ses successeurs. N'est-il pas plus prudent, pourtant, de rattacher Jean Lemaire à la tradition dont il est issu, plutôt que de retenir seulement ce qui fait de lui un précurseur ? Si nous nous intéressons à lui à la lumière du passé, nous pourrons, non seulement rendre compte de cette apparente contradiction que Jean Frappier a signalée et qu'il a, d'ailleurs, lui-même, en partie résolue, mais nous pourrons aussi expliquer ce qui nous a, d'abord, surpris dans le titre de l'œuvre que nous étudions : quel rapport y a-t-il, nous demandons-nous, entre la leçon de naturalisme qui se dégage de l'opuscule de Jean Lemaire, et le titre que celui-ci a choisi ? Que vient faire une discussion sur les avantages respectifs du français et de l'italien dans un ouvrage où Génius donne aux hommes le conseil de jouir du printemps de leur vie ? N'y a-t-il pas là une disparate ? Remarquons, pourtant, que c'est Jean de Meun qui inspire à Jean Lemaire la description du Temple de Vénus comme celle du Temple de Minerve, et que c'est Jean de Meun encore auquel le rhétoriqueur fait appel pour discuter les mérites de la langue française. Loin donc qu'il y ait « dualisme » et incompatibilité entre les divers éléments dont se compose la *Concorde*, nous apercevons entre eux une unité foncière, non pas seulement une virtualité de synthèse mais le lien qui les rattache à un tout. C'est une erreur de croire que le concept d'universalité et de totalité est dû à l'influence des anciens et à la renaissance des lettres classiques. C'est le Moyen Age qui a la préoccupation de la Somme. Si le naturalisme de la *Concorde* se rattache à celui du *Roman de la Rose*, c'est aussi à une œuvre encyclopédique du même XIIIe siècle que Jean Lemaire fait allusion. Pourquoi, nous dit-il, a-t-il entrepris d'être l'arbitre du débat sur la valeur de l'une ou de l'autre langue ? C'est que, de même que, au début du XVIe siècle, « plusieurs nobles hommes de France, frequentans les Ytalles, se delectent et exercitent ondict langaige toscan », de même « les bons esperitz ytalicques prisent et honnourent la langue françoise et se y deduisent mieulx qu'en la leur propre... »[1]. On peut voir là une référence au *Tresor* de Brunetto Latini. De même aussi que Jean de Meun « donna premierement estimation à nostre langue », de même « fit le poete Dante au langaige toscan ou florentin »[2]. Pour trouver l'unité de la *Concorde*, c'est aux spéculations philosophiques du XIIe et du XIIIe siècle qu'il faut s'adresser. Dans un livre admirable, A. Pézard nous dit que, pour Dante, vouloir magnifier une langue étrangère et

1. *Ibid.*, p. 5. 2. *Ibid.*, p. 44.

l'employer à la place de la langue maternelle constituait un blasphème, « une sorte de suicide intellectuel, en même temps qu'une violente offense contre la bonté divine » [1]. Et Pézard précise : « le langage spontané, don de Dieu et de Nature [...] doit nous être sacré, comme la loi de labeur et de procréation... » En se servant du « roman selon le langage des Français » [2], Brunet commet un blasphème qui est « radicalement apparenté avec le blasphème proprement dit, la sodomie... » Pézard cite le chant XI de l'*Enfer*, où il est dit que la Genèse nous enseigne d'imiter la nature et de travailler : « *avanzare*, c'est donner la vie aux fils de notre chair et les élever ; mais cela peut bien être, en même temps, user de ce don de parole qui fait vivre et croître les esprits... » [3]. Or, il est impossible à l'homme de changer de langue ; il ne le peut pas davantage que changer de mère. Vouloir le faire, c'est, dans l'un et l'autre cas, contrevenir aux lois de la Nature. Il existe ainsi un parallèle entre les deux devoirs humains de la reproduction de l'espèce, et de l'emploi de la langue maternelle. Pézard [4] croit trouver ce parallèle dans le *Roman de la Rose*, où Jean de Meun fait dire à Génius :

Grefes avez : pensez d'escrire [5].

D'après Pézard, Jean de Meun « entend recommander aux hommes deux formes d'immortalité... la perpétuation de la race humaine... et la perpétuation de la pensée humaine... » Les êtres qui se dérobent à ce double devoir sont des sodomites. Notre remarquable commentateur [6] ne manque pas de rappeler la *Plainte de Nature* d'Alain de Lille. Qu'est-ce, en effet, que la Nature reprochait à l'homme ? De ne pas observer les commandements qu'elle lui avait donnés, car l'homme est coupable de fautes contre la grammaire, contre la rhétorique et contre la logique. Les êtres qui refusent de payer l'impôt de Génius et négligent leurs devoirs méritent de recevoir l'anathème et son chassés de son temple. Jean de Meun a dit de même :

19527 Seient tuit escomenié
Li desleial, li renié,
E condanné senz nul respit,
Qui les euvres ont en despit
Seit de grant gent, seit de menue,
Par cui Nature est soutenue.

Et Jean Lemaire répète :

501 Et s'il s'en treuve aucun si negligent
Qu'en son temps n'ayt servy Venus, sa dame,
Il en mourra de pardon indigent,
Et sera dit anatheme et infame...

1. *Op. cit.*, pp. 95-97. 2. *Ibid.*, p. 94. 3. *Ibid.*, p. 102. 4. *Ibid.*, p. 309.
5. *Le Roman de la Rose*, éd. E. Langlois, Paris, 1924, V, 16 (vers 19794). Cf. aussi v. 19545.
6. *Op. cit.*, p. 301.

Ce qui est particulièrement piquant chez Jean Lemaire, c'est que Génius prêche sur un texte qui se rapporte à Orphée [1] après que, pour la seconde fois, il eut perdu Eurydice. Mais ce que nous retenons, c'est que chez Alain de Lille, chez Jean de Meun, chez Dante et chez Jean Lemaire, se retrouvent les deux thèmes combinés de la défense de la langue maternelle et de la perpétuation de l'espèce. Jean Lemaire est un précurseur en ce sens qu'il cherche, plus, d'ailleurs, pour des raisons morales et politiques que pour des raisons esthétiques, l'alliance de la langue italienne et de la langue française, et plutôt, aussi, l'alliance des deux cultures italienne et française. Il annonce ainsi le classicisme français ; mais on voit que ces trois thèmes — culte de la vie des sens ; culte de la vie intellectuelle ; débat sur les langues — s'apparentent naturellement l'un à l'autre. Il n'y a donc, dans la *Concorde*, ni contradiction interne, ni dualisme ; il n'y a pas non plus de dissonance ou de disparate. L'unité de l'ouvrage est celle de la doctrine ; celle-ci enseigne que, pour se préparer à l'immortalité céleste, l'homme doit rechercher l'immortalité dans le temps ; or, cette ébauche d'immortalité est double : immortalité de la race humaine, immortalité de la pensée humaine.

Marcel Françon.

A POSSIBLE SOURCE FOR BEN JONSON'S *Execration upon Vulcan.*

Ben Jonson's poem *An Execration upon Vulcan* in the *Under-Wood* [2] may have had its starting point in a Latin poem by a French humanist, Nicolas Bourbon (1503-post 1550), whose *Nugae*, like the *Under-Wood* a collection of occasional poems and epigrams, were well-known in the sixteenth century. The *Nugae* were published at Paris and Bâle in 1533 and an augmented edition, the *Nugarum libri octo*, at Lyon in 1538 and Bâle in 1540. Bourbon was famous in his day. He was friendly with the most notable writers of his time, men such as Rabelais, Marot, Saint-Gelais and Dolet ; Erasmus thought highly of his poems and Marguerite de Navarre made him tutor to her daughter, Jeanne d'Albret. The popularity of Bourbon's *Nugae* is shown by the fact that eight editions appeared between 1540 and 1796 [3].

1. *Ibid.*, p. 309 : « Orpbée, qui ne sut labourer ni écrire.,. »
2. *Works of Ben Jonson*, edited by C. H. Herford, Percy and Evelyn Simpson, vol. VIII, Oxford, 1947, n° XLIII, p. 202 ff.
3. On Bourbon, see G. Carré, *De vita et scriptis N. Borbonii Vandoperani* (thesis), Paris, 1888 ; V.-L. Saulnier, *Les Bagatelles de Nicolas Bourbon*, Paris, 1945 (a selection, with translations and an introduction and notes) ; *Recherches sur Nicolas Bourbon l'ancien*, in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XVI, 1954, pp. 172-191 ; J. Hutton, *The Greek Anthology in France*, Cornell Univ. Press, Ithaca, N. Y., 1946, pp. 84-87. Holbein painted Bourbon's portrait : See *Facsimiles of Original Drawings by Hans Holbein in the collection of His Majesty*, London, 1884, Plate 16.

Bourbon, like Ben Jonson, lost many of his books and manuscripts in a fire, and Ben Jonson may have known the following little maledictory poem, which commemorates this loss [1] :

Vaeh Vulcane tibi, tuisque flammis,
Qui tot carmina, tot meos labores,
Tot chartas tenueis, et innocenteis,
Una nocte, furens mihi involasti :
Nil Phoebum veritus, piasque Musas :
Quarum delicias, rosas, odores,
Flores, sacrilego ore devorasti,
Vaeh Vulcane tibi, tuisque flammis.

The beginning of Jonson's poem seems to echo these lines :

An Execration upon Vulcan.

And why to me this, thou lame Lord of fire,
What had I done that might call on thine ire ?
Or urge thy Greedie flame, thus to devoure
So many my Yeares-labours in an houre ?
I ne're attempted, *Vulcan*, 'gainst thy life ;
Nor made least line of love to thy loose Wife...

The imitation (if it is imitation) is certainly not very close, but it is tempting to think that the expression *so many my Yeares-labours* may be a rendering of the Latin *tot meos labores*. The tone of outraged innocence is the same in both poems and the maledictory element contained in the first and last lines of Bourbon may be echoed in the curse at the end of the *Execration* : (lines 213 ff.) :

Pox on thee, *Vulcan*, thy Pandora's pox,
And all the Evils that flew out of her box
Light on thee : Or if those plagues will not doo,
Thy Wives pox on thee, and B(ess) B(roughton)s too.

Professor Hutton has shown that Bourbon's poems were known in England, where the *Nugae* provided a model for Timothy Kendall's *Trifles* [2]. Jonson's friend Drummond of Hawthornden possessed, amongst other works by French neo-Latin poets, a copy of the 1540 edition of the *Nugae* which is now in the Drummond Collection in Edinburgh University Library. It is possible then that the works of this now forgotten poet may have been known to Ben Jonson, and perhaps to other English poets of his time.

Mary Morrison.

---

1. *Nugarum libri octo*, Bâle, 1540, Book II, LXII, p. 109.
2. Article in *Mod. Lang. Not.* 44 (1929), 19. The date of the *Trifles* was 1577.

GREENE'S MEDIEVALIZATION OF ARIOSTO

It has long been recognized that Robert Greene's *Orlando Furioso* (*ca.* 1588) is a very free dramatic adaptation of Lodovico Ariosto's romantic epic (1532) [1]. In fact, the Elizabethan dramatist follows the Italian poet only in the madness of Orlando and its cause, making the rest of the dramatic situation and its circumstances totally unlike the relations between Orlando and Angelica and the insanity of the paladin which constitute the widely-dispersed title-theme of the poem [2]. Despite this eclectic relationship, however, suggestions that the real basis of Greene's play is to be found in other parts of the source than those treating of Orlando and Angelica may be dismissed [3]. No attempt has been made to explain the extent or the effect of Greene's departures from Ariosto, or the reason for them [4]. The differences between the two works in form and spirit, it seems to me, result from the differing attitudes of the two poets toward their subject matter, that is, toward chivalry and romance. Greene's *Orlando Furioso* represents, in effect, a medievalization of Ariosto, a return to the primal tradition of romance.

To begin with, the difference in structure is revealing. Ariosto's poem is a complex of varied actions and many characters, "tanto varia e intralciata che a molti par quasi impossibile rilevarci un disegno" [5]. Three major themes or actions shape it. Continuously in the background is the epic action, " la guerre légendaire dirigée par les Sarrasins contre Charlemagne, contre la France, contre Paris [6] ", the crusading theme preserved from the *chansons de geste*. Nothing of this appears in Greene's play, although his *Alphonsus King of Aragon* (*ca.* 1587) exploits thoroughly the Christian *versus* infidel motif ; and *John of Bordeaux* (*ca.* 1590), which I have tried to show is also his work [7], makes further use of it. A second line of development in Ariosto con-

1. F. S. Boas, *Shakspere and His Predecessors*, New York, 1896, p. 78 ; Jakob Schoembs, *Ariosts Orlando furioso in der englischen Litteratur des Zeitalters der Elizabeth*, Soden, 1898, pp. 67-74 ; A. W. Ward, *History of English Dramatic Literature to the Death of Queen Anne*, London, 1899, I, 395.

2. The portions dealing with the love of Angelica and Medoro and with Orlando's adventures during the period of his lunacy are Cantos XIX, 17-42 ; XXIII, 101-136 ; XXIV, 1-14 ; XXIX, 40-74 ; XXX, 4-15 ; XXXIV, 62-87 ; XXXIX, 35-61.

3. Charles W. Lemmi, *The Sources of Greene's " Orlando Furioso "*, in *Modern Language Notes*, XXXI (1916), 440, notices resemblances to the story of Olimpia in Canto IX and to the story of Ariodantes and Genevra in Canto IV. — Morris R. Morrison, *Greene's Use of Ariosto in " Orlando Furioso "*, in *Modern Language Notes*, XLIX (1934), 449-451, proposes that the play rests on the story of Ariodantes and Genevra in Cantos IV, V, and VI.

4. J. Churton Collins in his edition of *The Plays and Poems of Robert Greene*, Oxford, 1905, I, 217-218, mentions several ways in which " Greene has, in the conduct of his plot-narrative, distorted Ariosto's ", but he makes no attempt to account for the distortions.

5. Pio Rajna, *Le Fonti dell' Orlando Furioso*, Firenze, 1900, p. 39.

6. Henri Hauvette, *L'Arioste et la poésie chevaleresque à Ferrare au début du XVIe siècle*, Paris, 1927, p. 165.

7. See my *Robert Greene and John of Bordeaux*, in *P. M. L. A.*, LXIV (1949), 781-801.

cerns the loves of Ruggiero and Bradamante, the real hero and heroine and the real center of narrative interest [1]. This also is lacking in the play. Only the third of Ariosto's primary themes, that presenting Orlando as a lover, survives. Nor does Greene find room, as he could have done if he had felt impelled to do so, for any of Ariosto's complicating subsidiary actions and isolated episodes [2]. Although he takes over in modified forms the names Rodamant, Brandimart, Mandricard, and Sacripant, the stories in which they figure in the original contribute nothing to his plot.

Obviously a play based on an elaborate romance like Ariosto's would require some condensation and hence a different structure. The point is that Greene's conscious elimination from his drama of everything not strictly related to the love story of Orlando and Angelica simplifies the plot and emphasizes the courtly and chivalric qualities of the poem in preference to the epic qualities. Partly by eliminating the brilliant and elaborate action accompanying the siege of Paris, and partly by confining his plot strictly to the love story, Greene removed his *Orlando Furioso* from the tradition of the *chansons de geste* and affiliated it with the tradition of the metrical romances such as *Eglamour* and *Triamore*, among others, in which the trials of love furnish the chief conflict. Chaucer's condensation of Boccaccio's courtly epic *Il Teseide* into an amatory romance in *The Knight's Tale* [3] is analogous to Greene's concentration of a single romantic theme from the rich diversity offered by Ariosto into a chivalric drama.

The serious tone of the Elizabethan play brings it closer to the spirit of medieval romance, for the irony or " intonazione satirica " with which Ariosto treats the world of chivalry is absent [4]. " Die Ironie ist.. die Wahrheit der ariostischen Schöpfung... ; sie repräsentirt das moderne Bewusstsein gegenüber dem Fabelhaften der Rittergeschichten " [5]. His gentle mockery spares neither the heroic trappings of chivalry in joust, tournament, and war nor the chivalric virtues of truth, courage, chastity, and honor ; and it subtly undermines the

1. Hauvette, *op. cit.*, pp. 175-184. — This theme, by which the Este were complimented, is continued intermittently from Canto II, 33 ff. where Bradamante is dropped by Pinabello into the cave, to the end in Canto XLVI, in which the marriage of Ruggiero and Bradamante is celebrated.

2. *Ibid.*, pp. 184-195. — One of these, the romantic story of Ariodantes and Genevra, was the only part of the *Orlando Furioso* to receive dramatic treatment in England before Greene. — A lost play called *The History of Ariodante and Genevra* was presented at court on Shrove Tuesday 1581/82 ; see Albert Feuillerat, ed., *Documents Relating to the Office of the Revels in the Time of Queen Elizabeth, Materialien zur Kunde des älteren Englischen Dramas*, XXI, Louvain, 1908, pp. 349-350, 469. Shakespeare's *Much Ado About Nothing* was possibly indebted to this court play.

3. The effect of Chaucer's alteration is well expressed by John M. Manly, ed., *Canterbury Tales*, New York, 1928, p. 540.

4. F. De Sanctis, *History of Italian Literature*, trans. Joan Redfern, New York, 1931, II, 509-514. — Alfredo Galletti and Arnaldo Alterocca, *La Letteratura Italiana*, 3rd rev. ed., Bologna, 1933, p. 221. — Jefferson B. Fletcher, *Literature of the Italian Renaissance*, New York, 1934, p. 241. — Ernest H. Wilkins, *A History of Italian Literature*, Cambridge, Mass., 1954, p. 190.

5. Adolf Gaspary, *Geschichte der Italienischen Literatur*, Berlin, 1888, II, 443.

grandeurs of the Carolingian heroes. For example, when he describes Ferrau as invulnerable except in the navel and Orlando as similarly charmed except on the soles of his feet, he slyly adds : " E l'uno e l'altro andò più per ornato, / Che per bisogno, alle sue imprese armato " (Canto XII, 49). Just as Spenser in *The Faerie Queene* consistently rejected the ironic skepticism of Ariosto toward the pretensions of chivalry [1], so Greene refrains from an attitude of amiable condescension toward Orlando in love. He does not, like Ariosto, regard the hero's love as a disease, or a psychosis unworthy of him, from which he is not freed until his madness and his love disappear together and he is able at last to scorn Angelica, the cause of his delusion.

> Poi che fu all'esser primo ritornato
> Orlando più che mai saggio e virile,
> D'amor si trovò insieme liberato,
> Sì che colei, che sì bella e gentile
> Gli parve dianzi e ch'avea tanto amato,
> Non stima più se non per cosa vile.
> Ogni suo studio, ogni disio rivolse
> A racquistar quanto già amor gli tolse.
>
> (Canto XXXIX, 61)

Greene's hero experiences no such reaction after his madness, but takes Angelica and the kingdom which is her dowry with greater honors than he had before his frenzy. Marsilius declares : " Sith it is provde Angelica is cleare, / Her and my crowne I freely will bestow / Upon Orlando, the County Palatine " (V, ii, 1428-30) [2]. The chief stroke of irony in Ariosto, Angelica's choice of the common mercenary soldier Medoro, after being pursued by numerous kings and princes, both Christian and pagan, is pointed in the lines beginning : " O conte Orlando, o re di Circassia, / Vostra inclita virtù, dite, che giova ? " (Canto, XIX, 31). Greene's conventional happy ending, amid general rejoicing as the Twelve Peers accompanied by Angelica embark for France, where they will " cherely frolicke with great Charlemagne ", avoids this altogether and saves the hero from becoming slightly ridiculous. Since Orlando is spared Ariosto's mockery, the chivalric ideals he represents are not lowered in estimation.

The absence of a mocking, ironical tone differentiates Greene's treatment of the traditional Matter of France from Ariosto's. This appears all the more remarkable when it is realized that in dramatizing Orlando's love and madness Greene has taken a theme in which Ariosto's good-humored raillery at the unreality of the chivalric ideal varies between farce and extravaganza, and becomes in fact a serious challenge. It can not be believed of Greene, any more than of Spenser, that he read Ariosto without perceiving his deep vein of irony. A signi-

1. R. E. N. Dodge, *Spenser's Imitations from Ariosto*, in *P. M. L. A.*, XII (1897), 151-204.

2. References to Greene's play are to the text printed by Collins, *ed. cit.*, I, 223-265.

ficant contrast between sixteenth-century Italy and sixteenth-century England is revealed in the fact that both these English poets are serious idealists, holding orthodox beliefs in the dignity and greatness of the medieval past ; on the other hand, a touch of *Weltschmerz*, disillusionment, and cynicism in Ariosto is characteristic of his country and his century. The Elizabethans, as is shown by their insatiable interest in English history, respected the feudal period of their own immediate antecedents ; the Italians were not apt to be similarly motivated. Greene's vindication of chivalry attests his own idealism and also the broad continuity of medievalism as a force in Elizabethan literature [1]. Chivalry never gained a permanent foothold in Italy, but in sixteenth-century England its vitality persisted anachronistically yet stubbornly [2].

Greene's conventional handling of some of the characteristic elements of medieval romance will serve to show, more particularly, an orientation different from his source. For example, although many pathetic scenes occur in Ariosto, he always prevents sympathy from becoming excessive. It appears that " der Dichter sucht das Reizvolle und Anziehende, nicht das Ausdrucksvolle und Erschütternde " [3]. After Olimpia's heart-broken lament over the desertion of Bireno (Canto X, 20-34), he breaks off abruptly and introduces another topic. Again, the appropriate pathetic effect is deliberately clouded by his description of Isabella's head bouncing three times after Rodomonte cuts it off (Canto XXIX, 26) [4]. The element of pathos does not noticeably enter into his account of the relations of Orlando and Angelica, violence of action and swift pace of narrative precluding this. In contrast, Greene's reconstruction adds a new pathetic interest in the banishment of Angelica as a " base and damnd adulteresse " (II, i, 735 ff.), and this is played up further when she enters " like a poore woman " and speaks her *planctus* : " Thus causeles banisht from thy native home, / Here sit, Angelica, and rest a while, / For to bewaile the fortunes of thy love " (III, ii, 863 ff.). Greene thus singles out for emphasis that pathos with is a major ingredient in such non-cyclic romances of the fourteenth and fifteenth centuries as *King of Tars*, *Octavian*, *Le Bone Florence*, Chaucer's *Man of Law's Tale*, and others

1. See Charles R. Baskervill, *Some Evidence for Early Romantic Plays in England* in *Modern Philology*, XIV (1916), 229-251, 467-512 ; Ronald S. Crane, *The Vogue of Medieval Chivalric Romance During the English Renaissance*, Menasha, Wis., 1919 ; Lee M. Ellison, *The Early Romantic Drama at the English Court*, Menasha, Wis., 1917 ; Sara Ruth Watson, *Chivalry in Elizabethan Literature* (unpublished Ph. D. dissertation, Western Reserve Univ., 1932) ; Douglas Bush, *The Renaissance and English Humanism*, Toronto, 1939, *passim*.

2. See Francis H. Cripps-Day, *History of the Tournament in England and in France*, London, 1918, pp. 109 ff. ; Watson, *op. cit.*, pp. 1-15 ; Robert Withington, *English Pageantry*, Cambridge, Mass., 1918, I, 85-123 ; E. K. Chambers, *The Elizabethan Stage*, Oxford, 1923, I, 139-148.

3. Gaspary, *op. cit.*, II, 434.

4. E. W. Edwards, *The Orlando Furioso and its Predecessor*, Cambridge, 1924, pp. 133-136, finds this the single false note in the pathetic beauty of the story of Isabella.

incorporating the Constance motif of a heroine meekly enduring afflictions [1].

The proselytizing zeal which is a conspicuous influence in the Continental Carolingian epics and their English derivatives becomes for Ariosto a source of quizzical amusement at religious hypocrisy. So the anxiety of the strong old hermit for a safe bestowal of the tempting Isabella in a distant convent is treated with a mild suggestion of irony (Canto XXIV, 91-92) ; and his being tossed into the sea by Rodomonte, whom he has exasperated with his pious dissuasions, is handled as comedy :

> Che n'avvenisse, nè dico, nè sollo :
> Varia fama è di lui, nè si ragguaglia.
> Dice alcun che sì rotto a un sasso resta
> Che 'l piè non si discerne da la testa ;
>
> Et altri, ch'a cader andò nel mare,
> Ch'era più di tre miglia indi lontano,
> E che morì per non saper notare,
> Fatti assai prieghi e orazioni invano.
>
> (Canto XXIX, 6-7).

On another occasion, the reverend hermit who " Tutta per carità se gli commosse " at the beauty of Angelica (Canto II, 13), nevertheless has her transported by a charm into a desert, where his lust is frustrated only by his senility (Canto VIII, 45-50). Definitely satirical is the account of Discord, sent by the archangel Michael to stir up strife among the Saracens, lingering in a monastery where she delightedly observes the scandalous battle among the brothers in their annual election of officers (Canto XXVII, 37). Greene was aware of this spirit in the *Orlando Furioso*, for he turned it to his own uses later in his *Spanish Masquerado* (1589) by translating-and distorting-two stanzas of the poem into anti-papal criticism [2]. In his play based on Ariosto, however, there is nothing disrepectful of established religion or suggestive of ecclesiastical satire. The anti-Moslem sentiment of the *chansons de geste* and the *romans d'aventure*, to which the inroads of the Turks in southeastern Europe in the sixteenth century gave contemporary relevance for both Italian and English poets [3], does not appear in the

1. J. E. Wells, *A Manual of the Writings in Middle English* New Haven, 1916, pp. 112 ff. groups all the romances on the " Eustace-Constance-Florence-Griselda Legends ". Laura A. Hibbard in her handbook, *Medieval Romance in England*, New York, 1924, classifies most of these as " Romances of Trial and Faith ". The best study in English of the Constance legend is Margaret Schlauch's *Chaucer's Constance and Accused Queens*, New York, 1927 ; see also Edith Rickert, ed., *Emare*, EETS, ES, XCIX (1908), pp. xxviii-xlviii.

2. Alexander B. Grosart, ed., *Complete Works of Robert Greene*, London, 1881-86, V, 249 ff. — The two stanzas translated are 31 and 35 of Canto XXVI, Greene misinterpreting the allegorical picture of the monster Avarice and Ariosto's satire on the sale of indulgences as satire on the papacy. Schoembs, *op. cit.*, p. 79, points out the error.

3. An excellent study of the political, social, and literary influences of Islam in sixteenth-century England is Samual C. Chew's *The Crescent and the Rose*, New York, 1937.

play, because the theme of the crusade is not taken over ; but the strong piety of the medieval tradition is not questioned.

Supernatural characters and events are generally treated with skeptical amusement by Ariosto, and in this respect Greene, who always treats the supernatural seriously, again differs sharply from him and is closer to the medieval tradition [1]. The hare-brained Astolfo's journey to the Earthly Paradise, his dinner with St. John, their ascension to the Moon for the recovery of Orlando's wits, and the marvels encountered in that kingdom are narrated in a manner that at times approaches burlesque (Canto XXIV, 48 ff. ; Canto XXV, 1-30) [2]. In the play of Greene there is no mention of all this. Orlando's wits are restored in a dignified way through the magical intervention of the sorceress Melissa, whose rôle is presented in an impressive light. She gives Orlando a magic draught and then " charms him with her wand, and [he] lies down to sleep " (IV, ii, 1127 ff.), waking later, cured of his madness, to describe the vision he has seen of elaborate and spectacular " shewes " (IV, ii, 1146 ff., 1170 ff.) [3]. In Ariosto's poem the sorceress Melissa is a serious character [4], but she has no connection with the story of Orlando's madness. Likewise, nothing in the treatment of magic or the supernatural in the play corresponds to the fantastic, tongue-in-cheek miracles which finally save France from the Saracens, for example, the transformation of the leaves scattered on the water by Astolfo into a mighty fleet (Canto XXXIX. 26 ff.). Magical tricks and necromantic displays are Greene's unfailing stock in trade as a dramatist, but in his *Orlando Furioso*, as in all his plays, these things are handled with great respect. Similarly, the stories of the Middle Ages which deal prominently with such themes, as *Huon of Bordeaux*, *The Four Sons of Aymon*, *Valentine and Orson*, and *Virgilius*, to name only a few, invariably do so with a willing suspension of disbelief.

The warlike poems of the Carolingian tradition exalt the prowess of Orlando and his fellow-Peers. Ariosto keeps the epic war against the Saracens as the groundwork of his poem, as has been pointed out, while this theme is lacking in Greene's dramatization. But Ariosto not only preserves the traditional violence of the knights of Charlemagne against their enemies ; he wryly exaggerates many exploits for

1. The fact that Ariosto wrote for a courtly and Greene for a popular audience does not affect the point I am making.

2. See Edwards, *op. cit.*, pp. 143-144. — Wilkins, *op. cit.*, pp. 190-191, appears not to feel this, saying that " the larger constructive humor of the poem centers in the person and the adventures of Astolfo ".

3. Orlando's description of the dance of satyrs accompanied by torch-bearers and the pageant of Juno in a coach drawn by peacocks is probably a literal reminiscence of the court performance of the play. Both quarto title-pages state that it " was plaid before the Queenes Maiestie ". Such a masque-like display has much in common with other romantic shows of Elizabeth's court in which the dominant appeal was always spectacular ; see Feuillerat, *op. cit.*, pp. 175, 176, 193, 203, 228, 241, 256, 345, 349.

4. On two occasions by means of her art she informs Bradamante concerning her descendants : Canto III, 20-59 ; Canto XIII, 55-73.

an effect of amused incredulity. This is the intended reaction to Orlando's slaying single-handed two squadrons of Saracens (Canto XII, 69-85), and to his impaling six of Cymosco's men, one after another, on a single spear, a feat made faintly ludicrous by a belittling comparison :

> Non altrimente nell' estrema arena
> Veggian le rane di canali e fosse
> Dal cauto arcier nei fianchi e nella schiena,
> L'una vicina all' altra, esser percosse ;
> Nè da la freccia, finchè tutta piena
> Non sia da un capo all' altro, esser rimosse.
>
> (Canto IX, 69)

When carrying the deeds of his heroes to excess, Ariosto frequently makes his ironical intention clear by mock-appeals to the authority of Archbishop Turpin. A characteristic episode is the duel of Zerbino and Marfisa for the hag Gabrina, with the loser condemned to take her (Canto XX, 124 ff.). Greene's drama contains nothing in situation or feeling to compare with this parody of chivalric combat. General warfare and individual combats occupy an important place in the English play, but the siege of Rodamant's castle (I, ii and iii) and the duel of Orlando and Sacripant (V, i) are played in as straightforward and serious a manner as such chivalric scenes in *Guy of Warwick*, *Bevis of Hampton*, and other narratives of the Middle Ages.

Another way in which Greene is closer in feeling to the medieval tradition than Ariosto can be detected in his different treatment of Orlando's madness, a point of special significance inasmuch as this is the central motif of the play. Greene does not dwell on the hero's degradation in the period of his lunacy, and he omits his worst excesses of brutal violence [1]. In Ariosto the paladin roams the forest as a naked wild man, cleaving boulders, damming streams, and uprooting trees (Canto XXIII, 129-135). He pursues a frightened band of rustics and plucks off a shepherd's head ; bare-handed he defeats thousands of peasants, protected by his invulnerability ; he does battle with wild animals (Canto XXIV, 5-13). Then he proceeds to tear a woodman limb from limb :

> Ma quel nei piedi (che non vuol che viva)
> Lo piglia, mentre di salir s'adopra ;
> E quanto più sbarrar puote le braccia,
> Le sbarra sì, ch'in duo pezzi lo straccia.
>
> (Canto XXIX, 55)

Here is the only one of his lunatic acts paralleled in Greene [2], who has Orlando enter carrying the leg as a club, his page announcing him :

1. Fletcher, *op. cit.*, p. 237, thinks that the central incident of Orlando's madness and cure in Ariosto is sheer extravaganza.
2. The parallel is noticed by Collins, *ed. cit.*, I, 218.

" ... the Count Orlando is run mad, and taking of a shepheard by the heeles, rends him as one would teare a larke ! See where he comes, with a leg on his necke " (II, i, 705-708). There follows in the Italian epic Orlando's unsuccessful pursuit of Angelica in bestial fury, unrecognized and unrecognizing (Canto XXIX, 58-66), a fit ending for Ariosto's account of his unhappy love. The subsequent enormities of the wretched Orlando include dragging to death a horse which he has ridden lame (Canto XXIX, 68 ff.), and killing another shepherd and stealing the man's horse, which he drowns under him while crossing the Strait of Gibraltar (Canto XXX, 5-14). In Greene's *Orlando Furioso* the hero's dementia, though it receives primary development (II, i, 576-719 ; III, i and ii ; IV, i), is less emphasized because it is less savage, less over-strained. The widespread theme of love-madness in the romances — as in the *Vita Merlini*, *Palamedes*, *Lancelot du Lac*, *Chevalier au Lion*, and others — lies behind each of these portrayals [1] ; but the treatment of the English dramatist softens the violence of his original. Ariosto tends to brutalize his hero in the extended treatment of this theme ; Greene's hero, when a victim of the same malady, seems no ancestor of Superman and therefore closer to the conventions of romance in his relative mildness. In fact, he retains a measure of the reader's sympathy, but this can scarcely be said of Ariosto's dehumanized Juggernaut. Greene's Orlando has something in common with the love-crazed Lancelot and Tristram who, in the midst of their madness, instinctively cling to some semblance of knightly honor. Ariosto's hero, however, forgets himself completely.

Excision from the play of the epic material means that Orlando is no longer a primitive defender of Christianity. The legendary invulnerability and epic strength of Charlemagne's greatest knight fixed to a certain extent the characterization of him. Ariosto has in some sense sophisticated the character inherited from the *Orlando Innamorato*, in which Orlando is " by turns a theologian, a pattern of chivalric courtesy, and a primitive, thick-headed paladin " [2]. But he retains the epic qualities derived from the *chansons de geste* and for reasons of his

1. Rajna, *op. cit.*, pp. 393-408, concludes that the hero's madness in *Tristan* is Ariosto's immediate source, but he recognizes the traditional nature of the theme and stresses Ariosto's independent treatment. For further discussion of the psychoses of love in Continental romances, see Gaston Paris, " Sur 'Amadas et Idoine', " *Furnivall Miscellany*, Oxford, 1901, p. 393 ; A. C. L. Brown, *Iwain*, in *Harvard Studies and Notes in Philology and Lit.*, VIII (1903), 40 ; Tom Peete Cross, *The Celtic Elements in the Lays of* " Lanval " *and* „ Graelent ", in *Modern Philology*, XII (1915), 641 ; Ferdinand Lot, *Etude sur le Lancelot en Prose*, Paris, 1918, p. 186 ; J. D. Bruce, *The Evolution of Arthurian Romance... to* 1300, Baltimore, 1923, I, 407 ; Dorothy Winters, *A New Source for Lancelot's Madness*, in *Studies in Philology*, XXXI (1934), 379-384. — The conventional theme of love-madness is widespread in English romance, appearing in *Ywaine and Gawin*, in *Partonope*, and of course in the stories of Tristram and Lancelot in Malory's *Morte D'Arthur*. It is worth noting that although the cure of Orlando's madness in Greene's play, as already pointed out, is entirely unlike that in Ariosto's poem, it has analogues in the magic potion prepared by " Morgen the wise " for the restoration of Ywaine, and in the magic spell of the enchantress Brisen to produce sleep in the love-mad Lancelot.

2. Edwards, *op. cit.*, p. 72.

own exaggerates still further his hero's prowess. Greene, on the contrary, while he makes a point of Orlando's connection with Charlemagne, does not introduce the emperor as a character ; Charlemagne is associated with Orlando's feats as a warrior rather than with his experiences as a lover, and it is mainly in the latter that Greene is interested. Moreover, he modifies Orlando's superhuman strength, discards the legend of his invulnerability, and suppresses his most violent and undignified acts during his madness [1]. This tends to produce an unambiguous idealization of the character, less as an epic hero than as a knight of chivalry and courtesy, who woos Angelica in the suitors' contest in a speech (I, i, 91-128) which has no parallel in the *chansons de geste* or in the Italian poem. He thus becomes a more appropriate hero of amatory romance.

Angelica also undergoes a significant change. In Ariosto she is proud, capricious, heartless — aware of the power of her beauty. She excites the infatuated Sacripante by her caresses, remaining cold herself, and resolves to use him as long as he is convenient to her (Canto I, 48 ff.). She spurns all her lovers. But when the pity she feels for Medoro turns to love, her pride and birth are forgotten for this simple soldier ; she yields to their mutual passion, covers up their relations by a hasty rustic marriage, and returns with him to Cathay, passing from the scene (Canto XIX, 17-42). This is not the Angelica of Greene. In the play she chooses Orlando above all her other suitors and loves him from the first (I, i, 140 ff.). She remains true to him, rejecting Sacripant's peremptory and unchivalric offer (II, i, 443 ff.). More than that, she meekly endures banishment and persecution when Sacripant falsely accuses her of adultery with Medor (II, i, 732 ff. ; III, ii, 863 ff. ; V ii, 1305 ff.), thus providing a series of incidents which are not found in Ariosto. The penalty for her adultery is to be death at the stake (V, ii, 1311, 1330), but Orlando arrives to fight as her champion and saves her from execution (V, ii, 1329 ff.). The pattern of these events — a rebuffed lover, an accusation by him of infidelity, banishment of the accused heroine, a defense and vindication of her virtue by a champion in a trial by combat — is found in such medieval romances as *Triamour*, *Le Bone Florence, Erl of Toulouse*, and *Valentine and Orson* [2]. As an innocent, calumniated, persecuted heroine of the Constance type, Greene's Angelica is a descendant of a group of traditional heroines

1. The chief Middle English versions of the French Charlemagne romances are *Ferumbras*, *The Sowdone of Babylone*, *Roland and Vernagu*, and *The Song of Roland*, all of which were redacted by William Caxton in his composite *Life of Charles the Grete*, ed. Sidney J. Herrtage, EETS, ES, XXXVI (1880). Neither Charlemagne nor Roland underwent in English romances a process of down-grading such as occurred in some Continental romances ; see Urban T. Holmes, *A History of Old French Literature*, Chapel Hill, 1937, pp. 90-100.

2. The later representatives of the Constance saga, in making a rejected suitor the accuser, illustrate a more sophisticated and courtly type of motivation than is found in the various folk-tale analogues ; see Schlauch, *op. cit.*, pp. 62-63, 113. On the saga as a whole, see A. B. Gough, *The Constance Saga*, in *Palaestra*, XXIII (1902), *passim*.

prominent in a certain species of medieval romance. Ariosto's Angelica has nothing in common with either the Griselda or Constance types. She is a more modern sort, showing lineal derivation from the cold, distant, and independent ladies of Petrarchan love poetry.

It can be said that these divergences of Greene from Ariosto in the basic matters of plot structure, tone, and characterization represent a process of medievalization, or a harking-back to an undiluted and un questioned literary tradition which Ariosto received and modified in the light of a different individual temperament, national *Weltanschauung*, and historical culture pattern. The same thing can be said of Greene's essentially different handling of pathos, religion, the supernatural, knightly combat, and Orlando's madness itself — basic elements in the tradition of medieval romance which Greene, no less than Ariosto, inherited. One feels, finally, that Greene, a mediocre artist, and Ariosto, a first-rate one (an ironical circumstance, in view of the superiority of English literature to Italian literature in the sixteenth century), are both expressive of their country's attitude toward romantic materials in the period in which they wrote. Ariosto takes neither himself nor chivalry so seriously that he is compelled to treat exalted medieval ideals with unalloyed veneration. Greene takes both himself and chivalry quite seriously. Ariosto's colorful and complex *Orlando Furioso*, though ultimately it stems from the *chansons de geste*, is a product of the Italian Renaissance ; Greene's *Orlando Furioso* declares in several respects its affiliation in spirit with the sober medieval *romans d'aventure*.

Waldo F. McNeir.

DURANTY ET L'ANGLETERRE

« L'Angleterre m'a pris dès le départ... [1] », ainsi s'exprimait Duranty lors de son premier voyage à Londres, qui eut lieu en mai 1866. Ses impressions de la campagne anglaise se rapprochent de celles rapportées par Taine. En revanche la capitale britannique le frappe par son aspect sombre et son immensité. Il observe qu'à Londres « la loi est libérale mais l'usage tyrannique et le sentiment commun impitoyable », et s'étonne d'y trouver à un degré extrême l'amour de l'uniformité. Il s'émerveille des vêtements cossus des Londoniens. « A Londres, dit-il, on est toujours habillé à neuf. » L'affluence à Hyde Park lui fait dire : « Tout le génie de l'Angleterre est en effet dans cette procession de gens à grande mâchoire, à grandes dents, tourmentés par une faim perpétuelle et qui viennent là augmenter leur appétit. »

Il raconte ensuite assez longuement un spectacle auquel il assista

1. Cf. Duranty, *Aspects de Londres*, dans *La Revue libérale*, 10 mai 1867, pp. 423-447.

un soir et qui l'intéressa tout particulièrement : Judge and Jury, Plastic Poses. C'était une représentation comique créée par Nicholson « cabaretier de génie ». Elle constituait presque toujours une parodie de quelque cause célèbre, scabreuse. « Coin rabelaisien, nous confie Duranty, qui révèle une Angleterre dont on ne soupçonne guère l'existence. »

Cette année-là, parmi les peintres anglais, c'est John Constable qui retient l'attention de notre voyageur. » Il est, dit-il, le précurseur de nos peintres épris de la nature et préoccupés *d'impressions* plus que de recettes d'exécution ». Impressions, ce vocable lancé par Duranty en 1866 est à retenir, car il ne recevra droit de cité que lors de la première exposition des artistes indépendants tenue à Paris en 1874.

Les idées de Constable sur l'art pictural eurent une grande influence sur Duranty. Les préceptes de ce paysagiste si sincère furent souvent cités par notre critique [1]. De nos jours, on considère Constable comme le père de l'école de Barbizon et l'ancêtre des Impressionnistes français. Il recommandait l'observation attentive et continuelle de la nature. Sa fameuse toile « The Hay Wain » fit sensation à Paris en 1824. Il faut lire les mémoires de Constable [2] pour se rendre compte de l'importance accordée par Duranty à l'influence de cet artiste sur l'art français à partir de 1824, alors que sa réputation ne s'établira en Angleterre qu'en 1888.

Ce premier voyage à Londres permit à Duranty de revoir son ami l'aquafortiste Alphonse Legros qui, en 1860, lui avait gravé « d'amitié » quatre eaux-fortes d'un grand caractère pour son premier roman, *Le Malheur d'Henriette Gérard*. Legros s'était fixé à Londres en 1863 sur les conseils du peintre américain Whistler qui l'y avait précédé de quelques années. Par la suite, Legros se fit apprécier en Angleterre comme artiste et surtout comme professeur de dessin [3].

Par l'intermédiaire de Legros et de Whistler, notre voyageur fit, en cette année 1866, la connaissance de Edwin Edwards, récemment converti à l'eau-forte [4]. Il visita sa maison de Sunbury, située sur les bords de la Tamise ; c'était un sanctuaire de l'eau-forte. Duranty n'oublia jamais cette visite au peintre-graveur anglais [4]. Sans vouloir le considérer comme un grand-maître, Duranty, qui avait une prédilection pour les peintres-graveurs [5], voit en lui un excellent observateur et un chaud partisan de l'art moderne. Sa réputation repose sur ses nombreuses eaux-fortes, où il montre un esprit original et sincère, une personnalité marquée. Duranty a dit de lui : « Je ne connais point

1. Cf. L. E. Tabary, *Duranty*, Paris, 1954, p. 127.
2. Cf. C. R. Leslie, *Memoirs of the life of John Constable*, London, 1843.
3. En 1879, lors d'une visite à l'exposition de la Royal Academy et à celle de la Grosvenor Gallery, Duranty se réjouira du succès obtenu en Angleterre par ses amis Legros et Fantin-Latour.
4. Cf. *Paris-Journal*, 7 mai 1870 ; *La Vie moderne*, 4 octobre 1879, p. 413 ; *La Gazette des Beaux-Arts*, 1er nov., 1879, pp. 438-447.
5. Cf. L. E. Tabary, *op. cit.*, p. 29.

d'autre homme qui ait cherché dans le paysage ce que celui-ci y a trouvé : le portrait ému, attentif, religieux, allant parfois jusqu'à l'enfantillage superstitieux... »

Vers 1860, Edwards avait fait la connaissance à Paris de Fantin-Latour, de qui Duranty admirait les dons de reproduction de scènes intimes. Le 5 juin 1866, l'artiste français écrivait de Paris à son ami Edwards : « Vous devez avoir vu Duranty à Londres, il est chez Legros depuis près de quinze jours. Je crois qu'il vous plaira ; c'est un garçon très intelligent, on peut causer avec lui et, ce qui est si agréable, de questions artistiques les plus élevées... » Le 8 juillet, Fantin-Latour informait Edwin Edwards que Duranty, de retour à Paris, était enchanté de la visite qu'il lui avait faite à Londres et qu'il se disait très content de Legros, « dont il fait beaucoup d'éloges de ses tableaux » [1].

A l'occasion de l'Exposition Universelle de 1878, Duranty fut chargé par la *Gazette des Beaux-Arts* de traiter l'art moderne en Europe occidentale. En abordant l'Angleterre, c'est le peintre John Everett Millais (1829-1896) qui l'intéresse tout d'abord. Il s'enthousiasme pour l'œuvre de cet ancien préraphaéliste ; sa fameuse toile « Passage du Nord-Ouest » l'émeut beaucoup. « Voilà bien, dit-il, le drame et l'idée modernes, concentrés, rendus avec toutes les ressources de la réalité la plus simple et partant la plus puissante ».

L'année suivante, Duranty prit de nouveau le chemin de l'Angleterre et ne manqua pas d'aller rendre visite à Millais. Ce sont les réflexions de Duranty sur cette entrevue que nous lisons dans *Modern Artists* [2]. Millais était né peintre. Son influence a été grande sur l'art anglais de son temps. Ses tableaux, très estimés des collectionneurs britanniques, ont atteint des prix considérables. Duranty note son individualité, sa puissance créatrice et sa variété d'exécution. Il est frappé du sentiment qui amène le peintre à laisser le drame inachevé. « Je ne connais aucun artiste, écrit Duranty, qui a exprimé des idées d'une manière aussi vivante, au moyen d'attitudes et de gestes simples. [...] M. Millais est, après Reynolds et Gainsborough, le premier peintre de son pays, l'un des plus grands de notre siècle. » Notre critique rappelle ses dons d'observateur minutieux, naïf, sincère, épris de sentiment. Millais a souvent atteint à des prodiges de minutie et à une singulière vérité d'expression. Ce sont ces qualités qui ont amené Duranty à placer l'artiste anglais sur un plan peut-être un peu trop élevé.

Duranty ne cessa pas de critiquer l'académisme français, ainsi que l'organisation et la composition des Salons de peinture en France. Il ne tarit pas, au contraire, en éloges sur la manière dont on enseigne l'art en Angleterre et signale la bonne tenue des galeries d'art et des « exhibitions » londoniennes. Il rappelle que l'Angleterre moderne

1. Ces deux lettres sont inédites. Elles furent recopiées par Mme Fantin-Latour et figuraient en 1935 dans la correspondance de Fantin-Latour conservée à la mairie de Grenoble.
2. Édité par F. G. Dumas, Paris, 1882.

manifeste surtout son génie artistique par des colorations qui lui sont venues de la peinture hollandaise et par sa préférence pour le crépuscule, l'automne, les nuages gris. Selon lui, le caractère britannique se reflète dans les nombreux portraits féminins de ses artistes. Notre critique a considéré l'art anglais contemporain dans son ensemble comme original, délicat, intime, « un art où la mélancolie se joint à l'éclat et à la singularité, à la réalité précise... »[1].

En 1872, Duranty avait fait paraître une étude très originale sur la caricature en Europe pendant la guerre de 1870-71[2]. Elle a conduit son auteur à réfléchir sur la position politique de la Grande-Bretagne à cette époque. Il pense, avec quelque raison, que la caricature exprime parfois le sentiment national avec plus de clarté que journaux, livres et discours. Il déclare qu'au début de la guerre, l'Angleterre craignait une victoire française, qu'ensuite l'attitude de la France républicaine la fit douter de l'issue de la lutte et qu'enfin elle inclina de notre côté. A ce point, Duranty se risque à une prophétie qui s'est réalisée. « Il est impossible dorénavant, ajoute-t-il, de ne pas rester frappé de l'idée que l'Angleterre est de gré ou de force notre alliée pour l'avenir, qu'elle se prêtera à seconder tous les efforts que nous ferons pour nous relever. Elle a besoin de nous. » La prescience de l'avenir remarquée déjà chez Duranty en littérature et dans les arts se trouve ainsi confirmée dans le domaine politique.

On sait que Duranty, admirateur de Stendhal et — à un degré moindre — de Balzac, souhaitait que son époque renouvelât la tradition du XVIIIe siècle, celui de Lesage, Marivaux et Diderot, et fondât le roman moderne sur l'observation fidèle des mœurs contemporaines. Ce retour vers la littérature pittoresque, il l'avait étudié aussi chez les romanciers anglais de la seconde moitié du XVIIIe siècle : Richardson, Sterne et Fielding. Il voyait en l'auteur du *Voyage Sentimental* un écrivain original qui voulait amuser, émouvoir, instruire. Il appréciait fort cette œuvre mêlée d'humour, d'ironie et de mélancolie. Pour les mêmes raisons, Duranty fut attiré par l'art de Charles Dickens. D'autre part, le populaire roman de Daniel Defoe lui fit dire : « Robinson Crusoé est d'une force de vie incroyable comme des mémoires »[3].

Parmi ses préceptes de la doctrine réaliste, Duranty recommandait la lecture des mémorialistes et des naturalistes. Aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver sous sa plume, assez fréquemment, le nom de Darwin, dont la méthode d'investigation scientifique pouvait être mise à profit par les écrivains.

On trouve rarement la présence du monde anglo-saxon dans l'œuvre littéraire de Duranty. Cependant, une de ses nouvelles a pour titre : *Lover's Walk*. C'est l'histoire de deux amants qui, à Gibraltar, renoncent

1. Cf. *L'art moderne à l'Exposition de 1878*, Paris, Gonse, éditeur.
2. Cf. Duranty, *La caricature et l'imagerie pendant la guerre de 1870-71*, in *Gazette des Beaux-Arts*, 1872, t. XXX, p. 155 et suiv.
3. Cf. *Réalisme*, 15 novembre 1856, p. 4.

à leur passion, l'un par amitié pour le mari, l'autre par devoir conjugal. D'autre part, son conte le plus original : *Les six Barons de Septfontaines*, relate, dans sa seconde partie, l'arrivée à Paris de trois jeunes Irlandaises, venues en France avec le ferme espoir de trouver chacune un mari. L'exubérance, la désinvolture, les espièglerie de ces jolies Irlandaises s'abattant sur la capitale, nous sont contées avec beaucoup d'humour. C'est une des meilleures réussites de Duranty dans le genre ironique et spirituel pour lequel il était doué et que cependant il n'a guère exploité.

N'est-il pas curieux d'apprendre que Duranty révélait des traits britanniques dans sa personnalité ? Par exemple, J. K. Huysmans était frappé de « son pincé de comique anglais » [1], et Armand Silvestre, à deux reprises, a remarqué chez lui « un petit accent anglais imperceptible » et « quelque chose d'anglais dans l'humour » [2].

Duranty avait appris l'anglais en 1844, à l'ancien collège Chaptal. En 1856, dans sa revue *Réalisme* (p. 34), il traduisait à sa manière quelques expressions françaises. Sa connaissance limitée de la langue anglaise lui faisait avouer naïvement en 1866 : « Quant à ceux qui ont étudié cette langue à Paris, il leur est impossible de rien comprendre ni de se faire comprendre en Angleterre. » Par la suite il dut continuer son étude de la langue anglaise puisque, à la veille de sa mort, il demandait à F. G. Dumas, éditeur de *Modern Artists*, communication de la traduction de sa biographie critique de John Everett Millais, avant que celle-ci ne fût publiée.

En 1879, Degas avait fait un excellent portrait de Duranty dans sa bibliothèque. Il le conservait en bonne place dans son cabinet. Après la mort du célèbre peintre des danseuses, sa collection fut dispersée. En mai 1918, lors de la première vente, ce tableau fut adjugé pour 90.000 francs à Sir William Burrell de Glasgow. Cette belle toile prit alors le chemin de l'Angleterre, où elle se trouve actuellement. Elle figure dans la collection de son acquéreur, léguée à l' « Art Gallery and Museum de Glasgow ». Ainsi, Duranty est retourné, peut-être pour toujours, au pays « qui l'avait pris dès le départ... »

Louis E. Tabary.

THE RECONSTRUCTION OF MYTH AND LEGEND IN JULES LEMAÎTRE AND JOHN ERSKINE

Men of letters in large numbers and for various reasons have found that the past of myth, legend or fable sheltered them from the much

1. Cf. J. K. Huysmans, *Œuvres complètes*, Paris, Crès, 1929 ; t. VI, *L'Art moderne*, p. 136.
2. Cf. A. Silvestre, *Au pays des souvenirs*, Paris, Librairie Illustrée, 1892, pp. 151-179 ; et *En pleine fantaisie : Les absents*, in *Gil Blas*, 9 janvier 1884.

feared *taedium vitae* and from the ugliness of the present. And when has the present not been revolting to the intellectual man, often an idealist, and just as often at heart a *laudator temporis acti* ?

Jules Lemaître and John Erskine are typical examples of men of letters who have dealt with the past in an attempt to reconstruct it according to their own fancy and to suit their particular purposes ; or should we say, more exactly, to give expression to their distinctive temperaments ?

Lemaître's principal collections of short stories were published under the following titles : *Dix Contes* (1889), *Myrrha* (1903), *En Marge des Vieux Livres* (2 series, 1905-1907). In these *contes* he gives free rein to his predilection for the snows of yesteryear. Few of the significant legends of antiquity and of classical literature have escaped his scrutiny. From these he has made a judicious selection, and offers us in the form of brilliantly simple narratives the result of his choice and of his leisurely thinking. Lemaître might be called the Montaigne of fable and myth, but a very impartial and cheerful Montaigne.

Lemaître is interested primarily in episodes which concern those who suffer or who are unhappy, either because of their own mistakes or because of their innocence or helplessness. One could compose a fascinating gallery of portraits of women, young ladies, and children from his stories. The dream-world in which they move might be called *Lemaître's Heaven*. With very few exceptions, all have been made happy or have improved their lot, thanks to the maestro's magic wand. The beauteous Helen, Nausicaa, Griselidis, Cinderella's daughter, Mimi, and countless others whom Lemaître saves from the blows of an unkind literary fate. He is loath to see even dumb, harmless animals doomed to annihilation. One of his credulous little girls from fairyland is ingenious enough to imagine a paradise for them. His sympathy is without bounds ! [1]

John Erskine's reconstructions of the mythological or legendary past offer obvious points of resemblance with those of Jules Lemaître. After rereading a number of Lemaître's *contes* and a few of Erskine's novels, the conviction grew on me that the author of *Helen of Troy* was familiar with Lemaître's stories. Knowing of the pitfalls which stand in the path of the student of literature when he attempts to establish so-called « direct influences », I wrote to John Erskine, tactfully pointing to the similarity between his treatment of legends and that of Lemaître. I then intimated that my curiosity would be immensely gratified if I could learn whether he had been familiar with Lemaître's collections of short stories before writing his own novels.

With the genuine modesty which accompanies true greatness, John Erskine reminisced in his reply to my queries :

1. *En marge des Vieux Livres*, I, p. 147.

I first came to appreciate the merit of the little stories through passing remarks about it which my colleague and friend, Professor Frederick J. E. Woodbridge, a Lemaître enthusiast, used to make in conversation. When I began writing my novels, I was not conscious that for years I had been influenced by both Lemaître and Lucian ; but when *Helen of Troy* came out, Henry van Dyck said to me : 'I see you have been reading Jules Lemaître' [1].

This statement should suffice to establish beyond doubt at least a partial debt owed to Lemaître by Erskine. It might be pertinent to recall that Lemaître's short stories were published between 1889 and 1907 ; Erskine wrote his first novel, *Helen of Troy*, in 1927. An attempt to evaluate even remotely the degree of Lemaître's influence on Erskine would be as perilous as it would prove futile. It might be more enlightening to notice the close resemblance between the opinions of both authors on the great books of world literature, and it might be more to the point to examine the manner in which each treats the fabled myths of past centuries.

It is not unlikely that Jules Lemaître's *Préface* to the second volume of *En marge des Vieux Livres* (1907), as well as the stories in these volumes, may have stimulated Erskine's interest in old books and legends. Lemaître entitles his *Préface* : « Les Vieux Livres » ; John Erskine subsequently writes two articles : « There's Fun in Famous Books » (1926), and « The Delight of Reading Great Books » (1928), in which, as the titles suggest, the recreational opportunities offered by the best in literature are emphasized, as well as the escape from the present which stories of the days of long ago provide. Lemaître and Erskine find that legends and romances have a beneficial, lulling effect on the academic mind. Both writers begin their own stories where they left off in the old books. They are unhappy about the predicament in which the authors of the original stories leave their principal characters.

But Erskine's chief motive in recreating the past is radically different from that of the Frenchman whom he admired. In spite of the apparent levity of most of his characters, Erskine's stories lack much of the detachment and good-natured entertainment which we find in Lemaître ; Erskine's intent is moral, and consequently more serious. Each of his stories is an attempt to prove one or more points, hence the discursive character of his style. Each of the novels in the famous trilogy, *Helen of Troy*, *Galahad*, *Adam and Eve*, offers a problem which is logically brought to a conclusion. One wonders if the term « academic » which has been lodged against them is not somewhat justified. Helen's ship-launching face caused no end of trouble to herself and to others. Once Erskine has proved definitely that she is absolutely genuine in her waywardness, we too are almost tempted to excuse her. It is

1. Letter from John Erskine to the author of this study, May 6, 1938.

perhaps significant that the book was first titled *The Argument for Helen*, that is, her good reasons for running away with Paris.

Erskine's purpose in writing *Galahad* is to be perfectly sincere. His intention is to accredit in the Arthurian legend certain elements which poets have chosen to omit. Erskine will have nothing to do with expurgation. Galahad searched for purity and chivalry ; he loved God, but not man ; he sought the Holy Grail ; there was something in his early experience to account for his detachment from human interests. Erskine's straightforward version gives us the answer. Galahad enters this world in a somewhat irregular way ; he is the result of Launcelot's and the first Elaine's sin ; there is misunderstanding at home. Galahad escapes to seek a perfection which he could not find in his immediate environment. Erskine logically proves once more that, unless we know the whole truth about the irregularities in the conduct of Elaine, Galahad's mother, and her pursuit of Launcelot, we fail to understand what is peculiar in Galahad's reputation as a saint.

In *Adam and Eve* Erskine portrays a man as he generally behaves in matters of love, that is, stupidly. All Adam dreamed of was incarnate in Lilith, who is just as genuine as Helen of Troy. Yet, Adam is uneasy in Lilith's presence, and he leaves her for Eve. Here once more Erskine drives home a lesson which is as symbolic as it is moral : we often fail to recognize our ideals when they fall under our eyes.

We find no such seriousness of purpose in Lemaître. There is, no doubt, much of human wisdom in his amusing stories ; but, the moral intent, if there is one, is vaguely implied. In Lemaître it is impossible to forget that we are chiefly being entertained. According to Lemaître, the amusement and degree of escape which the reader derives from his reading is proportionate to the ease with which he gives himself up to the illusion of the past more completely : « Rêver dans le passé, non pas en historien présomptueux et pour le repétrir selon les passions et les sottises du présent »[1]. Erskine, on the contrary, takes a peculiar delight in giving a touch of modernity to all his stories. His article « Clothes didn't make the Greeks » tells how the passions and interests of Hellas were much the same as our own. All his characters are twentieth century American men and women in whose mouths we hear even our slang and colloquialisms.

The question might be asked : « Is Erskine more realistic, and Lemaître more the idealist ? » The endings which they give their stories would tempt us to answer in the affirmative. We might consider as typical examples Erskine's *Nausicaa Receives* and Lemaître's *Le Mariage de Télémaque*. The subject in both stories is the same : Telemachus' visit to Alcinous' daughter. In Erskine's re-creation, Nausicaa, by now prudish and disappointed, ceases to be interested any longer in Telemachus, when she hears that he is the result of

1. *En Marge des Vieux Livres*, II, p. 16.

Ulysses' adventure with Circe : « Enough », says Nausicaa to the guard, « cut his throat » [1]. In Lemaître, Telemachus has come a long way to seek Nausicaa's hand. The fatal Helen is in the whereabouts. Like all the rest of men, he falls in love with her ; upon recognizing Nausicaa, who escapes with him disguised as Helen, Télémaque remarks philosophically :

— Nous irons à Ithaque, et je te présenterai à mes nobles parents... Mais la divine Hélène s'est jouée de moi.
— Je lui pardonne, dit Nausicaa, riant à travers ses larmes [2].

There is no moral compunction in Lemaître. If his readers share in the happiness of his characters, he has achieved his chief purpose.

It would seem then that by reading Lemaître John Erskine's interest in the legendary past was increased. He finds in the myths of antiquity a vast field in which his imagination can revel at will. He gives new form to the often catastrophic endings of the stories of the fabled past, and, to these endings he ascribes a more rationally satisfactory and truthful explanation. In spite of his apparent nonchalance, Erskine is too much a dialectician to ever be called a true follower of Lemaître. This might account for the fact that, with one exception, *Nausicaa Receives*, he wrote full length novels, and only three short stories. It takes much discursive reasoning to prove an important issue. Lemaître, the dilettante, merely wishes to amuse us and himself. He is satisfied if only he can create an agreeable impression. It is noteworthy that Lemaître's medium is the short story ; he wrote seventy-five of them covering the entire field of literature.

Is there any plausible explanation for Erskine's rationalizing tendency ? One might suggest his academic background, but Lemaître's was very similar. With Taine, one might think of the race ; or one may allege the influence of Lucian. Or, is it merely a question of temperament ?

It would seem anomalous to expect to meet the author of *The Intellectual Discipline* and *The Moral Obligation to be Intelligent* on the modest plains of the sheerly illusive and imaginative. Our intelligence can not endorse Lemaître's account of life ; it is lulled, charmed by it. Lemaître's far from exacting moral prescription might be summed up in the adage : « Be good, sweet maid, and let who will be clever ». Lemaître almost consistently applies the Middle Age definition of comedy to his stories : the rise from bad fortune to good. Erskine, being more realistic, prefers to follow the classical conception of tragedy : the fall from good fortune to bad. This our intelligence approves of more readily, since we are persuaded that there is consequence in the world, that there is such a thing as the laws of nature, and the laws of

1. *Nausicaa Receives*, *Collier's*, July 16, 1927, p. 5.
2. *En Marge des Vieux Livres*, II, p. 37.

character. But, Lemaître has little concern for the theory that the world is based on an inexorably logical justice ; for him the effects of conduct suspend themselves for a possibly erring heart, as long as it is stout ; as long as the sweet maid *tries* to be good.

N. J. Tremblay.

DIE DEUTSCHE LITERATUR DER GŒTHEZEIT

im Spiegel französischer Zeitschriften von 1900 bis 1914.

Sieht man von einigen Aufsätzen französischer Literarhistoriker — etwa in der *Revue germanique* — ab, so lässt sich ganz allgemein sagen, dass die Kritiker der einer breiteren Leserschaft zugänglichen Zeitschriften ihr Augenmerk nur wenig auf den Zeitraum vor Gœthe lenkten und dass sie nicht selten die deutsche Literatur des vorhergehenden Jahrtausends nur als einen uninteressanten Ableger der französischen betrachteten.

Immerhin war gerade in jüngster Zeit durch die « vogue » von Richard Wagners Werken die Aufmerksamkeit auf einige Titel und Namen der mittelhochdeutschen und frühneuhochdeutschen Dichtung gerichtet worden und zweifellos lenkte der Erfolg seiner Tetralogie das Interesse auf die germanische Götter-und Heldensage.

In diesem Zusammenhang verdient die Übersetzung des *Nibelungenlieds* durch J. Firmery (1909) besondere Erwähnung. Ähnlich war durch die *Meistersinger* Hans Sachs ein bekannter Name geworden, so dass Jean Marnold in der *Revue d'Art dramatique* die Übersetzung eines Fasnachtsspiels bringen konnte [1]. Wurde die deutsche Literatur des sechzehnten Jahrhunderts auch in anderemZus ammenhang hier und dort erwähnt, so blieb dagegen die des siebzehnten in völligem Dunkel und selbst zum *Simplizissimus* finden sich keine Stellungnahmen.

Erst die Schriftsteller des achtzehnten Jahrhunderts wurden etwas eingehender studiert. Für die oft noch verschwommene Auffassung vom Schrifttum dieses Zeitraums ist ein Aufsatz des *Correspondant* sehr aufschlussreich : Klopstock war für den Verfasser der Erwecker der deutschen Seele, der keiner anderen Führung folgte als seiner eigenen Eingebung ; Lessing jedoch habe durch seinen Skeptizismus das durch Klopstocks Zauberstab geweckte Ungestüm wieder in seine Bahnen gewiesen und vermindert, während Wieland der Poesie das Gift des enzyklopädistischen Materialismus eingeträufelt habe. Herder sei bei weitem zu rationalistisch gewesen, um den Schaden wieder gut zu

1. Mai 1903 : Hans Sachs, *L'homme mort*, S. 158-168.

machen [1]. Ähnlich verzeichnete auch Alfred Mézières bei einem Vortrag die Bedeutung Lessings, indem er ihn seinen Hörerinnen als blossen Nachahmer Diderots vorstellte [2]. Die umfangreichen Studien über den Zeitraum, wie etwa G. Belouins *De Gottsched à Lessing* (1910) wurden kaum über den engen Kreis der Fachgermanisten hinaus beachtet. Am ehesten fanden die Dichter die Aufmerksamkeit der Literarhistoriker, die schon im 18. Jahrhundert das Interesse des französischen Publikums erregt hatten. Im *Journal des Débats* verwies Maurice Muret [3] auf den früheren Erfolg Gessners, der mit der Übersetzung des idyllischen Epos *Der Tod Abels* (1858) durch dessen Landsmann Huber begonnen hatte (1759). F. Baldensperger verwies mit Nachdruck auf D. Mornets wichtige Arbeit über *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre* (Paris, 1907) und auf die Tatsache, dass die ersten Einflüsse der deutschsprachigen Literatur auf Frankreich mit Haller und Gessner aus der Schweiz und mit E. von Kleist und Gellert aus Deutschland gekommen seien ; selbst der Erfolg des *Werther* sei durch Gessners Idyllen vorbereitet gewesen [4].

Ein Aufsatz der *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse* erhellte die Bedeutung des Dekan Bridel als Mittler zwischen der germanischen und romanischen Welt [5], und die Veröffentlichung des Briefwechsel der Mme de Staël mit Henri Meister, dem Fortsetzer der grimmschen Korrespondenz lenkte wieder das Interesse auf die Freundin Benjamin Constants [6].

Abgesehen davon finden wir jedoch keine bemerkenswerte Stellungnahme zu Lessing, Klopstock und Wieland.

Gœthe ist nicht nur der erste, sondern auch der einzige deutsche Dichter seiner Zeit, dessen Persönlichkeit und Werk zahlreiche französische Kritiker der Jahrhundertwende beschäftigte. Bekanntlich war Gœthe noch in der Mitte des neunzehnten Jahrhunderts weiten Kreisen nur als berühmter Name bekannt. So schreibt Sainte Beuve am 6. Okt. 1862 : « Gœthe est toujours resté pour nous un étranger, un demi-inconnu, une sorte de majestueuse énigme, un Jupiter-Ammon à distance dans son sanctuaire [7]. » Nicht selten war im Lauf des neunzehnten Jahrhunderts das Bild Gœthes angeschwärzt worden [8]. Noch

1. 10. Mai 1905, II : M. André : *Un jubilé allemand : Le centenaire de Schiller* (S. 465-496), S. 467.
2. *Journal de l'Université des Annales*, 8. Jan. 1908 : *La littérature allemande* (S. 44-47), S. 46.
3. 2. April 1913 : *Le poète de la sensibilité : Salomon Gessner.*
4. *Revue germanique*, Nov.-Dez. 1908 : *Littérature comparée* (S. 598-618), S. 609 ff.
5. Sept. 1906 (S. 524-553), Okt. 1906, IV : G. de Reynold, *Le doyen B. et l'influence de l'école zuricoise dans la Suisse romande.*
6. *Correspondant*, 25. Okt. 1903, IV : L. de Lanzac de Laborie, *Une correspondance de Mme de Staël*, S. 380-387. — Hierzu auch : *R. des Deux Mondes*, 1. November 1902 : P. Usteri und E. Ritter, *H. Meister*, S. 148-171.
7. F. Baldensperger, *Gœthe en France*, Paris, 1904, S. 355.
8. Vgl. Kurt Wais, *Gœthe und Frankreich*, *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 1949, 23. Jahrgang, Heft 4, S. 472-500.

1896 musste der Engländer Dowden Gœthe gegen die heftigen Angriffe Edouard Rods in Schutz nehmen. Der Schweizer Kritiker sah in dem Charakter des deutschen Dichters eine Mischung von Pedanterie und Anmassung [1].

Gerade um 1900 wurde die Beschäftigung mit Gœthe besonders lebhaft, und oft waren Kritiker, die sonst an der deutschen Literatur vorbeigingen, an ihm interessiert. Andererseits war der für die deutsche Dichtung so aufgeschlossene T. de Wyzewa zu keinem engen Verhältnis zu Gœthe gelangt. Im grossen und ganzen schlug er in dieselbe Kerbe wie E. Rod, so etwa in dem Beitrage über Eckermanns Verhältnis zu seiner Braut Johanna, dem er den sensationslüsternen Tital « Une victime de Gœthe » gab. [2] Wyzewa entwirft hier ein Gœthebild, demzufolge der Dichter das Glück der anderen rücksichtlos seinem Egoismus opferte. Auch die *Nouvelles conversations avec Eckermann* von Léon Blum vergewaltigen den Dichter. Für den Kritiker der « Revue blanche » ist Gœthe ein Sprachrohr für seine, Léon Blums, eigenen sozialistischen und revolutionären Ideen [3]. Um diese Stellungnahmen abzurunden, sei ein Urteil G. Kahns angeführt, der Heine gegen Gœthe ausspielt und von dem Verfasser des *Buchs der Lieder* meint : « En Allemagne, il a rendu la langue plus claire ; il avait débarrassé ses compatriotes du servilisme à l'égard de l'antiquité grecque qu'avait institué Gœthe vieillissant et faiblissant » [4].

Angesichts dieser verzerrenden Urteile ist die Aufsatzreihe von Michel Arnauld (Marcel Drouin) in der *Ermitage* und später in der *N. R. F.* von ganz besonderer Bedeutung [5]. Gegen E. Rod führt er an, man brauche in Gœthes Leben nicht erst lange Taten zu verurteilen, die der Dichter später selbst nicht gebilligt habe [6]. Arnauld macht es sich zur Aufgabe, den Dichter von dessen eigenem Standpunkt aus zu verstehen, und seine Apologie für den Menschen Gœthe gipfelt in der Feststellung : « Il y a plus de générosité dans l'égoïsme de Gœthe qu'en maintes formes de sacrifices, où l'homme ne se donne point, mais plutôt s'abandonne [7]. »

Neben diesen Beiträgen zu einem besseren Verständnis des Menschen Gœthe, die 1912 unter dem Titel *L'Evolution morale de Gœthe* in Buchform erschienen, unterstrich Arnauld auch die Bedeutung des Lyrikers. Für ihn ist der deutsche Dichter « ... sans nul doute, le plus varié, le plus souple, le plus complet [des poètes lyriques] » [8]. Im Gegensatz

1. *Cosmopolis*, Juni 1896/II/ : Prof. Dowden, *The Case against Gœthe*, S, 624-643.
2. *R. des Deux Mondes*, 15. Aug. 1905/IV/, S. 933-946. S. 933-946.
3. Vgl. A. Gides Kritik : *Nouveaux Prétextes*, Paris, 1947, S. 272.
4. *Nouvelle Revue*, 15. Nov. 1901/VI/ : *La statue d'Henri Heine* (S. 302-306), S. 304.
5. *Ermitage*, Sept. 1900 : La Sagesse de Gœthe, S. 204-223. — Okt. 1900 : Développement, S. 241-260. — März 1901 : Culture, S. 165-188. — Febr. 1903 : Société, S. 81-93. — Juni 1903 : Société, S. 88-112. — Jan. 1905 : Culture et génie, S. 14-25. — *N. R. F.*, Sept. 1909 : Le lyrisme de Gœthe, S. 89-111.
6. *Ermitage*, Sept. 1900, S. 207 f.
7. *Ermitage*, Febr. 1903, S. 93-61.
8. *N. R. F.*, Sept. 1909, S. 91.

zu den französischen Romantikern, die unter den Gedichten fast ausschliesslich die Balladen bewunderten, richtet Arnauld das Augenmerk in erster Linie auf die philosophischen Gedichte, an denen er — wie später A. Gide im *Faust II* [1] — die grosse Natürlichkeit besonders schätzt : « Il [Gœthe] entre comme de plein-pied dans la région supérieure où les autres ne gravissent qu'en trahissant l'orgueil de leur effort [2]. »

Ähnlich wie Arnauld unterstrichen auch andere Kritiker Gœthes « sagesse », um ihn gegen den Vorwurf der Herzlosigkeit zu schützen. Jean Mariel veröffentlichte 1911 im *Divan* vier Aufsätze, deren Titel schon ein Programm sind : « Le culte de Gœthe », « La bonté de Gœthe », « La synthèse du réel et de l'idéal », « L'équilibre » [3]. Mariel spielt Gœthes Harmonie gegen Nietzsches Masslosigkeit und Amiels Unvermögen zu handeln aus. Für den Kritiker des *Divan* ist Gœthe der grösste Dichter, denn selbst wenn man ihn mit den bedeutendsten Gestalten der Weltliteratur vergleiche, müsse man anerkennen, dass er sie alle beherrsche [4]. Ähnlich hatte schon 1900 Joachim Gasquet Gœthe als « type d'être quasi divin » neben Vergil und Dante gestellt [5]. J. Bourdeau weist schliesslich darauf hin, dass sich Gœthe nicht in einer krankhaften Schwärmerei verloren, sondern wie Voltaire und Montaigne in der Welt, die uns umgibt, gefusst habe [6].

Wie diese Stimmen zeigen, wurde Gœthe mehr und mehr als ein für alle Zeiten verbindlicher Lehrer der Menschheit verehrt und zwar nicht nur als Dichter, sondern auch als Persönlichkeit, die in ihrem Leben ein Beispiel für ein weises, die Mitte zwischen den Extremen einhaltendes Mass gegeben habe. Selbst nationalistisch eingestellte Kritiker wie Henri Albert und René Lauret nehmen Gœthe von ihren Polemiken gegen das Eindringen deutscher Literatur aus ; auch für sie ist Gœthe « un phénomène unique, une grande exception parmi son peuple » [7]. Auch von literarhistorischer Seite aus erhielt die Gœtheforschung vor dem ersten Weltkrieg durch die eingehenden Arbeiten von Baldensperger, Lichtenberger, Bossert und François-Poncet neuen Auftrieb.

Diese einzigartige Stellung Gœthes in der deutschen Literatur barg die Gefahr in sich, dass die übrigen Dichter in ihrer Bedeutung verkannt wurden und sich der Gemeinplatz breit zu machen drohte, dass sich eine Beschäftigung mit der deutschen Dichtung nach Gœthe nicht verlohne. So schreibt A. Bossert : « Gœthe c'est le pôle immobile

1. *Journal 1939-1942*, Paris, o. J., 61, Auflage, S. 49.
2. *N. R. F.*, Sept. 1909, S. 103.
3. Mai 1911, S. 142-148. — Sept./Okt. 1911, S. 232-236. — Nov. 1911, S. 265-273. — Dez. 1911, S. 307-311.
4. *Ebenda*, Nov. 1911, S. 267.
5. *Pays de France*, März 1900, S. 192.
6. *J. des Débats*, 26. Febr. 1913 : *La Sagesse de Gœthe.*
7. *Marches de l'Est*, Juli 1910 : R. Lauret : *Quel profit peut tirer un Français des études germaniques ?* (S. 284-292), S. 286.

autour duquel la pensée allemande gravite et tourne depuis un siècle [1]. »

Kurz vor dem ersten Weltkrieg, in der Theatersaison 1912-13, wurde im Odéon unter der Leitung von Antoine der *Faust* aufgeführt. Antoine mochte die Vergleiche mit der Oper Gounods von seiten des Publikums befürchten ; so gab er keine textgetreue Aufführung, sondern ein Zwitterwesen. Die Bearbeitung und Übertragung stammte von E. Vedel, die musikalischen Einlagen und Umrahmungen von Florent Schmitt. In einer vernichtenden Kritik beklagte sich François-Poncet über diese Zugeständnisse Antoines, der offensichtlich geglaubt habe, « ... que l'estomac français n'accepterait pas un tel régime » [2]. François-Poncet bedauerte vor allem, dass die deutschen Zeitungen angesichts dieser Aufführung leichtes Spiel hätten, wenn sie behaupteten, dass es in der deutschen Seele Bereiche gebe, die der französischen Leichtfertigkeit für immer verschlossen bleiben müssten.

Ein anonymer Kritiker der *Plume* hingegen beanstandet, dass der zweite Teil und vor allem die Helena-Episode zu kurz gekommen sei ; er nimmt Gœthe damit für die « Renaissance latine » in Anspruch und sieht ihn allzu einseitig [3].

Die unverantwortliche Regie Antoines und eine Reihe anderer Umstände machten einen grossen Erfolg dieser Aufführung unmöglich, und das Werk Gœthes blieb nach wie vor für viele die fast unheimliche « cathédrale gothique, terminée dans le style de la Renaissance » [4].

Diese misslungene Aufführung darf jedoch nicht darüber hinwegtäuschen, dass vor dem ersten Weltkrieg das von A. France, Barrès und Bourget in den achtziger Jahren des vorausgehenden Jahrhunderts geschaffene Bild des egozentrischen Gœthe mehr und mehr dem eines grossen Weltweisen wich [5]. Der Weg für ein umfassendes Verständnis des deutschen Dichters schien nun bereitet, und H. Lichtenberger konnte dazu auffordern, Gœthe in seiner allumspanneden Totalität ins Auge zu fassen [6].

Gœthes Zeitgenossen. Gerade bei einer Arbeit, die eine französische Perspektive zur Grundlage hat, ist man geneigt, die Zeitgenossen Gœthes — ungeachtet ihrer verschiedenen Geistesrichtungen — zusammenzufassen. Wenn dabei Dichter von allergrösster Bedeutung in meiner Untersuchung nur in einem kurzen Abschnitt erwähnt werden, so ist dies schon ein äusseres Zeichen dafür, wie sehr sie in Vergessenheit geraten oder dem französischen Geist fremd geblieben waren.

Friedrich Schillers Name wurde fast nur im Zusammenhabg mit sei-

1. *Revue bleue*, 16. Juli 1904/II/ : *Le Journal de Gœthe*, S. 778.
2. *Panthéon*, 5. Febr. 1913 : *Le Faust de l'Odéon* (S. 130-133), S. 131.
3. *Plume*, 1. Jan. 1913 : K. B., *Les Théâtres*, S. 564.
4. *R. des Deux Mondes*, 1. Okt. 1902/V/ : A. Bossert, *Le « Faust » de Gœthe. Ses origines et ses formes successives* (S. 640-680), S. 680.
5. Vgl. H. Loiseau, *Gœthe en France. Germanisch-Romanische Monatsschrift*, 1932 (XX), S. 150-166.
6. *R. des Cours et Conférences*, 5. Dez. 1913/XXII/ : *Gœthe*, S. 119.

nem hundersten Todestag in dem hier untersuchten Zeitraum genannt. A. Bossert sieht zwar in der Tatsache, dass von Schiller als einzigem deutschen Dichter ausser Heine eine vollständige Übersetzung vorliege, einen Beweis für dessen Popularität [1], aber dies darf nicht darüber hinwegtäuschen, dass wir in der Antwort Maeterlincks auf eine Rundfrage des « Literarischen Echos » anlässlich das Jubiläumsjahrs die im allgemeinen herrschende Meinung über den deutschen Dichter haben :

Schiller est le type du grand poète normal. Quand on commence la lecture d'une de ses œuvres, on a l'impression que l'on sait d'avance ce qu'il va dire. Il n'apporte rien d'imprévu ; mais il dit mieux que nul n'eût pu le faire ce que tout le monde aurait dit. Il est le plus grand poète général et d'équilibre parfait. Dans la littérature mondiale, au milieu de génies plus exceptionnels, plus puissants, plus originaux, plus pénétrants, plus profonds, il marque le niveau des plus hautes marées de la grande santé lyrique [2].

Von 1900 bis 1914 wurde kein einziges Drama Schillers von einer französischen Bühne gegeben, und seit der *Don Carlos*-Aufführung im Odéon (1897) erschienen für fünfzig Jahre die Werke des Dichters nicht mehr auf den Pariser Theaterprogrammen. T. de Wyzewa ist wie ein Rufer in der Wüste, wenn er für Schiller eintritt und behauptet, keiner von dessen Nachfolgern habe etwas Ähnliches zu schaffen vermocht wie den ersten Akt zum « Demetrius » [3], und Schiller habe in seinen Briefen selbst Gœthe übertroffen [4]. Die zahlreichen Beiträge der *Revue germanique* zum Schillerjahr bringen zwar interessante Einzeluntersuchungen, aber eine eingehende Würdigung des Dichters, ein Bekenntnis zu ihm enthält keiner dieser Aufsätze.

War Schiller im Lauf des neunzehnten Jahrhunderts zu einem blossen Namen geworden, so war Heinrich von Kleist in Frankreich bis 1900 offensichtlich nahezu unbekannt geblieben. Als Beispiel einer vernichtenden Kritik an dem deutschen Dichter sei ein Brief Taines an Brandes erwähnt, in dem der Franzose Käthchen und Homburg als « maniaques » bezeichnet und den völligen Mangel an Stil, « c'est-à-dire le talent du détail et des effets » [5], im *Michael Kohlhaas* und in der *Marquise von O.* beanstandet. Das neu erwachende Interesse an Kleist gilt zunächst weniger den Werken als vielmehr der Persönlichkeit. Die meisten Aufsätze bleiben bei Betrachtungen über die exzentrischen Eigenschaften des Dichters stehen. Für Morsier etwa ist Kleist ein degenerierter Hysteriker, von dessen Dichtungen man höchstens den *Prinzen Friedrich von Homburg* gelten lassen dürfe [6]. Besondere Beachtung verdient ein begeisterter Aufsatz von Edmond Fazy im *Mercure de France*,

1. *Revue bleue*, 8. Juli 1905/II/ ; S. 41.
2. Vgl. *Bibl. Universelle et Revue Suisse*, Juni 1905/II/ : *Chronique allemande*, S. 623.
3. *R. des Deux Mondes*, 15. Mai 1905/III/ : *A propos du centenaire de la mort de Schiller* (S. 459-468).
4. *Ebenda*, S. 465.
5. *Bibl. Universelle et Revue suisse*, März 1908/I/ : L. Poulain, *Taine et l'Allemagne* (S. 449-470), S. 464.
6. *Bibl. Universelle et Revue suisse*, Sept. 1901/III/ : *Le théâtre allemand contemporain* (S. 528-544), S. 535.

der Kleist zum grössten Dichter Preussens proklamiert, ihn hoch über Novalis und Tieck mit Hölderlin und Grabbe neben Aeschylus und Shakespeare stellt [1].

Dieses auflebende Interesse für Kleist zeigt sich auch daran, dass am 20. Februar 1904 zum ersten Mal in Frankreich der *Zerbrochene Krug* aufgeführt wurde [2]. Die Komödie hatte einen beachtlichen Erfolg, und E. Faguet verwies im Anschluss daran auf die überragende Stellung Kleists unter den deutschen Dramatikern und bezeichnet den *Zerbrochenen Krug* als kleines Meisterwerk [3]. Dies vermochte allerdings nicht zu verhindern, dass die Diskussion weiterhin mit Vorliebe auf der pathologischen Seite von Kleists Charakter verweilte. Henri Albert billigt dem deutschen Dichter nur einige schöne Stellen in der *Penthesilea* und im *Michael Kohlhaas* zu [4], und René Lauret bezeichnet ihn zwar als den begabtesten deutschen Romantiker [5], aber in einem späteren Aufsatz untersucht er den Dichter fast ausschliesslich auf sexuelle Perversitäten und findet die Dramen ausser dem *Prinzen Friedrich von Homburg*, der *Hermannsschlacht* und dem *Käthchen von Heilbronn*, « scabreux » [6].

T. de Wyzewa beanstandete den intellektuellen Charakter von Kleists Werken und meint, man könne nie erwarten, dass das deutsche Publikum die Novellen lesen werde : « On y devine trop que l'auteur ne perçoit et ne sent qu'avec son cerveau » [7]. Hier zeigt sich deutlich, dass der polnische Kritiker die deutschen Dichter und auch die deutsche Leserschaft allzu einseitig sah, da sich eine Gestalt wie Kleist mit seiner Ansicht über den gefühlsvoll-schwärmerischen und volksliedhaft-einfachen deutschen Charakter nicht vereinbaren liess.

Geringer als an Kleist war das Interesse der französischen Kritik der Zeit an den anderen grossen Aussenseitern der Gœthezeit, Jean Paul und Hölderlin.

Jean Paul, den Edmond Jaloux neben Schelling, Novalis, Emerson und Whitman zu den grossen Bildungserlebnissen der südfranzösischen Generation vor dem ersten Weltkrieg zählt [8], begegnet fast nie in den herangezogenen Zeitschriften ; es ist aber nicht ausgeschlossen, dass sich in den kleinen, kurzlebigen Periodica dieses Kreises hier und dort Bekenntnisse zu dem Dichter finden. Ein Zeugnis dafür ist der Aufsatz des Marseillers Jules Bois in der *Phalange*, der allerdings in manchem zur Kritik herausfordert [9]. J. Bois begrüsst in Jean Paul einen Prototyp

1. Nov. 1903/IV/ : *Un pèlerinage au tombeau du poète H. de K.*, S. 566-70.
2. Die franz. Bearbeitung stammte von J. Gravier und H. Vernot ; sie wurde in der *Nouvelle Revue* am 15. März 1904 veröffentlicht, S. 145-65.
3. *J. des Débats*, 22. Febr. 1904.
4. *Mercure de France*, 1. Nov. 1911/VI/ : *Chronique allemande*, S. 182.
5. *Marches de l'Est*, 25. Aug. 1912 : *Un romantique ennemi de la France : H. de Kleist* (S. 705-717), S. 705.
6. *Mercure de France*, 1. Okt. 1912/V/ : *H. de Kleist, poète érotique* (S. 501-516), S. 501.
7. *R. des Deux Mondes*, 15. Dez. 1911/VI/ : *A propos de la mort de Kleist* (S. 919-930), S. 930.
8. *Les Saisons littéraires* (1896-1903), Fribourg, 1942, S. 274.
9. 15. Nov. 1907 : *Œuvres inconnues de Jean Paul Richter*, S. 424-437.

für den Wortschatz der Brüder Rosny und J.-K. Huysmans und wünscht ihm eine neue « vogue » unter den Gebildeten der Gegenwart.

Friedrich Hölderlin musste, im Gegensatz zu Jean Paul, für das französische Leserpublikum neu entdeckt werden. Hier und dort wird er wenigstens erwähnt, aber niemand findet sich, der dem Dichter eine eingehende Studie gewidmet hätte. Emile Faguet meint in einem Aufsatz über Nietzsche, Hölderlin verhalte sich zu diesem wie das Alte zum Neuen Testament [1]. Anlässlich des Hölderlinbuchs von Wilhelm Michel nennt Albert Dreyfus den Dichter einen « aliéné dans le sens propre du mot » [2], und fordert für Hölderlin einen erstrangigen Platz in der deutschen Literatur, da er ein « poète pur » sei, in dem Sinne, den A. Gide diesem Wort beimesse. Diese und andere einzelne Hinweise dürfen jedoch nicht darüber hinwegtäuschen, dass Hölderlin zwar ein ehrwürdiger Name zu werden begann, aber in seiner Gesamtbedeutung noch keineswegs erkannt war.

Die deutsche Romantik. Es ist bekannt, dass das französische Verhältnis zur deutschen Romantik durch die Begeisterung für Wagner und Maeterlincks Beschäftigung mit Novalis einen neuen Auftrieb erhielt [3]. Angesichts dessen verwundert es nicht, dass Hardenberg bis zum ersten Weltkrieg im Mittelpunkt des Interesses stand. Dies zeigt vor allem die wichtige Monographie von E. Spenlé (1904) und die 1908 erschienene Übersetzung des *Heinrich von Ofterdingen* [4], die H. Albert mit einem Vorwort versah.

Durch die umfangreiche Arbeit von I. Rouge über Friedrich Schlegel (1907) kam auch dieser Romantiker wieder in das Blickfeld der französischen Literaturkritik, und durch Joachim Merlants Werk über Senancour (1907) wurden die Analogien zwischen *Oberman* und dem *Heinrich von Ofterdingen* erhellt [5]. Auf das Ende des neunzehnten Jahrhunderts fällt auch die Gründung der Zeitschrift *L'Art et la Vie*, deren Mitarbeiter, wie E. Rod bemerkt, vor allem in Novalis, F. Schlegel und M. de Guérin ihre geistigen Ahnen verehrten [6].

Am meisten Aufmerksamkeit schenkte der deutschen Romantik die *Revue des Deux Mondes* ; neben zahlreichen Beiträgen von T. de Wyzewa ist besonders die grosse Aufsatzreihe von Georges Goyau über *l'Allemagne catholique entre 1800 et 1848* [7] erwähnenswert, in der die

1. *R. des Deux Mondes*, 1. Juli 1908/IV/ : *La vie de Nietzsche* (S. 164-173), S. 165.
2. *Vers et Prose*, Okt./Dez. 1912 : *Critiques et notes*, S. 270.
3. Zwei Aufsätzen in der *Nouvelle Revue* (1894) liess Maeterlinck im folgenden Jahr eine Übersetzung der *Lehrlinge von Sais* und der *Fragmente* folgen.
4. Morisse und Georges Polti waren die Übersetzer ; Paul Morisse veröffentlichte auch an der *Nouvelle Revue* (15. Okt. 1908/V/, S. 481-490) eine Übertragung der *Hymnen an die Nacht*.
5. *Revue germanique*, Nov.-Dez. 1907 : F. Baldenperger, *Littérature comparée*, S. 598-618.
6. *Cosmopolis*, Juli 1896/III/ ; *L'Idéalisme contemporain* (S. 149-163), S. 156.
7. 15. Juli 1903/IV/, S. 266-291 ; 15. Jan. 1904/I/, S. 275-304 ; 1. Sept. 1904/V/, S. 47-82 ; 15. Sept. 1904/V/, S. 302-340 ; 1. Febr. 1905/I/, S. 603-639 ; 15. Febr. 1905/I/, S. 883-922 ; 15. März 1905/II/, S. 348-388.

geisteswissenschaftlichen Grundlagen der romantischen Bewegung- wenn auch unter einem durch die Fragestellung bedingten einseitigen Blickwinkel — ins Auge gefasst werden. In den Untersuchungen Goyaus wurden mehrere seit über einem halben Jahrhundert vergessene oder entstellte Persönlichkeiten wieder in ein neues Licht gerückt. Goyau verwies mit Nachdruck auf Adam Müller, « une sorte de Bonald allemand, mais un Bonald chez qui le travail logique se perdit volontiers en fusées d'imagination » [1]. Dem verzerrten Görresbild Heines stellt er die Tatsache gegenüber, dass durch die Anwesenheit des streitbaren Rheinländers München ein Mittelpunkt des geistigen Lebens geworden war, wo 1832 Lammenais, Montalembert und Lacordaire mit ihm zusammentrafen [2]. Unter anderem hob Goyau auch die Bedeutung von Albert Stolz als dem Begründer einer volksnahen katholischen Literatur hervor [3].

Vom literarhistorischen Gesichtspunkt aus sind die Aufsätze von Tancrède de Visan (1878-1945) besonders erwähnenswert. In verschiedenen Zeitschriften wies er auf den wesentlichen Unterschied zwischen der deutschen und der französischen Romantik hin. So erinnert er in seinem Aufsatz *Le Romantisme allemand et le Symbolisme français* [4] an seinen schon im September 1891 veröffentlichten gleichnamigen Beitrag in den *Entretiens politiques et littéraires* und stellt fest : « Les symbolistes diffèrent de Hugo et de ses disciples précisément dans la mesure où ils se rapprochent des contemporains de Novalis. C'est avouer qu'entre le romantisme français et le romantisme allemand il n'existe guère que des oppositions, et la plupart fondamentales [5]. »

Hugo verstehe unter Romantik Gœthe und Schiller, schreibt T. de Visan in seinem Aufsatz *Novalis et le romantisme allemand* [6] : der wesentliche Unterschied zwischen der deutschen und der französischen Romantik bestehe darin, dass diese der metaphysischen Grundlage entbehre, die für jene so wesentlich sei. Erst durch den Symbolismus und durch T. de Wyzewas Aufsätze in der *Revue wagnérienne* seien die Franzosen auf die wirkliche Romantik aufmerksam geworden.

Neben diesen Ausführungen von T. de Visan, die dazu angetan waren, manche schiefe Sicht der älteren französischen Kritik richtigzustellen, blieb das Bild der deutschen Romantik als literarische Epoche in Ernest Seillières Aufsatz über die fünf romantischen Generationen verwischt [7]. Er liess sich keine Gelegenheit zu Polemiken gegen die oft willkürlich unter dem Begriff Romantik zusammengefassten Geistesströmungen entgehen.

1. *Ebenda*, 1. Sept. 1904, S. 79.
2. *Ebenda*, 1. Febr. 1905, S. 633.
3. *Ebenda*, 15. Febr. 1905, S. 904.
4. *Mercure de France*, 15. Dez. 1910/VI/, S. 577-591.
5. *Ebenda*, S. 578.
6. *Revue bleue*, 1. Mai 1909/I/ : (S. 532-535), S. 534.
7. *Revue bleue*, 11. Jan. 1908/I/ : *Les cinq générations du romantisme*, S. 54-57. — Vgl. Hugo Friedrich, *Das antiromantische Denken im modernen Frankreich*, München, 1935 (*Münchener rom. Arbeiten*, Heft 4).

Der Schweizer Kritiker Maurice Muret stand ohne wirklichen Bezug zur Romantik. So schrieb er zum hundertsten Todestag von Novalis : « Si Diderot est, comme on l'a dit, le plus Allemand des Français, Novalis, lui, est le moins Français des Allemands. Germain nuageux, il s'étale dans la brume et se carre dans les ténèbres avec une coupable volupté [1]. »

Im Gegensatz zu diesen Widersachern der Romantik hoben die « Naturisten » die Naturphilosophen Novalis und Schelling auf den Schild. Dies mag verwundern angesichts dessen, dass diese Dichtergruppe sich vor allem als Gegenbewegung zum Symbolismus proklamierte. Bedenkt man jedoch, dass Novalis schon 1835, von dem Saint-Simonisten Lerminier als Apostel der neuen Bewegung gepriesen wurde, dann versteht man das enge Verhältnis dieser mystisch-sozialistischen Dichter der Jahrhundertwende zur deutschen Naturphilosophie. Maurice le Blond gibt in diesem Sinne folgenden Stammbaum der naturistischen Lehre :

> J'aime la (théorie naturiste) rattacher à cette dynastie qui, née avec le Genevois Rousseau, semble par Bernardin de Saint-Pierre, Novalis, Schelling, Emerson devoir aboutir à Zola. Mais dans l'esprit de ces génies, il y eut toujours conflit entre le progrès, la science, la religion, l'humanité d'une part et la Nature d'autre part. Voici une œuvre qui concilie ces antinomies et les résout dans une puissante synthèse [2].

Der zweite Teil des Zitats zeigt, wie wenig gründlich augenscheinlich die Beschäftigung des Verfassers mit seinen geistigen Vorgängern war. Dem entspricht auch, dass sich keine eingehende Auseinandersetzung mit einem der genannten deutschen Schriftsteller aus der Feder eines Naturisten fand.

Erst mit T. de Wyzewa stossen wir auf einen Kritiker, der sich gründlicher als alle anderen gerade mit den Dichtern der deutschen Romantik beschäftigte und dessen Verdienst — angesichts des weitverbreiteten Schweigens um diese Bewegung — kaum überschätzt werden kann, wenn auch seine Aufsätze mitunter zur Kritik herausfordern. So versteht er etwa bei Novalis nur eine Seite von dessen Wesen, wenn er in ihm einen Mozart der Literatur erblickt, nur die emotionale Seite Hardenbergs hervorhebt und die spekulative und philosophische übersieht [3]. Nicht selten erhöht er die Bedeutung seines Lieblingsdichters Novalis auf Kosten anderer und bemerkt zum Beispiel, dass neben der ausserordentlichen Zartheit des Stils und der Bilder in *Heinrich von Ofterdingen*, die *Undine* und alle Erzählungen von Eichendorff und Brentano etwas Schwerfälliges, Grobes und Falsches an sich hätten [4]. Bei seiner Studie über Chamisso sucht er in erster Linie nach französischen Zügen im Werk des Dichters und meint : « Jusque dans ses élans

1. *J. des Débats*, 7. Dez. 1901 : *La petite fleur bleue.*
2. *Magazine International*, Mai 1896 : L'effort naturiste (S. 141-149), S. 149.
3. *R. des Deux Mondes*, 15. Nov. 1900 : *Le poète Novalis*, S. 400-423.
4. *Ebenda*, S. 422.

les plus passionnés, l'ex-gentilhomme français demeure « raisonnable » [1] ; das Gemisch von Ironie und Leidenschaftlichkeit erinnere weniger an Hoffmann oder Brentano als vielmehr an Musset [2].

Im Widerspruch zu der eben angeführten Ansicht Wyzewas steht seine Meinung, dass Arnim und Eichendorff das reinste und lebhafteste Echo der Musik ihrer Herzen in ihren Romanen gegeben hätten [3]. Auch hier vereinfacht der polnische Kritiker zu Gunsten seiner Theorie von der Romantik als einer aus dem deutschen Hang zur Musik gespeisten Bewegung und übersieht die Eigenart von Arnims Stil, die später von den Surrealisten unterstrichen werden sollte.

Der Briefwechsel zwischen Clemens Brentano und Sophie Mereau schien Wyzewa deshalb beachtlich, weil in ihm eine wundervolle Vielfalt in Tönen, Gegenständen und Stilarten zum Ausdruck komme, wie sie sonst keine deutsche Korrespondenz zu geben vermöge. Dagegen entging ihm Brentanos Bedeutung als Dichter der Märchen, der für ihn — ganz abgesehen von seinen anderen Werken — « un raté de génie » war [4].

T. de Wyzewa war unter den wenigen Kritikern, die damals das Interesse wieder auf E. T. A. Hoffmann zu lenken suchten, der für ihn vor allem noch der Verfasser der « Stücke in Callots Manier » ist [5]. Der polnische Kritiker polemisiert gegen die verbreitete deutsche Auffassung, die — wie schon Chamisso in einem Brief an einen Pariser Freund [6] — in Hoffmann einen Humoristen sehe ; sein Falle ähnele dadurch dem von Charles Dickens, der auch von den deutschen Lesern einseitig als Humorist betrachtet worden sei [7].

Neben diesen eingehenden Studien von Wyzewa verdient ein Aufsatz von H. Lichtenberger besondere Erwähnung, da er, im Gegensatz zu jenem, auch auf die Quellen Hardenbergs hinweist, auf die deutsche Mystik, Jakob Böhme und die Pietisten. Für Lichtenberger ist Novalis kein abnormales oder isoliertes Phänomen, sondern «... une manifestation typique d'une énergie spirituelle vivante, aujourd'hui comme jadis, dans l'âme germanique... » [8].

Neben diesen Äusserungen aus berufenem Mund seien ergänzend noch einige Stimmen angeführt, die deutlich zeigen, wie wenig breit das Verständnis für die deutsche Romantik vor dem ersten Weltkrieg war.

1. *R. des Deux Mondes*, 15. Mai 1907/III/ : *La jeunesse d'un poète allemand* (S. 456-468), S. 458.
2. *Ebenda*, S. 459.
3. *R. des Deux Mondes*, 15. Okt. 1907/V/ : *Le roman allemand en 1907* (S. 897-922), S. 901.
4. *R. des Deux Mondes*, 15. Sept. 1909/V/ : *Le mariage d'un poète romantique allemand* (S. 450-460), S. 457.
5. *R. des Deux Mondes*, 15. Okt. 1912/V/ : *Le conteur allemand E. T. A. Hoffmann* (S. 935-946), S. 940.
6. *Ebenda*, S. 935.
7. Zu einem mir nicht zugänglichen Aufsatz G. Kahns in der *Revue indépendante* über Hoffmann, vgl. *Mercure de France*, 1. Jan. 1909/I/ : H. Albert, *Lettres allemandes*, S. 170.
8. *Revue germanique*, Nov.-Dez. 1911 : *Les sources de la pensée de Novalis* (S. 513-535), S. 516 *f.*

So schreibt H. Albert, Eichendorff sei mit V. v. Scheffel und Bierbaum zu vergleichen [1], während Maurice Vaucaire angesichts des gleichen Dichters von einem « lyrisme échevelé » spricht [2]. Von reichlichem Unverständnis für die Persönlickeit Clemens Brentanos zeugt ein Aufsatz in Apollinaires *Festin d'Esope* [3]. Mit voltaireschem Sarkasmus berichtet der Verfasser von Brentanos Beziehungen zu Anna Catharina Emmerich und ohne auf dessen Werk näher einzugehen, stellt er gewissermassen am Rande fest, es sei « médiocre » [4].

Diese wenigen Zeugnisse mögen genügen, um zu zeigen, wie sehr das Bild der deutschen Romantik bei vielen Kritikern verschwommen war. Schon der Begriff trug zu einer babylonischen Verwirrung bei ; daneben fehlte aber bei einer grossen Anzahl von Publizisten die wichtigste Voraussetzung zu einem tieferen Verständnis dieser Bewegung : das Ablegen überkommener Vorurteile, verwaschener Meinungen und ein verstehendes Sich-vertiefen in den Geist und die Werke dieser Bewegung.

J. Hösle.

APOLLINAIRE ET L'ALLEMAGNE

Précisions bibliographiques.

Apollinaire eût sans doute goûté l'indécision qui, malgré le regain de recherches autour de sa personne et de son œuvre, règne encore, dès sa bibliographie. Tel « charme » pour Giraudoux, le mot « surprise » s'impose lorsqu'on l'aborde. La simple liste de ses écrits réserve encore des surprises ; le problème de ses rapports avec l'Allemagne incite à préciser ici deux détails, moins importants d'ailleurs pour le bilan de l'œuvre que pour la démarche de sa pensée créatrice.

Des bibliographies ont été données, successivement enrichies ; aucune encore ne satisfait tout à fait ; les vérifications minutieuses que nous résumons ci-dessous permettent une conclusion, qui reste subordonnée à des découvertes ultérieures [5].

1. *Mercure de France*, 1. April 1910/II/ : *Chronique allemande*, S. 558.
2. *Nouvelle Revue*, 1. Jan. 1907/I/ : *Schubert, Schumann et Henri Heine* (S. 93-106), S. 105.
3. April 1904 (S. 105-110) und *Aug.* 1904 (S. 171-173) : A. Toussaint-Luca, *Hagiographie de Clément Brentano.*
4. *Ebenda*, S. 173.
5. Pour la bibliographie, je renvoie à mes *Notes*, dans cette Revue même : T. 28/2, 1954, p. 188 sq. La Bibliographie la plus complète à ce jour (M. Adéma, 1952) reste incomplète et, sur des détails, inexacte ; il en annonce une nouvelle ; cf. le *Flâneur des deux rives*, *Bull. d'Etudes apollinariennes*, fasc. 1/1954, p. 23. Quant à l'Allemagne, celle de Wolf, limitée au domaine rhénan, est aujourd'hui dépassée ; sa liste des articles d'Ap., qu'il disait « complète », (*M. de F.*, 15, VI, 1938), de même.

Titres relatifs à l'Allemagne.

Le problème se pose sous deux aspects :

1) ce qu'Apollinaire a écrit sur l'Allemagne, pendant et après son séjour rhénan ;

2) les poèmes, récits et ouvrages divers inspirés par l'Allemagne.

Ad 1. Nous exposerons ailleurs nos conclusions sur ce point. Au contraire de ce que laisseraient, jusqu'à ce jour, entendre divers amis ou critiques d'Apollinaire, il s'en dégage l'image fort nette, d'abord d'un journaliste, certes débutant, mais avide de tout ce qui se passe en Allemagne, fort clairvoyant parfois, encore que tôt dominé par certaines convictions, voire préjugés, qu'il précise au gré des événements. Il y faut appliquer le jugement, élogieux, mais mérité, que notre homme a porté sur lui-même : « je n'ai jamais fait de farce et ne me suis livré à aucune mystification touchant mon œuvre ou celle des autres » [1].

Le dénombrement des articles d'Apollinaire sur l'Allemagne, — déjà esquissé par Wolf [2] et repris, notamment par M. Adéma, — réserve encore des surprises, dont on donnera ici un exemple instructif. Leur interprétation suppose parfois de difficiles vérifications ; mais on sera frappé par l'exactitude de ses notations, la persistance avec laquelle il s'accroche à certains problèmes, la sincérité des convictions auxquelles répond souvent son texte ; attitude que seule a masquée la fiction, trop communément admise, d'un Apollinaire fantaisiste et volontiers mystificateur.

Ad 2. La même constatation vaut pour les diverses œuvres qu'on peut rattacher à une inspiration allemande. Divers travaux récents s'y sont attachés, surtout quant aux poèmes, notamment aux « Rhénanes » [3]. Parmi ces œuvres, deux, de par leur titre, exigent une mise au point.

A. *La Dame des Hohenzollern.*

Ce titre, mentionné d'abord dans le N° spécial de l'*Esprit Nouveau* [4], à la rubrique : bibliographie sommaire, après les œuvres d'Apollinaire et celles dites « en collaboration », mais avant les collaborations à des périodiques, figure au paragraphe : autres œuvres, à la suite d'une série d'écrits libertins, comme suit :

1. Lettre à H. Martineau ; citée par G. Haug, *Das Buch*, IV, 1-2, 1952, p. 32.
2. Renvoyons, une fois pour toutes, à sa thèse : *G. A. und das Rheinland*, Bonn, 1937.
3. Cf. notamment L. C. Breunig, *The chronology of Apollinaire's Alcools*, in *P. M. L. A.*, Vol. 67/1952, fasc. 7, qui classe ces poèmes en 4 périodes, dont une, rhénane (1901-2), mais n'a pû tenir compte des poèmes parus dans le *Guetteur mélancolique* ; sa liste des poèmes d'inspiration « rhénane » semble devoir être encore complétée : ce que devrait faciliter l'édition critique, en préparation chez Gallimard, plus que celle assurée par Tr. Tzara (Club du meilleur livre, 1953) : cf. sur celle-ci M. Décaudin, dans *Le Flaneur*, fasc. 2, 1954, p. 21.
4. Il s'agit du N° spécial d'hommage, qui porte le N° 26 (sans date) dans la série des N^{os} de la revue l'*Esprit Nouveau* (cité par Adéma à la date de 1924). N° existant sous forme de plaquette et figurant, sous le titre du premier texte (« La Plante ») p. ex. à la Nationale ; ce N° a été en partie reproduit, à titre d'hommage, par la revue allemande *Der Querschnitt*, en février 1925 (après des textes concernant Ap. en 1924) — non mentionné par Adéma.

« *La dame des Hohenzollern*, roman inachevé et inédit, avec la remarque : le ms. est à la Bibliothèque des Curieux. »

Cette mention, qui n'est précise qu'en apparence, a pourtant été reprise par les critiques successifs, tant français qu'étrangers, ainsi Fabureau ou Giedion-Welcker [1] ; Aegerter précisait l'existence d'une légende apparue lors de l'assassinat de l'Impératrice Elisabeth. (Fabureau signalait d'ailleurs d'autres livres, annoncés mais non écrits, dont un « album d'idéogrammes, annoncés en 1914 » (p. 93) sans rapprocher ce titre des « Calligrammes » ; de même, Adéma mentionne (p. 265) un ouvrage annoncé, jamais édité : Eveline et Béatrice.) Cette mention disparaît dans les bibliographies d'Adéma (1952) puis de P. Pia [2] ; mais elle avait encore été retenue par Wolf, qui notait chez Apollinaire certain goût pour les écrits libertins et rattachait, au souvenir de Cologne, le texte licencieux des *Onze mille verges*.

Nous croyons pouvoir élucider cet assez simple mystère [3]. En 1918, marié depuis le 2 mai, travaillant beaucoup pour assurer son budget, — articles de journaux, *Casanova*, la *Femme assise*, etc. — il conçoit le projet d'un roman, qu'il propose à Briffault, l'éditeur de la *Bibliothèque des Curieux : La Dame des Hohenzollern*. Le contrat, signé le 12 septembre, est tout, ou presque, ce qui reste de ce projet.

Comment se l'expliquer ? Le choix de l'éditeur est normal. Depuis une dizaine d'années, Apollinaire a fourni, à cette Bibliothèque, notamment pour la série « les Maîtres de l'Amour », une estimable quantité de textes ; ses introductions aux Choix de Sade et Baudelaire restent appréciées. Les conditions dans lesquelles il a fait accepter d'autres manuscrits lui permettent d'escompter un accord aisé : sur la simple promesse du ms. dans un délai normal, il obtient une avance bienvenue (300 francs). Et, bientôt, un dessin est établi pour la couverture. Ni l'éditeur, ni les héritiers d'Apollinaire, n'ont vu une ligne du texte : la mention des bibliographies posthumes est donc à rectifier ; le roman est inédit, mais non « inachevé » : il n'a sans doute pas été commencé. Deux mois plus tard, Apollinaire mourait.

Le choix du sujet peut s'expliquer ; le succès du *Koenigsmark* (E. Paul, 1918) de P. Benoît a pu l'y encourager. Selon les souvenirs de l'éditeur, qui n'en sut que ce que l'auteur a pu lui dire, il se fût agi d'un roman traitant une légende analogue à celle de la dame des Habsbourgs, et, plus amplement, de cette légende — aux variantes multiples — d'une apparition présageant le malheur dans une famille. Tout concordait en septembre 1918, pour qu'Apollinaire exploitât un tel thème. D'une part après 4 ans d'une guerre meurtrière, où le sort des armes avait d'abord pû paraître hésitant, la victoire alliée s'affirmait : l'heure était venue pour un récit prophétisant la catastrophe de l'Allemagne et de la dynastie des Hohenzollern. On sait, au surplus que si, envers

1. Cf. les mentions correspond. dans la Bibliographie d'Adéma.
2. Pascal Pia, *Apollinaire par lui-même*, éd. du Seuil, Paris, 1954. Avec une bibl.
3. Aidés, sur ce point, par M. Briffault, que nous remercions ici de ses indications.

l'Allemagne, les sentiments du poète avaient souvent été objectifs, voire bienveillants, il n'avait jamais été tendre pour le Kaiser et sa politique : les titres de ses articles à l'*Européen* suffisent à le prouver [1]. Compte tenu des opinions, boutades et critiques formulées à l'adresse des Allemands, dans ses lettres du front [2], on peut supposer que le roman envisagé eût été moins une satire du pays alors ennemi que du souverain qu'Apollinaire n'eût certes pas hésité à charger, en partie, de ses malheurs.

D'autre part, un tel récit, associant l'histoire présente à quelque thème légendaire, maléfique, est parfaitement dans sa manière. Rappelons les mentions, parsemées dans son œuvre, des rois-fous de Bavière et l'atmosphère du récit intitulé « Le roi-lune », inclus dans *le Poète assassiné*. Nous réservant d'examiner ailleurs le problème que pose ce texte, — notamment quant à la date de sa conception et de sa première rédaction [3], — retenons cette évocation, fantaisiste certes, de « l'auguste noyé postiche du lac de Starnberg » (*op. cit.*, p. 132), dont il a revu le texte pour l'édition du volume, en 1916. De la malédiction de ce roi-fou, plutôt sympathique à notre poète, à la malédiction expiatrice du Kaiser dont la déroute approche, le chemin était aisé pour l'imagination d'Apollinaire...

Quant à la rédaction du texte, les méthodes de travail du poète sont assez connues pour qu'il suffise de supposer qu'avec l'aide de bons amis, il eût aisément rédigé le texte promis. A défaut de R. Dalize [4], d'autres l'eussent aidé.

Il faut même regretter que ce projet ne semble avoir connu aucun début de réalisation [5] qui aidât à préciser dans quel sens il fut conçu ; les comparaisons, tentantes, avec d'autres écrits restent hasardeuses. Le prix de vente prévu (3 fr. 50) permettant simplement d'au-

1. On en trouvera la liste, aussi complète que possible, dans la Bibliographie à paraître par les soins de M. Adéma, à la dispositon de qui nous mettons cette liste.

2. Cf. celles réunies dans *Tendre comme le souvenir* ; l'appellation « boche » y est fréquente, en 1916 surtout, mais paraît plus usuelle qu'hostile.

3. Selon Adéma (*op. cit.*, p. 221), il aurait réuni, « pendant son séjour à l'hôpital italien », en 1916, les nouvelles « écrites entre 1910 et 1915 ». Un examen approfondi des MS., en partie conservés au fonds Doucet, permettrait seul de préciser ces dates ; on serait tenté de tirer certaines conclusions à partir des indications fournies par les divers papiers employés par Ap. pour ces rédactions, si l'on ne savait que, — et son cas n'est pas unique, — la date à laquelle il a utilisé des feuilles isolées de diverses provenances ne fournit que des indications approximatives.

Ainsi, un fragment du récit « le roi-lune » a été écrit au recto d'un programme de « l'Après-midi des poètes » daté du 25 avril 1908, ce qui permet de dater d'après 1908 le remaniement de ce texte ; car, par ailleurs, un témoignage d'A. Salmon, à propos du poème « Schinderhannes » (inclus dans la série rhénane d'*Alcools*) date de 1903 un fragment intitulé « le gim-gim des Capussins », plus tard remanié dans le chap. « Dramaturgie » du *Poète Assassiné* (A. Salmon, *NRF.* N° de Nov. 1912). Dans le texte définitif (*op. cit.*, p. 60), Schinderhannes est mentionné.

4. Au dire de Fabureau p. ex., confirmé notamment par Briffault, Dalize avait rédigé en partie La *Rome des Borgia* et *La fin de Babylone* dans la collection « l'Histoire romanesque » ; cf. ci-dessous.

5. Ce, au témoignage de Mme Apollinaire, confirmé notamment par M. Adéma, qui affirment n'avoir rencontré, dans les papiers laissés par Ap., aucun texte y relatif. Nous n'en avons rencontré aucune mention ailleurs.

gurer que le récit eût atteint les 200 pages que supputait l'éditeur : on a, de l'auteur, d'autres exemples d'un tel déploiement d'invention, à partir d'un thème aussi sobre.

Il faut donc rectifier les bibliographies anciennes d'Apollinaire : un ms. du roman annoncé n'existe, ni à la *Bibliothèque des Curieux*, — où le fait eût pû être constaté plus tôt, — ni dans les papiers laissés par l'auteur ; l'œuvre n'existe que sous la forme d'un contrat et d'un projet de couverture ; et ni le choix de l'éditeur, ni la place faite par l'*Esprit Nouveau* à sa mention à la suite d'écrits libertins, n'autorisent à supposer que ce texte eût pris place dans cette série [1]

En l'absence de tout élément concret sur lequel pût s'appuyer une opinion quant au sujet ainsi resté imprécisé, deux indications sont licites ; formulons-les, dans l'espoir qu'un témoignage imprévu les corrobore.

D'abord, le nom Hohenzollern ; sa notoriété, de par le monde, dispense certes, de tout commentaire. Mais, dès son arrivée en Rhénanie, le jeune précepteur a eu au moins un contact direct avec ce nom, au delà de tout ce qu'alors le Kaiser signifie dans son milieu. La lettre à son frère Albert, souvent citée (d'abord par Wolf, *op. cit.*, p. 21), datée du « 19-8-br. 1901 » [2], fait état de sa visite, en compagnie de ses hôtes, « au château de Namédy, chez le baron Solemacher chambellan de l'empereur ». Détail exact, — comme, au surplus, celui concernant la reine de Suède, même s'ils répondaient à quelque vanité, légitime autant que juvénile ; — or, une légende de la « dame blanche » est connue, de nos jours encore, dans la famille Hohenzollern, au moins dans la branche catholique, aujourd'hui propriétaire dudit château [3], sans que, semble-t-il, des textes puissent le confirmer. Il serait hasardeux de supposer qu'alors déjà, le jeune visiteur, à peine arrivé de Paris, en ait recueilli l'écho. Mais la fidélité de sa mémoire, le tardif emploi de tels thèmes dans son œuvre ne permettent pas de le nier catégoriquement.

Faut-il ajouter, à ce propos, que, dans son récit *Les trois Don Juan*,

1. Aux éditions Briffault ont encore paru, sous la signature d'Ap., des textes comme *Les trois Don Juan*, — cf. ci-dessous, — qui ne sont pas spécifiquement « libertins » — et, entre autres, la réédition du catalogue appelé l'*Enfer* de la Bibliothèque Nationale (d'abord paru au Mercure, 1913, réimpression de la *Bibl. des Curieux*, 1919 ; une réédition prévue ensuite au Mercure n'a pas paru ; envisagée par L. Perceau, seul alors survivant des 3 auteurs de la 1ère éd., elle posait de délicats problèmes de droits d'auteur, que Perceau eût évités en se bornant à donner une suite de l'ouvrage, portant sur les titres entrés à l'*Enfer* après 1913).

2. Le libellé abrégé de cette date explique les confusions possibles entre les mois d'août, — date du départ de Paris d'Ap. (cf. Adéma, p. 47). — et d'octobre, date de cette lettre (citée par Adéma, p. 49, d'après Wolf).

De retour d'Allemagne, Ap. emploie encore la même graphie, p. ex. dans la lettre importante adressée de Paris, 8 octobre 1902, à son ami James Onimus (publiée dans : *Lettres françaises*, 20 déc. 1951).

3. Nous devons ces précisions à une descendante de la famille, qui nous a confirmé l'existence de cette légende, connue de la famille sans autres détails ; et aussi le rachat, après la guerre, du chateau à Solemacher, ex-chambellan du Kaiser. Ce détail, comme cent autres, confirme que les indications, en apparence secondaires, parsemées dans les lettres et autres textes d'Apollinaire, sont fort généralement exactes, voire minutieuses.

paru en 1914 dans la collection « l'Histoire romanesque », — et à la même *Bibliothèque des Curieux !* — récit qui n'a que le nom du héros en commun avec l'écrit libertin *les Mémoires d'un jeune Don Juan* (daté de 1907, et plusieurs fois réimprimé), — Apollinaire campe, à propos du Don Juan d'Angleterre, certain moine gris dont la chanson présage la fin tragique. Ce thème lui est donc familier.

Enfin, aventurons une suggestion qu'autorise l'imprévu de l'imagination chez lui. En 1907, dans le quotidien *Le Soleil*, où il a publié en août, sous le titre : l'Obituaire, la version en prose [1] d'un récit inspiré par son séjour de 1902 à Munich, Apollinaire fait paraître, le 19 octobre, le récit intitulé : *la Comtesse d'Eisenberg*, qu'on s'est borné, jusqu'à présent, à citer dans sa bibliographie (Adéma, qui le dit « inédit », pp. 85 et 287). Malgré diverses recherches, nous n'avons pu retrouver aucune source, ou trace de cette légende qu'il situe « sur les bords du Rhin au pied des Sept Montagnes ». Tout ce que nous savons de ses méthodes de travail empêche d'y voir le pur produit de son imagination ; si fertile qu'elle ait été, elle s'est toujours exercée à partir d'au moins une donnée positive. Laquelle ?

Est-il exclu d'admettre, quand on sait la diversité de ses lectures et curiosités, qu'il ait eu connaissance d'un récit, dont le titre diverge, certes, du sien ; celui de Mme de Salliès, dont la *Comtesse d'Isembourg* a été rapprochée d'une Historiette de Tallemand des Réaux ? [2] L'héroïne de ce récit, née Hohenzollern-Hechingen (donc, la branche aujourd'hui propriétaire du château de Namédy), par ses aventures sentimentales et par tels détails [3], a pû retenir l'attention d'Apollinaire : l'histoire de sa fuite, de Cologne, enlevée par un certain Massaube, n'évoque-t-elle pas tel thème qui paraît et reparaît dans deux de ses récits ? La coïncidence des noms n'a-t-elle pû le frapper ? Simple suggestion, que nous risquons faute d'avoir pu retrouver, en Rhénanie, aucune trace d'un récit quelconque qui rendît raison du conte apollinarien de 1907, et dont le mystère rejoint celui qui subsiste autour du roman projeté de 1918.

B. *L'œuvre des Conteurs allemands.*

Ce titre figure, dans diverses bibliographies, à la rubrique : Œuvres libres, au paragr. Introductions et notices pour la *Bibliothèque des Curieux* (ainsi, dans Adéma, p. 278), daté de 1913.

S'il laisse supposer la nature de l'ouvrage, il induit en erreur ; il

1. Version reproduite en juillet 1909 dans *Vers et Prose*, concordant avec celle, sous forme de vers libres, sous le titre *La Maison des morts* dans *Alcools* ; cf. notre examen dans la *R. L. C.*, 1954 p. 177.

2. Cf. E. v. Terlan : *R. L. C.*, t. 17, 1937, p. 706 sq.

3. Notamment les liens entre l'héroïne et Cologne, où, selon Terlan, elle a deux frères chanoines ; dans le roman, elle prend la fuite de Cologne et se réfugie à Albi avant d'entrer au couvent. Faut-il encore, pour expliquer la publication, sans raison apparente, de ce conte en 1907, signaler que le même journal a publié, le 27 septembre, un conte de L. Larguier, *la Margrave de W.*, et supposer que ce texte, par sa référence allemande, a pu suggérer celui d'Ap. ?

semble annoncer une anthologie de conteurs allemands licencieux. Moins que de ces textes, on est curieux de l'introduction que le poète a pû leur donner. D'autant que, depuis 1902, diverses chroniques ont prouvé son intérêt éclectique pour la production littéraire allemande, reflété par divers jugements amusants ou pertinents. Apollinaire a-t-il fait un choix, parmi des conteurs allemands [1] ?

Le titre est fallacieux ; choisi à bon escient par Apollinaire, ou par son éditeur [2], il dissimule un écrit fort licencieux ; sans l'étudier ici, retenons, des patientes recherches auxquelles il nous a mené dans les bibliothèques françaises et allemandes, un aspect mal connu des méthodes de travail de notre auteur et qui nous aide : 1° à lui attribuer un texte encore inédit ; 2° à expliquer un poème trop peu commenté jusqu'à ce jour.

Le texte. — Son examen est malaisé : jusqu'en mai 1954, l'ouvrage ne figurait pas à la Nationale [3]. Le sous-titre — mentionné par P. Pia (p. 182) — ajoute : *Mémoires d'une chanteuse allemande.* L'ouvrage précise encore : traduit pour la première fois en français avec des fragments inédits. Introduction par G. Apollinaire. Indication elle aussi en partie inexacte, on le verra. De qui sont ces *Mémoires* ? Qui les a traduits ? Quelle est ici la part du préfacier ? Comment a-t-il découvert ce texte, pour l'ajouter à ceux déjà édités, et souvent présentés par lui, dans cette collection [4] ?. La réponse est malaisée ; bien qu'en ces matières, éditeurs et préfaciers observent un prudent silence et qu'on suppute volontiers, chez notre auteur, la supercherie, nous y répondrons.

La préface d'Apollinaire livre la clef du mystère. Dans un texte d'une exemplaire astuce — il n'ignore ni les rigueurs légales quant à ce genre d'écrits, ni le risque accru par le caractère étranger de l'œuvre, — il assaisonne ses précisions bibliographiques de détails savamment occultés. Il réussit ainsi à masquer, autant que sa propre incertitude, celle qui règne encore, en Allemagne, quant à l'original [5].

Dans son Introduction — que nous renonçons à regret à citer ici

1. Comme le laisse entendre Adéma, *op. cit.*, p. 120 : supposition qu'autorisent divers emprunts à des conteurs allemands, que nous étudierons ailleurs.

2. Ne serait-ce que pour faire suite aux vol. déjà parus, tels que : *L'œuvre libertine des conteurs italiens* (1910), ou ceux, — mentionnés par les catalogues de la *Bibliothèque des Curieux*, mais non préfacés par Ap. — consacrés aux conteurs russes, français, etc. Notons d'après ce catalogue, la divergence entre deux titres, dont l'un reproduit incomplètement par Adéma : Briffault a édité un vol. intitulé : l'*Œuvre des conteurs libertins de l'Italie*, XVe siècle ; plus un portant sur le XVIIIe ; le titre, légèrement différent, cité par Adéma, ne précise pas lequel Ap. a préfacé.

3. Où d'autres vol. de cette collection figurent, énumérés au nom d'Ap. au Catalogue alphabétique des entrées depuis 1936, — certains seuls étant versés à la Réserve.

4. Compte non tenu de collections parallèles, dont le Coffret du Bibliophile, qui comporte aussi des préfaces d'Ap. (Certains de ces vol. ont été plusieurs fois réédités).

5. Lors de la conclusion du contrat, l'éditeur ne put obtenir d'Ap. aucune précision sur l'origine du texte, le traducteur, les droits à payer, etc.
Même imprécision que nous signalâmes à propos du texte précédent.

en copieux extraits [1], — il fait état de l'attribution de ces *Mémoires*, par les érotologues allemands, à la cantatrice Wilhelmine Schröder-Devrient, nom doublement familier outre-Rhin [2]. On pourrait supposer qu'il a découvert ce texte, comme d'autres, lors des recherches qui l'ont mené à publier, en 1913, le Catalogue connu sous le nom : l'*Enfer de la Bibliothèque Nationale* ; il n'en est rien. Rien, parmi les mentions, — relativement rares — de textes allemands dans cet *Enfer* ne renseigne sur ces *Mémoires*. Rien, du point de vue de la littérature allemande, qui ait pû dicter son choix, à la différence d'auteurs de la même collection ; l'Arétin, ou les conteurs italiens [3].

Toutefois, à partir de ce nom, nous avons trouvé, à la Nationale, une autre édition des mêmes *Mémoires*, préfacée, sous le pseudonyme transparent d'Helpey, par L. Perceau (1933), responsable, avec Fleuret et Apollinaire, de l'*Enfer*. Ce texte ajoute au mystère ! Il attribue, en effet, à Apollinaire, — à qui il reproche plaisamment d'avoir édulcoré le texte publié en 1913, — une, sinon deux éditions antérieures (de 1910 et 1911), celles-là plus authentiques. De ces éditions, dont la préface d'Helpey, rivalisant de prudente astuce avec celle d'Apollinaire, nous a d'abord fait mettre en doute l'existence, nous n'avons que tard eu confirmation, partielle [4].

L'original allemand. Apollinaire a pris soin d'indiquer, sinon comment il a connu ce texte (et qui l'a traduit), quels érotologues allemands l'ont renseigné, lui permettant de préfacer l'ouvrage. Admirons d'ailleurs la virtuosité avec laquelle il camouffle, ou paraît s'amuser à masquer ses sources. S'il cite d'abord la *Bibliotheca germanorum erotica* il l'attribue à H. Nay, se gardant de préciser qu'il s'agit d'Hugo Hayn, ni qu'il a pu consulter à la Nationale la première édition, parue à Leipzig en 1875, au nom de Nay H. [5], aussi bien que la seconde édition

1. La réimpression des Introductions et préfaces d'Ap. à ces textes, — en vain proposée jusqu'à ce jour par l'éditeur — faciliterait l'étude complète de l'œuvre d'Ap.

2. Toutes les biographies allemandes renseignent sur les membres de cette famille, notamment Sophie Schröder, — la mère de la cantatrice, — elle-même la tragédienne allemande la plus illustre du XIXe siècle.

Une Emilie S. a publié un *Tagebuch Kaisers Wilhelm's II.*, 1903-6.

Le nom de Schröder figure copieusement au Catalogue imprimé de la Nationale (T. 167, 1945).

Ap. a-t-il aussi connu, — et confondu ? — le nom de Corona Schröter, (qui figure dans divers répertoires allemands, où Wilhelmine n'est pas mentionnée, et qu'on trouve à la Nationale), 1751-1802, à qui Gœthe a porté intérêt, la faisant engager à Weimar ?

Le nom de Devrient a été porté par toute une génération de gens de théâtre, dont l'un fut le premier mari de Wilhelmine.

3. A part les ouvrages galants ou érotiques figurant, à la Nationale, à propos d'Apollinaire, y figurent, à divers catalogues, un certain nombre de recueils, souvent anonymes ; ni à la rubrique Conteurs, ni à celle Allemands ne figure aucun texte relatif au présent ouvrage ; non plus qu'à la rubrique : Mémoires, où figurent des *Mémoires de Fanny Hill*, qui ont pu servir à l'établissement du recueil : l'*œuvre de John Cleland*, présenté par Ap. (Adéma, p. 278, le cite, avec la date 1910).

4. Par Mme Apollinaire, que nous remercions ici de nous avoir communiqué l'édition de 1911.

5. Catalogue imprimé, T. 123, p. 213 (daté de 1913) : cette mention ne renvoie pas à Hayn.

de 1885, au nom d'H. Hayn [1]. De sorte que, tout en invoquant l'autorité de Hayn, il complique la vérification éventuelle par ses lecteurs.

Pour confirmer le caractère sérieux de sa recherche, il mentionne ensuite l'*Index librorum prohibitorum* de Pisanus Fraxi, qui donne, des *Mémoires* en question, une date de publication différente de celle de Hayn, mais omet l'indication que cet *Index*, paru à Londres en 1877, est en réalité de H. Spencer Ashbee [2]. Il cite encore, tant pour établir une date exacte des *Mémoires* que pour en discuter l'authenticité, un Dr Duehren, mais cette fois sans aucune précision quant à l'ouvrage consulté, puis l'ouvrage *Sadismus und Masochismus* d'Eulenbourg ; selon lui, l'un et l'autre auraient « rendu la célèbre Wilhelmine Schroeder-Devrient responsable de cette autobiographie ».

Il importe peu ici d'en discuter ; ces divers auteurs font état de cette attribution, tout en hésitant à y souscrire sans réserve, en raison de l'extrême notoriété de la cantatrice, — et de son nom, — qui rend invraisemblable sa paternité quand au détail d'un texte plus que licencieux ; notons toutefois que l'avis de Dühren est moins catégorique qu'Apollinaire ne le dit.

A partir de ces données, nos recherches mènent aux conclusions suivantes :

Quant à Hayn et P. Fraxi, Apollinaire a pu découvrir leurs ouvrages à la Nationale, lors de l'élaboration de *l'Enfer* ; quant à Dühren, c'est la rédaction du recueil consacré, dans la même Bibliothèque des Curieux, à l'*Œuvre du marquis de Sade* (1909), qui le lui a fait connaître. Dans son Introduction, — encore appréciée aujourd'hui, — il cite en effet, parmi les biographes de Sade « qui peuvent faire autorité », 3 ouvrages dont un du Dr Eugen Duehren [3], et mentionne, à plusieurs reprises, dans son

1. Celle-ci, au nom de Hayn Hugo ; Catal. impr. T. 69 (réimprimé en 1929 ; date originale, vers 1910).

L'édition de 1875, en un court vol. semble, de par la nature de son contenu, avoir été clandestine en Allemagne ; le titre complet de cette 1ère éd. est donné dans les suivantes ; la plus complète, achevée en collaboration avec N. Gotendorf, a paru de 1912 à 1929, à Munich, en 9 vol. Elle précise, (T. V., p. 342) que, de l'édition de 1875, a paru une autre version, « sur papier à lettre », qui est dite ; rare, épuisée.

Hayn est l'auteur d'autres répertoires érotologiques, que citent ces éditions et d'autres auteurs. La Nationale en possède plusieurs. La dernière édition, qu'Ap. n'a sans doute pû consulter, n'ajoute rien quand aux Mémoires de Wilhelmine.

2. L'ouvrage figure aussi à la Nationale (cf. T. 54 du Catal. impr. de 1913, lui-même réimprimé en 1929) ; lui aussi semi-clandestin, lors de sa publication à Londres, 1877. La Nationale possède un autre ouvrage de cet auteur, également privatly printed, Londres, 1879. Sur ce texte, cf. P. Englisch, *Geschichte der erotischen Literatur*, Stuttgart, 1927 ; adaptation française de J. Gorvil, Paris, 1933. Cet ouvrage savant reproduit, p. 112, la page de titre de l'*Index* de Fraxi.

3. De Dühren figurent à la Nationale :

1° *Le marquis de Sade et son temps*, trad. A. Weber-Riga, avec une préf. d'O. Uzanne sur l'idée de sadisme et l'érotologie scientifique, Berlin-Paris, 1901 ;

2° des *Neue Forschungen*, basées notamment sur la découverte d'un ms. de Sade : *les 120 jours de Sodome*, Berlin, 1904 ; (la traduction en français, du texte de Sade, parue en 1904 à Paris, est citée par Ap. dans son éd. de Sade, chez Briffault, Paris, 1909).

3° une étude en allemand sur *Rétif de la Bretonne*, Berlin, 1906, qui étudie notamment son *Anti-Justine*.

L'orthographe du nom : Dühren, a été modifiée par Ap. qui écrit, p. 2 : Duehren, sans doute pour éviter les erreurs des typographes.

propre texte, le critique allemand, ses ouvrages et ses opinions ; bien plus, les autres auteurs faisant ici autorité, cités par Apollinaire (*op. cit.*, p. 1) le sont déjà par Dühren. Plus encore, Dühren cite, à propos de Sade, cet Eulenbourg dont la mention, et la connaissance par Apollinaire, se trouvent ainsi expliqués. Mais surtout, le dernier en date des ouvrages de Dühren sur Sade [1], datant de 1904, semble entré à la Nationale avant les autres [2] ; or, celui qui contient les indications citées par Apollinaire à propos des *Mémoires* est celui de 1901, entré à la Nationale vers 1910 ; peut-être à l'instigation des trois rédacteurs de *l'Enfer*. Et cet ouvrage cite (5 fois) l'*Index* de P. Fraxi ; celui de 1904 cite Hayn.

On est tenté d'en conclure que c'est Dühren qui a d'abord informé Apollinaire sur les problèmes posés par les *Mémoires*, et lui a permis de rédiger une Introduction plus solidement étayée qu'elle ne veut paraître [3].

On en conclurait volontiers que c'est aussi Dühren qui a fixé l'attention d'Apollinaire sur les *Mémoires*, ne serait-ce qu'en raison du long développement qu'il consacre à l'influence de Sade sur ce livre. Mais nous croyons pouvoir expliquer autrement cette découverte, précisant deux détails encore inédits de l'œuvre d'Apollinaire et, par là, sa méthode et les voies inattendues de sa création.

De même qu'Apollinaire nous renseigne parfaitement, — sinon expressément — sur ses sources érotologiques, il a pris soin de nous renseigner, sans autrement insister, sur sa découverte du texte.

On n'a point assez remarqué, dans son œuvre lyrique, le court et charmant poème intitulé : « 1904 », mais que, nonobstant cette date, le choix de ses œuvres publié sous le titre : *Il y a* (Messein, 1925) a daté de 1913 [4]. Inspiré par un court séjour à Strasbourg, — que ses biographes ont jusqu'à ce jour omis de citer, — il relève indirectement de certaine atmosphère germanique : le Lundi-gras, dont date ce séjour, nous vaut un rappel du Carnaval,

« à Rome à Nice et à Cologne »,

1. Il s'agit des *Forschungen* (1904).

2. La contradiction apparente entre les cotes de la Nationale nous a incités à une recherche, dont nous remercions ici la Nationale : il semble que cet ouvrage de 1904 soit entré *le premier* à la Nationale ; celui de 1901, pas avant 1909 ou 1910. D'où notre hypothèse.

3. Ap. a adroitement utilisé Dühren ; il semble en avoir retenu la mention de Nietzsche. (Introd. au vol. sur Sade) et l'insistance avec laquelle Dühren souligne l'influence de Sade. Il y aurait lieu de vérifier si D. a été utilisé pour le vol. sur l'*Œuvre de Rétif* (Maîtres de l'Amour, avant 1913 ; non attribué à Ap.) et si ses pages sur l'*Anti-Justine* ont pu inspirer tel écrit licencieux d'Ap.

4. Ce poème a paru dans les *Soirées de Paris*, mai 1914.
L'édition, en préparation à la *NRF.*, de l'œuvre lyrique d'Ap. apportera enfin, on l'espère, les précisions souhaitées quant à ces textes.
Selon Adéma, qui ignore où est le ms. du poème, la date en aurait été indiquée, d'après les Soirées de Paris, par J. Royère, qui établit la maquette de l'ouvrage, fort mal composé, *Il y a*. La date figurerait sur les Carnets d'Ap., dont c'est l'occasion de regretter qu'ils n'aient pas encore été publiés. — A. Billy, qui le reproduit (*Apollinaire*, éd. Seghers, 1947, p. 173), ne mentionne pas cette date.

et la mention d'une « Kellnerine rousse » et d'un « chevreuil tendre à la compote », explicables dans Strasbourg annexé.

L'occasion de cette évasion vers un domaine géographique où revécurent ses souvenirs rhénans encore proches est aisée à reconstituer. En ce début d'année, — fort peu de mois après le voyage à Londres où Annie lui a confirmé son refus de l'épouser, mettant ainsi fin au rêve d'amour qu'il a pû encore nourrir [1] —, il vient, avec quelques amis, de lancer sa première revue, *Le Festin d'Esope* ; mais il collabore encore à *L'Européen* ; des articles signés et des notes anonymes, l'y montrent compétent pour les questions allemandes [2]. L'affaire Bilse lui donne le prétexte, sinon le motif d'une brève enquête à Strasbourg. N'évoquons pas ici cet épisode, qui ne peut le laisser insensible ; depuis un an, il a, comme journaliste, multiplié les articles, — et lu ceux de ses confrères de rédaction — sur le militarisme allemand et la caporalisme prussien.

Le procès fait au Lieutenant Bilse pour le livre *Aus einer kleinen Garnison* (1903), — satire plaisante mais sévère des mœurs militaires allemandes, — a eu lieu en novembre 1903 à Metz [3] ; le succès de scandale fait à l'affaire, et au livre, en vaut aussitôt des traductions à l'étranger ; « *Petite garnison*, roman de mœurs militaires », paraît à Paris dès 1904 [4]. On en parle à Paris, et aussi à Strasbourg. Quoi d'étonnant qu'Apollinaire y soit allé humer l'air enfiévré ? Ses biographes pourront ajouter un chapitre pittoresque à l'atmosphère qu'il y trouve : fêté le dimanche 14, au lieu du Mardi-gras 16, le Carnaval est sous le signe de la pluie ; le lundi 15, — il a pris soin de préciser le jour, — le journaliste, dont on peut imaginer l'état d'âme, au rappel des jours plus gais de 1902, a pu lire dans la presse quelque allusion carnavalesque à des « Vérités à la Bilse », entendre un couplet sur un livre « qui a beaucoup vexé » [5].

Et voici expliqué l'articulet, non signé, mais où se reconnaît son style, qui paraît dans la livraison de mars du *Festin d'Esope* (p. 92),

1. La date de ce séjour à Londres, — approximativement situé en septembre, doit être rectifiée ; nous admettons, avec Adéma et Décaudin, qu'il faut dire : novembre. Elle est compatible avec la publication, dans le *Festin d'Esope*, en décembre, des deux poèmes : L'adieu et Le retour, qu'Ap. a pu alors vouloir publier, comme une sorte d'adieu au rêve d'amour dont son séjour à Londres sonne le glas.

2. Encore que ses contributions s'y espacent. Cf. les précisions qu'à ce propos nous remettons à M. Adéma, en vue de sa Bibliographie projetée.

A partir du printemps 1904, un autre rédacteur assume, de plus en plus, la charge des articles et notes sur l'Allemagne : leur style, leur cadence et leurs sujets confirment qu'Ap. a de moins en moins de part à cette rubrique.

3. Cette affaire a constitué le premier « incident de Forbach, », où était stationné le 16e escadron du train, auquel appartenait Bilse. On sait l'importance, dans les relations franco-allemandes, de l'incident de Forbach de 1913. Celui de 1903, moins grave, ne semble pas avoir provoqué de réactions officielles. Aucune des publications historiques spécialisées n'en fait état, pas plus que les recueils de Correspondance diplomatique du Quai d'Orsay. L'affaire, locale et épisodique, n'en a pas moins préoccupé l'opinion publique, d'où l'intérêt que peut lui porter Ap., et son journal.

4. L'original, et la traduction (Paris, 1904) figurent à la Nationale, avec d'autres livres de Bilse. On les trouve, par contre, difficilement et pour cause ! dans les bibliothèques allemandes !

5. Remercions ici MM. Sagave et Dollinger, de Strasbourg, pour leurs précieuses indications sur ce point.

précédant le début de « L'Enchanteur pourrissant » qu'il y publie. Il y évoque ce Carnaval moins joyeux qu'à Cologne et transcrit le butin de ses recherches chez les libraires, sous la forme d'une lettre humoristique, intitulée :

Epistolae novae obscurorum virorum,

qu'il imagine adressée par un libraire irrévérencieusement dénommé Gottfried Hinterteil à un conseiller de régence au nom humoristique, à Cologne. On aimerait publier ici ce texte in-extenso. Tout confirme sa paternité. Retenons-en ce passage : « ... Les officiers ont fait ici un grand succès au livre de Bilse, traduction française s'entend. Je risque déjà gros en vendant *Petite Garnison* ; mais je ne me hasarderai pas à vendre des *Kleine Garnison*, je risque moins à débiter les *Memoiren einer Sangerin* ou autres obscénités. »

Dès lors, tout s'explique. Le reportage sur l'affaire Bilse, proposé par ou à son journal, lui vaut, avec un rappel rhénan encore mélancolique, la trouvaille d'un texte érotique dont il retient l'existence, sinon la vogue ; on doute s'il l'a alors acquis [1] ; on ne saurait douter qu'il l'a remarqué. Bientôt, ses recherches pour l'édition du *Sade*, notamment les mentions de Dühren, le lui rappelleront.

La traduction. — Le hasard de recherches patientes qui nous permet de préciser l'occasion, — et, semble-t-il, la date approximative d'un poème, d'ailleurs daté par lui, — et de dater sa découverte initiale d'un texte dont il tirera parti neuf ans plus tard, ne nous a pas aidé encore à résoudre la seule énigme qui demeure : qui a traduit ce texte ?

La seule indication donnée par le préfacier est sibylline à souhait : « le traducteur de cet ouvrage a eu la chance de trouver un ms. allemand préparé pour l'édition et qui contenait certains changements qui ont été suivis dans la traduction française, car ils rendent beaucoup plus agréable la lecture de cette curieuse autobiographie ». Ni l'éditeur, — qui affirme n'avoir rien su, et dont le contrat avec le préfacier ne mentionne rien au sujet de l'original, — ni les héritiers et les spécialistes de l'auteur n'ont pu fournir aucune précision. Aucun des érotologues allemands cités ne fait état d'aucune édition en français [2]. Le préfacier souligne d'ailleurs, dès le sous-titre, qu'il s'agit ici d'une première traduction en français.

La seule précision que nous ayons trouvée date de 1933, et ajoute à notre embarras. L. Perceau, en effet, préfaçant la seule édition en

1. Ces *Mémoires* ne figurent pas dans la liste, dressée par Wolf, (qui signale un ouvrage similaire) des livres allemands d'Ap. Reste à en vérifier la présence, car cette bibliothèque contient divers livres, allemands ou relatifs à l'Allemagne, dont certains nous ont été signalés par Mme Ap. et M. Adéma. — Le prix élevé de ces publications clandestines en Allemagne suffit à expliquer qu'Ap., bien que l'ayant remarqué, ne l'ait pas acheté.

2. C'est notamment le cas pour Hayn, dont la dernière édition signale pourtant une traduction anglaise (Londres-New York, 1898) et une édition, sous titre allemand, domiciliée à Paris chez Jules Flangarin et à Stuttgart, s. d. mention sujette à caution comme la plupart de celles des éditions érotiques clandestines.

français qui figure à la Nationale [1], affirme, après avoir donné des indications bibliographiques analogues à celles de l'édition de 1913 ; « la traduction française a été publiée d'abord en 1910 par les soins de G. Apollinaire, d'après un soi-disant ms. donnant un texte différent des éditions allemandes, supercherie courante. En fait, Ap. ne pouvait donner dans une collection mise publiquement en vente la traduction exacte et complète d'un ouvrage aussi libre. Il a donc taillé, retranché et atténué... C'est en 1911 seulement que parut sous le manteau, le texte complet de la traduction française ». Il en reproduit le titre, précisant « seule traduction complète », et la date ainsi : Hambourg. A fond de cale. MCMXI.

Écartons ici le problème des deux dates, qui peuvent s'expliquer par oubli ou confusion. Et précisons qu'une édition clandestine existe conforme à ces indications [2]. Il ne nous appartient pas ici de préciser autrement la nature de cette édition qui, comme la plupart des éditions libertines, reste mystérieuse.

Un détail est à retenir, qui tendrait à confirmer l'affirmation de Perceau, mais non à identifier le traducteur. Cette édition, — que nous désignerons : de Hambourg, — rappelle, par cette localisation, une édition posthume (1927) du texte licencieux *Julie ou la Rose*, attribué à Apollinaire, également mentionnée comme parue « à Hambourg et se trouve à Paris », et aussi le texte, également de lui, *les Mémoires d'un jeune Don Juan* (1907), réédité plusieurs fois sous le titre *les Exploits d'un jeune Don Juan*, notamment à « Cologne, à la couronne des Amours » (1926) : localisations certainement fantaisistes, citées par Adéma (*op. cit.*, p. 274 sq.), posthumes, mais explicables à partir de celle de 1911 [3]. Mais surtout, cette édition de 1911, dans sa préface, — sensiblement plus brève que celle de 1913, — à propos de l'authenticité du texte, ajoute : « Mme Claire de Gluemer, l'amie et la biographe de Mme Schröder, ne parle pas de ces *Mémoires* » (Avant-propos, p. 3).

1. *Mémoires d'une chanteuse* ; ouvr. attribué, par le Catal. de la Nationale à W. Schröder-Devrient, préfacé par Helpey, Paris, 1933. A l'Enfer.

Le catalogue de la Nationale mentionne divers autres ouvr. de L. Perceau, mais non sa *Bibliographie du roman érotique*, Paris, 1930.

2. Cf. ci-dessus, p. 387, n. 4. — Le fait que Mme Ap. détient 2 ex. de cette édition semble confirmer un lien entre Ap. et cette publication. Malgré nos recherches à Paris, nous ne sommes pas en mesure de préciser qui édita ce livre. La qualité de cette édition suggère un rapprochement avec tel passage d'Ap. (*Le Flaneur des deux rives*, p. 20) où il loue les éditions de ce genre, à condition qu'elles soient belles.

3. Selon les plus récentes opinions allemandes, le texte des *Mémoires* pourrait représenter un audacieux remaniement, à partir de textes authentiques de la cantatrice ; il aurait été effectué à Altona (ville-jumelle de Hambourg) où était, — et est encore ! — domicilié au moins un éditeur spécialisé en publications pornographiques. Rien ne prouve, toutefois, qu'Ap. ait déjà connu ce fait, attesté par la localisation des premières éditions allemandes (1868-75).

Quant à l'exactitude ou à la fantaisie de ces localisations, — fréquentes chez les éditeurs de textes érotiques, — signalons, — d'après un récent catalogue de bouquiniste parisien, — deux exemples de ces localisations, qu'Ap. a pu connaître : Le roman grec « Cyane » du baron de Bilderbeck, 1790, est indiqué comme paru à Neuwied et Strasbourg ; le « Faux ravisseur, ou caravanes galantes du chevalier d'Abbeville, par M. Le M. », daté de 1755, à Hambourg (Liège). On peut multiplier ces ex. pour le XVIIIe siècle.

Or, non seulement les érotologues allemands, mais aussi les biographes de W. Schröder font état de sa biographie, publiée par Cl. de Glümer [1]. Nous avons vérifié dans cet ouvrage qu'il ne cite effectivement pas ces *Mémoires*, mais mentionne des « papiers » sur lesquels la biographe, contemporaine de la cantatrice, a basé son étude. Ce qui contribue à expliquer, dans la préface de 1913, les phrases, volontairement ambiguës, où Apollinaire fait état de « Lettres » de la cantatrice, dont il dit avoir fait « l'examen attentif ». Si tenté qu'on reste de suspecter quelque supercherie, elle est contre-prouvée par lui. En effet, dans la préface de 1913, — où il ne cite plus Mme Glümer, nous dirons pourquoi ! — il allègue, tour à tour pour et contre l'attribution des *Mémoires* à la cantatrice, d'abord la divergence entre certains détails biographiques et certaines lettres trouvées dans ses papiers, ensuite le fait « invraisemblable qu'une femme qui avait connu Beethoven et sur l'album de laquelle Gœthe avait écrit des vers n'en parle même pas dans ses *Mémoires* », enfin le contraste entre « la liste des ouvrages dans lesquels a chanté Mme Schroeder-Devrient » et « la liste des rôles créés par l'héroïne de l'autobiographie ». Les Apollinariens savoureront la candeur perfide de l'argument.

Retenons que la biographie Glümer fournit une liste des rôles joués par W. S.-D. dans 70 opéras [2] ; cette liste concorde, à d'infimes détails près, avec celle donnée par Apollinaire [3] ! Tous les auteurs-compositeurs, tous les titres d'opéras concordent ; Apollinaire s'est amusé à ajouter, presque toujours, le nom du personnage (ainsi, Clytemnestre, dans l'*Iphigénie en Aulide* de Glück), mais a respecté jusqu'à l'ordre de leur énumération [4]. Il paraît indubitable qu'Apollinaire a utilisé le livre de C. Glümer, ce qui confirme le soin avec lequel il a rédigé son Introduction ; qu'il ait tu, en 1913, cette source, s'explique aisément, et même confirme sa paternité quant à l'édition de 1911 ; y ayant cité le nom de Glümer, — sans mentionner le sien, — il devait éviter de trahir ainsi son anonymat ! Ce détail démontre son zèle de préfacier.

1. Cl. von Glümer, *Erinnerungen an Wilhelmine Schröder-Devrient*, Leipzig, 1862. Livre basé sur les indications orales, et divers documents écrits par la cantatrice, et confiés à l'auteur. Certains « Souvenirs » avaient d'abord paru dans la revue « *Gartenlaube* ».

Utilisant cette source, qu'il cite, et d'autres, contemporaines, A. von Wolzogen publia en 1863 une nouvelle biographie de la cantatrice, avec le sous-titre : ein Beitrag zur Geschichte des musikalischen Dramas (Leipzig). Il y précise que, depuis 1858, la cantatrice négociait avec la *Gartenlaube* la publication de ses mémoires. Ces textes, qui aident à se faire une opinion sur la paternité éventuelle des *Mémoires* dans la version reproduite par les éditions d'Apollinaire, expliquent les allusions de sa préface à des lettres qu'il aurait attentivement examinées (p. 3). Reste à préciser si cette mention repose sur la seule lecture du livre de C. Glümer, et où il l'a consulté ?

2. 70, au lieu, dit-elle, des 93 rôles mentionnés par la cantatrice, mais dont « la liste ne s'est pas retrouvée dans ses papiers ».

3. Nous renonçons à citer ici, même sommairement, ces divergences qui portent sur quelques noms de personnages, titres d'opéras, et d'infimes variantes orthographiques.

4. A propos des *Huguenots* (Meyerbeer), Apollinaire attribue à Wilhelmine le rôle de Valentine, alors que le texte des *Mémoires* publié par lui (édition de 1913, 2e partie, p. 218 précise qu'elle y a tenu un rôle de page. Ce détail, et quelques autres, confirment notre opinion selon laquelle Ap. n'a pas traduit lui-même le texte, et s'est borné à des remaniements de style, à partir d'un texte déjà rédigé en français.

une louable cautèle et surtout corrobore, pour qui étudie ses méthodes de travail, un fait plusieurs fois constaté : l'incertitude dans laquelle il excelle à placer son lecteur, — et ses critiques, — se résorbe, par un examen attentif, dès qu'à partir d'un détail authentique on peut déduire avec quelque assurance son rôle dans tel texte, ainsi confirmé comme à rebours.

La question du traducteur reste seule obscure, jusqu'à nouvel ordre au moins. Si appréciable qu'ait été sa connaissance de l'allemand, on hésite à le croire capable d'avoir lui-même traduit ce texte, moins ardu d'ailleurs que truffé d'expressions que même son expérience d'auteur libertin n'eût pas suffi à lui rendre dociles. Surtout, on le voit mal peinant sur ces quelques 250 pages ; d'autant qu'après avoir été parfois le « nègre » pour d'autres, il eut sa revanche [1] à partir des années 1910.

A défaut d'autre indication quant à un traducteur — que la nature de l'ouvrage pouvait inciter à l'anonymat, — le texte n'en fournit guère quant à la part d'Apollinaire ; Perceau lui attribue, à mots couverts, la traduction de l'édition intégrale de 1911, puis les retouches apportées à l'édition qu'il dit « publique ». Faute de connaître l'édition dite de 1910, nous ne pouvons que comparer celle, « complète », de 1911, à celle « atténuée » de 1913. Cette distinction concerne le caractère érotique du texte, mais renseigne mal sur le rôle du traducteur. On trouve moins d'indications encore dans une « préface de l'éditeur allemand » qui figure dans les deux éditions, mais dont le style incorrect rend l'origine suspecte et infirme donc le contenu [2]. C'est finalement à une autre assertion de Perceau que, tout bien pesé, nous souscrirons : « Il (Apollinaire) s'est borné à faire éditer l'œuvre d'un traducteur » ; nous ne partageons par contre nullement l'avis de Perceau, qui y voit « l'œuvre d'un traducteur allemand, à en juger par le style, dont le fragment de Préface donne une idée exacte » ; Perceau lui-même n'a-t-il pas d'abord déclaré cette préface un « pastiche » ?

Le style de l'une comme de l'autre version est assez aisé pour qu'on doive admettre un traducteur français, ou une révision française serrée d'une première traduction allemande. Entre l'original allemand et la version « complète », nos sondages n'indiquent aucune divergence sensible, aucune erreur de traduction proprement dite ; les variantes apportées pour l'édition de 1913 sont justifiées par son caractère édulcoré ; remplacer le terme cru, l'expression obscène par un équivalent libertin, ou une périphrase style XVIIIe ne suffit pas à révéler l'intervention d'Apollinaire ; la moitié des volumes parus dans la *Bibliothèque des Curieux* abondent en expression « galantes » de ce genre !

1. Cf. ci-dessus, p. 383, n. 4. — Cf. aussi le témoignage de Bl. Cendrars, invoqué par Mario Roques, à propos de Perceval le Galloys : *Flâneur*, fasc. 1, p. 8 sq.

2. Perceau, certes, se divertit à attribuer à Ap. ce pastiche d'un « charabia franco-allemand » dont l'équivalent allemand n'existe pas dans l'édition allemande des Mémoires que nous avons consultée.

Le texte de 1911 est d'ailleurs, autant que nous en pouvons juger, fort proche de celui réédité par Perceau lui-même [1]. En bornant notre vérification au premier chapitre, nous noterons que de rares passages, divergents de l'original allemand, semblent attester, de la part d'Apollinaire, non des rectifications, mais des additions ; à deux reprises au moins, il ajoute, au récit d'une scène libidineuse, une comparaison plus ou moins mythologique ou littéraire, d'une opportunité discutable [2]. Telles autres modifications indiquent moins une erreur de traduction proprement dite qu'un souci d'accentuer l'intention du texte original ; rien ne prouve qu'il ait été consulté ; la modification peut avoir été apportée sur une traduction jugée trop terne [3]. La part d'Apollinaire est, au total, plus sensible dans l'édition « atténuée » de 1913 ; sa longue pratique des textes libertins du XVIIIe suffit à en rendre compte [4].

Les éditions successives. — Nous pouvons ainsi préciser la bibliographie d'Apollinaire quant à cet ouvrage. Il a eu, dès 1904, connaissance des *Memoiren einer Sängerin* dans leur texte allemand et connu leur caractère érotique [5]. Il s'est intéressé davantage à ce genre d'ouvrages lorsque, pour des motifs budgétaires plus encore, croyons-nous, que par goût, il s'est soucié d'alimenter la collection libertine dont il a fourni à Briffault la majeure partie des textes. Le maigre bilan de textes allemands inventoriés à la Nationale lors de la préparation de *l'Enfer* l'a incité à d'autres recherches, dont on le sait coutumier [6].

Rien ne prouvant l'existence d'une traduction de ces *Mémoires* dont il eût eu connaissance, mais rien ne l'infirmant, nous admettons qu'il a retenu l'emploi possible d'une telle traduction. De même qu'il a fait paraître, dès 1900, puis à partir de 1907, chez un éditeur clandestin de Montrouge, divers textes classés parmi ses « Œuvres libres » (cf.

1. Une comparaison entre les versions de 1911 et 1933 obligerait à des citations impossibles ici ! Par rapport au texte de 1913, celui de Perceau accuse de légères, et opportunes, rectifications : Hitzig, que le texte de 1913 semble prendre pour un nom de personne (il s'agit du quartier de Vienne appelé Hitzing — et le fait qu'Ap. n'a pas rectifié cette erreur ferait douter qu'il soit allé à Vienne) — est reproduit par Perceau avec cette ortographe inexacte, mais il précise que c'est un site. De même, il rétablit le nom de la ville de Wurzbourg, (p. 130) qu'Ap. appelait Durzbourg (*loc. cit.*, p. 207), alors que le texte allemand dit : Würzburg (éd. allemande, s. d., p. 185).

2. Renvoyons au texte de l'éd. 1913, chap. I, p. 26 : pour souligner l'admiration du personnage masculin devant sa partenaire, Ap. évoque Moïse se dirigeant vers la Terre promise, Colomb, Montgolfier et le « Dante d'un nouveau Virgile, vers l'enfer passionné ! »

3. Ainsi, *ib.* p. 16 (et de même déjà dans le texte de 1911, p. 14), à l'adjectif allemand « sonderbar » (étrange) il préfère : équivoque.

4. Systématiquement, il substitue au terme cru une périphrase dans le style galant, au lieu de « sexe » : « trône », etc. Ou bien, il substitue, à des exclamations de plaisir physique, des onomatopées voluptueuses » (*ib.*, p. 23).

5. Le lien avec l'affaire Bilse se trouve confirmé, dans une certaine mesure, par le fait que, pour expliquer le succès du livre de Bilse, la traduction française y soulignait les détails scabreux relatifs aux « mœurs » des officiers allemands de cette *Petite garnison.*

6. Ainsi s'explique sans doute la présence (mentionnée par Wolf) dans la bibliothèque d'Ap. d'un livre dont le titre rappelle celui des *Mémoires* : *Margarethas geheimes Tagebuch* aus den hinterlassenen Papieren einer Lebedame. Privatdruck, 1907.

En attendant qu'ait pû être établi le Catalogue, indispensable, de cette bibliothèque, nous tenterons d'en compléter la prospection, quant aux ouvrages allemands.

Adéma, *op. cit.*, p. 274), il a pu trouver, pour ce texte, un éditeur clandestin.

Faute d'avoir pû rencontrer l'édition de 1910, dont fait état Perceau, nous ignorons si cette édition se distingue de celle, que nous pûmes consulter, datée de Hambourg-MCMXI. Celle-ci existe, et nous croyons avoir établi qu'elle a été ménagée par lui. Elle ne contient, à vrai dire, ni les deux additions mentionnées ci-dessus d'après l'édition de 1913, ni ses circonlocutions de style « galant ». Ce qui n'exclut pas le rôle d'Apollinaire, mais indique simplement que, pour cette édition résolument scabreuse et clandestine, il n'a pas cru ces adaptations indispensables.

Le détail mentionné par Perceau, selon qui une erreur d'impression fit détruire une partie de cette édition (et monter les prix des ex. disponibles), contribue à expliquer que, deux ans plus tard, Apollinaire propose à Briffault une réédition, édulcorée de façon à ne pas compromettre, par un texte d'un extrême réalisme [1] une collection où il est fier d'avoir présenté au moins un Sade (1909), certes libertin, mais d'un érotisme moins cru ; ce souci explique, au surplus, le choix, pour ce vol. de *Mémoires*, d'un titre innocent. Pour sauvegarder le style de cette collection, il procède aux remaniements indiqués. Les critiques qu'en fera Perceau sont de bonne guerre ; dans sa préface, le mélange de précisions bibliographiques et de remarques alléchantes eût ravi son défunt compagnon de *l'Enfer*.

Apollinaire n'a donc pas édité un *Choix de Conteurs allemands*, mais, à deux reprises au moins, la traduction, — dont l'auteur reste inconnu — d'un texte érotique allemand réputé.

Nos longues recherches nous permettraient d'exposer ici, sinon de résoudre la question, encore discutée par les érotologues germaniques [2] et étrangers (P. Fraxi, p. ex.), de l'authenticité de ce texte, c'est-à-dire de son attribution à W. Schröder ; cet exposé sort du cadre de notre étude ; retenons-en, sans plus, la conscience, et l'extrême rouerie avec laquelle Apollinaire, soucieux de son métier de critique et de bibliographe, utilise les témoignages adverses.

Tenté nous-même, au début de notre enquête, de croire à une parfaite mystification, à quoi tout encourageait, nous soulignons d'autant plus fermement le sérieux avec lequel il procéda en l'occurrence, compte tenu du texte de haulte-gresse que le hasard lui révéla dès 1904.

Cet exemple aide aussi à apprécier l'attitude d'Apollinaire en tant qu'éditeur-préfacier de textes érotiques ; notre opinion se situerait

1. La prudence de l'éditeur et du préfacier, pour l'édition « publique » de 1913 explique la suppression du texte « scatologique » de l'édition 1911. Nous renonçons à traiter ici le petit problème que posent les diverses initiales dont Ap. a sans doute joué pour présenter ces textes, dans la mesure où il en voulait masquer l'origine ; Dr. H. E. (préf. de 1911), tenant lieu de celle signée G. A. en 1913 ; H. von G., Dr Méd. (3e préd. de 1911), supprimée en 1913 ; à rapprocher de Helpey (éd. 1933).

2. Cf. P. Englisch, dont l'ouvrage déjà cité résume l'état actuel de la question d'authenticité de ces *Mémoires*.

entre celles d'un Wolf, — qui admettait sa forte propension à ces travaux, — d'Adéma qui les justifie par des besoins financiers, ou d'un R. Desnos qui voit en lui le maître de l'érotologie en France. (*De l'Erotisme*, Paris, s. d., 1953 ?)

La publication de ces *Mémoires* n'ajoute rien aux mérites d'Apollinaire érotologue, ni de la collection « les Maîtres de l'amour » dont tels autres volumes méritent, et lui ont valu, plus d'éloges ; elle confirme, par un détour inattendu, sa curiosité, autant que sa connaissance des choses allemandes ; elle aide — de façon aussi imprévue — à préciser un détail de sa biographie, et illustre ses méthodes de travail [1].

Raymond Warnier.

Une note récente dans le Bulletin bibliographique le *Petit Crapouillot* de Galtier-Boissière dit, à propos de ces *Mémoires* qu'ils sont « certainement traduits par G. A. », et que selon « certains », il s'agirait d' « une œuvre originale de cet écrivain ». L'article ci-dessus infirme cette seconde assertion et autorise à mettre en doute la première.

Remercions toutefois M. Galtier-Boissière de nous avoir signalé une récente réimpression, sous le manteau, aux éditions Arcanes, Paris, 1953, des *Mémoires*, 1 vol., 238 p., tirage limité. Rien n'indique la source de cette édition. Par contre, le titre attribue le texte à « la célèbre cantatrice allemande Wilhelmine Schroeder-Devrient ». La préface, signée J. Sternberg, est un adroit démarquage, abrégé, des préfaces et introductions d'Apollinaire et Perceau ; malgré le sous-titre formel, elle répète que tout reste ici énigme : l'auteur, la date. Le nom d'Apollinaire n'est rappelé qu'à propos de « l'intérêt » qu'il a porté à ce texte (on ne mentionne pas même son édition « publique » de 1913) et des réserves faites par lui sur la ressemblance entre les *Mémoires* et les lettres de la cantatrice. Cette préface n'ajoute rien à la question du texte, ni de sa traduction ; le rédacteur conclut d'ailleurs qu'elle « était totalement inutile » (p. 9) [2].

Selon un témoignage autorisé, l'édition de 1911 a été assurée par un éditeur de Montparnasse qui, depuis — en raison de poursuites judiciaires — refuse toute précision à ce sujet.

R. W.

DES VERS FRANÇAIS « INÉDITS » DE G. D'ANNUNZIO

Quand G. d'Annunzio accepta, en 1909, que Nadia Boulanger fît, avec son maître Raoul Pugno, une œuvre lyrique de *la Ville Morte*, sans doute pensait-il qu'il suffirait de pratiquer dans le drame des cou-

1. Une lettre d'Apollinaire à A. Soffici, du 9 janvier 1912, publiée dans *le Flâneur des deux rives*, fasc. 4 (décembre 1954) précise la nature de l'intérêt d'Ap. pour ce genre de textes : à propos des *Mémoires* de Cellini, il demande à Soffici s'il existe « des confessions, des Mémoires sincères et cyniques comparables au Casanova... », et ajoute, à propos de ceux de Gozzi : « ils ne contiennent rien touchant cet animal qu'est l'homme ». L'animal que lui semble avoir été Wilhelmine explique, en partie, l'intérêt qu'il porte à ce texte, après la publication libertine de 1911.

2. Le fait que cette édition reproduit la « Préface de l'éditeur allemand des éd. de 1911 et 1913 suffit à indiquer ce qu'elle leur doit.

pures pour en tirer un livret. C'est ce qu'avait fait Torre Alfina pour *le Songe d'un Soir d'automne* [1]. Pour *la Ville Morte*, le poète entreprend de faire ce travail lui-même. Il tranche hardiment dans les deux premiers actes, et supprime, non seulement de multiples fioritures qui surchargeaient le texte, mais des développements entiers : notations subtiles de sensations ou d'impressions, descriptions complaisantes, récits d'événements prémonitoires, commentaires de textes littéraires ou d'œuvres d'art, évocations du passé. Le ton général de l'œuvre en est modifié ; la passion que déclare Alexandre à Hébé, allégée des réminiscences littéraires, apparaît dans toute sa violence.

Les trois derniers actes sont beaucoup plus profondément remaniés Le 3e et le 4e actes n'en font plus qu'un ; l'unique scène du dernier est réduite aux indications essentielles. Par contre, le poète ajoute deux développements écrits directement en français : 2 strophes de 8 vers au début du 3e acte, et, à sa fin, 28 vers en terza rima ; de plus, il récrit en vers le rôle d'Anne dans le dialogue avec sa nourrice. Ces textes inédits, s'ils sont très loin d'avoir la qualité des *Sonnets cisalpins*, ou des vers du *Martyre* ont, — du moins ceux qui sont écrits en terza rima, — un grand intérêt : le poète y dégage le sens de son œuvre beaucoup plus nettement qu'il ne l'avait fait dans la tragédie.

Le troisième acte de la pièce lyrique débute par un chœur : les paysans implorent la pluie sur les campagnes assoiffées. C'est la procession dont Léonard entretenait Hébé à la scène 1 de l'acte IV. Elle monte, « de Phyktia jusqu'à la chapelle du prophète Elie » [2]. On ne la voit pas, sinon, peut-être, dans le lointain. La strophe est de 8 vers, assonancés. La supplication reprend à la fin de la scène 2, et comprend une strophe de plus, en vers assonancés elle aussi. Les vers sont de longueurs diverses : 5, 6, et 7 pieds. La prière a de la grandeur.

La scène très longue, par laquelle s'ouvrait l'acte III, a été amputée de nombreux développements. Anne n'évoque plus la mort de sa mère ni ne se désole d'être stérile. Le poète a récrit sa partie en vers, la nourrice continuant de répondre en prose. Il accentue ainsi l'opposition des deux personnages : le protagoniste et le coryphée, selon un procédé déjà employé par Gozzi. Alternant avec celles de la nourrice, chaque réplique d'Anne comporte 2 strophes de 4 vers qui forment un tout. Le 2e vers de chaque strophe n'est — mise à part une exception — que la répétition du 1er — le 4e est identique dans les 2 strophes ; les 3e sont assonancés ou rimés.

Il n'y a plus que cette eau
Il n'y a plus que cette eau
L'eau qui pleure et qui appelle
Seule là-bas.

1. Reçue en 1906 par l'Opéra-Comique, pour être exécutée en 1907, la pièce ne fut jamais créée.
2. A. IV, sc. 1.

Et je veux m'en aller
Et je veux m'en aller
Je serai encore belle
Seule là-bas.

Ces 10 strophes n'ajoutent rien à la pensée, et la recherche dans l'expression n'est pas toujours heureuse.

Ici seules les larmes
Font la pluie », dit l'aveugle.

La phrase un peu maniérée d'Anne, à la nourrice : « J'ai toujours senti quelque goutte de ton lait dans le sang de mon cœur, nourrice » — tourne au calembour :

Sur le sang de mon cœur
Une goutte de lait
Tombe toujours

Sur le mal de mon âme
Le refrain d'un vieux lai
Chante toujours.

Le nombre de pieds est tantôt 7, 7, 7, 4, tantôt 6, 6, 6, 4, tantôt même 5, 5, 5, 4. On peut se demander si cette diversité est voulue ou n'est pas plutôt le résultat d'une erreur dans le compte des muettes. Dans le *Martyre de Saint Sébastien*, les divers correcteurs à qui d'Annunzio fit appel relevèrent ce genre d'hésitation très excusable de la part d'un étranger. A cette date, Hérelle n'est plus son traducteur et il semble bien qu'aucun correcteur ne soit intervenu.

Bien plus intéressantes sont les strophes qui terminent l'acte III dans le livret, lequel est formé des actes III et IV de la tragédie. A vrai dire, de l'acte IV il ne reste que la scène 1. Le poète la fait suivre d'un adieu d'Hébé à la vie, en tout 28 vers en terza rima. Il est naturel que d'Annunzio ait fait choix de cette forme ancienne et spécifiquement italienne. Les vers, de 6 pieds seulement, nous surprennent par leur allure sautillante, leurs rimes souvent faibles ou remplacées par des assonances, les coupes arbitraires. L'expression en est plate, la musique absente. On a peine à croire qu'ils soient contemporains de ceux du *Martyre*. Mais ils éclairent toute la tragédie. Entre les diverses interprétations qu'elle permettait, ils en élisent une, la plus fidèle à la conception antique. « Il n'y a pas d'autre moyen de salut, il n'y en a pas d'autre, disait Léonard [1]. Tout est considéré ; oui, bien considéré. Il l'aime lui. Et l'autre, elle pense à mourir... Et la tache indélébile sur mon âme... ». Hébé est l'occasion involontaire des crimes, elle est criminelle de par son existence [2], il faut qu'elle disparaisse. C'est « avec la compréhension

1. Acte IV, scène 1, p. 197.
2. Gioconde Danti, elle aussi ; mais le poète a franchi une étape et s'abritant derrière une autre autorité cite les paroles qu'Homère prête aux vieillards troyens près des portes

et l'acceptation définitive du sacrifice » qu'elle crie « Léonard ! Frère ! Frère ! »[1], alors que Léonard part pour la fontaine où elle va aller le rejoindre. Dans l'invocation à la mort du drame lyrique, l'assimilation à Antigone :

> Or, comme toi vivante
> Je vais à l'Achéron...
>
> J'aurai ton masque d'or
> Scellé à Priamide
> Sur ton visage mort,

en même temps qu'elle rappelle les épisodes antérieurs de la pièce, et souligne la parenté de l'œuvre avec la tragédie grecque, dégage pour le spectateur le sens de la pièce, comme devait le faire l'Ode finale à la fin du spectacle tragique, selon la conception qu'expose Silvio dans le *Feu*. Elle offrait au compositeur la possibilité d'un grand développement lyrique.

Le dénouement se précipite. Du 5e acte, l'auteur ne garde que les indications essentielles.

Achevée au cours de l'année 1912, la pièce devait être créée à la fois à l'Opéra-Comique et à la Monnaie de Bruxelles, au cours de la saison 1912-13. Mais d'Annunzio semble s'en désintéresser. L'année se passe, puis l'année suivante. Gheusi, directeur de l'Opéra-Comique, attend toujours de l'auteur des documents qui permettent de faire les décors. Nadia Boulanger les réclame dans une lettre du 31 juillet 1914[2]. Les événements dispensent le poète de répondre. Il est question à nouveau de créer la pièce en 1916, puis un peu plus tard. Mais, la guerre finie, d'Annunzio semble l'oublier. Pugno est mort. N. Boulanger retire son œuvre qui ne correspondait plus, dit-elle, à sa pensée. Elle fut donc comme si elle n'avait pas été. Toutefois, Hegel avait gravé la partition qui ne fut pas mise dans le commerce, ni déposée à la Bibliothèque Nationale et a sans doute été envoyée au pilon[3].

Renée Lelièvre.

Scées au chant III de l'*Iliade*. « Certes, il est *juste* que les Troyens et les Achéens aux belles Henémides souffrent tant de maux et depuis si longtemps à cause d'une telle femme ; car elle ressemble dans sa beauté, aux déesses immortelles ».

1. Dr. lyr. III, 4. Les nombreuses variantes de cette scène, mériteraient d'être étudiées de près.

2. Archives du Vittoriale.

3. Mademoiselle Nadia Boulanger a bien voulu me permettre de consulter l'exemplaire qu'elle possède ainsi que les épreuves avec leurs corrections et deux manuscrits, l'un de la pièce entière, à l'exception du 1er acte, l'autre du 3e acte et de la scène finale, en partie de la main de G. d'Annunzio et sensiblement différents l'un de l'autre. Elle a mis à me renseigner sur ce point d'histoire toute sa bonne grâce et je l'en remercie infiniment.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

L'Estoire de Griseldis, edited by Barbara M. Craig. University of Kansas Publications, Humanistic Studies, N° 31. Lawrence, Kansas, 1954. In-8°, 72 p.

L'Estoire de Griseldis, « mise par personnages et rimée », est, en octosyllabes, une adaptation au théâtre du conte célèbre dont on connaît la version la plus ancienne par la centième nouvelle du *Décaméron*. Composée en 1395, comme le précise l'explicit de l'unique manuscrit qui l'a conservée (Bibliothèque Nationale, fonds français 2203), elle ne saurait passer pour un chef-d'œuvre, et l'honnête talent de son auteur ne s'élève guère au-dessus du médiocre ; elle compte toutefois dans l'histoire du théâtre en France au Moyen Age et elle peut aider à jalonner l'évolution d'un sujet qu'ont illustré Boccace, Pétrarque et Chaucer. C'est une heureuse idée qu'a eue Mlle Barbara M. Craig de la rééditer, puisque les éditions antérieures, dont l'une, d'ailleurs très fautive, remonte au milieu du XVIe siècle, sont peu satisfaisantes.

Mlle C. s'est acquittée consciencieusement de sa tâche. L'*Introduction*, tout d'abord, rappelle utilement des faits déjà établis : la source immédiate de l'*Estoire de Griseldis* est une traduction française, due presque certainement à Philippe de Mézières (entre 1384 et 1389), du texte latin de Pétrarque, qui lui-même avait traduit la nouvelle du *Décaméron*, non sans quelques retouches et commentaires de tendance morale et religieuse. A propos de l'auteur, resté anonyme, l'éditrice se rallie à l'opinion de Grace Frank et n'hésite guère à attribuer l'*Estoire* à Philippe de Mézières en personne ; elle groupe en faveur de cette hypothèse des indices assez convaincants. Son jugement sur la valeur littéraire de la pièce est pondéré, avec un penchant à l'indulgence ; les scènes de chasse, les dialogues des bergers, la mission de l'évêque à la cour pontificale — épisodes inventés — ne manquent pas de couleur et de réalisme, mais, en général, l'action est à la fois traînante et saccadée, comme il arrive trop souvent dans le théâtre de l'époque, en dépit ou à cause du décor simultané.

Mlle C. a tiré un bon parti (pp. 10-13) des indications scéniques contenues dans les rubriques du manuscrit. Elle est malheureusement

moins à l'aise en jugeant des faits de langue et de grammaire, et elle commet alors des confusions fâcheuses. Voici quelques remarques : au bas de la p. 19, *moie* devrait être considéré comme archaïque uniquement par rapport à *mienne*, et non par rapport à *ma* ; p. 22, *ou*, contraction de *en le*, est regardé à tort comme spécialement picard ; p. 23, pourquoi parler d'une réduction de l'hiatus dans une forme comme *feust* ? Des participes passés masculins en -ié sont systématiquement dépourvus de l'accent final, sans doute en vertu d'une assimilation bien téméraire avec des féminins picards en -ie (= iee) : v. 1417, *mengie* pour *mengié* ; v. 1605, *courcie* pour *courcié* ; v. 1698, *chargie* pour *chargié*, etc..., et même, par entraînement, v. 1907, *congie* pour *congié*. — Lire, au vers 1950, *n'onc* au lieu de *Nonc ;* au vers 2520, placer la première virgule après *ça*. — La note, pour le vers 121, se fourvoie : *mut* est l'équivalent de *mout*, *molt* et n'a aucun rapport avec *muer* et la mue des faucons. — Plusieurs sens donnés au Glossaire sont erronés ou contestables : par exemple *assigner*, au vers 164, ne signifie pas *asséner ; eschever*, au vers 221, signifie *esquiver*, et non *achever ; esplouree*, au vers 2372, est bien *éplorée*, et il n'y a aucune raison, pour comprendre le passage, de recourir à un latinisme (*explorata*, éprouvée) : *esplouree* est dit par antiphrase, sous l'effet de la surprise. — L'infinitif *semondrer* n'existe pas ; il faut *semondre*. — Enfin, comment ne pas s'étonner un peu, à l'Index des Noms propres, de l'imprécision géographique qui situe Florence au nord-ouest de l'Italie, ou Bologne « près de Florence », ce qui est traiter les Apennins avec trop de désinvolture ?

Jean Frappier.

Johnstone Parr. **Tamburlaine's Malady and other essays on Astrology in Elizabethan drama.** University of Alabama Press, 1953. In-8°, xii-158 p.

Le principal défaut de ce petit livre tient à sa nature même. L'auteur, professeur de littérature anglaise à l'Université de l'Alabama, nous indique son propos, qui nous paraît singulièrement ambitieux, mais légitime : rechercher comment, dans quelle mesure et avec quel effet littéraire ou dramatique, les dramaturges de la Renaissance anglaise ont utilisé les croyances astrologiques de leur temps. Malheureusement, il ajoute, presque aussitôt, qu'il ne se préoccupera pas de savoir si ces écrivains croyaient eux-mêmes aux données qu'ils exploitaient, ni de rechercher ce qu'était leur attitude à l'égard de l'astrologie et des astrologues. Son étude est donc tout en surface, et l'on regrette qu'il n'ait pas su ou voulu tirer des nombreux faits qu'il rapproche tout l'enseignement qu'ils paraissent comporter.

Peu d'unité, par ailleurs, dans cet ouvrage. Nous avons, rassemblés pour faire poids, un certain nombre d'articles parus depuis une dizaine

d'années dans quelques revues savantes d'outre-Atlantique (*P. M. L. A.*, *Studies in Philology*, *Philological Quarterly*, etc.) ainsi que des éléments empruntés à une thèse de doctorat soumise en 1941 à l'Université Vanderbilt. Je reprocherai surtout à M. Parr de n'avoir pas su choisir son public avec suffisamment de décision. S'il écrit pour des érudits, les deux tiers de ses références et de ses citations sont de trop : nous les connaissions avant de le lire, et son apport personnel apparaît mince. Son étude de la maladie qui emporte le Tamerlan de Marlowe, très judicieuse en soi, n'apporte rien de nouveau à quiconque a passé six mois à se familiariser avec le médecine de l'antiquité et de la Renaissance. Mais s'il désire faire œuvre de vulgarisateur, il risque de fatiguer et d'étourdir un lecteur trop peu averti.

M. Parr a voulu montrer que les dramaturges élizabéthains connaissaient leur astrologie, et que le public comprenait le plus souvent à demi-mot leurs allusions à cette science. A vrai dire, nous nous en doutions. Quant à l'important essai bibliographique qui termine le livre, il me paraît bien fait, et sera sans doute utile aux spécialistes désirant remonter aux sources.

A. José Axelrad.

Alfredo Obertello. **Madrigali Italiani in Inghilterra.** Milan, Valentino Bompiani, 1949. In-8°, 546 p.

Il est utile de revenir sur cet ouvrage, car s'il n'a rien perdu de sa valeur comme instrument de travail, il est nécessaire de l'examiner aujourd'hui en tenant compte de travaux parus depuis sa publication il y a quelques années. L'étude littéraire et musicale du madrigal anglais est devenue aisée depuis les travaux d'édition de E. H. Fellowes, *The English Madrigal School*, 36 vol. (Londres, 1913-1924) et *English Madrigal Verse* (Oxford, 1920). Fellowes est également l'auteur d'une étude d'ensemble, *The English Madrigal Composers* (Oxford, 1921), qui garde sa valeur, mais qui, comme son titre l'indique, se place surtout au point de vue musical. Sur un point important elle reste insuffisante, car si elle signale l'influence italienne elle ne cherche pas à en déterminer l'étendue et la nature. La tâche était d'ailleurs immense et Fellowes, absorbé par son labeur de transcripteur, n'était pas équipé pour l'entreprendre. Attaché à faire mieux apprécier la musique élisabéthaine, et à rendre à l'école anglaise le rang qui lui était dû dans l'histoire européenne, il manquait d'une connaissance approfondie des compositeurs du Continent. Le madrigal italien est un monde : de très nombreux recueils n'ont pas été réédités et restent difficilement accessibles.

Heureusement il existe une grande étude d'ensemble, parue la même année que l'ouvrage d'Obertello, celle d'Alfred Einstein, *The Italian*

Madrigal, 3 vol., Princeton University Press, Princeton, New Jersey (London : Cumberledge, Oxford University Press), 1949 (voir mon étude critique « *The Italian Madrigal* d'Alfred Einstein et les rapports de la musique et de la poésie au XVIe siècle », *Revue de Musicologie*, juillet 1953). Et s'il est parfois difficile de s'orienter dans la masse des matériaux mis en œuvre, sinon par des sondages à l'aide des index, on peut affirmer que l'essentiel y est dit par un homme qui connaît tout de première main, et qui de plus possède un sens très affiné des relations entre les deux arts et une connaissance intime des lettres et de la civilisation italiennes de la Renaissance. Einstein (mort au début de 1952, quelques mois après Fellowes) n'avait pu qu'effleurer la question de l'influence italienne en Angleterre (dans « The Elisabethan Madrigal and *Musica Transalpina* », *Music and Letters*, April 1944). Grâce à Obertello, nous en saisissons beaucoup mieux aujourd'hui les aspects *littéraires*. En effet, celui-ci nous donne des preuves de sa culture et de sa sensibilité musicales, mais son livre consiste essentiellement en une étude comparée de textes poétiques.

Énumérons d'abord les recueils reproduits, et la manière dont ils sont présentés. Nous parlerons ensuite de la substantielle Introduction. Tout d'abord *Musica Transalpina*, anthologie, publiée en 1588 par Nicholas Yonge, de madrigaux italiens dont les paroles sont traduites en anglais. Puis les *Italian Madrigals Englished* (1590), choisis principalement dans les recueils d'un compositeur très admiré en Angleterre, Marenzio, par le poète Thomas Watson, et mis en anglais par lui. Ensuite, le second volume de *Musica Transalpina* (1597). Puis viennent quatre recueils du musicien Thomas Morley. Le premier (1598) et le second (1597) sont des anthologies de *madrigals*, et de *canzonets*, d'origine italienne, dont les vers sont mis en anglais. Le troisième (1595) est particulièrement curieux : il s'agit de *ballette* ou *balletts* dont il existe deux éditions, l'une italienne, l'autre anglaise, publiées toutes deux à Londres. Du quatrième, les *Canzonets* de 1595, il existait également une édition italienne, aujourd'hui disparue, mais dont Obertello a pu retrouver les textes dans des recueils italiens, à l'aide des versions anglaises de Morley. En appendice figurent notamment des madrigaux de Marenzio (Anvers, 1594) avec la traduction anglaise manuscrite qui se trouve dans un exemplaire du British Museum. On se trouve donc en présence d'un *corpus* des poésies profanes élisabéthaines, destinées au chant à plusieurs voix, qui furent traduites ou imitées de l'italien. Chacune d'elles est accompagnée de son modèle transalpin et Obertello, dans ses notes, indique les sources et les concordances, imprimées ou manuscrites.

Les pages de titre et les préfaces des anthologistes nous renseignent sur les mobiles et les étapes de cet effort soutenu d'acclimatation d'un art qui avait atteint en Italie un haut degré de perfection. C'est à ceux qui aiment à chanter à plusieurs voix *(such as take pleasure in Musick of voices)* que Yonge destine son premier livre. Cette musique transal-

pine jouit d'une grande faveur auprès de ceux qui connaissent l'italien : pour que les autres éprouvent le même plaisir, il faut, tout en gardant la musique, transposer les vers dans leur langue maternelle. Même souci chez le poète érudit qu'est Watson, qui rendit en vers latins l'*Antigone* de Sophocle et l'*Aminta* du Tasse, et dont l'*Ekatompathia* exerça une si grande influence sur la lyrique élisabéthaine. Mais comme l'indique son titre complet, *Italian Madrigals Englished not to the sense of the originall dittie, but after the affection of the Noate*, il écrit des poèmes anglais qui puissent s'adapter à la musique existante, et s'accorder avec son sentiment, mais sans chercher à reproduire le sens des paroles. Il se livre donc à un double travail d'initiation et de création et ouvre la voie en montrant comment résoudre ce problème : écrire des poèmes anglais destinés au chant, dans le goût du madrigal italien. Le grand musicien William Byrd se livre à l'expérience inverse lorsqu'il compose, sur une version anglaise de deux strophes du Tasse ou sur un poème original de Watson, une musique elle aussi originale, mais « dans la veine italienne ». Et Morley, son disciple, suit son exemple : non seulement il fait œuvre d'anthologiste, mais pour ses *balletts* ou *canzonets* il écrit, sur des textes ayant déjà servi à des compositeurs comme Gastoldi ou Vecchi, une musique neuve, quoique pleine cependant de tournures italiennes.

C'est après cette phase préparatoire, qui dure une dizaine d'années, que s'ouvre la grande période créatrice du madrigal anglais. Elle se prolonge jusqu'au premier quart du siècle suivant et donne naissance à des œuvres nombreuses, qui conservent de grandes affinités avec le madrigal italien mais qui portent bien la marque du génie élisabéthain. Fellowes a raison, en ce sens, de parler d'une école anglaise, et nous avons là un exemple d'assimilation parfaitement réussie. Obertello, en son Introduction, a raison, lui aussi, de relever, dans les vers des recueils qui se succèdent à partir de 1597, de multiples échos italiens, mais ce qui importe c'est que cette poésie anglaise, souvent anonyme mais rarement médiocre, s'allie d'une manière si complète avec une musique dont l'originalité se mesure à la différence — d'un auteur à l'autre — des tempéraments et des modes d'écriture. Obertello signale d'ailleurs, mais pas suffisamment peut-être, que toute une partie de cette poésie madrigalesque — et particulièrement celle qui est tournée vers la méditation, l'introspection — se situe en dehors du champ d'influence italien.

La place me manque pour dire tout le bien que je pense de cette Introduction historique et critique, qu'étaie une bibliographie de plus de vingt pages. Et si j'insiste plus longuement maintenant sur ce qui me semble contestable, c'est que d'une discussion peut jaillir quelque lumière. L'auteur n'a pas tort de remonter jusqu'aux premiers Tudor pour trouver des exemples d'un goût prononcé pour l'art italien. Aux anthologies anglaises manuscrites de madrigaux transalpins qu'il énumère pour montrer la constance de cette inclination il faudrait

même en ajouter une — fort importante pour la période élisabéthaine — que l'on a récemment découverte (voir Bertram Schofield et Thurston Dart, « Tregian's Anthology », *Music and Letters*, July 1951). Mais il existe en Angleterre pendant les décades qui précèdent le triomphe du madrigal un type de chanson à plusieurs voix de caractère nettement insulaire. Obertello le mentionne incidemment (p. 81) mais pour ne discerner en elle ni des traits bien précis, ni la permanence d'une tradition. Ceci n'est plus possible après les travaux de Denis Stevens (voir notamment son article, « La chanson anglaise avant l'époque madrigaliste », dans le volume *Musique et Poésie au XVIe siècle*, 1954 dont il sera rendu compte ici même). L'attraction exercée par le madrigal italien s'explique sans doute par une difficulté de renouvellement de la chanson indigène, mais aussi par une pratique du chant à plusieurs voix qu'elle a contribué à entretenir.

Il y a une autre forme de chanson antérieure au madrigal dont Obertello ne tient pas compte, c'est la chanson monodique accompagnée par un ensemble de violes. Fellowes en a publié une quarantaine, dues à William Byrd (*The Collected Vocal Works*, vol. XV, 1948) qui, pour plus de moitié, sont profanes (mais souvent sérieuses, voire tragiques comme celles qu'il composa pour le théâtre). Lorsqu'Obertello nous montre Byrd, dans ses recueils de chansons publiés en 1588 et 1589, offrant des chansons religieuses ou graves, dans le goût anglais, ou légères et pastorales, dans le goût italien, pour satisfaire aux préférences des uns et des autres, je ne suis pas sûr qu'il rende compte des véritables intentions du musicien. La vogue du madrigal italien crée une demande de chansons à plusieurs voix. Pour y satisfaire, Byrd n'en compose pas seulement de nouvelles, il remanie un certain nombre de chansons qu'il avait écrites primitivement pour voix seule, ajoutant des paroles aux parties instrumentales. Bien que Byrd se soit livré, nous l'avons vu, à quelques expériences *in the Italian vaine*, ses trois grands recueils profanes (1588, 1589, 1611) se situent dans l'ensemble en dehors du courant madrigalesque, en raison notamment de son goût pour la forme strophique. Et qui plus est, on y discerne une influence française (psautier huguenot, chansons de Roland de Lassus). Cette influence dans la chanson élisabéthaine, Obertello n'avait pas à étudier, il se devait de la souligner puisque plusieurs poèmes de *Musica Transalpina* sont traduits d'originaux français (qu'il reproduit dans ses Textes). J'en parle, non pour lui chercher une querelle de clocher, mais parce que cela change les perspectives, surtout lorsqu'on fait entrer aussi en ligne de compte le chant au luth et l' « ayre » anglais, plus proche à ses débuts de l'air de cour français que de l'*aria* italien.

La distinction entre les deux écoles, celle des madrigalistes et celle dont Fellowes a également publié les œuvres sous le titre : *The English School of Lutenist Song-Writers* (31 vol. London, 1920-32) n'est pas faite dans le livre d'Obertello. Or il écrit dans sa préface (p. 12) : « *Madrigali » è termine cattolico : sta per tutta la lirica musicale che ha regime in*

Inghilterra durante l'epoca elisabettiana. Et il ajoute qu'avec les anthologistes élisabéthains il inclut dans le genre *villanelle e canzonette e baletti,* tout en notant leur affinité avec un genre nouveau, l'*aria.* Il n'est pas question dans tout cela de l' « ayre » dont la grande floraison commence en 1597 et qui fait bien partie de la lyrique musicale élisabéthaine. Il semble bien que son dessein primitif ait été de le traiter. Il parle dans l'Introduction des deux recueils de John Dowland (comme s'il n'y en avait point d'autres ; il mentionne le premier et le second, mais non le troisième, ni le quatrième, dans la Bibliographie qui reste muette sur l'ensemble de la production des *lutenist song-writers,* y compris John Danyel, dont il est pourtant question dans l'Introduction). A propos des airs de Dowland il écrit que : *I testi poetici sono d'altra fattura dei madrigali,* mais que l'*esperienza lirica del madrigale italiano è sottintesa e presente, nelle sfumature, nei particolari del fraseggio e della cadenza.* Tout ce qui touche aux rapports de l' « ayre » et du madrigal risque donc de créer une certaine confusion dans l'esprit du lecteur non averti.

Ces critiques sont d'un faible poids si l'on met dans l'autre côté de la balance la scrupuleuse érudition dont l'auteur fait preuve à chaque page de son livre. Un travail d'ensemble sur l'influence poétique *et musicale* de l'Italie dans le madrigal anglais reste à faire. (On ne peut aller là contre : le vers et la phrase musicale, étroitement enlacées dans les éditions originales, ont été arbitrairement dissociés par l'érudition littéraire du siècle dernier et de celui-ci). Travail difficile en raison de la masse de connaissances qu'il suppose, mais que facilitera considérablement le bel ouvrage d'Obertello [1].

Jean Jacquot.

Alfredo Obertello. **Un dramma inglese inedito e adespoto del secolo diciassettesimo. The Lover's Stratagem, or Virtue Rewarded.** Pubblicazioni dell'Istituto Universitario di Magistero. Genova, 1952. In-8°, clxvii-188 p.

Cette édition critique rend accessible une comédie anglaise dont il n'existait qu'un seul texte, celui du MS Rawl. poet. 18 de la Bodléienne (n° 14511 du *Catalogue of Western Manuscripts* de Madan). Son intérêt pour les études de littérature comparée réside dans le fait qu'elle s'inspire de la cinquième nouvelle de la Dixième Journée du *Décaméron.* Obertello, évoquant la fortune en Angleterre de ce conte dont l'origine

1. A ma connaissance, *Arie italiane in Inghilterra,* dont Obertello annonçait en 1949 la publication prochaine, n'a pas encore paru. — Outre l'article d'Einstein cité dans cet article, le lecteur pourra consulter celui de Joseph Kerman, « Elizabethan Anthologies of Italian Madrigals ». *Journal of the American Musicological Society,* 1951, et celui de J. A. Westrup, « L'influence de la musique italienne sur le madrigal anglais », dans *Musique et Poésies au XVIe siècle.*

se perd dans la nuit des temps, rappelle que Chaucer utilise une version différente de celle de Boccace dans son *Frankeleyns Tale*. Deux traductions de la nouvelle italienne paraissent en 1567, celle de William Painter dans le second volume du *Palace of Pleasure*, et celle de « H. G. » (Henry Grantham ?) dans *A pleasaunt disport of divers noble personages entitled Philocopo*. Brian Melbancke reprend l'histoire dans son *Philotimus* (1583) et « I. C. » la porte pour la première fois à la scène dans *The Two Merry Milke-maids*, en 1620, l'année même où paraît la première version complète (anonyme) du *Décaméron*. Beaumont et Fletcher en tirent parti à leur tour dans *The Triumph of Honour* (*Four Plays in One*, publiées en 1647) qui contient des détails, absents dans la nouvelle, mais que l'on retrouve dans *The Lover's Stratagem*. Fréquentes sont d'ailleurs les adaptations de Boccace sur la scène anglaise, de 1580 jusqu'à la fermeture des théâtres, puis de nouveau à partir de 1660.

On comprend sans peine que le public de la Restauration ait apprécié les situations scabreuses de certaines nouvelles, mais il prisait fort les nobles sentiments, les exemples surprenants de vertu, de magnanimité, surtout lorsqu'ils étaient transposés sur le plan de l'imaginaire. Or ceux-ci, on le sait, ne sont pas absents du *Décaméron*. Dans le conte dont *The Lover's Stratagem* tire sa substance, ces deux goûts différents trouvent de quoi se satisfaire. Nous voyons une épouse chaste qui, pour décourager un beau cavalier qui lui fait une cour assidue, lui impose comme prix de ses faveurs une tâche impossible que celui-ci accomplit pourtant en recourant à la magie. Fort heureusement le mari et le galant font assaut de générosité et la dame peut sauver l'honneur conjugal sans manquer à sa parole.

Le manuscrit ne mentionne ni date ni nom d'auteur, mais l'examen de l'écriture permet de le situer vers la fin du XVIIe siècle ou le début du XVIIIe. Obertello fut tenté d'attribuer cette comédie à Dryden. En effet celui-ci avait paraphrasé plusieurs nouvelles de Boccace, qu'il avait publiées en 1700 dans les *Fables, Ancient and Modern*. Un examen minutieux du texte permit à Obertello de découvrir de nombreuses affinités entre cette pièce et des œuvres de Dryden, mais non de le désigner comme l'auteur, et il eut la sagesse de conclure qu'il s'agissait, sinon de Dryden, du moins d'un écrivain de son école. Par contre, il parvint à situer la date de composition entre les limites de 1680 et de 1685. Avec son examen consciencieux des sources et des problèmes que pose l'existence d'un manuscrit anonyme, son étude littéraire, ses notes abondantes, son appendice qui reproduit le conte dans la version de Painter et celle de 1620, cette édition rendra de grands services aux comparatistes comme aux historiens du théâtre.

Jean JACQUOT.

Nicolo Secchi. **Self-Interest.** *Translated by William Reymes.* Edited by Helen Andrews Kaufman. University of Washington Press, Seattle, U. S. A., 1953. In-8°, xxix-106 p.

Cette traduction, jusqu'ici inédite, de *L'Interesse*, et dont le manuscrit se trouve à la Folger Shakespeare Library, fut rédigée vers 1650. Elle est fidèle, mais non littérale, ce qui était impossible, puisque le traducteur s'est appliqué à rendre la prose italienne en vers blancs anglais. Miss Kaufman l'a éditée avec beaucoup de soin, mais on ne comprend guère pourquoi elle a cru devoir en moderniser l'orthographe. L'introduction, conçue avec ampleur, traite surtout de l'influence générale de la comédie italienne sur le théâtre anglais des XVIe et XVIIe siècles, mais consacre trop peu de place au fait nouveau que révèle cette publication et qui en fait l'intérêt : *L'Interesse*, source déjà connue du *Dépit amoureux* de Molière, est aussi l'une des sources de *Twelfth Night* de Shakespeare. Sur cette question, un article plus récent de Miss Kaufman (*Nicolo Secchi as a Source of Twelfth Night*, dans *Shakespeare Quarterly*, III, 1954, 271-280) complète heureusement son introduction, dans laquelle il aurait pu être intégré. On savait déjà qu'en rédigeant *Twelfth Night*, Shakespeare avait puisé dans une autre comédie de Secchi, *Gl'Inganni*. Il semble bien qu'il ait aussi emprunté deux épisodes à *L'Interesse*. Il a repris, en la modifiant sur un certain point, l'idée d'un projet de duel qui ne se réalise pas entre un homme et l'héroïne déguisée en garçon. Et surtout, dans les deux pièces, la même jeune fille (Lelio-Viola), au cours d'un entretien avec celui qu'elle aime (Fabio-Orsino), lui parle d'une femme imaginaire qu'elle prétend aimer. La ressemblance verbale entre quelques-unes de leurs répliques est si frappante qu'elle apparaîtrait au lecteur le moins prévenu. On pourrait l'expliquer, il est vrai, en supposant que le traducteur s'est souvenu de la scène de Shakespeare. Cette hypothèse semble toutefois exclue puisque Miss Kaufman ne la mentionne même pas. On aurait cependant aimé trouver dans son introduction le texte italien de ce passage particulier. Il reste à savoir comment Shakespeare a pu avoir accès à *L'Interesse*, aussi bien qu'aux autres comédies italiennes auxquelles il a fait des emprunts. Cette question ne pouvait guère être examinée dans le cadre de l'introduction de Miss Kaufman, à qui il faut savoir gré d'avoir révélé une nouvelle source de l'une des plus délicieuses comédies shakespeariennes.

Michel Poirier.

Henri Granjard. **Ivan Tourguénev et les courants politiques et sociaux de son temps.** Paris, Collection de l'Institut d'Études Slaves, 1954. In-8°, 506 p.

M. Henri Granjard vient de faire paraître la thèse qu'il avait brillamment soutenue en Sorbonne, en 1952. C'est un ouvrage de grande valeur, dont la riche documentation est utilisée avec une méthode très sûre et qui s'appuie sur une connaissance approfondie, non seulement des grands mouvements d'idées qui ont agité la Russie au cours du XIXe siècle, mais aussi, grâce en particulier à la formation de germaniste de l'auteur, des courants de la pensée occidentale dans ses rapports avec la pensée russe. Cet aspect du travail de M. Granjard retiendra tout spécialement l'attention des lecteurs de la *R.L.C.*

Tourguénev, en un temps où la littérature « engagée » dominait en Russie (et, en fait, à de glorieuses exceptions près, elle y a dominé de tout temps) a été considéré comme un écrivain objectif et s'est lui-même proclamé tel ; mais, voulant peindre en toute vérité une époque qui a vu se préparer et s'accomplir le grand bouleversement social que fut l'abolition du servage, s'affronter Occidentaux et Slavophiles, réactionnaires et libéraux, naître le populisme, le socialisme, les mouvements révolutionnaires, il a forcément donné aux questions politiques, économiques, sociales, une grande place dans ses œuvres. De ce fait, chacune d'elles fut accueillie par des controverses acharnées. Tourguénev abhorrait la polémique et les exposés abstraits, il avait besoin d'incarner les idées en des hommes, besoin de « la vérité vivante de la physionomie humaine ». Observateur et artiste avant tout, il donnait à ses héros leur vie propre et s'effaçait lui-même. C'est pourquoi on s'est souvent mépris sur sa pensée personnelle, on lui a reproché de ne pas prendre nettement parti. Il n'était pas, il faut bien le dire, de la trempe des héros. Il a toujours été attiré par les fortes personnalités qu'anime une grande foi ou une grande passion ; il a subi dans sa jeunesse l'influence de Stankévitch, de Bakounine, de Bélinski, mais sans aller jamais aussi loin qu'eux ; plus tard il a ressenti une involontaire admiration pour les révolutionnaires, mais en suivant leur action avec scepticisme ou inquiétude. Bakounine disait de lui : « C'est un écrivain de beaucoup de talent, un homme aimable, mais, en politique, c'est un polichinelle. » M. Granjard a su montrer que ce « polichinelle » avait moins varié que ne l'ont cru ses contemporains ; quand on embrasse l'ensemble de son œuvre, on le voit fidèle à un idéal qu'il définissait lui-même comme « le respect de la science et de la culture, l'amour de la poésie et de l'art », idéal d'aristocrate et d'intellectuel, mais qui s'associait, se hâtait-il d'ajouter, à un profond et fidèle amour du peuple que l'aristocrate et l'intellectuel doivent aider de tous les moyens en leur pouvoir et, avant tout, en l'instruisant, en lui faisant prendre conscience de sa dignité et de ses droits.

Cet humanisme, c'est l'Occident qui l'a enseigné à Tourguénev, qui le sait et se proclame « par l'âme Européen ». « Ce que je demande à la vie, écrit-il au poète Nékrasov, c'est ce que lui demande un Européen », c'est-à-dire la liberté de l'individu, la possibilité d'enrichir et d'exprimer librement sa pensée. Malgré des sympathies personnelles pour les slavophiles et un attachement à la Russie aussi profond que le leur, il n'admet pas que la Russie se replie sur elle-même et sur son passé, il la veut européenne.

Il avait été formé par la pensée occidentale ; il avait lu, presque enfant, Voltaire, avait puisé l'amour de la liberté dans les discours de Mirabeau et les drames de Schiller ; puis, à l'Université de Moscou il avait été nourri de l'idéalisme de Schelling que le prince Odoevski comparait à Christophe Colomb, car il avait découvert à l'homme du XIXe siècle « son âme », donné à son activité « une direction nouvelle » : la fierté de se sacrifier pour ses semblables (on voit que la jeunesse russe, peu tournée vers l'abstraction, demandait à Schelling avant tout une morale). Puis, quand le jeune Tourguénev a quitté pour la première fois sa patrie en 1838 et s'est plongé dans « la mer allemande », il a entendu à Berlin Karl Werder expliquer Hegel sur le mode romantique, mettre sa philosophie « au service du Divin », c'est-à-dire de l'humanité. Il restera longtemps hégélien à la manière de Werder, non dans l'abstraction, car il avouera bientôt ne plus rien comprendre à ses cahiers de cours, mais dans une conception optimiste de l'évolution de l'humanité. Il sera dérouté, quand il reviendra à Berlin en 1847 par une toute différente interprétation de Hegel d'où naissent le matérialisme de Feuerbach et de Bruno Bauer et même l'anarchisme de Stirner. Ce n'est qu'à partir de 1862 qu'une autre influence viendra, aidée par les déceptions de la vie, saper en lui l'optimisme de Hegel, celle de Schopenhauer, si sensible avec celle de Léopardi sur les *Poèmes en prose*. Sa connaissance de l'Allemagne était loin de se limiter à la philosophie : dès son premier séjour à Berlin il avait noué des amitiés variées, connu dans le salon de Mme Frolov Varnhagen, Bettina, A. de Humboldt ; il avait même fréquenté le révolutionnaire Muller-Strubing ; plus tard il se liera avec Herwegh ; cependant c'est de plus en plus l'aspect sérieux, paisible, favorable à la méditation, de la vie allemande qui l'attirera vers les petites cours de l'Allemagne du Sud et du Centre où il aimera à se délasser de la vie bouillonnante de Paris.

Sur lui, comme sur beaucoup de ses concitoyens, la pensée française, plus orientée vers les réalisations pratiques que la philosophie allemande, avait, elle aussi, fortement agi. La *Revue indépendante*, dirigée par Pierre Leroux, Viardot, George Sand, avait en Russie des lecteurs attentifs, Proudhon, Cabet, Fourier, des lecteurs passionnés. L'exemple de George Sand s'est, de toute évidence, uni à celui d'Immermann et d'Auerbach pour donner à Tourguénev l'idée d'écrire des nouvelles paysannes, les *Récits d'un chasseur* qui, par leur authenticité et leur

poésie, devaient laisser loin derrière eux toutes les paysanneries occidentales. L'influence de George Sand ne se borne pas là. Si dans *Les deux amis* Tourguénev est sévère pour les femmes émancipées, peu après l'attachante figure d'Hélène dans *A la veille* donne l'exemple de la révolte contre le milieu familial et social. Le type de « l'homme de trop », inutile, incapable d'action efficace, qui hante Tourguénev comme un remords personnel et n'est absent d'aucune de ses œuvres, a pu lui être tout d'abord suggéré par *Jacques* et par *Horace* de G. Sand, en s'approfondissant il est devenu le Hamlet qui s'analyse, impuissant, au fond des provinces russes, et que Tourguénev oppose si souvent aux Don Quichotte irréfléchis des luttes politiques. Dans ces luttes lui-même hésite à prendre parti ; il a admiré la Révolution française telle que la peignait Michelet, a été pendant quelques jours grisé par la Révolution de 48, puis vite déçu et effrayé ; d'autre part il déteste Balzac, en qui il voit le défenseur de la bourgeoisie Louis-Philippe et ne cesse d'être hostile à Napoléon III (son attitude favorable à l'Allemagne au début de la guerre de 70 s'explique par là). Il salue avec joie la République de Gambetta. « Pour un homme de cœur, disait-il, il n'est qu'une patrie, la démocratie. » La France lui offrait l'atmosphère de liberté à laquelle il était si sensible. Elle lui offrait aussi les joies de l'art et de la littérature. Son amitié avec Flaubert, Mérimée, les Goncourt, est trop connue pour que M. Granjard ait jugé utile de s'y attarder ; il a toutefois tenu à souligner le rôle qu'a joué Tourguénev comme agent de liaison littéraire ; il traduisait à ses amis parisiens à livre ouvert aussi bien Gœthe et Swinburne que Pouchkine et Tolstoï, ; c'est grâce à ses efforts, et aussi au succès que connut la traduction des *Récits d'un chasseur* que grandit en France l'intérêt pour la littérature russe. S'il reprochait à Tolstoï et plus encore à Dostoievski (qui fit de lui une caricature féroce dans *Les démons*) leur parti-pris pour tout ce qui est russe, leur méfiance pour tout apport de l'Occident, il n'en admirait pas moins en Tolstoï l'artiste incomparable et, de son lit de mort, suppliait, dans une lettre émouvante, le « grand écrivain de la terre russe » de ne pas renier l'art et de donner à son pays de nouveaux chefs-d'œuvre. En ce qui le concerne, l'art resta jusqu'à son dernier souffle dans le désarroi où le mettait l'imbroglio des tendances politiques, dans son angoisse croissante pour l'avenir de l'Europe, la preuve que sa confiance dans la valeur et la destinée de l'homme n'était pas vaine.

Cette persistance du culte de l'art chez un écrivain qui semble si ondoyant et divers a été très bien mise en relief par le travail de M. Granjard qui, analysant minutieusement la genèse de chacune de ses œuvres, montre comment Touguénev puise ses sujets et ses personnages en pleine actualité, dans l'agitation des courants politiques et sociaux, mais, parce qu'il sait comprendre, expliquer, aimer chacun des êtres créés par lui, conserve à leur égard une impartialité qui a pu, notamment dans le cas de Bazarov de *Pères et enfants*, faire hésiter le lecteur sur ses préférences intimes. Cette position le vouait à l'isolement. M. Gran-

jard dit la souffrance qui fut la sienne devant l'incompréhension de ses concitoyens et surtout de la jeunesse dans des pages pleines de sensibilité. Par la sympathie compréhensive qui l'anime, cet ouvrage évite la sécheresse qui est trop souvent l'écueil de l'érudition ; sa clarté, l'agrément de sa langue contribuent à en faire une lecture attachante.

Marcelle Ehrhard.

Gaetano Falzone. **Il problema della Sicilia nel 1848 attraverso nuove fonti inedite.** Palermo, Priulla ed., 1951. Grand in-8°, xix-519 p.

Livre d'histoire diplomatique, avant tout ; et de haute importance par les documents qu'il révèle, l'éclairage nouveau qu'il projette sur la crise européenne de 1848 ; mais livre capable de retenir tous les curieux des rapports franco-italiens, de la psychologie italienne et française ; livre qui concerne aussi les lettres, car il contient, — chose inattendue dans les écrits diplomatiques, — quelques-unes des meilleures pages françaises sur la vie italienne.

La révolution sicilienne de 1848, l'indépendance proclamée vis-à-vis de Naples, la guerre qui s'ensuit, l'écrasement final des libertés siciliennes : tout cela est revu à la lumière des correspondances diplomatiques françaises, que M. Falzone, le premier, a tirées de leurs cartons : elles en valaient la peine[1]. 249 pages de documents, précédées d'un exposé historique de même longueur, enrichi lui aussi de longues citations d'autres textes inédits : un ensemble impressionnant.

L'exposé, clair, ordonné, de lecture aisée et captivante, témoigne de rares qualités d'esprit. Au contraire de ses compatriotes siciliens, imbus d'un préjugé favorable vis-à-vis de l'Angleterre, M. Falzone apprécie l'attitude française et en fait ressortir le réalisme et la loyauté. La France craint qu'une Sicile indépendante ne soit aussitôt dominée par l'Angleterre, aux dépens de l'équilibre en Méditerranée ; elle pense que l'île doit rester unie à l'Italie, et travaille à une réconciliation entre Palerme et Naples, mais dans le respect des libertés séculaires des Siciliens. Cet idéal est mis en échec par l'intransigeance des patriotes, et la politique du « tout ou rien ».

Mais les diplomates français, les marins français mêlés à ce drame sont des hommes, et des hommes de 48 : si leur raison demeure claire, leur cœur est séduit, bouleversé par l'atmosphère de passion où ils vivent. C'est le cas du consul Ernest Bresson, dont les longues lettres à Guizot narrent, au jour le jour, l'insurrection de Palerme. Eût-on cru trouver dans une correspondance diplomatique, — adressée au plus froid des hommes d'État, — tant de pittoresque concret, de mouvement,

1. Il est regrettable cependant que leur reproduction contienne tant d'erreurs, menues ou graves, qui défigurent parfois le texte au point de le rendre incompréhensible.

de vie, d'émotion ? La première manifestation au théâtre Carolino ; la dramatique journée du 12 janvier, la physionomie des rues, l'équipement romantique des insurgés : le consul écrit pendant que le tocsin sonne, que la ville se hérisse de barricades ; le sauvage bombardement, les démarches périlleuses du corps diplomatique ; enfin la capitulation de la garnison napolitaine, et surtout la scène si belle et si colorée du *Te Deum* dans la cathédrale : cette lecture enlève. La chaude sympathie de Bresson l'identifie à ce peuple soulevé pour son indépendance, et dont il admire l'humanité. « Ce que j'ai vu n'est pas seulement une régénération, Monsieur le Président du Conseil, c'est une résurrection ».

C'est aussi d'une haleine qu'on lit le long et dramatique récit du siège de Messine, rédigé par le commandant de vaisseau Nonay, dans la rade même, à bord de l'*Hercule*, grouillant de réfugiés affolés : quinze cents femmes et enfants à qui les marins français prodiguent leurs soins et leur biscuit. (Rapport qui décida l'amiral Baudin à intervenir sur-le-champ, sans même en référer à son gouvernement, pour intimider Naples et arrêter la tuerie.)

Enfin ces documents contiennent de vrais dialogues de tragédie : l'art de Corneille ne dépasse pas cette réalité. Les sévères et courageuses paroles de Boislecomte au roi Ferdinand, pour le déterminer à épargner les prisonniers siciliens ; les énergiques reproches de Rayneval au Prince Cariati, responsable des attentats contre le droit des gens commis à Messine ; et surtout les efforts désespérés du même Rayneval pour faire accepter aux chefs de la Révolution sicilienne les conditions des puissances médiatrices. On voit là se heurter deux mentalités impénétrables l'une à l'autre : l'opportuniste, et l'idéaliste qui préfère la mort au compromis ; on pense à telle scène de drame moderne... Et on voit aussi face-à-face deux âmes nationales : la française, la sicilienne, — si diverses, que leur histoire est celle de leurs malentendus ; lesquels d'ailleurs n'excluent pas l'amour. M. Falzone a beaucoup fait pour les dissiper.

Hélène Tuzet.

Ruth Z. Temple. **The critic's alchemy, a study of the introduction of French symbolism into England.** New York, Twayne, 1953. In-8°, 345 p.

Le nom de Miss Temple n'est pas inconnu aux lecteurs de cette revue. Sous le titre *The critic's alchemy*, elle apporte aujourd'hui une importante contribution à l'histoire de l'introduction du symbolisme français en Angleterre. Il s'agit, à vrai dire, non de l'étude d'ensemble que promet le sous-titre, mais de cinq monographies consacrées à Matthew Arnold, Swinburne, Arthur Symons, Edmund Gosse et George Moore. On

devine qu'elles n'épuisent pas le problème, mais, dans les limites qu'elle s'est fixée, Miss Temple tient la gageure d'être aussi bonne historienne que critique délicate et sensible : le fait n'est pas si fréquent. Elle a su en particulier tirer parti des traductions anglaises de nos symbolistes qui font bien ressortir tantôt l'incompréhension, tantôt la pénétration des traducteurs, toujours l'extrême difficulté de toute traduction poétique. A propos de Symons, je regrette seulement que l'auteur ait pratiquement négligé ses dernières œuvres critiques, au profit des œuvres de jeunesse, plus neuves certes, mais qu'un historien ne peut isoler des développements ultérieurs. Mais presque toujours, goût et exactitude sont les caractères indissociables des analyses de Miss Temple.

Le seul reproche grave qu'on puisse lui faire porte sur ses choix. En dépit de la déclaration liminaire (p. 13), on ne voit pas clairement ce que vient faire ici Matthew Arnold. Quant à Gosse, je sais bien que le chapitre qui le concerne s'achève sur une conclusion négative et qu'il est bon de « dégonfler » parfois les réputations abusives, mais fallait-il lui donner la même place qu'à Symons, autrement novateur et pénétrant ? Gosse a peut-être éclairé — ou fourvoyé — un plus large public que Symons, mais Yeats et T. S. Eliot sont parmi les lecteurs de ce dernier. Au total, ce livre abonde en aperçus documentés, il est aussi riche de faits que de jugements qui provoquent la réflexion. Ce n'est pas le livre que nous attendions, mais il nous fait avancer dans la connaissance de trois hommes qui ont joué un rôle important dans la pénétration du symbolisme outre-Manche. Je souhaite qu'à ses études sur Swinburne, Symons et Moore, Miss Temple en joigne bientôt d'autres qui compléteront heureusement sa galerie de portraits.

Marius-François Guyard.

John Clark. **La Pensée de Ferdinand Brunetière,** Paris, Nizet, 1954. In-8°, 260 p.

Le livre informé et précis, que M. John Clark vient de consacrer à l'un des principaux acteurs de la lutte des idées durant l'époque préatomique, intéresse à maints égards la littérature comparée. Non seulement par les inédits que nous apportent les appendices, et dont le plus important, — avec les *marginalia* du *Marc-Aurèle* de Renan, — est sans doute ce projet de lettre à Léon XIII sur l'américanisme, qui montre le directeur de la *Revue des Deux Mondes* si intelligemment informé du *subjectivisme* américain, un subjectivisme, à la vérité, qui est le contraire même du subjectif, puisqu'il s'applique « à tirer du catholicisme ce qu'il enveloppe de conséquences pratiques et sociales » (p. 235). Mais surtout parce que Brunetière a été l'un des pionniers de l'idée même de littérature comparée. Son rôle est si important qu'en

relisant la thèse de John Clark il nous semble qu'un simple compte rendu n'épuiserait pas les vues qu'il nous suggère, ni les documents qu'il nous a amené à rechercher et à retrouver. Nous nous proposons d'y revenir, un jour assez prochain, en un article moins resserré, dont la *Revue de Littérature comparée* veut bien accepter le principe. Pour aujourd'hui, prenons simplement ce livre, et égrenons les sujets de littérature comparée tels qu'il nous les présente, tels qu'ils se présentent d'eux-mêmes, comme à l'insu de l'auteur, au fil des chapitres ordonnés de 1849 à 1906, selon une exacte chronologie : la jeunesse, la *Revue bleue*, les campagnes successives de la *Revue des Deux Mondes*, l'École Normale, l' « Esprit Nouveau » et la « Visite au Vatican », les étapes d'une conversion, l'œuvre apologétique, les réserves intellectuelles et la position religieuse de Brunetière à la veille de sa mort.

Voici d'abord le premier homme d'un vif relief intellectuel que l'on rencontre sur sa route : Émile Beaussire, un ami de sa famille, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers et qui sera député à l'Assemblée Nationale. M. Clark a bien montré ce que la pensée de ce philosophe avait pu transmettre d'éléments à la fois laïques et religieux, — on voudrait pouvoir parler de *laïcisme religieux*, en opposant ce terme à celui de *religion laïque*, — à la pensée de son jeune ami. Mais Brunetière lui doit peut-être d'autres suggestions : des ouvertures vers l'Allemagne hegelienne [1]. Voici, bien jeune, — il a dix-huit ans, — Rome et une première « visite au Vatican » : Rome, et autour de Rome l'Italie à laquelle il ne cessera de songer [2]. Puis, les lectures qui lui donnent cette encéphalite aiguë sans laquelle, selon Renan, il n'est pas de vivante jeunesse intellectuelle ; les livres de Strauss qui font sa joie et son tourment (p. 15) ; Burnouf dont l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme* l'emplit, dès 1869, d'un tel « matérialisme » asiatique qu'il épouvante, à Louis-le-Grand, son professeur de philosophie, « ce brave père Charles » (pp. 15-16) : initiation au pessimisme de Çakya-Mouni, qui lui semblera si proche du « pessimisme de Jésus » (p. 57) ; les entretiens de son ami voyageur Paul Bourget ; l'École Normale, où les sujets d'histoire littéraire invitent si impérieusement à la littérature comparée que Brunetière inaugure tout un cours de littérature comparée dont nous utiliserons ultérieurement les notes ; le bureau de sa revue où se donnent rendez-vous les deux mondes ; les appels d'outre-mer et d'outre-océan.

Ces appels, ils vont devenir une obsession intellectuelle, et comme un refuge contre l'invasion orientale ou les brumes scandinaves. Si Brunetière, malgré son amitié pour Vogüé, s'est fermé à Dostoievski, à Tolstoï, si Ibsen manque au tableau de sa critique dramatique (la

1. De la curiosité intellectuelle d'Émile Beaussire, on peut se faire une idée par l'introduction de Jean Thomas et Franco Venturi à leur édition du *Vrai système* de dom Deschamps, Droz, 1939.

2. M. Clark a ignoré, — nous n'aurions garde de lui en faire grief, — nos *Notes sur Brunetière et l'Italie* établies en partie sur des textes inédits, *Rassegna di studi francesi*, Bari, juillet-octobre 1928.

critique dramatique de Brunetière est un sujet de grand intérêt, et dont ce livre ne donne, peut-être, qu'une idée incomplète), ce n'est point par méconnaissance, mais par congénitale incompatibilité d'humeurs. Au contraire, comme il respire à l'aise auprès de Newman ou des précurseurs du pragmatisme ! Du premier, vers lequel l'a orienté Ollé-Laprune, il possède, dans le texte anglais, une demi-douzaine d'ouvrages, mais il faut convenir que c'est dans les traductions qu'il l'annote (p. 197). Spencer, Darwin, que les « spiritualistes » redoutent, avec quelle aisance cet ennemi du « scientisme » reconnaît en eux des alliés ! C'est tout un chapitre à écrire, que *Brunetière et Darwin*, un chapitre de ce *Darwin en France* qu'il faudra bien composer un jour, et où le nom de René Quinton viendra à l'avant-dernière page et celui d'Édouard Le Roy à la dernière. Mais on ne se lasserait pas de faire l'appel des Anglo-Saxons, en ce temps où les amis de Brunetière proclamaient « la supériorité des Anglo-Saxons ». Il n'est pas jusqu'aux *Anticipations* de Wells qui ne figurent dans les notes inédites dont M. Clark tire parti (p. 227).

Ce Brunetière, en qui une légende incarne le patriotisme littéraire, la défense des classiques français, et l'immobile Tradition veillant aux frontières, je ne sais s'il n'est pas tenté, au contraire, de demander à l'étranger le vrai sens des termes esthétiques et les vraies valeurs morales. Le naturalisme, pour lui, — le vrai, — c'est celui de l'Angleterre, de Richardson à George Eliot, celui qui s'interdit le trait noir et la caricature, qui se trouve de plain-pied avec ses personnages, qui nous les fait comprendre, c'est-à-dire aimer. L'individualisme, — le vrai, — c'est tantôt celui de la Renaissance italienne, celui des humanistes de l'orgueilleuse étoffe des Filelfe et des Pogge, tantôt celui de Carlyle, incomplètement compris par Taine (p. 227). Au reste la nature même de son esprit, avide d'absolu et d'universel, faisait par avance de lui ce théoricien de la littérature comparée qu'il deviendra un jour. Il avait lu Strauss de trop près, — et qui lit Strauss lit Creuzer, — pour ne pas chercher ce « consentement universel » à travers lequel confusément Lamennais aspirait déjà à une bible de l'humanité ; il avait lu d'Eckstein, ce baron sanscrit, dont le P. Burtin a écrit l'histoire (la thèse du P. Burtin pourrait figurer dans la bibliographie de M. Clark [1]). La littérature comparée, pour lui, n'était-ce pas cette pente glissante qui mène à l'histoire comparée des religions, auprès des ombres tentatrices auxquelles il a toujours eu peine à résister ? Il résistait, cependant : Non, Çakya-Mouni ne peut suppléer à Jésus-Christ ; non, Gœthe n'est pas ce « grand artiste » entre les mains de qui Renan eût volontiers remis le sceptre d'une souveraineté européenne (p. 238). A ces prestiges

1. Ce genre de critique pourrait se multiplier sans profit. La bibliographie de M. Clark est solide, et nous ne saurions lui reprocher d'être sobre. Elle aurait pu être immense et illimitée, puisque Brunetière a parlé de tous les sujets, et, on peut le dire, lu tous les livres de son temps ; mais cette vaine opulence aurait surchargé une histoire d'âme, où tout doit se concentrer autour de ce qui a authentiquement nourri cette âme.

romantiques il répondait, en se redressant, par l' « unicité » du christianisme, comme, à la littérature comparée, il se sentait prêt à répondre par le caractère national, spécifique, irréductible, de chaque littérature.

Ce double et contraire mouvement d'une intelligence, n'est-ce pas l'oscillation où le siècle cherchera son équilibre ? Dès maintenant, l'équilibre est rompu.

Pierre Moreau.

Karl Maurer. **Interpretationen zur späteren Lyrik Paul Valérys**, München, Leo Lehnen Verlag, 1954. In-8°, 252 p.

C'est, en apparence, une entreprise assez étrange que de consacrer près de 300 pages d'un texte serré à l'interprétation de quelques octosyllabes, fussent-ils les plus hermétiques du monde, ce qui n'est d'ailleurs pas le cas. M. K. Maurer a pourtant tenu cette gageure avec une véritable maîtrise : alliant un sentiment très vif et délicat de la poésie et de la poétique valéryennes à la plus rare rigueur et précision d'esprit, il conduit son analyse de l'*Ode secrète* et du *Vin perdu* jusqu'aux extrêmes limites de la volonté de connaissance critique. Ce qui m'a le plus frappé dans son livre, c'est une force d'attention et une capacité d'approfondissement et de renouvellement des sujets qui inspirent la plus haute estime. C'est dire que les valérystes ne sauraient être déçus par un tel ouvrage, même s'ils n'en adoptent pas toutes les conclusions, même si certains se souviennent que le mieux, en critique comme en art, est peut-être de « vouloir, vouloir... Et même ne pas excessivement vouloir [1] ».

Mais les comparatistes ? S'il s'agit de comparaison des littératures modernes, le propos de M. K. Maurer n'en relève pour autant dire pas, bien que sa méthode soit essentiellement comparative. Dans le cas de l'*Ode secrète*, il prend comme point de départ de son interprétation le Prologue de l'*Hercules Oetaeus* de Sénèque le Tragique, et à travers Horace, en arrive à confronter Valéry avec Hugo et Mallarmé, étudiant les avatars de la notion et du mythe de « constellation ». En ce qui concerne le *Vin perdu*, il part d'une comparaison avec les *Libations* de Leconte de Lisle, mais en institue ensuite toute une série d'autres avec — je les cite dans l'ordre où ils apparaissent — Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, les poètes romantiques du rêve, Racine, Anatole France, et de nouveau André Chénier, Leconte de Lisle, Hérédia, Mallarmé, pour tenter d'élucider la portée esthétique du rite et du mythe de la « libation ». Dans les deux cas, son souci principal est de définir l'attitude de Valéry à l'égard de l'antiquité gréco-latine et de préciser son originalité au sein de cette tradition littéraire. Il aboutit ainsi à cette très intéressante constatation que Valéry, grâce à un senti-

1. Paul Valéry, *Au sujet d'Adonis*.

ment profondément juste de la vie antique et de la forme, mais sans se soucier de reconstitution archéologique, a su faire œuvre créatrice en combinant des éléments mythiques très anciens avec des idées tout à fait modernes et personnelles. Cette explication comparative de la genèse des mythes valéryens nous semble parfaitement réussie.

Mais cette sorte de comparaison n'est pas d'une nature différente de la nôtre. Il s'agit en somme de ce que l'on pourrait appeler l'option *antique*, qui n'est pas moins importante que les autres, quand elle ne les commande pas. Etudiant la méthode de l'orientaliste Jones, Gœthe, dans les Notes du *Divan*, le loue d'avoir su, pour initier ses compatriotes aux beautés de la poésie orientale, la comparer d'abord à la poésie classique avant de la comparer à la poésie anglaise. Nos « romanistes » et professeurs de lettres françaises, formés aux sources latines et grecques, sont des comparatistes qui s'ignorent. Le livre de M. K. Maurer nous le fait sentir à l'évidence, il n'y a de littérature que comparée.

Maurice Bémol.

Henri Lüdeke. **Geschichte der Amerikanischen Literatur.** Berne, Franke, 1952. In-12, 656 p. et ill.

Nombreux sont les traités de littérature américaine qui ont paru en Europe, depuis les livres de précurseurs comme Barrett Wendell et Régis Michaud, jusqu'à l'excellent *Oxford Companion* de Mr Hart et à la récente *Histoire littéraire* de M. Arnavon. La *Geschichte* du Professeur Lüdeke mérite une place de choix parmi ces livres ; elle compte parmi les ouvrages qu'à l'avenir tout Américaniste se devra de consulter souvent.

Certes, elle est destinée d'abord au public cultivé : le style en est agréable, la lecture aisée, même pour un médiocre germaniste, et tout caractère « technique » en est banni. Mais le spécialiste, lui aussi, en tirera grand profit. Peu d'hommes ont l'immense lecture du Professeur Lüdeke. Aussi, rien dans son livre n'est-il de seconde main. A chaque instant, le lecteur a le sentiment d'un contact direct entre le critique et les œuvres qu'il analyse, d'un jugement personnel et sincère.

Le Professeur Lüdeke se sent plus attiré vers les périodes « modernes » que vers les plus anciennes, ou vers les contemporains immédiats. Il ne consacre à la période « coloniale » qu'une quarantaine de pages, traitant plutôt le mouvement des idées que l'analyse détaillée des œuvres. Certes, les figures d'écrivains importants sont nettement dessinées, et une idée concise de leurs principaux ouvrages nous est offerte. Mais l'auteur s'abstient volontairement de nous relater tout au long, comme l'ont fait nombre de ses prédécesseurs, les interminables controverses d'éminents théologiens, qui intéressent encore l'histoire,

mais dont bien peu de lettrés ont le courage de parcourir les œuvres. — Par ailleurs, il refuse de céder à la tentation, toujours attrayante pour un universitaire, de confondre son rôle avec celui du feuilletonniste, et de commenter la littérature en formation. Sagement, il pense que le traité durable doit éviter de vanter — ou d'oublier — des ouvrages sur lesquels aucun accord n'est fait. O'Neill est le dernier écrivain qu'il étudie en détail. — Ainsi, la période qu'il traite particulièrement s'étend de la fin de la Révolution américaine jusqu'à la veille de la dernière grande guerre.

Sa méthode est personnelle, et diffère sensiblement des habitudes de classification et d'étiquetage souvent reprochées aux universitaires. La forme de son esprit le conduit à suivre un ample mouvement d'idées et, chemin faisant, de consacrer une étude de détail, plus ou moins développée, à chacun des auteurs qui lui semblent illustrer ce mouvement — ou parfois réagir contre lui. L'importance qu'il accorde aux idées, de préférence à l'anecdote, apparaît par la place qu'il donne aux penseurs, aux philosophes et aux critiques. Ainsi, au chapitre IX, Veblen le sociologue a droit à quatre pages, tandis qu'une demi-page suffit à caractériser son contemporain, plus largement connu pourtant, le romancier Hamlin Garland. Les avantages de cette méthode sont certains ; chaque chapitre forme un tout, destiné à être lu en entier et non pas seulement consulté. Les inconvénients existent cependant. Certaines constructions peuvent paraître arbitraires. Ainsi, nombre de lecteurs éprouveront quelque surprise en voyant répartis entre trois chapitres, selon leurs affinités ou leurs antipathies, les écrivains de la fin du XIXe siècle et du début du XXe. Les groupes sont parfois inattendus : Henry Adams, William et Henry James, William Dean Howells figurent dans le premier, Mark Twain, Walt Whitman et Emily Dickinson sont dans le second, tandis que le troisième assemble des noms aussi différents que ceux de Lafcadio Hearn et d'Upton Sinclair. Mais, répétons-le, il faut lire chaque fois le chapitre en entier. La justification de ces groupements apparaîtra toujours intéressante si elle n'est pas entièrement convaincante.

En ce qui concerne les études d'écrivains de premier plan — études qui s'insèrent, comme je l'ai dit, dans chacun des grands mouvements — elles sont, autant que j'en puis juger, remarquablement complètes et bien informées. Je prendrai pour exemple les dix neuf pages consacrées à Melville. On y trouve vraiment tout l'essentiel : biographie (très au courant des récentes découvertes), compte rendu des œuvres, explication des symboles, vue d'ensemble sur la pensée, étude de la technique et de l'art. Tout est personnel, et pourtant se garde de la manie de tant de critiques melvilliens qui tiennent à nous donner « leur » théorie. Complétée par une brève, mais excellente bibliographie, l'étude est vraiment de premier ordre.

Certes, on ne saurait être d'accord avec le Professeur Lüdeke sur tous les points. Son livre est, en tous cas, de très haute valeur. On doit

souhaiter qu'il soit, sans trop tarder, traduit et en anglais et en français.

Jean Simon.

John Brown. **Panorama de la littérature contemporaine aux États-Unis.** Paris, Gallimard, 1954. In-8°, 653 p.

L'ouvrage de M. John Brown, qui vient de recevoir le Prix de la Critique, intéresse directement la littérature comparée ; en effet, il a ceci de particulier d'être écrit, et non sans talent, en Français par un Américain qui, plutôt que de s'adresser au public des Etats-Unis dans sa langue, s'est tourné délibérément vers nous. Certains de ses compatriotes avaient jadis rempli un rôle d'intermédiaire analogue, commentant et traduisant à notre intention la littérature de leur pays d'origine. Je pense à de jolies pages des poètes Vielé-Griffin et Stuart Merrill, à la rubrique que Théodore Stanton tint longtemps au *Mercure de France* et, plus près de nous, à des textes de Julien Green, d'Albert Guérard, d'O. F. Pucciani et de quelques autres. Mais, par son ampleur et sa portée, le *Panorama* de M. Brown dominera longtemps dans ce genre nécessairement exceptionnel.

Une analyse française de ce livre doit débuter par un sincère hommage au lettré américain qui s'est créé un style, une manière à lui, dans notre langue. Dépassant de loin la simple correction formelle, M. Brown possède de la verve, du trait, de l'élégance et le don, précieux entre tous aux auteurs de manuels littéraires, de la formule resserrée et frappante. Un humour bien autochtone vient fort à point vivifier ses trouvailles ; ainsi : « Dreiser est un éléphant (mais) dépourvu de trompe ! ». Voilà du Mark Twain ou plutôt du Mencken ! Pour dire encore un mot de ce manîment vraiment étonnant du Français auquel atteint M. Brown, je noterais que la plupart de ses *anglicismes* sont hélas ! (comme *illustrer* au lieu de *offrir un exemple*) tombés dans le domaine public ; pas tous cependant, et je relèverais *agonie* dans l'acception de *souffrance aiguë* ou *un mari dévoué* qui sentent vraiment l'Anglais ; de même, pour être pédant jusqu'au bout, l'abus de l'article indéfini, notamment dans l'apposition, nous rappelle parfois la nationalité de l'auteur. Mais ce sont là d'infimes détails et tous ceux qui ont eux-mêmes utilisé les deux langues refermeront le livre avec un sentiment d'admiration voire d'envie pour un critique qui pratique l'idiome étranger avec tant de virtuosité et tant de bonheur ; les autres ne s'apercevront sans doute de rien !

Le volume comporte 653 pages, dont 334 constituent le *Panorama* proprement dit, le reste étant consacré, selon la formule déjà suivie par M. Gaëtan Picon pour la littérature française, à une anthologie destinée à étayer les jugements qui précèdent. Il y a aussi une copieuse collection de photographies, en général récentes.

La partie critique débute par une introduction (35 pages) où, après avoir fort courtoisement cité ses devanciers français, l'auteur dégage, dans une perspective qui est bien celle d'aujourd'hui, certains facteurs durables (puritanisme, frontière, etc...) vus dans leur double incidence sur l'écrivain américain d'abord et ensuite sur le lecteur européen. Tout ceci est juste, subtil, accessible sans doute à toute personne cultivée, mais évidemment plus riche en résonances pour celui qui a vécu de la vie américaine et qui connaît les réponses classiques à ces problèmes. Puis, évitant le rappel du type encyclopédique, M. Brown nous dit que quatre maîtres du passé surtout sont présents dans la conscience littéraire de notre temps : Melville, Hawthorne, Mark Twain, Henry James vont donc être silhouettés ici tels que les voit l'intellectuel américain de la génération actuelle. En bref, il sait gré à Melville et à Hawthorne d'explorer les gouffres sans fond de l'âme (comme Dostoievsky, comme Kafka), à James de recréer (comme Proust) l'enchevêtrement infini des relations humaines, à Mark Twain d'être l'initiateur du parler populaire (comme, pour nous, Queneau). Ni Emerson, ni Thoreau, ni Poe, ni Whitman ne le frappent de la même façon. Voilà un témoignage intéressant que je corroborerais volontiers. La jeune Amérique pensante est vouée à James, non à Whitman, ce qui indique clairement l'orientation idéologique de l'heure.

Puis M. Brown en arrive aux ancêtres plus proches des écrivains qui vont le retenir principalement, à savoir les réalistes et les naturalistes de 1890-1900. Pour être mesurée et lucide, cette partie de l'ouvrage est d'une information moins sûre que les suivantes, qui traitent des vivants. Le livre capital de Garland n'est certes pas l'enfantin *Boy Life on the Prairie* mais *Main Traveled Roads* (p. 66) ; à parler des résidences de Garland, j'aurais volontiers mentionné Chicago, où il participa à la vie littéraire, un peu par souci de décentralisation (p. 67). A la même page, je noterais que la *Maggie* (et non *Maggy*) de Stephen Crane n'est pas une « fille de la campagne », mais au contraire une « fleur du pavé new-yorkais » ; peut-on sérieusement soutenir que les vers de Crane soient toujours lus ? J'en doute un peu. Je ne crois pas non plus que Norris ait beaucoup étudié les écrivains français lors de son séjour à Paris ; la familiarité qu'il a acquise avec notre culture l'aidera évidemment à les découvrir plus tard, à Berkeley. Mais ce sont là d'insignifiantes chicanes qui n'enlèvent rien à la belle ordonnance du *Panorama*. Un dernier reproche enfin, toujours injuste lorsqu'on l'adresse à un ouvrage de synthèse, à savoir une omission : Joseph Hergesheimer qui, aux côtés de Cabell, me paraît assez bien représenter vers 1920 une certaine forme d'esthétisme exotique...

Passé ce cap de 1920, M. Brown est parfaitement à l'aise. Ce qui nous vaut des appréciations mesurées, mais tièdes, sur Sherwood Anderson et Sinclair Lewis, ainsi qu'une réhabilitation, fort nécessaire en France, de ces maîtres de la langue vulgaire Ring Lardner et Damon Runyon. Puis se place une vaste étude sur les expatriés dont M. Brown

formule et analyse le dilemme avec une pénétrante intuition. On voit bien, à travers ses sagaces développements, que ce « cas » souvent presque pathologique est une chose qu'il connaît à fond. Mais c'est surtout à partir de la 100e page environ qu'il va faire du neuf et rectifier, avec cette autorité qui lui vient d'une connaissance autre que livresque, bien des idées partielles et partiales sur la littérature américaine récente, dont nous nous sommes trop souvent contentés en France. Ainsi Hemingway, Fitzgerald, Dos Passos, Steinbeck, Faulkner (traité en vingt pages magnifiquement denses) lui permettent de donner la mesure de son expérience chaleureuse des deux cultures. M. Brown embrasse en humaniste le patrimoine anglais voire européen de ces romanciers, il sent profondément leurs attaches locales aux Etats-Unis et nous explique par le menu pourquoi nous sommes sensibles à certains aspects de leur talent plutôt qu'à d'autres. Après l'avoir lu, nous aurons plus de chances de saisir leur originalité véritable ; ainsi son *Panorama* peut jouer un rôle de correctif vis-à-vis de la critique française ; ailleurs, et pour les romanciers plus récents, encore moins connus parmi nous, l'initiation pure et simple reprend ses droits.

Quoique plus bref (50 pages), le chapitre sur la poésie est clairvoyant aussi. M. Brown a bien caractérisé l'intellectualité, le professionnalisme et aussi les aspirations mystiques de maint jeune poète de la génération de Robert Lowell. Les pages consacrées au théâtre, même quand il s'agit d'O'Neill sont dans l'ensemble peu enthousiastes, ce qui correspond à notre appréciation personnelle. Le survol des essayistes est hélas ! un peu précipité ; de même, et sans doute faute de place, il manque une conclusion.

Pourtant, il s'en dégage une implicitement de ce livre à tant d'égards exceptionnel et elle apparaît aussi dans deux autres témoignages importants de 1954, le *Tableau des Etats-Unis* d'André Siegfried et l'*Amérique cette inconnue* de Guido Piovene. Ces observateurs perspicaces sont d'accord avec M. Brown pour noter l'immense appétit de surnaturel, d'irrationnel qui se manifeste présentement aux Etats-Unis et, solidairement de ces tendances mystiques, le renforcement d'un conformisme traditionaliste toujours puissant. Le grégarisme est omniprésent et, transposé à leur sphère particulière, il atteint aussi les artistes, les intellectuels qui y cèdent en toute sincérité, souvent pour des motifs apparemment distincts de ceux des masses. Citons seulement trois passages très édifiants qui font retentir, pour ainsi dire, l'harmonique de ce livre :

> La désillusion de la *gauche littéraire* a favorisé un nouvel esthétisme où la psychologie a remplacé la sociologie... (p. 61) ; ce drame [...] est un des phénomènes déterminants de la littérature américaine actuelle (p. 178) ; les doctrines relativistes (de Dewey et de Holmes entre autres) ont fini par provoquer chez beaucoup d'Américains, effrayés par l'effritement des structures traditionnelles, la nostalgie des principes fixes, d'une vérité immuable — d'une *théologie* au lieu d'une *sociologie* (p. 316).

Sans prendre parti, M. Brown constate dans son remarquable bilan du demi-siècle, écrit à l'usage des Européens, ce retour aux idées con-

servatrices qui est le fait saillant de l'évolution américaine depuis dix ans au moins. Toutes les autres voix se sont-elles tues ? Il ne pouvait, sans doute, nous le dire pour le moment.

Cyrille Arnavon.

Gerardo Moldenhauer. **Reflejos clásicos en el actual teatro alemán. Enfoques sobre el teatro contemporáneo.** (Facultad de Filosofia, letras y ciencias de la educacion, Universidad N. del Litoral). Rosario (Rép. Argentine), 1953. In-8°, 28 p.

La conférence publiée sous ce titre est un cours public et a eu pour but de dégager quelques caractères essentiels du théâtre allemand contemporain, dans la mesure où on y constate l'utilisation de thèmes classiques.

M. Moldenhauer a d'abord indiqué, à l'aide de quelques statistiques, l'importance du théâtre dans la vie allemande. Il a ensuite fixé le point de départ de son exposé à la fin de la première guerre mondiale et a défini ce qu'il entendait par « les classiques » : Eschyle, Sophocle, Euripide, Shakespeare et Calderón. Définition très acceptable en ce qui concerne le théâtre allemand, à condition de préciser, comme l'a fait M. Moldenhauer, que l'influence des Grecs et de Shakespeare date du XVIIIe siècle et celle de Calderón de l'époque romantique. A l'époque contemporaine, on peut les considérer toutes comme ayant acquis, en Allemagne, une valeur « classique ».

M. Moldenhauer constate — on pouvait s'y attendre — que l'esprit dans lequel les modernes reprennent les thèmes classiques est celui de leur propre époque et subit l'influence des événements et des courants d'idées contemporains. Ainsi la tétralogie dramatique hellénisante de Gerhart Hauptmann sur les Atrides est loin de l'esprit de Winckelmann et de Gœthe, elle n'ignore ni Bachofen, ni Jakob Burckhardt, ni Nietzsche, ni Freud et fait, sous son manteau antique, des allusions transparentes au désarroi de l'Allemagne et de l'Europe entre les deux guerres. Les drames antiques de l'expressionniste Georg Kaiser sont, eux, des plaidoyers à résonances contemporaines pour l'esprit, la pureté, la poésie, contre la matière, la force brutale et ceux qui les servent.

Un curieux ballet de Tatiana Gvovsky, musique de Boris Blacher, *Hamlet*, a été représenté en 1951 à Buenos-Aires. Il respecte Shakespeare, déclare M. Moldenhauer, sauf quelques « heureuses modifications » dont la principale permet, à la fin, à Hamlet de se couronner roi avant de mourir. Pour mieux montrer le caractère intemporel de cet *Hamlet*, la chorégraphe, suivant en cela une tendance qui, entre les deux guerres, fut assez répandue dans les théâtres allemands, a renoncé aux costumes historiques. Quant à Calderón, il a intéressé des auteurs et des critiques comme Wilhelm von Scholz et Bernt von Heiseler, qui ont profité de

l'adaptation de ses drames pour les faire servir à revendiquer la liberté, à affirmer qu'aucune contrainte extérieure ne doit la limiter, à proclamer la puissance de l'amour. Kolbenheyer enfin, qui dans ses romans consacrés à de grands personnages historiques a célébré leur élan vital d'origine divine et exposé à leur propos des problèmes actuels, a traité dans son drame *Le Pont* l'opposition des générations dans l'esprit de la société moderne.

M. Moldenhauer insiste sur la façon dont tous ces écrivains ont été marqués par leur époque, dont leurs œuvres « classiques » portent le reflet. Il en fut sans doute toujours ainsi et il n'est pas surprenant qu'on le constate une fois de plus. M. Moldenhauer a le mérite de présenter une partie de la production dramatique allemande depuis trente-cinq ans en perspective cavalière, en dégageant un certain nombre de traits importants et en appuyant ses affirmations d'exemples bien choisis. C'est certainement une bonne formule de cours public, qui doit satisfaire les auditeurs et leur donner la curiosité de s'instruire davantage.

Jean Boyer.

CHRONIQUE

Les Fêtes de la Renaissance. — Organisé par le Groupe d'Études musicales de la Renaissance, un colloque s'est tenu à Royaumont du 8 au 13 juillet. Il avait pour thème les *Fêtes de la Renaissance* (1500-1640) et faisait suite aux Colloques *Musique et poésie à la Renaissance* et *Musique instrumentale de la Renaissance.*

Un bon nombre de communications ont eu trait aux entrées royales (Paris, 1500-1571), aux fêtes nuptiales (Florence, 1579 ; Nancy, 1606), aux Couronnements (Londres, 1603), aux Ballets de Cour, aux Fêtes des Médicis, aux carrousels (Paris, 1612), aux feux d'artifices. D'autres concernaient les *masks* et les *pageants*, la « fricassée » en Écosse, le carnaval à Barcelone et dans le canton de Berne, les réunions de plein air, etc... On a défini les rôles respectifs du lettré qui choisit les thèmes (par exemple, Dorat ou Nicolas Rémy), de l'artiste — architecte, peintre, ou sculpteur, — et du musicien ; et l'on a précisé la signification politique des thèmes mythologiques et des emblèmes. L'influence de l'Italie a été signalée par Mlle Sulsberger pour les jardins de Gaillon, par MM. R. Lebègue et Vanuxem pour les représentations dramatiques et pour les carrousels des Valois et des premiers Bourbons. — MM. A. Chastel et G. Kernodle ont présenté des communications sur les lieux de spectacles. M. H. Bouchery a mis en parallèle les arcs triomphaux des entrées et les frontispices des livres flamands. M. T. Lawrenson a attiré l'attention sur une série de gravures de Geoffroy Tory représentant des décors de théâtre. — Les communications et les discussions seront publiées en un volume.

Patronées par quelques-unes des principales personnalités françaises de la Science et de l'Enseignement, remarquablement organisées par M. Jean Jacquot, ces « Journées internationales d'études » ont, une fois de plus, confirmé leur efficacité en faisant valoir pour leur part le principe salutaire qui les inspira, et qui se trouve inspirer aussi toute préoccupation « comparatiste ».

Un Congrès Montesquieu s'est tenu à Bordeaux du 23 au 25 mai dernier, pour commémorer le deux centième anniversaire de la mort de Montesquieu. Une exposition Montesquieu avait été organisée à cette

occasion à la Bibliothèque municipale, et le Catalogue critique, rédigé par Louis Desgraves, constitue une source d'information des plus précieuses. On entendit quelques exposés d'une rare qualité : celui de M. René Pintard, de la Sorbonne, par exemple, sur *le réalisme de Montesquieu* ; ou pleins de malicieux humour : sur *Montesquieu voyageur*, par Pierre Barrière. Charles Beyer s'est efforcé pour sa part de préciser à nouveau le *cartésianisme de Montesquieu*. Et de multiples aspects de l'œuvre, intéressant au premier chef les comparatistes, furent éclairés d'une lumière nouvelle. M. Bertière, de Bordeaux, nous a montré comment Montesquieu s'était assimilé la doctrine de Machiavel, principalement par l'intermédiaire d'une apologie rédigée au XVIIe siècle par Louis Machon (ms. à la Bibliothèque de Bordeaux). Paul Vernière, professeur à l'Université d'Alger, avait pris pour thème le monde musulman vu par Montesquieu. Là encore, celui-ci n'utilise pas à plein ses sources immédiates (Chardin, Tavernier, etc...), mais il choisit soigneusement les faits, pour les besoins de sa cause. A son tour, le professeur Folkierski, dans une intervention pleine d'humour, nous a raconté la naissance d'un mythe littéraire, celui de Montesquieu lecteur de Vico. Et il s'est demandé si tel passage des notes de voyage sur Naples ne fournirait pas la clé de la question : « En Italie... dès que l'on dit d'un homme *Ha stampato* ; cela jette un respect infini sur lui. Mais il est indifférent que ce qu'il *ha stampato sia buono o cattivo* ». Louis Desgraves, d'autre part, semble avoir retrouvé un carnet de notes de Montesquieu intitulé *Bigarrures*. Comme le *Spicilège*, il contient de nombreux extraits de journaux, plus particulièrement du *Spectateur*. Il était réservé au professeur Robert Shackleton, d'Oxford, qui fit tant pour renouveler notre connaissance de Montesquieu, d'apporter encore les plus brillants résultats. Au cours d'une séance solennelle à l'Académie de Bordeaux, qui le reçut alors parmi ses membres, il nous dit sa joie d'avoir retrouvé une traduction manuscrite italienne de l'*Esprit des Lois*, œuvre de l'abbé Guasco, familier de Montesquieu. Exécutée d'après le manuscrit français définitif, aujourd'hui perdu, elle semble donc permettre d'en retrouver le texte plus ou moins approché.

Comme il se devait, les congressistes se rendirent au château de la Brède, où Madame la Comtesse de Chabannes sait toujours admirablement recevoir ses invités. La municipalité nous avait également accueillis de son mieux. Chacun put contempler les chefs-d'œuvre des peintres espagnols du Siècle d'Or, ou écouter, le soir, les concerts du festival international. Tel est le fécond bilan d'une rencontre qui souleva, d'autre part, de bien troublants problèmes. Comment n'avait-on pas songé jusqu'ici à étudier les documents notariés, si révélateurs du propriétaire campagnard ? Attendons qu'une enquête plus poussée permette d'en tirer des conclusions. La chronologie des voyages de Montesquieu pourrait s'en trouver modifiée.

H. R.

Anglo-Catalan Society — La première conférence de l'Anglo-Catalan Society, présidée par le professeur Frank Pierce, de l'Université de Sheffield, s'est tenue à New College, Oxford, du 15 au 17 avril 1955. Les sujets traités par les participants concernaient l'histoire, la langue et la littérature de la Catalogne. J. M. Batista i Roca, de l'Université de Cambridge, dans une communication intéressante pour les comparatistes (The Catalan Liberal Exiles of 1823-34 and the Origins of the Renaixença) a mis en relief le rôle des Catalans émigrés en Angleterre dans la Renaissance catalane du XIXe siècle. — Parmi ces derniers, Josep Melcior Prat traduisit le Nouveau Testament dans un catalan élégant et pur ; sa version, révisée par Puig Blanc, fut publiée en 1833 par la British and Foreign Bible Society. Puig Blanc lui-même est le personnage principal de la « pre-Renaixença ». Le long poème inachevé en langue catalane, *Lo Temple de la Gloria*, qu'il entreprend après mai 1814, devance de 19 ans l'*Oda* fameuse d'Aribau. Et revenu en Espagne, il écrit un autre poème catalan, *Las Comunitats de Castella* (1821-22). De plus, il est le premier introducteur en Catalogne de la philosophie écossaise, plus tard enseignée à l'Université de Barcelone. La traduction castillane qu'il avait faite (1824-26) de la *Philosophy of the Human Mind* du Dr. Thomas Brown de l'Université d'Edimbourg, est restée malheureusement inédite et le manuscrit en est perdu.

M. B.

Stendhal à Grenoble. — De récentes journées d'études (26-28 mai) et l'exposition commémorative qui unirent récemment leurs efforts pour évoquer, pour éclairer la figure du « Milanese », non plus à Milan, comme en 1947, ni à Parme, comme en 1950, mais dans sa ville natale même, — permettent d'espérer que, cette fois, leur réconciliation est complète et irrévocable. — On entendit à cette occasion d'importants exposés, riches d'inédits, de recherches et d'explications, où les meilleurs spécialistes italiens, fidèles à « leur » grand homme, vinrent rivaliser de compétence avec leurs confrères français : Mme Marie-Jeanne Durry, MM. H. Martineau, C. Pellegrini, P. Jourda, Pincherle, P. P. Trompeo, Caraccio, V. del Litto... — L'exposition avait réuni, en grand nombre, de précieux documents iconographiques et manuscrits. — Enfin, non moins évocatrice, la représentation du *Mariage secret*, l'opéra de Cimarosa cher à Stendhal, vint, avec le concours de la Scala de Milan, couronner brillamment les journées de travail.

M. Jean Berthoin, ministre de l'Éducation nationale, contribua, par sa présence, à faire de cette manifestation européenne, et plus particulièrement franco-italienne, un événement. (On en trouvera le compte rendu circonstancié, dû à Mme J. Piatier, dans *Le Monde* du 28 mai).

MM. Pietro P. Trompeo et Carlo Pellegrini, professeurs, respectivement, aux Universités de Rome et de Florence, ont été nommés, le

28 mai, Docteurs *honoris causa* de la Faculté des Lettres de Grenoble. Nous les en félicitons bien cordialement.

Le VIIe Congrès de l'Association internationale des Études Françaises a eu lieu du 26 au 28 juillet, au Collège de France. Les communications ont toutes porté sur trois thèmes qui, s'ils concernent directement la France, n'en intéressent pas moins essentiellement la littérature comparée.

Le premier de ces thèmes, *Les courants internationaux dans l'art français au XVe siècle*, fit principalement l'objet d'un *Exposé général* par M. Jean Porcher, Conservateur en chef des Manuscrits à la Bibliothèque Nationale ; et de trois conférences ; *René d'Anjou et les Van Eyck*, par M. O. Pächt, Oxford ; *Le nouveau style des livres enluminés sous Philippe le Bon et la miniature française*, par M. L. M. J. Delaissé, Bruxelles ; et *Quelques exemples des rapports entre la France et l'Italie à la fin du XIVe et au XVe siècles*, par M. Jacques Dupont, inspecteur principal des Monuments historiques. — La journée se termina par la visite, au Cabinet des Mss. de la B. N., d'une exposition préparée pour les membres du Congrès, au cours de laquelle M. Porcher tira la conclusion du débat qui venait d'avoir lieu.

Le second thème, *La littérature française vue de l'Allemagne et des Pays-Bas*, fut traité par MM. Kurt Wais (Tubingue), Fritz Schalk (Cologne), et S. Dresden (Leyde).

La dernière journée fut réservée à *La Traduction. Problèmes grammaticaux et stylistiques.* On entendit, tour à tour, les exposés de MM. J. Marouzeau (Sorbonne) : *Sur la traduction.* — M. Cressot (Nancy) : *Traduction et transposition.* — R. Lebègue (Sorbonne) : *La syntaxe de Malherbe, traducteur de Sénèque.* — B. Munteano : *Port-Royal et la stylistique de la traduction.* — A. Gill (Oxford) : *Quelques exemples de vers intraduisibles.* — H. Roddier (Lyon) : *Les idées de l'abbé Prévost sur la traduction.* — R. Escarpit (Bordeaux) : *La traduction de Byron par Amédée Pichot.* — J. F. Angelloz (Recteur de l'Univ. de la Sarre) : *Rilke traducteur de poètes français.* A la suite de ces exposées, un débat animé s'institua grâce, notamment, aux interventions de MM. Mario Roques, John Orr, Jean Pommier, F. C. Green, Marcel Bataillon, Raymond Lebègue, Jean Fabre, Simon Lando, etc.

Anatole France florentin. — Le 21 mai, une délégation des « Amis d'Anatole France » a remis à la Commune de Florence le buste de cet écrivain qui, désormais, du haut de la place Michelangelo, contemplera la ville dont il sut si bien, il y a soixante ans, illustrer la fine beauté, lieu d'élection du *Lys rouge* (1894) et, un an plus tard, du *Puits de Sainte-Claire*. Après M. Claude Aveline qui, l'an dernier, au Palazzo Vecchio, évoqua le souvenir de France dans l'ambiance même qui lui fut chère, M. Carlo Pellegrini, à l'occasion de la cérémonie que nous signalions ci-dessus, vint, au cours d'une délicate analyse (cf. *La Nazione*

Italiana, Firenze, 20 mai), replonger *Le Lys rouge* dans son atmosphère naturelle, reconnaître la spécificité florentine de ses charmes toujours vifs, de ses doux paysages crépusculaires, de ses couleurs de rêve éveillé, de ses contingences pittoresques et morales, en étroite correspondance avec l'état d'âme de ses illustres amants... Il nous plaît qu'un très authentique Florentin témoigne spontanément en faveur de l'authenticité florentine du *Lys rouge*, et que, ce faisant, il pense remplir comme *un dovere di riconoscenza...* B. M.

État de l'enseignement de la littérature comparée en France. Rapport présenté par R. Escarpit, secrétaire général de la Commission Nationale de Littérature Comparée.

I. Postes d'enseignement.

La littérature comparée est enseignée en France dans 11 Universités :

Universités	Fondation	Chaires	Maîtrises	Observations
Lyon.....	1890	1		
Paris	1912	2		
Strasbourg....	1918	1		
Dijon.....	1949		(1)	Rattaché au français
Bordeaux.....	1951	1		Chaire demandée
Toulouse.....	1951		1	
Clermont	1952	(1)		Rattaché à l'allemand
Lille	1952		1	
Rennes	1952		1	
*Grenoble ...	1954		(1)	Rattaché à l'italien
*Aix	1955			Enseignement collectif

Soit 5 chaires, 3 maîtrises, 3 postes d'enseignement rattachés à d'autres spécialités et 1 poste d'enseignement collectif. — On peut y ajouter la chaire de Sarrebruck. — Besançon et Montpellier ont cessé de donner un enseignement de littérature comparée.

* Ne délivrent pas le Certificat de Licence d'Enseignement de Littérature Comparée

II. Origine du personnel enseignant.

Sur les 11 personnes enseignant officiellement la littérature comparée en France, les origines de spécialité sont : Français : 5. — Anglais : 3. — Allemand : 2. — Italien : 1.

Il est à noter qu'il faut ajouter 1 hispaniste (M. Bataillon), mais il enseigne au Collège de France, qui ne figure pas dans cette statistique.

III. Les étudiants.

400 étudiants en moyenne suivent chaque année les cours de littérature comparée en France. — 300 (dont 100 à Paris) s'inscrivent aux

examens. — 150 (dont 50 à Paris) reçoivent le certificat de licence de littérature comparée.

En province 16 préparent des diplômes d'études supérieures et 8, des thèses de littérature comparée. A Paris, les chiffres sont 20 et 130.

IV. Statut de la littérature comparée dans les Facultés.

5 Facultés considèrent, de fait ou de droit, la littérature comparée comme une section indépendante : Bordeaux, Clermont, Dijon, Lille, Lyon.

4 Facultés considèrent la littérature comparée comme une annexe de la section d'études françaises : Rennes, Toulouse, Strasbourg et Paris. Dans les deux dernières, toutefois, la littérature comparée est constituée en Institut et possède une autonomie à peu près complète.

1 Faculté considère la littérature comparée comme une annexe de la section de langues vivantes (italien) : Grenoble.

1 Faculté considère la littérature comparée comme un enseignement collectif, commun à plusieurs sections : Aix.

Dans la majorité des cas, les comparatistes participent à l'enseignement d'une autre section (en général au niveau de l'agrégation) :

— dans 2 cas (Lille et Rennes), les comparatistes n'assurent officiellement aucun enseignement extérieur.

— dans 5 cas, ils assurent un enseignement annexe dans la section de français : Dijon, Lyon, Paris, Strasbourg, Toulouse.

— dans 3 cas, ils assurent un enseignement annexe dans les sections de langues vivantes : Bordeaux (anglais), Clermont (allemand), Grenoble (italien).

— dans 1 cas (Aix) c'est la littérature comparée qui est un enseignement annexe.

V. Le certificat d'enseignement de littérature comparée.

Le certificat d'enseignement de littérature comparée, comptant comme 4e certificat des licences de lettres modernes et de langues vivantes, est délivré par les Facultés de Bordeaux, Clermont, Dijon, Lille, Lyon, Paris, Rennes, Strasbourg, Toulouse.

a) *Epreuves.*

Elles comportent partout : Écrit. Dissertation de littérature comparée. — Oral. Interrogation d'histoire littéraire. — Explication française. — Explication de 1re langue. — Explication de 2e langue.

Les interrogations de langues sont en général faites avec la collaboration des professeurs des sections intéressées. Elles peuvent être bloquées en une seule épreuve ou passées séparément selon la doctrine de chaque Faculté. Les différences les plus importantes sont celles qui concernent la répartition des coefficients :

1 Faculté (Paris) adopte la formule suivante : écrit, 2 ; histoire littéraire, 2 ; 3 explications bloquées, 3. — Total, 7.

2 Facultés (Bordeaux et Lille) adoptent la formule suivante : écrit, 1 ; histoire littéraire, 1 ; explication française, 1 ; explication LV 1, 1 ; explication LV 2, 1. — Total, 5.

Les 6 autres Facultés adoptent la formule suivante : écrit, 2 ; histoire littéraire, 2 ; 3 explications bloquées, 2. — Total, 6.

Au cours de sa réunion de mai 1955, la Commission Nationale a envisagé une unification des systèmes. La tendance étant de donner une importance accrue aux épreuves de langues vivantes, il est probable que l'entente se fera sur la formule de Paris ou sur celle de Bordeaux et Lille.

b) *Options de langues.*

Toutes les Facultés admettent l'*anglais*, l'*allemand* et l'*espagnol*. — Toutes les Facultés, sauf Toulouse, admettent l'*italien* et le *russe*. — Bordeaux et Rennes admettent le *portugais*. — Strasbourg admet le *néerlandais*, le *suédois* et le *norvégien*. — Lille admet le *polonais*. — A titre exceptionnel, Bordeaux peut admettre l'*arabe*.

VI. Les programmes. Questions étudiées en 1953-54 et 1954-55 :

a) *Théorie :* Initiation aux problèmes de la littérature comparée et de la littérature générale (Bordeaux).

b) *Genres littéraires :* La pastorale dans l'Europe occidentale à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe (Rennes). — La littérature pastorale en Europe (1550-1650) (Paris). — La critique politique et sociale dans le roman picaresque (Bordeaux). — La conception cornélienne de la tragédie (Lille). — Le roman préromantique (Clermont). — Le drame romantique (Clermont, Toulouse). — Le roman rustique (Dijon, Paris). — Le sonnet au XIXe siècle (Lille). — Le cosmos et l'histoire (Rennes).

c) *Thèmes et types :* Don Juan (Clermont, Dijon, Lyon, Paris, Rennes). — Faust (Clermont, Lyon, Paris). — Satan (Paris). — La légende d'Amphitryon, de Plaute à Giraudoux (Lille).

d) *Relations générales et intermédiaires :*

La découverte de l'Italie par les écrivains français du XVIe siècle (Rennes).

La découverte de l'Angleterre en France au XVIIIe siècle (Toulouse).

Relations franco-anglaises au XVIIIe siècle (Strasbourg).

Les relations intellectuelles entre la France et l'Angleterre au XVIIIe siècle (Lyon).

Voyageurs anglais en France et en Italie au XVIIIe siècle (Lille).

La Suisse, foyer de romantisme libéral de 1780 à 1820 (Lyon).

Le rôle européen de Mme de Staël et de son cercle (Bordeaux).

Mme de Staël et ses amitiés étrangères (Dijon).

Allemands et Italiens dans l'œuvre de Mme de Staël (Dijon).

La découverte de l'Allemagne au XIXe siècle (Toulouse).

Relations franco-anglaises au XIXe siècle (Strasbourg).

Les voyageurs français dans le proche Orient, de Chateaubriand à Loti (Dijon, Paris).

L'Italie, l'Espagne et l'Orient dans l'œuvre de Maurice Barrès (Dijon).

L'humanisme de Romain Rolland et ses éléments cosmopolites (Strasbourg).

Romain Rolland et la découverte de l'Italie (Grenoble).

e) *Courants, mouvements, époques :* Le cosmopolitisme au XVIIIe siècle (Dijon, Paris). — Le préromantisme (Toulouse). — Le byronisme en Europe (Bordeaux). — Le mal du siècle (Lille). — Le cosmopolitisme européen au milieu du XIXe siècle (Strasbourg).

f) *Influences :* Shakespeare en France et en Allemagne jusqu'en 1830 (Lille). — Influences étrangères chez Balzac (Clermont). — Balzac et Dostoïewsky (Rennes). — Dostoïevsky en France (Dijon). — Ibsen en France (Dijon). — Pirandello en France (Grenoble).

Ouvrages reçus.

A. Ferrazzini. *Béat de Muralt et J.-J. Rousseau.* Étude sur l'histoire des idées au XVIIIe siècle. La Neuveville (Suisse), Ed. du Griffon, 1952. In-8°, 189 p.

R. Gunkel. *Georg Büchner und der Dandysmus.* (Studia Litteraria Rheno-Traiectina, II). Utrecht, Kemink, 1953. In-8°, XII-108 p.

R. M. Immerwahr. *The Esthetic intent of Tieck's fantastic Comedy.* Saint-Louis, Washington Univ., 1953. Gr. in-8°, 150 p.

— *Leben und Wandel Lazaril von Tormes.* Verdeutzscht 1614. Nach der Handschrift herausg. und mit Nachwort, Bibliogr. und Glossar versehen von H. Tiemann. Hamburg, 1951. In-8°, 155 p.

J. Mouton. *Suite à la peinture.* Paris, Falaize, 1952. In-8°, 204 p.

J. Mouton. *Charles Du Bos. Sa relation avec la vie et avec la mort.* Desclée de Brouwer, 1954. In-8°, 158 p.

G. Pellegrini. *Michelangelo Florio e le sue « Regole de la Lingua Thoscana ».* (Estr. da *Studi di Filol. italiana,* XII). Firenze, Sansoni. In-8°, pp. 77-204.

L. Petit. *La Fontaine et Saint-Evremond ou la Tentation de l'Angleterre.* Toulouse, Privat, 1953. In-8°, 413 p.

E. A. Racky. *Die Auffassung vom Menschen bei Antoine de Saint-Exupery.* (Mainzer Romanistische Arbeiten, II). Wiesbaden, Franz Steiner Verlag GMBH, 1954. In-8°, 87 p.

P. M. Schon. *Vorformen des Essays in Antike und Humanismus.* Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte der *Essais* von Montaigne. (Mainzer Romanistische Arbeiten, I). Wiesbaden, Franz Steiner Verlag GMBH, 1954. In-8°, VI-105 p.

G. Uscatescu. *De Maquiavelo a la razón de estado.* Madrid, 1951. Petit in-8°, 223 p.

BIBLIOGRAPHIE [1]
LIVRES ET PÉRIODIQUES

Cette Bibliographie est rédigée par Mlle E. Le Hénaff avec, pour ce fascicule, la collaboration de M. D. Devoto.

Bibliographies.

*415. Shipley (J. T.). Ed. *Dictionary of World Literature.* New York, Philosophical Library, 1953 [1re éd., 1945].
C. r. : J. E. Gillet. *HR*, oct. 1953.

1. Abréviations.

ACME	Annali della Facoltá di Filosofia e Lettere dell' Univ. Statale di Milano.
Archiv	für das Studium der Neuren Sprachen. Fribourg-en-Brisgau.
BHi	Bulletin Hispanique. Bordeaux.
BHR	Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. Genève.
CH	Cuadernos Hispanoamericanos. Madrid.
Clav.	Clavileño. Madrid.
Cm	Convivium. Turin.
CuA	Cuadernos Americanos. Mexico.
EG	Études Germaniques. Paris.
FS	French Studies. Oxford.
GLL	German Life and Letters. Oxford.
GSLI	Giornale Storico della Letteratura Italiana. Turin.
HAHR	Hispanic American Historical Review. Durham. N. C.
HispB	Hispania. Baltimore.
Hom. F.	Krüger. Homenaje a Fritz Krüger. Mendoza, Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad Nacional de Cuyo, 1952-54.
HR	Hispanic Review. Philadelphie.
IM	Imago Mundi. Buenos Aires.
JEGP	Journal of English and Germanic Philology. Evanston. Ill.
LM	Letterature Moderne. Milan.
LR	Lettres Romanes. Louvain.
MLQ	Modern Language Quarterly. Washingtor.
MP	Modern Philology. Chicago.
NP	Neophilologus. Groningue.
NSR	Neue Schweizer Rundschau. Zurich.
NRFH	Nueva Revista de Filología Hispánica. Mexico.
N. Ant.	Nuova Antologia. Rome.
PMLA	Publications of the Modern Language Association. New York.
QIA	Quaderni Ibero-Americani. Turin.
RBph	Revue belge de philologie et d'histoire. Bruxelles.
RHLF	Revue d'Histoire Littéraire de la France. Paris.
RHM	Revista Hispánica Moderna. New York.
RNC	Revista Nacional de Cultura. Caracas.
RP	Romance Philology. Berkeley. Calif.
RR	Romanic Review. Columbia Univ. New York.
RSH	Revue des Sciences Humaines. Lille.
SP	Studies in Philology. Chapel Hill. N. C.
TSL	Times Literary Supplement. Londres.
Yb	Yearbook of Comparative and General Literature. Chapel Hill. N. C.

Les Livres sont distingués des Revues par un astérisque.

*416. Wildhaber (R.). *Internationale Volkskundliche Bibliographie* [Années 1948 et 1949, avec supplément d'années antérieures]. Bâle, 1954.

417. Mariutti de Sánchez Rivero (A.). Fondi di letteratura spagnola nelle biblioteche italiane. [Bartolomé de las Casas dans la Bibl. de San Marco, Venise]. *QIA*, déc. 1954.

418. Praag (J. A. van). Los fondos españoles de las Bibliotecas de Holanda. *Clav.*, sept.-oct. 1954.

*419. Córdova (G. D.). *Monografía bibliográfica de Libros, Folletos, Separatas y Artículos en Revistas...* Guatemala, Fac. de Humanidades, 1954.

420. J. F. Bibliografia di J. G. Fucilla ispanista. *QIA*. déc. 1954.

Théorie.

421. Guyard (M. F.). Peut-on enseigner la littérature comparée ? *L'Information littéraire* [Paris], mars-avril 1954.

422. Comptes rendus de : M. F. Guyard. *La Littérature comparée*. Cf. 1047 (1952) : R. Shackleton. *FS*, oct. 1952 ; D. H. Malone. *Yb*, II, 1953.

423. Malone (D. H.). The « Comparative » in Comparative Literature. *Yb*, III, 1954.

424. Wolffheim (H.). Weltliteratur und Nationalliteratur. *Akademie der Wissenschaften und der Literatur* [Wiesbaden], Jahrbuch, 1953.

425. Clements (R. J.). Literary Theory and Criticism in Scaliger's *Poemata*. *SP*, oct. 1954.

426. Binni (W.). Aspetti della poetica neoclassica nell' ultimo settecento. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1953.

427. Cortázar (J.). Para una poética. *La Torre* [Río Piedras, Puerto Rico], juil.-sept. 1954.

428. Bergamín (J.). Fronteras infernales de la poesía. Montévideo, *Rev. de la Fac. de Humanidades y Ciencias*, nº 11, 1953.

429. Paredes (P. P.). Sobre « Teoría de la Expresión Poética » [de Carlos Bousoño] *RNC*, juil.-août 1954.

Stylistique.

430. Aguilera (M.). Del Arcipreste de Hita al Labrador de Cundinamarca [Essai sur l'archaïsme.] *Bolívar* [Bogotá], II, nº 31, 1954.

431. Elwert (W. Th.). Per una valutazione stilistica dell' elemento provenzale nel linguaggio della scuola poetica siciliana. *Hom. F. Krüger*.

432. Terry (A.). A Note on Metaphor and Conceit in the Siglo de Oro. *Bull. of Spanisch Studies* [Liverpool], XXXI, 1954.

433. Mor (A.). Le prince de Ligne prosateur [trad. de l'italien par N. Kerremans]. *LR*, fév. 1955.

434. Badia Margarit (A. M.). Sobre los extranjerismos léxicos en el aragonés de Juan Fernández de Heredia. *Hom. F. Krüger*.

Genres littéraires.

435. Linhares (T.). Gêneros poéticos. *Letras* [Univ. do Paraná, Curitiba], nº 1, 1953.

436. Comptes rendus de : J. Horrent. *La « Chanson de Roland » dans les littératures française et espagnole au moyen-âge.* Cf. 294 (1951) ; G. Rohlfs. *Archiv.* 189, 1952 ; R. N. Walpole. *RP*, VI, 1952-53 ; L. Geschiere. *NP*, XXXVII, 1953.

437. Comptes rendus de : H. Emmel. *Formprobleme des Artusromans und der Graldichtung.* Cf. 503 (1953) ; R. S. Loomis. *Speculum* [Cambridge, Mass.], XXVIII, 1953 ; H. Rupp. *Archiv.* 190, 1953 ; W. Ackerman. *RP*, VII, 1953-54.

438. Jodogne (O.). C. r. de : I. Frank. *Trouvères et Minnesänger.* Recueil de textes pour servir à l'étude des rapports entre la poésie lyrique romane et le Minnesang au XIIe s. Cf. 1141 (1954). *LR*, fév. 1955.

*439. Stern (S. M.). *Les chansons mozarabes. Les vers finaux (Kharyas) en espagnol dans les « muwashshahs » arabes et hébreux.* (Ed. avec Introd. Annot. Sommaire et Glos.). Univ. di Palermo. Inst. di filol. romanica, coll. di testi a cura di E. Li Gotti, Palerme, 1953.

C. r. : B. Pottier. *BHi*, 1954, n°s 1-2 ; M. F. Alatorre. *NRFH*, juil.-sept. 1954.

*440. Danero (E. M. S.). *Antología gaucha.* [Prólogo, compilación y notas de...). Santa Fe, Castellví, 1953.

*441. Le Gentil (P.). *La poésie lyrique espagnole et portugaise à la fin du moyen âge.* Deuxième partie : *Les formes.* Rennes, 1953.

C. r. : O. H. Green, *RP*, nov. 1953.

*442. Brugger (I. M. de). *Las Elegías Anglo-Sajonas* [trad. et commentaires]. Buenos Aires, Inst. de Lit. Inglesa y Norteamericana de la Fac. de Filos. y Letras, 1954. [Textos Universitarios, 1].

443. Mönch (W.). El soneto europeo. *Bol. de Estudios germánicos* [Buenos Aires], n° 10, 1953.

444. Groult (P.). La « Loa » del « Verdadero Dios Pan » de Calderón. *LR*, fév. 1955.

*445. Wardropper (B. W.). *Introducción al teatro religioso del siglo de Oro.* Madrid. Rev. de Occidente, 1953.

C. r. : J. Mallo. *HispB*, sept. 1954 ; C. Bruerton *NRFH*, juil.-sept. 1954.

*446. Meyer (M. E.). *The Sources of Hojeda's* « La Cristíada ». Ann Arbor, Univ. of Michigan Press, 1953.

*447. Muschg (W.). *Tragische Literaturgeschichte.* Berne, Francke Verlag, 1953.

C. r : A. E. Beau. *Bol. de Filología* [Lisbonne] ; XIII, 1952 ; H. Frenzel, *Cm*, juil.-août 1954.

*448. Lamm (M.). *Modern Drama.* Transl. by K. Elliott, New York, Philosophical Library, 1953.

C. r. : M. H. Marshall. *Symposium* [Syracuse], 1954, n° 1.

*449. Stepun (F.). *Theater und Film*, Munich, Carl Hanser, 1953.

C. r. : L. Santini. *Cm*, juil.-août 1954.

450. J. L. H. Compte rendu de : M. Ucela y Da Cal. *Los españoles pintados por sí mismos.* Estudio del género costumbrista. México. El Colegio de México, 1951. *RHM*, janv .-avril 1954.

451. Roland (A.). La psicología de la novela picaresca. *HispB*, XXXVI, 1953.

452. MacCurdy (R. R.). C. r de : P. N. Dunn. *Castillo Solórzano and the*

Decline of the Spanish Novel. Cf. 1146 (1954). *Symposium* [Syracuse], 1954, nº 1.

*453. Torres-Rioseco (A.) [Ed.] *La novela iberoamericana.* Albuquerque. New Mexico, 1952.

C. r. : M. Bates. *The Americas* [Washington], X (1953-54) ; J. E. Englekeirk. *HAHR*, XXXIII, 1953.

454. Pérez Restrepo (A.). Medio siglo de novela española [de la génération de « 98 » à nos jours], *Bolívar* [Bogotá], nº 25, 1953.

455. Cano (J. L.). Noticia de la novela en España. *RNC*, juil.-août 1954.

456. Ricard (R.). C. r. de : L. A. Sánchez. *Proceso y contenido de la novela hispano-americana.* Cf. 1147 (1954). *BHi*, 1954, nos 1 et 2.

*457. Leyen (F. von der). *Die Welt der Märchen.* Band I. Düsseldorf, E. Dietrichs, s. d.

458. Moret (A.). C. r. de : H. von Beit. *Symbolik des Märchens.* Cf. 153 (1953). *EG*, avril-sept. 1954.

*459. Fabbiani Ruiz (J.). *El cuento en Venezuela.* Caracas, Pensamiento Vivo, 1953.

C. r. : J. Calzadilla. *RNC*, mai-juin 1954.

*460. Silz (W.). *Realism and Reality : Studies in the German Novelle of Poetic Realism* [The Univ. of North Carolina. Stud. in German Lang. and Lit., nº 10], Chapel Hill, The Univ. of N. L. Press, 1954.

*461. Sticco (M.). *Il Romanzo italiano contemporaneo.* Milan, Vita e pensiero, 1953.

C. r. : M. Manciotti. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1953.

462. Latcham (R. A.). El ensayo en Chile en el siglo XX. *CH*, XVII, 1953.

*463. De Filippis (M.). *The Literary Riddle in Italy in the Seventeenth Century.* Berkeley-Los Angeles Univ. of Calif. Press, 1953, Univ. of Calif. Publ. in Modern Philology, vol. 40, nº 1.

C. r. : W. Binni. *La Rassegna*, [Gênes], oct.-déc. 1953.

*464. Lapesa (R.). *Los decires narrativos del Marqués de Santillana.* Madrid, Real Acad. Española, 1954 [Discours de réception].

465. Rinehart (K.). The Victorian Approach to Autobiography. *MP*, fév. 1954.

466. Struve (G.). Monologue intérieur : The Origins of the Formula and the first statement of its Possibilities. *PMLA*, déc. 1954.

Thèmes et Types.

467. R. S. S. Compte rendu de : D. Maçãs. *Os animais na linguagem portuguesa.* Lisbonne, Centro de Estud. filológicos, 1951. *RHM*, juil 1954.

468. Ubieto Arteta (A.). Un Pedro Urdemalas del siglo xii. *Archivo de Filología Aragonesa* [Saragosse], V. 1953.

*469. *Constant du Hamel, fabliau.* Ed. crit. de C. Rostaing. Gap, Ophrys, 1953. [Public. des Annales de la Fac. des Lettres, Aix-en-Provence, Nouv. Série, 1].

C. r. : A. Taylor. *RP*, nov. 1954. [Sur le thème, ses origines et ses dérivés.]

*470. Penna (M.). *La parabole dei tre anelli e la tolleranza nel Medio Evo.* Turin, Rosenberg e Sellier, 1953.

C. r. : G. Ponte. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1953.

*471. Allen (J. H. D. Jr). *Two Old Portuguese Versions of the Life of Saint Alexis*. Urbana, The Univ. of Illinois Press, 1953 [Illinois Stud, in Lang. and Lit., XXXVII, nº 1].

C. r. : U. T. Holmes, Jr. *Symposium* [Syracuse], 1954, nº 1.

472 Marchesi (C.). Orazio e Ulisse dantesco. *Miscellanea commemorativa nel primo centenario della fondazione (1853-1953) del Liceo-Ginnasio G. Galilei in Pisa.*

C. r. : *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1953.

473. Allue y Morell (F.). La « Raquel hermosa » de Vega. *Clav.*, juil.-août 1954. [La juive de Tolède].

*474. Laín Entralgo (P.). *La memoria y la esperanza. San Agustín, San Juan de la Cruz, Antonio Machado, Miguel de Unamuno.* Madrid, Real Acad. Española, 1954. [Discours de réception.]

*475. Sánchez-Castañer (F.). *Penumbra y primeros albores en la génesis y evolución del mito quijotesco.* Valencia, Univ. de Valencia, 1954.

*476. Desguines (A.). *Etude des Bacchanales ou le folatrissime voyage d'Hercueil fait l'an 1549 par Ronsard.* Genève, Droz, 1953.

C. r. : R. Guiette, *LR*, fév. 1955.

477. Schlauch (M.). Griselda in Iceland. A Supplement. [Version du XVIIe siècle sur la traduction latine de Pétrarque] *Speculum* [Cambridge, Mass.], XXVIII, 2, 1953.

C. r. : *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1953.

478. Gillet (J. E.). The *Cancionero* (1527) of Juan de Molina and some of its themes. *HR*, XXI, 1953.

479. Dunn (P. N.). The Horoscope motif in « La Vida es sueño ». *Atlante* [Londres], 1953, nº 4.

480. Gómez de la Serna (R.). La vida como sueño en Calderón y Unamuno. *Cultura Universitaria* [Caracas], nº 40, 1953.

481. Fucilla (J. G.). Sobre un soneto de Gutierre de Cetina. *NRFH*, juil.-sept. 1954. [Symbolisme des couleurs ; source des sonnets de Cetina et de Salazar : Serafino Aquilano].

482. Wilson (D. B.). The Discovery of Nature in the Work of Jacques Peletier du Mans. *BHR*, sept. 1954.

483. Wilson (E. M.). Modern Spanish Poems. Guillén and Quevedo on Death. *Atlante* [Londres], 1953, nº 1.

484. Moncarello (G. L.). *L'Arcadia.* Vol. I : *Teorica d'Arcadia. La premessa antisecentista e classicista.* Florence, Olschki, 1953.

C. r. : W. Binni. *La Rassegna* [Gênes], avril-juin 1954.

485. Serrano Poncela (S.). Amor y apetito en el teatro clásico español. *Asomante* [San Juan, Puerto Rico], nº 4, 1953.

486. Morgan (B. Q.). Gœthe on Gœthe's *Faust. Symposium* [Syracuse], 1954, nº 1.

487. Carrizo (J. A.). El tema del labrador de amor y la mala cosecha [dans la littérature espagnole et dans la poésie populaire de l'Amérique latine]. *Hom. F. Krüger.* I.

488. Schultz de Mantovani (F.). Un humorista en las pampas : Samuel Haigh, 1817. *Cursos y Conferencias* [Buenos Aires], XLIV, 1953.

489. Alegría (F.). El paisaje en la poesía mexicana. *CuA*, 12, 1953.

490. Benítez (L.). La aventura del trópico en la novela ecuatoriana. *Revista de Guatemala* [Guatemala], 1953, nº 6.

491. Ferrándiz Albornoz (F.). El indio, nueva realidad literaria hispano-

americana. *Cuadernos del Congreso por la libertad de la cultura* [Paris], 1953, nº 3.

492. Bueno (S.). Da soledad castelhana à saudade portuguesa. *Letras* [Univ. do Paraná, Curitiba], 1953, nº 1.

493. Beberfall (L.). The Pícaro in Context. *HispB*, sept. 1954.

494. Stanford (W. B.). Dante's Conception of Ulysses. *Cambridge Journal*, VI, 4, 1953.

C. r. : B. Maier. *La Rassegna* [Gênes], avril-juin 1954.

*495. Guerreri (E.). *La donna nella letteratura del Trecento*, Milan-Rome, Gastaldi, 1953.

C. r. : A. Prandi. *Cm*, sept.-oct. 1954.

496. Stoll (E. E.). A Falstaff for the « Bright ». *MP*, fév. 1954.

*497. Hayes (F. C.). *Lope de Vega and the Common Man.* Reprint. from South Atlantic Studies for Sturgis E. Leavitt. Washington, D. C., 1953.

498. Mariani (G.). La figura del poverino : Verga. *Idea*, nov. 1953.

C. r. : C. F. Goffis. *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

Relations générales.

*499. Friederich (W. P.) et Malone (D. H.). *Outline of Comparative Literature from Dante to O'Neill* [The Univ. of North Carolina Stud. in Comp. Lit., nº 11]. Chapel Hill, Univ. of North Carolina Press, 1954.

*500. Dockhorn (K.). *Deutscher Geist und Angelsächsische Geistesgeschichte.* Göttingen, Musserschmidt, 1954.

*501. Lefort (Cl.). *La littérature moderne comme expression de l'homme.* São Paulo [Brésil]. Soc. Paulista de Escritores, 1954 [Communication présentée au « Congresso intern. de Escritores patrocinado pela Comissão do IV Centenàrio da cidade de São Paulo »].

502. Vermeil (R.). Littérature et culture en Europe. *Critique* [Paris], déc. 1954. [A propos de : E. Auerbach. *Mimesis, Dargestellte Wirklichkeit in der Abendländischen Literatur.* Cf. 250 (1950)].

503. Françon (M.). Le Guichardin de Montaigne. *Italica* [Evanston], 1954, nº 1.

C. r. : *La Rassegna* [Gênes], avril-juin 1954.

504. Ciureanu (P.). Rapporti culturali e giornalistici tra l'Italia e la Romania dal 1850 al 1880 : Cesare Correnti e Tullo Massarani filoromeni. *Rassegna del Risorgimento*, avril-sept. 1954.

505. Isopescu (C.). Il Diplomatico studioso americano E. Schuyler e i Romeni. *Bul. Bibliotecii Române* [Fribourg-en-Brisgau], oct. 1954.

506. Seroni (A.). De Sanctis, Zola e la cultura italiana moderna. *Rinascita*, X, 8-9, 1953.

C. r. : C. F. Goffis. *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

507. Manciotti (M.). C. r. de : L. Culcasi. Les rapports de d'Annunzio et de Barrès [d'après leur correspondance] cf. 751 (1954). *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

508. Bémol (M.). G. Apollinaire et l'étranger. *Annales Universitatis Saraviensis*, Philosophie-Lettres, II, 5, 1953.

509. Cavalli (G.). Nota su Apollinaire e Ungaretti. *Letteratura*, I, 5-6, 1953.

C. r. : M. Manciotti. *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

*510. Portuondo (J. A.). *José Martí, crítico literario.* Washington, Unión Panamericana, 1953.

C. r : A. Torres-Rioseco, *HR*, oct. 1954.

511. Isopescu (C.). Nicolas Iorga (1871-1940) e la letteratura comparata. *Giornale italiano di filologia* [Naples], 1955, nº 1.

Intermédiaires.

512. Chiodacoli (G.). Il Pascoli traduttore [traducteur d'Homère]. *ACME*, mai-août 1953.

C. r : F. C. *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

513. Billanovich (G.). Il Boccaccio, il Petrarca, e le più antiche traduzioni in italiano delle Decadi di Tito Livio, *GSLI*. LXX, fasc. 391, 1953.

C. r. : R. Scrivano. *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

514. Maréchal (R.). Le dernier séjour de Rabelais à Rome [In] : *Association Guillaume Budé, Congrès de Tours*, 1954.

515. Haffin (L.). Johann Fischart humaniste alsacien. « Rabelais de l'Allemagne ». *Europe* [Paris], 1953, nº 90.

516. Boxer (C. R.). A Portuguese Account of South China in 1549-1552. [Tirage à part de : *Archivum Historicum Societatis Jesus*, vol. XXII, 1953].

517. Mota Gomes (M. F.). A primeira versão italiana de « Os Lusiadas », *Revista da Faculdade de Letras* [Lisbonne], XIX, 2e série, nº 3, 1953.

518. García Bacca (J. D.). Vargas, traductor de Comenius (1592-1670). [Centenaire de sa mort, 1854]. *RNC.*, juil.-août 1954.

519. Penzol (P.). Sunny Spain. *Clav.*, mai-juin 1954. [Voyageurs anglais en Espagne : XVIIIe et premier tiers du XIXe].

*520. Tuzet (H.). *La Sicile au XVIIIe siècle vue par les voyageurs étrangers.* Strasbourg, P. H. Heitz, 1955.

521. Comptes rendus de E. R. Vincent, *Ugo Foscolo. An Italian in Regency England.* Cf. 806 (1954) : C. Foligno. *Italian Studies* [Cambridge], VIII, 1953 ; U. Limentani. *Il Ponte*, IX, 7, 1953 ; P. Treves. L'Esilio inglese di Ugo Foscolo. *Idea*, V, 1953 ; C. F. Goffis, *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1953.

522. Guyot (C.). A propos du passage de Chateaubriand à Neuchâtel en 1824. *Musée Neuchatelois*, janv.-fév. 1954.

523. Powers (R. H.). Edgar Quinet and the First Translation of Herder's « Ideen zur Geschichte der Menschheit », *RR*, avril 1954.

524. Gordon (B. R.). Early Translations of French Romantics in Mexico. *Symposium* [Syracuse], mai 1953.

525. Cossío del Pomar (F.). Teófilo Gautier descubre España. *La Nueva Democracia* [New York], juil. 1954.

526. Tejera (H.). Ambrosio Ramírez, traductor de Horacio [1856-1913]. *RNC*, mai-juin 1954.

*527. Durand (R. L. F.). *Algunos poetas venezolanos contemporáneos.* [Textes choisis et trad. avec une présentation des auteurs]. Caracas, Univ. Central de Venzuela. Fac. de Humanidades y Educaciõn Inst. de Lenguas Modernas, s. d. [1954].

528. French into English. *TLS*, 16 avril 1954.

529. Nuffel (R. O. J. Van). Studi italiani nel Belgio. *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

Courants, Mouvements, Époques.

530. Portier (L.). Dante et l'humanisme. [A propos de : P. Renucci. *L'aventure de l'humanisme européen au moyen-âge*. Cf. 779 (1954). *Les Langues néo-latines* [Paris], 1954, nº 131, fasc. IV.

531. Simone (F.). La coscienza storica del Rinascimento francese e il suo significato culturale. *Cm*, mars-avril 1954.

532. *Il Rinascimento : Significato e limiti* [Atti del III Convegno Internazionale di Studi sul Rinascimento]. Florence, Sansoni, 1953.

C. r. : S. R. *La Rassegna* [Gênes], avril-juin 1954.

533. Bonfanti (A.). Il Petrarca nell' ultimo Settecento. *Lettere italiane* [Arona], V, 2, 1953.

C. r. : *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1953.

534. Baldacci (L.). Intorno alla crisi del petrarchismo. *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

535. Burgelin (P.). La Réforme et l'histoire [A propos de : P. Joachimsen. *Die Reformation als Epoche der deutschen Geschichte*, 1951 ; F. Wendel. *Calvin, Sources et Evolution de sa pensée religieuse*, 1950 ; J. Bohatec. *Budé und Calvin. Studien zur Gedankenwelt des französischen Frühhumanismus*, 1950 ; M. Geiger. *Geschichtsmächte oder Evangelium ? Zum Problem theologischer Geschichtschreibung und ihrer Methode*, 1953 ; R. H. Bainton. *Michel Servet, hérétique et martyr* (1509-1553), 1953]. *Critique* [Paris], sept. 1954.

536. Schmidt (A. M.). Quelques aspects de la poésie baroque protestante. *RSH*, oct.-déc. 1954.

537. Artola (M.). *Los afrancesados*. [Prólogo de G. Marañón. Madrid, Soc. de Estudios y Publicaciones, 1953.

C. r. : A. Rumeau, *BHi*, 1954, nos 1-2.

538. G. P. Compte rendu de : G. Margiotta. *Le origini italiane de la Querelle des Anciens et des Modernes*. Cf. 804 (1954). *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

539. Pomeau (R.). C. r. de : P. Vernière. *Spinoza et la pensée française avant la Révolution*. Cf. 1483 (1954). *RSH*, oct.-déc. 1954.

540. Villégier (J.). C. r. de : J. Sarrailh. *L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIIIe siècle*. Cf. 1467 (1954). *Les Langues néo-latines* [Paris], 1954, nº 131, fasc. IV.

541. Fubini (M.). Giordani, Madame de Staël, Leopardi. *La Rassegna* [Gênes], janv.-juin 1953.

542. *Il Conciliatore : Foglio scientifico-letterario*, a cura di V. Branca. Florence, Lemonnier, 1948-1954.

C. r. : R. Van Nuffel. *LR*, fév. 1955.

543. Jover (J. M.). Alberto Lista y el romanticismo español. [Sur le livre d'H. Juretschke. *Vida, obra y pensimiento de Alberto Lista*. Madrid, *C.S.I.C.*, 1951]. *Arbor* [Madrid], janv. 1952.

544. Comptes rendus de : M. Fubini. *Romanticismo italiano. Saggi di storia della critica e della letteratura*. Cf. 1470 (1954) ; G. Bezzola. *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954 ; L. Banfi. *N. Ant.*, 88, fasc. 1832, 1953.

*545. Llorens Castillo (V.). *Liberales y románticos. Una emigración española en Inglaterra* (1823-1834). México. El Colegio de México, 1954. [Publ. de la *N.R.F.H.*, III].

546. Olguín (M.). The Theory of Spanish Realism in Milá y Revilla *MLQ*, XIV, 1953.

*547. Hugues (J. M. C.). [pseud.] *The Negro Novelist; a Discussion of the Writings of American Negro Novelists, 1940-1950.* New York, Citadel Press, 1953.

548. Labrousse (R.). Echeverría y la filosofía política de la ilustración. *Sur* [Buenos Aires], nos 219-220, 1953.

*549. Muricy (A.). *Panorama do movimento simbolista brasileiro.*

C. r. : J. de Castro Osorio. *Occidente* [Lisbonne], XLVI, 1954.

550. Soares Amora (A. A.). Problemas e aspectos fundamentais da literatura brasileira. O simbolismo (1893-1922). *Rev. da Faculdade de Letras* [Lisbonne], XIX, 2e série, no 3, 1953.

551. Rodríguez Monegal (E.). La poesía de Martí y el modernismo. *Número* [Montevideo], X, no 22, 1953.

552. Ánderson Imbert (L.). El impresionismo en *Amistad funesta* de Martí. *Asomante* [San Juan, Puerto Rico], no 3, 1953.

553. Cirici-V. (D.). Panorama literario de Guatemala. *CH*, XV, 1953.

*554. Díez de Medina (F.). *Literatura boliviana : introducción al estudio de las letras nacionales del tiempo mítico a la producción contemporánea.* La Paz, A Tejerina, 1953.

*555. Rossi (G. C.). *Storia della letteratura portoghese.* Florence, G. C. Sansoni, 1953.

C. r. : M. R. Lida de Malkiel. *RP.*, nov. 1954.

556. Larrieu (R.). C. r. de : C. Aubrun. *Histoire des lettres hispano-américaines.* Cf. 83, *Les langues néo-latines* [Paris], 1954, fasc. IV.

557. Valenzuela (V. M.). A New Generation of Chilean Novelists and Short Story Writers. *HispB*, déc. 1954.

558. Martins (W.). Introdução ao estudo do simbolismo. *Letras* [Univ. do Paraná, Curitiba], no 1, 1953.

559. Rescalli (G.). Brevità e suggestione nella poesia ermetica. *Humanitas* [Coimbra], VIII, 7, 1953.

C. r. : *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1953.

560. Macri (O.). Le generazioni della poesia italiana del' 900. *Paragone*, 42, 1953.

C. r. : *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1953.

561. Torres-Rioseco (A.). *Ensayos de literatura latinoamericana.* México, Fondo de Cultura Económica, 1953.

C. r. : D. Viñas, *IM*, sept. 1954.

*562. Alegría (F.). *La poesía chilena.* Mexico, Unif. of California Press, 1954.

C. r. : E. Araya Núñez. *HispB*, sept. 1954.

563. Petrie (Sir Ch.). Paralelismo en la evolución histórica de Inglaterra y España. *Clav.*, juil.-août 1954.

564. Monguió (L.). Las estéticas nativistas en la poesía peruana reciente. *Revista Iberica* [Univ. of Utah], oct. 1953.

Ambiances.

La vie, les idées, les arts.

565. Chiodaroli (G.]. Forma musicale et forma plastica. L'estetica musicale nell' antica Grecia. *ACME*, mai-août 1953.

*566. Méautis (G.). *Le crépuscule d'Athènes et Ménandre*. Paris, Hachette, 1954.

C. r. : A. Traina. *Cm*, sept.-oct. 1954.

567. Arco (R. del). Más sobre Tirso de Molina y el medio social. *Bol. de la Real Academia Española*, XXXIII, 1953.

568. Garin (E.). La letteratura e le arti. *Atti del Quinto Congresso internazionale di Lingue e Letterature moderne* (Florence, 1951]. Florence, Valmartina, 1955.

569. Marcovitch (M.). Les arts plastiques et la poésie populaire serbe. *Ibid.*

570. Lytton Sels (A.). La peinture italienne et la poésie anglaise à l'époque de la Renaissance. *Ibid.*

572. Binni (W.). La poesia del Parini e il Neoclassicismo. *Ibid.*

*573. Lemaitre (H.). *Le paysage anglais à l'aquarelle, 1760-1851*. Paris, Bordas, 1954.

574. Baelen (J.). Benjamin Constant et la question sociale. *Bull. de l'Assoc. Guillaume Budé* [Paris], déc. 1954.

575. Rest (J.). Coleridge y las teorías artísticas del romanticismo inglés. *IM*, sept. 1954.

576. Renaudet (A.). Un groupe milanais ami de Stendhal : Le Conciliatore. *Annales* [Paris], juil.-sept. 1954.

577. Mayer (G.). Musset et les peintres italiens. *Atti del Quinto Congresso internazionale di Lingue e Letterature moderne* [Florence, 1951]. Florence, Valmartina, 1955.

578. Salas (X. de). Más valoraciones románticas del Greco y nota al pintor Aparicio y sus plagios. *Clav.*, mai-juin 1954.

*579. Schmid (W.). *La Suisse romantique vue par les voyageurs, les écrivains et les peintres*. Lausanne, Payot, 1952.

*580. Boschot (A.). *Les peintres orientalistes et Théophile Gautier*. Paris, Inst. de France, Acad. des Beaux-Arts, 1954. [Séance publ. annuelle du 10 nov. 1954].

581. Guyot (C.). Sainte-Beuve et le protestantisme suisse. *RHLF*, oct.-déc. 1954.

*582. De Sanctis (F.). *Saggi Critici*, rééd. par L. Russo. Bari, Laterza, 1953.

C. r. : P. G. *LR*, fév. 1955.

583. Roe (F. C.). Taine et l'art anglais. *Atti del Quinto Congresso internazionale di Lingue e Letterature moderne* [Florence, 1951], Florence, Valmartina, 1955.

584. Kohlschmidt (W.). Rilke und Rodin. *Ibid.*

585. W. (St.). Contributions à un inventaire des demeures, sites et souvenirs polonais en France. *Bull. du Centre polonais de Recherches scientifiques de Paris*, juin 1954.

586. Anceschi (L.). Ezra Pound y el humanismo americano. *CH*, août et nov. 1952.

587. Chiapelli (F.). Grazia Deledda. Lettere inedite ad uno straniero. [E. Rod] *Epoca Letteraria*, 7 juin 1953.

C. r. : *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1953.

*588. Lizaso (F.). *Martí, crítico de arte*. La Habana, Comisión Nacional Cubana de la UNESCO, 1953. [Cuadernos de Divulgación Cultural, 7].

589. Bonet (C. M.). *Stella* [roman argentin de C. Doyen, 1905] y la Socie-

dad porteña de principios de siglo. *Cursos y Conferencias* [Buenos Aires], XLIV, 1953.

590. Tobío (L.). La pintura bizantina y nuestro tiempo. *IM*, sept. 1954.

591. Carilla (E.). La Argentina de Cunninghame Graham. *Humanitas* [Tucuman], 1953, nº 1.

Influences antiques.

592. Chiodaroli (G.). Il Pascoli traduttore [traducteur d'Homère]. Cf. nº 512.

*593. Bolgar (R. E.). *The Classical Heritage and its Beneficiaries*. Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1954.

594. Vives Coll (A.). Algunos contactos entre Luciano de Samosata y Quevedo. *Helmantica* [Salamanque], mai-août 1954.

595. Pire (G.). De l'influence de Sénèque sur les *Essais* de Montaigne. *Les Études classiques* [Paris], juil. 1954.

596. Masellis (V.). Principi dell' etica aristotelica nel pensiero del Guicciardini. *Il Saggiatore* [Rome], IV, 1, 1954.

C. r. : *La Rassegna* [Gênes], avril-juin 1954.

597. Rainaldi (L.). Di una fonte commune della *Vita civile* di Matteo Palmieri e del *De Educatione liberorum* di Maffeo Vegio [les *Noctes atticae* d'Aulu Gelle]. *GSLI*, LXX, 392, 1953.

C. r. : G. Ponte. *La Rassegna* [Gênes], avril-juin 1954.

598. Timpanaro (S.). Gli studi di Giacomo Leopardi sui *Cesti* di Giulio Africano. *Studi Urbinati* [Urbino], XXVII, 2, 1953.

C. r. : C. F. Goffis. *La Rassegna* [Gênes], avril-juin 1954.

Influences italiennes.

599. Oliver (K.). Dante in a World Literature Course. *Yb*, III, 1954.

600. Capponi (G.). La fortuna di Dante attraverso le riviste del periodo coloniale americano. *Studi danteschi* [Florence], XXXI, fasc. 2, 1953.

C. r. : B. Maier. *La Rassegna* [Gênes], avril-juin 1954.

601. Roche (A. V.). Petrarch and the Felibres. *Italica* [Evanston], mars 1953.

C. r. : *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1953.

602. Frattarolo (R.). Roma di Rabelais. *Studi Romani*, janv.-fév. 1954.

603. Patocchi (P.). *Quando Marot traduceva Petrarca*. Mondrisio, Cenobio, 1953.

C. r. : R. Scrivano. *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

604. Ponte (G.). La fortuna e la critica del Boiardo. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1953. [2e article avec Bibliographie, *Ibid.*, oct.-déc. 1953].

605. Compte rendu de J. W. Hassell. *Des Perier's Indebtedness to Castiglione*. Cf. 1286 (1954) : *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

606. Bonfantini (M.). Racine lettore dell' Ariosto. *Cm*, juil.-août 1954.

607. Montanari (F.). Fortuna dell' Ariosto. *Studium*, XXXIX, 11, 1953.

C. r. : *La Rassegna* [Gênes], avril-juin 1954.

608. Clements (R. J.). Ronsard and Ficino on the Four Furies. *RR*, oct. 1954.

609. Rizza (C.). L' « Orphée » di Tristan e l' « Orfeo » del Cavalier Marino. *Cm*, juil.-août 1954.

610. Carré (J.-M.). L'Italie de Gœthe, de Ruskin et de Taine. *Atti del Quinto Congresso internazionale di Lingue e Letterature moderne* [Florence, 1951], Florence, Valmartina, 1955.

611. Pyritz (H.). Gœthes Römische Ästhetik. *Ibid.*

612. Rhodes (D. E.). The Composition of Mr. Gladstone's Essay on Leopardi. *Italian Studies* [Cambridge], VIII, 1953.

C. r. : *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1953.

613. Gullace (G.). C. r. de : A. A. Del Greco. *Giacomo Leopardi in Hispanic Literature*. Cf. 603 (1953). *Symposium* [Syracuse], 1954, n° 1.

614. Van Nuffel (R. O. J.). L'ispirazione italiana nell' opera di Charles Van Lerberghe. *LM*, mai-juin 1954.

615. Capiello (L.). L'influenza di Manzoni sull'opere di Hugo. *Ausonia*, t. VIII, 1953.

C. r. : C. F. Goffis. *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

616. Pighi (G. B.). Una citazione carducciana di Francesco Buecheler. *Cm*, juil.-août 1954.

617. Escalona Escalona (J. A.). Edoardo Crema y su influencia en la cultura actual de Venezuela. *Cultura Universitaria* [Caracas], n°s 38, 39, 1953.

618. Chiapelli (F.). Studi italiani in Svizzera. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1953.

619. Margueron (C.). Studi sulla letteratura italiana in Francia. *Ibid.*, oct.-déc. 1953.

620. Nurmela (T.). La cultura italiana in Finlandia nell' ultimo decennio. *Ibid.*, avril-juin 1954.

621. Griffith (T. G.). Rapporti culturali italo-cimbrici. *Ibid.*

Influences espagnoles et hispano-américaines.

*622. Cioranescu (A.). *Estudios de literatura española y comparada*. [Dante et les îles Canaries ; la conquête de l'Amérique et le roman chevaleresque ; les *Rodomontades espagnoles* de Nicolas Baudoin ; Caldéron et le théâtre classique français ; les fabulistes ; Victor Hugo et l'Espagne, etc...). Tenerife, Univ. de la Laguna, 1954.

623. Antuña (J. G.). Ariel y los Estados Unidos. *La Nueva Democracia* [New York], XXXII, 1952.

Influences françaises.

*624. Masseron (A.). *Dante et Saint Bernard*. Paris, Albin Michel, 1953.

C. r. : P. Groult, *LR*, fév. 1955.

625. Silver (I.). Rabelais in European Literature : A Synoptic View of Scholarly Publications : England, Scotland, Germany, Belgium and Holland, Italy, Poland. *BHR*, 1954, n° 2.

626. Will (S. F.). Rabelais en Amérique [résumé]. *Association Guillaume Budé. Congrès de Tours*. Les Belles Lettres, 1954.

627. Marichal (J.). Montaigne en España. *NRFR*, janv.-juin 1953.

628. Ruggeri (R.). La poesía provenzale alla corte di Federico III di Sicilia. *Bol. del Centro di Studi filologici e linguistici siciliani*, I, 1953.

C. r. : R. Scrivano. *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

629. Just (L.). Fenelons Wirkung in Deutschland, [in] *Fenelons Persönlichkeit und Werk. Festschrift zur 300. Wiederkehr seines Geburstages, hrgb von* J. Kraus *und* J. Calvet. Baden-Baden, Verlag fur Kunst und Wissenschaft, 1953.

630. Cioranescu (A.). Viera y Clavijo et la littérature française, [in] *Estudios de Literatura española y comparada*. Tenerife, Univ. de la Laguna, 1954.

631. Stinglhamber (L.). Joseph de Maistre, précurseur de Newmann. *Bul. de l'Association Guillaume Budé*, [Paris], déc. 1954.

632. Fubini (M.). Una citazione del Foscolo [lettre de J. D. Garat à Robespierre]. *GSLI*, LXX, fasc. 39, 1953.

C. r. : C. F. Goffis, *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

633. Cordié (C.). Giuseppe Vismara, critico di « Rome, Naples et Florence en 1817 » [con postille inedite su Stendhal e Milano]. *ACME*, mai-août 1954.

634. Manciotti (M.). C. r. de : S. Gugenheim. D'Annunzio e Chateaubriand. Cf. 1306 (1954). *La Rassegna* [Gênes], avril-juin 1954.

635. Grases (P.). Atala y el romanticismo en castellano. *RNC*, juil.-août 1954.

636. Jeanne (R.). C'est en Russie que le *Spectacle dans un fauteuil* a conquis la scène. *Les Nouvelles Littéraires* [Paris], 29 avril 1954.

637. Riva (S.). La fonte dei *Promessi Sposi* [*Le droit du seigneur* de Voltaire]. *Ateneo Veneto*, CXLIV., vol. 137, 1-2, 1953.

C. r. : C. F. Goffis, *La Rassegna* [Gênes], avril-juin 1954.

*638. Dale (E. H.). *La poésie française en Angleterre (1850-1890), sa fortune, son influence*. Paris, Didier, 1954.

639. Hilton (R.). Spanish Preconceptions about France, as revealed in the Works of Emilia Pardo Bazán. *Bulletin of Spanish Studies* [Liverpool], XXX, 1953.

640. Montigny (R.). Heinrich Mann und Frankreich. *Antares* [Baden-Baden], fév. 1955.

641. L'amitié franco-américaine. *Informations et Documents* [Paris], 1er fév. 1955.

642. Sur la littérature française de Belgique. [Enquête. Réponses de : G. Gromyko, J.-M. Carré, P. Jourda, J. F. Angelloz. *Les Cahiers du Nord*, 1953-1954, nos 5 et 6.

Influences anglaises.

643. Guidi (A.). « Enrico VIII » e « I Promessi Sposi ». *LM*, mai-juin 1954.

644. Dédéyan (C.). Marivaux à l'école d'Addison et de Steele. *Annales de l'Université de Paris*, janv.-mars 1955.

645. Price (L. M.). English Theological Works in Pastor Lessing's Library. *JEGP*, LIII, 1.

646. Ternois (R.). C. r. de : R. Escarpit. *L'Angleterre dans l'œuvre de Madame de Staël*. Cf. 173, *L'Éducation Nationale* [Paris], 3 fév. 1955.

Influences Nord-Américaines.

647. Alegría (F.). *Walt Whitman en Hispanoamérica*. México, Studium, 1954.

648. Brown (D.). Dos Passos in Soviet-Criticism. *CL*, 1953, nº 4.

Influences germaniques.

*649. Hiebel (F.). *Novalis. German Poet — European Thinker — Christian Mystic*. The Univ. of North Carolina. Studies in Germanic Lang. and Lit. Nº 10. The Univ. of North Carolina Press, 1954.

650. Dapelo (C.). Il « Werther » e l' « Ortis ». *Lettere Italiane* [Arona], V, 3, 1953.

C. r. : C. F. Goffis. *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954.

651. Bianchi (L.). Un sonetto del Carducci e Lenau. *Cm*, juil.-août 1954.

652. Fogelqvist (D. F.). José Asunción Silva y Heinrich Heine. *RHM*, oct. 1954.

*653. Matenko (P.). *Ludwig Tieck and America*. The Univ. of North Carolina Studies in Germanic Lang. and Lit. Nº 12. Chapel Hill. The Univ. of North Carolina Press, 1954.

654. Pageard (R.). Le germanisme de Bécquer. *BHi*, 1954, nos 1-2.

655. [Id.]. C. r. de : J. P. Díaz. *G. A. Bécquer, Vida y poesía*. Cf. 1091 (1954). *Ibid.*

656. Stossinger (F.). Diskussion mit Zeitschriften : Deutsche Literatur in Frankreich. *NSR*, XVI, 1953.

Influences slaves.

657. Wedkiewicz (S.). La France et la Pologne en 1831 [En marge de l'ouvrage de J. Dutkiewicz. Lodz, 1950], *Bul. du Centre polonais de Recherches Scientifiques de Paris*, juin 1954.

658. Lednicki (W.). Adam Mickiewicz, Poland's Romantic Ambassador to the Court of Realism. *There Columbia Bicentennial Lectures*, déc. 1954.

659. Osborne (R. E.). Emilia Pardo Bazán y la novela rusa. *RHM*, oct. 1954.

Influences helléniques.

660. Knös (B.). Voltaire et la Grèce. *HC*, janv.-fév. 1955.

661. Charlier (G.). C. r. de : R. Canat. *L'hellénisme des Romantiques*. Paris, Didier, 1951. *Erasmus* [Aarau], 25 fév. 1954.

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I. — BULLETIN ANALYTIQUE

Abonnement annuel (y compris la table générale des auteurs).

	France	Étranger
1re *Partie.* — Mathématiques, Physique, Chimie, Sciences de l'Ingénieur	6.000	7.000
Section I. — Mathématiques pures et appliquées. Mécanique. Physique mathématique	1.050	1.300
S. II. — Astronomie et Astrophysique. Physique du globe.	1.350	1.600
S. III. — Généralités sur la Physique. Acoustique. Thermodynamique. Chaleur. Optique. Electricité et Magnétisme.	1.800	2.000
S. IV. — Physique corpusculaire. Structure de la matière.	900	1.150
S. V. — Chimie générale et Chimie physique	900	1.150
S. VI. — Chimie minérale. Chimie organique. Chimie appliquée. Métallurgie	3.300	3.675
S. VII. — Sciences de l'Ingénieur	2.250	2.500
S. VIII. — Minéralogie. Pétrographie. Géologie. Paléontologie	1.050	1.300
2e *Partie.* — Biologie, Physiologie, Zoologie, Agriculture	6.000	7.000
S. IX. — Biochimie. Biophysique. Sciences pharmacologiques. Toxicologie	1.800	2.000
S. X. — Microbiologie. Virus et Bactériophages. Immunologie	1.200	1.325
S. XI. — Biologie animale. Génétique. Biologie végétale.	3.300	3.675
S. XII. — Agriculture. Aliments et Industries alimentaires.	1.050	1.300
3e *Partie.* — Philosophie	2.500	3.000
Sociologie	1.000	1.200

N.-B. — Les abonnés aux tirages a part de la première ou deuxième partie du Bulletin Analytique peuvent recevoir la Table générale des auteurs aux conditions suivantes : 1re *Partie* : France, 600 fr. ; Étranger, 700 fr. — 2e *Partie* : France, 600 fr. ; Étranger, 700 fr.

II. — REVUE DES SOMMAIRES DES PRINCIPAUX PÉRIODIQUES SCIENTIFIQUES ET TECHNIQUES

Abonnement annuel : France, 6.000 fr. — Étranger, 7.000 fr.

S'adresser au Secrétariat du Centre de Documentation du C. N. R. S., 16, rue Pierre-Curie, Paris-5e — CCP. Paris, 9131-62.

Le gérant : Marcel Didier

abbeville. — imprimerie f. paillart. — (d. 5495).

JOSÉ ORTEGA Y GASSET (1883-1955)

La mort de José Ortega y Gasset endeuille toute la partie de notre globe où l'on parle espagnol, et où, éveillant de nombreux esprits à la réflexion sur l'homme et la culture, il a contribué plus qu'aucun autre à élever le niveau intellectuel des jeunes générations. Cette perte doit être ressentie dans toute l'humanité pensante. Mais combien plus parmi les comparatistes qui ont admiré en Ortega une curiosité universelle et un art peu commun de secouer l'esprit par des confrontations entre cultures très éloignées dans le temps et dans l'espace ; combien plus parmi ses plus vieux admirateurs français, en qui la séparation définitive avive le remords d'avoir peu manifesté leurs sentiments, de n'avoir pas pris sur leurs loisirs pour traduire cet auteur difficile. Car Ortega (c'est tant mieux pour lui) a tenu à distance respectueuse les professionnels de la traduction ; mais il ne peut être apprécié dans l'original, hors du monde hispanique, que par de bons hispanisants sensibles au mouvement de cette pensée incarnée en un langage personnel et très espagnol, que d'aucuns disent baroque, auxquels d'autres reprochent une pointe de dandysme, mais qui, du moins, avait un style, un grand style.

Sa revue, la Revista de Occidente, *de 1924 à 1936, a pris à tâche de tenir les lecteurs espagnols cultivés au courant des nouveautés européennes de tout ordre que cet incomparable guetteur voyait surgir à l'horizon. Quant aux Publications de la* Revista, *pour ne prélever que quelques exemples dans leur masse imposante (qui continue à s'accroître), elles ont donné en espagnol les* Recherches logiques *de Husserl,* Le Sacré *de Rudolf Otto, le* Ressentiment dans la morale *de Max Scheler, l'*Analyse de la matière *de Bertrand Russell,* La Genèse des continents et des océans *de Wegener, le* Décaméron nègre *de Frobenius, bien avant que ces ouvrages ne*

fussent traduits en français. En littéraure espagnole, la Revista *a immédiatement jugé et adopté les poètes de la génération dite aujourd'hui « de 1925 ». La collection* Los poetas *publie en deux ans (1928-1929) quatre recueils : Le* Primer romancero gitano *de F. Garcia Lorca (bientôt suivi de ses* Canciones), Cántico *de Jorge Guillén,* Seguro azar *de Pedro Salinas et* Cal y canto *de Rafael Alberti. Pour un directeur qui aimait prophétiser l'avenir prochain et jouait sur les vraies valeurs, quel brelan ! On peut discuter d'autres partis pris d'Ortega, regretter ce que certains appellent des exclusives. Encore faut-il les comprendre.*

Formé par les philosophes de Marburg, il s'est adressé régulièrement à l'Allemagne comme à la meilleure pourvoyeuse en matière de philosophie, de sciences humaines, de sciences physiques et biologiques ; l'Angleterre ne lui fournissait qu'un appoint ; la France, les plaisirs littéraires : Marcel Proust, Gide, Anna de Noailles, Cocteau. Ni Valéry, ni Alain ne semblent l'avoir profondément intéressé. Le penseur essayiste espagnol pouvait lire nos penseurs essayistes dans le texte (la réciproque n'était pas vraie), comme il avait lu Benjamin Constant ou Stendhal. Les considérait-il comme des braconniers de la philosophie? comme des auteurs peu traduisibles et peu utilisables pour son œuvre de culture hispanique? Ortega voulait être et a été, en même temps qu'un écrivain universel, mondain aux deux sens du terme, un philosophe professionnel. Il a formé des élèves, dans sa chaire de Métaphysique de l'Université de Madrid. C'est aux fournisseurs universitaires allemands qu'il songeait d'abord. Seuls pourraient lui reprocher son ouverture unilatérale des Français très ouverts eux-mêmes aux quatre vents de l'esprit. Et il faut aussi se souvenir que pour les Espagnols de la génération d'Ortega le français ne se traduisait pas, il se lisait. La pensée allemande, qu'il fallait traduire, a été favorisée par une diffusion de la culture qui a augmenté largement le nombre des lecteurs espagnols, sans accroître celui des lecteurs polyglottes à l'aise dans notre langue. Si l'œuvre de Dilthey, grâce à Imaz et Gaos, disciples d'Ortega transplantés à Mexico, constitue aujourd'hui le plus imposant ensemble de philosophie contemporaine lisible en langue espagnole, c'est à cette circonstance qu'on le doit autant qu'aux préférences d'Ortega, qui avait lui-même consacré un livre à W. Dilthey et l'idée de la vie *(1933).*

On lira avec profit l'étude qu'a consacrée à Ortega son élève Julián Marías, incluse par celui-ci dans son substantiel petit livre Philosophes espagnols d'aujourd'hui *(trad. fr., Paris, Aubier, 1954). Marías nous rappelle heureusement, à nous autres qui nous occupons*

de la diversité des littératures, comment Ortega a lancé sa formule yo soy yo y mi circunstancia. *Ce moi qui n'* « *existe* » *que dans son entourage, intuition première du* « *perspectivisme* » *d'Ortega qui a devancé l'existentialisme de Heidegger, et qui allait se nourrir de la philosophie biologique de J. von Uexküll, notre Espagnol l'a découvert au cours d'une* « *méditation de l'Escorial* » *introduisant à une* « *méditation de Don Quichotte* ». *Et celle-ci, Ortega a pu à bon droit, étant donnée sa portée générale, la sous-titrer* « *bref traité du roman* ». *Il a pris volontiers les produits les plus raffinés de la culture, œuvres littéraires ou œuvres d'art, comme objet d'une réflexion phénoménologique par sa démarche, mais pénétrée d'une aspiration historique, postulant une certaine unité des œuvres les plus variées d'un même temps. Une de ses notions favorites était* « *la altura de los tiempos* ». *Elle impliquait moins un* Zeitgeist *au sens habituel du terme que le sentiment d'une tâche commune dont les hommes d'avant-garde d'un moment historique donné prennent plus ou moins conscience. Qu'on relise l'article sur* Le temps, la distance et la forme chez Proust, *par lequel il contribua en 1923 à l'*Hommage à Marcel Proust *de la NRF, et où il se plaît à rapprocher Stendhal et Ingres, Proust et Renoir. C'est dans le même esprit qu'il écrivait un peu plus tard (1925) son essai sur la* Deshumanización del arte, *cherchant dans Mallarmé aussi bien que chez Debussy ou dans les nouvelles tendances des arts plastiques, la signification commune des* « *aspirations à l'art pur* » *: symptômes, à ses yeux, de grande modestie, l'art renonçant à la transcendance, à l'éternel, à la tradition, pour se refaire une enfance.*

L'une des fonctions les plus délicates de l'histoire littéraire est l'étude de l'œuvre d'un écrivain en tant que création liée et unique (l'unique étant partiellement socialisable par la mode ou par ces institutions plus durables qu'on appelle genres). Ortega nous a donné des exemples mémorables de ce que peut la sympathie (il a voulu aussi étudier Goethe « *desde dentro* »), *pour démêler la structure typique de tel écrivain récent, dont l'humeur nous est connaissable en même temps que ses œuvres : l'étude sur Proust rejoint, dans l'admiration des hispanisants, les études sur Baroja et sur Azorin publiées dans les deux premiers volumes de* El Espectador. *Sans condamner nos patientes recherches érudites, ces réussites difficilement imitables doivent sans cesse nous rappeler la vanité des études de sources, de structure ou de style que ne soutient pas une sorte de connivence avec l'intention profonde de l'auteur.*

Ortega philosophant sur l'histoire de la culture ne nous donne pas des avertissements moins salutaires pour nos études d'histoire

des grands sujets. Lui qui, dès le t. I de El Espectador *nous avait fait part de ses réflexions « en lisant* Adolphe, *livre d'amour », et pronostiqué que notre époque « allait avoir le courage de regarder face à face le problème de l'amour », il est revenu sur l'histoire de l'amour dans l'importante préface qu'il a donnée à Garcia Gómez, en 1952, pour le* Collier de la Colombe *d'Ibn Hazm. Mais ce n'est pas sans poser de larges problèmes, comme celui de la transformation de la pensée grecque dans la scolastique arabe, puis dans la scolastique chrétienne, c'est pour réclamer une phénoménologie attentive de la littérature amoureuse, pour demander qu'on définisse l' « amour courtois » avant d'appliquer cette notion à l'amour arabe. Un des derniers apports d'Ortega à une confrontation internationale a été d'ouvrir les conférences de la Fondation Cini sur la civilisation vénitienne du XIVe siècle par des vues sur « Le moyen âge et l'idée de nation » (Venise, mai 1955). En s'attachant aux thèmes d'importance vitale, en se souciant sans cesse de l'avenir de la civilisation, en voulant être l'homme de vigie d'un navire sur lequel il acceptait d'être embarqué, le* Spectateur *espagnol aura utilement rappelé aux spécialistes que les « thèmes » humains ne sont pas objets de vitrine collectionnables en série ; ou du moins que le musée peut être, selon l'usage qu'on en fait, « tombe ou trésor ».*

M. B.

KIERKEGAARD AUX PRISES AVEC LA CONSCIENCE FRANÇAISE

I. Son apparition et sa consécration littéraire.

Parmi toutes les formes d'influence, celles qui concernent la pensée philosophique sont les plus difficiles à étudier, car elles échappent souvent au conditionnement de l'espace et du temps. Il me suffira de noter, par une expérience *in anima vili*, que le contact d'Érasme, de Descartes, voire de Plotin ou de Kierkegaard m'a beaucoup plus enrichi que celui de la plupart des philosophes de ma génération, pour constater que nous sommes ici dans le domaine du choix, et non de la propagande, des affinités profondes, et non de la conformation sociologique. Il n'y a donc *a priori* aucune nécessité qu'un philosophe d'un pays et d'une époque donnés soit reçu dans le sein d'une tradition philosophique étrangère, à moins qu'il ne tombe sur une terre particulièrement préparée pour le recevoir : c'est ce qui explique les décalages parfois considérables des influences effectives et le retour périodique de grands classiques comme Platon dans la conscience de générations parfois très éloignées dans le temps. Bref, c'est le cas d'appliquer au bénéfice de l'âme collective l'adage par lequel les scolastiques expliquaient les différences dans la perception : « Tout ce qui est reçu l'est toujours selon le mode propre à celui qui le reçoit. »

Or, la conscience philosophique française, profondément ébranlée par la révolution de 1789 à 1815, ne s'est reconstituée que peu à peu, d'abord sous l'influence de Victor Cousin et des éclectiques, puis sous celle des grands universitaires de la seconde moitié du XIXe siècle, Ravaisson, Bouillier, Bersot, pour ne reprendre son essor définitif qu'au début du XXe siècle, où nous trouvons d'un seul coup des noms aussi glorieux que ceux de Lachelier, Lagneau, Boutroux, Bergson, Hamelin, Lalande et Brunschvicg. C'est à cette époque que, devenue plus sûre de ses propres forces,

elle n'hésite plus à s'ouvrir largement à toutes sortes d'influences étrangères, qui vont de la mystique hindoue au pragmatisme anglo-saxon.

Mais son équilibre propre, elle le tire d'une confrontation, indéfiniment renouée, entre une tradition idéaliste (alors plus ou moins prisonnière du criticisme kantien) et une aspiration romantique qui, après avoir secoué jusqu'à l'inconscient des positivistes, semble déferler dans l'œuvre de Henri Bergson et de certains penseurs religieux particulièrement avancés. Dans son ensemble, l'Université, vers 1900-1910 reste plutôt kantienne, mais l'opinion publique qui subit alors le prestige de Barrès s'ouvre de plus en plus profondément aux mélodies romantiques qui trouvent d'ailleurs dans le théâtre d'Edmond Rostand une importante caisse de résonance. C'est le moment où l'on se bat pour ou contre le romantisme, que Pierre Lasserre essaie de déshonorer, tandis que Henri Bremond essaie de le réhabiliter en lui donnant une galerie d'ancêtres au premier rang desquels Barrès et lui placent l'effigie de Pascal [1].

C'est tout d'abord par les contacts que le protestantisme français et, à travers lui, la Sorbonne maintiennent avec le monde de la Réforme que le nom, l'œuvre et, dans une faible mesure, la doctrine de Kierkegaard parviennent discrètement à l'oreille du public français. Le premier ouvrage digne de ce nom, *Esquisse d'une étude sur Soeren Kierkegaard* par Victor Deleuran (Paris, 1897) ne parvient pas à passer la rampe, pas plus que la dissertation théologique de Raoul Hoffmann, *Kierkegaard et la certitude religieuse, Esquisse biographique et critique* (Genève, J. H. Jeheber, et Paris, Fischbacher s. d., probablement 1906). Par contre, ce qui passe nettement la rampe, c'est l'étude du futur doyen Henri Delacroix, parue dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* en 1900, sous le titre *Sören Kierkegaard : le christianisme absolu à travers le paradoxe et le désespoir.*

Henri Delacroix dont l'œuvre, à tant d'égards si féconde, semble souvent refléter la mauvaise conscience de la Sorbonne vis-à-vis de toutes les valeurs religieuses, en était encore en 1900 au refus catégorique de tout système plus ou moins teinté de mysticisme. Introduit dans l'étude de Kierkegaard par le livre

1. Ceci explique pourquoi le parallèle scabreux entre K. et Pascal a rencontré tant de faveur dans nos diverses revues. Les meilleures études sur ce sujet sont celles de Höffding, *Pascal et K., R. de Meta. et de Mor.*, 1933, et de H. Fugsland-Damgaard, sous le même titre, *R. d'Histoire et de Phil. relig.*, 1936.

très discutable de Georg Brandès, *Sören Kierkegaard*, paru en 1879, et par diverses études de Höffding, il s'excuse presque de consacrer un article à un penseur aussi romantique et il commence, dès le premier paragraphe, par lui refuser le titre de philosophe. Mais il reconnaît du moins dans Kierkegaard un adversaire loyal et conscient qui présente honnêtement l'option décisive de la pensée contemporaine : il faut choisir entre la raison, la science et le progrès d'une part, et l'absurde, la foi et la résignation de l'autre : « Il s'agit au fond d'affirmer l'univers et l'homme, ou de nier l'homme et l'univers. Quelle reconnaissance ne doit-on pas aux penseurs qui savent ainsi déchirer les voiles et détruire les équivoques ! Nous acceptons le choix qui nous est offert, nous tenons pour fondée l'opposition qui se manifeste. Mais nous ne pouvons choisir que la raison et l'humanité » (*op. cit.*, p. 459). L'intérêt de Kierkegaard, aux yeux des positivistes de 1900, c'est de montrer, comme l'exemple de Pascal l'avait déjà établi, l'aspect farouche et irréconciliable d'un christianisme avec lequel on avait rompu tous les ponts.

Beaucoup plus nuancé dans ses jugements et beaucoup plus profond dans sa compréhension de l'auteur, un autre professeur en Sorbonne, Victor Basch, qui joua un rôle très important dans le mouvement des idées françaises au cours de tout un demi-siècle, consacrait à Kierkegaard une étude très remarquée dans *la Grande Revue* d'août 1903. Sans doute, le début en était-il assez peu prometteur, car, après avoir regretté que le philosophe ait écrit en danois, il définissait *le paragraphe* qu'il eût tenu dans l'histoire des idées s'il avait été Allemand ou Anglais, voire Américain : « Quelle place éminente n'eût-il pas occupée dans la conscience littéraire universelle, entre Hamann, Schleiermacher et Schopenhauer d'une part, et Carlyle et Emerson de l'autre. Comme on aurait salué en lui le puissant inspirateur d'Ibsen, l'authentique précurseur de Nietzche ! » (p. 268). En outre, le prèjugé antireligieux n'est pas moins fort chez Victor Basch que chez Henri Delacroix : « Ajoutez, précise-t-il, que Kierkegaard est, avant tout et essentiellement un écrivain religieux, bien plus, un théologien. Or qui, à notre époque, se préoccupe encore de théologie et songe à chercher des jouissances intellectuelles ou esthétiques dans des ouvrages de piété ? » (p. 269).

Mais Victor Basch était un trop bon connaisseur de la littérature et de l'âme germaniques pour s'avouer impénétrable aux effluves romantiques. Dans l'œuvre de Kierkegaard, dont il avait lu les principaux titres dans leur traduction allemande, il a

saisi tout de suite l'essentiel, à savoir qu'il s'agissait d'une philosophie nouvelle, où le point de vue théorique était désormais dépassé : « La vie et la pensée de Kierkegaard ne font qu'un [...] Sa pensée à lui a été conforme à cet idéal : fille de l'énergie de sa volonté, nourrie par la flamme de son tempérament de feu, grosse de vie palpitante et saignante ou, comme il aime à le dire, *existentielle*, elle jaillit des dernières profondeurs de sa personnalité et a été l'expression adéquate de son Moi unique » (pp. 283 et 284). S'il n'arrive pas à caractériser l'unité de cette philosophie existentielle [1], il en analyse assez bien le contenu : « Kierkegaard est un lyrique, saturé de philosophie hegelienne et de théologie » (284). S'il ne voit pas le véritable ressort de la dialectique et s'il confond le *saut* dialectique de Kierkegaard avec celui de Lessing, du moins Victor Basch comprend-il la notion de *stade d'existence*, et il a traduit avec beaucoup de bonheur la réaction de Kierkegaard devant la tentation romantique :

C'est cette exaltation, ce magnifiement du Moi qui a attiré Kierkegaard vers la forêt mystérieuse du romantisme esthétique. Le Moi esthétique est comme une aspiration vers le Moi absolu qui hante son rêve. Si vraiment le Moi esthétique savait se conserver pur de tout mélange et de tout contact, ne participait à aucun degré aux expériences qu'il imagine et éliminait de l'atmosphère subtile où il doit vivre tout reflet suspect du feu d'artifice dont il embrase les jardins de la vie contingente, peut-être que Kierkegaard s'y fût arrêté. Il y a, dans la peinture de la vie esthétique, comme un nostalgique regret (*op. cit.*, p. 292).

Moins séduit par l'idéal de vie éthique, Victor Basch n'a pas compris le thème de l'assesseur Wilhem, défenseur du *premier amour*, c'est-à-dire de l'Amour tout court assumé par le mariage, et il repousse avec dédain le « pot-au-feu familial », dont le fumet ne parfume pourtant guère l'œuvre de l'écrivain danois. Quant au stade religieux, il a tendance à tirer l'idéal chrétien dans le sens du laid et du pathologique : rien ne paraît justifier la comparaison du Christ de Kierkegaard avec le repoussant *Cristo Morto* de Mantegna (p. 306). En revanche le critique a magnifiquement développé l'idée importante selon laquelle le pathos religieux porte à son maximum la tension psychologique et avec elle la sensibilité et l'intuition du fidèle :

Tous les individualistes, sauf Renan, ayant reconnu que, de toutes les manifestations de l'âme, le sentiment est la plus intime et la plus individuelle, ont réclamé pour lui la prééminence sur la pensée logique. Or, parmi tous les sentiments, il en est un qui est particulièrement intime, qui est strictement

1. En revenant deux fois sur le mot, pp. 284 et 287, Basch peut être considéré comme son introducteur dans la langue française. On verra comment Unamuno et son traducteur hésitaient encore à le faire passer en espagnol et en français en 1912 et 1916.

individuel, qui jaillit vraiment de la source la plus cachée et la plus profonde de notre être : le sentiment du créé en face du créateur, le sentiment de l'irrésoluble mystère des générations et des disparitions, *le sentiment du tragique problème de la vie et de la mort*, en un mot, le sentiment religieux (*op. cit.*, pp. 313-4).

La conclusion inattendue de cette étude, c'est, par conséquent, que le courant individualiste, caractérisé le plus souvent par des penseurs antireligieux comme Stirner et Nietzsche, ou par des philosophes parareligieux comme Renan et Emerson, n'atteint son maximum d'intensité que dans le christianisme farouche de Kierkegaard, dont le Brand d'Ibsen traduit, aux yeux de Victor Basch, toute l'intransigeance dramatique (cf. *op. cit.*, p. 315).

Parti des mêmes horizons idéologiques que Delacroix, Basch concluait également à un rejet de la philosophie de Kierkegaard :

Je n'ai pas de place pour la discuter. Et d'ailleurs à quoi bon ? Le lecteur voit, sans que j'y insiste, tout ce qui milite contre elle. La vérité subjective, la morale subjective, la religion subjective, toutes les sphères de la vie, de la pensée, de l'activité abandonnées au seul individu, élu, créé par sa libre volonté. L'individu détaché de ses semblables, dépouillé de tout lien social, sans contact avec la réalité, sans relation avec la science positive, réduit tout entier à la farouche et solitaire ivresse religieuse ! (*op. cit.*, p. 313).

Mais, par sa connaissance directe de l'œuvre et par sa compréhension sympathique d'une attitude opposée à la sienne, Victor Basch avait introduit Kierkegaard dans la conscience française, alors que Delacroix se préoccupait surtout de lui en interdire l'accès. Ayant saisi et exposé la valeur profonde de son lyrisme, il ouvrait la porte à tous ceux qui allaient, comme Bellessort, s'exalter devant l'écrivain, le poète du religieux. Ayant deviné les principes d'une nouvelle philosophie pratique, il en facilitait le développement chez ses partisans naturels. Aussi bien est-ce par un jeu dialectique presque hegelien que Miguel de Unamuno s'installe sur les propres positions préparées par Victor Basch, et les retourne contre l'adversaire.

Nous avons signalé ailleurs, et l'étude de M. Meyer traite ici largement la question, quelle est l'importance des emprunts qu'Unamuno a faits à Kierkegaard. En restant sur le terrain des publications françaises, il est très intéressant de voir comment l'ensemble même de la doctrine d'Unamuno correspond à la figure que Victor Basch imposait à l'écrivain danois. Il n'est pas jusqu'au titre, *Le Sentiment tragique de la vie*, qui ne reproduise un texte cité plus haut. Ce que l'écrivain espagnol emprunte à son modèle scandinave, c'est précisément cette idée d'une philosophie vivante oppposée au conceptualisme mort de l'hegelianisme. Et c'est en

traduisant cette opposition que Miguel de Unamuno découvre à son tour la nécessité du concept et du mot existentiel : « Je laisse ainsi presque sans traduire son expressoin originale *Existents-Consequents*. Cela veut dire la conséquence EXISTENTIELLE ou pratique, non de raison pure ou logique » [1].

La nouvelle philosophie de l'existence n'a nulle peine à accepter le primat de la subjectivité. Unamuno fait siennes, en les aggravant encore par l'éloge du « vieux père éternel à longue barbe et à mèches blanches » les déclarations du Post-Scriptum sur la subjectivité créatrice des valeurs qui avaient tant scandalisé les professeurs de la Sorbonne : le Dieu vivant, le seul vrai Dieu est celui qui provoque la passion de l'adorateur, même si celui-ci se prosterne devant une idole sordide [2]. On comprend dès lors comment l'opposition entre le Dieu abstrait de Spinoza et le Christ sanglant de « mon frère Kierkegaard [3] », joue un tel rôle dans *le Sentiment tragique de la vie*. Le succès considérable de ce livre et de sa traduction française (7 éditions entre 1916 et 1937) accrochait les jeunes philosophes français à l'auteur et à son modèle, cet écrivain scandinave, d'un intérêt si puissant que de grands esprits n'avaient pas craint d'apprendre le danois pour le lire.

Le Crépuscule d'Elseneur, longue étude parue dès 1914 dans la *Revue des Deux Mondes*, et qui devait donner son nom à un recueil d'articles consacrés presque entièrement à la littérature scandinave (Plon, 1926) demeure jusqu'à ce jour la trace la plus profonde laissée par Kierkegaard dans les lettres françaises. L'ouvrage représente peut-être le chef-d'œuvre d'André Bellessort, qui y manifeste avec une étonnante virtuosité ses diverses qualités de critique littéraire et de voyageur psychologue. Il est écrit dans un climat heureux de sympathie clairvoyante, que l'auteur caractérise lui-même dans une brève et vibrante introduction : « Le meilleur temps de ma vie, qui n'a pas été assez long, s'est passé à essayer de me familiariser avec les âmes étrangères dans leur pays d'origine » (p. 1).

En ce qui concerne l'ensemble des nations scandinaves et de leurs citoyens, l'ouvrage soutient une thèse déjà esquissée dans son titre. Ce n'est pas dans l'allégresse et l'activité moderne de certaines capitales qu'il faut aller chercher l'âme scandinave, mais dans les solitudes tragiques des dunes jutlandaises, des

1. *Le sentiment traigque de la vie*, 7e éd., p. 113, n. 1.
2. Cf. BASCH, *loc. cit.*, pp. 286 et 287, et UNAMUNO, *loc. cit.*, p. 113.
3. Cf. UNAMUNO, *op. cit.*, pp. 72, 73, etc.

durs plateaux norvégiens ou de la forêt suédoise, là où la conscience de l'homme se développe lentement au cours des longs hivers neigeux, dans une lutte quotidienne contre les éléments hostiles. C'est alors que le rêve s'exalte dans cette atmosphère d'irréalité : un rêve que seuls pourront traduire quelques très grands écrivains mais qui demeure une aspiration aussi vague que puissante, source de mélancolie, d'angoisse et de désadaptation dans la vie quotidienne. C'est ce qu'André Bellessort appelle l'*hamlétisme* des pays du Nord (*op. cit.*, pp. 8 et 74), en s'autorisant du lieu où Shakespeare a campé l'action de sa pièce et de la nationalité du héros :

> Cet autre Danemark c'est celui de la méditation solitaire, des scrupules de conscience, des indécisions douloureuses, de la tristesse intérieure, de la vie imaginaire où l'orgueil se repaît à loisir de sa somptueuse inaction, jusqu'au jour où, sautant dans la vie réelle, il y éclate en extravagances ou en brutalités. C'est lui que Shakespeare transporte au château d'Elseneur et que son drame crépusculaire a immortalisé dans le personnage du prince Hamlet (p. 6).

Et c'est, pendant cinquante pages, une éblouissante confrontation entre la vie, l'œuvre de l'écrivain danois et le héros de la tragédie anglaise : confrontation qui s'exalte par la méditation de la thèse fondamentale, par les échos shakespeariens que l'on retrouve dans les papiers de Kierkegaard (cf. p. 56), le plus souvent par la similitude (un peu forcée) de position et d'action.

Voici d'abord l'évocation romantique d'un de ces raids en voiture à travers la forêt seelandaise où le dandy de Copenhague venait chercher un supplément de force et d'inspiration. L'image de Kierkegaard y gagne aussitôt ce caractère d'un fantôme légendaire, ce qui favorise les rapprochements, — et cela d'autant plus que, « comédien de sa propre vie », Kierkegaard comme Hamlet convie aisément le public à réfléchir sur la singularité de son personnage.

Maintenant, le drame éclate : drame qui n'est pas sans ressemblance avec celui du château d'Elseneur. Comme dans la tragédie de Shakespeare, le jeune héros se trouve subitement placé devant un secret de famille, trop lourd à supporter pour ses frêles épaules : le spectre de son père empoisonne son existence ! Et puis c'est la douce Ophélie, en l'occurence cette tendre Régine qui déçoit cruellement son fiancé en se refusant à suivre jusqu'au bout (la folie et le suicide) la partition du modèle : Bellessort a tout à fait raison de dire que Kierkegaard avait pourtant bien fait les choses et joué avec maestria, en ce qui le concernait, le troisième acte de *Hamlet* ! (cf. p. 26).

Enfin, — et nous tenons peut-être ici l'intuition la plus géniale de Bellessort, — c'est l'explosion finale dans laquelle Kierkegaard, tel le Hamlet furieux du cinquième acte, massacre tout ce qui lui tombe sous la main : Mynster, qui est aussi pour lui une sorte de parâtre spirituel, son frère, ses amis, son église et toutes les valeurs profanes ou sacrées de cette terre.

Sur ce décor de fausse action extérieure se déroule le vrai drame : celui de la conscience incertaine et angoissée qui s'exprime dans Hamlet par le célèbre couplet lyrique *To be or not to be*, par la scène du cimetière et par cent réflexions teintées du même pessimisme profond. Le critique n'a pas manqué d'apercevoir dans le caractère du prince Hamlet, marqué par l'émotion de la non-activité, une vocation potentielle d'écrivain. L'intérêt de curiosité que Hamlet prend à ses propres sentiments dépasse encore le pathos des situations les plus tragiques : « Mes tablettes, s'écrie le prince. Il convient d'y noter qu'on peut sourire, oui, sourire et être un misérable ! »[1] *Il écrit. Il écrit au moment même, c'est le cas de le dire, où la terre tremble sous ses pieds... Ces tablettes, ce sont les* PAPIERS *de Kierkegaard* » (*op. cit.*, pp. 59-60).

Cela est parfaitement exact, et c'est pourquoi nous ne devons par oublier la part de cabotinage contenue dans ces *Papiers*, où la satisfaction de l'auteur devant son propre personnage ne cesse de nuire à la vérité profonde du sentiment exprimé.

Il n'en va pas de même, évidemment, quand Hamlet est en pleine crise. Crise que le critique situe, non seulement chez le prince de Danemark, mais dans toute son « âme hamlétique » au niveau de la conscience religieuse. Car il a très bien compris comment ces vies chimériques qui n'entretiennent aucune communication réelle des personnes reçoivent le message chrétien, comme tout le reste, dans leur « usine à fantômes » et dans leur « laboratoire à souffrance ». Orgueil de se sentir damné, orgueil de se savoir sauvé, ou angoisse de l'alternative. A tout le moins nécessité de trouver, en souffrant devant Dieu, le pathos nécessaire pour donner un sens ultime à cette existence errante. Possibilité en outre, en fonction de cette subjectivité démesurément accrue, de ruer contre toutes les incarnations maladroites de l'idéal religieux et de les abattre d'un geste vengeur. C'est ainsi qu'André Bellessort interprète le christianisme de Kierkegaard : jansénisme romantique encore plus noir, encore plus fermé que celui du grand siècle, où les bras de la croix n'enferment plus que

1. *Hamlet*, Acte I, Sc. V, Ed. de la Pléiade, p. 186.

la douleur de l'instant. C'est pourquoi il a si bien saisi la valeur de l'*École du christianisme* dont il nous donne une explication et un résumé saisissant (cf. pp. 44 à 54) : « Tel est le chemin jonché de ruines et le vaste désert par où la pensée de Kierkegaard court à la rencontre du Christ... »

L'hypothèse expérimentale de l'âme hamlétique a donc permis au critique de camper admirablement la silhouette de Kierkegaard et de l'imposer à l'attention des contemporains. Elle lui a permis aussi de pénétrer assez profondément dans la conscience religieuse de son auteur et d'en saisir un aspect fondamental. Mais l'œuvre de Kierkegaard ne se situe pas uniquement sur le plan religieux, elle exprime également avec une grande richesse les autres possibilités de la vie humaine, en particulier sur le plan esthétique et sur le plan éthique ; et elle établit entre ces trois plans une série de relations dialectiques et de jugements de valeur par où se constitue la philosophie de l'existence.

Mal conseillé par Georges Brandès, insensible aux beautés de la langue et volontairement ignorant du romantisme allemand, Bellessort n'a pas compris la valeur purement plastique de l'œuvre, et il considère avec mauvaise humeur les *Stades sur le chemin de la vie*, qui passent à juste titre pour le principal ornement de cette littérature danoise. Par ailleurs, le critique n'avait pas lu la thèse *Sur l'Ironie socratique*, ce qui ne l'empêchait pas de la repousser avec mépris, inaugurant par là une tradition malheureusement trop suivie. Et comme il ne cite nulle part, ni les *Miettes philosophiques*, ni leur volumineux *Post-Scriptum* qui forme avec les deux ouvrages précédents la base de l'existentialisme kierkegaardien, il ne faut pas nous étonner de la légèreté de son appréciation sur la philosophie de Kierkegaard. Aussi bien la philosophie ne l'intéressait-elle pas, et il s'est contenté de la jeter par-dessus bord, au cours d'un paragraphe désinvolte (p. 33).

La représentation « hamlétique » d'André Bellessort n'en a pas moins été fort utile pour introduire dans l'opinion française une première image, et très vivante, de Kierkegaard. Derrière la masse des volumes en langue étrangère et l'énumération peu attirante des pseudonymes de l'auteur (Hilarius le relieur, Johannès de Silentio, etc.), est apparue tout à coup une figure fraternelle capable d'éclairer les autres âmes hamlétiques en proie aux même obsessions ; capable aussi de susciter une réponse directe de la part des esprits religieux qui ont, en se servant des catégories et des images bibliques de Kierkegaard, surmonté les mêmes obstacles et accompli victorieusement le parcours qu'il avait

esquissé. A trente ans de distance, il semble bien que c'est au Kierkegaard du *Crépuscule d'Elseneur* que répond le beau poème de Louis Gardet, que nous avons reproduit ailleurs in extenso :

... Johannès de Silentio, mon frère, point n'est ici de rythme double et successif. Résignation infinie, mouvement de la foi, idée, existence, saut dans l'absurde. Non.

Ainsi en serait-il peut-être si l'homme était seul, et seul devait combattre avec l'ange. Et comment dès lors l'immédiateté lui serait-elle rendue ?

En fait, elle ne lui est jamais rendue. Et voici bien Isaac, au retour du Moria, mais Abraham n'est plus. — Abraham est maintenant celui que son Seigneur voulait qu'il fût dans l'éternité. Et sa liberté s'est faite grande à la mesure du Seigneur qui l'habite.

Totalement dépris pour que tout soit rendu — Rien n'est rendu. Tout est transfiguré [1].

II. Les œuvres et leurs premières interprétations.

Pour le Français moyen, même cultivé, tout cela ne sortait guère de la légende et, bien entendu, ce ne sont pas les années 1914 à 1918 qui facilitèrent l'étude et la compréhension de Kierkegaard. Il eût fallu, pour avancer d'une façon plus efficace, posséder les textes et en arriver au contact, à l'imprégnation nécessaires. Or, le destin des traductions françaises de Kierkegaard fut des plus singuliers. Non seulement nous n'avons rien de semblable à la belle édition allemande des *Gesammelte Werke* procurée par Gottsched et Schrempf à Iéna, de 1909 à 1924, mais les règles assez draconiennes des éditeurs français, qui n'acceptent plus de morceaux choisis dépassant 500 pages, s'opposent à la traduction de l'admirable édition comprimée en 4 volumes, due à l'incomparable compétence du professeur Billeskov-Jansen [2], qui nous eût été, qui nous serait encore si utile.

Or, la publication anarchique de certains livres d'un auteur, à l'exclusion de tous les autres, risque d'en fausser complètement l'image, surtout s'il s'agit d'un public étranger et mal averti. Aussi, lorsque M. Gateau publia successivement le *Journal du Séducteur* (Stock, 1929) et le *Traité du Désespoir* (*N. R. F.*, 1932), plus d'un lecteur français s'avoua désemparé entre le portrait du dandy et l'image du mystique. Et nous aurions risqué bien des contresens et bien des abandons successifs si un humaniste français n'avait fait le vœu de consacrer sa vie à la publication des œuvres de Kierkegaard.

Ce vœu proféré par M. P. H. Tisseau, on ne dira jamais assez

1. Louis Gardet, *Instants comptés*. En appendice de notre ouvrage, *Le vrai visage de Kierkegaard*, pp. 469 à 471.
2. *Sören Kierkegaard Vaerker y Udvalg*, Copenhague, 1950.

avec quelle ténacité, avec quelle abnégation héroïque il fut tenu. C'est véritablement à cet auteur et aux vingt volumes procurés, non seulement par ses soins, mais encore sur ses maigres ressources, que l'opinion française dut de posséder en un délai assez court la plupart des œuvres majeures. Notons en particulier la première floraison, qui vit éclore, de 1933 à 1940, des textes aussi divers que *la Répétition*, *le Banquet*, *la Pureté du Cœur*, *Pour un examen de conscience*, *le Souverain Sacrificateur*, *le Droit de mourir pour la vérité*, *Crainte et Tremblement*, *le Concept d'Angoisse*, *le Lys des Champs*, *l'École du Christianisme*, *l'Évangile des Souffrances* et *l'Alternative*, sans parler de plusieurs volumes de prières et de méditations pieuses.

Parmi toutes ces traductions, deux connurent un succès particulier : *Crainte et Tremblement*, paru chez Aubier, en 1935, et surtout *le Concept d'Angoisse*, chez Alcan, la même année. Ce dernier volume, qui joue dans la production de Kierkegaard un rôle très important, dominant le groupe formé par la *Répétition*, *Crainte et Tremblement*, d'une part, et la *Maladie mortelle*, de l'autre, correspondait assez bien à l'idée que l'on se faisait à l'avance de ce penseur tragique et religieux. En outre, la lecture en était facilitée par une admirable Préface de Jean Wahl, qui demeure, au point de vue de la compréhension de Kierkegaard, le sommet de ses célèbres *Études Kierkegaardiennes* (Aubier, 1938).

Avec un étonnant effort de compréhension sympathique, un homme qui n'était pas seulement un professeur de Sorbonne, mais un philosophe authentique, atteint par la double blessure de l'expérience poétique et de l'aspiration religieuse, s'installait au cœur d'un instant capital dans l'effort du penseur danois, et il développait avec toute l'ardeur d'une conviction parallèle les thèmes principaux de cette philosophie de l'angoisse et de la rupture.

Si l'on accepte en effet pour argent comptant, — et cela ne faisait pas question à l'époque, — l'antihegelianisme déclaré de Kierkegaard, il est difficile d'éclairer cette position par des textes plus décisifs que ceux du volume en question. Contre la certitude superficielle et le vide intérieur du hegelien, cet homme qui connaît tout, mais qui s'est oublié lui-même, la philosophie nouvelle ressuscitait la certitude intérieure et le primat de la subjectivité. Mais cette découverte n'était pas de celles que la méditation paisible du sage a souvent mis à la base d'un idéalisme optimiste : l'attitude de Kierkegaard rappelle plutôt celle de ces

grands malades qui, au retour d'une opération dangereuse, refusent l'anesthésique parce qu'au sein de leur souffrance ils ont plaisir à se retrouver existants. Ainsi, en va-t-il de la conscience angoissée, qui ne dégage pas des idées abstraites, propres à nourrir la spéculation, mais de ces réalités qui vous prennent à la gorge et qui, au risque de vous étouffer, vous révèlent, du même coup, leur valeur de transcendance.

Car il ne s'agit pas ici de poser tranquillement la vertu telle que la définissent les professeurs à lunettes des meilleures Universités. L'expérience qui nous est donnée est une expérience douloureuse : elle est même, et c'est le plus grave, une expérience décevante et peccamineuse. Car la réalité ce n'est pas la raison ni la grâce, c'est le péché : mais le péché nous introduit au monde de la subjectivité. C'est dans sa rupture arbitraire, dans son égocentrisme absolu que nous saisissons sans discussion possible la réalité vivante de notre être individuel. *Peccavi, ergo sum :* voilà le nouveau Cogito, qui engendrera bientôt, par une dialectique comparable à celle des *Méditations métaphysiques*, un moi et un Dieu proportionnés à cette expérience tragique. L'union de l'âme et du corps, qui assurait chez Descartes le primat de la morale, y est remplacée par l'écharde que l'Esprit enfonce dans notre chair et dont aucune morale ne saurait nous débarrasser.

La liberté que nous révèle l'expérience de notre péché, c'est donc uniquement la liberté d'un paradis perdu : nous ne la sentions pas avant la faute. Il a fallu l'épreuve de la tentation et de la chute pour que ces histoires de vieillard-à-barbe et de fruit-défendu sortent de l'abstraction d'un mythe enfantin pour nous révéler, dans la condamnation qui nous écrase, à la fois la responsabilité d'Adam et l'autorité de Dieu. Mais, maintenant que le règne du péché est définitivement instauré, nous savons au moins à quoi nous en tenir. Si nous sommes voués au mal et à la souffrance, du moins y gagnons-nous cette intensité de notre vie intérieure qui fait toute la valeur de l'homme. En tant que coupables nous sommes au moins placés devant Dieu dans une expérience pleine de sens et de sérieux. Sans doute expérimentons-nous le dur calvaire d'une nuit sans étoile, livrés à un apparent abandon : mais notre souffrance même, réalité et relation, postule à l'horizon de notre vie la présence d'un soleil de bonté et d'amour, capable de répondre au désarroi de l'univers.

En attendant, le pécheur même pénitent ne se sent pas moins angoissé et, comme Jésus au Jardin des Oliviers, il éprouve à travers son trouble profond l'angoisse des autres individus ses

frères, l'angoisse de la création tout entière. Cela ne l'empêchera pas d'être seul — seul, avec l'aide nécessaire du Dieu omnipotent et invisible — pour tenter l'expérience salvatrice : ce saut déraisonnable mais nécessaire qui, par-dessus les règles abstraites de la morale, nous introduit dans le domaine de la foi, où Abraham après l'épreuve peut enfin reposer dans le sein du Père.

On devine sans peine les répercussions que ces idées pouvaient avoir sur l'opinion française aux environs de 1935. Pour employer un terme dont Jules Romains se servit avec bonheur pour qualifier l'autre avant-guerre, c'était déjà « la montée des périls ». De tous côtés, le démoniaque semblait ressurgir de terre et les nuages ne cessaient de s'accumuler devant nous. Ce progrès de l'angoisse humaine, dont Kierkegaard suivait « la potentialisation » du paganisme au judaïsme, du judaïsme au christianisme, nous le voyions s'accélérer dans la mesure où les temps modernes semblaient avoir précisément « dépassé » le christianisme, et où toutes les formes corrompues de l'hegelianisme se disputaient la direction de l'histoire. Les plus clairvoyants de mes compatriotes, qui sentaient dès cette date approcher la catastrophe qui devait broyer l'Europe et secouer la planète, lisaient déjà comme une apocalypse ces pages du *Journal*, reproduites par Jean Wahl, qu'ils devaient si souvent retrouver par la suite :

> Toute l'existence est pour moi une cause d'angoisse, depuis le plus petit moucheron jusqu'au mystère de l'Incarnation. Tout m'est inexplicable et surtout moi. Tout est empesté et surtout moi. Grande est ma souffrance, sans limites. Personne ne la connaît, sauf Dieu dans le ciel, et il ne veut pas me consoler ; personne ne peut me consoler, sauf Dieu dans le ciel, et il ne veut pas avoir pitié de moi. A travers des pays déserts, des provinces dévastées, partout entouré d'une horrible destruction, de villes brûlées, de ruines fumantes, d'espérances frustrées (*Journal*, 12 mai 1839, *op. cit.*, p. 246).

III. L'utilisation de Kierkegaard par les différents courants d'opinion.

C'est ici que s'introduit une première déviation par rapport à la compréhension profonde de notre auteur. Je n'insiste pas sur un fait probablement plus sensible en Allemagne qu'en France, mais qui eut chez nous de très importantes conséquences, à savoir que l'individualisme religieux de Kierkegaard apparut à beaucoup d'esprits entre 1930 et 1940 comme le meilleur antidote contre les nouvelles formes d'oppression sociale, plus ou moins marquées de matérialisme, qui s'abattaient sur l'Europe. Cette espèce de résistance culturelle avant la lettre favorisa certainement la

diffusion de Kierkegaard, mais en le réduisant au rôle qu'on entendait lui faire jouer. Une telle utilisation diminuait encore aux yeux de l'opinion la valeur spéculative et proprement philosophique de l'œuvre. Kierkegaard devint l'auteur favori de ceux — et ils étaient de plus en plus nombreux — dont le christianisme se concentrait dans l'opposition à César.

Les milieux protestants, chez qui cette mentalité a toujours été très vivante, furent naturellement les premiers à l'exprimer concrètement. L'influence de Kierkegaard s'ajoutait ici à celle de Karl Barth dont *Parole de Dieu et parole humaine* était traduit par P. Maury aux Éditions « Je sers » en 1933, et souvent cité à côté des pages religieuses de notre auteur. Un écrivain qui joua à cette époque un rôle assez important dans le rapprochement entre protestants et catholiques de gauche, Denis de Rougemont, citait dans la revue *Esprit* de mars 1933 un texte marquant de Kierkegaard sur les rapports entre le christianisme et la vie terrestre. Le même auteur poussait le culte de Kierkegaard jusqu'à fonder à Paris avec M. Henry Corbin une petite revue d'avant-garde intitulée *Hic et Nunc* (1933), visiblement inspirée du désir d'imiter la publication de *l'Instant*, cependant qu'à la même époque, la revue belge *Hermès* hissait Kierkegaard au niveau des mystiques hindous.

Mais, tandis que les représentants du luthéranisme officiel entraient en scène à leur tour et publiaient une série d'études beaucoup plus objectives (Ed. Geismar, *La personnalité de Kierkegaard*, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1933 ; et surtout Th. Preiss, *A propos de Kierkegaard*, *Revue d'histoire et de philosophie religieuse* de Strasbourg, 1936), une partie de l'opinion catholique prenait feu à son tour. Citons, comme particulièrement symptômatique par son titre et son contenu, un article publié par le père Congar, dans la *Vie Intellectuelle* (25 novembre 1934), qui était à cette époque le périodique le plus apprécié dans les milieux universitaires et ecclésiastiques. Suivant la coutume l'article était précédé d'un sommaire qui, après avoir rendu Kierkegaard responsable des philosophes les plus divers, y compris Meyerson, terminait en disant : « Mais ce n'est point tant sa philosophie qui nous intéresse, que son témoignage religieux ». La conclusion de l'article était encore plus nette :

> Philosophiquement, ce point de vue existentiel est solidaire d'une conception de la vérité et des rapports du sujet et de l'objet que l'on peut refuser. Ce n'est pas la philosophie de Kierkegaard qui nous intéresse : nous la trouvons décevante et nous voyons même dans son point de vue un réel danger

de subjectivisme... Mais l'attitude que les temps requièrent de nous peut trouver auprès de lui des motifs d'édification (p. 34).

Le contenu et jusqu'aux lapsus de l'article (p. 11) montrent qu'il s'agissait surtout pour l'auteur de définir une attitude anti-hitlérienne. L'utilisation polémique de la pensée de Kierkegaard (dans un sens cette fois antimarxiste) devait être reprise plus tard avec bien plus de profondeur par le P. de Lubac dans *Le drame de l'humanisme athée*, 1945.

Si nous insistons sur cette réaction de l'opinion française au cours des années 30 à 40, c'est qu'elle explique, à notre avis, la raison principale pour laquelle le renouveau philosophique qui se dessinait alors contre le rationalisme idéaliste ne se porta pas dans la direction de Kierkegaard. La personnalité la plus douée pour s'avancer profondément dans le sillage de Kierkegaard, M. Gabriel Marcel, n'en reçut, pourrait-on dire, qu'une nourriture vite assimilée par un vigoureux organisme. On ne saurait, par exemple, comparer *le Journal Métaphysique* de Gabriel Marcel, cette œuvre originale, qui constitue à elle seule un nouveau genre littéraire, avec les papiers épars du philosophe danois. Il ne manque, en revanche, de points de comparaison entre l'humour de Kierkegaard et la manière dont Gabriel Marcel appréhende les personnages de ses pièces. Nous ne saurions enfin suffisamment signaler aux lecteurs danois à quel point *Homo Viator*, cette admirable dialectique de l'Espérance, nous paraît s'apparenter à la problématique de la *Maladie Mortelle* et répondre avec bonheur à la plupart de ses apories.

Il n'en reste pas moins que, de 1935 à 1940, Kierkegaard perd du terrain, dans les cénacles parisiens, au bénéfice de Heidegger et de Jaspers. L'influence de ces deux auteurs, déjà très sensible chez M. Gabriel Marcel, avant de marquer les ébauches philosophiques de Sartre et l'œuvre de M. Merleau-Ponty, pénètre d'abord celle de M. Jean Wahl jusqu'à l'envahir bientôt toute entière. De cette invasion, un témoin subsiste qui nous intéresse directement : ce sont ces *Études kierkegaardiennes*, dont la publication en 1938 clôt, pour ainsi dire, la période de l'avant-guerre. Ce livre capital qui relie entre eux tous les essais précédents de l'auteur, ne se contente pas de consacrer directement cent pages in-octavo à l'étude de Heidegger et de Jaspers, il ne cesse de rappeler leur présence, voire leur supériorité au cours de nombreuses notes qui ornent le bas des pages. Comme, par ailleurs, la référence à Hegel est également constante, Kierkegaard se trouve ainsi pris en sandwich entre le hegelianisme et l'existentia-

lisme phénoménologique, réduit ainsi au sort qui l'indignait à l'avance : un « paragraphe » important, un paragraphe tout de même dans une énumération historique.

Ici, nous ne pouvons éviter de dire un mot des rapports de Kierkegaard avec ce qu'on peut appeler les « penseurs » existentialistes français. D'abord parce qu'il a souvent été présenté en leur compagnie dans d'agréables petits volumes où le paragraphe qui lui est réservé diminue évidemment d'importance. Ensuite parce qu'il y a souvent eu de la part de ces derniers auteurs une tentative d'utilisation au moins indirecte.

Dans la mesure où les existentialistes français peuvent être crédités d'une doctrine, celle-ci semble s'accrocher aux notions métaphysiques d'absurde et de néant, et à l'affirmation d'une indépendance absolue de l'individu en face de toutes les valeurs. Mais quel que soit le plaisir que certains clercs particulièrement perméables à l'air du temps pourraient avoir à retrouver dans l'œuvre, littérairement importante, d'Albert Camus les traces d'un désespoir authentique et, dans sa critique acerbe des mythes religieux et sociaux, la preuve d'un christianisme qui s'ignore, il y a loin du paradoxe chrétien de *Crainte et Tremblement* à l'absurde de *l'Étranger*, voire de l'individualisme tragique de l'*Instant*, à l'intellectualisme critique des articles de *Combat*.

Plus loin encore, à la *Nausée* de Sartre ou à ses *Chemins de la Liberté*. Mais ici, nous avons un repère positif qui nous permet de faire le point, le petit livre doctrinal de l'auteur : *l'Existentialisme est un humanisme*. Ce qui frappe le plus dans ce bréviaire de la philosophie nouvelle, c'est l'emprunt aux doctrines les plus classiques de leurs notions fondamentales pour les vider de leur contenu le plus substantiel. Ainsi le désespoir et l'angoisse kierkegaardienne y subissent-elles le même sort que le cogito et la liberté de Descartes, que l'obligation de Kant. Dès lors les thèmes les plus émouvants et les situations les plus tragiques de notre auteur se réduisent à des schémas d'une nullité presque comique. Voici par exemple à quoi se réduit l'angoisse d'Abraham :

> Vous connaissez l'histoire : un ange a ordonné à Abraham de sacrifier son fils : tout va bien si c'est vraiment un ange qui est venu et qui a dit : tu es Abraham, tu sacrifieras ton fils. Mais chacun peut se demander, d'abord est-ce que c'est bien un ange, et est-ce que je suis bien Abraham ? (*Op. cit.*, p. 29).

L'auteur avait bien raison de dire : « *Comme vous allez voir, c'est extrêmement simple* » (*op. cit.*, p. 27), formule bizarre, qu'il

emploie également pour escamoter le désespoir. Reste à savoir s'il a véritablement compris la tension formidable qu'engendre pour Abraham un acte qui non seulement coûte à sa sensibilité mais qui, allant à l'encontre de toute loi humaine et divine, peut aller jusqu'à le faire douter de la bonté de Jahweh !

Les choses ne vont pas mieux avec Mme Simone de Beauvoir, qui s'en prend à Kierkegaard au cours de son *Deuxième Sexe*. Un humaniste hollandais disait récemment qu'il ne fallait pas s'étonner de voir les philosophes de Saint-Germain-des-Prés réduire Kierkegaard à *In vino veritas* [1]. Si elle avait eu une connaissance suffisante de l'écrivain danois, la romancière française ne lui aurait attribué comme siennes les assertions d'un personnage qui ne représente nullement la pensée de l'auteur. Si elle avait, par ailleurs, constitué une bibliographie sérieuse sur l'opposition des sexes, elle n'aurait pas négligé le très original apport du Dr. K. A. Wieth-Knudsen, *Le conflit des sexes dans l'évolution sociale et la question sexuelle* [2], et elle aurait eu la bonne fortune d'y trouver la traduction d'un célèbre article écrit en 1834 par Kierkegaard, au cours d'une polémique soulevée par le *Journal d'Interim*. L'étude s'intitule *Encore une défense des qualités supérieures de la femme*, et constitue une charge amusante contre les prétentions intellectuelles des féministes.

Malgré de nombreuses malices dues à la rupture de ses fiançailles et au rapide remariage de Régine, Kierkegaard n'a pas cessé d'accumuler les vues les plus pénétrantes sur la mentalité féminine. Tout en soulignant l'aptitude profonde de la femme à être l'occasion, le pivot et la victime de l'existence esthétique, et sa prétention trop fréquente de passer directement de ce plan à celui de la religion en esquivant le sérieux de l'éthique, il a néanmoins défini avec bonheur la manière dont la femme aidait la presque unanimité des hommes à se réaliser dans le « général ». Ce qui manque irrémédiablement à l'auteur du *Deuxième Sexe*, c'est d'avoir appris, par une méditation prolongée des *Stades sur le chemin de la vie* comment le premier amour se conserve en se sublimant et en devenant le principe de la charité conjugale [3].

Nous résumerions donc assez bien ce qui rapproche et ce qui sépare nos existentialistes de Kierkegaard en disant qu'ils ont en commun un vocabulaire et jusqu'à un certain point une pro-

1. C'est le titre original du *Banquet* cité par l'auteur français, pour établir la position de Kierkegaard.
2. Paris, Marcel Rivière, 1931. Cf. pp. 158 à 161.
3. Cf. l'analyse de ce palier si important dans notre ouvrage *Le vrai visage de K.*, Beauchesne, pp. 223 à 252.

blématique hérités du romantisme. Mais alors que Kierkegaard remontait, il y a plus d'un siècle, les pentes les plus dangereuses de cette Weltanschauung, nos existentialistes voudraient la descendre à nouveau pour retrouver la gratuité et l'ennui sensuel de la *Lucinde* de Schlegel. En renonçant au plan religieux [1], ils effectuent le mouvement inverse de notre auteur que tout y ramène : mais en perdant le « devant Dieu », ils perdent du même coup le sérieux de l'expérience. Tandis que, pour le penseur danois, l'homme conquiert sa tension vitale grâce au courage avec lequel il pose les valeurs extrêmes, l'existentialiste la dissipe dans la situation donnée ou la subtilise dans son refus.

Kierkegaard, c'est le christianisme qui affirme résolument l'être du non-être ; Sartre, c'est l'égotisme destructeur qui se borne à suggérer le non-être de l'être. Au lieu de l'écartèlement dialectique (Coupable ou non coupable), nous ne ressentons plus que la nausée du mandarin.

IV. Nouvelles traductions et nouveaux exposés.

Mais tandis que l'interprétation incomplète et tendancieuse du kierkegaardisme réduit à la protestation anarchiste d'un chrétien romantique finissait par se dégrader dans ces utilisations diverses, l'opinion française prenait de l'homme et de l'œuvre une meilleure connaissance, au moment même où l'épreuve traversée par le pays donnait à ses philosophes l'occasion d'une pensée plus concrète et moins artificielle.

On doit considérer comme un moment décisif pour la compréhension de Kierkegaard la publication en 1941, par les soins de Paul Petit, non seulement des *Miettes Philosophiques*, mais du *Post-Scriptum* aux *Miettes Philosophiques*. Si ce gros volume paru à une heure tragique ne pouvait toucher immédiatement le grand public, il ne tarda pas à persuader les philosophes qu'il y avait lieu de corriger leur compréhension de Kierkegaard. Les 600 pages de dialectique serrée qui détruiraient tout le système de Hegel, ne laissaient plus de doute sur l'existence d'une philosophie propre à notre auteur ni sur sa profonde originalité.

Cependant, malgré les difficultés en apparence les plus insurmontables, M. P. H. Tisseau continuait son œuvre héroïque. De 1937 à 1940, il lançait en circulation le *Point de vue explicatif de mon œuvre*, qui se relie indirectement au *Post-Scriptum*, un

1. Rappelons la définition de Sartre : « L'existentialisme n'est pas autre chose qu'un effort pour tirer toutes les conséquences d'une position athée cohérente », *op. cit.*, p. 94.

choix important d'écrits religieux aboutissant finalement à *Vie et règne de l'Amour* (1945), et une traduction particulièrement poignante de *Coupable — non Coupable*, où l'on entrevoit à merveille comment le ferment religieux, sitôt introduit dans la pensée kierkegaardienne, commence à actionner sa dialectique. Il nous donnait enfin une traduction de l'excellent ouvrage de Bohlin, *Soeren Kierkegaard, l'homme et l'œuvre*, 1941. Désormais, il fallait en prendre son parti : l'homme et sa pensée étaient plus complexes que l'opinion française, malgré les avertissements répétés de Jean Wahl, n'avait voulu se le représenter. Désormais commençait à s'accréditer la réflexion de Haecker si opportunément rapportée par le critique à la première page de ses *Études* : « Il s'agit à la fois de poésie et de philosophie, de psychologie et de théologie et la complexité est portée à son plus haut point parce que la chose est fondue avec la personne, les parties avec le tout, la pensée avec l'existence ». Mais, cette existence totale, la possession du *Post-Scriptum* prouvait dorénavant qu'elle s'organisait en doctrine et que le pivot de cette doctrine était ce que Kierkegaard y appelle le sérieux de l'Éthique, c'est-à-dire la résolution d'une expérience authentique, où la logique de la vie appelle l'une après l'autre, pour les transformer en une seule affirmation victorieuse, les étapes d'une ascension dialectique.

Cette nouvelle exigence de rendre à Kierkegaard un vrai visage, où aucun de ses traits ne soit délibérément sacrifié, devait engendrer au lendemain de la guerre une série d'œuvres nouvelles. Particulièrement bien placé pour entreprendre ce travail se trouvait Régis Jolivet, doyen de la Faculté catholique de Philosophie de Lyon. Après avoir conduit des recherches souvent pénétrantes dans les champs les plus divers de la sagesse humaine et divine, M. Jolivet avait choisi pour domaine de prédilection l'étude de Saint Augustin, à qui il ne consacra pas moins de cinq volumes : on ne saurait trouver meilleur entraînement pour s'exercer à distinguer dans l'œuvre d'un penseur chrétien ce qui est de la religion et ce qui appartient plutôt à la philosophie, voire à la virtuosité rhétorique et à l'affabulation littéraire, tout en ramenant ces aspects divers à l'unité fondamentale d'une pensée et d'une personne. Tel est, outre la clarté et l'élégance de la présentation, l'intérêt fondamental de cette *Introduction à Kierkegaard* (Éd. de Fontenelle, 1946) qui a conquis une large audience auprès des lecteurs catholiques.

On ne s'étonnera pas cependant que le critique ait porté au premier plan la question du christianisme de Kierkegaard, sur

lequel il apporte des conclusions nuancées. En ce qui concerne l'œuvre, il la caractérise assez bien comme un essai de réflexion totale, dans laquelle le philosophe se serait efforcé de « faire entrer » le christianisme (*op. cit.*, p. 246) sans arriver pour autant à résoudre la contradiction « entre le rationaliste et le chrétien » (*op. cit.*, p. 238). Cette conclusion représente une atténuation du verdict de Léon Chestov, qui dans une étude importante, parue en 1938, *Athènes et Jérusalem*, reprochait déjà à notre auteur de vouloir concilier l'inconciliable et expliquer jusqu'à l'absurde.

V. Kierkegaard et la Philosophie de l'Esprit.

Mais la pensée de Kierkegaard, désormais implantée dans la problématique de la philosophie française contemporaine allait en rencontrer le courant principal, j'ai nommé la Philosophie de l'Esprit. On désignait sous ce nom une collection d'ouvrages philosophiques que dirigeaient, chez l'éditeur Aubier, Louis Lavelle et René Le Senne (dans laquelle parurent précisément la traduction de *Crainte et Tremblement* et la première édition des *Études Kierkegaardiennes*), et un important courant de pensée auquel participaient plus ou moins Jean Wahl et Gabriel Marcel, et qui groupait autour des deux maîtres cités plus haut Auguste Valensin, Aimé Forest, Jean Guitton ainsi que de très nombreux maîtres des Universités françaises, belges, suisses et italiennes.

On peut dire que la Philosophie de l'Esprit, représentant en ceci un rameau bien orthodoxe de la tradition cartésienne, se proposait comme objet principal de trouver une *via media* entre les deux options dont nous avons parlé au début de cette étude, entre un idéalisme abstrait issu de la spéculation kantienne et le romantisme trop passionnel que l'on attribuait alors à la pensée bergsonienne. Le rêve implicite ou, si l'on préfère, l'ambition de ses auteurs semble avoir été avant tout de définir un humanisme universitaire adapté aux besoins théoriques et pratiques de notre époque, et le succès des Congrès de philosophie de langue française dominés par cette école prouve qu'ils y avaient réussi dans une très large mesure.

Avec cette tentative, le souci de l'Éthique, longtemps sous-estimée au profit de l'Épistémologie, se faisait de nouveau sentir dans notre spéculation nationale. On n'en veut d'autre preuve que les deux gros traités de Morale rédigés par René Le Senne et dont le premier connut un succès prodigieux. (*Traité de Morale générale*, Collection Logos, PUF, 1942, nombreuses rééditions).

Or ce traité vient buter sur une aporie fondamentale. René Le Senne y exalte dans la Morale la discipline qui nous apprend à aimer, à cultiver les valeurs et à y subordonner notre existence : mais certaines de ces valeurs, comme l'Art et la Religion prétendent précisément se substituer à la Morale dans la direction de la vie humaine. L'œuvre de Kierkegaard apparaissait ici à point nommé pour fournir à notre auteur une planche de salut, et c'est ainsi, pourrait-on dire, que le penseur danois franchit le seuil de notre enseignement officiel, dans les deux pages du *Traité de Morale générale* ainsi présentées : LE PROBLÈME DES RAPPORTS ENTRE L'ART, LA MORALE ET LA RELIGION REÇOIT UNE SOLUTION ORIGINALE DE LA PENSÉE DE KIERKEGAARD (*op. cit.*, pp. 723 et 724). Nous avons montré, dans une étude récente [1], que cette greffe kierkegaardienne ne fut pas sans une répercussion profonde sur l'économie du sujet : on lui doit sans doute en partie la place croissante que les considérations religieuses occupèrent dans l'œuvre ultérieure de Le Senne et un accroissement de cet effort vers la connaissance profonde de l'individu à la fois dans son type et sa singularité concrète qui fait le prix inestimable de son *Traité de Caractérologie* (PUF, 1945 ; nombreuses rééditions).

Les dures vicissitudes des troubles intérieurs et extérieurs de 1936 à 1945, pendant lesquelles je portais en moi ce qui devait être *Le vrai visage de Kierkegaard*, me conduisirent à mieux comprendre le caractère unitaire de cette expérience spirituelle.

Pour la saisir dans toute sa réalité concrète il fallait d'abord dégager les traits de cette subjectivité profonde qui lui avait donné naissance. Une méthode nouvelle s'offrait qui avait déjà fait ses preuves dans le champ de l'investigation clinique et dans celui de l'interprétation poétique : deux registres dont l'existence n'était visiblement pas inconnue à cette conscience blessée mais créatrice. L'œuvre de Kierkegaard avec ses pseudonymes, ses rêves et ses déguisements multiples avait manifestement l'allure de ces confessions réticentes qui appellent la psychanalyse. Celle-ci eut bientôt fait de trouver le noyau morbide de ce contenu imaginatif : une angoisse originelle fixée sur la personne du père, entretenue par une éducation détestable, et dont toutes les crises manifestent la virulence croissante, jusqu'à l'explosion finale. Mais l'analyse montrait aussi la persistance d'une volonté fondamentale, d'une soif d'absolu indiscutablement saine qui essayait

1. *Le Traité de Morale générale de René Le Senne*, dans le N° spécial des *Études philosophiques* consacré à ce philosophe, oct. 1955.

de se satisfaire par la réalisation verbale ou concrète d'une existance idéale. Irrité par cette écharde fichée non seulement dans sa chair, mais au cœur de son esprit, l'existentialiste chrétien ne pouvant s'exprimer pleinement selon le mode poétique, le pécheur ne pouvant incarner son idéal sous les aspects de la sainteté, étaient contraints de demander au philosophe la réalisation d'une unité dont la nécessité était posée dès le départ.

Cette philosophie, née de l'expérience d'une conscience douloureuse, ne pouvait être qu'un humanisme, mais un humanisme intégral, capable d'accueillir et d'appeler à leur rang les diverses vocations, les diverses possibilités qui s'offrent à l'individu. L'échec même des aspirations personnelles de Kierkegaard sur les plans de la jouissance sensible, de l'action volontaire et de la méditation religieuse lui permettait de garder toute leur idéalité aux valeurs, pourtant éprouvées, qu'il s'agissait de confronter. Par là, l'expérience devenait exemplaire et prenait figure de doctrine. Un premier effort où la virtuosité de l'écrivain joue un rôle considérable permettait de mieux définir ce faisceau de directions fondamentales et de qualifier sincèrement l'homme esthétique, l'homme moral et l'homme religieux. Mais la nécessité du choix imposé par l'engagement poussait à une confrontation résolutoire, établissant entre les trois données essentielles un ordre non seulement de préférence, mais d'épreuve historique. Ainsi naissait une doctrine affirmant tout d'abord l'opposition des étapes : le choix implique en effet qu'on se détache d'une possibilité rejetée en s'établissant d'un seul bond dans la possibilité voisine. Mais derrière cette impression de discontinuité (discontinuité qui s'oppose à la médiation, c'est-à-dire à la conciliation hegelienne) apparaît de plus en plus l'importance fondamentale de la continuité dans l'approche à la fois conceptuelle et existentielle de l'absolu. Il ne suffit pas de préférer la morale à l'art et la religion à la morale, il convient d'assumer tout l'homme, de ne quitter le plan esthétique qu'après avoir épuisé les nombreuses possibilités, de n'abandonner l'éthique qu'après avoir pris conscience à la fois de son sérieux et de son manque de transcendance, enfin de cheminer péniblement, dans la crainte et le tremblement, à travers l'épaisseur infinie du religieux, où la quête de Dieu, de souffrance en souffrance, de joie parfaite en joie parfaite, vous entraîne toujours plus loin.

Ainsi dégagé dans sa vivante complexité, le vrai visage de Kierkegaard [1] apparaissait bien comme celui d'un moraliste, d'un

1. Pierre Mesnard, *Le vrai visage de Kierkegaard*, Paris, Beauchesne, 1948.

grand écrivain religieux et, malgré toute sa complexité [1], comme celui d'un philosophe que l'on pouvait à tant d'égards tenir pour un philosophe de l'existence.

Combattue par certains, cette vue ne tardait pas à s'imposer, grâce à l'approbation d'Emmanuel Mounier [2], d'Emile Bréhier et de Louis Lavelle, qui soumettait ce livre, dans un rapport aussi pénétrant que sympathique, au jugement de l'Institut, le 20 juin 1949, et lui faisait obtenir le prix Dagnan-Boveret. Le rapport de Louis Lavelle — une des dernières études de ce grand philosophe — reproduit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences Morales et Politiques* (1949), puis dans les *Cahiers Universitaires Catholiques* (déc. 1951, janv. 1952) constitue pour le lecteur français la meilleure introduction à « l'étude d'un penseur qui continue d'agir d'une manière puissante sur la philosophie de notre temps et dont le complexe, comme celui de beaucoup d'hommes, est fait d'une ambition spirituelle sans mesure associée au sentiment d'une misère spirituelle où il se complaît encore quand il aspire à s'en délivrer » (*op. cit.*, fin).

Avec ces derniers volumes, en y comprenant la 2e édition des *Études Kierkegaardiennes* de Jean Wahl, parue chez Vrin en 1949, l'autorité philosophique de Kierkegaard, reçue par la Sorbonne, par le Collège de France et par l'Institut, ne souffrait plus discussion [3]. Sa qualité de classique était d'ailleurs reconnue par la publication due à notre plume d'un petit recueil, *Kierkegaard, sa vie, son œuvre*, dans la collection *Philosophes* des Presses Universitaires de France (1953), et par l'insertion, dans le nouveau *Traité d'Histoire de la Philosophie* de Weber (Fischbacher, 1955), d'un important chapitre rédigé par P. H. Tisseau, qui met notre auteur au premier rang des philosophes du XIXe siècle.

1. La complexité la plus apparente de l'œuvre tient à ce que, par le fait de ses diverses impuissances religieuses, morales ou simplement psychologiques, l'auteur, ne pouvant réaliser lui-même sa synthèse au niveau de l'absolu, tend à retrouver l'unité sur un plan moins élevé et à des conditions moins onéreuses. De là ces solutions imparfaites que sont, au niveau de l'unité de conscience la synthèse du ressouvenir, au niveau de l'unité de conduite l'adoption du plan équivoque de l'humour, enfin par l'éclatement des aspirations revendicatrices et protestataires la fausse synthèse de l'*Instant*. Toutes ces manifestations secondaires (également étudiées dans l'ouvrage cité) n'empêchent pas, à notre avis, la tentative philosophique d'avoir pleinement réussi, comme nous le montrons à nouveau dans notre étude récente sur la *Philosophie de Kierkegaard*, dans la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuse*, Strasbourg, 1955, n° 4.

2. Cf. son excellent compte rendu d'*Esprit*, octobre 1949. Le directeur-fondateur de la revue *Esprit* était d'ailleurs un fervent lecteur du philosophe danois, et il a déclaré à plusieurs reprises, l'année qui précéda sa mort, que l'œuvre principale du XXe siècle consisterait à réconcilier Marx avec Kiekergaard.

3. L'importance de K. dans les perspectives de la pensée catholique s'affirme à nouveau avec le P. Fessard, *Théologie et Histoire, Dieu vivant*, N° 8, 1947.

Faut-il en conclure que tout est dit et que la pensée française a fini de s'abreuver à cette source vivifiante ? Il n'en est rien. Outre que la promotion au rang de classique n'arrête pas l'efficacité d'un auteur mais lui réserve au contraire la possibilité d'une influence indéfiniment renouvelée, dans ce visage désormais familier bien des traits restent encore à dégager avec une plus grande netteté. Nous avons vu que tous les progrès dans la compréhension de la doctrine suivirent d'assez près la traduction et le commentaire des œuvres maîtresses de Kierkegaard. Or il nous reste sur ce plan à combler deux lacunes essentielles. La thèse sur l'*Ironie* à laquelle nous attachons une importance toute particulière n'a pas encore été traduite en français : nous y avons remédié dans une certaine mesure en publiant dans notre petit *Kierkegaard* la partie capitale de cet ouvrage, et en montrant, dans notre article, cité plus haut, de la *Revue d'histoire et de philosophie religieuse*, comment l'intuition et la méthode de Kierkegaard s'y trouvaient déjà définies. Il n'en reste pas moins qu'une traduction et un commentaire intégraux de cette œuvre majeure permettraient seuls de résoudre la *quaestio vexata* des rapports entre Hegel et Kierkegaard et que nous y trouverions l'occasion non seulement de mieux comprendre la philosophie de ce dernier, mais d'apercevoir, mieux que nous ne le faisons d'ordinaire, le vrai visage de Hegel.

Autre lacune, et non moins regrettable. Nous ne possédons pas en français l'équivalent de la remarquable édition du *Journal* publiée en italien par Cornelio Fabro (Brescia, 1950). Les deux volumes d'extraits procurés en 1941 et 1954 par MM. Ferlov et Gateau, ces bons serviteurs de Kierkegaard [1], ont déjà rendu les plus grands services : il serait opportun qu'on les complétât rapidement d'un troisième et, au besoin, d'un quatrième volume nous donnant comme les précédents les confidences les plus importantes. Les documents en question n'apporteront, c'est certain, aucun élément essentiel quant à la connaissance de la doctrine, mais ils permettront une intuition plus sûre et plus nuancée de la personne, particulièrement en ce qui concerne les rapports tragiques entre individualité saine et individualité morbide, entre l'auteur, l'agent moral et le personnage que Kierkegaard entendait incarner aux yeux de ses contemporains [2].

1. Ils avaient déjà traduit le *Journal du Séducteur* en 1929, le *Traité du Désespoir* en 1932, les *Riens philosophiques* en 1937.

2. Nous avons assez largement traité nous-même ce problème dans notre récente étude : *La catégorie du TRAGIQUE est-elle absente de l'œuvre et de la pensée de Kierkegaard ? Orbis litterarum*, Copenhague, 1955, n° consacré au centenaire.

Nous aurons alors en main les éléments, non plus seulement d'une interprétation doctrinale, mais d'une appréciation personnelle en profondeur, comme celle déjà tentée par Lowtzki dans la *Revue de Psychanalyse* (1936, nº 2) et par nous-même dans le chapitre de notre livre intitulé : *la Psychanalyse du Frère Taciturne* [1]. Plus on relit, en effet, ses *Papiers*, plus le caractère de Kierkegaard apparaît comme celui d'un sentimental paranerveux, sous-inactif et hyperémotif, à polarité Mars, à conscience étroite et néanmoins toute vibrante de passion intellectuelle : un inquiétant génie à la limite de la revendication et de l'instabilité pathologiques. Le *Journal* nous montre précisément avec quelle facilité cette frontière pouvait être franchie, sans que soit affectée pour autant l'intuition des valeurs premières, ni celle de leurs rapports.

Le nombre élevé de traductions, la richesse et la diversité des études consacrées en France à l'œuvre et à la personne de Kierkegaard, qui vont du plus brillant des essais littéraires jusqu'à l'analyse la plus méthodique de son système, tout, jusqu'à cet effort pour introduire le penseur danois dans nos querelles et dans nos difficultés, montre avec quel intérêt cette œuvre riche, lourde, inquiétante, a été reçue dans notre pays, qui semble avoir trouvé dans cette dialectique vivante et dans le sentiment tragique qui l'anime une compensation nécessaire à l'idéalisme un peu trop sec et un peu trop tranquille de ce dernier demi-siècle, sans, pour cela, s'abandonner à la séduction d'un romantisme illusoire.

La manière dont il a été reçu chez nous ne déplairait probablement pas à l'auteur qui écrivait en 1844, au moment même où sa doctrine prenait corps : « La philosophie danoise, si jamais elle arrive à prendre rang, différera de l'allemande du fait de ne pas partir de rien ni sans postulats, de ne pas tout expliquer à coup de médiation, puisqu'au contraire elle commence par poser qu'il y a beaucoup de choses entre ciel et terre qu'aucune philosophie ne débrouillera. » (*Journal*, I, p. 205).

Cent ans plus tard la cause est entendue. La philosophie danoise a pris rang. Et il nous est doux, aujourd'hui, de déposer sur la tombe de son précurseur cette gerbe de pensées françaises.

Pierre MESNARD.

1. Cf. *Le vrai visage de Kierkegaard*, pp. 263 à 287 ; et sur la méthode employée, *Introduction*, pp. 30-37.

KIERKEGAARD ET UNAMUNO

Il était presque de tradition, jusqu'à ces dernières années, de souligner l' « énorme influence »[1] de la pensée kierkegaardienne sur l'esprit d'Unamuno. C'est sur la foi surtout de citations tirées du *Sentimiento trágico*, — citations qui révèlent certes que, au moins au moment où il rédigeait cet essai, Unamuno avait trouvé en Kierkegaard un « frère » en angoisse, — c'est sur cette base pourtant trop étroite que l'on édifiait un portrait d'Unamuno réduit parfois au rang de disciple du philosophe danois[2]. Mais la publication des *Obras Completas*[3] a renouvelé l'attention due à des textes qu'on n'aurait cependant jamais dû négliger[4], et la publication d'une partie de la correspondance d'Unamuno[5] est

1. Basave, *Miguel de Unamuno y Ortega y Gasset*, Mexico, 1950, p. 26.

2. P. Mesnard et R. Ricard développent cette idée avec une grande insistance (*Aspects nouveaux d'Unamuno*, *La Vie intell.*, 1946, nº 2). J. Marías parle de « trace très profonde » (*Miguel de Unamuno*, Madrid, 1943, p. 22), le P. Oromí de parenté étroite (*El pensamiento filosófico de Unamuno*, Madrid, 1943, p. 69 ss. et 220), comme le fait aussi le P. Iriarte (*En torno a la filosofía existencial*, *Razón y Fe*, 1937, p. 323). Cassou signale incidemment une influence (*Unamuno, Symbole de l'Espagne*, *Nouvelles litt.*, 5-1-1937). Le P. González Caminero énumère Kierkegaard parmi les auteurs favoris d'Unamuno (*Unamuno*, Comillas, 1948, p. 85 ss.) Mais M. Legendre juge l'influence de Kierkegaard trop tardive pour avoir été décisive (*La religion de M. de U.*, *Spes Nostra* (Madrid), nº 1, 1944, p. 10) et Hernán Benítez se contente de voir dans le kierkegaardianisme un « assaisonnement » de la pensée d'Unamuno (*La crisis religiosa de Miguel de Unamuno*, *Rev. Univ. Buenos Aires*, 1949, nº 9, p. 87). Quant à Estelrich (*Unamuno e Kierkegaard*, *Gaceta lit.*, nº sp., 15-3-1930), J. Kessel (*Die Grundstimmung in Miguel de Unamunos Lebensphilosophie*, Bonn, 1937, p. 22), Erro (*Unamuno y Kierkegaard*, *Sur* (Buenos Aires), oct. 1938, p. 7), M. F. Sciacca (*La Filosofia oggi*, Milan 1945, p. 128), et surtout A. Sánchez Barbudo, — ces auteurs mettent en évidence entre les deux penseurs des oppositions significatives. (Voir la série des excellentes études de ce dernier auteur sur *La formación del pensamiento de Unamuno*, in *Insula*, nº 46, 15 oct. 1949, *Rev. Hisp. Mod.*, XV, 1949, *Hisp. Review*, XVIII, 1950 et XIX, 1951).

3. *Obras Completas*, 5 tomes, Afrodisio Aguado, Madrid, 1950-52. Il faut y joindre les volumes que M. García Blanco édite sous le titre *De esto y aquello, colección de escritos no recogidos en sus libros*, Buenos Aires, 6 tomes prévus. Ajoutons que les *Cuadernos de la Cátedra M. de U.* (Salamanque, Université) jouent depuis 1948 le rôle d'organe permanent des études unamuniennes.

4. C'est ainsi qu'on s'étonne de voir des critiques aussi avisés et érudits que P. Mesnard et R. Ricard limiter, dans l'article cité, leur information au *Sentiment tragique* et au *Traité de Cocotologie*.

5. *Epistolario a Clarín*, Madrid, 1941 ; *Cartas*, *Sur* XIV, 1944 ; *Cartas de M. de U.*, *Rev. Un. Buenos Aires*, 1948-49 ; *Cartas a E. A. Guzmann*, *Bol. Inst. Nac.*, XIV, 1949 ; *Epistolario entre M. de U. y Maragall*, Barcelone, 1951 ; *Cartas a González Trilla*, *Rev. Un. B. A.*, oct.-déc. 1953.

venue apporter des précisions historiques, du plus grand intérêt pour le problème des relations entre les deux penseurs. Si bien qu'il devient tout à fait impossible de se livrer, à ce sujet, à de séduisantes mais trompeuses considérations sur le prétendu kierkegaardianisme d'Unamuno. C'est ainsi que la chronologie la moins exigeante s'oppose à ce que soit reconnue à la pensée de Kierkegaard aucune influence décisive sur la formation de la pensée d'Unamuno, et que, plus profondément, la comparaison attentive des intuitions fondamentales des deux auteurs interdit de confondre, autrement que de façon superficielle et formelle, les thèmes essentiels d'Unamuno et ceux qui furent chers à Kierkegaard. Disons dès maintenant que, s'il est visible que la pensée d'Unamuno a parfois croisé celle de Kierkegaard, elle en reste cependant, aussi bien dans ses origines que dans son évolution, toujours distincte et lui est même souvent, dans sa signification la plus profonde, franchement opposée.

Avant de tenter une confrontation doctrinale, rappelons les faits, c'est-à-dire les témoignages textuels. C'est dans une lettre d'Unamuno à Clarín, du 4 avril 1900, qu'on trouve la première allusion à Kierkegaard ; il y est question en fait de l'ouvrage de Brandes sur Ibsen,

> Ouvrage, écrit Unamuno, dans lequel j'ai commencé à apprendre le danois (tâche pour moi bien facile, puisque je savais l'allemand et l'anglais)... Maintenant que je sais le danois-norvégien ou norso-danois, je vais me plonger dans le théologien et penseur danois Kierkegaard, source capitale d'Ibsen qui, tout jeune encore, disait qu'il aspirait à être le poète de Kierkegaard, à ce que j'ai lu dans l'ouvrage de Brandes [1].

Ces lignes imposent d'abord de faire justice d'une légende tenace : ce n'est pas pour lire Kierkegaard qu'Unamuno apprend le danois [2], mais bien par intérêt pour Ibsen ; il reste, bien sûr, que cela lui permettra, et il s'en félicitera, de lire Kierkegaard dans le texte. Mais l'intérêt de cette lettre à Clarín est ailleurs : elle impose sans aucune équivoque la date de 1900 comme la date en deça de laquelle la pensée d'Unamuno ne saurait avoir subi aucune influence kierkegaardienne. Or, à cette date, Unamuno a publié déjà *En torno al casticismo* (1895), *Paz en la Guerra* (1897)

1. *Epistolario a Clarín*, p. 82. Le 26 janvier de la même année il avait écrit à Ilundain : « J'ai commandé l'ouvrage de Brandes sur Ibsen. » (*Rev. Un. Buenos Aires*, oct.-déc. 1948, p. 346).

2. Cette légende fut peut-être, il est vrai, entretenue par Unamuno lui-même : « C'est mon incurable plurilatéralité d'attention... qui m'a poussé à apprendre le danois pour pouvoir lire, surtout, un homme, Kierkegaard. » (*Sobre la Argentinidad*, in *Contra esto y aquello* (1912) : *Obras*, III, 1178). Mais il semble impossible de ne pas donner à la lettre à Clarín citée plus haut la priorité sur un texte *postérieur de douze années* à l'événement.

et *De la enseñanza superior en España* (1899), ouvrages dans lesquels le lecteur le moins attentif est bien tenu d'identifier des intuitions puissantes, qui témoignent déjà de manière aveuglante de l'orientation profonde de la pensée de leur auteur [1]. Bien mieux, les *Tres Ensayos* de 1900 eux-mêmes, qui marquent sans ambiguïté les thèmes définitifs de la pensée philosophique d'Unamuno, sont incontestablement *antérieurs* à tout contact avec Kierkegaard. En effet dans une lettre du 10 mai de cette même année, Unamuno fait allusion au jugement que Clarín, dans une précédente lettre, a porté sur ces trois essais [2]. Or, il est de toute évidence impossible de supposer qu'en l'espace d'un mois (la lettre citée plus haut est du 4 avril), Unamuno ait pu commander et obtenir au Danemark l'œuvre de Kierkegaard, l'ait lue, ait rédigé les *Tres Ensayos*, en ait obtenu de l'éditeur la publication matérielle, puis ait échangé avec Clarín la correspondance qui les concerne. Il s'en faut donc au moins de quelques mois : les *Tres Ensayos*, si importants pour la prise de position philosophique d'Unamuno, sont étrangers à tout contact avec Kierkegaard. Or, et le fait est ici très significatif, les thèmes de ces *Tres Ensayos* ont une résonance typiquement kierkegaardienne : *Adentro !* est un appel passionné à *l'intériorité*, *La Ideocracia* une violente révolte contre l'*abstraction* et la tyrannie des idées, *La Fe* une profession de foi fidéiste-pragmatiste. On pourrait donc être tenté de rapprocher ces deux événements de l'année 1900, contact avec Kierkegaard et *Tres Ensayos*, et d'interpréter ceux-ci comme la brusque irruption de la problématique kierkegaardienne dans l'œuvre d'Unamuno. Mais, puisqu'il faut pour ces textes renoncer à cette séduisante explication, il faudra donc aussi se garder de tenir nécessairement pour dû à une influence kierkegaardienne tout ce qui, dans l'œuvre postérieure, présentera quelque apparence kierkegaardienne.

Unamuno décide donc en 1900 de « se plonger » dans Kierkegaard. En fait, il lit en 1901 l'ouvrage de Hoffding sur cet auteur [3].

1. « La pensée y semble (dans *En torno*) parfois prisonnière des images ; nul doute qu'elle ne soit prisonnière souvent d'une intuition obsédante. » M. Bataillon, *L'Essence de l'Espagne*, Préface.

2. *Epistolario a Clarín*, p. 102. « Des trois essais vous préférez *La Foi*... Moi, je préfère *Adentro* !... Il a sa source dans mon cœur, les deux autres dans ma tête. »

3. « Je viens de lire le livre de Hoffding sur Sören Kierkegaard, le puissant homme de pensée et homme de sentiment *(sentidor)* danois, le grand mélancolique, le philosophe de l'irrationnel et de la contradiction et du saut, de la disjonction et du « ou tout ou rien ». (*El « Alma » de Manuel Machado, Heraldo de Madrid*, 19-3-1901 ; *Obras*, V, 194). On trouve là un raccourci de la pensée kierkegaardienne, dont Unamuno avait donc en 1901 une idée pertinente, mais *chacun* des points indiqués se trouve désigner des intuitions déjà présentes dans la pensée d'Unamuno depuis longtemps. C'est ainsi par exemple que le thème de la contradiction, si essentiel, est déjà très consciemment posé et revendiqué dès

Il lit aussi, certainement, dans les années qui suivent, Kierkegaard, mais il est fort probable que, conformément à ses habitudes de lecteur infatigable mais très « amateur », il le lit dans le plus grand désordre et sans esprit de suite [1]. En fait, jusqu'au *Sentimiento trágico* (écrit en 1912) les allusions à Kierkegaard restent peu nombreuses, souvent vagues et peu significatives [2]. On ne trouve de trace d'une lecture sérieuse que pour une seule œuvre de Kierkegaard, le *Post-Scriptum*, qui lui est abondamment cité dans le *Sentimiento ;* il est indéniable, et il serait absurde de le contester, qu'à cette époque Unamuno est imprégné de cette lecture, et que les thèmes du « sentiment tragique de la vie » résonnent souvent d'échos kierkegaardiens. Mais, à partir de cette date, les références et même les simples allusions à Kierkegaard se font extrêmement rares et ne présentent plus de signification profonde [3].

Si l'on s'en tient donc aux témoignages textuels, tout se passe comme si Unamuno avait, au niveau du *Sentimiento trágico*, croisé Kierkegaard, et comme si, partout ailleurs, les liens restaient lâches et vagues. Et c'est bien là aussi, croyons-nous, ce qui se passe pour l'essence même de ces deux pensées : celle d'Una-

les premières lignes de *En torno al casticismo* (1895), qui sont aussi les toutes premières pages de l'œuvre d'Unamuno, tout entière dominée par cette première intuition. Quant au « ou tout ou rien », il est aussi dans *En torno*, où il est visiblement rattaché au développement sur le mysticisme espagnol ; et il sert également de conclusion à *Paz en la Guerra* (1897), cet étonnant roman en grande partie autobiographique qui contient déjà en puissance l'œuvre tout entière, et auquel les commentateurs n'attachent pas l'importance qu'il mérite. Quant aux autres points, nous aurons l'occasion d'en reparler.

1. N'écrit-il pas, en 1932 : « Je termine en ce moment *Ou l'un ou l'autre* de mon favori Kierkegaard, ouvrage dont j'ai interrompu la lecture il y a quelques années. » (*San Manuel Bueno, mártir, Prólogo. Obras*, II, 1192). Trente-deux années se sont écoulées depuis la lettre à Clarín ; reconnaissons que cette façon de « se plonger » dans Kierkegaard ne révèle pas une trop grande impatience !

2. On en compterait peut-être une douzaine (sur environ 2.000 pages), dont voici un échantillon : « De cet homme de secret, de ce mystérieux danois qui vécut dans un continuel désespoir intime, de Kierkegaard, on a dit qu'il éprouvait la nostalgie du cloître médiéval. » (*El secreto de la Vida*, 1906 : *Obras*, III, 729). Veut-on un point de comparaison et un exemple de l'enthousiasme dont est capable Unamuno lorsqu'une lecture est pour lui une révélation ? Il s'agit de l'*Obermann* de Sénancour : « Pour moi, c'est un des livres les plus abismatiques qui soient... C'est mieux que de la grandeur : il va jusqu'au plus intime, jusqu'au plus profond... *Obermann* est un livre énorme, d'une intensité qui va jusqu'aux entrailles et à laquelle bien peu sont parvenus... Mon *Obermann*, mon intime *Obermann*, ce livre formidable qui fut l'aliment de ma jeunesse et l'est encore de mon âge mûr, d'*Obermann*, de ce malheureux et obscur Sénancour, j'ai fait presque un bréviaire. » (Textes cités par González Caminero, *Unamuno*, pp. 104-106). La comparaison n'est certes pas à l'avantage de K. (En fait, Sénancour représente une influence autrement *précoce, décisive et durable* sur la pensée d'Unamuno, que K.)

3. On ne relève guère que deux allusions précises, somme toute assez accessoires : « Notre ami Kierkegaard [il n'est plus le frère !] établissait une profonde distinction entre souvenir — en danois, *Erindring* — et mémoire : *Hukommelse.* » (*Glosa a un pasaje del cervantino Fielding*, 1917 ; *Obras*, V, 615). Puis, une citation tirée de *Ou l'un ou l'autre*, sur la vérité positive et le penseur existentiel. (*San Manuel Bueno, Prólogo*, daté 1932 ; *Obras*, II, 1192).

muno est très vigoureusement charpentée avant même la « rencontre » avec Kierkegaard, si vigoureusement et si profondément que, quels que soient les échos qu'ait pu éveiller en lui le philosophe danois, ils ne le détourneront pas de ses obsessions personnelles et ne dévieront pas sensiblement sa direction propre. Unamuno saluera en Kierkegaard le « frère », le frère en angoisse, mais toute sa pensée, massivement, restera distincte, et même obtuse et réfractaire à ce qui fait l'essence de l'inspiration kierkegaardienne. Et c'est particulièrement quand il s'agit de ses relations avec Kierkegaard qu'il est bon de rappeler ce conseil de P. L. Landsberg, ce conseil remarquablement pénétrant que devrait bien méditer tout exégète de la pensée d'Unamuno : il faut être particulièrement attentif « aux violences qu'il commet à l'égard des figures historiques qu'il prétend interpréter, et qui lui servent dialectiquement à désorbiter ce qu'il ne peut intérioriser » [1]. Il ne semble pas douteux, pour le lecteur non prévenu, que les intuitions les plus profondes et les plus précoces d'Unamuno ne lui permettaient pas d' « intérioriser » le sens véritable du message kierkegaardien et que, lors même qu'il « rencontre » Kierkegaard, qu'il *croit* le « reconnaître », il ne touche qu'à la surface de cette pensée, obsédé qu'il demeure par sa problématique propre, sensiblement différente, dans sa source, de celle de Kierkegaard.

Revenons à la date de 1900, puisque c'est la date extrême où notre problème puisse prendre un sens. C'est aussi la date des *Tres Ensayos :* pour situer la recherche, reprenons les trois thèmes de ces essais, et examinons de plus près leur apparence kierkegaardienne.

Le thème de l'intériorité : qu'est-il chez Kierkegaard ? [2] Essentiellement l'expérience, mais plus encore la valorisation, d'un acte de « séparation », de « distinction », qui trouve ses moyens dans l' « ironie » et le *dégagement* dialectique. Plus profondément, au plan religieux, c'est l'affirmation de l'absolue subjectivité, de la relation de soi à soi dans la pure solitude, dans l'infinie séparation de tout existant, relation à soi qui appelle dialectiquement, dans la crainte et le tremblement, la relation à l'infini, au divin. Dialectique verticale qui « dégage » l'existant

1. *Reflexiones sobre Unamuno, Cruz y Raya*, oct. 1935, p. 32.
2. Nous supposons connue la pensée kierkegaardienne et nous évitons les références qui alourdiraient l'exposé. En revanche nous insistons sur Unamuno, dont l'œuvre est difficilement accessible.

du monde et d'autrui, pure relation de soi à soi, puis relation solitaire à Dieu, telle est l'intériorité kierkegaardienne.

Qu'en est-il chez Unamuno ? Il est clair d'abord que le thème de l'intériorité est déjà dans *En torno al Casticismo ;* c'est dans un contexte social et historique qu'il se manifeste alors [1], mais, dès *Adentro !*, ce thème vient animer le statut existentiel de la personne individuelle [2] : se ramasser sur soi, en soi, plonger dans l'abîme insondable de la personne, oui, se « remplir de soi », sans doute, mais pour « déborder sur autrui », pour « le marquer de mon sceau. »

L'intériorité unamunienne est une solitude peuplée : « Notre vie intime, notre vie de solitude est un dialogue avec l'ensemble des hommes... Croyez-moi, la solitude nous unit autant que la société nous sépare » [3]. L'acte d'intériorisation est un acte de communion avec « l'ensemble des hommes », et même avec l'Univers [4]. Alors que l'intériorité kierkegaardienne est celle d'un « secret » qui distingue, l'intériorité unamunienne est celle d'un « mystère » insondable et obscur qui plonge ses racines dans le « tout ». La solitude unamunienne est source de « compassion », elle recèle paradoxalement comme un appétit de *confondre* et non de distinguer. Cette volonté de confusion, cette collusion des existants, cette *convivencia* pathétique que chacun porte d'abord au fond de soi, là est l'intuition fondamentale d'Unamuno, celle qui l'habite comme une obsession et qui le rend *incapable*, même

1. C'est un appel pathétique au peuple d'Espagne, dont la « régénération» n'est possible qu'au prix d'une plongée passionnée dans l'intériorité de son être propre, dans l' « intra-historique » caché sous l'extériorité des événements, dans l'éternel caché sous le temporel. Mais cette passion d'intériorisation n'est pas repliement sur soi : au contraire, l'hispanité retrouvée se fera militante, agressive, polémique, elle se fera passion d'extériorisation.

2. Mais ce ramassement de la problématique existentielle sur le drame personnel n'efface pas chez Unamuno le drame collectif ; sous cette forme même il ne cessera de l'obséder. La moitié au moins des *Ensayos* traitent directement ou indirectement de ce problème de la régénération de l'Espagne, et il est impossible de faire abstraction de cette dimension collective de la pensée d'Unamuno, qui lui donne un tour si différent du subjectivisme individualiste, si caractéristique de toute une tradition du tragique spirituel, et en particulier du tragique kierkegaardien. — Il n'est pas impossible que l'avènement de cette problématique de la personne, vers 1900, doive quelque chose à la lecture d'Ibsen, et donc indirectement à quelque influence kierkegaardienne par personne interposée. Mais il faut reconnaître d'abord que le drame collectif ne cesse pas pour autant d'obséder Unamuno, ensuite que le drame personnel est intensément vécu déjà dans le roman *Paz en la Guerra*, 1897 : son héros, le jeune Pachico, vit avec une même indissoluble angoisse le drame existentiel de son peuple et le sien propre. Attitude essentielle chez Unamuno, et proprement inconcevable chez Ibsen, comme chez K.

3. *Soledad*, 1907, in *Ensayos*, VI ; *Obras*, III, 602 à 609.

4. « C'est dans la solitude seule que nous élevons notre cœur jusqu'au cœur de l'Univers. » *(Ibid.)*. L'un des traits de la pensée d'Unamuno qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est qu'elle est une pensée *cosmique* et ce trait important la distingue évidemment de la pensée kierkegaardienne. Cette dimension cosmique est magnifiquement exprimée déjà dans les dernières pages de *Paz en la Guerra*, dans la vision pancosmique de Pachico.

lorsqu'il croit la reconnaître, de *comprendre* la subtile intériorité et l'incorruptible subjectivité kierkegaardiennes.

Et finalement le fond de l'être, chez Unamuno, c'est une essentielle et insatiable *avidité*, une passion d'extension, d'embrassement et de possession : « Je veux être moi et, sans cesser d'être moi, être en outre tous les autres, attirer en moi *(adentrarme)* la totalité des choses visibles et invisibles, m'étendre à l'infini de l'espace et à l'infini du temps »[1]. Intuition fondamentale, irréductible, et qui s'oppose de toute sa masse, chez Unamuno, au « seul devant soi » et au « seul devant Dieu » de Kierkegaard.

Socialement, politiquement, le drame de la *convivencia* fut vécu par Unamuno, agoniquement. Et sur le plan religieux, quelqu'évidente, quelqu'obsédante que soit l'angoisse de la survie et de l'immortalité personnelle, elle ne se sépare pas pour lui de l'agonie universelle. Estelrich dit très justement que, pour lui, l' « unique ne se sauvera pas »[2]. Comment croire au salut personnel, comment même oser l'espérer « tant qu'il y aura quelque chose d'esclave en ce monde de Dieu ? »[3] La solidarité des existants dans le malheur de l'être, la mutualité de leur misère, la réciprocité aussi bien amoureuse que polémique de leur existence même, s'opposent avec évidence à l'individualisme, à l'aristocratie existentielle et religieuse de Kierkegaard.

Le thème du deuxième *Ensayo* de 1900, *La Ideocracia*, est celui de la révolte contre l'abstraction, thème bien kierkegaardien. La pensée existentielle de Kierkegaard est une réaction violente contre le « penseur abstrait », singulièrement contre Hegel. L'abstraction, la dialectique des idées, sont pour lui pires que des obstacles qui cachent l'existence authentique, c'est un « suicide de l'esprit ». A la dialectique abstraite il faut opposer la dialectique existentielle, l'ironie, la distinction des plans de vie et surtout l'infinie passion de l'infini, le « devenir chrétien », qui est à la fois dialectique vécue et promesse d'éternité. Et il est indéniable que, pour Unamuno comme pour Kierkegaard, la logique est ennemie de la « vie » : il lui oppose la « cardiaque » et la « biotique », c'est-à-dire la pensée selon le cœur et selon la vie[4]. Que l'abstraction

1. *Sentimiento trágico*, ch. III ; *Obras*, IV, 491.
2. *Unamuno e Kierkegaard*, *Gaceta lit.*, n° sp. 15 mars 1930.
3. *Sentimiento trágico*, ch. IX ; *Obras*, IV, 627. Et ce monde de Dieu, c'est aussi bien l'Univers visible et matériel que le monde des âmes. « Pauvre Univers », s'écrie Unamuno dans le *Sentimiento*, portant ainsi la « compassion » aux dimensions cosmiques.
4. *Epistolario a Clarín*, lettre du 3-4-1900, p. 77.

et les idées restent à la surface de l'être, et que ses profondeurs au contraire recèlent des puissances insoupçonnées, c'est ce qui est manifeste déjà dans *En torno al casticismo* et *De la Enseñanza superior en España*, et c'est ce qui s'affirme sans équivoque dans *La Ideocracia. Amor y Pedagogía* (1902), ce roman tragi-comique, est une mise en accusation de la pédagogie scientifique et un plaidoyer pour une éducation par l'amour, paternel et maternel (thème, on le voit, bien peu kierkegaardien). Mais il est vrai que c'est surtout dans les *Ensayos*, et à partir de 1904 [1], que le thème irrationaliste et surrationaliste prend de la consistance ; y aurait-il là le témoignage d'une influence kierkegaardienne ? Rien n'est moins sûr. En effet, la tête de turc n'est pas le rationalisme métaphysique ; Spinoza, Kant, Hegel, resteront des « titans » et leurs métaphysiques d' « immortels poèmes », témoins de la passion d'éternité et d'infini [2]. C'est au scientisme et au positivisme que vont ses critiques. De plus, s'il est vrai que le fond, comme l'argumentation de ces essais n'a rien d'original, ce n'est pourtant certes pas à Kierkegaard que l'on pense en les lisant ; cette réaction anti-intellectualiste et antirationaliste est celle d'un spiritualisme plus ou moins teinté de pragmatisme qui est fort commun à cette époque. Sans doute la réaction d'Unamuno porte-t-elle la marque de son tempérament, qui interdit de le confondre avec un Bergson ou un James [3], mais il réagit à une situation historique bien

1. *La locura del Doctor Montarco, Intelectualidad y espiritualidad, Sobre la Fislosofia española, Los naturales y los espirituales, etc.*

2. *En torno al casticismo* contient une sorte d'hymne à Hegel qui, pour être inattendu, n'en doit pas moins être pris pour ce qu'il est. Mais il est vrai que ce jugement est antérieur à la rencontre et que, plus tard, dans le *Sentimiento*, une longue page est consacrée à une citation littérale du *Post-Scriptum*, à la célèbre critique antihegelienne du « penseur abstrait ». P. Mesnard et R. Ricard y voient une adhésion inconditionnelle et une véritable « dette » contractée par Unamuno envers Kierkegaard. Mais, en fait, si on a soin de ne pas négliger le contexte, on voit qu'Unamuno redresse de manière significative la critique kierkegaardienne : « Mais je ne crois pas que le frère Kierkegaard soit tout à fait dans le vrai, car le penseur abstrait lui-même pense *pour* exister, pour ne pas cesser d'exister, ou peut-être pense-t-il pour oublier qu'il aura un jour à cesser d'être. Tel est le fond de la passion de la pensée abstraite. » (*Obras*, IV, 549). Que conclure, sinon qu'Unamuno se sépare de son frère Kierkegaard et qu'il lui fait même la leçon, revalorisant d'une certaine manière, significative, l'abstraction que condamne Kierkegaard. On ne saurait passer sous silence ces réajustements de la pensée kierkegaardienne par Unamuno ; ils imposent des redressements de perspective très importants. — Même remarque pour cet autre « emprunt », signalé par les mêmes auteurs dans le *Sentimiento* : « Dieu ne pense pas, il crée... écrivait Kierkegaard. » (*Obras*, IV, 584). Cette allusion suffit-elle à conclure, comme on le fait, qu'Unamuno doit à K. « l'idée que Dieu est essentiellement une éternité active » ? Mais d'abord cette idée est un lieu commun qu'Unamuno peut « devoir » à n'importe qui, ou à personne ; ensuite et surtout, il faut penser au contexte : « Mais il est sans doute plus exact de dire, avec Mazzini, que « Dieu est grand parce qu'il pense en actions », etc... Pourquoi ne ferions-nous pas d'Unamuno un disciple de Mazzini, qui « emprunte » à son maître de quoi faire la leçon à K. ?

3. Si l'on cherchait un analogue de l'anti-intellectualisme d'Unamuno, W. James serait cependant aussi acceptable que K. : « Kierkegaard divisait les vérités en essentielles et accidentelles, et les modernes pragmatistes, à la tête desquels se trouve W. James, jugent

déterminée et bien différente de celle qu'affrontait Kierkegaard, il y réagit spontanément, comme d'autres penseurs au même moment, sans qu'il soit sensible que Kierkegaard lui dicte une attitude, qui aussi bien était déjà la sienne avant tout contact avec lui.

Mais ce qui est plus significatif, c'est que jamais l' « irrationalisme » unamunien ne se donnera pour une possibilité de faire, comme Kierkegaard, le *saut*, ou, comme Chestov, le *trou* au delà de la raison. L'existant, si passionnément qu'il appelle la libération des « chaînes du rationnel » et de ce « tyran » qu'est la logique, l'existant est, non seulement incapable de s'affranchir de la raison, « sans laquelle il ne pense pas », (c'est-à-dire sans laquelle *il n'est pas* comme conscience), mais, bien plus, il ne peut pas souhaiter se passer de la raison et se livrer tout entier à la vie, à l' « imagination », à la foi. Il est bien vrai que « la raison détruit et que l'imagination intégre et totalise ; que la raison par elle-même tue et que c'est l'imagination qui donne vie, » mais « il est bien certain que l'imagination par elle-même, en nous donnant vie sans limite, nous conduit à nous confondre avec le tout et, en tant qu'individus, nous tue aussi, nous tue par excès de vie » [1]. Si la raison est, comme pour Kierkegaard, un suicide de l'esprit, son contraire, qu'on l'appelle vie, imagination ou foi, est *aussi* un suicide de l'esprit, une menace de mort, à laquelle seule la raison permet d'échapper. Si « terrible » qu'elle soit, il me faut cependant « vouloir la raison ». Et c'est là ce qui fait l'originalité foncière de la pensée existentielle d'Unamuno, et ce qui la distingue de tout fidéisme, de tout irrationalisme dogmatique traditionnel, qu'il soit euphorique comme chez Bergson, ou angoissé comme chez Kierkegaard. La raison, l'abstraction, la logique, sont pour lui une dimension existentielle irréductible, en contradiction, certes, avec la « vie » et la foi, mais aussi existentiellement imprescriptible qu'elles. L'existant est condamné à une contradiction sans espoir parce qu'elle est une contradiction intime du vouloir-être, un « schisme de l'ego » [1]. Cette intuition irréductible, tel est le sentiment tragique de la vie, intuition que l'influence de Kierkegaard, si grande qu'on se plaise à la supposer, n'entamera jamais. L'attente angoissée, aussi bien que la recherche dialectique du saut

d'une vérité ou d'un principe scientifique à ses conséquences pratiques » (*Verdad y vida*, 1908 ; *Obras*, III, 826). — Précisons que le pragmatisme ou le pseudo-pragmatisme d'Unamuno ne trouve cependant pas sa source dans le *Pragmatism* de James (1907), ni dans l'*Évolution créatrice* (1907), auxquels il est antérieur (1904 au moins), et qu'il lui est propre.

1. J. López Morillas, *Unamuno and Pascal, notes on the concept of agony. Publ. Mod. Lang. Ass.*, t. 45, 1950, p. 1005).

libérateur, Unamuno ne pouvait que les considérer comme de « tragiques échappatoires », infidèles au statut même de l'existence : « Je ne peux renoncer à la vie et je ne peux non plus renoncer à la raison, et il me faut vivre entre ces deux meules qui me broient l'âme » [1].

Reste le thème du troisième des *Tres Ensayos*, *La Foi*, thème « kierkegaardien », s'il en fut. Toute la problématique kierkegaardienne se concentre sur l'attente passionnée et la recherche dialectique du « devant Dieu ». Il est impossible de déployer en peu de mots toutes les richesses de la problématique de la foi chez Kierkegaard, mais ce déploiement serait peut-être inutile, tant la « foi » unamunienne est visiblement différente de la foi de Kierkegaard. De quelle foi s'agit-il dans *La Fe ?* D'une foi, à tout prendre, singulièrement immanente ; c'est « la foi dans la foi elle-même », c'est la foi au service de la vie, plus que la vie au service de la foi. Où est l'infinie passion du christianisme qui torturait Kierkegaard ? Il est vrai que nous sommes avant la rencontre ; mais après ? Cinq ans plus tard, la *Vida de Don Quijote* (1905) donne la mesure de cette foi singulière, dont tout christianisme est absent ; sept ans plus tard, dans *Mi Religión* (1907), Unamuno confesse sans plus « une forte tendance au christianisme » [2]. Le raz de marée kierkegaardien est-il vraiment passé par là ? Avouons qu'on n'en voit pas la trace. Reste, bien sûr, le *Sentimiento* (1913), le *Cristo de Velázquez* (1920), *La Agonia del cristianismo* (1925), dont le christianisme n'est pas contestable. Mais, ici encore, est-ce Kierkegaard qui en est responsable ? Pour l'*Agonia*, il est clair que ce qui l'alimente, c'est l'intuition la plus profonde, la plus ancienne, la plus personnelle d'Unamuno, celle de la contradiction, du déchirement et de la lutte de l'être avec lui-même. Pour le *Cristo*, c'est l'image « du Christ sanglant des églises espagnoles », et non le mysticisme exsangue et dialectique du protestant danois. Quant au *Sentimiento*, il constitue un tel débordement de tous les thèmes proprement, et depuis longtemps, unamuniens que les références kierkegaardiennes y sont entraînées dans un courant torrentueux, beaucoup plus qu'elles n'en sont les sources décisives [3].

1. *Sentimiento trágico*, ch. VI ; *Obras*, IV, 565.
2. *Obras*, III, 821.
3. Pour MESNARD et RICARD, Unamuno a emprunté à K. « l'idée que la foi est à base d'incertitude », et leur référence renvoie à ce texte (une vingtaine de mots, deux lignes) : « On en vient, peut-être (notons ce : peut-être), à cette conclusion de K. que, si la mortalité de l'âme est terrible, son immortalité ne l'est pas moins. » (*Sentimiento*, ch. VII : *Obras*,

Et s'il fallait, sur ce point, trouver à Unamuno une filiation qui l'explique, c'est vers la théologie luthérienne qu'il faudrait chercher, comme en témoigne Unamuno lui-même : « Le noyau de mon étude, *La Foi*, ce sont les œuvres de la théologie luthérienne, de Herrman, de Harnack, de Ritschl » [1]. Avant donc de connaître Kierkegaard, Unamuno a trouvé dans la théologie luthérienne un puissant dissolvant de la théologie catholique traditionnelle. Mais ce fut aussi pour lui l'occasion d'un retour au problème de la foi, après la longue période de tranquille incrédulité qui suivit son adolescence [2]. En fait, l'influence luthérienne n'aura cependant d'autre effet que d'entretenir Unamuno dans une sorte d'incrédulité désespérée, que l'influence plus tardive de Kierkegaard ne fera qu'entretenir [3]. Et c'est bien finalement le doute, ou mieux *l'impossibilité de croire* qui aura le dernier mot : qu'on lise cette admirable nouvelle qui a pour titre *San Manuel Bueno, mártir* (1933), et on verra qu'Unamuno, à l'âge où la vieillesse apporte parfois comme un assouplissement des raideurs du doute, prononce enfin le *non possum*.

Le problème de Kierkegaard est de « devenir chrétien », son désespoir est de ne pouvoir être le « chevalier de la foi » et l'ambiguïté de sa foi tient tout entière dans l'interrogation désespérée : suis-je l'élu de Dieu, suis-je digne du « devant Dieu ? » Mais la transcendance du divin ne fait pour lui pas de doute, c'est sa propre relation au divin qui est vécue comme problématique et angoissée. Mais, alors que Kierkegaard doute de lui-même et de son élection, Unamuno doute de Dieu même, et c'est là son

IV, 584). Mais qu'on se reporte ici encore au contexte : on y trouvera pêle-mêle des références, au moins aussi significatives, à : Lamennais, Saint Marc, Don Quichotte et Sancho, A. H. Francke, Ritschl, Luther, Ignace de Loyola, enfin Kierkegaard, et Unamuno va jusqu'à se citer lui-même. En fait, ici comme à son habitude, Unamuno se livre à une véritable incontinence de citations et de références, entraînant à peu près n'importe qui et n'importe quoi dans les remous de sa pensée. Si bien que, pas plus quand il s'agit de K. que pour tout autre, il n'est possible, sur la foi de références même nombreuses, de parler, comme le font ces commentateurs, d' « innutrition capitale et synthétique ». Formule pour formule, préférons, devant le pêle-mêle des références unamuniennes : *indigestion syncrétique*.

1. *Epistolario a Clarín*, lettre du 10-5-1900, p. 101.

2. Notons cependant que, à la même époque, la lecture d'Ibsen (et donc, par personne interposée, la pensée de K.) a sans doute contribué à ramener Unamuno à l'inquiétude de la foi. *La Fe* porte en effet en exergue ces mots d'Ibsen, tirés du 5e acte de *Brand* : « La vie et la foi doivent se confondre ». Mais il semble bien que l'expérience personnelle fut à cet égard plus décisive qu'aucune influence, comme le montre A. Sánchez Barbudo d'après la correspondance. (*Una experiencia decisiva : la crisis de 1897*, *Hisp. Rev.*, juil. 1950).

3. Hernan Benitez voit très justement chez Unamuno « un rationalisme luthérien *assaisonné* de romantisme kierkegaardien. » (*La crisis religiosa de M. de U.*, *Rev. Univ. B. A.*, 1949, p. 87). Mesnard et Ricard soulignent, eux aussi, l'influence des exégètes du protestantisme libéral, mais renversent — à tort, croyons-nous — l'ordre de priorité et d'importance de ces influences, en attribuant à Kierkegaard une « innutrition capitale et synthétique » et aux luthériens une « influence secondaire et analytique. » (*art. cité*, p. 120).

désespoir[1]. Et ce désespoir, il lui appartient en propre, ou mieux il est puisé à une source qui, très consciemment, n'est pas kierkegaardienne : « *Ce n'est pas le désespoir* d'un Pascal, d'un René, d'un Obermann, d'un Thompson, d'un Leopardi, d'un Vigny, d'un Lenau, d'un Kleist, d'un Quental, *d'un Kierkegaard*... C'est quelque chose de cela, oui, mais c'est, par-dessus tout, une forme espagnole de désespoir à base d'espérance. C'est une espérance désespérée, c'est l'impatience de l'espérance, c'est peut-être l'espérance sans la foi »[2].

On sait enfin le rôle décisif que joue dans la pensée religieuse de Kierkegaard l'obsession de la faute et du péché : c'est comme être injustifié et coupable que l'existant éprouve sa relation avec Dieu. Et toute l'œuvre de Kierkegaard, comme sa vie tout entière, n'est, dans toutes ses dimensions et non seulement dans sa dimension religieuse, qu'une inlassable entreprise de *justification*. Rien de semblable chez Unamuno ; il rejette explicitement, au contraire, (dans le *Sentimiento*, qu'on voudrait si kierkegaardien), l' « obsession du péché », dans laquelle il voit une manie protestante, une « déviation ethique » du protestantisme[3]. Faut-il penser que Kierkegaard échappait à ses yeux à cette condamnation ?

Au sentiment d'indignité et de culpabilité, Unamuno oppose ce cri de révolte d'*Obermann*, si souvent cité qu'il est un des leitmotive de l'œuvre : « L'homme est périssable, il se peut, mais périssons en résistant, et si le néant nous est réservé, ne faisons pas que ce soit une justice. » Et Unamuno renchérit : « Faisons que ce soit une injustice »[4]. Soulignons la position, et l'opposition : ce qui est injustifiable, ce n'est certes pas l'existant, mais bien la situation qui lui est faite, et contre cette situation l'attitude constante d'Unamuno, ce n'est pas le sentiment du péché et de

1. Pour A. Sánchez Barbudo, Unamuno a fait, au delà de Kierkegaard, « un pas de plus sur le chemin de la perte de la foi... Et la lutte et le doute, et ses jeux d'idées, de sentiments et de mots n'étaient là que pour cacher le vide, pour se tromper lui-même en oubliant qu'il ne pouvait pas croire. » (*Una experiencia...*, p. 238 et 220). J. de Aranguren signale le même glissement historique : Luther, Pascal. Kierkegaard, Unamuno, Heidegger. (*El talante religioso de M. de U.*, *Arbor* (Madrid), nº 36, déc. 1948). Le P. Caminero va plus loin, mais dépasse le but : Unamuno est « pour parler nettement, un athée... un précurseur des modernes militants contre Dieu ». (*Unamuno*, Comillas, 1948, p. 283).

2. *Sobre la tumba de Costa* (1911), in *Ensayos* ; *Obras*, III, 810.

3. *Sentimiento trágico*, ch. IV ; *Obras*, IV, 511.

4. *Sentimiento*, ch. XI ; *Obras*, IV, 668. Le défi jeté au malheur de l'être et jusqu'à la face même de Dieu est plus visible encore dans ces vers du *Rosario de Sonetos liricos* (1911), CXIII :

> Et s'il n'est pas d'autre vie après cette vie,
> Fais en sorte que soit une injustice
> Notre anéantissment ; contre l'avarice
> De Dieu, que soit protestation ta vie.

l'indignité, mais la protestation, l'affrontement et la révolte. Si l'on veut faire une comparaison, ce n'est certes pas à Kierkegaard qu'il faut songer ici, mais bien à Nietzsche, comme le souligne si fortement J. Kessel : « Au *mea culpa* de Kierkegaard, Unamuno oppose, comme le fait aussi Nietzsche, un *non serviam* » [1].

S'il est vrai qu'il est impossible de superposer, dans leurs significations profondes, les thèmes explicites des deux penseurs, ne reste-t-il pas au moins qu'il existe entre eux comme une identité de climat spirituel ? Qu'on se trouve en présence de deux œuvres dominées par un climat d'inquiétude et d'angoisse, c'est sans doute ce qui n'est pas contestable ; mais cela même est-il significatif ? Chez Kierkegaard, l'angoisse est le vertige spirituel devant l'alternative et le choix ; elle est la « syncope de la liberté. » C'est le vertige infini de l'infinie question, du possible infini ; elle est la suspension de l'être par le possible. Il s'y mêle de plus l'injustification, la crainte et le tremblement. La *congoja* unamunienne est bien différente et traduit une intuition tout autre. Elle est tout entière, non pas la révélation transcendantale de l'être *en question* dans la dimension d'une liberté pure, mais l'expérience, immanente et massive, de l'être *en péril*. Mon être n'est pas suspendu au moment de la décision qui le perdra ou le sauvera, il est pris dans l'étau d'une contradiction permanente qui l'étouffe : contradiction de la vie et de la raison, contradiction de l'être-soi *(serse)* et de l'être-tout *(serlo todo)* contradiction de la passion du fini et de la passion de l'infini, toutes deux également imprescriptibles et d'une nécessité ontologique absolue [2]. Si bien que le climat de la *congoja* unamunienne, c'est l'agonie d'une victime en proie à une sorte de *piège*, de *sadisme ontologique* [3]. L'existant est condamné au déchirement intime comme à la guerre extérieure, à une lutte à mort, au delà de ses forces, au delà du possible, injustifiablement et sans espoir. Rien qui ressemble au vertige dialectique : ce sont les convulsions désespérées d'une agonie permanente, une lutte quasi biologique contre la mort [4].

1. *Die Grundstimmung in Miguel de Unamunos Lebensphilosophie*, Bonn, 1937, p. 24.

2. Nous avons tenté de dégager cette structure de l'ontologie existentielle d'Unamuno dans notre *Ontologie de Miguel de Unamuno* (Puf., 1955). J. Ferrater-Mora a excellemment rendu le climat de la pensée unamunienne dans *Unamuno, bosquejo de una filosofía*, Buenos-Aires, 1943.

3. A ce piège, aucun être n'échappe, puisque Dieu lui-même connaît la *congoja*. Chez K., au contraire, Dieu échappe à l'ambiguïté existentielle.

4. Unamuno préfère presque toujours *congoja* à *angustia* ou à *ansia*, d'abord, sans doute, pour la résonance plus âpre et comme barbare de ce mot, mais aussi pour la nuance de sens qu'il contient : il est tout près du sentiment physique et biologique d'un être qui étouffe, qui est, exorbité, au bord de l'évanouissement. La *congoja* est voisine de l'*agonía*, elle n'est

La situation de Kierkegaard est celle d'un équilibriste au-dessus du vide, celle d'Unamuno évoque la lutte exorbitée et l'étouffement du bestiaire ou de l'homme qui s'enlise [1].

Tout cela, qui est essentiel, qui est l'essence même du « sentiment tragique de la vie » ou du sentiment agonique de l'être, tout cela, on le voit, n'est pas d'un disciple de Kierkegaard. S'il reste vrai, bien sûr, que l'œuvre d'Unamuno emprunte fréquemment à la pensée kierkegaardienne tantôt des éclairages propices, tantôt des échos profonds, il faut convenir pourtant qu'elle ne pouvait en accueillir la signification vraie. Reconnaissons donc avec A. Sánchez Barbudo, d'abord « que la pensée d'Unamuno était formée en grande partie avant qu'il ne lise Kierkegaard », ensuite que, si « Kierkegaard représentait pour lui comme une garantie et un point d'appui, il ne prendra pourtant de lui que ce qui lui conviendra, le comprenant et le transformant à sa manière. Et, qu'il emploie alors le langage kierkegaardien, adapté à sa façon, c'est seulement un motif de confusion de plus » [2]. Et, si l'on tient à peser les influences qui expliquent la sonorité si puissante de la pensée unamunienne, ce n'est pas vers le froid mystique danois qu'il faut chercher, mais bien dans la tradition vivante et passionnée de l'Espagne. C'est la tradition du mysticisme espagnol [3], c'est aussi la tradition du *quijotismo* [4], celle de la guerre civile,

ni la vie ni la mort, mais une lutte désespérée de la vie et de la mort. C'est bien, en fait, la syncope, mais ce n'est pas la syncope *de la liberté*. Notons encore, puisqu'il s'agit du vocabulaire, que toute l'œuvre d'Unamuno est dominée par certains mots : *anhelo, anhelar, afán, empeño*, par exemple, qui tous évoquent le besoin haletant, l'effort essoufflé, pénible, acharné. Tel est l' « engagement » unamunien, si différent du quant à soi toujours présent chez K., dans l'engagement même.

1. P. Mesnard et R. Ricard signalent chez Unamuno « un emprunt *plus ou moins judicieux* à la théorie de l'angoisse. » Ne serait-il pas d'une méthode plus exacte, puisqu'aussi bien on reconnaît que l'angoisse unamunienne n'est pas conforme à la « théorie » de l'angoisse chez K., de reconnaître aussi sans équivoque qu'Unamuno possède une expérience de l'angoisse qui lui est propre et qui n'est pas celle de Kierkegaard ? Mais on préfère construire un Unamuno dont tout ce qui présente quelque intérêt est d'origine kierkegaardienne ; quitte à le prendre alors de haut avec ce médiocre élève de K., incapable de réciter sans faute la leçon du « grand philosophe danois », voire avec cet imitateur (« Unamuno n'est véritablement devenu philosophe que sous l'influence et *à l'imitation* de Kierkegaard »), incapable d' « emprunter » intelligemment.

2. *Una experiencia decisiva...*, p. 235 et 238.

3. Le « ou tout ou rien » (si kierkegaardien !) est consciemment, dans *En torno al casticismo* (1895), rattaché à cette source.

4. *La Vida de Don Quijote* (1905) contient, on l'a souligné bien souvent, toute la pensée d'Unamuno, qui s'insère ainsi dans une tradition qui ne doit rien à K. Le *Sentimiento trágico* lui-même (la plus kierkegaardienne des œuvres d'Unamuno) converge vers cette *Conclusión : Don Quijote y la tragi-comedia europea contemporánea*. Et il serait fastidieux d'énumérer tous les écrits « quichotesques » d'Unamuno. Il n'est pas inintéressant en revanche de rappeler ce que K. pensait du Quichotte : « Don Quichotte est le modèle de la folie subjective, où la passion intérieure s'accroche à une idée fixe unique et finie. » (*Post-Scriptum*, tr. fr., Gallimard, p. 129). Ce qui, pour Kierkegaard est une condamnation : toute « folie subjective » qui n'a pas pour objet le « *telos* infini » est simple démence.

sanglante et fratricide [1], la tradition du désespoir et de l'espérance désespérée [2], de la protestation délirante par la passion et par le rêve [3], c'est tout cela qui éclate de toutes parts, passionné et incoercible, dans l'œuvre d'Unamuno. C'est à ces sources, qui sont torrents, que s'abreuve sa pensée ; l'érudit chercherait en vain ailleurs les « sources » dont il a coutume de faire ses délices.

François Meyer.

1. *Paz en la Guerra.*

2. Rappelons le texte déjà cité : « Ce n'est pas le désespoir... d'un Kierkegaard... C'est une forme espagnole de désespoir à base d'espérance. C'est une espérance désespérée, c'est l'impatience de l'espérance, c'est peut-être l'espérance sans la foi. C'est ce que José Ortega y Gasset appelle la démence quichotesque. » Kierkegaard, l'Espagne, le Quichotte, trois « personnages » dont Unamuno pèse lui-même l'influence.

3. C'est toute la conception unamunienne de *l'être de fiction* qu'il faudrait rappeler, qu'elle s'adresse à la personne concrète ou au personnage littéraire (voir notre *Ontologie de Miguel de Unamuno*). L'un et l'autre sont des créations, des créatures, des *êtres*. Unamuno illustre en particulier ce thème par la « révolte » de son personnage, Augusto Pérez, dans *Niebla* (1914). C'est du pirandellisme, avant Pirandello (Les *Six personnages* sont de 1920). Mesnard et Ricard ne manquent pas d'en voir la source dans les « dernières explications » du *Post-Scriptum* ; il suffit pourtant de comparer les deux textes pour voir qu'il s'agit, dans l'un, de la justification du pseudonymat, dans l'autre, de la réalité (ontologique) de la fiction comme existence concrète. Le thème unamunien est traditionnellement espagnol et, comme le remarque A. Lebois, méditerranéen. (*La révolte des personnages, de Cervantès et Calderon à Raymond Schwab, R. L. C.*, XXIII, 1949, p. 506). Et Unamuno n'avait que faire de l'emprunter au maniaque danois du pseudonyme, qui lui offrait au demeurant tout autre chose. — A noter que les très rares pseudonymes unamuniens sont de pure opportunité journalistique ; cf. M. García Blanco, *Unamuno y sus seudónimos, Insula*, nº 20, 15-8-1947. Unamuno manifestait, au contraire, un grand orgueil de sa signature, de sa *firma*, et de son nom. Son personnalisme passionné, son instinct de possession, étaient incompatibles avec la pratique de l'*alibi* littéraire, systématiquement pratiqué et existentiellement justifié par Kierkegaard.

MICKIEWICZ ENTRE L'EST ET L'OUEST

Ce titre ne veut flatter nulle actualité. Tout au plus — et d'une façon fortuite — il évoque un aspect permanent de certaines préoccupations morales de l'heure. En effet, toute la destinée poétique et même le destin tout court de Mickiewicz nous engagent à considérer son œuvre et son existence humaine dans une double perspective. — Vu de l'Est, il apparaît comme un Occidental des plus représentatifs, et des plus généreusement attachés aux réalités et aux lumières de la civilisation de l'Occident. — Vu de l'Ouest, il semble apporter un souffle d'une intense et frissonnante sensibilité, sinon de mysticité orientale. Michelet l'a bien senti en affirmant dans une de ses lettres : « Vous êtes pour moi un révélateur et dans plus d'un sens. Votre Orient illumine mon Occident de lueurs inattendues ».

Il paraît utile, à l'heure où l'on fête le centenaire du grand poète (1798-1855), de se pencher sur ce problème essentiel pour la compréhension de son œuvre et de sa dynamique influence morale.

Cette fois encore, je suis tenté de me servir d'une suggestive notion de « lieu intégral », formulée par un philosophe polonais [1], qui semble mettre en valeur tout à la fois le côté spatial d'une destinée vivante de l'homme, le contour de tous ses déplacements terrestres et le déroulement de son existence morale et intellectuelle. Or, on trouve chez Mickiewicz une convergence marquée de ces deux « trajectoires ». — Bien plus, grâce à une poussée d'imagination intérieure profonde, les deux « séries » semblent tendre chez lui vers une sorte d'identité ou d'harmonie préétablie.

1. Augustin Jakubisiak, *Les limites de l'Espace et du Temps*, Paris, Alcan, 1927, pp. 168-191. — On serait tenté de voir une lointaine parenté, ou une sorte de contiguïté entre cette notion de « lieu intégral » et les « demeures vitales » (moradas vitales) d'Américo Castro, que je ne connais d'ailleurs que par un compte rendu critique — magistral, il est vrai — que M. Marcel Bataillon a publié dans la *RLC* d'avril-juin 1955. La notion du « lieu intégral » impliquerait une sorte d'enrichissement continu de la personnalité créatrice au cours de son existence individuelle, logée primitivement dans une « demeure vitale » donnée.

Vers la fin de *Farys*, poème qui se déroule comme une tempête rythmée par le pas d'un coursier, Mickiewicz parle des bras tendus vers le monde et qui semblent l'enlacer de l'Est à l'Ouest. Nous retrouvons une image analogue au milieu de la puissante improvisation des *Aïeux*, ce jaillissement titanique du romantisme européen, où le poète affirme qu'il possède les deux ailes — figuration visible des bras — qui s'étendent de l'Ouest à l'Est. Rappelons que déjà dans l'*Ode à la Jeunesse*, écrite en 1820, au seuil de sa carrière poétique, on trouve cette image d'enlacement associée à l'évocation de l'orbe terrestre. La même image enfin, transposée cette fois dans l'univers temporel, revient encore dans la grande improvisation des *Aïeux*, où le poète tient dans ses bras les générations passées et les générations futures.

Le retour persistant de cette image semble révéler une certaine tendance profonde de la personnalité même de Mickiewicz, dont le véhément dynamisme s'exprime dans une sorte de figuration métaphorique d'étreinte ou d'enlacement, ayant peut-être de lointaines parentés avec ce que Gaston Bachelard appelle « le complexe de l'eau violente »[1].

Or, cette tendance à étreindre et à enlacer — pour répondre victorieusement à la provocation des éléments hostiles — se traduit sur le plan des réalités morales et intellectuelles par un puissant penchant à la confrontation, au rapprochement, à la synthèse, à l'union enfin — dans un vaste et cohérent ensemble — des entités différentes, opposées en apparence (ou même en réalité) et véritablement antinomiques. Notons que la grandeur de l'homme de génie se mesure précisément par la richesse et l'ampleur de ses antinomies intérieures, qu'il doit vaincre par un pathétique effort de dépassement et de vivante synthèse. Il va sans dire qu'un large humanisme — dans le sens qu'attribue à ce mot René Grousset — préside nécessairement chez Mickiewicz à ces actes de large confrontation, humanisme qui respecte l'homme non seulement en tant qu'individu, mais aussi, mais surtout, en tant que collectivité vivante et organique, je veux dire en tant que nation, — humanisme enfin qui enveloppe de respect humain toutes les variétés de l'espèce destinées à vivre — à s'aimer ou à se combattre — mais non pas à se détruire.

Or, cet humanisme intégral, plein de heurts et de dramatiques tensions, semble s'inscrire naturellement dans les péripéties de

1. Gaston Bachelard, *L'Eau et les Rêves*, Essais sur l'imagination de la matière. Paris, José Corti, 1942, ch. VIII, pp. 213-249 — l'auteur l'appelle d'ailleurs « le complexe de Swinburne » ; « l'eau violente dit-il — est un schème de courage. » *Ibid.*, p. 226.

l'existence mouvementée de Mickiewicz. Étonnante et secrète concordance, en effet ! Né sur les confins de deux civilisations, — à la lisière extrême de l'Occident, mais dans sa variété, toute particulière, polono-lithuanienne, — Mickiewicz nous apparaît comme emporté par un courant irrésistible du sort et précipité dans un vaste cercle d'événements et d'accidents significatifs. Attirance naturelle du monde extérieur par une forte personnalité ? La vie de Mickiewicz semble se construire, avec une symétrie spontanée, autour d'un centre de gravité...

Les brèves années d'une jeunesse ardente, où les préoccupations patriotiques, sociales et scientifiques s'allient à une dramatique existence sentimentale... Une forte culture universitaire, philologique avant tout, complétée par des lectures aussi vastes que variées... Son univers poétique enfin, qui survient comme un orage, mais qui, en réalité, se construit lentement suivant les deux axes bien tracés et qui oscille entre le classicisme français et les nouvelles sommations romantiques — oscille, évolue et se forme à la fois... C'est ainsi que surgissent les *Ballades*, nées peut-être d'une certaine concession poétique à la mode du temps, mais frémissantes comme des ondes des lacs lithuaniens ; *Ode à la Jeunesse* dont l'allure enthousiaste ne masque point — bien au contraire! — son contenu moral et philosophique, héritage du siècle des lumières [1] ; l'*Hymne*, aux larges sonorités d'orgues ; *Grazyna*, anticipation timide des futurs chefs-d'œuvres épiques ; une ballade encore, *Romantisme*, manifeste audacieux et sage à la fois, proclamant le primat des « vérités vivantes », filles du cœur et de l'intuition, sur « les vérités mortes », laborieusement acquises par l'observation scientifique ; les deux parties des *Aïeux* enfin, l'une affirmant, dans le cadre folklorique, la solidarité essentielle du monde des vivants et des générations passées, l'autre, une sorte d'orageuse affirmation de la vie passionnée et de ses droits tragiques, mais souverains.

Un puissant enracinement dans le sol de la Lithuanie polonaise, ou de la Pologne lithuanienne, et donc, par suite, dans cette expérience historique primordiale de l'Union polono-lithuanienne, complète l'ensemble des conditions où s'est formée la personnalité du poète. Ce qui y préside, c'est l'action, nécessité impérieuse d'agir pour façonner, sinon pour transformer la réalité existante. Cette action apparaît ici comme synonyme de liberté : épanouissement de la personnalité humaine dans toute sa spontanéité et

1. Voir : Ign. Chrzanowski, *Chleb Macierzysty Ody do Młodości* (Pain Maternel de l'Ode). Varsovie, 1920.

plénitude. Mais la patrie — terrain et objet de l'action à la fois — n'est pas libre. Dans ces conditions, vivre librement, c'est vivre dangereusement. C'est risquer la liberté physique, la vie elle-même, peut-être... Mickiewicz accepte ce risque et il subit le sort de tant de ses amis : persécution, arrestation, procès, exil...

De la prison de Wilno il va vers cette sorte de « voyage surveillé » dans les provinces éloignées de la Russie, que les autorités russes — par un singulier aveu de « complexe d'infériorité » — considèrent alors comme une sévère punition. C'est ainsi que le poète va connaître la capitale de la Russie, Saint-Pétersbourg, et là, un des aspects constants de la vie russe, le monde des révoltés, les futurs Dékabristes. Puis, il visite Odessa, étape pleine d'ivresse, ou plutôt de griserie sensuelle, terminée par cette excursion en Crimée riche d'enchantements et si féconde pour son œuvre. Vient ensuite un long séjour à Moscou, agrémenté de nombreuses amitiés [1] et admirations qu'il éveille dans les milieux intellectuels russes, milieux très cultivés, raffinés, se mouvant avec une voluptueuse aisance dans l'espace des préoccupations littéraires, épris même de liberté, mais de cette liberté factice qui se dissout facilement au contact d'une réalité hostile.

L'amère nostalgie et le sentiment de la solitude qui hante le poète n'entravent point sa création. Bien au contraire. Les *Sonnets d'amour*, pleins de grâce légère et de toute une gamme de chatoyante sensualité, puis les *Sonnets de Crimée*, une sorte de double évasion — vers la nature éblouissante et vers la joie sévère de l'art presque classique dans sa forme [2] — certain orientalisme mis à part — mais qui décèle un profond tourment romantique. La montagne souveraine, le drame perpétuel de la mer, la steppe ondoyante comme la mer, voie ouverte à toutes les chevauchées de l'invincible nostalgie — voilà les trois aspect de la nature qui servent à exprimer le paysage intérieur de l'âme humaine... Viennent ensuite *Farys*, affirmation de l'indomptable énergie dans la poursuite de la liberté sans freins et sans limites et, avant *Farys*, le célèbre *Conrad Wallenrod*, sombre proclamation de l'amour intégral de la patrie, amour comprimé par la tyrannie, mais d'autant plus véhément. Un malentendu tenace semble attaché à cette œuvre. Il y a peu de temps, un éminent littérateur français me parlait de « l'immoralité » de Conrad Wallenrod, ce Wallenrod

1. Citons, au hasard, Nicolas Polevoï, prince Pierre Wiaziemsky, Serge Sabolewsky, Pogodin, frères Kirieyewsky, Mme Jelagin, Vienievitinow, princesse Zeneïde Volkonsky et — last but not least — Pouchkine.

2. J. Kleiner y souligne, au contraire, l'abondance d'éléments du style baroque. Voir son *Mickiewicz*, Lublin, 1948, t. I, p. 343.

qui admet, disait-il, l'emploi de la trahison et qui incite même à la trahison... Pourtant, cette œuvre apparaît simplement comme une sorte de somptueuse démonstration poétique de l'abjecte immoralité de l'esclavage et de l'oppression et du devoir de l'homme de s'opposer à cette inhumaine provocation. La lecture attentive du texte confirme cette vue. C'est l'asservissement qui est la mère de la trahison, c'est l'oppression qui engendre le mal... Et il faut aller à la source du mal « pour l'extirper de la surface de la terre », dira Mickiewicz dans une parabole (la neuvième) de son *Livre des Pèlerins*. C'est, disons-le entre parenthèse, dans ce sombre poème, ou plutôt drame non « théâtralisé », qui est considéré pourtant comme un dépassement décisif du byronisme [1], que Mickiewicz semble par endroits si spontanément byronien, plus naturellement, dirait-on, que Byron lui-même : la donnée morale du poème semble créer ce climat... Mais, au-dessous et autour de ces œuvres, on sent se poursuivre une expérience vitale profonde, un véritable apprentissage de la réalité russe, dont les suites vont apparaître plus tard aussi bien dans la création du poète que dans son comportement moral.

En contemplant le mastodonte russe, Mickiewicz semble ressentir d'abord une sorte d'effroi devant cette démesure, et peut-être une question angoissante se dresse alors dans son esprit : comment humaniser ces vastitudes ?... Nous retrouvons l'évocation de cet aspect de la réalité russe dans un des poèmes qui complètent les *Aïeux* : *Le chemin vers la Russie*...

> Contrée vide, blanche, ouverte,
> Comme une carte prête pour l'écriture...

Qui va y écrire, se demande le poète, Dieu ou son vieil ennemi ?

Le problème central cependant qui préoccupera toujours Mickiewicz, c'est le double fondement de la puissance russe : l'oppression et sa réalité complémentaire, la soumission, — la démesure du commandement et l'obéissance aveugle, ces deux rocs indestructibles. C'est dans un autre poème qui accompagne les *Aïeux*, *Revue de l'Armée*, que Mickiewicz exprime une horreur sacrée, mêlée de pitié, pour « l'héroïsme d'esclave » du peuple russe.

Bien entendu, Mickiewicz ne manque pas de se pencher sur l'autre variété noble de l'héroïsme russe, l'héroïsme de la sainte révolte, incarné dans le mouvement des Dékabristes. Un court poème d'une densité et d'une force incomparables, *Aux Amis*

1. IDEM, *op. cit.*, t. II, 1re Partie, p. 128.

Moscovites, lui exprime toute sa fraternelle sollicitude. — Spectateur-témoin et plus que simple témoin, peut-être, de cet effort libérateur russe, Mickiewicz s'associe à cette entreprise tragiquement manquée. L'héroïsme personnifié dans Rylejew, mort pour la cause, s'impose au poète polonais comme une haute parure morale de la vie russe. Bestuzew, au contraire, également exalté dans le poème, devient par la suite l'involontaire et ironique illustration d'une âpre invective contre les rénégats, formulée dans la dernière strophe de *Aux Amis Moscovites*.

Le peuple russe a provoqué chez Mickiewicz, nous l'avons vu, surtout la pitié pour son « héroïsme d'esclave », pitié humaine, certes, mais où l'on décèle quelques traces de certain complexe de supériorité assez répandu à cette époque chez les Polonais, et qui venait peut-être d'un sentiment d'irréductible liberté en face d'une inconcevable soumission. Ce fut d'ailleurs un obstacle spirituel longtemps infranchissable entre les deux « sur-moi » nationaux, véritable écran qui masquait la vérité humaine aux deux parties. Et cependant cette rencontre, ce rapprochement avec le peuple russe, laisseront dans l'âme de Mickiewicz des empreintes aussi profondes que durables. Nous le verrons dans son *Cours* donné 15 ans plus tard au Collège de France. En attendant, notons encore un aspect de son expérience russe.

Après avoir quitté Odessa, Mickiewicz annonce, dans un court poème plein d'un insondable écœurement, la rupture sans retour avec cette étape de sa vie : « Heureusement, les ailes nous restent pour le départ... » C'est de cette façon imprévue — pour que son expérience russe soit plus complète, dirait-on — que Mickiewicz touche de près à un élément si douloureux de la vie russe, à la plaie de la trahison et de la délation. Et c'est à la sœur indigne de Mme Hanska-Balzac qu'il le doit sans doute... On a attribué son cri de détresse après le départ à une volonté de fuir l'enlisement sensuel qui le menaçait à Odessa. Rien n'est moins sûr [1]...

Quand, en 1829, Mickiewicz quitte la Russie pour l'Occident européen, il semble y apporter un double message issu de l'expérience polonaise et russe. Les deux se complètent, en effet, dramatiquement. D'un côté, cette aspiration à la liberté totale, au détriment de la cohésion et de la force — individuelle avant tout — et qui s'accompagne souvent d'une inattention apparente pour les problèmes d'ordre social. De l'autre, une volonté abrupte, tendue, semble-t-il, vers un but unique : la puissance, où la liberté

1. Voir J. Kleiner, *Mickiewicz*, Lublin, 1948, t. I, pp. 475-477.

elle-même, — un genre spécial de liberté — apparaît comme un « moyen » seulement, ou comme une sorte de dérèglement morbide. Si la Russie semble spontanément vouloir réaliser l'ordre, la cohésion et l'unité, conditions de la force, l'ambivalence de sa vocation s'exprime dans un désir passionné de réaliser la justice sociale à la base même de l'existence collective. — La vocation de la Pologne visait la dangereuse réalisation de la liberté humaine dans toute sa capricieuse plénitude, mais aussi la transposition de cette tendance sur le plan des relations entre les peuples. L'Union polono-lithuanienne, englobant d'ailleurs d'autres groupements nationaux, fut considérée par Mickiewicz comme un élément essentiel de cette expérience historique, digne d'une application universelle : « ... une grande nation, la Lithuanie, dira-t-il dans les *Actes de la Nation Polonaise*..., s'unit à la Pologne, comme un époux à son épouse, deux âmes dans un corps. Et il n'y eut jamais auparavant de pareille union. Mais il y en aura plus tard. Car cette union et ce mariage de la Lithuanie et de la Pologne sont la figure de l'union future des peuples chrétiens au nom de la foi et de la liberté » [1].

D'autre part, — est-il besoin de le rappeler ici ? — au moment de partir pour l'Occident, Mickiewicz est déjà intégralement « occidental » au point de vue intellectuel. La tradition occidentale polonaise se continue et s'épanouit, pour ainsi dire, dans ses études universitaires à Wilno, où l'enseignement des langues et des littératures anciennes voisine avec un sérieux apprentissage de la littérature française, de son XVIIe et XVIIIe siècle avant tout. Les travaux personnels poursuivis par Mickiewicz dans l'ambiance des Philomathes (société patriotique d'étudiants) accusent un net penchant pour les auteurs du XVIIIe siècle français, Voltaire en tête. Goethe, Schiller, Byron, Shakespeare naturellement, mais aussi de grands Italiens — Dante, Pétrarque, le Tasse et quelques philosophes — complètent le tableau de ces contacts avec l'univers intellectuel occidental. Mickiewicz semble peut-être moins attentif pour le moment à la production naissante des romantiques français. C'est ainsi, bien armé intellectuellement, qu'il affronte le monde occidental et qu'il confronte son image « préformée » avec la réalité. Allemagne : Berlin-Hegel, Weimar-Goethe ; Italie : Rome, Florence, Venise ; puis Paris, en passant, et Dresde ; plus tard, la France, véritable port d'attache — voilà les premiers contacts. A Rome, une rencontre passionnée

1. A. Mickiewicz, *Livre des Pèlerins Polonais*. Trad. par Montalembert. Paris, Renduel, 1833, pp. 24-25.

avec la pensée de Lamennais, et le réveil — comme dans un soupir — du sentiment religieux pendant longtemps assoupi. Avant que n'éclate la Révolution de novembre (1830) à Varsovie, Mickiewicz écrit une bouleversante apostrophe poétique *A la Mère Polonaise*, véritable « intuition prémonitoire ».

Les combats de Varsovie, auxquels il ne participe pas [1], éveillent d'autres puissances latentes de son âme. Le message véhément de la troisième partie des *Aïeux*, écrit à Dresde après la défaite, correspond poétiquement et moralement aux deux sources de l'expérience vécue : la polonaise et la russe. C'est tout d'abord la proclamation d'une sainte révolte contre le destin, une sorte de *veto* sacré contre la victoire du despotisme sur la liberté. Mais, en même temps, dans une série de tableaux d'une magistrale facture poétique, Mickiewicz apporte — nous y avons fait allusion plus haut — un témoignage indigné, mais scrupuleusement impartial, de cette puissance de l'Est, dans sa marche inexorable vers la domination du monde occidental. Ce message plein de « sainte colère », suivant le mot d'un savant esthéticien allemand, Volkelt, sera compris par quelques esprits d'élite. L'aspect polonais se montre dans les *Aïeux* avant tout sous forme d'une revendication de la liberté. Par la bouche de son héros, le peuple entier clame !... Suivant une sorte de loi d'alternance propre à l'inspiration mickiewiczienne, le titanisme prométhéen cède le pas à la douceur mystique : immense flux et reflux des « eaux violentes », dirait-on... C'est ainsi qu'après le paroxysme de son blasphème inachevé, Conrad, le grand révolté, transmet sa mission à « l'humble et doux » abbé Pierre... Mais la revendication essentielle de la liberté demeure. Le volet russe des *Aïeux* apporte, nous l'avons vu, quelques prospections essentielles de la réalité historique et morale de l'Empire des tzars : hallucinants raccourcis, qui illuminent comme des éclairs...

Après le message des *Aïeux* (IIIe Partie), dont George Sand va exalter la puissance [2], celui du *Livre des Pèlerins* : impérieuse affirmation de l'indépendance nationale dans sa tonalité à la fois révolutionnaire et religieuse, tonalité mickiewiczienne avant tout. C'est en même temps un jugement et une franche attaque. *Le Livre des Pèlerins*, tant admiré par Barrès [3], fut destiné apparemment à remonter le courage des émigrés. L'exilé y parle aux

1. Mickiewicz essaie d'ailleurs de parvenir au front des combats ; passant par Paris, il arrive à la frontière, trop tard pour réaliser son dessein.
2. George Sand, *Essai sur le Drame fantastique*, *R. d. D. M.*, décembre 1839.
3. Il me l'a affirmé lui-même en 1922.

exilés... Ce petit recueil aux graves accents des prophètes bibliques contient aussi une critique véhémente des nations occidentales. Cette critique, sous la forme volontairement simple d'une suite de paraboles, dénonce et condamne en réalité la maladie morale de l'Occident, essentielle pour Mickiewicz : la lâcheté, autrement dit cet enlisement dans les préoccupations immédiates et égoïstes, cet abandon total de l'esprit de croisade, en un mot [1]. De toute façon, « ce viatique au peuple errant, un pain de haute et amère saveur », suivant le mot de Sainte-Beuve, chargé d'une force explosive, contient quelques traits d'une morale pleine d'humanisme héroïque, au service de la liberté. En réalité, cette morale qui incarne avant tout l'ordre de combattre le mal partout et qui semble évoquer de loin l'ironique et grandiose destin du héros de Cervantès, correspond à l'attitude essentielle de Mickiewicz : depuis l'*Ode à la Jeunesse* et *Conrad Wallenrod*, à travers le titanisme fulgurant du Conrad des *Aïeux*, dans l'action humble de l'abbé Pierre et celle, aussi humble, mais plus réaliste, plus efficace peut-être, du Hyacinthe de *Pan Tadeusz*, elle s'affirme dans les formes les plus diverses, et affirme en même temps la permanence de ce « mythe de croisades » véhément et impérieux. L'activité clandestine de Mickiewicz à Wilno, la formation par lui de la Légion polonaise en Italie et jusqu'à cette fin pathétique en 1855 à Constantinople, tous ces actes ne sont qu'un prolongement et une irradiation en quelque sorte de l'œuvre du poète, qui restitue ainsi à ce mot « poète » son sens primitif.

Cette position de Mickiewicz s'éclaire mieux encore si on la compare à la morale de la non-résistance au mal de Tolstoï et à celle, toute proche de nous, de la non-violence, mais aussi, ne l'oublions pas, de la non-obéissance de Gandhi. Le célèbre principe de la non-résistance au mal, incarné dans un délicieux conte de Tolstoï, *Ivan l'Ingénu et ses deux Frères*, recèle d'ailleurs une ferme volonté de vaincre, dissimulée sagement derrière le rideau de la passivité et de l'inaction. Mais cet alliage de la volonté de vaincre et de l'apparente résignation chrétienne n'est possible que grâce à une alliance étroite avec ce que j'appellerais le « mythe du bouclier magique », bouclier invisible : espace dissolvant, dévorateur et protecteur à la fois.

L'enseignement de Gandhi — plus proche peut-être de celui

1. Il serait intéressant de noter ici la curieuse concordance du point de vue de Mickiewicz et de celui que Balzac exprime à l'époque de la Révolution de Varsovie. Voir Z. L. Zaleski, *Les incidences slaves dans la vie et l'œuvre de Balzac*, in *Annales de la Fac. des Lettres de Toulouse*, janvier 1955, pp. 89 et 93.

de Mickiewicz, malgré tout ce qu'on croit savoir de ses inspirations tolstoïennes — préconise une forme spéciale de combat, mais il préconise et exige le combat. Sa stratégie de la non-obéissance s'appuie aussi sur une sorte de mythe, le mythe du nombre : multitude de « points d'inertie », neutralisant, dispersant, dissolvant l'énergie du maître-ennemi. Cette manière de lutter exige une sorte de courage statique, une tension à la fois contenue et continue. La morale de Mickiewicz demande une sorte de courage dynamique : initiative, décision, action. Sans le vouloir, peut-être, Mickiewicz demeure ici fidèle à cette parole de Jean Kochanowski, où le poète du XVIe siècle affirme fièrement : « la victoire méprise le nombre — c'est du courage qu'elle a besoin ».

*
* *

Le mysticisme n'a pas changé l'orientation essentielle du message mickiewiczien. Les mêmes motifs persistent dans une autre tonalité, mais la coloration nouvelle ne change pas la ligne essentielle de la mélodie.

Eminemment attentif aux messages vivants et parfois discordants de tous les peuples slaves — Serbes, Tchèques, Slovaques, — il se penche avec une compréhension toute particulière, sinon avec tendresse, sur le peuple russe. Bien plus, il se laisse visiblement impressionner par certains aspects de la vie et par les aspirations sociales russes. Dans deux leçons de son Cours au Collège de France, celles du 16 et du 23 mai 1843, en s'occupant de la propriété de la terre, Mickiewicz considère que, chez les Slaves, « la propriété était regardée comme un péché » [1], et que « c'est la base de toute la législation slave, qu'il n'est pas permis à l'homme de posséder la terre » [2]. Mickiewicz conclut d'abord que « la grande question de la race slave, sous le rapport de la propriété, est le rétablissement de la commune, là où elle a été détruite, et le développement des communes qui existent encore » [3]. D'une manière générale, il affirme « que la question de la propriété est liée à la question religieuse, et [...] que l'époque arrive où elle [la propriété] doit être organisée d'une manière nouvelle » [4]. Une certaine « slavophilie » s'unit ici à un radicalisme révolutionnaire à la fois dans le domaine social et religieux, mais cette sympathie pour la commune russe (« le mir ») semble rendre ici un son

1. *L'Église officielle et le Messianisme*, t. I, p. 388.
2. *Ibid.*, p. 377.
3. *Cours de Littérature Slave, L'Église et le Messie*, t. I, Paris, 1845, p. 398.
4. *Ibid.*, I, p. 405.

plutôt « slavophile » que révolutionnaire ou « communisant ». D'ailleurs, la pensée de Mickiewicz évolue fortement sur ce point. Cinq ans plus tard, en Italie, il proclamera en effet dans le *Symbole Politique Polonais* — une sorte de charte ou de Constitution future des États libres de l'Europe — la nécessité de maintenir intacts les principes de la propriété individuelle : « Toute propriété, formule-t-il au point 14 du *Symbole*, respectée et intangible, confiée à la garde de la magistrature nationale » [1].

Dans la *Tribune des Peuples*, où il collabore en 1849, Mickiewicz affirme ardemment ses sympathies pour le socialisme français de l'époque dans ses nombreuses variantes. Il nomme d'un trait Saint-Simon, Fourrier, Cabet, Proudhon, Pierre Leroux. Il semble maintenir cependant les grandes lignes de sa profession de foi politique et sociale « codifiée », mais non pétrifiée dans le *Symbole*. « Il n'a jamais été ni matérialiste ni athéiste », affirme honnêtement, dans son étude sur Mickiewicz, Stefan Zołkiewski, représentant de la science officielle de la Pologne actuelle [2]. En effet, pour Mickiewicz, « les sentiments religieux et patriotiques sont la base du socialisme » [3]. « Le sentiment social, écrit-il, le 20 avril 1849, ne pourra devenir une passion, une action et une vérité que lorsqu'il aura éclaté dans l'âme des hommes vraiment religieux et patriotes » [4]. C'est ainsi que Mickiewicz s'associe surtout au noble élan du socialisme français de son temps, élan vers la réalisation de la justice sociale et de la liberté des nations.

La volonté dictatoriale, — sorte de despotisme moral du Conrad des *Aïeux*, et la sombre détermination de son prédécesseur, Conrad Wallenrod — s'identifiant avec la nation, se chargeant d'une tragique responsabilité pour elle — réapparaissent d'une façon imprévue dans les constructions mystiques du towianisme mickiewiczien, où la religion du chef, avec ses lointaines résonances russes, aussi curieuses que naturelles au fond, correspond au postulat pratique de l'efficacité, de l'unité. Ces deux conditions semblent, en effet, nécessaires pour conduire la lutte engagée contre les puissances des ténèbres, ennemies de la liberté.

Encore une fois apparaît ici cette poussée indomptable pour embrasser, enlacer, unir quasi paradoxalement les deux tendances

1. Cf. St. Szpotanski, *Adam Mickiewicz i jego epoka* [A. M. et son temps], Varsovie, 1921, J. Mortkowicz, t. II, p. 132.
2. Stefan Zołkiewski, *Spor o Mickiewicza* [Controverse sur Mickiewicz], Wroclaw, 1952, p. 226.
3. *La Tribune des Peuples* (Articles d'Adam Mickiewicz), Paris, Flammarion, 1907, p. 169.
4. *Ibid.*, p. 169.

essentielles de la Pologne et de la Russie : la liberté intégrale, indispensable pour réaliser l'homme dans sa dangereuse plénitude, engendrant la faiblesse — et le principe pesant de l'intégrale dictature, étouffant la liberté. Le mythe de Napoléon [1], si cher à Mickiewicz, semble se substituer ici — comme pour alléger le fardeau de sa responsabilité — à la terrible réalité de l'autocratisme russe abhorré et gardant néanmoins une sorte d'invincible et pervers attrait... Curieuse, bouleversante ambivalence !

Spectacle émouvant enfin que la fidélité de Mickiewicz à cet héroïque message... Entre le tourment de l'Est religieux et le libéralisme rationaliste ou intuitif de l'Occident, « entre l'esprit slave et l'esprit français » [2], Mickiewicz marche vers l'inconcevable réalisation de l'Union — toujours cette fidélité à l'impulsion primitive ! — d'une sorte de fédéralisme moral entre le principe de l'autorité, source de la puissance, et l'aspiration fondamentale à la liberté, apportant l'humaine plénitude, l'humain bonheur...

Sa prodigieuse « abnégation », sa « monstrueuse clémence », suivant le mot de Michelet, envers la Russie, ne lui font jamais céder un pouce de terrain sur cette question primordiale. Dans sa leçon du 6 décembre 1842, il affirme : « Les deux peuples [russe et polonais] avaient agi en sens inverse et cependant il y a un point élevé où ils peuvent se réunir [...] sans menacer les droits qu'ils ont tous les deux à une existence libre et séparée » [3].

C'est pourquoi Mickiewicz fut un grand éveilleur des consciences en Occident, et son œuvre, pour ceux surtout qui avaient un accès linguistique à sa beauté puissante — les Serbes, les Tchèques, sans exclure les Russes, bien entendu, — un catalyseur moral, un stimulateur d'énergies nationales au service de la souveraine liberté.

Au témoin attentif de son effort, Mickiewicz apparaît toujours en marche sur le chemin abrupt et rocailleux de son pélerinage, étendant les bras de l'Est à l'Ouest, vers ce miracle vivant de la liberté des hommes et des peuples, miracle qui, selon lui, doit être réalisé par tous les moyens : humains, et divins, s'il le faut...

Z. L. Zaleski.

1. « Napoléon, écrit Mickiewicz le 8 avril 1849, dans la *Tribune des Peuples*, c'est la révolution devenue autorité régulière. C'est l'idée sociale faite gouvernement. Napoléon, c'est mille autres choses que le peuple fera et nous forcera de les lui expliquer. *Ibid.*, p. 150.

2. Il consacre à cette alliance sa leçon du 22 décembre 1843, où il affirme que sa chaire au Collège de France « devient un bastion que le génie de la France confie à l'esprit slave allié de la nation française ». *Cours de Littérature Slave, l'Église et le Messie*, II, p. 11.

3. Encore en l'été 1855, quelques mois avant son départ pour Constantinople, Mickiewicz aurait réaffirmé — suivant une relation de T. Dzialynski les mêmes convictions par rapport au peuple russe. Voir : St. Zolkiewski, *op. cit.*, p. 235.

WHITMAN ET WORDSWORTH

Étude d'une influence indirecte.

Quiconque aborde l'œuvre de Whitman après avoir fréquenté Wordsworth, ne peut manquer d'être frappé par les ressemblances entre les deux poètes. Il est curieux que W. M. Rossetti, en présentant Whitman au public britannique en 1868, n'ait pas songé à faire le rapprochement dans son introduction au choix de *Leaves of Grass* qu'il publia cette année-là [1]. Mais, sans doute, la conjoncture n'était-elle pas favorable. La réputation de Wordsworth subissait alors une éclipse, et comparer Whitman à l'auteur du *Prélude* et de l'*Excursion* aurait été une piètre recommandation. Pourtant, le rapprochement s'impose. Et, dès 1883, T. W. Rolleston, auteur, en collaboration avec Karl Knortz, de la première traduction allemande des *Leaves of Grass* [2], en soulignait la pertinence dans une lettre à Whitman lui-même. Relatant une séance de la Société Littéraire de Dresde, il écrivait en effet :

A third speaker said a few words which showed that he understood my drift — among other things he said what I reported about you reminded him of Wordsworth. Now this was really remarkable, for I had always held that Wordsworth was the true predecessor of the L. of G. and on asking Edward Dowden once about this, he fully confirmed what I had thought. (Wordsworth is calculated to lead a courageous, though not a timid, person up to W. W.) [3].

En un sens, en effet, Whitman est un Wordsworth américain — plus exubérant que son prédécesseur anglais, et un peu débraillé parfois. Il lance hardiment son « yawp » barbare par-dessus les toits du monde, tandis que Wordsworth chante d'une voix égale

1. *Poems by Walt Whitman*, Londres, John Camden Hotten, 1868.
2. *Grashalme* (in Auswahl übertragen), Zürich, 1889.
3. *Whitman and Rolleston — A Correspondence*, ed. by Horst Frenz, Bloomington, Ind., Indiana University Press, 1951, p. 78 ; cf. aussi pp. 127-8. Il est paru un cr. de cet ouvrage dans la *RLC*, vol. 28, p. 352-3 (juillet-sept. 1954). — Voir aussi H. B. Cotterill und T. W. Rolleston, *Ueber Wordsworth und Walt Whitman*, Zwei Vorträge gehalten vor dem literarischen Verein zu Dresden. Dresde, 1883, 69 p.

les émotions dont il se souvient dans le calme de la méditation. Mais tous deux ont reçu la même consécration mystique, qu'ils ont tous les deux décrite, l'un dans le *Prélude* [1], l'autre dans le *Song of Myself* [2]. En conséquence, ils s'efforcent constamment, l'un et l'autre, d'atteindre par delà les apparences sensibles la réalité essentielle que leur ont révélé leurs extases. Ils éprouvent devant les plus humbles objets le même émerveillement, car la moindre chose évoque immédiatement pour eux le contexte cosmique dans lequel elle s'insère et leur rappelle aussitôt l'immensité de l'espace et l'infinité du temps. A ces versets de Whitman :

> O the gleesome saunter over fields and hillsides !
> The leaves and flowers of the commonest weeds... [3]

font écho ces vers de Wordsworth :

> To me the meanest flower that blows can give
> Thoughts that do often lie too deep for tears [4].

Aussi n'est-il pas étonnant que R. M. Bucke ait placé Wordsworth, aussi bien que Whitman, dans la galerie des mystiques dont le cas l'intéressait [5]. Tous les deux, d'autre part, témoignent pour les humbles de la même sympathie. Leurs héros sont des paysans, des ouvriers, choisis non point pour représenter une classe, mais l'humanité, une humanité sans complications artificielles. Et tous les deux enfin ont tâché, pour reprendre les termes mêmes employés par Wordsworth dans la préface des *Lyrical Ballads* de s'exprimer dans « un langage véritablement employé par les hommes » plutôt que dans une langue poétique spéciale. Ils n'hésitent jamais, ni l'un ni l'autre, à appeler les choses par leur nom. Whitman s'avance seulement un peu plus loin dans la voie où s'était déjà engagé Wordsworth. Car, malgré tout, il y a plus d'élan et de vigueur primitive, chez le poète américain, moins de retenue et de pudeur, une plus intense joie de vivre, une animalité plus franche. Dans les *Leaves of Grass*, les émois du corps ne sont jamais idéalisés ; s'ils proviennent du sexe, Whitman, loin de le dissimuler, le proclame, et se présente volontiers au lecteur nu comme Adam avant la chute. On imagine mal Wordsworth dans une telle tenue et tout ce qui relève du sexe est chez lui soigneusement passé sous silence.

1. *Prelude*, Book IV, v. 323-338.
2. Cf. § 5, v. 6-17.
3. « Poem of Joys », *Leaves of Grass*, Inclusive Edition, p. 149, § 1, v. 13-14.
4. Ce sont les deux derniers vers de « Intimations of Immortality from Recollections of Early Chidhood », *The Poetical Works of William Wordsworth*, ed. by Thomas Hutchinson, Oxford University Press, 1917, p. 590.
5. Cf. R. M. Bucke, *Cosmic Consciousness*, 1901.

Pourtant, ce ne sont là que des différences de degré plus que de nature et, dans l'ensemble, les ressemblances l'emportent sur les différences. Aussi peut-on se demander si le poète anglais a exercé une influence sur son homologue américain. F. O. Matthiessen qui, dans *American Renaissance*, cite cependant un certain nombre de parallélismes étranges entre la préface des *Lyrical Ballads* et la préface de l'édition de 1855 des *Leaves of Grass*, pense que non. Selon lui, ces passages parallèles représentent des « réactions indépendantes » [1], et il n'y a pas eu de contact véritable entre les deux poètes.

Certes, il ne semble pas que Whitman ait jamais possédé les œuvres complètes de Wordsworth, ni même un exemplaire des *Lyrical Ballads*. Il ne connaissait sans doute de lui que quelques poèmes déjà cités dans toutes les anthologies. C'est ainsi que, dans un fragment retrouvé dans ses papiers et datant sans doute de juillet 1876, il fait alllusion à l'ode intitulée « Intimations of Immortality » [2]. Dans un article de *Life Illustrated*, il avait, en 1856, cité de mémoire — et incorrectement — deux vers de « She was a phantom of delight » [3]. Et, parmi les coupures de journaux et de revues qu'il avait conservées, ses exécuteurs testamentaires ont retrouvé le texte de « To my sister » [4]. A cela sans doute se sont bornés, à peu de chose près, les contacts directs entre les deux poètes. Il semble, en effet, que Whitman ait éprouvé pour Wordsworth une curieuse antipathie. Sur le texte de « To my sister », il avait ajouté cette appréciation un peu méprisante : « Wordsworth, it seems, is the originator of this kind of poem — followed here by Bryant and others. »

Il alla même jusqu'à écrire dans la marge d'un article, en face de la phrase : « Wordsworth is not equal in imagination to the greatest poets », cette exclamation indignée : « Well, I should say *not* ! » [5] Sur un article de revue daté de 1849, il avait, d'autre part, griffonné cette note : « Wordsworth lacks sympathy with men and women — that does not pervade him enough — by a long shot » [6]. Il lui reprochait donc avant tout son manque de

1. *American Renaissance*, Oxford University Press, pp. 613-616.
2. *Complete Prose Works*, 1902, vol. 6, p. 14.
3. Cf. Walt Whitman, *New York Dissected*, introduction and notes by Emory Holloway & Ralph Adimari, New-York, Rufus Rockwell Wilson Inc., 1936, p. 97 et n., p. 218.
4. *Complete Prose Works*, vol. 7, p. 67, nº 42, ou Walt Whitman, *Notes & Fragments*, ed. by R. M. Bucke, 1899, p. 112, nº 95.
5. Cr. signé DWW des *Memoirs of William Wordsworth* (1851), publié dans une revue américaine non identifiée. Ce document est conservé dans la Berg Collection de la New York Public Library.
6. Article de *Blackwood's Edinburgh Magazine* intitulé « Christopher under Canvass », conservé dans la Trent Collection de Duke University où nous avons pu le consulter

sympathie et de chaleur humaine, sa réserve qui lui paraissait hautaine, et là-dessus se greffaient des griefs politiques. Il en voulait à Wordsworth d'avoir trahi la « good old cause » de la liberté, d'être devenu ce « lost leader » que Robert Browning avait fustigé avec tant de vigueur. Une note retrouvée dans ses papiers le montre :

> Of the leading British poets many who began with the rights of man abjured their beginning and came out for kingcraft, obedience and so forth. Southey, Coleridge and Wordsworth did so [1].

Malgré ces réserves et les différences de tempérament qu'elles impliquaient, Whitman s'intéressa à Wordsworth beaucoup plus qu'on ne pourrait croire et que ne le laisserait supposer la connaissance si rudimentaire qu'il avait de son œuvre. En effet, il a conservé jusqu'à sa mort dans ses papiers des articles de revues ayant trait à Wordsworth et qu'il avait lus sans doute avant 1855, si l'on en juge par leur date de publication, c'est-à-dire à une époque où il se cherchait, où il prenait conscience de sa vocation poétique, mais ne savait encore dans quelle direction s'engager, ni quelle forme donner à ce qu'il voulait exprimer. Et ces articles, il les a non seulement lus, mais relus et constamment médités, car il en a souligné des passages entiers, tantôt au crayon, tantôt à l'encre, tantôt en marge, tantôt dans le corps du texte. Pour attirer sa propre attention sur certains paragraphes, il a dessiné çà et là des mains à l'index tendu. Il a griffonné ses réflexions au bas des pages. Ce sont là autant de signes d'une lecture attentive et assidue. La Trent Collection de Duke University contient ainsi plusieurs pages d'un long compte rendu du *Prelude*, paru dans l'*American Whig Review* en mai 1851 [2], et un article intitulé « Recollections of Poets Laureate : Wordsworth, Tennyson », paru dans la même revue un an plus tard, en juin 1852 [3]. Whitman gardait aussi très soigneusement les articles où il était question, entre autres, de Wordsworth, comme, par exemple, un article sur l'égotisme des artistes, « Egotism — As Manifested in the Works and Lives of Great and Small Men », paru dans *Graham's Magazine* en mai 1845, et un autre intitulé « Christopher under Canvass », publié dans *Blackwood's Edinburgh Magazine* en juin 1849 [4]. Il fit preuve du même intérêt pour tout ce qui touchait à Wordsworth jusqu'à

(*Catalogue of the Trent Collection*, p. 69). Le texte de cette note est cité dans *Complete Prose Works*, vol. 6, p. 98.

1. *Complete Prose Works*, vol. 6, p. 116.
2. *Catalogue*, p. 76 & *Complete Prose Works*, vol. 7, p. 66, nº 28.
3. *Catalogue*, p. 77.
4. *Ibid.*, p. 69.

la fin de sa vie. Dans « Good-Bye My Fancy », en 1888, il écrivait encore : « As I write, I see in an article on Wordsworth, in one of the current English magazines, the lines... » [1].

Mais pour quelle raison s'intéressait-il ainsi à un poète dont il connaissait à peine l'œuvre et qu'il tenait en médiocre estime ? Avant tout, semble-t-il, parce qu'il voyait dans sa carrière un exemple et un encouragement. Dès l'âge de vingt ans et peut-être plus tôt, il rêvait d'écrire un grand livre [2]. Mais lorsque, vers 1850, il commença, sans savoir où cela le conduirait, à ébaucher des poèmes qui devaient, quelques années plus tard, former les *Leaves of Grass*, il dut plus d'une fois, malgré sa grande confiance en lui-même, se demander quel serait le succès de ces pages étranges. Et c'est alors, sans doute, que son attention fut attirée par le cas de Wordsworth, hardi novateur, lui aussi, dont l'œuvre avait fini par s'imposer à un public d'abord rebelle. On comprend dans ces conditions pourquoi il souligna au crayon, puis à l'encre, tout ce passage de l'article sur l'égotisme :

His poems [Wordsworth's] originally were unpopular, the principles of taste on which they are written were misrepresented and ridiculed, their faults were magnified, and their merits underrated, with a dishonesty almost unprecedented in the history of criticism... When he discovered that the regularly constituted arbiters of public opinion on matters of taste, were indisposed to do him justice, he took the task upon himself, and his prefaces glorified his own powers and works in a spirit of unhesitating self-reliance. [Et c'est peut-être la raison pour laquelle il fit lui-même précéder la première édition de ses *Leaves of Grass* d'une préface où il proclamait ses intentions]... A more humble spirit would have been crushed by the opposition he received, and ceased to write with the condemnation of the *Lyrical Ballads*.

En bas de la page il écrivit : « See above and Beware ! » [3]. Et, plus loin, il souligna encore :

The life of an original spirit is harassed by a thousand petty annoyances, which nothing but a sense of personal superiority can withstand... A great author, hated, reviled, persecuted, starved in his own age, is almost sure of deification in the next... The first duty of a new writer is to fight... There is no doubt that many young writers of great promise have been murdered in their first grinding collision with the selfish egotism of society and the general disposition not to award praise and encouragement if blame and persecution can be with any justice substituted in their place. [Tout ce passage est marqué d'une main dans la marge, ainsi que le suivant :]

If their book be condemned, the effect is only to place them in a hostile attitude to society, and to make them lean forward their ears to drink the rich music of those voices in the future, which are even now crying like angels, thrumpet [*sic*] tongued' against ' the deep damnation of its taking off '.

1. *Leaves of Grass*, Inclusive Edition, p. 524.
2. Cf. Walt Whitman, *Uncollected Poetry & Prose*, 1921, vol. I, p. 37.
3. *Catalogue of the Trent Collection*, p. 69. En tête de l'article, Whitman a griffonné cette appréciation enthousiaste : « This article contains *good stuff.* »

Dans un compte rendu critique de *The Princess* de Tennyson, il avait de même souligné et marqué d'une main dans la marge tout un paragraphe sur ce sujet qui apparemment lui tenait à cœur :

... truly original works of art have generally been unfavourably received by critics, who often come passively to the contemplation of that which, for its comprehension, requires activity, and a desire to discover significance. The striking assertion of Mr. Wordsworth that a great poet must form the taste by which he is to be appreciated, derives its truthfulness from what has now been stated. He must first find a few readers, who will be led by the mere superficial merits of his productions, to give him credit for meaning something by forms, which on account of their unprecedented character, at first convey no significance... [1]

A vrai dire, la réussite de Wordsworth, sur le plan matériel en particulier, n'était pas sans provoquer parfois la jalousie de Whitman. C'est ainsi qu'en marge d'un compte rendu du *Prelude* de mai 1851 il écrivit :

So it seems Wordsworth made a ' good thing ' from the start out of his poetry. Legacies ! a fat office ! pensions from the crown ! [2].

Mais Wordsworth n'était pas seulement pour Whitman un exemple de ténacité et de courage, il lui fournit aussi — indirectement — un certain nombre d'idées et influença très probablement sa conception de la poésie. Car, si Whitman ne lut sans doute jamais la préface des *Lyrical Ballads*, il en connut tout de même, de seconde main, les idées essentielles grâce aux revues anglaises et américaines de l'époque. Il trouva, en particulier, dans un compte rendu des *Memoirs of William Wordsworth* de Christopher Wordsworth [3], des pages qui durent l'enthousiasmer, sur le rôle du poète, en qui le critique voyait essentiellement, après Wordsworth, un visionnaire et un prophète. Il y souligna à l'encre et au crayon les passages suivants, entre autres :

An age without its gifted inventor, without its law-giver, without its poet, must live over the old life, walk by hearsay and subsist on imitation. We have at least a dumb consciousness that our well-being depends upon our insight into the nature of our existence, and we are always ready to ask help of him whose vision is clearer than our own. We welcome, therefore, the true seer. He is eyes for the world ; he is the true keeper of keepers.

1. Il s'agit d'un article de *Blackwood's Edinburgh Magazine* d'avril 1849 ; cf. *Catalogue*, p. 78.
2. *Complete Prose Works*, vol. 7, p. 66, nº 28 ou *Notes & Fragments*, p. 194, nº 28.
3. Il s'agit d'un compte rendu des *Memoirs of William Wordsworth* par Christopher Wordsworth et des *Poetical Works* de William Wordsworth que Whitman avait arraché dans une revue américaine qui n'a pas été identifiée. La date n'en est pas connue non plus, mais les ouvrages dont il est rendu compte sont de 1851. Ce document est conservé dans la Berg Collection de la New York Public Library.

Foremost among these is the true poet. He is an intuitive seer ; something more than a seer. Novalis says : ' The fresh gaze of a child is richer in significance than the forecasting of the most indubitable seer '. The poet is the fullgrown child... The mere verse-maker — the artisan, working with imitative skill — is a kind of gypsey wanderer, homeless, friendless, and, to Apollo's household, worthless, while the true poet, the artist, is at length housed in the affections, warmed in the bosom of love... An age of imitation never recognizes the inspired teacher who is true to man in being true to his own nature. Just so far as the spirit of the times is false will the true poet be neglected. The one who tacks to catch the popular breeze, may run with great rapidity — alas, not often heavenwards. When the multitude are repenting, woe to those who have received their greatest favors and joy to those who have received heroic and prophetic voices of warning and true guidance ! Happy the age in which a strong and devout soul converses with the Spirit of the Universe in the hearing of man ! Words of bitterness and of jest may be thoughtlessly uttered, but many shall learn to worship... Let him, says Herder, to whom nature exhibits no plan, no unity of purpose, hold his peace, nor venture to give her expression in the language of poetry. Let him speak for whom she has removed the veil, and displayed the true expression of her features. He will discover in all her works connection, order, benevolence, and purpose. His own poetical creation, too, like that creation which inspires his imagination, will be a true κόσμος, a regular work, with plan, outlines, meaning, and ultimate design, and commend itself to the understanding as a whole, as it does to the heart by its individual thoughts and interpretations of nature, and to the sense by the animation of its objects... He is the eye of the universe, giving expression to the otherwise boundless void, and combining in a harmonious union the expression of all its multiplied and multifarious features... He announces but does not prove ; he combines, but does not analyze...

Ne croirait-on pas lire certains passages de la Préface de 1855 ? Ceux-ci, par exemple :

The greatest poet hardly knows pettiness or triviality. If he breathes into any thing that was before thought small, it dilates with the grandeur and life of the universe. He is a seer... he is individual... he is complete in himself... His brain is the ultimate brain. He is no arguer... he is judgment. He judges not as the judge judges, but as the sun falling around a helpless thing. As he sees the farthest, he has the most faith... The American bards... shall be kosmos... [1]

Whitman trouvait aussi, dans ce même compte rendu, la confirmation de sa propre conception de la poésie :

Every real poet... is necessarily metaphysical. Poets, for the most part unconsciously, have given tongue to the most recondite feelings and the most evanescent thoughts.

Il lui plaisait que Wordsworth se soit non seulement proposé le même but que lui, mais encore ait employé un mode d'expression proche du sien, en esprit du moins, en composant des poèmes plus implicites qu'explicites. Aussi fut-il ravi, en lisant un long article de l'*Edinburgh Review* sur *The Eve of the Conquest* de Sir Henry Taylor, de tomber sur le passage suivant consacré à Wordsworth :

1. *Leaves of Grass.* Inclusive Edition, pp. 492, 497.

It is not merely when he touches personal relations that Mr. Wordsworth is impassioned as in his ' Complaint of a forsaken Indian Woman ', or in that poem ' There is a change, and I am poor ', in which *so little is epxressed and so much implied*... It is to be found also in all his loftier communings with nature, when he interprets her lonely sighs or deciphers her hieroglyphics... [1]

L'expression « so little is expressed, and so much implied » lui parut si heureuse et si juste que non content de la souligner et de la marquer d'une main dans la marge, il la recopia au bas de la page. Pour la même raison, dans l'article sur *The Princess* de Tennyson où il était aussi question de Wordsworth, il souligna tous le passage suivant consacré au caractère irrationnel de l'œuvre d'art :

... it acts, not by giving ' information ' in the modern sense of the word, but by informing, in the sense in which the word was used by the accurate and thoughtful writers of the sixteenth and seventeenth centuries ; that is to say by inducing the mind actively to take upon itself, for the time at least, a new and excellent shape, namely, that of the artist's work, as the only clue to the comprehension of it [2].

Ainsi donc, au moment même où Whitman s'apprêtait à se lancer dans son aventure poétique et méditait sur les problèmes que pose la poésie, il a trouvé, ou retrouvé, dans ces articles sur Wordsworth quelques-uns des principes essentiels de son esthétique. Certes, il avait déjà dû rencontrer quelques-unes de ces idées dans les œuvres d'Emerson (dans l'essai sur le poète notamment) ou dans celles de Carlyle, mais le nombre même de ces articles de revues et l'enthousiasme avec lequel il semble les avoir lus et relus, montrent à quel point l'exemple de Wordsworth l'avait frappé, et sans doute influencé. La méthode de cet autodidacte de génie, en somme, était curieuse. Il se faisait souvent une idée des œuvres de ses prédécesseurs, non point en les lisant, mais en recueillant des renseignements sur elles au hasard de ses lectures dans les périodiques les plus divers. Et c'est ainsi qu'indirectement, par l'intermédiaire de quelques articles de revues oubliés, il subit, malgré tout, l'influence du romantisme anglais, qui renforça en lui celle de l'idéalisme allemand et du transcendantalisme américain [3].

Roger Asselineau.

1. Cf. *Catalogue of the Trent Collection*, p. 78. Il s'agit d'un article de l'*Edinburgh Review* (édition américaine) d'avril 1849. Le passage que nous citons se trouve p. 190.
2. Voir ci-dessus, n. 3, p. 509.
3. La publication des documents cités dans cet article a été rendue possible grâce à l'aimable autorisation du Dr. Thomas M. Simkins Jr., Curator of Rare Books à la bibliothèque de Duke University en ce qui concerne la Trent Coll. et à celle des autorités de la New York Public Library en ce qui concerne la Henry W. & Albert A. Berg Coll.

LETTRES INÉDITES DE RICHARD WAGNER

A Blandine Liszt et à Mme d'Agoult (1858-1860).

On sait l'extraordinaire histoire de cette tribu de musiciens qui, il y a un siècle, emplit l'Europe du fracas de ses pianos martyrisés et de ses orchestres déchaînés, — du retentissement de ses opinions révolutionnaires et du flatteur murmure de ses relations royales ou princières, — de l'écho de ses querelles, raccommodements et nouvelles brouilles, — de ses cris d'amour et de haine, de ses touchants dévouements, de ses adultères où l'amitié donnait la main à la passion.

« Le dieu Richard Wagner irradiant un sacre » eût mis la France, l'Allemagne et l'Autriche à feu et à sang pour obtenir un peu de la publicité dont jouissait Barnum. Son prodigieux égoïsme de créateur conscient de son pouvoir, de l'anneau magique qu'il détient, volontiers eût fait graviter autour de lui, au son de « la musique de l'avenir », les femmes, les amies, toutes celles qui devaient nourrir de leur chair et de leur âme les créatures de son génie, tous ceux qui avaient assez d'empire sur le monde pour donner matériellement la vie à ses héros.

Autour de Wagner il n'est personne qui ne s'emploie à aplanir son existence, à la rendre plus fastueuse ou plus affectueuse, à reconnaître le mirage qui émane de lui avant de rayonner sur la scène. Personne, sauf Mme d'Agoult qui eut pourtant, comme Wagner, le destin le plus romantique, avant de composer avec le siècle. C'est que pour elle le dieu n'est point seul, mais préfiguré par Liszt, et que le même discrédit, une égale méfiance atteint le précurseur et celui qu'il annonce. Le 31 octobre 1856, la comtesse écrivait à Emma Herwegh : « [Je] ne m'étonne pas de votre

antipathie pour Wagner »[1], laissant entendre qu'elle partageait cette antipathie.

Et pourtant de forts liens allaient se tisser d'elle au compositeur. Le 18 août 1857, Cosima Liszt épouse Hans von Bülow, Hans le Séide, contre le gré de sa mère d'ailleurs, qui accepta finalement cette union approuvée, croyait-elle, par la raison[2]. Leur voyage de noces conduit, en septembre, les jeunes époux à Zurich, auprès de Wagner. Le contact entre celui-ci et la « fille électrique »[3], la dionysiaque Cosima, ne semble pas s'être établi immédiatement[4], malgré le souvenir d'une rencontre ancienne déjà[5], dont les préventions de Mme d'Agoult durent, il est vrai, combattre les effets. Cependant, de gré ou de force, Cosima était condamnée à graviter dans l'orbite wagnérienne.

Mais Blandine, Blandine l'apollinienne, n'était-il pas possible de la préserver de cette contagion ? Mme d'Agoult le pensait, sans doute, qui confiait à sa fille aînée, le 1er juillet 1858, qu'elle trouvait déplacée l'idolâtrie du wagnérisme, telle que l'exprimait, par exemple, le pianiste Tausig, l'un des élèves préférés de Liszt :

> Je ne l'entrevois encore [la musique de l'avenir] qu'à travers de plates histoires d'amour dont son chef est le héros et sous les traits d'un homonculus (le petit Tausig) très bon garçon, assez intelligent ce me semble, mais vraiment par trop grotesque. Le connais-tu ? Cheveux longs, mal peignés, mains passées dans le gilet, Manfred à dix-sept ans ! Voyage à Paris, on ne sait pas, Paris est une ville si absurde ! Mais M. Wagner est un grand homme ! *(sic)*. — Vous voulez dire, un grand musicien ! En France nous faisons la différence. — Il est aussi grand poète que grand musicien[6].

Cette mise en garde prit date quelques jours seulement avant la rencontre de Wagner et de la comtesse, destinée elle ausi à être desservante du culte. Et il était trop tard alors pour rendre Blandine insensible aux prestiges de l'aura wagnérienne.

Le 22 octobre 1857, Blandine Liszt a épousé, à Milan, Émile Ollivier, brillant avocat et jeune député au Corps législatif. Et

1. Marcel Herwegh, *Au Printemps des dieux*, Paris, Gallimard (Les Documents bleus, n° 11), 1930, p. 169.
2. Le 26 février 1860, Mme d'Agoult écrira encore, à Charles Dollfus : « Je sais que M. de Bülow a du succès mais j'aurais voulu tempérer son dévouement au Maître Wagner. » J. Vier, *Daniel Stern — Lettres républicaines du Second Empire*, Paris, Éd. du Cèdre, [1951], p. 141.
3. Expression de Mme d'Agoult dans une lettre du 2 avril 1858 à Ch. Dollfus. J. Vier, *op. cit.*, p. 128.
4. Le 18 janvier 1858, Wagner se déclare peiné de la réserve de Cosima à son égard. Richard Wagner, *Lettres à Hans de Bülow*, traduites par Georges Khnopff. Paris, 1928, p. 69.
5. Lors d'un voyage à Paris, le 10 octobre 1853, Liszt avait présenté ses deux filles à Wagner.
6. Lettre inédite, Archives Daniel Ollivier.

en janvier, laissant son mari à ses lourdes tâches parisiennes, elle est allée voir sa sœur à Berlin : nul doute qu'à l'occasion de cette visite, Bülow n'ait joué sur elle quelques variations de son prosélytisme [1]. A son retour, elle a trouvé Wagner installé à Paris, Wagner qu'elle verra « presque tous les jours » [2] et qui se déclare enchanté de l'accueil des Ollivier :

> Blandine m'a beaucoup plu — écrit-il à Bülow — ; je pourrais tout lui confier. Elle a de la profondeur et du calme. Son mari m'a comblé de prévenances affectueuses ; il possède un caractère extraordinairement adéquat à sa vocation ; il est des plus sympathique : son intelligence est claire, il promet beaucoup. J'ai laissé mes affaires entre les mains d'Ollivier : je puis absolument compter sur lui [3].

En effet, Émile Ollivier lui sert de banquier, il le met en relations avec Carvalho, le directeur du Théâtre-Lyrique, il reçoit sa procuration pour défendre ses droits d'auteur en France [4].

Bien qu'il loue la profondeur et le calme de Blandine, et aussi l' « influence excellente » qu'elle a sur lui « par sa douceur, sa gaîté, son laisser-aller spirituel et sa vive aperception » [5], Wagner ne dut pas rester insensible au charme qui émanait de sa parfaite beauté, à fleur d'âme. La longue lettre qu'il lui adresse, le 3 mars 1858, lorsqu'il a regagné l'Asile des Wesendonk à Zurich, et que l'on trouvera ici publiée pour la première fois, — cette dissertation philosophico-sentimentale apparaît comme une tentative pour toucher le cœur de la jeune femme en l'apitoyant. Mais Blandine avait une trop haute idée de ses devoirs d'épouse pour concéder à Wagner autre chose que sa pure et confiante amitié. Et Ollivier n'avait pas les dispositions si charitables de son beau-frère...

Mme d'Agoult, belle-mère du plus fougueux des wagnériens, ne pouvait manquer de rencontrer le « Maître ». Au reste, Zurich était, avec un peu de bonne volonté, sur le chemin de Paris à Berlin. C'est donc à Zurich que Cosima et sa mère se donnèrent rendez-vous en juillet 1858 [6] : le 15 ou le 16, Cosima dut présenter

1. Voir Marcel Herwegh, *op. cit.*, p. 216.
2. *Correspondance de Liszt et de sa fille Mme Emile Ollivier 1842-1862*, p. par Daniel Ollivier, Paris, Bernard Grasset, [1936], p. 204 ; lettre du 1er février 1858.
3. *Lettres à Hans de Bülow*, *op. cit.*, p. 76, lettre datée de Zurich, 10 février 1858. Un peu plus loin (p. 77), Wagner confie à Bülow qu'il croit sentir que c'est encore l'état de guerre entre Cosima et lui.
4. Voir la *Correspondance de Richard Wagner et de Franz Liszt*, trad. de L. Schmidt et J. Lacant, Gallimard, [1943], p. 412 et 417.
5. Wagner, *Ma Vie*, trad. Valentin et Schenk, t. III, Paris, Plon, 1912, p. 180. Et Wagner ajoute : « Nous nous comprenions à l'œil. La plus simple remarque suffisait pour que nous nous entendions sur les choses et les personnes. »
6. Voir Marcel Herwegh, *op. cit.*, pp. 196-197.

l'un à l'autre ces deux « grands hommes ». On eût aimé voir Richard Wagner jouer la comédie de la séduction, se heurter à la défiance souriante, en appeler à l'intelligence de son interlocutrice. Mais de cette rencontre nous n'avons conservé que des témoignages indirects ou assez suspects en raison de leur date tardive et de l'effet qui en était attendu. Ainsi, la nouvelle rapidement connue à l'Altenburg avait provoqué des explications, demandées par l'intermédiaire de « Magne », la fille de la princesse de Sayn-Wittgenstein : Wagner, soupçonné d'avoir subi l'influence de Nélida et de s'être refroidi à l'égard de Liszt, prit fort mal la chose, mais crut devoir se justifier [1]. Quant à Mme d'Agoult, elle avait parlé de Wagner à ses correspondants, puisque Mme de Czettritz lui écrit le 25 juillet 1858 :

> Je ne m'étonne pas du tout que M. Wagner ait un front de métaphysicien ; je l'aurais imaginé ainsi car, en vérité, sa musique même a presque le caractère d'un problème harmonique. Cela parle bien plutôt à l'esprit qu'à l'oreille. Je serais bien curieuse d'en apprendre votre sentiment. Par le peu que j'en connais, je suis bien convaincue qu'à votre place je serais ravie, car j'adore cette musique qui n'est pas une volupté de l'âme seulement, mais qui provoque une foule de pensées [2].

Sinon conquise, au moins intéressée par « le cas Wagner », Mme d'Agoult dut trouver un homme bizarrement cultivé, proie d'engouements soudains, — là où elle ne s'attendait à voir qu'un musicien. Et l'échange des idées remplaça peut-être celui des affections.

Quand Wagner revint s'installer à Paris, en septembre 1859, Mme d'Agoult ne put le recevoir : malade et sur le point de partir pour l'Italie, elle l'adressa à sa fille, Claire de Charnacé [3]. Les Ollivier étaient alors absents, mais à leur retour, ils lui offriront le même accueil, la même aide que pendant son précédent séjour. Et Blandine écrit à Liszt :

> Je vois toujours beaucoup Wagner. [...] j'espère que dans quelque temps il parviendra à se manifester ici. Il est très tourmenté. [...] Rien n'est affreux comme de voir le génie aux prises avec les obstacles vulgaires de la vie [4].

1. *Correspondance Wagner-Liszt*, *op. cit.*, pp. 436-437 (lettre du 27 septembre 1858, Venise).

2. Lettre inédite, Archives Daniel Ollivier. — Mme de Czettritz écrit encore à Mme d'Agoult, le 18 octobre suivant : « Wagner vous écrit de Venise, me dites-vous ! On m'avait raconté, il y a quelque temps qu'il y allait et je ne voulais pas le croire, tant il me paraissait impossible qu'un homme condamné par la Confédération Germanique pût se trouver en sûreté dans les états de l'Autriche. » La lettre à laquelle il est ici fait allusion est celle que nous publions plus loin et qui est, en effet, datée de Venise, le 30 septembre 1858.

3. Wagner, *Ma Vie*, t. III, p. 232. On sait que Claire d'Agoult, marquise de Charnacé, était la fille légitime du comte et de la comtesse d'Agoult.

4. *Correspondance de Liszt et de sa fille*, *op. cit.*, pp. 234-235 (lettre du 29 décembre 1859).

Cette réconfortante amitié ne paraît pas s'être troublée, grâce à la ferme sérénité de Blandine, jusqu'à la mort prématurée de celle-ci en septembre 1862.

Est-ce à Mme Émile Ollivier que Wagner dut de se voir impatronisé à Paris, en 1860-1861, par Mme d'Agoult, au moins tant que le sort de la représentation de *Tannhäuser* ne fut pas confié aux mains imprudentes de la princesse de Metternich ? Juliette Adam, en son chauvinisme fielleusement rétroactif, nous a montré Nélida, dans le salon de Claire de Charnacé, prenant figure de zélatrice du grand homme contesté [1]. Pourtant, deux mois avant la bataille, la comtesse d'Agoult se contente de demander à Charles Dollfus, de Nice, où elle est allée chercher le soleil :

Que savez-vous de *Tannhäuser* et de la musique de l'avenir ? La *Revue Germanique* prendra-t-elle parti dans la querelle des Gluckistes et des Piccinistes ? Et d'abord y aura-t-il querelle dans ce temps d'indifférence et de distraction universelle ? [2]

L'inquiétude, on l'avouera, manquait d'acuité. Wagner a pu s'emparer de l'esprit de Blandine et de Cosima ; Mme d'Agoult, séduite sans doute par le génie de son futur gendre, demeura rebelle à de trop humains prestiges : à une vie, un vrai musicien suffit. Et le ton de la lettre que Wagner lui écrit en septembre 1858, ce ton un peu compassé, un peu cérémonieux, caractérise bien des relations d'où la forte et chaleureuse sympathie est exclue : entre ces deux altières solitudes, la communication ne s'était pas établie.

Cette lettre et toutes les autres, qui sont adressées à Blandine, appartiennent aux Archives Daniel Ollivier [3]. Mme Daniel Ollivier qui nous a autorisés à les reproduire voudra bien trouver ici la respectueuse expression de notre profonde gratitude [4]. Et nous ne saurions trop rendre grâce à M. Émile Mersiol de nous avoir prêté une aide attentive lors de la correction des épreuves.

Jacques Vier et Claude Pichois.

1. Mme Adam (Juliette Lamber), *Mes Premières Armes littéraires et Politiques*, Paris, Lemerre, 1904, pp. 216-220. Ce passage fourmille d'erreurs : Hans de Bülow reçoit la paternité de quatre filles ; Wagner est admiré pour sa « puissance orchestrale » au piano, alors que, médiocre exécutant, il ne se produisait pas en public... Et que dire du pitoyable calembour d'Edmond Texier auquel Juliette fait un sort dans ce même volume (p. 301) ?

2. J. Vier, *Daniel Stern...*, *op. cit.*, p. 145.

3. Ainsi que, curieusement, une lettre de Wagner à Hans de Bülow, que nous publions en Appendice.

4. La publication de ces documents n'épuise pas ce que l'on pourrait savoir des relations de Mme d'Agoult et de ses filles avec Wagner : une série de lettres de Cosima à sa mère, dans lesquelles il est question du compositeur, se trouvent actuellement en la possession d'un collectionneur parisien bien connu : souhaitons que celui-ci s'en improvise bientôt l'éditeur.

I. — À Blandine Ollivier.

Zürich, 3 März 58[1].

Meine liebe Blandine !

Vorgestern schrieb ich an Cosima, am nächsten miserablen Tage würde ich an Sie schreiben. Dieser Tag ist nun heute bereits gekommen. Meine miserablen Tage sind nämlich die, an denen ich mein elendes Dasein nicht durch Arbeiten mir zum Vergessen bringen kann. Dann ist so ein Brief das Einzige was ich zu Stand bringe. Sonst schreibe ich nicht gern Briefe ; zwinge ich mich, um meine Freunde nicht zu quälen, zu guter Miene, so befriedigt mich die Täuschung nicht ; lasse ich offen meinen Trübsinn reden, so bekümmere ich andere. Somit greife ich nur in rechter Noth zu dieser letzten Diversion.

Heute soll es mir aber doch besser damit gehen ; denn ich will einmal recht wenig an mich, sondern viel an Sie und Freund Ollivier dabei denken. So soll die Erinnerung helfen. Und wie gern erinnere ich mich an Euch ! Ich habe es Emile schon in meinem — wenn auch nicht kostbaren, doch für mich sehr theurem — Französisch geschrieben, welche Bedeutung ich seiner Freundschaft beilege. Wenn ich an Eure grosse Freundlichkeit denke, kann ich eigentlich gar nicht recht begreifen, warum ich mich nicht einzig nur freue, dass solche schöne Eindrücke mir beschieden sein durften. Rufe ich mir die unerwartet angenehmen Berührungen zurück, die mir durch Euch Beide diesmal Paris bot, und erfreue ich mich des Wohlgefühles, das mir diese Erinnerung erweckt, so sollte ich eigentlich finden, dass ich ein ganz glücklicher Mensch sein könnte. Was bleibt nun immer zurück, dass man seines Lebens doch trotzdem nicht froh wird ? Ich glaube wohl, *ich* bin es selbst, der mir immer wieder zur Qual übrig bleibt, so dass alle angenehmen Eindrücke mir fast nur dazu da sind, mir recht augenfällig zu zeigen, wie miserabel ich bin. Diess [*sic*] käme also denn doch darauf hinaus, dass alles Angenehme, was uns begegnet, in einem tiefen Sinne nur negativ sei, in so fern es uns eben nur unsrer vergessen macht, oder die Befriedigung, d. h. die Aufhebung eines Bedürfnisses enthält. Für edlere Menschen ist Mitgefühl das einzige echte Labsal ; aber diess Mitgefühl ist ja eben nur unsren Leiden gewidmet ; sehen wir, dass ein Anderes die Leiden für uns fühlt, so fühlen wir uns eben hierdurch erleichtert, bis unser eigenes Mitgefühl für den Andren unsre Leiden uns austauschen lässt, und somit, im Grunde genommen, es doch immer nur wieder auf die Leiden eben hinausläuft. Hier ist nur von einer wundervollen Täuschung die Rede, die auf schöne, erhabene Augenblicke uns von uns selbst fortnimmt. Aber wir kehren uns immer wieder zurück, und haben somit am Ende nur den Umkreis unsrer Leiden ausgedehnt. Was ist der Zauber der höchsten Liebe denn anderes, als dass wir in der einzigen Liebessehnsucht die ganze Welt, und was uns sonst in ihr quält, vergessen ? Das sagt mein Tristan recht deutlich : er lehrt aber auch, dass die Liebe selbst als letzte, höchste Qual übrig bleibt, und dass die einzige Erlösung durch den Tod nicht so leicht zu gewinnen ist. — Wenn man hierüber sich so recht klargeworden ist, so könnte sich, eben schon durch diese Klarheit, endlich etwas Ruhe einstellen ; man erwartet sich das illusorische positive Glück nicht mehr, und entgeht somit den Qualen der Enthäuschung ; ja, es kann diese Ruhe, indem es sie bestätigt, dann zu einem relativen Glücke führen, wenn man sich innig mit sympathischen Wesen berührt, denen diese schmerzliche, aber beruhigende Klarheit, ebenfalls zu eigen geworden : das einfache Sich-

1. Cette lettre a été écrite à l'Asile, chez les Wesendonk, alors que Minna rendait déjà la situation fort tendue : ainsi peut s'expliquer son ton splénétique.

verstanden-wissen wird dann zur Wonne, und rückhaltslos aufrichtig sein zu können, ist schliesslich der höchste Genuss, dessen ein edles Gemüth sich erfreuen kann. Wem diese erhabene Wohlthat endlich beschieden wurde, und wer die Stelle fand, wo er die letzte Falte seines Gemüthes ausbreiten durfte, der ist dann aber der Summe aller Qualen verfallen, wenn das Leben ihn immer von dieser Stelle abzieht und dafür ihn dorthin kettet, wo er nur durch beständiges Zurückhalten, durch das Vorgeben einer ganz verschiedenen Sinnesart Andren eine Beruhigung geben, und somit wiederum sich Unbeachtet sein gewinnen kann. Der intellectuale Unterschied ist hier entscheidend ; der allergrösste Theil der Menschen können durchaus nur persönliche Zwecke und Beziehungen begreifen ; ihnen ist die Lebensklugheit einzige Richtschnur, und sobald wir uns mit ihnen einlassen, können wir uns nur auf dieser Grundlage ihnen verständlich machen ; da wir aber uns hierbei eigentlich verstellen (nämlich in den Gesichtskreis der Welt eintreten, um uns überhaupt ihr nur begreiflich zu machen), so ist an und für sich schon diese Nöthigung zur Verstellung Qual, und diese steigert sich dadurch, dass wir von der Welt, die es mit der Lebensklugheit ehrlich meint, bei jedem Conflicte übertroffen und bankerott gemacht werden.

Das ist denn nun eine schöne Freude, liebe Blandine ; und in dieser lächerlichen Lage befinde ich mich eigentlich immer. So recht im innersten Ernste habe ich es z. B. auch mit meiner Pariser Reise letzthin durchaus nicht ehrlich gemeint. Alles, was ich dort zu suchen schien, war in Wahrheit nur Vorwand ; mit meinem Wunsche, oder irgend welchem Glauben war ich nicht dabei. Da verdriesst einen denn auch, im Grunde genommen, jeder Schritt, jedes Wort, mit dem man sich um den nur vorgegebenen Zweck bemüht ; daher war ich flau, träge und albern, in Allem was meinem Zwecke dienen sollte. Wenn man sein einziges Glück nur da sucht, wo die höchste Aufrichtigkeit uns möglich ist, was soll einem da ein Pariser Rienzi oder Tannhäuser helfen, die ich mir nie anders als in blauem Dunst vorstellen kann, und die auch dann nur reüssiren würden, wenn sich ein glücklicher Charlatan ihrer annehme ? Das blieb mir jetzt in Paris immer gegenwärtig, und desshalb that es mir so wohl, dass ich Ihnen endlich in das Auge sehen konnte, und darin Mitleid für den Zwiespalt meines Daseins lesen durfte. Olliviers feuriger sympathischer Glaube, der warme Enthusiasmus der Herolds [1], Ihr bedenklich-mitleidiger Seufzer, liebe Blandine, machten mich für schöne Augenblicke frei und meiner widerlichen Lage vergessen.

Dafür nehmen Sie noch meinen innigsten Dank, Sie liebes Kind ! Und theilen Sie meinen Dank all denen mit, die mit Ihnen mir so wohl thaten. — Wenn ich jetzt arbeite, denke ich nun auch schon daran, ob es Ihnen gefallen wird : und so helfe ich mir denn mit der lieben Erinnerung so gut ich kann ; nur wenn es gar nicht recht gehen will, da komme ich, und klage Ihnen vor, wie heute. Nehmen Sie es freundlich auf ! —

Mit Emiles grossem Plaidoyer im droit [2] habe ich mich verschiedene Abend ehrlich herumgebalgt, und erstaunte dabei nur immer, dass es unser freundlicher, mir so gewogener und so um mich besorgter Ollivier war, der, während er sich meiner Lumpereien so energisch annahm, ein so furchtbares Plaidoyer im Leibe halte, dem nur zu folgen mir Schwindel gemacht hat. Seitdem ist nun auch die Législative von ihm der Ehre einer Rede gewürdigt

1. Mme Hérold, la veuve du compositeur, et ses enfants. Cf. la lettre de Wagner à Hans v. Bülow datée de Zurich, 10 février 1858 (Wagner, *Lettres à Hans de Bülow*, *op. cit.*, p. 76). Ferdinand Hérold, le fils de Mme Hérold, fut à partir de 1856 collaborateur de la *Revue pratique du droit français*, publiée par Demangeat et Em. Ollivier.

2. La plaidoirie qu'Emile Ollivier avait prononcée dans l'affaire de Guerry, à l'audience de la Cour d'appel du 25 janvier 1858, et qui avait été publiée dans *Le Droit* dont Blandine envoya aussi des livraisons à Liszt (la marquise de Guerry avait intenté un procès, pour la restitution de sa fortune, à la congrégation de Picpus qu'elle venait de quitter).

worden [1]. Sie glauben nicht, was es mich interessirt, der Entwickelung der Wirksamkeit Olliviers zuzusehen ; denn im Grunde geht er darauf aus, ein Problem zu lösen, an dem ich vollständig verzweifle. Nach der Seite der politischen Entwickelung hin, fasst man — wie überhaupt — so gern Hoffnung, dass ich mich durch Olliviers Hoffnung ganz verführerisch erwärmt fühle. Wie wünsche ich ihm Glück und Gedeihen, und dass der Tag kommen möge, wo ihm Berryer keine Schmeicheleien mehr sage [2] ! Wie ist es mit dem abgelaufen ? Ist Ihre besorgte Voraussicht in Erfüllung gegangen ?

Was meine künstlichen Pariser Aussichten betrifft, so schweigt Alles, und — ich vermuthe — es wird auch bei diesem Schweigen bleiben. Es ist unmöglich, dass die Directionen sich so ganz von selbst auf einmal zu mir wenden sollten ; und *ich* kann mich doch unmöglich an sie wenden. Nun, das betrifft eben nur mein sehr zeitliches Wohlsein ; weiter werde ich davon nicht berührt. Uebrigens vermuthe ich, dass Ollivier das Certificat aus Leipzig immer noch nicht zugeschickt erhalten hat ; ich habe dort in Sachsen nämlich mit Menschen zu thun, die leider nicht einmal Lebens-Klugheit, sondern nur absolute Dummheit besitzen : ich will nicht sagen, dass diese mir näher stünden als die Lebensklugen. Doch soll es nun nochmals ernstlich von mir betrieben werden. Einstweilen möge nur Ollivier die Administration der grossen Oper verklagen, wenn sie den Tannhäuser noch *nicht* aufführen will. Vielleicht hilft das.

Wenn Sie Frau Herold und die Ihrigen wieder besuchen, so rufen Sie mich ihnen doch freundlichst ins Gedächtniss zurück, und sagen Sie ihnen, dass ich mit grosser Freude und herzlichem Danke ihrer gedächte. Madame Erard, der ich für Mad. Spontini das erbetene Zeitungsblatt mit meiner Notiz über ihres Mannes Tod [3], zuzuschicken hatte, habe ich kürzlich geschrieben. Hoffentlich kommt nun der « Erard » bald persönlich bei mir an [4].

Und was Ihre und Olliviers Person betrifft, soll ich mich wirklich der Hoffnung hingeben, Sie diesen Sommer bei mir begrüssen zu können ? Ich bin so misgläubig geworden, dass ich mir mit dieser Hoffnung noch nicht recht zu schmeicheln wage. Desto herrlicher, wenn sie in Erfüllung gehen sollte. Kämet Ihr mit Bülow's, dann wollten wir uns einmal so recht an das Welt vergessen machen, dass es eine wahre Lust sein sollte. Ich habe dann hier auch Jemand, der uns helfen wird dabei. —

Nun tausend herzliche Grüsse an Emile ; drücken Sie ihm recht warm von mir die Hand ! Und Sie, liebe theure Blandine, behalten Sie mich lieb, und seien Sie versichert, dass Sie mir ein inniger Herzens-Trost geworden sind ! Leben Sie wohl, und lassen Sie mich bald von sich hören !

Ihr

Richard Wagner.

1. Discours d'Emile Ollivier, dans la discussion de la loi de Sûreté générale (proposée après l'attentat d'Orsini), à la séance du Corps législatif du 18 février 1858.

2. Berryer était l'avocat de la communauté de Picpus dans l'affaire de Guerry.

3. C'est dans la *Eidgenössische Zeitung* du 25 janvier 1851 que Wagner avait publié ses souvenirs sur Spontini. Mme Spontini, la veuve du maëstro, était la belle-sœur de Mme Erard.

4. « Cette fois-ci — écrivait Wagner, le 10 février 1858, à Bülow — mon butin effectif à Paris a été un piano à queue d'Erard. Ma bonne humeur m'a fait bien accueillir par Madame Erard et, sans peine, je conquis le précieux instrument. Dans quelques semaines, la maison Erard sera représentée chez moi par un magnifique exemplaire de sa fabrication. » (*Lettres à Hans de Bülow, op. cit.*, p. 76.)

II. — À Blandine Ollivier.

Zürich, 14 Mai 58.

Liebe beste Blandine !

Ich hätte auf Eure lieben Briefe Euch recht viel Herzliches und Inniges zu antworten gehabt ; und das habe ich unterlassen : — warum ? — Wahrlich, mir war das Herz zu schwer ; Euren frischen, unverdrossenen Sinn, sollte ich ihn mit Gewalt durch Euer Mitgefühl bekümmern ? Schon war ich in meinem Briefe an Sie zu ernst und düster gewesen : dass Sie mir so hübsch mit dem Descartes antworten, hat mich zwar erheitert, aber ich fühlte, es wäre vernünftiger gewesen, Sie nicht erst zu irgend einem Philosophen, und sei es Epikur selbst, greifen zu lassen, um einen Ruhestörer, wie mich abzuwehren. — Um mir in meinen Beziehungen zu Euch doch nicht den Anschein einer absichtlichen Oberflächlichkeit zu geben, will ich Ihnen zunächst aber noch mittheilen, dass, zu allem sonstigen Ungemach, das ich diesen Winter erduldete, schliesslich noch ein zunehmender sehr übler Krankheitszustand meiner Frau kam ; es ist ein Herzleiden, das endlich sich bis zur vollsten Unerträglichkeit steigerte — sowohl für die Leidende als für ihre Umgebung. Jetzt hat die Kranke seit einem Monat, einige Stunden von Zürich entfernt, eine sorgfältige Kur angetreten, von der ich nur allmähliche Besserung erwarte [1]. Somit bin ich ganz allein in meinem einsamen Landhäuschen, und suche meine lange unterbrochene Arbeit wieder aufzunehmen, mit der es, unter dem entgeisternden Einflusse bittrer Erfahrungen und Befürchtungen aller Art, nur mühsam in einzelnen Lichtblicken vorwärts gehen zu wollen scheint. —

Wenn mir jetzt, aus dem Reiche der Möglichkeit, etwas helfen kann, so ist es eine Erweckung meiner so lange gehemmten Thätigkeit nach Aussen. Auf meine Amnestie habe ich immer noch nicht zu rechnen ; die Aussicht, von Zeit zu Zeit erfrischende Excursionen nach Deutschland zu Aufführungen meiner Opern zu machen, bleibt mir immer noch verschlossen. Ich denke daher ernstlich wieder an Paris, und unter allen Umständen bin ich entschlossen, den nächsten Winter dort zu verbringen, während ich meine Frau zu ihrer Unterhaltung und Zerstreuung nach Deutschland schicke. Da möchte ich denn allerdings aber etwas zu thun bekommen, sonst geht es mir dort nicht besser wie hier. Ich — für meine Person — bin so sehr unfähig, etwas zu *suchen*, wenn man *mich* nicht sucht. Abzuwarten, dass man mich in Paris suchen sollte, hiesse wohl aber auch, etwas zu sehr gegen den Strom schwimmen.

Hören Sie also meine Gedanken. Ich denke nicht daran, mir in Paris eine « Stellung » oder dergleichen zu machen, sonst wünsche einzig eine Chance für meine äussere Thätigkeit für den Augenblick, und — wo möglich — für meine momentane pecuniäre Lage. Somit ist es mir ganz recht, dem théâtre lyrique für nächsten Winter den « Tannhäuser » zu geben. Mit dem *Rienzi* wird es aus vielen Gründen unmöglich werden, namentlich da die erwartete Reprise dieser Oper in Dresden — wie ich höre, aus politischen Gründen — unterblieben ist, und somit der äussere Anknüpfungspunkt hierfür fehlt. *Tannhäuser* ist nun einmal meine jetzt berühmteste Oper, und im Grunde ist auch sie schon mir zu gleichgültig geworden, um mit ihr für Paris besonders sparen zu sollen. Nun hat mir der Director jenes Theaters bei einem Besuche mit ziemlicher Wärme seine Hoffnungen ausgesprochen, nächstens eine Oper von mir zu haben, worauf ich damals noch ausweichend antwortete, was ihn

1. Après l'esclandre provoqué par Minna, Wagner dut faire soigner sa femme à Brestenberg, sur le lac de Hallwyl.

vielleicht verdrossen hat. Hierdurch wäre aber der Anknüpfungspunkt gegeben, und da Freund Ollivier durch seine frivole Freundschaft zu mir nun einmal von seiner politischen Höhe ein wenig herabgestiegen ist, andrerseits aber, wie er mir sagte, mit Mr. Carvallho [*sic*] in freundschaftlicher und geschäftlicher Verbindung steht, so möchte ich ihn nun geradeswegs bitten, in diesem Falle für mich die Initiative zu ergreifen, um bestimmt zu erfahren, ob dieser Director geneigt sei, nächstens den Tannhäuser zur Aufführung zu bringen. Ich habe, wie gesagt, hierbei nicht weiter im Sinne, als mir für meine unerträgliche Lage eine Diversion zu bieten : gelingt diess, habe ich nächsten Winter in Paris einen Anlass zur äusseren Activität, und trägt es mir etwas Geld ein, so ist mein Zweck erreicht, und ob daraus weitere Folgen für eine Pariser « fortune » entstehen oder nicht, gilt mir ganz gleich. Vorbereitet ist die Sache soweit, als ein junger Auteur (Mr. de Charnal [1], Rue Angoulème du temple, 26) bereits mit der Uebersetzung des Gedichtes beschäftigt ist ; vielleicht liessen Sie sich diesen Mann einmal kommen ? — Woran mir liegt, ist eben, bald zu erfahren, ob für den kommenden Winter die Sache möglich wird oder nicht ? — Also, bitten Sie Ollivier allerschönstens von mir, einmal Theateragent für mich zu sein ! Ehe Sie das aber thun, sagen Sie ihm, er solle mir nicht böse sein, dass ich es mir so bequem machte, an seine liebe Frau *deutsch*, statt an ihn selbst französisch zu schreiben ; Sie wissen, da ich beim Schreiben meine « gestes expressives » [*sic*] nicht mitgeben kann, fällt es mir gewiss eben so schwer, als Ollivier das Lesen. Komme ich erst wieder zu Euch, da will ich ganz und gar Franzose werden. Sein Brief hat mich wirklich sehr glücklich gemacht ; er ist mir ein unschätzbares Pfand seiner Liebenswürdigkeit. Danken Sie ihm noch tausendmal dafür ! Und Sie, meine theure Blandine, seien Sie versichert, dass der liebe freundliche Eindruck, den Sie sinniges Wesen auf mich machten, nicht wenig dazu beiträgt, mich wieder nach Paris zu ziehen. Möge ich Ihnen nicht ganz unwillkommen sein !

Ihr

Richard Wagner.

III. — À Madame d'Agoult.

Venedig. 30 Sept. 58 [2].

Hochverehrte Frau !

Haben Sie Dank für Ihre ermuthigenden schönen Versicherungen, die mich hier wahrhaft und bedeutungsvoll überraschten ! In grosser Spannung erhielt mich die Erwartung der angekündigten « kleinen Figur » [3]. Ich war dumm genug, lange hin und her zu rathen. Während dem las ich ein neues Buch über die Religion des Buddha von einem naseweisen deutschen Feuer-

1. Stanislas de Charnal était alors le secrétaire de Philarète Chasles qui l'employait surtout dans ses relations avec les étrangers de langue allemande (voir *R. L. C.*, XXV, janvier-mars 1951, p. 77). A ce « jeune littérateur sans réputation », comme le qualifie Wagner (*Correspondance Wagner-Liszt*, p. 419, 24 ou 25 janvier 1858), — sans réputation ni mérite, — le compositeur avait confié le soin de donner une version française du livret de *Rienzi*. Charnal se proposa ensuite pour traduire le poëme de *Tannhäuser* et participa ainsi à la « guerre des traducteurs » qui, comme une série d'escarmouches, précéda la grande bataille. Malgré l'appui que semble lui avoir promis Philarète Chasles (voir *infra* la lettre du 2 mars 1859), il ne tarda pas à se voir retirer la confiance de Wagner.

2. Pour la compréhension de cette lettre, qui marque une des étapes de la ferveur bouddhique de Wagner, voir d'abord les pages excellentes de M. Raymond Schwab dans *La Renaissance orientale*, Paris, Payot, 1950, pp. 459-466.

3. Une statuette chinoise représentant Bouddha ; voir la lettre de Wagner à Mathilde Wesendonk du 5 octobre 1858 (Richard Wagner, *Lettres à Mathilde Wesendonk — Journal et Lettres*, traduction Georges Khnopff, Berlin, 1905, t. I, p. 77).

bachianer [1]. Worauf es mir hauptsächlich ankommen konnte, möglichst viel Züge der echten Legende — wie sie Burnouf giebt [2] — zu erhalten, darauf musste ich bald verzichten ; dagegen viel Ausbreitung über alles das, was uns alle Religionen eben so zuwider macht, und zu was sie doch, wie alles Edle und Erhabene, verdammt sind, um so mehr, je Erhabener es ist, und je mehr Menschenmasse davon zu profitiren sucht. Also durch die Beschreibungen des widerlichen Pfuhles des breiten Aberglaubens, des Cultus, und zu was eben eine Religion Veranlassung giebt, musste ich mich durcharbeiten, den Reliquien-und Bilderdienst mir vorführen, und endlich so recht widerlich genau mir vorführen lassen, zu was der wundervoll herrliche, ganz unvergleichliche Çakjasohn entstellt worden war. Ziemlich verdriesslich legte ich das Buch fort, aus dem mich ein einziger Zug interessiert hatte, den Sie später nicht ohne Bedeutung erfahren sollen, — als die « kleine Figur » anklopfte, und der « Allerherrlichstvollendete » in eigener Person aus der Thüre zu mir trat. Das war doch ein wunderliches Zusammentreffen. Als ich mir den moncholisch-indisch-chinesischen Schönheitstypus näher betrachtete, konnte ich doch nicht anders als erschrecken ; fast glaubte ich, Sie wollten sich über mich lustig machen ! Doch aus Ihrem Briefe glaube ich zu ersehen, dass es Ihnen doch wohl ernst ist. Mein abendländisches Gemüth kämpft über Anerkennung oder Nicht-Anerkennung dieses tieforientalischen Heiligthumes. Wie dem nun sei : — der Buddha umfasste alles mit gleicher Liebe, d. h. Mitleiden, und dieser Chinese soll mich lehren, dass ich auch mit diesem Zuge der Menschеit [*sic*], das Edelste in ihrer Weise sich darzustellen, — leiden kann. Also — willkommen !

Diess betrifft mich alles sehr nah. Ich trage mich seit länger mit einem Stoffe aus einer buddhistischen Legende, darin Çakjamuni selbst auftreten würde [3]. Wie gewagt diess ist, entgeht mir nicht, aber ich werde meines Gegenstandes immer sichrer, und muss mich sogar hüten, an ihm schon zu viel gestalten zu wollen, weil er mich dann leicht von meiner jetzigen Arbeit abziehen könnte. Den Dramatiker beschäftigte aber bereits die äussere Erscheinung des Buddha, und bereits war es mir sehr willkommen, dass oftmals in der Legende von seinem Haar die Rede ist ; die spätere buddhistische Kopfnacktheit hätte mich denn doch empfindlich beunruhigt, wenn ich sie meinem Helden hätte auferlegen müssen. Aber ob ich ihn so glatt und wonnig darstellen lasse, wie unser chinesischer Takhâgata [4] es ist, kann ich mir doch nicht vorstellen. Wir wollen das nächste Mal hierüber verkehren, wenn Sie die Sache gütigst mit mir berathen wollen.

Aber, dass Sie meiner gedachten, ist auch so schön ! Sie lernten mich in einer grauenvollen Periode kennen ; ich war fast nie einen Augenblick zugegen, wenn Sie mich sahen. Jetzt habe ich mich in die vollkommenste Isolirung [*sic*] gerettet, wie sie mir gerade Venedig so angenehm leicht macht.

Jedenfalls halte ich nun aus, bis der Tristan ganz vollendet ist ; an weiter, und an die Zukunft überhaupt, denke ich nicht. Nächster Tage erwarte ich meinen Flügel, den schönen Erard ; und dann hoffe ich für ein halbes Jahr gegen die Welt geborgen zu sein. Nun gebe der Buddha seinen Segen : er wollte nichts von der Kunst wissen. Wie recht hatte er damit ! Man kann schon ganz Heiliger sein, so macht dieses unvertilgbare Kunstbewusstsein Einem auch diesen Zustand zum Object der Vorstellung ; den muss und will man gestalten, darstellen, und darüber geht der ganze alte Tanz wieder los, so dass an Erlösung gar nicht zu denken. O, er hatte Recht ; das ist der

1. Karl Friedrich Koppen, *Die Religion des Buddha*, Berlin, 1857. Voir la lettre à Math. Wesendonk citée dans la note précédente.
2. Dans son *Introduction à l'histoire du Buddhisme indien*, t. I (et seul publié), Paris, Imprimerie royale, 1844, pp. 205-210. Wagner a résumé cette légende pour Math. Wesendonk (lettre citée).
3. *Les Vainqueurs*, dont l'esquisse nous a été conservée.
4. Lire plutôt, sans doute : Tathagata.

übelste Versucher ! Aber niemand kann sich ändern : somit, ohne allen Versuch, zur Affectation, verbleibe ich der phantastische Vers-und Tonreimer, dem Sie ein so entsündigendes freundliches Gehör schenkten. Haben Sie tausend Dank und seien Sie meiner verehrungsvollsten Ergebenheit versichert !

Ihr

Richard Wagner.

IV. — À Blandine Ollivier.

Venedig. 2 März 59.

Meine liebe Blandine !

Nach der langen Unterbrechung, die in unsere Correspondenz getreten ist, bleibt mir zur Wiederanknüpfung fast nichts besseres übrig, als die in Aussicht genommene Möglichkeit, bald selbst wieder nach Paris zu kommen, um dann mündlich Alles Versäumte gehörig nach zu holen. Dazu sollen Sie mir jetzt die Hand bieten. Bin ich nicht wenigstens hübsch unverschämt ?

Ich hatte mir in der letzten Zeit immer fester vorgenommen, von nächsten [*sic*] Winter an mich ganz in Paris niederzulassen. Jetzt — denken Sie sich — stört mich plötzlich ein Antrag, für nächsten Winter nach Newyork [1] zu kommen, um dort mit einer ausgewählten Deutschen Gesellschaft meine Opern aufzuführen, wofür man mir ansehnliche und lohnende Bedingungen offeriert. Ich möchte diesen Antrag nun gern ablehnen, aber auch die Aussicht nicht gern fahren lassen, schon nächsten Winter etwas durchgreifendes für die Verbesserung meiner äusseren Lage thun zu können. Diesen guten Vorwand (von mir selbst) könnte ich dadurch erhalten, dass ich mir für nächste Saison die Aufführung meines Tannhäuser für Paris zusicherte. Die Chance, die ich durch Newyork habe, giebt mir auch die Energie an die Hand, hierin jetzt auf eine entscheidende Antwort von Seiten des directors des théâtre lyrique zu dringen. Daher bitte ich Sie, beste Blandine, — oder, wenn Sie meine Agentin sein wollen, beauftrage ich Sie, Freund Ollivier, an den ich mich schliesslich wenden werde, darum anzugehen in meinem Namen Herrn Carvallo [*sic*] folgende Aufforderung zugehen zu lassen.

Ich fordere ihn auf, mit mir einen Contract zu schliessen, dem zu Folge er sich verpflichtet in nächster Wintersaison, unter meiner Anordnung für die Aufführung den Tannhäuser auf seinem Theater in Scène gehen zu lassen. Die Uebersetzung besorgen die Ihnen bekannten Herren, Philarete Châsles [*sic*] [2]

1. Cf. la *Correspondance Wagner-Liszt*, p. 476 (lettre de Liszt datée de Weimar, 14 mai 1859).

2. Cette indication est la seule trace que nous possédions d'une collaboration projetée entre Wagner et Chasles. Ce dernier qui avait été initié au travail du librettiste par Étienne Jouy sous la Restauration resta toute sa vie un spectateur fervent et assidu des scènes lyriques et, en 1845, alors professeur au Collège de France, il consacra même un ouvrage, en compagnie de Gautier et Janin, aux *Beautés de l'Opéra*. De plus, le *Catalogue de la Bibliothèque de feu M. Jules Claretie* mentionne dans sa 6e partie (Paris, Henri Leclerc, 1920, nº 5421) un « scénario » écrit par Chasles pour Meyerbeer sur Attila, opéra en cinq actes dont la musique ne fut pas composée. Admirateur de Cimarosa, Rossini et Spontini, Philarète, que l'on voyait souvent aux Italiens, était un partisan convaincu de la mélodie. On ne s'étonnera donc pas de le voir noter, le 1er février 1860, dans son Journal (inédit) :

« Nous assistons à la décomposition de la Musique. J'ai entendu les symphonies de Wagner ou ses morceaux d'opéra prétendu. C'est le souffle aérien, ce n'est plus le rhythme. La destruction de la personalité [*sic*], qui va plonger l'Europe dans une espèce de Bouddhisme dont elle n'a pas conscience, s'y annonce largement. Le rhythme, c'est la vibration, c'est le nombre, c'est le sang qui frappe les minutes et compte les heures ; c'est la réalisation d'une spécialité dans les vagues de l'air. Aussi plus un rhythme est saisissable, vif et perceptible, plus il semble qu'une personalité naisse d'un monde impersonnel qui est l'atmosphère. La musique de Wagner, succession d'accords, de sons, de bruits, de murmures,

und der junge Mann in der rue d'Angoulême du temple, dessen Namen mir im Augenblick entfallen ist [1]. Besondere Bedingungen wegen Verstärkung des Streichinstrument-orchesters, so wie die Anstellung geeigneter Sänger betreffend, behalte ich mir beim definitiven Contractschluss vor. Ferner erhalte ich die übliche Tantième von 10 % jeder Bruttoeinnahme (den droits d'auteur gemäss) und der director zahlt mir ausserdem beim Empfang der Partitur eine Prime von 6000 fr.

Will Herr Carvallo hierauf nicht eingehen, so bitte ich Ollivier ihm auf das Bestimmteste zu erklären, dass er weder den Tannhäuser, noch irgendeine andere Oper von mir je für sein Theater bekommen würde, sondern ich im Frühjahr 1860 nach Paris kommen würde, um (mit meinem amerikanischen Gelde in der Tasche) ruhig die Aufführung meiner Opern in der Academie Imp. zu betreiben, oder — abzuwarten. — Dabei soll's bestimmt und sicher bleiben ! —

Lieb wäre es mir, wenn Carvallo auf meinen Vorschlag einging [*sic*], weil es mich — meiner Neigung gemäss — entscheiden würde, Amerika aufzugeben, und schon diesen Winter nach Paris zu kommen. Deshalb bitte ich Ollivier, mit aller ihm gut dünkenden Vorsicht, aber auch mit Entschiedenheit, zu verfahren, um den gewünschten Zweck zu erreichen. — Nun aber bitte ich Ollivier vor Allem, mir ja nicht zu zürnen, dass ich ihm nicht selbst schreibe ! Hätte ich diess ausführen, also französisch schreiben wollen, so würde ich noch lange nicht dazu gekommen sein, so grässlich schwer fällt mir ein französischer Brief, und soweichlich bin ich jetzt geworden. Also, Freundschaft und Nachsicht, liebster Ollivier ! Zudem, bin ich nicht glücklich, auf diese weise zu der einflussreichsten Fürsprecherin mich wenden zu dürfen ? Wenn er sich eifrig meiner Sache annimmt, so weiss ich doch, dass er's nicht meinetwegen, sondern Ihretwegen, liebste Blandine, thut ! — Somit, schmeicheln Sie ihm nur recht !

Es ist, liebe Kinder, nicht lange her, dass ich den Entschluss, in Paris mich nieder zu lassen, für unmöglich hielt. Wenn dieser Entschluss mir jetzt leicht fällt, ja sogar lieb geworden ist, so gebe ich Ihnen die ehrliche Versicherung, dass Eure Bekanntschaft, die ich nun gemacht habe, Eure Liebenswürdigkeit und Euer Geist mich am anziehendsten mit für eine Uebersiedlung in Eure Nähe gestimmt haben. Dazu kommt nun noch, dass mir Papa Franz [2] ebenfalls eifrig dazu räth, und namentlich für den Fall, dass ich in Paris wohne, mir seine häufigeren Besuche in Aussicht gestellt hat. Soll mich das nicht alles endlich meine frühere Abneigung überwinden lassen ? Nun macht, dass ich schon recht bald kommen kann, und nicht erst nach dem langweiligen Newyork gehen muss ! —

Tausend herzliche Grüsse an Ollivier ! Und alles Schöne, Liebe, und Gute meiner lieben Blandine !

Ihr

Richard Wagner.

Canal'Grande.
Palazzo Giustiniani. Campiello Squillino.
Nr. 3228.
(Ich bin nur noch bis Ende März hier ;
also bald eine kleine Antwort !)

de grondemens, de roucoulemens, de modulations dans lesquelles se perdent des mélodies insaisissables est le retour communiste à la grande et primitive communauté des sons. Elle est sauvage comme la vaste brise sur le sein des mers profondes ; elle est métaphysique par l'impalpable. Elle est destruction, elle est néant. La salle était composée uniquement de la Colonie allemande acclimatée à Paris ; et toutes ces figures blondes et graves offraient un étrange aspect. L'homme est évidemment supérieur. Le front superbe. Les signes caractéristiques de l'artiste remplacés par ceux du savant et du penseur. Une grande vérité, une grande sévérité. »

1. Stanislas de Charnal (voir *supra*).
2. Liszt.

Liebe Freundin!

Ich bin recht unwohl und darf unmöglich ausgehen. Seien Sie mir daher nicht bös, wenn ich noch nicht komme, Ihre Trauer um Daniel Ihnen tragen zu helfen: glauben Sie aber, dass ich sie von ganzem Herzen theile, und mit Ihnen tief erschüttert und betrübt bin.

Sobald ich ausgehen kann, sage ich Ihnen, wie sehr ich theilnehme!

Ihr

Richard Wagner

X^bre 1859

V. — À Blandine Ollivier [1].

Liebe Freundin !

Ich bin recht unwohl und darf unmöglich ausgehen. Seien Sie mir daher nicht bös, wenn ich noch nicht komme, Ihre Trauer um Daniel Ihnen tragen zu helfen [2] : glauben Sie aber, dass ich sie von ganzem Herzen theile, und mit Ihnen tieferschüttert und betrübt bin.

Sobald ich ausgehen kann, sage ich Ihnen, wie sehr ich theilnehme !

Ihr

Richard Wagner.

X^bre 1859 [3].

VI. — À la même.

Freitag früh.

Bestes Kind !

Es ist möglich, dass ich auch heute noch nicht dazu komme, bei Ihnen persönlich nachzufragen. Da will ich denn nicht unterlassen, Sie und Freund Emile davon zu benachrichtigen, dass ich für *Sonntag Abend* 8 Uhr sicher auf Euch zähle. Ich habe eine kleine Gesellschaft, bei der Sie unmöglich fehlen dürfen. Somit müssen Mama Herolds [*sic*] einmal Euch loslassen. Nicht wahr, Sie kommen ??

Im Uebrigen überlaufen mir jetzt allerhand ambassadeurs das Haus. Der Grossherzog von Baden hat ernst gemacht, und mir seinen Gesandten zur Disposition gestellt. Somit — neue Verlegenheiten — nichts weiter ! Doch denke ich sollen Sie Sonntag Abend definitiv erfahren, *wo* ich die Conzerte gebe [4]. Adieu ! 1000 schöne Grüsse an Sie u. Emile von Ihrem

sehr aufgeregten und schlaflosen

Richard Wagner.

VII. — À la même.

Liebe Blandine,

Ich nehme meine Zuflucht zu den Frauen. — Haben Sie eine reiche Freundin, der Sie anvertrauen könnten, mir auf einige Wochen, höchstens bis Ende dieses Monates, tausend francs zu leihen ? das Ausbleiben einiger bestimmt erwarteten Einnahmen setzt mich seit einiger Zeit in wachsende Verlegenheit, die ich nicht Jedem anvertrauen will. Ich komme im Laufe dieses Monats wieder ordentlich in's Gleichgewicht ; für jetzt haben die Nachwehen meiner Conzerte [5] mich total erschöpft.

1. Ce billet est écrit sur du papier à lettre portant en timbre sec les initiales de Richard Wagner. Voir le fac-similé.

2. Daniel Liszt, le frère de Blandine et de Cosima, est mort à Berlin le 13 décembre 1859. Sur cette vie si tôt brisée, voir J. Vier, « Daniel Liszt — Documents inédits », *La Pensée catholique*, janvier-mars 1949.

3. Cette date est de la main de Blandine Ollivier.

4. Cette allusion à la préparation des concerts que Wagner donnera à Paris, les 25 janvier, 1er et 8 février 1860, permet de dater la présente lettre de la mi-janvier 1860.

5. Voir la note relative à la lettre précédente.

Lassen Sie mich schnell Antwort haben. Wissen Sie Niemand, so muss ich weiter suchen ; für diesen Fall wäre mir im Augenblick mit einigen hundert francs gedient.

Sie sehen, ich bin vertraulich.

Besten Gruss von Ihrem

Rich. Wagner.

Montag Mittag.

VIII. — À LA MÊME.

Sie böses Kind, lassen mich ohne Antwort ! Dafür sollen Sie gestraft sein Hier [1] bringe ich den « fliegenden Holländer » — Den müssen Sie schnell — schnell übersetzen. Hören Sie ? *Nicht* Tristan für jetzt — sondern *Holländer*. Fangen Sie ja schnell an, und arbeiten Sie recht fleissig, damit ich armer Mann Freude habe. Morgen müssen Sie schon viel gemacht haben ! —

Herzliche Grüsse !

RW.

Février 1860 [2].

IX. — À LA MÊME.

Aber, bestes Kind ! Niemals treffe ich Sie zu Haus ! — Und heute wollte ich Sie so gern sprechen, da ich auch höre, dass Sie einen grossen Brief vom Vater erhalten haben sollen.

Heute Abend kann ich aber unmöglich kommen ; mir hat sich ein Londoner junger Freund, Klindworth (Papa's Schüler) angemeldet [3] ; der kommt heute Abend an, und will bei mir wohnen ! Er ist der Arrangeur meiner Nibelungen-Operetten ; deshalb brauche ich auch den Klavierauszug des « Rheingoldes ». Er allein kann's ordentlich spielen, und soll's jetzt viel spielen. Mittwoch sollen Sie auch etwas davon hören. Sagen Sie viele Grüsse an Ollivier, und seien Sie schön bedankt dafür, dass Sie letzte [*sic*] Mittwoch kamen.

Ihr Rich. Wagner.

Lundi 7 avril 1860 [4].

APPENDICE.

Lettre de Wagner à Hans von Bülow.

Lieber Hans !

Von Dir ward mir auch schon ziemlich lange wieder ein Brief angekündigt : du scheinst aber rasend viel zu thun zu haben ! Nimm mir's nicht übel, wenn ich dich nun bitte, alsbald *Röckels* Frau zu besuchen [5]. Bitte sie doch, mir Nachricht von sich und ihrem Manne zu geben ; vermuthlich hat er mir nicht sobald wieder schreiben dürfen : aber sie weiss doch wohl, wie es ihm

1. Wagner est peut-être alors à Bruxelles où il répète les concerts qu'il avait donnés à Paris.

2. Cette date est de la main de Blandine.

3. Le pianiste Karl Klindworth que Wagner avait rencontré en Angleterre écrivit aussi une transcription du *Tristan* pour le piano.

4. Cette date est de la main de Blandine.

5. Auguste Röckel était alors en prison à Waldheim (Saxe) pour avoir pris part à la Révolution de 1848. Nous rétablissons dans cette lettre les majuscules à l'initiale des mots où Wagner les avait le plus souvent omises.

geht. Ich könnte *ihr* jetzt mit dem besten Willen nicht viel schreiben, da ich im Gegentheil nur Nachrichten von ihr bedarf. Eines von den beiden Exemplaren meiner neuen Dichtung [1], die ich Dir hiermit übergebe, stelle nun Frau Röckel zu : sie *muss* es zu erreichen wissen, dass es ihrem Manne zugestellt wird : ihm wird es gewiss grosse Freude machen, gerade auf diese Weise wieder etwas von mir zu erfahren, und *mich* macht es froh, diess zu wissen. Darüber, ob ihr diess gelungen sein wird, soll sie mir doch ja sogleich etwas melden, und zugleich auch mir sagen, ob die Lohengrinpartitur, die drei Operndichtungen und die beiden gedruckten Briefe Röckel zugestellt worden sind. — Sie soll mir doch nur auch ihre *Adresse* angeben, damit ich ihr nicht indirect (durch Euch) zu schreiben brauche. Also — besorge mir diess hübsch, und gieb mir dann schnell Nachricht !

Das andre Exemplar ist für dich ! —

Leb wohl !

Dein Richard Wagner.

Zürich, 11 Febr. 53.

Copyright Jacques Vier.

1. *L'Anneau du Nibelung.* Cf. ce passage d'une lettre contemporaine de Wagner à Röckel :

Meine neue Dichtung : « Der Ring des Nibelungen » (von der ich nur für meine nächsten Freunde und Bekannte einen Privatabdruck in wenigen Exemplaren besorgen liess) habe ich schon im Februar d. J. nach Weimar geschickt, damit sie durch Deine Frau Dir zugestellt werde. Du erwähnst gar nichts davon : Deine Frau behauptet aber, sie habe das Exemplar nach Waldheim abgeschickt [...]. (*Briefe an August Roeckel* von Richard Wagner, eingeführt durch La Mara, Leipzig, 1894, p. 14.)

NOTES ET DOCUMENTS

L'ÉLÉMENT BIBLIQUE DANS LE *LIVRE DU PEUPLE* DE LAMENNAIS

Le Livre du Peuple parut en décembre 1837 ; à cette date, Lamennais a renoncé à tout dogme rigide : « Vous craignez l'invasion du protestantisme, écrit-il le 15 octobre 1837 à la Baronne de Vaux. Je ne la crains pas ; toutes les sectes ont fait leur temps et jamais on n'en vit aucune ressusciter ; il est certain cependant que le catholicisme s'affaiblit, et que, devenu pour un grand nombre une pure forme stérile, il décline visiblement ».

Jusqu'en 1840 pourtant, il persistera à penser que le catholicisme est « la communion chrétienne qui, sans aucune comparaison, a le mieux conservé l'esprit essentiel de l'institution de Jésus-Christ. » Dans cette lettre à Mme Clément, près de qui il avait autrefois écrit *Le Livre du Peuple*, il souhaite encore qu'elle rencontre pour son fils Charles « un prêtre sensé, éclairé, bon et simple de cœur, qui écoute plus l'instinct naturel de sa conscience d'homme et de chrétien qu'il ne défère aux règles d'une théologie absolue. » C'est définir nettement sa propre mentalité, et son idéal. Il est curieux à cet égard de voir dans quelle mesure son catéchisme social est imprégné et vivifié de spiritualité biblique. Afin de suivre de plus près la marche de son esprit, nous indiquerons les références essentielles dans l'ordre même où elles se trouvent dans *Le Livre du Peuple* [1].

AU LECTEUR :

1. « Dépourvu d'amour ». *Romains* I 31 : Sine affectione.
2. « La plus noble créature de Dieu et son image » : *Genèse* I 26.
   « Des frères » : usuel dans le N. T. ; les épîtres tout particulièrement.
3. « Vivant en tous par l'amour » : a un son johannique : celui du discours après la scène et des épîtres.

1. La Société des Textes Français Modernes attend un mennaisien pour éditer *Le Livre du Peuple*. Faute d'un texte canonique, nos chiffres romains indiqueront donc le chapitre, et les chiffres arabes, le paragraphe. — Il est assez difficile de parler ici de versets, vu la longueur insolite de ces paragraphes. Malgré tout, l'ensemble de l'ouvrage ressemble un peu, dans sa forme extérieure, aux différents livres de la Bible.

4. « Une grande espérance luira sur le monde » : Lux orta est eis ; *Isaïe* IX 2.
5. « Au grain qui demeure stérile si on ne le dépose pas dans une terre préparée » : *Jean* XII 24.
7. « S'assied » : symbole d'inertie, usuel dans l'A. T.
8. « Fouet... corde... sillon... joug » : images typiquement bibliques.
10. « Ils croient au temps des semailles, à la moisson future »... à rapprocher de *Jean* IV 35-36.
« Le jour de la Justice » : cf. dies Domini, dies ultionis, dies irae...
« Et l'avenir racontera » ; Enarrare ou loqui sont bien hébraïques en ce sens : *Psaumes* CXLIV 5.
11. « Est-ce que leur voix n'est pas venue jusqu'à votre oreille » : *Jacques* V 4.
16. « Le caractère sacré que Dieu a, de son doigt, imprimé sur votre front » ; écho du cantique : « Le sceau du Christ imprimé sur ton front ».
17. « Le monde changera de face » : utilisation imprévue du *Psaume* CIII 30 : « et renovabis faciem terrae ».

Suite de la PRÉFACE :

1. « En passant sur cette terre... pauvres voyageurs d'un jour » : « advena ego sum et peregrinus » : *Genèse* XXIII 4 ; *Hébreux* XI 13, etc.
« Vêtements de deuil parsemés de taches de sang » : mixtum sanguine, lit-on dans *Isaïe* IX 5 ; mais l'idée est différente.
2. « Dieu, de qui tout bien émane » : Deus a quo bona cuncta procedunt, dit une oraison liturgique.
8. « Croissez et multipliez » : *Genèse* I 28.
10. « Écoutez » : ton des phophètes (*Isaïe* I 10, *Jérémie* XVII 20...) et des Sapientiaux.
16. « Cette parole prophétique des anciens jours » : adapté de *Luc* I 70 ; Sicut locutus est per os Sanctorum qui a saeculo sunt prophetarum ejus.
17. Tout ce dernier paragraphe est emprunté à *Isaïe* IX 2.

* * *

I. — 1. « ce n'est pas là ce que Dieu a voulu » ; ab initio autem non fuit sic, écrit *Mathieu* XIX 8, à propos du mariage.
2, 3. La famille comparée à l'arbre et à ses rameaux est un souvenir de *l'Ecclésiastique* XXIII 35 ; à des membres : I *Corinthiens* XII. La coupe (calix) est biblique aussi.
4. « Ce qui enfante les dissensions, les haines... » ; *Jacques* I 15 : Deinde concupiscentia cum conceperit, parit peccatum...
6. « Les seules larmes... » : *Apocalypse* VII 17, XXI 4 : et absterget Deus omnem lacrimam ab oculis eorum. Le *Psaume* LV 9 dit aussi que Dieu recueille nos larmes : posuisti lacrymas meas in conspectu tuo ; le texte hébreu précise : « mets mes larmes dans ton outre ». Heureuse contamination de textes !
7. « Nous nous sommes détournés de ses voies » : image biblique ; Psaumes passim.
8. « Regardez les oiseaux du ciel »... *Mathieu* VI 26.
9. « Il y a place pour tous »... Idée parallèle dans *Ecclésiastique* XLII 23-25.

II. — 2. « Sous le poids du jour » : l'expression est prise à Mathieu XX 12, dans la parabole des ouvriers à la vigne.
« La sueur de leur front » : *Genèse* III 19.
Ce chapitre II ayant à tracer le tableau de la Société par les classes des travailleurs rappelle l'*Ecclésiastique* XXXVIII 24-XXXIX, où les reprises de mots (soin vigilant. veille) correspondent au refrain de Lamennais : « Ce sont encore des hommes du peuple ».

La formule du § 13 « sans le peuple... » est une réplique à *Ecclésiastique* XXXVIII 36-37 : « sans eux nulle ville ne serait ni bâtie, ni habitée, ni fréquentée. »

III. — 1. « Le nombre en égalerait celui des brins d'herbe ». La comparaison mennaisienne est ici seulement à la manière de la Bible qui aurait pris comme terme de rapprochement les sables qui se trouvent sur la lèvre de la mer, ou la poussière qui couvre la face de la terre.

4. « Les voies de Dieu sont des voies d'amour » ; *Psaume* XXIV 10 : universae viae Domini, misericordia et veritas.

5. « La rosée... est sa moite haleine » : trouvaille d'un génie poétique habitué au genre de la Bible : *Nahum* I 3 : « La nuée est la poussière de ses pieds. »

7. « N'écoutez pas... » : ton du prophète ; *Mathieu* XXIV 23, 26 : Nolite credere.

« Le repos est au delà » ; à rapprocher de : *Hébreux* XI 14 et sq.

8. Ce paragraphe commente en somme la sentence : qui seminant in lacrimis in exultatione metent, du *Psaume* CVI 37. Du reste, cette métaphore, en des sens divers des semailles, est très biblique.

11. « Le règne de Dieu et le règne de l'amour. » *Jean* IV.

14. « Que leur cause soit votre cause, leur bien votre bien, leur mal votre mal » : mouvement identique dans *Ruth* I 16 ; mais l'idée est celle de *Jean :* diligamus alterutrum ; *Jean* XVII 11 sq. est sous-jacent aussi (Unum sint) dans : « vous serez un ». Même substrat johannique (I *Jean* IV), au début du dernier paragraphe.

18. « La cité de Dieu » a ses fondements dans les Prophètes (*Isaïe* LX 14, *Ezéchiel* etc.) et dans l'*Apocalypse* de Jean XXI.

19. Les dernières lignes sont d'inspiration paulinienne ; *Ephésiens* I 10, texte combiné avec les métaphores du corps mystique, que Lamennais applique laïquement à la réconciliation de l'humanité.

IV. — 2. Cette idée de l'homme voyageur, nous l'avons déjà rencontrée : rappelons quelques références : *Psaume* XXXVIII 13, *Hébreux* XIII 14...

3. « La vérité... c'est elle qui sauve... » *Jean* VIII 32.

12. « C'est là le commencement du devoir, la justice » : *Proverbes* XVI 5 : initium vitae bonae, facere justitiam.

13. « Le mot de Caïn : suis-je chargé de mon frère ? » *Genèse* IV 9 porte : « suis-je le gardien de mon frère ? »

« La veuve, l'orphelin... le faible... » ; termes bibliques par excellence ; le faible, en hébreu : dal, souvent rendu par *pauvre.*

« Un homme sans entrailles » ; *entrailles* au sens de pitié est biblique aussi.

14. « La charité, qui forme un seul corps vivant des membres épars de l'humanité est la consommation du devoir... », image paulinienne encore : celle du corps mystique ; et en plus, transposition de *Colossiens* III 14 : charitatem habete quod est vinculum perfectionis ; (« individus sans liens », écrira Lamennais au § 16).

17. « Semblable aux légers débris abandonnés sur l'aire après que le grain a été recueilli ». Au point de départ, il y a un souvenir biblique : *Luc* III 17 : purgabit aream suam... ; d'où *purifier* aussi, à la fin de ce paragraphe. Toutefois, l'image de la tempête provient d'*Ezéchiel* XXIII 19 : Ecce turbo Dominicae indignationis egredietur et tempestas erumpens super caput impiorum veniet.

18. Enchaînement de mots, comme dans le Prologue johannique.

19. « La pâture que le Père céleste leur y a préparée » ; *Mathieu* VI 26 : et Pater vester caelestis pascit illa.

V. — 2. « Le don de Dieu » : saveur johannique : Si scires donum Dei : IV 10.
4. « La commune mère ». Cette expression existe aussi dans l'*Ecclésiastique* XL 1 pour désigner la terre.
5. Citation textuelle de *Mathieu* IV 4.
7. « Éclairé de la lumière qui luit éternellement au sein de l'Être infini » : I *Jean* I 5 : Deus lux est, et tenebrae in eo non sunt ullae.
8. « L'étroite vallée » : in hac lacrymarum valle, dit-on dans le *Salve Regina*.
9. Ce paragraphe est une adaptation de *Genèse* I 11 : et ait : Germinet terra herbam virentem et facientem semen, et lignum pomiferum faciens fructum...
18. « Vous n'avez de Maître que Dieu » : *Mathieu* XXIII 8.
« Semblables à lui » : *Genèse* I 26.
19. Ce chapitre se termine par une doxologie à la manière paulinienne ou johannique : *Ephésiens* I 3 ; *Apocalypse* XI 17...
« La source même de toute vie » ; *Psaume* XXXV 10 : apud te est fons vitae.

VI. — 2. « L'homme ne vit pas seul. » Rapprochez les conseils de l'*Ecclésiaste* IV 10. Ce chapitre ne rend que de faibles échos bibliques ; « cette terre, donnée en héritage à tous les hommes... » ; « les feux du soleil dans la saison brûlante » ; « la pluie... rafraîchit et désaltère... » ; l'image de la coupe : mais tout cela fondu dans un contexte purement idéologique.

VII. — 1. « Peuple, écoute... » Ton prophétique d'*Isaïe* XLVIII 12, *Jérémie* V 21...
2. Cette métaphore du troupeau et du pasteur provient d'*Ezéchiel* XXXIV 2, 8.
12. « L'invincible instinct qui les pousse à s'unir » : on pense à l'*Ecclésiastique*, XIII 19-20.

VIII. — 1. « Vous qui portez le poids du jour » : *Mathieu* XX, 12.
2. « L'abeille a sa ruche... la mite a son vêtement... » : Mouvement identique dans *Mathieu* VIII 20.
5. « Nous sommes tous enfants du même père... » : *Jean* VIII 41.
8. « Hypocrites » ; mot fréquent dans *Mathieu* XXIII 14, 15 ; 23, 25 ; 27, 29. Le texte auquel fait allusion ensuite Lamennais est encore *Mathieu* XX 25-26.
11. « Les enfants ne demanderont plus en pleurant à leur père... le pain qui leur manque » : *Lamentations de Jérémie* IV 4.
« Le vieillard rassasié de jours » ; *Job* XLII 16 : senex et plenus dierum.
La fin de ce chapitre a une coloration messianique assez nette : l'attente et l'annonce d'une « aurore nouvelle ».

IX. — 5. « Si la sympathie, l'instinct rapprochent les animaux... » : on pense à l'*Ecclésiastique* XIII 19.
14. « Aimer ses frères comme il s'aime lui-même » : *Mathieu* XIX 19.
« Se réjouir de leurs joies... s'affliger de leurs peines » : *Romains* XII 15 : gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus ; et aussi *Ecclésiastique* VII 38.
« Consommer l'unité sainte du genre humain » : *Jean* XVII 23 ; ut sint consummati in unum. Mais dans Lamennais il s'agit seulement de la réconciliation de l'Humanité.

X. — 2. « Tout ce qui respire » : *Psaume* CL 6 : omnis spiritus.
3. « L'œil de Dieu » ; anthropomorphisme usuel dans la Bible ; le passereau est nommé dans *Mathieu* X 29, 31.

5. « Ne pas faire à autrui... » : *Tobie* IV 16 ; le précepte se trouve à la forme positive dans *Mathieu* VII 12.
7. Ici commence une parabole. Elle est absolument dans le ton biblique ; pleine aussi de réminiscences habilement fondues.
« Ayez pitié de nous » se trouve dans *Mathieu* : XVIII 26-29.
« Je ne fis aucun tort à vous et à nul autre » : *Mathieu* XX 13.
« Mes mains sont pures de toute iniquité » rappelle le geste de Pilate et aussi le *Psaume* XXV, 6.
Le ton du riche fait ici songer à *Jacques* II 15.
Il y a aussi la comparution devant le souverain juge, comme il y a une scène d'outre-tombe dans la parabole de Lazare et du Riche (*Luc* XVI) ; sans oublier non plus le Jugement en deux temps, celui des bons et des maudits : *Mathieu* XXV 31 et sq. Et les formules : « la main qui s'ouvre » : *Proverbes* XXXI 20 ; « va et reçois », qui correspond à *Mathieu :* vade... ite... [1]

XI. — 3-4. « Il y a une voix... tu ne tueras point... » : Évocation du *Décalogue* : *Exode* XX 13 et sq.
5. Allusion à l'histoire de Caïn : *Genèse* IV 10-11.
7. « Les plantes des champs » ; comparez ; lilia agri : *Mathieu* VI 28.
8. « Bannissez de votre cœur » : rappel de *Mathieu* XV 19 et V 28.
9. « Il y a des paroles qui tuent » ; rapprochez ; *Sagesse* I 11 : os autem quod mentitur occidit animam.
10. « Cette âme tourmentée est... comme en travail pour enfanter le meurtre » : une certaine analogie avec *Isaïe* LIX 4, et *Jacques* I 15.
11. « Vous a-t-on offensé, pardonnez... » : *Mathieu* VI 12, 14, 15 ; et synoptiques.
12. « Voies tortueuses » : image biblique ; *Proverbes* XXVIII 18.
14. « L'animal et l'ange »: d'inspiration pascalienne ; Saint Paul eût parlé d'esprit et de chair.
17. « Voyez cette pauvre créature... » Ici commence une allusion à la parabole du bon Samaritain : *Luc* X 32, mais avec diverses touches bibliques : « qui m'a chargé d'elle ? » ; c'est la question de Caïn. « Il la soigne comme le frère soigne son frère et l'ami son ami » : ces deux mots unis comme dans l'*Ecclésiastique* VII 13 ; *Proverbes* XXVII 10 ; XVIII 17, 24 ; XIX 7.
18. Retour à la parabole de *Luc* X 36, dont Lamennais a reproduit le ton, mais sans aucune servilité.
19. « Toujours il y aura des maux » : même mouvement que dans *Mathieu* XXVI 11.
20. Le début de ce paragraphe s'inspire de *Jacques* II 15 (Précepte inclus dans *Mathieu* XXV 38).
« Il est votre chair » ; *Genèse* XXXVII 27 : *Isaïe* LVIII 7 « vous êtes tous les membres d'un même corps » ; c'est toujours l'image du corps mystique dont maints passages de Saint Paul renferment la donnée.
21. « Les pièges du méchant » : Expression fréquente dans l'A. T. *Proverbes*, passim.
22. « Orphelin... veuve » : mots bibliques encore.
« Soyez l'œil de l'aveugle... » *Job* XXIX 15.
23. « Comme les gelées d'automne fondent le matin quand le soleil se lève » ; comparaison assez proche de l'*Ecclésiastique* III 17.
25. Type parfait de parallélisme synonymique : avec des expressions figurées de couleur biblique : *Proverbes* XX 15.
29. « Ces deux préceptes contiennent en substance les devoirs... » : *Mathieu* XXII, 40.

1. Sur le rôle et la place de telles paraboles nous renvoyons à notre *Lamennais écrivain*, p. 313. — (A. Colin, éditeur).

« Aimez et faites ce que vous voudrez » ; c'est la formule même de Saint Augustin : ama et fac quod vis.
« Aimez, dit le souverain maître... » : *Mathieu* XXII 37-38 ; et *Galates* VI 2 : Sic adimplebitis legem Christi.

XII. — 2. « La femme est donc le complément de l'homme » ; *Genèse* II 20 : adjutor similis ejus.
« ... en deux corps qu'une même unité » ; *Genèse* II 24 : « duo in carne una ».
« Ils revivent en eux » : *Ecclésiastique* XLIV 13-14.
3. Ce paragraphe commente *Mathieu* XIX 6, 9.
5. « Le sacré caractère imprimé sur votre front par le doigt de Dieu » ; le doigt de Dieu est un anthropomorphisme habituel ; l'ensemble de la formule fait penser à certaines expressions de l'*Apocalypse* IX 4, etc.
7. « Son aide, les os de ses os, la chair de sa chair » : *Genèse* II 20 et 23 ; et en outre I *Pierre* III 7, pour l'ensemble de ces paragraphes relatifs aux devoirs des époux.
8-9. Cet éloge de la tendresse féminine correspond à l'*Ecclésiastique* XXVI 16-20 et VII 21. Les *Proverbes* XXXI 10-31 ont exalté aussi la femme forte.
10. « L'homme seul est un roseau dont les souffles divers... » ; malgré toutes les différences il faut renvoyer à *Mathieu* XI 7 : arundinem vento agitatam.
19. La verge, le bâton, la correction, sont demandés par l'*Ecclésiastique* et les *Proverbes*, mais la modération aussi : *Ecclésiastique* XXX ; *Ephésiens* VI 4 ; *Colossiens* III 21 et sq. ; l'*Ecclésiastique* VII 29-32 et III contient d'identiques préceptes de morale.
32. « Pour n'avoir pas le lendemain à vous répondre quand vous leur demanderez du pain : Attendez ; il n'y en a pas » : Nouvelles références aux *Lamentations* de Jérémie II 12, IV 4 : et allusion indirecte à la prière dominicale : panem nostrum quotidianum da nobis hodie.
38. « Je vous le dis en vérité, son nom est écrit au livre du souverain Juge parmi ceux des parricides ». Notez le ton évangélique du début ; le *livre* vient peut-être du *Dies irae :* liber scriptus ; mais il est usuel aussi dans les deux Testaments. Quant à *parricide*, il reprend la condamnation de I *Timothée* I 9.

XIII. — 3. « L'Amour... qui... accomplit la parfaite union des membres du corps social » ; adaptation, encore une fois, de l'image paulinienne du Corps mystique transférée à la Société : cf. *Colossiens* III, 14 : charitatem habete quod est vinculum perfectionis.
9. « Comme on chasse d'une réunion d'hommes un vil animal » : *Apocalypse* XXII 15 : foris canes !
17. L'image empruntée au Nil évoque *Isaïe* XXIII 3.

XIV. — 5. « Le nom trois fois saint » : c'est le Trisagion d'*Isaïe* VI 3, repris dans l'*Apocalypse* IV 8.
10. « L'Être infini... qui produit, conserve et vivifie tout » : *Psaume* XL 3 : Dominus conservet eum, et vivificet eum.
11. « Malheur donc... malheur ». Ce sont les *vae* bibliques si fréquents : vingt-deux fois dans *Isaïe*, quatorze dans *Mathieu*...
13. Citation de *Mathieu* V 48.
14. « Une croissance perpétuelle en Dieu » : adaptation de *Ephésiens* IV 13-15.
15. « Vous aimerez donc... comme vous-mêmes : *Mathieu* XXII 37, 38, 39.
18. « Qui n'aime pas le prochain... » : I *Jean* IV 7, 20.
20. « L'adoration en esprit et en vérité » : *Jean* IV 23-24.
22. « Car il ne peut rien sans Dieu » ; *Jean* XV 5 : sine me nihil potestis facere.
28. « Venez à moi... » : Citation de *Mathieu* XI 28.

29. Elargissement messianique ; voyez les Benedictus de *Luc* I 78-79 : in quibus visitavit nos oriens ex alto... illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent.

XV. — 1-5. On trouverait des analogies dans la Bible sur l'absence de félicité véritable pour le méchant ; ou sur le contentement et la Paix, fruits de l'obéissance à la loi. Mais il s'agit de tonalité identique, plus que de sources proprement dites.
11. « Ils le briseraient comme un vase d'argile » ; *Psaume* II 9.
« Quelle union possible si l'amour n'en est pas le lien » ; cf. *Colossiens* III 14 : vinculum perfectionis ; ou *Ecclésiaste* IV 12 : funiculus triplex.
« Prêt à se dévouer, à mourir pour eux » ; I *Jean* III 16 : nos debemus pro fratribus animas ponere.
13. « Si donc vous n'aimez vos frères comme vous-même » : *Mathieu* XIX 19...
17. « D'autres absorbent le fruit de votre labeur et s'en engraissent » : comparable à *Ezéchiel* XXXIV 2, 3, 8, 10.
21. « Et moi je vous dis » : ton du Christ dans l'Evangile.
22. La leçon tirée des castors est sans doute un souvenir de La Fontaine : *Fables* IX 1.

XVI. — 12. « Le travail, c'est l'action même de l'humanité accomplissant l'œuvre dont l'a chargée le Créateur » ; c'est exactement l'idée de l'*Ecclésiastique* XXXVIII 39 : creaturam aevi confirmabunt...
14. « Tous puiseront à la source ouverte à tous » : *Isaïe* XII 3.
20. « L'Evangile du Christ, scellé pour un temps, sera ouvert devant les Nations » : c'est le livre scellé de l'*Apocalypse*.
21. « Elles ont soif de Dieu » : *Psaume* LXII 2 ; et *Ecclésiastique* XXVI 15.
24. Contre-sens habituel sur *Mathieu* VIII 20. Le Désert est plein de pierres, disent les Palestiniens.
27. « Vous ne tuerez point » : précepte du Décalogue déjà signalé.
39. « L'œil de chair peut les saisir » : l'idée est celle de I *Corinthiens* II 9 ; l'expression elle-même paraît provenir de *Job* X 4.
40. Ton de parousie ; *Luc* XXI 28 : levate capita vestra quoniam appropinquat redemptio vestra.
« La nuit ne sera pas éternelle » : *Romains* XIII 12 ; *Apocalypse* XXII 5.

Le livre du peuple se clôt sur des perspectives messianiques lui aussi. Mais il faut bien reconnaître que nous ne retrouvons plus cette coloration biblique si vive des *Paroles d'un croyant ;* les allusions à l'Ancien Testament sont clairsemées ; le Nouveau Testament est plus souvent exploité ; Lamennais toutefois sollicite les textes et finalement n'en tire qu'un cliquetis de formules.

Y. Le Hir.

UNE SOURCE INCONNUE DE L'*ÉLIXIR DE LONGUE VIE* DE BALZAC

M. Castex, dans son étude sur le conte fantastique en France [1], remarque judicieusement qu'Hoffmann doit être rayé de la liste des sources de l'*Élixir de longue vie*. Il relève que Balzac n'attribue que

1. P. G. Castex, *Le Conte fantastique en France*, Paris, Corti, 1951, pp. 194-195.

d'une manière conjecturale le sujet de son étude à une « fantaisie due à Hoffmann de Berlin » et conclut que Balzac a dû se tromper. Nous nous permettons de communiquer ce que nous croyons être la source véritable.

Ce qui nous a permis de retrouver la piste est un article du *Mercure de France au XIXe siècle* d'octobre 1830 [1], signé Paul Pry... et intitulé *L'Élixir de vie*. Cet article a paru à quelques jours de distance du conte de Balzac, publié le 24 octobre 1830 dans la *Revue de Paris* [2], et dont il semble bien que l'auteur de l'article n'ait pas eu connaissance. Car, après avoir rappelé l'épisode de Lambro et d'Haidée, relevé dans le *Don Juan* de Byron, et avant d'aborder la source primitive du thème, il s'écrie :

> Rien de nouveau sous le soleil : on nous rajeunira encore demain ce texte désolant ; on en fera des drames, des scènes romantiques, des contes fantastiques, et le dernier venu sera le mieux reçu.

Il ne savait pas si bien dire. Le texte primitif, qu'il intitule « Les Aventures des trois Valentins » et qu'il dit être le chapitre 129 du *Spectateur*, signé T (Steele), est, dans l'édition que nous avons sous les yeux [3], le discours LV, intitulé « Histoire de Valentin fameux Chimiste Allemand et du Secret qu'il avait trouvé, pour redonner la vie aux Morts ».

En voici le résumé en quelques mots. Basile Valentin, « parvenu au plus haut degré de perfection dans l'Art Hermétique », a trouvé un élixir et un onguent qui ont la vertu de ressusciter les morts. Sur son lit de mort, il prie son fils Alexandrin de lui appliquer l'onguent dix heures après qu'il aura rendu le dernier soupir, et de lui verser dans la bouche l' « inestimable élixir », sans lequel la vertu de l'onguent serait inutile. Pour se concilier la gratitude d'Alexandrin, il ajoute qu'ils vivront comme deux frères à l'avenir, puisque lui, le père, devra la vie à son fils. Basile Valentin meurt, mais son fils se garde bien de le rappeler à la vie, car il a hâte de jouir de sa fortune. Lorsqu'Alexandrin, à son tour, sent la mort approcher, il a moins d'illusions que son père. Il sait que son fils René est vicieux comme lui, mais il se rend compte aussi qu'il aura besoin d'une seconde vie pour se repentir de tous les péchés de la première. Il transmet à René le secret de l'élixir, mais prétend qu'ainsi son cadavre sera converti en or pur. La ruse semble à toute épreuve. René, en supputant les richesses immenses qui lui reviendront, « se mit à l'ouvrage ; mais, ô merveille étonnante ! à peine eût-il oint tout le corps et commencé à verser la liqueur, que le corps donna des signes de vie, et que René, saisi de frayeur, laissa tomber sa phiole ».

Oserons-nous soutenir que l'anecdote de Steele est le canevas sur

1. Paul Pry..., *L'Élixir de vie*, in *Mercure de France au XIXe siècle*, XXXI, 227-229, 30 octobre 1830.
2. Balzac, *L'Élixir de longue vie*, in *Revue de Paris*, 24 octobre 1830, XIX, 181-210.
3. T., *Le Spectateur ou le Socrate moderne*, « Discours LV » ; Amsterdam, Wetstein, 1725, IV, pp. 329-335.

lequel la riche fantaisie de Balzac a tracé son conte ? Les trois Belvidéros de l'*Élixir de longue vie* font pendant aux trois Valentins. Bartholméo, le père indulgent, Don Juan, le franc libertin, rappellent, en un développement plus ample, Basile et Alexandrin. Les divergences entre Philippe, le fils aimant et dévot, et René, personnage cupide, sont compensés par le fait que tous les deux ignorent la ruse de leur père et échouent au moment suprême. Dans les deux contes, le grand-père, adonné aux sciences occultes, est l'inventeur de l'élixir. Balzac se souvient même du délai de dix heures dont parle Basile : dix heures après la mort, l'élixir perd sa vertu de redonner la vie. Don Juan réfléchit pendant « dix heures » auprès du cadavre de son père, ne pouvant résoudre son conflit intérieur. Ce qui, chez Steele, est la conclusion — le cadavre frotté avec l'élixir donne des signes de vie, mais la terreur du fils fait échouer l'opération — ne sert ici qu'à préparer le dénouement... Il semble bien, néanmoins, que Balzac ne s'est pas inspiré d'une « fantaisie allemande », mais de l'anecdote de Steele, dont le protagoniste était un chimiste ou alchimiste allemand.

Nous nous permettons de signaler en post-scriptum qu'une *Encyclopédie morale*, ou *Choix des essais du Spectateur* avait été publiée en 1826 et qu'en 1818, le pseudo Nicolas Flamel faisait de la réclame pour son « élixir de longue vie » dans les cafés de Paris [1].

Élizabeth Teichmann.

BALZAC ET L'HÉBREU

Balzac n'a pas de chance avec ses incursions dans les domaines qui ne lui sont pas familiers. Sa fâcheuse erreur sur le chapitre des mathématiques [2] et celle, encore pire, en chimie, où il confond [3] l'inoffensif gaz carbonique pétillant de nos limonades gazeuses et du champagne [4] avec l'oxyde de carbone délétère, ne le cèdent en rien à celle, qu'il commit dans le domaine des langues savantes, l'hébreu en particulier. C'est ainsi qu'il emploie plusieurs fois, notamment en 1843 à 1844, dans ses *Lettres à l'Étrangère* le mot hébreu « Lididda » : « Oh, pense, ma Lididda — non, une lettre semblable, Lididda — la Lididda est dans tous mes pas, dans toutes mes idées, etc. — je suis sûr de moi, de ma Lididda — mille fois aimée, Lididda » [5]. Et, le 1er janvier 1845, il réitère : « te dire, ma Lididda, pour ton premier jour de l'an » (annot. 5 du commentateur, Mr. Bouteron : « Lididda qui signifie, en hébreu, la bien-aimée » [6]); et ailleurs « à Erfurt, je causais avec ma Lididda » [7].

1. Collin de Plancy, *Dictionnaire des sciences occultes*, Paris, chez l'éditeur (l'Abbé Migne), 1846, I, p. 622.
2. É. Cluzel, *Cahiers balzaciens*, nos 8 à 9, 1950.
3. Balzac, *La Cousine Bette*, éd. Conard, p. 75.
4. *O. c.*, 2, p. 166.
5. Balzac, *Lettres à l'Étrangère*, t. II, pp. 314, 320, 324 et 327.
6. *L. c.*, 4 ; t. III, p. 6. — 7. *L. c.*, 5 ; p. 11.

Ignorant tout de la langue hébraïque, Balzac s'est renseigné à ce sujet chez le précepteur des enfants du baron James de Rotshchild, le rabbin Cahen ; et, dans sa lettre du 20 novembre 1843 [1], il rapporte en détails à l'Étrangère les explications qu'il en a reçues :

« Lididda », le mot hébreu, est le fameux mot du *Cantique des Cantiques* ; il signifie également : du bien-aimé — à la bien-aimée — de la bien-aimée — le bien-aimé — la bien-aimée — et même les deux ensemble, tant est riche cette magnifique langue orientale. Mais, m'a dit Cahen, les mots : chérie — idolâtrée — bien-aimée — amant — amante — enfin tous les mots tendres de toutes les langues modernes ne peuvent donner une idée de ce mot sublime et primitif : « Lididda »...

Or, cette lettre est d'une telle confusion, qu'elle justifie l'aveu de Balzac à sa sœur Laure au début de sa carrière : « Mes lettres sont des macédoines ». La seule conclusion qui s'impose, c'est que Balzac n'a pas compris un traître mot aux savantes dissertations de l'orientaliste, qui a pourtant publié une traduction et un commentaire de la Bible. Si l'hébreu est, en effet, une magnifique et riche langue, ce n'est pas moins une langue qui, comme les autres, a sa grammaire, où nombres, genres et déclinaisons tiennent leur place.

En analysant le mot *Lididda*, nous dirons donc, avant tout, qu'il ne s'écrit qu'avec 2 *d* et non 3, par contre avec 1 *h* à la fin. Il se compose de 3 parties : la lettre initiale *l* est la préposition du datif, la terminaison *h* indique le féminin singulier, et les 4 lettres *jedid* forment la racine. *Jedid* signifie « un bien-aimé », et son féminin *jedidah*, « une bien-aimée » [2].

Citons à l'appui de nos explications deux références intéressantes trouvées dans la Bible. Avant de mourir, Moïse interpelle chacun des enfants d'Israël. C'est ainsi qu'il qualifie Benjamin de *jedid adonay* = un bien-aimé du Seigneur [3]. Le féminin *jedidah* devient un nom propre [4]. La mère du roi Josias s'appelait *jedidah*, qui correspond au prénom français *Aimée*. — Le datif des deux mots *jedid* et *jedidah* devrait s'écrire *lejedid* et *lejedidah*. Mais là intervient une intéressante particularité phonétique de la langue hébraïque : la contraction [5]. *Lejedid* et son féminin *lejedidah*, 2 mots dont la prononciation est un peu dure, sont contractés en *lidid* et *lididah*. — Nous en arrivons donc à ce terme de *lididah*, tel qu'il correspond aux strictes données de la grammaire. Sa traduction courante devient une fois pour toutes « à une bien-aimée ».

Remplaçons, dans les phrases précitées des *Lettres* de Balzac *à l'Étrangère*, le mot *Lididda* par ces 3 mots français, cela ne cadre pas : Ni le possessif « ma — à une bien-aimée », ni le génitif « de ma — à une bien-aimée » ne donne un sens acceptable. Le candidat aurait là aussi, comme en mathématiques, toutes les chances d'être recalé, en employant un

1. *L. c.*, 4 ; 217.
2. Gavronsky, *Biblisches und talmudisches Lexikon*, p. 71..
3. *Deutéronome*, chap. XXXIII, 12. — 4. *Rois*, II, chap. xxii, 1.
5. Ch. F. Jean, *Grammaire hébraïque élémentaire.*

datif, préfixé par exemple d'un pronom possessif. — Quant au sens « inénarrable et mystérieux » du « mot du Cantique des Cantiques », découvert et retenu par le seul rabbin Cahen, nous l'y chercherons vainement. *Lididah* est si peu le mot du *Cantique des Cantiques*, qu'il n'y figure même pas, ni du reste ailleurs dans toute la Bible [1].

Avant de clore ce bref rappel de syntaxe hébraïque, qui sera plus complet dans un article ultérieur, il nous reste à mentionner un mot de langue araméenne, trouvé au hasard d'une lecture, également employé d'une façon erronée par le romancier. Celui-ci dit, dans *L'Auberge Rouge*, à l'avant-dernière page : la succession de son père est un vaste « hacelma », au lieu de *haceldama*. C'est la transcription des deux mots *chakal domoh*, « champ de sang » (Correction faite par M. Bouteron).

D'ailleurs, Victor Hugo a également employé ce terme, mais fort correctement. Dans *Napoléon le petit* [2], on lit, en effet : « Grâce à Louis Bonaparte, ce champ auguste de la Fédération (le champ de Mars) peut s'appeler désormais Haceldama ».

Pour en revenir au mot *Lididda*, qui est à la base de notre étude, concluons : Balzac croyait avoir découvert une expression sortant de l'ordinaire pour idolâtrer son amie ; en réalité, une fois de plus, il avait laissé libre cours à sa fantaisie débordante.

Alfred Reh.

BALZAC, ZOLA AND GEORGE MOORE'S

A Drama in Muslin.

In his early years as a novelist, George Moore sat at the feet of two masters, Balzac and Zola. His first novel, *A Modern Lover* (1883), was patterned upon some of the work of both of these writers, and his second, *A Mummer's Wife* (1885), was strictly a Zola performance. His third, *A Drama in Muslin* (1886), again shows the influence of both. This book combines two themes, the first being foil to the second : the pettiness and sterility of Irish provincial society and the celebration of the natural desire of a maid for a mate. Moore got both from Balzac and Zola.

These two writers were mordant critics of society — in this respect Zola was a disciple of Balzac — and both must have inspired and guided Moore's acid pen. But Balzac's rationale of small town life in France seems particularly to have been in the mind of the Anglo-Irish author. Balzac discerned four traits in French provincial society : its narrowness, its rivalries, its avarice, and (because of the dearth of marital opportunities) its celibacy. As he saw it, life in this milieu was exceedingly

1. Mandelkern, S. *Veteris Testamenti concordantiae Hebraïcae adque Chaldaïcae*, Lipsiæ 1896 (Répertoire alphabétique de tous les mots qui se trouvent dans la Bible.)
2. V. Hugo, *Napoléon le Petit*, dans *Œuvres complètes*, Ollendorf, p. 157.

monotonous ; but privacy was impossible ; therefore malicious gossip, cultivated like a fine art, was incessant, and was the useful weapon in the rivalry between parties [1].

Evidence of a similar analysis is to be found in *A Drama in Muslin*. When Alice Barton returns home from school, she is very much depressed : the persons about her are mean and hypocritical, and country life is dull and empty. Furthermore, the possibility of spinsterhood hangs like a cloud over all the genteel maidenhood, including herself. It has in fact enveloped a goodly number of ladies already, a circumstance which gives special force to the quest of eligible bachelors by mothers of still nubile daughters. To win the most eligible bachelor on the scene, the Marquess of Kilcarney, as husband for a member of the clan, both the Barton and Scully families engage in desperate rivalry and intrigue, of which the least instrument is not gossip. Indeed, almost all the women in this novel engage in continuous, spiteful tittle-tattle, an activity recorded by Moore with typical Zola embroidery.

But in Alice the life-force is strong, and she recoils both from this imitation of life and from the danger of spinsterhood. In her passionate desire to be wed, she seems to have had a prototype in Mlle Cormon, the old maid of Balzac's *Une vieille fille* (1836), a novelette Moore admired inordinately [2]. When Mlle Cormon had been younger, she had wanted to marry a nobleman, but noblemen were scarce then. Later she had had other scruples. When Balzac's story begins, therefore, her desire borders on monomania. At night, thinking of her slender chances of becoming a wife and mother at the age of forty-two, she vows inwardly to take any man who presents himself. Circumstances are so ordered that she marries the impotent du Bousquier, who has devised an intrigue for her hand out of self-interest. The years go by silently, until at the age of sixty Mme du Bousquier confesses that the thought that she must die without knowing what it is to be a wife and mother is more than she can bear. These are the last words of this ironic and compassionate tale.

Moore echoes *Une Vieille fille* in several passages. For example, Alice Barton « demanded love, it was only love that could relieve her from the torture that she was suffering — a husband had always formed part of her thoughts [...] and she reminded herself that she had always joyed in things relating to motherhood [...] But now she knew that hope was vain. » « Oh ! never to know, born never to know, condemned never to know, the one joy in which gain is forgotten ! » (However, Alice is different from Mlle Cormon in that she rebels against circumstance — she exercises choice, and marries happily.) In echo

1. For study of Balzac's treatment of the province, see Jared WENGER, *The Province and the Provinces in the Work of Honoré de Balzac*, Princeton, 1937.

2. His admiration is expressed in an essay on Balzac included in *Impressions and Opinions*, 1891.

of Mlle Cormon's lost chances, Moore has a Mrs. Gould say of Lord Rosshill's seven unmarried daughters : « ' Did they not want all to marry in their father's position ? and that was not possible [...] My advice to young girls is that they should be glad to have those who will take them ' »[1].

Zola's *Pot-Bouille* (1884) is probably the source for the comedy of the pursuit of husbands. Although Mrs. Barton, in Moore's novel, is far from being as downright common as Mme Josserand, of *Pot-Bouille*, a number of minor resemblances make it not unlikely that the first was patterned upon the second. Both have two daughters to marry off and both abuse their husbands. Mme Josserand commands the war to capture a spouse for her daughter Berthe : Mme Josserand « continuait la campagne, elle [Berthe] obéissait à sa mère. » Mme Josserand calls for a change in strategy. « Puis, de nouveau à l'oreille, avec son regard de bataille : — Sois aimable, ou tu auras affaire à moi ! »[2] In Moore's book Mrs. Barton is always in command. At one point she orders Alice to act in support of her sister Olive, the prettier daughter in the Barton household : « ... she whispered : ' Do as I tell you, run upstairs at once, and get your music ; make yourself useful. ' » (p. 28) At another point, when things have been going against her, « she threw off her mask, and pirate-like... resolved to carry on the war as she thought proper » (p. 207).

When Berthe weeps, Mme Josserand becomes even more exasperated than is her wont : « Si vous croyez que ça vous arrange les yeux, de pleurer comme une bête !... Vous m'agacez, ne pleurez donc plus... Monsieur Josserand, ordonnez donc à votre fille de ne pas s'abîmer le visage à pleurer ainsi. Ce sera le comble, si elle devient laide ! » (p. 43) When Olive weeps, Mrs. Barton remonstrates : « ' My dear, it distresses me to see you in this state. You really must get up ; I cannot allow it. There's nothing that spoils one's good looks like unhappiness. Instead of being the belle of the season, you'll be a complete wreck ' » (p. 131).

In general, the narrative method derives from Zola (although, it must be admitted, Zola's style is not always easily distinguished from that of his contemporaries). We find in *A Drama in Muslin* the « fugal treatment » — involving repetition and variation of motifs, and mounting intensity as climax is reached — which, when Moore perceived it in Zola's work, « astonished » him[3]. And we find Zola's « symphonies » of materials[4], character tags, crowd scenes, use of odours, light effects, pictorial effects, and other literary habits.

It is clear then that Moore's naturalism, in that it justifies the expression of natural instinct, derives from Balzac and Zola largely, Gautier

1. *A Drama in Muslin*, 7th ed., London, 1893, pp. 100, 99, 79. Subsequent references are to this ed.
2. *Pot-Bouille*, Paris, 1928, pp. 66, 43.
3. See *Confessions of a Young Man*, 3rd ed., New York, 1917, pp. 95-96.
4. Cf. *Le Ventre de Paris*, 1873.

and other French writers having been of some influence as well. Thanks to Balzac, this expression takes the form of a conventional marriage in *A Drama in Muslin*, rather than some illegitimacy, after the fashion of the later French realists. In this book Moore deviates to some extent from the pessimism of the Flaubert-Goncourt-Zola tradition of realism by allowing his heroine to struggle for emancipation and to succeed in that effort, although, to be sure, her success is enveloped in a twilight atmosphere of social misery and personal resignation. His withering contempt for the milieu not only has roots in his antipathy for Ireland and in the hostilities of the French realists, it is also the concomitant of his naturalism.

Milton Chaikin.

MICKIEWICZ VULGARISATEUR D'EMERSON

La fortune d'Emerson en France, qui compte un peu plus d'un siècle, doit beaucoup à Mickiewicz. On avait prétendu d'abord que ce rôle d'introducteur appartenait à Philarète Chasles qui, le premier, a mentionné le nom d'Emerson dans une phrase assez vague de la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1844, réimprimée dans un volume de 1851 [1]. Pourtant à y regarder de plus près, il apparaît que le livre de Chasles fut publié trop tard pour qu'il eût pu inaugurer la notoriété du philosophe américain. M. Maurice Chazin, auteur de deux études sur Quinet [2], tout en restituant à Mickiewicz l'honneur d'avoir introduit la pensée d'Emerson en France, soulignait avant tout le travail de vulgarisation de l'historien-député, exégète passionné de l'Américain, dans ses cours au *Collège de France*. Enfin Mme M. O. Monod, dans sa biographie de Mme d'Agoult [3], avec plus d'amour pour son modèle que de preuves à l'appui, a revendiqué pour celle-ci le rôle d'initiateur [4].

Dans chacune de ces affirmations, il y a un peu de vérité. Néanmoins, l'analyse de l'œuvre et de la correspondance de Mickiewicz, ainsi que celle de ses relations mondaines, permettront de montrer le rôle du poète polonais, admirateur fervent du « philosophe de Concord », dans la diffusion de son enseignement.

A en croire Ladislas Mickiewicz [5], l'amitié Mickiewicz-Quinet elle-même prit naissance sous le signe d'Emerson. En effet, au début de 1838, quelques mois après avoir fait connaissance, Mickiewicz prêtait à Quinet un livre d'Emerson. (Ce ne pouvait être que *Nature*).

1. Ph. Chasles, *Études sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au XIXe siècle*, Paris, 1851.
2. M. Chazin, *Quinet an Early Discoverer of Emerson, P. M. L. A.*, XLVIII, March 1933, pp. 147-163. — Id., *Extraits of Emerson by E. Quinet, R. L. C.*, XV, 1933, pp. 183-209.
3. Mme O. Monod, *Daniel Stern, comtesse d'Agoult*, Paris, Plon, 1937.
4. *O. c.*, p. 197.
5. L. Mickiewicz, *La trilogie du Collège de France : Mickiewicz, Michelet, Quinet.* Paris, Bibliothèque Polonaise, 1924.

A la demande du poète polonais, qui avait besoin du volume prêté, le jeune traducteur de Herder répondit :

Charolles, 14 mai 1838.

Mon cher ami (permettez-moi de vous donner ce nom),

Il m'a été impossible d'aller prendre congé de vous, ce que j'ai beaucoup regretté. J'ai laissé en partant le livre que vous m'avez prêté chez une personne de mes amies qui s'est chargée de vous le faire remettre : cette amie est Mlle Clarke, rue du Bac 112... [1]

La personne dont Quinet parle ici n'est pas inconnue des lettrés. Il s'agit de l'amie de Mme Récamier, Mlle Mary Clarke qui, plus tard, en 1847, épousera l'orientaliste J. Mohl. Son salon fut connu sous la IIe République et le Second Empire.

Par un caprice du sort difficile à expliquer, il faut attendre assez longtemps avant qu'on reparle d'Emerson dans l'entourage de Mickiewicz. Lui-même cite son nom pour la première fois le 31-I-1843, dans son cours sur la *Comédie non-divine* de Krasiński, puis, à plusieurs reprises encore, par exemple dans ses leçons du 21-II, du 14-III et du 13-VI-1843. C'est que, au début de 1843, Mickiewicz avait reçu un autre volume d'Emerson, sans doute la Ire série des *Essays*. Depuis une dizaine d'années, on connaît une lettre de Mickiewicz à son jeune ami suisse, Adolphe Lèbre, qui concerne, sans aucun doute, Emerson. Nous y apprenons par quelle voie le poète a connu la pensée du « philosophe de Concord » et l'importance qu'il lui attribuait : « Le gentleman anglais a disposé autrement de son livre, mais j'ai déjà écrit à Londres pour en avoir un exemplaire. Ce livre, c'est un des graves symptômes de notre époque » [2].

Les analogies entre l'enseignement idéaliste de l'Américain et les préoccupations de Mickiewicz, apologiste de Towiański, font que, désormais, le poète, dans ses cours au *Collège de France*, assurera à la doctrine d'Emerson une large publicité. Tout d'abord, il communique son enthousiasme à ses deux amis, Quinet et Michelet. A partir de 1843, on trouve plus d'une fois le nom d'Emerson dans leurs cours et dans leurs notes. Il apparaît surtout à l'occasion de leur campagne commune contre l'ultramontanisme, sous l'influence de Mickiewicz. M. Z. L. Zaleski a précisé le rôle de celui-ci dans la vie intellectuelle de Quinet [3]. Les études de Gabriel Monod et de M. Zaleski encore [4] ont établi, toutefois sans assez les souligner, des analogies entre la pensée de Michelet et celle d'Emerson, révélée à l'historien français par le poète polonais. Bornons-nous ici à jeter un coup d'œil sur la pensée inquiète

1. *O. c.*, p. 56.
2. L. Wellisz, *Une amitié polono-suisse : A. Mickiewicz, Just et Caroline Olivier et l'épisode Lèbre-Towiański*, Lausanne, 1940-1943, p. 129.
3. Z. L. Zaleski, *Une amitié franco-polonaise : Mickiewicz, Michelet, Quinet, Séances et travaux de l'Académie des Sciences Mor. et Pol.*, 1925, VI-VII.
4. Cf. surtout G. Monod, *La vie et la pensée de J. Michelet* (1798-1852), Paris, Champion, 1923, 2 vol. — Z. L. Zaleski, *Michelet, Mickiewicz et la Pologne, Séances et travaux de l'Académie des Sciens Mor. et Pol.*, 26, VI, 1926.

de Michelet. Elle nous permettra de signaler l'influence de Mickiewicz et de voir, mieux que dans ses cours, comment il a interprété Emerson.

Grâce aux notes manuscrites de Michelet, on sait que les 18 et 19-XI-1847, déprimé à l'approche de l'anniversaire de la mort de son père, il cherche le réconfort chez Mickiewicz. Celui-ci le console en développant les vues d'Emerson : « ... revenu de chez Mickiewicz et vibrant encore. Je tombai dans un extrême attendrissement sur les hommes ; *avec un peu de mépris et de reproche pour l'artiste, l'égoïste enfermé dans son cabinet, jouissant à sa manière...* »[1] Une autre note de Michelet reprend la même idée. Malgré l'allusion à Dante, c'est chez Emerson, vu à travers l'interprétation de Mickiewicz, qu'il faut en chercher l'origine : « Être plus que paraître — se tremper dans l'être — tu deviendras l'homme — tu seras moins livre, moins scribe, moins cul-de-jatte, moins vaniteux, moins subtil, tu guériras peut-être de cette mollesse d'artiste que Dante avoue si tristement[2]... »

A la condamnation de l'artiste vaniteux se joint l'exaltation de l' « Homme d'instinct ». Toujours sous l'influence de Mickiewicz, Michelet énonce les opinions d'Emerson, un peu déformées. Il proclame : « Les hommes élevés dans nos scolastiques modernes ne renouvelleront pas le monde. Non, ce sont les hommes d'instinct, d'inspiration, sans culture »[3]. Et il renchérit : « L'homme du peuple c'est surtout l'homme d'instinct et d'action »[4].

Sans doute, les idées sur le génie, dans la Ve partie du *Peuple*, ainsi que les attaques de Michelet contre le machinisme, fléau de la civilisation moderne, proviennent aussi d'Emerson, vu à travers l'interprétation de Mickiewicz. De plus, celui-ci a inculqué à son ami français le goût pour l'action directe, qu'il a trouvé chez le philosophe américain. Ainsi, dès 1843 (la préparation du cours sur *Le Peuple* date de cette année), on voit les idées d'Emerson d'abord dans les leçons, puis dans la vie même de Michelet. Cette large publicité faite à Emerson par le professeur polonais s'arrête là, malheureusement. La suspension de son cours au *Collège de France* met la sourdine à ses paroles.

Il faut attendre l'année 1846 pour trouver la première étude importante consacrée en France à Emerson. On la doit à une femme de lettres qui est en train de revivre la renaissance de sa renommée, Mme d'Agoult. Le 25 juillet 1846, elle publie, dans la *Revue Indépendante*, un article sur Emerson. Ses informations, qui pèchent par le manque de précision, sont à l'origine de la confusion sur le point de savoir à qui appartient l'honneur d'avoir inauguré la connaissance d'Emerson en France. Elle s'exprime ainsi dans son étude : « Il en fut fait mention à Paris pour la première fois par M. Philarète Chasles, dans un article sur les tendances littéraires de l'Amérique, et plus récemment [?] en d'éloquentes leçons,

1. G. Monod, *La vie de Michelet*, t. II, 226.
2. J. Michelet, Manuscrit A 3771, c. 26, Bibliothèque Nationale.
3. Id., *Le Peuple*, p. 118.
4. Id., *o. c.*, p. 131.

aujourd'hui suspendues, par un poète étranger * qui à diverses reprises le cita à propos de certaines opinions énigmatiques sur le langage des animaux et la transmigration des âmes ». Dans le renvoi *, Mme d'Agoult précise : « M. Mickiewicz, en son cours de littérature slave, publié sous ce titre : *Le messianisme et l'Église officielle* » [1]. Les deux volumes de ce cours parurent seulement au début de 1845 (février et mai), mais les « éloquentes leçons » dont parle Mme d'Agoult furent suspendues dès mai 1844. Les fréquentes allusions au « Socrate américain » ont duré depuis 1843 jusqu'à l'arrêt de l'enseignement de Mickiewicz, donc un an au moins avant la publication en revue de l'article de Philarète Chasles, et sept ans avant sa publication dans un livre.

Un autre passage de l'étude analysée mérite attention : « Lorsque je fis chercher les œuvres indiquées par l'illustre professeur [le fait que Mme d'Agoult parle de « l'illustre professeur » et non pas du critique semble indiquer qu'elle pense plutôt à Mickiewicz, dont elle a suivi les cours, qu'à Chasles], on me répondit qu'elles ne se trouvaient chez aucun de nos libraires. Il fallut écrire à Londres » **. Dans le renvoi, Mme d'Agoult ajoute :

> Outre les *Essays*, imprimés à Boston et réimprimés à Londres, en 1841, Carlyle ne fait mention que d'un opuscule intitulé *Nature* et d'une publication périodique *(The Dial)* qu'Emerson dirige, et à laquelle il prend une part assez active. Il existe aussi de lui quelques poèmes bucoliques, et un traité sur l'esclavage que nous examinerons dans un prochain article [2].

Voilà donc les deux informateurs de Mme d'Agoult : en dehors de Mickiewicz, le célèbre historien anglais Thomas Carlyle documentait Daniel Stern sur son ami américain.

Nous sommes en mesure de citer un troisième nom, beaucoup moins connu, d'une femme de lettres dont la mort à la suite de la déportation n'a point passé inaperçue en France. Pauline Roland, à qui Victor Hugo a consacré de belles strophes des *Châtiments*, future victime de Napoléon III, vint aussi fournir à Mme d'Agoult quelques renseignements sur Emerson. En effet, dans la correspondance adressée à celle-ci, on trouve une intéressante lettre de Pauline Roland, militante socialiste et féministe, traductrice assez bien renseignée sur la littérature de langue anglaise. Voici quelques extraits de sa lettre du 5-VII-1846, trois semaines avant la publication de l'étude sur Emerson dans la *Revue Indépendante :*

> ... Je vous remercie, Madame, de l'obligeance que vous avez mise à me prêter cet Emerson... outre ses poésies non un volume d'*Essais* mais trois, plus une dissertation sur l'esclavage... Il est bien entendu, Madame, que ceci est parfaitement à votre service, aussi bien que les renseignements ultérieurs, que j'espère me trouver encore et dont je m'empresserai de vous faire part... [3]

1. *Revue Indépendante*, 25, VII, 1846, pp. 195-196.
2. *O. c.*, pp. 196 et 198.
3. Bibliothèque de Versailles, fonds Charnacé, F. 768 1.213.

Moins d'un an plus tard, en février 1847, à Paris, Mickiewicz fait la connaissance de Margaret Fuller. Cette femme d'une rare intelligence fut vite subjuguée par le poète polonais. Elle parle de lui avec enthousiasme dans ses lettres à Emerson, son ami à toute épreuve, comme de celui qui a beaucoup fait pour sa renommée en France [1]. Aussi, quand, en 1848, Emerson vient en France, il se propose de faire la connaissance de Mickiewicz. Le poète, qui organise sa légion en Italie, est malheureusement absent de Paris. Mme d'Agoult en profite ; elle reçoit en mai 1848 la visite de l'Américain, qui la remercie pour son étude dans la *Revue Indépendante*. Au moins dans leur conversation, le nom du poète polonais a dû être évoqué à plusieurs reprises, Mme d'Agoult étant une admiratrice de Mickiewicz.

Malgré le tourbillon de la politique qui l'entraîne de plus en plus, Mickiewicz n'a pas oublié l'enseignement d'Emerson, qui lui convenait si bien. Dans le journal *La Tribune des Peuples* dont il est rédacteur en chef durant sa courte existence tourmentée de mars à novembre 1849, il a eu le temps de publier la traduction de trois écrits d'Emerson, dont deux sont assez importants : *L'Homme religieux réformateur* et *Essai sur l'histoire (History)*. La traduction française de ces articles appartient à Mickiewicz ; il est permis de supposer que Pauline Roland, qui faisait également partie de l'équipe du journal, a pu l'aider par sa connaissance de l'anglais et de l'œuvre d'Emerson, sans parler de sa collaboration possible à la rédaction définitive de l'adaptation française. Dès lors deux problèmes se posent : quelle était la connaissance de l'œuvre d'Emerson par Mickiewicz et quelles opinions du philosophe américain l'ont particulièrement séduit, au point de l'inciter à propager cet enseignement ?

Mickiewicz a dû connaître d'abord *Nature* puis *Essays* (Ire série), non pas dans l'édition de Boston, mais dans celle de Londres. Dans son cours du 21-II-1843, il cite un numéro de *The Dial*, qui lui est tombé entre les mains. Une conférence d'Emerson publiée en brochure, *The man reformer*, fut traduite par Mickiewicz dans la *Tribune des Peuples* sous le titre : *L'homme religieux réformateur*. En outre, il a traduit dans ce journal un discours de l'Américain destiné aux agriculteurs, sur l'utilité du travail rustique.

On trouve une preuve supplémentaire de l'intérêt que Mickiewicz portait à l'œuvre d'Emerson dans le fait que, non content de répandre ses opinions parmi ses amis (Quinet, Michelet, Mme d'Agoult), ou dans ses cours, il a traduit en vers quelques sentences particulièrement chères à son esprit. Sur les 24 *Apophtegmes (Zdania)* en vers, de l'époque mystique, où le poète se tait, refoulé par le tribun et le voyant, sept appartiennent à Emerson : six extraits de *Self-reliance* et un de *Spiritual Laws* [2].

1. Margaret Fuller Ossoli, *Memoirs*, Boston, 1852, t. II, p. 207, 15-III-1847.
2. L. Płoszewski, *Przekłady z Emersona w tzw. « Zdaniach » Mickiewicza* (Les traductions d'Emerson dans les Apophtegmes de Mickiewicz), *Pamietnik Literacki*, 1923.

Il faut souligner, en dehors du choix judicieux des *Essays* les plus intéressants et caractéristiques pour la pensée d'Emerson (par exemple *Self-reliance*, *History*, *Spiritual Laws*), la relative rapidité du travail de vulgarisation de Mickiewicz. *Nature* parut en septembre 1836. En avril 1838 (début de mai au plus tard), Mickiewicz prête ce livre à Quinet. La Ire série d'*Essays* fut publiée à Boston en mars 1841, et sa réimpression à Londres est postérieure de quelques mois ; or, au début de 1843, Mickiewicz les commente déjà au *Collège de France*.

Quant à la question de savoir quelles idées d'Emerson ont séduit l'imagination du poète polonais, la réponse est simple. L'analyse, même sommaire, des leçons de son cours slave indiquées plus haut nous instruit suffisamment. Sans insister sur les vues relatives au langage des animaux, ni sur celles concernant la « transmigration des âmes », dont parlait Mme d'Agoult, les idées d'Emerson sur le génie, son mépris pour l'artiste auquel il oppose l'homme non dépravé par la civilisation, ses attaques « à la Ruskin » contre la machine opprimant l'être humain, ont fortement attiré le poète. Une haute estime pour Swedenborg a uni les deux écrivains dans leurs vues sur le mysticisme. Enfin, il se peut aussi que leur sympathie commune pour Napoléon les ait rapprochés, bien que la publication de l'essai en question date seulement de 1850. Mickiewicz a pu en être informé par Margaret Fuller.

Les cours au *Collège de France*, les conseils donnés à Michelet et à Quinet et les traductions dans la *Tribune des Peuples* prouvent que Mickiewicz est resté fidèle à l'enseignement idéaliste auquel, par sa parole enflammée, il a assuré en France une large diffusion. Avant qu'une sérieuse étude consacrée aux contacts intellectuels d'Emerson et de Mickiewicz voie le jour [1], il est juste, à l'occasion du centième anniversaire de sa mort, de rappeler, sur ce point, son rôle d'initiateur.

Zygmunt Markiewicz.

UN MÉMOIRE INÉDIT DE MICKIEWICZ EN 1855

Pour tous ses contemporains de 1855, Mickiewicz poète s'était tu depuis déjà vingt ans, mais le savant, le publiciste, l'homme politique manifestaient sans cesse en lui leur vitalité et leur grandeur. La mort l'a surpris à l'étranger, loin de la Pologne opprimée et loin de la France, à laquelle il était profondément attaché au moment où il s'efforçait de réaliser l'œuvre qui témoigne, non seulement du patriotisme du Polonais, mais aussi des larges horizons d'un bon citoyen français.

Dèjà, dans la deuxième moitié de 1854, nous avons la preuve de l'intérêt que Mickiewicz porte à la question du Proche-Orient et à la

1. Une ancienne étude de P. Chmielowski, *Emerson i Mickiewicz*, Varsovie, *Iris*, janv. 1899, en polonais, est d'un accès très difficile ; son sujet devrait être repris et complété.

possibilité de profiter de la guerre entre la Turquie et la Russie pour libérer la Pologne. Le rapprochement avec la Turquie, la formation sur ses terres d'une armée polonaise, empêchaient cet ancien créateur de la légion polonaise de 1848 en Italie de se consacrer paisiblement à la salle de lecture de la Bibliothèque de l'Arsenal. Mickiewicz veut partir pour la Turquie. Il veut aider à l'organisation de forces armées polonaises, au maintien de l'indépendance de ces formations, à la réconciliation de ses compatriotes.

D'autres plans encore le hantent. Remarquant que la Turquie commence à pratiquer une politique plus libérale à l'égard des populations slaves, Mickiewicz réfléchit au moyen de profiter de cette situation avantageuse pour éveiller l'activité culturelle et la conscience nationale des Slaves balkaniques. Le poète croyait en la mission civilisatrice de la France en Europe. Non seulement il prévoyait le rapprochement des Slaves de Turquie avec la France, mais il le désirait ardemment.

Le voyage de Mickiewicz dans le Proche Orient avait donc deux objectifs, l'un militaire, l'autre scientifique, ce dernier étant seul officiellement allégué. En juin 1855, Mickiewicz fait d'actives démarches auprès du Ministère de l'Instruction Publique et des Cultes afin d'obtenir une délégation officielle. Les démarches de l'ex-professeur au Collège de France ayant fait long feu, il fallut avoir recours à l'aide du Prince Czartoryski. Enfin, le 5 septembre, le ministre Fortoul signa l'arrêté suivant :

Mr. Mickiewicz, Bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal est chargé d'une mission dans la Turquie d'Europe, pour examiner la situation des pays gréco-slaves au point de vue scientifique et littéraire, et spécialement étudier l'organisation de l'enseignement public.

Ce qui entraîna la décision favorable des Ministères de l'Instruction publique et des Affaires Etrangères, ce fut un Mémoire, actuellement aux Archives Nationales, inédit jusqu'à ce jour, que Mickiewicz rédigea le 15 juin, et que voici, avec toutes ses particularités de style et d'orthographe :

La jouissance des droits religieux et civils que le Gouvernement ottoman accorde à ses sujets chrétiens, ne manquera pas de provoquer chez les Slaves de la Turquie et des Principautés du Danube des manifestations d'une grande vitalité scientifique et litteraire, cette vie résume toutes leurs tendances nationales.

Ils possedent déjà des Ecoles publiques, des bibliothèques et des imprimeries. Ces établissements crées sous l'influence de la Russie en dependaient tous. Les derniers évènements politiques mettent fin à cette influence. Les Slaves libres maintenant de manifester leurs veritables sympathies tournent leurs régards vers l'Occident — c'est à la France qu'ils viendront demander des avis et des conseils, sur toutes les questions concernant l'Instruction publique. On peut même prévoir, qu'ils se trouveront plus d'une fois dans la nécéssité de solliciter du Gouvernement français ses bons offices.

Il serait donc utile pour le Gouvernement français d'avoir une idée éxacte de la situation des pays turco-slaves, au point de vue scientifique et litteraire et de s'informer :

1. Quelle a été l'influence de la Russie sur les progrès des Sciences et des Lettres chez les Slaves de la Turquie et des pays du Danube depuis le règne de Pierre le Grand.

2. Quels etaient les moyens dont la Russie se servait habituellement, pour etendre son influence sur les Slaves.

3. Quels sont en matière d'instruction publique, les lois, les ordonnances, et les coutumes, actuellement en vigueur chez les Slaves de la Turquie et ceux des pays danubiens.

4. Quels sont les rapports, entre la hiérarchie éclésiastique et les personnes employées dans les etablissements de l'Instruction publique.

5. Quelle a pu etre l'influence de la France sur les Lettres et sur l'etat social des Slaves.

6. Quels seraient les moyens à employer pour encourager le mouvement scientifique et littéraïre chez les Slaves, tout en les laissant dans les limites de la situation politique telle qu'elle leur a été faite par les Traités éxistans.

A Paris le 15 Juin 1855.

Ce document demande à être précisé dans plus d'un de ses termes, géographiques et autres. Il faudra, d'autre part, pour en définir la portée, le considérer à la lumière d'autres témoignages du missionnaire, ceux, en particulier des messages qu'il dut adresser par la suite aux autorités françaises, ainsi qu'il appert de sa lettre au général Czajkowski (Sadyk Pacha) du 5 novembre.

Un séjour d'à peine deux mois en Turquie, s'achevant par une mort subite, n'a point permis, hélas, à Mickiewicz de donner corps à son rêve ardent et grandiose.

Tadeusz Domanski.

WALT WHITMAN, GEORGE SAND

AND CERTAIN FRENCH SOCIALISTS

America's self-styled poet of democracy, Walt Whitman, was very reticent when asked to identify those authors who had exerted the greatest influence on his thinking. When pressed further, as by Traubel, he would mention names which were little more than vague evasions, — the Bible, Homer, Shakespeare. There are, however, certain striking similarities between Whitman's thinking and that of certain of the French socialists of the early 19th century. We consider that the novelist George Sand served as the intermediary, bringing Whitman into contact with their ideas.

We know that Walt Whitman had read translations of *Le Compagnon du tour de France*, *La Mare au diable*, *Consuelo* and its sequel, *La Comtesse de Rudolstadt*, before the first edition of *Leaves of Grass* in 1855. That Whitman was capable of reading these books in their original French seems improbable. *Consuelo* had sold out ten editions in English before 1855, *La Comtesse de Rudolstadt* six ; at the same time

ten other Sand novels were available in English [1]. When Whitman reviewed *Le Compagnon du tour de France* for the *Brooklyn Eagle*, where he was editor, he said : « *The Journeyman Joiner* is a work of very great interest as a story. Indeed we know of few that are more so » [2]. He mentions also *Consuelo* and *La Comtesse de Rudolstadt* in this article. In later years the poet spoke frequently and enthusiastically of Sand as Traubel mentions several times in *With Walt Whitman in Camden*. The anonymous author of " A Canadian Interview With Walt Whitman " said that Whitman liked Sand's novels second only to those of Sir Walter Scott. In the Preface to the 1872 edition of *Leaves of Grass* Whitman says that he had been " elaborating the plan of my poems " as early as 1847 ; this was just after *Consuelo* and *La Comtesse de Rudolstadt* had been published serially in *The Harbinger*. Esther Shephard in her *Walt Whitman's Pose* claims that Whitman took his idea of becoming the poet of the people from *La Comtesse de Rudolstadt*, that in effect George Sand's book planted the seeds which grew into *Leaves of Grass*.

Walt Whitman held certain ideas in common with George Sand which it is improbable that he borrowed from the novelist. There was, for example, the idea of pantheism. In France the interest in pantheism was shown by the Romantics and those who were sympathetic to their ideas ; in America it found expression in the writings of the Transcendentalists. We see also the influence of Hegel's philosophy on the two authors. While Whitman readily admits his admiration for Hegel [3], one must find it in Sand's work through the writings of Pierre Leroux [4]. Kant also had a considerable influence on both writers, but it would be useless to look for Whitman's " Kantism " in the novels of Sand. Carlyle and Emerson had already initiated Whitman in this philosophy which Carlyle called " this sublime system " [5]. The whole Transcendentalist School in America was the cultural and literary expression of a movement towards the philosophy of Kant.

In this article, however, we are interested only in the influence which the social philosophers or socialists had on Whitman.

The influence of Rousseau was felt in France as it was in America, by George Sand as by Walt Whitman. Wherever liberty and individualism were respected Rousseau's teachings were known. Political, religious, philosophic and literary expression — all reflected the influence of Rousseau. It must be pointed out, however, that what was a truly radical system in Rousseau's day was far more readily

1. These were *André, Indiana, Jacques, Lettres d'un voyageur, Les Maîtres mosaïstes, Mauprat, Le Meunier d'Angibault, La Petite Fadette, Spiridion and l'Uscoque.*
2. Brooklyn Eagle, sept. 27, 1847.
3. Boatright, Mody C., « Whitman and Hegel », *University of Texas, Studies in English*, No. 9, July 8, 1929, pp. 134-150.
4. Thomas, P. F., *Pierre Leroux. Sa vie, son œuvre, sa doctrine*, p. 232.
5. Wilson, D. A., *Carlyle*, Vol. I, p. 429.

accepted some decades later when the young Whitman was first reading George Sand. Although Whitman said in 1856, « An American poet may read Rousseau but shall never imitate him » [1], he appears himself to have done just the contrary. Frederik Schyberg sees Whitman's knowledge of Rousseau as deriving from « the emphatically expressed Rousseauism on every page of George Sand's *Consuelo* » [2]. Kennedy sees *Consuelo* and *La Comtesse de Rudolstadt* as directly inspiring Whitman's « Song of the Open Road » [3]. If this is the case, and the argument appears valid, then we have one of the poems most strongly representative of Rousseau's influence inspired in Whitman by reading a novel by Sand which itself shows a marked Rousseau bias. Strong evidence indeed that Whitman found at least some of his Rousseau in George Sand's novels.

Concerning Saint-Simon, Mr. D. O. Evans sees the success of his doctrine as being in large part attributable to the diffusion it received in the works of Hugo, Sand and Vigny [4]. Sand herself later admitted to having « fait du Saint-Simonisme sans le savoir » [5].

In *Le Compagnon du tour de France* we find a short poem which ends with this stanza :

> Dans les RÊVES DE LA SCIENCE
> J'ai consumé mon âge heureux :
> Dans les bras de la Providence
> Je repose mon cœur pieux.

A good example of the wedding of science and industry with God in Sand's work. Whitman too saw only good in science, where many others saw science as a behemoth which would crush mankind beneath its turning wheels :

> Brain of the New World, what a task is thine,
> To formulate the Modern — out of the peerless grandeur of the modern,
> Out of thyself, comprising science, to recast poems, churches, art
> (Recast, maybe discard them, end them — maybe their work is done, who knows ?) [6]

In the first article on Whitman to be published in France the author points to the similarity between Saint-Simon and Whitman [7]. Was Whitman influenced by what he had read in George Sand's novels ? It seems more probable that, like Saint-Simon, he felt the need for science and industry to participate in the growth of America for the good of its people.

1. *Complete Writings*, Vol I, p. 80.
2. SCHYBERG, Frederik, *Walt Whitman*, translated by E. A. ALLEN, p. 66.
3. KENNEDY, William Sloane, *The Fight of a Book for the World*, pp. 198-199.
4. EVANS, D. O., *Social Romanticism in France*, 1830-1848, pp. 28-29.
5. See the Preface to *Valentine* dated Paris, 1852.
6. « Thou Mother With Thy Equal Brood », Stanza 3.
7. ETIENNE, L., « Walt Whitman, poète, philosophe et ' rowdy ' », *La Revue Européenne*, Nov. 1, 1861, pp. 104-11).

The doctrine of Lamennais, the passionate prophet of equality, had a strong influence on George Sand as she herself admits in her *Histoire de ma vie* [1]. The philosophy of Lamennais could be summed in his own words : « Dieu n'a fait ni petits ni grands, ni maîtres ni esclaves, ni rois ni sujets : il a fait tous les hommes égaux » [2]. Moret claims that it was this passion for liberty and equality which gave George Sand her warm esteem for the abbé [3]. This was to be expected because it was the important difference between Lamennais and the other socialists of his time. In *La Comtesse de Rudolstadt* we find Sand writing : « J'attends quelque chose de plus que l'égalité devant Dieu, je l'attends et je l'invoque parmi les hommes [4]. » And in *Le Compagnon du tour de France* the hero says : « Je voudrais que tous les hommes vécussent ensemble comme frères ; voilà tout ce que je voudrais. Avec cela, bien des maux seraient supportables ; sans cela, la liberté ne nous ferait aucun bien » [5]. This is the fundamental meaning in all that Whitman understands in his « love of comrades ». As he puts it :

> Of Equality — as if it harm'd me, giving others the same chances and rights as myself — as if it were not indispensable to my own rights that others possess the same [6].

The source of this thinking was Lamennais.

Sand, however, wished to go further than did Lamennais. This was especially evident in their respective opinions of woman's role in their new order. In his *Discussions critiques* the abbé did not show himself indulgent towards women, not wishing them to play more than a very subordinate part ; Sand on the other hand saw the equality of the sexes as something holy. We find this sentence in *La Comtesse de Rudolstadt* : « Nous professons le précepte de l'égalité divine de l'homme et de la femme » [7]. They differed so strongly on this point that Lamennais suspended her series « Lettres à Marcie » in *Le Monde* after she had written one which was at once a diatribe against the egotism of men in keeping woman's role subordinate, and a plea for equality of the sexes. Sand resumes her attitude towards Lamennais : « Après m'avoir poussée en avant, il a trouvé que je marchais trop vite. Moi, je trouvais qu'il marchait parfois trop lentement à mon gré [8]. » The interesting point is that where Lamennais wished to subordinate woman and George Sand wished to emancipate her, Walt Whitman saw a complete equality which already existed, which need not even be seriously questioned. « And I will show of male and female that either is but the equal of the other » [9]. It was unnecessary, according to the poet, to

1. *Histoire de ma vie*, Vol. X, p. 87.
2. Lamennais, *Paroles d'un croyant*, p. 24.
3. Moret, M. M., *Le Sentiment religieux chez George Sand*, p. 132.
4. *La Comtesse de Rudolstadt*, Vol. II, p. 191.
5. *Le Compagnon du tour de France*, p. 65.
6. « Thought ».
7. *La Comtesse de Rudolstadt*, Vol. II, p. 92.
8. *Histoire de ma vie*, Vol. X, p. 86.
9. « Starting from Paumanok », Stanza 12.

make a great deal of propaganda over the issue — in announcing equality he was enunciating a fact. This at a time when suffrage was as yet unheard of ! No doubt the poet of democracy was inspired by the writings of George Sand concerning equality, and in taking his inspiration from her, he was influenced in large measure on this point, probably unconsciously, by Lamennais.

Without doubt the doctrine which had the greatest influence on George Sand was that of Pierre Leroux [1]. She started writing social novels under his influence, sometimes under his direction, and in her memoirs she explains how she had Leroux visit her to instruct her in questions of social import. Her confidence in him was revealing :

> Il y avait deux hommes dont l'intelligence supérieure avait creusé et éclairé particulièrement ce problème dans une tendance qui répondait à mes aspirations et qui calmerait mes doutes et mes inquiétudes... Ces deux hommes sont Pierre Leroux et Jean Reynaud [2].

Of her first meeting with Leroux, and of those which followed, Sand retains this impression :

> Il faisait apparaître le passé dans une si vive lumière, et il en promenait une si belle sur tous les chemins de l'avenir, qu'on se sentait arracher le bandeau des yeux comme avec la main [3].

George Sand must have had the image of Leroux before her when she wrote the passage showing Albert de Rudolstadt in his state of exaltation.

> Il déroula en une seule spirale infinie ces milliers de bandelettes sacrées qui enveloppaient la momie de la science. Et quand nous eûmes compris avec la rapidité de l'éclair ce qu'il nous enseignait avec la rapidité de la foudre ; quand nous eûmes saisi l'ensemble de sa vision, et que le passé, père du présent, se dressa devant nous comme l'homme lumineux de l'Apocalypse, il s'arrêta et nous dit avec un sourire: — Maintenant vous comprenez le passé et le présent ; ai-je besoin de vous faire connaître l'avenir ? [4]

Sand probably drew on her opinion of Leroux to write this passage (*La Comtesse de Rudolstadt* was published 1843-44), and then re-used the material in her *Histoire de ma vie* (started 1847, published 1854-55) to describe Leroux. The important consideration is that Sand gives us, almost unchanged, the doctrine of Pierre Leroux in her novels. They were written at a time when Sand looked to Leroux for guidance ;

1. Leroux is here considered to be a socialist in spite of the fact that George Sand considered him a communist. To Sand the word « communist » designates the doctrines of Pierre Leroux, Louis Blanc and Etienne Cabet. They were what we should today consider to be social democrats. By « socialist » Sand understood the doctrines of Saint-Simon and Fourier.

2. *Histoire de ma vie*, Vol. I, p. 88. The influence which Jean Reynaud had on George Sand was more especially in his writings about divine love and carbonarism. These had no perceptible influence on Whitman.

3. *Histoire de ma vie*, Vol. X, p. 90.

4. *La Comtesse de Rudolstadt*, Vol. II, p. 321.

he was to give her a middle way between her enthusiasms for Saint-Simon, Lamennais, Michel de Bourges and Ballanche. Mr. Evans maintains that *Spiridion, Consuelo* and *La Comtesse de Rudolstadt* were written in collaboration with Leroux [1]. Mr. Thomas quotes M. de Lovenjoul to the effect that a part of the manuscript of *Spiridion* is written in the hand of Leroux [2]. No one, however, has suggested that Leroux had any hand in the writing of *Le Compagnon du tour de France* despite the fact that this novel, a veritable « roman à thèse », shows Leroux's influence as strongly as do those mentioned above. It was not necessary for Sand to write under Leroux's direction ; she was so penetrated by his ideas that we find them throughout her work without their having been consciously evoked.

Mr. Evans notes a direct philosophic borrowing made by George Sand from Leroux. The latter had, in 1840, written : « L'homme est, de sa nature et par essence, sensation — sentiment — connaissance indivisiblement unis » [3]. Five years later Sand incorporated this idea in a novel. « L'homme est une trinité comme Dieu. Et cette trinité s'appelle dans le langage humain : sensation, sentiment, connaissance. Et l'unité de ces trois choses forme la Tétrade humaine, répondant à la Tétrade divine » [4]. Leroux had said in *De l'Humanité* that man was at the same time one and triple, one because he is a living being and that the unity of life is indecomposable, triple because life manifests itself under the three forms just mentioned. Hegel of course had seen the triad as the thesis, the antithesis and the synthesis. In citing this as a proof of Leroux's influence on Sand it must be borne in mind that Leroux was inspired in turn by Hegel. Whitman too sees the triad : « I too with my soul and body. — We, a curious trio, picking, wandering on our way » [5] With the poet this concept has undergone a metamorphosis, he has personalized the trio so that the soul represents the thesis, the body the antithesis, and the I represents the synthesis. There seems to be an unmistakable echo of this in the lines :

The aria's meaning, the ears, the soul swiftly depositing,
The strange tears down the cheeks coursing,
The colloquy there, the trio, each uttering,
The undertone, the savage old mother incessantly crying,
To the boy's soul's questions sullenly timing, some drown'd secret hissing,
To the outsetting bard [6].

As there was no translation available, Whitman could not have read Hegel (there was no English translation of Hegel's *Logic* until 1874),

1. Evans, D. O., *Social Romanticism in France, 1830-1848*, p. 41. Mr. Evans also cites George Sand as saying that the « magnificent » pages are from Leroux and that the « boring » chapters are hers. *Correspondance*, Vol. II, pp. 293-94.
2. Thomas, P. F., *Pierre Leroux. Sa vie, son œuvre, sa doctrine*, p. 66.
3. *De l'Humanité*, Vol. I, p. 157.
4. *La Comtesse de Rudolstadt*, Vol. II, p. 315.
5. « Pioneers ! O Pioneers ! »
6. « Out of the Cradle Endlessly Rocking ».

and as he admits Hegel's influence [1], it seems probable that some at least of his popularized hegelian philosophy came from the novels of George Sand. It was in fact exactly Leroux's « humanizing » of Hegel which Whitman accepted ; the philosophy itself he found « cold, a failure to satisfy the deeper emotions of the soul » [2]. Sand's novels struck the responsive chord and brought with them Leroux and Hegel.

Pierre Leroux believed in physical reincarnation, or rather in « successive incarnations ». He tells us that : « Vivre, c'est mourir quant à la forme pour renaître quant à la forme » [3]. Leroux's argument was this :

> Pourquoi refuseriez-vous au créateur le pouvoir de faire revivre dans l'enfant qui naît, un homme ayant vécu antérieurement ? Cette résurrection est-elle donc impossible à celui qui peut donner la vie ? Celui qui peut faire naître, ne peut-il pas faire renaître, de telle sorte que nous qui naissons nous nous trouvions être non seulement la suite, les fils de ceux qui ont déjà vécu, mais au fond et réellement ces générations antérieures elles-mêmes [4].
>
> ***
>
> L'homme est immortel. Cette immortalité ne consiste pas dans la conception spiritualiste et chrétienne de l'immortalité de l'âme. Elle consiste dans la renaissance, dans la ré-incarnation de l'homme dans l'humanité [5].

George Sand espoused this idea of reincarnation as can be seen in *La Comtesse de Rudolstadt* :

> Nous vivons par l'esprit et par le cœur dans le passé, dans l'avenir et dans le présent tout à la fois. Nos prédécesseurs et nos successeurs sont aussi bien nous que nous-mêmes. Nous croyons à la transmission de la vie, des sentiments, des généreux instincts dans les âmes — nous croyons à la transmission de la vie, de l'individualité de l'âme et de la personne humaine [6].

Whitman asks :

> So they show their relations to me and I accept them,
> They bring me tokens of myself, they evince them plainly in their possession.
> I wonder where they get those tokens,
> Did I pass that way huge times ago and negligently drop them ? [7]

He answers his own question : « And as to you Life I reckon you are the leavings of many deaths, — (No doubt I have died myself ten thousand times before). » [8]

One last instance. Inspired by Pierre Leroux, George Sand wrote this passage :

1. « Carlyle from American Points of View », *Specimen Days*. He points here to Joseph Gost(w)ick's book *German Literature* which was not published until 1854, years after he had found it in *La Comtesse de Rudolstadt*.
2. *The Complete Writings of Walt Whitman*, Vol. I, p. 322.
3. *De l'Humanité*, Vol. I, p. 195.
4. *De l'Humanité*, Vol. I, p. 216.
5. *Ibid.*, Vol. I, p. 271.
6. *La Comtesse de Rudolstadt*, Vol. II, p. 84.
7. « Song of myself », Stanza 32. Whitman is here speaking of animals.
8. « Song of myself », Stanza 49.

Oui je te connais maintenant. Je me souviens de toi, je t'ai vu, je t'ai aimé, j'ai travaillé avec toi dans quelque autre phase de ma vie antérieure... je me rappelle seulement ton regard, ta parole, et cette âme dont la mienne ne s'est détachée qu'avec effort [1].

Whitman, in turn inspired by Sand, turns prose into poetry :

Passing stranger ! You do not know how longingly I look upon you,
You must be he I was seeking, or she I was seeking, (it comes to me as of a dream),
I have somewhere surely lived a life of joy with you,
All is recall'd as we flit by each other, fluid, affectionate, chaste, matured,
You grew up with me, were a boy or a girl with me,
I ate with you and slept with you, your body has become not yours only
[nor left my body mine only [2].

If we pass from the mystic plane to the purely physical, it is possible that the poem « Once I pass'd through a Populous City » was inspired by Sand :

Once I pass'd through a populous city imprinting my brain for future use
[with its shows, architecture, customs, traditions,
Yet now of all that city I remember only a woman I casually met there who
[detain'd me for love of me,
Day by day and night by night we were together — all else has long been
[forgotten by me,
I remember I say only that woman who passionately clung to me,
Again we wander, we love, we separate again,
Again she holds me by the hand, I must not go,
I see her close beside me with silent lips sad and tremulous.

It is interesting to note that Whitman originally wrote this poem for a man. Emory Holloway discovered a manuscript of the poem which reads :

But now of all that city I remember only the man who wandered with me
[there, for love of me,
Day by day and night by night, we were together.
All else has long been forgotten by me —
I remember, I say, only one rude and ignorant man, who, when I departed,
[long and long held me by the hand with silent lips, sad and tremulous.

This fact is significant if we realise that Whitman must have originally intended this poem for the « Calamus » section of *Leaves of Grass*, where man's love for his brother is celebrated. This « dear love of comrades » stands for all that is best in the poet's philosophy.

The concept of reincarnation goes hand in hand with that of pantheism. Pierre Leroux was inclined from the start towards pantheism as well as towards the idea of reincarnation. His colleague at the office of the *Globe*, Sainte-Beuve, remarked this early in their association, and it has been pointed out ever since [3]. It cannot be denied that

1. *La Comtesse de Rudolstadt*, Vol. II, p. 308.
2. « To a Stranger ».
3. Sainte-Beuve, *Premiers Lundis*, Vol. II, p. 99. S.-B. points out that the pantheism of Leroux is « confused ».

Leroux's pantheism is not that of the oriental mystics, but it is Leroux's version of pantheism which George Sand uses in her novels, and in consequence it is this concept which Whitman found in the novelist's work. As Whitman had been influenced by German and Oriental philosophy as seen by the New England Transcendentalists his pantheism is a modification of that of Leroux and Sand. The difference is not as great as might be expected, because the New England Transcendentalists were influenced by Hegel, and it has been shown that Leroux's pantheism owes much to Hegel also [1]. The important point is that Sand owes to Leroux the pantheism which is to be found in *Consuelo* and its sequel *La Comtesse de Rudolstadt*. Whitman shows us his pantheistic ideas in lines like : « I swear I think now that every thing without exception has an eternal soul ! — The trees have, rooted in the ground ! the weeds of the sea have ! the animals ! [2]. Whitman did not, however, miss the opportunity to sing also of himself, always in the all-embracing sense. « I hear and behold God in every object, yet understand God not in the least, — Nor do I understand who there can be more wonderful than myself » [3].

Sand shared Leroux's sentiments about equality from their first meeting. She had, in fact, conceived them from Lamennais before she knew Leroux. Whether she took her interest in free-masonry and workers societies from Leroux or from Reynaud is not of importance in this paper, for Whitman rejected socialism in any case. Whitman could find a « Société des Invisibles » in *La Comtesse de Rudolstadt* and « compagnonnage » in *Le Compagnon du tour de France* ; he could also find many such societies in existence in America. He discarded all such movements, finding them, no doubt, incompatible with his ideas on individual freedom.

In the case of Whitman, then, the following question poses itself : Did Whitman borrow from Leroux through the intermediary of the novels of George Sand ? Was what he found merely a crystallization of what he already felt ? Pierre Leroux, who played such a large rôle in the artistic life of George Sand, certainly gave Whitman something of his thought through the novelist's work. That Whitman already had a penchant for the ideas which Sand expounded is clear ; that the imprint of Leroux's thinking on the poetry of Whitman cannot be dismissed is equally clear.

We come next to a name which was surely familiar to the ear of the poet — that of Etienne Cabet — for Whitman was editor of the *Crescent* in New Orleans when Cabet's disciples, the Icarians as they called themselves, disembarked at this city on their way to the mythical city of Icaria. Whitman's paper mentioned their arrival at New Orleans

1. Thomas, P. F., *Pierre Leroux. Sa vie, son œuvre, sa doctrine*, p. 232.
2. « To Think of Time », Stanza 9.
3. « Song of Myself », Stanza 48.

in completely disinterested terms and promptly forgot them. This in itself is ample evidence of the small interest which Whitman took in the communist doctrine with which Sand filled some of her stories, the two most important of which, *Le Péché de Monsieur Antoine* and *Le Meunier d'Angibault*, were written after her introduction to the doctrine of Cabet. It should be noted however that Sand never really became a follower of Cabet's, and she evinced only a passing interest in his communism. *Le Meunier d'Angibault* had been translated into English before the appearance of *Leaves of Grass* and could, in consequence, have been read by and have influenced Whitman. Since he kept silence in 1848, when the Icarians arrived in New Orleans, and never at any later date evidenced any interest in the movement we must assume that his basic tenet was :

Creeds and schools in obeyance,
Retiring back a while sufficed at what they are, but never forgotten
I harbor for good or bad, I permit to speak at every hazard,
Nature without check with original energy [1].

America as Whitman saw it needed liberty of spirit and soul, and not systems where all was to be regulated, even when this organization was presumed to operate for the sole benefit of the participants.

Whitman certainly did not first learn of Fourier and Fourierism from George Sand. The latter's novel in which Fourier's collectivism is most apparent — *Le Péché de Monsieur Antoine* — was not translated until well after 1855 ; more important is the fact that Fourierism was well known in America before this novel was even written in 1845. It had, in fact, a far greater following in America than it had in France or elsewhere in Europe. The prophet who was responsible for introducing this doctrine to the United States was Albert Brisbane, who in 1840 published *The Social Destiny of Man.* Several journals — notably the New York *Morning Chronicle*, *Evening Post* and *Tribune* — devoted space to articles in favour of and reports on Fourierism. Whitman had, during the period before 1855, published poems in these last two and had published articles in the *Evening Post.* Several magazines were interested in the Fourierist movement also. Of note are *The Dial* of Boston ; *The Phalanx*, edited by Brisbane ; and *The Harbinger*, published weekly by the Brook Farm Phalanstery, near Boston. Many important authors of the nineteenth century collaborated with this publication ; it was in *The Harbinger* that *Consuelo* and *La Comtesse de Rudolstadt*, translated by Francis George Shaw, first appeared. Shaw's was the translation which Whitman is said to have preferred [2]. *The Harbinger* devoted itself wholeheartedly to Fourierist propaganda. *The Dial* also had a predilection for Fourierism during its four years

1. « Song of Myself », Stanza 1.
2. Traubel, Horace, *With Walt Whitman in Camden*, vol. III, pp. 422-423.

of publication, between 1840 and 1844. During this period *The Dial* was the unofficial organ of the Transcendentalists. Its first editor was Margaret Fuller who held the post until 1842. In 1844 she became literary critic of the New York *Tribune* under the editorship of Horace Greeley. Whitman always manifested a great respect for Margaret Fuller ; in reviewing her *Papers on Literature and Art* in the Brooklyn *Eagle* he speaks of his pleasure in reading Miss Fuller's essays [1].

There can be no doubt that Whitman was familiar with Fourierism and its aims. Of all the movements started by the French socialists with whom George Sand allied herself, it was the only one which received any attention in America before 1855 [2]. Despite this publicity, however, Whitman remained cool to Fourierism. W. H. Hale believes that Emerson rejected this doctrine which Brisbane was preaching because he saw in it the submergence of the individual [3]. Surely Whitman too would be against any system which demanded the submission of self for the many. Thus we find him singing his anti-Fourierist message :

Underneath all, individuals,
I swear nothing is good to me now that ignores individuals,
The American compact is altogether with individuals,
The only government is that which makes minute of individuals,
The whole theory of the universe is directed unerringly to one single indivi-
[dual — namely to You [4].

The poet saw in the socialist state the eventual annihilation of free-will in the individual by the government. Democracy could not tolerate this. In the world which Whitman envisaged love would induce comrades to aid one another according to the need of each individual without danger of loss of man's most precious heritage — his liberty. For Whitman, « The dependence of Liberty shall be lovers, — The continuance of Equality shall be comrades » [5]. Liberty and democracy were inseparable to Whitman as we see in his exclamations « O Liberty ! O mate for me ! » [6]. and, « For you these from me, O Democracy, to serve you ma femme ! » [7].

We have seen in this article that George Sand's novels were highly regarded by Walt Whitman. It would appear that Whitman owed a

1. *The Uncollected Poetry and Prose of Walt Whitman*, Vol. I, p. 132. In a book entitled *Woman in the Nineteenth Century* Margaret Fuller speaks very highly of George Sand, and especially of *Consuelo*. It is quite probably due in some measure to Miss Fuller's opinion of George Sand that Whitman first interested himself in her works.
2. For example the Seventh Edition of the *Encyclopaedia Britannica* of 1842 makes no mention of Saint-Simon, Lamennais or Leroux. This was the encyclopaedia which Whitman preferred. The *Encyclopaedia Americana* of 1830 devotes a few lines to Saint-Simon but does not mention either Lamennais or Leroux. Both of these editions were current in 1855.
3. Hale, W. H., *Horace Greeley*, p. 98.
4. « By Blue Ontario's Shore », Stanza 15.
5. « Over the Carnage Rose Prophetic a Voice. »
6. « France ».
7. « For You O Democracy ».

considerable debt to George Sand for bringing Rousseau forcefully to his attention. From among the French socialists of the early nineteenth century George Sand was influenced by Saint-Simon, from whom Whitman borrowed nothing. Lamennais seems to have exerted a certain influence on Whitman through Sand's novels, particularly concèrning man's equality. It is however to Leroux that Whitman's poetry owes the greatest debt. In the novelist's works Whitman found Leroux's ideas on reincarnation, pantheism and on equality. He also rediscovered Hegel's philosophy in George Sand's work ; these ideas were in fact those which Sand had herself encountered in Leroux. Of the socialists whose influence was felt by Sand, Leroux is the only one who had a far reaching influence on the poetry of Whitman.

We find that two other socialists who influenced George Sand were rejected unequivocally by Whitman — Etienne Cabet and Charles Fourier. Whitman was in a better position to know of these two at first hand, the one because Whitman was in New Orleans when his followers arrived to build an Icaria in the United States, the other because his system of communal living was put into practice by the Brook Farm Organization and in a half-dozen other less successful ventures.

It should be said that while his borrowings from George Sand were deliberate and conscious the influence of the social philosophers appears to have been unapprehended by Whitman. His message never was startlingly new ; he did, however, recombine ideas which had come from other thinkers — a not inconsiderable portion of which were those of the French socialists. That he could turn these ideas into the poetry found in *Leaves of Grass* can only be credited to the genius of its author.

G. R. Roy.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Leben und Wandel Lazaril von Tormes, Verdeutzscht 1614. Nach der Handschrift herausgegeben und mit Nachwort, Bibliographie und Glossar versehen von Hermann Tiemann. Für die Mitglieder der Maximilian-Gesellschaft e. V. in Hamburg veröffentlicht... 1951 (700 Exemplaren). Gesamtherstellung durch J. J. Augustin in Glückstadt. Gr. in-8°, 155 p.

Cette traduction, la plus ancienne des versions allemandes du *Lazarillo* et la seule fidèle (parmi les anciennes) au texte original non expurgé, avait déjà été signalé à l'attention des hispanistes par E. H. Hespelt (The first German translation of L. de T., *Hispanic Review*, IV, 1936, p. 170-175). H. Tiemann a rendu un service signalé à nos études en la publiant.

Sans parler ici de l'intérêt qu'un tel texte, scrupuleusement reproduit avec un glossaire, présente pour l'histoire de la langue et du goût littéraires en Allemagne avant la guerre de Trente ans, l'éditeur a fait de sa publication un précieux apport à l'histoire générale du genre picaresque. Peu importe que le roman picaresque soit né en 1554 avec *Lazarillo*, ou en 1598 avec *Guzmán*. Le génial petit livre anonyme s'est trouvé au XVIIe siècle incorporé au genre, surtout quand il a été, après 1620, accompagné de la *Deuxième partie* de Luna. Les comparatistes trouveront dans les 33 articles de la bibliographie détaillée de Tiemann toutes les étapes de la diffusion du *Lazarillo* en langue allemande avec les précisions désirables sur le texte auquel chaque traduction se réfère : expurgé ou non expurgé — original espagnol ou version française.

Ils trouveront des observations non moins précieuses dans le substantiel *Nachwort*. D'abord, sur la nouveauté décisive qu'est la métamorphose des contes facétieux en autobiographie d'un contemporain de Charles-Quint, et sur le style difficilement imitable qui a donné sa voix à un personnage littéraire dans l'original de 1554. Mais aussi sur le rôle du *Lazarillo* dans la genèse du genre picaresque. Un chapitre de cette étude s'intitule *Fortuna*. Rejetant avec raison l'idée que le *Lazarillo* est une satire masquée des romans de Chevalerie et une réaction directe contre leur artifice, Tiemann insiste sur l' « héroïsme » passif, quelque peu stoïque, du premier modèle des *picaros*. Peut-être

attache-t-il trop d'importance aux formules du titre (fortunas y adversidades) et de la préface. Le petit livre garde en profondeur l'intention facétieuse des contes qu'il a transmués, et à propos de l'observation finale de Lazare, « estava... en la cumbre de toda buena fortuna », Tiemann relève avec justesse le « sarcasme » de l'auteur. Mais, dès lors, il ne faut peut-être pas prendre trop au sérieux le leitmotiv de Fortuna et ses changements de sens quand on passe du moyen-âge finissant à la Renaissance et de celle-ci à l' « humanisme baroque ». La dialectique du *Zeitgeist* doit être considérée avec le même scepticisme qu'une dialectique des « genres » qui les montrerait s'engendrant par réaction les uns contre les autres. Mais il est intéressant qu'un Allemand moderne puisse résumer l'essence du *Lazarillo* dans « die Geworfenheit des Menschen in die Welt und sein Streben » et noter que la survie du petit livre en Allemagne suit une courbe dont les sommets coïncident avec la Guerre de Trente ans et avec les deux « après-guerre » du xxe siècle (p. 121). Sans parler de la langue du traducteur silésien, dont le manuscrit est conservé à la Cathédrale de Breslau, le style de sa traduction, rapproché de celui de l'original, donne lieu à des remarques instructives.

Il serait bien souhaitable que des volumes comme celui-ci fussent consacrés à la rarissime traduction française de 1560 (Lyon, Saugrain), à la version italienne inédite de 1608 que possède G. M. Bertini (voir *Quaderni Ibero-Americani*, N° 1, 1946, et n° 17, 1955). En Angleterre, J. E. V. Crofts a déjà réimprimé (Oxford, 1924) la vieille version de David Rowland. Et on devrait bien aussi exhumer dans des éditions correctes les versions anglaise et française de la *Segunda Parte* anonyme d'Anvers 1555 qui ont été publiées à Londres et à Anvers en 1596 et 1598, ainsi que les plus anciennes versions de la *Segunda Parte* de J. de Luna. Rien de tout cela n'est négligeable pour l'histoire européenne du roman.

M. Bataillon.

E. D. H. Johnson. **The Alien Vision of Victorian Poetry.** Princeton, Princeton University Press, 1952. In-8°, xvi-224 p.

La mode semble passée de chercher dans la littérature le reflet total et exact de la société et de l'époque. Le critique s'efforce de mieux saisir l'originalité des écrivains, c'est-à-dire le compromis par lequel ils acceptent d'accorder leur vision aux besoins et aux désirs de leur public tout en préservant leurs valeurs spirituelles propres. Les Victoriens offrent un bon exemple de ce conformisme contrarié et même nié par l'individualisme. Mais pareilles généralités sont un peu vagues pour servir de facteur commun à trois poètes qui finalement sont étudiés en eux-mêmes plutôt que par rapport à la thèse exposée dans l'introduction et la conclusion. Pour être valable et concluante, cette thèse devrait avoir l'ampleur et la précision de celle de L. Rosenblatt,

L'Idée de l'Art pour l'Art dans la Littérature Victorienne (Champion, 1931). Ceci dit, reconnaissons que ces trois monographies sont utilisables comme introductions détaillant bien les tendances maîtresses de Tennyson, Browning et Arnold, et retraçant leur évolution par des analyses nettes et fermes que guide, particulièrement vis-à-vis de Tennyson, une constante sympathie. Déceler sous le conformisme du Poète Lauréat les sources authentiques de son inspiration dans les grands motifs « dream, madness, vision and quest », c'est faire preuve d'un sens critique éclairé et contribuer efficacement à la réhabilitation d'un écrivain dont la vraie grandeur réside surtout hors des poèmes qui lui ont valu sa célébrité officielle. Sur l' « intuitional psychology » de Browning, M. Johnson a des remarques justes et aussi sur son vitalisme et son besoin d'objectivité. L'étude sur Arnold est la moins fouillée, sans doute parce que pareille personnalité se prête moins à des vues schématiques comme celle-ci : « la transformation de l'artiste en homme de lettres ». Il faut regretter que ce livre ne comporte, en dehors d'un bon index, aucun appareil critique, aucune référence pour les citations et aucune bibliographie.

Louis Bonnerot.

Henri Roddier. **L'Abbé Prévost, l'homme et l'œuvre.** (Connaissance des Lettres). Paris, Hatier-Boivin, 1955. In-8°, 200 p.

« Il nous paraît bien », écrit M. Roddier, « que l'abbé Prévost, ce méconnu, fut littéralement victime, auprès de la postérité, du succès de *Manon Lescaut* ». C'est bien ce qui ressort en effet de l'esquisse d'histoire de la fortune de Prévost en France (p. 195). Depuis une trentaine d'années seulement, à la suite des travaux de P. Van Tieghem, de P. Hazard, de G. R. Havens, apparaissent dans leur complexité le rôle capital joué par Prévost dans l'histoire du roman européen, et les problèmes que soulèvent la personne et l'œuvre.

Le plan adopté par M. Roddier répartit ces problèmes en trois groupes selon qu'ils concernent plus directement l'homme, le romancier, enfin l'essayiste et le traducteur.

L'auteur a indiqué lui-même, dans un article publié dans la *R. L. C.* d'avril-juin 1955 (p. 161), comment des recherches d'archives et de bibliothèque lui avaient permis de corriger sur nombre de points la biographie de base donnée en 1896 par Henry Harrisse. Il a pu aussi confirmer les découvertes récentes de Mlle C.-E. Engel sur le protestantisme de Prévost. Enfin sa lecture attentive de l'œuvre éclaire certaines attitudes de l'homme : les pp. 80-82 suggèrent une curieuse évolution personnelle de Prévost à l'égard du jansénisme.

On nous permettra de nous écarter de l'ordre suivi par M. Roddier, et d'examiner ce qu'il a à nous dire de l'essayiste et du traducteur polygraphe avant d'aborder le rôle plus spectaculaire du Prévost roman-

cier. La dernière partie du livre souligne les contributions apportées par l'abbé à l'introduction de Shakespeare en France (p. 157), à la popularité parisienne de Hume, à la future rénovation poétique (p. 162-3), au mouvement philosophique et scientifique. Les proportions du livre ne permettaient d'accorder qu'une place modeste au journaliste du *Pour et Contre* ; mais la question a été reprise dans le fasc. d'avril-juin 1955 de la *R. L. C.*, à la fois par M. Roddier et par Mme R. de Labriolle-Rutherford, laquelle, rappelons-le, avait déjà consacré au périodique de Prévost un article paru en 1947 dans *French Studies*. La comparaison qu'établit M. Roddier (p. 149) entre l'action exercée par les *Lettres philosophiques* et celle du *Pour et Contre*, semblera peut-être présomptueuse à quelques « voltairianistes » ; elle mérite cependant réflexion, mais une estimation en ce domaine supposerait une connaissance précise de la diffusion du périodique.

Venons-en au principal, c'est-à-dire au romancier. Le gros problème des sources, et particulièrement des sources anglaises, avait fait l'objet des recherches de Mlle Engel ; M. Roddier lui-même avait ajouté à la liste de ces sources les noms de Robert Challes et de sa traductrice Pénélope Aubin (*R. L. C.*, janv.-mars 1947). On trouvera ici une brève synthèse des résultats acquis dans ce domaine. Mais on y trouvera surtout une étude originale de l'art du roman chez Prévost. Tout en nous rappelant (p. 112) que le XVIIIe siècle a beaucoup plus admiré *Cleveland* et *Killerine* que *Manon*, et tout en nous offrant une fort intéressante présentation de *Cleveland* comme anticipation du roman préromantique (p. 133), M. Roddier n'a garde d'oublier *Manon*. Des deux et presque trois chapitres qu'il consacre au chef-d'œuvre, nous retiendrons principalement, d'abord la prudente et convaincante explication par la biographie de certains passages du roman (pp. 51, 60, 94), ensuite l'affirmation (p. 108, cf. p. 176) que, chez ce romancier, l'« idéalisme » est en fait plus important que le « réalisme » dont on a tant parlé. Signalons au passage l'hypothèse non négligeable d'une influence de Prévost sur Goldsmith (p. 137).

Il est malaisé de séparer le romancier du traducteur. M. Roddier établit de façon décisive que Prévost n'a pas, comme on l'a longtemps admis, traduit *Pamela* (pp. 166-9). A le lire, on comprend comment le sujet de « Richardson en France », cher aux comparatistes enseignants, a été trop souvent faussé par un zèle simplificateur qui négligeait le rôle capital de l'intermédiaire français. Notre abbé a récrit *Clarisse* ; avec lui, « le pathétique selon la tradition française l'emporte ». F. W. Wilcox eut le mérite de le montrer dès 1927, en comparant dans le détail les deux textes, mais il ne tirait pas de cette démonstration toutes ses conséquences. Le rousseauiste qu'est M. Roddier a bien vu qu'il s'agissait là d'une des clés de ce délicat problème des rapports entre Richardson, Rousseau et Prévost, dont se préoccupait déjà P. Hazard. Il montre aussi que c'est limiter artificiellement le problème que de s'en tenir à la comparaison traditionnelle entre *Clarisse* (même

dans le texte de Prévost) et l'*Héloïse*. Rousseau, qui n'a jamais fait mystère de son admiration pour l'œuvre de l'abbé, doit beaucoup à l'idéalisme de *Grandisson* (on lira p. 175 une page fort curieuse sur les ressemblances entre un épisode de ce roman et l'intrigue de l'*Héloïse*), ainsi qu'à la traduction de l'*Histoire des Voyages* (p. 182). Si bien qu'on peut se demander avec l'auteur (p. 176) ce qu'eût été, sans Prévost, la fortune de Richardson en France, — voire, ajouterons-nous, sur le continent européen.

J. Voisine.

Maurice Boucher. **La Révolution de 1789 vue par les écrivains allemands contemporains.** Paris, Marcel Didier, 1954. In-8°, 187 p.

C'est un très beau sujet d'études que celui qui est traité dans ce livre et qui a plus d'une fois tenté des historiens tels que Gooch, A. Stern et Droz [1], pour n'en citer que quelques-uns ; félicitons Maurice Boucher de l'avoir repris pour l'éclairer en ses multiples nuances. Car il faut, pour comprendre la pensée des écrivains allemands juges de la Révolution, se placer en leur temps et en leur milieu, savoir ce qu'il faut entendre avec eux par les termes de patrie, de peuple, de liberté, d'égalité. Un très important chapitre intitulé *Avant la Révolution de 1789* analyse ces concepts d'après les pensées et écrits de Schubart, Schlözer, Wekherlin, Moser. Maurice Boucher souligne ce qu'il y a d'humanisme dans le terme si employé de patriote, d'individualisme, dans ceux d'égalité et de liberté ; il dit par exemple de Schubart, dont les sentiments ont paru si variables : « Les contradictions disparaissent si l'on songe que l'idéal qu'il poursuit est nettement *individualiste* et *moral* : il s'agit, avant tout, de valeurs humaines, et la grandeur d'un peuple réside à ses yeux dans la part qu'il prend aux progrès de l'espèce. » Après ce préambule on comprend mieux Klopstock, Wieland, Kant ou Fichte dans leurs apparentes oscillations, qui sont présentées sous leurs multiples aspects. Sur Fichte, M. Boucher renvoie à son livre *Le sentiment national en Allemagne de 1750 à 1815*. C'est sur Schiller et Herder, sur Goethe surtout que ses analyses sont le plus révélatrices. L'étude sur Goethe à ce point de vue n'avait pas encore été poussée si loin. Dans ses jugements sur la Révolution, Goethe apparaît, suivant les conclusions de M. Boucher, comme une des claires intelligences de son temps, parce que ce fut alors un des esprits les plus calmes ; après une attitude d'expectative et d'observation, presque de réprobation, il juge et apprécie ce qu'il y a de grand et de durable dans ce puissant événement.

M. Boucher donne rapidement sa pensée sur quelques autres écrivains,

1. G. P. Gooch, *Germany and the French Revolution*. — A. Stern, *Der Einfluss der französischen Revolution auf das deutsche Geistesleben*. — Droz, *L'Allemagne et la Révolution Française*.

tels que W. Humboldt, Novalis et Hölderlin. Son impression d'ensemble est que la Révolution française, malgré ses erreurs et ses excès, fut saluée comme une date indélébile dans l'histoire de l'humanité. parce que la France fut admirée dans la mesure, « *et dans la mesure seulement* », où elle fut désintéressée et parla au nom de tous les hommes, ce qui conduit à cette conclusion : « En restant fidèle à sa mission historique la France conserve une force que nul ne peut lui ravir, une puissance inaliénable dont elle a été et doit rester le symbole, qui fait sa vraie grandeur et dont le monde a besoin. » Cela est vrai plus que jamais aujourd'hui où la force intellectuelle et morale peut seule l'emporter sur les effroyables menaces de la force atomique. Mais combien ce rôle magnifique est difficile à remplir !

Joseph Dresch.

Wiktor Weintraub. **The Poetry of Adam Mickiewicz.** 'S-Gravenhage, Mouton and C°, 1954. In-8°, 302 p.

On souhaite vivement que le centenaire de Mickiewicz fasse naître en France un ouvrage d'une utilité et d'une qualité aussi certaines que celui dont M. Weintraub vient de doter les lecteurs de langue anglaise. On ne saurait imaginer meilleure introduction à la connaissance du poète : élégance de la présentation, clarté de l'exposé, solidité de l'information, bon sens, mesure et bon goût, tels sont ses mérites les plus évidents. Il n'est même pas sûr que ce qu'on devrait considérer autrement comme limites ou défauts ne réponde ici à une nécessité ou un calcul : un certain prosaïsme dans l'exégèse ou la traduction (Mickiewicz, dit l'auteur, est aussi intraduisible que Racine, mais il en prend un peu trop aisément son parti !), un certain didactisme, quelque excès de complaisance pour le lieu commun ou l'anecdote, sont peut-être les conditions de principe auxquelles doit se soumettre un ouvrage de première information et, dans le meilleur sens du terme, de vulgarisation.

Mais il faut s'entendre sur le titre. Beaucoup plus qu'une étude sur la poésie de Mickiewicz, M. Weintraub apporte au lecteur une sorte d'inventaire raisonné de ses œuvres en vers (ou en versets, dans le cas du *Livre des Pèlerins*), fondé sur l'analyse de leur contenu. La méthode offre des avantages, mais se heurte à certains écueils. Réduite à l'anecdote, « l'histoire » de *Grazyna* paraîtra enfantine ou très gauche, « very clumsy », comme le reconnaît de bonne grâce M. Weintraub (p. 48). En s'attachant à l'action de *Pan Tadeusz*, on risque de mettre l'accent dans le poème sur tout ce qui relève en lui des techniques du roman : elles aussi, comme tout le reste, deviennent poésie, mais il faudrait montrer comment. En s'extasiant sur « la profondeur psychologique » (p. 224) dans l'analyse des « caractères » [?], en faisant de Jacek Soplica le héros du poème et « le héros mickiewiczien » par excellence, en signa-

lant la futilité, le décousu, la lenteur de l'action ou des actions, on juge selon des critères qui n'ont rien de commun avec la poésie. Comme si l'un des charmes les plus évidents de cette poésie ne consistait pas à perdre du temps, au lieu d'en gagner, à égrener et à savourer heure par heure les cinq jours d'été et le jour de printemps qui en font la trame, à fondre dans une vie unanime un monde disparu et un inaccessible terroir ! M. Weintraub le sait et le suggère fort bien, de même qu'il signale le savant dosage entre l'humour et la tendresse, le picaresque et la féérie que cache l'apparente naïveté du poème. Mais ces considérations restent chez lui à l'arrière-plan, alors qu'elles devraient être essentielles.

Un danger plus grave est celui qui résulte d'une apparente dissociation, selon un préjugé scolaire depuis longtemps aboli, entre le « fond » et la « forme ». Sans doute, on relève dans l'étude de M. Weintraub nombre de remarques excellentes sur « l'idiome poétique » et la prosodie de Mickiewicz. C'est même l'un des domaines — avec la découverte des sources, où son information et sa critique paraissent les plus originales, évidemment fondées sur des recherches personnelles très étendues et très sûres. On signalera, à titre d'exemple, la très heureuse précision qu'il ne manque jamais d'apporter à l'analyse des rythmes et des mètres. Plus d'une fois, Mickiewicz a été à l'origine d'innovations précieuses : la versification tonique — et non syllabique — dont il fait l'essai dans le récit du « wajdelota » de *Konrad Wallenrod* ne trouvera d'imitateurs qu'en Norwid et les poètes polonais du xxe siècle. Ne serait-il pas, dès lors, indispensable de regrouper les remarques dispersées et discontinues sur les rimes, les allitérations et les assonances, l'harmonie imitative, le jeu des timbres et des accents ? Et d'en tirer quelque enseignement ? Dans l'évident plaisir que Mickiewicz prend à la sonorité du vers, le sens de l'humour se manifeste plus encore que le souci musical. Toujours maître de sa poésie, ce mage volontiers désinvolte ne s'y engage pas aussi profondément, ou plutôt s'y engage autrement qu'une tradition trop respectueuse s'attachait à le faire croire.

Par bonheur, M. Weintraub ne se laisse pas lier par cette tradition. Avec beaucoup de finesse, il sait reconnaître la part de « mystification romantique » inhérente à la poésie populaire ou pseudo-populaire selon Mickiewicz, dans les ballades et romances dont, à cette occasion (p. 36 sq.), il différencie judicieusement les caractères. Leur inventeur n'a pas été dupe de cette « balladomanie » qui sévira par la suite. Et pas davantage de la nécromancie des *Aïeux*, devant laquelle George Sand et les amateurs de romantisme ne manqueront pas de se pâmer. La mise en œuvre en paraît plus qu'à demi humoristique, et M. Weintraub suggère de chercher du côté de Pope (Mickiewicz n'avait cessé d'admirer *The Rape of the Lock*) quelques-uns des prestiges de cette fantasmagorie bielorussienne (p. 60). Une telle liberté d'esprit change fort agréablement de la gravité qui fut longtemps de règle en Pologne,

lorsqu'on prétendait tirer des premières scènes des *Aïeux* une « philosophie » complète de la vie et de la mort ! Ici encore, on serait tenté d'aller plus loin. Est-il bien sûr que Mickiewicz ait été hanté par les problèmes du « drame total », cher aux romantiques ? Le hasard n'a-t-il pas eu plus de part que le calcul à l'étrange structure des *Aïeux* ? Est-on obligé d'admirer dans la IVe partie de ce « drame » et la confession de Gustave « un splendide poème d'amour » ? Obligé de reconnaître dans les *sonnets de Crimée* et les poèmes « arabes » un érotisme aussi brûlant que veut bien le dire M. Weintraub ? L'imitation (d'Anacréon, de Pétrarque et même de Thomas Moore, si obstinément admiré de Mickiewicz) y tient vraisemblablement une place aussi grande que l'obsession érotique. Par contre, tout lecteur quelque peu familier de Mickiewicz aura plaisir à donner son plein accord au commentateur pour son éloge si persuasif de la qualité poétique des *Fables* et de certains poèmes mineurs : *La Redoute d'Ordon*, *Halte à Upita*. Il ne faudrait pas pousser beaucoup M. Weintraub pour lui faire admettre qu'on y trouve la véritable veine de Mickiewicz.

Pourquoi pas, après tout ? A propos de l'hermétisme allégorique des *Aïeux*, il remarque incidemment que plus le poète se guinde en sa prétention, plus sa poésie paraît décevante. C'est que prétention poétique et veine poétique sont loin de coïncider chez lui exactement. De là cette « stupéfiante richesse » (p. 283), et quelques-uns des charmes contrastés d'une poésie dont le registre semble s'étendre de La Fontaine à Saint-Jean de la Croix. De là aussi, peut-être, ce silence bien plus « stupéfiant » encore, qui succède à des chefs-d'œuvre si éclatants. L'heure est trop tôt venue pour Mickiewicz de désavouer la poésie, peut-être parce que le don poétique s'était brisé en lui.

Le livre de M. Weintraub s'arrête discrètement au seuil de ce qu'il appelle une « défaite », les vingt ans où il ne retrouve plus le poète. Pourtant, il est des « silences » : celui de Racine, celui de Rimbaud, celui de Mickiewicz dont toute interprétation de leur poésie est bien obligée de rendre compte, car ils paraissent essentiels à la nature de cette poésie. Si M. Weintraub s'était aventuré au delà de son trop raisonnable dessein, il aurait pu trouver dans les lettres, les confidences, l'enseignement de Mickiewicz au moins quelques-uns des éléments qui permettent d'entrevoir le mot de l'énigme. Au moment où sa carrière est devenue un apostolat, Mickiewicz, exalté par la lecture de Saint-Martin et des Illuminés, a posé à *la Poésie* de telles exigences que *sa poésie*, celle qui s'était épanouie en *Pan Tadeusz* ne pouvait, en aucun cas, y suffire. En s'arrêtant trop longuement à ce drame spirituel, M. Weintraub aurait craint sans doute de manquer à l'esprit de sagesse qui fait de son livre un guide si précieux. Il y reviendra peut-être dans le nouveau livre qu'on lui souhaite d'écrire non sur les poésies, mais sur la poésie de Mickiewicz.

Jean Fabre.

Vacław Lednicki. **Russia, Poland and The West.** Essays in Literary and Cultural History. New-York, Roy Publishers, 1954. In-8°, 419 p.

C'est encore sous le signe de Mickiewicz qu'est placé ce livre. Dans sa préface, M. Lednicki avertit ses lecteurs du « rôle important » dévolu au grand poète polonais dans « presque toutes les études » dont est fait son ouvrage [1]. C'est trop peu dire : entre des essais dont la discontinuité apparente risque d'abord de déconcerter, Mickiewicz constitue le lien le plus solide. Il en détermine l'orientation, en fournit les thèmes conducteurs et, finalement, justifie l'ampleur ambitieuse du titre : c'est en lui, et en lui seul, qu'il convient de chercher « le point d'optique » où s'ordonnent ces trois termes : Russie, Pologne, « Occident », le second servant d'intermédiaire nécessaire entre les deux autres. Tel est le privilège des poètes : leur génie les place au cœur des réalités dont diplomates et politiques, en leur empirisme, ne saisissent jamais que les apparences. Entre la Russie et « l'Occident », la Pologne reste, qu'on le veuille ou non, ce qu'elle a été depuis 1772, sinon depuis toujours : non pas un enjeu, ni davantage un problème réductible à des données géographiques, ethnographiques ou politiques, mais un cas de conscience. En témoignent ceux que M. Lednicki a regroupés autour de la présence ou du souvenir de Mickiewicz, non par un artifice dialectique, mais parce que textes et faits dictent d'eux-mêmes ce rapprochement : philosophes, romanciers, poètes, c'est-à-dire ceux par qui s'exprime la conscience profonde des nations.

Les années de « pèlerinage », plutôt que d'exil, que Mickiewicz fut appelé à vivre en Russie de novembre 1824 à mai 1829 constituent, à ce titre, un épisode plus chargé de conséquences que bien des événements plus spectaculaires dans le devenir de l'Europe. Ces années ont, à coup sûr, leur histoire : M. Lednicki qui, en de précédents ouvrages [2], avait contribué, mieux que nul autre, à en fixer les traits essentiels, ajoute ici à ses recherches maintes précisions (p. ex. sur les relations entre Mickiewicz et les Décembristes) ou suggestions (p. ex. sur les conversations probables entre Mickiewicz et Custine). Mais l'histoire — si minutieuse et objective qu'elle soit — reste ployable en tous sens, et de cette histoire en particulier les propagandes adverses ont beau jeu de tirer des arguments, en exploitant les « mythes » qui en sont issus : mythe de l'amitié russo-polonaise symbolisée par le couple fraternel Mickiewicz-Pouchkine, mythe opposé de la haine irréductible

1. I) *Russia and the West* (Chaadaev, Mickiewicz, Pushkin, Lermontov and Custine). — II) *Pushkin, Tyutchev, Mickiewicz and the Decembrists.* — III) *Europe in Dostoievsky's Ideological Novel.* — IV) *Dostoievsky — the Man from Underground.* — V) *Dostoievsky and Belinsky.* — VI) *Dostoievsky and Poland* (1. D. and the Poles in Siberia — 2. D. and Spasowicz. — 3. D. and Mickiewicz). — VI) *Blok's « Polish Poem »*.

2. En particulier : *Aleksander Puszkin*, Cracovie, 1926 ; *Pouchkine et la Pologne*, Paris, 1928 ; *Przyjaciele Moskale*, Cracovie, 1935. Et les lecteurs de la *Revue de Littérature Comparée* n'ont pas oublié l'étude sur « Pouchkine et Mickiewicz », publiée ici même dans le fascicule spécial consacré à Pouchkine, janvier-mars 1937.

que porte aux oppresseurs de sa patrie un moderne Wallenrod. Si la littérature comparée ne dédaigne pas d'épier à leur naissance de tels mythes et d'en suivre le développement, sa mission en la circonstance est peut-être plus directe et plus précise : il s'agit pour elle d'enregistrer et d'interpréter les échos éveillés par une voix prophétique, de noter les réactions provoquées en Russie et ailleurs par une sorte de reportage halluciné, cette admirable suite des six poèmes à la fois anecdotiques et visionnaires que Mickiewicz inséra en forme d'interlude et sous le titre de « Digression » dans la troisième partie des *Aïeux*. « Do przyjaciół Moskali » — aux amis Moscovites, portait la dédicace du septième, les neuf quatrains que le poète leur tendait en guise d'adieu, comme une coupe d'amertume, un « calice de poison ». Dans toute l'histoire de la poésie, on compte peu de messages qui aient mieux atteint leur destination.

Étonnant pouvoir des images ! De ses impressions premières sur la route de Pétersbourg le poète déporté avait voulu faire ses questions dernières, comme si plusieurs années de séjour n'avaient fait qu'approfondir son angoisse, pour le livrer davantage à l'envoûtement dont son imagination se trouvait captive depuis sa première rencontre avec la Russie. Russie, plaine de neige, page blanche où l'on ne sait qui va écrire les mots décisifs de l'histoire : Dieu ou Satan ; Russie terre de la démesure, réservoir des possibles, où l'homme, force brute ou pur automate, n'a pas encore trouvé son regard ; Russie fantastique empire, à l'image d'une capitale où tous les prestiges de l'Europe sont rassemblés dans une gageure sans âme et où un tyran de bronze cabre son cheval sur le vide... A chaque lecture de ces poèmes le charme opère, et l'esprit retrouve intacte la fascination des symboles devenus pourtant fastidieux à force d'avoir servi, et dont il tente en vain de conjurer le pouvoir en y cherchant de pures variations stylistiques sur les thèmes les plus convenus. Car rien n'étant plus banal, rien ne devrait paraître moins agressif que les idées qui, sur le plan de la réflexion, répondent à ces images.

C'est ici que la littérature comparée hésite sur la voie à suivre et que M. Lednicki risque de faire naître en l'esprit de ses lecteurs quelque embarras. Qu'il s'agisse d'interpréter le développement historique de la Russie, d'apprécier l'œuvre de Pierre le Grand, de s'interroger sur les rapports de l'âme russe et de la civilisation occidentale, on relève dans l'Europe des années 1830-1840 et entre les écrivains les plus divers nombre de ces « similitudes » dont M. Lednicki s'attache à percer le secret à propos de trois d'entre eux : un Polonais Mickiewicz, un Russe Tchadaiev, un Français Custine. Leur diagnostic sur le présent et l'avenir de la Russie étant sensiblement le même en son pessimisme, il serait tentant d'admettre que c'est l'expérience seule qui le dicte et que leur convergence a une valeur de preuve. Mais, dans la forme même, ce diagnostic offre des analogies trop frappantes, pour qu'on les mette au compte du hasard. M. Lednicki déploie donc beaucoup d'érudite

ingéniosité à tisser entre ces trois hommes un réseau de relations inscrites dans un contexte historique : rencontres, influences directes, rôle des intermédiaires, etc. Puis, ne pouvant dissimuler ce qu'il reste de conjectural en ses conclusions, il se rabat sur « l'atmosphère générale » (p. 48), plus importante, dit-il, que toutes les relations de fait et qui constitue, en elle-même, « le fait le plus caractéristique de l'époque. » Entre temps, cependant, il a lancé la recherche sur une autre piste, celle qui conduit à la découverte de sources communes.

Il existe dans l'histoire des idées des livres-relais qui, d'une époque à l'autre, semblent réunir et fixer des idées courantes : c'est le rôle que jouera, par exemple, en ce qui concerne la Russie et pour plusieurs générations de Français, l'ouvrage de Custine, *La Russie en 1839*. Mais renseigné ou non par Mickiewicz, informé ou non des idées de Tchadaiev et du scandale provoqué par elles, ou simplement saisi par « l'atmosphère générale », Custine avait déjà en son propre pays des répondants immédiats, et M. Lednicki en signale au moins un d'indiscutable : Ancelot et ses *Six mois en Russie* (Paris, 1827). Mais pourquoi s'arrêter là ? De proche en proche, on pourrait remonter dans le temps et se reporter à Chappe d'Auteroche et à ces premiers témoins venus d'Occident, qui eurent la possibilité de juger sur place l'œuvre accomplie par Pierre le Grand et d'ouvrir sur les deux Russies : la vieille et la nouvelle, des yeux non prévenus. Dans l'histoire des relations intellectuelles entre les nations, la littérature comparée semble vouée à réaliser le vœu de Flaubert et à dresser un immense dictionnaire des idées reçues. Replacé dans une tradition, porté par une culture, l'inventeur n'est pas celui qui formule une opinion neuve (en est-il jamais de telles ?), mais celui qui fait d'un lieu commun une idée-force. A ce titre, comme à bien d'autres, les poètes sont les seuls inventeurs, et l'entreprise de M. Lednicki revient à décrire les bouleversements opérés dans les cœurs et les consciences par le passage d'un poète à travers les idées reçues.

De ces bouleversements la réplique posthume de Pouchkine à Mickiewicz porte immédiatement témoignage, et le célèbre *Cavalier de bronze* restera désormais inséparable du *Monument de Pierre le Grand* dont il est la réplique, ainsi que des autres poèmes de la *Digression*. M. Lednicki n'a pas tort de parler à ce sujet d'un « désastre moral » (p. 402). Avec cette restriction que pareils désastres sont salutaires, car ils découvrent des abîmes et empêchent de construire sur le mensonge. Plus encore que l'insurrection de 1830-31, inspiratrice de ses Odes antipolonaises, c'est le génie de Mickiewicz qui a forcé Pouchkine à « se déclarer », ami contre ami, poète contre poète. Ainsi, par un douloureux paradoxe, c'est l'homme en qui « l'occidentalisme » implanté en Russie semblait avoir trouvé sa justification et son épanouissement qui va creuser le fossé entre la Russie et la Pologne, et la conscience européenne par delà. Cela en dépit des deux poètes eux-mêmes, de la mélancolie qui ne cessera de les étreindre à l'évocation de leur amitié défunte, de

la main qu'à la veille de la mort de Pouchkine et par delà le tombeau ils essayeront de se tendre encore. Pour abolir leur différend, il ne faudra pas moins qu'un troisième poète d'un génie égal au leur, capable de retrouver leurs intuitions et de reprendre leurs symboles, mais pour les intégrer dans un symbolisme plus haut. En attendant sa venue, l'œuvre de Pouchkine restera pour plusieurs générations de Russes (comme celle de Mickiewicz pour plusieurs générations de Polonais) une sorte de « catéchisme national », « la citadelle idéologique » où, dans leur orgueil blessé, hommes politiques, écrivains et poètes trouveront leur redoute et, peut-être, leur prison.

Le cas du plus illustre d'entre eux dispense d'en évoquer d'autres. Au centre de son ouvrage, M. Lednicki a tenu à placer Dostoievski, comme si pouvait seul faire contre-poids au poète national de la Pologne celui des fils de la Russie en l'œuvre duquel l'Occident s'est plu à chercher l'expression la plus émouvante et la plus profonde du génie propre à sa nation, son apport le plus notable au trésor commun de la connaissance de l'homme, à la conscience de l'humanité. M. Lednicki n'a garde de le déprécier : il étudie avec une extrême finesse la technique et l'art du romancier ; il ressent l'admiration la plus vive pour la force de son génie et, davantage encore, pour la soif de justice et de charité que l'on découvre jusque dans ses écarts et ses outrances. Mais cet hommage rendu ne le dispense pas de souligner le même paradoxe en Dostoievski qu'en Pouchkine, frénésie en plus : l'écrivain qui a commencé sa carrière en traduisant *Eugénie Grandet*, l'homme qui, à l'aube de son génie, doit le meilleur de sa pensée et de son art à la civilisation occidentale, se tourne bientôt contre elle avec une véritable férocité. Rien de ce qui la concerne n'échappe à son mépris : ni les œuvres, ni les nations, ni les hommes, avec deux seules exceptions notables : celle de Mr. Astley du *Joueur*, le seul étranger de ses romans qui n'y apparaisse pas en forme de caricature, et, surtout, le prince de Bismark, le seul homme d'État auquel Dostoievski ait voué une admiration toute semblable à un culte, parce qu'il ne voyait qu'en lui seul le pouvoir et l'intention d'étouffer le monstre à deux têtes : socialisme et catholicisme, incarnation moderne de la Bête montée de l'Occident (Cf. p. 160 et p. 175 sq.).

Dans cette aversion quasi-générale, nul n'ignore la haine toute particulière vouée par Dostoievski à la Pologne et aux Polonais, si obstinée dans le sarcasme, si cruelle dans le mépris, qu'on est bien obligé de lui chercher des causes autres que « normales ». En proie à un « complexe de culpabilité » (p. 282), on dirait que Dostoievski s'acharne à tirer vengeance sur lui-même de cette ascendance polonaise, vraisemblablement imaginaire, dont au fond de son être il ressent la possibilité comme une tare ; on dirait surtout que haine et mépris ne sont que l'envers ou l'exutoire de la mauvaise conscience qu'il ressent et assume, au nom de tout son peuple, contre la nation polonaise. Sentiment d'autant plus âcre, que Dostoievski a lutté au coude à coude, dans son action clandes-

tine, avec des camarades polonais ; qu'il a retrouvé quelques-uns de ceux-ci et d'autres déportés de Pologne dans les bagnes de Sibérie. On se rappelle la façon dénigrante dont il les a présentés dans ses *Souvenirs de la maison des morts* ; M. Lednicki permet d'entendre « l'autre partie » en citant, à larges extraits, les *Mémoires* non pas inédits mais peu connus de l'un d'entre eux, Szymon Tokarzewski, grâce à quoi se motive mieux une antipathie réciproque. Mais la façon dont il a affiché, pour sa part, cette antipathie, répond chez Dostoievski à une attitude de défense contre une attraction mal dissimulée. On se plaît à rêver, en particulier, à un incident dont il fait mention dans la *Maison des morts* : l'épisode où un camarade polonais lui confie, en grand secret, un livre dont la lecture fait naître en lui « une grande, étrange et particulière impression ». Est-il hasardeux de supposer, se demande M. Lednicki (p. 347), que ce livre était la IIIe partie des *Aïeux* ?

C'est ici que la recherche devient passionnante — et peut-être un peu romanesque. L'œuvre entière de Dostoievski, au dire de son commentateur polonais, semble largement ouverte à une influence secrète, mais peut-être primordiale, en dépit ou à l'insu de lui-même : celle de Mickiewicz. Trois fois au moins le souvenir du poète se présente nommément sous sa plume. Mais ces réminiscences sont moins révélatrices que des allusions moins directes ou des suggestions inconscientes. La moisson de M. Lednicki se fait alors si abondante qu'on hésite à l'engranger telle quelle. De toute évidence, certaines rencontres ne peuvent être le fait du hasard : le Feldjäger des *Possédés* ressemble comme un frère à celui qu'évoquait le premier poème de la *Digression*, *Sur la route de Russie*. Dans le même roman, l'improvisation de Lyamphine au piano semble bien parodier celle du Juif Jankiel sur son tympanon, épisode entre tous célèbre de *Pan Tadeusz*. On aura plus de peine à admettre toutes les analogies de structure, de thèmes et d'atmosphère que s'efforce de découvrir M. Lednicki entre les *Karamazov* et la troisième partie des *Aïeux*. Il reconnaît volontiers que la présence de Mickiewicz dans l'univers de Dostoievski est, à tout prendre, beaucoup moins évidente que celle de Pouchkine, Gogol, Dickens, Hugo, Stendhal, voire Eugène Süe. « C'est la raison même, conclut-il, qui rend plus tentante la découverte » (p. 317). Peut-être la raison n'est-elle pas convaincante, ni la tentation de très bon conseil.

La justification de M. Lednicki c'est qu'il ne veut pas lâcher son fil conducteur et qu'il en est récompensé lorsque celui-ci le mène à une dernière étude qui n'est pas la moins suggestive de toutes : le *Poème polonais* d'Alexandre Blok. L'œuvre qu'il croit pouvoir désigner de la sorte n'est autre que l'admirable poème des *Représailles* (ou *Retribution*, selon le terme anglais qu'il adopte pour en traduire le titre), la vaste composition symbolique et polytonale dont Blok rêvait de faire son grand œuvre, à laquelle il travailla pendant plus de dix ans sans jamais y mettre la dernière main et qui reste comme sa *Symphonie inachevée*.

A vrai dire, le thème polonais n'est que l'un des motifs d'un ensemble singulièrement complexe et c'est tout au plus la troisième partie qu'on peut en considérer directement comme une suite polonaise. Non seulement à cause des circonstances et du décor (Varsovie telle que la découvre Blok, lorsqu'il s'y rend en décembre 1909, aux funérailles de son père), mais dans son intention la plus profonde. Plus encore que les sentiments, les images ne peuvent tromper : elles ramènent invinciblement la pensée vers des sources polonaises : l'*Iridion* de Krasinski, les textes les plus populaires de Mickiewicz : l'élégie *A une mère polonaise*, *Wallenrod*, les *Aïeux* mais surtout la *Suite russe* que constituent les poèmes de la *Digression*. La « rétribution » vaut finalement contre Pouchkine et contre la tradition, issue de lui ; elle est faite au nom de cet esprit auquel Blok rendait magnifiquement hommage dans un de ses *Carnets* de 1906 : cette « dévotion presque hystérique à l'idée de liberté » où, en dépit de tout ce qui indispose contre elle, il voyait le caractère essentiel et la vocation majeure de la littérature polonaise. A ce titre, notait-il encore, le peuple polonais, de même que sur un autre plan le peuple juif, doit être considéré pour l'Europe « comme un éternel stimulant » — et Blok ne séparait pas de l'Europe la Russie.

Mais le poète est mort sans avoir conduit jusqu'au terme sa « Rétribution ». Mort peut-être de la façon que, quelques semaines avant de s'éteindre, dans une allocution qui fut son dernier message, il prétendait que Pouchkine était mort : non tant, disait-il, de la main de d'Anthès que du manque d'air autour de lui. Car le poète ne peut respirer et créer que dans un climat de paix et de liberté. Pionnier et poète de la Révolution, Blok a été désavoué par elle, stigmatisé comme décadent. Et le poème reste à écrire qui entre la Russie et la Pologne conjurerait les vieux fantômes, abolirait non pas en les niant ou en les voilant, mais en les dépassant, les antagonismes ancestraux.

Telles sont les réflexions auxquelles conduit la lecture de ce livre. Notre analyse a dû en négliger bien des richesses pour en montrer l'intensité dramatique et l'unité réelle. M. Lednicki s'est bien gardé d'en faire un essai idéologique ou une fantaisie poétique ; il ne biaise nullement avec les problèmes techniques, ni avec l'érudition qu'ils imposent ; il traduit et cite exactement, fréquemment, complaisamment ; il cherche à s'effacer derrière les textes et les faits. Mais sa discrétion ne peut dissimuler de ce qu'il entre de générosité et de hardiesse dans son dessein, pas plus que sa rigueur ne masque les aspects ingénieux, mais aussi un peu aventureux de sa méthode. En tout état de cause, son livre reste une inépuisable mine d'informations, une source jaillissante de réflexions. Et il présente deux mérites qui ne sont pas communs : celui de conduire ses lecteurs au cœur d'un débat auquel nul ne peut rester indifférent par la voie la plus directe et, finalement, la plus sûre : celle des poètes ; celui de montrer ce qu'on peut attendre en pareille entreprise des recherches et des techniques groupées sous le nom de Littérature Comparée.

Jean Fabre.

E. Hilda Dale. **La Poésie Française en Angleterre,** *1850-1890, sa Fortune, et son Influence.* Paris, Didier, 1954. In-8°, 145 p.

L'histoire des relations littéraires franco-anglaises au XIXe siècle commence à être bien connue des comparatistes. Mais les études ont surtout porté sur les deux époques les plus riches : le Romantisme d'une part, le Réalisme et le Symbolisme de l'autre. Aucun ouvrage d'ensemble ne traitait, jusqu'au livre de Miss Dale, de la période 1850-1890 : seul M. J.-L. Salvan, dans *Le Romantisme français dans l'Angleterre victorienne* [1], avait parlé de la fortune en Angleterre de nos écrivains romantiques, mais en se limitant volontairement aux influences subies par les écrivains anglais. Pour connaître l'image de la France dans l'Angleterre victorienne, le comparatiste ne disposait donc que de quelques monographies, souvent très bonnes d'ailleurs.

Le livre de Miss Dale ne répond pas parfaitement à son titre. Miss Dale a tenté à la fois plus et moins que l'histoire de la poésie française en Angleterre de 1850 à 1890. D'une part, en effet, l'étude de Miss Dale ne porte pas sur l'ensemble des poètes français. Sauf Victor Hugo, Miss Dale laisse de côté les poètes français antérieurs aux « fantaisistes » et aux Parnassiens et, d'autre part, les décadents et symbolistes. C'est en somme la fortune de Th. Gautier, de Banville, de Baudelaire et des Parnassiens que retrace son livre [2]. L'étude est excellente, et Miss Dale, par un dépouillement complet des revues anglaises, a décrit avec beaucoup de précision l'accueil fait à ces poètes par les écrivains et les critiques anglais. De 1850 à 1870 (chap. VI), la moisson est bien maigre : « Peu de mots suffiront pour tracer la fortune des poètes français contemporains dans les revues anglaises entre 1850 et 1870. Seuls Hugo et Béranger furent l'objet d'études assez nombreuses ; Baudelaire passa presqu'inaperçu jusqu'à la publication de ses *Œuvres Complètes ;* quant aux autres poètes, aucun article ne vient les rappeler à l'attention du public » (p. 74). Après 1870 (chap. VIII), les articles de critique se multiplient, mais Miss Dale doit conclure : « Le public anglais de 1870-1890, bien qu'il abandonne peu à peu certains préjugés, reste dans l'ensemble hostile à la *notion* de poésie française ; ou bien il se contente de croire sur parole les critiques qui louent — ou qui blâment — cette poésie... » (p. 101). Il faudra attendre la découverte par les écrivains anglais des poètes symbolistes français, pour que soit reconnue à la France une poésie valable.

Cependant — et c'est là, pour le lecteur français d'aujourd'hui, un véritable paradoxe — un poète français a fait école en Angleterre à cette époque : Théodore de Banville. Dans deux chapitres excellents

1. Paris, Champion, 1949, in-8°, 121 p.

2. Signalons pourtant aux Nervaliens l'étude d'Andrew Lang sur Gérard de Nerval dans ses *Three Poets of French Bohemia, Dark Blue,* mai 1871, pp. 281-293. « Cette brève étude semble avoir été la seule qu'on ait consacrée à Nerval en Angleterre avant celle d'A. Symons... » (p. 85 et n. 4).

(chap. IX et X), Miss Dale montre comment, vers 1870, plusieurs jeunes poètes, en réaction contre Tennyson et Browning, se sont tournés vers les poèmes français à forme fixe, tant du XVe que du XIXe siècle : Andrew Lang, Austin Dobson, Edmund Gosse, W. E. Henley, Swinburne, John Payne, R. L. Stevenson... Miss Dale fait l'historique du mouvement, qui culmine en 1876 et dans les années suivantes, et disparaît peu à peu devant les progrès du décadentisme. Cet « English Parnassianism », étudié parallèlement par James K. Robinson [1], représente un moment important de l'histoire de la poésie anglaise, et marque le début de l'influence de la poésie française sur la littérature anglaise.

Mais le livre de Miss Dale ne se limite pas à cette étude des relations du Parnasse français et de son émule anglais. Deux très bons chapitres (I et VII) résument les relations politiques et culturelles de la France et de l'Angleterre de 1850 à 1878. Ces chapitres sont entièrement neufs, bien documentés, et présentent pour la première fois aux comparatistes cette image de la France dans l'Angleterre victorienne, qui faisait défaut. Ces chapitres pourraient être développés : traductions, adaptations de pièces françaises sur les théâtres anglais, acteurs, voyageurs, proscrits du Coup d'État, l'étude de ces divers points permettrait de compléter les indications déjà très nombreuses du livre de Miss Dale. Cette synthèse, nul ne pourrait mieux la réaliser que l'auteur de *La poésie française en Angleterre* de 1850 à 1890.

Enfin, Miss Dale a consacré trois chapitres (II, III et V) au rôle joué par Matthew Arnold, les Préraphaélites et Swinburne dans la découverte par les Anglais de la littérature française de leur temps. Ces mises au point, s'ajoutant à celles de Miss Temple [2] et à d'autres plus anciennes, sont fines et bien documentées, mais font désirer des monographies complètes consacrées à ces deux grands sujets : Matthew Arnold et la France, Swinburne et la France.

Le livre de Miss Dale constitue donc une synthèse partielle, mais précieuse, des relations littéraires franco-anglaises de 1850 à 1890. Il apporte aux comparatistes une riche documentation sur une période encore mal connue de l'histoire de ces relations. On peut regretter quelques fautes d'impression [3] et des lacunes dans la bibliographie.

Jean BRUNEAU.

---

1. James K. ROBINSON, *Austin Dobson and the Rondeliers*, in *MLQ*, XIV (1953), pp. 31-42, et surtout, du même auteur : *A neglected Phase of the Aesthetic Movement : English Parnassianism. PMLA*, sept. 1953, pp. 733-754. Cité par Dale, p. 7, n. 1.

2. Ruth Zabriskie TEMPLE, *The Critic's Alchemy, A study of the introduction of French Symbolism into England*. N. Y., Twayne Publishers, Inc. 1953, in-8°, 345 p. Le premier chapitre est consacré à Matthew Arnold, le second à Swinburne.

3. Par exemple : « France, 1780 » pour « France, 1870 », p. 16 ; « A. de Musset », pour « P. de Musset », p. 20 ; « Espagna » pour « España », p. 52 ; « M. Morris », pour « W. Morris », p. 100, note 1.

Iou. Daniline. **Maupassant. Essai critico-biographique.** Moscou, Éd. d'Etat des Belles-Lettres, 1951. In-8°, 235 p.

On sait que Maupassant est l'un des auteurs français le plus aimés du public soviétique : il vient, dans l'ordre statistique, en seconde place, après Victor Hugo, avec un tirage global de 4.776.000 exemplaires au 1er octobre 1951. En 1950, les Editions littéraires d'Etat ont achevé, pour le centenaire de sa naissance, la publication de ses Œuvres complètes en 13 volumes, commencée en 1938. Le livre de Daniline sert, en quelque sorte, de commentaire à cette édition et expose le point de vue de la critique soviétique sur les principaux problèmes que soulève, à ses yeux, l'œuvre de Maupassant. M. Daniline ne se propose pas d'analyser l'art de Maupassant d'un point de vue formel ; il ne consacre même qu'un court chapitre (ch. XII) à ses « idées littéraires ». Il cherche à préciser la nature et le contenu de son « réalisme », qu'il oppose, selon une optique familière à la critique soviétique, au « naturalisme ». Après avoir résumé « la vie de Maupassant » (ch. I) en s'attachant à la situer dans la société de son temps, puis étudié (ch. II) l'influence des « maîtres de Maupassant », — principalement Flaubert et Tourguénev, — il passe rapidement sur la première période de l'œuvre (1863-79), caractérise (ch. III) « *Boule-de-Suif* » et (ch. IV) « les premiers recueils de contes », puis étudie l'attitude de Maupassant envers les différents milieux sociaux, — l'ancienne noblesse (ch. V, *Une vie*), la bourgeoisie (ch. VI, « le dénonciateur de la société bourgeoise », ch. VII, *Bel Ami*, ch. VIII, *Mont-Oriol*) et les classes populaires (ch. IX, Maupassant et le peuple »). Il date de 1887 la seconde période de son œuvre, celle des « romans psychologiques » (ch. X) qui marquent, selon lui, un recul par rapport aux précédents ; toutefois, il montre que le réalisme n'en est pas absent, mais entaché maintenant d'amer pessimisme. Dans « les dernières années » (ch. XI), il analyse la lutte intérieure qui torturait l'écrivain, partagé entre le désespoir et les exigences de son génie réaliste. Il conclut en situant le réalisme de Maupassant qui reflète, dit-il, « le point de vue de la petite bourgeoisie démocratique française dans la période qui suit la Commune », et parfois même celui des masses populaires qu'il a aimées sans savoir croire assez à leur avenir. Aussi Maupassant est-il à ses yeux le plus « progressif » des réalistes français de la fin du siècle dernier.

Ce petit ouvrage parfaitement clair et conséquent s'appuie sur de très nombreuses références et citations, tirées en particulier de la Correspondance, (dont le lecteur français regrettera la référence sommaire à l'édition soviétique, à laquelle il peut difficilement se reporter) ; il cite, en outre, largement l'opinion des grands écrivains russes (Saltykov-Chtchédrine, Tourguénev, Tolstoï) sur Maupassant et son temps, et cela, en revanche, nous est particulièrement précieux.

Jean Pérus.

Johannes Tielrooy. **Verkenningen in het land der literatuur.** Groningue, J. B. Wolters, 1954. In-8°, 358 p.

Cet ouvrage posthume réunit un grand nombre d'articles du savant hollandais Johannes Tielrooy, mort prématurément en 1953. Nous ne signalerons ici aux comparatistes que les articles portant sur des questions de littérature comparée : *Strauss en Renan als biografen van Jezus*, *Ernest Renan en Noord-Nederland* et *Ernest Renan en Nederland*.

Dans son étude sur les deux biographes de Jésus, Tielrooy montre que *Das Leben Jesu* de David Friedrich Strauss (1835 ; remanié en 1864) et la *Vie de Jésus* de Renan (1863) ont beaucoup de traits communs. On peut cependant tenir pour certain que Renan doit plus à Strauss que le théologien allemand ne doit au savant français.

Les deux autres articles jettent une lumière nette sur les rapports de Renan avec la Hollande. Trois événements ont appelé Renan en Hollande : l'inauguration à Dordrecht, en 1862, de la statue d'Ary Scheffer, l'oncle de sa femme, le tricentenaire de la fondation de l'Université de Leyde, en 1875, et deux ans plus tard, la commémoration du bi-centenaire de la mort de Spinoza. L'accueil réservé à sa personne fut bienveillant, parfois chaleureux : discours, banquets, réceptions chez la reine Sophie. On trouve des reflets du séjour à Leyde dans les *Questions contemporaines* de 1868. Le discours de Renan sur Spinoza parut dans les *Nouvelles Etudes d'histoire religieuse* de 1884. Renan se sentait à l'aise en Hollande. Tielrooy l'explique en partie par une affinité qui existerait entre Bretons et Hollandais. L'idée nous semble attrayante, mais très subjective.

Une question se pose : que savait, au juste, Renan des mouvements d'idées en Hollande ? Tielrooy dit (p. 220) que Renan a prêté peu d'attention à la vie intellectuelle néerlandaise. Nous dirions plutôt que Renan était dans l'impossibilité d'apprécier pleinement cette vie intellectuelle puisque, comme Tielrooy le reconnaît lui-même, Renan n'était pas suffisamment au courant de la langue néerlandaise. — Les pages que Tielrooy consacre à la fortune *littéraire* de Renan en Hollande, sont particulièrement réussies. Les traductions en langue néerlandaise des ouvrages de Renan sont peu nombreuses : ceux qui s'intéressaient à ses œuvres savaient, en général, les lire en français. Tielrooy n'insiste pas sur le caractère de ces traductions. Il serait intéressant de vérifier si les traducteurs ont toujours bien saisi la pensée de Renan.

Plus importants sont les jugements qu'ont portés sur Renan les théologiens, les philosophes et les littérateurs néerlandais. Les théologiens protestants, dogmatiques et pleins de préjugés, l'ont généralement combattu, souvent avec violence : Renan est un « apprenti de Strauss », sa *Vie de Jésus* est un ouvrage « vil », « méprisable » (O. A. Spitzen) ; c'est la création d'un « fantaste » (Van Oosterzee). Vers 1880, la fureur des théologiens s'apaise. Les considérations des philosophes et des littérateurs néerlandais, esprits plus indépendants, sont beaucoup

plus objectives. S'ils attaquent Renan, leur critique est souvent bien fondée. Opzoomer, philosophe positiviste et professeur à l'Université d'Utrecht, dit, par exemple, que sur la vie de Jésus les données historiques essentielles manquent. D'autres esprits, tels que J. van Vloten, professeur de néerlandais à l'Athénée de Deventer, apprécient pleinement les idées de Renan. Le grand critique Busken Huet les admire et les défend dans trois études, publiées entre les années 1863 et 1885.

Une liste précieuse des ouvrages hollandais consacrés à Renan se trouve à la page 222 du livre de Tielrooy. Les deux études de Tielrooy, dont la plus importante parut, en 1950, dans la revue néerlandaise *De Nieuwe Stem*, sont écrites en langue néerlandaise. C'est dommage : elles méritent d'être mieux connues en France.

H. Van der Tuin.

Gonzague de Reynold et son œuvre. *Études et témoignages publiés à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire* par un groupe d'amis sous la direction de François Jost. Fribourg, Suisse, Ed. Universitaires, 1955. In-8°, 423 p.

Depuis que nous n'avons plus Paul Hazard parmi nous, nous cherchons à retrouver, dans la crise de conscience où nous nous débattons, un philosophe de l'histoire européenne. L'auteur de *la Crise de la conscience européenne* et de *la Pensée européenne au XVIIIe siècle* eût-il aimé *la Formation de l'Europe*, qui commençait à paraître l'année même où sa voix inoubliable se taisait ? Nous n'en sommes pas sûr. Nous croyons nous rappeler que la pensée et l'action de Gonzague de Reynold l'étonnaient quelquefois ; peut-être, à certains égards, l'inquiétaient-elles. Mais la haute loyauté de son esprit nous le garantit : il se fût arrêté avec une admirative attention devant ces sept volumes, admirables en effet, que doit couronner un tome VIII, *Le toit chrétien*. Ils ont, tous deux, été sollicités par les même problèmes ; le mot *Europe* a rendu, pour eux, le même son prestigieux et impérieux ; ils ont senti se lever les mêmes menaces, fait appel aux mêmes forces venues du fond des âges. Paul Hazard est peut-être l'homme qui a le plus profondément pensé l'Europe. Gonzague de Reynold est l'homme qui l'a le plus passionnément voulue.

C'est ce qu'ont dit, — en cette année où il a atteint, après tant d'autres cimes, cette cime sereine et mélancolique : la soixante-quinzième année, — environ soixante-quinze de ceux qui connaissent le mieux l'homme et l'œuvre. Des membres de l'Académie française comme Daniel Rops, Jean-Louis Vaudoyer, André Siegfried, le duc de La Force, Louis Madelin ; des membres des Académies ou des Sociétés Royales de Belgique, d'Espagne, du Canada, d'Amérique latine, comme José Maria Peman, Enrique Ruiz Guiñazú, Jean Bruchési, Pierre Nothomb, Luc Hommel ; des écrivains éminents comme Jean de La

Varende, René Pinon, Daniel Halévy ; des historiens et des peintres de cette Suisse qui est sa patrie et qui, à ses yeux, résume en elle l'Europe, comme Henri Perrochon ou ce Maurice Zermatten en qui nous nous plaisons à voir un Ramuz valaisan ; des collègues de l'Université de Fribourg, comme Gaston Castella et Pierre Henri Simon ; des professeurs d'Universités suisses, belges, italiennes, autrichiennes ; des professeurs de Sorbonne ou de l'Institut Catholique comme Mgr Calvet ; de grands lettrés du Quai d'Orsay ou d'anciens collaborateurs à l'Institut de Coopération intellectuelle comme René Roux ou Daniel Secretan [1] ; des hommes politiques, mieux encore : des hommes d'État comme Robert Schuman, Antonio Ferro, José Miguel de Azaola, — sont venus dire comment ils l'avaient vu ou comment ils l'avaient lu. Et aussi ceux et celles dont le témoignage lui est le plus cher, nous en sommes sûr : les anciens étudiants, les anciennes étudiantes, qu'il a fait pleurer de confusion dans les sévérités de son séminaire bernois, ou d'admiration et de ferveur en leur parlant de Pascal.

Un d'entre eux, un de ceux dont il est le plus fier, François Jost, a lié l'abondante moisson. Il l'a répartie en deux gerbes : *Études*, *Témoignages*. Mais des témoignages qui sont encore des études, des études qui sont déjà des témoignages. Études sur l'homme, études sur le poète et le critique, sur l'historien de la Suisse, du Portugal, de l'Allemagne, de l'Empire romain, du monde barbare ; témoignages qui viennent de Fribourg, de son Évêque, de son Université, du Directeur de l'Instruction Publique, M. José Python, héritier d'un grand nom, d'une grande œuvre et d'une grande pensée ; témoignages qui viennent d'autres cantons suisses, d'un Jacques Chenevière, d'un Denis de Rougemont, d'un Auguste Viatte ; témoignages du vieux et du nouveau monde : car cet Européen a jeté ses filets enveloppants et sensibles bien au delà de sa tragique péninsule.

Tout ce classement est fait avec rigueur et souplesse, évitant la confusion mais ne se refusant pas les doubles emplois : que les études ou les témoignages se répètent parfois, est-ce là un grave péché dans un chœur où la même sympathie trouve, sans les chercher, les mêmes mots ? Et, s'il reste, ici ou là, quelques mauvaises herbes mal ratissées, n'est-ce pas pour introduire quelque diversité dans ce jardin de l'amitié ? Nous n'en parlons que pour éviter toute méprise : ce livre, qui n'est touffu que parce qu'il est riche, ne se donne pas pour un infaillible tableau d'histoire ou pour une sûre introduction aux études littéraires. Quatre pages du chapitre sur *Baudelaire vu par Gonzague de Reynold* (pp. 125-

1. Rappelons que, lui-même, Gonzague de Reynold fut le collaborateur le plus estimé de Bergson dans l'organisation de la « coopération intellectuelle ». Il resta fidèle à cette grande mémoire ; et peut-être ne nous jugera-t-on pas indiscret si nous osons associer son hommage posthume à ceux de ce volume jubilaire. Si nous ne nous trompons, M. de Reynold avait pris l'initiative de présenter la candidature de Bergson au prix Nobel. Il avait tenu à ce que la pétition internationale qu'il provoqua à cette occasion s'ouvrît par la signature d'un de ses collègues français d'une Université suisse. Symbole de ce sens des réalités nationales et des solidarités internationales qui a toujours été le double pôle de son esprit.

129) sont parvenues à accumuler les plus déconcertantes inadvertances. Passe encore qu'elles traduisent par une « conception du poète, *enfant prolongé* » la formule baudelairienne : « Le génie est l'enfance retrouvée », ou même que, de cette « diminution des traces du péché originel » où le poète voyait la vraie civilisation, elles fassent une « diminution du péché originel » lui-même ; mais changer un beau vers marmoréen en cet alexandrin édifiant :

Je suis belle, o mortels ! comme un rêve de Dieu,

et déclarer que, « encore en 1917, le dogmatique Brunetière » médisait de Baudelaire, l' « année même » où M. de Reynold écrivait son livre réparateur ! Ne soyons pas, à notre tour, trop dogmatique, ni trop pédant... La plume d'une femme d'esprit, et qui porte un nom illustre entre tous dans nos lettres, a de la grâce à faire sortir Dieu de la pierre ; elle a de la bonne grâce à ajouter plus de dix ans à une vie de critique.

Gonzague de Reynold, scrupuleux orthodoxe, a dû sourire de ces aimables hérésies. D'un sourire que nous connaissons bien : où il y a une malice courtoise, celle d'un gentilhomme qui n'a jamais confondu la noblesse avec la hauteur ; celle d'un savant qui a toujours placé la vie fort au-dessus du savoir. Pierre Moreau.

B. O. Unbegaun. **A bibliographical guide to the Russian Language.** With the collaboration of J. S. G. Simmons. Oxford, At the Clarendon Press, 1953. In-8°, ix-174 p.

Bien que la philologie ne puisse être considérée par la littérature comparée que comme une discipline accessoire, le Manuel bibliographique de philologie russe que nous devons à l'érudition de M. Unbegaun et à l'esprit d'initiative d'un éditeur anglais, ne peut laisser les « comparatistes » indifférents. En Russie même les travaux similaires datent du siècle dernier, ou sont restés incomplets. En Europe occidentale, on ne dispose que des comptes rendus que donnent les revues spécialisées et dont la consultation, malgré les tables récapitulatives, est forcément difficile. Grâce à M. Unbegaun, étudiants et chercheurs disposent maintenant d'un guide agérable, qui réunit sous plus de mille numéros d'ordre les ouvrages et articles les plus intéressants et, surtout, les plus récents, répartis en trois sections : généralités, histoire de la langue russe, description de la langue actuelle. Dans la majorité des cas, de brèves indications qui, pour les œuvres capitales, deviennent de véritables petits articles, renseignent sur le contenu et la valeur des ouvrages, permettant ainsi au lecteur de s'orienter dans le contexte bibliographique. Le « comparatiste » aurait profit à feuilleter les pages qui concernent l'histoire du vocabulaire, l'histoire de la langue littéraire et enfin les grammaires et dictionnaires d'usage courant. Consulter ce bel instrument de travail ne nous laisse à nous, Français, qu'un seul regret : qu'il soit rédigé en anglais. Un tel ouvrage aurait fait honneur à l'édition française. Henri Granjard.

CHRONIQUE

Le IIIe Congrès international de Littérature comparée. — Le précieux appui fourni tant par le Ministère italien de l'Instruction publique que par l'administration de la *Fondazione Giorgio Cini*, ont permis au IIIe Congrès international de Littérature comparée de réunir à Venise, dans le cadre incomparable de la Fondation, à l'île Saint-Georges, une centaine d'universitaires et lettrés représentant une quinzaine de nationalités. Le travail d'organisation, entrepris par MM. C. Pellegrini, Ch. Dédéyan et M.-F. Guyard, avait été admirablement secondé à Paris par Mlle Le Hénaff et, sur place, par une Vénitienne d'un dévouement inlassable, Mme Torrubia-Trentin, professeur à l'Université de Dijon.

Avant la réception inaugurale offerte par la Fondation Cini dans sa belle salle palladienne, les allocutions de M. Robert d'Harcourt, de l'Académie française, et du Prof. Folkierski, de l'Université de Bristol, s'étaient doublées d'un spirituel discours de bienvenue de M. Italo Siciliano, recteur de l'Université de Venise. Quelques touches d'un bienveillant et rafraîchissant scepticisme sur les ambitions du comparatisme n'étaient pas pour effrayer les congressistes, comme le montra la haute tenue des séances de travail, et comme le soulignèrent, lors de la conclusion des débats, MM. Pellegrini et Dédéyan. Il n'était pas mauvais que la Némésis fût discrétement présente au cours de ces journées dans les amicales mises en garde du Recteur Siciliano, qui fit ensuite avec une charmante cordialité les honneurs de son palais de Ca'Foscari, et de Mme Marie-Jeanne Durry, qui présida avec tant d'art qu'on lui aurait pardonné bien des crimes de lèse-comparatisme !

Si Mme Durry elle-même, si son confrère espagnol en poésie M. Jorge Guillén, professeur à Wellesley College, s'étaient modestement refusés à prendre la parole, on put entendre une bonne trentaine de communications, dont plus de la moitié étaient consacrées aux expériences vénitiennes d'écrivains : Goethe (M. Robert d'Harcourt), Barrès (M. Folkierski, lequel évoqua aussi Mickiewicz), R. Rolland (J. Roos), d'Annunzio (G. Di Pino), Rilke (Mme de Sugar), Montesquieu (H. Roddier), Dostoïevski (M. Gasperini), Stendhal (V. Del Litto), Giono (F. Del Beccaro), Taine (Mme P. Ambri Berselli), Platen (L. Sauzin), Chateau-

briand (Mlle Y. Batard), Boccace (V. Branca), Joseph de Maistre (R. Triomphe), Brioussov (M. Markovitch), Ruskin (P. Francastel), George Sand (Mlle H. Tuzet), Blok, Gumilev (P. Pascal), Alecsandri, Eminesco (B. Munteano). La place d'honneur revint à Byron : R. Escarpit montra la place des années vénitiennes dans l'évolution psychologique du poète, tandis que le R. P. Gianascian, après avoir évoqué les relations de Byron avec la communauté arménienne de Saint-Lazare, accueillait dans cette île les congressistes. La délégation française eut également le privilège, grâce à l'hospitalité de Mme Couvreux-Rouché, animatrice de l'Alliance française, d'être reçue dans la salle même où travaillait Byron au Palais Mocenigo.

D'autres communications illustrèrent la Venise littéraire du début du XVIIIe siècle (M. Dazzi), ou l'image de Venise dans les littératures anglaise (F. C. Roe), belge (R. Van Nuffel), danoise (Mme A. Manghi), française (G. Damerini), serbo-croate (M. Deanović). La place occupée par Venise dans la littérature de voyage ne suscita pas seulement les communications de M. Bataillon, D. Valeri et J. Voisine ; le distingué bibliophile et érudit vénitien A. Tursi, après avoir exposé aux congressistes les principes de l'imposante bibliographie des voyageurs étrangers en Italie, à laquelle il travaille depuis un quart de siècle, leur ouvrit généreusement les trésors de sa bibliothèque spécialisée, riche en ouvrages rares et anciens, qu'abrite son appartement des Zattere.

Car Venise, on le devine, n'était pas la moindre séduction de ce Congrès, dont la seconde journée avait été marquée par une réception offerte par la municipalité et l'Office de tourisme. C'est même miracle que les séances aient été suivies avec une assiduité que les organisateurs se plurent à remarquer. Quel meilleur éloge eût-on pu faire de la qualité des communications ?

Un seul regret assombrit le ciel radieux de ces journées : leur date tardive nous avait privés de la participation de nos collègues américains. On se sépara sur l'espoir que le Congrès comparatiste prévu pour 1958 aux Etats-Unis (même si trop peu de spécialistes européens, hélas, peuvent entreprendre ce lointain voyage), renforcera encore cette amicale solidarité entre les chercheurs de tous pays, qui est pour les comparatistes un article de foi.

J. V.

La presse internationale continue de signaler l'importance de ces journées vénitiennes. Sans compter *Il Gazzettino* de Venise même, qui en eut la primeur et les décrivit pour ainsi dire séance tenante, nous sommes informés que plus d'un journal, plus d'une revue, en Italie, en France et ailleurs, s'apprêtent à en rendre compte, ou l'ont déjà fait, — tel le quotidien *Combat* (Paris, 6 octobre), par un article, bien circonstancié, de Mme Marie-Jeanne Durry ; tel encore, plus succinctement et sans signature, le *Figaro littéraire* du 15 cotobre.

Une Assemblée générale de l'Association internationale de Littérature comparée s'est tenue, au cours du Congrès de Venise, sous la présidence de M. Carlo Pellegrini. Après avoir rendu hommage au co-président M. Jean-Marie Carré, retenu loin de Venise par la maladie, l'Assemblée a approuvé, avec de légers amendements, les Statuts adoptés à Oxford en septembre 1954 (le texte définitif en sera publié dans la *R. L. C*), et réélu l'ensemble du Bureau, qu'elle a complété par la nomination d'un nouveau secrétaire général, en la personne de J. Voisine (Lille), chargé de remplacer M. M.-F. Guyard pour la durée de sa mission d'enseignement dans une Université étrangère ; et par l'élection d'un 6e membre assesseur, M. W. A. P. Smit (Utrecht). — La cotisation annuelle a été élevée à 500 fr., ou $ 1.50.

Des rapports présentés par le Secrétaire général, par le trésorier, puis par M. Bataillon, au nom de la Commission française, et par M. Munteano, Secrétaire général de la *R.L.C.*, retenons les progrès de l'Association (200 membres en juin 1955, mais recrutement encore fort inégal, puisque la Grande-Bretagne et l'Allemagne n'ont guère plus d'adhérents que le Japon !), le désir des membres européens d'une coopération plus étroite avec leurs collègues d'Amérique, la nécessité d'un échange d'informations avec les pays slaves, le projet d'enquête sur la constitution d'une bibliographie internationale, celui d'un prix de Littérature comparée dû à l'initiative de la Librairie Didier ; tous sujets qui feront l'objet de communications ultérieures dans la *R.L.C.*

J. V.

Le Congrès Kierkegaard, organisé à Copenhague, du 10 au 17 août, par la *Société* qui porte le nom de ce philosophe, a traité de la philosopie kierkegaardienne et de son influence dans le monde. En présence de nombreux représentants des pays Scandinaves, de l'Europe Occidentale, des Etats-Unis et du Japon, huit conférences furent prononcées, dont plusieurs à portée comparatiste, celles, en particulier, de MM. T. H. Croxall (Copenhague), pour la Grande-Bretagne, et Pierre Mesnard (Alger) pour la France. — Le problème qu'aborda M. C. Fabro (Rome) ne nous est guère indifférent, non plus : *Le Catholicisme en face de Kierkegaard.* — M. J. Slok (Aarhus) examina, pour sa part, un thème de grande actualité : *Das existenzphilosophische Motiv im Denken Kierkegaards.*

Le Centenaire de Mickiewicz.

La *Bibliothèque Polonaise* de Paris (6, quai d'Orléans) a organisé cet été, dans ses salles, une Exposition commémorative d'Adam Mickiewicz et de son entourage. Les collections du Musée Mickiewicz, réunies jadis par Ladislas, le fils aîné du poète, y occupèrent une place considérable avec — sans compter un nombre impressionnant de manuscrits

et de souvenirs divers — non moins de 184 effigies de Mickiewicz, — portraits peints, dessinés, sculptés, gravés, lithographiés, des daguerréotypes et des photographies, ainsi que des portraits posthumes, dont quelques-uns exécutés par de grands artistes. Signalons-en l'intéressant dessin de Wańkowicz exécuté en 1823, au temps où Mickiewicz était étudiant à Wilno ; le grand portrait romantique du même peintre (1828), représentant Mickiewicz après le succès de ses *Sonnets de Crimée* ; le délicat médaillon de bronze modelé en 1829, à Weimar, par David d'Angers, ainsi que le buste en bronze de 1835, par le même ; enfin, et surtout, l'admirable bronze de Bourdelle, première étude pour son monument de la Place de l'Alma.

Les portraits d'amis de Mickiewicz, conservés par le Musée, permettent d'établir l'attraction exercée par cet homme dans les milieux les plus divers : pendant sa déportation en Russie — Pouchkine, Wiazemski, Galitzin ; Goethe, à Weimar en 1829, où Mickiewicz contracta aussi une durable amitié avec le sculpteur David d'Angers ; ses relations avec Béranger et La Fayette ; son intimité avec Montalembert, avec Lamennais, avec des artistes et des écrivains de son temps — Delacroix, Chopin, G. Sand, A. de Vigny, V. Hugo (un portrait de ce dernier par Boulanger, peu connu, attire l'attention du visiteur) ; son professorat classique à Lausanne ; sa croisade de libéralisme au Collège de France, aux côtés de Michelet et de Quinet ; l'action qu'il exerça sur les masses, en 1848 en Italie et, en 1855, à la veille de sa mort, à Constantinople.

A côté de cet aspect social de Mickiewicz, l'Exposition donne une image suggestive de ce qu'a été sa vie privée, grâce à de nombreux tableaux et dessins d'après les membres de sa famille, très style d'époque.

Une autre Exposition Mickiewicz a été inaugurée, le 21 octobre, à la *Maison de la Pensée française*, réunissant, avec de nombreuses reliques personnelles du Pèlerin, des traces significatives de son passage à travers l'Europe. Une vitrine était consacrée à Mickiewicz professeur au Collège de France, avec des photographies de documents inédits, les cinq volumes du cours sur *Les Slaves*, et le célèbre Médaillon (prêté par Mme Bourdelle) réunissant les trois profils de Mickiewicz, Michelet et Quinet, avec, en exergue, *Ut omnes unum sint.*

Au cours d'un Gala de Poésie organisé en l'honneur de Mickiewicz, le 29 avril, au Musée Guimet, Mme Irène Galezowska, professeur au Centre d'Études polonaises, a évoqué la figure et la personnalité de l'écrivain. Par la même occasion, lecture a été donnée de certaines de ses pages.

Conférence de Mme Marya Kasterska-Sergescu, le 15 juin, sous les auspices de l'Institut Universitaire roumain Charles Ier : *A. Mickiewicz et les émigrés roumains de 1848.*

Conférence de M. Jean Fabre, le 16 juin, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, au cours d'une cérémonie commémorative sous les auspices du Comité français du Centenaire : *Mickiewicz et le romantisme.*

Ce n'est point pour la première fois que la vie et l'œuvre du grand romantique polonais préoccupent la *R.L.C.*, qui leur a déjà consacré plusieurs études, dont celle de M. André Mazon, *Une correspondance : Mickiewicz, Victor Cousin, Cyprien Robert* (1934) ; celle de M. W. Lednicki, *Pouchkine et Mickiewicz* (1937) ; celle enfin de notre collaborateur d'aujourd'hui, M. Z. Zaleski, qui a traité jadis dans nos pages de *Michelet, Mickiewicz et la Pologne* (1928).

Sous les auspices du *Polish Institute of Arts and Sciences in America*, M. W. Lednicki, de l'Université de Californie, prépare la publication d'un ample recueil d'études consacrées à la fortune et à l'influence de l'œuvre de Mickiewicz dans un grand nombre de pays.

Un volume analogue va bientôt voir le jour en Grande-Bretagne, par les soins du professeur W. Folkierski, de l'Université de Bristol.

Travaux en cours. — C'est M. Victor Holden Taylor, — et non pas William Taylor, comme il a été dit dans notre dernier fascicule, p. 305, — qui prépare une thèse de Doctorat en Sorbonne sur *Edmond Jaloux et la littérature anglaise.*

BIBLIOGRAPHIE [1]

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Cette Bibliographie est rédigée par Mlle E. Le Hénaff avec, pour ce fascicule, la collaboration de M. D. Devoto.

Bibliographies.

*662. Stratman (C. J.). *Bibliography of Medieval Drama.* Berkeley. Los Angeles, Univ. of California Press, 1954.

C. r. J. E. G., *HR*, avril 1955.

663. Wilkins (E. H.). Una copia d'omagio dei « Miscellanea » [de Politien, avec corrections autographes]. *Cm.* janv.-fév. 1955.

664. Droz (E.). C. r. de : J. Dagens. *Bibliographie chronologique de la littérature de spiritualité et de ses sources* (1501-1610). [Paris], Desclée de Brouwer, 1952. *BHR*, janv. 1955.

665. [Id]. C. r. de : L. Desgraves. *Bibliographie des ouvrages imprimés par Simon Millanges*, 1573-1633. Bordeaux, Société des Bibliophiles de Guyenne, 1951. *Ibid.*

1. Abréviations.

BHi	Bulletin Hispanique, Bordeaux.
BHR	Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. Genève.
BHS	Bulletin of Hispanic Studies. Liverpool.
Clav.	Clavileño. Madrid.
Cm	Convivium. Turin.
Cu.A	Cuadernos Americanos. México.
Cu.H	Cuadernos. Hispanoamericanos. Madrid.
GSLI	Giornale Storico della Letteratura Italiana. Turin.
HAHR	Hispanic American Historical Review. Durham. N. C.
HispB	Hispania. Baltimore.
Hom. F. Krüger	Homenaje a Fritz Krüger. Mendoza. Faculdad de Filosofía y Letras de la Universidad Nacional de Cuyo, 1942-1954, 2 vols.
HR	Hispanic Review. Philadelphie.
IM	Imago Mundi. Buenos Aires.
LR	Lettres Romanes. Louvain.
MLJ	Modern Language Journal. Menasha, Wisc.
NRFH	Nueva Revista de Filología Hispánica. México.
PMLA	Publications of the Modern Language Association. New York.
QIA	Quaderni Ibero Americani. Turin.
RF	Romanische Forschungen. Francfort.
RFE	Revista de Filología. Española. Madrid.
RHM	Revista Hispánica Moderna. Columbia Univ. New-York.
RNC	Revista Nacional de Cultura. Caracas.
RP	Romance Philology. Berkeley.

666. Briet (S.). Situation de la bibliographie rimbaldienne. *Mélanges d'histoire littéraire et de bibliographie offerts à Jean Bonnerot, Conservateur en chef honoraire de la Bibliothèque de la Sorbonne par ses amis et ses collègues.* Paris, Nizet, 1954.

667. Riquer (Martín de). C. r. de : U. T. Holmes Jr. (Ed.). *A Critical Bibliography of French Literature.* Vol. I. The Mediaeval Period. Syracuse, Syracuse Univ. Press., 1952. *RFE*, XXXVI, 1-4, 1953.

*668. Seris (H.). *Manual de bibliografía de la literatura española.* Primera parte, segundo fasc. Syracuse, Centro de Estudios Hispanicos, 1954.

C. r. J. E. Keller, *HispB*, mars 1955.

*669. *Repertorio bibliografico della letteratura italiana*, a cura della Facoltà di Magistero di Roma sotto la direzione di U. Bosco, vol. I (1948-1949), Florence, Sansoni, 1954.

*670. Peraza Sarauza (F.). *Bibliografía martiana*, 1853-1953. La Habana, Comisión Nac. Organizadora de los Actos y Ediciones del Centenario y del Monumento de Martí, 1954.

C. r. L. H. *HAHR*, fév. 1955.

*671. Valle (R. H.). *Bibliografía de Hernán Cortés.* Mexico, Jus, 1953. [Soc. de Estudios Cortesianos, 7].

C. r. C. Harvey Gardiner, *HAHR*, fév. 1955.

Théorie.

672. Rees (G.). Comparative Literature. *MLJ*, XXXVII, 1953.

673. Roe (F. C.). Studi Comparati anglo-italiani degli anni 1949-1951 *Cm*, janv.-fév. 1955.

674. Echave-Sustaeta (J.). Ciencia y arte de la traducción. *Helmantica* [Salamanque], janv.-avril 1954.

*675. Rey Pastor (J.). *Algebra del linguaje.* Discurso leido el día 1 de abril de 1954, en su recepción pública en la R. A. E... Madrid, Nuevas Gráficas, 1954.

*676. Wellek (R.) et Warren (A.). *Teoría literaria :* Trad. de J. M. Gimeno Capella. Pról. de D. Alonso. Madrid, Gredos, 1953.

677. Menéndez Pidal (R.). Para la definición de poesía tradicional. *CuH*, XVII, nº 47, 1953.

678. Castro (A.). *Rinconete y Cortadillo* o el perspectismo en literatura. *El Nacional* [Caracas], 6 mai 1954.

679. Riblans (G. W.). The Meaning and Structure of Lope's « Fuenteovejuna ». *BHS*, XXXI, 1954.

680. Terry (A.). The Continuity of Renaissance. Criticism. Poetic Theory in Spain between 1535 and 1650. *Bulletin of Spanish Studies.* [Liverpool], XXXI, 1954.

681. Clements (R. J.). López Pinciano's *Philosophia antigua poética* and The Spanish Contribution to Renaissance Literary Theory. *HR*, janv. 1955.

682. Battaglia (S.). Un episodio dell'estetica del Rinascimento spagnuolo : il « Libro de la erudicíon poética » di Luis Carrillo. *Filologia Romanza* [Turin], avril-juin 1954.

683. Wais (K,), Traduction, adaptation et transposition poétique. Contribution à la critique de nouvelles traductions allemandes des poésies de Mallarmé. *Hom. F. Krüger*, II.

*684. Grossmann (R.). *El autor y el público hispano-americano : Esbozo de una sociología literaria.* Rosario, Inst. de Letras de la Univ. Nac. del Litoral. s. d.

*685. Pattison (W. T.). *Benito Pérez Galdós and the Creative Process.* Minneapolis, Univ. of Minnesotta Press, 1954.

*686. Vila Seima (J.). *Procedimientos y técnicas en Rómulo Gallegos.* Séville, Escuela de Estudios Hispanoamericanos, 1954. [Col. Mar adentro].

Stylistique.

*687. Kayser (W.). *Interpretación y análisis de la obra literaria.* Trad. de M. Moutón et V. G. Yebra. Madrid, Gredos, 1954 [Biblioteca Románica Hispánica].

688 Cunha (A. G.). Influências eslávicas na lingua portuguesa, II. *Revista da Academia Fluminense de Letras* [Rio de Janeiro], VII, 1954.

*689. Torner (E. M.). *Ensayos sobre estilística literaria española.* Londres, Dolphin Book Co, 1953.

C. r. A. Carballo Piazo. *Clav.*, nov.-déc. 1954.

690. Marti (M.). Il tono medio dell' « Orlando Furioso ». *Cm*, janv.-fév. 1955.

*691. Siebenmann (G.). *Ueber Sprache und Stil im Lazarillo de Tormes.* Berne, Francke, 1953.

C. r. G. Sobejano, *RFE*, XXXVII, 1-4, 1953.

692. Durán (M.). Los contrastes en el estilo de Quevedo. *Insula* [Madrid], juin 1954.

693. Segre (C.). Edonismo linguistico nel Cinquecento, *GSLI*, LXX, 1953.

C. r. *La Rassegna* [Gênes], oct-déc. 1953.

*694. Leo (U.). *Angelica ed i « migliori plettri »*, *Appunti allo stile della Controriforma.* Krefeld, Scherpe, 1953. [Schriften und Vorträge des Petrarca-Instituts. Cologne, IV].

C. r. E. Loos, *RF*, Band 66, Heft 1-2, 1954.

*695. García Lorca (F.). *Hermana Marica* (Análisis de un romancillo de Góngora). *La Torre* [Rio Piestra. Puerto Rico], janv.-mars 1955.

696. Marzot (G.). Variazioni barocche nella prosa del Galilei. *Cm*, nov.-déc. 1954 ; janv.-fév. 1955.

697. Wagner (R. L.). Les valeurs de l'italique. Notes de lecture sur *Lucien Leuwen* de Stendhal. *Mélanges Bonnerot*, cf. nº 666.

698. Bruneau (Ch.). Une création de Sainte-Beuve : la phrase « molle » de *Volupté*. *Ibid.*

699. Richthofen (E. F. von). « Présence » und « absence » des ich bei Paul Valéry. [Studie zu Valérys Bildersprache]. *RF*, Baud 66, Heft 1-2, 1954.

700. Comptes rendus de : H. A. Hatzfeld, *A Critical Bibliography of the News Stylistics Applied to the Romance Literatures*, 1900-1952. Cf. 482 (1953) : A. M. Barrenechea, *RP*, fév. 1955 ; E. G. da Cal. *RHM.*, janv. 1955.

Genres littéraires.

701. Sánchez (L. A.). Sobre la falacia de los *géneros literarios* y las exigencias de la pedagogía literaria. *RNC*, XVI, nº 103, 1954.

702. Rosenvasser (A.). C. r. de : *Altägyptische Liebeslieder*. Introd. et trad. de S. Schott. Zurich, Artemis, 1950. *IM*. déc. 1954.

703. Lacroix (M. R.). C. r. de : J. Horrent. *La « Chanson de Roland » dans les littératures française et espagnole au moyen-âge*. Cf. 294 (1951). *Filología* [Buenos Aires], janv.-déc. 1952-1953.

*704. Sckommodau (H.). *Die religiösen Dichtungen Margaretes von Navarra*. Cologne, Westdeutscher Verlag, 1954.

*705. Goyri de Menéndez Pidal (M.). *De Lope de Vega y del Romancero*. Saragosse, Librería general, 1953 [Biblioteca del Hispanista, I].

706. Asensio (E.). Los cantares paralelísticos castellanos. Tradición y Originalidad, *RFE*, XXVIII, 1-4, 1953.

*708. Ycaza Tigerino (J.). *Los Nocturnos de Rubén Darío*. Managua [Nicaragua], 1954.

709. Parker (J. H.) and Reichenberger (A. G.). A Current Bibliography of Foreign Publications dealing with the *Comedia*. *Bull. of the Comediantes* [Madison, Wisc.], VI, nº 1, 1954.

710. Comptes rendus de : B. W. Wardropper. *Introducción al teatro religioso del Siglo de Oro* ; cf. 3 : J. Caso González. *Archivum* [Oviedo], III, 1953 ; R. de G. *Insula* [Madrid], IX, 1954 ; B. P. Patt, *HR*, janv. 1955.

711. Benítez Claros (R.). Notas a la tragedia neoclásica española. *Hom. F. Krüger*, I.

712. Giusti (R. F.). El teatro rioplatense : del circo a las modernas expresiones de vanguardia. *CuA*, XIII, nº 5, 1954.

713. Sada (C.). Una nueva generación de autores [dans le théâtre mexicain]. *El Nacional* [México], 26 sept. 1954.

714. Comptes rendus de : M. Baquero Goyanes. *El cuento español en el siglo XVI* : cf. 21 (1951) ; T. R. Hart, Jr. *NRFH*, juil.-sept. 1954 ; A. Zubicarreta. *Mar del Sur* [Lima], 26, 1953.

715. Téllez (H.). Fronteras de la novela, *Cuadernos del Congreso por la Libertad de la Cultura* [Paris], nº 4, 1954.

716. Fraderas Sánchez (L.). El renacimiento de la Novela en la segunda mitad del siglo XIX. *Anales de la Univ. de Cuenca*. Cuenca. [Ecuador], X, nº 1, 1954.

717. Comptes rendus de : P. N. Dunn, *Castillo Solórzano and the Decline of the Spanish Novel*. Cf. 1146 (1954) : E. Rosalinda García. *RHM*, janv. 1955 ; J. B. Avalle-Arce, *NRFH*, janv.-mars 1955.

718. Comptes rendus de : L. A. Sánchez. *Proceso y contenido de la novela hispanoamericana*. Cf. 1147 (1954) ; R. Gullón. La novela hispanoamericana. *Insula* [Madrid], VIII, nº 92, 1953 ; R. Latcham. Historia llena de errores. *Correo Literario* [Madrid], IV, nº 85, 1953 ; L. A. Sánchez. *Cosas de « criticos » Cuadernos del Congreso por la Libertad de la cultura* [Paris], nº 5, 1954 [Sur Latcham] ; R. Latcham. Sobre un libelo literario de don L. A. Sánchez. *Correo Literario* [Madrid], V, nº 2, 1954 ; G. Cotth-Thorner. Sobre el desarrollo de la novela. *La Nueva Democracia* [New York], XXXIV, nº 2, 1954 ; G. Bellini. *QIA*, déc. 1954.

719. Córdova de Braschi (I.). Cuatro antologías de cuentos españoles e

hispanoamericanos. [*Cuentos hispanoamericanos*. Introd. y notas de *Concha Meléndez*. México, 1953. — *Cuentos españoles*. Sel. y notas de E. A. Laguerre. Mexico, 1953. — *Antología de cuentos portorriqueños*. Prol. y Sel de E. A. Laguerre. México, 1953. — *Spanish Stories and Tales*. Sel. y Ed. by H. de Onís. New York, 1954]. *La Torre* [Río Piedras, Puerto Rico], juil.-sept. 1954.

*720. Castellanos (L. A.). *Aporte escénico de novelistas españoles*. Rosario [Argentine], Inst. de Letras de la Univ. Nac. del Litoral. s. d.

721 Keller (J. E.). El cuento folklórico en España y en Hispanoamérica. *Folklore Americas*, XIV, nº 7, 1954.

722. Meouchi M. (E.). La novela indigenista de México. *Correo Literario* [Madrid], IV, nº 79, 1954.

723. Rodríguez Monegal (E.). Situación actual de la novela en el Uruguay. *Correo Literario* [Madrid], IV, nº 80, 1953.

724. Lins do Rego (J.). Orígenes de la novela en el Brasil. *Cuadernos del Congreso por la libertad de la cultura* [Paris], 2, 1953.

*725. Ellison (F. P.). *Brazil's New Novel. Four Northeastern Masters : José Lins do Rego, Jorge Amado, Graciliano Ramos, Rachel de Queiroz*. Berkeley, Los Angeles, Univ. of California Press, 1954.

*726. Lafourcade (E.). *Antología del nuevo cuento chileno*. Santiago de Chili, Ziz-Zag, 1954.

727. Ornstein (J.). Breve panorama de la novela chilena reciente. *Revista Iberoamericana* [México], XVIII, nº 36, 1953.

728. Carnicer (R.). La novela picaresca y Zunzunegui. *Correo Literario* [Madrid], V, nº 4, 1954.

729. Portuondo (J. A.). Holmes y Lupin de América. *The Americas* [Washington], VI, nº 9, 1954.

730. Santivan (F.). ¿ Fué el propósito de Cervantes satirizar en el Quijote los libros de caballería ? *Atenea* [Concepción], CXIV, 1954.

*731. Aub (M.). *La prosa española del siglo XIX. Prólogo* selección y notas de... T. I. Mexico, Robrero, 1952, T. II, 1953.

C. r. J. L. Hubbell. *RHM*, janv. 1955.

732. Lima (A. A.). Silvio Romero and the evolution of Literary Criticism in Brazil. *The Americas* [Washington], X, 1954.

733. Dernheim (A.). Die Gaucholiteratur Argentiniens. Ihre Geschichte und Deutung. *Hom. F. Krüger*, II.

734. Ricard (R.). Pour une histoire de l'exemplum dans la littérature religieuse moderne. Recherches sur l'histoire de la prédication en Espagne, au Portugal et en France [XVIe et XVIIe siècles). *LR*, août 1954.

735. Marichal (J.). La originalidad de Unamuno en la literatura de confesión. *La Torre* [Rio Piedras, Puerto Rico], oct.-déc. 1954.

Thèmes et Types.

736. Marañón (G.). Los dioses destronados. [Sur : J. M. Cossio. Fábulas mitológicas en España. *Insula* [Madrid], IX, 1954.

737. Willis (R. S.). C. r. de : J. H. D. Allen, Jr. Ed. : *Two Old Portuguese Versions of the Life of Saint Alexis*. Cf. 471. *HR*, janv. 1955.

*738. Auerbach (E.). *Typologische Motive in der mittelalterlichen Literatur*. Krefeld, Scherpe, 1953. [Schriften und Vorträge des Petrarca-Instituts. Cologne, II].

C. r. E. Loos. *RF*, Band 66, Heft 1-2, 1954.

739. Schier (B.). Von den mittelalterlichen Anfängen der weiblichen Kopftracht. *Hom. F. Krüger*, I.

740. Wildhaber (R.). « Die Gänse beschlagen ». *Ibid.*

741. Pires de Lima (A. C.). O ouro nas tradições de Portugal. *Ibid.*

742. Comptes rendus de : M. R. Lida de Malkiel. *La idea de la fama en la Edad Media castellana*. Cf. 345 (1953) : A. A. Barbagelata. *Cursos y Conferencias* [Buenos-Aires], XLIV, 1954 ; M. A. Martínez. *RNC*, XVI, nº 103, 1954.

743. Petrocchi (G.). Degli « Actus Beati Francisci » al volgarizzamento del « Fioretti ». *Cm*, nov.-déc. 1954.

744. Street (F.). The Allegory of Fortune and the Imitation of Dante in the *Laberinto* and *Coronacción* of Juan de Mena. *HR*, janv. 1955.

745. Moreno Báez (E.). El tema del Abencerraje en la literatura española. *Archivum* [Oviedo], IV, 1954. [Tirage à part de la *Miscelánea filológica en memoria de Amado Alonso*].

746. Aparicio (F.). Nuevo teatro sobre Juaná de Arco. *Razón y Fe* [Madrid], juin 1954.

747. Screech (M. A.). The Death of Pan und the Death of Heroes in the Fourth Book of Rabelais, *BHR*, janv. 1955.

748. Macrì (O.). L'eroismo nella poesia di Herrera. *Filologia Romanza* [Turin], avril-juin 1954.

749. Vilanova (A.). El peregrino de amor en las *Soledades* de Góngora. *Est. ded. a Menéndez Pidal*, III. Madrid, 1952.

750. Revah (I. S.). C. r. de : O. H. Green. *Courtly Love* in Quevedo ; cf. 1270 (1952). *Bull. d'Et. Port. et de l'Institut français au Portugal* [Coimbra], XVII, 1953.

751. Mendoza (V. T.). Agustin Rojas Villandrando fuente de folklore. *Universidad de México*, VIII, nº 8, 1954.

*752. Schalk (F.). *Das Lächerliche in der französischen Literatur des Ancien Régime*. Cologne, Westdeutscher Verlag, 1954.

753. Peterson (S.). The matrimonial Theme of Defoe's *Roxana*. *PMLA*, mars 1955.

754. Cano (J. L.). La pasión por la belleza en Keats y en Cernuda. *El Nacional* [Caracas], 14 janv. 1954.

755. Bonza Brey (F.). El tema rosaliano de « negra sombra » en la poesía compostelana del siglo xix. *Cuadernos de Estudios Gallegos* [Sí Jacques de Compostelle], XII, 1953, [un thème de Rosalia de Castro].

*756. Hess (G.). *Die Landschaft in Baudelaire's « Fleurs du Mal »*, Heidelberg, Carl Winter-Universität Verlag, 1953.

757. Miller (J. E., Jr.). Hawthorne and Melville : The Unpardonable Sin. *PMLA*, mars 1955.

758. Mary Humiliata (Sister). Hopkins and the Prometheus Myth. *Ibid.*

759. Hoyos (A. de). Yecla en la literatura del 98. *Clav.* sept.-oct. 1954.

760. Comptes rendus de : C. Clavería. *Temas de Unamuno*. Cf. 954 (1954) : C. Blanco Aguinaga. *NRFH*, oct.-déc. 1954 ; J. López-Morillas. *HR*, avril 1955.

761. Sten (H.). Tuer le Mandarin. Le problème du Mandarin chez Eça de Queiroz et chez Arnold Bennett. *Orbis Literarum*, VIII.

762. Davison (N. J.). Galdós' Conception of Beauty, Truth, and Reality in Art. *HispB*, mars 1955.

763. Ray (G. B.). Infancia, niñez y adolescencia en la obra de Horacio Quiroga. *Revista Iberoamericana* [Mexico], XVIII, nº 36, 1953.

764. Angeles Caballero (C.). *El signo de la cruz en César Vallejo*. Lima, Imp. en el Colegio Perú, 1953.

765. Zdenek (J. W.). La mujer y la frustración en las comedias de García Lorca. *HispB*, mars 1955.

766. Gullon (R.). Motivos en la poesía de Lorca. *Insula* [Madrid], juil. 1954.

*767. Onians (R. B.). *The Origins of European Thought about the Body, the Mind, the Soul, the World ; Time and Fate*. Cambr. Univ. Press, 1951.

C. r. P. Chantraine. *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire Anciennes* [Paris], XXVII, 1953.

768. Keller (J. E.). Present status of Motif Classification [dans la *comedia*]. *Bulletin of the Comediantes* [Madison, Wis.], VI, nº 1, 1954.

769. Reichenberger (A. G.). About Themes, Motifs, and an Index. *Ibid.*

*770. Cuenca (H.). *Biografía del paisaje*. [*El paisaje en la poesía venezolana*]. Caracas, Cuadernos literarios de la Asociación de Escritores Venezolanos, 1954.

C. r. C. Rojas Jiménez. *RNC*, janv.-fév. 1954.

771. Zardoya (C.). La muerte en la poesía femenina latinoamericana. *CuA*, XII, nº 5, 1953.

772. Morreale (M.). Reflejos de la vida española en el « Lazarillo ». *Clav.*, nov.-déc. 1954.

773. Rodríguez Guerrero (I.). Aspectos de la criminología española y tipos delincuentes del *Quijote*, V : Juan Palomeque, « el Zurdo ». *Bolivar* [Bogotá], nº 28, 1954.

774. Hayes (F. C.). Lope de Vega and the Common man. *South Atlantic Studies for S. E. Leavitt*. Washington, 1953.

775. Subirá (J.). « Petimetría » y « majismo » en la literatura. *Revista de Literatura* [Madrid], oct.-déc. 1953.

*776. Salgot (A. de). *Don Juan Tenorio y « donjuanismo »*. Barcelone, Juventud, 1953.

777. Sedwick (F.). *El Burlador, Don Giovanni*, aud the Popular Concept of Don Juan. *HispB*, mai 1955.

778. Clement (F.). Ideas sobre Don Juan. *Universidad de Antioquia* [Medellín], Colombia, XXVII, 1954.

*779. Grau (J.). *Don Juan en el tiempo y en el espacio*. Buenos Aires, Raigal, 1954.

*780. Bragaglia (A. G.). *Pulcinella*. Roma, G. Casini, 1953.

C. r. E. Taddeo. *La Rassegna* [Gênes], avril-juin 1954.

*781. Ley (Ch. D.). *El gracioso en el teatro de la Península*. Madrid, *Revista de Occidente*, 1954.

C. r. C. Bravo Villasante. *Clav.*, janv.-fév. 1955.

782. Chapman (A.). The *Perdido* as a Type in some Spanish-American Novels. *PMLA*, mars 1955.

783. Nichols (M. W.). El gaucho. [*El Cazador de ganado. Un ideal de novela*]. Trad. de C. C. M. Aparicio ; Prol. de F. de Aparicio. Buenos Aires, Penser, 1953.

C. r. : E. Larocque Tinker. *HAHR*, nov. 1954 ; E. M. Chiozza. *IM*, déc. 1954.

Relations générales.

784. Cortés y Vásquez (L. L.). Ritmo, color y paisaje en la *Chanson de Roland* y en el *Poema del Cid*. *Bol. de la Biblioteca Menéndez y Pelayo* (Santander], XXX, 1954.

785. Neubert (F.). A propos des débuts des relations culturelles entre la France et l'Allemagne. *Hom. F. Krüger*, II.

786. *Portugal and Brazil.* An Introduction made by Friends of Edgar Prestage and Aubrey Fitz Gerald Bell im piam Memoriam, Ed. by H. V. Livermore with the Assistance of W. J. Entwistle. Oxford, Clarendon Press, 1953.

C. r. I. S. R. *Bull. des Et. Port. et de l'Inst. Français du Portugal* [Coimbra], XVII, 1953.

787. Ley (Ch. D.). La última intrigua de Antonio Pérez. *Honorificabilitudinitalibus* o jaque al Canciller. *Clav.*, nov.-déc. 1954.

788. Riley (E. C.). Don Quixote and the Imitation of Models. *Bull. of Spanish Studies* [Liverpool], XXXI, 1954.

789. M. L. de A. D. Vicente Nogueira e o historiador De Thou. *Arquivo de Bibliografia Portuguesa* [Coimbra], janv.-mars 1955.

790. Wade (G. E.). The Literary Sources of *El castigo del penséque* of Tirso de Molina. *South Atlantic Studies for S. E. Leavitt.* Washington, 1953.

*791. Mérimée (P.). *Correspondance générale*, établie et annotée par *M. Parturier*, Deuxième Série, T. Ier, 1835-1855. Toulouse, E. Privat, 1953.

C. r. M. Bataillon, *BHi*, 1954, nº 4.

792. Vázquez Zamora (R.). O'Neill, Pedro Bloch y Benavente. *Insula* [Madrid], IX, nº 99, 1954.

*793. *Proceedings of the International Colloquium on Luso-Brazilian Studies.* Vardebilt Univ. Press, 1953.

C. r. L. G. Moffatt. *HR*, avril 1955.

794. Rogers (F. M.). The Second International Colloquium on Luso-Brazilian Studies [Sao Paulo, 1954]. *HispB.* mars 1955.

795. Araquistain (L.). La disputa entre Europa y América [sur la IXe Rencontre Internationale de Genève, 1954]. *La Torre* [Río Piedras, Puerto Rico], janv.-mars 1955.

Intermédiaires.

*796. Menéndez y Pelayo (M.). *Biblioteca de traductores españoles.* Vols. III [Malon-Noroña] et IV [Oliver-Vives]. Ed. preparada por E. Sánchez Reyes, Santander, CSIC, 1953.

797. Nostrand (H. L.). The Value of Hispanic Literature in English Translation. *HispB*, XXXVI, 1953.

798. Chauviré (R.). La Boulaie le Gouz, gentilhomme angevin et voyageur universel. *Bull. de l'Assoc. Guillaume Budé* [Paris], juin 1955.

799. Bray (R.). Un touriste français en Suisse en 1612 : Marc Lescarbot. *Mélanges Bonnerot.* Cf. nº 666.

800. Hoge (H. W.). The Comtesse d'Aulnoy and her *Voyage d'Espagne. HispB*, mai 1955.

*801. Rydén (S.). *Don Juan José de Elhuyar en Succia* (1781-1782) *y el*

desculrimiento del tungsteno. Madrid, Insula, 1954. [Inst. Ibero-Americano], Gotemburgo, Succia].

802. Calbairac (G.). Beaumarchais en España. *Insula* [Madrid], IX, nº 105, 1954 [Lettres de Beaumarchais].

803. Bertrand (J. J.). Guillermo Schlegel, hispanista. Sus traducciones del castellano. *Clav.*, sept.-oct. 1954.

804. Chinard (G.). L'expérience haïtienne de Victor Jacquemont. Réalité et mirage. *Conjonction* [Inst. Français d'Haïti], déc. 1953.

805. Marix Spire (Th.). Un Polonais à Paris en 1836. [Lettre inédite du compositeur Joseph Brzowski]. *Mélanges Bonnerot.* cf. nº 666.

*806. Latour (A. de). *Viaje por Andalucía* (1948). Trad. de A. M. Custodio. Prol. de F. Maldonado. Valence, Castalia, 1954.

*807. Lisboa (M. M.). *Relación de un viaje a Venezuela, Nueva Granada y Ecuador* (1852-1853). Caracas, Ed. de la Presidencia de la Republica de Venezuela, 1954.

C. r. M. Pérez Vila. *RNC*, janv.-fév. 1955.

808. Rof Carballo (J.). Rilke en Andalucía. *CuH*, XV, 1953.

809. Panarese (L.). Della poesia portoghese moderna. Versioni di... *Estudios Italianos en Portugal* [Lisbonne], nº 12, 1953.

Courants, mouvements, époques.

*810. Revah (I. S.). *Une source de la spiritualité péninsulaire au XVIe siécle : la « Théologie Naturelle » de Raymond Sebond.* Lição proferida en 1 de junho de 1953. Lisbonne, Acad. das Ciências [Bibl. de Altos Estudos], 1953.

C. r. A. Sánchez. *Clav.*, sept.-oct. 1954 ; O. H. Green, *HR*, avril 1955.

*811. Bainton (R. H.). *Michel Servet, hérétique et martyr*, 1553-1953. Genève, Droz, 1953.

C. r. M. Reulos. *Bull. de la Société de l'Histoire du Protestantisme français* [Paris], oct.-nov. 1954.

812. Reulos (M.). C. r. de : *Autour de Michel Servet et de Sébastien Castellion.* Cf. 781 (1954). *Bull. de la Société de l'Histoire du Protestantisme français* [Paris], oct.-nov. 1954.

813. Leblanc (P.). Les sources humanistes du Chant nuptial de Renée de France. *Bull. de la Société de l'Histoire du Protestantisme français* [Paris], avril-juin, 1954.

814. Ong (W. J.). Père Cossart, Du Monstier and Ramus' protestantism in the Light of a new Manuscript. *Archivum Historicum Societatis Jesus* [Rome], janv.-juin 1955.

*815. Ramat (A.). *Per la storia dello stile rinascimentale.* Messine-Florence, D'Anna, 1953.

C. r. : *La Rassegna* [Gênes], janv.-mars 1954 ; M. Cincinnati. *Cm*, sept.-oct. 1954.

*816. Toffanin (G.). *Historia del humanismo* [desde *el siglo XIII hasta nuestros dias*]. Buenos-Aires, Nova, 1953.

*817. Gotaas (M. C.). *Bossuet and Vieira. A Study in National, Epochal and Individual Style.* Washington, The Catholic Univ. of America Press, 1953.

C. r. G. M. Moser. *HR*, janv, 1955.

*818. Peyre (H.). *¿ Qué es el clasicismo?* [Trad. J. Calvo]. México, Fondo de Cultura Económica, 1953.

*819. Espina (E.). *El romanticismo. Estudio de sus caracteres esenciales en Colombia. La poesía lírica europea y colombiana.* Bogotá. Minist. de Educación Nacional, 1952.

*820. Feidelson Jr. (Ch.). *Symbolism and American Literature.* Chicago, The Univ. of Chicago Press, 1953.

C. r. *IM*, déc. 1954.

821. Alda Tesán (J. M.). El costumbrismo y la literatura española. *Insula* [Madrid], VIII, nº 93. 1953.

822. Guansé (D.). Baroja, Azorín y el final de una generación. *Atenea* [Concepción], CIX, 1953.

823. Monguió (L.). El agotamiento del modernismo en la poesía peruana. *Revista Iberoamericana* [México], XVIII, nº 36, 1953.

824. Pepe (I.). Caratteri del Modernismo spagnuolo. *QIA*, déc. 1954.

825. Díaz Plaja (G.). Salvador Díaz Mirón y el modernismo. *CuH*, XX, nº 57, 1954.

826. Undurraga (A. de). Huidobro y sus acusadores o la querella del creacionismo. *Cultura Universitaria* [Caracas], nº 42, 1954.

*827. Marías (J.). *El existencialismo en España.* Bogotá, Univ. Nacional, 1953.

828. Gíustí (R. F.). Emilio Becher y la generación del 900 : Una biografía moral a la luz de un epistolario. *Cursos y Conferencias* [Buenos Aires], XLIV, 1954.

*829. Bueno (S.). *Medio siglo de literatura cubana (1902-1952).* La Habana, Publicaciones de la Comisión Nacional Cubana de la Unesco, 1953.

C. r. S. P. *RHM*, avril 1952.

*830. Vitier (C.). Ed. *Cincuenta años de poesía cubana (1902-1952).* La Habana, Minist. de Educación, 1952.

C. r. J. A. Portuendo. *Revista Interamericana de Bibliografía* [Washington], III, 1953.

*831. Straumann (H.). *La literatura norteamericana en el siglo XX.* México, Fondo de Cultura Económica, 1953.

C. r. L. A. de Newark. *IM*, déc. 1954.

*832. Míró (R.). *Cien años de poesía en Panamá (1852-1952).* Antología por... Panamá, Dep. de Bellas Artes del Minist. de Educación, 1953.

C. r. R. H. Valle. *RHM*, janv. 1955.

833. Garnier (P.). Un demi-siècle allemand vécu par un intellectuel. [A propos de : G. Benn : *Double vie.* Trad. d'Al. Vialatte, 1954]. *Critique* [Paris], oct. 1954.

*834. *Portuguese Literature in the Last twenty-five Years :* Fidelino de Figueiredo : *Foreward* ; J. Marinhos : *The Field of Ideas* ; A. Casais Monteiro : *Criticism and Poetry* ; H. Cidade : *The Novel and the Theater. Books Abroad* [Univ. of Oklahoma], XXVIII, 1954.

*835. Schurz (W. L.). *This New World : The Civilization of Latin America.* New York, E. P. Dutton, Co, 1954.

C. r. J. A. Crow, *HAHR*, nov. 1954.

*836. Fernandez-Arias Campoamor (J.). *Novelistas de México. Esquema de la historia de la novela mexicana (de Lizardi al 1950).* Madrid, Cultura hispánica, 1952.

C. r. J. Jiménez Rueda. *Revista Interamericana de Bibliografía* [Washington], III, 1953 ; T. Salinas Mateos. *CuH.* II, 1952 ; Villa Selma. *Arbor* [Madrid], 24, 1953.

*837. Grases (P.). *Temas de bibliografía y cultura venezolana.* Buenos Aires, Nova, 1953.

*838. Alegría (F.). *La poesía chilena : orígenes y desarrollo del siglo XVI al XIX.* Berkely-Los Angeles, Univ. of Calif. Press, 1954.

C. r. R. G. Mead Jr. *HAHR*, nov. 1954.

839. Blancpain (M.). Aspects et caractères de la littérature française. *Bull. de l'Institut français en Espagne* [Madrid], janv. 1954.

*840. Viatte (A.). *Histoire littéraire de l'Amérique française.* Québec, Presses Univ. Laval-Paris, Presses Univ. de France, 1954.

*841. Cunliffe (M.). *The Literature of the United States.* Londres, Penguin, 1954.

C. r. J. Rest, *IM*, déc. 1954.

*842. Saraiva (A. J.) et Lopes (O.). *História da Literatura portuguesa.* Porto, Porto editora, [1954].

*843. Chabás (J.). *Literatura española contemporánea (1898-1950).* La Habana, Cultural, 1952.

C. r. J. Villa Pastur. *Archivum* [Oviedo], III, 1953.

*844. Ruiz y Calonja (J.). *Historia de la Literatura catalana.* Pról. de J. Rubió, Barcelone, Teide, 1954.

*845. Fernández Spencer (A.). *Nueva poesía dominicana.* Madrid, Cultura Hispánica, 1953.

C. r. R. H. Valle. *RHM*, avril 1953.

846. Lazo (R.). La teoría de las generaciones y su aplicación al estudio histórico de la literatura cubana. *Universidad de La Habana*, XIX, nos 112-114, 1954.

*847. Giusti (R. F.). *Momentos y aspectos de la cultura argentina.* Buenos Aires, Raigal, 1954.

Ambiances.

La vie, les idées, les arts.

848. Klenke (Sister M. A.). Chretien's Symbolism and Cathedral Art. *PMLA*, mars 1955.

849. Bonet (C. M.). El estilo de *La Celestina* y su relación con el plateresco. *Criterio* [Buenos Aires], XXVI, 1953.

850. Heinzen (R.). C. r. de : D. P. Lockwood. *Ugo Benzi, medieval Philosopher and Physician, 1376-1469.* Chicago, Univ. of Chicago Press, 1951. *BHR*, mai 1955.

*851. Piromalli (A.). *La cultura a Ferrara al tempo dell' Ariosto.* Florence, La Nuova Italia, 1953.

C. r. A. Ciotti, *Cm*, nov.-déc. 1954.

852. Chastel (A.). La peinture de la Renaissance. Travaux récents. *BHR*, janv. 1955.

853. Saulnier (V. L.). Sur Jean Pellisson et quelques-uns de ses amis. *Ibid.*

*854. Carpenter (N. C.). *Rabelais and Music.* Chapel Hill, The Univ. of North Carolina Press. Genève, Droz, 1954.

C. r. F. Lesure, *BHR*, janv. 1955.

*855. Pommier (E.). *L'itinéraire religieux d'un moine vagabond italien au*

XVIe siècle. Extrait des : *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire publiés par l'École Française de Rome*, année 1954. Paris, 1954.

856. Hatzfeld (H.). Artistics parallels in Cervantes and Velásquez. *Est. ded. a Menéndez Pidal*, III.

857. González (E.). La dueña dolorida del *Quijote* y la emperatriz de Constantinopla. *NRFH*, janv.-mars 1955.

858. Seris (H.). Don Pedro de Cárdenas, mecenas y editor de Góngora. *Ibid.*

859. Devoto (D.). La fama española de Josquin des Prés y un romance de Gongora. *BHi*, 1954, n° 3.

*860. Boldini (R.). *Gian Giacomo Bodmer e Pietro di Calepio : incontro della « scuola suizzera » con il pensiero estetico italiano.* Milan, Vita e Pensiero 1953.

C. r. W. Binni. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1953.

861. Naranjo Villegas (A.). Goya, pintura y contrarreforma. *Bolivar* [Bogotá], janv.-fév. 1954.

862. Helman (E. F.). Padre Isla and Goya. *HispB*, mai 1955.

863. Munteano (B.). Le problème de la peinture en poésie dans la critique du XVIIIe siècle. In *Atti del Quinto Congresso internazionale di Lingue e Letterature moderne* [Florence, 1951]. Florence, Valmartina, 1955.

864. García Gomez (E.). *Une Française à l'Alhambra. Grenade romantique.* Trad. de l'esp. par D. Julien. Paris, Maisonneuve, 1953.

*865. Chantavoine (J.) et Gaudefroy-Desmombynes (J.). *Le romantisme dans la musique européenne.* Paris, Albin Michel, 1955.

866. Gallico (C.). Baudelaire et la musique. *Cm*, janv.-fév. 1955.

867. Frèches (C. H.). António José da Silva (O Judeu) et les marionnettes. *Bull. d'Histoire du Théâtre portugais*, V, n° 2, 1954.

*868. Léonard (E. G.). *L'illuminisme dans un Protestantisme de constitution récente* [Brésil]. Paris, Presses Univ. de France, 1953.

C. r. P. Chaunu, *HAHR*, nov. 1954.

*869. Gómez de la Serna (G.). *España en sus episodios nacionales.* Madrid, Ed. del Movimiento, 1954.

Influences antiques.

870. Reichenberger (A. G.). Menéndez Pelayo and the Classics. A propos of the Edition of his *Bibliografia hispano-latina clásica. HR*, janv. 1955.

*871. Bermúdez y Alfaro (J.). *El Narciso, flor traducida del Cefiso al Betis* [1618]. Noticia preliminar de S. Montoto. Valencia, « ... la fuente que mana y corre... » 1954 [Duque y Marqués V].

C. r. M. Bataillon. *BHi*, 1954, n° 4.

872. Madariaga (S. de). Virgile and Spain. *Atlante* [Londres], oct. 1953.

873. Alatorre (A.). C. r. de : F. Sanmartí Boncompte. *Tácito en España.* Cf. 1037 (1954). *NRFH*, janv.-mars 1955.

874. Delacroix (P.). Quevedo et Sénèque. *BHi*, 1954.

875. Ricard (R.). L'infant D. Pedro de Portugal et « O Livro da Virtuosa Bemfeitoria ». *Bull. des Et. Portugaises et de l'Inst. français au Portugal* [Coimbra], 1953.

876. Cherpack (C. C.). Some Senecan Analogies in the Anonymous *Epistola moral à Fabio. MLN.* LXVIII, 1953.

877. Munteano (B.). L'Abbé Du Bos ou le Quintilien de la France. *Mélanges Bonnerot*. Cf. nº 666.

878. Levaillant (M.). Le « Pline-le-Jeune » de Sainte-Beuve. *Ibid.*

879. Foucault (J.-A. de). Rabelais et les ultra-sons. *Bull. de l'Ass. Guillaume Budé* [Paris], juin, 1955.

Influences italiennes.

880. Boni (M.). Relazioni letterarie italo-spagnole. *Cm*, mars-avril 1955 [à propos de : J. G. Fucilla. *Relaciones hispano-italianas*. Cf. 178 (1953)].

881. Rodríguez-Moñino (A.). Cuatro textos españoles en busca de una posible fuente italiana. *QIA*, déc. 1954.

882. L. C. Dante nella poesía americana [sur l'article de C. Izzo : *Prospetti*, nº 6]. *Cm*, janv.-fév. 1955.

883. *Studi Danteschi negli Stati Uniti e in Argentina*. Notice anonyme. *Cm*. mars-avril 1955.

884. Deyermond (A. D.). The Index to Petrarch's Latin Works as a Source of *La Celestina*. *Bull. of Spanish Studies* [Liverpool], XXXI, 1954.

885. Parducci (A.). Echi e risonanze boccacesche nella *Vida de Marcos de Obregan*, romanzo picaresco del secolo xvii : *Mélanges Mario Roques*. Paris, Didier, 1953, II.

886. Brunelli (G. A.). Nuove testimonianze francesi del pensiero e della posia del xv secolo. *Cm*, janv.-avril 1955. [Influence franciscaine ; danse macabre ; *ubi sunt...*]

887. Segura Covarsi (E.). Espronceda y el Tasso. *Revista de Literatura* [Madrid], IV, 1953.

*888. Falconeri (J. V.). *A History of Italian Comedians in Spain : A Chapter of the Spanish Renaissance* [Thèse de l'Univ. de Michigan. Résumé dans : *Dissertation Abstracts*. Ann Arbor, XII, 1953.

889. A. M. G. : C. r. de : F. López Estrada, La influencia italiana en la « Galatea » de Cervantes. Cf. 89 (1953). *QIA*, déc. 1954.

890. Wilson (W. M.). On Góngora's *Angélica y Medoro*. *Bull. of Hispanic Studies* [Liverpool], 30, 1953.

891. Monnot (R.). Encore un plagiat de Stendhal [Foscolo]. *Les Langues Néo-Latines* [Paris], XLIX, nº 133, 1955.

Influences espagnoles et hispano-américaines.

892. Boni (M.). Relazioni letterarie italo-spagnole. *Cm*, mars-avril 1955.

*893. Benardete (M. J.). *Hispanic Culture and Character of the Sephardic Jews*. New-York, Hispanic Institute in the United States, 1952.

894. Frieiro (E.). Do Lazarilho de Tormes ao filho do Leonardo Pataca. *Kriterion* [Belo Horizonte, Minas Gerais, Brésil], VII, 1954.

895. Earle (P. G.). Four Stage Adaptations of *La Celestina*. *HispB*, mars 1955.

896. McPheeters (D. W.). The Italian Poet and Lullist Bartolomé Gentile in 16th Century Valencia. *Symposium* [Syracuse], VII, 1953.

897. Van Dam (C. F. A.). Dos sonetos expañoles desconocidos de un poeta portugués [Luis Franco Corrêa]. *Est. ded. a Menéndez Pidal*, III. Madrid, 1952.

898. Sánchez y Escribano (F.). Actitud neoclásica de Voltaire ante el barroco español. *MLJ*, XXXVII, 1953.

899. Defournaux (M.). Un diplomático hispanista. El Barón de Bourgoing y los orígenes del *Tableau de l'Espagne moderne* (1788). *Clav.*, mars-avril 1955.

900 Hart (T. R. Jr). Apuntes sobre los estudios del romancero en Alemania, anteriores a 1830. *Clav.*, nov.-déc. 1954.

901. Meregalli (F.). L'ispanismo tedesco dal 1945. *QIA*, déc. 1954.

902. Jones (C.). El estudio del español en Inglaterra *La Torre* [Río Piedras, Puerto Rico], juil.-sept. 1954.

*903. Coutu (Sister A. C.). *Hispanism in France from Morel-Fatio to the Present (circa 1875-1950)*. Washington, The Catholic Univ. of America, 1954.

904. A. S. Gian Carlo Menotti y García Lorca. *CuH*, XIX, 1954.

905. Elías de Tejada (F.). Fortuna alemana de Donoso Cortés. *Alcántara* [Madrid], 9, 1953.

906. Araquistain (L.). Donoso Cortés y su resonancia en Europe. *Cuadernos del Congreso por la libertad de la cultura* [Paris], 3, 1953.

907. Rubia Barcia (J.). Valle Inclán y la literatura gallega. *RHM*, avril 1955.

908. Morreale (M.). La Biblioteca del Congreso de los Estados Unidos y sus actividades hispánicas. *Arbor* [Madrid], 23, 1952.

Influences françaises.

909. Riquer (M. de) C. r. de : I. Frank, *Trouvères et Minnesänger. Recueil de Textes pour servir à l'étude des rapports entre la poésie lyrique romane et le Minnesang au XIIe siècle*. Cf. 1141 (1954), *RFE*, XXXVII, 1-4, 1953.

910. Monnot (R.). Dante et les Capétiens. *Les Langues Néo-Latines* [Paris], XLIX, n° 132, 1955.

911. Grève (M. de). Rabelais au pays de Breughel. Réflexions sur la popularité de Rabelais dans les Pays-Bas du XVIe siècle. *BHR*, mais 1955.

912. Cordié (C.). Recenti studi sul giansenismo in Italia. *Paideia*, IX (1954), 3.

913. Araujo Costa (L.). Las influencias de Huet sobre Forner. *Revista de Literatura* [Madrid], IV, 1953.

914. Grases (P.). La edición de Caracas del *Arte de escribir*, de Condillac (1824). *RNC*, sept.-déc. 1954.

*915. Moreira (A.). *Victor Hugo, a sua influência na mentalidade portuguesa da segunda metade do século pasado*. Porto, 1952.

916. Martínez Cachero (J. M.). Un dato para la fortuna de Victor Hugo en España. *Archivum* [Oviedo], II, 1952.

917. Castro Leal (A.). Díaz Mirón y Victor Hugo. *Las Letras Patrias* [México], janv.-mars 1954.

918. Johnson (H. L.). La fuente de *Las hojas secas* de Bécquer [le ch. XVIII des *Scènes de la vie de Bohême* de Murger] *NRFH*, oct.-déc. 1954.

919. Gordon (B. R.). Early Translations of French Romantics in Mexico. *Symposium* [Syracuse], VII, 1953.

920. Smith (G.). Charles-Louis Philippe et T. S. Eliot. *Revista Branca* [Rio de Janeiro], VI, n° 30, 1954.

*921. Reyes (A.). *Mallarmé entre nosotros*. 2e éd. [1re éd. : Buenos-Aires, Destiempo, 1938]. Mexico, Tezontle, 1955.

922. Floripe (R. O.). Rubén Darío y Jules Lemaître : Una fuente secundaria de *Azul*. *Revista Iberoamericana* [México], 17, 1952-1953.

923. Ibrovac (M.). Francis Jammes en Yougoslavie. *Mélanges Bonnerot*. Cf. nº 666.

Influences anglaises.

924. Genijovich (R. R. de). C. r. de : L. M. Price. *English Literature in Germany*. Cf. 841 (1954). *IM*, mars 1955.

925. Ribbans (G. W.). Bécquer, Byron y Dacarrete, *Revis. de Literatura* [Madrid], IV, 1953.

926. Phillips (E. M.). Sainte-Beuve et l'Angleterre. *Mélanges Bonnerot*. Cf. nº 666.

Influences germaniques

927. Gronicka (A. von). Gœthe and his Russian Translator-Interpreter V. A. Zhukowski (1783-1852). *PMLA*, mars 1955.

928. Johnson (H. L.). C. r. de : J. P. Díaz. *G. A. Bécquer. Vida y Poesía*. Cf. 1091 (1954). *NRFH*, oct.-déc. 1954.

929. Núñez (E.). *Autores germanos en el Perú*. Lima, Ministerio de Educación pública, 1953.

C. r. R. L. F. D. *Cultura Universitaria* [Caracas], sept.-oct. 1954.

Influences orientales.

*930. Quevedo Villegas (F. de). *Lágrimas de Hieremías, castellanas*. Ed. Prol. et Notes d'E. M. Wilson et S. M. Blecua. Madrid, CSIC, 1953.

*931. Pinto Delgado (J.). *Poema de la Reina Ester, Lamentaciones del Profeta Jeremías, Historia de Rut y otras poesías* [Rouen, David du Petit Val, 1627]. Introd. de I. S. Revah. Lisbonne, Inst. français du Portugal, 1954.

C. r. M. Bataillon. BHi, 1954, nº 4.

932. Cioranesco (A.). Une nouvelle version des *Psaumes* de Baïf. *Mélanges Bonnerot*. Cf. nº 666.

933. Filliozat (J.). La naissance et l'essor de l'Indianisme. *Bull. de la Société des Etudes Indochinoises*, XXIX, nº 4, 1954.

934. Grunebaum (G. E. von). The Spirit of Islam as shown in its Literature. *Studia Islamica* [Paris], I, 1953.

935. Very (F.). Rubén Dario y la Biblia. *Revista Iberoamericana* [Mexico], 18, 1952-1953.

936. Maeso (D. G.). Donoso Cortés y la Biblia. *Miscelánea de estudios árabes y hebraicos* [Grenade], II, 1953.

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I. — BULLETIN ANALYTIQUE

Abonnement annuel (y compris la table générale des auteurs).

	France	Étranger
1re *Partie.* — Mathématiques, Physique, Chimie, Sciences de l'Ingénieur	6.000	7.000
Section I. — Mathématiques pures et appliquées. Mécanique. Physique mathématique	1.050	1.300
S. II. — Astronomie et Astrophysique. Physique du globe.	1.350	1.600
S. III. — Généralités sur la Physique. Acoustique. Thermodynamique. Chaleur. Optique. Electricité et Magnétisme.	1.800	2.000
S. IV. — Physique corpusculaire. Structure de la matière.	900	1.150
S. V. — Chimie générale et Chimie physique	900	1.150
S. VI. — Chimie minérale. Chimie organique. Chimie appliquée. Métallurgie	3.300	3.675
S. VII. — Sciences de l'Ingénieur	2.250	2.500
S. VIII. — Minéralogie. Pétrographie. Géologie. Paléontologie	1.050	1.300
2e *Partie.* — Biologie, Physiologie, Zoologie, Agriculture	6.000	7.000
S. IX. — Biochimie. Biophysique. Sciences pharmacologiques. Toxicologie	1.800	2.000
S. X. — Microbiologie. Virus et Bactériophages. Immunologie	1.200	1.325
S. XI. — Biologie animale. Génétique. Biologie végétale	3.300	3.675
S. XII. — Agriculture. Aliments et Industries alimentaires.	1.050	1.300
3e *Partie.* — Philosophie	2.500	3.000
Sociologie	1.000	1.200

N.-B. — Les abonnés aux tirages a part de la première ou deuxième partie du Bulletin Analytique peuvent recevoir la Table générale des auteurs aux conditions suivantes : 1re *Partie* : France, 600 fr. ; Étranger, 700 fr. — 2e *Partie* : France, 600 fr. ; Étranger, 700 fr.

II. — REVUE DES SOMMAIRES DES PRINCIPAUX PÉRIODIQUES SCIENTIFIQUES ET TECHNIQUES

Abonnement annuel : France, 6.000 fr. — Étranger, 7.000 fr.

S'adresser au Secrétariat du Centre de Documentation du C. N. R. S., 16, rue Pierre-Curie, Paris-5e — CCP. Paris, 9131-62.

TABLE DES MATIÈRES

de la vingt-neuvième année.

ARTICLES DE FOND

Asselineau (R.). Whitman et Wordsworth..... 505
Banachévitch (N.). Niégoch et les Français..... 72
Baschet (R.). Delécluze à Milan..... 328
Bataillon (M.). José Ortega y Gasset..... 449
Broome (J. H.). Pierre Desmaizeaux, journaliste..... 184
Corbet (Ch.). L'originalité du *Convive de Pierre* de Pouchkine... 48
Del Litto (V.). Sur un livre peu connu de Stendhal..... 311
Jaloux (E.). William Blake..... 305
Mesnard (P.). Kierkegaard aux prises avec la conscience française 453
Meyer (F.). Kierkegaard et Unamuno..... 478
Mortier (R.). Le *Journal de Lecture* de Leuchsenring et l'esprit « philosophique »..... 205
Pichois (C.). Philarète Chasles découvre l'Angleterre..... 36
Pichois (C.) et Vier (J.). Lettres inédites de Richard Wagner... 513
Roddier (H.). L'abbé Prévost, homme de lettres et journaliste.. 161
Shackleton (R.). Montesquieu et Doria..... 173
Underwood (V. P.). Rimbaud et l'Angleterre..... 5
Vier (J.) et Pichois (C.). Lettres inédites de Richard Wagner... 513
Zaleski (Z. L.). Mickiewicz entre l'Est et l'Ouest..... 493

NOTES ET DOCUMENTS

Annunzio (G. d') : Des vers français « inédits » de G. d'Annunzio (R. Lelièvre)..... 397
Apollinaire : Apollinaire et l'Allemagne (R. Warnier)..... 380
Ariosto : Greene's medievalization of Ariosto (W. F. McNeir).. 351
Balzac : Les « orientations » allemandes de Balzac (M. Weber).. 98
Balzac : Une source de l'*Elixir de longue vie* de Balzac (E. Teichmann)..... 536

Balzac : Balzac et l'Hébreu (A. Reh)..... 538
Balzac : Balzac, Zola and George Moore's *A Drama in Muslin* (A. Chaikin)..... 540
Bayle : Bayle et l'établissement de Desmaizeaux en Angleterre (E. Labrousse)..... 251
Dante : Dante et Jean Lemaire de Belges (M. Françon)..... 346
Desmaizeaux : Bayle et l'établissement de Desmaizeaux en Angleterre (E. Labrousse)..... 251
Duranty : Duranty et l'Angleterre (L. E. Tabary)..... 360
Emerson : Mickiewicz vulgarisateur d'Emerson (Z. Markiewicz) 543
Erskine : Myth and legend in J. Lemaître and J. Erskine (N. Tremblay)..... 364
Gautier : Les voyages de Th. Gautier en Belgique et en Hollande (H. Van der Tuin)..... 104
Goethe : Die deutsche Literatur der Goethezeit im Spiegel französischer Zeitschriften, 1900-1914 (J. Hösle)..... 369
Greene : Greene's medievalization of Ariosto (W. F. McNeir).. 351
Jokaï : Jokaï et la France (Th. Beregi)..... 108
Jonson : A possible source for Ben Jonson (M. Morrisson)..... 349
Lamennais : L'élément biblique dans *Le Livre du Peuple* de Lamennais (Y. Le Hir)..... 530
Lemaire de Belges : Dante et Jean Lemaire de Belges (M. Françon)..... 346
Lemaître : Myth and legend in J. Lemaître and J. Erskine (N. Tremblay)..... 364
Locke : Les traductions françaises de Locke (J. Hampton)..... 240
Mallarmé : La source des *Thèmes anglais* de Mallarmé (E. Souffrin)..... 107
Mickiewicz : Un Mémoire inédit de Mickiewicz en 1855 (T. Domanski)..... 548
Mickiewicz : Mickiewicz vulgarisateur d'Emerson (Z. Markiewicz)..... 543
Moore : Balzac, Zola and George Moore's *A Drama in Muslin* (A. Chaikin)..... 540
Nerval (de) : De Nerval et quelques humoristes anglais (R. Jean). 99
Pascal : Early German Pascal editions (M. Dufner)..... 223
Prévost : Les procédés d'imitation de l'abbé Prévost (M.-R. de Labriolle-Rutherford)..... 258
Rimbaud : Arthur Rimbaud et A. Symons (R. Lhombreaud)... 88
Sand : Whitman, G. Sand and certain French socialists (G. R. Roy)..... 550
Stendhal : Stendhal lecteur de l'*Edinburgh Review* (H. Imbert). 92
Symons : Arthur Rimbaud et A. Symons (R. Lhombreaud).... 88
Voltaire : Les « inédits » de Voltaire (R. Mercier)..... 111
Whitman : Whitman, G. Sand and certain French socialists (G. R. Roy)..... 550

Zola : Balzac, Zola and George Moore's *A Drama in Muslin* (A. Chaikin)..... 540

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Asselineau (R.). The Literary Reputation of Mark Twain (J. Bruneau)..... 136
Aubrun (Ch. V.). Histoire des Lettres hispano-américaines (R. Escarpit)..... 283
Boucher (M.). La Révolution de 1789 vue par les écrivains allemands contemporains (J. Dresch)..... 566
Brown (J.). Panorama de la Littérature contemporaine aux Etats-Unis (C. Arnavon)..... 421
Castro (A.). Le Sultan Saladin et les Littératures romanes (M. Bataillon)..... 271
Clark (J.). La pensée de F. Brunetière (P. Moreau)..... 415
Closs (A.). Die neue Deutsche Lyrik, vom Barock bis zur Gegenwart (J. Roos)..... 116
Conciliatore (Il) a cura di V. Branca (F. Debyser)..... 123
Dale (H.). La Poésie Française en Angleterre (J. Bruneau)..... 576
Daniline (I.). Maupassant, Essai critico-biographique (J. Pérus) 578
Escarpit (R.). L'Angleterre dans l'œuvre de Mme de Staël (A. Monchoux)..... 117
Estoire (L') de Griseldis ed. by B. M. Craig (J. Frappier)..... 401
Etiemble : Le Mythe de Rimbaud (J. Bruneau)..... 112
Falzone (G.). Il problema della Sicilia nel 1848 (H. Tuzet)..... 413
Granjard (H.). Tourguénev et les courants politiques et sociaux de son temps (M. Ehrhard)..... 410
Heine (H.). Briefe, V. (F. Baldensperger)..... 127
Johnson (E. D. H.). The alien Vision of Victorian Poetry (L. Bonnerot)..... 563
Lazaril von Tormes : Leben und Wandel Lazaril von Tormes (M. Bataillon)..... 562
Lednicki (V.). Russia, Poland and the West (J. Fabre)..... 570
Lough (J.). Locke's Travels in France ; Locke's readings (H. Roddier)..... 273
Lüdeke (H.). Geschichte der Amerikanischen Literatur (J. Simon)..... 419
Maurer (K.). Interpretationen zur späteren Lyrik P. Valérys (M. Bémol)..... 418
Mérimée (P.). Correspondance générale, 2e S., I (D. Iehl)..... 128
Moldenhauer (G.). Reflejos clásicos en el actual teatro alemán (J. Boyer)..... 424
Nuñez (E.). Autores germanos en el Perú (Ch. V. Aubrun)..... 131
Obertello (A.). Madrigali italiani in Inghilterra (J. Jacquot).. 403

Obertello (A.). Un dramma inglese inedito e adespoto del sec. XVII (J. Jacquot) 407
Parr (J.). Tamburlaine's Malady and other Essays on Astrology in Elizabethan drama (A. J. Axelrad) 402
Reynold (G. de). Gonzague de Reynold et son œuvre (P. Moreau). 580
Roddier (H.). L'abbé Prévost, l'homme et l'œuvre (J. Voisine). 564
Sarrailh (J.). L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIIIe s. (M. Bataillon) 277
Secchi (N.). Self-Interest (M. Poirier) 409
Temple (R. Z.). The critic's alchemy (M.-F. Guyard) 414
Tielrooy (J.). Verkenningen in het land der literatuur (H. Van der Tuin) 579
Unbegaun (B. O.). A bibliographical guide to the Russian Language (H. Granjard) 582
Wais (K.). Mallarmé, Dichtung, Weisheit, Haltung (M. Bémol). 132
Weintraub (W.). The Poetry of Adam Mickiewicz (J. Fabre) .. 567
Yearbook of Comparative and General Literature, III (B. Munteano) 286

CHRONIQUE

Annonces et nouvelles diverses : Le professeur W.-P. Friederich en Australie, 148. — Avis à nos lecteurs, 148. — M. Marcel Bataillon, administrateur du Collège de France, 288. — L'*Epistolario* de Sismondi, 289. — Un Concert de Musique anglaise et française du XVIIe s., 289. — MM. P. P. Trompeo et C. Pellegrini, docteurs *honoris causa* de Grenoble, 428.
Anatole France florentin (B. M.) 429
Centenaires : Le Centenaire d'A. Rimbaud (Etiemble), 138. — Rimbaud à Charleville (M. E. B.), 141. — Le Centenaire de Gérard de Nerval, 289. — Le Centenaire de Mickiewicz, 585.
Anniversaire : G. de Reynold historien des lettres suisses (P. Moreau) 142
Conférences : Au Centre Méditerranéen de Nice, 148. — Dans les Universités, 289. — Institut Catholique de Paris, 289.
État de l'enseignement de la Littérature comparée en France 430
Travaux en cours 148, 587
Congrès : Les Fêtes de la Renaissance, 426. — Un Congrès Montesquieu (H. R.), 426. — Anglo-Catalan Society (M. B.), 428. — Stendhal à Grenoble, 428. — Le VIIe Congrès de l'Association internationale des Études françaises, 429. — Le IIIe Congrès international de Littérature comparée, 583. — Un Congrès Kierkegaard, 585.

Associations littéraires. Une réunion de comparatistes français, 147. — Commission nationale de Littérature comparée (R. Escarpit), 290. — Association générale internationale de Littérature comparée, 585.

Un Catalogue collectif des ouvrages étrangers 290

Expositions : Le Catalogue de l'Exposition Rimbaud à la Bibl. Nationale, 142. — Une exposition Voltaire à Bruxelles (R. M.), 288.

Centre de Documentation du C. N. R. S..... 448, 603

Bibliographie 149, 293, 434, 588

Ouvrages reçus..... 287, 433

Le gérant : Marcel Didier.

abbeville. — imprimerie f. paillart. — (d. 5559).

CHICAGO
3 8198 318 858 048